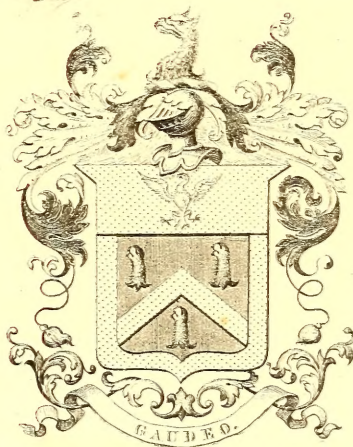
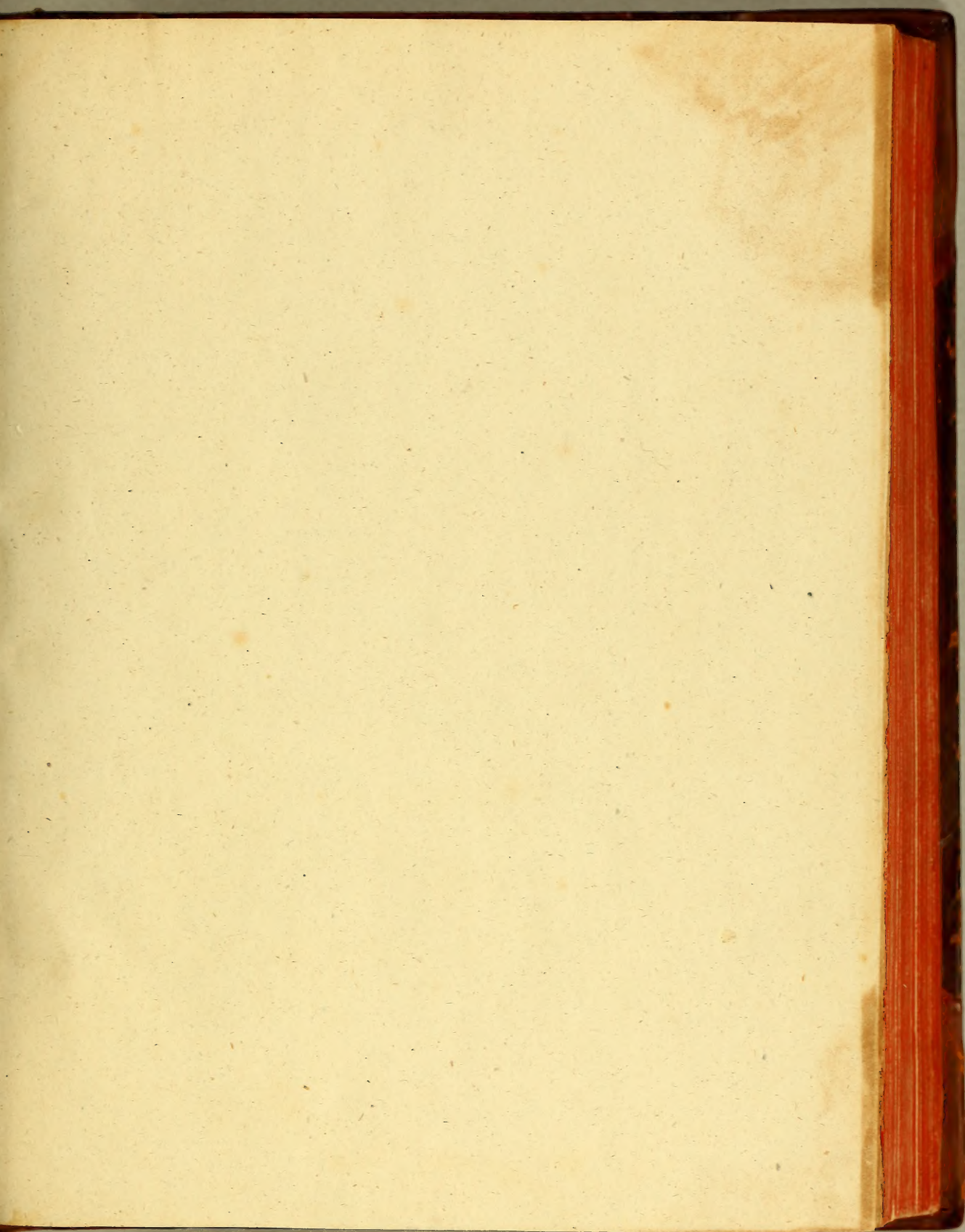


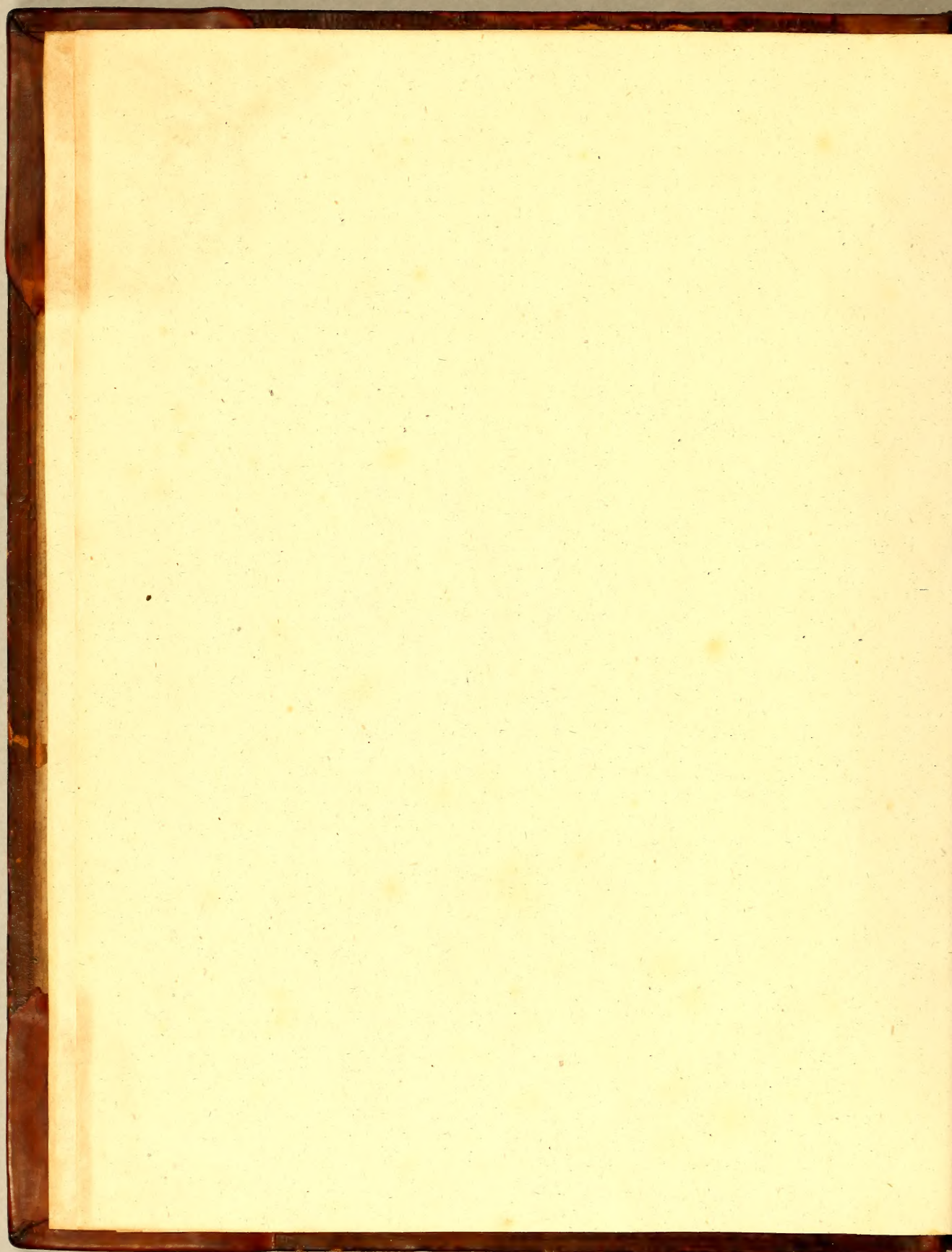


A 13a



John Carter Brown.

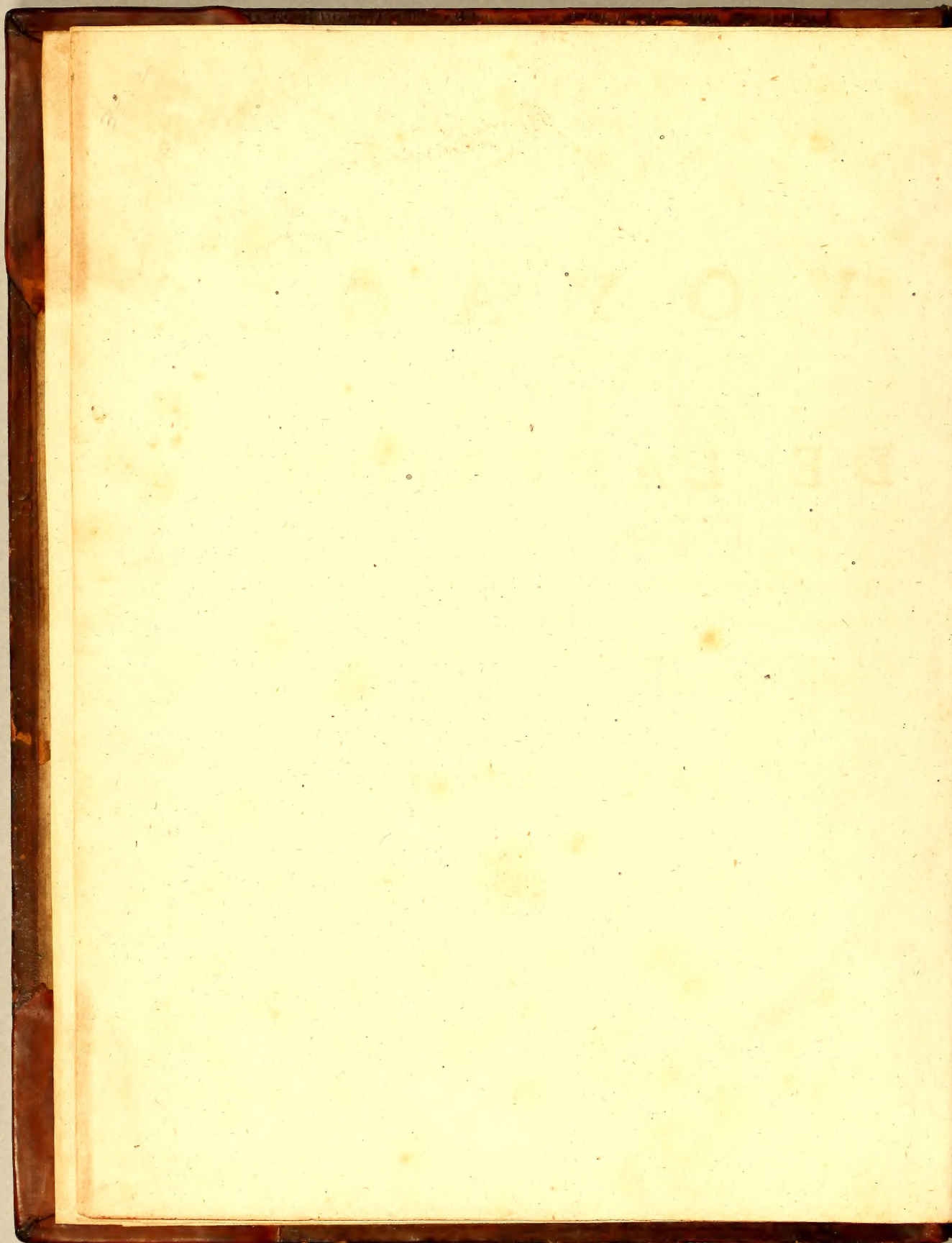




Ed. Lund

Lewis

1728.9



Protesta Amoy

V O Y A G E
DU PERE LABAT,
AUX ILES
D E L'AMERIQUE.

C O N T E N A N T

Une exacte Description de toutes ces Iles; des Arbres,
Plantes, Fleurs & Fruits qu'elles produisent; des
Animaux, Oiseaux, Reptiles & Poissons qu'on y
trouve; des Habitans, de leurs Mœurs & Coutumes;
des Manufactures & du Commerce qu'on y fait &c.

EN II. VOLUMES.

VOYAGE
DE L'AMÉRIQUE
DU NORD

EN 1773

NOUVEAU
VOYAGE
AUX ISLES
DE L'AMERIQUE.

C O N T E N A N T
L'HISTOIRE NATURELLE DE CES PAYS,

l'Origine, les Mœurs, la Religion & le Gouvernement des
Habitans anciens & Modernes :

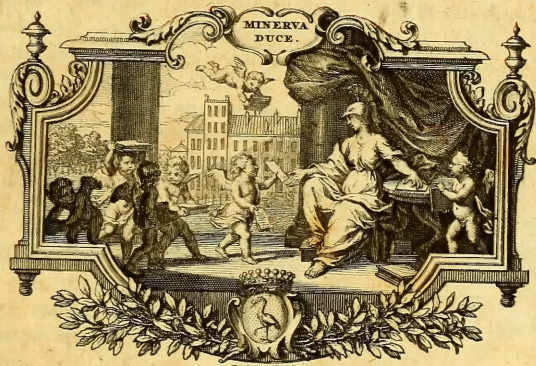
*Les Guerres & les Evenemens singuliers qui y sont arrivez pendant
le long séjour que l'Auteur y a fait.*

LE COMMERCE ET LES MANUFACTURES

qui y sont établies, & les moyens de les augmenter.

Ouvrage enrichi d'un grand nombre de Cartes, Plans & Figures en Taille-douce.

T O M E S E C O N D.



A L A H A Y E,

Chez { P. HUSSON. T. JOHNSON. P. GOSSE.
J. VAN DUREN. R. ALBERTS, & C. LE VIER.

M. DCC. XXIV.

NOUVEAU
VOYAGE
DE L'AMÉRIQUE

EN HISTOIRE NATURELLE DE CES PAYS

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE



RECE

A LA MANE
M. DCC. LXXIX



T A B L E

DES

CHAPITRES,

DU SECOND VOLUME.

QUARTIEME PARTIE.

- CHAP. I. **L'** Auteur est attaqué du mal de Siann. Effet prodigieux du Tonnerre. De l'Oiseau appelé Colibri. Des Bûrgans de teinture, & des Liannes à sang & à eau, Pag. I
- CHAP. II. De la Cochenille. Des Pommés de Raquettes. De la Lianne percée, II
- CHAP. III. Du Chataignier & de son fruit. Du Figueur sauvage, & des Pistaches, 17
- CHAP. IV. Descente d'un Corsaire Anglois à la Cabesterre de la Martinique. Alarme causée par un Serpent, 21
- CHAP. V. Arrivée du Supérieur General de nos Missions, & de l'Archevêque de Saint Domingue. Eclipsé totale du Soleil, 25
- CHAP. VI. Il arrive un nouveau Supérieur General des Missions des Freres Prescheurs. Danger où l'Auteur se trouva d'être mordu par un Serpent. Diverses remarques sur ce sujet, 31
- CHAP. VII. Des Esclaves noirs, dont on se sert aux Isles. Du Commerce de leur país. Leur Religion. Leurs mœurs, Leurs danses. Comment on les achete. Comment on les traite. Comment on les instruit, 37
- CHAP. VIII. Plan du Couvent que l'Auteur fit bâtir à la Martinique. Mort du Supérieur General de leurs Missions, 69
- CHAP. IX. Ce que c'est, qu'un Boucan de Cochon, 72
- CHAP. X. Maladie dont l'Auteur est attaqué. Son remede. Differentes especes d'Ipecacama, 75
- CHAP. XI. Assassinat commis à la Martinique. Punition & mort très-chrétienne de l'Assassin, 80
- CHAP. XII. Nombre extraordinaire de Fols à la Martinique. Mort de plusieurs Religieux, 83
- CHAP. XIII. De la Famille de Messieurs de la Guarigue, 87
- CHAP. XIV. L'Auteur s'embarque pour la Guadeloupe. Et séjourne à la Martinique. Description de cette Isle, 100
- CHAP. XV. Diverses Coutumes des Sauvages. Prejugez sur leur origine. Leurs differens langages, & leur maniere de se battre, 105
- CHAP. XVI. Leur maniere de faire du feu. De la plante appelée Carabas. Ses differens usages Adresse des Caraïbes pour nager, & se battre contre les poissons. De l'Espadon, & de la Baleine, 115
- CHAP. XVII. De l'Epian maladie ordinaire des Caraïbes. Remedes qu'ils y apportent, 115

T A B L E D E S

<p>portent. De leur Religion, & de quelques autres de leurs Coutumes, 120</p> <p>CHAP. XVIII. L'Auteur arrive à la Guadeloupe. Monsieur le Chevalier Reynan & Monsieur de la Boulaye visitent les Isles par ordre de la Cour. Projet pour fortifier la Guadeloupe, 126</p> <p>CHAP. XIX. Voiage de l'Auteur à la Grenade. Il passe à la Barbade, à S. Vincent, & à Sainte Alouise. Description de la Barbade, 128</p> <p>CHAP. XX. L'Auteur part de la Barbade, & arrive à la Grenade. Description de cette Isle, 140</p> <p>CHAP. XXI. L'Auteur part de la Grenade. Des Isles de Bequia, S. Vincent, & Sainte Alouise, 147</p> <p>CHAP. XXII. L'Auteur retourne à la Guadeloupe. Procès intenté à leur Mission par l'Abbé du Lion, 157</p> <p>CHAP. XXIII. du Tabac. 159</p> <p style="text-align: center; margin: 10px 0;">CINQUIEME PARTIE.</p> <p>CHAP. I. Voiage de l'Auteur à S. Domingue. Il passe à S. Christophle. Description de cette Isle, Pag. 181</p> <p>CHAP. II. L'Auteur part de S. Christophle. Description de l'Isle de Sainte Croix, 195</p> <p>CHAP. III. Histoire abrégée de l'Isle de S. Domingue, 199</p> <p>CHAP. IV. L'Auteur arrive au Cap François. Description de ce Quartier, 219</p> <p>CHAP. V. Description du Quartier & du Fort de Port-Paix, & du reste de la côte jusqu'à Leogane, 225</p> <p>CHAP. VI. Description du Quartier de la petite Riviere, 231</p> <p>CHAP. VII. Description du Quartier de L'Esterre. Mariage d'un Gentilhomme Gascon, 161</p> <p>CHAP. VIII. De la plaine de Leogane, des fruits & des arbres qui y viennent. Des Chevaux, & des Chiens sauvages.</p>	<p>Des Caymans ou Crocodiles. Histoire d'un Chirurgien, 240</p> <p>CHAP. IX. Voiage de l'Auteur de Leogane à la Caye Saint Louis. Du Commerce avec les Espagnols. Description d'un Boucan, 252</p> <p>CHAP. X. Description de la Caye Saint Louis, & du fond de l'Isle à Vache, 258</p> <p>CHAP. XI. L'Auteur est poursuivi par les Forbans, & pris par les Espagnols. Leur maniere de vivre. Culte qu'ils rendent à S. Diego, 269</p> <p>CHAP. XII. Maniere de poser les Sentinelles. Ce que c'est que le Baratto. Dessein de l'Equipage de la Barque sur le Vaisseau Espagnol. Ils partent & continuent leur voiage, 276</p> <p>CHAP. XIII. Tempête. Vue de la Cate-line, de Port-Ric. Descente au Coffre à mort, & à l'Isle à Crabes. Pommes de Raquettes & leur effet, 281</p> <p>CHAP. XIV. Description de l'Isle de S. Thomas. Son commerce. Indiennes à bon marché. Quantité de poisson dans les Vierges. Serpent Marin, 285</p> <p>CHAP. XV. De l'Isle appelée la Negande, & du tresor qu'on dit y être. De la Sombrere. Description de celles de Saba, & de S. Eustache, 293</p> <p>CHAP. XVI. L'Auteur débarque à S. Christophle. Vanité du General des Anglois. Arrivée à la Guadeloupe. Different que l'Auteur eut avec un Commis du Domaine, 296</p> <p>CHAP. XVII. De l'arbre appelé Gommier. Histoire du Patron Joseph, & du Capitaine Daniel. Du bois de Savonnerie; des larmes de Job; du Courbary, & de son fruit, 302</p> <p>CHAP. XVIII. De la Poussolane des Isles; du Plâtre. M. le Comte Desnots Gouverneur general des Isles. Effet prodigieux du Soleil sur une terrasse de plomb, 309</p> <p>CHAP. XIX. Des arbres appelez Balatas &</p>
--	--

C H A P I T R E S.

- & pain d'Epices, & de la maniere de
 scier le Gommier, 313
 CHAP. XX. Abus qui se commettoient
 dans les travaux Publics. Messe de
 Requiem chantée d'une maniere extra-
 ordinaire. Partage de la succession de M.
 Hinfelin, 318
 CHAP. XXI. Declaration de la Guerre.
 Duel entre deux Corsaires. Tremblement
 de terre. Jubilé. Remedes pour les Pa-
 naris & Ruptures, 322
 CHAP. XXII. Prise de la Partie Fran-
 coise de Saint Christophe par les Anglois,
 329
 CHAP. XXIII. On se prepare à la Gua-
 deloupe à recevoir les Anglois. Chasse
 de Ramiers, 342
 CHAP. XXIV. Travaux extraordinaires
 que l'on fait dans les Isles pour s'opposer
 aux Anglois. 344
- SIXIEME PARTIE.
- CHAP. I. Du Cacao, de sa cul-
 ture, de ses proprietes; des differentes
 manieres d'en composer le Chocolat, & de
 s'en servir, 349
 CHAP. II. Les Anglois s'assemblent à
 l'Isle de Mariegalante pour attaquer la
 Guadeloupe. Précautions du Gouverneur
 de cette Isle. Etat de ses troupes, 387
 CHAP. III. Les Anglois s'approchent de la
 Basseterre de la Guadeloupe. Ce qui se passa
 entre eux & nous jusqu'au jour de leur des-
 cente, 396
 CHAP. IV. Les Anglois mettent leurs trou-
 pes à terre. Ce qui se passa depuis leur des-
 cente jusqu'à l'abandonnement du Bourg
 de la Basse-terre, 402
 CHAP. V. Ce qui se passa de part & d'au-
 tre jusqu'à l'arrivée du secours de la Mar-
 tinique, 411
 CHAP. VI. Arrivée du secours de la
 Martinique, & ce qui se passa jusqu'à
 l'abandonnement du Fort, 416
 CHAP. VII. Les Anglois entrent dans le
 Fort. Ils sont battus à la riviere des Gallions.
 Leur entreprise sur les trois Rivieres, 429
 CHAP. VIII. L'Auteur se vaporese chez
 le Sr. de Rochefort, au petit Cul-de-jac.
 Description de ce Quartier: des arbres ap-
 pillez Cedres ou Acajous: des Pruniers
 de Monbin, & autres arbres, 448
 CHAP. IX. Changemens qui arrivent
 dans la Mission des Jacobins. L'Auteur
 retourne à la Martinique, & est chargé
 du soin du Temporel, 453
 CHAP. X. Remede dont les Missionnai-
 res se servent pour guérir les Payens obse-
 dez. Quelques pratiques des Negres. Etat
 des Missions des Jacobins, 457
 CHAP. XI. Maladie extraordinaire
 dont les Bestiaux furent attaquez, qui
 tombe ensuite sur les Negres, 461
 CHAP. XII. L'Auteur fait achever leur
 Convent du Mouillage. On le fait Supe-
 rieur de la Martinique, & Vice Prefet
 Apostolique. Flotte Angloise, 464
 CHAP. XIII. Voyage de l'Auteur à la Gua-
 deloupe. Ses diverses aventures. Combat
 naval, 467
 CHAP. XIV. Des Poissons & des Coquil-
 lages que l'on trouve aux Isles d'Aves, 482
 CHAP. XV. De l'Isle à Crabes, de Saint
 Thomas, & des Vierges, 488
 CHAP. XVI. Des Isles de Saint Martin
 & de Saint Barthelemi. Prise d'un Navi-
 re Anglois, 496
 CH. XVII. D'une Raye prodigieuse, &
 de quelques autres especes de poissons, 503
 CHAP. XVIII. Mort du Sr. Lambert.
 L'Auteur se prepare à passer en France.
 510
 CHAP. XIX. Depart de l'Auteur. Des
 Isles Bermudes, Açores, &c. Il arrive
 à Cadix, 512

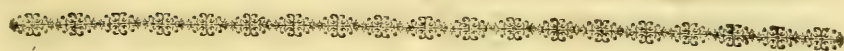
Fin de la Table des Chapitres du Second Volume.

MEMOI-





MEMOIRES
DES
NOUVEAUX VOYAGES
FAITS
AUX ISLES FRANÇOISES
DE L'AMERIQUE.
QUATRIEME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur est attaqué du mal de Siam. Effet prodigieux du Tonnerre.
De l'Oiseau appelé Colibris. Des Burgans de tonture, & des
Liannes à Sang & à Eau.*

1697.

J'Ai fini la troisiéme Partie de mes Memoires par un Traité du Sucre, & de tout ce qui regarde une Habitation, je reprens à present mon Journal,

dont une si longue digression m'a éloigné. Quelques affaires m'obligeant de faire un voyage au Fort S. Pierre au commencement de Mai 1697. j'écrivis au Supérieur de nôtre Mission, pour le prier de venir tenir ma place au Fonds S. Jacques pendant quelques jours. Il le fit de bonne grace, & vint. Je partis aussi-tot qu'il fut arrivé. J'achevai en trois ou quatre jours ce que j'avois à faire; mais lorsque

Tom. II.

je me disposois à m'en retourner à ma résidence, je me sentis attaqué d'une violente douleur de tête & de reins accompagnée d'une grosse fièvre; symptômes assurez du mal de Siam. Je fus d'abord saigné au pied, & puis au bras. Cette dernière saignée fit desesperer de ma vie, parce que je m'évanoüis, & malgré tout ce qu'on put faire, je demurai près d'une heure sans connoissance. Je revins enfin comme d'un profond sommeil; quelques heures après, il me prit un crachement, ou plutôt un vomissement de sang très-fort; & qui me faisoit tomber dans des especes de convulsions, quand au lieu de

1697.

Acci-
dent ar-
rivé à
l'Au-
teur.

A

sang

1697. sang pur & liquide, j'étois obligé de jeter des grumeaux d'un sang épais & recuit. Cela dura près de vingt-quatre heures. Pendant ce tems-là mon corps se couvrit de pourpre depuis la tête jusqu'aux pieds, les taches qui étoient de la grandeur de la main, & de différentes couleurs, s'élevoient sensiblement au-dessus de la peau. Je souffris de grandes douleurs le troisième, & le quatrième jour. Le cinquième je fus surpris d'une éthargie, ou sommeil involontaire qu'on ne pouvoit vaincre. J'avois reçu les Sacramens le jour précédent, ce qui fit que je priai le Religieux qui étoit avec moi de me laisser en repos, & de dire aux Medecins de laisser agir la nature, & qu'étant entre les mains de Dieu, j'attendrois avec une entière resignation ce qui m'arriveroit. J'avois cependant une esperance certaine, & comme une assurance morale, que cette maladie n'auroit point de fâcheuses suites, je le dis à mon confrere, que je voyois tout consterné; il se rassura un peu, & me laissa en repos. Je dormis près de vingt heures sans m'éveiller, & pendant ce tems-là, j'eus une crise ou sueur si abondante, qu'elle perça plusieurs matelas les uns après les autres. Je me reveillai enfin fort surpris de me trouver dans un autre lit, & d'en voir deux dans la chambre où il n'y en avoit qu'un, quand je m'étois endormi. Je demandai d'abord à manger. On voulut me porter dans l'autre lit, comme on medit qu'on avoit fait plusieurs fois pendant mon sommeil; mais j'assurai que je me sentois assez de force pour y aller. En effet, je me levai, on me changea de linge, & je me couchai dans l'autre lit, me trouvant sans autre incommodité qu'une faim canine qui me devoroit. On m'apporta un bouillon que j'avalai comme si c'eût été une goutte d'eau; mais il fallut pour avoir la paix, me donner du pain & de la viande, sans quoi je voulois me lever, pour

*Guerison
extraor-
dinaire
de l'Au-
teur.*

en aller chercher. Je m'endormis après que j'eus mangé, & ne me reveillai que six ou sept heures après, avec la même faim, sans la moindre apparence de fièvre, n'y de mal de tête. Il ne me restoit de ma maladie que les marques du pourpre, qui m'avoient rendu le corps marqué comme celui d'un Tigre.

Le huitième jour sur le soir, je commandai à deux Negres que j'avois amené avec moi de notre Habitation, de me tenir mon cheval prêt pour le lendemain trois heures avant le jour, & d'acheter deux ou trois volailles roties, avec du pain & du vin pour eux & pour moi, & sur tout de ne dire à personne que je voulois partir.

La raison qui me faisoit précipiter ainsi mon départ, étoit que j'étois mangé des fourmis. Je n'en avois pas une seule autour de moi au commencement de ma maladie, quoique dans ce tems-là, la basse terre en fût toute couverte. On regardoit comme un signe mortel, quand les fourmis fuyoient les malades comme elles m'avoient fui; mais ces insectes aiant reconnu après la crise, qu'elles s'étoient trompées, & que je ne devois pas mourir, elles étoient revenues en si grand nombre, & avec tant de fureur qu'elles sembloient me vouloir devorer tout vivant, parce que je leur échappois par ma guérison. Cette incommodité ne se trouvant point chez nous à la Cabesterre, j'avois résolu d'y retourner, & pour n'avoir point de procès avec les Medecins, & mon Confrere, je voulois partir sans dire adieu à personne.

Mes Negres ne manquerent pas de me venir avertir sur les trois heures du matin. Je me levai aussi-tôt, ils m'aiderent à m'habiller; nous sortîmes doucement, & je montai à cheval, laissant toutes mes hardes dans la chambre, à la reserve de mon manteau, que je mis sur mes épaules, parce qu'il faisoit froid. La tête me tour-

1697. na un peu quand je commençai à marcher, cela m'obligea de faire tenir un des deux Negres à côté de moi, pour me soutenir dans un besoin, pendant que l'autre alloit devant le cheval, pour l'empêcher de s'écarter, ou d'aller trop vite.

Nous arrivâmes au Morne de la callebasse vers les sept heures. Le travail du chemin, & le froid avoient tellement augmenté mon appetit qui n'étoit déjà que trop grand, que je n'eus presque pas la patience d'attendre que les Negres eussent amassé quelques fougères pour m'asseoir, & manger plus à mon aise. De deux chapons qu'ils avoient achetés, je leur en donnai un, & je mangeai l'autre, ou plutôt je le devorai dans un moment. Je repris ensuite la moitié de celui que je leur avois donné, & je les avertis de manger promptement. Ils le firent aussi-tôt, & bien leur en prit: car pour peu qu'ils eussent tardé, ils n'auroient point déjeuné, & cependant après avoir tant mangé, j'avois encore un appetit aussi vorace que s'il y avoit eu trois ou quatre jours que je n'eusse mangé. Je remontai à cheval, & continuai mon voyage vers la grande anse, où j'arrivai sur les dix heures. Je surpris infiniment le Curé, & tous ceux que je rencontrai sur le chemin, qui virent avec étonnement que j'avois encore le visage & les mains toutes couvertes de pourpre. Je ne manquai pas de demander à manger en arrivant. On m'en apporta, & je mangeai à peu près comme un homme qui meurt de faim: en attendant le dîner, je me mis dans un hamac où je m'endormis si bien qu'il fallut me réveiller pour dîner. J'arrivai sur le soir au Fonds S. Jacques, où le Supérieur pensa tomber de son haut quand il me vit. Un moment après que je fus arrivé, il reçut une lettre du Religieux qui étoit au Mouillage, qui lui marquoit la peine où il étoit de ne savoir ce que j'étois devenu, qu'il supposoit cependant que j'étois retourné au

Fonds S. Jacques, parce qu'on n'avoit trouvé ny les Negres, ny mon cheval, & que le Medecin l'avoit assuré, que je ferois un grand coup, si je pouvois y arriver en vie, & qu'en cas que cela fut, il falloit me garder à vûe dans une chambre bien close, jusqu'à ce que les marques du pourpre étant dissipées, on n'eut plus lieu de craindre une rechûte, à laquelle il n'y avoit point de remède. Je promis tout ce qu'on voulut, pourvu qu'on me donnât à manger; mais dès le lendemain je montai à cheval, & m'en allai visiter les travaux qu'on avoit fait en mon absence, me trouvant entièrement délivré d'une maladie si dangereuse sans prendre aucun remède depuis que je m'étois échappé de la Basse-terre, & sans autre mal que d'avoir changé de peau, & d'avoir souffert pendant plus de trois mois une faim canine si furieuse, que je n'étois pas maître de ma raison, & que j'aurois mangé jour & nuit sans me rassasier. Le Medecin, les Chirurgiens, & les Religieux de la Charité regarderent ma guérison & les suites qu'elle avoit eues, comme la chose la plus particuliere qu'ils eussent encore vûe dans cette maladie.

Nous reçûmes cinq Religieux de France dans les mois de Juin & de Juillet. Des deux premiers qui arriverent, on en mit un au Cul-de-sac de la Trinité à la place du Pere Estienne Astrucq, qui souhaitoit de se retirer en France, après avoir servi les Missions pendant plus de dix ans avec beaucoup de piété, de charité & de zèle, & avoir rempli toutes les charges de la Religion, avec toute la prudence, le desintéressement & le bon exemple qu'on pouvoit attendre d'un très-parfait Religieux. On envoya le second au Fonds S. Jacques, pour me soulager du service d'une des deux Paroisses que je servois seul depuis six à sept mois. Ce Religieux nommé Jean Mondidier étoit de ma Province, & encore fort jeune. Le Supérieur me

1697.

*Suite de
la mala-
die de
l'Au-
teur.*

1697.

chargea d'en avoir soin, de l'instruire, & de veiller sur sa conduite. Comme il étoit d'un bon naturel, fort sage, fort doux, & qu'il avoit été parfaitement bien élevé, il me donnoit assez de satisfaction; il n'y avoit qu'une chose qui me faisoit de la peine, c'est qu'ayant aimé la chasse avant d'être Religieux, cette passion s'étoit reveillée si fortement que je ne pouvois lui faire entendre raison là-dessus. Je craignois sans cesse qu'il ne fût mordu de quelque serpent, ou qu'il ne fût causé que le petit Negre qui le suivoit, n'eût le même accident. Outre cela il usoit plus de poudre que quatre Chasseurs, & perdoit la plus grande partie de son tems à cet exercice. Je m'aperçûs un jour qu'il manquoit beaucoup de poudre dans un baril que j'avois acheté pour faire sauter des pierres de taille; je me doutai aussitôt que mon chasseur avoit voulu s'en pourvoir d'une bonne quantité, pour n'être pas obligé de m'en demander si-tôt. Je voulus m'en éclaircir avec lui, & je n'en pus rien tirer; je croi que je l'ignorerois encore à présent sans l'accident qui me le découvrit quelques jours après.

Effets du
tonnerre

Le seize Août nous fûmes priez à dîner par le Père Curé de la Grande Ance, où l'on celebrait ce jour-là la Fête de S. Hyacinthe Patron de la Paroisse. Pendant que nous étions à table, il survint un grand orage, & le tonnerre tomba sur notre Maison du Fonds S. Jacques. Il perça le toit en plus de mille endroits, à peu près comme si on y eût tiré plusieurs coups de canon chargés de balles de mousquets. Il brisa tous les carreaux de ma chambre, sur lesquels étoit un coffre qui renfermoit encore environ quatre-vingt livres de poudre qui restoient du barril. Il fit encore bien d'autres fracas entre lesquels le plus extraordinaire fut de rompre en pièces le lit & le coffre de mon Compagnon, & de semer par toute la maison, la cour, & le jardin toutes ses hardes

& ses meubles, sans laisser autres choses 1697. dans la chambre que quelques paquets de gros papier où étoient renfermées plus de vingt livres de poudre qu'il avoit ôté du barril. Le Rafineur envoya un Negre à cheval, pour m'avertir du désordre qui étoit arrivé dans la maison, où le tonnerre avoit mis le feu en se retirant. Je vins à toute bride, pour tâcher de remédier à ce malheur. Je trouvai que nos gens aident par la grosse pluie qui avoit suivi le tonnerre, avoient éteint le feu presque aussi-tôt qu'il avoit été allumé; & je vis avec la dernière surprise que le tonnerre avoit calciné la poudre qui étoit dans ces paquets, & l'avoit réduit en une espèce de charbon, ou de pierre noire, comme si c'eût été du charbon pilé & réduit en masse avec de la gomme, qui ne se froissoit qu'avec difficulté, auquel il ne restoit qu'une légère odeur de soufre, & qui ne brûloit pas plus vite que le charbon de terre, dont on se sert dans les forges. J'ai fait voir des morceaux de cette poudre calcinée, & j'en ay donné à plusieurs personnes qui ne pouvoient assez admirer ce prodige.

Ce coup de tonnerre fit beaucoup de peur à nos gens, & en auroit fait bien davantage à mon compagnon & à moi, si nous avions été dans nos chambres, & me causa bien de la dépense pour réparer la charpente, la couverture, & tout ce qu'il avoit brisé, mais il fit un bien dont j'eus lieu de remercier Dieu, qui fut de faire perdre la passion de la chasse à mon compagnon, qui n'y voulut plus retourner depuis la déroute de son magasin à poudre. Il s'appliqua avec succès à des choses plus convenables à son état, & pour se délasser un peu l'esprit, il entreprit d'élever & d'apivoiser des Colibris.

Cet oiseau est sans difficulté le plus beau & le plus petit qu'il y ait au monde. Il y a des Auteurs qui l'appellent oiseau bourdonnant, parce que quand il vole, il bour-

Descrip-
tion de
l'oiseau
appelé
Colibris

1697. bourdonne comme les abeilles, ou comme ces grosses mouches qu'on appelle des bourdons. D'autres l'appellent l'oiseau mouche à cause de sa petitesse. Nos François le nomment Colibris qui est le nom que les Caraïbes lui ont donné. Il me semble qu'on s'y doit tenir : car il est permis aux gens de donner des noms à ce qui dépend de leur Domaine. Lorsqu'il est plumé, il n'est guères plus gros qu'une noisette, je parle du mâle : car la femelle est encore plus petite. Il ne paroît quelque chose, que quand il est couvert de plumes. Elles sont en partie d'un verd doré tirant sur le violet changeant, & tellement nuancé qu'il est difficile de connoître parfaitement de quelle couleur elles sont. Ces plumes sont extrêmement fines & déliées & couvertes d'un petit duvet surdore, le plus fin qui se puisse imaginer. Les mâles ont sur la tête une huppe en maniere de couronne de très-belles plumes, les femelles n'en ont point. Le bec de cet oiseau est long d'environ un pouce, fort délié, & un peu courbe. Il en sort une petite langue fine, longue, & divisée en deux, comme deux filets qu'il passe sur les fleurs, & sur les feuilles des plantes odoriferentes pour en enlever la rosée qui lui sert de nourriture. Ses ailes sont dans un mouvement si vif, si prompt & si continu, qu'on a peine à les discerner. Il ne s'arrête presque jamais dans un même endroit, il est toujours en mouvement, il ne fait autre chose qu'aller de fleur en fleur, ou ordinairement sans poser le pied, & voltigeant sans cesse autour, il y passe la langue, & en recueille la rosée. Les enfans prennent ces petits oiseaux avec des baguettes frotées de glu, ou de gomme ; ils s'approchent doucement des endroits où ils les voyent, en remuant en l'air leurs baguettes, ces petits animaux ne manquent pas de s'en approcher pour découvrir ce que c'est, ils y passent la langue, & demeurent pris. On leur enfonce aussi-

tôt un petit brin de bois dans le fondement, on le tourne pour y faire attacher les intestins, & on les tire dehors, après quoi on les pend par le bec à la cheminée, où ils sechent entierement sans que leurs plumes se détachent. Le meilleur cependant est de les faire secher dans une étuve enveloppez dans de petits sacs de papier : car il est certain que la fumée, ou une chaleur trop vive, gâte toujours un peu le brillant du coloris de leurs plumes. Leurs nids ne sont pas moins dignes d'admiration. Ils sont suspendus en l'air à quelque petite branche, ou même dans les maisons, ou autres lieux qui les mettent à couvert du vent, de la pluie & du Soleil. Ils sont environ de la grosseur de la moitié d'un petit œuf de poule, composez de petits brins de bois entrelasiez comme un panier, garnis de coton & de mousse, d'une propreté & d'une délicatesse merveilleuse. Ils ne font jamais que deux œufs gros comme des pois communs, blancs, avec quelques petits points jaunes. Le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autre ; mais la femelle y est bien plus long-tems que le mâle, elle ne les quitte que quelques momens le soir & le matin, pour aller chercher sa nourriture. Le mâle tient sa place pendant ce tems-là, afin que les œufs ne se refroidissent point. Les petits étant éclos ne paroissent pas plus que deux mouches, qui se couvrent peu à peu d'un duvet très-fin, auquel les plumes succedent dans la suite.

Je montrai au Pere Mondidier un nid de ces petits oiseaux, qui étoit sur un appentis auprès de la maison. Il l'emporta avec les petits, lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, & le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le pere & la mere ne manquerent pas de venir donner à manger à leurs enfans, & s'apivoisèrent tellement qu'ils ne sortoient presque plus de la chambre, où sans cage, & sans

6 NOUVEAUX VOYAGES AUX ISLES

1697. contrainte ils venoient manger & dormir avec leurs petits. Je les ai vûs souvent tous quatre sur le doigt du Pere, qui chantoient comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissoit avec une pâte très-fine, & presque claire comme de la boiïllie, qu'il faisoit avec du biscuit, du vin d'Espagne & du Sucre. Ils passoient leur langue sur cette pâte, & quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient & chantoient. Leur chant est une espece de petit bourdonnement fort agreable; il est clair & foible, étant proportionné à l'organe qui le produit. Je n'ai rien vû de plus aimable que ces quatre petits animaux qui voltigeoient de tous côtez dedans & dehors la maison, & qui revenoient dès qu'ils entendoient la voix de leur pere nourricier. Il les conserva de cette maniere pendant cinq ou six mois, & nous esperions de voir bien-tôt de leur race, quand le Pere aïant oublié un soir d'attacher la cage où ils se retiroient, à une corde qui pendoit du plancher pour les garantir des rats, il eût le chagrin de ne les plus trouver le lendemain matin. Ils avoient été devorez.

On pretend qu'il y en a de cinq ou six especes qui ne different entre-elles que par la grosseur, & le coloris de leurs plumes. A l'égard de la grosseur, il m'a paru que cette difference étoit assez difficile à remarquer, & pour le coloris, je ne vois pas que cela doive faire une espece particuliere, veu le peu de difference qu'il y a entr'eux.

J'eus dans la fin du mois de Juillet deux Hôtes qui m'auroient fait plus de plaisir s'ils étoient venus m'aider quand j'étois seul. Le premier étoit un Religieux Carme de la Guadeloupe nommé le Pere Raphaël, qui s'étoit mis en tête d'établir les Religieux de son Ordre à la Martinique, en leur procurant les Paroisses des Culs-de-Sacs Robert & François, où nous n'avions pas de Religieux, parce

que la maladie de Siam, nous en avoit enlevé un grand nombre. Après qu'il eût demeuré quelques jours dans nôtre Convent du Mouillage, il prit pretexte de vouloir voir la Cabesterre, afin de pouvoir negocier plus aisément avec les Habitans de ces deux quartiers dont quelques-uns le connoissoient, parce qu'il avoit été leur Curé à Marie galante avant qu'ils en fussent chassés par les Anglois. Le Supérieur de nôtre Mission me manda de l'observer de près, & de ne rien oublier pour faire échouer son dessein, mais d'une maniere qui ne lui donnât aucun soupçon que nous l'eussions découvert. Il vint chez nous au Fonds S. Jacques où je le retins près d'un mois, remettant tous les jours sous differens pretextes le voyage qu'il vouloit faire en ces quartiers-là, pour voir ses anciens amis, où je le voulois accompagner; & afin qu'il ne s'ennuyât pas, je fis en sorte que nos Curez du Macouba, de la Basse-pointe, & de la Grande anse l'inviterent chez eux à quelques Fêtes, où ils le retinrent le plus long-tems qu'il fut possible. A la fin j'eus nouvelle qu'il nous étoit arrivé trois Religieux de France. Je n'eus garde de le dire à mon Hôte, mais feignant que rien ne me retenoit plus, & que j'étois en état de l'accompagner aux Culs-de-Sac-Robert & François, nous partîmes ensemble. J'eus le plaisir de voir tous les mouvemens qu'il se donna pour engager les Habitans de ces quartiers à demander des Religieux de son Ordre, pour servir leurs Paroisses, attendu l'impossibilité où nous étions de leur donner des Curez. J'affectai de lui donner toute la commodité qu'il pouvoit souhaiter pour faire ses brigues; mais quand je vis qu'il s'étoit assez fatigué, & que les Habitans commençoient à goûter ses raisons, & les promesses qu'il leur faisoit dont j'étois bien informé, malgré toutes les précautions qu'il prenoit pour m'en ôter la connoissance, après

Colibris
privez
leur
nourri-
ture.

Le Pere
Raphaël
Carme.

1697. après dis-je, qu'il eût mis son affaire en bon train au Cul-de-Sac-Robert, il voulut pousser jusqu'au Cul-de-Sac-François, où il esperoit réussir encore plus facilement. Lorsque nous étions sur le point de nous embarquer pour y aller, je demandai au Marguillier qui avoit la clef du Presbitere, s'il croyoit qu'il fût en état de loger le Religieux qui y viendrait dans deux ou trois jours. Cette demande surprit toute la compagnie qui ne s'y attendoit point du tout, & mon Carme plus que tous les autres. Quoiqu'il fût homme d'esprit, il ne put cacher le désordre où cette nouvelle le mit, il me demanda qui étoit ce Religieux, je lui répondis que je ne le connoissois point, parce qu'il ne faisoit qu'arriver, & que le Superieur me marquoit seulement de voir si les maisons curiales étoient en état, parce que sur ce que je lui manderois, il enverrait deux Religieux pour desservir les Paroisses, ou les employeroit en d'autres endroits. Les Habitans témoignerent bien de la joye d'être sur le point d'avoir un Curé résident. Le Marguillier me dit que l'Eglise & le Presbitere étoient en état, & que le Religieux seroit content d'eux.

Je partis seul pour le Cul-de-Sac-François : car mon Compagnon voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour son dessein, feignit d'être incommodé, & demeura au Cul-de-Sac-Robert où il m'attendit. Les Habitans du Cul-de-Sac-François parurent fort contents quand ils sçurent que nous étions en état de leur donner un Curé résident dès qu'ils seroient eux-mêmes en état de le recevoir, & me promirent que ce seroit dans très-peu de tems. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de notre Superieur. Nous avions un besoin plus pressant de Religieux à la Guadeloupe & à S. Domingue, où la maladie avoit emporté presque tous les Curez. Je fis naître exprès un incident sur lequel il falloit avoir la décision de

Mr. l'Intendant, qui ne pouvoit manquer de produire une discussion assez longue pour nous donner le tems de recevoir d'autres Religieux de France. Cela arriva en effet comme nous l'avions pensé, & nous fûmes maîtres de faire desservir les deux Paroisses par le Religieux qu'on mit au Cul-de-Sac-Robert, sans que les autres eussent lieu de se plaindre, & par ce moyen d'envoyer un Religieux à la Guadeloupe, & un à S. Domingue. Je retournai au Cul-de-Sac-Robert, où je trouvai mon Carme chez le sieur Gagneron, & je le ramenai au Fonds S. Jacques. Il n'y demeura pas long-tems, il s'en retourna au Mouillage, & de-là à la Guadeloupe aussi content des civilités que nous lui avions faites, qu'il l'étoit peu du succès de son voyage.

L'autre Religieux étoit un Minime Provençal, appelé le Pere Plumier. Il avoit entr'autres talens un genie merveilleux pour la Botanique, & une main admirable pour designer les plantes. Il avoit été envoyé aux Isles quelques années auparavant avec un autre Provençal Medecin de Profession & Chimiste. La Cour qui les entretenoit, avoit destiné le Minime pour faire les figures des plantes entieres & disséquées; & le Medecin Chimiste, pour en tirer les huiles, les sels, les eaux, & autres minuties dont on se sert aujourd'hui pour abréger la vie des hommes, sous prétexte de leur conserver la santé.

Le Medecin appelé Surian étoit la copie la plus parfaite de l'avarice qui ait jamais été tiré d'après nature, ou pour parler plus juste, c'étoit l'avarice même. Il me suffira de dire, pour en donner une legere idée, qu'il ne vivoit que de farine, de manioc & d'anolis. Quand il partoît le matin pour aller herboriser, il portoit avec lui une caffetiere monacale, c'est-à-dire, une de ces caffetieres qu'on fait chauffer avec de l'esprit de vin. Mais comme

1697

Le Pere
Plumier.
Minime.

Medecin
Chimiste
nommé
Surian.

cette

1697. cette dépense auroit été trop contraire à l'économie dont il faisoit une étroite profession, il ne garnissoit la sienne que d'huile de palma christi ou de poisson. Celle qui ne lui coûtoit rien étoit toujours la meilleure. Un petit sachet de farine de manioc accompagnoit la caffetiere. Lorsqu'il étoit arrivé au lieu où il vouloit travailler, il suspendoit sa caffetiere à une branche, après l'avoir remplie d'eau de balisier ou de fontaine, selon l'endroit où il se trouvoit. Il cuëilloit en travaillant, & goûtoit les herbes qui lui tomboient sous la main, & tuoit autant d'anolis qu'il croyoit en avoir besoin.

Anolis, espece de Lezard, sa description. Je croi avoir déjà dit que les anolis sont de petits lezards de sept à huit pouces de longueur y compris la queue, qui est beaucoup plus longue que le corps. Ils sont de la grosseur de la moitié du petit doigt. On peut juger ce que leurs corps peut être quand il est vuïdé & écorché; quelle graisse, & quelle substance il peut fournir aux herbes avec lesquelles on le fait cuire. Il faut pourtant avouer que ceux qui ne cherchent dans les viandes que la tendreté, & la facilité de la digestion, la trouvent à coup sûr dans celle-ci.

Une heure ou environ avant le tems qu'il avoit destiné pour prendre son repas, il allumoit sa lampe, il mettoit les herbes hachées dans la caffetiere avec autant d'anolis qu'il jugeoit nécessaire, pour donner à son eau & à ses herbes la graisse & le suc convenables pour en faire du bouillon. Quelques graines de bois d'inde écrasées, ou un peu de piment lui tenoient lieu de sel & d'épicerie, & quand ce venerable dîné étoit cuit, il verioit le bouillon sur la farine de manioc étenduë sur une feuille de balisier. C'étoit-là son potage, qui lui servoit en même-tems de pain pour manger ses anolis, & comme la repletion est dangereuse dans les pays chauds, sa caffetiere lui servoit pour le re-

pas du matin & celui du soir, qui tous deux ne lui revenoient jamais à plus de deux sols six deniers. C'étoit pour lui un carnaval, lorsqu'il pouvoit attraper une grenouille, elle lui servoit pour deux jours au moins, tant étoit grande la frugalité de cet homme. J'ay pourtant ouï dire à beaucoup de gens qu'il relâchoit infiniment de cette austerité de vie, quand il mangeoit hors de chez lui, ou aux dépens d'autrui. J'ai crû devoir mettre ici cette maniere de vie économique, afin que ceux qui voudront l'imiter sachent comment ils s'y doivent prendre, & à qui ils ont l'obligation de l'invention. Il travailloit à amollir les os, & pretendoit de faire bonne chere sans rien dépenser, s'il pouvoit trouver ce secret; mais par bonheur pour les chiens qui seroient morts de faim, si ce galant homme eût réüssi, la discorde se mit entre le Minime & lui, & les obligea de se separer. Ils revinrent en France après dix-huit ou vingt mois de travail, chargez de graines, de feüilles, de racines, de sels, d'huiles, & autres babioles, & de quantité de plaintes l'un contre l'autre. Il y a apparence que le Minime avoit plus de raison que le Medecin, ou qu'il fut mieux écouté, puisque celui-cy fut congedié, & que le Minime fut renvoyé aux Isles; pour travailler de nouveau. A l'égard du Medecin, j'ai scû étant à Marseille, *Le Medecin Surian s'empoisonne avec toute sa famille.* que continuant son travail de Botaniste, il avoit un jour apporté certaines herbes qui lui avoient paru merveilleuses pour purger doucement, il en fit faire de la soupe, qui fit mourir lui, sa femme, ses deux enfans & sa servante. Ainsi devroient faire tous ses Confreres, quand ils veulent faire quelque experience.

L'occasion du renvoi du P. Plumier *Le P. Plumier Minime, est renvoyé aux* aux Isles, fut aussi singuliere qu'inutile. La voici. Un Medecin Anglois avoit publié un Livre de Plantes de l'Amerique, dans lequel il avoit fait graver plus de soixante

1697.
Ihes:
raison
de ce
second
voyage.

xante especes de Fougères. On crut qu'il étoit de l'honneur de la Nation d'en découvrir davantage; & comme on ne connoissoit personne dans tout le Royaume plus capable de soutenir le poids de cette grande affaire, que ce Minime, on lui en donna la commission. Il y avoit environ six mois qu'il étoit arrivé à la Martinique, quand après avoir épuisé toutes les Fougères de la basse terre, des Pitous du Carbet, & du Morne de la Calabasse, il vint à la Cabesterre pour y en chercher d'autres. Il avoit logé dans nôtre Convent du Mouillage tout letems qu'il avoit demeuré à la Basse-Terre. Nôtre Supérieur, qui étoit de son País, lui avoit donné gratuitement une chambre & la table, & me le recommanda quand il vint à la Cabesterre. Cette recommandation, son mérite personnel, & la gloire de la Nation, pour laquelle il travailloit, firent que je le reçûs avec toute la civilité possible, & que je l'aidai de toutes mes forces à grossir son Magasin de Fougères.

Quelque temps avant qu'il arrivât au Fonds S. Jacques, j'avois reçu quelques Livres de France, entre lesquels étoit le Vitruve *in fol.* de M. Perrault. La lecture de ce Livre m'avoit fait connoître le Limaçon de mer, dont on se servoit autrefois pour faire la teinture de Pourpre, & particulièrement celle de Tyr, qui étoit si estimée.

Je m'aperçûs un soir que nôtre chercheur de Fougères étoit plus content qu'à l'ordinaire, je lui en demandai la cause; mais il étoit si caché & si particulier, qu'il n'y avoit pas moyen de rien sçavoir de ses affaires: toutes choses étoient mystérieuses chez lui. Cependant à force de le presser, il me dit qu'il avoit trouvé un trésor. Je ne manquai pas de lui en témoigner ma joye, & de lui offrir nos cabriolets & nos bœufs pour l'aller chercher, & le faire apporter dans sa chambre. Il me dit que cela n'étoit pas neces-

Tom. II.

faire, & qu'il l'avoit dans sa poche. Après bien des cérémonies, il en tira enfin un mouchoir, dont une partie étoit teinte de couleur de Pourpre, ou du moins en la couleur qu'on appelle Pourpre à présent, car je ne voudrois par jurer qu'elle soit la même que celle des anciens. Quoiqu'il en soit; voilà, me dit-il, le trésor. J'ai découvert en ce País-ci la Pourpre de Tyr: c'est pour l'enrichir plus que toutes les mines du Perou & du Mexique. Je considèrai le mouchoir, & je découvris aussitôt le principe de cette couleur; mais je feignis de souhaiter qu'il me le dit. Mes prières furent inutiles, & quoique je pusse faire, il ne voulut jamais m'apprendre ce que je sçavois avant lui.

Le lendemain j'envoyai dire à un Pêcheur qui demuroit au Bourg S. Marie, de me faire amasser des Burgans de teinture (c'est ainsi qu'on les appelle) il m'en envoya, & je teignis un morceau de toile en Pourpre que je montrai le soir au Pere Minime, en lui disant que ce qu'il croioit être un secret & un trésor, étoit entre les mains de tout le monde. Je lui dis à mon tour que je voulois lui faire voir une couleur plus belle que la sienne, dont je ne lui dirois pas l'origine. En effet je lui montrai un autre morceau de toile teint en rouge très-vif & très-beau, & pour lui faire voir que sa Pourpre n'étoit pas une nouvelle découverte, je demandai en sa présence à plusieurs de nos Negres comment on avoit teint le morceau de toile, qui tous répondirent que c'étoit avec des Burgans de teinture, qu'on trouve tous les jours au bord de la mer.

Les Burgans de teinture sont de la grosseur du bout du doigt: ils sont comme les Vignots, ou les Limaçons ordinaires. Leur coque est assez forte, quoiqu'elle soit fort mince: elle est de couleur d'azur brun. L'animal qu'elle renferme est tout-à-fait semblable à un Limaçon: sa chair est blanche, ses intestins sont d'un

169-

Burgans
de tein-
ture,
leur
usage.

rouge

1697. rouge très-vif, dont la couleur paroît au travers de son corps, & c'est ce qui donne la couleur à l'écume qu'il jette quand il est pris qui est d'abord d'un violet tirant sur le bleu. Pour obliger ces animaux à jeter une plus grande quantité d'écume, il n'y a qu'à les mettre dans un plat, les agiter & les battre les uns contre les autres avec la main, ou avec des verges: dans un moment ils remplissent & couvrent le plat de leur écume; laquelle étant reçûe sur un linge, y fait d'abord une tache bleuâtre, qui se change en rouge de pourpre, à mesure qu'elle se sèche. Le secret qu'on a perdu, & qu'on n'a pas retrouvé jusqu'à présent, est de fixer & de cuire cette couleur; car lorsqu'elle n'est pas cuite, elle diminue peu à peu, & se dissipe presque entièrement, à mesure qu'on lave le linge qui en a été teint.

Maniere d'extraire la teinture de Pourpre.
Lianne à sang, & son effet.
 L'autre couleur rouge dont étoit teinte la seconde toile, que je lui fis voir, venoit d'une lianne qu'on appelle lianne à sang. La feuille de cette lianne est presque de la même figure, de la même épaisseur, force & coloris que celle du lierre. Son écorce est fort brune, épaisse & spongieuse comme du liege. Le bois & l'écorce ont pour l'ordinaire trois à quatre pouces de diamètre. Elle est fort souple, de couleur brune lorsqu'elle est sèche; mais quand on la coupe sur pied, elle paroît toute rouge, à cause d'une liqueur épaisse comme du sang de bœuf, & de la même couleur, dont elle est remplie. Les toiles que l'on y trempe deviennent d'un beau rouge, mais elles se déchargent facilement en les lavant. J'ai fait bouillir cette liqueur après y avoir fait dissoudre de l'alun, & j'y ai fait tremper de la toile, & des étoffes de laine & de coton. La couleur qu'elles prenoient étoit plus vive & plus belle. Après les avoir fait mettre à la lessive & savonner cinq ou six fois, elle se déchargeoit peu, & ne teignoient point les autres

toiles. Les étoffes de laine & de coton réussissent encore mieux. 1697.

Quoique j'eusse résolu de ne pas communiquer ce secret au Pere Minime, je me rendis enfin aux prières qu'il m'en fit. Je le menai dans le bois, & lui montrai cette lianne, & une autre qui pouvoit lui être d'une très-grande utilité, à lui qui passoit quelquefois les journées entières à parcourir les bois & les montagnes.

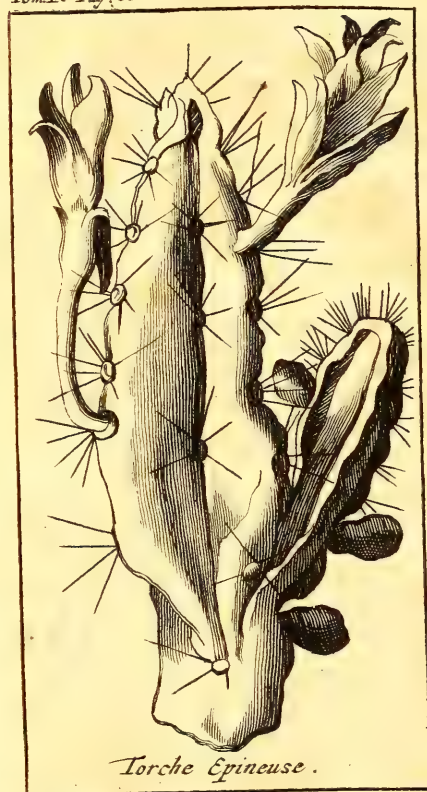
On s'en sert pour se désalterer lorsqu'on se trouve dans des lieux où il n'y a n'y ruisseaux, n'y balisiers. Cette dernière lianne a la feuille assez petite, tendre, mince, douce, & d'un beau verd. Son bois est ordinairement de deux pouces de diamètre, on en trouve même de plus gros, il est flexible, liant, spongieux & pesant quand il est sur pied. Son écorce est grise & assez mince. Elle s'appuye; comme toutes les autres liannes, contre les arbres, & s'y attache par ses filers, & s'en sert pour s'élever, & quand elle est arrivée au sommet, ne trouvant plus rien pour se soutenir, & ne cessant pas pour cela de croître, son poids la fait pencher & se replier vers la terre, où elle arrive en croissant toujours. Dès qu'elle la touche, elle prend racine, & pousse des têtes qui s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent, & souvent à la tige qui les a produit, & se cordonnent avec elle comme les tourillons d'un gros cable.

Lorsqu'on se trouve dans le besoin de boire, & qu'on rencontre de ces liannes, ce qui n'est pas difficile: car il y en a quantité dans tous les bois, on en coupe une environ à un pied de terre, puis on accommode son chapeau dessous ou bien une feuille de cachibou ou autre chose, & on donne un coup de couteau à la même lianne quatre ou cinq pieds plus haut que la coupure, afin de donner lieu à l'air de s'introduire, & d'agir sur l'eau contenue dans la lianne, & on la voit aussitôt couler

Lianne à Eau.

Maniere d'en tirer de l'eau.

PRICE



1697. couler par la coupure d'embas. J'ai expérimenté plus d'une fois, qu'il y avoit plus d'une pinte d'eau, dans un morceau de lianne de cinq pieds de long. Cette eau est très-claire, & très-saine, il n'y a point d'eau de pluye ou de fontaine qui en approche pour la bonté, mais ce qu'elle a d'admirable, c'est qu'en quelque exposition que soit la lianne, c'est-à-dire, qu'elle soit au Soleil ou à l'ombre, qu'on la coupe le jour ou la nuit, elle est toujours extrêmement fraîche.

Je croi avoir déjà dit comment on tire de l'eau du balisier, c'est pourquoi je ne le répéterai pas davantage.

Je fis voir encore au Pere Minime une

autre lianne beaucoup moins grosse que les précédentes: son écorce est grise, & on la prendroit pour la lianne grise dont j'ay déjà parlé, si elle n'étoit beaucoup plus molle, & ses feuilles plus longues & plus mouelleuses. Ses fibres sont remplies d'une liqueur jaune, assez épaisse, & assez abondante, qui teint en beau jaune, les toiles qu'on en imbibe. Le défaut de cette teinture est de perdre presque toute sa beauté au blanchissage, & quoique la toile ou le drap qui en a été une fois teint demeure toujours coloré, il s'en faut néanmoins beaucoup qu'il conserve la même vivacité.

CHAPITRE II.

De la Cochenille, des Pommes de Raquettes. De la Lianne percée.

Ntrouve par toutes les Isles où il y a des Acacias un petit insecte qui y prend naissance, & qui se nourrit du fruit des Raquettes. On l'appelle Cochenille. Je ferai part au Lecteur des remarques que j'ai faites sur cet insecte, après que j'aurai décrit la plante & le fruit dont il se nourrit.

Les Anglois appellent Poirier piquant ce que nous appellons Raquettes aux Isles, on pourroit ce me semble, l'appeler figuier piquant, puisque le fruit qu'il porte a beaucoup de rapport à la figue ordinaire. Cependant je croi qu'ils ont raison, & que nous n'avons pastort: car si le fruit ressemble un peu à une poire, comme ils le prétendent, il faut convenir que la feuille a assez la figure d'une Raquette, & le fruit celle d'une figue, mais garnies de si fortes épines, que rien au monde n'est plus piquant.

Cette plante ne vient bien que dans les terres sablonneuses, & dans les endroits secs & arides. C'est dans ces lieux là qu'elle profite à merveille. Il n'y a qu'à enterrer à moitié, une de ses feuilles ou pat-

tes, comme on dit aux Isles, pour qu'elle prenne racine, & qu'elle produise beaucoup en peu de tems. Elle ressemble à un ovale un peu allongé d'un de ces bouts, à peu près comme nous voyons les Raquettes; quand cette patte est dans sa grandeur naturelle, & sa fouche dans un terrain qui lui convient, elle a depuis sept jusqu'à neuf pouces de longueur, sur trois ou quatre pouces de largeur, & neuf à dix lignes d'épaisseur. La peau est verte, mince, & léc aux endroits qui ne sont pas chargez d'épines. La chair est blanchâtre, souple, de la consistance d'une rave un peu fletrie, d'un goût qui seroit entierement insipide sans une petite amertume qu'il laisse dans la bouche quand on la mache. Les bords sont tous chargez de petits bouquets d'épines droites courtes, fortes & pointuës. Ses deux superficies le sont aussi, mais les bouquets sont bien plus gros, & les épines plus longues & plus fortes, ils sont éloignez d'un pouce les uns des autres, & posés en quinconce très-regulièrement. Chaque bouquet est composé de sept, neuf

B 2

&

*Descri-
ption de
la Ra-
quette.*

*Terrain
propre
pour les
Raquet-
tes.*

1697. & onze épines, celles qui approchent du centre sont longues d'un pouce ou environ, la longueur des autres diminue à mesure qu'elles s'en éloignent. Elles sont toutes extraordinairement fortes, roides & pointuës; & quoiqu'à leur base, elles ne soient pas plus grosses que les plumes de l'aile d'un Moineau, elles ne laissent pas de percer la semelle d'un foulier, ou d'une botte du cuir le plus dur, le plus sec, & le plus fort. J'en puis parler comme sçavant, parce que j'en ai fait l'expérience. Je marchai un jour sans crainte sur une de ces pattes, ne pouvant m'imaginer qu'elles fût capable de me blesser, aiant des fouliers tout neufs à double semelle, d'un cuir fort, très-dur, & fort sec, puisqu'il y avoit plus de six mois qu'ils étoient arrivez de France. Malgré cela, elle ne laissa pas de me percer la plante du pied en quatre ou cinq endroits, & ne donna pas peu de peine à tirer mon pied hors du foulier, qu'on fut sur le point de couper, & ensuite à retirer les pointes qui s'étoient rompuës dans la chair. Ces enclouïeures sont non-seulement fort douloureuses, mais elles exposent encore à de grands dangers ceux qui sont blessez, parce que si on ne les retire promptement, il ne manque jamais de se faire une tumeur qui les cache entièrement, qui degene en abcès, & où souvent la gangrene se met en assez peu de tems.

*Remede
pour ri-
rer les
epines.*

Le remede qu'il y a à cela est de prendre une patte de Raquette, la dépouiller de sa peau & de ses épines, & après l'avoir fait amortir sous les cendres chaudes, l'appliquer sur la partie blessée avec une compresse & une bande, pour l'empêcher de tomber, sans la comprimer en aucune maniere. On prétend que la Raquette attire à elle les pointes des épines qui étoient demeurées engagées dans les chairs. Je n'ai point pratiqué ce remede, je ne le donne icy que sur la bonne foi de

personnes sages, qui m'ont assuré en avoir 1697 une connoissance très-certaine.

On se sert encore des pattes de Raquettes préparées comme je viens de dire, & appliquées de la même façon pour la guérison des contusions quelques considérables qu'elles puissent être, & pour consolider les membres disloquez après qu'ils ont été remis.

Une patte de Raquette plantée comme je l'ai dit ci-devant, & aiant pris racine, pousse deux ou trois feuilles ou pattes à côté d'elle, & à son sommet, & celles-ci en produisent toujours d'autres à mesure qu'elles croissent, & qu'elles s'éloignent de leur racine, qui devient comme une tige en maniere de bras, dont les premières feuilles representent plusieurs mains, & les plus jeunes feuilles les doigts. Ces tiges deviennent à la fin fort grosses, & fort hautes; elles ne sont jamais rondes. J'en ay vû autour du Fort de l'Isle S. Thomas, qui est une des Vierges, & qui appartient aux Danois, qui avoient plus de cinq pouces de diamètre, si fortes, si roides, si pressées, & tellement garnies de grosses & de petites épines, qu'il étoit impossible de trouver un seul petit endroit, pour les toucher, sans se blesser. Je ne croi pas qu'un Rat eût pu passer entr'elles sans y laisser la plus grande partie de sa peau. Elles étoient entretenues avec beaucoup de soin, arrêtées à la hauteur de sept à huit pieds. Elles servoient de fossé, & de palissades à ce Fort, dont elles faisoient la meilleure défense.

Lorsque les tiges ont deux à trois pieds de hauteur, leurs feuilles ou pattes poussent un fruit à leur extrémité, dont la figure approche beaucoup plus de celle d'une figue, que d'une poire ou pomme. Il est verd & dur, quand il commence à paroître; il change de couleur à mesure qu'il croît, il rougit peu à peu, & devient enfin d'une couleur de feu vive & éclatante.

*Pour les
contu-
sions &
dissoca-
tions.*

*Comme
les Ra-
quettes
croissent.*

*Fort
l'Isle S.
Thomas
fortifié
avec des
Raquettes.*

*Fruit
des Ra-
quettes.*

1697. éclatante lorsqu'il est tout à fait meur. Il tient à la tige par le bout le plus petit, & presente le plus gros tout droit en l'air. C'est dans le point de sa maturité qu'il fort de son centre un bouton composé de cinq feuilles, qui en s'épanouissant, font une espece de tulippe de couleur orangée ou d'un rouge pâle, qui n'ont pas assez de consistance, ni de force pour se tenir droites & unies, mais qui se renversent sur le fruit deux ou trois jours après qu'elles sont écloses, & qui se fannent, sechent & tombent en moins de deux fois vingt-quatre heures.

*Fleur
de Ra-
quettes.*

Le fruit s'ouvre alors comme une grenade, ou une figue qu'on a laissée trop long-tems sur son pied. Le dedans paroît rempli de petites graines ou pepins, dont le dessus est d'un très-beau rouge incarnat, le dedans qui est assez solide est blanc. Ces graines sont enveloppées dans une matiere épaisse comme de la gelée du plus beau rouge du monde, & d'un goût charmant, mêlé de douceur, avec une petite pointe d'aigreur, qui aiguise l'appetit, réjouit le cœur, & rafraîchit extrêmement. Mais ces roses sont environnées de beaucoup d'épines: car la belle peau de ce fruit est couverte d'une infinité de petites pointes presque imperceptibles, si fines, si perçantes, si fragiles, & si adhérentes qu'on se met les doigts tous en sang, dès qu'on y touche. Quelques gands qu'on mette, elles percent au travers sans qu'on s'en apperçoive que lorsqu'on les sent, & elles causent une démangeaison insupportable, sans compter le risque qu'il y a de les laisser séjourner dans la chair. Cette peau est de l'épaisseur de celle des figues. Le dedans n'est pas tout à fait si rouge que le dehors; elle n'est pas fort adhérente, & se détache facilement d'une petite pellicule rouge, qui enveloppe les graines, & la matiere dont elles sont environnées.

Lorsqu'on les veut cueillir sans risque

de se blesser, il faut les recevoir dans un coüy ou autre vaisseau à mesure qu'on les separe de leur tige avec le couteau, après quoi on leve avec le couteau une petite tranche de chaque côté, pour pouvoir prendre le fruit avec le pouce, & l'un des doigts de la main gauche, pendant qu'avec le couteau qu'on tient de la main droite, on enleve toute la superficie couverte d'épines. Quand il est ainsi nettoyé, on coupe la peau en croix, & on la détache facilement de la pellicule rouge, qui renferme ce qui est bon à manger. Lorsqu'il y a quelques jours que le fruit s'est ouvert de lui-même, & qu'il est par conséquent au-delà de sa juste maturité, comme il n'a alors presque plus de consistance, & qu'il ressemble à une gelée liquide, on le mange avec une cuiller.

1697i

*Manie-
re de
préparer
le fruit.*

Il faut prendre garde de laisser tomber du suc de ce fruit sur le linge, ou sur les habits, parce qu'il y fait une tache rouge, qui ne s'efface jamais bien, quelque effort qu'on fasse en la lavant. On donne de ce fruit aux malades, non-seulement parce qu'il est fort rafraîchissant & fort sain, mais encore, parce qu'il semble nettoyer le cœur en le réjouissant; cependant en quelque état qu'on soit, il en faut manger avec discretion, parce que quand on en mange trop, il cause un peu de douleur au fondement à peu près comme de legers picotemens d'hémorroïdes.

*Propri-
tés du
fruit.*

Ce fruit a encore la propriété de teindre les urines, & de les faire paroître comme si c'étoit du sang, à son épaisseur près qu'elles n'ont point. Quoique cela arrive sans le moindre danger, & la plus petite douleur, cela ne laisse pas d'éfrayer ceux qui ne sont pas instruits de cette vertu, qui croient avoir quelque vaisseau rompu dans le corps quand ils voyent leurs urines ainsi colorées.

Cette plante porte du fruit, & fleurit deux fois l'année. Plus elle se trouve dans

1697. un lieu sablonneux, chaud & sec, plus son fruit devient gros, & plein de suc & de faveur.

On l'appelle pomme de Raquette aux Isles Françaises, quoiqu'il n'ait aucune ressemblance avec les pommes, & que le fruit dont il approche le plus pour la figure, & pour la chair, soit la figue.

*Insecte
appelé
Cochenille.*

L'insecte qu'on trouve dans ce fruit, soit qu'il y naisse ou non, car les sentimens sont partagez là-dessus, est à peu près de la taille d'une grosse punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps, que par deux petits yeux qu'on y remarque, & une très-petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six pieds, trois de chaque côté, ils ont chacun trois articles, ils ne sont pas plus gros à une extrémité qu'à l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveu fort délié. Le dos de l'animal est couvert de deux ailes, qui ne sont pas étendues comme celles des mouches, mais qui sans excéder la longueur du corps, en embrassent & couvrent exactement toute la rondeur. Elles sont d'une finesse, & d'une délicatesse si grande qu'elles sont presque inutiles à l'animal, qui ne peut s'en servir pour s'élever en l'air, mais seulement pour se soutenir quelques momens en l'air, retarder sa chute, & la rendre moins précipitée, quand il est obligé par la violence qu'on lui fait de quitter les fruits où il se nourrissoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher & estimer. Les ailes, les pieds, & l'extrémité de la tête sont si délicates qu'elles ne peuvent pas supporter l'ardeur du Soleil sans être bientôt consumées & réduites en poussière, ce qui fait que dès qu'il est sec, il n'a plus la figure d'un animal, mais plutôt d'une graine d'une médiocre grosseur, brune, & presque noire, chagrinée, luisante, & comme argentée, ou du moins légèrement couverte d'une poussière blanche impalpable, & tout à fait adhe-

rente à leur peau.

J'y élevé deux fois de ces insectes. La première fois, je les trouvai par hasard dans des pommes de Raquette, je les y laissai jusqu'à ce que je visse que les fruits commençoient à se passer, pour lors je les fis tomber sur une serviette, que j'avois étendue sous les branches de la plante, en frappant dessus avec un bâton. Ces pauvres petits animaux contrainsts de quitter leur demeure, tâchoient de se sauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs ailes; mais leur foiblesse, & l'ardeur du Soleil, ne leur permettoit pas d'aller bien loin, elles tomoient sur la serviette, & aux environs. Ils étoient pour lors, c'est-à-dire, lorsqu'ils vivoient d'un très-beau rouge, ils devenoient noirs quelques momens après qu'ils étoient morts, & lorsqu'ils étoient secs, ils paroissoient bruns, & comme argentés, ainsi que je l'ay dit ci-dessus. Je les écrasais, & les réduisois en poudre, & je m'en servois au lieu de carmin pour laver des plans.

Une autre fois, je vis de petits insectes de la grosseur des plus petites pûces, qui couroient sur des pieds d'acacias, qui étoient environnez de Raquettes. J'en fis tomber sur une feuille de papier, & je les mis sur des pommes de Raquettes, qui commençoient à s'ouvrir. Ils s'y nourrirent, grossirent, & se trouverent être de la même espèce que ceux que j'avois trouvés dans le fruit la première fois, d'où je conclus, que ces petits insectes ne prenoient pas naissance dans le fruit des Raquettes: car si cela étoit, on en trouveroit dans tous les fruits, & c'est ce qu'on ne peut pas dire, mais que le tems de jeter leur semence étant venu, ils la jettent indifféremment sur tous les arbres où ils se rencontrent, où étant éclos ils se retirent dans les fruits de Raquettes s'il s'en trouve à leur portée, où dans quelque autre sorte de fruit que ce puisse être

1697.

L'Auteur élève des Cochenilles.

Origine des Cochenilles.

1697. être, pourvû qu'il leur puisse fournir de la nourriture. Delà vient qu'on en trouve sur les Acajoux, les Goyaves, les Cerifiers, les Orangers, les Avocats, & autres semblables fruits; mais qu'on ne recherche point, parce qu'ils n'ont point

D'où la Cochenille tire sa couleur.

Expérience de l'Autour sur la couleur des Cochenilles.

Comment il se reproduit.

cette belle couleur rouge, qui fait tout leur prix & leur valeur. Car il est certain, que c'est le fruit qui nourrit la Cochenille, qui lui communique en même-tems sa couleur, de maniere que la couleur de l'insecte change, & est plus ou moins rouge à proportion que le fruit est plus ou moins coloré: de sorte qu'en ayant laissé exprès sur des fruits qui commencent à changer de couleur, & à devenir jaunâtres, parce qu'ils étoient beaucoup au-delà de leur maturité, ces insectes prirent la même couleur; & au lieu que je les avois vû très-rouges, ils devinrent enfin de couleur de feuille morte, comme le fruit devint lui-même en se flétrissant, & en pourrissant.

Lorsque cet insecte a atteint un certain âge, & une certaine grosseur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler, où qu'il change de figure comme les vers à foye, les vers de palmistes & autres insectes, & c'est pour lors qu'il jette sa semence, & qu'il se reproduit avant de mourir: car on le trouve toujours de la même grosseur, au lieu que s'il demeurait toujours dans la même figure, il est certain, que ceux qui auroient plus d'une année seroient plus gros, que ceux qu'on trouve ordinairement deux fois par an, à peu près dans le tems de la maturité des fruits qui sont extrêmement petits, & comme ne faisant que de naître.

Cet insecte multiplie infiniment: car on en trouve une quantité prodigieuse malgré ce que les fourmis, les vers, & les poules qui le recherchent avec avidité, en consomment.

La meilleure maniere de les faire mourir quand ils sont sur le drap, où on les a

fait tomber est de les arrouser d'eau froide, après quoi on les fait secher, & c'est en sechant qu'ils perdent leur pieds, leurs aîles, & l'extrémité de leur tête, & qu'ils deviennent comme des graines sans aucune figure d'animal.

1697,

Il est étonnant que M. Pomet, qui a si bien écrit de toutes les Drogues, semble être demeuré dans le doute au sujet de la Cochenille, & qu'il ait mieux aimé s'en rapporter au témoignage du sieur François Rousseau, qu'à celui du Pere Plumier, & de tous ceux qui ont fréquenté l'Amerique, où qui en ont écrit. S'il a un peu d'égard pour le sieur Rousseau que j'ay connu assez particulièrement à la Rochelle en 1708. il doit retrancher ses Lettres dans la premiere Edition, qu'il fera de son Ouvrage: car assurément elles ne font point honneur à celui qui les a écrites: On voit que je rends ici justice au Pere Plumier parce qu'il le merite, quoique dans bien d'autres endroits, je me sois cru obligé de reprendre ce que sa trop grande credulité lui a fait écrire contre la verité.

Outre l'avantage qu'on peut tirer des Raquettes pour la nourriture des Cochenilles, qui seront le fond d'un très-riche commerce, qui donneroit lieu d'employer quantité de terres qui sont inutilisées, parce qu'elles sont maigres, & trop usées, pour produire des Canes, du tabac, de l'indigo, du rocou, du manioc & autres marchandises, il est certain, que des Habitans qui ont peu de forces s'y pourroient attacher, & devenir en peu de tems fort à leur aise, & en état de pousser plus vivement cette manufacture, ou en entreprendre d'autres.

Il y a des Raquettes de plusieurs especes. La meilleure pour la Cochenille est celle qui produit les plus gros fruits; on peut laisser croître la plante ou tige jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds, & laisser un espace de cinq à six pieds entre cha-

Culture de la plante.

1697. chaque tige, lorsqu'on les plante, afin qu'elles puissent s'étendre, & laisser entre elles l'espace nécessaire pour recueillir les insectes. Il faut avoir soin de tenir le terrain bien net, & n'y point souffrir d'herbes, pour plusieurs raisons. Premièrement, pour la commodité de recueillir l'insecte, quand il est tems de le faire : car, quoiqu'on mette des draps autour des plantes, pour le recevoir, il vole quelquefois assez loin, pour tomber hors le drap, & se perdre. On ne court point ce risque quand le terrain est bien net, parce qu'on peut amasser la Cochenille par tout où elle est tombée. En second lieu, afin que le Soleil agisse également sur toutes les plantes, qui ne croissant pas toutes également, les plus grandes feroient ombre aux petites, & empêcheroient leurs fruits de croître & de meurir, & enfin pour éloigner autant qu'il est possible, les fourmis, les vers, & autres insectes, qui mangeroient les Cochenilles, que l'on trouve en bien plus grande quantité dans les lieux pleins de mauvaises herbes, que dans ceux qui sont propres & bien sarclés.

Gélée & pâte de pomme de Raquette.

On se sert des pommes de Raquette pour faire de la gelée, & de la marmelade, qui est très-saine, & très-rafraichissante. On en fait aussi des pâtes, & du sirop; & on en employe le suc ou jus pour donner une belle couleur au rosolis, & autres liqueurs qu'on veut colorer.

Elles servent pour couvrir les retranchemens.

Les Raquettes servent encore d'un bon retranchement, & d'une puissante barrière, pour empêcher le passage dans les lieux que l'on veut garder. J'en fis planter sept ou huit rangs devant les retranchemens que je fis faire à la Guadeloupe, lorsque je trouvai que le terrain y étoit propre. Pourvu qu'on ait soin de les tenir nettes, & exemptes d'herbes, elles croissent promptement, & deviennent si touffues & si épaisses, qu'il n'y a rien qui les puisse forcer.

Il est vrai, que ceux qui viennent attaquer un retranchement peuvent les couper à coups de sabre ou avec des faux, ou jeter dessus de grandes clayes sur lesquelles ils pourroient marcher sans craindre leurs piqueures; mais ce n'est pas une petite affaire de couper ces plantes, & de les mettre en morceaux pour se faire des chemins, & arriver ainsi au retranchement, il faut bien du tems, & sacrifier bien des hommes pour cela. Il n'y a guères plus de possibilité de les passer en les couvrant avec des clayes, parce qu'en n'étant pas toutes d'une égale hauteur, & d'une égale force, il est presque impossible que les clayes ne se renversent, & pour lors on doit compter que tous ceux qui se trouveront dessus, seront des gens encloués & hors de combat, pourvu encore qu'ils aient le bonheur de tomber d'une manière, que les épines ne pénétrant pas jusqu'aux parties nobles: car elles sont assez longues pour cela. Et pendant ce tems-là, croit-on que ceux qui sont derrière ces retranchemens demeureront les bras croisés? N'auront-ils pas le loisir de faire bien des décharges, & tout à leur aise, sur ceux qui les viendroient attaquer.

1697.

Difficulté de forcer un retranchement couvert de Raquettes.

Le Pere Plumier Minime dont j'ay déjà parlé, fut averti par un Habitant que pour se garantir des serpens, dont il apprehendoit beaucoup la rencontre quand il alloit herboriser, il n'avoit qu'à porter sur lui une certaine lianne, dont la feuille ressemble beaucoup à celles de la poirée qui n'est pas encore meure. En effet, c'est la seule différence qu'on y peut remarquer: car leurs feuilles sont entièrement semblables, soit pour la grandeur & la consistance, soit pour la grosseur & la situation des fibres, il n'y a que la couleur des feuilles de la lianne qui sont toujours d'un verd de pré, sans pâlir ou jaunir jamais, & que des deux côtes de la principale nervûre, elles sont percées de

Erreur du Pere Plumier sur la lianne percée.

^{1697.} de deux trous ovales, d'environ deux pouces de long, sur un pouce de large. Ce bon Pere la nomma la *perforata* ou la lianne percée. Il m'apporta cette lianne avec empressement. Si je l'avois cru, j'en aurois chargé tous nos Negres, pour les garantir des serpens, dont nous avions une assez bonne quantité dans nos Canes. Mais comme il vit que je n'ajoutois pas beaucoup de foi à son rapport, il me pria de faire prendre un serpent afin de faire devant moi l'expérience de sa lianne. Cela fut bien-tôt exécuté. On m'en apporta un qu'on avoit fait entrer dans un gros flacon de verre, il avoit environ deux pieds de long, & un pouce de diamètre. Je mis le flacon entre les mains du Pere, pour voir comment il feroit mourir le serpent qui y étoit renfermé. Il jeta un morceau de cette lianne dans le flacon, & l'y laissa un tems considérable, sans que le serpent en ressentît, ou qu'il en témoignât aucune incommodité. Cette premiere épreuve commença à le

^{1697.} faire douter de la vertu prétendue de sa lianne percée. On mit ensuite le serpent hors du flacon, pour voir s'il s'enfueroit à l'approche de la lianne; mais nos serpens sont trop braves pour s'enfuir, non-seulement il n'en fit pas le semblant, mais n'ayant rien de meilleur à mordre, il mordoit la lianne, quand on l'approchoit trop près de lui, ou qu'on l'en touchoit. A la fin je le fis tuer, & le Pere Minime se desabusa des vertus de sa lianne, qu'il croioit si sûres, qu'il les avoit déjà écrites dans son Journal, après avoir fait avec sa diligence & sa propreté ordinaire la figure de la lianne, de sa racine, & de ses feuilles avec plusieurs serpens étendus auprès d'elle. C'est ainsi que bien de Auteurs avancent une infinité de choses sur la foi d'autrui, sans prendre la peine de s'en éclaircir par eux mêmes, qui se trouvant dans la suite fausses, sont souvent très-funestes à ceux qui s'en servent sur leur parole.

C H A P I T R E III.

Du Châtaignier, & de son fruit, des Figuier sauvage, & des Pistaches.

L'Emploi que j'avois m'obligeant d'aller tous les jours dans nos bois, pour faire abattre des arbres, soit pour brûler, soit pour les bâtimens auxquels je faisois travailler; je remarquai que nos Ouvriers negligeoient le Châtaignier comme n'étant propre que pour brûler. Cela me fit de la peine: car c'est un des plus grands & des plus beaux arbres de l'Amerique, de son tronc sortent plusieurs grosses branches, chargées de quantité de feuilles longues de sept à huit pouces, épaisses, fermes, fortes, soutenues par des nervûres grosses & apparentes: elles ont assez peu d'humidité, elles sont arrondies par les deux bouts en forme d'ovale, leur couleur est d'un verd

Tom. II.

foncé. La queue qui les joint aux branches est d'environ trois pouces de longueur assez forte & roide, mais seche & cassante. L'écorce de cet arbre est brune, épaisse d'un pouce ou environ, taillée & peu adhérente hors le tems de la sève. L'aubier quoique un peu moins coloré que le reste du bois, ne laisse pas d'être très-bon. Le bois est d'un rouge sale, qui se décharge aisément en séchant. Ses fibres sont longues, pressées, grosses, droites, & fort roides. Il est gras, ne vaut rien en terre où il s'échauffe aisément & se pourrit; l'eau lui est aussi contraire. Mais il est parfaitement bon à couvrir, & capable d'une très-grande charge. Sa dureté, & la difficulté que nos Ouvriers paresseux trouvent à le scier, sont cause qu'ils

1697.
Usage
que
l'Au-
teur fait
de ce
bois.

qu'ils ne veulent points'en servir, & qu'on ne l'employe ordinairement que pour faire du feu, à quoi veritablement il est très-propre: car il fait un feu vif & ardent, & dure beaucoup. Il me déplaisoit de voir couper en pieces de belles billes de vingt & trente pieds de long, qui pouvoient porter plus de vingt-pouces étant équarries, seulement pour les brûler. De sorte que malgré l'opposition de nos Ouvriers, j'en fis mettre une piece sur le hourt, & la fis debiter en madriers de deux pouces & demi d'épaisseur, que je trouvai très-beaux, & très-bons. Je m'en servis pour faire des Canots à terre, & à piler le Sucre, & pour couvrir un Pont que j'avois fait faire entre nôtre Maison & nôtre Sucrierie; & m'en étant bien trouvé, je m'en suis servi depuis en routes sortes de charpente & autres ouvrages qui étoient à couvert.

Figure de
la gousse
du
fruit.

On a donné à cet arbre le nom de Châtaignier, principalement à cause de son fruit, qui est enveloppé dans une gousse épaisse, forte, & dure, hérissée de poils frisez, rude & piquante, de couleur grisâtre, mêlée d'un peu de violet pâle & de rouge. Cette gousse qui est ronde, ou ovale, s'ouvre d'elle même quand elle est meure, & se divise en trois ou quatre lobes qui renferment autant de petites cellules où sont les fruits qu'on a appelé châtaignes fort improprement, puisqu'ils ressemblent bien plus aux Pignons, qu'aux Châtaignes ordinaires. L'écorce qui les couvre est une petite peau rouge & fort unie, lorsque le fruit sort de la gousse; mais qui devient sombre, noirâtre, & toute ridée, à mesure que le fruit seche. Le dedans est une matiere blanche & oleagineuse, qui rend une quantité d'huile assez considerable, quand on veut prendre la peine de la broyer & presser, ou de la mettre dans l'eau chaude comme j'ai dit qu'on faisoit du Palma Christi.

Cet arbre fleurit au commencement

des pluyes. Sa fleur est une espece de rose 1697.
formée de plusieurs feuilles, depuis cinq Fleur de
jusqu'à sept. Elles sont étroites, allon- Châtaig-
gées, pointuës, minces, de peu de con- gnier.
sistance, de couleur de rose pâle. Il sort du centre un pistil en forme de pyramide pentagone couvert de quantité de petits poils, qui se fortifient en croissant, & font enfin la gousse qui renferme le fruit dont je viens de parler, qui trompe souvent les nouveaux venus, qui s'en chargent inutilement, la croyant pleine de châtaignes comme celles d'Europe.

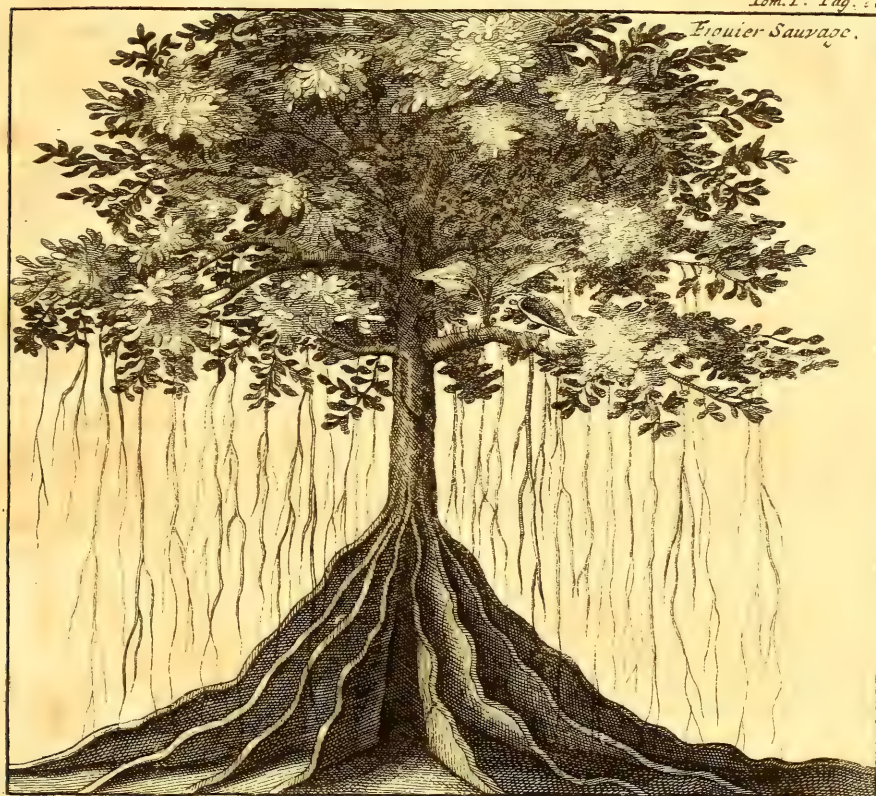
Cet arbre a un défaut considerable, c'est d'être sujet à un vers gros comme le petit doigt, qui le ronge, & le pourrit. J'ai pourtant remarqué, que cela n'arrive que lorsqu'on le coupe quand il est plein de sève, soit que la sève en se corrompant dans les pores du bois le produise, soit que ce ver trouvant alors les pores du bois plus ouverts, & ses parties plus molles qu'en un autre tems, s'y insinue, s'y nourrisse, & y fixe sa demeure; ce qu'il ne peut faire qu'en consommant la substance de l'arbre, & en pourrissant les environs par le séjour qu'il y fait.

Je m'avisai encore de faire travailler un autre arbre, que l'on n'avoit jamais mis à aucun usage. On l'appelle figuier sauvage. Si sa bonté répondoit à sa grosseur, & à sa grandeur, ce seroit une espece de prodige. J'en ai vû qui avoient plus de vingt pieds de circonference au-dessus des cuisses qui le soutiennent: car quoi- que le corps de l'arbre soit fort gros, & autant garni de racine qu'aucun des autres arbres, qui à la verité en ont assez peu comme je l'ai remarqué dans un autre endroit; il est soutenu par des cuisses, comme par autant d'arboutans qui l'appuient de tous côtes, qui occupent tant de terrain que j'en ai mesuré, qui de l'extrémité d'une cuisse à celle qui lui étoit opposée, y compris le diametre de l'arbre, faisoient plus de soixante & dix pieds

Descrip-
tion du
figuier
sauvage

de

Figuier Sauvage.



PRICE

1697. de diametre. Quoique cette largeur paroisse exorbitante, la nature toujours sage dans sa conduite, & dans ses productions a pourvû par ces puissantes cuisses au besoin qu'avoit cet arbre d'être fortement soutenu, à cause de la quantité de très-grosses branches qu'il pousse qui sont si étendues, & si remplies d'autres branches moyennes, couvertes ou plutôt chargées de feuilles, que sans ce secours, il lui seroit impossible de résister aux vents même médiocres, bien loin de pouvoir se soutenir dans ces tempêtes horribles, qu'on appelle ouragans.

Le bois & l'écorce de cet arbre sont presque entièrement semblables au figuier franc, mais ses feuilles approchent plus pour la figure de celles du noyer que d'aucune autre, elles sont fortes, douces, lissées, d'un verd clair & luissant par-dessus, plus pâle par-dessous, & en si grand nombre, qu'elles font un ombrage impenetrable aux rayons du Soleil, quelques vifs qu'ils puissent être.

Les fruits sont de petites figues un peu plus grosses que des œufs de pigeon, qui ont un goût fade, qui fait qu'elles ne sont recherchées que des oiseaux: leur peau devient presque entièrement jaune quand elles sont meures, ce qui n'arriveroit point, à ce qu'on prétend, si certaines mouches ne les piquoient. Je n'ai pas approfondi suffisamment ce fait, pour en instruire le Lecteur. Mon Confrere le Pere du Tertre qui l'avance, dit, qu'il naît dans chaque fruit deux ou trois mouches, qui étant sorties par un trou qu'elles font, vont piquer les autres, & les font meurir. S'il en naît dans toutes, que vont elles piquer? Il valoit mieux dire, qu'elles naissent seulement dans quelques-unes, & qu'étant sorties, elles vont piquer les autres. C'est écrire des bruits populaires, que les railleurs débitent souvent pour se divertir aux dépens de ceux qui sont assez credules pour ajoû-

ter foi à leurs discours. Le dedans de ces figues est rempli de petites semences rouges, & d'une pulpe épaisse comme de la gélée, de la même couleur. J'ai eu quelquefois envie de me servir de ces fruits, pour nourrir des Cochenilles; mais les affaires dont j'étois souvent accablé, plutôt que chargé, m'en ont fait perdre l'idée, & ensuite l'occasion.

J'avois fait abattre quelques-uns de ces arbres pour brûler, quoique ce ne soit pas un fort bon bois pour chauffer; mais ils occupoient un terrain, dont j'avois à faire; j'obligeai enfin mes scieurs de long malgré toute leur repugnance, d'en scier quelques billes. Il est vrai, qu'il est difficile, parce qu'il est un peu cotonneux; mais comme il est blanc, plein, & sans nœuds, je voulus voir quel effet feroient les planches qui en feroient faites. Je ne me trompai pas; j'en eus de fort belles, & on peut en tirer de quelque largeur qu'on en puisse souhaiter, attendu la grosseur de ces arbres. Elles sont legeres quand elles sont seches, & elles sechent promptement: elles sont très-propres à faire des lambris & autres ouvrages qui ne demandent pas de bois bien fort. Il seroit excellent pour la Sculpture, étant comme il est doux, liant & sans nœuds. Nos Negres s'en servent pour faire des gamelles, c'est-à-dire, des seilles, des plats, des assiettes, des cueilliers, & autres ustencilles de ménage, parce qu'il se coupe aisément, & qu'il n'est point du tout fendant. On dit que les poux de boiss'y attachent facilement, je le croirois bien: cependant je ne l'ai point remarqué dans celui que j'ai fait mettre en œuvre.

Lorsque le fruit de cet arbre est meur, c'est le rendez-vous de toutes sortes d'oiseaux, & sur tout des grives ou tourdes qui l'aiment, & qui s'en engraisent à merveille. Cet oiseau est très-bon. Il y en a de deux sortes; les uns ont les pieds gris,

1697.

Planches
de figuier
leur bon-
té.

Usage
qu'on
fait de
ce bois.

Les fi-
gures sau-
vages
sont re-
cher-
chées des
oiseaux,
& sur

1697. gris, les autres les ont jaunes; ces der-
tout des nieres sont toujours les plus grasses, &
grives. par consequent les plus tendres, & les
 plus délicates. Ces oiseaux veulent être
 seuls, & les maîtres des arbres où ils se
 rencontrent, sans permettre aux autres
 oiseaux de venir manger avec eux. Ils
 chassent à grands coups de bec, les ra-
 miers, les merles, les perroquets & au-
 tres. Les enfans en prennent quantité
 avec des nœuds coulans qui sont faits de
 crin de cheval.

Des Pendant que je suis sur le Chapitre des
fruits fruits sauvages, il faut que je parle d'un
appelez qu'on n'a pas tant de peine à cueillir que
pistaches. le precedent, puisqu'il vient dans la ter-
 re, au lieu qu'il faut aller chercher l'autre
 dans la moyenne region de l'air. On
 l'appelle pistache très-improprement :
 car il n'a rien qui approche des verita-
 bles pistaches, ni pour le goût, ni pour
 la couleur, ni pour la coque qui le ren-
 ferme, ni pour la maniere dont la natu-
 re le produit.

Erreur Il y a apparence que mon Confrere le
du Pere Pere du Tertre n'avoit jamais vu de ve-
du Ter- ritables pistaches, & n'en avoit jamais
tre sur mangé lorsqu'il a écrit, que celles des
les pist- Isles avoient le même goût que celle
ches. d'Europe. Cela lui est pardonnable, ce
 n'est pas une chose qu'on trouve chez les
 Religieux où il étoit entré fort jeune, &
 il peut s'être trompé aussi-bien que ce
 jeune Marchand Hollandois dont parle
 M. Tavernier dans ses Memoires qui les
 prenoit pour des fèves vertes.

Descrip- Les veritables pistaches ne croissent
tion des qu'en Asie. L'arbre qui les porte a douze
verita- à quinze pieds de hauteur. Ses feuilles
bles pis- sont presque rondes, & assez semblables
taches. à celles du Therebinte. Il porte des fleurs
 qui ne sont que des bouquets de petites
 étamines comme des franges, après les-
 quelles les fruits paroissent aussi par bou-
 quets. Ils sont couverts de deux envelop-
 pes. La premiere est verte, mêlée de

quelques pointes & lignes rouges, à peu 1697.
 près de la consistance du dessus des noix
 communes : celle-ci renferme une coque
 blanchâtre, dure, & forte, quoiqu'assez
 mince, qui couvre une amande longuet-
 te, ronde, pointuë par les deux bouts,
 dont le dessus est verd & rouge, & le
 dedans extrêmement verd. Cette amande
 est fort agreable au goût, soit qu'on la
 mange crüe, ou cuite. On prétend
 qu'elle est fort chaude.

Les fruits qu'on appelle pistaches aux *Pistaches*
 Isles viennent d'une plante qui nes'élève *des Isles*
 guères plus d'un pied hors de terre, elle *autre-*
 rampe ordinairement, parce que la tige *ment*
 est trop foible pour se soutenir. Elle poul- *Manob.*
 se quantité de jets deliez, rougeâtres &
 velus; accompagnez de petites queuës,
 qui portent des feuilles presque comme
 celles du melillot, & des capucines qui
 sont jaunes avec un peu de rouge aux
 bords & l'extrémité. Elles durent peu,
 & leur délicatesse est causée qu'elles sont
 bien-tôt brûlées & consommées par l'ar-
 deur du Soleil. Le fruit se trouve en ter-
 re où il faut le chercher. Il est attaché à
 des filets & aux chevelures que la racine
 pousse, & que la tige répand sur la terre,
 dans laquelle ils entrent, & produisent
 des gouffes ou cosses de douze, quinze &
 jusqu'à dix-huit lignes de longueur, sur
 quatre, cinq, & six lignes de diametre.
 Elles n'ont guères plus d'épaisseur qu'un
 bon parchemin, ou comme celles des
 amandes, qu'on appelle amandes tendres.
 Le dedans est revêtu d'une petite peau *Leur fi-*
 blanche, unie & lustrée; le dehors est de *gure &*
 couleur de bistre avec des rayes plus blan- *leur*
 ches, élevées au-dessus du fond, qui *couleur.*
 vont d'un bout de la coque à l'autre, &
 qui sont unies ensemble par d'autres peti-
 tes lignes moins élevées, qui partagent
 toute la superficie en quantité de petites
 lozanges. Le fruit qui est renfermé dans
 ces cosses, a la figure d'une olive, quand
 il est seul, mais pour l'ordinaire il y en a
 deux

1697. deux ou trois dans chaque cosse, dont ils remplissent exactement la capacité, ce qui leur fait prendre différentes figures. Ces fruits ou amandes sont couvertes d'une pellicule rougeâtre, quand on les tire de terre, dont la couleur change & devient grise lorsque le fruit est sec. Cette peau est peu adhérente quand le fruit est nouveau, on n'a qu'à le presser entre les doigts pour l'en dépouiller. Elle est plus adhérente lorsqu'il est sec. La substance qu'elle couvre est blanche, compacte & pesante, & a un peu l'odeur & le goût du gland. Quand le fruit est roté dans sa cosse, cette pellicule s'en va en poussière, & la substance blanche qu'elle renfermoit devient grise, & acquiert le goût, & l'odeur des amandes rotées. Nos Esculapes prétendent que ces amandes sont bonnes pour l'estomach. Je n'en sçai rien. J'ai seulement remarqué qu'étant mangées crues, outre leur mauvais goût, elles sont indigestes, & échauffent beaucoup. C'est peut-être en cela seul qu'elles ressemblent un peu aux véritables pistaches. Elles sont moins mal faisantes étant rotées, elles ouvrent l'appétit, elles excitent à boire; on en fait des dragées, des massépains, on les met dans les hachis & dans les ragoûts en guise de marons: on s'en sert encore pour donner au ro-

Leurs
propres
sees.

1697. solis une odeur, & un goût d'amandes rotées qui n'est pas désagréable. Cependant il faut convenir qu'à quelque usage qu'on les emploie, elles sont toujours indigestes & pesantes, & qu'elles échauffent beaucoup.

Le Pere du Tertre dit, qu'elles sont mal à la tête à ceux qui en mangent beaucoup, que l'on en fait des cataplasmes qui guérissent les morsures des serpents, & que l'huile que l'on en tire, est estimée comme l'huile d'amandes douces.

Je n'ai point expérimenté, ou entendu dire, que ce fruit ait causé mal à la tête à personne. Je suis très-certain qu'on n'a jamais pensé à guérir les morsures de serpents, avec un pareil remède; & pendant le grand nombre d'années que j'ai demeuré aux Isles, je n'ai jamais entendu dire, qu'on se soit avisé de tirer de l'huile des pistaches, quoique nous en ayons eu assez souvent un besoin pressant.

Quand cette plante a été une fois dans une terre, on peut compter qu'elle s'y conservera long-tems. Car quelque soin qu'on se donne en fouillant les fruits, il n'est pas possible qu'on les enlève tous, ou du moins qu'il ne reste en terre quelques filets, ou quelque chevelûre de la racine, & cela suffit pour en perpétuer la race à l'infini.

CHAPITRE IV.

Descente d'un Corsaire Anglois à la Cabesterre de la Martinique.

Allarme causée par un Serpent.

LEs Anglois qui sçavoient que la Paix étoit prête d'être conclue, voulurent profiter du tems qui leur restoit pour gagner quelque chose sur nous. Ils mirent en mer autant de Corsaires qu'il leur fut possible, & nous ne manquâmes pas de faire la même chose de notre côté. Un des leurs nommé George Roche, qui montoit une Barque de huit Canons

& de soixante & dix à quatre-vingt hommes d'Equipage, vint la nuit du quatorze au quinze Octobre, faire une descente au Marigot. Ce petit Bourg n'étoit alors composé que de sept ou huit maisons, avec autant de Magazins à Sucre. Il mit soixante & quelques hommes à terre dans deux Canots, avec d'autant plus de facilité, que les Habitans qui étoient de garde voyant la nuit fort noire, & la

Corsaire
Anglois
nommé
George
Roche.

1697.

mer assez grosse, s'étoient retirez chez eux, croyant qu'il n'y avoit rien à craindre. Le Corsaire étant descendu, laissa deux hommes à chaque Canot pour les garder, & divisa sa troupe. Une partie investit sans bruit les maisons du Bourg, & l'autre qui étoit la plus grosse marcha vers les cases des Negres de la veuve du Sieur de Verpré, pour les enlever, ce qui étoit la fin de leur entreprise. Par malheur pour eux, il y avoit dans la premiere case qu'ils voulurent forcer, un Negre armé, qui entendant que ceux qui forçoient la porte, parloient Anglois, tira un coup de fusil, dont il tua un Anglois. Un autre Anglois lui répondit sur le champ, & fort mal-à-propos d'un coup de pistolet. Le Commandeur de cette Habitation, déjà éveillé par l'aboyement extraordinaire des chiens, se leva, & ne doutant plus que les Anglois n'eussent mis à terre, tira un coup de fusil en sortant de sa maison, ce qui acheva de mettre l'alarme par tout. Les Anglois voyant une grande case à côté de celles des Negres, crurent que c'étoit la maison du Maître; ils l'environnerent, & après en avoir forcé la porte avec beaucoup de peine, ils trouverent que ce n'étoit qu'un Magasin rempli de Sucre. Ce nouveau contre-tems donna loisir à une partie des Negres de s'échaper, & de se blotir dans des halliers, & dans une petite ravine qui est à côté de leurs cases. Cependant un des enfans de cette veuve avec deux ou trois autres personnes auxquels le Commandeur s'étoit joint, coururent au bord de la mer, pour tâcher de prendre ou de briser les Canots qui avoient porté les Anglois à terre, pendant que ceux-ci étoient occupez à chercher les Negres. Les gens du Bourg s'étant aussi éveillés, prirent les armes, & firent feu sur les Anglois, qui étoient autour de leurs maisons. Deux Anglois furent tuez, & un Habitant legerement blessé. Ces

coups de fusil étonnerent ceux qui étoient à la recherche des Negres, ils craignoient pour leurs Canots, qui n'étoient gardez que par quatre hommes; ils jugerent qu'il étoit tems de se retirer, parce que la perte de leurs Canots entraîneroit necessairement la leur, ne pouvant manquer en ce cas d'être exposez à la fureur des Habitans, dont ils ne devoient esperer aucun quartier, étant pris les armes à la main en venant les piller. Ils perdirent encore un homme en se retirant, & arriverent à leurs Canots justement dans le tems qu'un de ceux qui les gardoient, venoit d'être tué, & que les autres s'étoient jettés derriere de grosses roches, pour n'avoir pas le même sort. Les nôtres qui s'étoient partagez, pour chercher les Canots, parce qu'ils ne les avoient pas trouvés à l'embarquade ordinaire, ne se trouvant que trois en cet endroit, n'étoient pas en état d'attaquer vingt ou vingt-cinq personnes, de sorte qu'ils furent contrainsts de les laisser embarquer avec deux Negres qu'ils avoient pris. Dès qu'ils les virent embarquez, ils firent feu sur eux, pour les obliger de prendre le large, & d'abandonner leurs camarades qui étoient à terre. Dans ce moment nos gens qui cherchoient les Canots s'étant réunis, & ayant été joints par quelques autres qui étoient sortis du Bourg trouverent une bande d'Anglois qui conduisoient sept ou huit Negres qu'ils avoient liez, & qui par la resistance qu'ils leur faisoient, retardoient beaucoup leur marche. Dès que les Anglois virent nos gens, ils abandonnerent leur prise pour se sauver: on fit feu sur eux, on leur tua encore deux hommes, & on en blessa un que l'on prit, & que l'on donna à garder aux Negres qu'on avoit déliez pendant qu'on poursuivoit ceux qui se sauvoyent, qui furent favorisez de l'obscurité de la nuit, de maniere qu'on ne les pût joindre. Ils gagnerent ainsi le bord de la mer, jette-

1697.

1697. jetterent leurs ames, & se sauverent à la nage en leurs Canots, qui tiroient de moment à autre, pour faire connoître le lieu où ils étoient. On ne sçait pas ce qu'ils perdirent dans leurs Canots, n'y si tous ceux qui se jetterent à la nage y arriverent; mais ils laissèrent à terre sept morts & un blessé prisonnier, sans avoir gagné autre chose que deux vieux Negres qu'ils emmenerent, & en avoir blessé deux autres, avec un Habitant, tous trois assez legerement.

*Mau-
vais
succès
des An-
glois.*

Le quartier fut bien-tôt sous les armes. L'alarme fut portée jusques chez nous au fond S. Jacques, quoique nous fussions éloignés d'une lieue de l'endroit où les Anglois avoient fait leur descente. Je montai à cheval aussi-tôt avec nôtre Rafineur, & quatre ou cinq de nos Negres armez; & nous nous rendîmes au Marigot. Le prisonnier fut heureux, de ce qu'on trouva dans la poche d'un des morts la Commission du Corsaire: car sans cela, il auroit été pendu comme Forban, avant que ses compatriotes eussent eu le tems de le reclamer. Ce fut par la lecture de cette Commission que j'appris le nom du Corsaire que j'ai connu depuis très-particulierement.

Ce que cette descente produisit, fut qu'on renouvela l'attention qu'on doit avoir pour garder la côte, & qu'on obligea tout le monde à monter la garde à son tour, ou à la faire monter. Quoique je n'eusse qu'un seul homme blanc dans nôtre maison, le sieur de Mareüil Lieutenant de Roi, & Commandant à la Cabesterre, m'envoya dire que les privileges dont nous jouissions ne devoient pas porter préjudice au bien commun, & que par conséquent j'étois obligé d'envoyer mon Rafineur faire la garde au Bourg Sainte-Marie. J'étois accoutumé à ces sortes de prétentions qui ne ten-
doient qu'à nous dépouiller peu à peu

des privileges & exemptions dont les Rois, & avant eux les Seigneurs propriétaires des Isles nous ont gratifiés. J'allai trouver le sieur de Mareüil, & je lui fis voir l'impossibilité où le Corps de garde de Sainte-Marie seroit de secourir nôtre Habitation, si elle étoit attaquée; puisqu'elle en est éloignée de quinze à seize cent pas, séparée par une riviere dangereuse, & souvent impraticable, & par un morne fort haut, qui empêchoit même qu'on ne pût entendre les coups de fusil qui se tireroient chez nous. Comme le bien de cet Officier, & de ses Parens étoit à Sainte-Marie, il avoit intérêt que la garde s'y fit exactement pour le conserver, sans s'embarasser du reste du quartier. Après bien des discours, je lui protestai que je ne me priverois point du seul homme blanc que j'avois à la maison pour l'envoyer garder son bien, pendant que le nôtre seroit exposé à être pillé, à moins que lui & les autres Habitans de Sainte-Marie ne s'obligeassent par écrit solidairement l'un pour l'autre, de nous payer les dommages que les Anglois nous pourroient causer. Ma proposition l'embarassa, & comme il me connoissoit assez ferme, quand j'avois raison, il vit bien que je ne souffrirois jamais qu'on donnât atteinte à nos privileges. Il me dit pour conclusion qu'il en écriroit au Gouverneur general, & qu'en attendant sa décision, je n'avois qu'à garder nôtre Habitation comme je pourrois, sans attendre aucun secours du quartier, si elle étoit attaquée, & c'est de quoi je ne m'embarassois pas. Je le remerciai de son avis, & sur le champ je fis faire un Corps-de-Garde dans les raffiniers qui sont au bord de la mer, sur l'Ance du Fond Saint Jacques. J'y établis une Garde de douze Negres armez, avec six desquels je veillois depuis neuf heures du soir, jusqu'à une heure après minuit, que

1697.

*Diffé-
rent de
l'Au-
teur
avec le
Lieute-
nant de
Roi
pour la
Garde.*

*L'Au-
teur fait
garder
l'habi-
tation
de la
Niissou*

1697. que j'étois relevé par le Rafineur avec les fix autres Negres. Comme nous commençâmes cette Garde dans un tems où nous ne faisions pas du Sucre, je me souciai peu de cette fatigue; mais lorsque nous commençâmes à travailler, je louai deux Ouvriers blancs de nos voisins qui y venoient toutes les nuits.

L'Habitation des Jacobins est attaquée par les Anglois.

On vit seize jours après, que ma précaution n'étoit pas inutile. Le Corsaire qui avoit fait la descente au Marigot revint, ou pour avoir sa revanche, ou pour sçavoir des nouvelles des gens qui lui manquoient. Il arriva dans nôtre Ance un peu avant minuit, & broüilla ses voiles. Le Negre qui étoit en faction m'avertit aussi-tôt; je fis prendre les armes, & j'envoyai un petit Negre que j'avois avec moi, dire au Rafineur de venir promptement avec les autres Negres, mais sans bruit, & en suivant le bord de la riviere. Cependant je m'embusquai avec mes gens derriere de grosses roches au bord de la mer. Je vis qu'il se détacha de la Barque un grand Canot, où il pouvoit avoir vingt-cinq à trente hommes, qui étoit suivi d'un autre qui me parut plus petit. Lorsque le premier fut à la portée de la voix, je demandai d'où étoit le Canot. Cette demande à laquelle ils ne s'attendoient pas, les surprit, on me répondit cependant en bon François qu'ils étoient de la Basseterre. Je m'informai de quel Vaisseau ils étoient, & ce qu'ils cherchoient, ils me nommerent un Vaisseau qui étoit parti depuis quelques jours, & qu'ils cherchoient le mouillage de Sainte-Marie qu'ils ne connoissoient pas bien. C'en fut assez pour me convaincre qu'ils étoient ennemis, & pour les payer de la même monnoye, je leurs dis de venir à terre, & que je leur donnois quelqu'un pour faire mouiller leur Barque. Ils ne me répondirent plus; mais étant demeurez quelque momens

comme à consulter ce qu'ils avoient à faire, ils se mirent à nager tout d'un coup de toutes leurs forces. J'avois un Negre auprès de moi qui tiroit très-bien, je lui dis de tirer sur celui qui gouvernoit, afin de faire venir le Canot en travers dans les brisâns; il tira, & ne manqua pas son coup: car je vis tomber l'homme qui étoit sur l'arriere du Canot. Nous tirâmes ensuite l'un après l'autre, & selon les apparences avec succès, puisque au lieu d'avancer, ils scierent en arriere. Heureusement pour eux ils n'étoient pas encore engagez dans les grosses lames: car s'ils avoient été quatre ou cinq toises plus près de terre, ils étoient perdus sans ressource. Je fis en cela une très-grande faute, & ma précipitation les sauva contre mon intention. Mais la nuit quoiqu'assez claire me trompa, & me les faisoit paroître plus près qu'ils n'étoient en effet, quand je commençai à faire faire feu. Nous rechargeâmes au plus vite, & soit que nos coups qui avoient porté, les eussent mis en desordre, soit qu'il y eût de la contestation entr'eux pour avancer, ou pour reculer, nous fîmes trois décharges avant qu'ils se fussent déterminés. Cependant le Rafineur arriva avec le reste des Negres armés, qui furent suivis un moment après de tous les Negres de l'Habitation, même des femmes tous armés de sagayes & de bâtons. Je l'envoyai à un bout de l'Ance, où il me sembloit que le petit Canot avoir porté. Il l'y trouva en effet, mais arrêté au-delà des grosses lames: il tira dessus, & le fit retirer. Le premier ayant voulu tenter encore une fois de venir à la charge, reçût nôtre décharge si à propos qu'il fut obligé de se retirer. Les deux Canots se joignirent, & se mirent à faire feu sur nous. J'ordonnai aux Negres qui n'étoient par armés de se mettre ventre à terre, pendant que nous répondions de nôtre mieux.

1697.

Faute de l'Auteur en cette rencontre.

Mauvais succès du Corsaire George-Rocher.

1697. mieux à leurs coups de fusil. Après sept ou huit décharges de part & d'autre, ils se retirèrent à leur Barque, & firent servir leurs voiles. Je n'eus qu'un de nos Negres légèrement blessé. A l'égard du Corsaire, j'ai scû deux ans après, qu'il avoit cinq blessés & trois morts & que cette perte l'avoit entièrement dégoûté de faire des descentes sur nos Côtes, comme il avoit resolu.

Le Lieutenant de Roi & les Officiers nous tinrent parole, & personne ne vint à nôtre secours. J'en fus charmé: car on voit par ce que je viens de dire, que je n'en eus pas besoin. Je ne laissai pourtant pas de me plaindre; tout ce que je gagnai, fut de n'être plus inquieté au sujet de mon Rafineur, & des autres Domestiques blancs quand j'en ay eu.

Il m'arriva quelque tems après cette affaire, une aventure qui mit l'alarme chez nous. Etant venu me coucher après avoir fait mon quart au Corps de Garde, je me mis à lire dans mon lit pour m'endormir. Lorsque je commençois à m'assoupir, je fus éveillé par nos chiens qui se mirent à aboyer dans la cour d'une maniere extraordinaire. Je fis lever un serviteur, qui couchoit dans ma chambre, pour voir ce que c'étoit. Dans le moment qu'il ouvrit la porte de la salle,

je l'entendis jeter un grand cris, & j'ouïs en même-tems un trepignement dans la salle, comme si plusieurs personnes y fussent entrées avec impetuosité. La première pensée qui me vint, fut que le Corps-de-Garde s'étoit laissé surprendre, & que les Anglois étoient dans la maison. Je sautai du lit, je pris mon fusil qui étoit à côté de moi, & sortis de ma chambre avec la précipitation qu'on se peut imaginer, pour tâcher de repousser les ennemis, en me joignant à quelqu'un de nos gens. Comme je ne vis personne dans le cour, je demandai à ce serviteur ce qui l'avoit obligé de crier, mais il étoit si éfrayé, qu'il fut long-tems sans pouvoir proferer une seule parole. A la fin, il me dit qu'un serpent qui poursuivoit nos chiens, étoit entré après eux dans la salle, & étoit passé entre ses jambes. Je ne jugeai pas à propos de rentrer dans la salle sans bien regarder où je mettrois les pieds; j'envoyai chercher un flambeau de bagaces à la lumière duquel je vis le serpent qui s'étoit louvé à la porte de ma chambre, & nos chiens qui étoient sautez sur la table. Je regalai le serpent d'un coup de fusil, qui mit fin à la peur du serviteur, & de nos chiens, & à l'alarme qu'il m'avoit donné.

1697.

Alarme
causée
par un
serpent.

C H A P I T R E V.

Arrivée du Pere Supérieur General de nos Missions, & de l'Archevêque de S. Domingue. Eclipsé totale du Soleil.

LE Pere Paul Supérieur General de nos Missions étoit à S. Domingue, comme je l'ai dit dans un autre endroit, lorsque les Flibustiers, Volontaires & Negres que l'on arma, se joignirent au Sieur de Pointis pour l'expédition de Cartagene. Il crut devoir les accompagner, parce qu'ils n'avoient personne pour leurs administrer les Sacramens. Il fut pris au retour par les

Anglois, dans le Vaisseau qui seroit d'Hôpital, que sa charité l'avoit obligé de préférer à un autre Bâtiment, où il auroit été plus en sûreté, mais où il n'auroit pas eu l'occasion de secourir les blessés & les malades, qui étoit le but de son voyage. Sa prise ne lui causa aucun dommage, il ne perdit rien, parce qu'il n'avoit rien, & les Anglois eurent plus de respect pour sa vertu, que le Sieur de Pointis qui en a par-

Tome II.

D

lé

1697. d'une maniere indigne, & tout à fait éloignée de la verité dans la Relation qu'il a fait de son Voyage, que tous ceux qui connoissoient ce saint Religieux ont inéprisée comme la calomnie du monde la plus noire, & la plus mal digerée.

Le Pere Paul demeure à la Jamaïque pour avoir soin des blesez.

Les Anglois de la Jamaïque le traitèrent avec tout l'honneur possible, & l'auroient aussi-tôt renvoyé à Saint Domingue, où à Saint Thomas, s'il n'avoit prié le Gouverneur de le laisser avec les prisonniers blesez & malades, pour avoir soin d'eux. Cette action augmenta encore la veneration qu'on avoit pour lui, & lui donna le moyen de faire bien du bien à nos prisonniers. Enfin n'y étant plus necessaire; le Gouverneur l'envoya à Saint Thomas comblé d'honnêtetez, de caresses, & de provisions pour son voyage.

Son retour à la Martinique.

Nous l'avions cru mort, & bien des gens nous l'avoient assuré, nous l'embrassâmes avec joye le troisieme jour de Janvier 1698. au Fort Saint Pierre où il fut apporté par une Barque Danoise de Saint Thomas. Le Superieur de notre Maison de la Martinique mel'ayant fait sçavoir aussi-tôt, je partis dans le moment pour l'aller saluer. La plupart de nos Peres s'y trouverent aussi, & assurément notre joye ne fut pas petite: car nous l'estimions tous, & nous l'aimions tendrement. Nous nous crûmes obligez de lui dire, que sur le bruit qui avoit couru de sa mort, nous avions écrit à Rome, afin que notre General nommât un autre Superieur en sa place, & que nous avions avis que celui qui étoit nommé étoit arrivé à la Rochelle, & selon toutes les apparences déjà embarqué pour les Isles. Nous le priâmes en même-tems de voir les mesures qu'il vouloit prendre, & ce qu'il souhaitoit que nous fissions en cette occasion.

Nous fûmes très-contens de la maniere dont il reçût ce que nous lui dîmes, apres

nous avoir remercié du zele & de l'attachement que nous avions pour lui, il nous dit, que nous avions bien fait d'avertir notre Pere General du bruit qui avoit couru de sa mort; que la venue d'un Successeur lui feroit plaisir, & que quand même sa Patente ne seroit que conditionnelle, il lui cederait la Charge avec joye. Il nous parla encore de la même maniere quand nous fûmes assembles au sujet de quelques affaires de nos Missions, & des comptes que je voulus rendre, afin de n'avoir rien à discuter avec le nouveau Superieur General, qu'on attendoit, & que je ne connoissois point.

J'étois encore au mouillage le dixieme de Janvier, quand nous fûmes avertis qu'il y avoit en Rade une Barque Danoise, qui portoit un Prélat Espagnol, qu'on disoit être de notre Ordre. Le Pere Paul y fut aussi-tôt pour le saluer, & le prier de prendre son logis chez nous. Il trouva que ce Prélat étoit l'Archevêque de S. Domingue, Religieux de l'Ordre de la Mercy, dont il portoit l'habit, ce qui avoit fait croire qu'il étoit de notre Ordre. Il s'appelloit Dom Ferdinand de Carjaval de Ribera. Il avoit été Procureur General de son Ordre. C'étoit un grand Theologien, qui s'expliquoit en Latin d'une maniere nette & facile, qui n'est pas ordinaire aux Espagnols. En qualité d'Archevêque de Saint Domingue, il est Primat de toutes les Indes Occidentales, il n'y a aucun Prélat au monde apres le Pape qui ait une Jurisdiction si étendue; cependant il n'en est pas plus riche. Son Archevêché lui devoit valoir douze mille écus, mais comme ce revenu est fondé sur le droit d'ancreage des Vaisseaux qui viennent à S. Domingue, il s'est évanoui, parce qu'il y a bien des années que les Flottes vont à droiture à la Veracruz, à la Havanne & à Cartagene, sans toucher à Saint

1698.

Arrivés de l'Archevêque de S. Domingue.

Do-

1697. Domingue, où l'on ne voit d'autres Vaisseaux que ceux qui composent l'Armada de Barlovento qui y passent tous les ans sans rien payer, parce que ce sont des Navires de Guerre, n'y ayant que le seul Navire de Registre qui soit obligé à payer les droits. J'expliquerai dans un autre endroit, ce que c'est que ce Navire. Ce défaut du droit d'ancrage est cause que le revenu de l'Archevêque ne consiste plus que dans ses droits de Visites, & dans les Offrandes qu'il reçoit quand il administre la Confirmation, dans le Greffe de sa Jurisdiction & autres bagatelles, qui ne lui produisent tout au plus que dix-huit cent écus par an, dont la plus grande partie est payée en Sucre, Cacao, Suif, Cuir, & autres denrées du pays. On pourra juger du peu de commerce qu'il y a dans la partie Espagnolle de Saint Domingue, puisque ce Prélat, & un Religieux de son Ordre qui lui servoit de Diacre, n'avoient pu trouver d'étoffes de laine blanche pour s'habiller; & n'étoient vêtus que de toile, qui n'étoit pas des meilleures. Il reçut très-bien le compliment de notre Supérieur General, il accepta l'offre qu'il lui fit de notre Convent, & se fit débarquer aussitôt.

l'Archevêque de S. Domingue se sauve. Sa réception à Corossol. S. Thomas & à le Martinique.

Ce Prélat s'étoit servi d'une Barque Hollandoise de Corossol pour se sauver de sa Ville Archiepiscopale, où le Président le tenoit comme en prison, & le persécutoit depuis long-tems avec toute l'inhumanité imaginable. Cette Barque l'avoit porté à Corossol, où le Gouverneur Hollandois l'avoit reçu au bruit du Canon, & avec tout le respect que les Catholiques les plus zélés eussent pû lui rendre. Il lui avoit fourni une Barque pour le porter à S. Thomas, où il avoit été reçu avec les mêmes honneurs par le Gouverneur Danois, qui lui en avoit donné une autre pour le porter à la Mar-

tinique, où le Prélat étoit bien sûr de trouver tous les jours des Vaisseaux qui le passeroient en France, ou qui le mettroient à terre à Cadix, s'ils alloient en Provence.

Dès qu'on scût dans le Bourg que ce Prélat étoit débarqué, & logé chez nous, le Gouverneur l'envoya complimenter, & lui témoigner le chagrin qu'il avoit de n'avoir pas scû qu'il étoit, pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs. Il y vint lui-même quelques momens après, & le pria instamment de prendre un appartement chez lui, parce que nous étions encore alors fort mal logez. Le Prélat le remercia beaucoup, & lui dit, qu'il étoit ses chez Freres, & qu'on trouveroit étrange dans le monde que l'Archevêque de Saint Domingue fût logé autre part que chez les enfans de Saint Dominique.

Dès le même jour qu'il fut arrivé, nous fîmes travailler à lui faire deux habits d'une très-belle étoffe blanche, & autant à son Diacre: & quand ils furent achevez, nous eûmes une Chaise à Porteurs, de laquelle il se servit pour faire ses visites au Gouverneur, à l'Intendant, & autres personnes considérables qui l'étoient venus visiter.

Je ne scài comment les Peres Jesuites oublièrent d'y venir: car ils sont très-exacts, & très-civils, & sur le chapitre de la politesse, il n'est pas possible de leur rien enseigner. Ils y vinrent enfin, mais c'étoit si tard, que le Prélat s'en montra offensé, il leur dit; qu'il s'étonnoit qu'ils ne scûssent pas que c'étoit lui qui les avoit introduit à S. Domingue, & qui les y avoit fondez, s'étant dépouillé pour cela de ce qu'il avoit de meilleur malgré sa pauvreté; qu'il en écrirait à leur General, & qu'ils pourroient scavoir un jour qui étoit l'Archevêque de S. Domingue. Il les congédia ensuite avec fort peu de

1698.

l'loge chez nous.

son discours avec les Jesuites.

1698. ceremonie contre son ordinaire, qui étoit d'en faire beaucoup à tous ceux qui le venoient voir.

Il s'étoit répandu un bruit aussi mal fondé qu'il étoit faux, que ce Prélat étoit un aventurier qui se faisoit passer pour l'Archevêque de Saint Domingue, quoiqu'il ne fût peut-être rien moins que cela. On accusoit peut-être mal à propos le Pere Farganel Curé de la Paroisse de Saint Pierre d'en être l'Auteur. Ce bruit passa jusqu'au Gouverneur & à l'Intendant: celui-ci en dit quelque chose à nos Peres, & les pria d'insinuer au Prélat, qu'il seroit bon qu'il fit connoître, que ceux qui les répandoient avoient tort. C'étoit lui dire en bon François de faire voir ses Bulles, ce qui n'étoit pas difficile, puisqu'il les avoit, & qu'il nous les avoit fait voir. Mais quand il ne les auroit pas eues, auroit-on pu revoquer en doute les témoignages des étrangers dont il s'étoit servi pour se sauver de Saint Domingue? & quand ceux-là n'auroient pas suffi, il y avoit parmi nos Flibustiers & Matelots plus de cinquante hommes, qui ayant été pris pendant la Guerre, & conduits à Saint Domingue, l'avoient vu officier Pontificalement dans sa Cathedrale, lui avoient parlé, & en avoient reçu beaucoup de charité, & de marques d'amitié: car il aimoit naturellement notre Nation. Ces gens l'ayant vu dans notre Eglise étoient venus avec empressement le saluer, & le remercier des bienfaits qu'ils en avoient reçû, qu'ils ne cessent de publier par tout. Malgré toutes ces preuves, nous résolûmes de lui en parler, & comme il vivoit avec nous dans une grande familiarité, & plutôt comme un Pere avec ses Enfants, que comme un Archevêque avec des Religieux, nous lui en dîmes quelque chose, il devina aussi-tôt d'où cela venoit, & pour y apporter le remede convenable,

il écrivit une Lettre à l'Intendant dans laquelle, sans lui faire connoître, qu'il seût rien de ce qu'on avoit semé dans le monde, il lui marquoit la reconnoissance qu'il avoit des honnêtetez qu'il recevoit tous les jours de lui, & qu'en attendant qu'il la lui pût témoigner d'une autre maniere, il croyoit lui devoir faire connoître que c'étoit à l'Archevêque de S. Domingue qu'il les avoit fait, dont les Bulles qu'il lui envoyoit lui répondroient. Il chargea un de nos Peres de cette Lettre, & un autre d'une petite cassettes couverte de Velours, où étoient ses Bulles.

Nos Peres porterent la Lettre & la Casette à l'Intendant, dans le tems que le Gouverneur étoit avec lui, avec quantité d'Officiers, & d'autres gens de distinction, & lui remirent la clef de la Casette. Il reçût l'un & l'autre; mais il ne voulut jamais ouvrir la Casette. Et après l'avoir remis à nos Peres, il écrivit au Prélat une Lettre de complimens, & vint quelques momens après lui rendre visite.

Le Gouverneur general qui étoit alors le Marquis d'Amblimont vint exprès du Fort Royal, où il fait sa demeure ordinaire, pour le voir, & pour le prier d'aller passer quelques jours avec lui au Fort Royal. *Il est visé par le Gouverneur general.*

Nous crûmes nous devoir servir de cette occasion, pour faire recevoir le Sacrement de confirmation de Creolles, dont il n'y avoit que ceux qui avoient été en France qui l'eussent reçû. Car quoique ce Sacrement ait été conféré quelquefois dans les siècles passés par de simples Prêtres comme Ministres extraordinaires & Délégués du Pape, la Cour de Rome n'a jamais voulu accorder cette permission aux Préfets Apostoliques des Missions, quelque instance qu'on en ait faite, parce que ce Sacrement n'est pas absolument

1698. nécessaire au salut, & pour d'autres raisons dont elle n'a pas jugé à propos de nous instruire. Nous parlâmes de nôtre dessein au Gouverneur general, & à l'Intendant, & il fut resolu qu'on en prioit l'Archevêque, mais que comme on pourroit trouver mauvais en Cour, que ce Prélat eût fait quelque acte de Jurisdiction dans les Terres du Roi, on le suppleroit en même-tems de vouloir donner un acte, par lequel il déclareroit qu'il ne prétendoit en aucune façon, que cela tirât à conséquence. Il agréa avec beaucoup de bonté les propositions qu'on lui fit, & signa l'acte tel qu'on le voulut dresser.

Précaution des Officiers du Roi sur ce sujet.

On fit avertir par toute l'Isle, que ceux qui n'avoient pas reçu la Confirmation, se préparassent à la recevoir, & vinssent pour cet effet, au Fort S. Pierre, & au Fort Royal, les jours qui leurs seroient marquez par leurs Curez.

Il donna ce Sacrement dans nôtre Eglise à une infinité de personnes des deux sexes, & des quatre couleurs qu'on trouve dans le pais. Les PP. Jesuites souhaiterent qu'il fit aussi cette ceremonie dans leur Eglise, & l'en firent prier par l'Intendant. Il eût de la peine à s'y résoudre: car quelques mauvais esprits les avoient déservis auprès de lui: il y consentit à la fin, en consideration de celui qui l'en prioit, & prit jour pour y aller. Mais soit qu'il ne fût pas content de la maniere dont on le reçût, soit pour quelque autre raison, il se contenta de Confirmer environ deux cent personnes, après quoi il dit tout haut, que ceux qui voudroient recevoir ce Sacrement vinssent dans l'Eglise de ses Freres.

Après qu'il eût confirmé tous ceux qui se presenterent à la Basseterre, on lui envoya une Chaloupe armée pour le porter au Fort Royal. Malgré nôtre petit nombre, il fallut que deux de nos Peres l'accompagnaient avec son Diacre. Il

fut reçu au bruit du Canon de la Fortresse, & des Vaisseaux. Le Gouverneur general le logea, & le traita magnifiquement. Il demeura dix jours au Fort Royal, & administra le Sacrement de Confirmation à tous ceux qui se trouverent en état de le recevoir. On le reporta au mouillage dans la même Chaloupe, où il arriva fort content des honneurs qu'on lui avoit faits.

1698.
Il va au Fort Royal.

On repara en cette occasion la faute qu'on avoit faite, lorsqu'il étoit arrivé dans l'Isle. Le Canon des Batteries & des Vaisseaux le saluerent quand il sortit de la Chaloupe.

Il eût encore la bonté de faire les Saintes Huiles dans nôtre Eglise. Cette ceremonie qui nes'étoit jamais faite dans le pais, attira un monde infini.

il fait les Saintes Huiles.

Il partit le 26 de Mars dans un Vaisseau du Roi, où il fut reçu au bruit du Canon, après que nos Gouverneurs, l'Intendant, les Officiers d'Epée & de Plume, & tout ce qu'il y avoit de personnes considerables dans l'Isle lui eurent souhaité un bon voyage, & l'eurent accompagné jusqu'au Vaisseau, après qu'il eût été salué par le Canon de toutes nos Batteries, & des Vaisseaux qui étoient en Rade.

Comme nous sçavions qu'il n'étoit pas trop bien en argent comptant, nous le priâmes de recevoir deux barriques de Sucre raffiné, & une bourse avec vingt-cinq Louis d'or. Il s'en défendit long-tems, mais il fut enfin obligé de céder aux instances que nôtre Superieur general lui fit au nom de toute nôtre Mission. Beaucoup de personnes lui firent des présens considerables, & quoique passant dans un Vaisseau du Roi il n'eût besoin d'aucunes provisions pour son voyage, on ne laissa pas de lui envoyer quantité de moutons, de volailles, de chocolat, de confitures, & autres rafraichissemens.

Présenté que lui firent les Jacobins de la Martinique.

30 NOUVEAUX VOYAGES AUX ISLES

1698.

Quelques jours avant le départ de ce Prélat, il étoit arrivé un Vaisseau au Cul-de-sac de la Trinité, qui avoit nombre de Caisses de vin de Florence, & des prunes & poires sèches, les plus belles qu'on eût encore vues aux Isles. Mes affaires ne me permettant pas de lui aller dire adieu à la Basseterre, je lui écrivis pour lui souhaiter un bon voyage, & lui envoyai deux de ces Caisses de vin, avec deux boîtes de chaque espece de ces fruits qui pesoient vingt-cinq à trente livres piece. Il m'écrivit sur le champ une Lettre de remerciement, & me fit encore le même honneur quand il fut arrivé en France, & en Espagne.

Il donna la Confirmation à la Guadeloupe.

Le Vaisseau du Roi qui le portoit s'étant arrêté quelques jours à la Guadeloupe, il y donna la Confirmation, comme il avoit fait à la Martinique. Il fit l'honneur à nos Peres de les venir voir chez nous, quoique notre Maison soit éloignée du Bourg d'une demie lieue, & il y auroit logé, s'il avoit eu un plus long séjour à faire dans l'Isle. Nos Peres de la Guadeloupe lui firent un présent semblable à celui que nous lui avions fait à la Martinique, auquel ils ajoutèrent quelques pains de Sucre Royal, & quelques barrils des meilleures confitures du pays. Il fut aussi content de la Guadeloupe, qu'il l'avoit été de la Martinique, & arriva heureusement en France. Quelques Officiers du Vaisseau du Roi qui l'y avoit porté, étant revenus aux Isles, ne pouvoient assez se louer des manieres honnêtes de ce Prélat, & en disoient tout les biens imaginables.

Le Président de S. Domingue nous conduisit en Espagne les fers aux

conduit les fers aux pieds. Mais il eût le bonheur de mourir en chemin. Et notre Archevêque mourut aussi dans le tems qu'il étoit prêt de retourner en son Diocèse, après avoir obtenu de son Prince tout ce qu'il pouvoit souhaiter.

1698. pieds, meurt en chemin.

Nous eûmes une Eclipsé totale du Soleil le dixième jour d'Avril sur les trois heures après midi. Mes affaires m'avoient obligé de faire un voyage à la Basseterre. J'étois alors chez un Marchand à régler un compte avec lui, quand tout d'un coup nous nous trouvâmes dans une obscurité presque aussi grande que lorsqu'il y a un quart d'heure que le Soleil est couché. Nous crûmes d'abord que les contrevents des fenêtres s'étoient fermés, & le Maître de la maison appella un Negre pour les ouvrir. Mais nous entendîmes dans un moment quantité de voix dans la rue qui criaient miséricorde. Nous sortîmes pour en apprendre la cause, & nous vîmes que le Soleil s'éclipsait. L'Eclipsé augmenta, & devint totale, de sorte que le corps de la Lune se trouva directement au milieu du disque du Soleil, qu'il cacha entièrement à la réserve d'un cercle qui paroissoit tout au tour de trois à quatre pouces de large, selon que les yeux en pouvoient juger, & qui étoit de couleur d'or enflammé. L'obscurité n'étoit pourtant pas si grande hors les maisons, qu'on ne pût encore distinguer les objets; mais ce peu de lumière qui restoit avoit quelque chose de triste & d'effrayant. Le Ciel étoit de la couleur, qu'il a coutume d'être dans les nuits obscures, & tout aux environs du Soleil, c'est-à-dire, à vingt-cinq ou trente degres au tour du Soleil on voyoit paroître les Etoilles comme en pleine nuit.

Eclipsé total du soleil.

Depuis que je sortis pour voir l'Eclipsé qui pouvoit être alors à sa troisième partie, jusqu'à sa fin, il se passa le tems de dire un *Miserere* tout entier. La

lu-

1698. lumiere revenoit à mesure que les deux Astres se dépassoient, & le corps du Soleil sembloit sautiller ou trembler, & se mouvoir très-violemment à mesure que la Lune s'en éloignoit. Dès qu'elle fut entièrement sortie du disque du Soleil, elle disparut aussi-bien que les Etoilles qui avoient paru. Le Soleil darda alors des rayons si vifs, si forts, & si brûlans, qu'il n'étoit pas possible de les supporter, il sembloit qu'il vouloit se dédommager du tems qu'il avoit été caché, & faire sentir que son pouvoir n'avoit reçu aucune diminution.

Ceux qui passèrent le Tropique le même jour virent cette Eclipsé, & en furent épouvantés. Car il n'y a guères de gens au monde plus susceptibles de préventions & de superstitions que les Matelots. On

a toutes les peines du monde à les faire mettre à la voile le Vendredy. S'ils sçavent qu'il y a dans leur Vaisseau des Reliques considerables, ou un corps mort, ils n'ont point de repos qu'on n'ait tout jetté à la mer, leur attribuant tout ce qui leur arrive de fâcheux. Je ne finirois point si je voulois rapporter tout ce que je sçai d'eux sur cet article.

Deux de nos Religieux qui passaient le bois pour s'en retourner à la Cabesterre, se voyant pristout d'un coup de l'obscurité, sans voir l'Eclipsé qui la caufoit, parce que les arbres leur cachaient le Soleil croyoient que ce fût la nuit, & qu'ils seroient obligez de coucher sous les arbres, ce qui les chagrinoit fort. Le retour de la lumiere les consola, & leur fit connoître la cause de ce moment de tenebres.

CHAPITRE VI.

Il arrive un nouveau Superieur general des Missions des Freres Prescheurs. Danger où l'Auteur se trouva d'être mordu par un Serpent. Diverses remarques sur ce sujet.

LE nouveau Superieur General de nos Missions appelé le Pere Pierre la Fresche arriva au Mouillage le dix-neuf Avril. Il étoit accompagné de six Religieux; entre lesquels étoient les Peres Bedarides & Giraudet, qui se sont acquis beaucoup de reputation dans nos Missions par leur merite, & par les services qu'ils y ont rendus: le premier après avoir été Superieur de la Mission de S. Domingue, Vicaire general, & Prefet Apostolique de nos Missions est mort plein de jours & de merites dans les fonctions de son ministère, regretté generalement de tout le monde. Le second, après avoir servi les Missions pendant douze ou treize ans pendant les tems les plus dangereux de la maladie de Siam, dont il avoit été attaqué très-violemment, & avoit gouverné la Mission de

la Martinique deux ou trois fois avec beaucoup de prudence, de zele, & de charité, a été obligé de repasser en France, pour se rétablir des infirmités considerables qu'il avoit contractées en assistant les malades.

La Patente que le Pere la Fresche avoit reçu de notre Pere General n'étoit point conditionnelle, parce qu'on avoit mandé la mort du Pere Paul comme une chose certaine; & comme le Pere Paul n'y fit aucune opposition, comme il auroit pu faire, il fut reconnu pour Superieur general. Dès que j'avois sçu son arrivée, j'étois venu le saluer, & j'avois eu sujet d'être assez content de lui. Il avoit appris le besoin où nous étions de bâtir une maison au Mouillage, celle que nous habitons étant vieille, petite, & menaçant ruine, il avoit voulu y contribuer quel-

que

1698. que chose de sa part, en faisant faire un dessein en France, qu'il apporta, & qu'il me mit entre les mains pour avoir mon avis. Il ne me fallut pas beaucoup de tems, pour lui faire connoître qu'il ne convenoit nullement n'y au pais, n'y à nos usages. Il goûta mes raisons, & me chargea d'en faire un autre; & afin que rien n'en retardât l'exécution, il retint trois Tailleurs de Pierre, que le Superieur de notre Mission de la Guadeloupe avoit fait venir, pour travailler à rétablir le Convent, que les Anglois avoient brûlé sept ans auparavant. En attendant qu'on fût en état de creuser les fondement de l'Edifice qu'on projettoit, on les occupa à tailler huit à neuf cent quartiers de pierre, que nous avions amassés, & à en chercher d'autres. Je joignis à ces Ouvriers les deux jeunes Negres que j'avois destiné à être Maçons, & que j'avois fait travailler à la Purgerie & autres Bâtimens que j'avois fait faire au Fonds S. Jacques. Je m'en retournai à notre Habitation après que j'eus donné aux Ouvriers les panneaux, suivant lesquels ils devoient tailler un ordre dorique, dont la porte devoit être ornée; & ceux des piés droits, lancis & écoinçons du reste du Bâtiment.

Nôtre nouveau Superieur general vint quelques jours après au Fonds Saint Jacques, il y conduisit deux des Religieux qu'il avoit amené de France, & en retira le Pere Mondidier, qu'il envoya à la Guadeloupe.

L'An-
teur
court
risque
d'être
mordu
d'un
gros ser-
pent.
Il pensa m'arriver dans ce tems-là un accident terrible. J'étois dans le bois à faire abattre des arbres dont j'avois besoin pour quelque charpente, lorsque je vis un de nos Negres qui se retireroit avec précipitation du pied d'un arbre, où il coupoit des liannes. J'en voulus sçavoir la raison. Il me dit, qu'il y avoit un gros serpent entre les cuisses de cet arbre. La curiosité me porta à m'en approcher

pour le voir, & comme il me montrait du bout du doigt le lieu où il étoit, je me trompai, je crus qu'il me montrait une cuisse plus éloignée, ce qui fit que j'avancai tout le corps sur le lieu où étoit le serpent, de maniere que mes bras, mon visage & ma poitrine étoient à la discretion de cet animal, qui pouvoit me mordre où il lui plaisoit. On peut juger de ma peur quand je vis le danger où j'étois. Je me retirai bien plus vite que le Negre, & j'appellai du monde pour tuer le serpent. On coupa deux perches fourchues avec lesquelles deux Negres le percerent en même tems, ce qui n'empêcha pas que l'un d'eux ne pensât être mordu, le serpent ayant glissé sa tête dans une ouverture, qui étoit à une des cuisses de l'arbre. On lui coupa la tête, & ensuite on tira le corps qui avoit près de neuf pieds de long, & plus de cinq pouces de diamètre. C'étoit assurément le plus gros que j'eusse encore vu. Sa tête avoit au moins six pouces de large. Quand on eût tiré le corps hors des cuisses de l'arbre, & des liannes qui l'environnoient, nous nous aperçûmes que c'étoit une femelle qui étoit pleine, & en remuant le corps, nous vîmes sortir quelques petits serpens par les playes que les fourches lui avoient faites. C'étoit une trop bonne prise pour la négliger. Je fis fendre le ventre d'un coup de couteau, & j'eus le plaisir de voir comment ses petits serpens y étoient renfermez. Je vis donc que les œufs étoient attachés les uns au bout des autres par une espece de boyau ou de membrane. Ils étoient de la grosseur des œufs d'oye, mais plus pointus. Leur coque, comme celles des œufs de tortue, étoit comme du parchemin mouillé. Les petits étoient dans ces œufs au nombre de treize, quatorze, ou quinze, longs d'environ six pouces, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume à écrire. Ils étoient de toutes for-
tes

Long-
ueur &
gros-
seur
d'un
serpent.

Oeufs de
serpent.

1698. tes de couleurs. J'en vis dans un même œuf qui étoient jaunes, d'autres gris, noirs tachetées. Cela me fit revenir de l'erreur ou j'avois été jusqu'alors sur le rapport de bien des gens, que les couleurs faisoient différentes especes de serpens. Ces méchans petits animaux sortoient à mesure qu'on déchiroit la coque qui les renfermoit, ils se louvoient en même-tems, c'est-à-dire, qu'ils se mettoient en rond, la tête élevée sur leur lof, & mordaient un bâton avec lequel je les tuois, autant de fois qu'ils le pouvoient attraper. J'en tui de compte fait soixante & quatorze qui étoient contenus dans six œufs. Un autre s'étoit rompu dans le tems qu'on tiroit le corps de la bête hors des broussailles, dont la plupart des petits qu'il renfermoit s'étoient sauvés. Je fis porter trois œufs entiers à la maison, avec tous ceux que j'avois tué, & le corps & la tête de la bête.

Nombre
de ser-
pens con-
tenus
dans le
ventre
d'une se-
melle.

On voit par ce que je viens de dire, combien ces animaux multiplient. Il est certain qu'ils couvriraient le pais, & le rendraient inhabitable, s'ils ne se détruisoient pas, & ne se mangeoient pas les uns les autres. Les couleuvres qu'on appelle simplement couresses à la Martinique, leur font une rude guerre, & en devorent autant qu'elles en peuvent attraper. Les hommes ne leur donnent point de quartier, les fourmis en ont fait mourir un très-grand nombre; ils leurs mangeoient les yeux: & je croi qu'une partie des petits meurent de faim, avant qu'ils soient en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Voilà, si je ne me trompe à quoi on est redevable du nombre assez mediocre de serpens qu'on voit aujourd'hui, en comparaison de ce qu'on en devoit voir, vû la prodigieuse multiplication de ces animaux.

Nos Peres nouveaux venus de France, virent tout cela avec frayeur, & n'osoient

Tom. II.

sortir de la Maison dès qu'il étoit nuit, craignant de rencontrer quelque animal semblable dans leur chemin.

Je fis tirer la graisse qui étoit dans le corps, où l'on trouva aussi quatre gros piloris à demi consummez.

La graisse de serpent est spécifique & admirable pour guérir les rhumatismes, les douleurs froides, les contractions & foulures de nerfs, & la sciaticque. Elle se trouve dans le corps du serpent attachée au dessous & des deux côtes des vertebres, elle est divisée en deux lobes plus ou moins gros, selon que le serpent a trouvé de quoi se nourrir: car quand le serpent a manqué de nourriture, on en trouve très-peu: on la fait fondre au soleil, ou sur le feu, & on la verse dans un flacon où elle se conserve tant que l'on veut. Elle est jaune quand on la tire du corps de la bête, elle devient plus blanche, lorsqu'elle est fondue, & figée. Elle n'a aucun mauvais goût, ni aucune mauvaise odeur.

vertus
de la
graisse
de ser-
pens.

Quand on s'en veut servir, on la fait fondre sur une assiette, & on y mêle ensuite de l'Esprit de vin, ou de l'Eau-de-Vie la plus forte. Celle de Canne est meilleure pour cela que celle de vin, & après qu'on a oint la partie malade & les environs, on la frotte bien avec des linges chauds, & on met une compresse bien imbibée de ce qui est resté sur l'assiette. J'ai remarqué que cette graisse fait plus d'effet lors qu'avant de l'appliquer, on fait de fortes frictions avec des linges chauds & rudes sur la partie malade & aux environs, afin de rappeler les esprits, les mettre en mouvement, & ouvrir les pores. J'en ay vû des effets merveilleux, & j'en ai fait l'expérience sur moi-même. Car ayant été mouillé un jour, dans le tems que j'étois tout baigné de sueur, sans avoir la commodité de changer de linge & d'habit, je me trouvai le lendemain,

Maniere
de s'en
servir.

Expe-
rience de
l'Aut-
teur
touchant
la graisse
de ser-
pens.

1698. main, tellement roide, qu'on m'auroit plutôt rompu l'épine du dos, que de me la faire ployer. Cette roideur s'étendoit encore dans les jointures des bras & des jambes, de sorte que le Chirurgien apprehendoit que cet accident n'eût des suites fâcheuses. Il me semble qu'on disoit, que c'étoit un tetanos, auquel il est rare qu'on puisse remédier. Quoiqu'il en soit, je n'avois pas encore envie de mourir, & je résolus de travailler moi-même à ma guérison. Je fis apporter quelques poëles de feu dans ma chambre pour l'échauffer; je bus un verre de vin de Canarie avec du theriaque & de la confection d'hiacinthe, & après que j'eus sué près de trois-heures, je me fis frotter très-rudement avec de gros linges bien chauds, & ensuite avec de la graisse de serpent & de l'Eau-de-Vie de Canne, & frotter de nouveau jusqu'à ce que je sentisse de la douleur: car on fut fort long-tems avant que je sentisse rien, quoique je fusse écorché en plusieurs endroits. Dès que le sentiment fut revenu, je ne doutai plus de ma guérison. On me mit une serviette ployée en long imbibée de graisse & d'Eau-de-Vie le long de l'épine du dos, & d'autres linges imbibés de même au col, au bras, & aux jambes, & on m'entretint chaudement sans pourtant me faire suer par artifice. On recommença cette operation au bout de douze heures, excepté qu'il n'étoit plus nécessaire de me frotter si fort: car je sentoie parfaitement bien, & sur tout aux endroits où j'étois écorché. Avec quatre frictions je fus entierement guéri.

*Pensée
ridicule
des Ne-
gres tou-
chant les
serpens.* Les Negres ont une superstition assez plaisante sur les serpens. Ils disent, que quand on les brûle après les avoir tuez, les autres serpens ne manquent pas de venir au lieu où leurs camarades ont été brûlez, pour mordre ceux qui les ont ainsi mal traités après leur mort. Pour

leur ôter cette imagination de la tête, je jettai dans les fourneaux les petits que j'avois tuez dans le bois, & ceux qui étoient dans les œufs que j'avois apportez à la Maison. Car pour la tête le Commandeur Negre me l'avoit demandé pour la reduire en poudre, parce qu'elle entre, comme je l'ai dit, dans le remede qu'on applique aux morsures de serpent. Je donnai le corps à quelques-uns de nos Negres qui s'en accommoderent bien. J'en aurois mangé tout comme eux: car c'est une nourriture fort saine, pourvu qu'on ne se fasse pas une habitude d'en manger souvent, parce qu'elle purifie & subtilise trop le sang, & feroit à la fin tomber en pitisie; mais je ne voulus pas effrayer nos nouveaux venus.

Il arriva quelques jours après qu'on trouva deux serpens auprès de la Sucrierie. Nos Negres ne manquerent pas de me venir dire, qu'ils étoient venus pour se venger de ce qu'on avoit fait brûler les autres, & qu'assûrement quelqu'un de la Maison seroit mordu. Je leurs dis, que pour empêcher les autres de revenir, il falloit jeter ceux-ci tous vivans dans les fourneaux, & que s'il s'en presentoit d'autres, je les ferois rôtir tous vivans sur des charbons. Ces deux serpens avoient l'épine du dos rompuë, mais ils étoient encore tous vivans. Je les fis prendre en cet état, & je les fis mettre dans un évant des fourneaux où ils furent consummez dans un moment. Comme nous n'étions pas alors dans la saison où les serpens descendent à la mer pour se baigner, & changer de peau, on fut assez long tems sans en voir. Nos Negres se persuaderent que j'avois trouvé le veritable moyen de les empêcher de venir rouler autour de nos maisons.

C'est dans le commencement de la saison des pluies, que les crabes, les tourlouroux, les lezards, & les serpens, quit-

1698. quittent les bois & les Canes pour venir à la mer. Après que ces derniers s'y font baignez, ils passent entre quelques bois qui aient des crocs, ou des épines, & s'y accrochant par le col, ils y laissent leur peau toute entiere, & vont se cacher dans quelque trou, où entre des racines d'arbres jusqu'à ce que leur nouvelle peau soit endurcie suffisamment pour paroître à l'air. Dans le tems qu'ils sont obligez de demeurer ainsi en retraite, ils deviennent maigres, & sont fort foibles, & n'ont pas la force d'aller chercher de la nourriture. J'en ai trouvé quelquefois qui ne pouvoient pas se traîner. Leur foiblesse n'excite la compassion de personne, on ne leur pardonne jamais en quelque état qu'on les trouve.

Le tems où ils sont plus dangereux, c'est lorsqu'ils sont en chaleur. On les entend alors siffler, & se répondre les uns aux autres. Il ne fait pas trop bon aller à la chasse.

Les Nègres les sentent, & les éventent aussi-bien pour le moins que les chiens de chasse éventent les lièvres & les autres bêtes. J'étois un matin dans le bois avec nos Charpentiers, un d'eux qui marchoit devant moi s'arrêta tout d'un coup, & me dit, mon Pere, regardez à vos pieds, il y a ici près quelque serpent. Je lui demandai où il étoit; il me répondit, je ne sçai pas, mais je le sens; & m'ayant fait tenir en repos le visage tourné vers le lieu d'où lui étoit venue l'odeur, il me dit, de sentir en retirant mon haleine. En effet, dans le moment je sentis une odeur fade & douçâtre, à peu près comme celle qu'on sent quand on entre le matin à jeun dans un Hôpital mal propre. Je lui dis ce que je sentois. Il me repliqua, c'est un serpent qui n'est pas loin d'ici, & il doit être gros: car l'odeur qu'il exhale est bien forte, & vous l'allez sentir encore davantage. En effet, il n'eût

pas si-tôt jetté quelques pierres vers l'endroit d'où venoit l'odeur, que je la sentis plus vivement. C'étoit parce que le serpent s'étoit remué, ayant eu peur des pierres. Car c'est un animal fort craintif, & je serois assez porté à croire que quand il se jette sur une personne, c'est plutôt la peur qui excite en lui ce mouvement que toute autre passion.

Nous découvrîmes un moment après le serpent que nous avions senti, & selon la coutume nous le tuâmes. C'étoit une femelle pleine d'œufs, mais qui n'avoient encore rien de formé. Ils n'étoient guères plus gros que des œufs de pigeon. Leur peau mince & tendre comme du parchemin mouillé, étoit remplie d'une matière jaunâtre, comme le jaune d'un œuf de poule gâté, qui n'avoit pas bonne odeur, tant s'en faut, il faisoit mal au cœur. Cet animal avoit environ six pieds de long; & étoit gros comme le bas de la jambe.

J'en ai trouvé qui étoient accouplés. Dans cet état ils sont cordez ensemble, & paroissent comme les tourillons d'un gros cable. Ils se soutiennent tous droits sur le tiers de leur longueur. Ils se regardent la gueule ouverte comme s'ils vouloient se dévorer, s'approchant la tête l'un de l'autre en sifflant, bavant, & écumant d'une manière très-vilaine. Oh quels amours! c'est un effet de la providence divine, que ces mauvais animaux se devorent les uns les autres, sans cela, ils rendroient inhabitables les Isles, où ils se trouvent. On n'en voit dans toutes les Antilles qu'à la Martinique, S. Aloufie où Lucie, & à Bequia, qui est un des Grenadins, qu'on appelle à cause de cela, la petite Martinique.

On ne voit dans les autres Isles que des couleuvres qui ne sont point venimeuses, & qui même sont utiles, en ce qu'elles font la guerre aux rats. Elles sont rares

1698.

Sentiment de l'Amateur sur les mouvements des serpents.

Oeufs de serpents.

Comme les serpents s'accouplent.

Isles Antilles où l'on trouve des serpents venimeux.

1698. à la Guadeloupe, & même fort petites

Coulevres de la Dominique, appelées têtes de chien.

Il y en a à la Dominique qui sont très-grosses, qu'on appelle des têtes de chien, parce qu'elles ont la tête grosse & courte, & qu'elles sont toujours aussi disposées à mordre, que des mâlins qui gardent une basse cour. Mais elles n'ont point de venin. Elles sont plus de peur que de mal à ceux qui ne sont pas accoutumés à les voir, ou à les entendre souffler, ou siffler quand on s'approche trop près d'elles. Elles n'en veulent qu'aux poules, aux rats, & aux oiseaux.

Vertus de la graisse des têtes de chien.

La graisse des têtes de chien est infiniment meilleure que celle des vipères, telles que sont les serpents de la Martinique, Sainte Alouise, & Bequia. On s'en sert pour les mêmes maux que celles des vipères, mais ce qu'elle a de particulier, c'est qu'on s'en sert avec un succès merveilleux pour la goutte. Je ne prétend pas de dire qu'elle guérisse ce mal radicalement, je tromperois mon Lecteur, & ce n'est pas-là mon caractère, ni mon dessein. Ce qu'elle opère est de faire transpirer l'humeur acre qui par ses picotements sur les membranes des nerfs cause ces douleurs aiguës, qui rendent cette maladie une des plus douloureuses, & des plus incommodes que l'on puisse souffrir.

Manière de s'en servir pour la goutte.

Ceux qui en sont atteints se font oindre la partie affligée avec cette graisse la plus chaude qu'ils peuvent la souffrir, & se tiennent le plus chaudement qu'il est possible. Cela n'est pas difficile dans un climat comme celui des Isles, & il faut réitérer les onctions de six en six heures. Il est inouï que la goutte la plus opiniâtre ait tenu bon contre ce remède plus de vingt-quatre heures. On sçait que dès que l'humeur commence à se dissiper, la douleur cesse, & que l'usage de la partie revient dès que l'humeur est dissipée. Il est vrai, qu'elle revient dans ses périodes ordinaires, parce que cette graisse n'en

détruit pas le principe, mais c'est beaucoup de pouvoir se délivrer en vingt-quatre heures, & souvent en bien moins de tems, d'une douleur aiguë, qui vous tient cloué sur un lit une bonne partie de l'année. Sauf à recommencer les onctions, quand la douleur recommence à se faire sentir.

Je dois avertir le Lecteur, que cette graisse ne produit pas dans les pays froids, des effets aussi heureux, & aussi prompts qu'elle en produit dans les pays chauds, comme l'Amerique, & autres lieux semblables, parce que les pores sont plus serrés, & plus difficiles à ouvrir, ce qui rend la transpiration plus laborieuse: Il pourroit même arriver que le défaut de transpiration qui est nécessaire non-seulement dans la partie affligée, où est le dépôt de l'humeur, mais encore dans le reste du corps, où elle se filtre & se dissipe peu à peu, la pourroit fixer, & causer l'accident d'une goutte remontée, ce qui est pourtant facile à éviter, n'y ayant qu'à tenir le malade dans un lieu bien chaud, le faire suer, & lui faire sur le corps autant de frictions qu'il en pourra souffrir, avant de faire les onctions sur la partie affligée, sans oublier de lui donner de bons cordiaux qui aident à pousser par les pores déjà ouverts l'humeur que le remède a mis en chemin de sortir.

Je croi avoir dit dans un autre endroit comment on distinguoit les serpents venimeux d'avec les couleuvres qui ne le sont point. Rien n'est si facile, pourvu qu'on ne se laisse pas d'abord emparer par la frayeur que cause la vue & la rencontre de ces animaux à ceux qui n'y sont pas accoutumés. La couleuvre a la tête longue & ronde comme une anguille, & le serpent l'a plate, large & triangulaire, à peu près comme un trefle. On peut voir la description que j'en ai faite dans un autre endroit, où j'ai encore dit, que le

1698.

Précantion qu'il faut apporter dans les pays froids.

Différence des serpents & des couleuvres.

1698. serpent ne maché point ce qu'il mange, mais qu'il l'avale tout entier.

Un serpent tue, & avale un pilori.
 J'ai eu une fois le plaisir d'en voir un qui avala devant moi un pilori. On doit se souvenir, que c'est une espece de rat naturel aux Isles, presque blanc, & bien plus gros que les rats ordinaires originaires d'Europe. Dès que le serpent eût mordu le pilori, il se retira à quartier: car selon les apparences il craignoit que le pilori ne se jettât sur lui, & ne le mordit, il grimpa ensuite sur les branches d'un arbrisseau, au pied duquel le pilori demeura un bon quart d'heure à se débattre; il tomba à la fin, s'étendit & mou-

rut. Alors le serpent étant descendu se mit à se rouler sur lui, & à achever de l'étendre à sa fantaisie en bavant dessus, de maniere qu'il lui mit les deux pattes de devant le long des côtes, & les deux de derriere le long de la queue. Et après qu'il l'eût ainsi bien étendu & couvert de brave, il le prit par la tête qu'il engloutit, & en le suçânt peu à peu, il le fit entrer tout entier dans son ventre, quoique avec assez de peine: car il étoit petit, & le pilori fort gros. Ce fut son dernier repas: car après que j'eus vû ce que je voulois voir, je le tuai.

1698.

CHAPITRE VII.

Des Esclaves noirs dont on se sert aux Isles, du Commerce de leur País. Leur Religion; leurs mœurs, leurs danses. Comment on les achette, comment on les traite, comment on les instruit.

L arriva à la Martinique à la fin du mois de Mai un Vaisseau chargé de Negres venant de la côte de Juda en Guinée, pour le compte des sieurs Maurelet de Marseille, & leur Compagnie. J'en fus averti aussi-tôt par un Neveu des sieurs Maurelet nommé Boisson, qui avoit une Habitation à côté du Fonds S. Jacques.

Comme dans l'Assemblée que nous avions tenue avant l'arrivée du nouveau Superieur general, j'avois été autorisé pour acheter le nombre de Negres que je jugerois à propos, & que je serois en état de payer, je partis sur le champ pour me rendre à la Basseterre, afin de conférer avec le Superieur general, sur l'occasion qui se presentoit d'avoir des Esclaves, dont nous avions un extrême besoin pour notre Habitation, & encore pour l'exécution du Couvent que nous avions résolu de bâtir, pour la fabrique duquel il étoit absolument nécessaire d'avoir des Esclaves, à moins de vouloir discontinuer le travail de la Sucrerie.

Je fus surpris de ne point trouver le Superieur general au mouillage; il en étoit parti pour venir conférer avec moi, mais au lieu de suivre le droit chemin, & de faire diligence, parce que ces sortes de ventes se font dans un jour ou deux: il s'en étoit allé voir les Curez de la Bassé-pointe & du Macouba.

Le Pere Cabasson qui avoit été confirmé dans sa Charge de Superieur particulier de la Mission de la Martinique, me dit, qu'étant autorisé comme je l'étois par une Délibération capitulaire, je ne devois faire aucune difficulté d'acheter des Negres, d'autant que c'étoit l'intention du nouveau Superieur general qui n'étoit allé à la Cabaisterre, que pour voir avec moi combien j'en pourrois acheter. Sur ces assurances j'en achetai douze, qui me coûtèrent cinq mille sept cent francs, que je devois payer en Sucre brut à raison de sept livres quinze sols le cent, dans le terme de six semaines. Je partis avec mes nouveaux Negres deux jours après les avoir achetés, ayant avec-

1698.

ravant écrit au Superieur general, que ne l'ayant point trouvé, mais ayant été informé de ses intentions, j'avois acheté douze Negres, qui le mettroient en état de faire le bâtiment du Couvent sans discontinuer le travail de la Sucrierie. J'arrivai vingt-quatre heures après cette Lettre, & je le trouvai tout à fait en colere. Il me dit, que j'avois outrepassé mes pouvoirs, & qu'il étoit en droit de me casser de mon emploi. Ce preambule me fit de la peine: car je ne suis pas naturellement fort souffrant, sur tout quand je suis sûr d'avoir raison. Je lui répondis que la chose n'étoit pas si facile de son côté que du mien, puisque je pouvois quitter ma charge quand il me plairoit, mais qu'il n'étoit pas le maître de m'en destituer, & qu'ayant executé les ordres que la Communauté m'avoit donnez, j'étois bien sûr qu'elle me soutiendrait. Ma fermeté lui fit faire quelques reflexions, & quelques heures après, il envoya le Pere Giraudet me dire, qu'il ne sçavoit pas la Délibération capitulaire qui m'avoit autorisé, qu'il avoit été porté à me parler de la sorte, pour satisfaire quelques-uns de nos Peres, à qui une si grosse emplette faisoit peur. Nous eûmes ensuite une conference qui nous rendit bons amis, parce qu'elle dissipa certains ombrages que les jaloux lui avoient inspirez contre moi, & nous devînmes si unis, que j'étois en tiers dans son amitié & dans son conseil avec le Pere Giraudet.

Nôtre Superieur general fit un petit voyage à la Guadeloupe, au retour duquel il déclara publiquement qu'il vouloit m'y établir pour Superieur, & qu'il m'y conduiroit après la Toussaints, mais il ne fut pas en état d'executer son dessein car il mourut avant ce tems-là. C'étoit le second Superieur general qui étoit mort dans cette disposition.

Ce petit orage étant passé, je ne songai qu'à faire du Sucre, pour payer les

Negres que j'avois achetez, & pour plus de mille écus de toiles, de viandes salées, de ferremens & autres choses, que je devois payer incessamment aux Marchands qui me les avoient fournis. Cela fit que pour profiter du travail de tous nos Esclaves, & n'être pas obligé d'en détacher pour aller commencer le bâtiment, je diffèrai de jour en jour d'en donner le dessein. A la fin il y fallut venir, mais ce fut quand la saison du Sucre étant passée je n'avois plus besoin de tant de monde, & que j'en pouvois par conséquent détacher le nombre qui étoit nécessaire pour servir les Ouvriers sans faire tort aux travaux ordinaires de l'Habitation.

Je parlerai du Plan de ce Bâtiment, après que j'aurai dit d'où nous viennent les Negres Esclaves dont nous nous servons aux Isles, & plusieurs choses que j'ay remarquées sur ce sujet.

C'est une Loi très-ancienne, que les Terres soumises aux Rois de France, rendent libres tous ceux qui s'y peuvent retirer. C'est ce qui fit que le Roi Louis XIII. de glorieuse memoire, aussi pieux qu'il étoit sage, eût toutes les peines du monde à consentir, que les premiers Habitans des Isles eussent des Esclaves, & ne se rendit enfin qu'aux pressantes sollicitations qu'on lui faisoit de leurs octroyer cette permission, que parce qu'on lui remontra que c'étoit un moyen infail-
Motifs de la permission que Louis XIII. donna aux François d'acheter des Esclaves.

Les Esclaves Negres que nous avons aux Isles, nous viennent pour la plupart des deux Compagnies d'Afrique & de Senegal, qui sont autorisées par le Roi, pour faire seules ce Commerce, privativement à tout autre. J'ay dit pour la plupart, parce que dans les tems de guerre, nous avons souvent des Negres qu'on prend

*Diffé-
rent de
l'Au-
teur
avec le
Super-
ieur ge-
neral au
sujet
d'un
achat
d'Escla-
ves.*

*Motifs
de la
permis-
sion que
Louis
XIII.
donna
aux
Fran-
çois d'a-
cher des
Escla-
ves.*

*Comp-
gnies
d'Afri-
que &
de Sen-
gal.*

1698. prend sur les Vaisseaux ennemis, qui viennent d'Afrique, ou qu'on enleve dans les pillages de leurs Isles, & de leurs Habitations; & pendant la paix, il nous en vient bien davantage par le trafic secret qu'on fait avec les Anglois, les Hollandois, & les Danois de l'Isle de S. Thomas.

Obligations de ces Compagnies. Les Compagnies de Guinée & de Senegal sont obligées par leur traité avec le Roi, d'apporter tous les ans aux Isles un nombre assez considerable d'Esclaves, je croi que c'est deux mille, dont le prix se regle selon l'âge, le sexe, la force, la beauté, la complexion & le besoin qu'en ont les Habitans.

Mais soit par impuissance, soit par quelque autre raison que je ne sçai pas il y avoit dès long-tems qu'on n'entendoit plus parler des Negres de ces Compagnies, quand j'arrivai aux Isles, tout ce qu'elles faisoient étoit d'empêcher en vertu de leurs Lettres patentes que les Marchands particuliers ne pussent aller traiter aux côtes d'Afrique, à moins qu'ils n'en achetassent d'elle la permission, comme avoient fait les sieurs Maurelet.

Comptoir des deux Compagnies. Ces Compagnies ont des Comptoirs, & des Forts dans les endroits que le Roi leur a concedez par ses Lettres, celle de Senegal à les siens à la riviere de Senegal, de Gambie, & aux environs; & celle de Guinée à les siens à Benin, Juda, Arda, & autres lieux de cette côte.

Différence des Negres des deux Compagnies. Les Negres de cette dernière Compagnie, sont les meilleurs pour le travail de la terre, & autres gros ouvrages, ceux du Cap-verd, & du Senegal, ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service d'une maison, & pour apprendre des métiers.

Qui sont ceux que l'on vend comme Esclaves. Dans tous ces endroits-là, il y a quatre sortes de personnes que l'on vend aux Compagnies, ou autres Marchands qui y viennent traiter.

Les premiers sont les mal-fauteurs, &

1698. generalement tous ceux qui ont merité la mort, ou quelque autre peine. Les Rois commuent ces peines, pour leur profit particulier, au bannissement perpetuel, c'est-à-dire à l'esclavage dans les pays des étrangers, auxquels ils les vendent.

Les seconds sont des prisonniers de guerre, qu'ils font sur leurs voisins, avec lesquels ils sont dans une guerre continuelle, qui n'a point d'autre but que ces pillages ou enlevemens de personnes, qu'ils font par surprise, sans en venir pres- que jamais à une guerre ouverte, ou à une action d'éclat, ou de quelque decision.

Les troisièmes sont les esclaves particuliers des Princes, ou de ceux à qui les Princes en ont donnez, qui les vendent, quand la fantaisie, ou le besoin le leur dicte.

Les quatrièmes enfin, qui sont le plus grand nombre, sont ceux que l'on derobe, soit par le commandement, ou le consentement des Princes, soit par certains voleurs surnommez Marchands, qui ne font autre metier, tantôt pour eux & tantôt pour leur Prince: car il arrive souvent que ces petits Rois s'engagent de fournir aux Marchands Européens un plus grand nombre d'esclaves qu'ils n'en ont en leur pouvoir, & quand ils se voyent pressés, ils envoient ces sortes de Marchands dans les Villages de leurs voisins, & même dans ceux de leur dependance pendant la nuit, où ils enlèvent tout ce qu'ils attrapent d'hommes, de femmes, d'enfans, & les conduisent au Vaisseau ou Comptoir du Marchand à qui on les doit livrer, qui les marque aussitôt avec un fer chaud, & ne manque pas de les mettre aux fers pour s'en assurer.

On peut dire que ces Marchands ou Chasseurs d'esclaves, sont de veritables *Com- ment on enleve les Ne- gres,* voleurs de grands chemins qui ne font autre chose que voler par tout, princi- pale-

1698. palement la nuit, pour chercher quelque proie; s'ils rencontrent quelqu'un, & qu'ils se croient les plus forts, ils se jettent dessus, le prennent, lui lient les mains derrière le dos, & lui mettent un bâillon à la bouche, si c'est un homme ou une femme, pour l'empêcher de crier; si ce sont des enfans, ils les mettent dans un sac; & lorsque la nuit est venue, ils conduisent les uns & portent les autres aux Comptoirs des Européens, qui les étampent aussi-tôt, & les font transporter dans leurs Vaisseaux, s'ils les ont en rade, ou les gardent bien enfermez jusqu'à la première occasion de les embarquer. Ce métier de voleur de Negres ne laisse pas d'être dangereux: car outre qu'il est permis à tout le monde de se défendre, & même de les tuer, quand ceux qu'ils vouloient enlever se trouvent les plus forts, on peut les vendre eux-mêmes, si on peut s'en saisir, & leur faire à n'ni souffrir la peine du talion: il est vrai qu'il faut éviter que le Prince en ait connoissance: car il feroit vendre à son profit, le Marchand voleur, sans rien donner à ceux qui s'en seroient saisis.

J'achetai un jeune Negre de qui j'appris dans la suite qu'il avoit été enlevé de cette maniere avec un sien frere, leur pere qui étoit Capitaine les avoit envoyez chercher quelque chose hors du Village, ils furent rencontrez par des Marchands qui les mirent chacun dans un sac, & les porterent aux Comptoirs de la Compagnie, qui les fit passer aux Isles: ce desordre est tellement commun, qu'on ne voit autre chose que des Habitans qui se derobent & se vendent les uns les autres.

On a proposé en Sorbonne les cas suivans.

1. Si les Marchands qui vont en Afrique pour acheter des esclaves, ou les Commis qui demeurent dans les Comp-

*Cas de
conscience
ce propos
sez &*

toirs, peuvent acheter des gens qu'ils 1698. sçavent avoir été derobez, attendu que ce qui nous paroît un desordre, & une coutume reçûe chez ces peuples, & autorisée par leurs Rois. *resolus en Sorbonne.*

2. Si les Habitans de l'Amerique à qui ces Marchands les apportent, peuvent acheter indifferemment tous les Negres qu'on leur presente, sans s'informer, s'ils ont été volés, où s'ils ont été vendus pour une raison legitime.

3. A quelle reparation les uns & les autres sont obligez, quand ils connoissent avoir acheté des Negres qui ont été derobez.

La decision qu'un de nos Religieux apporta sur ces trois articles n'a pas été reçûe aux Isles, on y a trouvé des difficultés insurmontables, & nos Habitans disoient que les Docteurs qu'on avoit consultez n'avoient ni Habitation aux Isles ni interêt dans les Compagnies, & qu'ils auroient décidé tout autrement, s'ils eussent été dans l'un de ces deux cas.

Le prix des esclaves en Afrique se regle selon la quantité que les Princes ou les Particuliers en ont à vendre, le nombre des Acheteurs, & les besoins des Vendeurs, on les paye en barres de fer, fils, poudre, balles, toiles, papier, étoffes legeres, & autres marchandises, & sur tout en bouges, qui sont des coquilles que l'on apporte des Isles Maldives, qui servent de monnoye courante dans toute la côte.

Un de nos Religieux, appelé le Pere Braguez étant à Juda avec le Chevalier Damon qui commandoit un navire de la Compagnie de Guinée, se trouvant un jour avec le Roi de Juda, il lui dit qu'il s'étonnoit de ce qu'il recevoit des coquilles pour le prix de ses Esclaves, & de ses autres marchandises, au lieu de donner cours dans son Royaume aux especes d'or & d'argent, ce Prince lui *Prix des Esclaves en Afrique.*
Réponse du Roi de Juda au Pere Braguez.

1698. répondit que n'ayant pas chez lui ce qui étoit nécessaire pour faire de la Monnoye, il seroit sans cesse trompé par les especes fausses qu'on lui apporteroit, qui à la fin lui deviendroient inutiles, & ruineroient son Commerce; au lieu qu'il ne couroit point ce risque en se servant des bouges, qu'il les recevoit, & les donnoit en payement, qu'il ne pouvoit être trompé que sur le poids, ce qui ne pouvoit pas être considérable, & qu'au pis aller plus les étrangers en apporteroient chez lui, plus il se trouveroit riche, puisqu'elles lui tenoient lieu, & lui procuroient les mêmes commoditez que l'or & l'argent monnoyé procurent aux autres.

On voit par-là, que ces Negres entendent assez bien leurs intérêts, & qu'ils ont plus d'esprit, & plus de bon sens, que nous ne nous l'imaginons. Ce que je vais dire, en fera une nouvelle preuve & plus forte.

Fête pour consulter le serpent.

Le Chevalier Damon étoit à Juda dans le tems que ces Peuples faisoient la grande Fête pour consulter le serpent. Il fut invité par le Roi de s'y trouver avec ses Officiers. L'endroit où se devoit faire cette ceremonie étoit éloigné de trois à quatre lieues du Bourg, Ville, ou Village où le Roi fait sa résidence ordinaire. C'étoit un vaste champ, autour duquel on avoit bâti des cases couvertes de feuilles de palme pour le Roi & pour sa suite. L'espace qui étoit au milieu étoit renfermé par une barriere.

Marche du Roi de Juda.

La Maison du Roi partit sur le midy, & on peut dire physiquement sa Maison. Car les femmes qui le servent se chargent de tous ses meubles, & de toutes ses marchandises sans rien laisser que les murailles. Elles alloient ainsi deux à deux escortées des Gardes du Roi. Ses enfans venoient ensuite; les femmes favorites suivoient les enfans, & le Roi porté dans

Tom. II.

un Raïseau sur les épaules de quelques Negres terminoit cette longue file. Le Chevalier Damon, le Pere Braguez & les Officiers du Vaisseau & du Comptoir portez comme le Roi, suivoient Sa Majesté, & étoient escortez du reste des Gardes armez de sagayes, & de quelques fils.

On arriva assez tard au lieu de la ceremonie. On ne songea tout le lendemain & les jours suivans, qu'à faire bonne chere, & à se divertir. Enfin, le jour étant arrivé, on fit placer le Chevalier Damon & sa Compagnie auprès de la barriere. Le Peuple à genoux, & en silence étoit fort éloigné de-là: le Roi seul avec le Prêtre du pais entrèrent dans l'enceinte, où après beaucoup de prosternations, de prieres, & de ceremonies, le Prêtre s'approcha d'un trou où l'on supposoit qu'il y avoit un serpent. Il lui parla de la part du Roi, & lui fit les questions accoutumées sur le nombre des Vaisseaux qui viendroient l'année suivante, sur la Guerre, la Moisson, & autres choses. A mesure que le serpent répondoit à une demande, le Prêtre portoit la réponse au Roi, qui étoit un peu éloigné du trou, à genoux, & en posture de suppliant. Ce manège s'étant fait plusieurs fois, on publia enfin, que l'année suivante seroit heureuse, qu'il y avoit beaucoup de traite, & qu'on prendroit bien des Esclaves. Le Peuple en témoigna sa joye par de grands cris, par des danses, & par des festins.

Maniere de consulter le serpent.

Le Pere Braguez s'étant trouvé auprès du Prêtre dans le festin que le Roi fit au Chevalier Damon & à sa Compagnie après la ceremonie, lia conversation avec lui. C'étoit un homme d'environ soixante ans, fort bien fait, d'une physionomie sage & spirituelle. Entre autres questions que le Pere Braguez lui fit, il lui demanda pourquoi ils ne choisissent pas plutôt

Conversation du Pere Braguez avec un Prêtre Negre Idolâtre.

1698. plutôt une autre creature pour être l'objet de leur culte, & pour la consulter sur les événemens dont ils avoient envie d'être éclaircis. Qu'il paroïssoit qu'il y avoit quelque mystère dans ce choix, dont il souhaitoit d'avoir connoissance.

Ce Prêtre ne s'en fit pas beaucoup prier. Il lui dit, que le culte qu'ils rendoient au serpent, n'étoit qu'un culte relatif à l'être Souverain, dont ils étoient les Creatures. Que ce choix n'avoit pas été en leur disposition, mais qu'ils s'y étoient attachez par obéissance aux ordres de leur Maître commun, qui sont toujours fondez sur de très-bonnes raisons. Que le Createur connoissant parfaitement les dispositions des Creatures qui sont sorties de ses mains, sçavoit trop bien qu'elle étoit la vanité & la superbe de l'homme, pour ne pas prendre tous les moyens les plus propres pour l'humilier; qu'il n'en paroïssoit point de plus efficace, que de l'obliger de ramper devant un serpent, qui est le plus méprisable, & le plus méchant de tous les animaux. Que si ce premier Être eût choisi un homme pour être le dépositaire de ses secrets, & pour faire entendre ses volontez aux autres hommes; cet homme auroit bien-tôt oublié la bassesse de son extraction, il auroit peut-être voulu aller de pair avec son Souverain, ou tout au moins se mettre au dessus de tous les autres hommes. Mais que cet inconvenient & ce danger ne se trouvoient pas dans le serpent, dont les organes ne sont point disposées à pouvoir produire des sentimens d'orgueil & de rebellion contre son Souverain, & que l'homme n'apprenant les volontez de son Createur, que par la bouche & l'entremise d'une Creature si abjecte, est forcé de reconnoître son neant, & combien il est éloigné de la moindre perfection de celui auquel il auroit la temerité de se comparer, s'il ne

Belles
moralitez
d'un
Prêtre
Idolâtre.

le tenoit dans un état d'humiliation continue. 1698.

Le Pere Braguez qui m'a rapporté cette conversation dont je ne donne ici qu'une petite partie, m'a dit, qu'il fut charmé des belles moralitez que ce Negre lui debita, mais qu'après tout, il ne pût jamais lui rien persuader des veritez de nôtre Religion, ni lui faire naître la moindre envie d'en être instruit plus à fond. Il semble que le demon les retient sous son esclavage par les sales voluptez où ils sont sans cesse plongez, & par cette vie libertine, indifferente & sensuelle, qui les conduit de pechez en pechez dans des abîmes de desordres toujours plus criminels. *Divertir ses raisons qu'il empêchent les Negres de se convertir.*

Il faut aussi avouer à la honte du nom Chrétien, que les Européens qui vivent parmi eux pour le Negoce, & pour conserver les Fortereffes qu'ils ont bâties sur leurs terres, ne leur donnent pas une grande estime de nôtre Religion, parce qu'il n'y a rien au monde de plus affreux que la vie qu'ils y menent. C'est ainsi que j'en ai entendu parler tous les gens de bien qui y ont été. C'est ce que j'en ai appris par des Ecclesiastiques & des Religieux de differens Ordres, qui y étoient allez, pour tâcher d'établir la foi dans ces quartiers-là, qui tous m'ont assuré, qu'un des plus grands obstacles qu'ils ayent trouvé à la réussite de leur pieux dessein, étoit le libertinage des Chrétiens qui y sont, & les scandales qu'ils y donnent. Il ne faut pas croire que ce que je dis ici, ne regarde que les Anglois, Hallandois, ou autres Peuples separés de l'Eglise Catholique. Les Catholiques qu'on appelle Romains, n'ont rien à reprocher aux autres sur cet article, quoiqu'ils ayent infiniment à se reprocher à eux-mêmes, que leur mauvaise conduite soit peut-être l'unique cause de la perte de toutes ces âmes.

1698. Je pourrois rapporter ici ce qui s'est passé à l'égard de quelques-uns de nos Religieux, mais l'occasion s'en trouvera dans quelqu'autre endroit.

Pour ce qui est des naturels du païs, il est certain que leur temperament chaud, leur humeur inconstante & libertine, la facilité & l'impunité qu'ils trouvent à commettre toutes sortes de crimes, ne les rend guéres propres à embrasser une Religion dont la justice, la mortification, l'humilité, la continence, la fuite des plaisirs, l'amour des ennemis, le mépris des richesses, &c. sont les fondemens. Il est vrai, qu'ils se convertissent aisément quand ils sont hors de leur païs, & qu'ils perseverent dans le Christianisme, tant qu'ils le voyent pratiquer à leurs yeux, par ceux avec qui ils vivent, & qu'ils ne voyent pas de sûreté à s'écarter de la Religion qu'ils ont embrassée; mais il est vrai aussi que dès que ces motifs ne les retiennent plus, ils ne songent non plus aux promesses qu'ils ont fait à leur Baptême, aux obligations qu'ils ont contractées, aux lumieres convainquantes qu'ils ont reçues, que si tout cela ne s'étoit passé qu'en songe. De maniere que s'ils retournoient dans leur païs, ils se dépouilleroient du nom de Chrétien aussi facilement, que de l'habit Européen dont ils se trouveroient revêtus en y arrivant.

On a vu un exemple fameux de cette verité dans Aniaba fils d'un Roi de Juda. La Compagnie de Guinée l'avoit amené en France, & l'avoit présenté au Roi, qui l'avoit fait instruire dans la Religion, & dans tous les exercices convenables à un homme de sa qualité. Il lui avoit fait l'honneur de le tenir au Baptême, & de lui donner son nom. Il l'avoit entretenu avec sa magnificence ordinaire au College, à l'Academie, & l'avoit fait servir dans ses Armées comme Capitaine

de Cavalerie, afin de le rendre parfait dans la science des armes, comme il lui avoit donné moyen de le devenir dans les autres. Enfin la Compagnie de Guinée ayant donné avis au Roi, que le Peuple de Juda le demandoit, pour occuper le Trône de son Pere, que son Oncle, dont ils n'étoient pas contens, avoit usurpé pendant son absence, Sa Majesté lui permit de retourner dans ses Etats. Elle voulut bien qu'il signalât la pieté dans laquelle on l'avoit élevé depuis tant d'années, en instituant l'Ordre de l'Etoile en l'honneur de la Sainte Vierge, & qu'un grand Tableau representant cet événement, fût posé dans l'Eglise Nôtre-Dame à Paris, comme un monument de sa foi & de sa devotion. Elle lui donna deux Vaisseaux de Guerre pour le conduire chez lui, avec un superbe Equipage, des Officiers, des Meubles, des Provisions, & generalement tout ce qui pouvoit contribuer à faire respecter ce nouveau Roi.

Mais la suite fit bien connoître la verité du proverbe qui dit, que l'Ethiopien ne change point de peau quoiqu'on le lave. A peine eût-il mis pied à terre, qu'il quitta les habits François dont il étoit vêtu, il se mit tout nud comme les autres Negres, avec une simple pagne autour des reins, & se dépouilla en même-tems des sentimens de Chrétien, & d'honnête homme qu'on lui inspiroit depuis tant d'années. Il oublia les obligations de son Baptême, & ne songea plus à faire aucun acte de sa Religion, il prit cinq ou six femmes idolâtres, avec lesquelles il s'abandonna à tous les excès les plus honteux; & pour couronner son apostasie par un crime presque aussi grand, il eut la lâcheté & l'ingratitude de faire tous ses efforts pour exciter un soulèvement contre les François, en faveur des Hollandois & des Anglois, qui

3698. voyoient avec leur jalousie ordinaire le profit que nous tirions du Commerce que nous faisions en cet endroit.

Son Oncle plus honnête homme que lui, eût horreur d'une si grande ingratitude; il jugea que son neveu étant capable d'en user ainsi avec ses bienfaiteurs, étoit encore plus disposé à lui jouer un méchant tour, s'il en trouvoit l'occasion; c'est pourquoi il le fit observer, & ayant découvert qu'il faisoit des cabales contre lui, il étoit prêt de le faire mourir, ou de le rendre comme Esclave aux Européens, si les François par un effet de leur générosité naturelle, n'avoient obtenu sa grace. Il est vrai, qu'il n'est à présent en rien distingué des autres Sujets de son Oncle, mais c'est encore beaucoup pour lui, de jouir de la vie & de la liberté, après de si grands crimes.

*Règle
des No-
gres de
Juda
pour la
succes-
sion de
leurs
Rois.*

Les Agens de la Compagnie devoient sçavoir qu'en ce pais-là, on n'est pas Roi pour être fils de Roi, parce que ces Peuples ne suivent pas la ligne directe de la succession de leurs Princes, mais la collatérale. De sorte que pour être sûrs que celui qu'ils font succéder à un Roi défunt, est du Sang Royal, ils ne prennent pas les enfans du défunt, à cause que sa femme pourroit les avoir eu d'un autre que de lui, mais les enfans de sa sœur. Par ce moyen ils sont assurés, que ceux qu'ils mettent sur le Trône, sont du Sang Royal, au moins du côté de leur mere. Le prétendu Prince Aniaba n'étoit pas de cette sorte, il étoit fils du Roi défunt, & n'avoit par conséquent aucun droit à la Couronne.

On pourroit dire, que l'exemple de cet apostat ne prouve pas que tous les Negres soient si faciles à changer de Religion, & qu'on voit les Royaumes d'Angolle & de Congo perséverer dans la foi depuis que leurs Princes ont été baptisez par les Missionnaires que les Rois de Por-

tugal y ont envoyez, & qu'ils y entretiennent encore à présent. 1698.

Je réponds, que si l'exemple d'Aniaba étoit seul, il ne prouveroit rien; mais je défie qu'on me trouve quelqu'un en toute la Côte des Negres, qui après être retourné en son pais, ait conservé la foi qu'il avoit reçûe, & dont il avoit fait profession, quand il en étoit absent.

Quant aux Negres de Congo & d'Angolle, il n'y a qu'à parler aux Missionnaires qu'on envoie chez eux, pour sçavoir qu'elles peines ils ont pour y conserver quelque ombre de la Religion Chrétienne: car ces Negres font sans scrupule ce que faisoient les Philistins, ils joignent l'Arche avec Dagon, & ils conservent en secret toutes les superstitions de leur ancien culte idolâtre, avec les ceremonies de la Religion Chrétienne. On peut juger qu'elle espece de Christianisme il y a en ce pais-là. *Etat des
Chris-
tiansi-
me à
Congo &
Angolle.*

La traite des Esclave n'est pas le seul Commerce qu'on fait sur les Côtes d'Afrique. On y negocie encore beaucoup d'or, des dents d'Elephant qu'on appelle, du morphy, de la cire, des cuirs, des gommés, de la maniguette, qui est une espece de poivre. On en apporte aussi des perroquets, des singes, des étoffes ou pagnes d'herbes & autres choses. *Com-
me ce
de Gui-
née &
de Sen-
gal.*

A propos de singes, un Officier d'une de ces Compagnies me conta un jour une histoire qu'il disoit être arrivée à son pere dans le tems qu'il étoit Commis principal d'un de leurs Comptoirs. Elle est trop plaisante pour l'oublier, mais je ne réponds pas de la verité: car je la tiens d'une personne dont je ne dois pas répondre. *Histoire
d'un en-
voi de
Singes.*

Ce Commis ayant demandé congé pour faire un voyage en France pour ses affaires particulieres, eut ordre d'un des Directeurs généraux d'apporter avec lui quatre ou cinq singes, il avoit écrit tout

1698. au long, & non en chiffre, quatre ou cinq cent singes. Ce pauvre Commis ne pouvoit que penser d'une pareille commission, ni quel pais on vouloit peupler de ces sortes d'animaux. Il se donna de grands mouvemens pour rassembler ce nombre, & pour faire préparer dans le Vaisseau les cages & les cabanes pour les enfermer. Malgré tous ses soins, il ne pût trouver le nombre qu'on lui avoit marqué; il fallut qu'il se contentât d'environ trois cent trente qu'il fit embarquer, qui, à la reserve de ceux qui tomberent à la mer arriverent à bon port à la Rochelle. Ce Commis ne manqua pas d'aller aussi-tôt saluer le Directeur qui lui avoit écrit, & celui-ci lui ayant demandé, s'il avoit apporté les singes qu'il lui avoit demandez, ce pauvre Commis lui répondit en tremblant qu'il n'avoit pû executer entierement ses ordres, & que dans la traversée, quelques-uns étoient tombé à la mer, de sorte qu'il n'en restoit qu'environ trois cent dix. On peut juger de l'étonnement du Directeur, si le fâcha très-fort contre le Commis, lui dit, qu'il ne lui avoit demandé que quatre ou cinq singes, & que s'il en avoit apporté davantage ce feroit pour son compte, & qu'il lui feroit payer le préjudice qu'une pareille Cargaison avoit causé à la Compagnie. Le Commis qui vit ou cette affaire pouvoit aller, mit la Lettre du Directeur au Greffe, pour la mieux conserver, & lui en fit signifier une copie collationnée. Celui-ci se voyant convaincu par sa propre écriture d'avoir demandé quatre ou cinq cent singes, fut obligé de se charger de cette belle marchandise, qui lui servit pour faire de magnifiques presens à ses confreres & à ses amis.

Or de Guinée. L'or que l'on tire de Guinée est en poudre, ou en grains. Les Negres qui l'apportent à bord des Vaisseaux ou aux Comptoirs, le falsifient autant qu'il leur

est possible, en y mêlant de la limaille de cuivre, & de ces grosses épingles jaunes qu'on leur apporte d'Europe. Plusieurs Marchands y ayant été attrapez, en ont fait des plaintes aux Rois du pais qui n'étant pas en état de leur faire justice, ou par impuissance, ou par mauvaise volonté, la plupart n'ayant guères plus d'honneur que leur Sujets, chacun se fait justice à soi-même. Ainsi quand un Negre apporte de l'or, on le pese en sa présence, & on le met aussi-tôt dans l'eau forte. Si l'or est falsifié, cela se connoît sur le champ par la couleur verte que prend l'eau forte, qui provient de la dissolution du cuivre qui étoit mêlé avec l'or. On pese ensuite l'or qui reste dans l'eau forte, & comme on ne trouve plus le même poids, on met le Marchand aux fers, il est fait Esclave en punition de sa fraude, sauf à lui à se racheter, s'il le peut faire, avant que les Vaisseaux partent, ce qui n'est pas fort facile pour l'ordinaire.

Les Rois de la Côte de Guinée, & de toute cette partie d'Afrique, qui est depuis le Cap-Verd, jusqu'à celui de Bonne-Esperance, n'ont pas des Royaumes fort étendus. Cette multiplicité d'Etats différens produit une grande diversité de langages; de maniere que dans quarante ou cinquante lieux de Côte, ou de Pais, on trouve souvent quatre ou cinq Langues différentes.

La plus étendue de toutes ces Langues, du moins autant que je l'ai pû apprendre par beaucoup de gens qui ont fréquenté ces pais-là, & par ma propre expérience, est celle qui se parle au Royaume d'Aïda & de Juda. Nous appelons Aradas les Negres qui viennent de cette Côte, & j'ay vû que tous ceux des environs de ce pais à soixante ou quatre-vingt lieux à l'Est & à l'Ouest, entendoient ou parloient la Langue qu'on par-

1698.

Tromperie des Negres, et le remède qu'on y a apporté.

Différentes langues sur les Costes d'Afrique.

1698.
Langue
du Ro-
yaume
d'Arda
et des
envi-
rons.

le à Arda. Elle est fort facile. Les verbes n'ont que trois tems, le present, le passé & le futur. Les noms ne se déclinent point, il n'y a que l'article qui change. Elle a beaucoup d'adverbes, & quoiqu'elle paroisse stérile, elle ne laisse pas des'exprimer assez bien.

Comme une partie de nos Negres du Fonds Saint Jacques étoient Aradas, & qu'il m'étoit important de sçavoir ce qui se passoit entre-eux. J'en obligeai un de me donner quelques principes de cette Langue, & en très-peu de tems j'en sçûs assez pour comprendre tout ce qu'ils disoient, & pour leur expliquer mes pensées.

Religion
des Ne-
gres.

Presque tous les Negres sont Idolâtres. Il n'y a que ceux des environs du Cap-Verd, dont quelques-uns sont Mahométans. Quand on apporte de ceux-ci aux Isles, il faut se garder de s'en charger: car outre qu'ils n'embrassent jamais la Religion Chrétienne, ils sont encore sujets au péché abominable, qui fit périr les quatre Villes infames; & il est de la dernière conséquence que ce vice ne s'introduise pas parmi les Negres, ni dans le pais.

Il ne
faut
point
acheter
des Mar-
chands
ou Vo-
leurs de
Negres.

Il est encore très dangereux d'acheter ceux qui ont fait dans leur pais le métier de Marchand ou de Voleur de Negres. Il faut s'informer soigneusement de ce point, & pour cela avoir avec soi quelque Negre qui sçache la langue de ceux qu'on veut acheter, afin de sçavoir qui ils étoient, & ce qu'ils faisoient dans leur pais. Lorsqu'on achete de ces Marchands de Negres, il faut s'attendre qu'ils feront une fin malheureuse, parce qu'étant reconnus par ceux qu'ils ont dérobés & vendus, ceux-ci cherchent à les tuer, ou à les empoisonner, & n'y manquent guères, & eux s'en défiant, tâchent de les prévenir, & ces pertes retombent sur le Propriétaire. Il vaut donc bien mieux

faire ses diligences pour être bien informé de l'état des Negres qu'on veut acheter, que de s'exposer à des pertes considérables en achetant ces sortes de Marchands.

Presque tous les Negres qui sortent de leur pais en âge d'homme sont forciers, ou du moins ils ont quelque teinture de magie, de forcelerie, & de poison. Ce que j'ai rapporté dans la premiere Partie de ces Memoires en doit convaincre les plus incredules. Ce que je vais dire paroitra plus surprenant, je ne crois pas cependant qu'on en puisse douter, puisque j'en ai les certificats entre les mains.

Monsieur le Comte de Gennes Commandant une Escadre de Vaisseaux du Roi ayant pris le Fort de Gorée en 1696. fit charger sur deux de ses Vaisseaux les Negres qu'il trouva dans les Magazins des Anglois, & les fit partir pour les Isles Françaises. Un de ces Vaisseaux avoit quelques Negresses fort habiles dans ces sciences diaboliques, qui pour s'exem-
pter de faire le voyage arrêterent si bien le Vaisseau, que le chemin qu'on fait ordinairement en deux fois vingt-quatre heures ne pût être achevé en sept semaines, que le Vaisseau resta comme s'il eût été cloüé dans le même endroit à quelques lieues de terre, quoique le vent eût toujours été très-bon. Un événement si extraordinaire fit peur aux Officiers & à l'Equipage, qui ne pouvant découvrir la cause de cet enchantement, ne pouvoient y apporter de remede. Les eaux & les vivres commençant à manquer, la mortalité se mit parmi les Negres, ils furent obligés d'en jeter une partie à la mer. Quelques-uns se plainquirent en mourant d'une certaine Negresse qu'ils disoient être cause de leur mort, parce que depuis qu'elle les avoit menacés de leur manger le cœur, ils n'avoient fait que déperir, en sentant de grandes douleurs. Le Capitaine du Vaisseau fit ouvrir quelques-uns

1698.

Evene-
ment
prodi-
gieux
causé par
une Ne-
gresse
forciera.

1698. uns de ces Negres, & en effet, on leur trouva le cœur & le foye aussi secs & aussi vuides qu'un balon, quoique d'ailleurs ils parussent dans leur état naturel.

Après quelques reflexions le Capitaine fit prendre la Negresse accusée, la fit attacher sur un Canon & fouetter très-rudemment, pour tirer de sa bouche l'aveu des crimes dont on la chargeoit; comme il sembloit qu'elle ne sentoît pas les coups, le Chirurgien Major du Vaisseau crut que le Prevôt ne la frappoit pas assez vivement, il prit un bout de corde, dont il lui appliqua quelques coups de toute sa force. La Negresse affecta encore plus qu'auparavant de témoigner qu'elle ne sentoît aucune douleur, & dit au Chirurgien, que puisqu'il la maltraitoit sans raison, & sans avoir droit de le faire, elle l'en feroit repentir, & lui mangeroit le cœur. Au bout de deux jours le Chirurgien mourut avec de très-grandes douleurs. On le fit ouvrir, & on lui trouva les parties nobles seches comme du parchemin.

Le Capitaine ne sçavoit à quoi se refoudre après ce qui venoit d'arriver. Il auroit bien pû faire étrangler cette Negresse, où la jeter à la mer; mais il eût peur qu'elle ne fût pas seule, & que ceux qui resteroient de son parti ne se portassent aux dernieres extremitez, il prit le parti de la traiter doucement, & lui fit les plus belles promesses du monde, pourvu qu'elle fit cesser ses malefices. On négocia, & on convint qu'on la remettroit à terre avec deux ou trois autres qu'elle nomma, & elle promit de faire partir le Vaisseau; & pour faire voir à cet Officier quelque échantillon de ce qu'elle sçavoit faire, elle lui demanda s'il avoit des fruits, ou quelque autre chose qu'on pût manger. Il lui dit, qu'il avoit des melons d'eau. Montrez-les-moi, lui dit-elle, & sans que je les touche, ou que je m'en ap-

proche, soyez sûr que je les aurai mangés avant qu'il soit vingt-quatre heures. Il accepta le parti, & lui montra de loin quelques melons d'eau, qu'il renferma aussi-tôt dans un coffre, dont il mit la clef dans sa poche, sans vouloir s'en fier à ses gens. Le lendemain matin la Negresse lui demanda où étoient les melons; il ouvrit le coffre où il les avoit renfermez, & eut beaucoup de joye quand il les vit tous entiers; mais elle fut courte, & se changea dans un étonnement étrange lorsqu'il les voulut prendre pour les lui montrer, les ayant trouvez vuides, n'y restant que la simple peau, étendue comme celle d'un balon, & sèche comme du parchemin. On fut donc obligé de retourner à terre, pour faire de l'eau & des vivres. On y laissa cette malheureuse avec quelques autres de sa compagnie, après quoi le Vaisseau continua son voyage le plus heureusement du monde.

Les Officiers du Fort & du Comptoir Anglois, qui étoient prisonniers dans ce Vaisseau, ont signé le procès verbal de cette aventure: il est en original entre les mains de Madame la Comtesse de Genes, qui m'en a donné une copie, qu'on verra à la fin de ces Mémoires.

Quelques envieux du Commerce des François, ont fait courir le bruit parmi les Negres, que nous ne les achetions, & ne les transportions dans nos Colonies, que pour les manger. Cette calomnie indigne de gens, qui portent le nom de Chrétiens, a été causée que beaucoup de Negres se sont désesperez pendant le voyage, & ont mieux aimé se jeter dans la mer, & se noyer, que d'aller dans un Pais où ils s'imaginoient qu'on les devoit dévorer, comme ils sçavent qu'il se pratique en quelques lieux de l'Afrique. J'ai vu quelquefois arriver des Navires chargez de Negres, qui malgré tout ce qu'on avoit pû faire pendant le voyage, pour leur

1698.

Calomnie contre les François.

1698. leur ôter cette idée de l'esprit, ne pouvoient se rassûrer, & se croire exemts d'aller à la boucherie, que quand ils voyoient un grand nombre de leurs semblables, qui les assûroient qu'on ne les vouloit pas manger, mais seulement les faire travailler.

On visite ou l'on fait visiter les Negres que l'on veut acheter. Il est de la prudence de ceux qui veulent acheter des Negres, de les visiter, ou par eux-mêmes, ou par quelque personne entenduë dans ce métier, pour voir s'ils n'ont point quelque défaut; car quoiqu'ils soient tous nus, & que les parties mêmes que l'on cache avec plus de soin, ne le soient pas trop bien chez eux, & beaucoup moins quand ils sortent du Vaisseau, il est contre la pudeur de faire soi-même cet examen, & d'entrer dans ce détail. On s'en rapporte pour l'ordinaire au Chirurgien de la Maison.

Lorsqu'ils sont achetez, & conduits à l'Habitation, il faut éviter sur toutes choses l'insatiable avarice, & l'horrible dureté de certains Habitans, qui les font travailler tout en arrivant, sans presque leur donner le tems de prendre haleine. C'est n'avoir point du tout de charité, ni de discretion, & n'entendre rien en ses propres interests, que d'en agir en cette maniere. Ces pauvres gens sont fatiguez d'un long voyage, pendant lequel ils ont toujours été attachez deux à deux avec une cheville de fer. Il sont extenuiez de la faim & de la soif, qui ne manquent jamais de les faire souffrir beaucoup pendant la traversée, sans compter le déplaisir où ils sont d'être éloignez de leur Pais, sans esperance d'y jamais retourner. N'est-ce pas le moyen d'augmenter leurs maux & leur chagrin, que de les pousser au travail, sans leur donner quelques jours de repos & de bonne nourriture.

Comment il Il faut après qu'ils sont arrivez à la maison, qu'ils ont mangé, & qu'ils se

font reposez quelques heures, les faire 1698. baigner à la mer, leur faire raser la tête, & leur faire frotter tout le corps avec de l'huile de Palma Christî. Cela dénoüe les jointures, les rend plus souples, & empêche les effets ou les suites du scorbut, s'ils avoient quelque disposition à en être attaquez. Il faut pendant deux ou trois jours humecter avec de l'huile d'olives la farine ou la cassave qu'on leur donne, les faire manger peu & souvent, & les faire baigner soir & matin. Ce regime de vie les dispose à une petite saignée, & a une purgation douce qu'on leur fait prendre. Quelques bonnes que soient les eaux, il faut les empêcher d'en boire du moins à discretion, & encore plus de l'eau-de-vie. Il ne leur faut donner que de la grappe, ou du ouÿcou. C'est ainsi qu'on les garantit des maladies dont ils sont ordinairement attaquez dans les commencemens. Ces bons traitemens joints aux habits qu'on leur donne, & à quelque autre douceur qu'on leur témoigne, les rend affectionnez, & leur fait oublier leur pais, & l'état malheureux où la servitude les réduit.

On peut au bout de sept ou huit jours leur donner quelque leger travail, pour les y accoutumer. La plupart n'attendent pas qu'on les y envoie, ils suivent les autres quand le Commandeur les appelle.

Afin de les mieux dresser, les instruire, & leur faire prendre le train de l'Habitation, il est bon de départir les Negres nouveaux dans les cases des anciens: ceux-ci les recoivent volontiers, soit qu'ils soient de leur pais ou non, ils se font honneur que le Negre qu'on leur a donné, soit mieux entretenu, mieux instruit, & qu'il se porte mieux que celui de leur voisin. Ils en ont tout le soin possible, & le regarde comme leur enfant, mais ils le font manger à part, & coucher dans une autre chambre que la leur; & lorsque le

Mauvais se consume de quelques Habitans touchant les Negres nouveaux.

On doit mettre les Negres nouveaux dans les cases des anciens.

1698. le nouveau venu s'aperçoit de cette distinction, & qu'il en demande la raison, ils lui disent, que n'étant pas Chrétien, il est trop au-dessous d'eux pour manger & dormir dans leur chambre.

Ces manieres font concevoir à ces Negres nouveaux une haute idée de la qualité de Chrétien; & comme ils sont naturellement fort superbes, ils importunent sans cesse leurs Maîtres & leurs Curez afin d'être baptisez; de sorte que si on les vouloit satisfaire, on employeroit les jours entiers à leur enseigner la doctrine & leurs prieres.

Outre le Catechisme, qui se fait en commun soir & matin dans les maisons bien réglées, comme font presque toutes les Habitations des Isles du Vent, on destine ordinairement quelqu'un qui est bien instruit, pour faire la doctrine en particulier aux Negres nouveaux, sans compter que ceux chez lesquels on les a logez ont un soin merveilleux de les instruire, quand ce ne seroit que pour pouvoir dire au Curé, ou à leur Maître, que le Negre qu'on leur a confié, est en état de recevoir le Baptême. Ils lui servent pour l'ordinaire de Parains.

Respect des Negres pour leurs Parains. Il est difficile de s'imaginer jusqu'où va le respect, l'obéissance, la soumission & la reconnoissance que tous les Negres ont pour leurs Parains. Les Créolles mêmes, c'est-à-dire, ceux qui sont nez dans le Païs, les regardent comme leurs peres. J'ai été surpris une infinité de fois de voir comme ils s'acquittoient de ces devoirs.

J'avois un petit Negre, qui étoit le Parain banal de tous les Negres, enfans ou adultes que je baptisois, quand ceux qui se presentoient pour être Parains n'en étoient pas capables, ou pour ne pas savoir bien leur Catechisme, ou pour n'avoir pas fait leurs Pâques, ou parce que j'étois informé qu'ils étoient libertins, ou quand je prévoyois qu'il pouvoit sur-

Tom. II.

venir quelque empêchement pour leur mariage, s'ils contractoient ensemble une affinité spirituelle. J'étois surpris de voir les respects que lui rendoient les Negres qu'il avoit tenu au Baptême. Si c'étoit des enfans, les meres ne manquoient jamais de les lui apporter aux bonnes Fêtes, & si c'étoit des adultes, ils venoient le voir, lui repetoient leur Catechisme & leurs Prieres, & lui apportoit toujours quelque petit présent. Il est vrai qu'il m'en coûtait quelque chose; car il ne manquoit pas de me présenter ses filleuls; & comme je sçavois ce que cela signifioit, je lui donnois quelque argent pour leur distribuer. Il avoit une filleule qui nous appartenait, qui étoit une Negresse de vingt deux à vingt-trois ans, grande, grosse & forte: elle étoit bonne & assez sage, mais elle avoit le malheur de n'avoir pas beaucoup de memoire, ce qui faisoit qu'elle manquoit souvent quand je l'interrogeois. J'en faisois des reproches à son parain, qui ne manquoit pas de la châtier. Elle se mettoit à genoux devant lui pour repeter ses Prieres & son Catechisme, & quand elle manquoit, il lui donnoit des coups de fouet sur les épaules, dont elle le remercioit ensuite, & lui baisoit les pieds. Je lui demandois quelquefois pourquoi elle souffroit que ce petit Negre la battit, elle me répondoit simplement, c'est mon parain.

Dès qu'un Negre a fait tenir son enfant à un autre, il semble qu'il lui ait cédé tout le droit qu'il avoit sur son enfant; de maniere que quand on les veut marier, il faut avant toutes choses qu'ils aient le consentement de leurs parains: les filleuls, & les enfans des parains & maraines s'appellent freres, & souvent s'aiment plus tendrement que leurs veritables freres.

Tous les Negres ont un grand respect pour les vicillards. Ils ne les appellent
G jamais

1698.

*Exem-
ples de
ce res-
pect.*

*Respect
des Ne-*

1608. jamais par leurs noms qu'ils n'y joignent celui de pere. Quoiqu'ils ne soient point leurs parens, ils ne laissent pas de leur obéir, & de les soulager en toutes choses. Ils ne manquent jamais de mettre la cuisiniere de la maison au nombre de leurs meres, & de quelques âge qu'elle soit, ils l'appellent toujours maman.

*Affect-
tion des
Negres
pour
leurs
Maî-
tres.* Pour peu qu'on leur fasse du bien, & qu'on le fasse de bonne grace, ils aiment infiniment leurs Maîtres, & ne reconnoissent aucun péril, quand il s'agit de lui sauver la vie, aux dépens même de la leur. Outre plusieurs exemples que j'ai de leur fidelité, & dont on pourroit faire de gros volumes, j'en vais rapporter un seul qui m'a touché de bien près.

Le jour que les Anglois firent leur descente à la Guadeloupe, je passois avec trois ou quatre de nos Negres pour aller à un poste donner quelques ordres de la part du Gouverneur. J'étois à cheval, & je regardois les chaloupes des ennemis qui retournoient à leurs bords, quand je me sentis saisir tout d'un coup, & tirer hors de la selle. Je fus surpris, mais j'en connus la raison dans le moment ayant entendu une décharge de quarante ou cinquante coups de fusil qu'on faisoit sur moi, qui couperent des branches de tous côtez, & qui m'auroient touché infailliblement si je fusse demeuré à cheval. C'étoient les Negres qui m'accompagnoient qui ayant découvert les ennemis de l'autre côté d'une ravine sur le bord de laquelle je marchois, & que je n'appercevois pas, m'avoient enlevé de dessus mon cheval, & s'étoient jettés entre les ennemis & moi.

J'ai dit, qu'ils se tiennent infiniment obligez du bien qu'on leur fait, mais il faut qu'on le leur ait fait de bonne grace: car comme ils sont fort glorieux, si on n'en use pas bien avec eux, ils n'en ont presque aucune reconnoissance, & té-

moignent leur mécontentement par la 1698,
maniere dont ils recoivent ce qu'on leur donne.

Ils sont naturellement éloquens, & *Les Ne-
gres sont
élo-
quens.* ils savent fort bien se servir de ce talent, quand ils ont quelque chose à demander à leurs Maîtres, ou lorsqu'il s'agit de se défendre de quelque accusation qu'on fait contre-eux, il faut les écouter avec patience, si on veut en être aimé. Ils entendent merveilleusement bien à vous représenter adroitement leurs bonnes qualitez, leur assiduité à vôtre service, leurs travaux, le nombre de leurs enfans, & leur bonne éducation: après cela ils vous font une énumération de tous les biens que vous leur avez fait, dont ils vous font des remerciemens très-respectueux qu'ils finissent par la demande qu'ils se font proposée de vous faire. Si la chose est faisable, comme elle l'est ordinairement, il faut la leur accorder sur le champ, & de bonne grace; & si on ne peut pas, on doit leur en dire la raison, & les renvoyer contents en leur donnant quelque bagatelle. On ne sçauroit croire combien cela les gagne, & combien cela les attache.

Lorsqu'ils ont quelque different ensem- *Leur
maniera
d'agir
quand
ils ont
quelque
diffé-
rens.* ble, ils viennent devant leur Maître, & plaident leur cause sans s'interrompre l'un l'autre, & sans se choquer. Quand le Demandeur a chevé de parler, il dit à sa Partie qu'elle peut dire ses raisons, & il les écoute aussi tranquillement que l'autre a écouté les siennes. Comme ce sont ordinairement des bagatelles, & tout au plus quelques poules perdues, dont ils croient pouvoir accuser leurs voisins, je vuidois bien-tôt ces sortes de procès. Je m'informois bien si la perte étoit réelle, après quoi pour les mettre d'accord, je payois la poule quand j'étois sûr qu'elle n'avoit pas été derobée, je leur faisois donner un coup d'Eau-de-Vie, & les renvoyois en paix. Mais quand

ils

1698. ilss'étoient querellez ou battus, ou qu'ils avoient volé quelque chose, je les faisois châtier severement. Car comme il faut avoir de la bonté & de la condescendance pour eux, il faut aussi avoir de la fermeté, pour les tenir dans leur devoir, & les y remettre quand ils s'en écartent. Ils souffrent avec patience les châtimens quand ils les ont mérités, mais ils se laissent aller à de grandes extrémités, lorsqu'on les fait maltraiter sans raison, par passion ou emportement, & sans les vouloir entendre.

C'est une règle générale de ne les menacer jamais. Il faut les faire châtier sur le champ, s'ils l'ont mérité; ou leur pardonner, si on le juge à propos. Parce que la crainte du châtiment les oblige souvent à s'enfuir dans les bois, & à se rendre marons; & quand ils ont une fois goûté cette vie libertine, on a toutes les peines du monde à leur en faire perdre l'habitude.

Rien n'est plus propre à les retenir, & les empêcher de s'échaper, que de faire en sorte qu'ils aient quelque chose dont ils puissent tirer du profit, comme des volailles, des cochons, un jardin à tabac, à cotton, des herbages ou autres choses semblables. S'ils s'absentent, & que dans l'espace de vingt-quatre heures ils ne reviennent pas d'eux-mêmes, ou accompagnés de quelque voisin, ou de quelque ami qui demande leur grâce, ce qu'on ne doit jamais refuser, il n'y a qu'à confisquer les biens qu'ils peuvent avoir. C'est une peine pour eux bien plus rude, & qui les fait rentrer en eux-mêmes bien plus vite que les châtimens ordinaires quelque rudes qu'ils puissent être. Un pareil exemple de confiscation suffit pour empêcher tous les Nègres d'une Habitation de tomber peut-être jamais dans une semblable faute.

Il s'aiment beaucoup les uns les au-

tres, & se secourent fort volontiers dans leurs besoins. Il arrive souvent, que si un d'eux fait une faute, ils viennent tous en corps demander la grâce, ou s'offrir à recevoir pour lui une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils se passent quelquefois de manger, pour avoir de quoi regaler, ou soulager ceux de leur pays qui les viennent visiter, & qu'ils savent être en nécessité.

Ils aiment le jeu, la danse, le vin, l'eau-de-vie, & leur complexion chaude les rend fort addonnées aux femmes. Cette dernière raison oblige de les marier de bonne heure, afin de les empêcher de tomber dans de grands désordres. Ils sont jaloux, & se portent aux dernières extrémités quand ils se sentent offensés sur ce point-là.

Le jeu qu'ils jouent dans leur pays, & qu'ils ont aussi apporté aux Isles, est une espèce de Jeu de dez. Il est composé de quatre bouges ou coquilles qui leur servent de monnoye. Elles ont un trou fait exprès dans la partie convexe assez grand pour qu'elles puissent tenir sur ce côté là aussi aisément que sur l'autre. Ils les remuent dans la main comme on remue les dez, & les jettent sur une table. Si tous les côtes trouvez se trouvent dessus, ou les côtes opposées, ou deux d'une façon, & deux d'une autre, le joueur gagne; mais si le nombre des trous, ou des dessous est impair, il a perdu.

Il y a beaucoup de Nègres Créolles, qui ont appris à jouer aux cartes en voyant jouer leurs Maîtres. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais manié de cartes, & il ne faut rien négliger pour leur en faire perdre l'habitude: car il est sûr que rien au monde ne les rend plus fripons, plus faineans que l'amour & l'exercice du jeu.

La danse est leur passion favorite, je ne croi pas qu'il y ait Peuple au monde qui y

1698.

ils s'aiment beaucoup.

Jeu de coquilles ordinaire aux Nègres.

Les Nègres aiment la danse.

Comme il faut les punir quand ils vont marons.

1698. soit plus attaché qu'eux. Quand les Maîtres ne leur permettent pas de danser dans l'Hibitation, ils feront trois ou quatre lieues après qu'ils ont quitté le travail de la Sucrierie le Samedi à minuit, pour se trouver dans quelque lieu où ils sçavent qu'il y a une danse.

*Danse
appelée
calenda.*

Celle qui leur plaît davantage, & qui leur est plus ordinaire est le calenda, elle vient de la Côte de Guinée, & suivant toutes les apparences du Royaume d'Arda. Les Espagnols l'ont apprise des Negres, & la dansent dans toute l'Amerique de la même maniere que les Negres.

Comme les postures & les mouvemens de cette danse sont des plus deshonnêtes, les Maîtres qui vivent d'une maniere réglée, la leur défendent, & tiennent la main afin qu'ils ne la dansent point; ce qui n'est pas une petite affaire: car elle est tellement de leur goût, que les enfans qui n'ont presque pas la force de se soutenir tâchent d'imiter leurs peres & meres à qui ils la voyent danser, & passeroient les jours entiers à cet exercice.

Pour donner la cadence à cette danse, ils se servent de deux tambours faits de deux troncs d'arbres creusés d'inégale grosseur. Un des bouts est ouvert, l'autre est couvert d'une peau de brebis ou de chevre sans poil, gratée comme du parchemin. Le plus grand de ces deux tambours qu'ils appellent simplement le grand tambour, peut avoir trois à quatre pieds de long sur quinze à seize pouces de diametre. Le petit qu'on nomme le baboula a à peu près la même longueur, sur huit à neuf pouces de diametre. Ceux qui battent les tambours pour regler la danse, les mettent entre leurs jambes, ou s'affoient dessus, & les touchent avec le plat des quatre doigts de chaque main. Celui qui touche le grand tambour, bat avec mesure & posément; mais celui qui touche le baboula bat le plus vite qu'il peut,

*Tam-
bours
dont les
Negres
se ser-
vent
pour
danser
le calen-
da.*

*Maniere
de les
toucher.*

1698. & sans presque garder de mesure, & comme le son qu'il rend est beaucoup moindre que celui du grand tambour, & fort aigu, il ne sert qu'à faire du bruit, sans marquer la cadence de la danse, ni les mouvemens des danseurs.

Les danseurs sont disposés sur deux lignes, les uns devant les autres, les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre. Ceux qui sont las de danser & les spectateurs font un cercle autour des danseurs & des tambours. Le plus habile chante une chanson qu'il compose sur le champ, sur tel sujet qu'il juge à propos, dont le refrain qui est chanté par tous les spectateurs, est accompagné de grands battemens de main. A l'égard des danseurs, ils tiennent les bras à peu près comme ceux qui dansent en jouant des castagnettes. Ils sautent, font des virevoltes, s'approchent à deux ou trois pieds les uns des autres, se reculent en cadence jusqu'à ce que le son du tambour les avertisse de se joindre en se frapant les cuisses les uns contre les autres, c'est-à-dire, les hommes contre les femmes. A les voir, il semble que ce soient des coups de ventre qu'ils se donnent, quoiqu'il n'y ait cependant que les cuisses qui suportent ces coups. Ils se retirent dans le moment en piroüettant, pour recommencer le même mouvement avec des gestes tout-à fait lascifs, autant de fois que le tambour en donne le signal, ce qu'il fait souvent plusieurs fois de suite. De tems en tems ils s'entrelassent les bras, & font deux ou trois tours en se frapant toujours les cuisses, & se baisans. On voit assez par cette description abrégée combien cette danse est opposée à la pudeur. Avec tout cela, elle ne laisse pas d'être tellement du goût des Espagnols Creolles de l'Amerique, & si fort en usage parmi eux, qu'elle fait la meilleure partie de leurs divertissemens, & qu'elle entre même dans leurs devotions. Ils la dansent dans leurs

*Disposi-
tion &
mouve-
mens
des dan-
seurs.*

Egli-

1698. Eglises, & à leurs Processions, & les Religieuses ne manquent guère de la danser la nuit de Noël sur un théâtre élevé dans leur Chœur, vis-à-vis de leur grille, qui est ouverte, afin que le Peuple ait sa part de la joye que ces bonnes ames témoignent pour la naissance du Sauveur. Il est vrai qu'elles n'admettent point d'hommes avec elles pour danser une danse si devotte. Je veux même croire qu'elles la dansent avec une intention toute pure, mais combien se trouvent-ils de spectateurs qui n'en jugent pas si charitablement que moi?

On a fait des Ordonnances dans les Isles, pour empêcher les calendas non-seulement à cause des postures, indecentes, & tout-à-fait lascives, dont cette danse est composée, mais encore pour ne pas donner lieu aux trop nombreuses assemblées des Negres, qui se trouvant ainsi ramassés dans la joye, & le plus souvent avec de l'Eau-de-vie dans la tête, peuvent faire des revoltes, des soulèvements, ou des parties pour aller voler. Cependant malgré ces Ordonnances, & toutes les précautions que les Maîtres peuvent prendre, il est presque impossible de les en empêcher, parce que c'est de tous leurs divertissemens celui qui leur plaît davantage, & auquel ils sont plus sensibles.

Les Negres de Congo ont une danse tout-à-fait opposée à celle-là. Les danseurs hommes & femmes se mettent en rond, & sans bouger d'une place, ils ne font autre chose que lever les pieds en l'air, & en frapper la terre avec une espece de cadence, en tenant le corps à demi courbé les uns devant les autres, marmottant quelque histoire qu'un de la compagnie raconte, à laquelle les danseurs répondent par un refrain, pendant que les spectateurs battent des mains. Cette danse n'a rien qui choque la pudeur, mais

aussi elle est très-peu divertissante. Les Negres Mines dansent en tournant en rond, le visage hors du cercle qu'ils décrivent. Ceux du Cap-Verd & de Gambie ont encore des danses particulieres; mais il n'y en a point dont tous en general s'accomodent mieux que du calenda. Les goûts sont differens, & il n'est pas permis d'en juger.

Pour leur faire perdre l'idée de cette danse infame, on leur en a appris plusieurs à la Françoisé comme le menuet, la courante, le passépié & autres, aussi bien que les branles & danses rondes, afin qu'ils puissent danser plusieurs à la fois, & sauter autant qu'ils en ont envie. J'en ai vu quantité qui s'acquittoient très-bien de ces exercices, & qui avoient l'oreille aussi fine, & les pas aussi mesurez, que bien des gens qui se piquent de bien danser.

Il y en a parmi eux qui jouent assez bien du violon, & qui gagnent de l'argent à jouer dans les assemblées, & aux festins de leurs mariages. Ils jouent presque tous d'une espece de guitarre, qui est faite d'une moitié de callebasse couverte d'un cuir raclé en forme de parchemin, avec un manche assez long. Ils n'y mettent que quatre cordes de soye ou de pitte, ou de boyaux d'oiseaux séchez, & ensuite préparez avec de l'huile de Palma Christi. Ces cordes sont élevées d'un bon pouce au-dessus de la peau qui couvre la callebasse; par le moyen d'un chevalet. Ils en jouent en pinçant, & en battant. Leur musique est peu agreable, & leurs accords peu suivis. Il y a cependant des gens qui estiment cette harmonie autant que celle des paisans Espagnols & Italiens qui ont tous des guitarres, & en jouent très-mal. Je ne sçai s'ils ont raison.

Il est très-à-propos d'avoir toujours tous ses Esclaves chez soi les Fêtes & les Dimanches, non-seulement pour remedier

Devotion des Espagnols en dansant le calenda.

Les Officiers du Roi ont défendu le calenda.

Danse des Negres de Congo.

Danse à la Françoisé qu'on enseigne aux Negres.

Espece de guitarre dont les Negres se servent.

1693. aux accidens du feu qui peut s'allumer dans les Canes, ou pour d'autres besoins, mais encore pour les empêcher de courir chez les voisins, & y commettre quelque desordre. J'aimois mieux permettre aux nôtres de danser toutes sortes de danses, excepté le calenda, que de les laisser aller dehors. Je payois assez souvent le violon, & je leur faisois donner quelques pots d'Eau-de-Vie pour se divertir tous ensemble. Je croi bien que malgré toutes mes précautions, ils dansoient le calenda de toutes leurs forces, lorsqu'ils ne craignoient pas d'être découverts. Leur passion pour cette danse est au-delà de l'imagination; les vieux, les jeunes, & jusqu'aux enfans, qui a peine se peuvent soutenir. Il semble qu'ils l'aient dansée dans le ventre de leurs meres.

Respect que les Negres exigent de leurs femmes. Tous les Negres aiment à paroître, & à être bien vêtus, sur tout quand ils vont à l'Eglise, aux Mariages de leurs amis, ou faire quelque visite. Ils travaillent encore davantage, & s'épargnent tout ce qu'ils peuvent, afin que leurs femmes & leurs enfans soient mieux habillez que les autres. Cependant il est rare que le mari fasse manger sa femme avec lui, quelque amitié qu'il ait pour elle. Ils sçavent fort bien les faire souvenir du respect qu'elles leur doivent. Il n'y a que la jeunesse qui dans le commencement de leur mariage donnent un peu plus de liberté aux femmes, & mangent quelquefois ensemble.

Histoire sur ce sujet.

J'ai souvent pris plaisir à voir un Negre Charpentier de notre Maison de la Guadeloupe lorsqu'il dînoit. Sa femme & ses enfans étoient autour de lui, & le servoient avec autant de respect que les domestiques les mieux instruits servent leur Maître; & si c'étoit un jour de Fête ou de Dimanche, ses gendres & ses filles ne manquoient pas de s'y trouver, & de lui

apporter quelques petits presens. Ils faisoient un cercle autour de lui, & l'entretenoient pendant qu'il mangeoit. Lorsqu'il avoit fini, on lui apportoit sa pipe, & pour lors il leur disoit gravement allez manger vous autres. Ils lui faisoient la reverence, & passaient dans une autre chambre, où ils alloient manger tous ensemble avec leur mere.

Je lui faisois quelquefois des reproches de sa gravité, & lui citois l'exemple du Gouverneur qui mangeoit tous les jours avec sa femme; à quoi il me répondoit que le Gouverneur n'en étoit pas plus sage: qu'il croioit bien que les blancs avoient leurs raisons, mais qu'ils avoient aussi les leurs; & que si on vouloit prendre garde combien les femmes blanches sont orgueilleuses & défobéissantes à leurs maris, on avoueroit que les Negres qui les tiennent toujours dans le respect & la soumission, sont plus sages, & plus expérimentez que les blancs sur cet article.

Les Negres font dire des Messes pour leurs amis qui sont morts. J'ai déjà remarqué que les Negres s'aiment beaucoup entr'eux, & qu'ils se secourent volontiers les uns les autres. Cette amitié paroît sur tout quand ils sont malades, & dure encore après leur mort. Si quelqu'un d'eux vient à mourir, soit qu'il ait des parens ou non, tous les Negres de l'Habitation le pleurent, & font des cris épouvantables. Tous les amis & compatriotes du défunt ne manquent pas de venir aussi-tôt qu'ils le peuvent faire, & d'aller prier Dieu sur sa fosse, & s'ils ont de l'argent, ou des volailles, ils les portent au Curé pour faire dire des Messes pour le défunt.

Lorsqu'il mouroit quelque Negre de notre Habitation, ses parens & amis ne manquoient pas de m'apporter des volailles pour faire dire des Messes. Je les refusois, & je leur promettois de dire la Messe à leur intention, sans prendre de

re-

1698. retribution. Je m'aperçûs qu'ils étoient mécontents de mon procédé, & je fus averti qu'ils murmuroient hautement contre moi, parce qu'ils croient que les prières pour les défunts ne leur profitent qu'autant qu'elles font payées. J'ai fait en vain tout ce que j'ai pu, pour leur faire perdre ces idées; il a fallu pour avoir la paix recevoir les volailles qu'ils m'apportoient, sauf à moi à prendre mon tems pour les leur payer sous quelque prétexte quand l'occasion s'en présenteroit. Je n'avois pas le même scrupule pour les Negres qui n'étoient pas de notre Maison: car à leur égard, je me souvenois bien que celui qui sert à l'Autel, doit vivre de l'Autel.

Les Negres font un festin le soir de leur fête, & les enfans le continuent après la mort de leur pere. La plupart des Negres, pour peu qu'ils soient accommodez, ne manquent pas de faire un petit festin à leurs parens, & à leurs amis, le jour de leur fête: les enfans se croient chargez de cette obligation après la mort de leur pere. S'ils meurent sans laisser d'enfans, leurs parens, leurs amis, & sur tout leurs filleuls se chargent de ce soin, & continuent ce petit regal. Quand leurs moyens ne suffisent pas, ils viennent prier leurs Maître d'entrer dans une partie de la dépense, en leur donnant quelque bouteille d'Eau-de-Vie pour la fête. Pour peu qu'on soit raisonnable, on ne leur refuse pas ces bagatelles. Ils ne manquent jamais d'y convier ceux que le défunt avoit coutume d'y appeller, sans compter tous ceux de l'Habitation qui ont droit de s'y trouver, & qui pour l'ordinaire n'y viennent jamais les mains vuides. Après qu'ils sont assemblez, celui qui les a invitez leurs fait un petit discours à la louange de celui dont ils renouvelle la fête: il leur dit ses bonnes qualitez, il exagere la perte qu'ils ont faite par sa mort, & conclut en les priant de se souvenir delui dans leurs prieres, & de se joindre à lui pour prier Dieu pour le re-

pos de son ame. Alors ils se mettent tous à genoux, & recitent toutes les prieres qu'ils sçavent; après ils mangent ce qui est apporté, & boivent à la santé du défunt.

Les Negres Aradas estiment beaucoup la chair de chien, & la préfèrent à toutes les autres. Un festin parmi eux seroit regardé comme très-médiocre, si la principale piece n'étoit pas un chien roti. Quand ils n'en ont point, & qu'ils n'en peuvent pas voler, ils donnent un cochon deux fois aussi gros pour en avoir un. Nos Negres Creolles n'en mangent point, ceux mêmes qui descendent de pere & mere Aradas. Ils regardent comme une grande injure d'être appelez mangeurs de chiens. J'ai vu plusieurs fois de ces festins d'Aradas, où il y avoit un chien roti. L'odeur en étoit bonne, & la chair me paroissoit très-délicate. J'ai eu souvent envie d'engôuter, la honte plutôt que la repugnance m'en a empêché. Je sçai pourtant bien que dans une necessité pressante, je ne mourrois pas de faim, si je trouvois des chiens.

Les Negres Aradas ne sont pas les seuls qui mangent des chiens, la plupart des Sauvages de Canada, au rapport des voyageurs les regardent comme un mets délicieux, & ce qui fait le plat d'honneur de leurs festins; de maniere que quand il est tems de s'asseoir pour manger, le maître du festin dit tout haut, le chien est cuit: & il me semble que dans la grande Tartarie & autres Pais qui en font voisins on châtre les chiens pour les engraisser plus facilement, & les manger.

C'est une chose étonnante de voir comment les chiens abboient & poursuivent ces mangeurs de chiens, sur tout quand ils sentent qu'ils en ont mangé récemment. Dès qu'il y a un chien roti dans une case, on en est bien-tôt averti: car tous les chiens viennent heurler autour,

com-

1698. comme s'ils vouloient plaindre la mort de leur compagnon, ou se venger des meurtriers.

*Les cases
des Ne-
gres.*

Les cases des Negres, du moins pour la plupart, sont assez propres. Un des devoirs du Commandeur est d'y avoir l'œil, & quand on en bâtit de nouvelles, d'y faire observer la simetrie, & l'uniformité, les faisant toutes d'une même longueur, largeur & hauteur, toutes de file, faisant une ou plusieurs rues, selon la quantité de Negres qu'on a. On leur donne pour l'ordinaire trente pieds de long sur quinze de large. Si la famille n'est pas assez nombreuse pour occuper tout ce logement, on le partage en deux dans le milieu de sa longueur. Les portes qui sont aux pignons répondent sur deux rues, lorsque la maison sert à deux familles; mais quand elle est occupée par une seule famille, il n'y faut souffrir qu'une porte. On couvre ces maisons avec des têtes de Canes, de Roseaux, ou de Palmistes. On les pallissade ou environne avec des roseaux ou des clayes faites de petites gaulettes pour soutenir un torchis de terre grasse & de bouze de vache sur lequel on passe un lit de chaux.

*Il y a
toujours
du feu
dans les
cases des
Negres.*

Les Negres ont grand soin que leurs cases soient bien closes, parce qu'ils sont fort sensibles au froid qui est piquant pendant la nuit. Les chevrons & la couverture descendent souvent jusqu'à terre, & sont à côté des cases de petits appendis, où leurs cochons & leurs volailles se mettent à couvert. Il est rare qu'ils fassent plus d'une fenêtre, elle est toujours au pignon, parce que la porte leur donne assez de jour. Il y en a qui font une petite case à côté de la leur où ils font leur feu, & leur cuisine, mais la plupart le font dans leur case, où ils entretiennent aussi du feu toute la nuit. C'est ce qui fait que leurs cases sont toujours entumées, & qu'eux-mêmes contractent

une odeur de tumée & de bouquin, qu'ils sentent avant qu'ils se soient lavés, à laquelle on a bien de la peine à s'acoutumer. Leurs lits sont de petits cabinets qu'ils pratiquent dans la division qu'ils font de leurs maisons. Le mari & la femme ont chacun le leur, & dès que les enfans ont sept ou huit ans on les sépare pour éviter qu'ils ne commencent de trop bonne heure à offenser Dieu: car il n'y a point de Nation au monde plus portée au vice de la chair que celle-là. On en jugera par ce que je vais dire.

Je fus averti un jour que sept ou huit petits Negres & Negresses étoient sous des bananiers où ils faisoient des actions qui passaient leur âge, & qui montraient une très-grande malice. Le plus âgé n'avoit pourtant qu'environ neuf ans. J'allai les trouver, & les ayant pris en flagrant-délit, j'ordonnai à la cuisiniere de la Maison de les fouetter d'importance. A peine cette execution étoit elle commencée qu'un de nos vieux Negres me vint prier de faire cesser, parce qu'il avoit quelque chose à me dire. Je voulus bien avoir cette complaisance pour lui, & je dis à la cuisiniere de s'arrêter. Ce Negre me demanda, s'il n'étoit pas vrai, que j'avois mis un tel Negre qu'il me nomma, avec le Tonnelier pour apprendre à faire des barriques. Je lui dit qu'oui. Hé bien me dit-il, t'a-t-il apporté des barriques? Je lui répondis qu'il ne pouvoit pas encore avoir appris à en faire, parce qu'il n'y avoit que peu de jours qu'il étoit en apprentissage, mais qu'il apprendroit peu à peu, & qu'en suite il en feroit. Toi, tenir esprit, me dit-il, pour Tonnelier, mais toi, bête, pour petits hiches-là, pourquoi toi faire battre eux. Je lui en dis la raison; mais il me repliqua encore une fois que j'étois bête. Hé pourquoi lui dis-je? Parce que me répondit-il, que quand ils seront grands, tu les marieras,

1698.

*Combien
les jeunes
sont por-
tez au
vice de
la chair.*

*Plaisant
raison-
nement
d'un
vieux
Negre
sur ce
sujet.*

&c

1698. & tu voudras qu'ils te fassent des hiches, c'est-à-dire, des enfans, tout aussi-tôt, & comment veux tu qu'ils les fassent, s'ils n'ont pas appris tout doucement quand ils étoient jeunes. Voi M. B. (c'étoit un de nos voisins, qui n'avoit point d'enfans) il n'a point d'enfans, parce qu'il n'a pas appris à en faire quand il étoit petit. Je voulus faire entendre raison à mon harangueur; mais il ne fut pas possible, il en revenoit toujours à dire, que tous les métiers se doivent apprendre de jeunesse, ou qu'autrement on n'est jamais bon ouvrier. Ce Negre étoit étranger, voilà pourquoi je me lui servi des mots de tu & toi, en rapportant quelque chose de son discours: c'est leur maniere, qu'il est impossible de leur faire quitter. Lorsqu'ils viennent un peu âgés dans le País, ils n'apprennent jamais bien le François, & n'ont qu'un baragouin le plus plaissant & le plus naturel du monde.

*Lits des
Negres,
et au-
tres me-
ubles de
leurs
cases.*

Les lits des Negres ne consistent qu'en deux ou trois planches posées sur des traverses, qui sont soutenues par de petites fourches. Ces planches sont quelquefois couvertes d'une natte faite de côtes de balifier, ou de latanier, avec un billot de bois pour chevet. Quand les Maîtres sont un peu raisonnables, ils leurs donnent quelques mechantes couvertures, ou les vieux blanchets, ou quelques grosses toilles pour se couvrir. En ce cas c'est au Commandeur à avoir soin de les leur faire laver de tems en tems, aussi bien que leurs nattes, à cause des puantes & des poux, à quoi ils sont fort sujets. Par la même raison, il faut leur faire laver souvent leurs habits, & leur faire raser la tête. Le reste de leurs meubles consistent en des callebasses, des couës, des canaris, des bancs, des tables, quelques ustenciles de bois, & quand ils sont un peu accommodés, en

Tom. II.

un coffre ou deux pour serrer leurs hardes. 1698

On laisse pour l'ordinaire une espece de quinze à vingt pieds entre chaque case, afin de pouvoir remedier au feu, quand ils s'allume dans quelqu'une, ce qui n'arrive que trop souvent. Ils terment quelquefois ces espaces avec une palissade, & se servent de ce terrain pour renfermer leurs cochons, ou pour faire un petit jardin d'herbes potageres. Dans les Habitations où les Maîtres nourrissent des cochons, il vaut mieux obliger les Negres de mettre les leurs dans le parc du Maître, que de leurs souffrir des parcs particuliers. On les oblige par ce moyen d'avoir soin de ceux du Maître, comme des leurs; & lorsqu'ils veulent vendre ce qui leur appartient, il faut qu'ils en donnent la preference à leur Maître, cela lui est dû; mais il faut aussi qu'il leur paye ce qu'il achete d'eux, autant pour le moins qu'ils le pourroient vendre au Marché. Il y auroit de l'injustice d'en agir autrement.

Il y a une Ordonnance aussi bien faite, qu'elle est mal executée, qui défend de rien acheter des Negres, à moins qu'ils n'ayent un billet de leurs Maîtres, qui spécifie ce qu'ils ont à vendre, avec la permission qu'ils ont de le faire. Cette Ordonnance seroit un moyen assuré pour les empêcher de profiter de leurs vols; mais il y a des gens, & sur tout des regratiers, ou autres gens semblables, qui ne font pas tant de façons, qui achètent tout ce qu'on leur presente, quoiqu'ils voyent fort bien par le bon marché qu'ils en ont, que la chose a été volée; & voilà ce qui entretiens les Negres dans leur pratique de voler.

On donne aux Negres quelques cantons de terre dans les endroits éloignés de l'Habitation, ou proche des bois, pour y faire leurs jardins à tabac, &

*Jardins
des Ne-
gres.*

H

plan-

1698. planter des patates, des ignames, du mil, des choux caraïbes, & autres choses, soit pour leur nourriture, soit pour vendre. C'est une bonne maxime d'avoir soin qu'ils y travaillent, & qu'ils les tiennent en bon état. On leur permet d'y vacquer les Fêtes après le Service Divin, & ce qu'ils retranchent du tems qu'on leur donne pour leurs repas. Ces jardins leur produisent une infinité de commoditez. J'ai connu des Negres, qui faisoient tous les ans pour plus de cent écus de tabac, & autres denrées. Lorsqu'ils sont à portée d'un Bourg, où ils peuvent porter commodément leurs herbages, leurs melons, & autres fruits, ils se regardent comme les heureux du siècle, ils s'entretiennent très-bien, eux & leur famille, & s'attachent d'autant plus à leurs Maîtres, qu'ils s'en voyent protéger & aidez dans leurs petites affaires.

Les Negres sont railleurs J'ai déjà remarqué qu'ils sont vains & glorieux; je dois ajouter qu'ils sont railleurs à l'excès, & que peu de gens s'appliquent avec plus de succès qu'eux à connoître les défauts des personnes, & sur tout des Blancs, pour s'en moquer entr'eux, & en faire des railleries continuelles. Si-tôt qu'ils ont reconnu un défaut dans quelqu'un, ils ne le nomment plus par son nom, mais par quelque sobriquet, qui a du rapport à ce défaut. Ce sobriquet est parmi eux un mystère, qu'il est bien difficile aux Blancs de pénétrer, à moins que sachant leur Langue, on ne le découvre en les entendant se divertir des personnes dont ils parlent par des railleries piquantes, & pour l'ordinaire très-justes. J'ai souvent été surpris des défauts qu'ils avoient remarquez, & de la manière dont ils s'en mocquoient: ce qui m'obligea à apprendre la Langue des Aradas.

Leur fi- delité les Ils sont fort fideles les uns aux autres, & souffriront plutôt les plus rudes châ-

1698. timens que de se déceler. Quand quel-
qu'un de leurs amis est maron, ils le re-
tirent & le cachent dans leurs cases, où
ils ont l'industrie de pratiquer de petits
cabinets doubles, dont il est presque im-
possible des'appercevoir. Ils en ferment
l'entrée d'une manière si juste, & la cou-
vrent de leur bagage si naturellement,
qu'il semble qu'il y a très-long-tems
qu'on n'a pas approché de cet endroit-là,
quoique très-souvent ils ne viennent que
d'en fermer la porte. Leur manière de
cacher ce qu'ils ont dérobé, est assez in-
genieuse. Ils font un trou en terre sous
leur foyer, & après qu'ils y ont mis leur
vol bien empaqueté dans des feuilles, ils
bouchent le trou, & remettent par dessus
les cendres & les charbons, & portent
loin de-là la terre qu'ils en ont tirée.
Quelque chose que ce puisse être, quand
même ce seroit de la viande que les chiens
découvrent à l'odeur, il est impossible de
rien découvrir, à moins qu'on ne soit
stûlé à leurs manières. Lorsqu'ils sont
trouvez saisis de quelque vol, c'est un
plaisir de voir comme ils sont les éton-
nez; il semble à les voir & à les enten-
dre, qu'ils n'y ont aucune part, & que
c'est une piece qu'on leur a faite, pour les
faire maltraiter, & perdre de réputa-
tion, & ils le font avec tant de naïveté,
qu'il faut être habile pour ne s'y pas
laisser tromper. Mais quand ils ont af-
faire à des gens qui les connoissent, leur
dernière ressource est de dire, que c'est
le diable qui les a trompez: & comme
le diable n'est pas toujours-là présent, ni
d'humeur d'avouer ce qu'on lui impute,
on les fait châtier pour le larcin & pour
le mensonge.

Deux exemples suffiront pour faire
voir combien ils sont vains & super-
bes.

Je connoissois que le petit Negre qui
me servoit, avoit ces deux défauts dans
toute

1698.

uns en-
vers les
autres.Leur
manière
de ca-
cher ce
qu'ils
ont vo-
lé.

1698. toute leur étendue. Il avoit de l'esprit autant qu'on en peut avoir, il étoit très-fidèle, très-sage, intelligent, affectionné, j'en recevois plus de service que je n'en devois naturellement attendre d'un enfant de quatorze à quinze ans, puisque je me reposois sur lui du détail de la Maison, & de l'Habitation, qui auroit assurément embarrassé une personne bien plus âgée que lui. Mais avec ces bonnes qualités, il étoit fier & superbe, & jamais je n'ai pu l'en corriger. Lorsqu'il avoit fait quelque faute, je n'avois qu'à lui dire quelque parole de mépris, c'étoit pour lui une plus grande peine, que si on l'avoit écorché. Je lui disois quelquefois pour tâcher de l'humilier, qu'il étoit un pauvre Negre qui n'avoit point d'esprit. Ce mot de pauvre le desoloit, il ne le pouvoit souffrir, il murmuroit entre ses dents lorsqu'il me croyoit fâché tout de bon, mais quand il jugeoit que je ne l'étois pas beaucoup, il prenoit la liberté de me dire, qu'il n'y avoit que les Blancs qui fussent pauvres, qu'on ne voyoit point les Negres demander l'aumône, & qu'ils avoient trop de cœur pour cela. Sa grande joye aussi-bien que des autres domestiques noirs de la Maison, étoit de venir m'avertir qu'il y avoit quelque pauvre qui demandoit l'aumône. Cela est rare, mais cela ne laisse pas d'arriver quelquefois. Ce sont pour l'ordinaire des Matelots, qui après avoir déserté sont tombez malades, & qui à la sortie de l'Hopital n'ont pas assez de force pour travailler; ou des engagez qui ont fini leur tems, & que la paresse ou quelque infirmité empêche de gagner leur vie.

*Exemple
de la
vanité
des
Negres.*

Dès qu'il en paroissoit quelqu'un, il avoit autant de gens pour l'annoncer qu'il y avoit de domestiques dans la Maison, & sur tout le petit Negre qui me servoit, qui ne manquoit jamais de me venir dire avec un air content, & em-

pressé, Mon Pere, il y a à la porte un pauvre Blanc, qui demande l'aumône. Je feignois quelquefois de ne l'entendre pas, ou de ne vouloir rien donner, pour avoir le plaisir de le faire repeter: car je sçavois que c'étoit le comble de sa joye. Mais, mon Pere, me disoit-il, c'est un pauvre Blanc, si vous ne lui voulez rien donner, je vais lui donner quelque chose du mien, moi, qui suis un pauvre Negre. Dieu merci, on ne voit point de Negre qui demande l'aumône. Quand je lui avois donné ce que je voulois envoyer au pauvre, il ne manquoit pas de lui dire, en le lui présentant, tenez pauvre Blanc. Voilà ce que mon Maître vous envoie: & lorsqu'il croyoit que je le pouvois entendre, il le rappelloit pour lui donner quelque chose du sien, afin d'avoir le plaisir de l'appeler encore pauvre Blanc. Il croyoit après cela s'être vengé de tout ce que je lui avois dit, ou fait de mortifiant.

Voici l'autre exemple. Quand je voyois nos Ouvriers travailler mal, ou avec negligence, je leur disois que dans le tems que j'étois Negre, je servois mon Maître avec plus de diligence, & de bonne volonté qu'eux, & que c'étoit à cause de cela que j'étois devenu Blanc. J'avois ensuite le plaisir de les entendre disputer sur la possibilité ou l'impossibilité de cette métamorphose. Je trouvais un jour nôtre Negre Charpentier fort embarrassé, il ne pouvoit venir à bout d'un tenon à queue d'ironde qu'il falloit tailler dans une sabliere qui faisoit un biais assez difficile. Je pris sa règle & son compas, je traçai l'ouvrage, & le fis couper, & la coupe se trouva juste. Mais le remerciement qu'il m'en fit est trop singulier, & marque trop bien leur vanité pour ne le pas mettre ici. Je n'avois jamais voulu croire que vous eussiez été Negre, me dit-il, mais après

1698. cet ouvrage j'en suis persuadé, car il n'y a point de Blanc qui eût assez d'esprit pour le faire.

C'est la coutume de tous les Negres de donner aux Blancs toutes les mauvaises qualitez qui peuvent rendre une personne méprisable, & de dire, que c'est leur fréquentation, & leurs mauvais exemples qui les gâtent. De sorte que s'ils voyent quelqu'un d'entr'eux, qui jure, qui s'enivre, ou qui fasse quelque mauvaise action, ils ne manquent pas de dire de lui avec mépris: c'est un misérable, qui jure comme un Blanc, qui s'enivre comme un Blanc, qui est voleur comme un Blanc, &c.

Simplicité des Negres touchant l'écriture
Cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes n'empêche pas qu'ils ne soient extrêmement simples, sur tout quand ils arrivent de leur pais. Il y a une infinité de choses qu'ils ne peuvent comprendre, & entr'autres comment nous nous faisons entendre nos pensées par le moyen de l'écriture. Ils disent qu'il faut être forcé pour faire parler le papier.

Habits des Negres.
Il est rare que les Negres soient chauffez, c'est-à-dire, qu'ils aient des bas & des fouliers. Il n'y a que quelques personnes de qualité, & encore en très-petit nombre, qui fassent chauffer ceux qui leur servent de laquais. Tous vont ordinairement nus pieds, & ils ont la plante des pieds assez dure, pour se mettre peu en peine de fouliers. De sorte que tous leurs habits consistent en des calçons & une calaque. Mais quand ils s'habillent les Dimanches & les Fêtes, les hommes ont une belle chemise avec des calçons étroits de toile blanche, sur lesquels ils portent une candale de quelque toile ou étoffe legere de couleur. Cette candale est une espece de juppe très-large, qui ne va que jusqu'aux genoux, & même qui n'y arrive pas tout-à-fait. Elle est plissée par la haut, & a une ceinture

1698. comme un calçon, avec deux fentes ou ouvertures qui se ferment avec des rubans sur les hanches, à peu près comme on voit en Italie, & en France ces laquais qu'on appelle des coureurs. Ils portent sur la chemise un petit pourpoint sans basques qui laisse trois doigts de vuide entre lui & la candale, afin que la chemise qui bouffe, paroisse davantage. Quand ils sont assez riches pour avoir des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur, ils en mettent aux poignets & au col de leurs chemises. A leur défaut ils y mettent des rubans. Ils portent rarement des cravattes & des justes au corps. Lorsqu'ils ont la tête couverte d'un chapeau, ils ont bonne mine, ils sont ordinairement bien faits. Je n'ai jamais vu dans tous les lieux de l'Amerique où j'ai été aucun Negre qui fut bossu, boiteux, borgne, louche, ou estropié de naissance. Lorsqu'ils sont jeunes, ils portent deux pendants d'oreilles comme les femmes; mais dès qu'ils sont mariez, ils n'en portent plus qu'un seul.

Les Habitans qui veulent avoir des laquais en forme, leurs font faire des candales & des pourpoints de la couleur, & avec les galons de leurs livrées, avec un turban au lieu de chapeau, des pendants d'oreilles, & un carquant d'argent avec leurs armes.

Habits des femmes Negresses.
Les Negresses portent ordinairement deux jupes quand elles sont dans leurs habits de ceremonie. Celle de dessous est de couleur, & celle de dessus est presque toujours de toile de coton blanche, fine, ou de mouffeline. Elles ont un corset blanc à petites basques, ou de la couleur de leur juppe de dessous avec une échelle de rubans. Elles portent des pendants d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des bracelets, & des colliers de petite rassade à plusieurs tours, ou de perles fausses, avec une croix d'or ou d'argent.

Le

1698. Le col de leur chemise, les manches & les fausses manches sont garnies de dentelle, & leur coëffure est de toile bien blanche, bien fine & à dentelle. Tout ceci doit s'entendre des Negres & Negresses qui travaillent assez en leur particulier pour acheter toutes ces choses à leurs dépens. Car excepté les laquais, & les femmes de chambre, il s'en faut bien que les Maîtres leur donnent tous ces habits, & tous ces ajustemens, ainsi que je l'ai marqué à la fin de ma seconde Partie. Comme les Negresses sont pour l'ordinaire fort bien faites, pour peu qu'elles soient bien habillées elles ont fort bon air, sur tout quand on est fait à leur couleur. Car pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, ils doivent se contenter de les regarder par derrière, autrement elles leur paroîtront justement comme des mouches dans du lait.

En quoi consiste la beauté des Negres. C'est une erreur de croire que nous fassions confister la beauté de nos Negres, dans la déformité de leur visage, dans de grosses lèvres, avec un nez écrasé. Si ce goût a été à la mode en Europe, il ne l'est point aux Isles; on y veut des traits bien réguliers. Les Espagnols plus que tous les autres y prennent garde de fort près, & ne regardent pas à quelques centaines d'écus de plus pour avoir une belle Negresse.

J'en ai vu des deux sexes faits à peindre, & beaux par merveille. Ils ont la peau extrêmement fine, le velours n'est pas plus doux. Plus ils sont d'un beau noir luisant, & plus on les estime. Comme ils ont les pores bien plus ouverts que les blancs, ils suent beaucoup davantage. & sentent mauvais s'ils négligent de se laver. Il est rare qu'on leur fasse des reproches là-dessus quand ils sont proches de la mer ou d'une rivière: car ils sont du naturel des canards.

Les Negres de Sénégal, de Gambie, du Cap-Verd, d'Angolle, & de Congo, sont d'un plus beau noir, que ceux de la Mine, de Juda, d'Isigni, d'Arda, & autres lieux de cette Côte. Généralement parlant ils sont d'un beau noir quand ils se portent bien; mais leur teint change dès qu'ils sont malades, & cela se connoît en eux aussi facilement que dans les Blancs; parce qu'ils deviennent alors d'une couleur de bistre, & même de cuivre. Ils sont fort patients dans leurs maladies; quelques opérations qu'on leur fasse, il est rare de les entendre crier ou se plaindre. On ne peut pas dire que cela vienne d'insensibilité; car ils ont la chair très-délicate, & le sentiment fort vif, mais d'une certaine grandeur d'ame, & d'une intrepidité qui leur fait mépriser le mal, les dangers, & la mort même. J'en ai vu rompre tout vifs, sans qu'ils jettassent aucun cri. On en brûla un au Fort Royal de la Martinique, sans qu'il dit une seule parole; après qu'il fut attaché sur le bucher, il demanda un bout de tabac allumé, qu'on lui mit à la bouche, & qu'il fumoit encore lorsque ses jambes étoient déjà crevées par la violence du feu.

1698.

Les Negres sont fort patients.

Exemples de leur intrepidité, & de leur mépris de la mort.

Il arriva un jour que deux Negres ayant été condamnés, l'un à être pendu, & l'autre à être fustigé au pied de la potence; le Confesseur se méprit, & confessa celui qui ne devoit pas mourir. On ne s'aperçut de la méprise qu'au moment que l'Exécuteur alloit jeter au vent; on le fit descendre, & on confessa celui qui attendoit le fouet au pied de la potence, qui monta l'échelle avec autant d'indifférence, que l'autre en étoit descendu, & comme si ce qui se passoit n'avoit tiré à aucune conséquence.

De cette intrepidité & de ce mépris qu'ils font de la mort, naît une bravoure qui leur est naturelle. Ils en ont

H 3

donné

1698. donné des preuves dans un grand nombre d'occasions, & entr'autres à la prise de Cartagene; & l'on sçait que toutes les Troupes ayant été repoussées vivement à l'attaque du Fort de la Bocachique, les Negres qu'on avoit amenez de Saint Domingue, l'attaquerent d'une maniere si hardie, & avec tant de vigueur, qu'ils l'obligerent à se rendre.

*Actions
de va-
leur des
Negres.*

Ils ont conservé le Quartier du Prêcheur, quand les Anglois attaquèrent le Fort S. Pierre de la Martinique en 1693. & ils les ressierrèrent tellement dans leur Camp de ce côté-là, qu'ils n'osèrent jamais s'en écarter, ni tenter de brûler & de piller le Quartier.

Ils firent parfaitement bien à la Guadeloupe en 1703. où l'on peut dire qu'ils détruisirent plus d'ennemis que tout le reste de nos Troupes. Il y avoit une Compagnie de soixante Negres ou environ, dont près de la moitié étoit de notre Habitation. Un des nôtres tua un Officier Anglois, qui étoit à la tête d'un assez gros détachement, & soutenu du reste de ses compagnons: ils culbutèrent les ennemis, en tuèrent un bon nombre, rapporterent deux tambours, trois hallebardes, & quantité d'armes & d'habits; & notre Negre qui avoit tué l'Officier Anglois, le dépouilla, & m'apporta son épée, son esparton, & son haussecol. Quelques jours après ce Negre vint se plaindre qu'un certain Officier François lui avoit dit de lui apporter ces armes, ou qu'autrement il le maltraiteroit; il me dit, que si cet Officier le voit la main sur lui, il lui casseroit la tête tout comme à un Anglois. Je lui défendis d'en venir à cette extrémité, & lui promis de parler à ce brave. En effet l'ayant trouvé chez le Gouverneur, je lui dis de ne pas songer aux armes Angloises, dont il avoit envie, que s'il en vouloit, il n'avoit qu'à faire comme le Negre qui me

les avoit apportées, & sur tout qu'il ne se mît pas en devoir de le maltraiter, parce que je connoissois le Negre fort résolu à ne rien souffrir. Il suivit mon conseil avec beaucoup de sagesse, & bien lui en prit.

1698.

On a vû par ce que j'ai dit de la nourriture, que les Maîtres sont obligez de donner à leurs Esclaves, qu'ils n'ont pas de quoi faire grande chere. Heureux encore si leurs Maîtres leur donnoient exactement ce qui est porté par les Ordonnances du Roi: ils ne laissent pas cependant de s'entretenir avec ce peu, en y joignant les pois, les patates, les ignames, les choux caraïbes, & autres fruits de leurs jardins, les crabes & les grenouilles qu'ils prennent, & sur tout les figues & les bananes, dont leurs cases sont toujours très-bien pourvûes. Ils ne tuent leurs volailles que quand ils sont malades, & leurs cochons que lorsqu'ils sont quelque festin. Excepté ces deux cas, ils les vendent, & emploient l'argent qu'ils en retirent, en poisson & viande salée, qui leur font plus de profit.

*Vivres
des Ne-
gres.*

Le plus considerable de leurs festins est celui de leur mariage. Quoique le Maître y contribue beaucoup, cela ne suffiroit pas. Tous les Negres de l'Habitation, & tous ceux qui sont invitez, ne manquent pas d'apporter quelque chose pour le festin, & pour faire un present aux mariez. Les Maîtres les habillent de quelque belle toile ou étoffe legere, selon sa liberalité, & le rang qu'ils tiennent parmi les autres Esclaves; car il y a de la distinction parmi eux, & ce n'est pas une petite affaire que la conclusion d'une alliance, sur tout entre les Negres Creolles: il faut bien des cérémonies avant d'en venir-là. Outre le consentement du Maître, il faut avoir celui des Parains & Maraines, de tous les parens & des principaux amis des deux familles.

*Leurs
mari-
ges.*

1698. Il faut bien examiner s'ils sont d'une naissance égale; de maniere que la fille d'un Commandeur, ou d'un ouvrier, ne voudra pas épouser le fils d'un Negre de jardin; c'est-à-dire, qui travaille simplement à la terre, & ainsi des autres degrés qui leur tiennent lieu de Noblesse. Les Negres nouveaux ne sont pas si difficiles, & on les contente à moindre frais. Cependant de quelque maniere que ce soit, il est de la prudence des Maîtres de ne les point violenter sur cet article, de peur des suites fâcheuses que cela peut avoir.

ils n'aiment pas les herbes crues. Dès que les Negres se trouvent mal, ils se bandent la tête, se font suer, & ne boivent que de l'eau chaude. Il est rare d'en trouver qui mangent des herbes crues, comme nous mangeons la salade, & quelques autres legumes. Ils disent que cela n'est bon que pour les bœufs & les chevaux, qui n'ont pas l'esprit de faire cuire leurs herbes.

J'avois pris à la maison un petit Negre de sept à huit ans, pour l'instruire peu à peu, & le mettre en état de servir quelqu'un de nos Curez quand il seroit plus âgé. Il regardoit avec étonnement quand je mangeois de la salade, & disoit aux autres, que je mangeois comme les chevaux. Il fut assez long-tems sans en vouloir manger, disant toujours qu'il n'étoit n'y bœuf, n'y cheval. A la fin en ayant mangé, & l'ayant trouvé bonne, il s'en vint tout joyeux me dire, mon Pere, j'ai mangé de l'herbe comme un cheval, tout comme vous. Voilà la simplicité d'un enfant, & elle pourroit être encore la même dans un Negre nouveau venu d'Atrique, mais ils la perdent bien-tôt, & deviennent pour le moins aussi raffinés que les Blancs, à moins que leurs petits intérêts ne les obligent de se contrefaire, & d'affecter une simplicité extraordinaire avec

ceux qui ne les connoissent pas.

Quelques-uns de nos Religieux nouvellement arrivez de France, me demanderent si les jeunes Negres qui nous servoient à table connoissoient les monnoyes; je leur dis, qu'ils pouvoient s'en éclaircir pas eux-mêmes. Ils s'adresserent justement à celui qui me servoit, & lui presenterent un sol marqué. Il le prit, le tourna deux ou trois fois, comme s'il n'eût pas sçu ce que c'étoit, & le leur rendit avec une indifférence que je connus bien être des plus affectée. Nos Peres crurent qu'il ne connoissoit pas la monnoye. Un d'eux lui presenta une piece de trente sols qu'il prit aussi-tôt, & faisant une profonde reverence à celui qui la lui avoit présentée, il la mit dans sa poche. Comment lui dit le Pere, tu ne connois pas les sols marquez, & tu prends les pieces de trente sols; c'est, lui répondit le Negre, que les sols marquez sont trop petits.

Il ne faut rien épargner pour les faire vivre en paix les uns avec les autres non-seulement dans l'Habitation où ils sont attachez, mais encore avec les Negres des voisins, parce qu'étant comme je l'ai remarqué ci-devant fort orgueilleux, ils sont par une suite nécessaire extrêmement vindicatifs.

Il est presque impossible d'apaiser leurs querelles quand ils ont une fois commencé à se battre, il faut que les Maîtres s'attendent à voir recommencer tous les jours ces desordres, dont ils ne doivent pas esperer de voir la fin, s'ils laissent un peu inveterer la haine.

Nôtre Habitation du Fond Saint Jacques de la Martinique nous avoit été donnée par M. Duparquet, Seigneur & Propriétaire de l'Isle; & comme lui & toute sa maison avoient beaucoup de bonté pour nôtre Mission, il voulut nous établir auprès de lui, en nous donnant

1698.

ils affectent quelquefois de paroître plus simples qu'ils ne sont.

Les Negres sont fort vindicatifs.

Histoire sur ce sujet.

1698. un terrain auprès de celui qu'il s'étoit réservé à Sainte Marie de la Cabesterre. Pour empêcher qu'il n'arrivât dans la suite des tems quelque contestation entre ses heritiers & nous pour nos terres, si elles étoient contiguës, il jugea à propos de laisser un espace de deux cent pas entre nos Habitations. Ce terrain fut concédé dans la suite à un nommé Le-caudé Saint-Aubin, qu'on disoit être un assez mauvais Arpenteur, mais qui montra qu'il en sçavoit assez pour duper ceux qui se croyoient plus habiles que lui. En effet à peine fut-il en possession de ce petit terrain, qu'il demanda qu'on fixa un rumb de vent, pour établir les lizieres des deux Habitations entre lesquelles il se trouvoit, & se servit si bien de son sçavoir faire, qu'au lieu d'un rumb de vent qui devoit lui donner deux cent pas de large sur toute la hauteur, il en établit deux, qui en s'éloignant l'un de l'autre, lui firent une Habitation, qui n'ayant que deux cent pas de large au bord de la mer, se trouva en avoir dix-huit cent, quand on eût mesuré jusqu'à trois mille pas de hauteur. Le tout, comme on le voit, aux dépens des Habitations voisines, c'est-à-dire, de la nôtre, & de celle de M. Duparquet, qui étoit tombée entre les mains du sieur Piquet de la Calle Commis principal de la Compagnie de 1664.

Le chagrin que les Maîtres eurent de cette supercherie, étoit passé à leurs Esclaves, toujours très-disposés à épouser les querelles de leurs Maîtres: en sorte qu'il y avoit toujours eu des démêlez entre les Esclaves qui étoient venus très-souvent aux mains. La mort de cet Habitant avoit ralenti la fureur de cette petite guerre, on n'y pensoit plus depuis que la Sucrierie de Saint-Aubin étoit tombée en d'autres mains, & ses Negres partagez entre cinq ou six enfans qu'il

avoit laissez. Un accident que je vais dire 1698. ralluma l'ancienne guerre.

Je fus averti que l'Habitant qui avoit eu la Sucrierie de Saint-Aubin avoit fait ouvrir le corps d'un de ses Negres qui étoit mort, & qu'ayant fait tirer le cœur, il l'avoit mis dans de la chaux vive, avec certaines ceremonies qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Cet homme avoit perdu quelques Negres, & s'imaginant que leur mort étoit l'effet de quelque malefice, il prétendoit faire mourir le forcier par cette ceremonie, & lui brûler le cœur à mesure que la chaux consommoit celui du mort. Cet avis m'embarassa beaucoup, parce que je ne voulois avoir rien à démêler avec cet homme, qui étoit de l'humeur du monde la plus étrange. Cependant le tems de Pâques approchoit, le scandale croissoit dans la Paroisse, beaucoup d'honnêtes gens m'en avoient fait des plaintes, & sans me rendre en quelque sorte coupable de prévarication, je ne pouvois plus m'empêcher de lui en dire mon sentiment. Je le fis donc avec toutes les précautions possibles de crainte d'effaroucher davantage cet esprit bourru. Après lui avoir représenté l'offense qu'il avoit commise, le scandale qu'il avoit donné à tout le quartier, & le tort qu'il se faisoit à lui-même, je le priai de songer à sa conscience, & de réparer par une conduite plus Chrétienne le mal qu'il avoit fait. Il reçût très-mal l'avis que je lui donnai, & me dit que bien que je fusse son Curé, je ne devois pas entrer dans ses affaires domestiques, qu'il prétendoit être maître de ses Negres aussi bien quand ils étoient morts que quand ils étoient vivans, & qu'il m'avertissoit une fois pour toutes de ne me point embarrasser de sa conscience, ni de ses Negres, mais seulement de faire cesser les malefices des Negres de notre Habitation

Superstition d'un Habitant de la Martinique.

4698. tion qui faisoient mourir les siens. Je voulus lui faire entendre raison sur cet article, mais il n'y eût pas moyen : de sorte que je le quittai content d'avoir fait mon devoir, & j'attendis que Dieu y mît ordre, comme il n'a pas manqué de faire.

Le petit Negre qui me suivoit avoit entendu ce qu'il avoit dit de nos Negres, & le leur rapporta. Les nôtres pour se venger de cette fausse accusation, attendirent ceux de ce voisin le Dimanche suivant, & les battirent d'une étrange maniere. Je vis bien que ce commencement de batterie auroit des suites fâcheuses, & que si on n'y mettoit ordre ils s'égorgeroient. Je fis châtier nos Negres fort severement, & je fis dire à ce voisin, qu'il étoit à propos qu'il retint les siens, & que de mon côté je sçaurois retenir les miens. Mais au lieu de le faire il eut l'imprudence d'épouser la querelle de ses Esclaves, & s'étant mis à leur tête avec son Commandeur blanc, ils se jetterent sur les nôtres qui passoient dans le grand chemin qui traverse la savanne, en revenant de la Paroisse, & les maltraiterent beaucoup; ce qui leur fut facile, parce que depuis la premiere batterie je ne souffrois pas qu'ils portassent des Couteaux, n'y des bâtons.

Quelques Negresses qui s'étoient sauvées appellerent des Negres des Habitations voisines à leur secours, & ceux des nôtres qui ne s'étoient point trouvez au commencement de l'action. Ils vinrent en grand nombre sur le champ de bataille, où les nôtres se défendoient à coups de pierre, & avec quelques bâtons qu'ils avoient gagnez.

Le secours qui étoit venu à nos gens rendit bien-tôt la partie inégale. Le Maître des attaquans & son Commandeur eurent tous deux la tête cassée, l'un d'un coup de pierre, & l'autre d'un coup de

bâton. Ils furent donc obligez de s'enfuir, & de se retirer dans leurs cases, où les nôtres les poursuivirent, & y alloient mettre le feu, & peut-être à tout le reste de l'Habitation, si les voisins qui étoient accourus pour appaiser le désordre, ne les eussent fait retirer. Sept Negres de notre Habitation furent blesez, dont l'un qui avoit reçu un coup d'épée dans la cuisse, avoit saisi ce voisin au collet, & l'avoit défarmée. Son Commandeur y avoit aussi perdu son sabre, il y eût treize Negres blesez du côté du voisin.

On m'envoya avertir de ce désordre au Bourg de la Trinité où mes affaires m'avoient obligé d'aller après avoir fait le Service à Sainte-Marie. Je revins avec toute la diligence possible, mais le mal étoit sans remede. Je trouvai le Chirurgien occupé à penser nos blesez, & le reste de nos gens avec quantité de Negres de nos voisins qui les étoient venus joindre, qui se préparoient à aller brûler leurs ennemis dans leurs cases si-tôt que la nuit seroit venue. Je n'eus pas peu de peine à les calmer, & sur tout les femmes & les parentes des blesez. J'en vins à bout, & je renvoyai tous les Negres étrangers qui étoient venus au secours des nôtres.

J'écrivis aussi-tôt au Supérieur de la Mission ce qui s'étoit passé, afin qu'il en informât M. l'Intendant; mais ayant été averti, que le voisin avoit fait partir son Commandeur au commencement de la nuit pour aller se plaindre à l'Intendant, & montrer sa tête cassée; je résolus de partir aussi, afin d'empêcher les suites de cette affaire. Elle n'auroit eu rien de fâcheux, s'il n'y avoit eu que des Negres blesez, mais il y avoit deux Blancs, & je n'étois pas sûr de trouver des témoins pour prouver que cet Habitant avoit été l'agresseur. Je crus que

1698. notre bon droit avoit besoin d'un peu de secours. Je partis donc environ à une heure après minuit, & aiant appris par les Negres que j'avois envoyez suivre le Commandeur blessé, qu'il s'étoit arrêté en chemin, parce que la blessure ne lui permettoit pas de faire une traite de huit bonnes lieues sans prendre du repos; je m'arrêtai aussi, pour le laisser prendre le devant, & le pouvoir rencontrer dans le bois, où je voulois lui parler sans témoins. Cela arriva comme je l'avois projeté; je le joignis, & aussi-tôt les deux Negres qui l'accompagnoient prirent la fuite, craignant d'être maltraitez par ceux qui étoient avec moi. Le Commandeur même n'étoit pas sans crainte, je le connus aux premieres paroles qu'il me dit, j'en profitai comme on peut croire; & après lui avoir fait compter le fait comme il étoit arrivé, je lui dis qu'il devoit m'en donner un certificat. Il eut de la peine à s'y résoudre, voyant bien qu'après m'avoir donné cette piece, il faudroit qu'il cherchât un autre Maître. J'applanis cette difficulté d'une maniere qui le contenta entierement. Nous entrâmes dans la premiere Habitation que nous trouvâmes sur le chemin, où en presence de ceux qui y étoient, il declara comme l'affaire s'étoit passée: il m'en donna un ample certificat qu'il signa, & que je fis signer à ceux qui étoient presens comme témoins de ce qu'il venoit de dire & d'écrire: je lui dis de se reposer deux ou trois heures au lieu où je le laissois, aiant moi-même besoin de ce tems pour profiter du certificat qu'il venoit de me donner. Je me rendis en diligence chez l'Intendant qui avoit déjà été informé du fait par notre Superieur. Je renouvelai les plaintes qui avoient été faites, & en lui montrant le certificat, je le convainquis de mon bon droit.

Comme le voisin en question appart-

noit à des gens qui meritoient toute la consideration que l'Intendant avoit pour eux, & qui d'ailleurs étoient amis de notre Maison, il me demanda si je ne ferois pas aussi content d'un accommodement que d'un jugement. Je l'en laissai le maître, & je lui dis que j'en passerois avec plaisir par où il voudroit, parce que je ne souhaitois autre chose que la paix. L'accommodement fut bien-tôt fait; j'eus toute la satisfaction que je pouvois prétendre, & la paix fut rétablie entre nos Negres, moyennant quelques pots d'Eau-de-Vie qu'on leur fit boire ensemble pour l'affermir.

Le Sieur de S. Aubin qui avoit été le Proprietaire de l'Habitation que le voisin dont je viens de parler occupoit, avoit perdu un nombre considerable de Negres qui étoient morts en peu d'heures, dans des douleurs inconcevables, & cela par la malice d'un de ses Esclaves qui les empoisonnoit dès qu'il remarquoit que le Maître étant content de quelqu'un d'eux, lui donnoit quelque marque de bonté.

Ce miserable étant à l'article de la mort envoya chercher son Maître pour lui demander pardon, & lui avouer qu'il étoit coupable de la mort de plus de trente de ses Compagnons, qu'il avoit empoisonnez. Il lui dit, qu'il se servoit pour cela du suc d'une plante qu'on trouve au bord de la mer aux Cabaisterres des Isles, qu'il n'est pas nécessaire que je décrive ici. Il avoit soin d'avoir toujours un de ses ongles plus grand que les autres, & lorsqu'il vouloit empoisonner quelqu'un, il alloit grater avec cet ongle l'écorce de cette plante jusqu'à ce qu'il l'eût rempli du suc épais qui en sortoit. Avec cette provision il retournoit à la maison, & ne manquoit pas d'inviter le malheureux qu'il vouloit tuer à boire un coup d'Eau-de-Vie. Il beu-
voit

1698. voit le premier, puis il en versoit à sa victime de la même bouteille dans le même coüi dont il s'étoit servi lui-même, mais qu'il tenoit d'une maniere que son ongle trempoit dans l'Eau-de-Vie, & y répandoit le venin dont il étoit rempli. Il ne se passoit jamais deux heures sans que celui qui avoit bû ne tombât dans des convulsions horribles, qui l'emportoient en peu de momens. On lui demanda quel remede il y avoit à ce poison, il dit, qu'il n'y en avoit point d'autre que la racine de sensitive épineuse, qui étant pilée, & dilayée dans du vin faisoit rejeter ce venin. Je n'ai garde de faire connoître cette mauvaise plante, peut-être ne l'est-elle que de trop de gens. Ce fut un des enfans du Sieur de Saint-Aubin qui me la montra. On jugera de sa force parce que je vais dire. Si on la rompt, & qu'on l'approche du nez, elle a une odeur si forte & si pénétrante, & en même-tems si nuisible, qu'elle feroit tomber la personne en pamoison, si on l'y laissoit le tems qu'il faut pour dire la moitié d'un *Ave Maria*. J'en ai fait l'expérience, & j'en donne le remede qui est un des plus assurez contre poisons que je connoisse, & qu'il y ait peut-être dans toute la Medecine.

Trois
especes
de sensi-
tives.

Il y a trois especes de sensibles. Si je ne craignois de me trop éloigner du sentiment commun, je les reduirois à deux, à celle qui est épineuse qui est la meilleure, & à celle qui est sans épines, que l'on distingue en mâle & femelle, parce que les feuilles de l'une sont plus grandes que celles de l'autre. Tout le monde sçait que cette plante est appelée sensitive, ou plante vive, parce que dès qu'on la touche soit avec un bâton, soit avec la main, ses feuilles s'approchent l'une de l'autre, se ferment, & demeurent quelques momens comme colées ensemble, après quoi elles se s'ouvrent & reprennent leur si-

1698. tuation ordinaire. On se sert souvent de cette propriété, pour surprendre la simplicité de ceux qui ne la sçavent pas, & particulierement des filles à qui l'on fait croire que le mouvement de ces feuilles est une marque de leur sagesse, ou du contraire.

Jene sçai ou le Pere du Tertre avoit les yeux quand il dit avoir cherché cette plante sans la pouvoir trouver à la Guadeloupe, & n'en avoir trouvé de veritable qu'à S. Christophle au Quartier de Cayonne. Rien n'est plus commun que cette herbe de quelqu'une des trois especes qu'on la souhaite à la Martinique, la Guadeloupe, la Dominique, Marie-galante, & autres Isles, on la trouve par tout jusques sur les bords de la mer, & plus communément dans les terrains secs & arides, que dans les bons.

La sensitive épineuse est la plus petite des trois especes. Elle vient de semence & de bouture. La racine qui produit & qui soutient la tige est longue d'un demi-pied ou environ, assez grosse vers la superficie de la terre finissant en pointe, elle est presque toute couverte de filets assez longs & souples. La peau qui l'enveloppe est brune, le dedans est blanc, mouelleux, spongieux, sans odeur, d'une faveur assez douce. Elle pousse plusieurs branches ou tiges qui sont longues, & foibles, qui rampent a terre, se plient & s'entrelacent, elles sont souples tendres, mouelleuses, & garnies de petites épines un peu crochues, & fort pointuës. Ses feuilles viennent toujours couplées: chaque petite branche ou sion en a depuis onze jusqu'à quinze, il est rare d'en trouver plus ou moins. Elles sont deux fois plus longues que larges, d'un verd brun par-dessus, plus clair par-dessous. Elles sont assez fortes quoique peu charnuës, & toutes garnies sur le dessous & par les bords de petites épines fines, droites & assez fortes.

Descrip-
tion de
la sensi-
tive épi-
neuse.

1698.

La fleur de cette plante est un bouquet de quantité de petits filets blancs, fins, & déliés, long d'un demi ponce, dont les extrémités sont arrondies en forme de bouton jaune, en la place desquelles on voit enfin sortir de petites filiques brunes, qui renferment des semences ovales, plates, dures, brunes, environnées d'un petit filet d'une couleur plus brune. Chaque filique est environnée sur ses bords d'une espee de cordon composé de petites épines courtes, seches, grises, qui semblent être disposées de maniere à empêcher qu'on ne puisse prendre les semences de la plante.

Quelques gens prétendent que les feuilles de cette espee infusées dans de l'eau, & prises comme l'hipecacuhana, produisent le même effet. S'il ne s'agit que de faire vomir ils ont raison; car rien au monde n'y est plus propre, mais il faut être habile pour composer un remede, d'un poison aussi-vif & aussi-fort qu'est le suc des feuilles de cette plante. Le public me dispensera de lui apprendre ce que j'ai entendu dire sur cela, il suffit qu'il sçache que le remede unique & spécifique contre ce poison est la racine de la même plante préparée & prise comme je le dirai avant de finir cet article.

*Sensitive
commu-
ne.*

Les deux autres especes de sensitives que le Pere du Tertre regarde comme les véritables, & qu'il dit qu'il n'a trouvées qu'à S. Christophle, ne sont point épineuses. Elles croissent en arbrisseau. J'en ai vu par-tout à la Martinique de quatre & cinq pieds de haut, leur tige est délicate, fragile, molleuse, couverte d'une écorce verte, mince, assez adhérente. Elle pousse beaucoup de branches qui se subdivisent en rameaux & en petits scions où les feuilles sont attachées deux à deux, de maniere qu'en se retrempant ou se courbant, elles se renferment presque l'une dans l'autre: elles

1698.

sont d'un verd brun avec de petits points rouges. La fleur de cette espee est un bouquet de très-petites roses à cinq feuilles de couleur bleüe avec un peu de rouge au quelles succedent des filiques longues de deux ponce ou environ, minces, délicates, & remplies de petites graines plates, ayant presque la figure d'un cœur, dures, & d'une couleur de noir lustré.

On distingue cette espee en mâle & femelle, & cette distinction se prend uniquement par la grandeur des feuilles qui sont plus grandes dans le mâle que dans la femelle. Mais avant de convenir de cela, il faudroit sçavoir bien exactement, s'ils sont de même âge, dans un terrain également bon, dans une égale exposition, & bien d'autres circonstances que je n'ai pas examinées, & qui me paroissent assez peu importantes.

Voici ce que j'ai promis de dire de la racine de la sensitive épineuse.

Je fus appelé au mois de Decembre 1696. pour confesser un Negre qui appartenait au Sieur de Laquant Capitaine de Milice du Quartier de S. Marie à la Cabesterre de la Martinique. Je trouvai ce pauvre malade dans des douleurs & dans des convulsions épouvantables. J'en tirai ce que je pus, vu l'état où il étoit, pendant qu'on préparoit la racine de sensitive épineuse qu'on alloit lui faire prendre, & qui devoit decider de son sort, c'est-à-dire, le guérir en lui faisant rejeter le poison, s'il avoit assez de force pour cela, ou l'achever en peu de momens, si la nature trop affoiblie ne pouvoit pas résister à la violence de l'operation du remede.

Après que la racine tout récemment tirée de terre eût été gratée, dépouillée de sa peau brune, lavée & essuyée, on la pila dans un mortier, & on la reduisit en pâte, dont on prit le poids d'une piece de

*Expe-
rience de
la racine
de sensi-
tive épi-
neuse.*

de

*Pistaches des
Isles.*



*Piment ou
Poivre d'Inde.*



Sensitive Epineuse.



PJC

Entre Pag. 68. & 69.

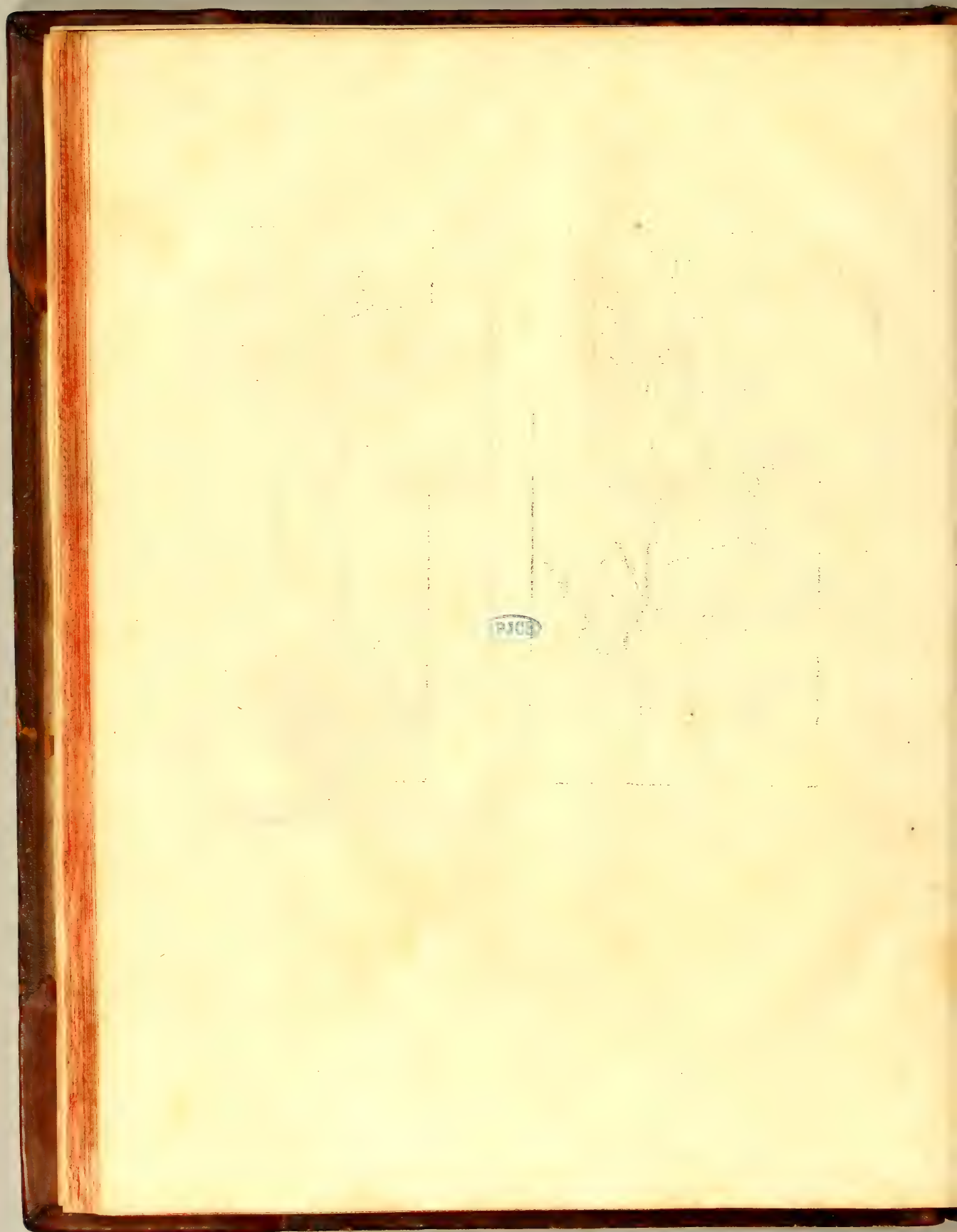
*Sensitive
commune.*



*Aloes ou Espece
a fait Son Jet
on fait le Tol.*

*de caratas qui
et fleury dont*





1698. de quinze sols que l'on remit dans le mortier où l'on la fit dissoudre en la broyant bien avec du vin rouge que l'on versoit peu à peu dans le mortier. Quand la pâte fut entièrement dissoute dans le vin, on le lui fit prendre, il y en avoit un bon verre. Il étoit sur un matelas posé à terre entre deux feux: on ne laissa pas de le bien couvrir assez inutilement, comme je croi, car en moins d'un *Misere* le remede commença à operer par une sueur extraordinaire, qui fut accompagnée de convulsions très-violentes, & d'un vomissement qui sembloit lui aller faire rendre les intestins par la bouche, pendant lequel il rendit un animal vivant de la grosseur du pouce, d'environ quatre pouces de longueur, ayant quatre jambes de plus d'un pouce de longueur divisées en trois articles, avec de petites griffes comme celles d'un rat. La tête ne se distinguoit du reste du corps que par le mouvement du col, il avoit deux petits yeux, & une gueule armée de dents. Le dos étoit couvert de deux ailes à peu près de la matiere & de la figure de celles des chauvesouris, & le reste du corps couvert d'un poil rougeâtre, court, dur, mais en petite quantité. Le malade rendit beaucoup de sang, &

Effet prodigieux de la racine de sensitive.

de matiere bleuâtre après qu'il eût rejeté cet insecte, & tomba ensuite dans une défaillance qui dura long-tems, & dont on ne put le faire revenir qu'à force de cordiaux. Un moment après que cet animal fut sorti, il se mit à remuer ses ailes, & sortit de dessus la table où on l'avoit mis, il tomba à terre en voltigent, mais il n'avoit pas la force de se soutenir. On le mit dans une bouteille avec de l'Eau-de-Vie pour le conserver. On m'assura que c'étoit la quatrième fois que la racine de sensitive avoit guéri des Negres empoisonnez, mais on n'avoit point encore vu un effet semblable à celui-ci. Il n'y avoit que cinq ou six jours que ce Negre avoit commencé à se trouver mal, peut-être avoit-il pris le poison long-tems auparavant: car il semble qu'il faut un tems considerable pour qu'un poison puisse produire dans le corps d'un homme une pareille corruption. On soupçonnoit un vieux Negre Aradas d'être l'Auteur de ces empoisonnemens, mais faute de preuves on ne pouvoit le mettre en Justice. Sa mort qui arriva bien-tôt après ce que je viens de dire, délivra les Negres de cette Habitation de la crainte où ils étoient d'être empoisonnez.

1698.

CHAPITRE VIII.

Plan du Convent que l'Auteur fit bâtir à la Martinique. Mort du Superieur General de leurs Missions.

LE Plan que j'avois fait pour le nouveau Bâtiment que nous voulions faire au Mouillage, ayant été agréé & approuvé du Superieur General, de toute la Communauté, & des personnes intelligentes à qui on le fit voir, je fus le tracer, & en faire creuser les fondemens sur la fin du mois de Juillet.

Il consistoit dans un grand Corps de logis, dont la face regardoit la mer. Il

avoit vingt toises, ou cent vingt pieds de longueur, & quarante pieds de large, avec deux ailes en retour du côté de la montagne, qui devoient avoir dix toises de long sur cinq de large.

L'étage du rez de chaussée étoit élevé de quatre pieds au-dessus du terrain, il étoit partagé par une grande salle de quarante six pieds de long sur vingt-deux de large, qui donnoit entrée dans deux appartemens, un à chaque bout, qui allaient à la

I 3

verité

1698.

verité ne consistoient qu'en deux chambres chacune de quinze pieds de large sur vingt deux pieds de longueur. Les portes de ces chambres étoient en enfilade, & la piece du milieu servoit de salle commune à ces deux appartemens. Cet étage devoit avoir treize pieds de hauteur, & celui de dessus douze. La salle étoit éclairée par quatre fenêtres, deux de chaque côté de la porte. Chaque chambre avoit deux fenêtres, qui toutes regardoient la mer. Vis à vis de la porte d'entrée, la salle étoit percée d'une autre porte par laquelle on entroit dans une galerie de quinze pieds de large, & aussi longue que tout le Bâtiment, dans laquelle les quatre chambres qui étoient à côté de la salle avoient des portes de dégagement.

La galerie avoit une porte à chaque bout, & une dans son milieu vis à vis celle de la salle. Les portes des bouts de la galerie servoient, une pour entrer dans la basse-cour où étoient, ou du moins où devoient être les cuisines, les offices & les magasins, & l'autre dans le jardin potager. Elle étoit éclairée par quatre fenêtres qui regardoient sur la cour qui étoit entre les ailes & le grand enclos.

Outre ces trois portes, la galerie étoit encore percée de deux arcades qui donnoient entrée dans les ailes où devoient être les escaliers, un dans chaque aile. Le rez de chaussée d'une des ailes devoit servir de salle à manger ou de refectoire; & l'autre partagé en deux chambres étoit destiné pour les malades.

L'étage au-dessus de la salle & des quatre chambres étoit partagé en sept chambres de quinze pieds de large sur vingt-deux pieds de longueur, dont les portes répondoient dans une galerie pareille à celle du rez de chaussée. Elles avoient chacune deux croisées, excepté celle du milieu qui n'en avoit qu'une, qui se

trouvoit au-dessus de la porte de la salle. 1698.

Cette fenêtre devoit être ouverte jusqu'en bas, pour donner entrée dans un balcon porté par la corniche de l'ordre dorique en pilastres qui ornoit la principale porte. Toutes les fenêtres étoient bandées, & l'appui étoit soutenu par des moulures. Une grande corniche devoit regner tout autour du Bâtiment pour porter une balustrade de pierre de taille avec des vases & des globes sur les piédestaux, pour servir d'amortissement.

Il n'y devoit point avoir de comble, mais une terrasse bien carrelée & cimentée, où l'on pût aller se promener le soir, & prendre le frais.

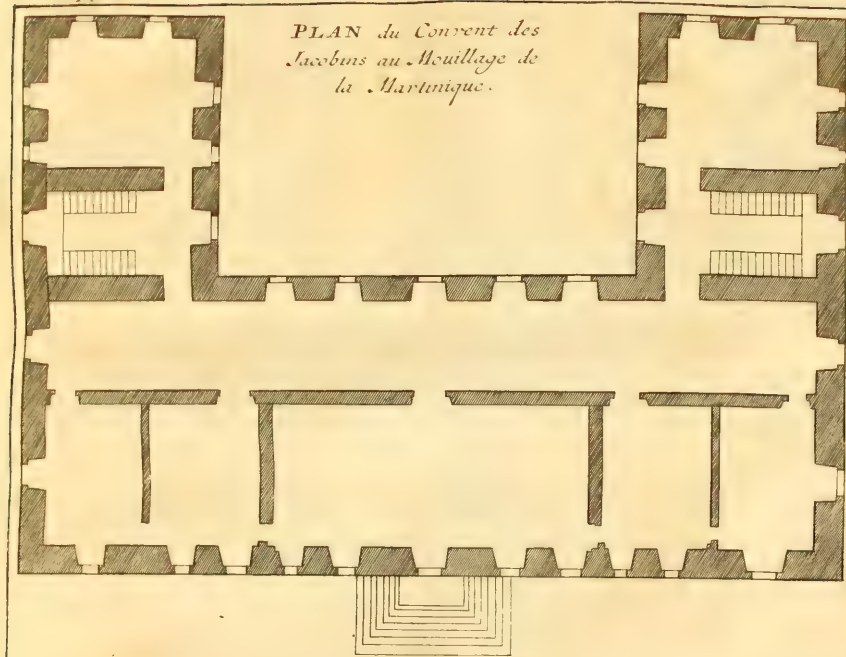
Quoique les murs principaux de ce Bâtiment ne dussent avoir que trois pieds d'épaisseur, je donnai six pieds de large au fondement, & je le fis avec tout le soin imaginable, soit pour le choix des pierres, soit pour le mortier & la liaison, afin que l'empâtement suppléât au peu de profondeur que je pouvois leur donner, qui ne pût être que de six à sept pieds de profondeur, parce que dans tous ces endroits-là, comme je l'ai déjà remarqué, plus on creuse & moins on trouve de solidité : jusques-là même qu'il y en a où ceux qui veulent bâtir avec quelque apparence de solidité, sont obligés de mettre les premières assises sur le gazon, à moins de vouloir faire un grillage qui coûteroit plus que le Bâtiment qu'on feroit dessus.

L'on voit assez par ce que je viens de dire, que j'avois disposé ce Bâtiment d'une manière à pouvoir laisser tout l'étage du rez de chaussée à quelques Officiers de considération comme un Vice-Amiral de France, ou un Lieutenant General qui voudroient prendre leur logement à terre pendant leur séjour à la Martinique, sans que cela nous incommodât le moins du monde. Ainsi on

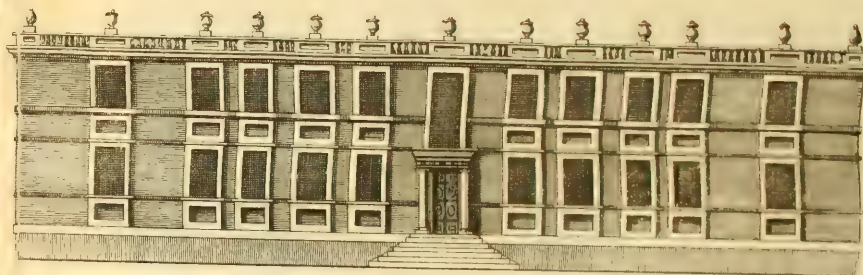
Empâtement nécessaire pour suppléer aux fondemens peu profonds.

pou-

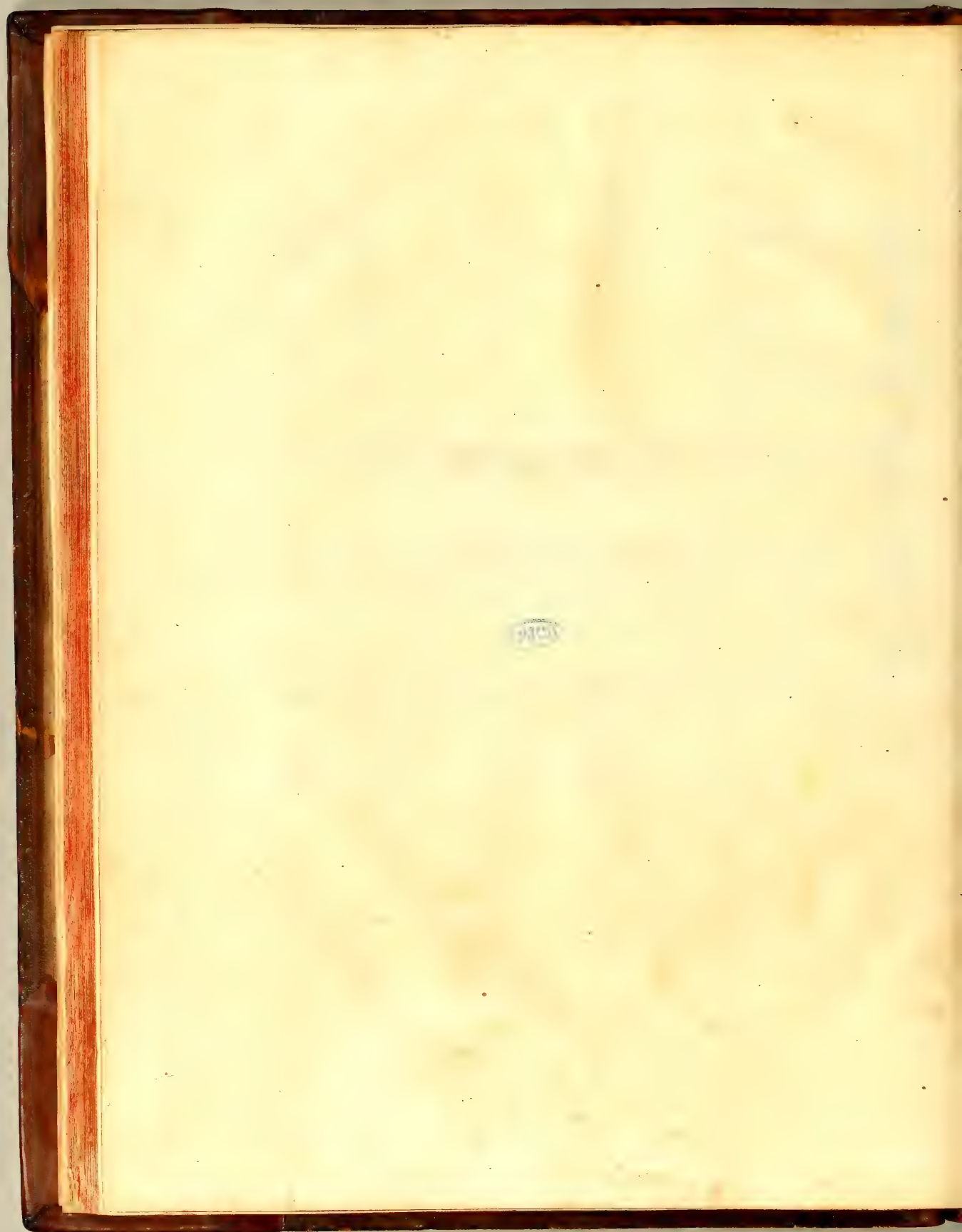
*PLAN du Convent des
Jacobins au Mouillage de
la Martinique.*



Elevation du Convent des Jacobins au Mouillage de la Martinique.



Echelle de 8 Toises



1698. pouvoit considerer le rez de chaussée comme une Maison seculiere, & le dessus comme un Convent. Le dessus du refectoir & de l'infirmerie devoit être partagé en deux ou trois chambres pour composer un appartement dans chaque aile.

J'étois occupé à cet ouvrage quand on me fit sçavoir que le Moulin de Notre Habitation avoit pris la peine de se rompre douze ou quinze jours plutôt que je ne souhaitois. Je m'en consolai pourtant, & je devois être content de mon année, ou comme on parle aux Isles de ma levée, puisque j'avois fait jusqu'à lors cent quatre vingt-dix mille livres de Sucre brut, plus de quarante mille livres de Sucre blanc, & environ douze mille livres de Sucre de sirop. Cela me servit abondamment à payer les Negres que j'avois achetez en dernier lieu, huit autres que j'avois achetez auparavant, les Provisions dont j'avois eu besoin, & une partie des dettes dont Notre Maison se trouvoit encore chargée.

Mort du Supérieur general. Le Pere la Fraiche notre nouveau Supérieur general qui n'étoit aux Isles que depuis quatre mois ou environ, étoit venu demeurer au Fond Saint Jacques pour éviter le mal de Siam, qui étoit fort allumé au Fort Saint Pierre. Mais il ne laissa pas d'en être attaqué le vingt-cinq du mois d'Août. Le soin que nous en eûmes, sa bonne complexion, & plus que toute autre chose le moment de sa mort, qui n'étoit pas encore arrivé firent qu'il résista au mal jusqu'au huitième de Septembre qu'il expira, après avoir combattu contre le mal autant qu'on le pouvoit attendre d'un homme de quarante-deux ans, qui n'avoit point du tout envie de mourir si-tôt. Il avoit été attaqué si vivement, qu'en moins de deux heures il eut un transport au cerveau, si violent & si continuel, qu'il

n'eut pas six heures d'intervalle & de bons sens pendant les quatorze jours que dura sa maladie. Nous nous servîmes de ces momens pour lui administrer les Sacramens qu'il reçût avec beaucoup de piété.

Nous reconnûmes encore une fois le Pere Cabasson pour notre Supérieur general, en attendant que le General de l'Ordre y eût pourvû. J'eus soin d'engager nos Peres à écrire en sa faveur, ce qui étant joint à ce que l'Archevêque de Saint Domingue avoit écrit de lui, il reçût les Patentés de la Charge de Supérieur general & de Prefet Apostolique de nos Missions au mois de Mars suivant, comme je le dirai ci-après.

Huit ou dix jours après la mort de notre Supérieur general, un des Religieux qui étoit venu avec lui de France, & qui desservoit la Paroisse de la Trinité, fut aussi attaqué du mal de Siam. Je me trouvai obligé de servir la Paroisse qui est très-grande, & d'avoir les mêmes soins de lui que j'avois eu du Supérieur general, mais avec plus de bonheur, puisque ni les remèdes, ni les Medecins, ni le mal même ne furent pas capable de le tuer, & que sa bonne complexion le tira d'affaires en sept ou huit jours. Dès que je le vis en état d'être transporté, je le fis porter au Fond S. Jacques pour le rétablir plus facilement, & je priai le Religieux qui demeurait avec moi d'aller servir la Paroisse de la Trinité, parce que les affaires de Notre Habitation ne me permettoient pas de m'en absenter plus long-tems. Quelques-uns de nos Peres qui vinrent voir notre convalescent m'engagerent à leur donner un cochon boucané dans le bois. Je le fis avec joye, & pour augmenter la Compagnie, j'y invitai quelques-uns de nos amis, & ceux de nos Peres qui étoient à portée de s'y trouver.

Un autre Religieux attaqué du mal de Siam guérit.

Ce que c'est qu'un Boucan de Cochon.

*Boucan
de Co-
chon.*

U'Ai fait la description d'un boucan de tortuë dans la seconde Partie de ces Memoires : voici celle d'un boucan de cochon. Celui de tortuë se doit faire au bord de la mer, & celui de cochon dans le bois à l'imitation des Boucanniers ou Chasseurs, qui accommodent le leur à peu près comme je vais dire, lorsqu'ils veulent se délasser de leur exercice ordinaire & se divertir. La différence de celui des Boucanniers au nôtre, étoit qu'ils font le leur avec un sanglier ou cochon maron, au lieu que le nôtre n'étoit que d'un cochon domestique, que j'avois eu soin de faire tuer, flamber, & vuidier la veille. J'avois aussi envoyé nettoyer une place dans le bois, au bord de notre riviere, environ à quinze cent pas de la Maison, où j'avois fait faire un grand ajoupa, c'est-à-dire, une grande case bâtie à la legere & couverte de feuilles de balisier & de cachibou, pour s'y retirer en cas de pluie.

Le jour étant arrivé, j'envoyai dès le point du jour à l'ajoupa, le cochon & les autres choses que j'avois fait préparer pour le repas, & sur tout le vin, afin de le faire rafraîchir dans la riviere. Lorsque tous les conviez furent assemblez, nous partîmes pour nous rendre au lieu où se devoit faire le boucan. Nous y arrivâmes sur les neuf heures. Il fallut d'abord que tout le monde se mît à travailler. Les plus paresseux furent chargez du soin de faire deux brochettes pour chaque Boucannier. On prend pour cela du bois de la grosseur du doigt, que l'on dépouille de sa peau, & que l'on blanchit bien proprement. Une des brochettes doit avoir deux fourchons pointus, l'autre n'a qu'une pointe. Les

autres conviez s'occupèrent à former le boucan. C'est une espece de gril de bois sur lequel le cochon tout entier se doit cuire. On coupe pour cet effet quatre fourches de la grosseur du bras, & d'environ quatre pied de longueur, on les plante en terre de maniere qu'elles font un quarré long d'environ cinq pieds, sur trois pieds de large. On pose les traverses sur les fourches, & on arrange sur les traverses les gaulottes qui font le grillage. Tout cela est bien amarré avec des liannes. C'est sur ce lit, ou sur ce gril qu'on couche le cochon sur le dos. le ventre ouvert écarté autant qu'il est possible, & retenu en cette situation par des bâtons, de peur qu'il ne se referme lorsqu'il vient à sentir la chaleur du feu qu'on met dessous.

Pendant qu'on accommodoit toutes ces choses, les Negres qui avoient coupé une bonne quantité de bois le jour précédent, y mirent le feu pour le réduire en charbon, & quand il fut en état, on l'apporta sous le cochon avec des écorces d'arbres qui servent de pelles, parcequ'il est expressement défendu de se servir d'aucun instrument de métal comme pelles, pincettes, plats, assiettes, cuillers, fourchettes, salieres, & même de nappes, serviettes, ou semblables ustenciles qui défigureroient trop la maniere de vie boucaniere, qu'il semble qu'on veut imiter dans ces repas. J'oubliois de dire, que le ventre du cochon avoit été rempli de jus de citron avec force sel, piment écrasé & poivre : parce que la chair du cochon quoique très bonne & très-délicate, & plus en Amerique qu'en aucun autre lieu du monde, est toujours douce, & a besoin de ce secours pour être relevée.

Pendant que le cochon cuit, ceux qui veulent

*Brochet-
tes qui
servent
de four-
chettes.*

*Disposi-
tion du
boucan.*

*Ustensi-
les dont
on se sert.*

*Assai-
sonne-
ment du
Cochon.*

1698. veulent déjeûner le peuvent faire, & boire un coup, pourvu que ce soit dans un coüi, & que la liqueur ne soit point mêlée, c'est-à-dire; qu'il faut boire le vin tout pur, & l'eau toute pure, parce que ces sortes de mélanges, & ces tempéramens d'eau & de vin sont tout-à-fait opposés à la simplicité d'une pareille vie. On permit sans conséquence qu'on pût manger à ce premier repas quelques viandes qu'on avoit apportées de la maison; mais dès qu'on a touché au cochon, il n'est plus permis de toucher à autre chose. Cependant comme il n'y a point de règle si générale, qui ne puisse souffrir quelque exception, on permit à quelques personnes de la Compagnie de mettre de l'eau dans leur vin, parce qu'étant encore Novices dans l'Ordre Boucanier, il y auroit eu de l'indiscrétion à les obliger d'abord à toute la rigueur de la règle. Sur quoi on remarquera en passant combien il y a plus de justice & de bon sens dans cet Ordre, que dans les autres où l'on veut que les Novices soient tout en entrant plus parfaits & plus réguliers que les anciens.

Après le déjeûné chacun prit son parti. Les uns allèrent à la chasse, les autres amassèrent des feuilles de balisier, de cachibou, & des fougères, pour faire des nappes, & des serviettes; les autres eurent soin que le cochon se cuisît lentement, & que sa chair fût bien pénétrée de la saulce dont le corps étoit rempli, ce qu'on fait en la piquant avec la pointe de la fourchette, mais sans percer la peau, de peur que la saulce qu'on a intérêt de conserver ne passât au travers, & ne tombât dans le feu.

Quand on jugea que le boucan étoit cuit, on appella les Chasseurs avec deux coups d'armes, qu'on tira coup sur coup. C'est la règle: car les cloches ne sont point d'usage dans les communautés Boucanieres: à mesure qu'ils arrivoient

Tom. II.

on plumoit le gibier qu'ils avoient apporté, & selon son espèce on le jettoit dans le ventre du cochon qui servoit de marmite; ou bien on le passoit dans une brochette qu'on plantoit devant le feu, où il se cuisoit sans avoir besoin d'être tourné plus de quatre ou cinq tours. Les Chasseurs qui n'apportoient rien n'étoient pas quittes pour dire qu'ils n'avoient rien trouvé; on leur répondoit qu'il falloit chercher, trouver, & apporter sur peine de la vie. Si c'étoit de vieux Boucaniers on les mettoit sur le champ en pénitence, en leur faisant boire autant de coups que le meilleur Chasseur avoit apporté de pièces de gibier, & cela tout de suite. La seule grâce qu'on peut faire, quand on est bien persuadé, qu'il n'y a que du malheur, & point du tout de négligence dans le fait, est de laisser au coupable le choix de la liqueur qu'il veut boire. A l'égard de ceux qui sont encore Novices, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui assistent pour la première fois à ce festin, leurs pénitences dépendent de la volonté du maître du boucan; qui les leur impose avec toute la discrétion & la sagesse, que demande la foiblesse des Sujets qui ont péché.

Après le *Benedicite*, nous nous mîmes à une table si ferme & si solide, qu'elle ne pouvoit branler à moins que la terre ne tremblât; puisque c'étoit la terre même couverte de fougères, de feuilles de balisier & de cachibou. Chacun mit à côté de soi, ses deux fourchettes, son couteau, son coüi pour boire, avec une feuille de cachibou, dont les quatre coins attachez avec de petites liannes lui donnent la figure d'une tourtière. C'est là-dedans que chacun met sa sauce, s'il la veut faire en particulier plus douce, ou plus piquante. Je fis mettre des serviettes & du pain sur la table; quoique ce fût un abus: car les véritables Boucaniers

1698.

*Punition
des man-
vais
Chas-
seurs.*

*Situation
des con-
vives à
table.*

*Maniere
de cuire
la viande.*

1698. niers ne connoissent point les serviettes; ne se servent que de bananes pour accompagner leur viande, & encore rarement; leur ordinaire est que le gras & le maigre du cochon tiennent lieu de pain & de viande.

C'est au maître du boucan comme chef de la troupe, & pere de famille de couper le premier morceau à toute la Compagnie. Il s'approche pour cela du boucan tenant sa grande fourchette de la main gauche, & le grand couteau à la droite, & le cochon demeurant toujours sur son lit de repos, avec un petit feu dessous, il coupe de grandes tranches de la chair sans endommager la peau, & les met sur des feuilles de balisier, que les serviteurs portent à ceux qui sont assis. On met au milieu de la table un grand couli plein de la sauce qui étoit dans le ventre du cochon, & un autre plein de jus de citron avec du poivre, du sel, & du piment, dont chacun compose sa sauce comme il le juge à propos. Après ce premier service les plus anciens se levent tour à tour pour couper & servir, & enfin les novices qui doivent avoir appris le métier en le voyant pratiquer se levent les derniers, coupent & servent les autres.

Je croi qu'il n'est pas nécessaire d'avertir le Lecteur qu'un point essentiel est de boire souvent. La regle le veut & la sauce y invite, en forte que peu de gens font des fautes sur ce point. Cependant comme l'homme est fragile, & qu'il tomberoit souvent s'il n'avoit personne pour le faire souvenir de son devoir, ou pour le corriger, c'est au maître du boucan à veiller sur sa troupe, & quand il en trouve d'indolens, ou de negligens qui oublient leur devoir, il doit les reprendre publiquement, & pour penitence les faire boire dans le grand couli. Ce qui n'est pas une petite punition, car il faut qu'il soit tout plein.

1698. Ce fut dans ces plaisirs innocens que nous passâmes la journée avec toute la joie possible. Le bon vin qui est l'ame du repas, ni manquoit point. J'en avois fait porter de France, de Florence, de Madere, & de Canarie, qui se trouverent si frais au sortir de la riviere où on les avoit mis rafraîchir qu'on eût dit qu'ils étoient à la glace.

Nous nous trouvâmes vingt personnes à ce festin boucanier, & plus de vingt Negres que nous avions amenez pour nous servir. Le cochon qu'on avoit préparé étoit gros, & il sembloit qu'il devoit suffire pour un bien plus grand nombre de gens que nous n'étions; cependant malgré le déjeûné qui avoit été assez bon, on mangea le boucan avec tant d'appetit que nos Negres n'auroient pas eu de quoi dîner sans les autres viandes qu'on avoit apportées. Lorsque nous fûmes retournés à la maison, je fis servir une petite collation, plutôt pour la forme que pour le besoin, après laquelle nous nous séparâmes fort contents des plaisirs innocens de cette journée.

Il est certain que le cochon maron est meilleur que le domestique, & que sa bonté augmente selon les fruits, ou les graines dont il se nourrit; mais ces animaux sont rares aux Isles du Vent, & sur tout à la Martinique où leur chasse devient tous les jours plus difficile, parce, qu'ils se retirent dans les montagnes les plus escarpées, & dans les ravines les plus profondes où la peine est très-grande quand il faut les y aller chercher, sans compter le danger d'être mordu des serpens.

Tous les cochons de l'Amerique soit sauvages, soit domestiques, ne mangent point d'ordures comme font ceux de toutes les parties du monde: ils ne vivent que de fruits, de graines, de racines, de cannes & autres choses semblables. C'est à cela qu'on doit attribuer la délicatesse, & la bonté de leur chair.

CHA

Maladie dont l'Auteur est attaqué, son remede. Differentes especes d'Ipecacuanha.

LE troisiéme jour de Novembre je fus attaqué d'une maladie qui fut longue & dangereuse. Elle commença par une fièvre double tierce, avec une dissenterie violente. Aubout de sept ou huit jours ma fièvre appella encore à son secours des redoublemens qui duroient huit à dix heures, qui m'auroient infailliblement emporté, si le sommeil qui ne manquoit jamais de venir avec eux n'avoit moderé leur violence. Ce qui me faisoit plus de peine étoient les remedes dont les Chirurgiens vouloient me surcharger, & les importunités continuelles de nos Peres, pour m'obliger à les prendre. Malgré la repugnance invincible que j'ai toujours eüe pour toutes les drogues, il fallut en prendre quelques-unes, que je rendois aussi-tôt parce que mon estomach ne les pouvoit souffrir.

Ma fièvre diminua beaucoup au commencement de Decembre, & me quitta entierement pendant quelques jours. Elle me reprit ensuite d'une maniere plus supportable & sans redoublemens; mais la dissenterie augmenta considerablement, & je commençai à devenir hydropique. Cela m'obligea de prier nos Peres de charger quelque autre Religieux du soin de nos affaires. Ils s'assemblerent, je rendis mes comptes, & on élût un Syndic en ma place.

Je me fis porter au Quartier du Macouba le dixiéme Janvier 1699. le Sieur Sigaloni dont j'ai parlé au commencement de ces Memoires, croyoit avoir trouvé la clef de mon mal, & se flatoit de me guérir, si j'étois a portée de chez

lui. Quoique je le connusse pour un habile homme, je n'y comptois pas trop, & je croyois ma maladie mortelle, mais j'esperois que le bon air de ce quartier-là, & la Compagnie de mes anciens Paroissiens, pourroient peut-être me soulager. En effet, l'appetit que j'avois perdu presque entierement, me revint, la fièvre me quitta encore une fois, mais les remedes ne pûrent venir à bout de la dissenterie, ni de l'enflûre qui augmentoit tous les jours. Après avoir bien pensé à ce qui pourroit contribuer à ma guérison, je m'avilai d'envoyer chercher de la teinture de scamonée, & quoique dans l'état ou j'étois, j'eusse tout à craindre de la violence de ce remede; je le pris sans consulter personne, & comme pour jouer à quitte ou à double.

Ce remede fit un effet merveilleux, je rendis une quantité d'eau si prodigieuse qu'en moins de quatre heures mon enflûre disparut, & il sembloit que j'eusse la peau du ventre attachée à l'épine du dos. Contre toute apparence je me trouvai si fort après une évacuation si grande, que je me promenai assez long-tems sans ressentir la moindre foiblesse. Mais ce qu'il y eut de meilleur & de plus surprenant dans l'opération de ce remede fut que je rendis deux vers de la grosseur du pouce, dont l'un avoit seize pouces de longueur, & l'autre un peu moins. Ils avoient la tête plate, & en treffle, comme les serpens: ils avoient tout le corps couvert de poil roussâtre, & ils étoient si vifs qu'ils rampoient encore dans la chambre six heures après que je les eus rendus. Depuis la sortie de ces insectes, je me trouvai très-bien, sans

1699. fièvre, sans dysenterie, & avec un très-grand appetit.

J'ai toujours cru que ces deux vers extraordinaires étoient l'effet de quelque poison, soit qu'on me l'eût donné pour me faire périr, soit que je l'eusse pris en mangeant des fruits ou en goûtant des racines dans les bois.

Je m'aperçûs deux jours après que je rendois du sang, dont la quantité qui s'augmentoît de jour en jour, faisoit croître mon appetit. Cela fut cause que je mangeai deux ou trois fois avec peu de discretion, & que ma dysenterie revint. Mais comme à la réserve du sang qui me faisoit quelque peine, elle ne m'empêchoit plus d'agir, parce qu'elle n'étoit plus accompagnée de fièvre, je me vis en état d'aller à la Basseterre le 27 Avril, pour être présent à la lecture des Parentes que nous avions reçues de Rome, pour reconnoître le Pere Cabasson, en qualité de Vicaire general de notre Congregation, & de Préfet Apostolique de nos Missions.

Je demurai dans notre Convent du Mouillage jusqu'au mois de Septembre, que je fus obligé de retourner au Fond S. Jacques, pour déservir la Paroisse de S. Marie, qui manquoit de Curé. Je m'occupai pendant ce tems-là à conduire notre Bâtiment. Ma maladie, & la mort de deux de nos Maçons François, avoient été cause qu'il étoit allé fort lentement. Je le pressai alors du moins autant que mon mal le pouvoit permettre: car il continuoît toujours, & il étoit causé selon les apparences par un ulcere que ces vers m'avoient fait dans les intestins, qu'il n'étoit pas aisé de fermer. On m'obligea ou plutôt on me contraignit par force de prendre plusieurs remèdes, aussi inutiles, qu'ils étoient de mauvais goût sans recevoir aucun soulagement.

Le Sieur de la Martiniere Medecin

entretenu par le Roi, arriva de France en ce tems-là, & apporta une partie d'Ipecacuanha qu'il vouloit vendre aussi cher, que ceux qui le firent connoître les premiers en Europe. Notre Superieur vouloit absolument que je prisse ce remède, & ne me donnoit point de repos là-dessus, j'étois enfin prêt de céder, lorsque j'appris que la propriété de ce simple étoit de faire vomir: je vis bien alors qu'il ne me convenoit point du tout, de sorte que je refusai absolument de le prendre, résolu de garder mon mal, tant qu'il plairoit à Dieu avec d'autant moins de peine que je ressentois peu de douleur, & que cela ne m'empêchoit pas de vacquer à mes affaires.

Cependant aiant appris qu'une certaine femme de notre Paroisse guérissoit infailliblement le flux de sang, je la fus trouver, & la priai de me donner son remède. Elle me fit saigner & purger, & puis je commençai à le prendre. Je ne doutai plus de ma guérison, dès que je vis que mon estomach ne le rejettoit point. Cependant je le pris neuf jours de suite, sans qu'il produisît l'effet qu'il avoit coutume de produire le deux ou troisième jour à tous ceux qui s'en étoient servis. Ma Medecine en parût étonnée, & ne sçavoit à quoi attribuer ce manquement de vertu; mais je la rassurai en lui disant que je me sentoits beaucoup mieux, & qu'il ne falloit pas s'allarmer, parce que mon mal étant inveteré, il ne falloit pas s'étonner si le remède ne produisoit pas son effet aussi promptement qu'il avoit accoutumé.

Je continuai donc à le prendre. Le lendemain qui étoit le dixième jour, je commençai à ressentir l'effet de sa bonté, puisque je ne fus point obligé de me lever pendant la nuit comme je faisois ordinairement cinq ou six fois, & souvent bien davantage. Je fus enfin entièrement guéri le douzième jour. Pour plus grande

1699. de sûreté, je continuai à le prendre, & à garder le même regime encore six jours, ce qui me guérit si parfaitement, qu'un mois après j'étois méconnoissable tant j'étois engraisié.

Remede
admirable pour
la diar-
rhée &
le flux
de sang.

Descrip-
tion du
mahot-
cousin.

Ce remede consistoit en des raclures d'une plante qu'on appelle mahot-cousin pour la distinguer de plusieurs autres plantes, qui portent le nom de cousin. Celle-ci approche beaucoup pour la figure de la feuille à celle du mahot ordinaire dont j'ai parlé dans ma premiere Partie, excepté qu'elles sont beaucoup plus petites; le bois de cette plante est spongieux, souple, liant, foible & presqu'incapable de se soutenir lui-même dès qu'il est parvenu à deux ou trois pieds de hauteur, il jette beaucoup de branches qui s'entrelassent dans les hal-liers où il croît ordinairement, son écorce est verte, mince, & assez adherente au bois qui est gris. Cette plante produit de petites fleurs jaunes composées de cinq feuilles, au milieu desquelles naissent de petits boutons de la grosseur d'un pois hérissés de petits piquans crochus qui s'attachent aux habits si facilement, que quand ils sont meurs ils se détachent de leur branches au moindre soufflé de vent, ou pour peu qu'on les touche, & s'attachent par tout.

Les racines de cette plante sont en assez grande quantité, elles sont longues, à peu près comme les cercisifs, & de la consistance de celles de persil; elles paroissent grises lorsqu'on les tire de terre, mais dès qu'elles sont lavées & nettoyyées elles sont fort blanches. Quand elles sont en cet état, on les gratte ou racle doucement avec un couteau, jusqu'à ce qu'on soit arrivé vers le centre qui est rude & dur, comme celui d'une racine de persil. On le jette comme inutile. On prend une bonne poignée de ces raclures que l'on fait bouillir dans une chopine de

1699. lait, à un feu lent, & en les remuant sans cesse; elles se dissolvent, & font à la fin une espee de bouillie. On y met si on veut un peu de Sucre & de Cannelle, qui n'y servent de rien, mais aussi qui n'y peuvent nuire; & on prend ce bouillon après qu'il a été coulé à travers un linge fin. Ces raclures ne changent point la couleur du lait, & ne lui donnent d'autre goût que celui que lui donneroit un peu de farine de froment. Le Sucre & la Cannelle, quand on y en veut mettre, ne servent qu'à le rendre plus agréable. Je croi cependant qu'il vaut mieux s'en passer, parce que le Sucre & la Cannelle, quoiqu'en petite quantité ne laissent pas d'échauffer, & c'est ce qu'il faut éviter sur toutes choses dans ces sortes de maladies.

On prend ce remede trois fois par jour. Je le prenois de grand matin après que j'avois dit la Messe. Je mangeois trois heures après l'avoir pris, mais seulement des viandes roties ou grillées, sans potage, ni salade, ni fromage, ni fruits, ni ragoûts, ou autre chose où il pût y avoir des épiceries. Trois heures après ce repas je prenois le second bouillon. Au bout de trois ou quatre heures je soupois comme j'avois diné, & je prenois le troisiéme en me mettant au lit. Ce remede très simple, comme on voit, aisé à prendre & fort nourissant m'a si bien guéri, que depuis ce tems-là je n'ai ressenti aucune attaque de disenterie, ni de flux de sang.

Il y a une autre espee de cousin dont toutes les hayes des Basses terres des Isles sont remplies, qui a les feuilles en maniere d'écussons de la largeur d'une piece de trente fols. Sa tige est plus forte que celle dont je viens de parler, elles s'élève jusqu'à trois ou quatre pieds de hauteur après quoi elle a absolument besoin d'être soutenue, aussi s'entrelasse-t-elle dans

Secon-
de
espee de
cousin.

Compo-
sition du
remede.

1629. tous les arbres qui sont à sa portée. Son bouton est très-petit tout couvert de petites épines, par le moyen desquelles il s'attache à tout ce qui le touche.

Feuilles de cousin se-ches pour la dissenterie. On dit que ces feuilles sechées & reduites en poudre prises dans du bouillon, ou autre liqueur le poids d'un Ecu, & même de deux Ecus si le mal est opiniâtre, guérissent la dissenterie. Je n'ai point fait l'expérience de ce remede.

Troisième espece de cousin. Il y a une troisième espece de cousin plus grande que la précédente, on en trouve de sept ou huit pieds de haut. Son écorce est grise, unie, souple, peu adhérente. Elle se leve aussi facilement que celle du mahor, & on l'emploie aux mêmes usages, c'est-à-dire, à faire des cordes. Le bois qu'elle couvre est blanc, léger, aisé à se sécher, il est cassant & de nul usage que pour allumer du feu, sa feuille est longue de cinq à six pouces, sur trois à quatre pouces de large, dentelée par les bords, velue, & presque aussi piquante que les orties, elle finit en pointe, & elle est d'une couleur verte, brune par-dessus, & beaucoup moins par-dessous. Ses fleurs ne viennent jamais seules, mais plusieurs jointes ensemble comme un bouquet, elles sont composées de cinq feuilles, qui étant ouvertes de toute leur longueur forment une espece d'étoile, le milieu est rempli de petits filets ou étamines, d'un beau jaune doré. Le pistil se change enfin en un petit bouton tout rond, garni de petites épines assez longues & crochues, par lesquelles il s'attache aux habits & aux cheveux des passans, & sur tout aux poils des bêtes qui en sont quelquefois toutes couvertes. Ce bouton renferme de petites graines ovales, unies, plus plates d'un côté que de l'autre, toujours couplées & accolées deux à deux, de couleur grisâtre & assez dures.

On prétend que le suc de cet arbrif-

seau est bon pour la dissenterie, il est 1699. certain qu'il est stiptique.

L'écorce broyée & appliquée en forme de cataplasme sur les ulcères qui suivent ordinairement l'épian, les dessèche & les guérit en assez peu de tems.

La quatrième espece de cousin dont j'ai connoissance a les feuilles de la figure de celles du persil, mais beaucoup plus grandes, la plante a peu de force, & ne s'éleve guères à plus d'un pied & demi de hauteur, les fruits de cette espece sont longs comme des fers d'aiguillettes, velus, & dont l'extrémité est garnie de petites épines crochues, qui s'attachent à tout ce qui les touche.

Les feuilles infusées dans l'eau chaude font une teinture du même goût & odeur que le Thé, & peut-être de même vertu.

L'Ipecacuanha est de trois sortes, blanc, gris & noir. Nous avons dans toutes nos savannes des deux premières especes en abondance. La troisième qu'on prétend être la meilleure, nous manque, peut-être parce qu'on ne la connoît pas : car de s'imaginer qu'elle ne se trouve que sur les mines d'or qui sont aux environs de Rio Geneiro, ou riviere de Janvier ancienne Habitation des François au Bresil sous le Tropique du Cancer, & qu'un homme n'en peut recueillir qu'une douzaine de livres par an, c'est une fable ou un prétexte pour la vendre plus cher. Qu'elle soit meilleure que les deux autres especes, c'est-à-dire, que son operation soit plus prompte, & son effet plus dangereux, c'est dans quoi je ne dois pas entrer, puisque ce n'est pas mon métier, & que ceux qui se mêlent de l'employer conviennent que l'Ipecacuanha blanc ou gris est plus doux, & que les femmes, les enfans, & ceux qui sont d'une complexion foible, doivent s'en servir préféablement au noir

1699. noir, donc l'opération est plus vive, plus forte, & plus dangereuse.

*Ipeca-
suanha
blanc &
gris.*

Monsieur Reynau Ingenieur General de la Marine étant venu aux Isles en 1701. avec M. de la Boulaye, pour voir l'état du païs, & tracer les Fortifications qui y seroient nécessaires, fit connoître cette plante à M. Auger Gouverneur de la Guadeloupe qui me la montra. Sa feuille est ronde, dentelée, d'un verd brun, tâchetée de petites pointes rouges, elle est rude, parce qu'elle est couverte d'un petit duvet presque imperceptible, piquant à peu près comme les orties. Ses branches courent & rempent sur la terre sans s'élever, leur écorce qui est assez mince est d'un rouge obscur, le bois est gris ou blanc, spongieux, mollaſſe, flexible, en assez grande quantité, & garni de beaucoup de feuilles. Les fleurs sont blanches, composées de cinq feuilles avec un petit bouton, qui produit des bayes brunes, qui renferment de petites semences en forme de lentilles de couleur jaunâtre, dures & ameres.

La racine est longue, menüe, nouëſſe, & de la couleur de son espece, c'est-à-dire, blanche ou grise.

L'effet qu'elle produit est de faire vomir une bile acre, dont l'acide corrompt les alimens, & excorie les intestins, après quoi il resserre par une opération qui lui est particuliere. Ce sont ces deux choses propres uniquement à l'Ipecacuanha qui le font regarder comme le remede le plus spécifique qu'on ait encore trouvé pour la dysenterie & le flux de sang, & qui durera selon les apparences jusqu'à ce qu'on mette quelque nouveau simple à la mode qui éclipsé celui-ci, comme il est arrivé à tant d'autres, dont à peine on connoît à présent le nom, quoique dans le tems de leur vogue on ne parlât par tout que de leurs vertus, & des effets miraculeux qu'ils produisoient.

Je n'ai point été dans le païs qui produit seul, à ce qu'on dit, le veritable Ipecacuanha, ainsi ce que j'en vais dire, est sur la foi d'autrui.

1699.

L'Ipecacuanha brun ou noir comme on le voudra appeller a les feuilles assez semblables à celles de la parietaire, pointuës aux deux extrêmités, partagées par une nervure, d'où sortent plusieurs rameaux, elles sont d'un verd brun par-dessus, plus pâles par dessous, charnuës, molles, & couvertes d'un petit duvet rude. Les fleurs qui sortent à côté du pedicule qui soutient les feuilles sont par bouquets de dix, douze, ou quinze ensemble, elles sont composées de cinq petites feuilles blanches, & d'autant d'étamines de même couleur; auxquelles succedent des bayes d'un rouge brun, qui sont remplies d'une pulpe blanche qui renferme de petites graines ou semences dures, de couleur jaunâtre, de la figure des lentilles.

La racine étant tirée de terre doit être séchée à l'ombre, & non pas au Soleil. Lorsqu'elle est nouvelle & séchée comme je viens de dire, elle est très-amere, & elle picorte la langue par son amertume; c'est ce qui fait qu'on la croit chaude & sèche au second degré.

*Préparation
de la
racine*

Elle produit les mêmes effets que les deux autres especes, mais avec plus de force & de promptitude, & par conséquent plus de danger.

On prend une dragme ou deux de cette racine, on la pile, & on la met en infusion pendant une nuit, dans du vin mêlé d'égale quantité d'eau. On la passe par un linge après l'avoir un peu fait bouillir sur le feu, & on la donne ainsi au malade.

Il est certain que cette racine & quantité d'autres simples qui viennent de l'Amérique produiroient toujours les mêmes effets, comme ils les produisoient

lors-

1699. lorsqu'on a commencé à s'en servir, si on les avoit aussi bons & aussi recens qu'on les avoit pour lors, & que ceux qui les ordonnent, ou qui les préparent n'y voulussent mettre rien de leur invention, & s'en tenir à la première recette; mais à force de changer la manière de les accommoder, & à force d'être gardés dans les Boutiques sans être renouvellez, ils perdent tout leur suc & leur vertu, comme il est aisé de voir, en les goûtant; & les différentes manières de les préparer achevent de les gâter.

Cette plante aime les lieux humides, & ne veut point être cultivée. On a remarqué que celles qu'on a cultivées dans des jardins, n'avoit presque aucune vertu.

Jean de Laët dans le quinzième Livre de sa Description des Indes Occidentales Chapitre dix-huitième, fait mention d'une plante qu'il appelle Igpecaja ou Pigaia qui guérit la dysenterie. Il dit, que son tuyau est haut d'une demie coudée, & sa racine de même longueur, il dit, qu'elle ne produit que quatre ou cinq feuilles de fort mauvaise odeur. Que sa racine étant pilée & laissée une nuit dans l'eau au serain, & passée ensuite par un tamis, & donnée à un malade, le purge d'une manière, qu'elle arrête en même tems le flux de ventre.

Quoique cette Description ne convienne pas tout-à-fait à l'Ipecacuanha, j'aime mieux croire que c'est la même chose, mal expliquée, & mal nommée.

CHAPITRE XI.

Assassinat commis à la Martinique. Punition & mort très-chrétienne de l'assassin

Pendant que je demeurois au Mouillage pour rétablir ma santé, & faire travailler au Bâtiment de notre Convent, il arriva que le Jeudy 25. Juin étant sorti de la Maison un peu avant le jour, pour mettre mes Ouvriers en besogne, j'entendis du bruit dans une maison qui étoit vis-à-vis de notre Eglise. La curiosité m'en fit approcher de plus près pour voir ce que c'étoit, & comme je connoissois le Maître de la maison, je ne fis point difficulté d'y entrer ayant trouvé la porte de la Boutique ouverte. Je fus surpris d'entendre qu'il tomboit quelque liqueur du plancher, dont quelques gouttes tomberent sur mon habit. Je sortis pour voir ce que c'étoit. & je fus bien étonné quand je vis que c'étoit du sang, qui continuoit de tomber à travers le plancher. J'appellai le Maître de la maison, & un jeune homme qui logeoit avec lui depuis quelque

tems, à qui j'avois donné les derniers Sacramens depuis douze à quinze jours, parce qu'il avoit été attaqué de la maladie de Siam. Mais voyant que personne ne me répondoit, quoique j'entendisse du remuement dans la chambre, je ne doutai point qu'il ne fût arrivé quelque meurtre. C'est pourquoi j'appellai de nos Negres pour venir avec moi. La première pensée qui me vint, fut que le Maître de la maison, qui étoit fort brutal, & fort sujet au vin, avoit tué le jeune homme qui logeoit chez lui. Cet homme s'appelloit Croissant. Il étoit de Paris, fils à ce qu'on disoit, d'un Chandelier demeurant à la Porte Saint Denis aux trois Croissants.

Je montai doucement à la chambre, & l'ayant trouvée entre-ouverte, je voulus entrer; mais je fus repoussé assez rudement par ce jeune homme, qui ferma la porte sur lui au verrouil, & lui ayant demandé

Assassinat du nommé Croissant.

1699. demandé d'où venoit ce sang qui tomboit du plancher, il me répondit, que ce n'étoit rien. Je connus alors que je m'étois trompé, & que c'étoit Croissant qui avoit été assassiné. Comme je l'entendois encore se remuer, & se plaindre je descendis, j'appellai du monde, & ayant fait apporter une pince de fer, je fis enfoncer la porte, afin de voir si le blessé seroit encore en état de recevoir quelque assistance spirituelle ou corporelle. Nous trouvâmes le jeune homme à demi vêtu, couché dans son lit, qui faisoit semblant d'avoir peur que nous ne fussions venus pour le tuer, comme on avoit tué Croissant, à ce qu'il disoit. Nous le découvrimmes enfin renversé sous des matelas, des chaises & des tables, qui expiroit, tellement meurtri, & défiguré, que cela faisoit horreur.

On saisit le jeune homme. On remarqua qu'il avoit la naissance des ongles toute pleine de sang, ce qui ayant donné lieu de le faire déchauffer, on vit que ses pieds, ses jambes, & ses genoux en étoient tous remplis; & comme il lui manquoit beaucoup de cheveux d'un côté, on s'aperçût que Croissant les tenoit dans sa main. Cet assassinat dont il étoit facile de connoître l'auteur nous surprit tous: car ce Croissant étoit un homme extrêmement robuste & vigoureux, qui auroit mis en pièces dix personnes comme ce jeune homme, qui n'avoit que dix-neuf ans, d'une complexion fort délicate, & qui ne faisoit que relever du mal de Siam, qu'il avoit réduit à l'extrémité. On trouva dans un coin de la chambre le marteau dont il s'étoit servi pour commettre ce meurtre, il étoit tout rouge de sang, ce qui ayant donné lieu de chercher l'épée ou le poignard, dont il paroïssoit plusieurs coups dans le corps du mort, on trouva enfin un couteau ensanglanté dans la paillasse du lit où ce jeune

Tom. II.

1699. homme couchoit, qui fut reconnu par un des assistans, pour être celui-là même que ce jeune homme lui avoit emprunté deux jours auparavant, & qu'on lui avoit vû aiguïser la veille avec beaucoup de soin.

Le cadavre ayant été visité par les Chirurgiens fut trouvé blessé de vingt-trois coups de marteau & de couteau, & le jeune homme ayant été conduit en prison, on lui fit son procès. Il m'envoya prier de l'aller voir, j'y fus; il me conta tout le détail de sa mauvaise action, & me dit, qu'il l'avoit niée au Juge, & qu'il étoit résolu de ne la confesser jamais. Je lui dis, que la défense étoit de droit naturel, mais que son crime étoit si clair, qu'il ne me paroïssoit pas qu'il y eût aucun moyen d'échapper la mort en le niant, & qu'ainsi il étoit obligé de l'avouer, pour mettre en repos la conscience des Juges, & pour faire connoître, qu'il n'avoit été conseillé, ni aidé de personne pour commettre ce meurtre. Comme le procès étoit en état, il fut jugé le lendemain, & ensuite conduit au Conseil, où son jugement fut confirmé, & lui renvoyé au Fort S. Pierre pour être rompu vif, & puis étranglé devant la maison où il avoit commis le crime.

Je l'avois disposé pendant qu'on instruisoit son procès à faire une confession générale, & je me servis des deux jours qu'il demeura en prison après son jugement, pour la lui faire faire. Il envoya chercher le Juge & le Greffier, & leur dit, que quoiqu'il n'eût jamais avoué qu'il étoit l'auteur du meurtre de Croissant, il l'avoüoit à présent, & leur confessoit qu'il l'avoit commis seul, sans l'assistance, ni le conseil de qui que ce fut; qu'il y avoit été porté par la crainte que Croissant ne fit vendre à vil prix quelques marchandises qu'il avoit, com-

L

me

1699.

me il l'en avoit menacé, pour se payer de ce qu'il lui devoit pour sa nourriture depuis qu'il étoit chez lui; qu'il avoit attendu que Croissant fut bien endormi, après s'être retiré fort tard & fort ivre; qu'il l'avoit frappé d'abord d'un coup de marteau dans la temple; & d'un autre coup sur le front; que Croissant l'avoit pris par les cheveux, mais que comme il étoit étourdi de ces deux coups, il avoit eu le tems de le frapper d'un coup de couteau dans la gorge, & de tous les autres coups dont on l'avoit trouvé blessé. Le Greffier écrivit cette confession sur son Registre, & la fit signer au coupable.

Je me rendis de grand matin à la prison le jour qu'il devoit être exécuté, pour passer la journée avec lui. Le Geolier aiant quelque affaire en Ville me pria de fermer la porte de la prison après lui, & de la lui ouvrir quand il reviendrait. Les autres prisonniers étoient renfermez dans les chambres; de sorte que je me trouvai seul avec ce jeune homme assis sur un banc dans la cour; il est vrai qu'il avoit les fers aux pieds. Il me vint en pensée de le faire sauver, puisque j'en trouvois l'occasion si favorable. Je le lui dis en même-tems, & je l'avertis qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que s'il vouloit s'aider, je lui donnerois le moyen de se cacher chez de mes amis jusqu'à ce qu'on pût le faire embarquer. Je lui montrai le marteau & le ciseau pour se déferrer, & la clef qui étoit à la porte. Il se mit à resver, & je voyois qu'il étoit combattu entre ce que je lui propoisois, & ce qu'il se sentoît inspiré de faire. A la fin je m'impaiantai voyant qu'il ne prenoit point de résolution; je lui dis que les momens étoient précieux, & qu'en pareille occasion il n'y avoit pas tant à délibérer. Mais sa réponse me surprit encore plus que son crime n'avoit fait. Mon Pere, me dit-il, je vous re-

mercie de votre bonté, vous ne me connoissez pas comme je me connois; je suis naturellement méchant; j'ai commis un grand crime, & quoique ce soit le premier, Dieu qui permet que la Justice m'en châtie, me fait comprendre dans ce moment qu'il vaut mieux que je souffre la mort pour l'effacer, en ayant autant de regret qu'il m'en inspire à présent, que de me mettre en danger de n'avoir pas ce même regret quand j'en aurai commis un autre peut-être plus grand, auquel mes mauvaises inclinations me portent. J'admire la force de la grace dans ce jeune homme, & je passai avec lui le reste de la journée à parler de Dieu.

L'heure du supplice étant arrivée, je l'y accompagnai. Il se mit à genoux devant notre Eglise sans qu'il y fut obligé par sa Sentence, ni que je le lui eusse inspiré, & après avoir demandé pardon à Dieu de son crime, il le supplia de vouloir recevoir la peine qu'il alloit souffrir pour les pechez de celui qu'il avoit tué. Il me pria ensuite de demander pardon pour lui à tous les assistans du mauvais exemple qu'il leur avoit donné, les avertir de se rendre sages à ses dépens, & leur demander quelque part dans leurs prières. Il monta après cela sur l'échafaut, se mit à genoux, se reconcilia encore une fois, & après que je lui eus donné la dernière absolution il se dépouilla, s'étendit sur la croix, & reçut les coups avec tant de constance, qu'il ne dit jamais autre chose pendant ce tourment que deux ou trois fois le nom de Jesus d'une voix fort modérée. Je levai le mouchoir que je lui avois jetté sur le visage lorsque le Boureau le frappoit, & l'aïant exhorté à former un dernier acte de contrition, & de confiance en la miséricorde de Dieu, pendant que le Boureau descendoit sous l'échafaut pour l'é-

1699.

Mors
Chrétienne de
l'assassin.

1699. l'étrangler, il leva les yeux au ciel quand il sentit les premières étreintes de la corde, & les tournant ensuite sur moi d'une manière pleine de douceur, il expira comme un prédestiné. Je dois avouer ici qu'après un si grand crime, sa mort ne laissa pas de toucher très-sensiblement tous les assistans, tous pleuroient, le Juge même, & le reste de la Justice se retirèrent avant que l'Exécuteur commençât à le frapper, personne n'ayant le courage de voir tant de contrition, tant de résignation, & tant de fermeté dans un âge si tendre. Je voulus m'acquitter de ce que je lui avois promis, & le recom-

mander aux prières des assistans, mais les larmes aiant bien-tôt étouffé le discours que j'avois commencé, je suivis tout le peuple qui entra dans l'Eglise pour prier Dieu pour lui.

Je l'enterrai au commencement de la nuit dans notre Cimetière à côté de celui qu'il avoit tué, & j'aurois eu de quoi garnir de linceuls tout un Hôpital si j'avois voulu recevoir tous ceux qu'on m'apporta pour l'ensevelir.

Il s'appelloit Louïs ***. Il étoit fils d'un Marchand de l'Evêché de Nantes, où il avoit des parens riches & assez considérables.

C H A P I T R E X I I.

Nombre extraordinaire de fols à la Martinique. Mort de plusieurs Religieux.

JE ne sçai qu'elle Etoile avoit passée sur la Martinique cette année, mais on n'y avoit jamais vu un tel désordre, & un si grand nombre de fols. Beaucoup de gens sans fièvre, & sans aucun autre mal apparent eurent des transports au cerveau, perdirent le jugement, & se mirent à courir les rues où ils faisoient mille extravagances.

Un d'eux étant venu sonner à la porte de notre Convent, le Pere Cabasson notre Supérieur qui se trouva dans la salle, alla lui ouvrir. Ce fol qu'on ne connoissoit pas encore pour tel, lui demanda s'il n'étoit pas le Supérieur, & aiant sçu qu'il l'étoit, il lui dit, je croi que vous êtes assez homme de bien pour désirer d'être Saint, & comme je vous aime, je suis venu exprès ici pour vous tuer, afin de vous faire martyr; & en disant ces paroles, il tira un grand couteau de sa poche. Le Pere Cabasson qui n'aspiroit pas si haut, & qui se contentoit de mourir Confesseur, lui ferma la porte au nez, qu'il baricada par derrière.

Merlet, c'étoit le nom de ce fol, fut fort scandalisé de ce procédé, & dit, en se retirant, & remettant son couteau dans sa poche, cet homme m'a bien trompé. Je croyois qu'il avoit envie d'être Saint, mais puisqu'il en a perdu l'occasion, il ne me trouvera pas toujours d'humeur de lui procurer l'honneur du martyre, il viendra dix fois me le demander avant que je le fasse.

Le même fol étant venu le lendemain dans la Sacristie lorsque je me déshabillais après avoir dit la Messe, me dit, qu'il avoit un avis à me donner, qui étoit, que si je ne disois pas la Messe plus vite, il m'apprendroit à lire. Ce compliment ne me plut point du tout: il étoit armé d'un gros bâton, j'étois seul avec lui, & il en auroit mangé quatre comme moi. Je crus qu'il falloit jouer d'adresse pour me tirer de ce mauvais pas. Ah, Monsieur Merlet, lui dis je, il y a long-tems que je cherche l'occasion de vous donner à déjeuner, je vous ai obligation, il ne faut pas que vous m'échappiez aujourd'hui, & sans lui

L 2

don-

1699. donner le tems de me répondre, je le pris par la main comme pour le conduire au Convent; mais en passant par l'Atelier où étoient nos Tailleurs de pierre, je lui fis donner un déjeûné de coups de regle, dont il eut sujet de se souvenir pendant quelque tems. Je fis ensuite mes plaintes à la Justice, qui fit enfermer sept ou huit de ces fols, qui auroient enfin causé du désordre.

Il y en avoit déjà eu quelques-uns qui s'étoient noyez, d'autres s'étoient brisez en tombant du haut des arbres & des falaises, où ils étoient montez pour s'exercer à voler en l'air. La prison & le bâton en rendirent quelques-uns un peu plus sages, & entr'autres Merlet, qui depuis ce tems-là ne voulut plus venir chez nous, & lorsqu'il me rencontroit dans les rues, il rebrouilloit chemin, ou bien il entroit dans quelque maison pour m'éviter.

Il y eut le Chirurgien d'un Vaisseau qui ne fut pas si heureux. Son Capitaine le voulut faire mettre aux fers pour arrêter le cours des extravagances qu'il faisoit à tous momens; il s'échappa des mains de ceux qui le tenoient, & sauta à la mer; mais il eut le malheur de tomber auprès d'un puissant Requien qui le reçut un peu plus discourtoisement, que la Baleine ne reçut autrefois le Prophete Jonas: car il lui emporta la tête, & auroit entraîné le reste du corps, si des Matelots qui étoient dans une Chaloupe ne l'en eussent empêché.

La petite verolle & le mal de Siam emportent beaucoup de monde. La petite verolle succéda à la folie; elles s'attacha aux Negres, dont elle emporta un très-grand nombre, comme elle avoit emporté l'année précédente quantité de femmes blanches.

La maladie de Siam recommença ses ravages plus fortement qu'elle n'avoit encore fait. Entre un très-grand nombre de gens qu'elle emporta, ceux qui furent les moins regrettez, furent une troupe

de Commis, qui étoient venus avec un nommé la Bruneliere, habile homme, s'il en fut jamais dans le métier de Zachée. Ils avoient amené une petite Fregatte pour courir autour des Isles, & empêcher que personne ne pût faire le Commerce avec les Etrangers, quoique selon le bruit commun, ils n'eussent pas de scrupule là dessus, quand ils pouvoient le faire pour leur compte. Comme cela n'accommodoit ni les François, ni les Etrangers, deux Bâtimens Anglois ou se disans tels, la rencontrèrent sous la Dominique, lui firent une querelle d'Allemant, & la maltraitèrent beaucoup. Cala joint au mal de Siam débarassa les Isles de presque tous ses Commis, quoique trop tard: car ils avoient déjà fait plus de mal, qu'on ne pourra peut être jamais en reparer.

Les Ordres Religieux qui ont des Missions aux Isles, ne furent pas exempts des funestes influences de cette année. Outre plusieurs Jesuites qui moururent du mal de Siam, à la Martinique & à la Guadeloupe, le Superieur de leur Mission à Cayenne fut étouffé dans une piece de Canies, où le feu s'étoit mis par accident. Son zele pour le bien de sa Compagnie l'emporta si loin, que quand il voulut se retirer, il ne fut plus tems. La fumée l'étouffa. On le trouva même un peu grillé, tenant encore son Crucifix entre ses bras. C'étoit un homme d'une très-grande piété, & qui meritoit un meilleur sort; mais on va au ciel par toutes sortes de voyes, pourvu que Dieu nous trouve prêts, quand il nous appelle.

J'ai oublié de marquer en son lieu qu'on avoit pris possession de la partie François de Saint Christophle vers les Fêtes de Noël de l'année précédente. Les Carmes Chauffez de la Province de Touraine y avoient une Habitation tant à eux qu'à leurs Créanciers, qui avoit été ruinée comme les autres pendant le long

1699.

Morts de plusieurs Pères Jesuites.

Mort d'un Père Carme.

tems

1699. tems que les Anglois en avoient été maîtres. Les Carmes établis à la Guadeloupe y envoyèrent un de leurs Religieux pour prendre possession de leurs Terres, & conserver leurs droits; mais celui-ci ayant trouvé l'Eglise, le Convent & la cuisine entierement ruinez, en conçût tant de douleur, que le mal de Siam l'ayant attaqué dans le même-tems, il ceda à tant de maux, & mourut en très-peu de momens.

Capucin assassiné. Les Capucins eurent leur part de ce désastre commun. Ils avoient un de leurs Peres à l'Isle Saint Martin, qui étoit un bon petit homme, autant de mes amis qu'on le pouvoit être. Il se broüilla avec un Caraïbe libre nommé Louïs, qui le servoit par amitié depuis assez long-tems, & les suites de leur broüilleries furent si terribles, que le Caraïbe lui coupa la gorge. Les Habitans étant venus le matin pour entendre la Messe, furent fort surpris de ne voir ni le Capucin, ni son Caraïbe. La curiosité en ayant porté quelques-uns à regarder au travers des roseaux qui palissadoient la maison, ils appargurent le Capucin étendu par terre; on enfonça la porte, & on trouva que ce pauvre Religieux avoit réellement la gorge coupée, & plusieurs autres blessures. Comme il étoit évident que c'étoit le Caraïbe qui avoit fait le coup, on le chercha avec tout le soin possible, mais inutilement. Ce ne fut qu'environ un an après, qu'un Chasseur trouva les restes de son cadavre au pied d'un arbre, où il paroissoit qu'il s'étoit pendu; du moins y avoit-il encore un bout de corde attaché à une branche au-dessus du cadavre. On trouva dans le centre des branches un fusil, & quelques autres choses qu'il avoit volées au Capucin.

Le Pere Casimir Jurelure Vicaire Provincial des Religieux de la Charité, s'en alla en l'autre monde d'une maniere

aussi funeste que la précédente, quoique 1699, toute différente. Il faisoit faire un défriché dans les terres qu'ils ont au Morne-Rouge de la Martinique, afin d'y planter des Cacoyers. Il eut envie de voir l'effet qu'un très gros arbre qu'on abbattoit feroit en tombant. Les Negres qui y travailloient & un autre Religieux plus expérimenté que lui, lui dirent bien des fois de changer de place, & de s'approcher du pied de l'arbre, où il y a toujours moins de danger que dans tout autre lieu: il ne jugea pas à propos de suivre leurs conseils, & demeura où il étoit; l'arbre tomba enfin, sa curiosité fut satisfaite, mais il en porta les nouvelles en l'autre monde, car il en sentit tout le poids. Une des grosses branches de cet arbre ayant attrapé en passant celui derriere lequel ce curieux s'étoit posté, le renversa par terre, & l'arbre en tombant le renversa aussi, & l'enterra si bien qu'on fut plus de deux heures à le chercher; & quand on l'eût découvert & retiré de dessous cet arbre, il étoit tellement brisé, qu'il sembloit qu'on l'eût pilé dans un mortier.

Pour nous qui étions demeurez les derniers à nous ressentir de ces malheurs, nous ne fûmes pas pour cela les plus mal partagez. Le Pere Estret qui m'avoit succédé dans la Charge de Procureur-Syndic de Nôtre Mission de la Martinique se blessa grièvement en tombant de cheval, & comme c'étoit auprès de la riviere, & qu'il faisoit un orage épou-

Le Synode des Jacobins est moyé. ventable de pluie, la riviere en se débordant l'entraîna à la mer, qui eut la civilité de le reporter sur le rivage où on le trouva le lendemain matin. Ce malheur arriva le Jeudy au soir 26. Novembre.

Il y avoit environ trois semaines que j'avois quitté la Paroisse de Sainte-Marie, pour venir desservir celle de la Grande-

1699.

Ance, en attendant que le Religieux qui en étoit nommé Curé fut arrivé de la Guadeloupe, où je devois aller prendre le soin & l'administration de notre temporel. Le Pere Estret étoit venu chez moi chercher trois cent écus que j'avois reçu pour le compte de notre Maison d'un Marchand de la Basse-terre.

Pendant que nous dînions le tems se mit à la pluye, qui augmenta de telle sorte, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il pût s'en retourner au Fonds Saint Jacques. Je fis tout ce que je pus, pour le retenir à coucher, & n'en pouvant venir à bout, je le fis accompagner par un grand Negre, pour l'aider à passer les rivières. Il s'en servit seulement pour les deux premières, c'est-à-dire, la rivière du Lorrain & la rivière Macé, après quoi il me le renvoya. Il trouva au Bourg du Marigot quelques Habitans de Sainte-Marie, que le mauvais tems empêchoit d'aller plus loin, qui le presserent très-fort de s'arrêter avec eux, mais il n'y eut pas moyen : il voulut continuer son voyage, & contre son ordinaire, il faisoit marcher son cheval si doucement, malgré la grosse pluye qui tomboit, qu'un de ces Habitans dit, qu'il sembloit qu'il alloit à la mort; à quoi un Officier répondit vous avez raison, assurément il se noyera en passant quelque rivière, & si nous partons demain de bonne heure, nous trouverons son corps au bord de la mer. Ce fut une véritable prophétie : car cet Officier nommé Monsieur de Survillee alors Capitaine d'une Compagnie de la Marine, qui étoit son ami particulier, & qui avoit fait tous ses efforts pour l'empêcher de continuer son malheureux voyage, étant parti le lendemain matin du Ma-

rigot pour s'en retourner chez lui à Sainte-Marie, trouva les Negres de Notre Habitation, qui enlevoient le corps que la mer avoit rejeté sur le bord de l'Ance, & il eut la bonté de m'en donner avis.

Comme le Pere Estret n'avoit personne avec lui, on n'a pu sçavoir au vrai comment la chose s'étoit passée. Son cheval qu'on trouva tout sellé dans la savanne fait croire que le Pere en étoit tombé, en descendant le Morne par un endroit fort rapide, où il avoit coutume de passer pour abréger un peu son chemin, & que le coup qu'il avoit à la tête, l'ayant étourdi, il étoit demeuré dans le ruisseau, duquel on remarqua la glissade du cheval, & qu'il y avoit été suffoqué, ce ruisseau s'étant débordé l'avoit entraîné dans la rivière, qui n'en étoit qu'à huit ou dix pas, & la rivière dans la mer. Cette mort me toucha beaucoup : car c'étoit un fort bon Religieux, & quoiqu'il n'eût pas tout-à-fait les talens nécessaires pour l'emploi dont on l'avoit chargé, il y avoit lieu d'espérer qu'il les acquereroit avec le tems. Nos Peres me presserent beaucoup de rompre les engagements que j'avois pris à la Guadeloupe, & de me charger encore une fois du soin de notre temporel à la Martinique. Je ne crus pas le devoir faire; au contraire, j'écrivis pour presser le départ du Religieux qui me devoit relever, de crainte que la complaisance pour mes amis, ne m'engageât de nouveau dans les embarras du Fond Saint Jacques. On trouva le sac où étoient les trois cent écus dans des broussailles au bord de la rivière, ce qui contribua à consoler un peu notre Supérieur de la perte de son Syndic.

1699.

C H A P I T R E X I I I .

De la Famille de Messieurs de la Guarigue.

Monsieur de Surveillée dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent est Creolle de Saint Christophle. Son nom de famille est la Guarigue. Il est fils du sieur de la Guarigue premier Capitaine Colonel de toutes les Milices de Saint Christophle.

M. de la Guarigue étoit Parisien, d'une famille considérable par son ancienneté, sa Noblesse, & ses Alliances. Ses parens lui firent prendre le parti des armes étant encore fort jeune, comme le partage ordinaire des cadets. Il servit en cette qualité dans le Regiment des Gardes, qui étoit en ce tems-là l'école de la jeune Noblesse. Il y fut pendant six à sept ans, & se trouva aux Batailles de Fribourg, de Mariandal, de Norlingue, sous le Maréchal de Turenne, & à quelques Sieges qui se firent en Flandres & en Allemagne, depuis l'année 1642. jusqu'en 1648. que la Paix conclue à Munster entre la France, l'Allemagne, la Suede, & les autres Puissances du Nord, lui donnant peu d'esperance d'être avancé, parce qu'on fit alors une grande reforme, il revint chez lui pour se remettre de six Campagnes consecutives qu'il avoit faites, dans lesquelles il avoit eu le malheur d'être blessé trois fois très dangereusement. Son Oncle le Commandeur de Raucourt qui l'aimoit, crut que l'Amérique lui seroit plus favorable; il l'équipa, & l'envoya à son ami intime le Bailly de Poincy Lieutenant General des Isles Françoises, & Seigneur particulier de celles de Saint Christophle, Sainte Croix, Saint Martin, & Saint Barthelemy, à qui il le recommanda comme un jeune homme de grande esperance, & son neveu.

Le merite personnel du sieur de la Guarigue plûtôt que cette recommandation, lui acquit bien-tôt l'estime du Bailly de Poincy; il le prit en affection, & voulut se charger du soin de sa fortune. Peu de mois après qu'il fut arrivé, il lui donna une Compagnie de Milice, n'y ayant point alors d'autres Troupes dans les Isles. Il l'employa dans toutes les expéditions qu'on fit contre les Anglois pour les chasser de l'Isle de la Tortue dont ils s'étoient emparez, & contre les Espagnols, sur lesquels on reprit Sainte Croix qu'ils avoient enlevée aux Hollandois; & en diverses autres entreprises qu'on fit sur eux, tant dans les Isles, qu'en Terre ferme jusqu'à la Paix de 1660. il s'acquit beaucoup de gloire & de réputation dans toutes ces occasions, dont il seroit trop long de rapporter le détail.

M. de Poincy voulut enfin le fixer & l'établir. Il lui fit épouser une des filles du sieur de Rosignol Officier des plus considérables, & des plus riches de l'Isle, dont une autre fille épousa ensuite le sieur de Poincy neveu du Bailly de ce nom. Et pour donner au sieur de la Guarigue un rang au-dessus de tous les autres Officiers, & le mettre à la tête de toutes les Troupes, & lui en donner le Commandement, il donna le titre de Compagnie Colonelle à celle que le sieur de la Guarigue commandoit depuis quelques années, qui étoit une des quatre du Quartier de la Basseterre, & si nombreuse, qu'elle seule pouvoit passer pour un Regiment, puisqu'on y a souvent compté plus de neuf cent hommes, comme il est aisé de le justifier par les Rôles de ce tems-là. Ce fut ainsi que le Bailly de Poincy donna le Commandement de

toutes

1699: toutes les Troupes de son Gouverne-
ment au sieur de la Guarigue qui n'avoit
au-dessus de lui, que le sieur de Poincy
Neveu du Seigneur de l'Isle, qui étoit
Gouverneur particulier: car on ne con-
noissoit point encore alors dans les Isles
les Lieutenans de Roi.

Le Bailly de Poincy étant mort vers
la fin de 1660. le Chevalier de Sales qui
lui succéda, eut les mêmes égards pour
le sieur de la Guarigue; & comme il le
connoissoit pour un homme également
prudent & brave, & qui d'ailleurs étoit
le premier Officier de son Gouverne-
ment, il lui donna toute sa confiance,
& ne faisoit rien sans le consulter.

Tout le monde convient que ce fut
le sieur de la Guarigue qui empêcha que
les Anglois ne surprissent le Chevalier
de Sales, à la faveur des Concordats
d'une parfaite Neutralité qu'ils avoient
signez tout récemment. Il connoissoit
leur genie à fond, & sçavoit qu'ils ne vo-
yoient qu'avec une extrême jalousie l'é-
tat florissant de la Colonie Françoisse de
Saint Christophle, & qu'ils mettroient
tout en usage pour la détruire, lors qu'ils
croiroient le pouvoir faire. Il avertit le
Chevalier de Sales de ne se point fier à
leurs belles paroles, & ayant sçu par les
intelligences qu'il entretenoit chez eux,
les melures qu'ils prenoient, il engagea
M. de Sales de se mettre en état, non-
seulement de n'être pas surpris, mais de
les attaquer, dès qu'on s'apercevrait
qu'ils vouloient commencer la Guerre.

Pour bien entendre ce que je vais dire
de cette Guerre où le sieur de la Guarig-
ue s'est acquis trop de gloire pour ne
lui pas rendre la justice qui lui est due,
il faut se souvenir de ce que j'ai dit dans
la Preface de ma premiere Partie, de la
situation de l'Isle de Saint Christophle,
& de la maniere dont elle est partagée
entre les François & les Anglois. Je le

repeterei ici en deux mots pour la com- 1699.
modité du Lecteur.

L'Isle est divisée en quatre Quartiers.
La pointe de l'Est, & celle de l'Ouest
forment les deux Quartiers François.
Les Côtes de l'Isle qui regardent le Nord
& le Sud font les deux Quartiers An-
glois. La petite riviere de la Pentecôte
au Sud-Sud-Ouest separe le Quartier de
la Basseterre Françoisse, de la Basseterre
Angloise. C'est le Quartier principal &
le plus considerable des François, la re-
sidence du General, le Siege du Conseil,
l'endroit du plus grand Commerce: il
y avoit une petite Ville, & un Fort qui
n'a jamais valu grand chose, & qui a
toujours été fort negligé, la bravoure de
nos Insulaires leur ayant toujours tenu
lieu de murailles & de forteresses. La
riviere de Cayonne à l'Est Nord-d'Est
separe la même partie Françoisse d'avec
la partie Angloise, qui est au Nord, &
qu'on appelle la Cabesterre Angloise.
C'est dans cette partie Angloise qu'on
trouve la ravine de Nicleton ou à Ca-
brittes, & le Quartier appelé les cinq
Combles, elle peut avoir trois lieues ou
environ de longueur, & se termine à un
Cap & une Ravine auprès de laquelle
les François ont une espece de Fortin
appelé le Fort Louïs. C'est à cet endroit
que commence la Cabesterre Françoisse,
qui regarde le Nord, d'environ trois
lieues & demie de tour, & qui finit à
un autre petit Fort situé à la pointe de
Sable à l'Ouest où commence la Bass-
eterre Angloise. Les Anglois ont aussi un
petit Fort en cet endroit, mais leur For-
teresse la plus considerable est à une lieue
ou environ de la pointe de Sable au lieu
appelé la grande Rade. On la nomme
le Fort Charles. Les deux Quartiers
Anglois, c'est-à-dire, celui de la Ca-
besterre & de la Basseterre se communi-
quent par un chemin qu'ils ont pratiqué,
au

1699. au travers des bois & des montagnes, qui sont au centre de l'Isle; mais les Quartiers François ne peuvent avoir de communication que par les chemins ordinaires qui sont près le bord de la mer, qui sont communs aux deux Nations, & qui cessent de l'être dès qu'elles sont en guerre, aussi-bien que celui des bois & des montagnes que les Anglois gardent exactement, & sans beaucoup de peine dans ces tems-la.

Cette connoissance supposée, il faut sçavoir, que le Roi aiant déclaré la Guerre aux Anglois en 1666. ceux des Isles qui n'avoient signé les Concordats d'une parfaite Neutralité que pour endormir les François, & les surprendre plus facilement, firent venir des Troupes de Nieves, Antigues, Monfarrat, & de S. Eustache, pour grossir les leurs, & attaquer les François avec plus d'avantage, & les détruire entierement.

En effet, on vit le Dimanche 20 Avril 1666. nombre de Barques & de Chaloupes chargées de Troupes & de Milices qui venoient de Nieves, & qui débarquerent à la grande Rade; & on sçût que le Colonel Morgan Gouverneur de S. Eustache étoit venu joindre le Colonel Wafts Gouverneur de la partie Angloise de S. Christophle avec toutes les Troupes & les Milices qu'il avoit pu tirer de son Gouvernement, entre lesquelles il y avoit 360 Boucaniers, sur lesquels il comptoit beaucoup.

Ces renforts aiant beaucoup augmenté les Troupes Angloises de S. Christophle, déjà superieurs aux François de la même Isle, le Colonel Wafts ne manqua pas dès le lendemain de faire marcher un Corps considerable vers la petite riviere de la Pentecôte, Frontiere des François & des Anglois à la Basseterre.

Le Chevalier de Sales en aiant avis, s'y posta aussi avec les quatre Compa-

gnies de la Basseterre, dont la Colonelle 1699. commandée par le Sieur de la Guarigue, en étoit une. Quoique ces Compagnies ne fussent pas alors tout-à-fait si nombreuses qu'elles étoient quelques années auparavant, il est certain qu'elles faisoient bien plus de monde que ne le marque mon Confrere le Pere du Tertre dans le quatrième Tome de son Histoire generale des Antilles: ils est trompé en beaucoup de choses, & il paroît qu'il a écrit sur des Memoires qui lui ont été envoyez par des gens que la passion & l'interêt conduisoient plutôt, que le desir de faire connoître la verité à la posterité. J'ai demeuré trop long-tems sur les lieux pour n'être pas informé plus exactement que lui, de tout ce qui s'est passé dans cette Guerre, puisque j'ai vu quantité de gens d'honneur & de probité, qui y étoient presens, & dont en cas de besoin, je pourrois rapporter les témoignages, qui m'ont rapporté avec sincerité, sans passion, & sans interêt, comment les choses se sont passées, ainsi que je le vais dire.

Les Anglois voiant que M. de Sales avoit posté ses Troupes le long de la riviere de la Pentecôte, crurent qu'il demeureroit en cet endroit, qui lui étoit assez avantageux pour y soutenir leurs efforts, ou que ce seroit par-là qu'il déboucheroit, s'il prenoit le parti de les attaquer. Mais ce n'étoit nullement son dessein. Il ne demeura dans ce poste, que jusqu'à la nuit; & aussi-tôt qu'elle fut assez noire pour couvrir ces mouvemens, il fit marcher toutes ses Troupes vers Cayonne, à la reserve d'un petit Corps qu'il laissa sur cette Frontiere, avec tous les Tambours des Compagnies, leur ordonnant de faire grand bruit, beaucoup de feux, & quand il seroit jour, bien des marches, & des contre-marches, afin de persuader aux Anglois que

M

tou-

1699. toutes ses Troupes étoient toujours campées dans le même endroit. Il arriva à Cayenne vers la minuit, & s'y joignit aux deux Compagnies de ce Quartier-là, qui est la Frontiere des François & des Anglois du côté de l'Est-Nord-d'Est.

Le Mardy 22 Avril il attaqua les Anglois dès la pointe du jour. Il les trouva avantageusement postez de l'autre côté de la petite riviere ou ravine de Cayenne. Il prit la gauche afin d'avoir affaire à la droite des Ennemis, où il sçavoit que le Commandant des Anglois étoit avec ses Volontaires, & afin de voir plus aisément ce qui se passeroit dans l'action, parce que le lieu où il se trouvoit étoit plus élevé que celui de la droite de ses Troupes commandées par le Sieur de la Guarigue à la tête de la Compagnie Colonelle.

Je ne sçai où le Pere du Tertre a pris que M. de Sales avoit nommé pour son successeur en cas de mort le Chevalier de Saint Laurent. Il n'y pensa jamais, & quand il en auroit eu la pensée, il n'étoit pas en son pouvoir de le faire. Les Isles n'appartenoient plus à la Religion de Malthe; il y avoit quatre mois & plus que la Compagnie en avoit pris possession, & il étoit trop sage pour entreprendre une chose de cette nature, qui dans les circonstances présentes pouvoit avoir des suites fâcheuses, puisqu'il connoissoit trop bien les Officiers, pour les croire capables de souffrir ce passé-droit; d'autant plus que le Chevalier de S. Laurent, le Chevalier de Grimault, & quelques autres dépendans de la Religion de Malthe n'avoient plus aucun caractère dans l'Isle, & ne se trouvoient en cette action que comme simples Volontaires, qui n'étoient demeurez dans le país que pour achever quelques affaires particulieres, ou pour eux, ou pour leur Religion.

Ce point d'histoire est important, & j'ai cru être obligé de corriger l'erreur de mon Confrere, après avoir fait toutes les diligences nécessaires pour me bien informer de la verité. On verra dans la suite, comment le Chevalier de S. Laurent a eu le Gouvernement de S. Christophle, & à qui il en fut redevable. Je reviens à mon sujet.

La gauche des Troupes Françaises, où étoit M. de Sales, fit plier après une longue resistance la droite des Anglois, & passa la ravine; mais la droite aiant trouvé devant elle un terrain de très-difficile accès, qui favorisoit extrêmement les Ennemis, fut repoussée jusqu'à deux fois, de sorte que les Officiers & les Volontaires qui étoient encore à cheval, furent obligez de mettre pied à terre pour mieux soutenir leurs gens; & le Sieur de la Guarigue aiant fait cesser le feu, & mettre l'épée à la main, ils grimperent le revers de la ravine, & culbuterent enfin les Anglois dont ils firent un étrange carnage. Ceux-ci se voyant battus des deux côtez, se débänderent, & chercherent leur salut dans la fuite, poursuivis vivement par les François jusques auprès de la ravine de Nicleton, éloignée de près d'une lieue, de la riviere de Cayonne.

Ce fut en cet endroit que le Chevalier de Sales arrêta ses gens avec beaucoup de peine, afin de leur faire prendre haleine, & les remettre en ordre, se doutant bien que les fuyards s'y feroient arrêter, comme dans un lieu avantageux.

En effet, ceux qui étoient échappez de la défaite de Cayonne y aiant trouvé un Corps de Troupes qui venoit à leur secours, borderent cette ravine, jetterent quelques pelotons d'Infanterie dans des halliers où ils étoient cachez, ne faisant paroître que quelques Cavaliers çà & là, comme pour observer les mouvemens des François.

Un

1698.

Un Officier nommé Saint Amour se détacha pour faire le coup de pistolet avec ces Cavaliers, mais aiant été enveloppé dans le moment, M. de Sales, qui s'en appercût poussa vers lui pour le dégager, suivi de quelques Officiers à qui il donnoit les ordres de cette seconde attaque. Tous se mêlerent avec les Ennemis qui plierent jusqu'à ce que nos gens se trouvant sous le feu d'un de ces pelotons d'Infanterie, en reçurent une décharge, dont deux coups porterent dans le corps de M. de Sales, & l'étendirent roide mort. Quelques-uns de sa Compagnie furent bleffez, & entr'autres le Sieur de la Guarigue y reçût un coup de fusil chargé de trois balles dans les reins, de si près, que les trois balles ne firent qu'une seule ouverture. Cette blessure toute grande qu'elle étoit, ne l'empêcha pas de courir à M. de Sales, qu'il ne croyoit que bleffé; mais l'aïant trouvé mort, il le fit couvrir d'un manteau, pour dérober la vûe de cette perte à nos gens, qui voyant l'affaire engagée poussèrent les Anglois avec tant de bravoure, qu'ils leur firent abandonner ce passage.

Cependant le Sieur de la Guarigue se retira un peu à l'écart, & ayant fait une espee de bouchon ou de tente de son mouchoir, il se le fit enfoncer dans sa playe, pour arrêter le sang, & se fit lier fortement avec son écharpe par son valet à qui il défendit de rien dire. Aiant aussitôt regagné la tête des Troupes qui s'étoient arrêtées, après avoir poussé les Ennemis, il fut salué par tous les Officiers comme leur Chef, & pria de donner ses ordres, pour achever de défaire les Ennemis, qu'on voyoit se rallier, & prêts à s'unir à un autre Corps de leurs Troupes qu'on sçavoit être campées au lieu nommé les cinq Combles qui étoit leur quartier d'assemblée de toute la Cabesterre.

1698.

Le Sieur de la Guarigue sans rien dire de sa blessure, de crainte de faire perdre courage aux Habitans déjà ébranlez par la mort de leur Gouverneur, les remercia de la bonne opinion qu'ils avoient de lui, & leur dit, que quoique le commandement lui appartînt de droit comme leur Colonel, il les prioit de le déterer au Chevalier de S. Laurent, qui avoit toutes les qualitez nécessaires pour achever ce qui étoit si heureusement commencé, & que les belles actions qu'il venoit de faire, meritoient qu'on lui fit cet honneur. Le Chevalier de S. Laurent qui étoit présent, s'excusa de prendre le commandement, & dit, que n'étant qu'Etranger & Volontaire, il n'étoit pas juste qu'il prit un poste qui appartenoit au Sieur de la Guarigue par toutes sortes d'endroits.

Le Sieur de la Guarigue étoit son ami particulier depuis long-tems. Ils s'étoient connus en France, & avoient porté les armes ensemble sous le Maréchal de Turenne, de sorte qu'il étoit bien aisé que cette occasion se présentât de contribuer à son avancement. Mais voyant qu'il ne se rendoit point, & les momens étant précieux, il le prit en particulier, & lui dit, qu'il étoit bleffé d'une telle maniere, qu'il ne sçavoit s'il porteroit encore loin sa blessure, & qu'il jugea lui-même s'il pouvoit se charger du commandement dans l'état où il se trouvoit. Cette déclaration déterminâ le Chevalier de Saint Laurent à se mettre à la tête des Troupes, du moins jusqu'à ce qu'on eût joint M. de Poincy, qui étoit à la pointe de Sable où il commandoit, quoiqu'il ne fût plus Gouverneur en titre, depuis que la Compagnie étoit en possession des Isles.

Le Chevalier de Saint Laurent prit donc le poste qu'avoit occupé le Chevalier de Sales, & le Sieur de la Guarigue prit

1699.

prit la droite, comme il l'avoit eu jusqu'alors, & on marcha aux Ennemis. On les trouva aux cinq Combles. Le Corps de Troupes qui y étoit assemblé, grossi par les fuyards des deux premières défaites, attendit nos gens avec beaucoup de fermeté. Le combat fut long, & la victoire bien disputée; mais les François les aiant à la fin percez, les défirent entierement. On fit peu de prisonniers, parce qu'il ne fut pas possible de moderer la fureur des Habitans irrités par la mauvaise foi des Anglois, & par la mort de leur Gouverneur. Ceux qui échaperent, gagnerent les bois & les montagnes; quelques-uns les traverserent pour aller annoncer leur malheur au gros de leurs Troupes qui étoient au Quartier de la Basseterre à la grande Rade.

Après cette troisième action les François ne trouverent plus d'Ennemis à combattre à la Cabesterre Angloise, parce que le Colonel Reins Anglois, qui gardoit leur Frontiere, aiant attaqué les Sieurs le Sanois & du Poyer qui étoient campez sur les limites du Quartier François aussi appelé la Cabesterre, avoit été entierement défait, & contraint de se sauver dans les montagnes. On arriva ainsi sans trouver d'obstacles à l'Ance Louvet, les Troupes étant fatiguées jusqu'à l'excès d'une marche de six lieues & de trois combats qu'elles avoient rendus. Ce fut-là où le corps du Chevalier de Sales fut enterré; & où le Sieur de la Guarigue ne pouvant plus supporter la douleur de sa blessure, fut obligé de la déclarer, & d'y faire mettre un appareil par le premier Chirurgien qui se rencontra en cet endroit. Mais comme on y apprit que M. de Poincy étoit aux mains avec les Anglois qui l'avoient attaqué avec toutes leurs forces à la pointe de Sable, qui est la Frontiere des François &

des Anglois du Quartier de la Basseterre, 1699. presque dans le même-tems que nous les attaquions aux cinq Combles, tous ceux qui avoient des chevaux, ou qui en purent trouver, ou qui eurent assez de force, pour faire ce voyage, ne se firent pas prier pour y courir.

Cependant quelque diligence que le Chevalier de Saint Laurent, le Sieur de la Guarigue & les autres Officiers pussent faire, ils n'arriverent à la pointe de Sable que sur le soir. On trouva nos François victorieux. Le Colonel Waits Gouverneur de la partie Angloise de S. Christophle avoit été tué avec plus de cinq cent de ses plus braves. Il n'étoit resté que dix-sept Boucaniers des 360. que le Colonel Morgan avoit amenez de S. Eustache, lui même avoit été blessé & mourut sept jours après de ses blessures. Le champ de bataille étoit couvert de blessés, les Anglois avoient abandonné leur petit Fort; de sorte que nous étions maîtres de tout leur Quartier jusqu'au Fort Charles de la grande Rade, sous lequel ils s'étoient rassemblez au nombre de près de quatre mille hommes, effrayez à la verité, consternez & sans Chef, mais qui pouvoient encore se faire craindre.

Cette dernière victoire nous avoit beaucoup coûté; outre plusieurs Officiers, Volontaires, & Habitans qui furent tuez, nous y eûmes beaucoup de blessés, & entre les autres M. de Poincy eût la cuisse cassée d'une si étrange maniere qu'il en mourut au bout de 30 jours. Cette blessure ne lui permettant pas d'agir, M. de S. Laurent fut prié d'en chef par le Sieur de la Guarigue & les autres Officiers de continuer de les commander. Il l'accepta, & fit pendant la nuit du Mardy au Mercredi 23 Avril toutes les dispositions nécessaires pour aller attaquer les Anglois à la grande Rade.

On

1699. On étoit prêt à marcher quand les Députés des Anglois parurent. On les entendit en présence de M. de Poincy, & du sieur de la Guarigue, & on convint de la Capitulation qu'on leur accorda, suivant laquelle, ils rendirent sur le champ le Fort Charles, leurs armes & leurs munitions, s'engagerent à prêter sermens de fidélité au Roi, s'ils vouloient demeurer dans l'Isle, & autres conditions qui ne sont pas de mon sujet. Cette Capitulation fut signée la nuit du 23. au 24. Avril par le sieur de Poincy, le Chevalier de Saint Laurent, le sieur de la Guarigue, & les principaux Officiers, & exécutée à peu près comme le rapporte le Pere du Tertre.

Ce fut donc au choix que le sieur de la Guarigue fit du Chevalier de Saint Laurent pour Commandant en sa place après la mort de M. de Sales, & aux relations avantageuses qu'il fit de sa bonne conduite, de sa prudence, & de sa valeur, tant à la Cour, qu'au sieur de Chambré Intendant general de la Compagnie, que ce Chevalier fut redevable de la Commission de Gouverneur qu'il reçut vers la fin de Janvier de l'année suivante 1667. dont il a toujours témoigné tant de reconnoissance au sieur de la Guarigue, que M. Colbert lui ayant écrit quelques années après, que l'intention du Roi étoit de lui donner deux Lieutenans pour le soulager dans l'exercice de sa Charge, & que Sa Majesté agréeroit & nommeroit ceux qu'il auroit choisis pour ces emplois, il jeta aussitôt les yeux sur le sieur de la Guarigue, & le pressa de consentir à la nomination qu'il vouloit faire de sa personne au Ministre. Mais celui-ci voyant que tout l'avantage qu'avoient ces nouveaux Officiers seroit l'entrée & la voix délibérative au Conseil de l'Isle, sans aucune autre utilité, il préféra le Com-

mandement de toutes les Milices à cet emploi, qui ne lui auroit donné que le pas, ayant déjà depuis long-tems séance & voix délibérative au Conseil supérieur de l'Isle. Ainsi il remercia son ami, & est demeuré Chef des Milices de Saint Christophle, jusqu'à ce que les Anglois nous en chassèrent en 1690.

La blessure que le sieur de la Guarigue avoit reçue au combat de la ravine de Nicleton se trouva si considérable, & les mouvemens qu'il s'étoient donnés depuis qu'il l'avoit reçue, l'avoient tellement augmentée, qu'on désespéra long-tems de sa vie. On ne pût retirer que deux balles, la troisième ne pût être trouvée. Elle coula dans les chairs depuis les reins jusqu'au dessous du jaret où on la touchoit trente-six ans après, & d'où il auroit été facile de la tirer, s'il avoit été alors dans un âge à pouvoir supporter une pareille opération. Mais quoiqu'elle lui causât souvent de grandes douleurs, cela ne l'a jamais empêché d'être partout où il s'agissoit du service de son Prince, & du bien des Colonies.

A peine étoit-il guéri, qu'il se trouva le 9. Février 1667. à l'attaque & à la prise de l'Isle de Monferrat sur les Anglois. Il commandoit sous M. de Saint Laurent un Bataillon de cinq cent hommes des Milices de Saint Christophle, qui ne contribuèrent pas peu à la prompte réduction de cette Isle, & de celle d'Antigue.

Les nouvelles des pertes que les Anglois avoient faites en Amerique, obligèrent le Roi d'Angleterre & la Compagnie Angloise, d'envoyer de puissans secours d'Hommes & de Vaisseaux pour conserver ce qui leur restoit aux Isles. Ils se crurent même en état d'entreprendre sur les François, & d'avoir à leur tour un avantage sur eux, qu'ils n'avoient encore jamais eu. Après que leurs Vais-

1699. feaux eurent long-tems bloqué Saint Christophle, & que par des marches & contre-marches, ils crurent avoir assez fatigué les François; ils firent enfin leur descente le 18. Mai 1667. entre la pointe des Palmistes, & la ravine Pelan, avec beaucoup d'ordre, & se mirent en mouvement pour gagner le dessus de la Falaise par un chemin assez étroit qui y conduisoit.

Le Chevalier de Saint Laurent qui avoit disposé ses Milices, & les Troupes, réglées qui lui étoient venues depuis peu le long de la côte, & sur tout aux endroits qui lui paroissent plus favorables aux Anglois, que celui où ils s'arrêterent, voyant qu'ils débarquoient en cet endroit, y courut avec le peu de Cavaliers qui se trouverent avec lui. Le Pere du Tertre dit, qu'il n'y en avoit que dix, & il en nomme neuf. Il pouvoit sans craindre de se tromper, nommer le sieur de la Guarigue qui y étoit très-certainement selon le témoignage de tous ceux que j'ai vûs, qui avoient été témoins oculaires de cette action, où ceux qui s'y trouverent, acquirent beaucoup de gloire; mais où le fils du sieur de l'Espérance n'eut aucune part, quoique le Pere du Tertre l'y fassé trouver, ayant oublié qu'il l'avoit mis au nombre de ceux qui avoient été tuez l'année précédente au combat de la pointe de Sable.

M. de Saint Laurent & ses dix Cavaliers ayant mis pied à terre, soutinrent pendant un quart d'heure tous les efforts des Ennemis, qui s'efforçoient de s'ouvrir le passage, & donnerent le tems aux Troupes réglées, & aux Milices qui étoient les plus proches, de les joindre. Alors le sieur de la Guarigue se mit à la tête des Troupes qui étoient sous son commandement, & on résista non-seulement aux tentatives réitérées que les An-

glois firent pour pénétrer dans le pais, 1699. mais on les alla attaquer jusques sur le bord de la mer.

Comme le sieur de la Guarigue connoissoit parfaitement bien le pais, ce fut lui qui posta les Troupes aux endroits qui devoient être gardez plus soigneusement, & qui par la sage prévoyance qu'il eut de garnir de monde certains passages, dont les Ennemis tenterent plusieurs fois de s'emparer, assura à ses Compatriotes une victoire des plus signalée, & des plus complete. En effet, outre huit Drapeaux, & plusieurs Tambours qu'on leur enleva, on leur tua sur la place plus de sept cent hommes; on fit presque autant de prisonniers, & on prit quelques Chaloupes & Batteaux plats dont ils s'étoient servis pour mettre à terre. On n'a jamais sçu au juste le nombre de ceux qui furent tuez, ou blessés dans les Chaloupes, ou qui se noyerent en voulant se sauver à la nage à bord de leurs Bâtimens.

On apprit aux Isles le 15. Octobre suivant, que la Paix avoit été conclue à Breda le 31. Juillet précédent. Elle fut publiée à Saint Christophle le 20. Decembre, & à la Martinique le 6. Janvier 1668. & la partie Angloise de Saint Christophle renduë à ses anciens Propriétaires au mois de Juin de la même année.

Depuis ce tems-là jusqu'en 1688. l'Isle de Saint Christophle jouit d'une profonde Paix avec les Anglois. Mais la Guerre s'étant allumée en Europe à l'occasion de l'invasion du Prince d'Orange en Angleterre, le Comte de Blenac Gouverneur general des Isles pour le Roi, qui les avoit retirées de la Compagnie depuis quelques années, crut que pour assurer le repos de la Colonie Françoisse de Saint Christophle, il falloit chasser les Anglois de la partie qu'ils occupoient.

1699. Il vint donc à Saint Christophle au commencement de 1689. avec ce qu'il put ramasser de Troupes de la Marine, d'Habitans de la Martinique, & de la Guadeloupe, & de Flibustiers qu'il joignit aux Milices de cette Ile. Les Anglois furent attaquez avec vigueur, & poussés jusqu'au Fort Charles qui fut assiégé & pris par composition, après s'être long-tems défendu, & les Anglois transportez à la Jamaïque, à la Barbade, & autres Isles de leur Domaine. Le sieur de la Guarigue & ses enfans se distinguèrent dans toutes ces occasions.

Mais les François ne jouïrent pas long-tems de leur conquête. Cette Colonie bien loin de s'augmenter pendant une aussi longue Paix, étoit extrêmement diminuée aussi-bien que toutes celles des autres Isles, parce que la culture du tabac ayant tout-à-fait cessé depuis qu'il avoit été mis en parti, ceux qui cultivoient cette plante avoient été obligés de vendre leurs terrains aux Habitans qui s'étoient trouvez en état de faire des Sucreries, auxquelles il faut beaucoup de terre & d'Esclaves, & presque point de domestiques Blancs; & tous ces petits Habitans qui ont toujours fait le plus grand nombre, & la force des Colonies, s'étoient retirés à Saint Domingue & autres endroits, de sorte qu'il ne se trouvoit pas la dixième partie des gens portant les armes qui y étoient lorsque nous remportions de si glorieux avantages sur nos voisins qui ont toujours été nos Ennemis: de sorte que les Anglois ayant reçu de puissans secours d'Europe, avec une Flotte nombreuse, & levé toutes les Milices de leurs Isles, ils attaquèrent Saint Christophle au mois d'Août 1690. ils mirent à terre à la pointe des Salines sans y trouver d'obstacle, parce que cet endroit étant très éloigné, & d'une trop grande étendue, le Chevalier de Guitaut

qui avoit succédé au Chevalier de S. Laurent, ne s'étoit pas trouvé en état d'y mettre le monde qui auroit été nécessaire pour en disputer l'approche aux Ennemis, & il avoit été obligé de se retirer dans les retranchemens qui étoient à la petite Saline, & auprès du Bourg de la Basseterre.

Les Anglois s'y présentèrent, & malgré leur grand nombre, ils furent d'abord repoussés vivement, & avec une perte considérable; mais le sieur de la Guarigue ayant été mis hors de combat par un bastonade, c'est-à-dire, un cylindre de plomb de 12. à 15. lignes de longueur, & du diamètre du calibre du fusil, qui lui perça le pied de part en part, les Habitans, qui avoient une extrême confiance en lui, perdirent courage, s'ébranlèrent & abandonnèrent enfin le retranchement, de manière que le Chevalier de Guitaut & le sieur de la Guarigue se trouverent seulement avec douze ou quinze Officiers exposés à toute la fureur des Anglois, qui par une raison qu'on n'a jamais pu pénétrer, demeurèrent comme immobiles, & donnèrent le tems aux Esclaves du sieur de la Guarigue d'emporter leur Maître, & au Chevalier de Guitaut de se retirer avec les braves qui étoient demeurés dans le retranchement, sans être inquiétés dans leur retraite; après laquelle les Anglois ne trouvant plus de résistances s'étendirent de tous côtes, & se saisirent de tous les postes les plus avantageux, pendant que les François se retirèrent au Fort Charles & aux environs.

Ils ne manquèrent pas d'être bien-tôt assiégés par les Anglois, ils se défendirent très-bien non-seulement dans la Forteresse, mais encore dans les Quartiers qui sont du côté de la pointe de Sable, où les Ennemis ne purent jamais pénétrer, & ils les auroient peut-être obligés de

1667. se retirer, s'ils n'avoient trouvé le moyen de dresser une batterie à la Souphriere, qui voyant tout le Fort de revers, & y tuant beaucoup de monde, outre la tranchée qu'ils avoient ouverte, obligea enfin les François à capituler, & à céder à leurs Ennemis le Fort & l'Isle.

Ce fut ainsi que cette Colonie autrefois si considérable, si florissante, si riche & si nombreuse, qui avoit toujours été la terreur des Anglois, fut entièrement détruite, les Habitans dispersés de tous côtez, dépouillés de tous leurs biens, & réduits à une misère extrême.

Le sieur de la Guarigue tout blessé comme il étoit, après avoir perdu son bien qui étoit des plus considérables de l'Amerique, fut porté à la Martinique avec sa femme & treize enfans, six garçons & sept filles. Il y est mort en 1702. couvert de blessures, & de gloire, & respecté de tout le monde; laissant une famille qui n'a point dégénérée de ses vertus, & de sa valeur, & sur tout de sa fidélité, & de son zèle pour le service du Roi.

J'aurai occasion de parler de Messieurs de la Guarigue dans plusieurs endroits de ces Memoires, pour leur rendre la justice qui leur est due; je croi que le Lecteur me permettra bien de mettre ici tout de suite ce qui les regarde, afin de ne pas interrompre la suite de mon Journal.

De la
Guarigue.

L'aîné des enfans de M. de la Guarigue appelé Jean de la Guarigue n'étant encore qu'Enseigne de la Colonelle de Saint Christophle, fut choisi par le Chevalier de Saint Laurent pour commander un détachement de la Jeunesse de Saint Christophle qui alla servir sous le Comte d'Estrées depuis Maréchal de France, à l'attaque, & à la prise de l'Isle de Tabac sur les Hollandois en 1677. le sieur de la Guarigue y distingua

d'une maniere si particuliere, que sur le rapport avantageux que le Comte d'Estrées en fit au Chevalier de Saint Laurent, il lui donna la Lieutenance de la Colonelle. 1699.

Il vint en France en 1687. & fut reçu Garde de la Marine au Département de Rochefort, quoique toutes les places fussent alors remplies. Il fut nommé l'année suivante pour servir en qualité de Lieutenant sur la Corvette la Folle commandée par le sieur de Seiche que la Cour envoyoit à Cayenne, pour servir sous les ordres du Gouverneur de cette Isle. Le sieur de Seiche étant mort, le Bâtiment demeura sous le commandement du sieur de la Guarigue jusqu'à l'expédition peu heureuse, que M. du Caffé fit sur Surinam & Barbiche, où il se trouva par ordre de la Cour. Il fit la Campagne de 1690. partie sur le Vaisseau du Roi le Parfait, partie en qualité de Lieutenant sur la Fregate la Perillante, & enfin comme Major de l'Escadre de M. Forant. Il eut l'année suivante le commandement d'un Vaisseau du Roi nommé l'Espion, avec lequel il se distingua en Irlande, & dans le transport des Troupes & des Munitions que l'on envoyoit de France en ce pais-là.

Il fut nommé Enseigne de Vaisseau le premier Janvier 1692. & Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine pour aller servir aux Isles. Il y passa en effet, mais voyant qu'il y avoit peu à faire à l'Amerique dans le poste où il étoit, & par conséquent peu d'avancement à esperer; il aima mieux retourner à Rochefort en 1694. il fut nommé pour servir dans l'Escadre du Comte de Serquigny qui alloit aux grandes Indes, c'est-à-dire, aux Indes Orientales. Il n'en revint qu'en 1697. Le Vaisseau le Faucon commandé par le sieur de Gros Bois avec lequel il étoit embarqué, rencontra un

1699. gros Vaisseau Espagnol très-richement chargé, qui fut pris après un rude combat, dans lequel le Sieur de la Guarigue s'étant très-distingué, on lui donna le commandement & la conduite de la prise, qu'il eut l'adresse & le bonheur d'amener en France au travers de mille dangers, & des Flottes Angloises, & Hollandoises, qui couroient nos Côtes. Il eut ensuite le commandement d'une demi Galere qu'on arma au Port Louis pour chasser les Biscayens qui troublaient le Commerce sur les Côtes de Poitou & de Bretagne. Il fit un voyage aux Isles sur le Vaisseau le Prince de Frise en 1698. & un autre à Isigny sur la Côte de Guinée en 1701. Enfin, il fut fait Lieutenant de Vaisseau en 1703. & envoyé aux Isles avec une Compagnie de soixante hommes détachés de la Marine, qu'il commande encore actuellement au Fort de la Trinité de la Martinique. Les différentes occasions où il a été employé font voir combien la Cour étoit contente de ses services : aussi doit-on dire de lui, qu'il est un très-bon Officier, sage, brave, appliqué à ses devoirs, & estimé généralement de tout le monde.

Son cadet Jacques-Antoine de la Guarigue Sieur de la Tournerie, après avoir servi dans la Milice, & aux expéditions qui se firent de son tems aux Isles, vint en France avec lui en 1687. il servit en qualité de Garde de la Marine avec beaucoup d'application & de bravoure dans les Campagnes de la Manche, du Large, d'Irlande & du Détroit. Il fut fait Brigadier des Gardes de la Marine en 1692. & deux ans après envoyé aux Isles avec une Compagnie détachée de la Marine, que je lui ai vû commander en 1703. lorsqu'on envoya des Troupes de la Martinique au secours de la Guadeloupe attaquée par les Anglois. Il s'y comporta avec beaucoup de valeur, de prudence,

& de fermeté, il fit voir qu'il étoit également bon Officier & bon Soldat. Le Roi aiant mis les Milices des Isles en Regimens, & voulant mettre à leurs têtes des Officiers d'expérience, donna un de ces Regimens au Sieur de la Tournerie en 1707.

Michel de la Guarigue Sieur de Savigny, est le troisième des enfans du feu Sieur de la Guarigue. Après avoir été Garde de la Marine, il fut fait Lieutenant d'une Compagnie détachée de la Marine en 1692. & Capitaine en 1701. il s'est beaucoup distingué lorsque les Anglois attaquèrent la Martinique en 1693.

Il fut fait Major de la Martinique en 1710. en la place du Sieur Coulet, qui avoit été nommé à la Lieutenance de Roi de la Guadeloupe. Il a maintenu avec fermeté les Troupes dans le bon ordre & la discipline dont on étoit redevable à son prédécesseur. Le Roi eut des relations si avantageuses de son exactitude, de sa vigilance, & des services qu'il avoit rendus, & qu'il continuoit de rendre, qu'il le fit Chevalier de S. Louis en 1713. & lui donna en 1717. des Lettres Patentes pour avoir séance & voix deliberative au Conseil Supérieur de la Martinique, qui est une distinction si particulière, qu'avant lui aucun Major n'a joui dans les Isles d'une semblable prérogative. Enfin, le Sieur Coulet aiant été pourvu de la Lieutenance de Roi de l'Isle de Ré, avec une Pension considérable, & d'autres faveurs par M. le Regent qui l'a retenu en France, sa Lieutenance de Roi à la Guadeloupe a été donnée au Sieur de Savigny, qui s'est acquis en très-peu de tems l'estime & l'affection des Peuples de cette Isle par des manieres honnêtes, polies & obligeantes qui lui sont naturelles.

Claude de la Guarigue Sieur de Surville, à l'occasion duquel j'ai commen-

N

cè

1699.

cé cet article, avoit servi dans la Compagnie Colonelle de Saint Christophle des ses plus tendres années. Il avoit succédé à ses freres dans les Charges d'Enseigne, & de Lieutenant de la même Compagnie. Il eut en 1688. le commandement de cent jeunes Volontaires des plus qualifiez de la Colonie, qui accompagnerent le Comte de Blenac Gouverneur General des Isles, à la conquête de l'Isle de S. Eustache, qui appartenoit aux Hollandois. Cette Isle quoique petite, étoit pourvûe d'une bonne Garnison, elle avoit une Forteresse considerable; ses Habitans étoient bien armez, braves, & bien resolus de se défendre, ce qui leur étoit d'autant plus facile, qu'elle est presque par tout d'un accès fort difficile.

Le Sieur de Survilliee & sa troupe jointe à celle des Sieurs de la Touche & Casting, eurent pour leur part l'attaque du côté de la Cabesterre, plus difficile sans comparaison, & plus hazardeuse que celle de la Basseterre que l'on fit à l'Ance des Interloppes. Ils forcerent cependant tout ce que l'art & la nature oppoient à leur descente, & a leur passage, ils renverserent ceux qui défendoient le retranchement qui couvroit le chemin étoit & escarpez, qui conduisoit du bord de la mer sur le plat país, & furent à la vûe de la Forteresse bien plutôt que ceux qui étoient descendus à la Basseterre.

Cette action d'une valeur extraordinaire étonna les Habitans & la Garnison, & comme elle fut soutenue par beaucoup d'autres de même nature, elle facilita infiniment la conquête de cette Isle. Le Sieur de Survilliee reçût de grandes lolianges du Comte de Blenac, ce qui lui fut d'autant plus glorieux, qu'on sçavoit que ce General étoit fort réservé sur cet article.

1699.

On attaqua l'année suivante les Anglois qui possédoient une partie de l'Isle de S. Christophle. Le Fort Charles fut assiégé & pris malgré la vigoureuse résistance de ceux qui le défendoient, qui donnerent en cette occasion des preuves éclatantes de leur bravoure. Le Sieur de Survilliee y faisoit ses fonctions de Lieutenant de la Colonelle avec tant de valeur & de conduite, que le Sieur de Salenave Lieutenant de Roi aiant été tué, & le Sieur de Beaumanoir Major aiant été nommé par le Comte de Blenac pour remplacer le défunt, ce même General qui se souvenoit de ce qu'il avoit vu faire au Sieur de Survilliee l'année precedente à la prise de S. Eustache, lui donna la Majorité de l'Isle sous le bon plaisir de la Cour, ce qui n'auroit pas manqué de lui être confirmé, si les François fussent demeurez plus long-tems maîtres du país, mais en aiant été chassés l'année suivante 1690. comme je l'ai dit ci-devant, le Sieur de Survilliee fut transporté à la Martinique avec le reste de sa famille.

Les Anglois s'étant alors trouvez les plus forts dans l'Amerique, prirent l'Isle de Marie galanté au commencement de 1691. On vit bien qu'ils se dispoient par cette conquête à l'attaque de la Guadeloupe qui en est voisine, qui étant d'une grande étendue, & peu peuplée, donnoit un très-juste sujet de craindre qu'elle ne fût emportée. Le Sieur de Survilliee demanda permission au Marquis de Ragni qui avoit succédé au Comte de Blenac dans le Gouvernement General des Isles, de passer, à la Guadeloupe avec un de ses freres, pour offrir leurs services au Sieur Hincelin Gouverneur de cette Isle. Il l'obrint aisément & agréablement; & quoiqu'il y eût un danger extrême d'aborder cette Isle qui étoit étroitement bloquée par la Flotte

An-

1699. Angloise, il eut le bonheur d'y arriver assez à tems pour se trouver à la descente que les Anglois y firent.

Comme la qualité de Volontaire ne l'attachoit à aucun poste en particulier, il eut le moyen de se trouver à toutes les occasions où il y avoit des coups & de la gloire à gagner. Il n'en manqua pas une, se distingua en toutes d'une façon particulière, & eut cependant le bonheur de n'être point blessé, quoique son gargoussier eût été emporté le jour de la descente, l'affût de son fusil brisé dans une autre occasion, & qu'il eût ses habits & son chapeau perçez de balles en plusieurs endroits.

Les Anglois après avoir battu pendant vingt-deux jours le Fort de la Basseterre, furent enfin forcez de lever le Siege, & de se rembarquer, ce qu'ils firent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leurs Canons, avec un Mortier, quantité de Bombes & de Munitions, de Bagages, d'Armes & d'Attirails de leur Armée, & même plusieurs blessés qu'ils laissèrent à la discretion des François.

N'y aiant plus rien à faire pour les Volontaires après cette retraite, le Sieur de Surveillée retourna à la Martinique dans la resolution de passer en France, pour servir dans la Marine. Il en demanda la permission au Marquis de Ragni qui aiant appris par les Lettres du Sieur Hincelin, & par le rapport de quantité de personnes, la valeur & la conduite qu'il avoit fait paroître dans toute l'affaire de la Guadeloupe, n'eut garde de la lui accorder. Il lui dit, qu'il vouloit l'arrêter aux Isles, & l'y employer, & qu'il alloit écrire en Cour les raisons qui l'obligeoient de lui refuser son congé, afin que le Ministre y eût égard quand l'occasion se présenteroit.

Ce General étant mort sur ces entre-

faites, le Commandeur de Guitaut Lieutenant au Gouvernement General trouva la minute de la Lettre que le Marquis de Ragni avoit écrite en Cour en faveur du Sieur de Surveillée, & comme il le connoissoit & l'estimoit depuis longtemps, il fut bien aisé de trouver l'occasion d'exécuter ce que le General défunt avoit eu dessein de faire; de sorte qu'une Lieutenance d'une Compagnie détachée de la Marine, étant venue à vacquer, il la lui donna sous le bon plaisir de la cour en 1691. Le Ministre déjà prévenu en faveur du Sieur de Surveillée par les Lettres du feu Marquis de Ragni, confirma ce choix, & lui en envoya le Brevet en 1693. avec ordre à l'Intendant de lui faire payer tous ses appointemens depuis qu'il remplissoit cette Charge.

Il fut fait Capitaine en 1696. Major de la Martinique en 1701. sans perdre pour cela sa Compagnie, ce qui étoit une grace, & une distinction toute particulière, & enfin Colonel des Milices de la Cabesterre de la Martinique en 1705.

On voit assez par cette suite d'emplois & de graces combien la Cour étoit satisfaite du Sieur de Surveillée. Ce que j'ai dit de lui dans la Preface de ma premiere Partie, au sujet des mouvemens qu'il y a eu à la Martinique au commencement de 1717. doit l'avoir fait connoître pour un Officier d'une fidélité à toute épreuve, d'une valeur peu commune, & d'une prudence dont on a vû les heureuses suites dans cette affaire, aussi délicate qu'elle étoit dangereuse, & d'une conséquence infinie. Je dois seulement ajouter ici, qu'il est également honnête homme & bon Chrétien; qu'il se fait honneur de son bien sans ostentation; qu'il est charitable, bon ami, toujours prêt à rendre service, & à soutenir les intérêts de ceux qui s'adressent à lui, &
N 2 que

1699.

1699.

que sa famille & ses domestiques, en un mot toute sa maison est une des mieux réglées de toutes les Isles.

Le Sieur de Surveillée avoit encore deux cadets. L'aîné des deux qui l'avoit accompagné au secours de la Guadeloupe, où il s'étoit acquis de la reputation, est mort à Rochefort en 1692. étant sur le point de repasser aux Isles en qualité de Lieutenant d'une Compagnie détachée de la Marine. Il avoit servi quelque tems dans les Gardes de la Marine, & s'y étoit fort distingué. C'étoit un jeune homme de grande esperance, parfaitement bien fait, agreable, spirituel, honnête, poli, sage, brave, & d'une phisionomie la plus heureuse, & la plus revenante qu'on pût souhaiter.

Le plus jeune de ces six freres nommé

Philippe de la Guarigue Sieur de Raucourt, après avoir passé par les degrez d'Enseigne & de Lieutenant d'une Compagnie détachée de la Marine, il a été fait Capitaine en 1716. il est actuellement au Fort Royal de la Martinique. Je l'ai vû en 1703. lorsqu'il vint avec le Sieur de la Tournerie ion Frere, dont il étoit Lieutenant au secours de la Guadeloupe attaquée par les Anglois. Il donna dans toutes les occasions qui se presenterent des marques d'une valeur qui est hereditaire dans sa famille, ce qui fit que le Lieutenant General, le Gouverneur de l'Isle, & tous les autres Officiers de consideration lui rendirent ce témoignage, qu'il n'y avoit point d'Officier de son rang & de son âge qui meritât autant que lui d'être avancé.

C H A P I T R E XIV.

L'Auteur s'embarque pour la Guadeloupe. Il séjourne à la Dominique. Description de cette Isle.

1700.

UE partis du Moüillage de la Martinique le 7. Janvier 1700. dans une Barque, qui devoit toucher à la Dominique, pour y charger des bois de charpente. Quoique je previssse que cela allongeroit mon voyage, & me caueroit de la dépence, je n'en fus point trop fâché, parce que j'étois bien aisé de voir le dedans de cette Isle, & de pratiquer les Caraïbes qui l'habitent. Nous fumes obligez de relâcher au Préscheur, quand nous fumes à moitié Canal, parce que nous y trouvâmes une mer si grosse, & un vent si furieux qu'il nous fut impossible de tenir davantage sans nous exposer à sombrer, ou à aller à la derive.

Nous remîmes à la voile le 9 à la pointe du jour, & mouillâmes à la Dominique devant le Carbet de Madame Ouvernard le même jour sur les

deux heures après midy.

Cette femme sauvage étoit alors comme je croi une des plus vieilles créatures du monde. On dit qu'elle avoit été très-belle, il y avoit un peu plus de cent ans, & que ce fut à cause de cela qu'un Anglois Gouverneur de S. Christophle l'avoit entretenüe pendant un assez long-tems, & en avoit eu nombre d'enfans, & entr'autres un certain Ouvernard dont parle le Pere du Tertre dans son Histoire. Ce demi Caraïbe étoit mort long-tems avant que je vinsse aux Isles. On avoit toujours continué d'appeller sa mere Madame Ouvernard, depuis que les Anglois l'avoient renvoyée à la Dominique, après la mort du Gouverneur qui l'entretenoit. Sa vieillesse plutôt que sa qualité de maitresse d'un Gouverneur Anglois, lui avoit acquis beaucoup de credit parmi les Caraïbes. Elle avoit eu beaucoup d'enfans outre cet Ouvernard,

1700.

Femme
sauvage
appelée
Mada-
me Ou-
vernard.

de

1700. de sorte que son Carbet, qui étoit fort grand, étoit peuplé a merveille d'une longue suite de fils, de petit-fils, & d'arrière petits-fils.

Nous ne manquâmes pas de l'aller saluer dès que nous eûmes mis pied à terre. Je portai la parole, & on doit croire que mon compliment fut bien reçu, puisqu'il étoit accompagné de deux bouteilles d'Eau-de-Vie de Cannes, qui est ce qu'on présente de plus agréable aux Sauvages. Elle me demanda quand viendrait le Pere Raymond. C'étoit un de nos Religieux qui avoit demeuré bien des années parmi eux à travailler inutilement a leur conversion, mais qui étoit mort depuis près de trente ans. Je lui dis qu'il viendrait bientôt. Ma réponse fit plaisir à cette bonne femme. Car de lui dire qu'il étoit mort, c'est ce qu'elle & tous les autres Caraïbes n'auroient pû croire, parce qu'ils font entêter qu'une personne qu'ils ont connue, est toujours en vie, jusqu'à ce qu'ils l'aient vûe dans la fosse. C'est se rompre la tête inutilement, que de vouloir leur faire croire le contraire.

Portrait
de Ma-
dame
Ouver-
nard.

Cette bonne femme étoit toute nuë, & tellement nuë, qu'elle n'avoit pas deux douzaines de cheveux sur la tête, sa peau sembloit un vieux parchemin, retirée & sechée à la fumée. Elle étoit tellement courbée, que je ne pus voir la figure de son visage que quand elle se fut assise pour boire. Elle avoit cependant encore beaucoup de dents, & les yeux assez vifs. Elle me demanda si je voulois demeurer dans son Carbet, & lui ayant répondu que j'y demeurerois pendant que la Barque seroit en rade, elle me fit apporter un hamac, je la remerciai, car je n'avois pas envie de me rocoüier comme un Caraïbe, mais je choisiss un quartier de son Carbet, où je fis tendre le mien. Cinq ou six personnes qui passoient aussi à la Guadeloupe prirent le même

parti; de sorte que nous nous établîmes tous chez Madame Ouvnard, où nous eûmes tout le loisir d'observer leurs coutumes, & de faire connoissance avec eux, puisque nous y demeurâmes dix-sept jours.

J'engageai le lendemain deux Caraïbes à me conduire à la Cabesterre, & trois autres à porter mon lit & les provisions dont je jugeois pouvoir avoir besoin. Cinq de nos Passagers vinrent avec moi & trois Negres. Quoique nous fussions avec nos amis, nous ne laissâmes pas de porter nos armes, sous prétexte de chasser en chemin; mais en effet, pour être en état de ne pas recevoir un affront, sans pouvoir le repousser.

Nous traversâmes toute la largeur de l'Isle, depuis le Carbet de Madame Ouvnard jusqu'à la Cabesterre, sans trouver autre chose que des bois, & trois ou quatre petits défriches pleins de bananiers. En échange nous vîmes les plus beaux arbres du monde de toutes les especes dont j'ai déjà parlé, & dont je parlerai ci-après. La longueur, & la difficulté du chemin que nous fûmes obligés de faire à pied, & le tems que je perdis à chercher des plantes, furent cause que nous couchâmes dans les bois sous un ajoupa que nous eûmes bientôt fait, & couvert avec des feuilles de baliier. Nous avions du biscuit, du vin de Madere, & de l'Eau-de-Vie, & nous avions tué chemin faisant plus de ramiers, de perdrix, d'ortolans, que vingt hommes affamés n'en auroient pû manger; de maniere que nous soupâmes très-bien, & dormîmes de mêmes, avec cette précaution pourtant de veiller les uns après les autres, pour ne pas donner lieu à nos Conducteurs de tomber dans quelque tentation.

Nous arrivâmes le lendemain à un Carbet, où nous fûmes reçûs à l'ordinaire, c'est-à-dire, sans ceremonie, parce
N 3 qu'el-

1705.

Voyage
de l'Au-
teur à la
Cabes-
terre de
la Do-
miniqué

1700.

qu'elles ne sont point d'usage en ce pais-là. Je fis présent d'une bouteille d'Eau-de-Vie au maître du Carbet avec lequel nous dinâmes. Il nous donna des crabes & de très bon poisson, dont nous nous accommodâmes très-bien quoiqu'il ne fût pas assaisonné à notre maniere. C'est-là le pais des anguilles. J'en vis fourmiller dans les rivières les plus belles, & les plus grosses, que j'eusse encore vûes dans les Isles. Il ne faut pas s'en étonner; les Caraïbes les laissent vivre en repos, parce qu'ils n'en mangent point. J'engageai quelques jeunes gens de nous en prendre. Je les avois mis de bonne humeur avec un verre d'Eau-de-Vie; ils y furent aussi-tôt, & sans autres instrumens que leurs mains ils m'en apportèrent en moins d'une heure neuf ou dix des plus belles du monde. Nous en mîmes rôtir & bouillir; mais il fallut saler nos saulces avec de l'eau de la mer: car nos Hôtes ne se servent point de sel, & nous avions oublié d'en apporter avec nous.

Les Caraïbes ne se servent point de sel.

Ils savaient encore les Prières chrétiennes.

Tous les vieux Caraïbes que je vis, sçavoient encore faire le signe de la Croix, & les Prières chrétiennes en leur langue, & quelques uns même en François. C'étoit tout ce qui leur étoit resté des instructions que les Peres Raymond Breton, & Philippe de Beaumont Religieux de mon Ordre & de ma Province, leur avoient données pendant le long séjour qu'ils avoient fait avec eux. Ils me demandoient des nouvelles de ces deux Religieux avec tout l'empressement & l'affection dont ils sont capables. Ils les attendent toujours, & leurs enfans, & petits enfans les attendront de même, sans songer qu'il y a long-tems qu'ils doivent être morts. Nous avions pris avec nous un François qui s'étoit retiré parmi eux pour quelque faute qu'il avoit commise à la Martique, qui nous ser-

voit d'interprete, qui sçavoit leur langue, & qui s'étoit fait à leurs manieres comme s'il fût né Caraïbe. Je fis ce que je pus pour le retirer de cette vie libertine sans en pouvoir venir à bout. On auroit bien pu l'enlever, mais les Sauvages qui l'aimoient, ne l'auroient pas souffert sans s'en venger, & on ne veut point chercher de guerre avec eux.

Nous visitâmes pendant six jours toute la Cabesterre, depuis la pointe qui regarde le Macouba de la Martinique, jusqu'à celle qui regarde Mariegalande; & nous fûmes bien reçus dans tous les Carbets où nous allâmes. Comment n'y aurions nous pas été bien reçus. Nous avions de l'Eau-de-vie, & en donnions à nos comperes si liberalement que dès le second jour de notre arrivée, je vis bien qu'il en faudroit envoyer chercher. J'y envoyai deux de nos Negres avec un Caraïbe. Ils firent le voyage en quinze heures, & m'apportèrent trente pots d'Eau-de-Vie de Cannes que le maître de la Barque me prêta, & que je lui rendis à la Guadeloupe. J'achetai un hamac de mariage, & quantité de bagatelles, le tout payable en toile, que les Vendeurs devoient venir chercher à la Barque. Cela les obligea à nous venir reconduire, mais je ne voulus pas revenir par le même chemin, non que j'esperasse en trouver un meilleur, mais pour parcourir davantage le pais & le reconnoître. Ce que j'en puis dire en general, c'est que la terre y est très-bonne, & à peu près de même nature à la Cabesterre & à la Basseterre, qu'elle est aux Cabesterres & Basseterres de la Martinique, & de la Guadeloupe. Le manioc y vient très-bien. Le manioc d'osier est celui qu'ils cultivent davantage, peut-être, parce qu'il vient plus vite, ou parce qu'ils le trouvent meilleur. Je mangeai sans peine de leur esclave, & je la préférerois

1700.

Bonté de la terre & des fruits.

1700. à notre biscuit, lorsqu'elle étoit chaude.

La viande & le poisson boucanez nous parurent de meilleur goût, & de plus facile digestion, que quand ils sont accommodés à la Françoisé. Un Chirurgien de notre Compagnie qui étoit l'Esculape & presque le Gouverneur de l'Isle de Saint Martin nous le prouva par une démonstration, à laquelle il n'y avoit point de réplique, c'est-à-dire, en mangeant beaucoup & très-souvent, sans être incommodé, & sans se rassasier. Je vis dans quelques cantons des bananes & des figues plus belles que dans nos Isles, ils les laissent meurir sur le pied, à moins que ce ne soit pour manger avec de la viande: car pour lors ils les cueillent un peu avant leur maturité. Ils ont des patates & des ignames en abondance, beaucoup de mil, & de coton. Ils laissent leurs volailles en liberté autour de leurs Caribets; elles pondent & couvent quand il leur plaît, & amènent leurs poussins à la maison pour chercher à vivre: il est certain que leur chair est excellente, cela viendrait-il de la liberté dont elles jouissent? Ils nourrissent quelques cochons, & on en trouve beaucoup de marons de deux especes, c'est-à-dire, de ceux qui viennent de race Espagnolle, & de ceux qui se sont échapez des parcs, & dont les premiers avoient été apportez de France, il est aisé de distinguer les uns des autres, comme je l'ai déjà dit, ce me semble dans un autre endroit.

Nous retournâmes au Carbet de Madame Ouvernard le huitième jour après notre départ, bien fatiguez, à la verité, mais bien contents de notre voyage. Je n'ai pas fait entierement le tour de la Dominique, mais autant que j'en puis juger par l'étendue de la Cabesterre & de la Cabesterre que j'ai parcourues, elle peut avoir trente à trente-cinq lieues de circuit. Elle est arrosée de quantité de ri-

vieres, particulièrement la Cabesterre. Les eaux sont excellentes, le poisson d'eau douce y est en grand nombre & très-bon. Il y a une Souphriere comme à la Guadeloupe, mais j'en n'y ai point été, parce que je ne pus jamais engager personne, ni à m'y conduire, ni à m'y accompagner. Elle n'est pas si haute à beaucoup près que celle de la Guadeloupe. La terre de presque toute l'Isle est haute, & fort hâchée. Je ne croi pas qu'en toute la Cabesterre il y ait trois lieues de plat pays, en mettant bout à bout tout ce qu'on y en trouve. Mais les fonds sont beaux, & les pentes ou revers propres à tout ce qu'on y voudroit planter.

J'avois entendu parler d'une mine d'or, qu'on prétend être auprès de la Souphriere. Je m'en informai avec tout le soin possible, tant des Caraïbes, que de ce François réfugié, & des autres qui travailloient à faire des bois de charpente & des canots, sans en pouvoir rien apprendre: soit que les Caraïbes ne me jugeassent pas assez de leurs amis pour me confier un tel secret; soit qu'une pareille recherche m'eût rendu suspect à ces Sauvages, qui savent très-bien, qu'il n'est pas de leur intérêt d'enseigner ce trésor aux Européens tels qu'ils puissent être, parce qu'ils voudroient aussi-tôt s'en rendre maîtres, & les chasser de leur pais. La chose n'est pas fort difficile: car à la réserve de deux ou trois Caribets qui sont vers la pointe sous la Souphriere, j'ai vû tout ce qu'il y a de gens dans cette Isle, & je ne croi pas que le nombre excède beaucoup celui de deux mille âmes, dont les deux tiers sont femmes & enfans. Quoiqu'il en soit, j'ai vû un morceau de cet or entre les mains du Pere Cabasson Supérieur de notre Mission de la Martinique, qu'il disoit venir d'un certain M. Dubois qu'on prétendoit être Gentilhomme, quoique sa man-

1700.

Mine d'or de la Dominique.

Petit nombre des Caraïbes.

Volailles des Caraïbes en liberté.

Grandeur de la Dominique.

1700. niere de vie obscure ne le fit pas trop croire. Son Habitation qui étoit à la Martinique au Morne Saint Martin entre la pointé du Prêcheur & le Potiche, lui donnoit la commodité de faire d'assez frequens voyages à la Dominique, où il avoit beaucoup de liaison avec les Caraïbes, de qui selon les apparences il avoit eu cet or, & peut-être le secret du lieu d'où ils l'avoient tiré. Cet or n'étoit point encore purifié. Un autre plus habile que le sieur Dubois se serviroit plus avantageusement qu'il ne fait de cette découverte; peut-être a-t-il des raisons pour en user comme il fait, le tems en pourra découvrir davantage.

La Basseterre de la Dominique est encore plus hachée que la Cabesterre. Il n'y a que deux ou trois endroits de plat pais qui soient un peu raisonnables. Le plus considerables s'appelle la grande Savanne, qui fait environ le milieu de la Basseterre, c'est-à-dire, de l'espace qui est contenu entre la pointe qui regarde le Prêcheur & celle qui est vis-à-vis des Saintes.

*Petit
Isle d'A-
nes, ou
des Oi-
seaux.*

Il y a à l'Est & Ouest de la grande Savanne à cinquante lieues sous le vent une Isle qu'on appelle la petite Isle d'Anes ou des Oiseaux pour la distinguer d'une autre plus grande de même nom, qui est au vent de Corossol, ou périt l'Armée navale du Comté d'Estrées en 1678. Je fais cette remarque, qui est un peu hors d'œuvre à la verité, parce que bien des gens croient que c'est une Isle imaginaire. Cependant j'ai vu beaucoup de nos Corsaires qui ont été dessus: & moi-même je l'ai vûe y ayant été dans un autre voyage. Ce que j'en puis dire, est que cette Isle est fort basse, & presque toute de sable avec quelques buissons, & peu d'autres arbres. On la peut nommer à bon droit l'Isle des Oiseaux: car il y en a une

quantité si prodigieuse, qu'on les peut tuer à coups de bâton. Cela pourtant doit s'entendre des oiseaux de mer. On y trouve aussi quantité de tortues, sur tout dans le tems qu'elles pondent. Cependant comme cette Isle manque absolument d'eau douce, elle n'est fréquentée de personne, que de ceux que le hazard y conduit.

L'Encrage est bon par toute la Côte de la Dominique, mais il n'y a aucun Port, ni Cul-de-Sac pour se retirer, & on ne trouve par tout que des rades foraines. Il y a à la verité quelques pointes derriere lesquelles on peut se mettre à couvert de certains vents, c'est-là tout l'avantage que l'on en peut tirer.

Quoique cela soit peu de chose, les Anglois n'ont pas laissé de faire bien des tentatives pour s'y établir, fondés sur certaines prétentions auxquelles les François se sont toujours opposez, non-seulement parce qu'elles n'ont aucun fondement tant soit peu raisonnable, mais encore parce que si cette Isle étoit entre leurs mains, ils s'en serviroient pour couper la communication entre la Martinique & la Guadeloupe dans un tems de guerre, & les reduiroient bientôt aux dernieres extrêmités.

*Etablis-
sement
des An-
glois à
la Do-
minique
ruiné
par les
Fran-
çois.*

Ils se servirent de la Paix de Rîswick, & d'un accommodement particulier qu'ils firent avec les Sauvages de la Dominique, pour y venir faire du bois de charpente. Ils firent ensuite un ajoupa au bord de la mer pour mettre ce bois à couvert, en attendant les Barques qui le devoient transporter. Cet ajoupa se changea en une maison, autour de laquelle ils firent une palissade, où ils mirent quelques petites pieces de Canon sous prétexte de saluer les santez de leurs comperes les Caraïbes quand ils les faisoient boire.

Dès

1700.

Dès que le Gouverneur general de nos Isles en eût avis, il envoya un Officier pour s'en plaindre au General des Anglois, & dans le même-tems il envoya deux Bâtimens à la Dominique, qui obligèrent les Anglois à rembarquer leurs Canons, & leur bagage, après quoi on mit le feu à la maison & aux palissades. Je fus voir l'endroit où avoit été cette maison. J'en trouvai la situation fort commode,

& fort avantageuse, & telle qu'on la pouvoit souhaiter pour y faire un Fort dont il n'auroit pas été facile de les dénichier, si on leur avoit donné le loisir de s'y fortifier davantage. On trouvera peut-être cette maniere d'agir un peu brusque, mais outre qu'elle est plus expeditive, elle est encore plus proportionnée au génie de ceux avec qui on avoit à faire.

1700.

C H A P I T R E X V.

Diverses Coûtumes des Sauvages. Préjugez sur leur origine. Leurs differens langages, & leur maniere de se battre.

LE séjour que je fis dans le Carbet de Madame Oubernard, & de quelques autres Caraïbes m'a donné lieu de voir de près, & d'examiner à loisir leurs mœurs & leurs manieres d'agir. J'en vais faire part à ceux qui liront ces Memoires, sans m'assujettir à garder d'ordre, mais comme je les trouve écrites dans mon Journal.

Le tems de leur lever, & leur propreté.

Ils se levent tous de grand matin, c'est-à-dire, un peu avant le lever du Soleil, & sortent aussi-tôt du Carbet pour leurs necessitez : ils ne les font jamais auprès de leurs maisons, mais dans quelque lieu un peu éloigné, où ils font un trou qu'ils recouvrent ensuite avec de la terre. Ils vont aussi-tôt se baigner à la mer, quand il n'y a point de riviere à leur commodité, car lorsqu'il s'en trouve, ils ne vont point à la mer. Lorsqu'ils sont de retour, ils s'assoyent au milieu du Carbet sur une petite selle de bois tout d'une piece, faite à peu près comme un picore à chocolat. Ils attendent là que l'air & le vent les sechent; après quoi une de leurs femmes, ou quelqu'autre, vient avec un petit coüi rempli de Rocou détrempé dans l'huile de carapat ou Palma Christi, afin de les rocouier. Elle commence

Tom. II.

par peigner, ou au moins par démêler leurs cheveux, & après les avoir frottez d'un peu d'huile de carapat, elle les lie avec un cordon de coton, & en fait une touffe au dessus de la tête; puis tenant le coüi avec la peinture de la main gauche, & un Pinceau, comme un petit balet de plumes, de la droite, elle le barbouille par tout le corps en commençant par le visage. Quand tout le haut du corps est peint, le Caraïbe se leve afin qu'on lui peigne les cuisses & les jambes; & lorsque cela est achevé, il se remet sur son siege, & se barbouille lui-même les parties auxquelles la pudeur n'a pas permis à sa femme de toucher.

Maniere de se rocouier.

Selon sa fantaisie il se fait lier les cheveux derriere la tête, ou les laisse pendre, & selon le tems & l'occasion, il se fait faire quelques moustaches, ou autres marques noires au visage & sur le corps, avec du jus de ganipa.

Lorsqu'en se peignant ou se gratant, ils trouvent des poux, ils les croquent sous leurs dents pour leur rendre la pareille, & se venger de leurs morsures. Il n'y a que les Caraïbes & les Negres qui ayent droit d'avoir des poux dans les Isles : ces animaux meurent pour

Leurs poux.

tous

1700. tous les autres, dès qu'on a passé le tropique. J'ai souvent entendu raisonner là-dessus; mais comme je n'ai rien entendu qui m'ait contenté, je ne le rapporterai pas.

Leur déjeuner.

Pendant qu'une partie des femmes est occupée à rocoïer les hommes, l'autre partie fait la cassave pour le déjeuner, car ils la mangent toute chaude. S'ils ont été la nuit à la pêche, ou aux crabes, ou qu'il y ait quelque chose du jour précédent, on se dépêche de faire cuire ce qu'il y a, & on l'apporte dès que le Maître du Carbet l'ordonne. Ils mangent tout dès qu'ils sont rocoïez, sans se rien dire les uns aux autres, sans faire aucun acte de civilité ou de Religion: les jeunes garçons comme les personnes qui sont âgées, sont sans distinction. Après qu'ils ont mangé, les femmes apportent à boire; & puis les uns se remettent dans leur Hamac, les autres se mettent autour du feu accroupis sur leurs talons, comme des singes, les joues appuyées sur les paulmes de leurs mains, & demeurent les heures entières en cette posture & en silence, comme s'ils étoient dans une profonde méditation, ou bien ils sifflent avec la bouche, ou une espèce de flûte ou de chalumeau, & toujours sur le même ton: rien à mon avis de plus désagréable & de plus ennuyant que cette Musique. Il s'en trouve d'autres qui se mettent à travailler à quelques paniers, ou à faire des fleches, & des arcs, des boutons, ou autre chose de cette nature, chacun selon son génie particulier, & sans que personne se donne la liberté de commander rien à un autre. C'est ainsi qu'ils travaillent, toujours pour le besoin présent, & toujours d'une manière negligente & indifférente, sans s'attacher le moins du monde à ce qu'ils font, & le quittant aussi-

Leurs occupations.

tôt qu'ils commencent à s'en fatiguer. 1700.

Leur conversation, quand ils en ont, *Leur conversation.* est fort modeste & fort paisible: il n'y en a qu'un qui parle; tous les autres l'écoutent avec une grande attention, du moins en apparence, sans l'interrompre, le contredire, ni lui répondre que par une espèce de bourdonnement qu'ils font sans ouvrir la bouche, qui est la marque d'approbation qu'ils donnent au discours qu'on fait devant eux. Quand celui-là a achevé, si un autre prend la parole, soit qu'il parle en conformité de ce que le premier a dit, soit qu'il dise tout le contraire, il est assuré d'être regaré du même bourdonnement d'approbation. Je croi bien qu'ils n'en usent ainsi que dans les choses indifférentes, & qu'ils en usent d'une autre manière dans ce qui les touche de plus près, car ils savent parfaitement bien leurs intérêts, & vont à leurs fins par des voies qui ne sont point du tout sauvages. Jamais je ne les ai vus disputer, ni se quereller: j'admirois cette retenue. Mais ce qui est bien plus admirable, c'est que sans discours & sans querelles ils se tuent & se massacrent fort souvent. C'est principalement dans les Assemblées qu'ils appellent Vins, que cela arrive.

Ces Assemblées n'ont aucun temps réglé pour se tenir: cela dépend du caprice de celui qui en veut faire la dépense. Personne n'est obligé de s'y trouver, quoiqu'on y soit invité, que ceux qui ont envie de boire & de s'enivrer, ou de faire quelque mauvaise action. Elles se font quelquefois pour résoudre un voyage de traite, c'est-à-dire, de negoce, ou de visite, ou de guerre. Celui qui la fait a soin quelques jours auparavant de faire avertir tous ses voisins, quelquefois toute la Nation, de s'y trouver. Y vient qui veut: tout le monde y est bien venu, & s'en retour-

Leurs Vins ou Festins.

1700. toulne quand il lui plaît. Cependant celui qui a invité fait provision de quantité d'ouïcou, de patates, ignames, bananes, figues & de cassave. Lui & les gens de son Carbet, & même ses voisins, s'ils le jugent à propos, vont à la pêche & à la chasse, & boucanent tout ce qu'ils prennent. Il est rare qu'ils mangent rien qui soit bouilli, excepté les crabes. Ils mangent peu de viande, quoiqu'ils en pussent manger tant qu'il leur plairait, car ils élèvent assez de volailles & de cochons: ils ne manquent ni de cochons marons, ni d'agoutins, & autres animaux, & ils ont abondance en ramiers, de perroquets, de grives, & autres oiseaux qu'ils tuent avec leurs fleches aussi habilement que nous avec nos fusils, & sans tant de bruit. Mais ils gardent leurs volailles, leurs cochons, & leurs autres animaux qu'ils prennent à la chasse, pour les porter aux Isles Françoises, & les troquer pour avoir les choses dont ils ont besoin, de sorte qu'on peut dire que les crabes & le poisson sont leur nourriture la plus ordinaire, excepté dans le temps de leurs Vins, où ils n'épargnent rien pour regaler ceux qu'ils ont invités.

Comme je ne me suis point trouvé dans ces fortes d'Assemblées, je ne puis en parler que sur le rapport d'autrui. Ceux dont j'en ai appris plus de circonstances, sont premierement un Caraïbe qui s'étoit retiré à la Martinique, après en avoir tué un autre à la Dominique; & ce François réfugié à la Dominique pour un semblable sujet, qui me servit d'interprète tout le temps que je demurai à la Dominique.

Après que toute la compagnie est assemblée, & qu'on a bien mangé & bu du ouïcou à outrance, & du taffia, quand ils en peuvent avoir, le Maître

du Carbet fait la proposition pour laquelle il les a invitez. Telle qu'elle puisse être, elle ne manque jamais d'être bien reçûe & approuvée à la maniere ordinaire. Si c'est une partie de guerre qu'on propose, quelque vieille femme ne manque pas de se produire & de haranguer les conviez pour les exciter à la vengeance. Elle leur fait un long détail des torts & des injures qu'ils ont reçûs de leurs ennemis, elle y joint le denombrement de leurs parens & amis qui ont été tuez; & quand elle voit que toute la compagnie déjà fort échauffée par la boisson, commence à donner des signes de fureur, & qu'ils ne respirent plus que le sang & la mort de leurs ennemis, elle jette au milieu de l'Assemblée quelques membres boucanez de ceux qu'ils ont tuez à la guerre, sur lesquels ils fondent aussitôt comme des furieux, les égratignent, les coupent en pieces, les mordent & les machent avec toute la rage dont sont capables des gens lâches, vindicatifs & ivres. Ils approuvent le projet avec de grands cris, & tous promettent de se rendre au jour nommé, pour partir ensemble, & aller exterminer tous leurs ennemis.

Les autres projets se résolvent d'une manière plus tranquille: mais quant à l'exécution, elle dépend absolument du caprice, ou de l'humeur où ils se trouvent dans le moment qu'il faut mettre la main à l'œuvre; car ils sont entièrement libres & indépendans, & personne n'a droit de commander aux autres: leur délicatesse sur ce point-là est inconcevable.

C'est une erreur de croire que les Sauvages de nos Isles soient antropophages, & qu'ils aillent à la guerre exprès pour faire des prisonniers, afin de s'en raffaier, ou que les aiant pris, sans

1700. avoir cette intention, ils se servent de l'occasion qu'ils ont en les tenant entre leurs mains, pour les dévorer. J'ai des preuves du contraire plus claires que le jour.

*Indiens
braves.*

Il est vrai que j'ai entendu dire à plusieurs de nos Flibustiers que vers l'Isthme de Darien, Bocca del Toro, l'Isle d'or, & quelques autres endroits de la côte, il y a des nations errantes, que les Espagnols appellent *Indiens braves*, qui n'ont jamais voulu avoir commerce avec personne, qui mangent sans miséricorde tous ceux qui tombent entre leurs mains. Cela peut-être vrai & peut-être aussi faux; car s'ils n'ont point de commerce avec personne, comment le peut-on sçavoir? Et quand cela seroit vrai, qu'est-ce que cela prouveroit par rapport à nos Caraïbes des Isles si éloignées de ceux-là, & par la distance des lieux, & par leur manière de vivre. Pourquoi se ressembleroient-ils plutôt en ce point que dans les autres?

*Avan-
ture du
Marquis
de Main-
tenon
d'An-
gennes.*

Je sçai que le Marquis de Maintenon d'Angennes, qui commandoit la Fregate du Roi la Sorciere en 16... perdit la Chaloupe avec dix-huit ou vingt hommes qui étoient dedans, qui furent enlevés par ces Indiens, en voulant prendre de l'eau dans une riviere; & on peut conjecturer qu'enlevant comme ils firent, les hommes morts & les vivans, c'étoit pour se rassasier de leur chair, comme certains Negres de la côte d'Afrique qui en tiennent boucherie ouverte, du moins à ce que disent quelques Historiens.

Je sçai encore, & il est très-vrai que dans les commencemens que les François & les Anglois s'établirent aux Isles il y eut plusieurs personnes des deux Nations qui furent tuées, boucannées & mangées par les Caraïbes; mais c'étoit une action toute extraordinaire chez

ces Peuples: c'étoit la rage qui leur faisoit commettre cet excès, parce qu'ils ne pouvoient se venger pleinement de l'injustice que les Européens leur faisoient de les chasser de leurs terres, qu'en les faisant périr, quand ils les prenoient, avec des cruautés qui ne leur sont pas ordinaires ni naturelles; car si cela étoit dans ce tems-là, il le seroit encore aujourd'hui; & c'est pourtant ce qu'on ne voit pas qu'ils pratiquent, ni sur les Anglois avec lesquels ils sont presque toujours en guerre, ni même avec leurs plus grands ennemis les Alloüages qui sont des Indiens de Terre ferme du côté de la riviere d'Orenoque, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Il est vrai que quand ils tuent quel-
qu'un, ils font boucanner ses membres, & remplissent des calebasses de sa graisse, qu'ils emportent chez eux; mais c'est comme un trophée & une marque de leur victoire & de leur valeur, à peu près de même que les Sauvages de Canada emportent les chevelures de leurs ennemis quand ils les ont tués, & de leurs prisonniers, après qu'ils les ont fait mourir avec des cruautés inouïes. Nos Sauvages sont plus humains: quand ils prennent des femmes, de quelque couleur ou Nation qu'elles puissent être, bien loin de leur faire du mal, il est certain qu'il les traitent avec douceur, & que si elles veulent, ils les épousent & les regardent comme si elles étoient de leur nation. Quand ce sont des enfans, ils les élèvent parmi eux sans songer à les tuer, & le pis qui leur peut arriver, c'est d'être vendus aux Européens. A l'égard des hommes faits qu'ils ont trouvés & pris les armes à la main, il est certain qu'ils les tuent dans la chaleur du combat, sans s'embarasser de les faire prisonniers, comme

1700. comme font les Iroquois, pour les sacrifier ensuite à loisir à leur rage & à leur cruauté. Je le repete donc encore une fois, s'ils boucannent quelques membres de ceux qu'ils ont tuez, ce n'est que pour conserver plus longtemps la memoire de leurs combats & de leurs victoires, & s'animer à la vengeance, & à la destruction de leurs ennemis, & jamais pour s'en rassasier.

*Maniere
dont ils
se défont
de leurs
ennemis.*

Il est rare qu'il se passe aucun de ces Vins, sans qu'il s'y commette quelque homicide: cela se fait sans beaucoup de ceremonie. Il suffit qu'un des conviez, échauffé par la boisson se souviennne qu'un des assistans a tué un de ses parens, ou qu'il lui a donné quelque sujet de chagrin, pour le porter à la vengeance; il n'en faut pas davantage. Il se leve sans facon, il s'approche par derrière de son ennemi, lui fend la tête d'un coup de boutou, ou le poignarde à coup de couteau, sans que pas un de ceux qui sont presens se mette en devoir de l'empêcher, ou de l'arrêter après qu'il a fait le coup.

Si par hazard celui qui vient d'être assassiné a des enfans, des freres, ou des neveux dans l'Assemblée, ils se jettent quelquefois sur l'assassin, & le tuent; mais il est rare que cela arrive, car celui qui veut faire un coup en cette nature, observe soigneusement qu'il n'y ait personne en état de lui rendre la pareille. Il attend qu'ils soient ivres, endormis, ou absens. Si ceux qui ont intérêt au défunt sont presens, & qu'ils craignent que l'assassin ne soit soutenu, & qu'il y ait trop de risque pour eux, de se venger sur le champ, ils dissimulent leur ressentiment, & remettent à une autre occasion à rendre la pareille au meurtrier, à moins qu'il ne change de Pais: heureux encore, s'il en est quitte pour cela; car on ne sçait par-

mi eux ce que c'est que pardon, ou accommodement; & souvent quand ils ne peuvent se venger sur la personne, ils le font sur quelqu'un qui lui appartient. Voilà ce qui rend leurs querelles & leurs divisions éternelles, & qui fait que leur Pais n'est pas peuplé la dixième partie autant qu'il le devroit être, vu la quantité de femmes qu'ils ont, & la propriété qu'ils ont de multiplier beaucoup.

1700.

Telle est la fin ordinaire de leurs Vins ou Festins, dont ils ne se retirent que quand il n'y a plus rien à manger ou à boire chez celui qui les a invitez. Après cela chacun s'en retourne chez soi. Lorsque le Vin est fait pour un voyage de guerre, ceux qui y ont consenti, & qui ont paru les plus ardents à l'entreprendre, ne s'en souviennent plus, & ne pensent nullement à se rendre au jour qu'on a pris pour s'embarquer, à moins que le caprice ne leur fasse faire dans le moment; car qu'ils le fassent, ou ne le fassent pas, il n'y a personne qui y puisse trouver à redire. Ils sont tous égaux; & quoiqu'on soit Capitaine, on n'en est pas plus respecté, ni mieux obéi.

Il n'y a que les femmes qui soient obligées à l'obéissance, & dont les hommes soient absolument les maîtres. Ils portent cette superiorité jusqu'à l'excès, & les tuent pour des sujets très-legers. Un soupçon d'infidelité bien ou mal fondé suffit sans autre formalité pour les mettre en droit de leur casser la tête. Cela est un peu sauvage à la verité; mais c'est un frein bien propre pour retenir les femmes dans leur devoir. Ce sont pour l'ordinaire les vieillles qui sont cause de tous les désordres qui arrivent dans les ménages: pour peu qu'elles ayent de chagrin contre une jeune femme, elles trouvent bien-

*Empire
des hom-
mes sur
les fem-
mes.*

1760.

tôt moyen de la décrier dans l'esprit de son mari, & de lui faire naître une infinité de soupçons; & quand elles n'ont rien de plus positif à dire contre les jeunes, elles les accusent d'être Sorcieres, & d'avoir fait mourir quelqu'un: il n'en faut pas davantage, tout autre examen est superflu, l'accusée passe pour convaincuë, on lui casse la tête, & on n'en parle plus.

Titres
honorables
des
vieilles
gens.

Les vieilles femmes s'appellent *Bibi*, c'est-à-dire, grande mere, ou la mere de tout le monde par excellence: tout de même les vieux hommes se nomment *Baba*, c'est-à-dire, le pere par excellence. La vieillesse est le seul endroit qui les rend, ou qui les peut rendre un peu respectables.

Ils n'obéissent
à personne
et
sont tous
égaux.

Lorsqu'ils commencent à sentir les approches de la faim, les uns vont à la chasse, & les autres à la pêche, chacun selon son genie. Il est presque inouï qu'un pere dise à son fils, dès qu'il a seize à dix-huit ans, d'aller à la chasse ou à la pêche, ou que le Maître d'un Carbet s'avise de dire à ceux qui demeurent avec lui, d'y aller, ou de l'y accompagner, il pourroit s'attendre à un refus bien sec. S'il a envie d'aller à la pêche ou à la chasse, ou que la nécessité l'y contraigne, il dit simplement comme S. Pierre: je vais pêcher; & ceux qui ont envie d'y aller, lui répondent aussi laconiquement que les Apôtres: nous y allons avec vous; & le suivent.

Il n'y a point de Peuple au monde qui soit plus jaloux de sa liberté, & qui ressente plus vivement & plus impatiemment les moindres attaques qu'on y voudroit donner. Aussi se moquent-ils de nous autres, quand ils voyent que nous portons respect, & que nous obéissons à nos Supérieurs. Ils disent qu'il faut que nous soyons les esclaves de ceux

à qui nous obéissons, puisqu'ils se donnent la liberté de nous commander, & que nous sommes assez lâches pour exécuter leurs ordres.

1700.

Il n'y a que les femmes à qui on commande dans ce pais-là; & quoique ce soit d'une maniere douce & honnête, & qu'elles soient accoutumées d'obéir dès leur plus tendre jeunesse, on ne laisse pas de remarquer qu'elles sentent tout le poids de ce joug. Cependant elles obéissent sans réplique, ou plutôt elles savent si bien leur devoir, & le font avec tant d'exactitude, de silence, de douceur, & de respect, qu'il est rare que leurs maris soient obligés de les en faire souvenir. Grand exemple pour les femmes Chrétiennes, qu'on leur prêché inutilement depuis la mort de Sara femme d'Abraham, & qu'on leur prêchera selon les apparences jusqu'à la fin du monde avec aussi peu de fruit qu'on prêché l'Evangile aux Caraïbes.

Je dois rendre cette justice à ces pauvres femmes Sauvages, que pendant tout le temps que j'ai été à la Dominique dans differens Carbets, je ne les ai jamais vûes oisives un seul moment. Elles travailloient sans cesse, & cela avec tant de paix & de douceur, que quoiqu'elles ne soient pas plus muettes que les autres creatures de leur espece, que l'on voit dans les autres parties du monde, on n'entendoit pas une seule parole de colere entr'elles, bien que très-souvent elles eussent des contretemps fâcheux, & des travaux très-rudes & très-difficiles à supporter: car il faut compter que ce sont elles qui font tout ce qu'il y a à faire dedans & dehors le Carbet. Les hommes ne font autre chose qu'abattre les arbres, quand il y a un défriché à faire, ce qui arrive rarement. Ils s'occupent encore à la chasse & à la pêche, & aux autres pe-
tits

Occupation
des
femmes.

1700. tits ouvrages dont j'ai parlé ci-devant, & voilà tout. S'ils reviennent de la chaise, ils jettent ce qu'ils ont pris à l'entrée du Carbet sans s'en embarrasser davantage; c'est aux femmes à le ramasser, & à l'accommoder. S'ils ont été à la pêche, ils laissent le poisson dans le canot, & viennent se coucher sans dire une seule parole. Les femmes doivent courir au canot, en apporter le poisson & le faire cuire: car elles doivent supposer que le Pêcheur a faim. On peut dire en un mot, qu'elles sont de véritables servantes qui sont demeurées dans l'état pour lequel elles ont été créées, sans s'en être écartées jusqu'à présent: graces à la supériorité que leurs maris ont toujours conservée sur elles.

Les Caraïbes ont trois sortes de langages.

Les Caraïbes ont trois sortes de langages. Le premier, le plus ordinaire, & celui que tout le monde parle, est comme affecté aux hommes.

Le second est tellement propre aux femmes, que bien que les hommes l'entendent, ils se croiroient deshonorés s'ils l'avoient parlé, & s'ils avoient répondu à leurs femmes en cas qu'elles eussent la témérité de leur parler en ce langage. Elles savent la langue de leurs maris, & doivent s'en servir quand elles leur parlent; mais elles ne s'en servent jamais quand elles parlent entr'elles, & n'emploient d'autre idiôme que le leur particulier, qui est totalement différent de celui des hommes.

Il y a un troisième langage qui n'est connu que des hommes qui ont été à la guerre, & particulièrement des vieillards. C'est plutôt un jargon qu'ils ont inventé qu'une langue. Ils s'en servent quand ils font quelque Assemblée de conséquence, dont ils veulent tenir les résolutions secrètes. Les femmes & les jeunes gens n'y entendent rien.

De ces deux premiers langages on tire

une conséquence assez juste, que les sauvages que Christophle Colomb trouva dans les petites Isles de l'Est, qu'on a appelé Antilles, parce qu'elles sont au vent des grandes Isles, & qu'en venant d'Europe on les trouve les premières, n'étoient point les naturels du pays. Car il y a une différence infinie entre ceux des petites Isles, & ceux de la Terre ferme la plus proche, avec lesquels ils sont toujours en guerre, & avec ceux que les Espagnols ont trouvés aux grandes Isles, soit pour la langue, soit pour les mœurs & les coutumes.

Les Auteurs qui ont parlé de leur origine, croient qu'ils viennent de la Floride, & que c'est ou le hazard qui les a portés aux petites Isles, ou que se trouvant trop pressés dans leur pays, ou trop vivement poursuivis par leurs ennemis, ils ont été obligés de quitter leur pays natal, & d'aller chercher de nouvelles terres pour s'établir. Cette pensée est fondée sur ce que certains Indiens de la Floride parlent à peu de chose près le même langage que nos Caraïbes, & ont les mêmes coutumes, ce qu'on ne trouve point dans aucuns des Indiens des grandes Isles, & de quelques endroits de la Terre ferme, dont le langage n'approche en aucune façon de celui de nos Caraïbes, quoiqu'il approche beaucoup de celui que parlent les femmes.

La manière de vivre de nos Caraïbes est encore une preuve, qu'ils sont étrangers dans les Isles, puisqu'elle est toute opposée, & tout-à-fait différente de celle des anciens Indiens qui les habitoient. Car ces derniers aussi-bien que ceux des grandes Isles étoient des gens simples, doux, serviables, affectionnés aux étrangers, qui seroient toujours demeurés dans cet état, si les cruautés inouïes, & l'avarice insatiable des Espagnols ne les avoient enfin obligés de

1700.
Conje-
cture sur
l'origine
de nos
Caraïbes

On peut
croire
qu'ils
sont ori-
ginaires
de la
Floride.

se

1700. se soulever contr'eux, pour se délivrer du joug insupportable de leur tyrannie. Au lieu que nos Caraïbes ont toujours été des gens belliqueux, à leur manière, des gens fiers & indomptables, qui préfèrent la mort à la servitude, que les Européens depuis ceux qui les ont découverts, jusqu'à ceux qui y sont à présent, n'ont pu humaniser assez pour pouvoir demeurer ensemble dans un même endroit; & qu'ils ont été obligés de détruire, ou de chasser, & de les renvoyer comme ils sont à présent dans les deux Isles qu'ils occupent, qui sont la Dominique & Saint Vincent, pour pouvoir vivre avec quelque sorte de sûreté dans les autres Isles. Leur naturel, quoique fort adouci par la douceur du climat, approche encore trop de celui des Sauvages de la Floride, & même du Canada, pour ne pas convenir qu'ils viennent de la Floride & des Environs, & qu'étant passés dans les petites Isles, il ne leur fut pas difficile, à eux qui étoient des guerriers, de se défaire des anciens Habitans, qui n'étoient point accoutumés à la guerre, & qui les reçurent sans se défier d'eux. Il y a apparence qu'ils tuèrent tous les mâles, & qu'ils réservèrent les femmes, pour le besoin de la conservation de leur espèce. Quoiqu'ils ne soient pas dans ce besoin aujourd'hui, ils ne laissent pas encore de conserver toutes les femmes qu'ils prennent à la guerre, & après qu'ils les ont conduites chez eux, ils les regardent comme les naturelles du pays, & les épousent.

*Le que
signifié le
nom de
Banaré.*

Le nom qu'ils se donnent entr'eux, & qu'ils donnent aux Européens, doit encore fortifier ma pensée. Ils se nomment en général, & les Européens qu'ils veulent honorer, Banaré, qui veut dire homme de mer, ou homme qui est venu par mer.

C'est une difficulté fort aisée à resou-

1700. dre comment ils ont pu venir de la Floride, où du fond du Golphe de Mexique jusqu'aux Isles du Vent. Il n'y a pour cela qu'à se souvenir que Christophe Colomb les trouva qui alloient d'une Isle à une autre avec leurs canots, qui leur suffisoient pour faire des trajets assez considérables, comme des Isles Lucayes à celle de Saint Domingue, Port-Vie & Couve. D'où il est aisé de conclure qu'en cotoyant la côte depuis le fond du Golphe du Mexique jusqu'à la pointe de la Floride, ils ont pu passer le Détroit de Bahama, & cotoyant les grandes Isles de Couve, Saint Domingue & Port-Ric, arriver aux petites Isles, où ils ont trouvé plus de facilité de s'établir que dans les grandes qui étoient trop peuplées pour pouvoir en chasser, ou détruire les Habitans, & s'y établir en leur place. C'est ainsi qu'on peut raisonnablement conjecturer qu'ils se sont établis dans les Antilles. On ne doit donc pas s'étonner, si en s'emparant de ces nouvelles Terres, & en détruisant tous les Habitans mâles, ils ont conservé leur langue naturelle & leurs coutumes, qu'ils ont transmises à leur postérité qui les conservent encore aujourd'hui; & si les femmes qu'ils y ont trouvées ont conservé aussi leur langue, & leurs manières simples & douces, qui sont comme le caractère des Indiens d'entre les Tropiques.

Au reste leur langue n'est pas si difficile qu'elle paroît être quand on l'entend prononcer. Elle n'est point chargée de conjugaisons, ni de déclinaisons: elle a des adverbres assez significatifs: son unique défaut est d'être stérile. Mais n'en doit-on pas être content puisqu'elle suffit pour ceux qui s'en servent, qui n'ayant ni Etude ni Commerce, n'ont pas besoin de tant de termes.

Celle des femmes m'a paru plus douce
&

*Langue
des Ca-
raïbes.*

1700. & plus facile à apprendre, & à prononcer.

Pour celle des vieillards, c'est-à-dire, ce jargon dont ils se servent dans leurs conseils, je n'en puis rien dire, je croi que très-peu de gens en ont connoissance.

Mon Confrere le Pere Raymond Breton, a fait une Grammaire & un Dictionnaire Caraïbe. Il a aussi traduit en cette langue le Catechisme & les Prières ordinaires du matin & du soir. Ceux qui voudront avoir quelque connoissance de cette Langue pourront consulter ces livres, & ils verront la verité de ce que je dis.

Les enfans des Caraïbes sont habiles à se servir de l'arc.
Les enfans des Caraïbes s'exercent à tirer de l'arc dès leur plus tendre jeunesse, & ils s'y rendent plus adroits qu'on ne peut se l'imaginer. Cet exercice & celui de la pêche sont les seules choses qu'ils apprennent de leurs parens. Je les faisois quelquefois tirer à des sols marquez, que je mettois au bout d'un roseau planté en terre, sur lequel je les faisois tenir avec de la cire noire. Cela faisoit plaisir à ces enfans: car ils connoissent ces especes, & savent bien qu'avec cette monnoye ils ont de l'Eau-de-Vie, des couteaux, & tout ce dont ils ont besoin quand ils viennent aux Isles Françoises. J'étois surpris que des enfans de huit à dix ans les abbattoient de cinquante pas, & plus, sans presque mirer, & sans manquer jamais. On peut juger par là de l'adresse de leurs peres, quand il s'agit d'abattre quelque chose, ou de donner dans un but.

Leur maniere de se servir de l'arc.
Ils mettent la fleche sur l'arc en l'élevant en l'air, & ils dirigent leur mire ou rayon visuel le long de la fleche jusqu'au but, & en abaissant l'arc ils décochent la fleche quand ils jugent qu'ils sont à la hauteur convenable pour que la fleche y donne directement & avec

Tom. II.

force. Ils sont tellement accoutumés à cet exercice, qu'ils ne manquent jamais leur coup, quoiqu'ils tirent très-vite, & pour ainsi dire, sans mirer. Je les ay vus abattre de petits oiseaux, qui étoient sur des branches d'arbre, si éloignez, qu'à peine je les pouvois distinguer. Je voulois quelquefois tirer au but avec eux, & comme je ne réussissois pas, ils rioient, & disoient que je n'étois pas bon Caraïbe.

Le nom de Caraïbe & de Banaré est chez eux un titre honorable; mais ils se fâchent fort quand on les traite de Sauvages. Je ne sçai qui a eu l'indiscretion de leur en enseigner la signification; mais je sçai très-bien qu'ils ne regardent pas comme amis ceux qui leur donnent ce nom. Il faut toujours les appeler compères, si on veut conserver de la liaison avec eux.

Ils affectent de prendre le nom des gens de consideration qu'ils ont vus, & sur tout de ceux qui les ont regalez, & qu'on leur a fait connoître comme Gouverneurs du pais, ou Capitaines de Vaisseaux de Guerre. Car pour les Marchands ou autres personnes ordinaires, quoique riches, ils ne se soucient pas de prendre leur nom, parce qu'ils les regardent comme les serviteurs & les Esclaves des Gouverneurs & des autres qui ont du Commandement, de sorte qu'ils se croiroient déshonorés s'ils portoit de semblables noms. Tous les vieux Caraïbes de la Dominique portent les noms des anciens Gouverneurs, ou Seigneurs des Isles. On y trouve encore à présent Monsieur du Parquet, Monsieur Houël, Monsieur de Clodoré, Monsieur de Baas, &c. & ceux d'un moyen âge portent le nom des Gouverneurs plus recens. Quand ils sont ainsi revêtus de quelque grand nom, ils ne manquent jamais de le dire à ceux qui

1703.

Us ne veulent point être appelés sauvages

Us prennent les noms des gens de distinction.

P

qui

1700. qui les vont voir, & de boire à la santé de leurs compères.

On conserve soigneusement la paix avec eux, non pas qu'on les craigne, nos Colonies sont trop fortes, & eux trop foibles pour nous faire du mal du moins considérablement; mais afin que les Habitans puissent vivre en repos, & sans crainte d'être brûlez & égorgés dans leurs maisons par les surprises & les descentes qu'ils font dans les terres de leurs ennemis, pendant les nuits les plus obscures, & les plus mauvais temps. C'est l'unique chose qu'on doit craindre d'eux: car de s'attendre à une guerre ouverte, c'est à quoi il ne faut pas penser. On n'a que faire de craindre ni de siege, ni de bataille rangée; mais force surprises, & force embuscades: c'est leur maniere de faire la guerre. Dès qu'ils sont découverts l'affaire est finie, à moins qu'ils ne se trouvent en très-grand nombre contre deux ou trois personnes; encore regarderont-ils plus d'une fois avant de les attaquer, & même ne les attaqueront pas, s'ils les voyent bien armez, & dans un lieu découvert où ils ne puissent pas les approcher, où les environner à la faveur des arbres & des halliers.

Ils ont l'industrie de se couvrir de petites branches & de feuilles depuis la tête jusqu'aux pieds, & de se faire un masque avec une feuille de balisier qu'ils percent à l'endroit des yeux. En cet état ils se mettent à côté d'un arbre, ou d'une touffe de halliers sur le bord du chemin, & y attendent leurs ennemis au passage, afin de leur fendre la tête d'un coup de boutou, ou leur tirer une fleche quand ils sont passez, sans qu'on sçache d'où elle vient, ou peut venir, n'y qu'on puisse découvrir à quatre pas qui a fait le coup,

parce que dès qu'ils l'ont fait, ils se jettent par terre, & se blotissent comme des lièvres dans les halliers.

Lorsqu'ils attaquent une maison couverte de feuilles de Cannes ou de Palmistes, ils mettent le feu à la couverture en tirant dessus des fleches où ils ont attaché une poignée de coton, qu'ils allument dans le moment qu'ils la décochent. Et comme leurs attaques ne se font guères que de nuit, ils se tiennent cachez aux environs derriere des arbres, ou des buissons en attendant que le feu oblige ceux qui sont dans la maison, d'en fortir. La lumiere les leur fait alors découvrir, & leur donne la facilité de les percer à coups de fleches, sans que ceux qui sont ainsi blesez puissent se venger de ceux qui les percent, parce qu'ils ne peuvent les découvrir. Non-seulement ils tirent très-juste, mais ils tirent si vite qu'ils décocheront dix ou douze fleches pendant qu'on chargera un fusil. C'est une erreur de croire qu'ils en tirent deux ou trois à la fois. Ce qui a donné lieu à quelques gens de l'avancer, c'est qu'ils les ont vû en tenir trois entre leurs doigts sur la corde de l'arc. Ils ne font cela que pour être prêts à tirer plus vite sans être obligez de prendre les fleches à leur côté. Il n'y a qu'à considerer l'action qu'il faut faire pour tirer une fleche, pour se convaincre qu'il n'est pas possible d'en tirer plus d'une à la fois.

S'il arrive qu'on se batte contr'eux il faut avoir soin de briser les fleches à mesure qu'elles tombent à terre; de craindre, qu'étant obligé de reculer, ce ne soit une nouvelle provision pour eux: car leurs magasins sont épuisez en peu de tems, après quoi il faut qu'ils se retirent, ou bien on en a bon marché.

Maniere
de met-
tre le feu
aux
maisons.

Ils ne
peuvent
tirer
qu'une
fleche à
la fois.

Précâ-
tion qu'il
faut
avoir en
se bat-
tant con-
tre eux.

C H A P I T R E X V I.

Leur maniere de faire du feu. De la plante appelée Caratas, ses differens usages. Adresse des Caraïbes pour nager, & se battre contre les poissons. De l'Espadon & de la Baleine.

1700.

Les Caraïbes ont une maniere de faire du feu qui est tout-à-fait commode. Les Européens qui sont en Amerique l'ont apprise d'eux, & s'en servent lorsqu'ils n'ont point de fusil.

Maniere de faire du feu.

On prend deux morceaux de bois l'un plus dur que l'autre. On fait une pointe au plus dur, & un commencement de trou au plus mol. On met celui-ci entre les genoux, & on le presse pour le tenir ferme, & prenant l'autre, qui doit être comme un bâton de sept à huit pouces de long, entre les paumes des deux mains, on met sa pointe dans le petit trou de l'autre, & on le fait tourner le plus vite qu'il est possible, comme quand on fait du Chocolat. Ce mouvement chauffe les deux morceaux de bois, & sur tout celui qui est le plus tendre, parce que ses parties étant plus éloignées les unes des autres, sont plus faciles à ébranler, & sont par conséquent plus susceptibles de chaleur, & le mouvement continuant, elles en reçoivent à la fin assez pour s'enflamer. On sent d'abord une légère odeur de brûlé, on voit ensuite une petite fumée s'élever du bois mol, & puis on aperçoit des étincelles. J'ai fait assez souvent du feu de cette maniere. Il faut tourner sans discontinuer, de peur de donner le loisir aux parties ébranlées de se reposer; & si on se sent fatigué, il faut qu'une autre personne continue à faire agir le bois pointu sans aucune interruption. Il faut encore observer de se mettre à l'ombre, ou si on n'en a pas la commodité, il faut au moins tourner le dos au Soleil, en sorte qu'il ne donne point sur le bois qu'on veut allumer: car il est

Signa- tion où l'on doit se mettre pour faire du feu.

certain qu'on seroit infiniment plus longtemps à allumer du feu. Messieurs les Physiciens en chercheront, s'il leur plaît, la raison, aussi-bien que celle pourquoy quand on bat un fusil au Soleil, on consume pour l'ordinaire plus de pierre que de meche.

On se sert ordinairement d'un bois mol appelé tol, au lieu de meche, il est excellent pour ce seul usage, & inutile pour tout autre; il vient d'une plante appelée Caratas, que l'on trouve non-seulement par toute l'Amerique, mais qui vient encore parfaitement bien en Espagne & en Italie, à laquelle on donne très-mal-à-propos le nom d'aloës. Carata est une bulbe ronde, filasseuse, de la consistance & couleur d'un oignon de lis. Elle produit autour d'elle des feuilles de deux à trois pieds de longueur, larges dans leur naissance de quatre à cinq pouces, creusées en canal, & se terminant en une pointe triangulaire. Leur épaisseur, qui est de plus d'un pouce dans le bas, diminue à proportion qu'elle s'approche de la pointe. Elles sont composées d'un assemblage de filets longs, torts, & souples, remplis ou plutôt environnez d'une matiere verdâtre, épaisse, & gluante; & le tout couvert d'une peau mince & verte, dont les bords sont garnis de pointes comme des épines, rondes, pointuës & assez fortes.

Lorsque cette plante est dans sa maturité, ce qui lui arrive selon les climats chauds ou temperez où elle est plantée à deux ou trois ans, elle pousse de son centre un jet de quinze à vingt pieds de hauteur, de quatre à cinq pouces de diamètre dans sa naissance, qui se termine

1700.

Bois appelé tol, sa description & son usage.

Carata est une espèce d'aloës.

Fleurs de Caratas.

1700. en pointe, à trois ou quatre pieds au-dessous de laquelle il croît des bouquets de petits boutons remplis d'un coton blanc, doux & fin comme de la soie.

*Coton
de Caratas.*

Ces boutons s'ouvrant, le coton se change en fleurs blanchâtres composées de cinq feuilles qui forment une maniere d'Etoile, avec quelques étamines dans le milieu. Leur pied s'allonge alors s'éloigne de la tige, & forme de petits branchages foibles, & qui se sechent aisément: ces petites branches avec leurs fleurs font un panache fort agreable qui dure quinze à dix-huit jours, après quoi elles sechent & tombent, & le jet qui les a portées en fait autant dès qu'il est tout-à-fait sec.

La matiere de ce jet est de même nature que celle des feuilles, c'est-à-dire, de longs filets, remplis & entourez de la même matiere que les feuilles avec une peau verte & mince qui se leve aisément dès que le jet est sec. Il devient pour lors extrêmement leger, & aussi susceptible du feu que la meche ordinaire dont on se sert dans les fusils.

Les hommes blancs, bruns, noirs & rouges qui habitent l'Amerique, & qui sont accoutumés à fumer ne manquent jamais d'avoir sur eux leur provision de tol.

*Usage des
feuilles
de Caratas.*

Pour ce qui est des feuilles du Caratas que les Espagnols appellent Caraguata, & les Indiens Maguey, on en tire du fil comme de la pitte & du baliser, ainsi que je l'ai dit dans ma premiere Partie.

Après que les feuilles sont coupées, fendues en deux ou trois parties dans toute leur longueur, & qu'elles ont été amorties au feu ou au soleil, on les passe à moitié dans le nœud coulant d'une corde, dont le bout est attaché à un arbre, où à quelqu'autre corps solide. On tire ensuite un des bouts assez fortement, pour faire passer l'autre partie

au travers du nœud; ce qui dépouille tous les filets de la matiere dont ils étoient environnez. On remet ensuite la même feuille dans le nœud coulant, & entortillant les filets déjà dépouillez autour de la main, on fait passer l'autre partie par le même nœud, pour la dépouiller comme la premiere, & on a de cette maniere un fil naturel, très-beau & très-fort. Les Caraïbes le tordent, & en font de petites cordes pour rabaner leurs hamacs, qui durent bien davantage que celles de coton. Ils en font aussi pour leurs arcs. Ces cordes ne sont point sujettes comme celles de chanvre ou de lin, aux differens changemens que l'humidité ou la secheresse causent dans ces sortes de cordes. On en fait aussi de la toile, & des bas; j'en ay vû qui étoient d'une très-grande beauté, & fort frais, & d'un très-bon ufé.

On prétend que la racine & les feuilles des Caratas broyées & jettées dans une riviere enyvrent le poisson d'une telle maniere, qu'il flotte sur l'eau, & se laisse prendre à la main.

*Les feuilles
des Caratas
broyées en
yvrent le
poisson.*

On dit encore que la décoction de ses feuilles avec un peu de chilé ou poivre d'Inde, c'est-à-dire, de piment, est un purgatif également bon & benin, qui étant donné aux femmes accouchées depuis peu de jours, les rétablit promptement en santé, & leur redonne leurs forces. Les feuilles étant cuites au feu, on en exprime une liqueur comme une espece de vin qu'on regarde comme un remede spécifique pour les Astmatiques. Et ces mêmes feuilles étant pilées & appliquées en maniere de cataplasme sur de membres froissez, ou qui ont des debilités de nerfs qui les privent de leurs fonctions en tout ou en partie, les remettent infailliblement dans leur premier état.

Il y a plusieurs especes de cette plante qui ne different entr'elle que par la gran-

*Vertus
du Caratas.*

1700. grandeur de leurs feuilles; on s'en sert de toutes pour les mêmes usages; avec cette difference, que plus les feuilles sont petites, plus aussi le fil qu'on en tire est beau, fin & délié, & les ouvrages qu'on en fait plus recherchez.

Les Medecins disent, que cette plante est seche & froide, & que son suc pris interieurement ou appliqué sur la poitrine, guérit les fièvres. Je n'ai point vu cette operation, ainsi je n'en dirai rien.

Lorsque les Caraïbes ont des armes à feu ils s'en servent aussi adroitement que de leurs arcs, & on peut dire qu'il y a peu de gens qui tirent aussi juste.

Outre cette qualité, il faut avouer que ce sont d'excellens nageurs. S'ils surpassoient les autres hommes dans les Sciences & dans les Arts, comme ils les surpassent dans ce point, ils seroient des prodiges. Il semble qu'ils soient nez dans l'eau & pour l'eau. Ils nagent comme des poissons en sortant du ventre de leurs meres. Les femmes s'en acquittent comme les hommes; & lorsqu'une pirogue tourne, ce qui arrive assez souvent, parce qu'ils forcent toujours de voile, ou parce que partant des Isles Françoises pour retourner chez eux, ils sont ordinairement tous yvres, il ne perdent pas un fétu de leur bagage, tant leurs petits meubles sont bien attachez, & sans qu'on ait presque jamais entendu dire, qu'il s'en soit noyé quelqu'un. On voit dans ces occasions les enfans nager autour de leurs meres comme de petits poissons; & les meres sont assez habiles pour se soutenir sur l'eau avec des enfans qu'elles ont à la mamelle pendant que les hommes sont occupez à redresser le Bâtiment, & à vider l'eau dont il est rempli.

Il arriva pendant que j'étois à la Martinique en 1699. qu'une Barque appartenante aux Religieux de la Charité sombra entre Sainte Aloufie & la Martini-

que. Tous ceux qui étoient dedans périrent à la reserve d'un Caraïbe, qui sans être aidé d'aucune planche, ou autre bois qui le pût soulager, se soutient sur l'eau pendant soixante heures, supporta la faim & la soif, & la violence de la tem-
pête qui avoit fait périr la Barque, & aborda enfin au Cul-de-Sac Marin, où il apporta les nouvelles du naufrage qui étoit arrivé.

Des personnes de consideration & très-dignes de foi m'ont rapporté qu'en 1676. un Pantoufflier ou Zigene ayant emporté la cuisse d'un enfant qui se baignoit à la Rade du Bourg de la Basseterre de Saint Christople, un Caraïbe s'offrit d'aller tuer ce poisson.

Pour connoître la grandeur de l'entreprife, & le danger où s'exposoit ce Sauvage, il faut sçavoir, que la Zigene que nos Americains appellent Pantoufflier est un des plus voraces poissons qui soit dans la mer, des plus forts, & des plus dangereux. Je n'en ay vu qu'un qu'on disoit être un demi Pantoufflier, il avoit pourtant plus de douze pieds de long, & étoit environ aussi gros qu'un Cheval. Son corps depuis le col jusqu'à la queue approche assez de celui du Requien, mais sa tête est bien plus grosse, & plus large, de sorte qu'elle ressemble en quelque maniere à un marteau. Ses yeux sont placez aux deux extrémités, ils sont ronds, & gros, leur mouvement a quelque chose d'éfrayant. Il a une gueulle large, armée de plusieurs rangs de dents, & disposez de maniere, qu'elle n'est point embarrassée par la longueur de son museau, comme est celle du Requien. Il est avec cela très-vif & très-fort, & par consequent fort à craindre.

Le pere de l'enfant qui avoit été tué, fut bien-aisé de trouver la foible consolation de faire mourir le monstre qui

1700.
Un Caraïbe demeure 60. heures sur l'eau.

Un Caraïbe tue un Pantoufflier.

Description de la Zigene ou Pantoufflier.

Les Caraïbes sont excellens nageurs.

1700. avoit ôté la vie à son fils. C'est pourquoi il promit une bonne récompense au Caraïbe, s'il pouvoit lui donner cette satisfaction.

*Combat
d'un
Caraïbe
contre
un Pan-
zouffier.*

Le Sauvage s'arma de deux bayonnettes bonnes & bien aiguës, & après s'être appuyé le cœur de deux verres d'Eau-de-Vie, il se jeta à la mer. Le Pantouffier qui étoit en goût de manger de la chair, depuis la cuisse de l'enfant qu'il avoit croustillée, ne manqua pas de venir à lui dès qu'il le vit dans l'eau. Le Sauvage le laissa approcher jusqu'à ce qu'il jugeât qu'il étoit à portée de pouvoir s'élancer sur lui; & dans le moment que le poisson fit ce mouvement, il plongea sous le poisson, & lui planta en passant ses deux couteaux dans le ventre. On en vit les effets aussi-tôt par le sang qui rougit la mer aux environs du lieu où le poisson se trouvoit. Ils recommencerent ce manège sept ou huit fois; car le poisson retournoit chercher le Caraïbe autant de fois qu'il le manquoit; & à chaque fois le Caraïbe ne manquoit de plonger, & de le frapper à coups de couteau partout où il le pouvoit attraper. Enfin, au bout d'une demi-heure le poisson ayant perdu son sang & ses forces, se tourna le ventre en haut & expira. Le Caraïbe étant revenu à terre, on envoya un canot avec des gens qui attachèrent une corde à la queue de ce monstre, & le tirèrent à terre. Il avoit plus de vingt pieds de long, & il étoit de la grosseur d'un Cheval. On trouva dans son ventre la cuisse de l'enfant toute entière.

Il est bon de sçavoir, que plus ces poissons carnassiers sont grands, & moins les Sauvages ont de peine à les tuer; parce qu'ils se remuent alors bien plus difficilement, & qu'en achevant la carrière que le mouvement qu'ils se font imprimé, les oblige de courir, ils don-

1700. nent le tems à l'homme de revenir sur l'eau prendre haleine, & se disposer de nouveau à les attaquer. Car quoiqu'ils soient dans leur élément, la masse de leur corps les empêche de se remuer avec autant de vivacité qu'un autre poisson plus petit, & même qu'un homme.

Le Requier, dont j'ai fait la description dans ma première partie, est un foible ennemi pour nos Sauvages, ils le tuent aisément, parce que la situation de sa gueule, & la posture contrainte où il est obligé de se mettre pour mordre, les favorisent infiniment, & leur donnent le tems de le frapper où ils veulent lorsqu'il se met sur le côté. Mais je doute qu'ils vinssent si heureusement à bout d'une Becune, ou d'un Espadon. On a vu ce que c'est qu'une Becune par le portrait que j'en ai fait au commencement de ces Mémoires. Il faut dire ici deux mots de l'Espadon.

Les Italiens appellent Pesce-Spada, c'est-à-dire, poisson à épée, ce que nous appellons Espadon, qui est une espèce d'épée large dont on se servoit autrefois, & qu'on tenoit avec les deux mains. Il y a encore des Allemands & des Suisses qui s'en servent. On prend quantité de ces poissons dans le Fare de Messine. Les Pêcheurs ont un homme en vigie ou sentinelle au mât de leur Felouque pour découvrir le poisson au fond de l'eau, & y faire aller le Bâtiment. Lorsqu'on est dessus, on jette quelque appât au poisson pour l'attirer à la surface, & on le darde ou harponne aussi-tôt qu'il est à portée du maître Pêcheur. C'est un très-bon poisson, la chair en est blanche, grasse, & délicate. La corne qu'il a sur l'extrémité du museau n'a point de dents, comme celles des Espadons dont je vais parler, qui sont ceux que nous avons en Amérique. L'Espadon que quelques-uns appellent fort raisonnablement poisson à scie,

*Pesce
Spada
ou Espadon.*

*Pesche
du poisson
Spada.*

de défense; elle tâche d'en frapper l'ennemi, & il est sûr qu'un seul coup pour l'écraser, mais il le sent, parce qu'il se remue bienement qu'elle, & bondissant retombe sur elle, & tâche non avec son avant-bec, mais de le couer de la scier avec les dents garnies. Lorsqu'il ne manque plus, on voit la mer rougir du sang fort des blessures que la baleine fait; & on voit la fureur où elle se livre aux coups de queue qu'elle donne, qui font presque autant de coups de canon.

Ces baleines qu'on voit aux Isles sont comparées de celles qui se trouvent dans le Nord. J'en ai vu plusieurs plus grande étoit sous la Dordogne. J'étois pour lors dans une barque de bien quarante pieds de long pendant cette baleine, qu'on ne craignoit qu'une demie baleine, nous étions le plus de dix pieds à l'avant & derrière. Quoiqu'elle ne nous fit point peur elle ne laissa pas de nous donner de la crainte; car elle demeura bord à bord avec nous pendant plus d'une heure, à suivre sa marche sur notre sillage, à nous suivre ensuite sous notre quille, à suivre la même route que nous. Nous levâmes nos voiles pour la laisser passer, mais elle s'arrêta en même temps, nous les éventâmes pour courir de sa suite, elle recommença aussi-tôt à nous suivre. & fut ainsi près de quatre heures à nous honorer de sa compagnie, & s'enfonça dans l'eau, & nous ne la vîmes plus.

1700.

Rencontrée d'une Baleine.



1705. avoit ôté la vie à son fils. C'est
il promit une bonne recompen
saire, s'il pouvoit lui donner sa
faction.

*Combat
d'un
Caraïbe
contre
un Pan-
touffier.* Le Sauvage s'arma de deu
nettes bonnes & bien aiguilées
s'être appuyé le cœur de de
d'Eau-de-Vie, il se jeta à la
Pantouffier qui étoit en goût
ger de la chair, depuis la cuif
fant qu'il avoit croustillée, n
pas de venir à lui dès qu'il l
l'eau. Le Sauvage le laissa appri
qu'à ce qu'il jugeât qu'il étoit
de pouvoir s'élancer sur lui;
moment que le poisson fit c
ment, il plongea sous le pois
planta en passant ses deux cour
le ventre. On en vit les effe
par le sang qui rougit la mer
rons du lieu où le poisson se tr
recommencerent ce manège s
fois; car le poisson retournoi
le Caraïbe autant de fois qu
quoit; & à chaque fois le
manquoit de plonger, & de
à coups de couteau partout o
voit attraper. Enfin, au bou
mie heure le poisson ayant per
& ses forces, se tourna le ven
& expira. Le Caraïbe étar
terre, on envoya un canot a
qui attachèrent une corde à
ce monstre, & le tirèrent à t
plus de vingt pieds de long
de la grosseur d'un Cheval.
dans son ventre la cuisse del
te entière.

Il est bon de sçavoir, c
poissons carnassiers sont gra
les Sauvages ont de peine
parce qu'ils se remuent al
difficilement, & qu'en ach
rière que le mouvement q
imprimé, les oblige de cou

1700. scie, approche beaucoup du Marfouin, soit pour la figure du corps, soit pour la maniere de s'élancer hors de l'eau, quoiqu'il le fasse avec bien plus de force & de vigueur que le Marfouin. Il a un avant-bec, qui est pour l'ordinaire de la quatrième partie de la longueur du reste du corps, placé au bout de son museau, composé d'une corne très-forte & très-dure, couvert d'une peau rude & grislâtre. Il a dans sa naissance environ trois pouces de large, diminuant peu à peu jusqu'à son extrémité, où il n'a plus qu'environ un demi-pouce émouffé, comme ces épées à la Suisse, qu'on nomme espadons. L'épaisseur de cet avant-bec est d'environ un pouce & demi à sa naissance, & de cinq à six lignes à son extrémité. Ses deux côtes sont armées de pointes droites de même matiere, en façon de dents plates, fortes & tranchantes de quinze à dix-huit lignes de longueur auprès du museau, diminuant peu à peu jusqu'à l'extrémité où elles n'ont pas plus de huit à dix lignes, éloignées les uns des autres de la moitié de leur longueur. Quoiqu'en dise le Pere du Tertre, la chair de ce poisson n'est point mauvaise, sur tout celle des jeunes. Je n'en ai jamais goûté, mais sur le rapport de quantité de nos Flibustiers je puis dire qu'elle est blanche & grasse; ce qui suffit pour conclure qu'elle est bonne & tendre.

Combat de l'Espadon & de la Baleine. Ce poisson est l'ennemi juré de la baleine, il la poursuit par tout où il la trouve; j'ai eu très-souvent le plaisir de voir ce combat. La baleine n'a que sa queue

pour toute défense; elle tâche d'en frapper son ennemi, & il est sûr qu'un seul coup suffiroit pour l'écraser, mais il le pare aisément, parce qu'il se remue bien plus facilement qu'elle, & bondissant en l'air il retombe sur elle, & tâche non de la percer avec son avant-bec, mais de la couper ou de la scier avec les dents dont il est garni. Lorsqu'il ne manque pas son coup, on voit la mer rougir du sang, qui sort des blessures que la baleine a reçues; & on voit la fureur où elle entre par les coups de queue qu'elle donne sur l'eau, qui font presque autant de bruit qu'un coup de canon.

Les baleines qu'on voit aux Isles sont *Rencontre d'une Baleine.* petites en comparaison de celles qui se trouvent dans le Nord. J'en ai vu plusieurs. La plus grande étoit sous la Dominique. J'étois pour lors dans une barque qui avoit bien quarante pieds de quille; cependant cette baleine, qu'on disoit n'être qu'une demie baleine, nous dépassoit de plus de dix pieds à l'avant & à l'arrière. Quoiqu'elle ne nous fit point de mal, elle ne laissa pas de nous donner de l'inquietude; car elle demeura bord à bord de nous pendant plus d'une heure, semblant regler sa marche sur notre sillage; elle se mit ensuite sous notre quille, faisant toujours la même route que nous. Nous amenâmes nos voiles pour la laisser passer devant nous, elle s'arrêta en même tems; nous les éventâmes pour courir de l'avant, elle recommença aussi-tôt à marcher, & fut ainsi près de quatre heures à nous honorer de sa compagnie; à la fin elle s'enfonça dans l'eau, & nous la perdîmes de vue.

C H A P I T R E X V I I.

*De l'Epian, maladie ordinaire des Sauvages. Remedes qu'ils y apportent.
De leur Religion, & de quelques autres de leurs Coûtumes.*

1700.

Les Caraïbes sont fort sujets à l'Epian. On doit avouer que cette maladie est particulière à l'Amerique, elle y est naturelle; tous ceux qui y naissent Negres ou Caraïbes, de quelque sexe qu'ils soient, en sont attaquez presqu'en venant au monde, quoique leurs peres, leurs meres & leurs nourrices soient très sains, ou du moins qu'ils paroissent tels.

*Ce que
c'est que
l'Epian.*

L'Epian est réellement ce que les François appellent le mal de Naples, & que les Italiens nomment le mal François. Tout le monde le connoît sous le nom de mal Venerien, & on devoit avec justice l'appeller le mal Ameriquain, puisqu'elle est née dans ce Pais-là, & que c'est de là que les Espagnols premiers conquerans de ce nouveau Monde, l'ont apportée en Europe.

*Origine
du mal
Vene-
rien en
France.*

Il est constant qu'on ne la connoissoit point en France avant le voiage que Louis XII. fit en Italie pour la conquête du Milanois, & du Royaume de Naples. Ce fut à la fin ce qui resta aux François de toutes leurs conquêtes. Ils l'apporterent en France, & elles'y est si bien conservée & étendue, qu'on ne voit point de maladie qui donne plus d'exercice aux Medecins & aux Chirurgiens, que celle-là.

Elle est encore bien plus commune chez les Espagnols que chez nous, & cela est juste, puisque c'est à eux qu'on en est redevable. Ils ne s'en cachent point; les personnes de la plus haute distinction en sont ordinairement mieux pourvûs que les gens du commun, & comme ils ne voyent personne parmi eux qui n'en soit attaquez, ils s'imaginent que toutes

les autres Nations n'en sont pas plus exemptes qu'eux. 1700.

Je laisse à present au jugement des personnes sages à déterminer si les Italiens ont raison de l'appeller mal François; ce seroit à peu près comme si on vouloit inferer que les Italiens d'à present sont les premiers hommes du monde, parce qu'ils habitent un pais, dont les anciens Habitans meritoient ce titre.

On prétend que cette maladie vient de la corruption de l'air & des alimens, aussi-bien que du commerce immodéré avec les femmes. C'est une espece de peste qui se communique aisément, qui fait d'étranges ravages, & dont il est bien rare que ceux qui en sont atteints, guérissent jamais parfaitement. Quand les Ameriquains n'auroient fait autre chose que de communiquer ce mal & l'usage du tabac à leurs impitoyables conquerans, il me semble qu'ils se sont plainement vengé de l'injuste servitude dans laquelle on les a réduits.

Ce n'est pas mon métier de décider qu'elle est la cause la plus naturelle de cette maladie, si c'est le commerce des femmes, ou la corruption de l'air: je laisse cela aux Medecins. Je croi que l'une ou l'autre de ces deux choses y contribuent, & que quand elles sont unies dans le même sujet, le mal est plus grand, plus dangereux, & plus difficile à guérir, ou plutôt à pallier.

Il y a des endroits dans la Terre ferme de l'Amerique, comme Surinam & Barbiche, où on la prenoit autrefois presqu'en mettant pied à terre, & sans sçavoir, pour ainsi dire, qu'il y eût des femmes dans le Pais. C'étoit assurément dans ce cas-là, la corruption de l'air qui

la

1700. la produisoit. On dit que depuis que les Hollandois qui sont maîtres de ces Pais, ont desséchés les Marécages, & donné cours aux eaux croupissantes qui gâtent l'air, on n'est plus si sujet à cette maladie. Les Caraïbes s'en mettent moins en peine que nous ne faisons en France de la petite verole: ils se guérissent fort facilement, du moins autant qu'il est possible d'en guérir; mais ils font un mystère de leurs remèdes, qu'il n'est pas facile de pénétrer.

Quarantiers de la terre ferme fort sujets à l'Épien.
Histoire rapportée par Ambroise Paré.
 Ambroise Paré dans son Traité de Chirurgie, rapporte que de son tems deux jeunes hommes de Paris ayant fait un voyage en Italie, entre plusieurs curiositez qu'ils rapportèrent chez eux, se chargerent d'une bonne provision de cette maladie, qu'on nommoit alors la pelade, parce qu'elle faisoit tomber les cheveux de ceux qui en étoient atteints.

Origine des Perruques.
 C'est à elle à qui l'on doit l'invention des Perruques, qui étoient d'abord si simples, qu'elles ne consistoient qu'en quelques cheveux que l'on cousoit grossièrement autour d'une calotte de cuir ou de laine, dont ceux qui avoient eu la pelade se couvroient la tête, en attendant que leurs cheveux la pussent couvrir. Si les gens de ce tems-là revenoient à présent, n'auroient-ils pas lieu de croire que tout le monde a eu la pelade, puis qu'ils ne verroient presque plus personne qui n'eût la tête enveloppée d'un Perruque.

Quoiqu'il en soit, cette maladie étoit pour lors si nouvelle en France, bien loin d'en venir, qu'il n'en y trouva aucun Medecin ni Chirurgien qui voulût, ou qui pût entreprendre la guérison de ces deux jeunes gens; de sorte que leurs parens furent obligés d'avoir recours à l'Ambassadeur de France à Madrid, pour obtenir du Roi d'Espagne la permission de faire passer sur ses Gallions ces deux malades à Saint Domingue,

Tom. II.

afin de les mettre entre les mains des Indiens pour les faire traiter.

Ils y furent en effet, & le Président à qui ils étoient puissamment recommandez, les mit chez une vieille Indienne pour les guérir. Cet Auteur rapporte, qu'elle ne leur donna jamais autre chose que de la tisane composée du bois de gayac & de sguine. Elle ne prenoit pas l'écorce du gayac, comme on fait à présent, mais le cœur des jeunes arbres qu'elle mettoit en petites pièces, & qu'elle faisoit bouillir assez long-tems dans de l'eau avec la sguine. C'étoit cette décoction qu'elle leur faisoit boire dès qu'ils étoient levez, après quoi elle les menoit au bois, ou à son champ de mahis, où elle les faisoit travailler jusqu'à leur exciter la sueur la plus copieuse que l'on pût attendre. Lorsqu'elle les voyoit dans cet état, elle les faisoit reposer au Soleil, & leur donnoit à manger des viandes sèches, c'est-à-dire, roties & boucannées, & point d'autre boisson que de la tisane de gayac. Ils passoient ainsi les journées à travailler, à suer, & à boire de la tisane; elle leur en faisoit encore boire amplement avant de se coucher, & les tenoit très-chaudement pendant la nuit. Elle les guérit de cette manière en assez peu de tems, & les renvoya aussi contents d'elle, qu'elle le fut d'eux, à cause des babioles qu'ils lui donnerent, après cependant qu'elle se fut beaucoup offensée de ce qu'ils lui avoient offert de l'or & de l'argent pour son paiement.

Nos Caraïbes observent encore aujourd'hui, à peu près, la même méthode pour traiter ceux qui ont cette maladie. Ils les font suer, & boire quantité de cette tisane. On dit qu'ils y mettent quelques autres simples, qu'ils ne veulent pas découvrir, & les frottent avec une espece d'onguent, qui sans leur exciter

1700.

Remède des Indiens pour l'Épien.

Q

ter

1700. ter le flux de bouche, comme le Mercure, fait le même effet, & sans tant de risques ni de peines. Je ne sçai pas la composition de cet onguent, peut-être l'aurois-je appris, si j'avois demeuré plus long-tems avec eux; car il n'y a rien dont on ne vienne à bout chez eux avec la patience, l'argent & l'eau-de-vie.

*Les
Créolles
sont su-
jets à
l'Epian.*

Il me semble avoir dit, que les enfans Negres qui naissent dans l'Amerique, sont si sujets à l'Epian, qu'on peut dire que ce mal leur vient aussi communement que la petite verole en France. Lorsqu'ils en sont atteints dans leur enfance, on les guérit aussi facilement que si c'étoit la galle; mais quand ils sont dans un âge plus avancé, c'est-à-dire, à quinze ou seize ans, le danger est plus grand, sur tout lorsqu'ils n'ont pas été sages du côté des Negresses, & alors on est obligé de les faire passer par les remèdes dont on se sert en Europe.

Je ne sçai si cela vient de la nécessité qu'on croit avoir de ces remèdes, ou de l'avarice de nos Chirurgiens, qui seroient fort fâchez qu'on ne se servît d'eux, ni de leurs drogues, mais il me semble qu'on les pourroit traiter de la même manière que nos Caraïbes se traitent, qui coûte peu, & guérit aussi infailliblement qu'on peut en guérir. D'ailleurs quand ces malades seroient obligés de passer quelque tems avec les Caraïbes, ou d'aller à la pêche de la tortue, ces remèdes qui sont plus doux, moins chers & plus assurés, ne devroient-ils pas être préférés à ceux de nos Chirurgiens d'Europe.

*Remède
des Sau-
vages de
Mississi-
pi.*

Un Officier de Mississipi, nommé le sieur de Manteuille, Créolle de Canada, m'a assuré que les Sauvages des environs de cette grande riviere, sont fort sujets à l'Epian, parce qu'outre qu'ils habitent des endroits assez mal sains, ils sont très-libertins, & fort addonnez aux fem-

mes. Le remède dont ils se servent pour se guérir, est tout-à-fait extraordinaire, & feroit crever à coup sûr tout autre que des Sauvages. Après qu'ils se sont purgés très-violemment deux ou trois fois, ils se couchent tous nus sur le sable, dans un lieu où rien ne leur puisse donner de l'ombre, & demeurent ainsi exposés au Soleil, depuis qu'il se leve jusqu'à ce qu'il se couche, afin que sa chaleur attire tout le venin, & consume toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont dans le corps. Ils prétendent après cela être guéris. Je le veux croire. Je souhaiterois pourtant que quelque curieux fit l'expérience de ce remède, afin d'assurer le public de sa bonté ou de son inutilité. Le voilà comme on me l'a enseigné. Il est vrai qu'il faut être patient pour supporter une telle opération, sur tout dans un Pais comme celui-là, où les Moustiques & les Maringoins seuls sont capables de faire mourir un homme: mais il faut dire à leur louange, qu'ils sont d'une bravoure & d'une fermeté à toute épreuve: ils souffrent les tourmens les plus cruels, & bravent la mort la plus affreuse, avec une intrepidité qui n'a point sa pareille; & ils sont si entêtés, qu'ils possèdent ces qualitez bien plus excellemment que toutes les autres Nations, qu'ils les regardent toutes comme infiniment au dessous d'eux; de sorte que la plus grande louange qu'ils donnent à un Européen, qu'ils ont vû dans les occasions faire des actions d'un valeur singulière, est de lui dire, *Va, tu es un homme comme moy.*

1700.

*Fermeté
et pa-
tience
des Sau-
vages de
Mississi-
pi.*

*Louange
qu'ils
donnent
aux étran-
gers.*

Avant que les Européens se fussent établis dans les Isles, on n'y connoissoit point la petite verole: ils l'y ont apportée en échange de l'Epian qu'ils y ont trouvé. Cette maladie fait quelquefois de grands ravages chez nos Caraïbes. Comme ils ne la connoissent pas, ils n'ont pas de remèdes pour la guérir. Un Chirurgien

*La petite
verole
inconnue au-
tres fois
chez les
Caraï-
bes.*

1700. *Malice d'un Chirurgien.* rurgien Européen fut assez scelerat pour en faire mourir un très-grand nombre, par un mauvais conseil qu'il leur donna. Ces Sauvages étant venus lui demander comment il falloit traiter cette maladie, il leur dit, que dès qu'elle paroïssoit dehors, il falloit faire baigner le malade dans une riviere bien froide, & qu'ils verroient que la verolle disparoîtroit aussi-tôt. Ces pauvres gens le firent, & il en mourut un grand nombre. Ce fut un vrai bonheur qu'ils ne s'aperçurent pas de la malice de ce conseil; car il est certain qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire reprendre les armes, & recommencer une Guerre dont les Colonies n'ont point du tout besoin.

J'ay expliqué dans un autre lieu comment on enterre les morts. J'appris pendant mon séjour à la Dominique, que quand le Maître d'un Carbet vient à mourir, on ne l'enterre pas dans un coin du Carbet comme les autres, mais tout au milieu, après quoi tout le monde abandonne le Carbet, & on en va faire un autre dans un autre lieu, sans que personne pense jamais à revenir loger où s'établir dans cet endroit. J'ai recherché avec soin la raison d'une cérémonie si extraordinaire, sans avoir pû découvrir autre chose, sinon que c'étoit une coutume immémoriale chez eux.

Cérémonie des Caraïbes pour leur premier enfant. J'aurois bien souhaité voir les cérémonies qu'ils font à la naissance de leurs enfans, dont la principale est une retraite & un jeûne très-austere de trente ou quarante jours qu'on fait observer au pere de l'enfant. Mais n'en déplaise à ceux qui ont écrit cette particularité, cette cérémonie ne se pratique que pour le premier né; autrement les pauvres maris qui ont cinq ou six femmes pourroient s'attendre à jeûner plus de Carêmes que les Capucins. Les Caraïbes & les François qui sont parmi eux, m'ont assuré

1702. que ces cérémonies ne regardent que le premier né, s'il est mâle. On pourra les lire fort au long dans l'Histoire du Pere du Tertre.

On prétend qu'ils savent faire venir le Diable par la force de leurs invocations, & qu'ils l'obligent de répondre à leurs demandes. Tant de gens l'ont dit, & le disent encore à présent, que je croi qu'on ne doit pas en douter, pour moi je ne l'ai pas vu. Ce que je sçai très-bien, c'est qu'ils n'ont aucune Religion, ni aucun culte fixe; Ils semblent ne connoître d'autres êtres que les matériels, ils n'ont pas même dans leur langue aucun terme pour exprimer Dieu ou un esprit. Ils reconnoissent du moins confusément deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. Ils appellent le second, Maniton, & croient qu'il est la cause de tout le mal qui leur arrive. C'est pour cela qu'ils le prient, mais sans regle, sans détermination de tems ni de lieu, sans chercher à le connoître, sans en avoir aucune idée un peu distincte, sans l'aimer en aucune maniere, seulement pour l'empêcher de leur faire du mal, pendant que par un raisonnement des plus sauvages, ils disent que le premier de ces deux principes étant bon & bien-faisant de soi-même, il est inutile de le prier, ou de le remercier, puisqu'il donne sans cesse, & sans qu'on lui demande, tout ce qu'on a besoin.

Il est constant qu'ils sont souvent maltraités par le Diable. Cela n'est point arrivé pendant que j'étois dans leurs Carbets, & c'est une chose averée, que la présence d'un Chrétien les délivre des persécutions de l'esprit malin. Ils ont encore un remede assuré contre ses violences. Quand un Chrétien ne peut pas demeurer avec eux dans leur Carbet, c'est de le prier de faire une Croix de bois, & de la placer en quelque endroit de la maison.

1700. maison. Ils sont sûrs, & l'ont éprouvé une infinité de fois, que pendant que ce signe sacré de nôtre salut demeure chez eux, le Diable n'ose pas en approcher, ni leur faire le moindre mauvais traitement; mais comme ils sont fort superstitieux, s'il arrive qu'ils ne prennent rien à la chasse ou à la pêche, ils s'imaginent aussi-tôt que c'est le Diable qui en est cause, & qui est en colere contre eux, à cause de la Croix qu'ils ont fait placer dans leur Carbet, & sans autre formalité ils prennent la Croix, la brûlent, ou la mettent en pieces, sauf à eux d'en demander une autre, si le Diable revient les tourmenter une autre fois, comme cela ne manque jamais d'arriver.

Comment on empêche le Démon de tourmenter ceux qui ne sont pas encore baptisez.

La conversion des Caraïbes a été impossible jusqu'à présent.

On m'a souvent amené des Negres enfans & adultes, qu'on disoit oblédez & tourmentez du Diable. Lorsque je ne jugeois pas à propos de les baptiser sur le champ (car le Baptême les délivre absolument de toutes les attaques du Démon) je benissois une petite Croix de bois ou de métal, que je leur attachois au col, & j'étois sûr que le Diable ne les approchoit plus. C'est la pratique constante de tous les Missionnaires, qui n'est pas une petite preuve de la vérité de nôtre Religion; mais pour l'inculquer aux Caraïbes, il faut des forces plus que humaines. Des Missionnaires de toutes les especes y ont épuisé tout ce qu'on a pu s'imaginer qui pourroit les rendre capables du Christianisme, sans avoir jamais pu le leur faire pratiquer, qu'autant de tems qu'ils sont demeurez hors de leur pais, & éloignez de leurs compatriotes. Ceux qu'on avoit baptisé après une longue épreuve sont retournez à leur vomissement aussi-tôt qu'ils ont remis le pied chez eux, & on a remarqué qu'ils sont devenus beaucoup plus mauvais que les autres.

A les voir assister aux Prières & aux

1700. Instructions, on diroit qu'ils sont entièrement convertis. Ils sont comme des Singes, ils font tout ce qu'ils voyent faire aux autres; je l'éprouvois tous les jours pendant que j'ai demeuré avec eux à la Dominique, ils se mettoient à genoux quand je faisois la Priere avec ceux qui étoient avec moi, faisoient le signe de la Croix, & ne sachant pas ce que nous disions ils marmottoient entre leurs dents, comme s'ils eussent véritablement prié Dieu, mais quelque soin qu'on se donne, ils font toutes ces actions comme des bêtes, sans reflexion, & sans vouloir entrer dans les raisons pour lesquelles on les leur fait faire.

Dans les commencemens qu'on travailloit à leur conversion, les Missionnaires y ont souvent été trompez. Les voyant bien instruits, assidus aux Prières & aux Catechismes, ils croyoient les pouvoir baptiser avec sûreté; & pour le faire avec plus de pompe, & leur inspirer des sentimens plus relevez de nôtre Religion, on les conduisoit aux Isles Françoises, où les Gouverneurs & les principaux Habitans, se faisoient un plaisir d'être leurs Parains; & dans ces occasions on leur faisoit des presens, & on les regaloit bien. Cela les contentoit beaucoup; mais au bout de quelques jours ils demandoient d'être encore baptisez, afin de recevoir de nouveaux presens; & dès qu'ils étoient retournez chez eux, ils se mettoient aussi peu en peine de leur Baptême, que s'ils ne l'eussent jamais reçu. Toujours prêts à le recevoir, autant de fois qu'on leur auroit voulu donner un verre d'Eau-de-Vie, sans que toutes les instructions des Missionnaires ayent pu leur inculquer rien de fixe & de testable en matiere de Religion.

Il faudroit pour en faire des Chrétiens perséverans les dépaïser pour toujours.

Ms

1700. Ils vivoient alors en Chrétiens, & même en bons Chrétiens : car ils font d'un naturel assez facile, & suivent aisément les exemples qu'ils ont devant les yeux. Mais il faut s'attendre que le premier jour qu'ils reverroient leur païs, & leur compatriotes, seroit le dernier jour de leur Christianisme. Ces raisons, dont la vérité est soutenue d'une longue suite d'expériences, ont enfin forcé tous les Missionnaires d'abandonner une entreprise, où ils se consumoient inutilement ; de sorte qu'il n'y a plus de Religieux à la Dominique.

Les Jésuites ont une Mission à S. Vincent.

La piété du Roientretien deux Pères Jésuites à S. Vincent. Ils y ont perdu quelques Religieux, qui ont été massacrés par ces Sauvages, & songeoient à porter ailleurs leur Mission en 1705 parce que les Caraïbes avoient encore résolu de se défaire des deux qui y étoient, & qui ne se sauverent que par une espèce de miracle. Tout le fruit qu'ils y ont pu faire a été de baptiser quelques enfans qui étoient à l'article de la mort, sans avoir pu convertir véritablement un seul adulte.

Départ de la Dominique.

Enfin le Jeudi 28. Janvier nôtre Barque étant chargée, & commençant à nous ennuyer du long séjour que nous avions fait chez Madame Oüvernard & aux environs, nous fîmes nos adieux, & partîmes sur le soir. Cette bonne femme donna un panier de bananes, de la cassave, des crabes, & d'autres vivres de cette nature pour le voiage. Je reconnus sa générosité par quelques calabasses d'Eau-de-Vie, des épingles, des aiguilles, des couteaux, & autres bagatelles dont elle & sa famille furent très-contentes.

J'avois fait une bonne provision d'arcs, de fleches, de boutons, de panniens, & autres ustensiles de ménage ; & j'avois acheté un hamac de mariage, qui étoit

très-beau. Quoique deux personnes ne couchent jamais dans le même hamac, ceux que les meres donnent à leurs filles en les mariant sont presque une fois plus larges, & un tiers plus longs que les ordinaires. Ils ont avec cela de grandes franges sur les bords, qui sont composées de rasiade de différentes couleurs, & ils sont peints avec plus de soin.

1700.
Hamac de mariage.

A propos de mariage, il est bon de remarquer ici qu'ils s'allient dans toutes sortes de degrez, excepté dans le premier. Les cousines germaines appartiennent de droit à leurs cousins germaines ; on ne leur demande pas seulement leur consentement. Un même homme prend ordinairement trois ou quatre sœurs tout à la fois pour être ses femmes. Et lorsque quelqu'une est si jeune, qu'elle ne peut pas être encore propre pour le mariage, il ne laisse pas de la regarder comme sa femme, & des'en servir pour se faire croquer autant que la foiblesse d'un enfant le peut permettre, pour l'accoutumer de bonne heure au service qu'elle doit lui rendre toute sa vie.

On trouve par toutes les Isles des pierres qu'on appelle Pierres à l'œil, parce qu'on s'en sert pour faire sortir les ordures qui sont entrées dans les yeux. On prétend que celles de la Dominique sont les meilleures ; j'en fis provision. On les trouve dans le sable au bord de la mer. Elles sont de la figure d'un lentille, mais bien plus petites, extrêmement polies, unies, lisses, de couleur grise ou approchant. Lorsqu'on a quelques ordures dans les yeux, on coule une ou deux de ces petites lentilles sous la paupière, le mouvement de l'œil les fait tourner tout autour de l'orbite ou rencontrant l'ordure, elles la poussent devant elles, & la font sortir, après quoi elles tombent d'elles-mêmes. On n'est pas redevable de ce secours à aucune vertu particulière qui soit dans

Pierres à l'œil.

1700. dans ces pierres, mais seulement à leur figure qui est très-propre pour suivre le mouvement de l'œil, & chasser les corps étrangers qu'elles rencontrent dans leur chemin.

J'emportai aussi avec moi quelques racines pour les dents. Elles étoient petites, un peu noueuses, grises par le dessus, & brunes par le dedans, assez pleines de suc lorsqu'elles sont récemment tirées de terre, d'une odeur agreable à peu près comme la violette, & d'un goût approchant de celui de la réglisse, mais plus astringent. Il est certain qu'elles appaisent presque sur le champ la

Racines
pour les
dents.

1700. douleur, en les appliquant sur la dent, ou les dents qui causent de la douleur, après les avoir broyées d'une manière que le suc qu'elles renferment sorte facilement, & se répande sur la dent, & sur la gencive. Il faut qu'elles soient d'une autre espece que celles que le Pere du Tertre a décrites dans sa seconde Partie : car celles-ci ne causent point d'engourdissement qu'on doive regarder comme dangereux. Je n'ai point vu la plante entière, parce que je ne me souvins d'en envoyer chercher que dans le moment qu'il falloit s'embarquer, & on ne m'apporta simplement que les racines.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur arrive à la Guadeloupe. Monsieur le Chevalier Reynau & Monsieur de la Boulaye visitent les Isles par ordre de la Cour. Projet pour fortifier la Guadeloupe.

NOUS arrivâmes le Vendredy 20. Janvier à la Rade du Bailif sur les dix heures du matin. Le Pere François Imbert qui étoit depuis six ou sept semaines Supérieur de cette Mission, vint me recevoir au bord de la mer. Après les complimens ordinaires, il pria à dîner ceux qui étoient venus avec moi, & après diné nous allâmes ensemble à la Basseterre saluer Monsieur Auger Gouverneur de l'Isle, Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi, les quatre Communautés Religieuses, c'est-à-dire, les Carmes, les Jésuites, les Capucins, & les Religieux de la Charité, & quelques autres personnes.

Je commençai dès le lendemain à prendre connoissance des affaires de notre Maison, du moins autant que la délicatesse de ce nouveau Supérieur le pouvoit permettre : car c'étoit un homme extraordinaire, & toujours en garde, pour empêcher qu'on ne donnât quelque atteinte à son autorité. Je vis bien que nous nous broüillerions, si nous demeu-

rions ensemble, c'est pourquoi je lui proposai de faire valoir en même tems nos deux Habitations, où par une très-mauvaise conduite, on ne faisoit du Sucre que l'une après l'autre, ce qui ruinoit absolument nos affaires. Je lui fis un projet qu'il agréa. Nous partageâmes les Esclaves & les Bestiaux, & je me chargeai du soin de l'Habitation & de la Sucrerie que nous avions à une lieue du bord de la mer, dans un endroit appelé le Marigot, & lui se chargea de celle qui étoit au bord de la mer. Je pris aussi les Livres, parce qu'étant comptable c'étoit à moi à les tenir, de cette manière nous vecûmes avec beaucoup de paix & d'union, & nos biens produisirent un revenu bien plus considerable qu'ils n'avoient jamais fait.

Monsieur le Chevalier Reynau Ingénieur general de la Marine, & Monsieur de la Boulaye Inspecteur, arriverent à la Guadeloupe dans le Vaisseau du Roi le Cheval Marin, vers la fin du mois de Mars. Ils avoient déjà visité Cayenne, la

Arrivée
de Mes-
sieurs
Reynau
& de la
Boulaye.

1700. la Grenade, & la Martinique. Ils devoient aussi voir Saint Christophe, & les divers Quartiers où les François sont établis à Saint Domingue.

*Projet
d'une
Ville
forte à
la Gua-
deloupe.*

Monsieur Reynau visita les postes que Monsieur Auger avoit résolu de fortifier, quand je fis le tour de l'Isle avec lui en 1696. il examina les Memoires & les Plans que j'avois fait pour tous ces Ouvrages, & les approuva. Comme il avoit ordre de la Cour de faire l'enceinte d'une Ville, il traça les Fortifications qui devoient renfermer une partie du Bourg de la Basseterre pour la joindre avec le Fort, laissant le Bourg Saint François tout ouvert comme un Faubourg. Je fus toujours avec lui à la visite du terrain, & quand on planta les piquets de l'enceinte projetée. La difficulté qui se trouvoit en cette entreprise, & qui n'étoit pas petite, étoit d'avoir les fonds nécessaires pour cette dépense. Je proposai à ces Messieurs un expédient qu'ils goûterent fort, & qui devoit être du goût de la Cour, puisqu'il donnoit le moyen de faire tous ces Ouvrages sans qu'il en coûtât rien au Roi; & pour épargner la dépense d'un Ingenieur, je leurs promis de me charger, sans aucun intérêt, de l'exécution du projet. Ces Messieurs ne doutoient point que la Cour ne l'approuvât; mais on a eu d'autres affaires qui ont fait oublier celle-ci. Voilà le projet.

*Projet
de l'Au-
teur.*

Je ne demandois au Roi qu'une avance de cinq cent Negres, que la Colonie s'obligeroit de lui payer dans six ans sur le pied qu'ils auroient coûté au Roi rendus aux Isles.

Je supposois de perdre un tiers de ces Negres par les maladies auxquelles ils sont sujets, soit à cause du changement de climat, soit à cause des travaux auxquels ils ne sont point accoutumés. Je comptois d'en louer un tiers aux Habitans, & il est sûr qu'on auroit trouvé

plus d'Habitans qui en auroient demandé, qu'il n'y auroit eu de Negres à louer, & le louage de ces Negres auroit servi à la nourriture & entretien de l'autre tiers, qui auroit été occupé aux travaux de la Fortification.

Outre cela on auroit obligé tous les Vaisseaux & Barques qui auroient chargé à la Guadeloupe, de fournir une ou deux barquées de roches à chaux avec le bois nécessaire pour la cuire.

Enfin pour le payement des Maçons & autres Ouvriers nécessaires, on auroit levé en argent sur les Habitans l'équivalent des corvées, qu'ils auroient été obligés de faire pour ce travail, ou une somme par tête de Negre sans exemption de personne.

Il est aisé de répondre aux objections que l'on pourroit faire sur ce projet; j'y avois répondu, & on avoit paru content de mes réponses.

Lorsque le travail auroit été achevé, on auroit vendu les Negres qui seroient restés, & il est certain, que quand il n'en seroit resté que la moitié, le prix qu'on en auroit tiré auroit excédé ce que l'on auroit eu à payer au Roi pour l'avance qu'il auroit fait.

Ces Messieurs témoignèrent m'être obligés de cette ouverture, & m'assurèrent que la Cour recevroit agréablement la proposition & l'offre que je faisois. Ils vinrent dîner chez nous, & furent fort contents d'un présent de moutons & de volailles que nous leur envoyâmes quand ils furent à la voile.

Monsieur Reynau usoit beaucoup d'eau chaude, & à son exemple plusieurs personnes de la Guadeloupe commencerent d'en prendre. On me pressa tant qu'à la fin je voulus voir l'effet qu'elle produiroit sur moi. J'en pris donc, mais comme je ne suis accoutumé de manger seul, & encore moins de boire, j'obligeois le jeune

1700.

jeune Negre qui me servoit de boire avec moi. Il le fit par complaisance, par amitié si on veut, ou pour parler plus juste, par crainte, deux ou trois fois; mais à la fin, il prit la liberté de me dire que M. Reynau étoit un fol, & moi aussi, & que je me ferois mourir en bûvant ainsi de l'eau chaude le matin, & du vin & de l'eau fraîche le reste de la journée, que pour lui il s'en trouvoit mal, & qu'il aimoit mieux avoir le foïet que de continuer, à moins que je ne lui donnasse autant de verres d'Eau-de-Vie, que de verres d'eau chaude. Après avoir examiné la chose, je vis qu'il avoit raison, & au lieu d'eau chaude, je recommençai à prendre du chocolat comme j'avois accoutumé; & mon Negre qui en avoit toujours sa part, fut content, & nous n'eûmes plus de bruit ensemble.

Le Pere Cabasson Superieur general de nos Missions vint faire sa Visite à la Guadeloupe au commencement du mois d'Août. Le Pere Imbert l'accompagna à son retour à la Martinique. Je fus établi Superieur en son absence, & le Superieur general déclara qu'en cas qu'il leur arrivât quelque accident, il m'établirait Vicaire general, & Prefet Apostolique de toutes nos Missions.

CHAPITRE XIX.

Voyage de l'Auteur à la Grenade. Il passe à la Barbade, à Saint Vincent, & à Sainte Alouise. Description de la Barbade.

A Peine le Pere Imbert fut-il de retour de la Martinique, que je fus obligé d'y aller, notre Superieur general m'y ayant appelé pour des affaires de consequence, qui regardoient nos Missions, sans s'expliquer davantage, & sans que le Pere Imbert, qui sçavoit de quoi il s'agissoit, voulût me donner aucun éclaircissement là-dessus, de crainte, comme je l'ai sçu depuis, que je n'ap-

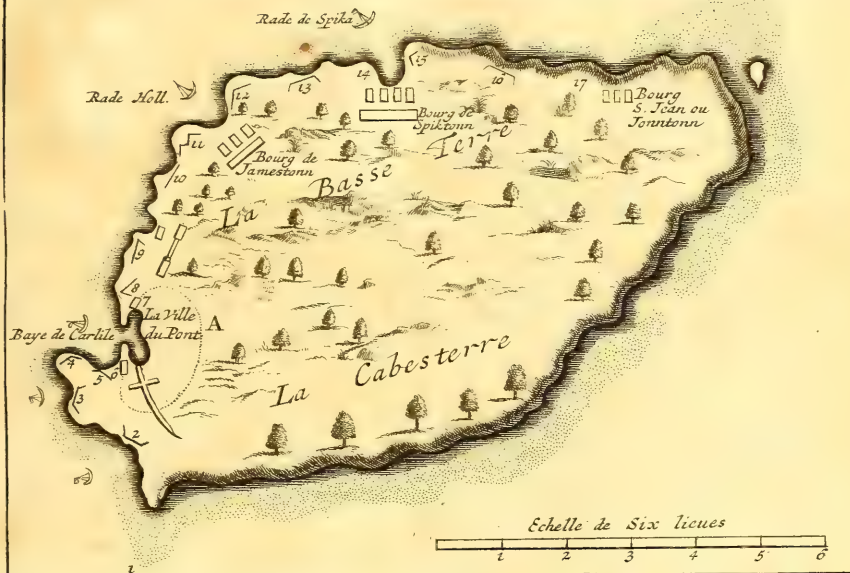
1706. Ce fut dans ce tems-là que nous eûmes avis de la mort de M. Hincelin de Morache frere du défunt Chevalier Hincelin Gouverneur de la Guadeloupe. Nous apprîmes en même-tems que M. de Morache avoit donné par son Testament tous les biens qu'il avoit heritez du feu Gouverneur son frere, situés aux Isles, aux cinq Communautés Religieuses de la Guadeloupe sans aucune charge. Les Religieux de la Charité en devoient avoir la moitié, & le choix des Lots, quand le partage seroit fait. Les Carmes, les Jesuites, les Capucins & nous, devons partager l'autre moitié par égales portions. Cette succession pouvoit valoir deux cent mille francs. Les parens du testateur s'opposèrent à la délivrance des legs. On plaida, & puis on s'accorda. Je ne fus point du tout content que cette succession nous fût venue; & si on m'avoit voulu croire, nous y aurions renoncé, parce que le bien de notre Maison, quoique peu considerable, nous sufcitoit déjà beaucoup d'envieux, dont cet heritage ne pouvoit manquer d'augmenter le nombre; bien qu'il nous fût arrivé sans l'avoir recherché en aucune maniere, & sans que pas un de nous eût, ou eût jamais écrit au testateur.

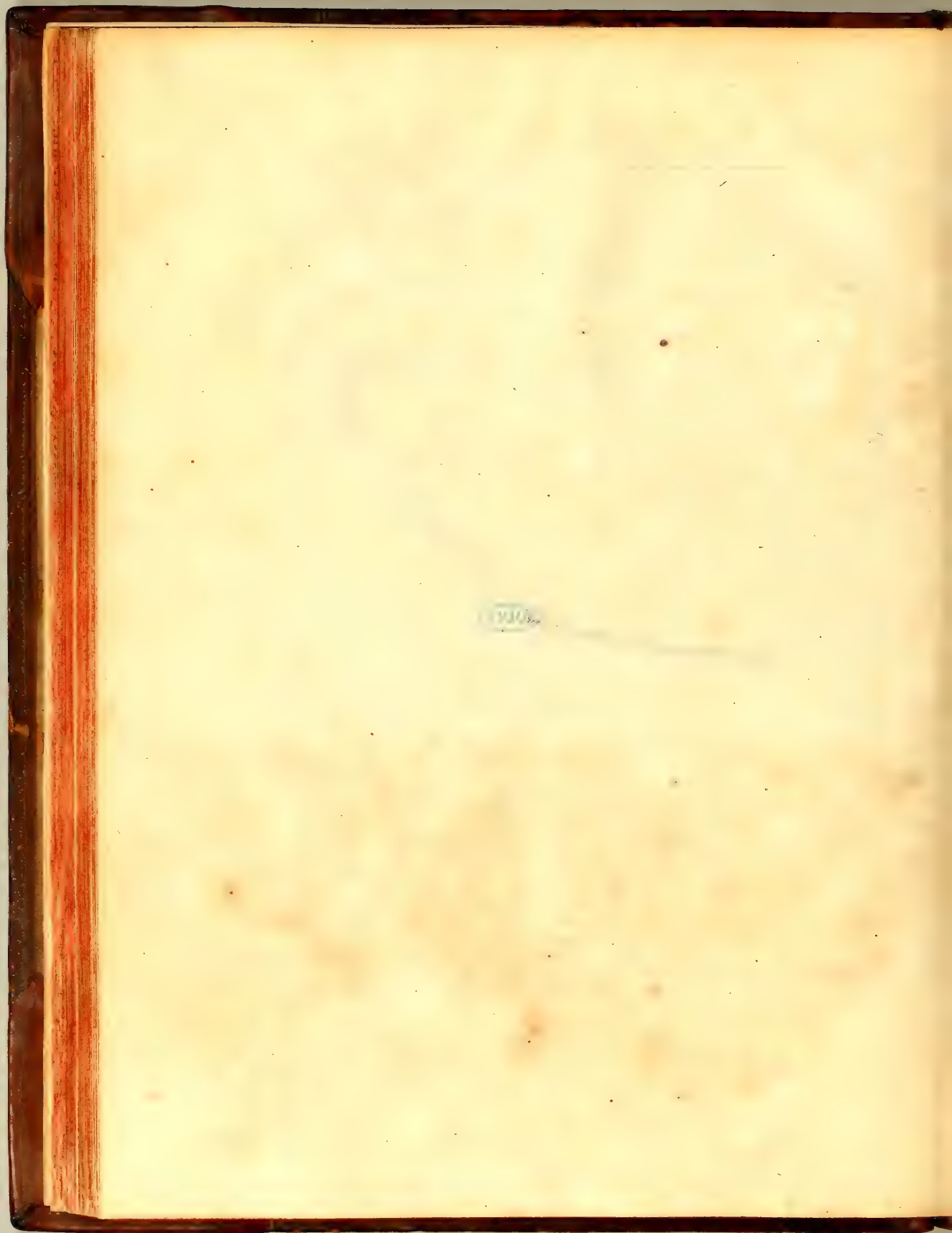
portasse quelque difficulté au voyage qu'on vouloit me faire entreprendre.

Je partis de la Guadeloupe le 29. Août sur le soir, & j'arrivai le lendemain avant midi au Mouillage de la Martinique. Le Pere Superieur general, le Pere Giraudet, & le Pere Paris qui demeuroient avec lui, & qui étoient fort mes amis, affecterent pendant le dîné de ne me rien dire du sujet pour lequel on m'avoit fait venir. Il sembloit qu'ils se divertissent de

PLAN DE L'ISLE DE LA BARBADE

- A L'enceinte de la Ville .
 1. Pointe de l'Est .
 2. Batterie de 6. Canons a Barbette
 devant un Mouillage .
 3. Batterie de 4. Canons a Merlons .
 4. Batterie de 30. Canons a Merlons .
 5. Batterie de 6. Canons a
 Barbette .
 6. Fortin octogone de 8. Canons sur la
 jetée du Mole .
 7. Autre Fortin de 12. Canons de ven-
 sant l'entrée .
 8. Batterie de 12. Canons a Barbette
 défendant la Rade .
 9. Batterie a Merlon de 6. Canons
 avec un Corps de gardes devant
 la Maison du Gouverneur .
 10. Tranchée de Pierre .
 11. Batterie de 20. pièces a Barbette
 devant un Bourg .
 12. Autre Batterie de 10 pièces .
 13. Batterie de 3. pièces a Merlons .
 14. Batterie a Barbette de 10. Canons .
 15. Autre Batterie de 12. Canons .
 16. Mouillage de Barques avec une
 Batterie de 3. pièces .
 17. Batterie de 8 pièces a Merlons .





1700. de l'impatience ou j'étois de la sçavoir ; enfin quand on fut hors de table , le Supérieur general me dit , qu'il avoit toujours compté sur moi , quand il s'étoit agi de rendre quelque service considerable à la Mission ; qu'on avoit presentement besoin de moi , mais qu'avant de me dire en quoi , il vouloit que je lui disse naturellement si je pouvois me résoudre à quitter la Guadeloupe pour un tems , & entreprendre un voiage qui étoit important à nos intérêts. Le mot de voiage me fit plaisir , je m'imaginai d'abord que c'étoit celui d'Europe , & je lui dis que j'étois prêt à partir. Il me remercia de la disposition où j'étois , & me dit , que le voiage qu'il me vouloit proposer ne seroit pas si long , & qu'il ne s'agissoit que d'aller à la Grenade , où nous avions un terrain considerable , qui nous avoit été donné par M. le Comte de Cerillac , ci-devant propriétaire de cette Isle ; qu'il avoit appris que plusieurs particuliers s'établissoient sur notre fond , & en demandoient la concession , ce qu'il étoit à propos d'empêcher. Nous prîmes les mesures les plus convenables pour notre dessein , & on me donna une ample procuration pour m'autoriser dans tout ce que je devois faire.

Je partis de la Martinique le deuxième jour de Septembre dans une Barque appelée la Trompeuse , belle , grande , & très-bonne voiliere , qui devoit toucher à la Barbade la plus considerable des Antilles Angloises , & sans contredit la plus riche , & la mieux peuplée. Le 3. nous vîmes les Pitons de S. Aloufie. Cefont deux grosses montagnes rondes & pointuës assez près l'une de l'autre , qui rendent cette Isle fort reconnoissable. Nous nous élevâmes en louvoyant , & le 4. sur les sept heures du matin nous mouillâmes dans la Baye de Carlille vis-à-vis la Ville du Pont , qui

Tom. II.

est la Capitale de la Barbade. Nos Géographes ne sont guères d'accord sur la position de cette Isle : les uns la mettent Est & Ouest de Sainte Aloufie , d'autres l'approchent de la Martinique , d'autres la placent entre Saint Aloufie & Saint Vincent ; mais les Cartes marines les plus exactes la mettent Est & Ouest de cette dernière Isle environ à vingt lieues au vent , c'est-à-dire , à l'Est , & par conséquent par les 13. degrez & quinze minutes de latitude Nord. Quant à la longitude , je n'en dirai rien , je ne l'ai pas mesurée , il y a trop loin de-là au premier meridiem , & il y a tant de difference & tant d'erreur dans les mesures de nos Astronomes , que le plus sûr est d'avoir de bons yeux , & de s'en bien servir quand on approche des Isles , afin de ne pas se rompre le col en suivant les opinions de Messieurs les Arpentiers de Planetes , qui sont d'ordinaires aussi sûrs de ce qu'ils avancent , que les faiseurs d'Almanacs & d'Horoscopes.

Quoiqu'il en soit , la vûe de la Barbade me servit à corriger l'idée que je m'en étois formée , sur ce que j'en avois entendu dire. Je me l'étois figurée comme une terre plate , & unie , peu élevée au-dessus de la superficie de la mer ; je vis au contraire qu'elle étoit montagneuse & entrecoupée de falaises , sur tout dans son milieu , beaucoup plus que la grande terre de la Guadeloupe & que Marie-galande , mais aussi beaucoup moins que la Martinique & autres Isles , en comparaison desquelles les montagnes de la Barbade ne sont que des mornes mediocres où des colines qui laissent entr'elles des fonds de grande étendue , & des revers où côtières très-praticables & bien cultivez.

La grande Baye du Pont d'une pointe à l'autre peut avoir une lieue & demie de l'argeur , & environ une bonne lieue de

1700.

*Possion
de la
Barbade.*

R

de

*L' Au-
teur part
de la
Martini-
que.*

*Pitons
de S.
Aloufie.*

1700.

de profondeur. Le mouillage y est bon, depuis trente six brasses jusqu'à huit ou six qu'on trouve dans le fond. La pointe de l'Est qui est la plus avancée est presque entièrement enveloppée d'un recif à fleur d'eau. Il y a sur cette pointe une batterie à Merlons fermée en maniere d'une grande Redoute, où je comptai trente pieces de Canon, qui selon les apparences sont de gros calibre, afin de pouvoir défendre la Baye. La pointe de l'Ouest est beaucoup moins avancée en mer que la premiere, mais elle est couverte de plusieurs rangs de cayes & de rochers à fleur d'eau, qui sont une espece d'estacade assez avancée & dangereuse. Il y a sur cette pointe une batterie à barbette toute ouverte du côté de terre, avec huit gros Canons qui battent dans la Rade.

Outre la batterie de trente Canons dont je viens de parler, il y en a une autre de six pieces à barbette entre la pointe & la jettée qui forme le Port, qui est devant, & joignant la Ville. Cette jettée qui est du côté de l'Est est défendue par une Redoute octogone qui a huit ou dix embrasures, & qui en pourroit avoir davantage. Celle de l'Ouest est aussi défendue par une Redoute, où il y a douze pieces de Canon, qui battent la Rade & l'entrée du Port.

Ce Port n'est pas fort considerable par son étendue, je n'y vis que des Brigantins, des Barques, & autres petits Bâtimens. Comme nous n'y mouillâmes pas, je ne puis pas dire de quelle profondeur il est: il s'y jette du côté de l'Est un ruisseau qui à proprement parler n'est que l'écoulement des eaux d'un marais qui est à côté de la Ville, qui se dégorgent quand les pluies les ont fait croître assez pour devenir plus hautes que la mer. C'est sur cet endroit qu'on a bâti un Pont, qui a donné le nom à la Ville, qui le

porte encore aujourd'hui, malgré tout ce qu'on a pu faire pour lui en faire porter un autre.

Nous mouillâmes à cent pas ou environ du Fortin de l'Ouest sur huit brasses d'eau. Il y avoit pour lors dans la Baye quarante-sept Vaisseaux gros & petits, & quantité de Barques & de Caiques. A peine avions-nous salué la terre de cinq coups de Canon, que le Lieutenant du Port vint à notre bord. Il vit nos Passe-ports, s'informa du sujet de notre voyage, & nous offrit tout ce dont nous avions besoin. Il étoit avec un Ministre, qui avoit été prisonnier à la Martinique pendant la dernière guerre, & à qui nous avions rendu service: il me reconnut, m'embrassa, & me fit mille caresses. Le Marchand Anglois pour qui nous faisons le voyage, parut, & parla au Lieutenant de Port & au Ministre. & après qu'on les eût fait bien boire, & peu manger, ils allerent à terre avec le Maître de la Barque, & me promirent de venir me chercher, pour me faire voir la Ville. On les salua de cinq coups de Canon.

Le Ministre & le Marchand revinrent à bord sur les quatre heures après midi. Je m'étois habillé de maniere, que sans me masquer tout-à-fait, je ne paroissais pas entièrement ce que j'étois; moins par nécessité, que pour éviter d'être suivi par les enfans & la canaille, qui ne voyent pas souvent des oiseaux de mon plumage. Ces Messieurs me conduisirent chez le Gouverneur, que nous ne trouvâmes pas; le Major qui nous reçût fort honnêtement, me demanda si j'avois quelques affaires particuliers dans l'Isle, & m'offrit fort obligeamment son crédit, & celui du Gouverneur. Je lui dis que je m'en allois à la Grenade, mais que j'avois été ravi de trouver cette occasion pour voir une Isle comme la Barbade.

1700. bade, dont les Habitans étoient estimez par tout, & que j'étois persuadé par la maniere dont il me recevoit; que ce que j'avois entendu dire étoit bien au-dessous de ce qui étoit en effet. Là-dessus on apporta de la Bierre, des Pipes, & des Vins de différentes especes. Je m'apperçûs aisément, que le Major ne se servoit d'une Interprète en me parlant que par grandeur ou par ceremonie, & qu'il entendoit parfaitement bien le François, cela m'obligea de me tenir sur mes gardes, & c'est un avertissement que je croi être obligé de donner à tous mes compatriotes quand ils sont chez les étrangers, afin que leur vivacité & leur indiscretion ne leur fasse pas commettre des fautes qui ont souvent des suites fâcheuses. Je pris la Pipe qu'on me presenta, quoique je n'aye jamais fumé, ce seroit une impolitesse de la refuser; & je la portois de tems en tems à la bouche. Le Ministre raconta à la compagnie ce que nous avions fait pour lui, lorsqu'il étoit prisonnier: cela m'attira bien des complimens: à la fin, il me pria d'aller passer quelques jours chez lui à Spiketoun où étoit sa residence, & son ménage.

Nous sortîmes assez tard d'avec le Major. Nôtre Marchand nous conduisit chez lui où nous soupâmes, & où il m'obligea de prendre une chambre pendant que je serois dans l'Isle. Je demurai presque tout le lendemain, qui étoit un Dimanche, à la maison: la curiosité de voir un Moine blanc y attira bien du monde, & j'eus la complaisance de me faire voir dans mon habit ordinaire tout entier, c'est-à-dire avec mes habits noirs & blancs. Sur le soir nous allâmes à la promenade.

Le Lundy 6. on me donna un Officier pour me conduire, & me faire voir la Ville, car nôtre Marchand étoit occupé

à faire décharger la Barque; & quoiqu'on y travaillât beaucoup le jour, on faisoit bien plus d'ouvrage la nuit: car sans faire tort aux Espagnols, les Anglois entendent aussi-bien que gens qu'il y ait au monde le métier de la contrebande, & c'étoit pour la faire plus commodément que nôtre Marchand avoit fait mouiller la Barque dans la Rade, & non dans le Port.

La Ville est belle & assez grande, ses ruës sont droites, larges, propres, & bien percées. Les maisons sont bien bâties dans le goût de celles d'Angleterre, avec beaucoup de fenêtres vitrées, elles sont meublées magnifiquement; en un mot, tout y a un air de propreté, de politesse & d'opulence, qu'on ne trouve point dans les autres Isles, & qu'il seroit difficile de rencontrer ailleurs. La Maison de Ville est très-belle & très-bien ornée. Les Boutiques & les Magasins des Marchands sont remplis de tout ce qu'on peut souhaiter de toutes les parties du monde. On voit quantité d'Orfèvres, de Joiailliers, d'Horlogeurs, & autres Ouvriers qui travaillent beaucoup, & qui paroissent fort à leur aise, aussi s'y fait-il un Commerce des plus considérables de l'Amerique. On prétend que l'air de la Ville n'est pas bon, & que le Marais qui en est proche, rend le lieu fort mal sain; c'est pourtant ce que je n'ai point remarqué dans le teint des Habitans, qui est beau, & sur tout celui des femmes, tout y fourmille d'enfans: car tout le monde est marié, & les femmes sont fort fécondes. Il est vrai, que le mal de Siam enleve bien des gens, mais cela leur est commun avec les François, Hollandois, Portugais & autres Européens qui habitent l'Amerique. Je fus bien-tôt en pais de connoissance, outre ceux à qui je rendis les lettres dont on m'avoit chargé à la Martinique, je

1700. trouvai des refugiez François & des Negocians, qui avoient été prisonniers chez nous pendant la dernière guerre, qui me firent mille honêtetez, & qui m'offrirent de fort bonne grace leurs bourses, & leurs marchandises, en échange de quelques services que nos Peres & moi leur avions rendus, tant il est vrai, qu'un bienfait n'est jamais perdu, & qu'on recueille dans le tems qu'on y pense le moins, ce qu'on a semé, pour ainsi dire, en faisant plaisir à ceux qu'on a trouvez dans le besoin.

Viste de l'Auteur au Gouverneur de la Barbade
Le Mardy 7 Septembre nous montâmes à cheval sur les dix heures, le Major, le Marchand, l'Officier qui m'avoit accompagné la veille, & moi, & nous allâmes saluer le Gouverneur, qui étoit en sa maison de campagne, à deux petites lieues de la Ville. Il me reçut fort honnêtement, & m'arrêta à dîner avec le Major; les deux autres s'en retournerent. J'ai oublié son nom. On l'appelloit Milord, je croi que cela veut dire Monseigneur. Il avoit fait ses exercices à Paris, parloit François fort correctement, il étoit extrêmement poli, quoiqu'il fût assez réservé, & qu'il soutint avec hauteur son caractère. Il étoit servi comme un Prince, nous étions huit à table; on me donna pour me servir un Negre qui parloit François, & outre cela, il y avoit un Interprète debout à côté de moi. Le dîner fut fort long, mais on eut la bonté de ne me point presser pour boire. On parla beaucoup de la guerre précédente, de nos Colonies, & de nos Manufactures. M. Stapleton étoit de ce repas, il a depuis été Gouverneur de Nieves, & y a été tué par des yvrognes, je fis connoissance avec lui, il parloit fort bien François, & il avoit eu le tems d'apprendre la langue, ayant été cinq ou six ans prisonnier à la Bastille, il s'étoit servi de ce tems-là pour étudier les Ma-

thematiques, & il y avoit fait des progresz considerables. Je passai la journée fort agréablement, le Major me ramena le soir à la Ville. La maison du Gouverneur est environ à trois cent pas du bord de la mer, elle est magnifique, & très-bien meublée, il y a un cabinet de Livres sur toutes sortes de matieres, fort bien choisis, & en bon ordre. L'embarcadere qui est vis-à-vis est détendue par une batterie à merlons de six pieces de Canon avec un Corps de garde, & un retranchement.

Je trouvai chez nôtre Marchand le Ministre de Spiketon. Il m'emmena chez lui le lendemain avec nôtre Marchand, & un autre de leurs amis. Il m'avoit fait amener un Cheval. Nous partîmes sur les huit heures, après avoir pris du Chocolat au lait; nous dinâmes chez un Marchand à Jameston. C'est un beau Bourg, devant lequel il y a une Baye assez profonde avec un bon mouillage, qui est défendu par deux batteries, celle de l'Est qui est à barbette est de vingt-six pieces de gros Canon, & celle de l'Ouest est de dix pieces. A moitié chemin de la maison du Gouverneur à Jameston, il y a un fort long retranchement sur le bord de la mer, il est de maçonnerie, & très-necessaire en cet endroit, parce que les cayes sont couvertes d'assez d'eau, pour porter des Chaloupes & autres Bâtimens plats, dont on pourroit se servir pour faire une descente.

On trouve encore une Ancé ou petite Baye environ à moitié chemin de Jameston à Spiketon, dont le mouillage qui est assez commode pour les Barques & autres petits Bâtimens, est défendu par une batterie à merlons de trois pieces, avec un retranchement de chaque côté. On compte deux lieues & demie de Jameston à Spiketon. C'est une fort jolie petite Ville, dont les maisons sont bien

1700 bien bâties, les ruës droites & larges, & où il y a beaucoup de Magasins & de Cabarets. La Baye me parut large d'une bonne demie lieuë, & de beaucoup d'avantage de profondeur. Les Vaisseaux y peuvent mouiller sur 12. 10. 8. & 6. brasses, & sont assez à couvert des vents, excepté de ceux qui viennent de la bande de l'Ouest. Les deux pointes qui la forment sont détendues par des batteries à barbettes, celle de l'Est est de 16 Canons, & celle de l'Ouest de 12.

Nous fûmes parfaitement bien reçus de Madame la Ministre & de sa famille, qui consistoit en trois enfans, deux garçons & une fille, l'aîné avoit douze à treize ans, & sa fille qui étoit la plus jeune en avoit neuf. Tous ces enfans parloient François, leur mere est Normande, & leur pere est fils d'un François. Nous demeurâmes tout le Jeudy à Spiketon. Le Vendredy nous allâmes dîner à un Bourg, qui en est éloigné de trois lieuës chez un réfugié François, qui me reçut parfaitement bien. Il me semble qu'on l'appelloit Saint Jean, il y a une petite Baye formée par des récifs qui avancent beaucoup en mer, les Barques & les autres petits Bâtimens y peuvent mouiller sur deux & trois brasses. Il y a une batterie à merlons de huit Canons. Je remarquai en revenant sur le soir à Spiketon une embarcadere, qui est environ à moitié chemin, qui est défendue par une batterie à merlons de trois pieces. Le Bourg S. Jean est à l'extrémité de la Basseterre. J'aurois été bien-aise de faire le tour de l'Isle, & de revenir au Pont par la Cabesterre, mais la chose ne fut pas possible: d'ailleurs, il ne faut pas faire paroître tant de curiosité dans les endroits où l'on pourroit à la fin devenir suspect, & se servir dans un tems de guerre des remarques que l'on auroit faites pendant la Paix.

Je voulois m'en retourner au Pont le Samedi avec notre Marchand, qui partit bien avant le jour, pour aller achever le chargement de notre Barque; mais notre Hôte me pria si instamment de demeurer jusqu'au Dimanche après midi, que je ne pus pas le lui refuser; ainsi je passai tout le Samedi aux environs de Spiketon à faire des visites, & à me promener avec le Ministre.

Le Dimanche 12. il fut occupé toute la matinée à son Eglise, & après qu'on eût diné, il se trouva qu'il étoit trop tard pour partir. Ce retardement ne me fit pas grand peine, outre que j'étois en bonne compagnie, j'eus le plaisir de voir l'après midi la revue de la Cavalerie & Infanterie de la contrée, c'est-à-dire, si je ne me trompe, du Quartier: car toute l'Isle est divisée en contrées, mais je ne sçai, ni leurs limites, ni leur étendue. Il y avoit quatre Compagnies de Cavalerie de cent à six vingt Maîtres chacune, tous bien montez & bien armez, avec des Timbales & des Trompettes. Les Officiers étoient en habits rouges, uniformes, avec de grands galons d'or, & des plûmets blancs. L'Infanterie étoit aussi en quatre Compagnies, qui faisoient en tout un peu plus de deux cent hommes assez bien armez, mais qui ne paroissoient que comme les Domestiques des Cavaliers, aussi n'étoient-elles composées que de Commandeurs, d'Ouvriers, & de petits Habitans: car tous les riches, qui sont en grand nombre se mettent dans la Cavalerie. On voit assez sans que je le dise, que ces Troupes ne sont que des Milices. Elles sont toutes Enrégimentées. La qualité des Officiers précède toujours leur nom; ainsi on dit, Monsieur le Colonel tel, Monsieur le Major tel, &c. On me dit, qu'il y avoit dans l'Isle six Regimens de Cavalerie, qui faisoient

R 3

près

Milices
de la
Barbade.

1700.

près de trois mille hommes, & dix d'Infanterie, qui faisoient cinq mille hommes ou environ. Je fis semblant de le croire: car j'avois lieu d'en douter très-fort, à moins qu'ils ne missent sous les armes leurs engagez, qui sont en grand nombre, mais sur lesquels il ne faudroit pas beaucoup compter dans une occasion parce que la plus grande partie sont de pauvres Irlandois enlevés par force ou par surprise, qui gemissent dans une dure servitude de sept ans ou de cinq pour le moins, qu'on leur fait recommencer quand elle est finie, sous des prétextes dont les Maîtres ont toujours une provision toute prête, bien sûrs, tels qu'ils puissent être, que les Juges n'y trouveront rien à redire. De sorte que si cette Isle étoit attaquée, les Maîtres n'auroient pas peu d'affaires, puisque leurs engagez tourneroient infailliblement contre eux les armes qu'ils leurs auroient mis à la main, & se joindroient à ceux qui viendroient de dehors, quand ce ne seroit que pour recouvrer leur liberté, sans parler de ce qu'ils auroient à craindre de leurs Negres.

*Nombre
des Es-
claves.*

Le nombre des Esclaves Negres qui sont dans cette Isle, est très-considérable. On me disoit qu'il y en avoit plus de soixante mille. J'en doute encore; cependant suivant ce que j'ai vu dans la Basseterre depuis le Pont jusqu'à Saint Jean, & supposant qu'il y en ait autant à proportion à la Cabesterre où je n'ai point été, je croi qu'il peut bien y en avoir quarante mille ou environ, ce qui est un nombre exorbitant pour une Isle comme la Barbade, qui n'a tout au plus que vingt-cinq à vingt-huit lieues de circuit.

Les Anglois ménagent très-peu leurs Negres; ils les nourrissoient très-mal, la plupart leurs donnent le Samedi pour travailler pour leur compte; afin des'en-

tretenir de tous leurs besoins eux & leurs familles. Leurs Commandeurs les poussent au travail à toute outrance, les battent sans miséricorde pour la moindre faute, & semblent se foucier moins de la vie d'un Negre, que de celle d'un Cheval. Il est vrai, qu'ils les ont à très-bon marché; car outre les Compagnies Angloises qui ont des Comptoirs sur les Côtes d'Afrique qui en enlèvent tous les ans un nombre prodigieux qu'ils transportent en Amerique, les Marchands interloppes en apportent encore beaucoup, qu'ils donnent à meilleur marché que les Compagnies. Les Ministres ne les instruisent, & ne les baptisent point; on les regarde à peu près comme des bêtes à qui tout est permis pourvu qu'ils s'acquittent très-exactement de leur devoir. On souffre qu'ils aient plusieurs femmes, & qu'ils les quittent quand il leur plaît; pourvu qu'ils fassent bien des enfans, qu'ils travaillent beaucoup, & qu'ils ne soient point malades, leurs Maîtres sont contents, & n'en demandent pas davantage. On punit très-rigoureusement les moindres désobéissances, & encore plus les revoltes, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en arrive très-souvent, parce que ces malheureux se voyant poussés à bout plus souvent par leurs Commandeurs yvrognes, déraisonnables & barbares, que par leurs Maîtres, perdent à la fin patience, s'assemblent, se jettent sur ceux qui les ont maltraités, les déchirent, & les mettent en pieces; & quoiqu'ils soient assurés d'en être punis d'une manière très-cruelle, ils croient avoir beaucoup fait quand ils se sont vengés de leurs impitoyables boureaux. C'est alors que les Anglois courent aux armes, & en font de grands massacres, ceux qui sont pris & conduits en prison sont condamnés à être passés au moulin, brûlez

tout

1700.

1700. tout vifs ou exposez dans des cages de fer qui les ferrent, de maniere qu'ils ne peuvent faire aucun mouvement, & en cet état on les attache à une branche d'arbre où on les laisse périr de faim & de rage. On appelle cela mettre un homme au sec.

J'avoue que ces supplices sont cruels; mais il faut prendre garde avant de condamner les Habitans des Isles de quelque Nation qu'ils soient, qu'ils sont souvent contrains de passer les bornes de la modération dans la punition de leurs Esclaves, pour les intimider, leur imprimer de la crainte & du respect, & s'empêcher eux-mêmes d'être les victimes de la fureur de ces sortes de gens, qui étant ordinairement dix contre un blanc, sont toujours prêts à se revolter, à tout entreprendre, & à commettre les crimes les plus horribles, pour se mettre en liberté. Quoique ces sanglantes executions ne se fassent pas si souvent chez les François que chez les Anglois, parce que nos Esclaves ne sont pas en si grand nombre, que la Religion dans laquelle on les élève leur inspire des sentimens plus humains, & qu'on les traite d'ailleurs avec plus de douceur & de charité que les Anglois, il n'y a pas long-tems qu'on fut obligé à la Martinique d'en faire de terribles executions à cause d'une révolte presque générale, qu'on ne prévint que de quelques momens: tant il est vrai, que le desir de la liberté & de la vengeance est toujours le même chez tous les hommes, & les rend capables de tout entreprendre pour se satisfaire.

On prétend que les Anglois ont découvert la Barbade, & qu'ils s'y sont établis dès l'année 1627. que ce fut un de leurs Vaisseaux, qui revenant du Brésil où selon les apparences, il étoit allé faire la course, fut poussé par la tempête sur la côté de cette Isle, qui ayant fait

rapport à ses Maîtres de sa découverte, on y envoya aussi-tôt une Colonie qui y a fait l'établissement que l'on voit encore aujourd'hui; mais j'ai peine à croire qu'il soit si ancien. Car il est constant que celui des François & des Anglois à Saint Christophle est sans contredit le premier que ces deux Nations ont eu dans le Golphe de Mexique, & cependant il n'a été fait qu'en 1627. quelle apparence y a-t-il que les Anglois ayant fait ces deux établissemens en même-tems si éloigné l'un de l'autre, & qu'ayant alors toutes les Isles à leur disposition, ils aient choisi, & se soient placez dans celles qui étoient les plus petites, qui manquoient absolument de Ports pour retirer leurs Vaisseaux, pendant que les François se sont postez long-tems après eux dans les plus grandes, les meilleures, les mieux fournies de bonnes eaux, & où ils ont des Ports naturels, excellens, & très-sûrs pour mettre leurs Navires en sûreté dans les plus grandes tempêtes.

Quoiqu'il en soit du tems de l'établissement des Anglois à la Barbade, il est certain que leur Colonie est très-riche & très-florissante, que toute l'Isle est découverte, défrichée & cultivée, & qu'il y a long-tems que les Forests dont elle étoit couverte sont abbatues & consommées. On y a fait autrefois beaucoup de tabac. On a ensuite cultivé le gengembre & l'Indigo. On fait encore du coton en quelques endroits, mais le Sucre est à présent presque l'unique chose à laquelle on s'attache. Le terrain, du moins celui de la Basseterre que j'ai vu d'un bout à l'autre, est extrêmement maigre, sec & usé; on est obligé de replanter les Cannes au moins tous les deux ans, souvent même à chaque coupe, & malgré ce travail elles auroient de la peine à venir dans beaucoup d'endroits si on ne fumoit pas la terre: de sorte qu'il

*Etablis-
sement
des An-
glois à la
Barbade.*

1700.

qu'il y a nombre de petits Habitans, qui ne font d'autre Negoce que celui du fumer. Ils font ramasser par leurs Esclaves des pailles, de mauvaises herbes, de groymon, & autres ordures, & les mettent pourrir dans des trous faits exprès avec les immondices des parcs de leurs cochons, de leurs bêtes à cornes & de leurs chevaux, & vendent très-bien cette marchandise.

Sucre de la Barbade.

Le Sucre qu'on fait à la Barbade est fort beau. Ils pourroient le terrer comme nous faisons chez nous, & réussiroient très-bien, cependant ils ne le font point ou du moins très-rarement, il faut qu'ils aient des raisons, ou des défenses qui les en empêchent. Ils ne mettent pas d'abord leurs Sucres bruts ou Moscouades en Barrique comme on fait aux Isles Françaises, ils les mettent dans des formes de bois ou de terre, & lorsqu'il est bien purgé, ils coupent les deux bouts de pain, c'est-à-dire, la pointe qui est toujours la moins purgée, la plus noire, & la plus remplie de sirop, & le gros bout où est la fontaine grasse, & repassent ces deux morceaux dans leurs chaudières, & pour le corps de la forme ou du pain, ils le font sécher au soleil avant de le piler pour en remplir les Cais-fes & les Barriques où ils le mettent. Ces préparations rendent leur Sucre brut fort aisé à être raffiné, avec tout cela ils ne permettent de leur dire, que nous en faisons à la Martinique, la Guadeloupe & S. Domingue d'aussi-beau, sans y faire tant de façons; & que notre Sucre passé, lorsqu'il est fait comme il doit l'être, est infiniment plus beau & meilleur, quoique nous le mettions d'abord en Barriques, sans prendre la peine de le mettre en forme, de le faire sécher & piler. Il est vrai, que je n'ai pas remarqué qu'ils passent leur vesou au drap comme nous faisons.

Ils ont des Moulins à vent & à che- 1700.
vaux. J'ai parlé amplement de ces machines dans ma troisième Partie. Pour des Moulins à eau il n'en faut pas parler à la Barbade, il n'y a point de rivières pour les faire tourner, & l'eau y est quelquefois plus rare & plus chère que la bière & le vin. J'ai vu assez souvent à la Guadeloupe des Barques Angloises d'Antigues & d'autres endroits qui venoient se charger d'eau à notre rivière, pour des particuliers qui en manquoient ou pour des Vaisseaux qui devoient retourner en Europe. Ce défaut d'eau est commun à toutes les Isles Angloises excepté Saint Christophle, & leur cause de grandes incommoditez sur tout à la Barbade, où ils sont réduits à conserver les eaux de pluie dans des mares ou étangs, dont quelques uns sont naturels, & les autres artificiels, mais de quelque espece qu'ils puissent être, l'eau y est bientôt corrompue par la chaleur du soleil, par les crabes qui s'y noient, par les bestiaux qu'on y abreuve, par le linge qu'on y lave, & par les Negres qui ne manquent jamais des'y aller baigner autant de fois qu'ils le peuvent: de sorte que ceux qui sont contraints de boire de ces sortes d'eau sont assurés de se mettre dans le corps ce qui a servi à quantité d'autres usages, & qui est déjà plus de moitié corrompu. C'est de-là, à mon avis, que viennent quantité de maladies, qui font de grands ravages parmi leurs Negres, sur tout le scorbut & la petite verolle. Pour peu que les Habitans aient de bien, ils font faire des citernes chez eux où l'eau se conserve assez bien, pourvu qu'on ait soin que les crabes, & les rats n'y puissent pas tomber: car quand cela arrive, la corruption des corps de ces animaux gâte absolument les citernes. Il y en a d'autres qui conservent des eaux de pluie dans des futailles, de grands ca-

La Barbade manque d'eau.

ca-

1700. canaris de terre du païs, où des jarres qui viennent d'Europe: car on met tout en usage pour avoir de l'eau & la conserver. C'est dommage qu'une Isle si belle & si bien peuplée & cultivée, ait cette incommodité.

Les Habitations ou Plantations, comme ils les appellent, sont beaucoup plus petites à proportion qu'elles ne le sont dans les Isles Françoises; & il ne faut pas s'en étonner: l'Isle n'est pas grande, & elle a beaucoup d'Habitans; il faut du terrain pour tout le monde, voilà ce qui fait qu'on en a peu, & qu'il est très-cher. Les maisons qui sont sur les Habitations sont encore mieux bâties que celles des Villes; elles sont grandes, bien percées, toutes vitrées, la distribution des appartemens est commode & bien entenduë. Elles sont presque toutes accompagnées de belles allées de tamarins, ou de ces gros orangers que nous appelons chadecq, dont j'ai parlé dans un autre endroit où d'autres arbres qui donnent du frais, & rendent les maisons toutes riantes. On remarque l'opulence & le bon goût des Habitans dans leurs meubles qui sont magnifiques, & dans leur argenterie dont ils ont tous des quantitez considérables: de sorte que si on prenoit cette Isle, cet article seul vaudroit bien la prise des Gallions & quelque chose de plus, & cette entreprise n'est pas si difficile qu'on se l'imagine; il ne faudroit que rassembler quatre à cinq mille de nos Creolles & de nos Flibustiers, avec une douzaine de Vaisseaux de Guerre, pour appuyer la descente, donner de la jalousie aux Anglois, ou s'opposer aux secours qui leur pourroient venir de dehors, pour rendre bon compte de cette Isle. Mais il ne faudroit point de Troupes d'Europe qui se mêlassent à celles du païs, on sçait qu'elles ne peuvent s'accommoder ensemble, & nos

Tom. II.

Creolles leurs reprochent qu'elles sont plus propres à piller, qu'à se battre dans ces païs chauds: ils prétendent que ce qui s'est passé aux prises de Cartagene, de Saint Eustache, de Corossol, de Nieves & d'autres endroits, sont des preuves de ce qu'ils disent; je ne veux point entrer dans cette discussion, parce que je n'en dois pas prendre parti: je sçai que nos Creolles & nos Flibustiers sont braves, se battent bien, sont faits au païs, accoutumez à supporter sans peine la chaleur & les autres fatigues; je sçai aussi que les Troupes qui pourroient venir d'Europe sçavent en perfection l'art de faire des Sieges; mais c'est dont on n'a pas besoin à la Barbade, où il n'y a ni Ville fortifiée, ni Citadelle.

Sans un malheureux Vaisseau qui relâcha à la Martinique dans le tems que M. de Châteaurenault étoit prêt d'en partir avec son Escadre & nos Flibustiers & Creolles en 1702. pour aller à la Barbade, il est certain que cette Isle auroit changé de Maître, le coup étoit sûr, & les mesures qu'on avoit prises étoient immanquables; mais il crut qu'il devoit aller chercher les Gallions: cependant il me permettra de dire qu'il auroit bien mieux fait de prendre la Barbade, que d'aller conduire les Gallions à Vigo, où ils devinrent la proie de nos ennemis; mais patience, ce qui est différé n'est peut-être pas perdu.

Les Anglois ne font pour l'ordinaire qu'un repas par jour, à moins qu'ils n'ayent des étrangers chez eux, ils ne songent pas seulement à souper, & cela pour deux raisons: la première, parce qu'ils sont dans une habitude toute contraire: & la seconde, parce qu'ils commencent leur dîné fort tard, c'est-à-dire, vers les deux heures, & que pour peu qu'ils soient en compagnie, ce repas dure toujours jusques bien avant dans la nuit:

S

de

1700. de forte qu'il n'est pas possible de boire & de manger après qu'on a fait cet exercice pendant quatre ou cinq heures de suite.

*Manie-
re de vi-
vre des
Anglois.* Ils mangent beaucoup de viandes & peu pain, leurs tables sont très-bien servies, ils ont d'assez bons cuisiniers, de très-beau linge, beaucoup d'ordre & de propreté. Les personnes de distinction font venir des perdrix d'Europe toutes en vie, & les conservent dans des volieres, comme nous faisons dans nos Isles à l'égard des tourterelles; on peut dire, que sur cet article il n'y a point de gens qui fassent une plus grosse dépense, ni qui poussent plus loin le soin & l'attention pour avoir ce qu'il y a de meilleur & de plus rare dans les pays étrangers, même les plus éloignez. On trouve tous-jours chez eux des vins & des liqueurs de toutes les sortes, & ils se font un plaisir que ceux à qui ils ont donné à manger ne puissent pas retrouver aisément le chemin de leurs maisons. C'est pour prévenir les accidens qui pourroient leur arriver, si les chemins étoient mauvais, qu'ils ont un soin tout particulier de les bien entretenir. Ceux de Legogane dans la partie de l'Ouest de Saint Domingue, qui assurément sont très-beaux, n'approchent pas de ceux de la Barbade.

*Sucrer-
ies &
Purger-
ies de
la Bar-
bade.* Leurs Sucreries sont grandes, bien percées, & extrêmement propres; leurs Purgeries au contraire ont très-peu de fenêtres, & par conséquent très-peu d'air & de jour. Je ne sçai quelles raisons ils ont pour cela; on a vu dans mon traité du Sucre combien il est nécessaire que ces sortes de lieux soient clairs & aerez, afin que le Sucre duquel on a ôté la terre, sèche le plus qu'il est possible dans ses formes avant d'être mis à l'Etuve, où exposé au Soleil.

Ils ont soin que les cases de leurs Ne-

gres soient bien alignées & uniformes, 1700. cela ne coûte rien, & fait un très-bon effet, qui étant joint à la beauté des maisons, & au grand nombre qu'il y en a depuis le bord de la mer jusqu'aux étagés les plus voisins du centre de l'Isle, fait une perspective dont le coup d'œil est enchanté quand on est en mer à une distance raisonnable pour distinguer commodément les objets.

Ce n'est pas la coutume parmi les Anglois de faire des liberalitez aux Domestiques des maisons où l'on a logé; les Maîtres s'en offenseroient; mais c'est une espece de loi établie & religieusement observée chez eux, de laisser comme par mégarde quelque piece d'or ou d'argent dans le lit où l'on a couché. Les Domestiques qui sçavent que le hazard n'a point de part là-dedans ne vous les rapportent point, & les partagent entr'eux. Ce seroit une impolitesse d'en user autrement; chaque pays à ses manieres, & il est de l'honnête homme de s'y conformer.

Il y a des Habitans à la Barbade qui occupent leurs Esclaves à filer du coton, & à faire des hamacs. Ces lits sont faits de quatre lez ou de cinq si on les demande de cette maniere. La toile est parfaitement bien croisée, unie, forte, & belle: celle que l'on fait à la Martinique n'en approche pas. Cependant les hamacs Caraïbes sont plus commodes que ceux-là, parce qu'étant tout d'une piece, la toile dont ils sont composez prête également par tout, au lieu que ceux qui sont de plusieurs lez ne le peuvent pas faire, à cause que les coutures sont toujours plus roïdes que le reste de la toile; j'en achetai deux, que j'eus à assez bon marché, si j'avois été Marchand j'aurois pu faire un profit considerable en achetant nombre de ces hamacs qui sont recherchez, & fort chers dans

1700. dans nos Isles. J'achetai encore une partie d'épicerie, c'est-à-dire, de canelle, de cloud, de poivre & de muscade, pour l'usage de nos maisons: elles ne pouvoient être meilleures, plus recentes & à meilleur marché.

Le Lundy 13. Septembre je partis de Spiketon avec le Ministre fort content de ma promenade, & comblé d'honnêteté de sa famille & de ses amis, qui vinrent me souhaiter un bon voiage. Nous dinâmes à Jameston comme nous avions fait en venant, & nous arrivâmes fort tard au Pont, parce que nous demeurâmes long-tems à table, & que nous allions fort doucement, afin que je pusse considérer plus à loisir ce beau pais, que j'avois regret de quitter.

Je scûs en arrivant qu'on eseroit achever le chargement de nôtre Barque pendant la nuit, ou le lendemain matin, & que nous pourrions mettre à la voile le soir, ou le jour suivant de bonne heure. J'envoyai chercher quelques Livres François que j'avois à bord de la Barque, que je presentai à Mylord Gouverneur en allant prendre congé de lui. Ce petit present lui fit plaisir, il m'en remercia en des termes fort polis & fort honnêtes, & me fit beaucoup d'offres de services. J'allai ensuite voir le Major, quelques Officiers qui m'avoient accompagné, & les Marchands à qui j'avois été adressé. J'achetai encore quelques pieces d'ascot & de camelot blanc, & des indiennes pour faire des tours & des couvertures de lit. Je trouvai que malgré l'abondance d'argent qui roule à la Barbade, toutes les marchandises y étoient à bien meilleur marché que dans nos Isles. Enfin ayant fini toutes nos affaires, & remercié nos amis, je m'embarquai le Jeudy 15. Septembre sur les

huit heures du matin. Je trouvai que Mylord Gouverneur m'avoit envoyé une pipe du vin de Canarie, avec une petite caisse de très-excellent chocolat de Corrofol. Nos Marchands & le Ministre m'avoient aussi fait des presens de volailles en vie avec deux pâtés & deux jambons cuits, des confitures, des fruits, du vin de Madere, de la bierre & du cidre en quantité. Nous saluâmes nos amis, qui nous vinrent conduire à bord de cinq coups de canon, & la Ville d'autant, quand nous mîmes à la voile sur les trois heures après midi: car on peut croire que nous ne nous quittâmes pas sans boire.

Je remarquai encore deux mouillages derriere la pointe de l'Est qui forme la Baye de Carlille, qui sont défendus par des batteries. Celle qui est le plus à l'Est est de six canons à barbette, & celle qui la suit est à merlons & seulement de quatre canons.

Le Public me dispensera de lui dire de quelle maniere j'ai eu le Plan de la Barbade que je lui donne. Il est certain, que celui qui me le montra, n'avoit point du tout envie que j'en prisse une copie; mais je fis si bien qu'il me le laissa le soir en se retirant, & je le copiai pendant la nuit. J'ai vu exactement toute la Basse-terre, depuis la pointe de Carlille jusqu'au Bourg Saint John, & je puis assurer qu'en 1700. au mois de Septembre les choses étoient dans l'état que je les ay marquées. Il peut y avoir eu des changemens depuis ce tems-là, les Anglois peuvent avoir augmenté leurs batteries, & fait des retranchemens dans les lieux les plus foibles, & les plus exposez, & c'est ce que j'ignore. Je n'ai pas vu la Cabesterre, ainsi je n'en puis rien dire.

CHAPITRE XX.

L'Auteur part de la Barbade & arrive à la Grenade. Description de cette Isle.

1700.

S le Port de la Grenade avoit été placé à l'Est comme M. de l'Isle de l'Academie des Sciences, & premier Geographe du Roi, le marque dans la Carte des Antilles qu'il a donné au Public au mois de Juillet 1717. notre voyage n'auroit pas été long. On ne compte qu'environ quarante-cinq lieues de la pointe de l'Est de la Barbade à la pointe du Nord-Est de la Grenade; mais par malheur M. de Lisle a travaillé sur de mauvais memoires, & a placé à l'Est ce qui est à l'Ouest, & au Nord ce qui est au Sud. Pour mettre sur sa Carte le Plan de la Grenade comme il doit être, il faudroit lui faire faire un demi-tour à droite, & avec quelques autres corrections, qui ne sont pas de moindre importance, on pourroit en faire un qui approcheroit plus de cette Isle que celui qu'il a fait graver. Il est pourtant excusable, on ne peut pas être par tout: il a travaillé sur de méchans originaux, il n'est pas extraordinaire qu'il se soit trompé. C'est en vérité bien dommage, car il y a peu de Geographes plus exacts, plus laborieux & plus reconnoissans que lui: on voit la vérité de ce que j'avance dans le grand nombre de beaux ouvrages qu'il a mis au jour, & sa reconnoissance paroît en ce qu'il a donné la qualité d'Ingenieur du Roi à M. Petit, qui lui a fourni ses memoires, lui qui n'a jamais été qu'Arpenteur Juré de la Martinique. Il est vrai, que tout Ingenieur est Arpenteur; mais il s'en faut bien que tout Arpenteur soit Ingenieur. M. Petit est présentement Conseiller au Conseil Supérieur de la Martinique; mais quoique la Grenade soit de son Ressort pour la

*Erreur
de M. de
l'Isle.*

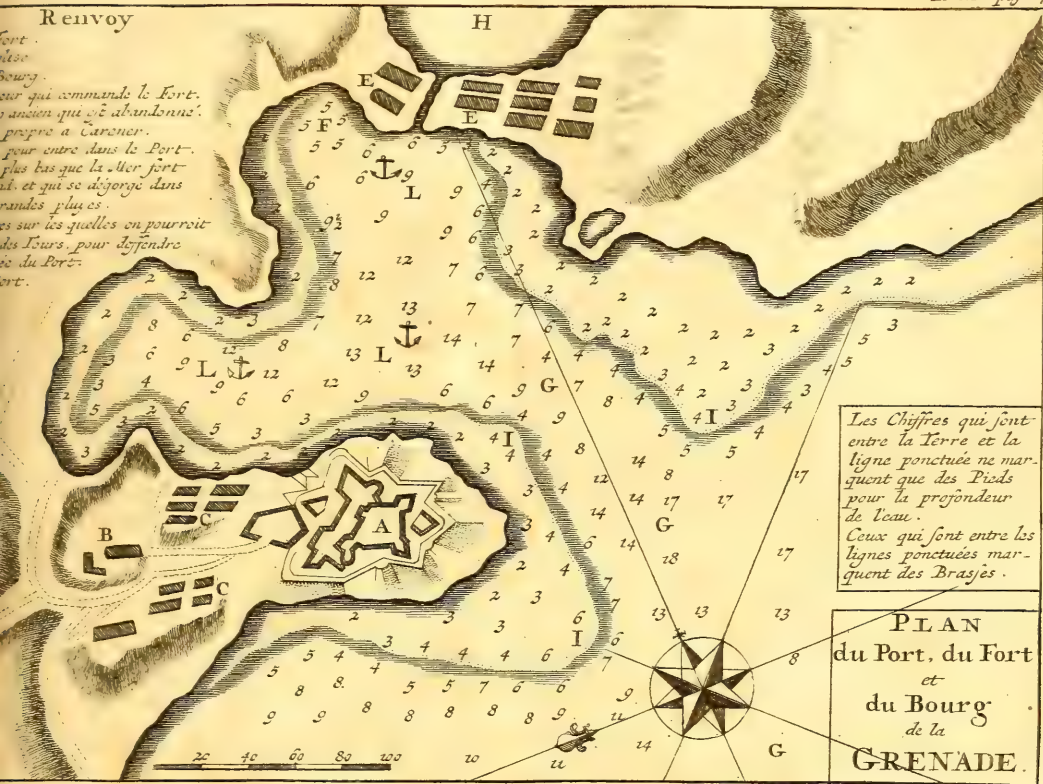
Jurisdiction, elle ne l'est point du tout pour sa position & pour sa figure, qui jusqu'à présent ne lui avoient été contestées de personne, & qui seront toujours les mêmes.

Cette Isle est située par les douze degrez & un quart de latitude Nord. C'est la plus voisine du continent de la terre ferme de toutes celles que nous possédons; elle n'en est éloignée que d'environ trente lieues, & de soixante & dix de la Martinique. Sa longueur Nord & Sud-Est de neuf à dix lieues, & sa plus grande largeur d'environ cinq lieues. Ceux qui en ont fait le tour lui donnent vingt à vingt-deux lieues de circonference. Sa grande Baye ou son grand Cul-de-Sac, comme on parle aux Isles, qui renferme son Port & son Carénage, est à la bande de l'Ouest; & la profondeur de cette Baye formée par deux grandes pointes qui avancent beaucoup en mer, donnent à cette Isle la forme d'un croissant irregulier, dont la pointe du côté du Nord est bien plus épaisse que celle du Sud. La véritable entrée du Port est à l'Ouest-Sud-Ouest. Le Plan que j'en donne ici a été levé par de très-habiles gens, & les sondes ont été rectifiées en 1706. par M. de Cailus. Ingenieur general des Isles & Terre ferme de l'Amerique, lorsqu'il fut tracer, & qu'il fit élever le nouveau Fort dont je donne aussi le dessein. Quantité de Vaisseaux du Roi ont mouillé & caréné dans ce Port, & les Pilotes se sont toujours beaucoup loués de sa bonne tenue & de sa sûreté.

Cette Isle avoit toujours été habitée par les Caraïbes seuls, que sa fertilité & l'abondance de la chasse & de la Pêche y

1700.

atti-



REVUE

1700. attiroient en bien plus grand nombre que dans les autres Isles, jusqu'en l'an 1650. que Monsieur du Parquet Seigneur Propriétaire de la Martinique, l'acheta des Sauvages, & y établit une Colonie de deux cent hommes, composée des plus braves Habitans de son Isle, auxquels-il donna pour Gouverneur ou Commandant, le Sieur le Comte son Cousin. On s'établit d'abord entre l'Etang & le Port aux environs d'une maison forte de charpente que M. du Parquet avoit fait apporter en fagot de la Martinique, & qu'il avoit fait envelopper d'une bonne palissade à une distance raisonnable avec des embrasures pour quelques pieces de canon que l'on y plaça. Cette petite Forteresse suffisoit pour tenir en respect les Caraïbes, & dans un besoin elle auroit pu empêcher les Etrangers & les Seigneurs des autres Isles Françoises, de venir troubler le nouvel établissement.

Les Caraïbes attaquent les François
 Quoique M. du Parquet eût payé exactement aux Sauvages ce dont on étoit convenu avec eux pour le prix de l'Isle, en les laissant encore en possession de leurs Carbet & de leurs défriches; ils se repentirent bien-tôt de ce qu'ils avoient fait; mais n'osant attaquer les François à force ouverte, ils résolurent de massacrer sans bruit tous ceux qu'ils trouveroient à la chasse dans les bois, ou éloignez de la Forteresse. De cette maniere ils en tuèrent plusieurs, ce qui obligea les autres à ne plus s'écarter, & à travailler en troupe, & toujours armez. Cependant le Sieur le Comte ayant donné avis à M. du Parquet de la perfidie des Sauvages, celui-ci lui envoya un secours de trois cent hommes, avec ordre de pousser à bout les Sauvages, de les détruire, ou de les chasser entièrement de l'Isle.

On eut de la peine à y réussir, ils se retiroient dès qu'ils se voyoient pousser

1700.
 trop vivement, sur une croupe de morne escarpée de tous côtez, & environnée de précipices affreux, sur laquelle on ne pouvoit monter que par un sentier étroit & difficile, dont ils avoient un soin extrême de cacher l'entrée. Les François l'ayant enfin découvert, les surprirent; on se battit vigoureusement, & les Sauvages ayant été défaits entièrement, ceux qui restèrent au nombre de quarante, aimèrent mieux se précipiter du haut de cette roche que de se rendre. Ce fut ainsi que les François demeurèrent maîtres de tout le Quartier de la Basseterre, c'est-à-dire, de la moitié de l'Isle.

Les Sauvages qui demeuroient à la Cabesterre se tinrent en repos pendant quelque tems, & semblant ne point s'intéresser dans ce qui s'étoit passé à la Basseterre, ils donnerent lieu à nos gens, toujours trop credules, de se flatter qu'ils ne voudroient pas commencer une guerre qui avoit été si funeste à leurs compatriotes. Ils connurent peu de tems après combien ils s'étoient trompez. Les Sauvages résolurent dans une de leurs Assemblées generales de massacrer tous les François: & pour le faire avec moins de risques, ils se partagerent par pelotons, qui rodoient dans les bois, & sur les ances, & tuoient tous ceux des nôtres qu'ils trouvoient à leur avantage, & un peu écartez du Fort. Cette nouvelle perfidie obligea le Sieur le Comte de reprendre les armes: il se mit à la tête de cent cinquante de ses Habitans, s'en alla à la Cabesterre, surprit au point du jour le Quartier où ils étoient en plus grand nombre, tailla tout en pieces sans distinction d'âge ni de sexe, & fit la même execution dans tout le reste de la Cabesterre, sans qu'il s'en pût presque sauver aucun, parce qu'ayant trouvé leurs canots & leurs pirogues, & s'en étant rendu maître, ceux qui avoient

Les Caraïbes défaits par les François

Dernière défaite des Sauvages

1700. fûi dans les bois ne pûrent se sauver dans les autres Isles, & tombèrent ainsi entre ses mains. Cette dernière victoire acheva de punir la perfidie des Sauvages, & nous assûra la possession de toute l'Isle. Il est vrai que la joie de cette conquête fut troublée par la mort du Sieur le Comte, qui fut noyé en revenant de cette expedition.

M. du Parquet aiant été informé de la mort du Sieur le Comte nomma pour lui succéder Louis de Cacquerai, Escuyer Sieur de Valmeniere, Capitaine de Cavalerie à la Martinique. Il eut dans les commencemens beaucoup de peine à être reçu & reconnu pour Gouverneur, par l'opposition qu'y firent quelques Officiers qui prétendoient que ce poste leur étoit dû. Ils prirent les armes, & la Colonie se divisa en deux partis; mais celui des Rebelles aiant été défait, les Chefs furent pris & condamnés à mort. Le principal Auteur de ce soulèvement nommé le Fort, qui étoit Major de l'Isle, s'empoisonna, pour ne pas mourir par la main du Bourreau. M. du Parquet se contenta de bannir les autres, sans confisquer leurs biens.

Après cela le Sieur de Valmeniere gouverna cette Colonie naissante avec beaucoup de sagesse, de prudence & de bonheur. Elles augmenta beaucoup, parce qu'outre la fertilité du pays, & l'abondance de la chasse & de la pêche, le tabac qui y croissoit, étoit si parfait, qu'on le vendoit toujours le double & le triple de ce qu'on vendoit celui des autres Isles; de sorte qu'on avoit lieu d'espérer que cette Colonie seroit devenuë la plus riche & la plus florissante des Isles, si elle n'eût point changé de maître, où qu'elle eût toujours été gouvernée par des personnes du caractère du Sieur de Valmeniere.

Mais M. du Parquet aiant vendu la

Grenade au Comte de Cerillac en 1657. 1700. pour la somme de quatre-vingt dix mille livres. Ce nouveau Seigneur y envoya un Certain Officier pour en prendre possession en son nom, & pour y commander en son absence. Le caractère de cet homme étant tout opposé à celui du Sieur de Valmeniere qui avoit gouverné ces Peuples avec une douceur & une prudence admirable, fit qu'il y eut un grand nombre d'Habitans qui abandonnerent l'Isle, & se retirerent à la Martinique; ce qui au lieu de le faire rentrer en lui-même, aiant augmenté sa mauvaise humeur, il devint tellement insupportable à ces Peuples par sa tyrannie, ses violences & sa brutalité, qu'ils se saisirent de lui, lui firent son procès, & le condamnèrent à être pendu. Ce pauvre Gouverneur leur aiant représenté qu'il étoit gentilhomme, ils voulurent lui faire couper le col; mais le Bourreau n'aiant pas assez d'adresse pour entreprendre une pareille execution, ils le passerent par les armes. On doit croire qu'il n'y eût que le menu peuple, & pour ainsi dire la canaille de l'Isle qui trempa dans ce crime; déjà les plus riches & les plus honnêtes gens s'étoient retirés à la Martinique, & ce qui restoit d'Officiers s'étoit sauvé, & caché à la Basseterre, tellement que de toute la Cour de Justice qui fit le procès à cet infortuné Gouverneur, il n'y avoit que le nommé Archangeli qui sçût écrire. Celui qui fit les informations, & qui instruisit le procès, étoit un Maréchal ferrant, dont on voit encore la marque dans le Registre du Greffe, qui est un fer à cheval, autour duquel le Greffier Archangeli a écrit: *Marque de Monsieur la Brie Conseiller Rapporteur.*

La Cour aiant été informée de cet attentat, envoya un Vaisseau de guerre avec un Commissaire, pour connoître de

1700. de cette affaire, & quelques Troupes pour faire executer ce qui seroit ordonné, & punir les coupables. Cet Officier fit des informations, & ayant reconnu que ce n'étoient que des misérables qui y avoient eu part, & qui s'étoient sauvés pour la plupart, on ne poussa pas plus loin les recherches; de sorte que personne ne fut puni, pas même le Greffier Archangeli, que la voix publique faisoit l'Auteur de ce tumulte; il fut seulement chassé de l'Isle: il se retira à Marie Galande où il demeura jusqu'en 1692. que les Anglois y ayant fait une irruption, ce misérable se rendit à eux, & pour gagner leurs bonnes grâces, il leur déclara le lieu où M. Auger Gouverneur de l'Isle s'étoit retiré avec les meilleurs Habitans. Le Major Holm qui commandoit en l'absence de M. de Codrington General des Anglois, ne laissa pas de le faire pendre avec ses deux enfans à la porte de l'Eglise, contre le droit des gens à la vérité, mais par un secret jugement de Dieu qui vouloit le punir du crime qu'il avoit commis à la Grenade.

Le Comte de Cerillac fut obligé de vendre son Isle à la Compagnie de 1664. & la Compagnie de la rendre au Roi en 1674. ces differens changemens n'ont apporté que du trouble & du désordre dans cette Colonie, qui bien loin de s'augmenter comme elle devoit faire naturellement, étoit encore fort peu de chose en 1705. Je souhaite qu'elle ait eu plus de bonheur depuis ce tems-là.

Nous aimâmes mieux courir le long de la Cabesterre que de passer au travers des Grenadins pour aller chercher le Cul-de-Sac de la Grenade. La côte est saine, & la terre dont nous étions à une distance raisonnable, me parut belle, entrecoupée d'un grand nombre de rivières, & unie en beaucoup d'endroits. Si on

juge de la bonté du terrain par les arbres qu'il produit, celui-là doit être des meilleurs. 1707

Le Dimanche 18 Septembre nous mouillâmes dans le Bassin, ou au fond de Lacul sous la Forteresse sur les six heures du matin. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluer le Gouverneur; c'étoit le Sieur de Bellair Capitaine de Vaisseau, homme de fortune, né à Blaye d'une famille obscure, vif, prompt, & entreprenant beaucoup plus encore que ne le sont les Peuples de la Garonne, c'est beaucoup dire. Il étoit entré, je ne sçai comment, au service du Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre, & avoit si bien gagné les bonnes grâces de ce Prince, qu'il l'avoit fait Commandant ou Gouverneur de Bergopfoom, dont il s'étoit emparé en reprefailles de la Principauté d'Orange, dont le Roi s'étoit mis en possession pendant la guerre de 1688. selon les apparences le Sieur de Bellair étoit entré dans quelque Traité avec nos Generaux ou nos Ministres, qui ne put avoir d'execution, ce qui l'obligea de s'enfuir, & de se sauver en France, où il fut fait d'un plein saut Capitaine de Vaisseau. Il servit en cette qualité dans l'armée Navale qui prit la Flotte de Smirne au mois de Juin 1693. il étoit de l'Avantgarde commandée par le Sieur de Gabaret, & voyant que ce Chef faisoit une contre-marche qui l'éloignoit des ennemis au lieu de l'en approcher, il porta sur eux, prit un Vaisseau de quarante canons, qui étoit très-riche, & n'oublia pas de prendre sa part du butin, sans attendre qu'on en fit le partage. Il est vrai qu'il en usa bien avec ses Officiers, & que son Equipage eut sujet d'être content de lui, mais la Cour ne le fut point du tout: on approuva la prise du Vaisseau, mais on n'eut garde d'approuver le pillage; de sorte qu'il fut

*Histoire
du Sieur
de Bel-
lair Gou-
verneur
de la Gre-
nade.*

1700. fut interdit, & demeura pendant un an dans cet état; à la fin il fut rétabli, & servit encore quelques années. Il demanda le Gouvernement de la Grenade, qui étoit vacquant par la mort du Sieur & l'obtint. Il me reçut fort bien, & s'informa beaucoup du sujet de mon voyage, je lui en dis assez peu, & seulement ce que je jugeai à propos: après un entretien de près d'une heure, il m'offrit sa table & sa maison, pendant que je serois dans l'Isle, & m'obligea d'accepter l'honnêteté qu'il me faisoit. Je fus sur les huit heures voir le Pere Capucin qui desservoit la Paroisse, il étoit seul alors, il me fit beaucoup de civilité, mais il étoit fort intrigué de ma venue: il crut que j'avois des ordres de la Cour, pour reprendre notre ancienne juridiction spirituelle, il me dit sa pensée, & me témoigna que cela lui feroit plaisir, je ne sçais s'il le disoit tout de bon, ou s'il prétendoit s'éclaircir de mes desseins par cette confidence affectée je le payai de la même monnoye, & après bien des complimens je le laissai aussi sçavant comme il étoit avant que je fusse entré chez lui. Je dis la Messe, après quoi je retournai chez le Gouverneur où je dinai. Je passai le reste du jour à m'entretenir avec lui, & à me promener aux environs de la Forteresse & du Bourg.

Ce petit Fort étoit en ce tems-là très-peu de chose, il n'avoit de considerable que sa situation, qui étoit en bon air, belle, & assez bonne, quoiqu'elle soit commandée par une hauteur qui en est éloignée d'environ trois à quatre cent pas, & qui en est séparée par deux fonds ou ravines assez considerables. Le front de la Forteresse est du côté du Nord-Est, il peut y avoir environ quarante-cinq toises d'une pointe à l'autre des deux demis Bastions qui le composent avec un

1700. méchant petit fossé, sans chemin couvert, palisades ni glacis; le reste de l'enceinte étoit des angles rentrans & sail-lans, avec une espee de demi Bastion du côté du mouillage, où il y avoit une batterie de six canons, le tout très-mal entretenu. Il y avoit une garnison de trente-cinq à quarante Soldats, representans une Compagnie détachée de la Marine. Ils étoient logez dans des huttes appuyées la plupart aux murailles du Fort, leurs Officiers & même le Gouverneur étoient assez petitement, & fort mal logez. La hauteur sur laquelle ce Fort est bâti est escarpée de tous côtes, excepté de celui du Nord-Est, où il y a une assez belle Esplanade, qui se termine à un ravinage au-delà duquel est une hauteur où est placée l'Eglise & la maison du Curé, près de laquelle on commençoit à bâtir ou à transporter les maisons de l'ancien Bourg, qui étoit entre un Etang d'eau saumâtre ou saumache, comme on dit dans le país, & le carenage. Il seroit facile de joindre cet Etang à la mer par un fossé, il est plus bas que la mer, & très-profond, en sorte que ce seroit un Bassin naturel où les Vaisseaux seroient dans une entiere sûreté. Tous les environs du Port & du Cul-de-Sac sont fort hachez, il est vrai que les mornes ne sont pas fort hauts, mais en recompense ils sont fort près les uns des autres, & ne laissent entr'eux que de très-petits valons. Ce país ne laisse pas d'être cultivé. On y fait du l'indigo, du tabac, du rocou, on y élève des bestiaux & des volailles; on recueille quantité de mil & de pois, de sorte qu'on peut dire, que les Habitans de la Grenade sont des païsans aisez, aussi en ont-ils toutes les manieres, sans qu'il y ait d'apparence qu'ils les changent si-tôt: c'est un malheur pour eux que les Habitans de Saint Christophe

1700.

Description du Fort.

ne se soient pas retirez chez eux après leur dérouté, ils les auroient déraciez, & leur auroient fait prendre des airs civils & polis, en leur apprenant à cultiver leurs terres, & à en tirer beaucoup plus qu'ils n'en tirent. C'est peut-être une des raisons pour laquelle on fait transporter le Bourg auprès du Fort; on a cru que le voisinage du Gouverneur & de l'Etat Major les civiliseroit: car il n'est pas possible qu'on ait eu en vûe de rendre le peu de Commerce qui se fait en cette Isle infiniment plus difficile qu'il n'étoit lorsque le Bourg étoit dans sa premiere situation. Ou a-t-on voulu dégoûter les Marchands qui pourroient s'y aller établir, & favoriser certains Officiers, dont les maisons étoient des Boutiques assorties de ce qui étoit nécessaire aux Habitans, où il falloit se pourvoir si on vouloit vivre en paix? Car de dire que les maisons des Habitans, & les Barques mouillées dans le carenage peuyent être plus facilement insultées & pillées par les ennemis que dans l'endroit où on commence le nouveau Bourg, & dans le fond de Lacul, où les Barques vont à présent mouiller, c'est vouloir éviter un inconvenient rare & incertain, par un autre qui arrive tous les jours. D'ailleurs rien n'est plus facile que de mettre le carenage & le Bourg en sûreté, il n'y a qu'à faire une batterie fermée en forme de Redoute sur la pointe la plus avancée, qui forme le carenage, ou même sur les hauts fonds les plus voisins de Chenal, qui en cet endroit n'a guères plus de soixante toises de largeur elle en défendra l'entrée mille fois mieux que le Fort. J'ai marqué sur le Plan que je donne du Port, le lieu qui ma semblé le plus propre pour cette Redoute: je m'étonne que M. de Caillus n'y ait pas pensé quand il a fait travailler au nouveau Fort, dont on trouvera

Tom. II.

ici le Plan. Si la Barbade avoit un Port aussi sûr, aussi grand, aussi commode, & aussi aisé à fortifier, on pourroit dire, que ce seroit une Isle incomparable; les Anglois sçavent bien mieux que nous profiter de leurs avantages, & si la Grenade leur appartenoit, il y a long-tems qu'elle auroit changé de face, & qu'elle seroit une Colonie riche & puissante; au lieu que nous n'avons jusqu'à présent profité d'aucun des avantages qu'on en peut tirer, & que depuis tant d'années le pais est encore désert, mal peuplé, sans commoditez, sans commerce, pauvre, les maisons, ou plutôt les cabanes mal bâties, encore plus mal meublées, en un mot, presque comme il étoit lorsque M. du Parquet l'acheta des Sauvages. On voit assez par la peinture que j'en fais, que sortant de la Barbade, je n'avois garde de me plaire dans un lieu si triste: je commençai en effet à m'y ennuyer, avant d'avoir mis pied à terre; de sorte qu'il ne fut pas nécessaire que le Maître de la Barque me pressa de terminer les affaires, pour lesquelles j'étois venu.

M. de Bellair me prêta un Cheval le Lundy matin 19. & me donna un Soldat pour m'accompagner à l'Habitation que le Comte de Cerillac a donnée à nos Missions, qui étant une reserve qu'il s'étoit faite par son Contrat de vente, ne pouvoit pas être sujette à la loi generale des réunions au Domaine du Roi des terres qui étant obtenues par les voyes ordinaires n'ont pas été defrichées dans le tems marqué par la concession.

On l'appelle le Fond du Grand Pauvre. Je ne me suis pas mis en peine de trouver l'étimologie de ce nom. Ceterain est à la bande de l'Ouest, environ à quatre lieues du Fort, en allant au Nord. Il a plus de mille pas de large, & sa longueur depuis le bord de la mer n'est

Le Fond
du
Grand
Pauvre.

1700.

n'est bornée que par le sommet des montagnes, qui separent la Basfeterre de la Cabesterre; & comme cet endroit Est ou Ouest est un des plus larges de l'Isle, nôtre Habitation est d'une grandeur considerable. Je trouvai un Carbet de Caraïbes qui s'y étoient venus nicher, & je scûs qu'il y en avoit beaucoup d'autres qu'on souffroit à la Cabesterre, pour quelque petit avantage que la Colonie en retire: il me semble pourtant que cette politique est très-mauvaise: car qui empêchera ces gens-là de se revolter contre les François, & de recommencer leurs anciens massacres quand on voudra les faire décamper des lieux qu'ils occupent? Ils sont plus en état de nous tenir tête qu'ils ne l'étoient autrefois, nôtre Colonie est plus foible, & ils peuvent recevoir de puissans secours des Negres fugitifs qui se sont établis avec les Sauvages de l'Isle Saint Vincent, qui multipliant beaucoup seront un jour obligez de chercher de nouvelles terres pour subsister.

Outre ce Carbet, je trouvai trois autres maisons de François, qui avoient défriché quelques morceaux de nôtre terrain. Ils m'offrirent de se retirer dès que nous voudrions nous y placer comme ils croyoient que nous allions faire. Je n'eus garde de les détromper, je fis au contraire tout ce qu'il falloit faire pour le leur persuader; je visitai le terrain, je marquai l'endroit pour bâtir la Sucrerie, & y faire un Moulin à eau; je parlai à des Ouvriers, pour me préparer les bois, en un mot, je pris toutes les mesures nécessaires pour conserver nôtre terre dans son entier, empêcher qu'on n'empiétât sur nous, & engager doucement ceux qui s'y étoient logez à chercher une autre demeure; ce qui n'étoit pas difficile, dans un pays aussi vaste, & aussi mal peuplé que celui-là. Je couchai chez un de ces Habitans, qui me fit

bonne chere en gibier; & en poisson, 1700.
cassave fraîche, ouïcou & eau-de-vie, bien entendu que c'étoit de celle que j'avois fait apporter avec quelques bouteilles de vin de Madere. La riviere qui passe presque au milieu de nôtre terrain porte le même nom; elle est assez grande, & fort poissonneuse: elle abonde sur tout en anguilles, en mulets, & en écrevisses. Je chassai le Mardy toute la matinée en me promenant, & en examinant nôtre terrain. Les perdrix, les ramiers, les ortolans, les grives, les perroquets, & les periques y sont en abondance; marque certaine qu'il n'y a pas grand monde dans le pais. En attendant je profitai de l'occasion. Nous tuâmes deux Tatous ou Armadilles, & un Agouti. C'est une sottise que j'avois entendu débiter plus d'une fois que les écailles des tatous résistent au plomb dont on se sert pour le ramier, je suis convaincu du contraire: car j'en tirai un d'assez loin, & je ne laissai pas de lui briser une épaule. J'aurois bien voulu voir un manitou ou opafom, qui est un animal assez extraordinaire, par une espece de poche, ou de double ventre, où il porte ses petits, mais nous n'en trouvâmes point. Je pourrois en dire ici ce que j'en ay appris des Habitans de la Grenade, ou ce que j'en ay lû, mais j'en aime pas à copier le autres. Je partis du Fond du Grand Pauvre sur les quatre heures du soir, & j'arrivai au Fort sur les sept heures. Il est certain, que ce pais est très-bon, & produiroit beaucoup s'il étoit peuplé, & cultivé; la terre est bonne, arrosée de beaucoup de riviere; on la trouve plus unie, & plus belle à mesure qu'on s'éloigne du Fort. Les chemins étoient passables, & seroient très-bons & très-commodes pour toutes sortes de voitures dès qu'on sera en état d'y travailler un peu. On trouvera encore moins de peine à en faire à la Cabesterre, qu'on dit être un pais plus

1700. plus uni, & plus commode. Je n'y ay point été.

Le Mercredi 21. je ne sortis de la Forteresse, que pour aller dire la Messe à la Paroisse, j'étois fatigué des deux jours precedens. Je me dispenserai de faire une description exacte de cette Eglise; ce que j'en puis dire, c'est qu'elle n'étoit ni grande, ni belle, ni bien bâtie, ni propre, voilà son portrait en raccourci.

Je fus le Jeudi voir une petite place que nous avons au-dessus de l'ancien Bourg. On en a donné la jouissance à un Habitant qui me reçut très-bien, me donna des avis pour l'établissement qu'on croyoit que nous allions faire au Fond du Grand Pauvre, & m'assura qu'il ne tiendrait qu'à nous d'avoir la

Paroisse que les Capucins desservoient. Il me dit, que les Habitans & le Gouverneur n'en étoient pas contens, & que pour peu que nous voulussions nous remuer, tous les Habitans s'uniroient pour demander notre rappel. Je le remerciai de ses bons avis, & je le priai de nous ménager des amis, & je lui offris tout ce qui dépendoit de notre Mission.

Le Maître de la Barque me vint avertir le soir qu'il étoit prêt de mettre à la voile. Il avoit chargé de l'indigo, du tabac, du coton, & des legumes, & avoit déchargé ce qu'il avoit pour le Gouverneur, & quelques particuliers. Le Gouverneur qui n'avoit pas achevé ses dépêches, l'arrêta, & fut cause que je couchai encore à terre.

CHAPITRE XXI.

L'Auteur part de la Grenade, des Isles de Bequia, S. Vincent, & S. Aloufie.

LE Vendredi 23. Septembre je m'embarquai sur les sept heures du matin, & aussi-tôt nous mîmes à la voile. J'étois content d'avoir assez bien exécuté ma commission, & encore plus de m'en retourner. Il faut pourtant avouer que la Grenade seroit un séjour agreable, si elle étoit peuplée, & cultivée; c'est à ce seul défaut qu'on doit attribuer certaines fièvres qui portent le nom de l'Isle, qui sont opiniâtres, & qui dégènerent quelquefois en hydropisie: car les eaux sont excellentes, la viande très-bonne, les volailles grasses, tendres, & délicates, le gibier en quantité, les Tortuës, les Lamentins, & generalement toutes les especes de poissons qu'on peut s'imaginer y sont en abondance; & lorsqu'il manque quelque chose dans l'Isle, elle est environnée de quantité d'Islets, qui sont comme autant de reservoirs, où en tout

tems on est sûr de trouver tout ce qu'on cherche; en un mot, la vie y est délicieuse.

Nous vîmes une bonne partie de ces Islets, qu'on appelle les Grenadins nous les rangeâmes d'assez près, mais nous n'y mouillâmes point, & ne mîmes point à terre, parce que nous n'y avions que faire. Celui qu'on appelle Cariatou, a un Port excellent à ce qu'on dit. Le plus grand de tous à qui on donne douze lieues de circonference, est le plus au Nord, & le plus voisin de Saint Vincent, on le nomme Bequia. On l'appelle aussi la petite Martinique, à cause, qu'aussi-bien que cette Isle, il nourrit quantité de viperes très-dangereuses. On auroit dû le nommer également la petite Sainte Aloufie, puisqu'il lui ressemble aussi par le même mauvais endroit. Car nous ne connoissons dans toutes les Antilles que ces trois endroits où il y ait de

1700.

Bequia ou la petite Martinique.

Fièvres de la Grenade

T 3

2700. de ces méchans animaux. On voit des couleuvres, qu'on appelle covresses dans le pais, mais elles ne sont point venimeuses; elles sont même très-utiles, en ce qu'elles font la guerre aux rats, & en détruisent bien plus que les chats, aussi se garde-t-on bien de leur faire du mal. Il y a à la Dominique des serpens très-gros qu'on appelle têtes de chien, parce qu'ils ont la tête grosse, courte, & ronde; ils n'ont point de venin, ils font la guerre aux rats, & aux poules. Leur graisse est excellente pour les douleurs des jointures de quelques causes qu'elles puissent venir; on s'en sert aussi pour la goûte, dont elle apaise les douleurs. J'en ay parlé dans un autre endroit.

Nous mouillâmes à Saint Vincent le Samedi 24. Septembre sur le midi. Cette Isle paroît avoir 18. à 20. lieues de tour, elle est par les 13. degrez de latitude Nord. Son aspect n'a rien que de sauvage & de désagréable. Elle est fort hachée, pleine de hautes montagnes, couvertes de bois. On voit à la vérité de petits valons où il y a des défriches de peu d'étendue au tour des rivières qui y sont en bon nombre. C'est-là le centre de la Republique Caraïbe: c'est l'endroit où les Sauvages sont en plus grand nombre, la Dominique n'en approche pas. Outre les Sauvages, cette Isle est encore peuplée d'un très-grand nombre de Negres fugitifs, pour la plupart de la Barbade, qui étant au Vent de Saint Vincent donne aux fuyards toute la commodité possible de se sauver des Habitations de leurs maîtres dans des canots ou sur des piperis ou radeaux, & de se retirer parmi les Sauvages, les Caraïbes les ramenoient autrefois à leurs maîtres lorsqu'ils étoient en paix avec eux, où bien ils les portoient aux François, où aux Espagnols, à qui ils les vendoient. Je ne sçai par quelle raison ils ont chan-

gé de methode, & ce qui les a portez à les recevoir parmi eux, & à les regarder comme ne faisant qu'un même peuple. Ils s'en repentent à présent très-fort, & très-inutilement: car le nombre des Negres s'est tellement accru, ou par ceux qui les ont venus joindre de la Barbade, ou qui sont nez dans le pais, qu'il surpasse de beaucoup celui des Caraïbes, de sorte qu'ils les ont contrainsts de partager l'Isle avec eux, & de leur ceder la Cabesterre. Mais ce n'est pas encore cela qui chagrine le plus les Sauvages, c'est l'enlèvement frequent de leurs femmes, & de leurs filles, dont les Negres se faisoient quand ils en ont besoin, & qu'il n'est pas possible de retirer de leurs mains, parce qu'étant plus braves, & en plus grand nombre, ils se moquent des Caraïbes, les maltraitent, & les obligeront peut-être un jour d'aller chercher une autre Isle, si tant est qu'ils veulent bien leur laisser la liberté, & ne les faire pas travailler pour eux comme leurs esclaves, ce qui pourroit bien arriver; il semble qu'ils le prévoient, & qu'ils en ont peur. Ils souffrent impatiemment les outrages des Negres, ils se plaignent hautement de leur ingratitude, & sollicitent souvent les François, & les Anglois de les délivrer de ces Hôtes dangereux, mais ils n'ont osé jusqu'à présent prendre les armes, & se joindre aux Européens, qui ayant autant d'intérêt qu'eux, de détruire cet asile de leurs esclaves fugitifs les auroient puissamment aidés à se délivrer de ces mauvais voisins.

J'ai souvent entendu parler de cette affaire; on a souvent fait des projets d'armemens, pour aller enlever ces Negres, & les porter vendre aux Espagnols pour leurs mines: car il ne seroit pas à propos de s'en servir aux Isles du Vent, on risqueroit de les perdre bien-tôt par une

*Isle des
Sauva-
ges ap-
pellée
Saint
Vincent.*

1700.
*Negres
fugitifs
retirez
à Saint
Vincent.*

1700. une nouvelle fuite, & de les voir déboucher ceux dont on se sert actuellement, & qui ne pensent pas peut-être à se sauver, faute de sçavoir où trouver une retraite.

Enfin l'année dernière 1719. les Caraïbes ayant renouvelé leurs plaintes, & promis de se joindre aux François, M. le Chevalier de Feuquieres General des Isles proposa l'affaire dans un Conseil, où l'on dit qu'elle fut agréée plutôt par respect pour celui qui la proposoit que par aucune esperance d'un heureux succès. Les Sieurs Poulain de Guerville Major de la Martinique, & du Bucq Lieutenant Colonel des Milices de la Cabesterre, se chargerent de lever des gens de bonne volonté, qu'ils devoient commander pour cette expedition. Ils crurent que cinq cent hommes suffiroient, & partirent dans plusieurs Barques remplies d'esperance, parce qu'ils comptoient sur une puissante diversion que les Sauvages devoient faire, & qui étoit absolument nécessaire; mais ceux-ci se tinrent en repos, ils regarderent le jeu tranquillement sans s'en mêler, & quoique ce fut autant pour leur avantage que pour le nôtre qu'on avoit fait cette entreprise, ils ne se donnerent pas le moindre mouvement, de sorte qu'elle échoïa. Nous mîmes nos gens à terre, les Negres se retirèrent dans les montagnes, & dans les endroits les plus difficiles, d'où ils ne sortoient que la nuit, pour se mettre en embuscade, & surprendre nos gens. Cette maniere impertinente de faire la guerre leur réussit parfaitement, pas un d'eux ne fut pris, ils nous tuèrent bien du monde, & entr'autres le Sieur Poulain, de sorte qu'on vit bien qu'il falloit bien plus de gens qu'on ne s'étoit d'abord imaginé, pour venir à bout de cette entreprise. On écrivit donc à la Martinique, pour avoir du secours, &

comme personne ne se presenta, on crut qu'on devoit forcer les Negres libres, qui sont dans l'Isle en assez bon nombre, d'aller à cette expedition, mais ils le refusèrent absolument, & on ne se crut pas en état ou en pouvoir de les y contraindre; cependant le flux de sang se mit parmi nos gens, & obligea le Sieur du Bucq de faire rembarquer son monde, & de s'en revenir. Heureux encore si cette entreprise mal concertée n'attire pas une guerre avec ces Negres longue, & cruelle, & qui peut-être très-pernicieuse à la Colonie de la Grenade, & encore plus à celle que l'on recommande d'établir à Sainte Aloufie.

Il est certain, que si les Sauvages avoient pris les armes contre les Negres, ceux-ci étoient perdus sans ressource; parce que les Caraïbes mêlez avec quelques François les auroient attaquez par les montagnes, auroient enlevé les femmes & les enfans qui y étoient retirez, & obligé les hommes à quitter le centre de l'Isle & les hauteurs dont on se seroit d'abord emparé, ce qui les auroit mis entre les deux armées, & obligé de se rendre, ou de se faire tous égorger. Ce qui s'est passé en cette occasion apprendra à nos François à ne pas faire de pareilles tentatives, sans prendre mieux leurs mesures, & sans avoir assez de gens pour se pouvoir passer des Caraïbes.

A peine nôtre Barque fut mouillée, qu'elle fut remplie de Caraïbes & de Negres, qui venoient nous voir, & nous demander de l'Eau-de-vie. Tous ces Messieurs étoient rocoüez, c'est-à-dire, peints de rouge, avec une petite bande de toile sur leurs parties du moins la plupart. Cet habillement uniforme n'empêche pas qu'on ne distingue aisément les Caraïbes des Negres, ces derniers ont les cheveux crépus & fins comme de la laine, au lieu que les Caraïbes les

1700. ont noirs, longs, droits, & fort gros; mais quand cette marque manqueroit comme il arriveroit s'ils avoient tous la tête rasée, il seroit encore très-facile de les connoître à leurs airs de tête, à leurs yeux, leurs bouches, & leur corpulence, étant très-differens les uns des autres par tous ces endroits-là.

*Le Pere
le Breton
Jesuite
Mission-
naire à
S. Vin-
cent.*

Je descendis à terre pour voir le Pere le Breton Jesuite, qui y fait la Mission depuis bien des années, & bien inutilement. Il étoit seul alors, c'est-à-dire, qu'il n'avoit point de Religieux avec lui: car d'ordinaire il y a un Frere Coadjuteur. Il n'avoit pour compagnie qu'un François, & deux jeunes Negres pour le servir, toujours à la veille d'être massacré par les Caraïbes, comme l'ont été plusieurs autres de ses Confreres, quand les Sauvages sont yvres, ou qu'ils s'imaginent que c'est la demeure d'un Missionnaire parmi eux qui les rend malades, ou qui empêche qu'ils ne soient heureux à la chasse ou à la pêche. Je passai trois ou quatre heures avec lui; on déchargea pendant ce tems-là quelques provisions que ses Superieurs lui envoient, qu'il faut qu'il cache avec soin pour les dérober à la connoissance des Sauvages, qui sont importuns jusqu'à l'excès, pour avoir ce qu'ils sçavent être chez leur pere, sur tout quand c'est du vin ou de l'eau-de-vie. Tout le progrès que les Missionnaires ont fait jusqu'à présent chez ces Sauvages a été de baptiser quelques enfans, qui étoient à l'article de la mort: car pour les adultes on y a été trompé tant de fois qu'on ne s'y fie plus, à moins qu'ils ne soient prêts à rendre les derniers sôûpirs, & que l'on ait des raisons très-fortes pour être persuadé que c'est avec sincerité qu'ils demandent le Baptême. Ce bon Pere eût bien voulu que je lui eusse tenu compagnie pendant quelques jours: car en ve-

rité, sa vie étoit bien triste, bien dure, & plus digne d'admiration, que d'imitation. C'étoit un homme d'esprit, habile dans les Mathematiques, extrêmement pieux, & fort zélé pour la gloire de Dieu, & le salut de ces pauvres Barbares. Je m'embarquai sur les sept heures du soir, il vint me conduire à bord, où je lui donnai à sôûper, nous mîmes à la voile environ à minuit.

On compte dix lieues de l'endroit où nous avions mouillé à la Basseterre de S. Vincent à la riviere des Roseaux, qui est environ au milieu de la Basseterre de l'Isle de S. Aloufie. Nous y mouillâmes sur les cinq heures du matin. Quoique cette Isle ne soit pas habitée par des Caraïbes, elle n'a pas l'air moins sauvage. Elle n'avoit alors pour Habitans que des gens de la Martinique, qui y venoient faire des canots, des madriers & planches d'acajou, & des bois de charpente. Les Bourgeois ou Propriétaires de nôtre Barque y avoient un Atelier de quelques Charpentiers & Scieurs de long; c'étoit pour leurs porter des provisions que nous y étions venus, & pour prendre en même-tems les bois qui se trouveroient prêts à être embarquez.

Cette Isle avoit été habitée par les François des l'année 1640. M. du Parquet Seigneur & Propriétaire de la Martinique en prit possession vers la fin de cette année, comme d'une terre inhabitée, qui par conséquent étoit au premier occupant. Les Sauvages de Saint Vincent, & des autres Isles n'y venoient que dans les tems de la ponte des tortuës, & n'y avoient ni Caribets, ni défrichez. Il n'y mit d'abord que quarante hommes sous la conduite du Sieur de Roussellan Officier de valeur, & de conduite, qui avoit donné son nom à la riviere qui passe au Fort S. Pierre, à cause que son Habitation étoit sur cette riviere. Il

avoit

*Etablis-
sement
des Fran-
çois de S.
Aloufie.*

1700. avoit épousé une femme Caraïbe, ce qui le faisoit aimer des Sauvages, qui le regardoient presque comme un de leurs compatriotes. La bonne intelligence qui étoit entr'eux & le Sieur de Roussélan n'empêcha pas M. du Parquet de prendre les précautions nécessaires pour empêcher la nouvelle Colonie d'être insultée, & peut-être détruite par ces Barbares, qui étant d'une humeur extrêmement changeante, & ne voyant qu'avec dépit l'établissement des François dans leur pais, avoient besoin d'être retenus dans le respect, & que leur bonne volonté apparente fût fixée par quelque chose qui les empêcha de mal faire. C'est pourquoi il fit construire une maison forte, environnée d'une bonne double palissade, avec un fossé; il la munit de canons, de pierres, & d'autres armes, & la mit en état de résister non-seulement aux Sauvages s'il leur prenoit fantaisie de les vouloir inquiéter, mais même aux Européens qui voudroient s'y venir établir.

Ce fut aux environs de cette maison qui étoit située auprès du petit Cul-de-Sac & de la riviere du Carenage qu'on commença un grand défriché, & qu'on planta des vivres & du tabac qui vint en perfection, & qui l'emportoient sur celui des autres Isles.

Le Sieur de Roussélan gouverna cette Colonie jusqu'en 1654. qu'il mourut, également regretté des Sauvages, qui l'aimoient, & des François qu'il avoit conduits avec beaucoup de sagesse & de douceur. M. du Parquet nomma le Sieur de la Riviere pour lui succéder. Celui-ci qui étoit riche, voulut faire une Habitation particuliere, & se confiant en la bonne volonté que les Sauvages lui témoignaient quand ils le venoient voir, il négligea les précautions qu'il devoit prendre pour sa sûreté. Il laissa un Offi-

cier avec les Soldats dans la Forteresse, & s'alla établir dans un lieu assez éloigné avec les gens qui étoient à lui. Cela facilita aux Sauvages le moyen de le surprendre dans sa maison, & de l'y massacrer avec dix de ses gens vers la fin de la même année 1654.

Le Sieur Hacquet proche parent de M. du Parquet, qui lui succéda fut tué par les mêmes Sauvages en 1656. Il eut pour successeur le Sieur de Breton Parisien, d'une très-bonne famille, & fort brave, mais qui étant venu engagé aux Isles avoit porté les livrées de M. le General: cela fit que les Soldats de sa Garnison le mépriserent, & lui qui étoit d'une humeur hautaine & fiere, les ayant maltraités, ils se revolterent, prirent les armes, & l'auroient tué, s'il ne se fut enfui & caché dans les bois, sans avoir pu tirer aucun secours des autres Habitans qui ne l'aimoient pas. Cependant les revoltez s'étant emparez d'une Barque qui étoit en Rade se sauverent chez les Espagnols, pour lui, il passa à la Martinique, & porta ses plaintes à M. du Parquet, de ce qui étoit arrivé. Ce Seigneur vit bien, que l'averfion que les Habitans & les Soldats avoient pour lui, venoit de l'état où ils l'avoient vu, de sorte que sans rechercher les Auteurs de ce soulèvement, ni ceux qui auroient pu s'y opposer, il envoya pour Commandant un Officier nommé du Coutis, auquel il donna environ quarante hommes, tant Habitans que Soldats, pour garder le Fort. Le Sieur du Coutis fut rappelé environ deux ans après, & le Sieur d'Aigremont Gentilhomme d'une naissance distinguée, & tout plein de merite & de valeur, fut nommé Gouverneur à la fin de 1657.

A peine y fut il arrivé qu'il fut attaqué par les Anglois. Ils prétendoient que cette Isle leur appartenait, parce qu'ils

1700. qu'ils disoient y avoir envoyé une Colonie en 1637. qui y avoit subsisté pendant près de dix-huit mois, mais qui avoit été entièrement massacrée par les Sauvages au commencement de 1639. ce qui selon eux n'annulloit point le droit qu'ils avoient sur cette Isle. Cette raison auroit été bonne, si la supposition avoit été véritable; mais rien n'étoit plus éloigné de la vérité. On auroit pu leur répondre qu'ils avoient trop attendu à faire valoir leur droit; & que quand même ils auroient eu une Colonie dans cette Isle, ils étoient censés l'avoir abandonnée tout-à-fait, puisqu'ils avoient négligé pendant vingt-ans d'y envoyer du monde, ou qu'ayant sçu & vu que Mr. du Parquet s'y étoit établi, ils n'avoient fait aucune démarche pour s'y opposer, ni aucun acte sur les lieux ou en Europe, pour conserver leur prétendu droit. Que diroient-ils si les François alloient les chasser à présent de Madagascar où ils se sont établis depuis peu d'années? N'auroient-ils pas lieu de dire que les François ont renoncé au droit incontestable qu'ils ont sur cette Isle, par l'abandon qu'ils en ont fait depuis tant d'années? Cette raison ne laisseroit pas d'avoir quelque apparence, au lieu qu'il n'y en a aucune dans le prétexte qu'ils eurent de vouloir s'emparer de S. Aloufie. Voici le fait dans la plus exacte vérité.

Il est constant qu'avant l'année 1640. ni les François, ni les Anglois n'avoient pas songé à s'établir à S. Aloufie: les uns & les autres n'étoient gueres en état de songer à s'étendre hors des Isles qu'ils habitoient, ayant tous assez de peine à s'y maintenir, & à se soutenir contre les fréquentes attaques des Caraïbes qui mettoient tout en usage pour les faire périr, ou les chasser de leur Païs. Ils alloient librement les uns & les autres, c'est-à-di-

re, les François & les Anglois, à S. Aloufie, comme en une Isle qui n'avoit point de Maître, pour tourner des Tortues dans le temps de la ponte, & pour y faire des Canots, sans que pas une des deux Nations y eût ni Gouverneur, ni Forteresse, ni Colonie établie.

Il arriva en 1639. qu'un Navire Anglois ayant mouillé sous la Dominique avec Pavillon François, attira dans son bord par cette feinte plusieurs Caraïbes, qui étant en paix avec nous, ne firent point difficulté d'y entrer, & d'y porter des fruits, comme ils avoient accoutumé de faire, quand ils nous trouvoient sur leurs côtes. Mais les Anglois ayant voulu enlever ceux qui étoient dans leur Navire, tous se jetterent à la mer, & se sauverent, excepté deux que ces Anglois mirent aux fers, & qu'ils vendirent ensuite comme esclaves. Les Caraïbes irrités de cette perfidie, s'assemblèrent en grand nombre, surprirent & massacrèrent des Anglois à la Barbade, à Antigua où ils commençoient à s'établir, & en d'autres endroits; & s'étant séparés après leur expedition, ceux de S. Vincent passèrent à S. Aloufie en s'en retournant chez eux, & trouvant quelques Anglois occupés à la pêche de la Tortue, ils les massacrèrent, comme ils avoient fait dans les autres endroits, & pour la même raison, sans faire le moindre tort aux François qui étoient au même lieu. Voilà le fait dans toute sa vérité, & on défie les Anglois de rien prouver au contraire. On laisse à présent au jugement des personnes désintéressées à décider si les Anglois avoient quelque droit sur cette Isle.

Ce fut pourtant sous le prétexte frivole de cette prétendue possession, qu'ils firent un Armement considérable, & qu'ils vinrent attaquer le Sieur d'Aigremont. Quoique ce Gouverneur, qui n'a-

1700. voit pas lieu de craindre cette attaque inopinée, eût été surpris, il ne se perdit pas pour cela. Il rassembla au plus vite ses Habitans & ses Soldats, se presenta au bord de la mer, & empêcha pendant un temps considerable la descente des Anglois. Enfin forcé par le grand nombre, il se retira dans son Fort avec une partie de son monde, laissant l'autre au dehors sous la conduite d'un de ses Officiers, pour harceler les ennemis. Il fut assiégué dans les formes; les ennemis aiant fait mettre du canon à terre, & fait brèche, donnerent plusieurs assauts où ils perdirent beaucoup de monde, au dernier desquels le Sieur d'Aigremont qui les avoit repoussez avec une extrême vigueur, aiant fait une sortie, & aiant été secondé par ceux de ses gens qui étoient demeurez hors de la Forteresse, ils tomberent tous ensemble sur les Anglois d'une maniere si vive, qu'ils les défirent à plate coûture, & obligerent ceux qui échaperent, à se rembarquer comme ils purent, sans armes, laissant leurs canons, leurs munitions, leurs blessés, & quelques prisonniers à la merci des François.

*Ils sont
défaits
entiers-
ment.*

C'est l'unique tentative que les Anglois ont faite pour s'établir dans cette Isle pendant que Mr. du Parquet a été vivant. Le Sieur d'Aigremont la gouverna en paix, & eut le plaisir de voir sa Colonie s'augmenter considerablement; mais il tomba à la fin dans le même inconvenient que ses prédecesseurs: il permit aux Caraïbes d'entrer chez lui librement, il alloit même à la chasse avec eux: ils prirent ce temps pour l'assassiner, un d'eux lui aiant donné un coup de couteau dans la poitrine. Ce malheur arriva en 1660. deux ans après la mort de Mr. du Parquet.

Mr. de Vauderoque oncle & tuteur des enfans de Mr. du Parquet, nomma
Tom. II.

1700. pour Gouverneur de S. Alouise de Sieur de Lalande, qui y étant mort de maladie cinq ou six mois après y être arrivé, il eut pour successeur le Sieur Bonnard frere de Madame du Parquet. Celui-ci ne permit plus aux Sauvages de mettre le pied dans son Isle, & évita ainsi les malheurs qui étoient arrivez à ses prédecesseurs. Il gouverna la Colonie jusques sur la fin du mois d'Avril 1664. que les Anglois firent un corps de quatorze à quinze cent hommes, auxquels se joignirent six cent Sauvages commandez par un nommé Ouvernard mulâtre, ou pour parler plus juste, metif d'un Gouverneur Anglois de S. Christophle, & d'une Indienne de la Dominique, dont j'ai parlé dans un autre endroit, qu'on appelle encore aujourd'hui Madame Ouvernard. Ces troupes ayant fait leur débarquement sans trouver de resistance, environnerent le Fort, & sommerent le Sieur Bonnard de se rendre, ce qu'il fit aussi-tôt fort lâchement. Les Anglois retinrent contre la Capitulation le canon, les armes, le bagage, & les ornemens de l'Eglise qu'ils devoient rendre, & renvoyerent le sieur Bonnard & ses Soldats à la Martinique, où on lui fit son procès.

Comme cette action s'est passée en pleine paix, le Gouverneur General des Isles Angloises desavoüa le Colonel qui avoit fait cette entreprise, lequel bien loin de se servir de la pretendue possession où ils disoient avoir été de cette Isle avant 1640. ne fondoit le droit qu'il y pretendoit avoir, que sur l'achat qu'il avoit fait de cette Isle l'année precedente des Sauvages par l'entremise d'Ouvernard. On voit assez par cette conduite le peu de droit que les Anglois ont, ou ont jamais eu sur cette Isle. Ils en furent chassés en 1666. & depuis ce temps-là ils n'ont fait aucune tentative pour y rentrer.

La Compagnie de 1664. qu'on nomme
V me

1700. me ainsi pour la distinguer de la première qui a peuplé les Isles en 1627. & 1632. & qui les vendit ensuite aux particuliers qui en devinrent les Seigneurs propriétaires jusqu'en 1664. qu'ils furent contraints de vendre leurs Seigneuries à cette dernière Compagnie; quoiqu'elle se trouvât dépourvue de cette Isle lorsqu'elle prit possession des Seigneuries qu'elle avoit achetées des héritiers de Mr. du Parquet, elle a toujours nommé des Gouverneurs à S. Aloufie jusqu'en l'an 1674. que le Roi la rembourfa, & se mit en possession des Isles, & les fit gouverner par des Généraux & Intendants, comme elles sont encore aujourd'hui. Mais la décadence des affaires de la Compagnie attira avec elle celle de la Colonie de S. Aloufie, qu'on avoit encore relevée depuis l'expulsion des Anglois, parce que n'étant pas secourue, & ne faisant aucun commerce pendant les longues guerres de 1672. & 1688. tous les Habitans se retirèrent les uns après les autres à la Martinique, la Guadeloupe, & autres Isles plus fortes & plus capables de les mettre à couvert des pillages des ennemis; de sorte que quand j'y passai en 1700. il n'y avoit, comme je l'ai dit au commencement de ce Chapitre, que des Ouvriers en bois qui venoient de la Martinique y faire des bois de charpente & des canots, sans aucuns autres Habitans de quelque Nation ou couleur que l'on puisse s'imaginer. Elle a été depuis ce temps là le refuge des Soldats & des Matelots défectueux: ils y trouvoient abondamment de quoi vivre, & une sûreté très-grande pour ne pas tomber entre les mains de ceux qu'on auroit envoyez pour les prendre, parce qu'il y a des réduits naturels sur des croupes de mornes escarpées, où dix hommes en assommeront dix mille, seulement en faisant rouler sur eux des pierres ou des tronçons de bois. On a recommen-

*Change-
mens ar-
rivez
dans cet-
te Colo-
nie.*

cé depuis quelques mois à repeupler cette Isle, & il n'y a point de doute qu'elle ne devienne une florissante Colonie, si on y envoie les secours nécessaires, & si on a soin d'y mettre pour Gouverneurs des personnes sages, peu ou point intéressées, s'il est possible, & qui aient de la piété, de la douceur, & de la fermeté autant qu'il est nécessaire pour établir & maintenir le bon ordre, sans trop faire sentir la pesanteur du joug à des gens qui pour l'ordinaire ne vont dans ces endroits-là, que pour goûter un peu le plaisir de la liberté.

Rien ne me convioit à descendre à terre: cependant ayant appris par ceux qui vinrent à bord, qu'on ne pouvoit pas achever dans la journée de charger le bois que nous devions prendre, je pris le parti d'aller me promener, & de chasser chemin faisant, autant que l'épaisseur des haliers dont les bords de la mer sont couverts, me le pouvoit permettre.

Quoique cet endroit, c'est-à-dire, la rivière aux Roseaux, devant laquelle nous étions mouillés, paroisse fort haché, il ne laisse pas d'y avoir des fonds d'une étendue considérable, dont la plupart qui ont déjà été défrichés, se sont couverts de nouveaux arbres, qui par leur hauteur & leur grosseur marquent la bonté du terrain. J'arrivai en suivant un petit sentier aux Ajoupas de nos Ouvriers: j'avois tué quelques perdrix & des periques, & je trouvai d'assez bonnes provisions de cochon maron boucané, & de ramiers, pour ne pas apprehender de mourir de faim; de sorte que j'envoyai chercher mon hamac avec du biscuit, du vin & de l'eau-de-vie, résolu de passer la nuit avec nos gens. Ils travaillèrent jusques bien avant dans la nuit à transporter au bord de la mer des madriers de bois d'Acajou, & autres bois que l'on embarquoit aussi-tôt avec

1700. d'autant plus de diligence, que nous étions encore dans la saison des ouragans, où tout est à craindre. Il est vrai que nôtre Barque eût pû se retirer dans le cul-de-sac; mais ce retardement ne convenoit ni aux affaires des Marchands, ni aux miennes, qui avois des raisons pressantes de m'en retourner à la Guadeloupe. A la fin nous soupâmes tous ensemble. Après la Priere chacun se mit dans son hamac, & on s'endormit les uns après les autres en causant. Dès le point du jour on recommença à porter du bois: je dis mon Office, & puis je fus me promener en chassant: nous dînâmes au bord de la mer avec le Maître du Barque, & sur le soir on acheva de charger tous le bois qui étoit prêt. Nous soupâmes à terre, après quoi je m'embarquai; & après quelques heures de repos nous mîmes à la voile environ sur les trois heures du matin le Mardi 27 Septembre. Nous côtoïâmes l'Isle jusqu'à la pointe des Salines, où nous trouvâmes

des vents de Sud-Est qui nous portèrent presque vent arriere jusqu'aux Ance d'Arlet de la Martinique, que nous dépassâmes pendant la nuit. Le calme nous prit par le travers du Fort Royal, & fut cause que nous n'arrivâmes que le Mercredi 28. sur les dix-heures du soir, le vingt-septième jour de mon départ.

Nôtre Superieur General se leva aussitôt qu'il m'entendit: nos Peres en firent de même, & tous me témoignèrent beaucoup de joye de mon retour, & de la maniere dont je m'étois acquitté de ma commission, dont je leur rendis compte en soupant. Le Superieur General me dit le lendemain qu'il falloit travailler à mettre nôtre terrain de la Grenade en valeur: nous en fîmes le projet, & je pense que sans le voyage qu'il fut obligé de faire en Europe, & la guerre de 1702. qui survint, que cela auroit été executé, & que j'aurois encore été chargé de cette corvée.

C H A P I T R E XXII.

L'Auteur retourne à la Guadeloupe. Procès intenté à leur Mission par l'Abbé du Lion.

UE partis de la Martinique le Lundi 3. Octobre sur les neuf heures du soir. Nous eûmes un vent à souhait jusques par le travers de la grande Savanne de la Dominique qu'il se mit au Nord-Ouest tellement forcé, que nous crûmes que c'étoit le prélude d'un ouragan; nous n'en eûmes pourtant que la peur: il baissa en moins de trois heures, & nous laissa achever assez tranquillement ce qui nous restoit de chemin à faire. Nous mouillâmes le Mercredi sur les onze heures du matin. J'allai aussitôt saluer M. Auger nôtre Gouverneur, qui me retint à dîner; & puis me donna un cheval & un Negre pour aller chez nous.

Je trouvai le Pere Imbert, Superieur de nôtre Mission, fort embarrassé d'un procès qui lui avoit été suscité par un Prêtre nommé l'Abbé du Lion.

Cet Abbé, nôtre proche & incommode voisin, étoit fils de Mr. du Lion ci-devant Gouverneur de la Guadeloupe. On ne peut pas nier que du côté de son pere il ne fut homme de qualité; car j'ai entendu dire à plusieurs personnes désintéressées, que la Maison du Lion étoit une famille considerable du Pais de Caux en Normandie. On disoit que sa mere étoit fille d'un Marchand de Langres, que M. du Lion avoit épousée par amourette: il est certain qu'elle avoit été très-belle. L'Abbé dont il est

*Procès
de l'Abbé
du
Lion.*

1700. question, fut envoyé en Normandie pour y étudier, & s'y façonner aux Us & Coutumes du Pais, en quoi il fit des progrès considérables. Il fut pourvu d'une bonne Cure en ce Pais-là; mais s'étant brouillé avec l'Archevêque de Rouen pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, il avoit été obligé de se démettre de son Benefice, sans pouvoir se réserver une pension, quoiqu'il en eût un assez grand besoin. Il fallut après cette perte revenir à la Guadeloupe pour discuter ses biens avec les enfans du second lit de sa mere qui s'étoit remariée avec le Major de l'Isle nommé du Cler, sans se souvenir qu'elle étoit veuve du Gouverneur.

Nôtre Abbé tout en arrivant aux Isles avoit acheté une Habitation à la Cabesterre; & quoiqu'il ne l'eût pas payée, il l'avoit échangée du consentement du vendeur, avec un de nos voisins nommé Lefevre d'Ambrié, qui étoit placé justement entre nos deux Habitations. Cette Terre étoit petite, & l'Abbé qui avoit de vastes desseins, l'élargissoit autant qu'il pouvoit, aux dépens de ceux qui se trouvoient à sa portée. Mon prédécesseur avoit été assez bon pour souffrir plusieurs choses de cet homme; & même pour conserver la paix, ou pour gagner ses bonnes grâces, il avoit comme abandonné une grande piece de cannes où les bestiaux de l'Abbé venoient paître tranquillement. Dès que je fus en charge, & que j'eus visité les bornes de nos terres pour les mettre toutes en valeur, je le fis prier de retirer ses bestiaux de dessus nos terres. Il répondit que les terres où ses bestiaux alloient paître, lui appartenoient. Je presentai une Requête au Juge, afin de faire arpenter le terrain selon les titres de chacun. Le Juge la répondit, & ordonna à l'Arpenteur Juré de se transporter dans trois jours sur les

lieux pour reconnoître les anciennes bornes, & mettre les parties en possession de ce qui leur appartenoit, ce que je ne manquai pas de faire signifier à l'Abbé, qui croyant avoir trouvé une belle occasion de montrer ce qu'il avoit appris en Normandie, me fit signifier une protestation de nullité de tout ce qui pourroit être fait au préjudice de ses droits, jusqu'à ce qu'il eût recouvré tous les titres de la Terre qu'il avoit achetée. Je vis que ce commencement de chicanne nous meneroit loin; c'est pourquoi je m'adressai à l'Intendant. Je joignis à ma Requête une copie collationnée du Contrat d'achat de la Terre que possédoit l'Abbé du Lion, avec les derniers arpentages de nos terres & de celles de nos voisins. L'Intendant ordonna que trois jours après la signification de son Ordonnance, l'Arpenteur Juré se transporterait sur les lieux, procéderait à la reconnoissance des bornes, tant en présence, qu'absence, & que le Juge Royal qui y seroit présent comme délégué, mettroit chacune des Parties en possession de ce qui leur appartenoit. Cela fut exécuté, & fâcha beaucoup l'Abbé contre moi. Je fis planter aussi-tôt du manioc & du mil dans nôtre terrain qui étoit voisin du sien, & j'allai le prier de faire garder ses bestiaux. Il négligea de le faire: ses bestiaux revinrent & nous firent du dommage: je les fis prendre deux & trois fois, & les lui renvoyai honnêtement: mais à la quatrième je les fis sequestrer, & il fallut pour les avoir m'envoyer un billet à raison de cent livres de sucre pour chaque bête, outre les frais de la prise & du sequestre. Malgré tout cela ses bestiaux revenant toujours, parce qu'ils étoient en trop grand nombre pour pouvoir subsister chez leur Maître, je pris le parti de les faire éclaircir, & de les payer suivant l'Ordonnance, qui dé-

1700. défend de tuer les gros bestiaux que l'on trouve en dommage; ce que je faisois sans bourse délier, avec les billets du Seigneur Abbé. A la fin il se lassâ: il fit garder ses bestiaux, dont le petit nombre rendoit la garde plus facile, & il ne tint pas à moi que nous ne fussions bons amis; car nous nous vîmes plusieurs fois; & sans trois ou quatre incidens qui troublerent nôtre bonne intelligence, je croi que nous aurions bien vécu ensemble.

Par malheur nos deux Negres Charrons s'en allerent Marons, & je sçûs qu'ils se retiroient chez nôtre Abbé, où pour ne pas oublier leur métier, ils faisoient des rouies pour les cabriolets ou charettes. J'obtins un ordre du Gouverneur & main forte pour les aller prendre. Quelques Habitans qui étoient dans le même cas, se joignirent au Rafineur que j'envoyai avec l'Officier de Milice, & les Habitans commandez pour cette expedition, & on prit dix-sept Negres Marons, du nombre desquels étoient les deux que je cherchois. Les Habitans & moi nous contentâmes d'avoir nos esclaves: mais il s'en trouva sept qui appartenoient au sieur Pasquier, alors Commiss principal, ou Directeur de la Compagnie de Senegal, & à present Conseiller au Conseil Superieur de la Guadeloupe, homme terrible en matiere d'interêt, & qui, quoique né au milieu de Paris, Ville, comme tout le monde sçait, des plus simples & des plus commodes, pouvoit prêter le collet au plus habile Praticien Normand, celui-ci ne fut pas si complaisant que moi. Il presenta Requête au Juge, & fit interroger ses Negres qui étoient en prison, & fit informer contre l'Abbé du Lion, contre lequel il demanda que l'Ordonnance du Roi fût executée, & qu'outre l'amende il fût condamné à lui payer une pistole par jour pour chaque Negre depuis le jour

qu'il avoit déclaré leur fuite au Greffe, 1700. jusqu'à celui qu'ils lui seroient remis. Cette affaire suffisoit pour ruiner de fond en comble l'Abbé, s'il avoit été ruinable, car la pretention seule de Pasquier alloit à plus de trois mille pistoles, & les autres propriétaires des Negres pris chez lui n'auroient pas manqué de demander un pareil dédommagement. L'Abbé se défendoit, & Pasquier lui laissoit le champ libre, parce que ses Negres qui étoient toujours en prison, étoient aux frais de l'Abbé, & les pistoles par jour couroient toujours. A la fin des personnes d'autorité s'en mêlerent, & obtinrent après beaucoup de difficultez que Pasquier reprendroit ses Negres sans attendre la décision du proces, & que l'Abbé du Lion en seroit caution jusqu'à ce tems-là. La guerre étant survenuë, & les Anglois ayant fait une irruption à la Guadeloupe avant la fin du proces, les procédures furent suspendues, & le Donjon du Fort ayant été brûlé avec tous les papiers du Greffe qu'on y avoit retirez, l'Abbé du Lion auroit eu sujet de se réjouir de ce malheur, qui le devoit empêcher de subir une Sentence ruineuse & infamante, si la prévoyance de Pasquier ne l'avoit porté à se faire expedier des doubles en bonne forme de toute la procedure, dont il s'est servi dans la suite, mais dont je ne me suis pas mis en peine de sçavoir le succès, parce que je quittai la Guadeloupe peu de tems après que les Anglois se furent retirez.

On voit assez par ces différentes affaires, & par celle de la Poterie, qu'il vouloit établir, dont j'ai parlé dans un autre endroit, qu'il n'étoit guères de nos amis: il crut avoir trouvé l'occasion de se venger, en nous intentant un proces au sujet d'un *Te Deum*, que feu M. du Lion son pere avoit fondé dans nôtre Eglise, pour perpetuer la memoire & les

1700. actions de graces de la Victoire qu'il avoit remportée sur les Anglois échouiez aux Saintes après l'ouragan, qui fit périr leur Flotte en 1666.

Cette Fondation dont le Fond n'étoit que de deux mille livres de Sucre, faisant cent livres de Sucre de rente, fut employée par le Fondateur à l'achat d'un petit Magasin dans le Bourg S. Louïs; mais il y avoit bien des années que la riviere avoit emporté ce Magasin avec le reste du Bourg, de sorte que l'obligation du *Te Deum* cessoit de plein droit, puisqu'il n'y avoit plus de rente. Cependant nos Peres ne laissoient pas de le chanter par dévotion, mais ils se dispensoient d'y inviter ceux de la famille du Fondateur, comme ils faisoient auparavant, quoique ce fût par pure honnêteté, & sans aucune obligation.

L'Abbé crut avoir un beau champ de nous chagriner, d'autant plus que j'étois absent, & que le Pere Imbert notre Superieur n'étoit pas homme d'affaire. Il presenta donc une longue Requête, dans laquelle il se servit de quantité d'expressions peu convenables à lui & à nous, le Superieur de notre Mission à qui elle fut signifiée, l'envoya aussitôt à un nommé Bouté Procureur, qui avoit occupé quelquefois pour nous, j'arrivai sur ces entrefaites, j'envoyai chercher le Procureur & la Requête, & au lieu de répondre au principal, on s'inscrivit en faux contre les qualitez que l'Abbé du Lion y prenoit, les voici.

Supplie humblement Messire Claude, Charles, Albert, Jean-Baptiste, Cesar. Antoine, du Lion de Lion, Chevalier, Prêtre, Bachelier en Theologie, Seigneur de Poinsson, Poinssonnet, & autres lieux, & Abbé du Lion.

Quoique ces qualitez paroissent un peu longues, ce n'étoit encore que celles des jours ouvriers: car quand c'étoit un

1700. Contrat, ou quelque autre piece de consequence, on avoit aussitôt fait d'écrire les Litanies des Saints que ses noms de Baptêmes: & ceux de ses Terres & Seigneuries imaginaires étoient encore en plus grand nombre. L'Abbé du Lion fut étrangement surpris de cette procedure, il ne s'y attendoit nullement; il crut que le meilleur parti étoit de porter ses plaintes au Gouverneur, de l'insulter qu'il prétendoit qu'on lui faisoit, mais il ne sçavoit pas qu'on avoit pris les devans, & que le Gouverneur étoit ravi de voir mortifier sa vanité. De sorte que notre Procureur ne laissa pas d'aller son chemin, & de faire signifier ses moyens de faux, qui étoient 1. Que dans l'extrait Baptistaire de l'Abbé du Lion, il se nommoit simplement Claude-Jean-Baptiste, & qu'il importoit de sçavoir contre qui nous avions à faire pour pouvoir agir contre une personne réellement existente, & non contre un fantôme habillé de tant de noms, sujet par conséquent à être désavoué. 2. Que feu M. du Lion son pere ne prenoit point le surnom de du Lion de Lion, & que même il ne le pouvoit pas prendre, ne jouissant point du privilege de certains Religieux auxquels on pourroit appliquer ce que le Prophete Roïal a dit bien des siècles avant qu'ils vinsent au monde: *Accipiant in vanitate civitates suas*; & d'ailleurs n'étant pas né à Lion. 3. Que la qualité de Chevalier ne s'accordoit point chez lui avec celle de Prêtre, parce que quoiqu'il fût gentilhomme, il n'étoit point Chevalier de Malte, & ne le pouvoit être, comme il sçavoit très-bien, & qu'à l'égard de la qualité de Chevalier Banneret, que prennent les Seigneurs titrez, & qui peuvent lever Bannieres sur leurs Sujets, il étoit constant que son pere ne l'avoit jamais prise. 4. Qu'il étoit absolument faux qu'il fût Bache-

1700. Bachelier en Theologie, puisqu'il confessoit par le procès qu'il avoit eu avec les enfans du second lit de sa mere, qu'il avoit fait toutes ses études à Roüen, & non autre part, où tout le monde sçait qu'il n'y a point d'Université qui puisse donner ce grade. 5. Que les qualitez des Seigneuries de Poinssón, Poinssonnet, & autres lieux, n'avoient jamais été prises par feu M. du Lion son pere, ce qui étoit un grand préjugé contre lui, & enfin qu'il étoit absolument faux qu'il fût Abbé du Lion, c'est-à-dire, titulaire d'une Abbaye, qui porte ce nom, puisqu'il ne s'en trouvoit aucune de ce nom dans toute la France, ni dans tout

le reste du monde Chrétien.

La signification qu'on lui fit de ces Moyens de faux le pensa désespérer, mais comme l'affaire étoit sans remede, & que nôtre Procureur prétendoit lui faire rayer ses qualitez, il eut recours au Gouverneur, & le pria d'accommoder cette affaire. Nous y donnâmes les mains aussitôt. L'Abbé se désista des fins de sa Requête, & promit de ne nous inquiéter jamais au sujet du *Te Deum*, & nous consentîmes de le laisser jouir paisiblement & tranquillement de tous ses noms, titres & qualitez, excepté dans les procès qu'il pourroit avoir avec nous.

1700.

C H A P I T R E XXIII.

D U T A B A C.

LE Tabac est une plante originaire de l'Amerique, & qui lui est tellement propre, que quelque soin qu'on ait pris en la cultivant dans les autres parties du monde où l'on a porté sa graine, on n'a jamais pû y en élever qui approchât de celui qui croît dans le monde nouveau.

Il ne paroît pas que les Espagnols en aient trouvé l'usage établi dans les grandes Isles, c'est-à-dire, à Saint Dominique, Couve & la Jamaïque, où ils s'arrêterent dans les commencemens de leurs découvertes. Ce ne fut que vers l'an 1520. qu'ils trouverent cette plante dans le Jucatan, Province de la terre ferme. Ils lui donnerent le nom de *Tabacco*, dont on a fait celui de Tabac, parce que cette plante croissoit à merveille, & qu'on en cultivoit une très-grande quantité aux environs de la Ville de Tabasco; & assurément elle meritoit bien de porter le nom du país où l'on en avoit fait la premiere découverte, & où les Espagnols commencerent à s'en servir à l'imitation des Indiens.

M. Pourchot dans sa Philosophie s'est

trompé, quand il a dit, que les Portugais ont apporté le Tabac en Europe de l'Isle de Tabaco. Cette Isle qui est une des Antilles n'a jamais été en leur pouvoir, & n'avoit jamais été habitée, ni cultivée avant l'an 1632. qu'une Compagnie d'Hollandois ou Flestringois y établit une Colonie, qui la nomma la nouvelle Ovacre, près d'un siecle après que le tabac a été connu en Europe. Cette Colonie a été détruite en 1678. par M. le Maréchal d'Etrées, & depuis ce tems-là l'Isle est demeurée déserte.

Erreur
de M.
Pour-
chot.

Le tabac a été en usage en Espagne, & en Portugal bien des années avant d'être apporté en France. Jean Nicot Maître des Requêtes, Ambassadeur de François II. auprès de Sebastien Roi de Portugal l'apporta en France en 1560. & le presenta à la Reine Catherine de Medicis, & au Grand Prieur. Cette Princeesse & ce Seigneur lui donnerent chacun leur nom, pour le mettre en vogue, soit qu'ils y eussent reconnu quelque vertu particuliere, soit qu'ils voulussent se faire un honneur dans le monde en y introduisant une nouveauté, & quoique ce

fût

Origine
du Ta-
bac.

1700. fût la même herbe, on ne laissa pas de la nommer tantôt l'herbe à la Reine, & tantôt l'herbe au Grand Prieur; ce qui n'empêcha pas ceux à qui l'Ambassadeur Nicot en avoit donné, de l'appeller par reconnoissance la Nicotiane.

Par qui il fut apporté en France. Ses differens noms.

Le Cardinal de Sainte Croix, qui avoit été Nonce en Portugal, & Nicolas Tornaboni qui l'avoit été en France, revenans de leurs Nonciatures l'apportèrent en Italie, elle y fut d'abord connue sous le nom d'herbe sainte, surnom que les Espagnols lui avoient donné à cause des vertus extraordinaires qu'ils publioient y avoir remarquées. Je serois pourtant assez porté à croire que les Espagnols, qui possédoient bien avant ce tems-là le Royaume de Naples, l'avoient fait connoître en Italie avant ces deux Prélats; mais comme après le mal Amériquin qu'ils avoient apporté, & dont ils avoient déjà infecté bien des pays, on craignoit tout ce qu'ils apporteroient du nouveau monde, excepté l'or & l'argent, il n'avoit pas fallu moins que le pouvoir de ces deux Prélats, pour établir l'usage d'une chose aussi nouvelle, & qui avoit déjà autant d'Adversaires que de Partisans.

Par qui il a été introduit en Italie.

C'est le mal de Naples.

Car il est bon de sçavoir, que le tabac ne fut pas également bien reçu de tout le monde. Cette plante fut comme une pomme de discorde, qui alluma une guerre très-vive entre les sçavans. Les ignorans en grand nombre y prirent parti, aussi-bien que les sçavans, & les femmes même qui ne furent pas des dernières à se déclarer pour ou contre une chose qu'elles ne connoissoient pas mieux que les affaires sérieuses, qui se passoient en ce tems-là, où elles n'avoient pris que trop de part.

Les differens en matière de Religion

On peut croire que les Medecins n'oublierent pas de faire valoir en cette occasion le droit qu'ils se font acquis de juger

de toutes choses. Quoiqu'ils n'eussent jamais vû, ni entendu parler de tabac, ils ne laisserent pas de discourir sur sa nature, ses proprietés & ses vertus, comme s'il eût été connu par toute la terre habitée dès le tems de Galien, d'Hippocrate & d'Esculape. Il est vrai, que raisonnans, comme ils faisoient, sans principes, ils ne s'accordoient presque jamais. Les uns le faisoient froid, les autres chaud. Ceux-ci le temperoient avec des drogues refrigerantes; les autres corrigeoient sa froideur avec des aromates. Mais tous s'accordoient en ce point de donner force recettes & ordonnances sur la maniere de le préparer, & d'en user selon l'âge, les forces, & le temperament des gens. Ils marquoient exactement la quantité qu'on en devoit prendre, & le tems. Tel le devoit prendre à jeun après avoir craché & mouché un certain nombre de fois: un autre ne s'en pouvoit servir qu'après avoir mangé. Celui-ci n'en devoit user que le soir, cet autre qu'à midi. On l'accommodoit, on le diversifioit en une infinité de manieres; chaque jour produisoit quelque nouvelle découverte, on le mettoit à toutes sortes de saulces, & comme assez souvent les maladies n'ont point d'autre cause qu'une imagination blessée, il est presque incroyable combien les Medecins firent de cures surprenantes sur ceux qui avoient l'imagination frappée des vertus du tabac. Cela alla si loin, qu'on fut sur le point d'abandonner tout le reste des medicamens, pour ne plus se servir que de cette plante; & je pense que cela seroit arrivé, si ceux qui par leur caractère ont droit d'imposer à tout le monde avoient été d'accord entr'eux.

1700.

Differens entre les Medecins sur le tabac.

Les Chimistes remplirent leurs alembics de tabac. On en tira de l'huile, du sel, de l'eau, des esprits, & mille autres semblables babilles que l'on employa

1700 ploya en toutes sortes de maladies, le plus souvent aux dépens de ceux qui avoient la bonté de se prêter à ces sortes d'expériences; & malgré tout ce que pouvoient dire les gens qui avoient conservé leur raison assez entiere pour ne se pas laisser prévenir pour ou contre le tabac avant que le tems ou le hazard l'eussent fait connoître plus à fond, on en fit une Medecine presque universelle.

Vertus attribuées au tabac en poudre.
 Ses cendres, à ce qu'on disoit, guérissent la gâle & le farcin. Etant pris en poudre, il guérissoit les rhumatismes, les fluxions sur les yeux, les larmes involontaires, les douleurs de tête ordinaires, les migraines, l'hidropisie, la paralysie, & generalement tous les accidens qui arrivent par l'acreté des humeurs, leur trop grande abondance, & leur extravasation hors de leurs canaux naturels. Rien n'étoit meilleur pour rendre au sang sa fluidité, regler son mouvement & sa circulation. On s'en servoit comme d'un sternutatoire infailible, pour rappeler à la vie ceux qu'une apoplexie violente, ou une l'étargie formée avoient déjà étendu dans le cercueil. C'étoit un puissant secours pour les femmes qui étoient dans les douleurs de l'accouchement. Un remede assuré contre les passions histeriques, les vapeurs, les inquiétudes, la mélancolie noire, la manie. Ceux qui en usoient n'avoient rien à craindre de l'air le plus mauvais, & le plus corrompu; la peste, la verolle, le pourpre, les maladies populaires qui se communiquent le plus aisément, n'avoient garde d'approcher d'eux. Il fortifioit la memoire, il rendoit l'imagination seconde; jamais les sçavans n'étoient plus en état de s'appliquer à l'étude des choses les plus abstraites, & les plus difficiles, que quand ils avoient le nez bien rempli de tabac.

Ceux qui en prenoient en machicatoi-

Tom. II.

re (car le tabac en poudre n'étoit pas le seul qui fût en usage) en disoient bien d'autres merveilles. Selon eux il suffisoit tout seul aux besoins les plus ordinaires, & les plus pressans des hommes; puisqu'il ôtoit le sentiment de la faim & de la soif, qu'il empêchoit la diminution des forces, & qu'il conservoit tout seul, & sans le secours d'aucune autre chose, toute la santé, & tout l'embonpoint qu'on remarquoit dans les personnes les mieux nourries.

On prétendoit avoir des experiences réitérées une infinité de fois dans presque tous les climats de la terre, qu'une demie once de tabac de 24. en 24. heures, avoit soutenu des Soldats sans boire ni manger, dans les plus rudes travaux de la guerre, non pas des journées, mais des semaines entieres, sans qu'ils eussent senti les plus legeres atteintes de la faim & de la soif, & sans que leurs forces eussent été diminuées le moins du monde.

Rien, à les entendre, n'étoit plus propre pour purger la bile, tenir le ventre libre, décharger le cerveau des serofitez qui lui sont si nuisibles, empêcher ou guérir les douleurs des dents, détourner toutes sortes de fluxions. On n'y trouvoit à redire, que la mauvaise odeur dont l'haleine de ceux qui en usoient étoit infectée, qu'il n'étoit pas possible de corriger même en se lavant la bouche avec quantité d'eau-de-vie.

Mais ceux qui en disoient le plus de bien, & qui en consommoient aussi une plus grande quantité étoient les fumeurs.

On publioit, que cette plante avoit été de tout tems en si grande veneration chez les Ameriquains, que c'étoit le parfum & l'encens le plus agreable qu'ils pussent offrir à leurs Dieux. Leurs Prêtres ne voyoient rien dans l'avenir qu'au travers d'une épaisse fumée de tabac, dont ils

1700

Vertus du tabac en machicatoire.

Vertus & prérogatives du tabac en fumée.

X

1700.

ils remplissoient le lieu où ils consultoient leurs Divinitez, & dont ils humoient une si grande quantité, qu'ils en tomboient comme yvres aux pieds des Autels, où après avoir demeuré un certain espace de tems, ils se relevoient remplis d'un entousiasme divin, & rendoient des réponses bonnes ou mauvaises mais toujours obscures & ambiguës à ceux qui les avoient consultez. Il n'y avoit pas jusqu'aux Medecins, qui ne décidoint rien sur le sort de leurs malades, qu'après s'être amplement parfumez de tabac.

Il étoit inouï qu'on eût jamais décidé aucune affaire d'Etat, que tous les Conseillers n'eussent été au moins à demi enyvrez de la fumée du tabac; coûtume qui selon quelques voyageurs modernes s'observe encore aujourd'hui chez les Indiens de l'Isthme de Darien, où dès que les anciens sont assemblez pour quelque cause que ce puisse être, avant de traiter aucune affaire, un jeune garçon se presente avec un gros bout de tabac à la bouche, dont il souffle la fumée sur le visage des assistans les uns après les autres, qui recoivent ce parfum avec tant de plaisir, que pour n'en perdre que le moins qu'il est possible, ils font de leurs mains une espece d'entonnoir, pour conduire cette fumée dans leurs narines.

Je ne finirois point, si je voulois rapporter tout ce qu'on disoit à la loüange de cette fumée. Elle réjouissoit l'esprit, elle dissipoit le chagrin, & comme elle agissoit bien plus puissamment sur le corps, que quand on prenoit le tabac de quelqu'une des autres manieres que j'ai rapportée ci-devant, on prétendoit qu'elle procuroit les mêmes avantages bien plus promptement, & bien plus sûrement.

On assûroit que l'eau de tabac mise dans les yeux aiguïsoit la vûe, la con-

servoit, la fortifioit, & qu'elle effa- 1700.
çoit les rouffeurs & autres tachés du visage.

Qu'étant prise par la bouche, elle guérissoit la courte haleine, l'asthme, la phtisie, les fièvres tierces & quartes, les rhumatismes, l'hidropisie, les douleurs du foye. Qu'elle arrêtoit le sang qui s'extravaïsoit du poulmon, qu'elle facilitoit l'accouchement. Qu'étant appliqué sur l'extrémité des doigts dépouillez de leurs ongles, elle les faisoit promptement revenir.

Si on s'en servoit en fomentation, elle guérissoit la foiblesse des nerfs, & les douleurs causées par des luxations, & des catharres frois.

L'huile de tabac mise dans les oreilles guérissoit la furdité. Appliquée sur le visage, elle en ôtoit les bourjons & les dartres. Si on en oignoit les parties affligées de goûté, ou desciairique, elle apaisoit la douleur, resolvoit l'humeur âcre qui en est la cause, ouvroit les pores, faisoit transpirer, fortifioit merveilleusement les nerfs. Elle étoit encore excellente pour les piqueures, & guérissoit toutes sortes de playes promptement, & sans supuration. En un mot, c'étoit la Medecine universelle, & c'étoit-là justement ce qui decroïtoit le tabac chez les gens qui n'étoient point préoccupez. Car on ne pouvoit pas nier que le tabac ne fût bon à bien des choses, mais qu'il fût propre à tout, c'étoit le détruire au lieu de le faire valoir. Pour moi, j'esuis persuadé que c'est un purgatif excellent, & très-prompt, & ce qui m'en a convaincu, est l'histoire que je vais rapporter.

Un des plus considerables Habitans de la Cabesterre de la Martinique, de la Paroisse de la Basse-Pointe, mariant une de ses filles à un homme de condition, crut que son Cuisinier Negre ne pour-
roit

1700. roit pas conduire les repas qui devoient accompagner un mariage de cette consequence, il fit venir le meilleur Traiteur qui fût au Fort S. Pierre, qu'il chargea de l'appareil de tous ces festins. Le Negre Cuisinier ne pût souffrir le tort qu'il prétendoit que son Maître lui faisoit en cette occasion; & pour s'en venger, il résolut de troubler toute la fête. Il glissa pour cet effet deux morceaux de tabac dans deux Coqs d'Inde, que le Traiteur mettoit en d'aube pour être servis froids à déjeuner. On les servit en effet, ils furent trouvez excellens, presque tout le monde en voulut goûter, mais il ne se passa pas un quart d'heure, que le Negre vit la réussite de son projet. Les conviez les uns après les autres commencerent à se trouver mal; ceux qui avoient pris une doze un peu trop forte de cette nouvelle Medecine vomissoient jusqu'au sang, sans compter ce qu'ils rendoient par le bas; les autres souffroient de cruelles tranchées, jusqu'à ce qu'ils fussent débouchez. En un mot, la fête fut troublée, on crut tout le monde empoisonné. Le Chirurgien de la maison envoya chercher en diligence tous ses Confreres aux environs, qui faisant l'anatomie des viandes, qui avoient été servies sur la table, trouverent enfin les deux bouts de tabacs: ce qui découvrit tout le mystere. On se hâta d'aider par des lavemens, ceux qui n'avoient que des tranchées, & par des cordiaux, ceux qui faisoient de trop grandes évacuations; les moins malades furent sur pied au bout de douze ou quinze heures, quelques autres en garderent le lit pendant deux jours. Après cela qu'on dit qu'il y a au monde un purgatif comme le tabac. Ceux qui voudront faire des Coqs d'Inde purgatifs en ont ici la recette. Je les prie seulement de se souvenir qu'il faut user avec moderation de ce

remede, parce que l'excès qu'on en feroit, pourroit avoir des suites facheuses. 1700.

Cependant malgré les avantages si considerables qu'on prétendoit avoir trouvez dans le tabac, il ne laissa pas d'être attaqué par de très-puissans adversaires. Ceux qui n'aimoient pas les nouveutez, ne pouvoient souffrir qu'on déplaçât, & qu'on rejettât comme inutilles tous les medicamens anciens, pour ne se plus servir que de cette plante. Ils revoquoient en doute ce qu'on en disoit de meilleur, & ils ne manquoient pas de raisons pour persuader que les guérisons qu'on lui attribuoit avoient d'autres causes.

Avec tout cela l'usage de cette plante ne laissa pas de s'établir plus promptement qu'on n'auroit osé se l'imaginer. De l'Amérique il se repandit jusqu'au fond des Indes Orientales, jusqu'au Japon. Il passa des Moscovites aux Tartares Orientaux: il inonda toute l'Afrique, l'Asie Mineure, la Grece, la Hongrie, la Pologne, toute l'Allemagne, les Royaumes du Nord. Jamais chose ne fut reçûe si universellement, quoiqu'elle trouvât par tout des contradictions, des empêchemens, & des oppositions, qui sembloient la devoir étouffer dans son berceau. Car il ne faut pas croire, qu'il n'y eût que des écrivains qui la combattirent avec la plume; les plus Puissans Monarques se declarerent contre elle.

Le Grand Duc de Moscovie Michel Federovits, voiant que la Capitale de ses Etats, avoit été presque entierement consummée par le feu deux ou trois fois, par l'imprudence des fumeurs, qui s'endormoient la pipe à la bouche, & mettoient le feu à des maisons, qui n'étaient que de bois, & fort pressées, exposoient tout son peuple à une ruine entiere, il
X 2 dé-

1700. défendit l'entrée & l'usage du tabac dans tous ses Etats; premierement, sous peine du fouet, qui est un châiment très-cruel en ce pais-là; ensuite sous peine d'avoir le nez coupé, & enfin de perdre la vie.

Amurath IV. Empereur des Turcs suivit cet exemple, & défendit le tabac dans tout son Empire, sous peine de la vie. Ce zélé Musulman étoit persuadé que cette plante devoit être abhorrée des véritables Mahometans autant que le vin, puisqu'elle produisoit le même effet, qui est de troubler la raison.

Le Roi de Perse Scac Sophi, fils de Mirsa, fit les mêmes défenses, & sous les mêmes peines. Ces Princes aimoient mieux se priver des gros droits qu'ils pouvoient mettre sur le tabac, que d'en laisser établir l'usage dans leurs Etats. Leurs successeurs plus interessés n'ont pas suivi leur exemple, ce qui paroît par l'incroyable consommation qui se fait de cette plante dans tous ces pais-là.

Nous ne voyons point que les Monarques d'Occident aient porté si loin la sévérité contre leurs Sujets, qui usoient du tabac. Les uns se sont contentés de le charger de droits exorbitans, leur politique a eu de bonnes raisons, pour en permettre l'entrée à ce prix-là, & en laisser établir l'usage, qui s'est à la fin changé en nécessité.

Les autres ont cru être obligés de défabuser leurs peuples des vertus qu'on supposoit dans cette plante, parce qu'ils n'en étoient point du tout persuadés.

Jacques Stuart Roi de la Grande Bretagne, successeur de la Reine Elisabeth, publia un Traité excellent qu'il avoit composé sur le tabac, dans lequel il fit voir l'inutilité de cette plante, & les accidens qui en arrivoient par le mauvais usage qu'on en faisoit.

Christian IV. Roi de Dannemarc en-

gaged Simon Paulus son Medecin, de composer un Ouvrage, contre l'usage immodéré du tabac. Il le fit, & prouva très-solidement, que ceux qui prennent du tabac en poudre en quantité, sont sujets à perdre l'odorat, & à tomber dans des accidens encore plus fâcheux; & que celui qu'on prend en fumée pénétroit le cerveau, le gâtoit, & faisoit une croute noire sous le crane, comme on l'avoit remarqué dans plusieurs têtes de fumeurs qu'on avoit ouvertes.

Et nous avons vu de nos jours des Theses de Medecine imprimées à Paris, dont la Traduction Françoisse a été dédiée à M. Fagon premier Medecin du Roi, dans lesquelles on avoit rapporté, & loué, ce qu'il y a de bon, & d'assuré dans le tabac; on combat par des raisons très-solides le trop fréquent usage qu'on en fait, & on montre les inconveniens qui en arrivent, & les dangers auxquels on s'expose, quand on en use, comme la plupart sont, sans regle, & sans discretion.

Cette These fut soutenue le 26 Mars 1699. dans les Ecoles de Medecine, par M. Claude Berger Parisien, Bachelier en Medecine, qui devoit avoir pour Président M. Fagon. La question étoit si le fréquent usage du tabac abregioit la vie. *An ex Tabaci usu frequenti vita summa brevior?* Et on concluoit fort démonstrativement, que l'usage fréquent de cette plante l'abregioit. *Ergo ex frequenti Tabaci usu vita summa brevior.* Que dire après cela, les Fermiers du Tabac n'avoient ils pas à craindre une ruine entiere? Car tout le monde veut vivre, & comment esperer une longue vie, après un arrest si solemnel. Une circonstance singuliere, qui accompagna cet acte, remit le calme chez les preneurs, & chez les vendeurs de tabac. M. Fagon n'ayant pu se trouver à cette These, chargea un autre

plusieurs
Princes
ont défendu
l'usage
du tabac

livres
publiés
contre
l'usage
du tabac

1700.

Theses
de Medecine
contre le
tabac.

1700. autre Medecin d'y presider pour lui. Celui-ci fit de son mieux, ou ne pouvoit rien ajouter à ce qu'il disoit contre le tabac, il encherissoit sur les réponses du Soutenant: jamais on n'avoit entendu des preuves si convaincantes de la mauvaise qualité du tabac. Mais son nez n'étoit pas d'accord avec sa langue: car on remarqua, que pendant tout le tems que l'acte dura, il eût toujours sa tabatiere à la main, & ne cessa pas un moment de prendre du tabac. Étoit-il bien convaincu de ce qu'il vouloit persuader aux autres? Je le laisse à penser à mes Lecteurs.

Mais que ne peut point la prévention, quand elle s'est une fois emparée de l'esprit des hommes? Elle l'emporta en effet en faveur du tabac, malgré tout ce qu'on put dire, & faire contre lui. On se porta à en prendre avec une espece de fureur, qui ne permit plus de distinguer ni les lieux, ni les tems, ni les âges, ni les sexes, ni les temperamens, ni les personnes. Tel n'en avoit jamais pris qui dans deux ou trois jours, s'en fit une habitude si forte, s'y asservit tellement, qu'il se reveilloit la nuit exprès pour en prendre, qu'il en prenoit en mangeant, en conversant, en marchant, en travaillant, en priant. On le regarda comme le lien de la société, la chose la plus nécessaire qu'il y eût au monde; que dis-je? On s'étonna comment on avoit pu vivre tant de siècles sans tabac, & on s'imagina qu'on cesseroit de vivre dès qu'on cesseroit d'en user. On poussa la chose si loin, qu'on ne pouvoit plus être un moment sans en prendre. On en prenoit jusques dans les Eglises, sans que la presence de Dieu qu'on y adore, & le Sacrifice redoutable qu'on lui offre, pussent inspirer le respect, le recueillement, & l'attention que des Chrétiens convaincus de la vérité de leur Religion, de-

voient avoir naturellement: de sorte que Urbain VIII. fut obligé pour remédier à cet abus, qui alloit jusqu'à la profanation, de publier une Bulle, par laquelle il excommunioit, *ipso facto*, tous ceux qui prendroient du tabac dans les Eglises. Si ses successeurs avoient eu le même zele, & la même vigilance, on auroit peut être entièrement extirpé cet acte d'irreligion: mais soit par negligence, soit qu'il se fussent aperçus que le mal étoit devenu plus puissant que les remedes qu'ils y pouvoient apporter, nous ne voyons point qu'aucun Pape depuis Urbain VIII. ait fait aucune démarche pour s'opposer à ce torrent d'irreverence. Il n'y a eu que Clement XI. qui défendit ces années passées par une Bulle, de prendre du tabac dans l'Eglise de Saint Pierre, sous peine d'excommunication, mais comme il n'est point parlé dans la Bulle, ni du Vestibule de cette Eglise, ni des autres Eglises, on a pris ce silence, & cette exception, pour une permission tacite, d'en prendre dans ce lieu-là, & dans les autres Eglises, & même comme une espece de revocation de la Bulle d'Urbain VIII. dont il semble qu'on restreint l'excommunication à la seule Eglise de S. Pierre.

Voilà une Histoire abrégée de la découverte, & des progrès du tabac, aussi bien que de ses proprietés, & des oppositions qu'il a eu à soutenir. Ceux qui en voudront sçavoir davantage ne manqueront pas d'Auteurs, qui leur apprendront tout ce dont ils pourront souhaiter d'être instruits, pour & contre cette plante.

Quoique je sois assez informé de la maniere dont on cultive le tabac hors de l'Amerique, j'ai cru me devoir renfermer dans la description de celui-là, aussi bien tous les autres tabacs ne sont que des plantes avortées en comparaison

1700.

Bulle de
Urbain
VIII.
contre le
tabac.Autre
Bulle de
Clement
XI.

1700. de celui de l'Amerique ; c'est donc de lui uniquement dont je vais parler.

C'est une erreur, où quelques Ecrivains sont tombez de distinguer le tabac en mâle, & femelle, & petit tabac.

On reconnoît en Amerique quatre fortes de tabac ; que l'on distingue les uns des autres, par la figure de leurs feüilles, & point du tout par leurs genres prétendus. Ils fleurissent & portent tous de la graine également bonne, pour se reproduire. Chaque espece se multiplie d'elle-même ; sans aucune alteration ou diminution, que celle qui lui peut arriver de la part du terrain où elle est semée, où transplantée.

La premiere espece est le tabac ou Petun verd, que les Habitans nomment simplement le grand Petun. Il est ainsi appelé à cause de la grandeur de ses feüilles, & de la beauté de leur coloris. Elles ont pour l'ordinaire vingt-quatre à vingt-six pouces de longueur, & depuis douze jusqu'à quatorze pouces de large. Elles sont épaisses, charnuës, cotonées, maniables, d'un très-beau verd ; mais comme elles sont délicates & remplies de beaucoup de suc, elles diminuent considerablement en sechant, ou comme on dit dans le pais, à la pente, c'est-à-dire, lorsqu'étant attachées à des perches ou gaullettes, on les expose à l'air pour les faire secher autant qu'il est nécessaire, pour les pouvoir mettre en corde, & ensuite en rouleau, ou rolle comme parlent les Habitans. Cette diminution ou déchet est causé qu'on cultive moins cette espece, que celle qu'on nomme tabac à langue.

Celui-ci à les feüilles à peu près de même longueur que le precedent ; mais elles ne passent pas sept à huit pouces de largeur. Le rapport qu'elles ont avec une langue de bœuf lui a fait donner le nom de tabac à langue. Elles sont charnuës,

épaisses, fortes, liantes, grasses, & douces au toucher ; avec cela elles sont moins remplies de suc & d'humidité que celles du grand Petun, ce qui fait qu'elles se conservent mieux, & qu'elles ne souffrent presque point de déchet ou de diminution à la pente. C'est particulièrement cette espece qu'on cultive sur tout aux Isles du Vent. C'est-à-dire, à la Martinique, la Guadeloupe, Marie Galande, Saint Christophle, les Saintes, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigue, Nieves, Monfarrat, la Dominique, Sainte Aloufie, Saint Vincent, Sainte Croix & les Vierges, que l'on appelle aussi les Antilles ou les Isles Caraïbes. Au lieu que les Isles de Portric, Saint Domingue, Couve ou Cuba, la Jamaïque, la Tortuë, l'Isle à Vache, & autres voisines sont appellées les Isles de sous le Vent. Les premieres sont à l'Est, & par conséquent au vent des autres, parce que les vents alisez qui soufflent presque toujours, viennent de la Bande de l'Est, & passent par ces premieres Isles avant d'aller rafraichir les autres.

La troisieme espece est le tabac d'Amazone, ainsi nommé, parce que sa graine a été apportée des environs de la riviere de ce nom, qui est sous la ligne, & qui separe le Bresil des terres de Cayenne. La feüille de ce tabac est aussi longue que celles des deux especes précédentes, mais elle est beaucoup plus large, & ronde à son extrémité ; ce qu'elle a encore de particulier qui la distingue des autres, est, que les petites nervûres ou côtes qui soutiennent la feüille tombent perpendiculairement sur la grosse côte du milieu, au lieu que dans les autres especes elle suivent le contour de la feüille, & vont en biaisant vers la pointe.

Les feüilles de cette espece sont fort épaisses, fort charnuës, bien nourries, & quoiqu'elles paroissent remplies de beau-

Quatre
especes
de ta-
bac.

Petun
ou tabac
verd ou
autre-
ment
grand
Petun
premiere
espece.

Tabac à
langue
seconde
espece.

1700.

Ce qui
l'on en-
tend par
les Isles
du Vent ;
ce les
Isles de
sous le
Vent.

Tabac
d'Amazone
troisieme
espece.

1700. beaucoup de suc, elles ne diminuent presque point du tout à la pente. Ce Tabac est donc d'un très-grand rapport; & assurément il pourroit passer pour le meilleur des trois especes, si on pouvoit s'en servir aussi-tôt qu'il est fait, comme on se sert des autres; mais il a une odeur si forte & si désagréable, qu'il faut y être accoutumé de longue main, pour n'être pas étourdi & provoqué au vomissement, quand on s'en sert, soit en fumée, soit en poudre, soit en machicatoire, lorsqu'il est nouveau. Ce défaut se corrige pourtant à mesure qu'il vieillit; & ceux qui en ont gardé, l'ont trouvé excellent au bout de douze ou quinze mois. Mais comme on cherche par tout, & sur tout aux Isles, un débit prompt & un profit présent, & que pour l'ordinaire les affaires des Habitans sont dans une situation à ne pouvoir pas attendre si longtemps le revenu de leur travail, ils aiment mieux se passer du profit considérable qu'ils auroient en cultivant ce Tabac, que de le laisser dans leurs Magasins le temps nécessaire pour lui faire perdre cette mauvaise qualité.

Remède à ce défaut. Je sçai pourtant par expérience que quand on le met ressuer pendant sept ou huit jours après qu'il a été à la pente le temps ordinaire pour être prêt à mettre en corde, & qu'on l'expose une seconde fois à l'air pendant un couple de jours seulement, il devient aussi doux & d'une odeur aussi agréable que celui des autres especes. C'est aux Habitans à voir si cette augmentation de travail sera suffisamment compensée par l'augmentation du profit qu'ils trouveront en le cultivant.

Tabac de Verine ne quatrième espece. La quatrième espece est celle qu'on appelle Tabac de Verine. C'est le nom d'un petit Village situé auprès de la Ville de Comana dans la Terre ferme, sur le Lac de Venezuela, d'où la graine a été ap-

portée. Ce Tabac est le plus petit de tous. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces: elles sont étroites, rudes, ridées, fort pointuës; elles ne laissent pas cependant d'être assez bien nourries & charnues; mais comme elles ont beaucoup de suc, elles décheoient ou diminuent beaucoup à la pente, & sont par conséquent d'un très-médiocre rapport.

Ce que ce Tabac a de particulier, qui le fait regarder comme le plus excellent qui soit au monde, est une odeur douce, aromatique, approchant de celle du musc qu'il a naturellement, qu'il conserve, soit qu'on le prenne en poudre, soit qu'on le fume, & qu'il communique si facilement aux autres especes qu'on mêle avec lui, que le tiers ou le quart de celui-ci suffit pour faire passer tout le reste pour Tabac de Verine. Malgré cet avantage on en cultive très-peu aux Isles du vent; & ce n'est pas la seule faute qu'on peut reprocher à nos Insulaires en matière de négligence & d'indolence sur les Manufactures de leur País.

Les fleurs de ces quatre especes de Tabac sont les mêmes quant à la forme & à la couleur. Elles ne different que par la grandeur qui est toujours proportionnée à la grandeur de la tige qui les a produites. Elles sont portées sur une queue assez forte, & sont composées de cinq feuilles, qui après avoir fait un tuyau d'environ demi pouce de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone qui renferme cinq étamines & un pistille qui en s'allongeant se change en une petite filique qui contient les graines ou semences de la plante.

Ces graines sont noires; assez fermes, de la grosseur à peu près, de la figure & de la consistance de celles du Pavot. A mesure qu'elles meurissent la fleur chan-

1700. ge, & de couleur de chair qu'elle étoit auparavant, elle devient feuille morte: elle se fanne enfin, se sèche & tombe, quand la graine est arrivée à une parfaite maturité.

Hauteur du Tabac. Si on n'avoit pas soin d'arrêter la plante, elle croitroit toujours, & durerait plusieurs années. On en a vu de cinq à six pieds de haut, & même davantage, dans nos Isles. Mais on l'arrête en coupant la tige, lorsqu'elle est arrivée à la hauteur de deux pieds ou environ, & cela pour trois raisons.

La première, parce que si on la laisse croître, elle seroit à la fin trop exposée au vent, qui pourroit la rompre, & même l'arracher.

Pourquoi on l'empêche de croître. La seconde, parce que le suc ou la sève se portant naturellement à augmenter la tige, les feuilles manqueroient à la fin de nourriture, elles seroient plus minces, plus petites, moins charnues.

La troisième, pour l'empêcher de grainer, parce que le suc & la force de la plante concourant à la conservation de l'espèce, plutôt qu'à la nourriture des feuilles, qui ne lui sont d'aucune utilité pour cela, ce seroit autant de diminué sur la nourriture dont les feuilles ont besoin pour arriver au point de perfection où elles doivent être pour faire de bonne marchandise.

On ne laisse croître que les plantes qu'on destine à fournir la graine pour l'année suivante. D'ailleurs quelle nécessité de laisser croître de ces plantes qui doivent être arrachées & replantées chaque année. Il est vrai qu'elles pourroient durer long-temps; mais leurs feuilles diminueroient chaque jour, & deviendroient à la fin tout-à-fait inutiles, & occuperoient le terrain sans rapporter de profit.

Terrain propre pour le Tabac. Le Tabac demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie,

1700. qui ne soit ni trop humide, ni trop sèche, le moins exposée qu'il est possible aux grands vents, & au trop grand Soleil. Je ne parle point du froid qui lui seroit encore plus nuisible. On ne le connoît point dans nos Isles, si ce n'est sur le sommet de quelques hautes montagnes, où il n'y a pas apparence que personne aille planter du Tabac.

Cette plante mange furieusement la terre où elle croît; & comme elle ne porte rien avec elle qui la puisse améliorer, *Qualité de la plante.* il est rare que la même terre puisse servir long-temps à la produire de la qualité qu'elle doit avoir, à moins que ce ne soit une terre très-grasse & unie, dont la pluie ne puisse pas entraîner la graisse, & bien profonde, afin qu'elle puisse fournir la substance nécessaire à entretenir une plante aussi dévorante. C'est par cette raison que les terres neuves lui sont infiniment plus propres que celles qui ont déjà servi, & que les terrains qui sont en côtières sont bien-tôt épuisés, & ne peuvent fournir que trois ou quatre levées ou récoltes de bon Tabac, après quoi ils ne produisent plus que des plantes & des feuilles avortées sans suc, sans substance, sans odeur, sans force; ce qui décrie les Pais d'où elles viennent, à cause de la mauvaise qualité du Tabac qu'ils produisent.

Supposé donc qu'on ait un terrain tel *Temps propre & manière de semer la graine de Tabac.* que je viens de le demander, on peut raisonnablement espérer du Tabac d'une très-bonne qualité, & en quantité suffisante pour faire un profit considérable.

C'est ordinairement dans le mois de Novembre, c'est-à-dire, environ un mois avant la fin des pluies, qu'on sème le Tabac. On choisit autant qu'il est possible, un terrain neut & frais. On le trouve tel à la lizière d'un bois plus facilement qu'en aucun autre lieu. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parce que

1700. que si on la semoit seule, sa petitesse la feroit lever tellement épaisse, qu'elle s'étoufferoit, & qu'il seroit impossible de la lever de terre pour la transplanter, sans s'exposer à rompre les plantes, ou endommager tellement les racines, qu'elles ne pourroient pas reprendre.

La graine leve ordinairement en quatre ou cinq jours. Dès qu'on s'aperçoit qu'elle sort de terre, on a soin de la couvrir de branchages pour la garantir des ardeurs du Soleil, à moins qu'elle n'ait été semée dans un lieu assez couvert pour ne rien craindre de ce côté-là.

Préparation du terrain pour transplanter le Tabac.

Pendant qu'elle croît, on prépare le terrain où elle doit être transplantée. Si c'est une terre neuve, on brûle & on arrache soigneusement les fouches & les racines des arbres qu'on a abattus, parce que ces fouches & ces racines qui repoussent ordinairement sur la terre, rempliroient un espace qui doit être occupé plus utilement par les plantes, & parce qu'elle serviroit de retraite aux rats & à une infinité d'insectes qui brouillent & gâtent le Tabac. On a encore un soin tout particulier d'arracher toutes les herbes qui ne manquent jamais de croître en abondance dans les terres neuves, sur tout le pourpier, la mal-nommée, & les balisiers; & pour les empêcher de repousser après qu'on les a arrachés, on les transporte dans un endroit éloigné du champ destiné au Tabac sous le vent autant qu'il est possible, & peu fréquenté, de crainte que le vent ou les passans ne rapportent dans le champ, ou, comme on dit aux Isles, dans le jardin, les graines ou quelques brins de ces mauvaises herbes, qui fuffiroient pour en répandre bien-tôt l'espece par tout.

On peut juger que si on prend tant de précautions pour les terres neuves, il en faut prendre bien davantage pour celles qui ont déjà servi, où les mauvaises

Tom. II.

herbes ont crû & grainé; car elles sont des sources presque inépuisables de toutes sortes d'herbes qu'il faut sans cesse arracher & sarcler, si on veut que la plante du Tabac profite comme il faut.

Le terrain étant nettoyé, il faut le partager en allées distantes de trois pieds les unes des autres, & parallèles, sur lesquelles on plante en quinconce des piquets éloignez les uns des autres de trois pieds. Pour cet effet on étend une ligne ou cordeau divisé de trois en trois pieds par des noeuds, ou quelques marques apparentes, comme seroient de petits morceaux d'étoffe de couleur, & l'on plante un piquet en terre à chaque noeud ou marque. Après qu'on a achevé de marquer les noeuds du cordeau, on le leve, on l'étend trois pieds plus loin, observant que le premier noeud ou marque ne corresponde pas vis-à-vis d'un des piquets plantés, mais au milieu de l'espace qui se trouve entre deux piquets, & on continue ainsi de marquer tout le terrain avec des piquets, afin de mettre les plantes au lieu des piquets, qui de cette manière se trouveront plus en ordre, plus aisés à sarcler, & éloignées les unes des autres suffisamment pour trouver la nourriture qui leur est nécessaire. L'expérience fait connoître qu'il est plus à propos de planter en quinconce qu'en quarré, & que les plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles, que si elles faisoient des quarrés parfaits. Ceux qui en voudront sçavoir la raison, pourront consulter M. de la Quintinie dans son Traité du Jardinage.

Il faut que la plante ait au moins six feuilles pour pouvoir être transplantée. Il faut encore que le temps soit pluvieux ou tellement couvert, que l'on ne doute point que la pluie ne soit prochaine; car de la Quintinie dans son Traité du Jardinage. Y

1700.

Maniere d'aligner & de partager le terrain

Choix du temps & état de la plante pour être transplantée.

1700.

quer de perdre tout son travail & ses plantes.

*Maniere
de met-
tre les
plantes
en terre.*

On doit lever les plantes de terre doucement & sans endommager les racines. On les couche proprement dans des paniers, & on les porte à ceux qui doivent les mettre en terre. Ceux-ci sont munis d'un piquet d'un bon pouce de diamètre, & d'environ quinze pouces de longueur, dont un bout est pointu, & l'autre arrondi comme une pomme de canne. Ils font avec cette espèce de piquet un trou à la place de chaque piquet qu'ils lèvent, & y mettent une plante bien droite, les racines bien étendues : ils l'enfoncent jusqu'à l'œil, c'est-à-dire, jusqu'à la naissance de feuilles les plus basses, & pressent mollement la terre autour de la racine, afin qu'elle soutienne la plante droite sans la comprimer.

Les plantes ainsi mises en terre, & dans un temps de pluie, ne s'arrêtent point, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre alteration, elles reprennent en vingt-quatre heures, & profitent à merveille.

*Quantité de
plantes
contenues
dans un
terrain
de cent
pas, &
leur pro-
duit.*

Un champ ou jardin de cent pas en quarré doit contenir dix mille plantes à la Guadeloupe, où le pas n'est que de trois pieds; & douze mille cinq cent à la Martinique, où le pas est de trois pieds & demi. On compte qu'il faut trois personnes pour entretenir dix mille plantes de Tabac, & qu'elles peuvent rendre environ quatre mille livres pesant de Tabac, selon la bonté de la terre, le temps qu'on a planté, & le soin qu'on en a pris, car il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y a plus rien à faire, quand la plante est une fois en terre. Il faut travailler sans cesse à sarcler les mauvaises herbes qui consommeroient la plus grande partie de sa nourriture. Il faut l'arrêter, la rejettonner, ôter les feuilles piquées de vers, de che-

nilles & autres insectes; en un mot avoir toujours les yeux & les mains dessus jusqu'à ce qu'elle soit coupée. 1700.

Pendant que les plantes croissent, on prépare les Cases ou Magazins où l'on doit les mettre après qu'elles sont coupées. Chaque Habitant en proportionne la grandeur à la quantité de plantes qu'il a mises en terre. On les construit pour l'ordinaire de fourches en terre, on les palissade de roseaux, ou de palmistes refendus, ou bien d'un clâonnage couvert de terre grasse mêlée avec de la bouze de vache & blanchie avec de la chaux. Les fablières ne sont jamais à plus de sept pieds de haut. On appuie sur elles des traverses aussi longues que la Case est large, éloignées de huit pieds les unes des autres, & assez fortes pour porter les gaullettes où les plantes sont attachées pour les faire sécher. Quoiqu'on se serve du terme de sécher, il s'en faut pourtant beaucoup qu'on les fasse sécher assez pour les mettre en poudre. On se contente de leur laisser évaporer leur plus grande humidité, & les faire amortir, ou mortifier suffisamment pour pouvoir être torsees, ou comme on dit aux Isles, torquées & filées, à peu près comme on file le chanvre, & ensuite mises en rôle ou rouleau.

Lorsque les plantes sont arrivées à la hauteur de deux pieds & demi, ou environ, & avant qu'elle fleurissent, on les arrête, c'est-à-dire, qu'on coupe le sommet de chaque tige, pour l'empêcher de croître & de fleurir, j'en ai dit les raisons ci-devant; & en même temps on arrache les feuilles les plus basses, comme plus disposées à toucher la terre, & à se remplir d'ordures. On ôte aussi toutes celles qui sont viciées, piquées de vers, ou qui ont quelque disposition à la pourriture, & on se contente de laisser huit, dix ou douze feuilles tout au plus sur chaque tige,

*Culivie
de la
plante.*

1700. tige, parce que ce petit nombre bien nourri & bien entretenu rend beaucoup plus de Tabac & d'une qualité infiniment meilleure, que si on laissoit croître toutes celles que la plante pourroit produire. On a encore un soin tout particulier d'ôter tous les bourjons ou rejettons que la force de la sève fait pousser entre les feuilles & la tige; car outre que ces rejettons ou feuilles avortées, ne viendroient jamais bien, elles attireroient une partie de la nourriture des véritables feuilles qui n'en peuvent jamais trop avoir.

Ce que c'est que le rejetton. Depuis que les plantes sont arrêtées jusqu'à leur parfaite maturité, il faut cinq à six semaines, selon que la saison est chaude, qu'il est sec ou humide. On visite pendant ce temps-là, au moins deux fois la semaine les plantes pour les rejettonner. C'est ainsi qu'on appelle l'action qu'on fait en arrachant tous les rejettons, fausses tiges ou feuilles qui naissent tant sur la tige, qu'à son extrémité, ou auprès des feuilles.

Signes de la maturité de la plante. Le Tabac est ordinairement quatre mois ou environ en terre, avant d'être en état d'être coupé. On connoît qu'il approche de sa maturité, quand ses feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verdeur vive & agreable devient peu à peu plus obscure: elles panchent alors vers la terre, comme si la queue qui les attache à la tige, avoit peine à soutenir le poids du suc & de la substance dont elles sont remplies: l'odeur douce qu'elles avoient, se fortifie, s'augmente, & se répand plus au loin. Enfin quand on s'apperçoit que les feuilles cassent plus facilement lorsqu'on les ploye, c'est un signe certain que la plante a toute la maturité dont elle a besoin, & qu'il est tems de la couper.

On attend pour cela que la rosée soit tombée & que le Soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avoit répandue sur les feuilles: alors on coupe les plantes par le pied. Quelques-uns les coupent entre deux terres, c'est-à-dire, un pouce ou environ au dessous de la superficie de la terre; les autres à un pouce ou deux au dessus: cette dernière maniere est la plus usitée. On laisse les plantes ainsi coupées auprès de leurs souches le reste du jour, & on a soin de les retourner trois ou quatre fois, afin que le Soleil les échauffe également de tous les côtez, qu'il consume une partie de leur humidité, & qu'il commence à exciter une fermentation qui est nécessaire pour mettre leurs parties & leurs suc en mouvement.

Avant que le Soleil se couche, on les transporte dans la Case qu'on a préparée pour les recevoir, sans jamais laisser passer la nuit à découvert aux plantes coupées, parce que la rosée qui est très-abondante dans des climats chauds, rempliroit leurs pores ouverts par la chaleur du jour precedent, & en arrêtant le mouvement de la fermentation déjà commencée, elle disposeroit la plante à la corruption & à la pourriture.

C'est pour augmenter cette fermentation que les plantes coupées & apportées dans la Case sont étendues les unes sur les autres & couvertes de feuilles de balisier amorties, ou de quelques méchantes toiles, couvertures, ou nattes avec des planches par dessus, & des pierres pour les tenir en sujettion; c'est ainsi qu'on les laisse trois ou quatre jours, pendant lesquels elles fermentent, ou pour parler comme aux Isles, elles ressuient, après quoi on les fait sécher.

J'ai dit ci-devant qu'on avoit disposé des traverses au-dessus des sablières pour recevoir les extrémités des gaulettes ou roseaux où l'on attache les plantes.

1700.

Temps propre, & maniere de couper les plantes.

On fait

ressuer & fermenter les plantes.

1700. tes. On se sert pour cela d'aiguillettes de mahot; c'est la seconde écorce d'un bois tendre & léger, dont j'ai parlé en un autre endroit, qui se tille aisément, & dont on fait des cordes de toutes grosseurs, presque aussi bonnes que celles de chanvre. On attache les plantes entières aux gaullettes la pointe en bas, assez éloignées les unes des autres pour ne se pas toucher, parce qu'étant onctueuses, elles se colleroient ensemble & se gâteroient.

*Maniere
de faire
sécher les
plantes.*

Comme toutes les plantes n'ont pas été mises en terre en même-temps, aussi meurissent-elles successivement; & par conséquent on ne peut les couper que les unes après les autres. Elles demeurent ainsi renfermées & suspendues dans la Case douze ou quinze jours, quelquefois plus, quelquefois moins, mais toujours jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'elles sont devenues tout-à-fait maniables, grasses, raissineuses, d'une couleur brune ou tannée, flétries & amorties d'une manière à pouvoir être torfées ou torquées sans danger qu'elles se rompent. Pour lors on les détache des gaullettes; & après avoir séparé les feuilles des tiges, on les étend les unes sur les autres sur des établis ou tables longues chacune à peu près selon sa grandeur, mais avant cela on les éjambe, c'est-à-dire, qu'on ôte la grosse côte qui est au milieu de chaque feuille. C'est le travail à quoi on s'occupe le soir après soupé, ce qu'on appelle la veillee, travail long & ennuyeux, car les Maîtres où leurs Commandeurs ne donnent pas moins d'une douzaine de gaullettes chargées de plantes à éjamber à chaque serviteur ou esclave, qui quelque habile qu'il puisse être, ne sçauroit avoir fini sa tâche que long-temps après minuit; de manière qu'il ne leur reste jamais qu'environ cinq heures pour reposer, supposé même qu'ils ne soient pas obli-

*On é-
jambe le
Tabac,
travail
appelé
la Veillée*

gez de se dérober une partie de ce temps pour aller chercher des crabes, des grenouilles, ou autres choses pour augmenter le peu de nourriture qu'on leur donne. Mais ce n'est pas ici le lieu de reprocher aux Habitans de l'Amerique leur dureté à l'égard de leurs serviteurs, c'est-à-dire, de leurs engagez & de leurs esclaves. On ne se sert d'aucun outil pour ce travail, les ongles & les dents doivent faire l'office de couteaux & de ciseaux.

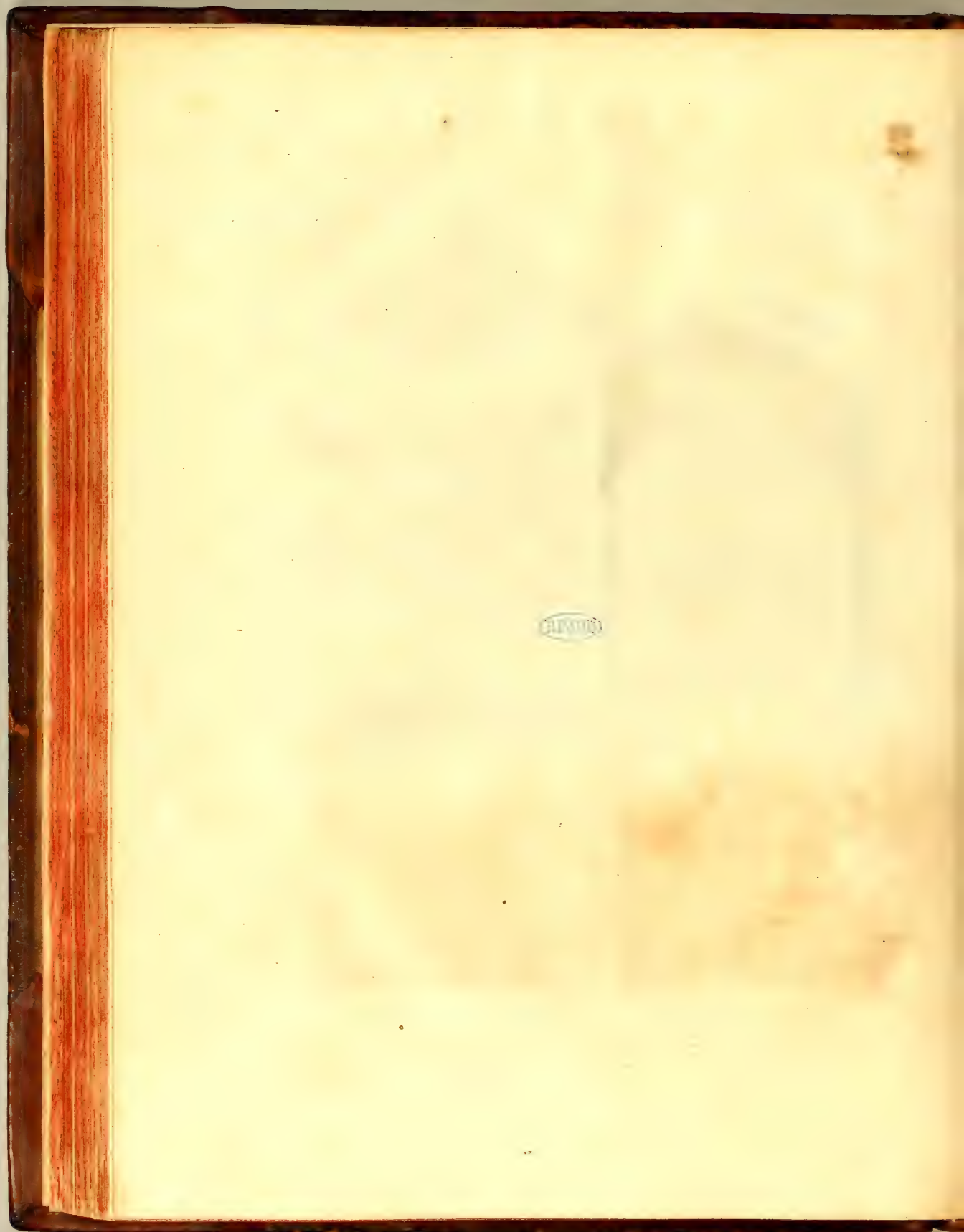
Après que les feuilles sont éjambées & placées sur les établis, on les torque, c'est-à-dire, on les file à peu près comme une corde. C'est le métier d'un Ouvrier qu'on appelle Torqueur, dont l'habileté consiste à faire sa corde bien égale, à manier son roïet, de manière qu'elle ne casse point, & à la bien monter, ou mettre en rouleau ou rôle. On employe les plus grandes feuilles à faire l'extérieur, l'enveloppe, ou comme l'on dit, la robe de la corde, & les petites à la remplir; c'est pour cela qu'elles sont mises chacune à part selon leur grandeur sur un établi à la droite du Torqueur, avec un vase plein d'eau de mer, où il trempe ses mains de tems en tems, & dont il arrose légèrement les feuilles qu'il employe, pour les rendre plus souples, & pour empêcher par la salure de l'eau la corruption, qui pourroit gâter la corde, supposé que les feuilles qui la composent y eussent quelque disposition. Dès que le Torqueur a filé une quantité de corde suffisante pour faire un rôle, il la met en œuvre: car il ne faut pas lui donner le tems de se sécher, elle deviendrait roïde & cassante, & ne s'arrangerait plus, ni si bien, ni si facilement sur le tour.

Au lieu d'eau de mer toute simple, on employe quelquefois une liqueur composée, qui donne plus de force au tabac,

*Maniere
de tor-
quer le
Tabac.*

1. Nègre qui épluche le tabac.
2. Nègre qui torque le tabac.
3. Nègre qui le met en roule.
4. Tabac à la pente.





1700. bac, & qui lui communique en même-
 tems une odeur des plus agreables. On
 prend pour cet effet, toutes les côtes
 que l'on a tirées des feüilles en les éjam-
 bant, les feüilles de rebut, & les tiges,
 on les pile dans un mortier, & après en
 avoir exprimé tout le suc par le moyen
 d'un presse ou autre instrument équi-
 valent, on le met sur le feu avec de
 l'eau de mer, des feüilles & des graines
 de bois d'Inde, des écorces de canelle
 bâtarde, un peu de gomme blanche ou
 autre gomme odoriferente & de gros
 sirop de Sucre, & on fait bouillir &
 cuire tout ce mélange jusqu'à ce qu'il
 soit en consistance de sirop. Les Tor-
 queurs en aspergent les feüilles à mesure
 qu'ils les mettent en œuvre, & s'en
 frottent les mains de tems en tems. Il est
 certain que cette composition donne une
 très-bonne odeur au tabac, qu'elle aug-
 mente sa force, & le conserve parfaite-
 ment contre tout ce qui pourroit le
 gâter. Cette maniere est si aisée, & coû-
 te si peu de soin & de dépense, que les
 Habitans ne devroient assurément pas la
 negliger.

L'aissieu ou l'ame de chaque rôle est
 un bâton d'un bois dur, rond & pesant,
 autour duquel les feüilles mises en corde
 sont roulées & arrêtées. La longueur de
 ce bâton est arbitraire. Elle est ordinairement
 de trois pieds pour les rôles de
 cent à deux cent livres. Il ne doit avoir
 qu'un pouce de diametre à chaque bout,
 on lui en donne davantage dans son mi-
 lieu, ce qui le fait ressembler à un fu-
 seau. On le pose horizontalement sur
 deux pieces de bois plantées en terre,
 dont les extrémités échancrées en demi
 cercle le soutiennent, & donnent la fa-
 cilité au Torqueur de le tourner à me-
 sure qu'il roule la corde autour. On
 garnit les deux bouts de l'aissieu de deux
 morceaux de lattes qui se croisent, &

qui y sont clouées, qui servent à entre-
 tenir les tours de la corde, & les em-
 pêcher de se separer. C'est en cela que
 paroît l'adresse du Torqueur, qui doit
 rouler la corde si proprement, & si ser-
 rement, que tous les tours ne se débordent
 point, qu'ils ne se relâchent point, lorsqu'ils
 viennent à secher, & qu'ils ne se dérol-
 lent point, lorsqu'on a ôté les
 ailettes qui y étoient à chaque bout. Le
 travail languiroit si on n'avoit qu'un
 homme pour faire la corde, & ensuite
 pour monter les rôles. On en employe
 ordinairement deux, dont l'un ne fait
 que monter à mesure que l'autre file.

Ce métier est fort lucratif, & si les
 Torqueurs étoient employez toute l'an-
 née, il est certain, qu'ils gagneroient
 considerablement, mais comme leur tra-
 vail ne dure qu'autant que la recolte,
 ou comme on parle dans le pais, autant
 que la levée, ils ne sont employez que
 trois ou quatre mois, & ils ont ainsi plus
 de tems qu'il ne leur en faut, pour con-
 sommer ce qu'ils ont gagné: de sorte,
 qu'il est très-rare d'en voir qui soient à
 leur aise. D'ailleurs la plupart des Ha-
 bitans qui cultivent le tabac ont été
 Torqueurs avant d'avoir une Habita-
 tion; ainsi ils torquent eux-mêmes leur
 tabac, ou bien ils enseignent le métier à
 quelques-uns de leurs Esclaves dès qu'ils
 en ont, qui ravis d'apprendre quelque
 chose qui les distingue de leurs Com-
 pagnons, & qui leur procure quelque
 gratification de leur Maître, s'y appli-
 quent avec soin, & y réussissent à mer-
 veille. Il y a donc à present fort peu de
 personnes, sur tout ceux des Isles du
 Vent, qui ne fassent autre chose que le
 métier de Torqueur, d'autant plus, que
 depuis que le Tabac a été mis en parti,
 on en a presque entierement abandonné
 la culture, pour s'attacher à faire des
 marchandises, dont le Commerce étant

Y 3

libre,

1700.

Métier
 de Tor-
 queur
 lucratif,
 mais
 presque
 inutile
 à pro-
 sent.

Manie-
 re de
 faire les
 rôles de
 tabac.

1700. libre, étoit aussi plus agréable & plus lucratif.

*Diffé-
rentes
grosseurs
du ta-
bac.*

On file le tabac de différentes grosseurs. Le plus gros n'excede pas un pouce de diametre, & le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'est ce petit tabac appelé briquet, dont on faisoit autrefois un Commerce si considerable à Dieppe, ce qui étoit la baze du Commerce que les Diépois & autres Normands faisoient dans le Nord. On fait les rôles de différentes grandeurs, & de differens poids, c'est-à-dire, qu'on en fait depuis dix jusqu'à deux cent livres. Les rôles qui viennent du Bresil sont pour l'ordinaire couverts d'un cuir verd, c'est-à-dire, d'une peau qui n'a point été apprêtée. Cette précaution pour les conserver est tres-bonne, on s'en est servi quelquefois à Saint Domingue, mais elle n'a jamais été pratiquée aux Isles du Vent, où les peaux ont toujours été trop rares, pour être employées à cet usage.

A mesure que les rôles sont achevez, on les porte au magasin: on les y couvre de feuilles de Balisier amorties au feu ou au soleil, & on évite qu'ils prennent l'air. C'est-là que le tabac acheve de se perfectionner, ses sucres se cuisent par la fermentation que la chaleur & le mouvement du tour & du rouet ont excitée dans ses parties, il devient gras, luisant, compacte, de bonne odeur, & également propre à être employé en poudre ou en fumée.

Quoique la plus grande partie du tabac qui sort de l'Amerique, soit en rôles, on ne laisse pas d'employer les feuilles de trois autres manieres; sçavoir, en andouilles, en torquettes, & en paquets.

Les andouilles sont de différentes grosseurs, & de differens poids aussi-bien que les torquettes. Pour l'ordinaire, les

unes & les autres ne passent jamais dix livres, & ne sont guères moins de cinq. On les appelle andouilles, quoiqu'elles ne soient pas d'une égale grosseur dans toute leur longueur, comme les andouilles ordinaires sont. Celles de tabac sont plus grosses dans le milieu qu'aux extrémités; de maniere qu'elles ressemblent assez à un fuseau tronqué par les deux bouts. Voici comme on les fait. On étend sur un table des feuilles éjambées, prêtes à torquer, les plus grandes & les plus saines, on en met de plus petites par-dessus, & comme c'est dans le milieu qu'elles se croisent l'une sur l'autre, cela fait que l'andouille est plus grosse dans cet endroit-là qu'aux extrémités. On

1700.

*Tabac
en Andouille*

roule ensuite ces feuilles qui servent de moule ou d'ame à celles qu'on étend, & qu'on roule par-dessus jusqu'à ce que l'andouille ait la grosseur qu'on lui veut donner. Alors on la couvre d'un morceau de grosse toile imbibée d'eau de mer, ou de la liqueur dont j'ai parlé ci-devant, & on la lie avec une petite corde d'un bout à l'autre, le plus fortement, & le plus serrement qu'il est possible, de maniere que tous les tours de la corde se touchent, & on le laisse en cet état jusqu'à ce qu'on juge, que les feuilles sont tellement liées les unes avec les autres, qu'elles ne sont presque plus qu'un même corps, & que le tout est suffisamment sec. Pour lors on ôte la corde & la toile, & on en coupe un peu les deux bouts, pour faire voir la qualité du tabac. On en fait beaucoup de cette maniere à S. Domingue, qui est excellent. Lorsque les andouilles sont bien faites, & qu'elles ont bien ressué, elles se conservent très-bien, & peuvent être transportées par tout sans danger de se gâter.

Les torquettes se font à peu près de la même maniere que les andouilles. On observe seulement de les faire plus longues;

*Tabac
en Torquette*

1700. gues; & comme il est facile de les visiter par le dedans, on y met beaucoup moins de petites feuilles. Lorsqu'on a étendu les unes sur les autres la quantité de feuilles dont on veut composer la torquette, on les roule selon toute leur longueur, puis on ploye ce rouleau par le milieu en tortillant les deux moitiées l'une avec l'autre, & on cordonne ces deux bouts, pour les tenir en sujettion. On met les torquettes dans des Barriques vuides de vin, & si on ne fonce pas les Barriques, on les couvre bien avec des feuilles ou autres choses. Elles ressuient, & en achevant de fermenter, elles acquierent une belle couleur, une odeur douce, & une force qui fait plaisir à ceux qui aiment le tabac. Il est rare qu'on transporte les torquettes hors du pays, elles tiendroient trop de place dans un Vaisseau, & ne pèseroient pas assés; & comme les feuilles qui les composent ne sont pas pressées, elles prendroient facilement l'humidité, contracteroient quelque mauvaise odeur, & se gâteroient. On les emploie ordinairement pour faire le tabac en poudre, ou pour les bouts que l'on fume.

On ne se sert guères de pipes à l'Amérique, les Espagnols, les Portugais, beaucoup de François & d'Anglois, presque tous nos Negres, & tous nos Caraïbes fument en bouts, ou comme disent les Espagnols en cigales.

Cigale ou bout de tabac est un petit cylindre de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diametre, composé de feuilles de tabac coupées de cette longueur, enveloppées dans un morceau de feuille qu'on appelle la robe tourné proprement autour de celles qui composent le milieu, dont on arrête le bout avec un fil. C'est cette partie qu'on tient à la bouche pendant que l'autre est allumée. C'est comme on voit une pipe na-

turelle, qui porte avec elle le tabac, & l'instrument pour le fumer.

On prétend qu'il est plus naturel, & plus propre de fumer en cette maniere pour plusieurs raisons. La premiere, parce que la fumée ne contracte point de mauvaise odeur en passant par le canal d'une pipe de terre, qui ne manque jamais de sentir mauvais aussi-tôt qu'elle a servi cinq ou six fois. En second lieu, on ne risque point de gagner des élevures aux levres comme il arrive souvent quand on se sert de pipes ou d'autres personnes ont fumé. Et enfin, parce qu'on attire à soi la fumée du tabac bien plus pure, & remplie de tous les sels, & de tous les esprits dont elle s'est imprégnée en passant le long de la cigale.

Il est rare de trouver un Espagnol sans sa provision de cigales. Ils la portent ordinairement dans de petites gibecieres, à peu près comme des porte-lettres, de cuir de senteur; & ils ne manquent jamais de présenter de leur cigales à la Compagnie où ils se trouvent, surtout après le repas, elles sont très-proprement accommodées, & d'un tabac ou on n'a rien épargné pour lui donner toute la bonté, la force, & la bonne odeur qu'on y peut souhaiter.

On ne fait point commerce de tabac en poudre hors de nos Isles, tout celui qu'on y prépare de cette façon s'y consume. C'est aussi en partie pour en faire, que les torquettes sont destinées: car comme il faut dérouler le tabac, & en étendre les feuilles pour les faire secher, afin de les pouvoir piler, & passer au tamis; il est bien plus aisé d'étendre les feuilles d'une torquette, que celles qui ont été torquées & filées au rotier.

Ceux qui se piquent d'avoir du tabac excellent, ne se contentent pas qu'on ait ôté la grosse côte de chaque feuille en l'éjambant, ils ôtent encore toutes les côtes

Bouts ou
Cigales
de tabac
siennent
lieu de
pipes.

Com-
modité
de l'usa-
ge des
cigales.

Manie-
re de
mettre
le tabac
en pou-
dre.

1700. côtes ou nervûres, qui soutiennent le corps de la feuille, & n'employent que le corps, & pour parler ainsi que la chair de la feuille, à qui il semble que les côtes grosses & petites tiennent lieu d'os.

Après que les feuilles sont seches, on les pile dans un mortier bien propre, & on les reduit en poudre très-fine, que l'on passe au tamis de soye, après quoi on la lave dans de l'eau commune une ou deux fois, & lorsqu'elle est sèche on la passe encore au tamis de soye le plus fin.

*Tabac
d'Espa-
gne.*

Le tabac préparé de cette maniere peut passer pour tabac d'Espagne, où de la Havanne, sur tout, si on a soin de lui en donner la couleur en cas qu'il ne l'ait point de lui-même, ce qui est très-facile, puisqu'il n'y a qu'à colorer la dernière eau, dans laquelle on le lave avec un peu de cochenille, ou de roucou tiré sans feu, ou de jus de pommes de raquettes.

On doit enfermer le tabac dans des boîtes de plomb, si on veut le conserver, & l'empêcher de s'éventer.

Ceux qui lui veulent donner une odeur des plus douces, & des plus agreables, n'ont qu'à mettre dans les boîtes quelques fleurs de franchipans. Mais il n'est jamais permis de faire cela au tabac qu'on veut faire passer pour tabac d'Espagne; car la bonté de ce tabac consiste à n'avoir point d'odeur, que celle qui lui est naturelle, & on doit avoir un très-grand soin qu'il n'en contracte aucune autre.

*Tabac
grené.*

Rien n'est plus aisé que de faire du tabac grené. Après que les feuilles sont reduites en poudre, & bien lavées, on fait secher la poudre, & on la passe au tamis de soye le plus fin: après quoi on la met dans une bassine ou autre grand vaisseau, où on l'arrose doucement, & comme en l'aspergeant avec de l'eau simple, ou de fleur d'orange, & en même-tems, on la remûe fortement avec les mains. Ce mouvement & cette humidité

font que les parties presque insensibles de la poudres'unissent, & on leur donne tel volume que l'on veut en les mouillant, les remuant, & les faisant passer par differens tamis ou le grain se forme de telle grosseur qu'on le souhaite. Ce qu'il faut observer, est de ne donner de l'eau qu'autant que la poudre en peut absorber sans avoir besoin d'être remise au sec.

Il est encore aussi rare qu'on transporte hors des Isles des feuilles de tabac en paquets: & cela pour les mêmes raisons que je viens de marquer en parlant des torquettes. Cela arrive pourtant quelquefois. On n'employe à cet usage que le tabac de verine, que la petitesse de ses feuilles y rend plus propre que celles des autres especes, qui sont trop grandes, & qui feroient embarrassantes. On n'éjambe point les feuilles qu'on veut mettre en paquets. On se contente après qu'elles ont été à la pente à l'ordinaire de les détacher de la tige, & de les mettre les unes sur les autres bien étendues sur des feuilles de balifier amorties. On les couvre d'autres feuilles de même espece avec quelques planches, & des pierres par-dessus, pour les tenir étendues, & leur faire prendre cette situation en ressuant & sechant doucement. Après quoi on en fait des paquets de vingt-cinq feuilles chacun, que l'on lie par les queues qu'on a eu soin de laisser, avec une aiguillette de mahot. On les conserve dans un lieu, qui ne soit, ni trop sec, ni trop humide, jusqu'à ce qu'on les veuille mettre en usage.

Le tabac accommodé de cette maniere n'est susceptible d'aucune fraude: on le voit de tous côtez, & on est sûr qu'il n'est point mêlé de feuilles de rebut, ni de rejettons, qu'il est aisé de distinguer de celles que la plante a produites d'abord.

J'ai

*Feuilles
de tabac
en pa-
quets.*

1700. J'ai remarqué ci-devant qu'on coupe les plantes à un pouce ou deux de terre, & qu'on ne les arrache pas. La plante en peu de tems pousse de nouvelles tiges, & de nouvelles feuilles que l'on coupe lorsqu'elles ont atteint leur maturité; c'est ce qu'on appelle tabac de rejetton. Mais comme la plante s'étoit presque épuisée dans la production des premières feuilles, ces secondes se ressentent de sa foiblesse; elles ne sont jamais ni si grandes, ni si charnuës, ni si fortes que les premières; leur sue & leur substance n'ont presque aucune vigueur, ce sont des feuilles, mais ce n'est plus du tabac. Cependant les Habitans ne laissent pas de les mêler avec les premières, leur économie leur persuadant qu'ils peuvent tirer d'une plante tout ce qu'elle peut produire, & que tout est bon, quand on trouve le moyen de le faire passer. Il y en a même qui vont jusqu'à cet excès d'avarice, d'employer les troisièmes feuilles que la plante produit après qu'on a coupé les rejettons, se mettant peu en peine que leur marchandise soit bonne, pourvu qu'ils en aient une plus grande quantité.

C'est cette économie mal entendue, & ce mélange des seconds & troisièmes rejettons, qui ont décrié les tabacs des Isles, qui avoient toujours été de pair avec les meilleurs tabacs du Bresil, pendant qu'on les faisoit avec soin & fidélité; mais qui sont déchûs infiniment quand on en a voulu augmenter la quantité par ce mélange de feuilles de rebut & de rejetton.

Je croi bien que les Portugais du Bresil, les Espagnols des grandes Isles, & de la côte de Terre ferme, les Anglois de la Virginie, & même nos François de Saint Domingue ne négligent pas les feuilles de rejetton, & qu'ils les emploient avec les premières; mais ils me

permettront de leur dire, qu'ils feroient beaucoup mieux de ne s'en point servir, & que leur tabac en seroit infiniment meilleur. Il est vrai que le terrain où ils le cultivent étant plus gras, plus uni, plus profond, & souvent plus neuf que ne l'est pour l'ordinaire celui des Isles du Vent, les plantes reçoivent plus de nourriture, & sont par conséquent plus en état de fournir la substance nécessaire à la production des nouvelles feuilles; mais on ne me pourra jamais nier, que ces secondes & troisièmes productions ne soient toujours beaucoup inférieures à la première. Or si cela est vrai dans des terres fortes, & d'une aussi grande ressource que le sont celles dont je viens de parler, cela ne le sera-t-il pas encore plus dans des terres légères, peu profondes, assez maigres pour l'ordinaire, dont une grande partie étant côtières, sont facilement dégraissées par la plante, qui devore beaucoup, & par les pluies, qui emportent ce qu'elles ont de meilleur, telles que sont la plupart des terres des Isles du Vent.

Quand cette économie auroit pu être tolérable dans les commencemens que les Isles ont été habitées, & qu'on a commencé à y cultiver le tabac, parce que c'étoit pour lors de terres vierges, qui avoient toute leur force; il est certain qu'elle est pernicieuse à présent, sur tout si on veut se servir des terres qui sont depuis long-tems en valeur. Si on veut se remettre à la culture du tabac, & lui redonner la réputation qu'il avoit autrefois, il faut le cultiver dans des terrains neufs, qui sont encore en très-grande quantité dans nos Isles, sans compter ce que nous possédons en Terre ferme, & défendre absolument le tabac de rejetton; & pour cela, ordonner que les plantes seront arrachées au lieu d'être coupées à deux pouces de terre, comme on

Z

a fait

1700.
Tabac
de
rejetton.

Triomphe
rie qui se
fait avec
le tabac
de rejes-
ton.

Ce qui a
décrié le
tabac des
Isles.

Raisons
pour
prouver
qu'on ne
peut pas
point
servir
des
feuilles
de rejes-
ton.

Sensi-
ment de
l'Au-
teur sur
le Com-
merce du
tabac.

1700.

a fait jusqu'à présent. Pour lors on aura du tabac, qui ira de pair avec celui du Bresil, & de la nouvelle Espagne, & qui surpassera de beaucoup celui de la Virginie, & de la nouvelle Angleterre; & on rétablira un Commerce, qui fera la richesse de la France, & de nos Colonies de l'Amerique.

Il est constant que nos terres de Cayenne & de Saint Domingue sont aussi bonnes, & aussi propres pour le tabac, que les meilleures que l'on connoisse dans les deux Ameriques; & nous avons encore des terrains tout neufs, & très-considerables dans les Isles de la Guadeloupe, de la Grande-Terre de la même Isle, dans celles de la Desirade, Marie Galande, la Grenade, Saint Martin, Saint Barthelemy, Sainte Croix, & dans quelques quartiers de la Martinique, aussi propres qu'on en puisse souhaiter pour la culture du tabac, qui sont à présent incultes, & qui demeureront bien des siècles sans Habitans, si on ne remet pas sur pied cette marchandise. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on les puisse mettre en valeur autrement que par la culture du tabac. Tout le monde n'est pas en état de commencer un établissement par la construction d'une Sucrierie: on a pu voir par ce que j'ai dit du Sucre, qu'il en coûte infiniment, pour faire de pareils établissemens, & que quand il se trouveroit des gens assez riches pour fournir à cette dépense, il faudroit toujours un nombre considerable d'années pour dégraisser le terrain qu'ils auroient défriché, & le rendre propre à produire des cannes, dont on peut tirer de bon Sucre, & sur tout du Sucre blanc. D'ailleurs le nombre des Sucrieries est déjà si grand, que le Royaume n'est pas en état de consommer la moitié du Sucre qui se fait à présent dans nos Colonies.

C'est donc à la culture du tabac qu'il faut penser sur toutes choses, & se souvenir que c'est à la culture de cette plante qu'on est redevable de l'établissement de nos Colonies. C'étoit le Commerce libre du tabac qui attiroit cette multitude de Vaisseaux de toutes sortes de Nations, & un si prodigieux nombre d'Habitans, qu'on comptoit plus de dix mille hommes capables de porter les armes dans la seule partie Françoisé de l'Isle de Saint Christophle, au lieu que depuis que ce Commerce a été détruit, parce que le tabac a été mis en parti, on a été obligé de s'attacher presque uniquement à la fabrique du Sucre, ce qui a tellement diminué le nombre des Habitans, qu'on n'a jamais pu rassembler depuis ce tems-là deux mille hommes dans cette même Isle. La Martinique, la Guadeloupe, & les autres Colonies Françoises sont dans le même cas; & ceux qui les ont connus il y a quarante ou cinquante ans, ne peuvent voir sans gémir, l'état où elles sont à présent, dépeuplées d'Habitans blancs, & peuplées seulement de Negres, que leur grand nombre met en état de faire des soulèvements, & des revoltes, auxquelles on n'a résisté jusqu'à présent, que par une espece de miracle. C'est le nombre des Habitans blancs qui est l'ame, & qui fait la force des Colonies, la multitude des Esclaves est utile pour le travail, mais très-inutile pour la défense du pais; elle lui est même pernicieuse, lorsqu'il est attaqué. Mais la multitude des Habitans ne peut être composée que de petits Habitans, & ces petits Habitans ne peuvent subsister que par la culture, & le commerce libre du tabac.

Je viens de dire, qu'il n'étoit pas possible de commencer un établissement par la construction d'une Sucrierie. Je puis dire la même chose d'une Indigo-

terrie

1700. terie, & d'une Cacoyere. Il faut cinq ou six années de travail & d'avances, avant que les arbres soient en état de donner un commencement de profit. Les frais qu'on est obligé de faire, pour mettre une Indigoterie sur pied sont toujours au-dessus des forces & des moyens des Habitans qui commencent à s'établir, comme on le verra dans la suite de ces memoires; il n'y a que dans la culture du tabac que ces inconviniens ne se rencontrent pas, & voici comment.

Deux ou trois hommes s'affocient, ou comme on dit aux Isles, s'amarelotent: ils obtiennent la cōcession d'une terre de deux ou trois cent pas de large sur cinq cent pas de hauteur; ils travaillent de concert, abatent des arbres, défrichent, & plantent du tabac & des vivres, c'est-à-dire, du manioc & des legumes, & dans le cours de l'année, ils font une levée ou recolte de trois ou quatre milliers de tabac, qui leur produisent suffisamment de quoi s'entretenir, payer les avances qu'on leur a faites, & se mettre bien-tôt en état d'acheter des serviteurs esclaves ou engagez, pour pousser plus vivement leur travail, & faire des établissemens plus considerables. C'est ainsi que les Isles se sont établies. C'est le grand nombre de planteurs de tabac qui les ont défrichées, & les ont défendues contre les Caraïbes, les Espagnols & autres Européens, qui jaloux des progrès de nôtre Nation, les ont souvent attaquées, mais toujours à leur honte, & à leur confusion tandis qu'elles ont été remplies de ce grand nombre de petits Habitans, que la culture & le commerce libre du tabac y attiroient de tous les endroits du Royaume, & même des autres païs. C'étoit ce grand nombre d'Habitans qui rendoit le commerce considerable par la con-

sommation qu'il faisoit des marchandises, & des denrées d'Europe dont on avoit besoin; au lieu que ce commerce est presque entierement tombé quand le tabac ayant été mis en parti, & cessé d'être marchandise libre, ce grand nombre d'Habitans planteurs de tabac s'est dispersé, & les Sucrieries se sont établies en leur place.

J'avouë que le Commerce & la Manufacture des Sucres est très-considerable, mais il faut aussi avouër, que c'est ce qui a dépeuplé nos Isles, & les a affoiblies au point où nous les voyons aujourd'hui, parce que le terrain nécessaire pour une Sucrierie, sur laquelle il n'y a que quatre ou cinq blancs, & souvent bien moins, étoit occupé par cinquante ou soixante Habitans portant les armes, par conséquent plus en état de detendre le païs, & qui faisoient une consommation de denrées, & de marchandises d'Europe infiniment plus considerable que ne le peuvent faire les Maîtres & les Esclaves d'une Sucrierie en tel nombre qu'on les veuille supposer.

Tout le monde sçait que quatre ou cinq aulnes de grosse toil avec un peu de bœuf salé suffit pour l'entretien & la nourriture d'un Esclave, on ne lui donne ni bas, ni souliers, ni chapeau, ni chemise, étoffes, cravates, perruques, gands, & mille autres choses dont les blancs ont besoin pour s'habiller, & se mettre selon les modes d'Europe. Les esclaves ne consomment ni vin, ni eau-de-vie, ni liqueurs, ni fruits sec, ni huile, ni farine de froment, ni épiceries, ni emmeublemens, argenterie, draps, dentelles, étoffes d'or & de soye, armes, munitions, & une infinité d'autres choses, dont les Habitans blancs se font une nécessité d'être toujours tres-abondamment pourvus. Or ce sont ces denrées & ces marchandises qui font le fond d'un Commerce

1700. ce immense, que la France peut avoir avec les Colonies, qui en lui procurant le débouchement de ce que son terrain & son industrie produisent, lui donnent des moyens sûrs & infallibles de s'enrichir, en faisant rouler ses Manufactures, & en employant une infinité d'Ouvriers qui croupissent à l'heure qu'il est dans l'oisiveté, & de Matelots qui faute d'occupation sont obligés d'aller servir nos voisins, & souvent nos ennemis.

La qualité de marchandise libre, que je demande pour le tabac, ne doit point effaroucher ceux qui ont soin des revenus du Roi. Bien loin de les diminuer, je prétens que cela les augmentera considérablement; & pour s'en assurer, il n'y a qu'à supputer ce qui peut se consommer de tabac tous les ans en France, & le charger d'un droit d'entrée raisonnable, & on verra que ce droit produira au Roi beaucoup plus que ce que la Ferme lui donne, & que ce revenu augmentera tous les jours par l'augmentation de la consommation qui s'en fera: car il est sûr qu'on pourra l'avoir à bien meilleur marché qu'au Bureau, & chez les Regrattiers, & qu'il sera infiniment meilleur. Les Habitans des Colonies trou-

veront leur compte à le donner sur les lieux à un prix médiocre, où à l'envoyer pour leur compte en France, comme ils envoient leurs autres marchandises. Les Marchands de France, outre l'avantage de pouvoir choisir, trouveront le leur, à le donner à un prix raisonnable; afin d'en faire un plus grand débit; & ceux qui en usent seront invités par le bon marché, & la facilité de trouver à contenter leur goût, à en faire une plus grande consommation, ce qui doit nécessairement produire une augmentation très-considérable pour les revenus du Roi.

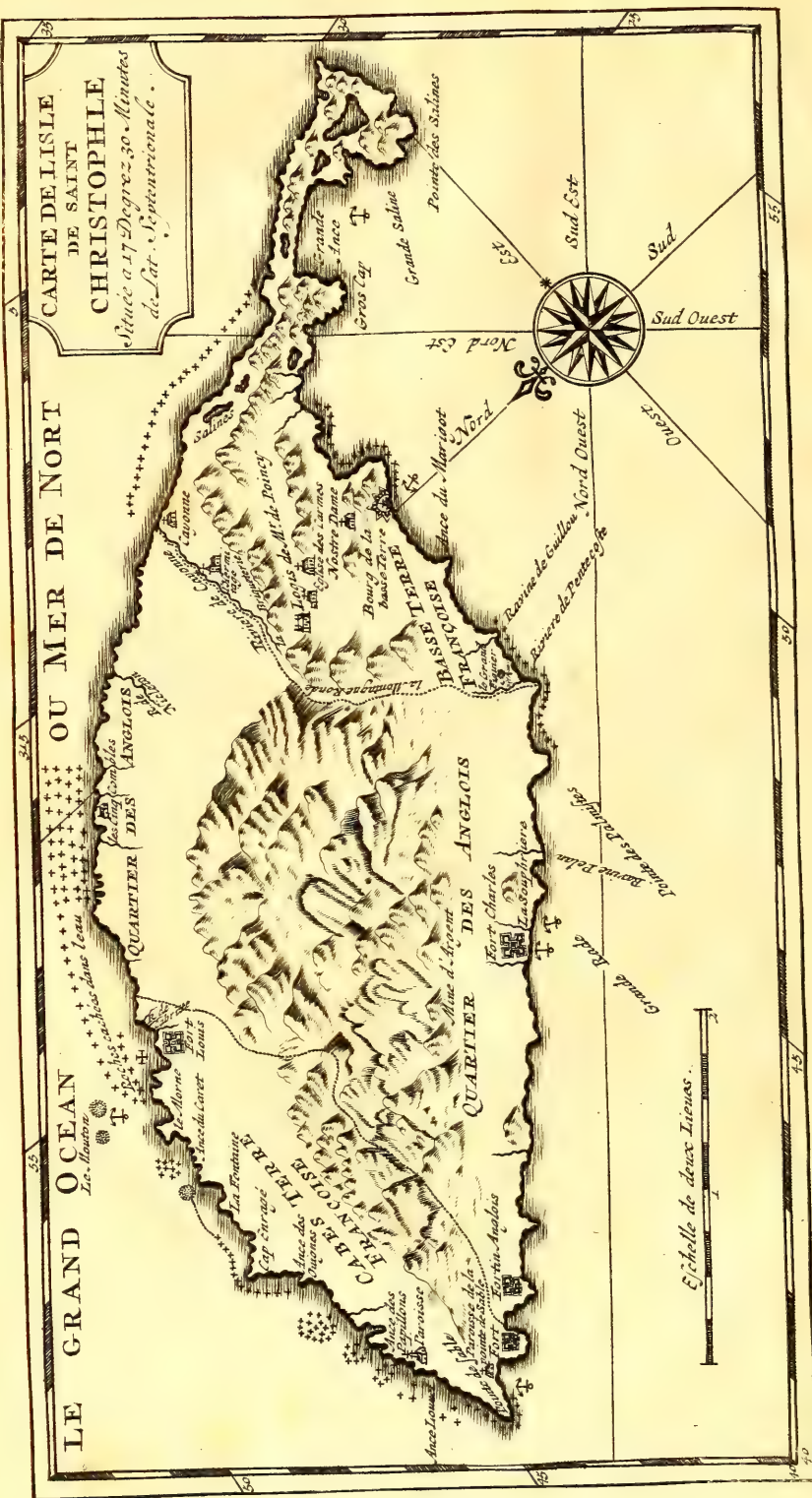
Je laisse une infinité d'autres raisons qui prouvent invinciblement, que l'unique moyen de rétablir nos Colonies affaiblies, les étendre, les fortifier, tenir nos voisins de l'Amerique dans le respect, diminuer les forces, le commerce, & les richesses de ceux d'Europe, remettre sur pied notre Navigation, & faire fleurir le négoce de la France avec les Colonies, & tout le reste du monde, est la culture, & le commerce libre du tabac.

On a présenté sur cela des Mémoires très-amplés au Roi & à son Conseil, auxquels je renvoie le Lecteur.

Fin de la quatrième Partie.

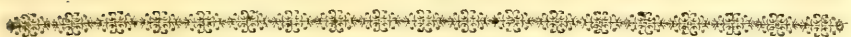








M E M O I R E S
D E S
N O U V E A U X V O Y A G E S
F A I T S
A U X I S L E S F R A N C O I S E S
D E L ' A M E R I Q U E .
C I N Q U I E M E P A R T I E .



C H A P I T R E P R E M I E R .

*Voyage de l'Auteur à Saint Domingue. Il passe à Saint Christophle.
Description de cette Isle.*



1700. LE 18 Novembre nous fûmes surpris de voir arriver le P. Cabasson nôtre Superieur General. Il s'en alloit à S. Domingue faire ses visites, & mettre ordre à quelques differens qui étoient entre nos Religieux. Nous lui fîmes quelques difficultez sur le voyage qu'il entreprenoit, ce qui fit qu'il me proposa d'y aller en qualité de Commisfaire, avec un plein pouvoir de destituer le Superieur de sa Charge, si je le jugeois à propos, & d'en établir un autre: & il m'en expédia la Patente.

Il ne fallut pas me presser beaucoup pour me resoudre à faire ce voyage; car outre que je ne suis gueres plus attaché à un lieu qu'à un autre, j'étois bien aise de

Tom. II.

voir S. Domingue sans être obligé d'y demeurer. Deux jours après il changea de resolution, & me dit qu'il viendrait avec moi pour appuyer davantage ce que je ferois. Comme cela n'étoit pas tout-à-fait dans l'ordre, je voulus lui rendre sa Patente; mais sans la vouloir reprendre, il me dit qu'il vouloit que je vinsse avec lui, & qu'il se retireroit dans un quartier pendant que j'agirois dans l'autre. J'en fus content, & nous partîmes le 26 de Novembre dans un Vaisseau de Bordeaux chargé de Vin, qui étoit commande par un nommé Trebuchet. C'étoit un petit ivrogne qui n'étoit pas raisonnable dès qu'il avoit bû, & que par malheur on ne trouvoit jamais à jeun, à quelque heure qu'on se levât.

A 2

Nous

1700.

1700. Nous rengeâmes d'aller près l'Isle de Montfarrat, & nous en aurions fait autant à celle de Nieves; mais nous nous en éloignâmes hors de la portée du canon, parce que les Anglois s'étoient mis en tête de faire saluer leur Pavillon par tous les Vaisseaux qui passoient à la portée de leurs Batteries, sur lesquels ils tiroient pour les contraindre au salut.

Prétention des Anglois.

Il n'y avoit que très-peu de temps que M. de Modene Capitaine des Vaisseaux du Roi, revenant des grandes Indes avec trois Vaisseaux de guerre, fut salué de quelques coups de canon à balle en passant devant Nieves. Il broüilla ses voiles pour attendre un Canot qui venoit de terre, par lequel il scût les prétentions des Anglois. Il dit à l'Officier qui étoit venu lui parler, que la chose lui paroïsoit raisonnable, & que pourvu qu'on voulût lui rendre le salut en bonne forme, il feroit saluer le Pavillon Anglois par ses trois Vaisseaux. L'Anglois le lui promit, & s'en retourna à terre fort content de cette réponse; & dès qu'il fut arrivé, il fit déarmer les canots des Batteries, pour rendre le salut qu'on leur alloit faire. M. de Modene qui avoit fait scavoir ses intentions à ses deux Vaisseaux s'approcha de la grande Batterie des Anglois, & se mit à tirer vivement dessus, en même temps que les deux autres Vaisseaux tiroient sur le Bourg & sur une autre Batterie. Leur canon fut si bien servi, que les Batteries des Anglois furent en desordre dans un moment, car ils ne s'attendoient pas à un pareil salut. Comme ils étoient accourus en grand nombre pour jouir d'un salut qui flatoit si bien leur vanité, il y en eut quelques-uns tuez, d'autres estropiez, & beaucoup de maisons endommagées. Leurs Vaisseaux Marchands qui étoient en rade, s'étant avisez de tirer sur ceux de M. de Modene, reçurent en passant quelques bordées qui les incommoderent beaucoup

Malgré cette correction fraternelle, les Anglois ne laissèrent pas de hisser leur Pavillon, & de nous tirer un coup de canon à balle. L'éloignement où nous étions, nous rendit plus fiers que nous n'eussions été, si nous avions été plus proches; & nous passâmes sans saluer, ni mettre nôtre Pavillon.

Nous arrivâmes à la rade de Saint Christophe sur les dix heures du matin le Dimanche 28 Novembre. Le P. Girard Supérieur des Jésuites, s'étant trouvé par hasard au bord de la mer quand nous mîmes pied à terre, nous reçut le plus honnêtement du monde, & nous obligea de ne point prendre d'autre maison que la leur pendant le séjour que nous ferions dans l'Isle. Nous allâmes dire la Messe à l'Eglise Paroissiale qu'ils desservent, après quoi nous fûmes saluer M. le Comte de Gennes Capitaine des Vaisseaux du Roi, commandant dans l'Isle à la place du Commandeur de Guittaut, Lieutenant au Gouvernement Général, qui en étoit Gouverneur. Il nous retint à dîner avec le P. Girard. Après dîné nous allâmes voir le Sieur de Châteaueux, un des Lieutenans de Roi, & quelques autres Officiers de nos amis, & puis nous nous rendîmes chez les PP. Jésuites. Ils n'étoient que trois; le P. Girard, qui étoit le Supérieur, le P. Chartier, & un Irlandois nommé Galoway, quel'on tâchoit de faire passer pour un Italien, & qu'on nommoit pour cela le P. Realini. Nous passâmes le reste de la journée à voir leur Habitation, & à recevoir force visites des personnes qui avoient demeuré dans nôtre Paroisse du Mouillage à la Martinique pendant la guerre passée, c'est-à-dire, celle de 1688.

Le lendemain le Comte de Gennes nous vint rendre visite, & nous mena dîner chez lui avec les PP. Jésuites. Il étoit logé dans la maison du Sieur de la Guari-gue. J'allai me promener sur le soir aux

Arrivée de l'Auteur à St. Christophe.

1700. environs du Bourg. Il paroïssoit par les mazures & par les folages des maisons, qu'il avoit été autrefois bien bâti & fort considerable. Les Anglois l'avoient entierement détruit, jusqu'à transporter chez eux les materiaux & les pierres de taille des encognures. Nos François avoient déjà rebâti beaucoup de maisons, & travailloient à s'établir, comme s'ils eussent été assurés d'une paix éternelle.

*Descrip-
tion de
l'Isle S.
Christo-
phle.* J'avois entendu parler de cette Isle d'une maniere qui m'en avoit fait concevoir une idée toute differente de ce qu'elle est en effet : car je me l'étois figurée comme une terre toute plate & toute unie; & cependant quand on la voit de loin, elle ne paroît que comme une grosse montagne qui en porte une plus petite sur une de ses pointes. C'est peut-être cette figure qui lui a fait donner le nom de Saint Christophle, aussi-bien que parce qu'elle fut découverte le jour de la Fête de ce Saint, ou parce que l'Amiral Colomb portoit ce nom. Lorsqu'on se trouve en mer à une distance raisonnable de cette Isle, on remarque que cette grosse montagne se divise en plusieurs autres qui font plusieurs têtes dans le milieu de l'Isle lesquelles ferment de beaux valons avec une pente douce & commode qui va jusqu'au bord de la mer; de sorte que du bord de la mer jusqu'au pied des montagnes il y a dans bien des endroits jusqu'à deux lieues d'un païs tout uni, à l'exception de quelques ravines dans lesquelles on a pratiqué des chemins si commodes, qu'on peut faire tout le tour de l'Isle en carosse.

M. Lambert Capitaine de Flibustiers, mon bon ami, nous vint prier le jour suivant d'aller passer un jour ou deux à son Habitation. Il étoit associé avec un de ses oncles, nommé le Sieur Giraudel Conseiller au Conseil Souverain. Ils avoient une fort belle Habitation éloignée d'environ cinq quarts de lieues du

Bourg. Leurs bâtimens étoient encore 1700. peu de chose, mais ils faisoient déjà du Sucre qui étoit fort beau, & qu'on fabriquoit avec une facilité que je n'avois point vûe autre part.

Nous eûmes un divertissement auquel je ne m'attendois pas, ce fut d'aller le soir à la chasse des Singes. Pendant que les Anglois étoient demeurez maîtres des terres des François, dont la plus grande partie restèrent en friche, les Singes qui s'étoient échapez des maisons des François pendant la guerre, multiplierent tellement, que quand on reprit possession de l'Isle, on les voyoit par grosses troupes. Ils venoient voler jusques dans les maisons, & lorsqu'on plantoit des cannes, des patates, ou autres choses, il falloit y faire sentinelle jour & nuit, si on vouloit que ces animaux n'emportassent pas tout ce qu'on avoit mis en terre.

On plantoit des cannes chez M. Lambert dans une terre assez proche de la montagne ronde, qui étoit un des repaires de ces animaux. Nous fûmes nous embusquer environ une heure avant le coucher du Soleil. Nous n'y demeurâmes pas une heure, que nous eûmes le plaisir de voir fortir des broussailles un gros Singe, qui apres avoir regardé exactement de tous côtez, grimpa sur un arbre, d'où il considéra encore tous les environs: à la fin il fit un cri auquel plus de cent voix differentes répondirent dans le moment, & incontinent après nous vîmes arriver une grande troupe de Singes de différentes grandeurs qui entrèrent en gambadant dans cette piece de cannes, & commencerent à les arracher & à s'en charger: quelques-uns en prenoient quatre ou cinq morceaux qu'ils mettoient sur une épaule, & se retiroient en sautant sur les deux pieds de derriere; les autres en prenoient un à leur gueule, & s'en alloient en faisant mille gambades. Nous tirâmes quand

1700. nous eûmes assez considéré leur manège : nous en tuâmes quatre, entre lesquels il y avoit une femelle qui avoit son petit sur son dos, qui ne la quitta point. Il la tenoit embrassée à peu près comme nos petits Negres tiennent leurs meres. Nous le primes, on l'éleva, & il devint le plus joli animal qu'on pût souhaiter.

*La chair
des Sin-
ges est
excellen-
te.*

Ce fut en cette occasion que je mangeai du Singe pour la première fois. Il est vrai que j'eus d'abord quelque repugnance quand je vis quatre têtes sur la soupe qui ressembloient à des têtes de petits enfans ; mais dès que j'en eus goûté, je passai aisément sur cette considération, & je continuai d'en manger avec plaisir ; car c'est une chair tendre, délicate, blanche, pleine d'un bon suc, & qui est également bonne à quelque sorte de sauce qu'on la mette.

*Histoire
d'un
Singe
d'un
Prédi-
cateur.*

A propos de ce petit Singe, il arriva une aventure au P. Cabasson, qui mérite d'être mise ici. Il avoit élevé ce petit animal qui s'affectionna tellement à lui, qu'il ne le quittoit jamais ; de sorte qu'il falloit l'enfermer avec soin toutes les fois que le Pere alloit à l'Eglise, car il n'avoit point de chaîne pour l'attacher. Il s'échappa une fois ; & s'étant allé cacher au dessus de la Chaire du Prédicateur, il ne se montra que quand son Maître commença à prêcher. Pour lors il s'assit sur le bord, & regardant les gestes que faisoit le Prédicateur, il les imitoit dans le moment avec des grimaces & des postures qui faisoient rire tout le monde. Le P. Cabasson qui ne sçavoit pas le sujet d'une pareille immodestie, les en reprit d'abord avec assez de douceur, mais voyant que les éclats de rire augmentoient au lieu de diminuer, il entra dans une sainte colère, & commença d'invectiver d'une manière très-vive contre le peu de respect qu'ils avoient pour la parole de Dieu. Ses mouvemens plus violens qu'à l'ordinaire

furent augmenter les grimaces & les postures de son Singe, & le rire de l'Assemblée. A la fin quelqu'un avertit le Prédicateur de regarder au dessus de sa tête ce qu'il y passoit. Il n'eût pas plutôt apperçu le manège de son Singe, qu'il ne put s'empêcher de rire comme les autres ; & comme il n'y avoit pas moyen de prendre cet animal, il aima mieux abandonner le reste de son Discours, n'étant plus lui-même en état de le continuer, ni les Auditeurs de l'écouter.

Après avoir demeuré un jour chez M. Lambert, je le priai de nous faire avoir des Chevaux pour faire le tour de l'Isle que j'avois envie de voir toute entière, puis-que j'en avois la commodité, en attendant que notre Capitaine Trebuchet eût achevé le Commerce qu'il vouloit faire. Nous eûmes des Chevaux, & M. Lambert nous accompagna.

Nous partîmes d'assez bon matin, afin de pouvoir, sans nous presser, aller dîner à la pointe de Sable, où nous couchâmes contre notre résolution, parce que la famille de M. Pinel, à qui nous étions allés rendre visite, ne nous voulut jamais laisser aller plus loin.

M. Pinel, dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, avoit été tué malheureusement depuis quelques mois, & toute la Colonie de S. Christophle en étoit encore dans l'affliction. Son bon cœur, les services qu'il rendoit à ses compatriotes, les charitez qu'il faisoit aux pauvres, le faisoient regarder comme l'Ange tutelaire de cette Isle. Il trouva la mort dans l'exercice de la charité. Une pauvre famille étant arrivée de la Martinique à la Basseterre de Sainte Christophle, le pria de lui donner passage dans son Brigantin, pour aller à la pointe de Sable où elle alloit s'établir, il le lui accorda avec la joie qu'il avoit toujours quand il trouvoit l'occasion de rendre service, & de faire du bien. Il donna ordre

1700. ordre au Maître de son Brigantin, de faire charger les meubles de ces pauvres gens, & pendant que ses gens étoient occupez à ce travail, il prit la barre du gouvernail, le Brigantin étant déjà sous voile. Le sentinelle qui étoit à la Batterie de la rade ayant été relevé pendant qu'on étoit occupé à transporter ces gens & ces meubles à bord, sans avoir été averti que le maître du Brigantin avoit parlé à l'Officier de garde selon la coutume, & voyant ce Bâtiment qui s'en alloit, crut qu'il partoît sans congé, & sans autre examen ni ordre, il mit le feu à un Canon, pour l'obliger de mouiller. Le boulet rompit le bordage du Bâtiment, & emporta le bas ventre & la cuisse de M. Pinel, qui mourut quelques momens après, avec une entière résignation à la volonté de Dieu, & en bon Chrétien, comme il avoit toujours vécu. Sa mort consterna toute l'Isle, on la ressentit vivement dans les autres Colonies, & l'on peut dire, que l'affliction fut générale, parce que la perte étoit commune. L'Officier & le Sergent de garde furent arrêtés. Le Soldat pensa être mis en pièces par le peuple. On fit le procès: l'Officier & le Sergent furent déchargés, & le Soldat condamné aux Galères.

Le second jour de notre voiage nous fûmes dîner à l'Ance Louvet chez M. de Courpon Lieutenant du Roi, Commandant du Quartier de la pointe de Sable, qui nous retint à coucher. Et le troisième jour nous arrivâmes chez M. Lambert, après avoir dîné chez un Anglois de notre connoissance appelé le Major Cripts.

Je fus très-content de mon voiage, & je satisfis entièrement la curiosité que j'avois depuis long-tems de voir, & de connoître cette Isle. Elle est petite à la vérité, mais elle est très-belle, & bien cultivée. Le terrain de la Cabesterre & de

la Basseterre est admirablement fécond; l'air y est très-pur, & si elle étoit un peu mieux fournie d'eau pour boire, & qu'il y eût un Port, ce seroit une Isle enchantée. Elle peut avoir quinze à seize lieues de tour, sans compter une pointe fort longue, & assez étroite, qu'on appelle la pointe des Salines.

C'est la première Isle que les François & les Anglois ont habitée, après que le hazard les y eût assemblés. Elle est partagée entre les deux Nations, de manière que les François ont les deux bouts, c'est-à-dire, le côté de l'Est & celui de l'Ouest & les Anglois le Nord & le Sud. La partie François de l'Est commence à la rivière de Cayonne, & finit à celle de la Pentecôte. La partie de l'Ouest commence à la rivière de la pointe de Sable, & finit à une grande ravine, qui s'appelle, si je ne me trompe, la ravine à Cabrittes. Ce que les Quartiers Anglois ont de plus avantageux, est qu'ils se communiquent par un chemin qu'ils ont fait dans la montagne, au lieu que les deux Quartiers François ne peuvent se communiquer sans passer par ceux des Anglois. Les passages sont toujours libres en tems de Paix, mais dès que la Guerre est déclarée en Europe entre les deux Nations, il faut que l'une des deux chasse l'autre de l'Isle. On avoit fait autrefois des Concordats pour une neutralité perpétuelle: comme les Anglois ne s'en sont servis que pour tacher de surprendre les François, on ne se fie plus que dans la force des armes.

Dans la Guerre qui commença en 1688. nous chassâmes les Anglois de leurs Quartiers, & ils étoient accoutumés à ce manège depuis 1627. que les deux Nations s'étoient établies dans l'Isle, où les François, quoi qu'en plus petit nombre, avoient toujours été les maîtres des Anglois, & avoient toujours eu de si bons Gouverneurs, qu'on pouvoit dire que le

Partage
de S.
Christophe
entre les
François
& les
Anglois.

1700. Gouverneur François de S. Christophle étoit l'arbitre de la Nation Angloise. Je ne sçai comment la fortune s'est lassée de nous favoriser ; mais nous fûmes chassés de l'Isle en 1690. On peut voir ce que j'en ai dit ci-devant en parlant de M. de la Guarigue.

La Basseterre Angloise est plus montagneuse que la nôtre. Leur Cabesterre & la nôtre sont à peu près semblables. Mais comme ils ont plus de montagnes que nous, ils ont aussi plus de rivières, & par une suite nécessaire leur rade est meilleure que celle que nous avons devant notre Bourg principal. La rade des Anglois, qu'on appelle simplement la grande rade, est profonde, l'encrage y est bon, & comme elle est formée par les deux cuisses de la grande montagne, elle donne quelque abri aux Vaisseaux. Avec tout cela, ni eux, ni nous, n'avons aucun endroit pour les retirer dans le tems des ouragans.

Fort de la grande Rade. Les Anglois ont un Fort au-dessous de la grande rade, il est à cinq Bastions avec quelques dehors. Il est commandé d'une hauteur à côté de la Souphriere. Ce poste a toujours servi à prendre le Fort, c'est ce qui a obligé les Anglois depuis qu'ils l'ont repris en 1690. de construire un Fortin sur cette hauteur, afin de conserver plus long-tems leur principale Forteresse. Autant que j'en puis juger en passant, & en m'arrêtant exprès, sous prétexte de voir une Sucrierie qui en est voisine, on feroit bien-tôt maître de ce Fortin, parce qu'on le peut battre d'une autre hauteur, qui n'en est pas à deux cent pas, & pendant qu'on le battoit, on pourroit attacher le mineur sous ses petits ouvrages, & les faire sauter avec d'autant plus de facilité, que tout ce terrain se coupe presque aussi aisément que de la ponce.

Fort François Un peu au-delà de la rivière qui se pare le Quartier Anglois du Quartier

François appelé la pointe de Sable, nous 1700. vîmes un petit Fort à Etoile, que nous trouvâmes assez bien réparé. Les Ouvrages avoient plus de propreté que de solidité. Il n'auroit pas été besoin de faire de grands efforts pour s'en rendre maître. Il y avoit une Garnison d'une Compagnie détachée de la Marine.

Fort François de la Basseterre. Il y avoit un Fort à côté du Bourg de la Basseterre tout délabré. Je l'allai voir, ce n'a jamais été grand chose ; cependant il me parut qu'on auroit pu le rendre meilleur, & avec assez peu de dépense & de travail, & qu'on en auroit tiré plus de service que des retranchemens que le Sieur Binoit faisoit faire autour du Bourg, qui n'étoient pas capables de la moindre défense, n'y de demeurer sur pied, seulement trois mois, quand ils n'auroient eu d'autres ennemis que la pluie, les crabes, & les tourlouroux. Aussi n'étoient-ils composés que de méchans piquets de toutes sortes de bois mols, avec des fascines d'herbes, pour empêcher le sable & la ponce dont ils étoient remplis de se répandre des deux côtés.

Il est certain que rien au monde n'est plus inutile que ces sortes d'Ouvrages, qui ne servent qu'à fatiguer les Habitans, & consumer le tems de leurs Esclaves par des corvées qu'on exige d'eux, & très-souvent de prétextes aux Commandans, pour exercer leur mauvaise humeur sur ceux qui ont le malheur de leur déplaire.

L'Isle de S. Christophle ne se peut maintenir dans un tems de Guerre, que par la bonne conduite de son Gouverneur, & la bravoure de ses Habitans. Les Troupes réglées que le Roi y entretenoit autrefois suppléaient au petit nombre des Habitans, & on pouvoit compter sur elles, parce que c'étoient des Bataillons entiers des vieux Regimens de France, comme de Navarre, de Norman-

1700. mandie, de Poitou & autres, dont les Soldats étoient aguerris, & avoient fait plusieurs Campagnes en Europe, & qui étoient commandez par des Officiers d'expérience & de service: au lieu que les détachemens de la Marine qui y sont à présent ne sont composez que de mauvaises recrûes que les Officiers levent à leurs dépens, en échange du Brevet qu'on leur donne.

On peut encore ajoûter que les Officiers & Commandans n'ayant jamais servi que sur les Vaisseaux, sont dans un pays qui leur est inconnu, quand ils se trouvent sur terre: il est vrai qu'ils ont du cœur, de l'intrepidité autant qu'on en peut désirer, mais cela ne suffit pas, il faut de l'expérience, & c'est ce qui leur manque.

Les Anglois ne sont pas mieux que nous en Soldats & en Officiers, il est vrai qu'ils nous surpassent en nombre, & que la situation de S. Christophle au milieu des Isles Angloises, leur donne la facilité de la secourir sans peine quand il est nécessaire; au lieu que nous sommes privez de cet avantage par l'éloignement de nos Isles.

Salines
& Souphrière
de S.
Christophle.

Il y a des salines naturelles à la pointe, qui en porte le nom, qu'on pourroit augmenter sans beaucoup de dépense, & rendre meilleures qu'elles ne sont. Le sel qu'elles produisent est parfaitement blanc. Il est plus corrosif que celui de France. Je ne doute pas qu'on ne put corriger ce défaut, si on vouloit s'en donner la peine. Les salines sont communes aux deux Nations quoiqu'elles soient dans la partie Françoise, comme la Souphrière l'est pareillement, bien qu'elle soit dans la partie Angloise.

Comme cette Isle avoit été la première habitée, ses Habitans avoient eu plus de tems que les autres à se dégrader, & ils étoient devenus si polis & si civils, qu'on auroit eu de la peine à trouver plus de politesse dans les meilleures

Villes d'Europe. De forte qu'on disoit en 1700. proverbe, que la Noblesse étoit à Saint Christophle, les Bourgeois à la Guadeloupe, les Soldats à la Martinique, & les Païsans à la Grenade. Les choses sont à présent bien changées. Les richesses ont amené la politesse, la magnificence, le bon goût à la Martinique, ses Habitans sans cesser d'être braves, sont devenus infiniment polis, les familles de S. Christophle qui s'y sont établies après leur déroute n'ont pas peu contribué à cet heureux changement; & la quantité de Noblesse qui s'y est retirée, jointe au soin que les Habitans ont pris de faire élever leurs enfans à Paris, où ils n'épargnent rien pour leur donner une bonne éducation, ont rendu cette Isle la plus florissante Colonie que la France ait jamais eue.

L'air de S. Christophle est très-pur, ce qui fait que le sang y est très-beau, le teint des femmes est admirable, & leurs traits fort réguliers; l'un & l'autre sexe est plein d'esprit, & de vivacité. Ils sont tous parfaitement bien faits, & cela est commun à tous les Creolles de l'Amerique Françoise & Angloise, où il est aussi rare de trouver des bossus, des borgnes, & des boiteux naturellement, qu'il est ordinaire d'en voir en Europe, & sur tout à Orleans.

Creolles
de S.
Christophle.

Le bon goût des Habitans de S. Christophle se remarquoit dans la distribution du terrain de leurs Habitations. Quoiqu'il n'y eût qu'environ un an qu'ils fussent rentrez dans leurs biens quand nous arrivâmes, & qu'ils les eussent trouvez dans le dernier désordre, nous les trouvâmes aussi propres, & aussi-bien entretenus que s'ils n'en fussent point sortis. Il est vrai que les maisons ayant été démolies ou brûlées par les Anglois, n'étoient pas encore réparées entièrement; mais ce qui étoit rétabli, étoit propre & bien entendu, & il y avoit déjà beaucoup plus de maisons sur pied dans le Bourg, qu'il

1700. qu'il n'y en avoit dans celui de la Guadeloupe, qui avoit eu bien plus de tems à se rétablir.

*Paroisse
de S.
Christo-
phle.*

Le spirituel de la Basseterre de Saint Christophle étoit administré avec beaucoup de pieté & d'exactitude par les Peres Jesuites; & celui de la Cabesterre par les Capucins. Il n'y avoit qu'une Eglise Paroissiale pour toute la Basseterre, elle étoit dans le Bourg, & appartenoit aux Habitans. Elle pouvoit avoir cent vingt-cinq à cent trente pieds de long sur trente six pieds de large, avec deux Chapelles, qui faisoient la croisée, & une Sacristie en forme d'appentis derriere le maître Autel. Les murs étoient

*Eglise de
S. Christo-
phle.*

épais de près de cinq pieds, mais leur hauteur n'étoit point du tout proportionnée à une épaisseur si considerable, puisqu'ils n'avoient tout au plus que douze pieds de haut. Les fenêtres étoient ceintrées, & garnies de contrevents fort épais. La couverture d'essents étoit soutenue par une charpente très-forte, massive, & bien liée. En general cette Eglise étoit pesante & materielle. Ce qu'elle avoit de meilleur, c'est que les dedans étoient très-propres, qu'elle pouvoit contenir beaucoup de monde, & resister à la violence des ouragans, qui sont frequens dans cette Isle.

Les Anglois l'avoient conservée, & s'en servoient comme d'un corps de Garde, où d'un Fort pour se retirer, & se mettre à couvert des descentes que nos Corsaires faisoient pendant la Guerre. Pour ce effet, ils avoient percé des meurtrieres dans les contrevents des fenêtres, & avoient fait de petits sabords aux portes de l'Eglise, & de la Sacristie, pour faire jouir le Canon qu'ils avoient en dedans, & pour donner l'alarme aux autres Quartiers. Ces précautions n'avoient pourtant pas empêché M. Lambert de les surprendre, & de se rendre maître de ce poste, après avoir égorgé la sentinelle

avancée; & il auroit pris le General Co-drington; qui logeoit dans la maison de M. de la Guarigue, à un demi quart de lieue du Bourg, sans un contre-tems qui arriva à ses gens, qui s'étant separés en deux bandes, pour envelopper plus facilement la maison, tirèrent les uns sur les autres, sans se reconnoître, se prenant reciproquement pour ennemis. Cela donna l'alarme, & fit que ce General eut le tems de se sauver. Sa maison ne laissa pas d'être pillée, & beaucoup d'autres du Bourg; on enleva plusieurs Negres, sans que les Anglois pussent inquiéter nos gens dans leur retraite qu'ils firent en bon ordre, & chargez de butin.

L'Habitation des Peres Jesuites étoit un peu au-dessus du Bourg. Elle étoit belle, il y avoit deux Sucreries. Leur ancienne maison étoit de maçonnerie, grande, & peu reguliere autant que j'en pus juger par le peu qui en restoit debout. Toute la solidité ne l'avoit pu garantir des effets d'un tremblement de terre, qui l'avoit presque entierement renversée avant la Guerre de 1688. Ils étoient logez dans une maison de bois fort propre, dont il nous cederent la salle; & une chambre, malgré tout ce que nous pûmes faire pour les empêcher de se déloger à cause de nous. Ils avoient encore une Habitation à deux lieues delà dans la montagne, dans un lieu appelé la Tuilerie où la briqueterie, qui étoit pour lors entierement abandonnée.

L'Habitation des Carmes étoit à une lieue ou environ du Bourg. Elle neme parut pas grand chose par son étendue. On m'assura que c'étoit une des meilleures terres de tout le quartier, où l'on peut dire, qu'elles sont excellentes. Leur Eglise qui n'étoit pas Paroissiale ne laissoit pas d'être fort fréquentée par les Habitans qui étoient éloignés du Bourg. Ses murs, & ceux des autres Bâtimens qui étoient encore debout ne me donnerent

1700.

Les Anglois surpris pas le Capitaine

Lambert Habitation & maison des Jesuites.

Habitation des Carmes.

rent pas une aussi haute idée de leur magnificence, que celle que j'en avois conçûe sur le rapport de ces bons Religieux.

coup. Ils étoient au milieu d'une savanne, tous deux à peu près de même grandeur, c'est-à-dire, d'environ quarante pieds de long sur dix-huit à vingt pieds de large. Au bout opposé à la porte, il y avoit une longue table, avec une armoire à côté, & un fauteuil. Tout le reste étoit rempli de bancs à dossier, avec une allée au milieu, le tout sans aucuns ornemens de quelque nature que ce pût être.

Le Peres Jesuites avoient une Chapelle à Cayonne, & une à la pointe des Salines. Toutes deux avoient été ruinées pendant la Guerre.

Les Religieux de la Charité s'étoient établis à côté du Bourg de la Basseterre, ils avoient une sale pour leurs malades, qui leur servoit en même-tems de Chapelle, avec quelques petits logemens détachés pour les deux Religieux qui y étoient. Ils ont une chose aux Isles, qui m'a toujours extrêmement choqué, c'est d'avoir l'Autel où repose le très-saint Sacrement dans le même lieu où font les malades. Il me semble que c'est une indécence, à cause des irreverences qui se commettent à tous momens par les malades, par ceux qui les servent, & par ceux qui les viennent visiter. Sans compter l'incommodité que les malades reçoivent de ceux qui viennent entendre la Messe, & souvent les Messes hautes, & les Vêpres que ces bons Religieux chantent de leur mieux aux dépens de la tête de leurs malades qui en sont étourdis.

La Justice étoit administrée par un Juge Royal, qui residoit au Bourg de la Basseterre, avec un Procureur du Roi, un Greffier, des Notaires, & autres Suppôts de Justice. Il y avoit aussi un Arpenteur Royal. Il me semble que le Juge avoit un Lieutenant, un Substitut du Procureur du Roi, & un Commis Greffier à la pointe de Sable, pour le

B b

Quar-

L'Hermite de Cayonne

Eglises des Capucins à la Cabesterre.

Outre cette Chapelle, les Peres Capucins avoient deux Eglises à la Cabesterre. L'une à l'Ance Louvet, & l'autre à la pointe de Sable. Elles servoient d'Eglises Paroissiales, quoiqu'elles leurs appartenissent. Elles n'avoient point été ruinées par les Anglois. J'entrai dans celle de l'Ance Louvet. Elle étoit de maçonnerie, bâtie à la Capucine, avec des bancs de pierre tout au tour, elle étoit fort propre. Ils avoient un petit corps de logis à côté de l'Eglise, partagé en trois ou quatre chambres ou sales, avec un fort beau jardin. Je n'entrai point dans celle de la pointe de Sable.

Je vis aussi en passant les deux Temples que les Anglois ont à la Cabesterre. Si leur Religion est aussi simple que leurs Temples, on peut dire qu'elle est beau-

Tom. II.

1700.
Temples des Anglois.

Les Religieux de la Charité.

Justice de l'Isle.

1700.

Conseil
Souverain ou
Supérieur.

Quartier de la Cabesterre. Les appels des Sentences étoient jugez au Conseil Supérieur, qui s'assembloit tous les deux mois au Bourg de la Basseterre. Il étoit composé de dix Conseillers Habitans, les plus lettrez, & les plus honnêtes gens qu'on avoit pu trouver. Le Gouverneur ou le Commandant & les Lieutenans de Roi y ont entrée & voix délibérative. Le Gouverneur y preside; mais c'est le plus ancien Conseiller qui va aux opinions, qui prononce, & qui signe les Arrêts. Ces Conseillers comme ceux des autres Isles sont d'épée, & de cappe, ou s'il en veut, ils sont au poil & à la plume.

Est
Major.

A l'égard du gouvernement politique, il étoit entre les mains de M. le Comte de Gennes comme Commandant en l'absence du Commandeur de Guittant qui en étoit Gouverneur en titre, mais qui residoit alors à la Martinique en qualité de Lieutenant au Gouvernement general des Isles & Terre ferme de l'Amerique François. Il y avoit encore deux Lieutenans de Roi, un Major, & un Aide-Major. Le plus ancien de ces deux Lieutenans de Roi, étoit un vieux gentilhomme Provençal, appelé Château-vieux, qui avoit été long-tems Capitaine de Grenadiers en France, & qui avoit du service. L'autre, étoit le sieur de Courpon ancien Habitant de l'Isle, Capitaine de Milice, & Conseiller au Conseil Souverain. Il s'étoit trouvé à Versailles dans le tems de la conclusion de la Paix de Rislewick; & lorsqu'on avoit besoin d'un homme qui conût bien le país, & qui fût en état de donner les lumieres dont on avoit besoin alors il se produisit au Bureau de M. de Pontchartrain, & en obtint cette Charge avec le Commandement en particulier du Quartier de la pointe de Sable où étoit son bien.

Les Isles de Saint Martin & de Saint

Barthelemy dépendent du Gouverneur de Saint Christophe. Elles étoient gouvernées par M. de Valmeniere Creolle de la Martinique, & Lieutenant de Roi.

1700.

La Garnison de Saint Christophe consistoit en quatre Compagnies détachées de la Marine; une desquelles étoit au Fort de la pointe de Sable, les trois autres étoient dans un Parc, qu'on appelloit le Champ, attenant le Bourg. La Colonie qui faisoit autrefois plus de quatre mille hommes portans les armes, n'en faisoit pas alors trois cent cinquante; parce que depuis la déroute de l'Isle en 1690. les familles qui avoient été transportées à Saint Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, & autres Isles, s'y étoient établies, & ne jugeoient pas à propos de revenir dans un lieu où ils ne pourroient pas demeurer, dès qu'il y auroit la moindre Guerre en Europe entre les deux Nations.

Garnison
son
Habitans.

Comme les Anglois avoient eu tout le tems nécessaire pour reparer les dommages que le commencement de la Guerre de 1688. avoit causez à leurs Habitans, quand les François s'en rendirent maîtres; aussi les trouvâmes-nous dans un très-bon état. Ils ont peu de maisons de maçonnerie; elles sont presque toutes de bois peintes en dehors, & lambrissées frot proprement en dedans. Quand je dis qu'elles sont peintes, il ne faut pas s'imaginer que ces peintures soient des personages, ou des ornemens; ce n'est qu'une simple couche de couleur à huile pour conserver le bois, & le défendre de l'eau, & de la pourriture, qui est une suite nécessaire de la chaleur & de l'humidité du climat. Cela ne laisse pas d'être agreable. La distribution des pieces est ingénieuse & bien entendüe, la propreté y est très-grande, & les meubles magnifiques.

Les
maisons
des Anglois
sont
peintes.

Les

1700.

Les Habitans chez lesquels j'ai mangé tant en ce voiage, qu'à mon retour de Saint Domingue, avoient beaucoup d'argenterie, & sur tout de ces cuvettes ou jattes, où ils font la ponche, le sang gris, & autres boiffons. Ils ont un talent merveilleux pour accommoder le bœuf salé. Une poitrine de bœuf d'Irlande est toujours la piece de resistance qu'on sert sur table, & c'est ce que j'ai trouvé de meilleur chez eux, quoiqu'il y ait une très-grande abondance de toutes sortes de viandes & de gibier. On dit qu'ils entendent bien les ragoûts; mais pour le rôti, ils le font d'une maniere qui ne plaît pas aux François, parce qu'ils l'arrosent de tant de beurre, qu'il en est tout imbibé, sans compter celui dont ils remplissent les plats où ils mettent la viande.

C'est la Maîtresse du logis, qui coupe les viandes, & qui sert; ou la fille aînée quand la mere juge qu'elle peut s'en bien acquitter. Elles le font avec beaucoup de propreté, & de bonne grace. Elles boivent à merveille, pour exciter la Compagnie d'en faire autant. Les Anglois sont toujours pourvus de quantité de differens vins, & de toutes sortes de liqueurs des pais les plus éloignez: comme ils sont riches pour la plupart, ils se font honneur de leur bien, & n'épargnent rien pour donner à ceux qu'ils traitent une haute idée de leur opulence & de leur generosité.

Il y avoit chez le Major Cripts un jeune Ministre, qui avoit déjà perdu deux femmes depuis environ trois ans qu'il étoit dans l'Isle. Il paroissoit fort empressé pour en recouvrer une troisieme. On le railla beaucoup sur le peu de soin qu'il prenoit de les conserver. Je remarquai pendant ce repas, & en plusieurs autres occasions, que ces Messieurs avoient peu de consideration pour leurs Ministres. Je ne sçai si c'est par irreligion,

ou si c'est la conduite des Ministres qui leur attire ce mépris.

Les femmes Angloises sont habillées à la François, du moins leurs habillemens en approchent beaucoup. Ils sont riches & magnifiques; & seroient d'un très-bon goût, si elles n'y mettoient rien du leur; mais comme elles veulent toujours encherir sur les modes qui viennent de France, ces hors-d'œuvres gâtent toute la simetrie & le bon goût qui s'y trouveroit sans cela. Je n'ai jamais vu tant de franges d'or, d'argent, & de foye, qu'il y en avoit sur ces Dames; elles en paroissoient couvertes depuis la tête jusqu'aux pieds. Elles ont de fort beau linge, & des dentelles très-fines.

La coutume des Anglois est de tirer tous leurs vins de quelque pais qu'ils puissent être dans de petites bouteilles d'un verre épais, à col court, & qui sont plus larges que hautes. Elles tiennent un peu plus des trois quarts de la pinte de Paris. Ils les bouchent soigneusement avec des bouchons de liege, & de cette maniere ils conservent leurs vins, & leurs autres liqueurs sans craindre de les voir se gâter. Il faut qu'ils fassent une grande consommation de ces bouchons, puisque je n'ai jamais vu de prise Angloise dans laquelle il n'y eût de grosses futailles remplies de bouchons. On les fait pour l'ordinaire beaucoup plus gros qu'il n'est nécessaire pour remplir le trou du goulot. Pour les y faire entrer sans les couper, il n'y a qu'à les faire bouillir dans l'eau; ils se resserrent par ce moyen tant qu'on veut, & quand on les a mis dans l'ouverture de la bouteille. Ils reprennent en sechant leur volume & leur premiere grosseur, & bouchent parfaitement le trou sans crainte qu'ils en sortent, parce qu'ils font un petit boulet en dedans en s'élargissant plus que le col de la bouteille, qui est toujours un peu plus large au-dessous du boulet de l'entrée.

B 2

qu'il

1700.

Habits
des femmes.Maniere
des Anglois
pour
conserver
leurs
vins.

-1700-

Repas
des Anglois,
leur pro-
preté.Minis-
tres peu
estimez.

1700. qu'il ne l'est au commencement du trou. Lorsque toutes leurs bouteilles sont remplies & bouchées, ils les arrangent les unes sur les autres, comme on arrange les boulets de Canon dans un Arcenal ce qui n'est pas un ornement indifférent pour leurs Celliers.

La Bierre qui leur vient d'Europe ou de la nouvelle Angleterre, sur tout cette Bierre forte, qu'on appelle Momme, est renfermée dans de semblables bouteilles bouchées de la même manière. Mais comme cette liqueur à une force extraordinaire, & qu'elle feroit sauter tous les bouchons du monde, on croise un fil d'archal sur le bouchon, & on l'attache en le tortillant au-dessous du bourlet du goulot de la bouteille. Leur Cidre d'Europe & de la Nouvelle Angleterre est renfermé de la même façon.

Cette manière de boucher les bouteilles fait assez connoître la nécessité d'avoir des tirebouchons: aussi tous les Anglois & Angloises en sont très-bien pourvus, & en ont de fort propres, & de très-bien travaillez.

Force de la Bierre. Il est rare qu'on soit obligé de s'en servir pour déboucher les bouteilles de Momme: car cette liqueur est si forte qu'elle fait sauter en l'air les bouchons aussi-tôt qu'on a levé le fil d'archal qui étoit dessus.

Manière d'acquiescer la momme. Lorsqu'on la veut boire plus douce, & empêcher qu'elle ne donne à la tête d'une manière aussi furieuse qu'elle a accoutumé d'y donner, on y mêle autant d'eau que de Bierre, avec un peu de Sucre pour l'adoucir, & on la bat dans deux vases, pour bien mêler les deux liqueurs, & les faire mousser. Cela augmente sa quantité, & la rend plus agréable.

Il y a beaucoup de Tamarins dans tout le Quartier Anglois de Saint Christophe. On se sert de cet arbre pour orner les cours, & les entrées des maisons. Ou-

tre sa beauté, on prétend que son ombre est très-sain. Cet arbre vient assez grand, & étendu comme un parasol. Je ne sçai si cela lui est naturel, ou si l'art lui fait prendre cette figure. Son tronc est toujours fort droit & rond, couvert d'une écorce brune, assez épaisse & tailladée fort près à près. Ses branches qui sont menues, & en grand nombre, sont longues, & bien garnies de petites feuilles longues, étroites, assez fortes, & toujours couplées, d'un verd un peu pâle. Le haut du tronc & les branches ont beaucoup de petites épines. Le cœur de l'arbre est gris, & assez tendre. Il porte deux fois l'année de petites fleurs d'un blanc sale, assez semblables aux fleurs d'oranges tout-à-fait ouvertes; elles ont une odeur fort douce, & fort agréable, un peu aromatique. Les filiques qui succèdent à ces fleurs, viennent par bouquets. Elles sont vertes au commencement de la grosseur du petit doigt, & de quatre pouces ou environ de longueur. Elles deviennent brunes à mesure qu'elles meurissent. Elles sont remplies d'une pulpe grise, qui enveloppe de petits fruits à peu près comme des fèves, assez tendres au commencement, de couleur violette, & d'un goût aiglet, & fort agréable. On s'en sert à ce qu'on dit beaucoup dans la Médecine.

On confit ces fruits ou tous entiers avec leurs filiques, bien avant qu'ils soient meurs, ou dépouillez de leurs filiques, lorsqu'ils sont meurs, mais avant qu'ils soient secs. De quelque manière qu'on les fasse confire, ils sont très-agréables, lâchent le ventre, & fortifient en même-temps la poitrine. C'est ainsi qu'en parle les Esculapes de l'Amérique. Les Anglois usent beaucoup de cette confiture ou espèce de conserve, parce qu'ils sont sujets à des débilités d'estomac, qui sont les suites de leur intemperance dans la boire & le manger.

1700.

Tamarin arbre. Sa description, & son usage.

Tamarins confits.

Arbustier du bord de la Mer.

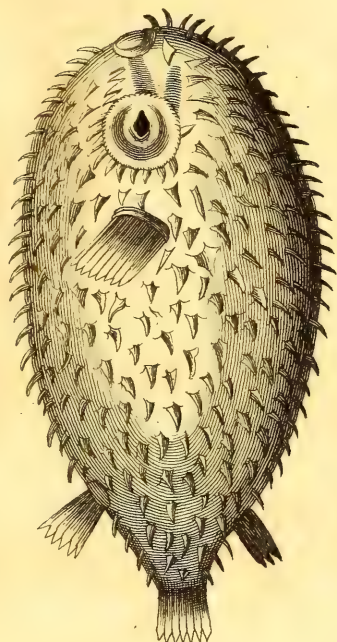


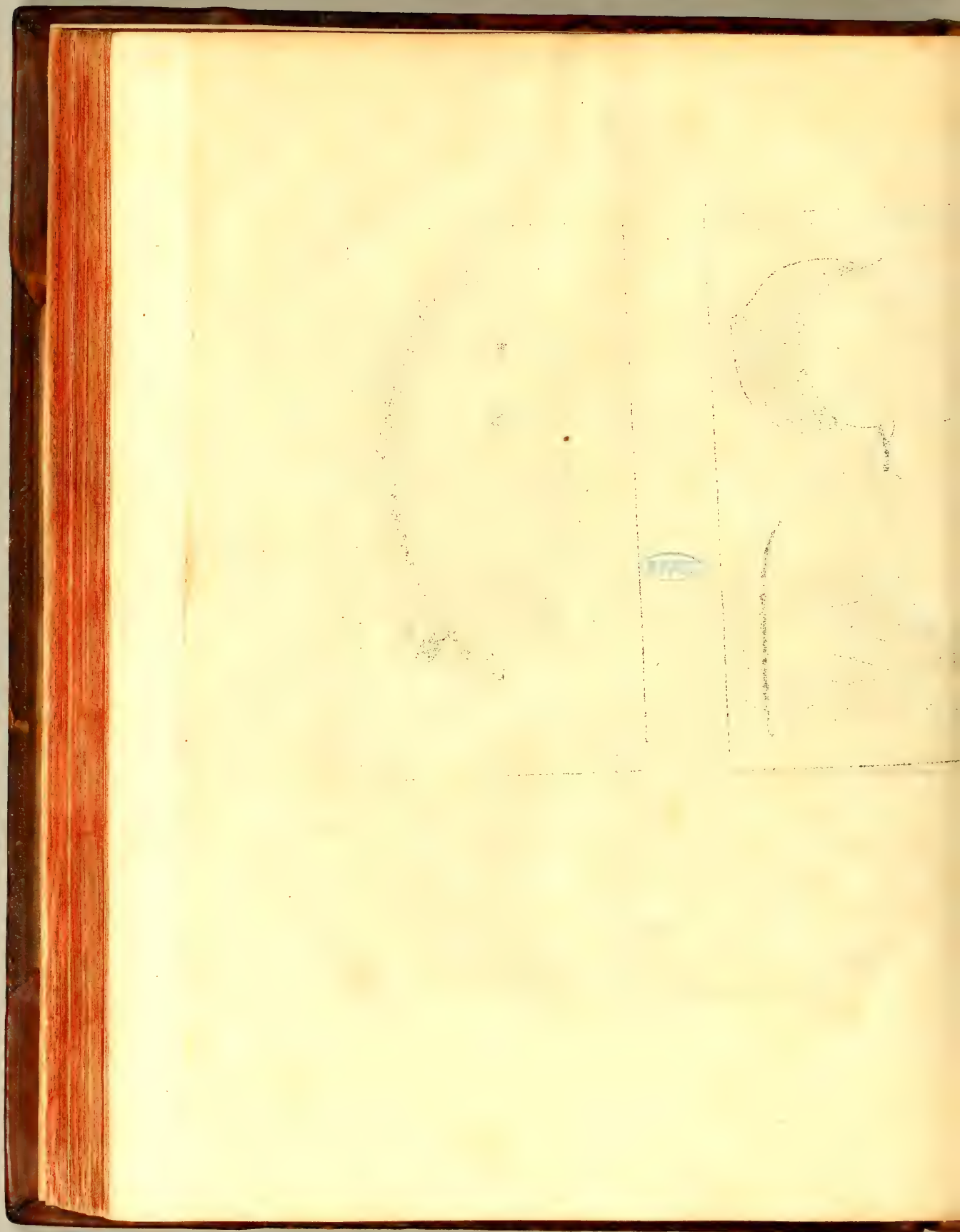
meau de
amarin.



Siliqua de Tamarin.

Poisson armé.





1700.

Ils ont un¹ soin tout particulier des grands chemins. Je n'en avois point vû jusqu'alors en si bon état, si bien entretenus, & si commodes. Ils ont raison d'en user ainsi : car eux aussi bien que les François ne retournent guères chez eux après avoir fait un repas chez leurs amis, qu'il n'y paroisse, de maniere qu'ils ne sont plus en état de conduire leurs chevaux, qui auroient trop d'affaires s'ils étoient obligez de porter, ou de traîner leurs Maîtres, si les chemins étoient mauvais.

Château du
Bailli de
Poincy.

Après avoir parlé des maisons des Anglois, il est juste de dire un mot de la plus belle maison qui ait été dans les Isles, & qui seroit encore, si un funeux tremblement de terre n'en eût ruiné la plus grande partie, & les Anglois le reste. C'est celle de feu M. le Bailli de Poincy, ci-devant Gouverneur general des Isles. On la nommoit le Château de la montagne, parce qu'elle étoit bâtie sur une montagne à une lieüe & demi du Bourg. La situation ne pouvoit être plus belle, ni la vûe plus étendue & plus diversifiée. Le Pere du Terre en a donné un dessein dans son Histoire, qui me servit à la reconnoître, quand j'en allai voir les restes qui ne sont plus à présent qu'un amas de ruïnes au milieu de plusieurs terrasses, qui marquoient la magnificence, les richesses, & le bon goût de celui qui avoit fait construire ce bel edifice. J'y trouvai encore quelques grottes assez entieres, des bassins dont on avoit enlevé le plomb, & les reservoirs des eaux d'une fontaine, dont la source est à une demi lieüe plus haut dans la montagne.

Fontaine
de la
montagne.

J'allai voir cette source qui est l'unique qui soit dans tout ce quartier-là ; elle est assez abondante, & son eau pourroit être conduite jusqu'au Bourg, si on faisoit la dépense d'un Aqueduc, ou de Canaux de plomb ou de Terre cuite, pour la renfermer. En parcourant le bois aux

environs de cette source, je remarquai beaucoup d'autres petites fontaines, dont les eaux se perdent dans les terres qui sont toutes très legeres, & fort ponceuses. Il me parut qu'on pourroit aisément rassembler toutes ces petites sources, & les joindres à la principale. Peut-être même qu'en cherchant au-dessous de certaines éminences qui sont aux environs, on pourroit trouver d'autres veines pour augmenter la principale source, & conduire le tout au Bourg qui en a grand besoin, puisqu'on n'y a d'autre eau que celle que l'on recueille dans les citernes, ou de quelques puits assez mauvais.

J'ai dit dans plus d'un endroit, que les richesses des Habitans consistoient dans leurs Esclaves. Ce sont leurs bras, sans lesquels les terres demeureroient en friche : car il ne faut pas songer de trouver des gens de journée comme en Europe, on ne sçait ce que c'est ; il faut avoir des Esclaves, ou des Engagez, si on veut faire valoir son bien. De sorte que l'Habitant qui a un plus grand nombre d'Esclaves est le plus en état de faire une fortune considerable.

Les Anglois nous surpassent infiniment en ce point. Ils ont des Negres tant qu'ils veulent, & à bon marché. Un Negre piece d'Inde, c'est-à-dire, de dix-huit à vingt ans, bien fait, robuste, & sans défaut, ne leur revient jamais qu'à cent ou six vingt écus.

Il y a des Compagnies en Angleterre comme en France, qui seules ont le pouvoir de trafiquer des Negres sur les côtes d'Afrique, de les apporter à l'Amérique, & d'empêcher les autres Anglois de faire ce commerce sans leur permission. Mais cela n'empêche pas que les Anglois n'aillent traiter sur la côte d'Afrique, sauf à eux d'avoir assez de force pour se défendre contre les Vaisseaux des Compagnies, qui ont droit de les prendre, & ils sont d'aussi bonne prise, que s'ils

1702.

Facile-
ment des
Anglois
pour
avoir
des Ne-
gres.

1750. s'ils étoient ennemis de la Nation.

*Vais-
seaux
appelez
Inter-
loppes.*

Ces Vaisseaux pour cette raison sont toujours biens armez. On les appelle Interloppes. Quand ils ont fait leur traite en Guinée, ils viennent vendre leurs Negres aux Isles, avec toute la précaution que doivent prendre des gens qui craignent d'être pris & confisquez; soit qu'on les prenne à la mer, soit qu'on les surprenne en débarquant leurs Negres. Quelques gens m'ont assuré, que les Negres ne peuvent plus être saisis, ni confisquez, quand ils ont une fois passé les cinquante pas que les Princes se réservent tout autour des Isles, & même qu'on ne peut inquiéter ceux qui les ont achetez. Je ne donne pas ceci comme fort certain, quoique je l'aye appris de quelques Anglois. Ce seroit une chose fort commode, mais les François n'en jouissent point. Quoiqu'il en soit, les Interloppes sont toujours fort sur leurs gardes; comme ils ont tout à craindre, ils ne se laissent approcher d'aucun Bâtiment, à moins qu'il ne fasse le signal de reconnaissance, dont leurs Agens sont convenus, & dont ils ont soin de les instruire: car ils le changent à tous les voyages, de peur de surprise. Les Interloppes donnent leurs Negres à meilleur marché que les Compagnies. Cela fait qu'on achete d'eux plus volontiers, quoiqu'on se mette aux risques de perdre ce qu'on a acheté, & d'essuyer des procès. Cependant comme il y a remède à tout excepté à la mort; & qu'on trouve le moien d'appriouriser les animaux les plus farouches, les Anglois qui sont très habiles gens, ont humanisé les Commis de leurs Compagnies; & les François qui se piquent d'imiter tout ce qu'ils voyent faire aux autres, ont rendu la plupart des Commis de leurs Compagnies les gens les plus traitables & les plus honnêtes qui soient au monde. On s'accorde avec eux, & tout le monde est content,

excepté les Interezzes des Compagnies; mais c'est leur faute. Il est vrai que les Commis pour se conserver dans leurs Emplois avec un air de fidelité à toute épreuve, font de temps en temps quelque capture; & c'est en cela qu'on remarque leur prudence, car ils ne surprennent jamais que les plus mauvais Negres, & les rebuts dont on ne foucie pas fort d'être privé, sans que les Bâtiments, ou ceux qui les conduisent, ou ceux qui ont acheté les Negres, soient jamais saisis ni reconnus.

C'est cette facilité que les Anglois ont d'avoir des Negres, qui fait qu'ils les ménagent fort peu, & qu'ils les traitent presque aussi durement que les Portugais. La plupart leur donnent le Samedi, c'est-à-dire, que le travail qu'ils font ce jour-là, est pour eux, & doit les entretenir de vivres & de vêtemens, sans que le Maître se mette en peine d'autre chose que de les bien faire travailler.

Les Anglois ne baptisent point leurs esclaves, soit par negligence, ou par quelque autre motif: ils ne se mettent point en peine de leur faire connoître le vrai Dieu, & les laissent vivre dans la même Religion où ils les trouvent, soit Mahometisme, soit Idolâtrie.

Leurs Ministres, avec qui j'ai souvent eu occasion de m'entretenir sur ce point, disent pour excuse, qu'il est indigne d'un Chrétien, de tenir dans l'esclavage son frere en Christ, c'est ainsi qu'ils s'expliquent. Mais ne peut-on pas dire qu'il est encore plus indigne d'un Chrétien, de ne pas procurer à des âmes rachetées du Sang de Jésus-Christ, la connoissance d'un Dieu à qui ils sont redevables de tout ce qu'ils sont? Je laisse cela au jugement des Lecteurs. Cependant ces raisons n'ont point de lieu chez eux, quand ils peuvent prendre de nos Negres. Ils savent fort bien qu'ils sont Chrétiens: ils les voyent faire à leur yeux les exercices de leur Religion, & en porter les

1705

*Manière
dont les
Anglois
traitent
leurs
Negres.*

*Raisons
des Mi-
nistres
pour ne
pas bap-
tiser les
Negres.*

mar-

1700. marques autant qu'ils peuvent. Ils ne sçauoient douter qu'ils ne soient leurs freres en Christ, & cela ne les empêchent nullement de les tenir dans l'esclavage, & de les traiter tout comme ceux qu'ils ne regardent pas comme leurs freres. De répondre, comme ils font, qu'ils peuvent bien les tenir esclaves, puisqué les François, les Espagnols & les Portugais s'en sont servis en la même qualité après les avoir baptisez, c'est une mauuaise consequence; car si les François font mal de s'en servir comme esclaves après les avoir fait Chrétiens, ils font encore plus mal que les François, en les retenant comme tels, leur conscience ne leur permettant pas de le faire, lorsque par le Baptême ils les reconnoissent comme leurs freres en Christ. Si au contraire les François font bien de les baptiser, pourquoi ne les imitent-ils pas? Il faut qu'ils conviennent qu'ils n'ont que de mauuaises excuses pour colorer leur peu de Religion, & la negligence de leurs Ministres.

Ce sont ces manieres si éloignées des maximes que Saint Paul inculquoit avec tant de soin & de force aux Chrétiens, qui ont obligé un grand nombre de Negres François de se cantonner dans les bois & les montagnes de Saint Christophle, après que leurs Maîtres en furent chassés, & de s'y maintenir jusqu'à ce que nos Flibustiers aient été en état de les aller chercher. On en a trouvé encore

après la Paix de Riswick, & le rétablissement des François dans cette Isle, qui s'étoient maintenus dans les bois & sur le sommet des montagnes, & qui sont revenus trouver leurs Maîtres quand ils les ont vus en possession de leurs biens. Ces exemples de fidelité ne peuvent s'attribuer qu'à l'instruction dans la Foi que ces pauvres gens avoient reçûe de leurs Maîtres, & à la crainte qu'ils avoient de la perdre, en vivant sous des Maîtres qui se mettent si peu en peine du salut de leurs Domestiques.

Je dois rendre cette justice aux Hollandois, que s'ils ne font pas baptiser leurs esclaves, ils ont du moins soin de les entretenir dans la Religion Chrétienne quand ils sçavent qu'ils l'ont embrassée. J'ai été prié par des personnes de consideration de cette Nation, en passant dans les lieux où ils étoient établis, de confesser leurs Negres Chrétiens, de les instruire, & de les fortifier dans la Foi qu'ils avoient reçûe au Baptême. J'ai sçu par ces mêmes esclaves que leurs Maîtres avoient un soin très-particulier qu'ils fissent leurs prieres soir & matin, & qu'ils s'approchassent des Sacremens quand ils pouvoient leur en trouver l'occasion, sans avoir jamais fait la moindre démarche, ou pour leur faire changer de Religion, ou pour leur en donner le moindre éloignement.

C H A P I T R E I I.

L'Auteur part de Saint Christophle. Description de l'Isle de Sainte Croix.

Nous partîmes de Saint Christophle dans le Vaisseau du Capitaine Trebuchet le 15. Decembre sur le soir. Nous vîmes un peu l'Isle de Saint Eustache, la nuit nous la cacha bien-tôt, aussi-bien que celle de Saba qui n'en est pas éloignée. Nous découvrîmes Sainte Croix le 17. au matin, & en même temps nous

fîmes surpris d'un calme si profond, que nous demeurâmes deux jours sans presque changer de place. Nous passâmes ce temps ennuyeux à prendre des Requiem. Je croi qu'ils tenoient quelque assemblée en ce lieu-là, car il est impossible d'en voir un plus grand nombre. Le fond de la mer depuis Saba jusqu'à Sainte Croix est d'un sable tout blanc; & quoiqu'il

pêche de Requiem.

soit

1799.

soit très-profond, cette couleur l'approche tellement, qu'il semble qu'on y aille toucher avec la main. C'étoit sur ce beau fond que nous voyions promener ces poissons carnaciers. Le premier que nous primes étoit une femelle qui avoit cinq petits dans le ventre: ils avoient environ deux pieds & demi de long: les dents leur viennent avant de naître. De vingt-cinq à trente personnes que nous étions dans le Vaisseau, pas une n'en avoit de si belles & en si grand nombre. Nous ne laissâmes de les manger, après les avoir tenus une journée dans une grande baille ou cuve pleine d'eau de mer pour les faire dégorger. Pour ce qui est de la mere, elle étoit trop dure; elle nous servit à regaler les autres Requiens, & à couvrir notre hameçon. Les Matelots prirent seulement quelques pieces sous le ventre, qui est toujours le plus gras & le plus tendre. Nous eûmes le plaisir d'en prendre un grand nombre; & comme nous ne savions qu'en faire, nous nous en divertissions en différentes manieres.

Nous attachâmes un baril bien bouché & bien lié à la queue d'un que nous tenions suspendu; & après lui avoir coupé un aileron, nous passâmes une corde au dessous des ouïes pour décrocher l'hameçon, & quand il fut décroché, nous filâmes la corde dont un des bouts étoit attaché au Vaisseau, afin que le poisson pût s'enfuir. Il le fit de toutes ses forces dès qu'il se sentit libre; mais le baril qu'il avoit à la queue l'incommodoit furieusement, & l'empêchoit de courir, & d'ailleurs il lui manquoit un aileron. C'étoit un plaisir de voir les mouvemens qu'il se donnoit pour se débarrasser de cet importun compagnon. Il plongeait, il s'enfonçait; mais le baril le retiroit toujours en haut, & l'empêchoit de faire ce qu'il auroit voulu pour se sauver & se défendre contre ses confreres, qui attirez par le sang qui sortoit de sa blessure, le

mirent enfin en pieces, & le dévorèrent. Nous en fîmes ainsi mourir plusieurs à qui nous nous contentions de couper la queue, ou un aileron avant de les décrocher, étant bien assurés que les autres les expédieroient bien vite.

Les courans nous portèrent enfin si près de Sainte Croix, que nous fûmes obligez de mouiller. Nous étions vis-à-vis de la riviere Salée, où étoit ci-devant le principal Etablissement de la Colonie, environ à demie lieue de terre. Je priai notre Capitaine de nous prêter sa Chaloupe pour y aller chercher un Cochon maron: il le fit d'assez bonne grace. Je menai avec moi nos deux Negres. Trois de nos passagers, qui étoient des Flibustiers de Saint Domingue, s'y embarquerent avec quatre Matelots & le Pilote. Nous avions des armes & bonne provision de pain & de vin. Le P. Cabasson vit bien que nous coucherions à terre, & me jeta mon hamac comme nous débordions du Vaisseau. Nous entrâmes dans la riviere Salée environ un quart de lieue, & mîmes à terre vis-à-vis des murs d'une Sucrerie qu'on auroit pu rétablir à peu de frais. Après avoir amarré notre Chaloupe, & laissé un des Matelots & un Negre armez pour la garder, & faire un ajoupa & du feu, nous nous mîmes à chasser. Nous tuâmes d'abord un Veau d'environ six mois, gras à pleine peau. Sa mere qui n'en fut pas contente vint sur nous la tête baissée, & se fit tuer par compagnie. Nous l'envoyâmes sur le champ au Vaisseau, avec la moitié du Veau, pour réjouir notre Capitaine, en cas qu'il fût en état d'entendre raison. La Chaloupe nous rapporta un cinquième Matelot & deux passagers, & le P. Cabasson me fit dire de l'envoyer chercher le lendemain au point du jour. Jamais je ne me suis trouvé à chasse plus abondante, le Parc de Versailles n'étoit rien en comparaison. Nous tuâmes en moins d'une

1700.

ne

1700. ne lieüe de pais sept Sangliers & autant de Marcaffins; des Cocqs & des Poules communes qui étoient devenues sauvages & qu'à cause de cela nous appellions des Gelinotes, & des Cocqs de bruyere, des Pigeons, des Ramiers & des Cabrittes; tant que nous en voulumes. Nous fîmes grand feu, grand boucan, & grande chere toute la nuit, & le plaisir que nous avions ne nous permit gueres de dormir : à quoi il faut ajoûter que la compagnie importune des Mouffiques & des Maringoins fit des merveilles pour nous en empêcher. Je ne laiffai pas de dormir quelques heures empaqueté dans mon hamac.

Dès le point du jour nôtre Capitaine tira un coup de Canon pour nous appeller à bord. On lui répondit avec neuf ou dix coups de fusil, & nous envoiâmes la Chaloupe conduite par trois Flibustiers & nos deux Negres chargée de viande, avec ordre de lui dire de faire piler du fel, & que nous lui envoirions la provision pour tout son voiage. Comme il faisoit calme tout plat, il prit assez bien ce qu'on lui dit. Le P. Cabasson vint passer la journée avec nous. Nous fûmes visiter les tristes restes de nôtre Etablissement. Les halliers couvroient déjà presque toutes les murailles. En verité c'est une chose criante d'avoir détruit une si belle Colonie pour un vil intérêt, & d'avoir réduit à la mendicité quantité de bons Habitans qui étoient fort bien accommodez dans cette Isle, qui à la reserve de l'eau qui y est assez rare en bien des endroits, nous parut un lieu charmant. C'est un terrain presque uni : il n'y a que des collines, ou pour parler le langage des Isles, il n'y a des mornes que vers le milieu de l'Isle : les pentes en sont douces : ils sont couverts des plus beaux arbres du monde. Les Acajous, les bois d'Inde, les Acomas, les Balatas, les bois douges de toutes les sortes y sont en abondance. Nous vîmes encore de très-belles

Tom. II.

Cannes malgré les ravages que les Cochons & les autres bestiaux y font. Il y a des Orangers & des Citronniers en quantité. Nous y trouvâmes encore du Manioc, & des Patates excellentes. Nous vîmes la mer de la Cabeſterre de toutes les collines où nous montâmes, ce qui me fit conjecturer qu'il n'y avoit gueres que trois lieües d'une mer à l'autre dans l'endroit où nous étions. On nous dit que c'étoit le plus étroit de l'Isle. La partie qui est à l'Est est plus large. Quant à la longueur, autant qu'on en peut juger à la vûe en la côtoiant comme nous fîmes, elle peut avoir dix à douze lieües de longueur. Nôtre Capitaine nous assûra qu'elle étoit à dix-huit degrez quinze minutes de latitude Nord. Quant à la longitude, elle est environ à trente lieües sous le vent de S. Christophle, huit lieües de Port Ric, six lieües de l'Isle à Crabes ou Boriquen, & cinq lieües de S. Thomas. Il n'y a presentement qu'à ſçavoir au just la longitude de S. Christophle, ou de quelqu'une de ces autres Isles, & on aura dans le moment celle de S. Croix.

Le P. Cabasson s'en retourna coucher à bord. Le lendemain matin le Pilote nous aiant dit qu'il y avoit apparence de vent, nous dejeûnâmes & retournâmes au Vaiffeau chargé de grosse viande, de gibier & de fruits, plus que nous n'en pouvions consumer en quinze jours. Le vent s'étant levé sur le midi, nous levâmes l'ancre, & courûmes de l'avant assez bien jusqu'au Coffre à mort que les Espagnols appellent *Bomba d'Infierno*. C'est un Islet environ vers le milieu de la longueur de Port Ric, qui a presque une lieüe de long. Le calme nous reprit en cet endroit; mais les courans qui portoient au Nord-Ouëſt, nous pouſſerent dans le Détroit qui est entre Port Ric & S. Domingue. Nous vîmes le jour de Noël les trois Rochers ou petites Isles

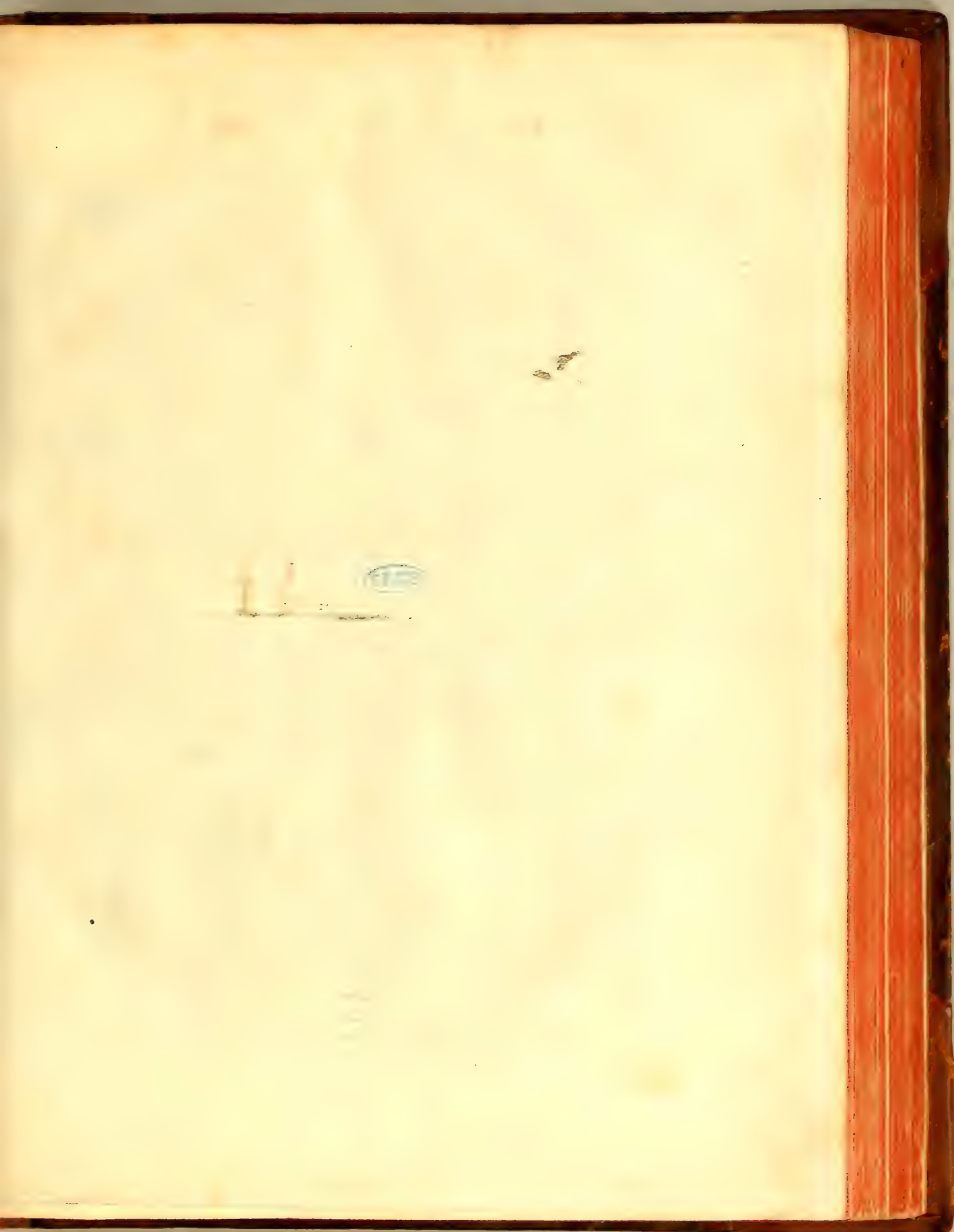
C e

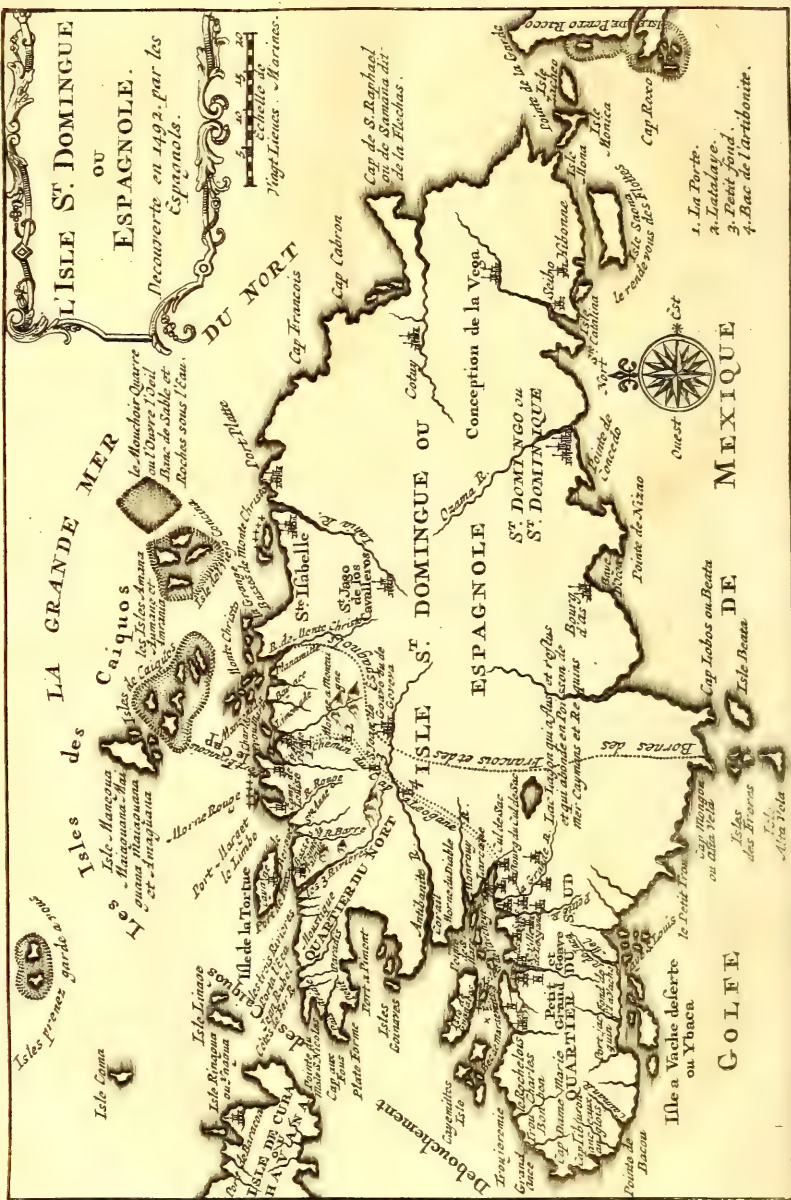
qui

1700. qui font au commencement de ce passage.
La Mo- On les nomme la Mone, la Monique &
ne, la Zachée. Comme je n'étois pas présent
Monique quand on leur a imposé ces noms, on
& Zachée. me dispensera d'en dire la raison. Nous
 doublâmes la pointe de l'Enganno le
 jour de S. Estienne. Nous commençâ-
 mes sur le soir à trouver du vent, qui par
 sa fraîcheur nous fit espérer de finir bien-
 tôt cet ennuyeux voiage. Mais nôtre
 petit Capitaine & son Pilote, aussi ivro-
 gnes l'un que l'autre, & pour le moins
 aussi ignorans, n'eurent pas plutôt fait
 cinquante-cinq ou soixante lieues au de-
 là de ce Cap, qu'ils se mirent en tête
 qu'ils avoient dépassé le Cap François,
 & jettoient l'un sur l'autre la cause de cet-
 te erreur d'une manière si vive, qu'ils
 furent vingt fois prêts à en venir aux
 mains. Les Flibustiers que nous avions
 à bord, & les Matelots du Navire se
 moquoient de ces deux habiles Pilotes,
 & ne travailloient point du tout à les
 mettre d'accord: au contraire ils fla-
 toient le Capitaine sur la justesse de son
 estime, ce qui le mettoit de si bonne
 humeur, qu'il faisoit aussi-tôt percer les
 meilleurs pieces de vin, & faisoit boire
 tout son monde comme à des nœces. Ce-
 pendant la contestation croissant, il re-
 solut de virer de bord, & de remonter
 au vent pour chercher le Cap, se faisant
 plus de soixante lieues de l'avant de son
 Navire, qu'il disoit être un très-excel-
 lent voilier, quoique dans la vérité ce fût
 la plus mauvaise charrette, & la plus mal
 attelée qui fût peut-être jamais sortie
 de Bordeaux. Comme je vis que cette
 mauvaise manœuvre nous feroit perdre
 bien du temps, je cherchai le moment
 de le trouver un peu raisonnable; &
 l'ayant trouvé, je le persuadai de ne point
 changer de route. Il me promit de suivre
 mon conseil, & le fit. Le lendemain au

1700. soir nous vîmes Monte Christo. C'est une
 grosse montagne fort remarquable, & une
 marque assurée pour trouver le Cap. Cette
 découverte réjouit tout le monde. Comme
 il étoit tard, on mit à la cappe toute la
 nuit. Le matin nous nous trouvâmes en
 calme. Le vent étant revenu, nous fîmes
 servir nos voiles, & nous entrâmes dans
 le Port du Cap François à une demie-
 heure de nuit. Les Pilotes Côtiers s'étoient
 rendus à bord un peu après midi; & nôtre
 Capitaine n'ayant plus rien à faire, se mit à
 boire mieux qu'il n'avoit encore fait, & fit
 si bien les honneurs de son Vaisseau, qu'on
 ne l'avoit point encore vû si ivre. Les
 Pilotes Côtiers n'étoient gueres plus rai-
 sonnables; de sorte que nous nous vîmes
 cent fois prêts à nous briser contre les
 rochers sous leur conduite.

Il étoit si tard quand on eût achevé
 d'amarrer le Vaisseau, que nous résolûmes
 de coucher à bord. Nous eûmes tout le
 loisir de nous en repentir; car tant que
 la nuit dura, le Vaisseau fut toujours
 plein de gens qui succedoient les uns aux
 autres, pour demander des nouvelles, ou
 plutôt pour boire. Nôtre Capitaine fai-
 soit merveille: il sembloit à la fin qu'il
 se deserviroit à force de boire. Il buvoit
 à tous venans, & ses Matelots suivoient
 parfaitement bien son exemple, le tout
 aux dépens de la Cargaïson, ou de ceux
 qui la devoient acheter, qui achètent le
 plus souvent autant d'eau que de vin, car
 on a soin de tenir toujours les futailles
 pleines, & la plus grande faveur qu'on
 puisse espérer de ces sortes de gens, est
 qu'ils les remplissent d'eau douce, car
 souvent ils ne se donnent pas la peine d'en
 chercher d'autre que celle de la mer, sans
 s'embarrasser qu'elle gâte absolu-
 ment le vin dans lequel on la met.





C H A P I T R E I I I.

Histoire abrégée de l'Isle de S. Domingue.

1700.



Isle de S. Domingue ou de S. Dominique, qu'il ne faut pas confondre avec une des Antilles, habitée par les Caraïbes, appelée la Dominique, la Domenica, ou l'Isle de Dimanche, parce qu'elle fut découverte à un pareil jour, est située entre le dix septième & demi & le vingtième degré de latitude septentrionale. Elle fut découverte par Christophe Colomb dans son premier voyage en 1492. Ses anciens Habitans la nommoient Ayti. Colomb la nomma d'abord Hispaniola, c'est-à-dire, la petite Espagne; on l'a quelquefois nommée Isabelle, à cause de la Reine d'Espagne, qui portoit ce nom. Mais sa Ville Capitale aiant été bâtie en 1494. & nommée S. Dominique ou Domingue, ce nom s'est étendu à toute l'Isle, & on ne l'appelle point autrement chez les Nations qui y sont établies, & parmi toutes celles qui y trafiquent, ou qui la mettent dans leurs Cartes.

Cette Isle à qui on donne quatre cent lieues de tour, en la mesurant de pointe en pointe, & près de six cent, si on mesure les contours des Ances, des Bayes, & des Culs-de-Sacs, étoit partagée anciennement en cinq Royaumes, qui avoient chacun leur Cacique ou Souverain.

*Ancien-
ne divi-
sion de S.
Domingue.*

Celui où aborda Colomb en venant des Isles Lucayes, qu'il avoit reconnu d'abord, & qui étoit à la bande du Nord & à l'Est de Monte Christo, se nommoit Marien. Il y fit un petit Fort de bois qu'il nomma la Navidad, & y laissa trente hommes, avec un Commandant, pendant qu'il retourna en Espagne porter la nouvelle de sa découverte. Mais ces hommes s'étant mal comportez

avec les Indiens, les pillant, enlevant leurs femmes, & leur faisant d'autres injustices, ceux-ci trouverent moyen de les faire mourir, & brûlerent le Fort: de sorte que Colomb fut obligé à son retour l'année suivante 1493. de bâtir une Ville plus forte qu'il nomma Isabelle, au bord d'une rivière, & dans un endroit plus sûr & plus commode pour l'abord des Vaisseaux. Cene fut qu'en l'année 1494. qu'il bâtit la Ville de S. Domingue, & plusieurs autres, dont il ne reste plus que trois ou quatre extrêmement déchûes de l'état où elles étoient autrefois, & qu'on doit regarder plutôt comme des Bourgs, que comme des Villes, telles que sont San Jague de los Cavallos, la Conception, Zeibo, As, S. Jean de Gonave, &c.

1700.

Le Royaume qui étoit à la tête de l'Isle vers l'Est se nommoit Higui, celui de l'Ouest Xaragua, celui du Midi Maguana, & celui qui étoit au centre de l'Isle, Magua. Il y a long-tems que ces divisions & ces noms ne subsistent plus. Tout ce grand país étoit une fourmilier de peuples, dont les Espagnols virent bientôt la fin, par les cruautés qu'ils exercèrent sur eux, par les travaux dont ils les surchargerent, & sur tout par celui des mines, où ils firent périr en très-peu de tems tous les Habitans de cette Isle, & des autres qui en sont voisines, de sorte qu'au rapport de Dom Barthelemy de las Casas Religieux de notre Ordre, & Evêque de Chiappa, ils ont dépeuplé en moins de quarante ans non-seulement les Isles de Port-Ric, de S. Domingue, de Couve, de la Jamaïque, & les petites Isles des environs, mais encore la plus grande partie de la terre ferme qu'ils avoient découverte & conquise.

Ce 2

Ou

1701. On ne connoît point de país au monde plus abondant que cette Isle, la terre y est d'une fécondité admirable, grasse, profonde, & dans une position à ne cesser jamais de produire tout ce qu'on peut desirer. On trouve dans les Forêts des arbres de toutes les especes, d'une hauteur, & d'une grosseur surprenante. Les fruits y sont plus gros, mieux nourris, plus succulens que dans les autres Isles. On y voit des savannes ou prairies naturelles, d'une étendue prodigieuse, qui nourrissent des millions de Bœufs, de Chevaux, & de Cochons sauvages, dont on est redevable aux Espagnols, qui en ont apporté les especes d'Europe. Il y a peu de país au monde où l'on trouve de plus belles, de plus grandes rivières, en pareil nombre, & aussi poissonneuses. Il y a des mines d'or, d'argent, & de cuivre, qui ont été autrefois très-abondantes, & qui rendroient encore beaucoup si elles étoient travaillées; mais la foiblesse des Espagnols, qui leur fait toujours craindre, que les autres Européens ne les chassent absolument du país, les oblige à cacher avec soin celles qui sont dans leurs Quartiers; de sorte qu'ils possèdent des trésors sans oser sans servir, & laissent en friche des terres immenses, qui pourroient entretenir, & même enrichir des millions de personnes plus intelligentes, & plus laborieuses qu'ils ne sont.

Il est vrai que le país étoit assez bien cultivé dans les commencemens qu'ils le découvrirent, ce que je dirai ci-après en parlant du fond de l'Isle à Vache en fera une preuve; mais la découverte de la terre ferme, & les richesses qu'ils y trouverent y attirerent bien-tôt les Habitans de S. Domingue. Ceux qui demeuroient à l'Ouest furent les premiers à quitter leurs Habitations pour courir au Mexique, prendre part à la fortune

*Fertilité
de S. Do-
mingue.*

*Causes de
l'aban-
don de S.
Domingue.*

de leurs compatriotes, & les aider à 1700. pénétrer dans ces riches país; de sorte qu'il n'y eût que la partie de l'Est & les environs de la Ville de S. Domingue qui demeurèrent peuplez, parce qu'étant sous les yeux du Président qui résidoit en cette Ville avec une autorité aussi étendue, & aussi absolue que celle d'un Vice-Roi, il empêchoit, pour bien des raisons, dans lesquelles je ne dois pas entrer, que ses Peuples ne l'abandonnassent, & ne se retirassent dans des país qui ne devoient pas être de sa Jurisdiction. On peut donc regarder la découverte du Mexique & du Perou, comme la première, & peut-être la principale cause du dépeuplement de l'Isle de S. Domingue.

La seconde cause a été la mort des Indiens. Les Espagnols seuls n'étoient pas capables de cultiver leurs terres, & ils n'avoient point encore des Esclaves d'Afrique, dont les Portugais ont été les premiers à se servir, & à en établir le commerce & la vente. Mais ce qui les a obligés enfin à abandonner absolument la plus grande partie de cette Isle, & sur tout la partie de l'Ouest, ou pour parler plus juste, la grande moitié du país, en la prenant depuis Monte Christo jusqu'au Cap Mongon, où jusqu'à celui de la Beate, sont les descentes & les pillages continuels que les Européens ennemis des Espagnols, ou jaloux de leur fortune, faisoient tous les jours sur leurs côtes, d'où ils les chasserent, & pénétrèrent jusques dans le cœur de ce país, qui devint ainsi la proie des François & des Anglois pendant un grand nombre d'années, sans pourtant qu'aucun de ces Peuples s'avisât d'y établir une demeure fixe.

Il est vrai que plusieurs de ces Peuples qui étoient venus dans le nouveau monde, pour y faire la course, & partager avec les Espagnols ce qu'ils avoient ôté aux

1701. aux Indiens, ayant perdu leurs Bâtimens, & s'étant sauvez à terre, se mirent à tuer des Bœufs, & des Cochons sauvages d'abord pour s'entretenir, en attendant qu'il passât quelque Vaisseau, sur lequel ils pussent se rembarquer, & ensuite pour amasser les peaux des Bœufs qu'ils tuoient dont ils commencèrent à faire un trafic avantageux avec les Vaisseaux qui venoient exprès à la côte, pour se charger de ces cuirs, & qui leur donnoient en échange toutes les provisions dont ils avoient besoin.

Cette vie libertine qui ne laissoit pas d'avoir des charmes malgré les incommodes dont elle étoit accompagnée attira en peu d'années bien des François & des Anglois à la côte, soit qu'ils fussent en Guerre ou en Paix en Europe, ils étoient amis dès qu'ils mettoient le pied dans cette Ile, & ne connoissoient plus d'autres ennemis que les Espagnols, qui de leur côté n'épargnoient rien pour les détruire, & qui ne leur faisoient point de quartier quand ils se trouvoient les plus forts; mais aussi qui n'en avoient point à espérer, lorsqu'ils tomboient entre les mains de ces Chasseurs, qu'on nomma dans la suite Boucaniers du nom des Ajoupas ou Boucans, où ils se retiroient pour passer la nuit, & les mauvais tems qui ne leur permettoient pas d'aller à la chasse, ou dont ils se servoient pour sécher & fumer les chairs qu'ils vouloient conserver, qu'on appelle viandes boucannées.

Tels ont été les premiers Européens qui se sont établis à S. Domingue après les Espagnols; mais il n'est pas possible de fixer précisément l'année que les François & les Anglois ont commencé à s'y retirer, ou en se sauvant des naufrages, en y allant exprès, & s'y dégradant, pour me servir de leurs termes, dans le dessein de chasser les

Bœufs sauvages, & faire des cuirs.

1701. Tout le monde sçait que les François ont été les premiers qui ont fait des découvertes en Amerique presque aussi-tôt que les Espagnols en eurent ouvert le chemin aux autres Nations. Sans parler du Capitaine Thomas Aubert, que le Roi Louis XII. envoya pour découvrir l'Amerique Septentrionale en 1504. & qui en effet, découvrit la côte de la Caroline & de Canada, depuis cette année-là jusques en 1508. il est constant que Jean Verassano Florentin fut envoyé en 1524. par François I. pour continuer les découvertes qui avoient été commencées sous son Prédécesseur. Il découvrit en effet, & prit possession au nom du Roi, de toutes ces vastes Provinces qui sont au Nord du Golphe du Mexique, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de la Louisiane, & de la Floride, & de celles qu'on nomme à présent la Caroline, la Virginie, la nouvelle Angleterre, le Canada, en un mot tout ce qui se rencontre depuis le 25. degré de latitude Septentrionale jusqu'au 54. & en longitude depuis le 225. jusqu'au 330.

Mais les longues Guerres que la France eut à soutenir, tantôt avec les Etrangers, & tantôt avec les Hérétiques, qui s'éleverent dans son sein, empêcherent qu'elle ne pût profiter de ces grandes découvertes, & s'établir dans ces beaux pais, ou du moins soutenir les établissemens qu'elle y avoit commencez, ainsi que je l'ai fait voir dans la Préface de ma premiere partie; mais elle n'empêcha pas les Sujets d'armer en course, & d'aller faire le dégât, & piller les ennemis de leur patrie, & de leur Roi. Outre la gloire de venger leur Nation, ils y trouvoient encore des avantages considerables, & la France y en trouvoit aussi de très-grands par l'argent, & les marchandises précieuses qu'ils y répandoient à leurs retours.

1700.

Enfin le nombre de ces Chasseurs ou Boucaniers, s'étant beaucoup augmenté, quelques-uns jugerent à propos de se retirer sur l'Isle de la Tortue, afin d'avoir une retraite au cas qu'ils vinssent à être poussez trop vivement par les Espagnols. Et aussi afin que leurs Magasins de cuirs & autres marchandises fussent en sûreté. Plusieurs d'entr'eux se mirent à défricher cette Isle déserte & inhabitée, & y planterent du tabac, dont ils faisoient un negoce d'autant plus considerable avec les Vaisseaux qui venoient trafiquer avec eux, que ce tabac étoit exquis, & égalloit celui de Verine, qui est le plus excellent. Cette marchandise, & cette retraite, qui paroissoit assez assurée, ayant encore augmenté considerablement le nombre des Boucaniers, fit craindre aux Espagnols qu'ils ne les chassassent enfin entièrement de la grande terre, c'est ainsi qu'on nomme S. Domingue, par rapport à l'Isle de la Tortue; de sorte que l'Admiral de l'armée navale d'Espagne eut ordre de détruire cette retraite des Boucaniers, qu'ils appelloient des voleurs, & de les passer tous au fil de l'épée. C'est ce qu'il exécuta en 1638. Comme ils n'avoient encore à la Tortue ni Forteresse, ni Gouvernement réglé, il fut facile à cet Admiral, qui avoit des Troupes nombreuses & aguerries, de surprendre des gens sans Chef, écarter les uns des autres dans les défriches qu'ils avoient faits dans l'Isle, & dont le plus grand nombre, les plus braves, & les plus aguerris étoient à la grande terre occupez à la Chasse, & à faire sécher leurs cuirs; tout cela donna un avantage si considerable aux Espagnols sur ceux qui étoient restez dans l'Isle de la Tortue, qu'ils firent un massacre general de tous ceux qui tomberent entre leurs mains, & eurent encore la cruauté de faire pendre contre le droit

*Les Espagnols
surprennent la
Tortue & la ravagent.*

des gens ceux qui vinrent implorer leur misericorde, en offrant de se retirer en Europe. Ces manieres inhumaines qui furent sçûes de ceux qui restoient, les obligerent de se retirer dans les lieux du plus difficile accès, & de s'y tenir cachez; & lorsque les Espagnols après avoir fait le dégât par tout où ils purent pénétrer, se furent retirez, ceux qui s'étoient fauvez passerent à la grande terre, chercherent leurs compagnons, & s'étant rassemblez au nombre de trois cent, ils retournerent à la Tortue, où ils choisirent pour leur Chef un Anglois, qui faisoit depuis long-tems le métier de Boucanier, en qui ils avoient remarqué de la prudence, & de la valeur.

Cependant le Commandeur de Poincy étant arrivé à S. Christophle au mois de Février 1639. avec la qualité de Lieutenant General de toutes les Isles de l'Amérique, fut averti de ce qui se passoit à la Tortue. Il crut que cette occasion lui venoit tout-à-propos pour se débarasser d'un de ses compagnons de fortune, qui l'avoit suivi à S. Christophle. Il s'appelloit le Sieur le Vasseur homme d'esprit, entreprenant, & fort brave; mais comme il étoit Huguenot, & des plus zelez pour sa Secte, il ne convenoit guères à un Chevalier de Malte de l'avoir pour ami & pour conseil. Il lui proposa donc de lui donner le Gouvernement de la Tortue, & de s'associer avec lui, pour faire un établissement, & un commerce considerable, dont ils partageroient le profit. Le Pere du Tertre mon Frere, rapporte tout au long les articles de leur traité à la fin de la premiere Partie de son Histoire pag. 588. dont le premier étoit la liberté de conscience pour les deux Religions. Cet endroit qui ne faisoit pas honneur au Commandeur de Poincy étoit directement opposé aux Ordonnances du Roi, pour l'établissement

1700.

Le Sieur le Vasseur établi Gouverneur de la Tortue

nient

1700. ment de la Compagnie des Isles de l'Amerique du mois de Février 1635. les autres articles ne regardoient que leurs intérêts particuliers. Ce traité est du 2 Novembre 1641.

Le Sieur le Vasseur partit aussi-tôt de S. Christophle dans une Barque, qui fut achetée, & armée aux dépens de la société, & arriva au Port Margot dans l'Isle S. Domingue, éloigné d'environ sept lieues de la Tortuë. Il amassa en cet endroit soixante Boucaniers François, qu'il joignit aux quarante-cinq ou cinquante hommes qu'il avoit amenez avec lui de S. Christophle, qui étant de sa Religion, avoient été ravis de le suivre. En cet état, il alla mouïller à la Tortuë, & envoya dire à l'Anglois nommé Willis qui y commandoit, qu'il eût à sortir sur le champ de l'Isle avec ceux de sa Nation, ou autrement il alloit venger sur eux la mort de quelques François qu'ils avoient assassinés. Les François qui étoient mêlez avec les Anglois, aiant pris les armes dans l'instant, & s'étant joints à la troupe du Sieur le Vasseur, les Anglois furent si consternezz qu'ils s'embarquerent aussi-tôt, & laissèrent les François en possession de l'Isle.

Le Sieur le Vasseur aiant présenté la Commission qu'il avoit de M. de Poincy, fut reconnu pour Gouverneur, & s'appliqua aussi-tôt à construire une Forteresse qui le mit, lui, les Habitans, & leurs biens hors d'insulte, & en état de résister aux Anglois, s'il leur prenoit fantaisie de revenir, & aux Espagnols s'ils vouloient les inquiéter, & les chasser de ce poste: il trouva un endroit fort commode, & fort aisé à fortifier, inaccessible du côté de la rade qu'il défendoit très-bien, & tellement couvert & environné de précipices, & de bois épais, & impraticables du côté de la terre, qu'il le jugea impenetrable de ce côté-là. C'est ce

qu'on nomma dans la suite le Fort de la Roche, ou le refuge de la Tortuë.

Cet asile & le magasin que ces deux Messieurs Associés établirent dans le Bourg, qui étoit au pied de la Roche, toujours bien rempli de vin, d'eau-de-vie, de toiles, d'armes, de munitions, & autres marchandises, y attira bien-tôt tous les Boucaniers, dont le nombre augmentoit à vûe d'œil, & par une suite nécessaire, les dégâts qu'ils faisoient sur les terres des Espagnols croissoient de plus en plus. Cela obligea le President de S. Domingue, de lever six cent Soldats avec un bon nombre de Matelots, qu'il mit sur six Vaisseaux, & qu'il envoya à la Tortuë pour détruire entièrement l'Etablissement des François. Ces Bâtimens s'étant présentés au Port de la Tortuë, furent canonez si vivement, qu'ils furent contraints d'aller mouïller deux lieues sous le vent, en un endroit qu'on nomma depuis, l'Ance de la Plaine des Espagnols. Ils y débarquerent leurs trou-

Les Espagnols attaquèrent la Tortuë & sont battus.

pes & vinrent attaquer la Forteresse avec une extrême vigueur: mais le Sieur le Vasseur les reçût & les repoussa avec tant de fermeté & de bravoure, qu'après en avoir tué une bonne partie, il contraignit le reste de s'enfuir du côté de leurs Bâtimens, & de se rembarquer en confusion, abandonnant leurs morts, leurs bleffez, & tout l'attirail qu'ils avoient mis à terre. Ceci arriva au mois de Janvier 1645.

Jusques alors le Sieur le Vasseur avoit paru fort modéré, & il avoit traité ses Habitans avec beaucoup de douceur & d'honnêteté; mais cette victoire l'enfla tellement, qu'il devint tout d'un coup méconnoissable. Il crut que rien ne lui pouvoit résister, & que les mesures qu'il avoit gardées jusques alors avec ses Habitans & les Boucaniers de la Côte, n'étoient plus de saison. Il devint cruel jusqu'à

1701. jusqu'à l'excès, & encore plus avare. Il imposa des droits exorbitans sur tout ce qui entroit & sortoit de son Isle. Il se rendit maître de tout le Commerce : lui seul pouvoit vendre & acheter : il fit des profits immenses, & devint en peu d'années extrêmement riche, sans pourtant vouloir partager les biens qu'il avoit acquis avec son Associé & son bienfaiteur, le Bailli de Poincy. Il passa outre, & fit bien-tôt voir que le zèle qu'il avoit fait paroître pour la Secte, n'étoit qu'un masque dont il cachoit ses vices & ses passions, sur tout son impiété ; car il chassa son Ministre, & brûla la Chapelle où les Catholiques faisoient leurs exercices de Religion, après avoir aussi chassé le Prêtre qui leur servoit de Curé, de sorte qu'il n'y eut plus d'exercice public d'aucune Religion à la Tortuë.

M. de Poincy ne manqua pas de ressentir vivement le mauvais procédé du Sr. le Vasseur. Il lui venoit de tous côrez des plaintes des excès qu'il commettoit, mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter du remède. Il tâcha plusieurs fois de l'attirer à S. Christophle, & toujours en vain. A la fin il prit résolution de le tirer par force de sa forteresse, & de lui faire faire son procès.

Dans le temps qu'il en cherchoit les moyens, le Chevalier de Fontenay mouilla à la rade de S. Christophle. Ce Chevalier après avoir long-temps servi à Malthe où ils'étoit acquis une très-grande réputation, fut employé dans la Marine de France. Il montoit alors une Frégate du Roi de 22 Canons, & il venoit de perdre une partie de son Equipage dans un combat qu'il avoit soutenu contre deux Vaisseaux plus forts que lui. Il cherchoit des volontaires pour remplacer ses morts, & aller croiser sur les Espagnols. M. de Poincy lui proposa d'aller mettre à la raison le Sieur le Vasseur,

lui promit non-seulement les hommes & les munitions dont il avoit besoin pour cette expedition, mais encore de le faire accompagner par le Sieur de Trenal son neveu avec un Vaisseau de pareille force que le sien, bien pourvu d'hommes & de munitions, & de lui donner le Gouvernement de la Tortuë, & de l'associer avec lui, comme avoit été le Sieur le Vasseur. Le P. du Terre rapporte le Traité qu'ils firent ensemble, à la pag. 591. de la premiere Partie de son Histoire. Il est du 29 Mai 1652.

Le Chevalier de Fontenai, & le Sieur de Trenal s'étant trouvez à l'endroit de l'Isle de S. Domingue où ils s'étoient donné rendez vous, apprirent que le Sieur le Vasseur venoit d'être assassiné par les nommez Thibault & Martin, Capitaines de sa Garnison, quoiqu'il leur eût fait de grands biens, & qu'il les eût déclaré ses heritiers. Ils scûrent aussi, que ces deux Officiers étoient maîtres de la Forteresse, où il y avoit apparence qu'ils se défendroient jusqu'à l'extrémité. Ils ne laisserent pourtant pas de se presenter au Havre de la Tortuë, mais ils furent repoussés si vivement à coups de canon, qu'ils furent contraints d'aller mouiller en une autre rade sous le Vent, où ils débarquerent environ cinq cent hommes sans que les Habitans y fissent la moindre opposition. En effet, quoiqu'ils n'eussent pas sujet de regretter le Sieur le Vasseur, ils ne pouvoient regarder les meurtriers qu'avec horreur & indignation; & ceux-ci s'étant apperçûs de la mauvaise disposition des Habitans à leur égard, rendirent la Forteresse au Chevalier de Fontenai aussi-tôt qu'il les envoya sommer de la rendre. On fit un traité avec eux, bien plus avantageux qu'ils ne meritoient; & le Chevalier de Fontenai fut reconnu pour Gouverneur, avec l'applaudissement & la joie de tous les Habitans

1701.

Le Chevalier de Fontenai attaque la Tortuë & la prend.

1701. bitans, il rétablit aussitôt la Religion Catholique, qui avoit été bannie, fit bâtir une Eglise, & gouverna ces Peuples difficiles avec tant de prudence, de douceur, & de fermeté, qu'il s'attira bien-tôt leur amour & leur estime, & augmenta par ce moyen très-considérablement le nombre des Habitans de sa Colonie, & celui des Boucaniers & des Flibustiers; c'est ainsi qu'on appelle ceux qui vont en course.

Un de ses freres nommé le sieur Hotman le vint trouver, & lui amena un Vaisseau avec une cargaison considérable, & un bon nombre de gens qui venoient prendre part à sa fortune. Il arma plusieurs Bâtimens pour courir sur les Espagnols, & permit un peu trop facilement à ses Habitans de quitter leurs Habitations pour aller en course; & ce fut à la fin ce qui fut cause de la perte de sa Colonie. Car les Espagnols lassés des pertes qu'ils faisoient tous les jours sur mer, & des pillages où ils étoient sans cesse exposez, firent un armement considérable au mois de Février 1654. & quoiqu'ils eussent été repoussez avec vigueur: & que le grand feu qu'on fit sur eux les eût empêché de mettre à terre dans le Havre de la Tortue, ils allerent faire leur descente plus loin sous le Vent, & repousserent à leur tour le sieur Hotman, qui avoit voulu s'y opposer avec cinquante ou soixante hommes, qui étoit tout ce que son frere lui avoit pu donner, parce que la plupart des Habitans étoient alors en course. Ils avancerent donc, & se posterent dans un endroit avantageux, d'où ils bloquerent la Forteresse.

Le Chevalier de Fontenay qui se flautoit qu'elle étoit inaccessible du côté du Nord à cause des bois, des rochers, & des précipices dont elle étoit environnée, fut bien étonné de voir que les Espagnols

avoient fait monter à force de bras quelques pieces de Canon sur une hauteur qui commandoit son réduit, d'où ils le battoient si rudement, qu'après lui avoir tué & estropié bien du monde, ses gens perdirent cœur, & le forcerent de rendre la Place aux Espagnols à des conditions honorables, mais qui ne furent point observées. Il fallut même qu'il leur laissât son frere le sieur Hotman en ôtage, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez à la Ville de Saint Domingue, où ils retournerent tous triomphans de cette conquête, qu'ils devoient plutôt à la terreur panique, & à la trahison de quelques Habitans, qu'à leur valeur. Ce fut ainsi que l'Isle & le Fort de la Tortue revinrent une seconde fois au pouvoir des Espagnols, qui y mirent un Commandant avec une Garnison.

Cependant le sieur Hotman étant venu rejoindre son frere, trouva qu'un Vaisseau Hollandois qui venoit ordinairement traiter à la Tortue, l'avoit aidé à remettre en état celui que les Espagnols lui avoient laissé pour se retirer en Europe: il l'avoit pourvu de voiles, de cordages, de munitions & de vivres. Ils resolurent de faire une tentative, pour reprendre le poste qu'ils venoient de perdre; ils rassemblèrent les Boucaniers qui étoient répandus dans la grande terre, & les Flibustiers qui étoient revenus de course, & firent un corps d'environ trois cent hommes. Ils mirent à terre dans le lieu même où les Espagnols avoient fait leur descente, malgré tout ce que ceux-ci purent faire pour s'y opposer. Ils les battirent encore sur le chemin de la Forteresse, une troisième fois auprès de la Fontaine, où ils furent obligés de s'arrêter, pour se reposer, & se rafraîchir. Ils passerent au fil de l'épée cinquante hommes qui gardoient une espece de Fort de bois, où étoit la batterie qui avoit été cause de la perte du Fort: ils s'em-

1701.

Les
Fran-
çois at-
taquent
la Tor-
tue &
sont re-
poussez.

1701. parerent du Canon, & de quelques munitions qu'ils y trouverent, & se mirent à canonner la Forteresse tant qu'ils eurent des boulets & de la poudre. Mais ces deux choses venant à leur manquer, & les Espagnols ayant reçu dans le même tems un secours considerable, ils furent obligez de se retirer après avoir pillé, & fait le dégât dans tout l'Isle. Les deux freres revinrent en France, & les Boucaniers & Flibustiers retournerent à leurs exercices ordinaires de chasse & de course. Ceci arriva sur la fin de l'année 1654.

Description de l'Isle de la Tortue.

L'Isle de la Tortue est située au Nord de celle de Saint Domingue, dont elle n'est éloignée que de deux petites lieues. Elle en a environ six de longueur Est & Ouest, & deux dans sa plus grande largeur Nord & Sud. On lui a donné le nom de Tortue, parce qu'on prétend qu'étant regardée d'un certain point de vue, elle a la figure de cet animal. Je l'ai considérée de bien des endroits differens, sans avoir pu découvrir cette figure; il faut que je ne l'aye pas vue du bon côté. Toute la partie qui est au Nord est extrêmement haute, hachée, escarpée, & environnée de rochers à fleur d'eau, qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a que les Canots conduits par des gens bien experimentez, & qui connoissent parfaitement bien la côte qui y puissent aborder. Le côté du Sud qui regarde le Nord de Saint Domingue, est plus uni, la longue montagne qui fait le milieu & toute sa longueur de l'Isle, s'abaisse insensiblement, & laisse une étendue de cinq à six lieues d'un très-beau pays, où la terre quoique de différentes especes, ne laisse pas d'être très-bonne, & de produire abondamment tout ce qu'on lui veut faire porter, comme Tabac, Sucre, Indigo, Cotton, Gengembre, Orangers, Citronniers, Abricotiers, Avocats, Pois, Bananes

1701. Mahis, & autres choses propres à la nourriture des hommes & des animaux, & au commerce. Les arbres dont les montagnes sont couvertes, sont d'une grosseur & d'une beauté surprenante. On y trouvoit autrefois quantité de Cedres qu'on appelle Acajous aux Isles du Vent. Les bois d'inde ou Lauriers aromatiques y sont communs & très-gros. Il y a des Sangliers ou Cochons marons, & dans la saison des graines, & sur tout de celles de bois d'inde, on y voit une infinité de Ramiers, de Perroquets, de Grives, & autres oiseaux. La côte du Sud est très-poissonneuse. Le mouillage est bon par toute la même côte, depuis la pointe au Magon, jusqu'à la vallée des Espagnols; le meilleur endroit cependant & qu'on appelle le Havre de la Tortue, est devant le Quartier de la Bastierre. C'est une Baye assez profonde, formée par deux pointes ou langues de terre qui avancent assez en mer, sur l'une desquelles il y avoit une bonne Batterie. Le Bourg étoit au fond de cet enfoncement sous la Forteresse, dont la grande Courtine & les deux Bastions faisoient face à la mer, & défendoient très-bien l'entrée & le mouillage de la Baye. Cette Isle quoique petite, auroit pu être mise au rang des meilleures que les François possèdent à l'Amerique, si elle avoit été mieux pourvue d'eau; mais il n'y avoit aucune riviere, & les petits ruisseaux qui sortent de quelques sources que l'on trouve dans les pentes des montagnes, sont si foibles, qu'ils se perdent dans les terres, & ne vont pas jusqu'à la mer: il n'y a que la source de la Forteresse, qui soit assez considerable, pour conduire ses eaux jusques-là; les Habitans remedioient à ce défaut par des citernes, où ils conservoient les eaux de pluie. On comptoit sept Quartiers dans cette Isle lorsqu'elle étoit habitée. Celui qui étoit le

1701. le plus à l'Est se nommoit la pointe au Maçon, les autres étoient Cayonne, la Basseterre, la Montagne, le Ringot, le Milplantage, & la Cabesterre. Ce dernier qui étoit presque aussi grand que tous les autres ensemble, n'étoit presque pas habité, parce que la mer y étoit trop rude, & l'embarquement trop difficile pour charger les marchandises, & que leur transport à la Basseterre au travers des montagnes, étoit trop pénible & trop dangereux.

Voilà quelle étoit l'Isle de la Tortuë, cette motte de terre & de rochers, qui a tant donné de peine aux Espagnols, qui a été si souvent prise & reprise, & qui malgré sa petitesse & son peu de valeur, doit être regardée comme la mere des florissantes Colonies que nous avons au Cap, au Port-Paix, à Leogane, au petit Goave, à l'Isle à Vache, & dans les autres endroits qui dépendent de ceux que je viens de nommer.

Cette Isle dont les Espagnols connoissoient l'importance, & qu'ils vouloient se conserver en y mettant une Garri-son considérable, ne demeura cependant pas long-tems entre leurs mains : car quoique les Boucaniers & les Flibustiers eussent été contraints de se retirer avec les sieurs Hotman sous la conduite desquels ils avoient entrepris de la reprendre en 1654. ils ne perdirent jamais de vûe ce dessein ; mais en attendant qu'il se présentât quelque occasion favorable de le faire réussir, ils allèrent chasser les Espagnols qui étoient au petit Goave, & s'y établirent, de manière que sans avoir de Forteresse ni de chef, & vivant à peu près en République tellement libre, que chacun faisoit tout qui lui plaisoit, ils débûsquèrent peu à peu les Espagnols de toute la partie de l'Isle, qui est depuis les montagnes du grand Goave jusqu'au Cap Tibéron. Aussi-tôt

les Vaisseaux François, Anglois & Hollandois, recommencerent à fréquenter la côte. Le Port du petit Goave se rendit fameux par le commerce des cuirs & du tabac, & parce que les Flibustiers y amenoient les prises qu'ils faisoient sur les Espagnols, ou sans tant de formalitez, comme ils les avoient faites sans ordre de personne, ils ne demandoient aussi à personne l'adjudication, & la permission de les vendre. Leur nombre s'augmentant, ils étendirent leur Chasse & leurs Boucans bien au-delà de la grande plaine de Leogane, & désolèrent tellement les Espagnols, que pour se débarrasser des Boucaniers, ils se mirent eux-mêmes à faire le dégât, & à tuer sans distinction toutes les bêtes, espérant que nos gens ne trouvant plus de Cochons marons pour se nourrir, ni de Bœufs pour en avoir les cuirs, seroient à la fin contraints d'abandonner le pais, & de les laisser en repos. Mais cela produisit un effet tout contraire. La diminution de la Chasse augmenta le nombre des Flibustiers, & celui des Habitans : de sorte qu'au lieu que les Boucaniers ne songeoient presque point à faire des établissemens fixes, & qu'ils se contentoient de vivre au jour la journée, il y en eut un bon nombre qui se mirent à cultiver l'Indigo & le Tabac, pendant que leurs compagnons alloient en course, enlevoient tous les Bâtimens des Espagnols, ruinoient entierement leur commerce, & les tenoient dans des alarmes continuelles, à cause des descentes, & des pillages qu'ils faisoient tous les jours sur leurs Côtes.

Ce manège dura quatre ou cinq ans, sans que Mrs. Hotman fussent en état de revenir prendre leur revanche, ni que le Bailly de Poincy songeât à envoyer des Troupes capables de chasser les Espagnols de la Tortuë.

D d 2

Vers

1701.

Établis-
sement
des
Fran-
çois au
petit
Goave.

1701.

Vers la fin de 1659. un Gentilhomme de Perigord nommé du Rossey, fort connu, & fort aimé des Boucaniers, parce qu'il avoit été leur compagnon de chasse & de course pendant plusieurs années, repassa de France à Saint Domingue dans le dessein de reprendre la Tortuë. Il parla à ses anciens camarades, leur proposa son dessein, & les ayant trouvez disposez à le seconder & à le suivre, afin de se débarrasser une bonne fois de ces importuns voisins, qui malgré leur foiblesse, ne laissoient pas deles traverser en bien des occasions; il en assembla environ six cent, tous bien armez, & bien résolus. Leur descente dans la Tortuë devoit être extrêmement secrette, parce que la réussite de tout leur projet consistoit dans la surprise, n'étant point du tout en état de prendre la Forteresse d'une autre maniere, parce qu'ils n'avoient aucune des choses necessaires pour faire un Siege: cette voye toute dangereuse qu'elle parût, étoit cependant la plus facile, parce que n'ayant que des Canots, ils avoient la commodité toute entiere de cacher leurs mouvemens aux Espagnols. Le jour étant pris, & la forme de l'attaque réglée, ils firent embarquer cent hommes qui prirent la route du Nord de l'Isle où ils débarquerent après minuit, & ayant grimpé cette Côte si roide, & si entrecoupée de précipices, ils surprirent un peu avant le point du jour les Espagnols qui gardoient le Fort d'en haut où étoit la Batterie, qui avoit été cause de la perte de la Forteresse de la Roche. Rien ne fut plus complet que cette surprise; pas un Espagnol n'échapa, ils donnerent avis à leur camarades de leur réussite par quelques coups de fusil.

Quatrième prise de la Tortue par les François.

Le Gouverneur de la Forteresse étonné de ce bruit, fit fortir une partie de sa Garnison, pour voir de quoi il s'agissoit, & en cas de besoin, pour repousser ceux

qui attaquoient le Fort, ne pouvant s'imaginer qu'il y eût des François si près de lui, & encore moins qu'ils se fussent emparez du Fort. Mais ceux qui étoient sortis furent presque aussitôt enveloppez par le gros des Boucaniers qui avoient fait leur descente pendant la nuit à l'Est de la Forteresse, & qui étoient en embuscade sur le chemin du Fort d'en haut. Leur résistance fut des plus petites, ceux qui ne furent pas tuez sur la place voulurent reprendre le chemin de la Forteresse, les François qui les suivirent y entrèrent pelle melle avec eux, & l'on peut juger, sans que je le dise, que le carnage fut grand. Le Gouverneur se sauva avec peine dans son Donjon, & fut obligé quelques momens après de se rendre à discretion avec le peu de gens qui avoient pû se retirer avec lui. On les garda dans la Forteresse pendant quelque tems, après quoi on les transporta en l'Isle de Couve.

Ce fut ainsi que l'Isle & les Forts de la Tortuë revinrent aux François pour la quatrième fois. M. du Rossey fut reconnu pour Gouverneur, par ceux qui l'avoient aidé à faire cette conquête, dont il eut soin de donner avis en France à ses amis, qui lui procurerent une Commission de la Cour; & la Tortuë recommença tout de nouveau à se peupler aussi-bien que la Côte de la grande terre qui lui est opposée, que l'on a depuis appelée le Port-Paix.

Je ne sçai où mon Confrere le Pere du Tertre a pesché l'histoire qu'il nous debite de M. du Rossey, de l'Admiral Pen, de l'abandon que les Espagnols firent de la Tortuë, de sa prise par un Anglois nommé Eliazouard, de la fuite de celui-ci à l'approche de M. du Rossey, & enfin de la double Commission François & Angloise dont il le fait porteur. Il y a tant de contradictions dans ce narré, & tant d'anacronismes, que j'ai peine

1701.

Le sieur du Rossey Gouverneur de la Tortue en 1659.

Erreurs du Pere du Tertre.

1701. peine ay reconnoître le Pere du Tertre, si louable dans une infinité de rencontres par l'exactitude avec laquelle il rapporte les faits dont il parle. Ceux qui voudront se convaincre de la verité de ce que je dis, n'auront qu'à lire la page 126. & les suivantes du troisieme Tome de son Histoire generale des Antilles de l'Amerique, pour connoître clairement qu'il a écrit sur des Memoires manifestement faux, & remplis de contradictions.

M. du Rosséy gouverna les Habitans de la Tortuë, ou plutôt vécut avec eux à la maniere, & selon la liberté du pais, c'est-à-dire, sans beaucoup de subordination, jusqu'en 1663. qu'ayant été attaqué d'une maladie dangereuse, il fut obligé de passer en France pour trouver du soulagement. Il laissa son neveu le sieur de la Place, du consentement des Habitans, pour commander en son absence.

Cependant la Nouvelle Compagnie que le Roi avoit établie au mois de Mai 1664. ne jugeant pas à propos de se servir du sieur du Rosséy qui se trouvoit alors à Paris, & apprehendant que s'il retournoit à la Tortuë avant qu'elle en eût pris possession, il n'excitât les Boucaniers, les Flibustiers, & les autres Habitans, dont il étoit fort aimé, à refuser de recevoir les Officiers, & les Commis qu'elle avoit dessein d'y envoyer, elle obtint de la Cour qu'on s'assureroit de la personne du sieur du Rosséy jusqu'à ce qu'elle fût en paisible possession des pais que le Roi venoit de lui ceder. Cela fut executé: du Rosséy fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après que la Compagnie eût nouvelle, que la Tortuë étoit entre les mains des Officiers qu'elle y avoit envoyez, & que le sieur de la Place étoit en France: pour lors on le mit en liberté, & on liquida à la somme de seize mille livres les prétentions qu'il avoit contre

la Compagnie.

Monsieur Dogeron Gentilhomme Angevin lui succeda. Il avoit été un des Associés de cette malheureuse Compagnie, qui se forma en 1656. pour faire un établissement à Ourabiche dans la terre ferme de l'Amerique. L'histoire de cette entreprise qui échoüa en moins d'un an n'est pas de ces Memoires. Le sieur Dogeron après avoir souffert bien des pertes, & fait plusieurs voïages en France, & à Saint Domingue, où la necessité l'obligea de faire pendant quelque tems le métier de Boucanier, ayant été aidé de ses parens revint à Saint Domingue avec un Navire, des marchandises, & des Engagez, & s'établit au Port Margot, dans le tems que le sieur du Rosséy étoit Gouverneur de la Tortuë.

M. de Clodoré Gouverneur de la Martinique, qui étoit ami particulier du sieur Dogeron, ne manqua pas de le faire connoître aux Directeurs de la Nouvelle Compagnie, & de solliciter pour lui les Provisions de Gouverneur de la Tortuë, & Côte Saint Domingue. Ces Messieurs les lui accorderent avec plaisir, étant bien aises de mettre à la tête de cette Colonie alors difficile à gouverner, un officier comme le sieur Dogeron qui avoit toute la sagesse, la bravoure, la politesse, le désintéressement & la fermeté, qui étoient nécessaires à un Chef, & qui avoit acquis pendant quinze ans, qu'il avoit été Capitaine dans le Regiment de la Marine, toute l'expérience possible dans l'art Militaire.

Il reçût sa Commission au mois de Février 1665. & tous les Habitans de la Tortuë & de la Côte en témoignèrent une joie extraordinaire. Mais comme le but de toutes les Compagnies est de s'attribuer tout le profit des Colonies, en se réservant à elles seules tout le Commerce,

1701. & l'interdisant à tous autres, les Habitans de la Côte, & sur tout ceux du petit Goave & de Leogane, qui vouloient s'ériger en Republique, sans dépendre de qui que ce fût, ne purent souffrir que la nouvelle Compagnie leur empêchât le Commerce libre qu'ils avoient toujours fait avec tous les Vaisseaux François, Anglois & Flamans, qui venoient trafiquer à la Côte; & comme par le défaut de ces Commerçans ils vinrent à manquer de plusieurs choses, & à ne pas trouver le débit de leurs Cuirs, & de leurs autres marchandises, il y eut bien-tôt des murmures, qui éclatèrent enfin, & qui alloient produire une sedition qui auroit infailliblement ruiné la nouvelle Compagnie, & peut-être la Colonie, si le sieur Dogeron n'eût employé fort à propos sa sagesse, sa fermeté & sa prudence pour la reprimer, & sur tout la considération infinie que ces Peuples avoient pour lui à cause de ses rares qualitez, & des biens qu'ils leur faisoit tous les jours.

Mais en même-temps qu'il calma ces esprits irritez, il eut soin d'avertir la Compagnie, que puisqu'elle n'étoit pas en état de soutenir le Commerce qu'elle avoit entrepris & de fournir à ses Habitans ce qui leur étoit nécessaire, il étoit à propos qu'elle leur laissât la liberté du Commerce, & qu'elle trouveroit son avantage en se contentant de cinq pour cent pour ses droits d'entrée & de sortie de toutes les marchandises qu'on apporteroit dans le País, ou qu'on en feroit sortir. La Compagnie agréa ce projet, & dès le mois de Juillet de l'année suivante 1666. elle cassa tous ses Commis, son Commis principal, & autres semblables gens: elle fit vendre ce qui étoit dans ses Magazins, & laissa le Commerce libre aux Habitans aux conditions que je viens de dire.

Ce bon office acheva de gagner les

cœurs de tous les Habitans à M. Dogeron. Le calme & la tranquillité qu'il vit dans sa Colonie lui donnerent lieu d'exécuter les projets qu'il avoit faits pour l'augmenter, & pour l'enrichir. Il sembla se dépouiller entièrement de la qualité de Gouverneur, pour ne se revêtir que de celle de pere de tous ses Habitans. Il les aidait de sa protection, de ses avis, de sa bourse: il étoit toujours prêt de répandre son bien sur ceux qu'il voyoit dans le besoin: il les prévenoit, & les mettoit en état d'avoir ce qui leur étoit nécessaire pour commencer, ou pour soutenir leurs établissemens. On lui est redevable de la plus grande partie de ceux qui se firent le long de la Côte de Leogane, & jusqu'au Cul-de-Sac, & depuis le Port Margot jusqu'au delà du Cap François, dont il obligea peu à peu les Espagnols de nous céder le terrain, & de se retirer vers la partie de l'Est, & autour de la Ville de Saint Domingue.

Quoiqu'il eût un soin très-particulier que les Peuples s'appliquassent à faire des Habitations, & à cultiver le Tabac, l'Indigo, le Rocou, & autres semblables marchandises, il n'eut garde de négliger d'entretenir les Flibustiers. Outre le profit que la Colonie y trouvoit, c'étoit un moyen sûr d'y attirer du monde; & la jeunesse qui s'exerçoit à la Guerre, fournissoit à un Gouverneur des gens braves, intrepides, endurcis à la fatigue, & toujours prêts à bien faire, quand il falloit repousser ou attaquer les Espagnols & les autres ennemis de la Nation. On n'a jamais vu de Gouverneur plus desintéressé que lui. A peine vouloit-il recevoir une legere portion de ce qui lui revenoit pour son droit des Commissions qu'il donnoit quand nous étions en Guerre. Et lorsque nous étions en Paix avec les Espagnols, & que nos

Fli.

1701. Flibustiers n'ayant rien à faire auroient pu se retirer chez les Anglois de la Jamaïque, & y conduire leurs prises, il avoit soin de leur faire venir des Commissions de Portugal qui étoit pour lors en Guerre avec l'Espagne, en vertu desquelles nos Flibustiers continuoient de se rendre redoutables aux Espagnols, répandoient les richesses & l'abondance dans la Colonie, & s'y affectionnoient tellement, que quand ils étoient las du métier, ou qu'ils étoient assez riches pour se passer de la course, ils prenoient des Habitations à la Côte, & ont enfin formé cette Colonie si riche, si étendue & si florissante, que l'on voit aujourd'hui, qui doit reconnoître par tous ces endroits M. Dogeron pour son pere & son Fondateur. Il mourut en 1679.

M. de
Cussy
Gouverneur de
la Tortue.

Il eut pour Successeur le sieur de Cussy. C'étoit un Officier fort expérimenté, fort sage & fort brave. Comme il vit que malgré tous ses soins & ceux de son Prédecesseur l'Isle de la Tortue se dépeuploit tous les jours, parce que le terrain en étoit usé, & d'autant plus sec, qu'il étoit plus découvert, il crut qu'il ne falloit pas balancer davantage à faire une Forteresse sur l'Isle de Saint Domingue, afin d'avoir une retraite, en cas de quelque disgrâce, & que la Colonie qui s'étendoit tous les jours le long de la Côte, eût un lieu de refuge. Il en écrivit en Cour. Le Roi agréa le projet qu'il proposa, & on fit bâtir le Fort du Port-Paix, vis-à-vis l'Isle de la Tortue. Je ne dirai rien à présent de cette Forteresse, parce que j'en dois parler assez amplement dans la suite de ces Memoires.

La Guerre de 1688. étant survenuë, les Flibustiers François firent des ravages infinis sur les Côtes des Espagnols, des Anglois & des Hollandois, & ils ruinèrent tellement leur Commerce, qu'ils obligèrent ces trois Nations de s'unir

ensemble pour tâcher de détruire la Colonie de Saint Domingue, espérant que sa ruine seroit en même-temps celle des Flibustiers. Les Espagnols seuls n'osoient y penser. Ils avoient expérimenté une infinité de fois qu'il ne leur convenoit point de se mesurer avec les François, & ils avoient appris à leurs dépens que dans toutes les occasions où ils avoient voulu faire quelques tentatives sur nos établissemens, ils avoient toujours été repoussés avec perte, & que bien loin de diminuer l'ardeur & le courage de nos gens, ils n'avoient fait que reveiller en eux le souvenir des cruautés qu'ils avoient exercées sur ceux qui étoient tombez entre leurs mains, & s'étoient tout de nouveau attiré de nouvelles troupes de Flibustiers sur les bras, qui par leurs descentes continuelles sur leurs Côtes, l'enlèvement de leurs Vaisseaux, & les pillages de leurs Villes, les avoient presque réduits à la nécessité d'abandonner leurs Quartiers & leur Ville Capitale. Ils avoient repris cœur se voyant puissamment secourus par leurs Alliez Anglois & Hollandois. Ils firent un Corps de plus de quatre mille hommes, avec lequel ils s'avancèrent le long de la Côte du Nord, pour ruiner les établissemens que nous avions de ce côté, & en particulier celui du Cap. Cet endroit n'étoit point fortifié du côté de la terre. Le Bourg, qui est à présent une Ville régulière & considérable, n'avoit pas la moindre enceinte. Il n'y avoit que deux Batteries qui défendoient l'entrée du Port, & qui n'étoient d'aucun secours pour le Bourg.

Le sieur de Cussy ayant sçu que les ennemis s'assembloient à Baïaha, se hâta de les aller joindre, espérant rencontrer les uns ou les autres avant qu'il se fussent tous réunis. Il n'avoit avec lui qu'environ cinq cent hommes qui lui parurent suffisans, & qui l'étoient en effet pour
bat-

1701.

1701. battre les Espagnols, ou les Anglois & Hollandois, s'il les avoit trouvez séparément.

Il auroit pû rassembler un plus grand nombre de Troupes, mais il y auroit eu de l'imprudence de le faire, parce qu'il auroit fallu pour cela dégarnir les Quartiers du petit Goave, de Leogane, & le Port-Paix, qui étant très-éloignez les uns des autres, & par conséquent hors d'état de se secourir, auroient pû être insultez, emportez, & ruinez par les Anglois dont on ne sçavoit pas les desseins, & qu'on pouvoit soupçonner de vouloir faire des descentes dans les Quartiers de l'Ouest, pendant que les Espagnols attaqueroient ceux qui sont les plus à l'Est. Le sieur de Cussi s'avança donc avec son petit Corps de Troupes jusqu'au Quartier de Limonade, qui étoit la Frontiere qui nous separoit des Espagnols, & ne doutoit point de les défaire, s'il les pouvoit combattre séparément. Mais il fut surpris, quand ses coureurs lui apprirent que ces trois Nations étoient unies, & qu'il les alloit avoir sur les bras dans quelques momens.

Tout autre que le sieur de Cussi auroit pris le parti de se retirer, & d'aller se poster dans quelque défilé, ou dans quelque autre poste avantageux, où il auroit pû les attendre, & les combattre avec moins de danger, & plus de facilité. Mais lui, & les siens étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils continuèrent de s'avancer. Ils se trouverent bien-tôt en presence, on se battit avec une vigueur extrême, & malgré la supériorité des Ennemis, la victoire demeura en balance pendant près de deux heures, & peut-être se seroit-elle déclarée pour nous, lorsque le sieur de Cussi reçût un coup de fusil au travers du corps, qui le renversa par terre: il se releva pourtant, s'affit, & continua de

*Combat
où M.
de Cussi
est tué.*

donner ses ordres, & de combattre avec tant de fermeté, qu'il tua encore de sa main trois des ennemis, avant de recevoir un autre coup qui lui ôta la vie. Sa mort consterna nos gens, ils se retirèrent en désordre; & n'étant plus en état de s'opposer aux Ennemis, ils abandonnèrent le Bourg du Cap, & se posterent sur les hauteurs du Port Margot, où il leur étoit aisé de se défendre si on les eût attaqués. Ce Combat se donna dans la savanne de Limonade le 21. Janvier 1691. nous y perdîmes le sieur de Cussi, quelques Officiers, & environ cent hommes tués sur la place, ou qui étant blessés & restés sur le champ de Bataille, furent inhumainement égorgés par les Ennemis. Après cette victoire, ils s'étendirent dans les Quartiers François jusqu'au Cap, ils pillèrent, & brûlèrent toutes les Habitations, & les maisons; & n'osant aller plus avant, ils se retirèrent chez eux triomphans d'un avantage qu'ils devoient plutôt à leur grand nombre, & à la mort du sieur de Cussi, qu'à leur valeur, & à leur conduite, mais qui leur étoit d'autant plus glorieux qu'ils étoient moins accoutumés d'en avoir de semblable, puisque c'étoit le premier qu'ils eussent remporté sur les François en rase campagne.

Le sieur du Casse Capitaine de Vaisseau fut nommé en la place du sieur de Cussi. Ses belles actions, & les récompenses éclatantes qu'il a reçues du Roi, l'ont assez fait connoître dans le monde, sans que je m'étende ici sur ce que j'en pourrois dire; & d'ailleurs, il ne me manquera pas d'endroits d'en parler dans la suite. Il vint à S. Domingue, & prit possession de son Gouvernement sur la fin de la même année 1691. Il s'appliqua d'abord à reparer les dommages que les Espagnols & leurs Alliez avoient fait à sa Colonie. Il fit reparer le Bourg du Cap,

*Le sieur
du Casse
Gouverneur de
la Tortue.*

1701. Cap, rétablit les Batteries, & engagea les Habitans qui avoient peine à se résoudre à demeurer dans les Quartiers voisins des Espagnols, à reprendre leurs Habitations, & à les remettre en valeur. Il favorisa beaucoup les Flibustiers, & par ses manieres genereuses, liberales & prévenantes, il en attira un très-grand nombre, qui donnerent bien de l'exercice aux Ennemis de la Nation. Il acheva de policer, & de civiliser sa Colonie, ce qui n'étoit pas un petit ouvrage; & ses soins ont eu un si heureux succès qu'on y voit regner aujourd'hui la politesse, le bon goût, la generosité, & les autres bonnes manieres, qui distinguent les honnêtes gens, au lieu des manieres impolies, & sauvages, en un mot, au lieu des manieres boucanieres qui y étoient autrefois.

Prise du Port Paix par les Espagnols en 1694. L'avantage que les Espagnols & les Anglois & Hollandois leurs Alliez, avoient eu sur nous au Cap en 1691. leur fit esperer de nous chasser tout-à-fait de l'Isle, s'ils pouvoient se rendre maîtres de la Forteresse du Port-Paix. Ils firent des efforts extraordinaires, pour mettre en mer une Flotte considerable, & assembler de nombreuses Troupes, qui attaquèrent la Forteresse du Port-Paix au mois de Juin mil six cent nonante quatre.

Le Sieur du Cassé qui étoit alors au petit Goave, ne fut averti de l'entreprise des Espagnols, que quand il ne fut plus tems d'y apporter du remede. Le Fort fut pris & ruiné en partie, comme je le dirai ci-après; le Bourg fut brûlé aussi-bien que celui du Cap, & les Ennemis aiant sçu que le Sieur du Cassé rassembloit des Troupes, & qu'il avoit rappelé tous les Flibustiers qui étoient en mer, se retirerent chez eux, sans presqu'un butin, & sans que le dommage qu'ils nous avoient causé, pût ni les

Tom. II.

enrichir, ni payer les frais de leur armement, ni nous nuire assez, pour nous obliger à abandonner nos Quartiers. Le Sieur du Cassé y mit un si bon ordre, qu'en très-peu de tems, ce qui étoit brûlé fut rétabli, & les Habitans encouragez par sa presence reprirent le soin de leurs Terres, & de leurs Manufactures avec plus d'ardeur que jamais.

Mais il n'en demeura pas-là: il crut qu'il falloit faire une correction fraternelle aux Anglois de la Jamaïque, & leur apprendre à ne pas se mêler de nous venir inquiéter. Il se servit pour ce dessein de quatre Vaisseaux du Roi, qui passerent à la Côte: il y joignit quelques Navires Marchands, qu'il arma en guerre, avec tous les Batimens des Flibustiers. Il mit sur cette Flotte quinze à seize cent de ses Habitans & Flibustiers; car les Vaisseaux n'aïant que leurs Equipages, ne fournirent aucunes Troupes de débarquement, & il fit voile du petit Goave le 16 Août de la même année 1694.

Il fit sa premiere descente le 20 du même mois à la Rade des Vaches dans l'Isle de la Jamaïque, qui appartient aux Anglois, qui est la plus grande de toutes leurs Isles, & la plus riche, la plus nombreuse, & la plus considerable de leurs Colonies. Les Anglois surpris, ne purent s'opposer à la descente: ils se rallierent cependant en assez grand nombre, & eurent la satisfaction de se faire bien battre, & d'être ensuite les témoins du pillage que les François firent de plus de sept lieues de leur país, d'où ils enleverent grand nombre d'Esclaves, de meubles, d'attirails de Sucrieries, de marchandises, d'argenterie, & autres effets précieux. A mesure que les lieux étoient pillés, on y mettoit le feu, & on détruisit ainsi, & on ruina de fond en comble toutes les Habitations, Sucrieries & Villages qui se trouverent dans cette étendue de país.

E e

Le

1701.

Le Sieur du Cassé pille & brûle une partie de la Jamaïque.

1701.

Le Sieur du Cassé aiant fait charger le butin, & rembarquer ses Troupes alla faire sa seconde descente au Port Moran; c'est un endroit considerable à la pointe de l'Est de la même Isle. Quoique l'entrée de ce Port fût défenduë par deux fortes redoutes, sur l'une desquelles il y avoit dix-huit pieces de Canon, & six sur l'autre, la Flotte ne laissa pas d'y entrer: on y fit une nouvelle descente, & on pillà, & brûla quantité de Sucreries avec les Villages qui se trouverent à trois lieües à la ronde, après quoi on se rembarqua une seconde fois. Le Sieur du Cassé détacha de cet endroit son Major le Sieur le Beauregard avec cinq Bâtimens Flibustiers, qui allerent ravager, piller, & brûler tous les Villages, & les Sucreries de la Côte du Nord. Ils enleverent aussi selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, toutes les Barques & Bâtimens qu'ils trouverent, & les chargerent de butin, les leurs en étant si pleins, qu'ils ne sçavoient où placer celui que leurs détachemens apportoint à tous momens.

Pour le Sieur du Cassé, il alla avec le gros de sa Flotte & de ses Troupes devant le Fort Royal, & quoique son dessein ne fût que d'y donner une fausse alarme, pour y attirer les Troupes & les Milices de l'Isle, ses gens emportez par leur courage, ne laisserent pas d'y mettre à terre, aiant écarté & dissipé, avec une valeur surprenante, le grand nombre de Troupes & de Milices, qui s'étoient opposées à leur descente. Ils mirent aussi-tôt le feu à quelques endroits, & s'étant rembarquez pendant la nuit, ils allerent mouiller à Ouatiou, où ils firent une quatrième descente malgré la vigoureuse résistance de sept cent hommes de pied, & d'un gros Escadron de Cavalerie, qui étoient couverts d'un bon retranchement, soutenu d'un Fort, où

il y avoit douze pieces de Canon. Nos gens les chasserent l'épée à la main de ce retranchement, les mirent en fuite, prirent le Fort, s'y établirent, & pendant huit jours entiers qu'ils y demeurèrent, nos Partis qui étoient sans cesse en campagne, battirent toujours les Ennemis, ravagerent, pillerent, & brûlerent tout le pais à quatre & cinq lieües à la ronde: desorte qu'on comptoit que nous avions plus brûlé de Bourgs & de Villages à la Jamaïque, que les Anglois & les Espagnols n'avoient brûlé de maisons dans nos Quartiers de S. Domingue. Le Sieur du Cassé fit dans cet endroit un butin prodigieux en Esclaves, en argent monnoyé, argenterie, meubles, ustensiles de Sucreries & marchandises. Il fit tout embarquer sans se presser, & lorsqu'il fut prêt à partir, il fit raser le Fort, & crever les Canons, dont il ne jugea pas à propos de se charger. Il arriva à Leogane le 17 du mois de Septembre sans autre perte que d'environ cent cinquante hommes, quoiqu'on eût livré une infinité de combats, & qu'on eût tué plus de sept cent hommes aux ennemis.

Le dommage que cette entreprise causa aux ennemis a été de plus de douze millions, sans compter un Vaisseau de Guerre de cinquante Canons qu'on leur enleva, & quantité de Vaisseaux Marchands, & autres Bâtimens qu'on prit, ou qu'on fit échouer, ou qu'on brûla sur la Côte. Les Esclaves Negres qui furent partagez, étoient au nombre de dix-huit cent, mais ceux qui furent enlevés par les particuliers, & qui ne furent point rapportez à la masse du butin, étoient en bien plus grand nombre, & quand à l'argent monnoyé ou travaillé, aux meubles, aux marchandises, & aux ustensiles des Sucreries, il a été impossible jusqu'à présent d'en fixer au juste la valeur.

1702.

1701. Il suffit de dire, que ce qui a été rapporté à la masse commune a enrichi un très-grand nombre de Flibustiers & d'Habitans de la Côte, & que M. du Cassé & ses Officiers y ont fait des fortunes si considérables, qu'elles auroient pû faire envie aux plus riches particuliers de l'Europe.

Cette affaire piqua extraordinairement les Anglois, ils crurent qu'il y alloit de leur honneur de ne pas demeurer en reste avec M. du Cassé. C'est pourquoi ils rassemblèrent autant de Troupes qu'il leur fut possible, & les mirent sur quatre Vaisseaux de Guerre qui leur étoient venus d'Angleterre, & sur d'autres Navires qu'ils joignirent à cette Escadre avec des Bâtimens plats, pour faire des descentes. Ils parurent devant l'Estherre, principal Quartier de Leogane, au commencement du mois de Novembre de la même année 1694. & firent quantité de marches, de contremarches, & de feintes, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, pour attirer nos gens, & les fatiguer, afin de trouver un moment favorable, pour faire leur descente. Mais le Sieur du Cassé mit si bon ordre tout le long de la Côte, qu'ils n'osèrent jamais tenter un débarquement: ils se contentèrent de consommer quantité de poudre, & quatre ou cinq mille boulets, sans autre fruit que de tuer cinq Hommes, & quelques Chevaux, & d'abattre une maison. Ils prirent seulement deux mauvais Vaisseaux Marchands vuides & abandonnez, & en firent échoüer deux autres qu'on déchargea, & qu'on brûla. Tels furent les exploits de cette Armée Navale; ils répondirent si peu à ce qu'on en devoit attendre, & à la dépense que les Jamaiquains avoient faite pour cet armement, qu'il y eut de grosses contestations entr'eux & les Commandans de la Flotte. Ils furent heureux cepen-

1701. dant que nous n'avions pas alors un seul Vaisseau de Guerre, & que tous nos Corsaires étoient en mer: car selon les apparences, ils ne seroient pas tous retournés chez eux.

La Colonie de Saint Domingue fut augmentée de celle de l'Isle de Sainte Croix qu'on y transporta le 2 Février 1695. le Sieur de Galifet Gentilhomme Provençal, & Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine, étoit à la tête comme Commandant. Il devoit ce poste au Comte de Blenac Gouverneur general des Isles, qui l'avoit envoyé pour commander à Sainte Croix, après la mort du Gouverneur, en attendant que la Cour y eût pourvû. Ce Sieur de Galifet eût en arrivant à S. Domingue la qualité de Lieutenant de Roi, puis celle de Gouverneur Titulaire de S. Croix, & de Commandant au Cap, & enfin celle de Gouverneur du Cap; il y a demeuré jusqu'en 1715. qu'il est repassé en France avec des biens immenses, que le pillage de Cartagene, son industrie & son économie lui avoient fait amasser.

Le Sieur du Cassé à la tête de quatorze ou quinze cent hommes de la Colonie, Habitans, Flibustiers, & Negres, servit avec une distinction singulière à la prise de Cartagene; & on doit dire, sans faire tort à personne, que le Sieur de Pointis qui commandoit cette entreprise, lui est redevable & à ses gens, de la gloire & du profit qu'il a tiré de cette expedition.

L'Escadre du Sieur de Pointis qui étoit partie de la Rade de Brest le 9 Janvier 1697. arriva au petit Goave dans l'Isle S. Domingue le 7. de Mars suivant. Elle joignit les Troupes du Sieur du Cassé le 18. au Cap Tiburon. Toute la Flotte en partit le 26. & mouilla le 7 Avril à la Rade de Sombaye à l'Est de Car-
Car-
no.

La Colo-
nie de S.
Croix
trans-
portée à
S. Do-
mingue.

Expedi-
tion de
Cartage.

1701. Cartagene. Le 15. le Sieur du Cassé mit à terre avec un Parti de Flibustiers, pour reconnoître le lieu où l'Armée pouvoit débarquer plus facilement, & plus sûrement, & pour découvrir s'il n'y avoit point d'embuscades, dont pour l'ordinaire les Espagnols ne sont point avarés. Les Troupes que le Sieur de Pointis avoit amenées au nombre d'environ trois mille sept cent hommes Volontaires, Soldats, & Matelots, firent leur descente fort tranquillement, & précédés par le Sieur du Cassé, & les Flibustiers, elles s'approchèrent du Fort de Bocachica, qui défend l'entrée du Port d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y entrer, & par une suite nécessaire, d'attaquer la Ville sans être maîtres de ce Port.

*Prise de
Bocachi-
ca par le
Sieur du
Cassé &
les Fli-
bustiers.*

Les Flibustiers & les Negres allèrent d'abord se poster presque sur le bord du Fossé, d'où ils firent un si grand feu, que de trois Barques chargées de Troupes, que le Gouverneur de Cartagene envoyoit pour renforcer la Garnison du Fort, une fut obligée de s'en retourner, & les deux autres aiant débarqué leurs Troupes à la faveur d'une sortie, qu'une partie de la Garnison du Fort fit pour les y introduire, les Flibustiers les coupèrent, les taillèrent en pièces, & donnèrent un assaut à la place si vif & si opiniâtre, que le Gouverneur craignant d'être emporté, s'ils y revenoient une seconde fois, battit la chamade, & se rendit à discretion le second jour de l'attaque.

Les Vaisseaux eurent ainsi l'entrée du Port libre le 17 Avril. On s'approcha ensuite des Forts de Sainte Croix, de Saint Lazare & des Anglois, on les canonna, & on y jeta des bombes, qui obligèrent les Espagnols de les abandonner, & la tranchée fut ouverte devant la Haute-Ville le 28. du même mois. Le

1702. Sieur du Cassé & ses gens étant à la tranchée le 30. n'eurent pas la patience d'attendre que la breche fût plus grande, & plus praticable: quoiqu'elle n'eût qu'environ quatre toises de large, & que sa montée fut très-difficile, & très-escarpée, ils y donnerent un assaut si furieux qu'ils emportèrent la Ville-Haute l'épée à la main, ce qui obligea le Gouverneur de capituler, & de sortir le 4. de Mai de la Ville-Basse avec sa Garnison, qui étoit encore de dix-huit cent hommes, & toutes les marques d'honneur qu'il pût desirer.

Il n'est pas nécessaire que je dise ici qu'on trouva des richesses infinies dans cette Ville, tout le monde le sçait; mais ce qui n'est pas venu à la connoissance de tout le monde, & dont je dois informer la posterité, c'est que le Sieur de Pointis, qui devoit cette importante conquête à la valeur des Flibustiers, oubliant ce qu'il leur avoit promis par la chassépartie qui avoit été faite avec eux au Cap Tiburon, & au lieu de leur donner la part qui leur devoit revenir si justement du butin, il voulut les payer comme des Matelots, à raison de cinq écus par mois. Cette injustice criante les irrita si fort, qu'ils alloient se rendre justice à eux-mêmes, & ils étoient en état de le faire, sans le crédit & l'autorité que M. du Cassé avoit sur eux; il les empêcha d'en venir aux voies de fait, & leur promit que le Roi leur feroit donner ce qui leur étoit dû. Cela en appaisa quelques-uns qui s'en retournerent avec le Sieur du Cassé à S. Domingue; mais les autres rentrent dans la Ville, la pillèrent de nouveau, & trouverent encore, à ce qu'on prétend plus de quatre millions. Ils se rembarquerent avec ce butin, & se feroient consoler du tort que leur avoit fait le Sieur de Pointis, s'ils n'eussent point rencontré la Flotte Angloise qui

1702.

*Prise de
la Haute
Ville par
les Fli-
bustiers.*

ve-

1705.] venoit au secours des Espagnols, & à laquelle le Sieur de Pointis étoit échappé par un bonheur extraordinaire. Cette Flotte qui étoit de 27 Vaisseaux de Guerre rencontra ceux des Flibustiers au nombre de dix, tous assez petits, très-chargés, & fort mal équipés, comme c'est leur ordinaire.

Malgré l'inégalité prodigieuse qu'il y avoit entr'eux & les Anglois, ils se battirent pendant un jour comme des désespérés; à la fin six aiant été entiere-ment dématés, & étant prêts à couler bas furent pris, & les quatre autres se sauverent, & arriverent au petit Goave fort délabrez à la verité, mais riches & bien chargez de butin. Cependant ils s'en fallut peu que les Anglois ne s'emparassent d'une partie du butin que nous avions fait à Cartagene. Ils avoient sçu, je ne sçai par qu'elle voie, que M. du Cassé avec les Flibustiers étoit au petit Goave, où ils se recompensoit des fatigues de leur expedition, avec autant de securité que s'il n'y avoit point eu d'ennemis dans le monde. Ils vinrent mouiller au Cap Tiburon au nombre de 24 Vaisseaux Anglois & Hollandois, & détacherent 24 Chaloupes avec douze cent hommes de débarquement, qui vinrent surprendre le Bourg du petit Goave la nuit du 22 de Juillet. Leur entreprise avoit été si bien conduite qu'ils penserent enlever M. du Cassé, qui eut le bonheur de se sauver par une porte de derriere de sa maison, pendant qu'on forçoit celle qui donnoit sur la rue. Quelques coups de fusil aiant éveillé nos Flibustiers, & leur aiant fait prendre les armes, M. du Cassé se mit à la tête du premier Poloton qui se forma, & aiant chargé les Ennemis, qui étoient pour la plupart occupez à piller les maisons à mesure qu'ils s'en rendoient maîtres, il les repoussa vivement, & sa Troupe grossissant à tous

momens, il les contraignit d'abandon- 1707 ner la plus grande partie de leur pillage, avec une cinquantaine de morts, & de blessez, & quelques prisonniers. Ils mirent le feu à deux ou trois maisons, lorsqu'ils se virent pressés; ce fut ce qui les sauva, parce qu'on jugea qu'il falloit courir au plus pressé, & songer plutôt à arrêter l'incendie, qu'à les empêcher de se rembarquer, comme il auroit été aisé de faire.

M. du Cassé passa en France en 1700. il fut fait Chef d'Escadre des Armées du Roi, & le Sieur Auger Gouverneur de la Guadeloupe fut nommé en sa place Gouverneur de la Tortuë & Côte S. Dominique. Pendant l'absence du Sieur du Cassé, ce fut le Sieur de Boissi Ramé, qui eut le Commandement de toute la Colonie, en qualité de Gouverneur du Cap, dont il a eu le premier la qualité, & étant mort assez peu de tems après sa nomination, le Sieur de Galifet fut nommé en sa place.

Les Provisions du Sieur Auger sont du mois de Mai 1703. Il prit possession de sa Charge au mois d'Octobre de la même année, & mourut au commencement de l'année 1706. il ne se passa rien de considerable dans la Colonie pendant le tems de son Gouvernement. Quant à la personne du Sieur Auger, je me reserve d'en parler, lorsque je ferai le détail de l'irruption que les Anglois firent dans l'Isle de la Guadeloupe en 1703. dont le Sieur Auger étoit alors Gouverneur.

Le Comte de Choiseuil, l'un des plus braves, & des plus anciens Capitaines des Vaisseaux du Roi, lui succeda: il prit possession de son Gouvernement en 1707. son merite personnel le distinguoit encore plus que sa naissance, qui ne pouvoit être plus illustre, & plus éclatante. C'étoit un homme sage, liberal, bien-faisant, doux, & extrêmement poli, dont

1701. dont la Colonie qu'il a gouvernée avec beaucoup de prudence, regrettera longtemps la perte. Ses affaires particulieres, & celles de la Colonie l'obligeant de faire un voiage en France, il s'embarqua sur le Vaisseau du Roi la Thetis, qui escortoit un bon nombre de Vaisseaux Marchands. Ils furent attaquez par deux Vaisseaux de Guerre Anglois, dont le moindre étoit bien-plus fort que la Thetis. Le Combat qui fut très-rude & très-long, donna lieu aux Vaisseaux Marchands de s'échaper: de sorte que pas un ne tomba entre les mains des Anglois. Mais la Thetis ayant été démâtée, & ayant perdu la meilleure partie de son Equipage, fut enfin obligée de se rendre. Le Comte de Choiseüil qui avoit donné dans ce Combat des marques de son experience, de sa bravoure, & d'une intrépidité surprenante, fut blessé mortellement, & mis à terre à la Havanne Ville Capitale de l'Isle de Couve, où il mourut. La nouvelle de sa mort ayant été apportée à S. Domingue, toute la Colonie le pleura, on rendit à sa memoire les devoirs Funebres, avec toute la magnificence possible, & le P. Nicolas Jouin Religieux de nôtre Ordre, de la Province de S. Louis, Professeur en Theologie, & Curé de l'Esterre, prononça son Oraison Funebre avec un applaudissement universel.

Le Sieur de Valernod Maréchal des Camps & Armées du Roi, fut nommé par la Cour, pour commander pendant l'absence du Comte de Choiseüil: on ne doutoit point qu'il n'eût le Gouvernement, mais à peine vécut-il six mois à S. Domingue, il y mourut de maladie, & fut extrêmement regretté, on attendoit beaucoup de lui: car il avoit toute l'experience, la fermeté, la prudence, & les autres qualitez qui sont nécessaires au Chef d'une Colonie aussi

considerable que celle de S. Domingue. Il mit la premiere pierre à l'Eglise, qui a donné le commencement à la nouvelle Ville de Leogane, que l'on a bâtie à l'endroit nommé la Ravine, éloigné d'une petite demie lieüe de la mer, entre les Bourgs de l'Esterre & de la petite Riviere, dont on a obligé les Habitans de transporter leurs maisons en cet endroit, pour former cette nouvelle Ville, qui est à present la demeure du Gouverneur general, de l'Intendant, & des autres Puissances; le Siege de la Justice Royale & du Conseil Superieur de cette partie de l'Isle, qui commence à la Riviere de l'Artibonite & finit au Cap Mongon sur la côte du Sud. A l'égard de l'autre partie de l'Isle depuis la Riviere de l'Artibonite jusqu'à Bayha, elle est de la Jurisdiction d'un autre Conseil Superieur que le Roi a établi en la Ville du Cap en 1702.

Je dirai ci-après en parlant de la Ville de Leogane, que le dessein avoit été de la bâtir en un lieu appelé le grand Boucan. Le Chevalier Renau Ingenieur general de la Marine l'avoit ainsi disposé en 1700. Je doute que l'endroit que l'on a choisi en 1712. soit aussi commode, & en aussi-bon air. Cette nouvelle Ville peut-être traversée, ou même environnée par la grande Riviere qui y va d'elle-même par un lit ou canal naturel, qu'il ne faut qu'ouvrir tant soit peu pour l'y faire couler, ce qui ne seroit pas une petite commodité pour cette Ville; mais aussi est ce la seule qu'on lui puisse procurer: car elle est située dans un terrain bas & fangeux, assez près de la mer, pour en avoir les incommoditez, & trop éloignée pour défendre les Vaisseaux qui sont en Rade, & pour avoir les marchandises qui viennent d'Europe, autrement que par le secours des Charettes, ce qui est une dépense, & un inconvenient considerable.

*Le Comte
de Choiseüil
Gouverneur de
la Tortue
sa mort.*

1701.
*Nouvelle
Ville de
Leogane.*

1701. derable. On a été obligé de faire une es-
pece de Fort sur le bord de la mer, pour
défendre les Vaisseaux, & pour garder
la Rade en cas de besoin. On auroit
beaucoup mieux fait de bâtir la Ville sur
le bord de la mer, c'est la situation na-
turelle de toutes les Villes de Commerce,
ou si on a eu des raisons pour ne la pas bâ-
tir en cet endroit-là, il me semble qu'il
auroit fallu suivre le dessein, & le choix
du Chevalier Renau & de M. du Cassé,
& la placer au grand Boucan, où le ter-
rain est plus élevé, sec, sablonneux, en
meilleur air, plus exposé au vent, &
autour duquel on auroit pû faire passer
la grande Riviere, avec encore plus de
facilité.

Le Comte de Blenac Gouverneur General de S. Domingue.
De Comte de Blenac Chef d'Escadre
des Armées Navales du Roi, fils du Com-
te de Blenac, qui a été si long-tems Gou-
verneur General des Isles & terre ferme
de l'Amerique, vint à S. Domingue à la
fin de 1713. il a été le premier qui a eu
la qualité de Gouverneur General de S.
Domingue.

Le Marquis de Château-Morand
Il fut relevé à la fin de 1716. par le
Marquis de Château-Morand aussi Chef
d'Escadre, dont les frequentes indisposi-
tions le rendant peu propre à demeurer
dans le pais, il demanda son rappel à la
Cour, & fut relevé sur la fin de l'année
derniere 1719. par le Sieur de Sorel In-
specteur General de la Marine, qui y est
aujourd'hui. Tous deux ont eu la qualité

de Gouverneurs generaux, & le Sieur 1701.
Mithon qui y exerçoit depuis long-tems
les fonctions de Commissaire general Or-
donnateur, & qui faisoit en toutes choses
les fonctions d'Intendant, a eu cette qua-
lité dans le même-tems que le Sieur de
Sorel a été nommé au Gouvernement
general.

J'ai dit ci-devant que le premier qui
a eu la qualité de Gouverneur particulier
du Cap François, étoit le Sieur de Boissi-
Ramé, qui eut pour successeur le Sieur
de Califet. Le Sieur de Charite Lieute-
nant de Roi lui succéda en 1706. & eut
en 1716. la Lieutenance au Gouverne-
ment General. Le Comte d'Arquian est
présentement Gouverneur du Cap.

Le Roi a retiré la partie du Sud, qu'il
avoit donnée à une Compagnie, appelée
la Compagnie de l'Isle à Vache, qu'on
nommoit par honneur la Compagnie de
S. Domingue, en cette année 1720. de
forte que le Gouverneur General a sous
ses ordres, les Gouverneurs du Cap, de
S. Louis, ou Isle à Vache, & les Com-
mandans du Port-Paix & du petit Goave.

Je parlerai dans les Chapitres suivans
plus en particulier de la Colonie de S. Do-
mingue: je croi que ce que je viens d'en
dire, suffit, pour en donner une idée assez
juste, jusqu'à ce que j'en puisse donner
une Histoire plus circonstanciée, comme
j'espère faire dans un autre Ouvrage.

C H A P I T R E IV.

L'Auteur arrive au Cap François. Description de ce Quartier.

ENfin le Samedi premier jour
de l'année 1701. Nous dé-
barquâmes sur les sept heu-
res du matin. Nous fîmes por-
ter nos hardes dans un Cabaret, & nous
fûmes à l'Eglise, pour dire la Messe. Le
Pere Capucin qui étoit Curé du Bourg,
desservoit encore une Paroisse à trois

lieues delà appelée Limonade: il n'étoit
pas chez lui, & ne devoit revenir que
sur les dix heures pour dire la Messe. Le
Marguillier à qui je parlai me dit, que
je ferois plaisir au Curé, & à tout le
Peuple de dire la Messe à l'heure ordi-
naire, c'est-à-dire, entre huit & neuf
heures, & que si je voulois, il alloit en-
voyer

1701. voyer un exprès, pour avertir le Pere Capucin de nôtre arrivée, afin qu'il ne se donnât pas la peine de venir. Je lui fis dire de plus, que je dirois encore la Messe le jour suivant, & qu'il pouvoit se reposer sur moi, du soin de sa Paroisse, s'il avoit des affaires au lieu où il étoit.

En attendant l'heure de la Messe nous allâmes voir les Religieux de la Charité. Le Superieur que nous ne connoissions point, étoit absent, mais nous connoissions particulièrement le Religieux qui étoit avec lui, nommé le Frere Raymond. Il nous reçût à merveille, & nous pria fort de demeurer avec eux. Le Pere Cabasson ne jugea pas-à-propos de leur donner cette incommodité. Il dit la Messe à l'Hôpital, pendant que je la fus dire à la Paroisse.

Cap François de S. Domingue. Le Cap François, ou simplement le Cap, est presque au milieu de la longueur de l'Isle de S. Dominique, ou comme disent les Espagnols, S. Domingue, sur la côte qui regarde le Nord. Tout le monde sçait que cette Isle fut découverte par Christophle Colomb en 1492. & que ce furent les Indiens de Guanahani autrement S. Salvador, la plus orientale des Lucayes, qui la lui indiquèrent, ou qui l'y conduisirent. Elle fut d'abord appelée la petite Espagne; & la premiere Ville que Colomb bâtit sur la côte du Nord où il avoit abordé, fut nommée Isabelle, en l'honneur de la Reine Isabelle, qui avoit fourni de ses deniers une partie de l'argent, qui fut employé au premier armement de Colomb. On peut dire que les dix-sept mille écus qui furent employez pour cette découverte, furent une semence bien feconde, qui a produit aux Espagnols, & à tout le reste de l'Univers des tresors infinis, sans compter ce que la mer en a absorbé, par la perte de tant de Vaisseaux richement chargez, qui

sont périés dans cet élément.

Les Geographes la mettent sous le dix-huitième degré de latitude Septentrionale, & au trois cent sixième degré de longitude. Je ne sçai s'ils prennent cette latitude du centre de l'Isle, ou du Cap François, ou du Cap Mongon, car ces differens points causeroient des erreurs considerables. A l'égard de la longitude, je ne rapporte celle de S. Domingue, que pour avertir le Lecteur, que rien n'est plus incertain, & que tous les moyens dont on s'est servi jusqu'à present pour trouver les longitudes, n'ont encore rien produit de fixe & d'assuré.

La partie de l'Isle occupée par les François, commence à une grande plaine à l'Est du Cap appelée Bahaia, où il y avoit dans le tems que je me trouvai dans le país de très-beaux établissemens; de cette plaine en cortoyant la bande du Nord en allant à l'Ouest, & retournant à l'Est par la bande du Sud jusqu'au Cap Mongon, qui est presque à une égale distance de la pointe de l'Est & de celle de l'Ouest, on parcourt toute la partie Française. Le Cap le plus à l'Ouest est appelé le Cap Tiberon ou Tuberon, ou comme disent les Espagnols, de los Tuberones, c'est-à-dire, des Requiens, qu'ils ont ainsi nommez, soit qu'ils ayent trouvé beaucoup de ces sortes de poissons en cet endroit, soit pour quelque autre raison qui n'est pas venue à ma connoissance. Cette partie en suivant tous les contours des Ances & du grand Cul-de-Sac de Leogane, doit avoir plus de trois cent lieues de tour. Mais si on la considere comme on mesure ordinairement les côtes, c'est-à-dire, de pointe en pointe, elle n'en a pas plus de deux cent. Le reste du tour de l'Isle appartient aux Espagnols, il est à peu près de même grandeur, de maniere que toute la circonference de l'Isle est de quatre cent lieues. Les Ecrivains Espagnols

1701. pagnols lui donnent six cent lieues de tour, c'est apparemment en la mesurant avec tous les contours des Ances. Quoi qu'il en soit, on voit assez par ce que je viens de dire, que cette Isle est fort grande; mais il s'en faut infiniment qu'elle ne soit peuplée comme elle l'étoit lorsqu'elle fut découverte par Christophle Colomb. Je n'y ay pas demeuré assez long-tems, & je n'en ay pas fait le tour par terre avec autant d'exactitude que de celle de la Guadeloupe; ainsi je n'en ferai pas une description aussi exacte que celle que j'ai faite de cette Isle là; & comme mon dessein n'est pas de copier ce que ceux qui m'ont précédé ont écrit avant moi, ni tout ce que j'ai entendu dire, parce que cela peut être sujet à caution, je me contenterai de rapporter simplement ce que j'ai remarqué pendant le séjour que j'y ay fait.

Circonscription de toute l'Isle.
Le Bourg du Cap avoit été ruiné & brûlé deux fois pendant la Guerre de 1688. par les Espagnols & les Anglois joints ensemble. Il s'étoit rétabli depuis ce tems-là, & rien n'étoit plus facile, puisque toutes les maisons n'étoient que de fourches enterrées, palissadées, ou entourées de Palmistes refendus, & couvertes de taches, comme on appelle en ce pais-là les queues ou les guaisnes des Palmistes. Il y avoit au milieu du Bourg une assez belle place d'environ trois cent pas en quarré, bordée de maisons comme celles que je viens de décrire. Un des côtes étoit occupé entre autres bâtimens, par un grand Magasin qui avoit servi à mettre les munitions du Roi. Il servoit alors d'Hôpital, en attendant que celui qu'on bâtissoit à un quart de lieue du Bourg, fût achevé. Il y avoit sept à huit rues ou especes de rues, qui aboutissoient à cette place, lesquelles étoient composées d'environ trois cent maisons.

L'Eglise Paroissiale étoit dans une rue
Tom. II.

à côté gauche de la place, bâtie comme les maisons ordinaires, de fourches enterrées; elle étoit couverte d'essentes. Le derrière du Sanctuaire, & environ dix pieds de chaque côté, étoient garnis de planches. Tout le reste étoit ouvert, & palissadé de Palmistes refendus seulement jusqu'à hauteur d'appui, afin qu'on pût entendre la Messe de dehors comme de dedans l'Eglise. L'Autel étoit un des plus simples, des plus mal ornés, & des plus mal propres qu'on peut voir. Il y avoit un fauteuil, un prie Dieu, & un careau de velours rouge du côté de l'Evangile. Cet appareil étoit pour le Gouverneur. Le reste de l'Eglise étoit rempli de bancs de différentes figures, & l'espace qui étoit au milieu de l'Eglise entre les bancs étoit aussi propre que les rues, qui ne sont ni pavées, ni balayées, c'est-à-dire, qu'il y avoit un demi pied de poussière quand le tems étoit sec, & autant de boue quand il pleuvoit. Je me rendis sur les neuf heures & demie à cette Eglise. En attendant que le Peuple s'assemblât, je voulus sçavoir du Sacristain qui faisoit aussi l'office de Chantre, s'il chanteroit l'Introïte, ou s'il commenceroit simplement par les Kyrie eleison; mais il me répondit que ce n'étoit pas la coutume de tant chanter, qu'on se contentoit d'une Messe basse, courte, & expédiée promptement; & qu'on ne chantoit qu'aux enterremens. Je ne laissai pas de benir l'eau, & d'en asperger le Peuple, après quoi je commençai la Messe; & quand j'eus dit l'Evangile, je crus que la solennité du jour demandoit quelque peu de Prédication. Je prêchai donc, & j'avertis que le jour suivant je dirois encore la Messe, & que je me rendrois de bonne heure à l'Eglise pour confesser ceux qui voudroient commencer l'année par un acte de Religion, en s'approchant des Sacremens, à quoi je les exhortai de
F f mon.

1701

Eglise du Cap.

mon mieux. Après que j'eus achevé mes fonctions, je retournai à l'Hôtellerie où étoient nos hardes. Le Pere Cabaffon m'y attendoit; nous dinâmes, & puis

M. de Charite Lieutenant de Roi.

nous fûmes rendre visite à M. de Charite Lieutenant de Roi, qui commandoit en chef dans tout le Quartier, en l'absence de M. de Galifet Gouverneur titulaire de Sainte Croix, & Commandant au Cap François, qui s'étant trouvé chargé du Gouvernement de toute la partie Françoisé depuis que M. du Cassé étoit allé en Europe, s'étoit rendu au Quartier principal qu'on appelle Leogane. Nous fûmes fort bien reçus de cet

Maison de M. de Charite.

Officier. Sa maison étoit située sur une petite hauteur derriere le Magasin de la munition, qui servoit alors d'Hôpital. Elle commandoit tout le Bourg, & les environs. Sa vûe du côté du Port étoit belle, & très étendue. Elle étoit bornée par derriere, par des montagnes assez hautes, dont elle étoit séparée par un large vallon. Cette maison avoit appartenu aux Capucins, & si on les en eût voulu croire, elle leur appartenoit encore; parce que le Religieux qui en avoit accommodé M. de Charite, n'avoit pû sans le consentement de ses Confreres faire cet échange, qui ne paroïssoit pas fort à leur avantage, à moins qu'il n'y eût quelque retour dont on n'avoit pas jugé à propos d'instruire le public. M. de Charite nous offrit sa maison, & nous pressa beaucoup de la prendre; je suis persuadé qu'il le faisoit de bon cœur, car il est tout-à-fait honnête & genereux. Il étoit seul alors, Madame son épouse étant depuis quelque tems auprès de sa mere qui étoit malade.

Nous trouvâmes en sortant de chez M. de Charite quelques Officiers des Troupes que nous avions connus à la Martinique: ils venoient de notre Hôtellerie, où ils avoient été nous chercher. Nous nous

promenâmes quelque tems avec eux, & puis nous fûmes saluer M. Marie Commissaire & Inspecteur de la Marine, qui faisoit les fonctions d'Intendant. Nous le connoissions assez peu; cependant comme il étoit extrêmement honnête & poli, il nous reçût parfaitement bien, & vouloit à toute force nous retenir chez lui.

1701.

M. Marie Commissaire Inspecteur de la Marine.

Nous apprîmes à notre retour à l'Hôtellerie, que le Superieur des Religieux de la Charité étoit venu pour nous voir. Il entra presque dans le moment avec son Compagnon, & quatre ou cinq Negres qu'il avoit amenez avec lui. Après les complimens ordinaires, il nous dit, qu'il venoit pour nous conduire à l'Hôpital, qu'il étoit fâché de n'avoir pas un Palais à nous offrir, mais qu'il ne laissoit pas d'espérer que nous lui donnerions la preference sur tous ceux qui nous avoient offert leurs maisons, puisqu'étant Religieux comme nous, elle sembloit lui être dûe. Nous voulûmes nous excuser; mais sans nous en donner le tems, il commença à détendre nos hamacs, & à faire charger notre bagage sur les épaules des Negres qu'il avoit amenez avec lui. Nous eûmes même bien de la peine à obtenir qu'il nous laissât payer la dépense que nous avions faite à l'Hôtellerie. Cet obligeant Religieux s'appelloit le Pere Auguste.

Il étoit Maltois de nation, fort expert dans la Medecine, & dans la Chirurgie, sage, poli, officieux, plein de zele, de droiture, & de charité: en un mot, il avoit tous les talens qu'on peut souhaiter dans un homme qui est chargé du soin des pauvres. Il est presque incroyable combien il a travaillé pour eux, & comment il a établi, meublé, & fondé l'Hôpital du Cap en six ou sept ans qu'il y a été Superieur.

Le Pere Auguste Superieur de la Charité.

Je ne manquai pas de me rendre le lendemain

1701.

lendemain de bonne heure à l'Eglise. J'eus tout le tems de me préparer à dire la Messe; personne ne songea à taire ses devotions. Je celebrai la Messe, & je prêchai. Je ne puis m'empêcher de dire, que je fus infiniment scandalisé du peu de Religion que je vis dans ce Peuple. Je croyois être tombé des nuës, & transporté dans un monde nouveau, quand je pensois à nos Habitans des Isles du Vent, & que je comparois leur devotion, leur exactitude à s'approcher des Sacrements, leur respect pour leurs Pasteurs, leur modestie dans l'Eglise, aux manieres licentieuses & extraordinaires de ceux-ci. Ils étoient dans l'Eglise comme à quelque assemblée, ou à quelque spectacle profane; ils s'entretenoient ensemble, rioient & badinoient. Sur tout ceux qui étoient appuyez sur la balustrade, qui regnoit au tour de l'Eglise parloient plus haut que moi, qui disois la Messe, & méloient le nom de Dieu dans leurs discours d'une maniere que je ne pus souffrir. Je les avertis trois ou quatre fois de leur devoir avec toute la douceur possible; & voyant que cela n'operoit rien, je fus obligé de le faire d'une maniere, qui obligea quelques Officiers à leur imposer silence.

Un honnête homme eut la bonté de me dire après la Messe, qu'il falloit être plus indulgent avec les Peuples de la Côte, si on vouloit vivre avec eux. Je lui répondis, que je suivrois volontiers son avis, lorsque la gloire de Dieu n'y seroit point intéressée.

Je ne doute nullement que les Peres Jesuites qui ont succédé aux Capucins, n'aient mis ces Peuples sur un autre pied. Car j'ai vû dans toutes leurs Missions les choses très-bien réglées; & quelque libertinage qu'ils trouvent dans les lieux dont on les charge, il est rare, ou plutôt il est inouï que leur zele, leurs bons

exemples, & leur pieté n'en soient venus à bout. 1705.

Tous ceux que nous avions visitez, ne manquerent pas de nous venir voir, & de nous donner à manger les uns après les autres. Je n'avois jamais mangé qu'en cet endroit du Cochon boucané en éguillettes. Nous n'avons pas assez de Cochons marons ou de Sangliers dans les Isles du Vent, pour les employer à cet usage; & les Barques qui remontent de Saint Domingue aux Isles, ne s'en chargent pour l'ordinaire, qu'autant qu'elles en ont besoin pour leur voiage. Je trouvai cette viande excellente, & d'un tout autre goût que le Cochon ou le Sanglier qu'on mange en Europe. Voici la maniere d'accommoder cette viande; on me l'expliqua au Cap, & j'en ay vû la pratique au Cap Dona Maria, où nous demeurâmes trois jours, quand je retournai aux Isles du Vent, en passant par le Sud de l'Isle de Saint Domingue. Mais avant d'entrer dans ce détail, il est bon de sçavoir, qu'il y a deux sortes de gens à Saint Domingue, dont le métier est d'être continuellement dans les bois pour chasser. Ceux qui chassent les Taureaux seulement pour en avoir le cuir, s'appellent Boucaniers. Leur Histoire est entre les mains de tout le monde. Ceux qui chassent les Cochons marons ou Sangliers pour en avoir la chair & la graisse, s'appellent simplement Chasseurs.

Lorsqu'ils ont tué un Cochon, ils l'écorchent, & coupent toute la chair en éguillettes d'un pouce & demi de gros-
Maniere d'accommoder le Cochon maron en éguillettes.
 seur ou environ, & autant longues que le peut permettre le morceau de chair qu'ils découpent. Ils saupoudrent legerement ces éguillettes de sel battu, qu'ils y laissent pendant vingt quatre heures, après lesquelles ils secouent le sel, & étendent toutes ces éguillettes sur des étages à jour d'une petite case bien close en maniere
 F f 2 d'écuve,

§ 701. d'étuve, sur le plancher de laquelle ils font un feu clair, dans lequel ils jettent les peaux, & tous les os des Cochons. qu'ils ont tuez. Dès que ces peaux & ces os sentent le feu, ils font une fumée épaisse, qui emporte avec elle tous les sels qui sortent de la matiere qui la produit; & ces sels pénétrant aisément les chairs qui sont sur les étages, y demeurent renfermez quand elles viennent à se secher: car on les laisse dans cette case qu'on appelle un Boucan, jusqu'à ce qu'elles soient seches comme du bois. On en fait alors des paquets de cent livres chacun, qui se donnoient autrefois pour trois pieces de huit, c'est-à-dire, trois piaftres ou écus d'Espagne, qu'on appelle pieces de huit, parce que chaque piece vaut huit réelles. Mais les Cochons étant devenus plus rares par les massacres indiscrets que les Chasseurs en ont fait; le paquet valoit cinq à six pieces quand j'étois à Saint Domingue.

Prix du cent pesant d'éguillettes.

Cette viande peut se conserver les années entieres, pourvû qu'on la tienne dans un lieu sec. Dans cet état elle est brune, & ne donne aucune envie d'en manger. Mais elle change de couleur dès qu'on l'a mise quelques momens dans l'eau tiède. Elle s'enfle devient vermeille, d'une odeur agreable: elle semble de la chair fraîche. On la peut mettre sur le gril, à la broche, au pot, en ragoût; en un mot, en toutes les fauces où l'on met le Porc frais, avec cette difference qu'elle est infiniment plus savoureuse & plus délicate, parce qu'elle est impregnée des sels qui sont sortis des peaux, & des os brûlez, qui ne peuvent être que très-bons.

Maniere de se servir des éguillettes.

Le Bourg du Cap François n'est point fermé de murailles, ni de palissades. Il n'est pas même dans un endroit propre à être fortifié, étant extrêmement commandé du côté du Sud & de l'Ouest.

Il n'y avoit alors pour toute défense que deux Batteries, une à l'entrée du Port, & l'autre devant le Bourg; toutes deux très-mal placées, & encore plus mal entretenues. La Garnison étoit composée de quatre Compagnies détachées de la Marine, qui pouvoient faire deux cent hommes. C'en étoit plus qu'il ne falloit dans un tems de Paix, comme nous étions alors, & beaucoup moins qu'il n'auroit été nécessaire dans un tems de Guerre. Il est vrai qu'en quelque tems que ce soit, on ne compte pas beaucoup sur ces Troupes, mais uniquement sur les Habitans, qui ayant été presque tous Boucaniers ou Flibustiers, sçavent parfaitement bien se battre, & y sont plus obligez que personne, pour conserver leurs biens, & leurs familles.

Garnison de la Batterie du Cap.

Toute l'obligation qu'on a aux Troupes de la Marine, c'est d'avoir introduit l'usage & le cours des sols marquez; on ne connoissoit avant leur arrivée que les pieces de quatre sols, & les demies réelles d'Espagne pour petite monnoye.

La Justice étoit administrée au Cap par un Juge Royal, avec les autres Officiers Subalternes, qui lui étoient nécessaires; & les Appels de ses Sentences étoient portez au Conseil Supérieur, qui s'assembloit au Quartier de Leogane, à plus de quatre-vingt lieues à l'Ouest du Cap. Depuis l'année 1702. le Roi a établi un Conseil Supérieur au Cap, pour juger les Appels des Sentences rendues par les Juges qui sont, ou seront depuis la Riviere de l'Artibonite, jusqu'à la Frontiere des Espagnols en allant à l'Est. La Jurisdiction de celui de Leogane s'étend dans tout le reste de la partie Française, en commençant à la même Riviere de l'Artibonite.

Justice de Saint Domingue.

Dans les promenades que nous fîmes à une ou deux lieues aux environs du Bourg, nous remarquâmes de très-belles terres

1701. terres & profondes, un pais beau, & agreable, & qui paroissoit d'un très-grand rapport. On commençoit à établir beaucoup de Sucrieries, au lieu de l'Indigo qu'on y avoit cultivé jusqu'à lors. Les Religieux de la Charité commençoient une Habitation auprès du nouvel Hôpital qu'ils faisoient bâtir dans un fort bel

endroit, en bon air, & situé d'une maniere à jouir d'une vûë charmante.

Le Pere Capucin Curé du Bourg à qui j'avois fait dire, que j'aurois soin de sa Paroisse jusqu'à nôtre départ, ne revint chez lui que le Jeudy après midi. Il vint nous voir, & nous engagea d'aller souper chez lui.

C H A P I T R E V.

Description du Quartier & du Fort de Port-Paix, & du reste de la Côte jusqu'à Leogane.

LE Vendredy 7 Janvier nous nous embarquâmes sur un Vaisseau Nantois, qui alloit à Leogane. On commençoit dès-lors à faire ce chemin par terre; mais peu de gens l'entreprenoient, quoique beaucoup plus court, n'y ayant que quatre-vingt lieües ou environ du Cap à Leogane, parce qu'outre sa difficulté, & qu'on étoit obligé de camper à l'air en bien des endroits, on étoit comme assuré d'être toujours volé en passant sur les terres des Espagnols, comme on est obligé de faire: ce chemin est à present plus ouvert, & beaucoup de gens aiment mieux le prendre, que de se rembarquer. On trouve des logemens par tout, excepté un seul endroit, où l'on est obligé de se faire des ajoupas, ou de rendre les hamacs à des arbres. Il y a des Canots pour passer la Riviere de l'Artibonite; & on n'a à se garder que des mains des Espagnols, à qui il est aussi naturel de dérober, qu'aux femmes de pleurer quand elles veulent. Voici-là route telle qu'elle m'a été donnée par un de nos Missionnaires qui a fait ce chemin plus d'une fois.

Du Cap on va coucher à un endroit appelé la Porte, chez un François, habitant pourtant sur le terrain des Espagnols. On l'appelle Compagnon. Cette traite est d'environ douze lieües.

De la Porte on va à l'Atalaye, gîte Espagnol, & par conséquent mauvais & dangereux, il y a dix-huit lieües. De l'Atalaye au Petit-Fond il y a quinze lieües. On campe en cet endroit, & l'on soupe, si on a eu soin d'apporter des provisions, ou si on a tué du gibier chemin faisant. Du Petit Fond au Bac de l'Artibonite quatorze lieües.

Du Bac au Cul-de-Sac de Leogane dix-huit lieües.

Du Cul-de-Sac à Leogane dix lieües, ce qui fait quatre-vingt-cinq lieües ou environ.

Le chemin n'étoit pas alors assez pratique, pour nous donner envie d'y passer; nous partîmes donc dans ce Vaisseau de Nantes un peu après midi. Le Capitaine étoit plus poli que ne le sont pour l'ordinaire les gens de mer de ce pais-là, nous eûmes sujet d'en être contents. Comme nous rangions la côte d'aussi près qu'il étoit possible, à cause de quelques Forbans, dont on nous avoit avertis de nous garder, nous eûmes toute la commodité de la considerer. Elle est haute presque par tout, avec de grands enfoncemens dans les terres comme des Ports naturels, dont le plus considerable s'appelle le Port Margot; il est situé à quelques lieües sous le vent du Cap.

Nous arrivâmes le Samedi au soir au Port-Paix. Cet endroit étoit autrefois le

Ff 3

plus

1701. plus confiderable de toute la partie Francoife. C'est le premier lieu dont les François se font emparez dans l'Isle de S. Domingue, après s'être établis dans celle de la Tortuë, comme je l'ai dit dans la Préface de ma premiere Partie. C'étoit aussi la demeure du Gouverneur avant que le Fort eût été abandonné, & le Bourg ruiné pendant la Guerre de 1688.

Ce Port n'est qu'une grande Ance en forme de Croissant, couverts du côté du Nord par l'Isle de la Tortuë, qui en est éloignée d'environ deux lieues. L'encrage y est assez bon. On dit que la passe de l'Ouest est dangereuse, quand le vent vient du Nord ou du Nord-Ouest.

*Isle de la
Tortuë.*

L'Isle de la Tortuë étoit entierement déserte. Tous les Habitans qui y étoient autrefois sont passez depuis long-tems à la Grande Terre, c'est ainsi qu'on nomme S. Domingue par rapport à la Tortuë, qui autant que j'en ay pû juger à la vûe, n'a pas plus de cinq à six lieues de longueur, sur deux à trois lieues de large. J'avois fort envie d'y aller, pour voir les restes du Fort de la Roche, dont le Pere du Tertre a parlé dans son Histoire, & dont on a donné une description dans celle des Boucaniers: mais il étoit défendu d'y passer sous quelque prétexte que ce pût être, de peur qu'on ne détruisit les bêtes qu'on y avoit mis pour multiplier, & dont on vouloit se servir pour la nourriture des Ouvriers, lorsqu'on feroit travailler à rétablir le Fort.

Nous nous logeâmes dans un Cabaret à trente sols par repas, aimant mieux soutenir cette dépense pendant que nôtre Vaisseau feroit son Commerce, que d'être à charge à quelques Habitans qui nous avoient offert leurs maisons de fort bonne grace, qui d'ailleurs étoient éloignées de la mer.

*Bourg du
Port-
Paix.*

Autant que j'en pus juger par les mœurs, & par les folages des maisons qui

1702. avoient été brûlées pendant la Guerre, ce Bourg avoit été confiderable & bien bâti. Il n'étoit point encore rétabli. Il n'y avoit pas plus de vingt maisons sur pied, toutes de fourches en terre, & couvertes de taches. L'Eglise étoit de charpente palissadée de planche, couverte d'assentes, & infiniment plus propre que celle du Cap. C'étoit un Prêtre Seculier qui la desservoit, quoiqu'elle fût de la Jurisdiction des Capucins. Mais comme ils manquoient de Religieux, on prenoit des Ecclesiastiques tels qu'on les pouvoit trouver; & cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore bien des Paroisses vacantes, à cause que le mauvais air, le mal de Siam, & les fièvres pourprées & malignes n'épargnoient pas plus les Pasteurs que les autres: ce même Ecclesiastique desservoit encore une Paroisse à trois lieues de là, appelée S. Louis.

Le Marguillier l'envoia avertir que nous dirions la Messe au Bourg, afin qu'il ne se donnât pas la peine de revenir de si loin pour la dire, ce qu'il ne pouvoit faire sans s'incommoder beaucoup, parce qu'il faisoit ordinairement tout ce chemin à pied.

Il nous vint voir le Lundy matin, & nous fit beaucoup de remerciemens du soin que nous avions eu de sa Paroisse, le jour précédent. J'avois chanté la Messe, fait le Prône, & l'exposition de l'Evangile. Nous avions chanté Vepres, & j'avois fait le Catechisme aux enfans & aux Negres. Ce bon Prêtre étoit Basque, fort homme de bien. Il s'étoit mis en tête de se faire une Habitation pour se retirer quand les Capucins auroient des Religieux pour remplir leurs Paroisses. Mais il avoit si mal choisi son terrain, que je croi qu'il avoit pris le plus mauvais qui fût dans tout le Quartier. Il s'étoit associé avec un pauvre garçon, qui étoit déjà à moitié hydropique, & ils travailloient

*Prêtre
Seculier
Curé du
Port-
Paix.*

tous

1701. tous deux à l'envi à se creuser une fosse, plutôt qu'à se faire un établissement. Les Habitans me prièrent de lui en parler; j'allai pour cet effet voir ce venerable défriché, qui étoit environ à cinq quarts de lieues du Bourg, dans des ravinages où il n'y avoit de bon que beaucoup d'eau & de bigaille, c'est-à-dire, de moultiques & de maringouins, & de quoi planter des Bananiers. Je lui en dis ma pensée, mais fort inutilement. Rien ne fut capable de le persuader de prendre un autre terrain, de sorte que je fus obligé de le laisser en repos, ne doutant pas que les deux Ouvriers ne fussent bien-tôt la proie de leur travail.

Maison du Curé de Port-Paix. Nous ne manquâmes pas de lui aller rendre sa visite. Sa maison étoit sur le bord du ruisseau, qui passe derrière le Bourg, placé à merveille pour être mangé des maringouins, la plus simple, & la plus mauvaise qui fût je croi à dix lieues aux environs. Elle étoit partagée en deux chambres par une clôture de Roseaux, une Chevre, & ses deux enfans, avec son associé occupoient la premiere, qui servoit encore de cuisine; & il occupoit la seconde, qu'il pouvoit librement laisser ouverte sans craindre les voleurs, car il n'y avoit que son hamac qu'il emportoit apparemment avec lui, quand il alloit travailler à son défriché, un méchant coffre, & une planche sur laquelle étoit son Breviaire, avec quelques pots de terre, & des coüis. Je n'ai jamais vu une pauvreté semblable; tous les Habitans en étoient dans l'étonnement, & ne pouvoient comprendre qu'un homme qui n'étoit point du tout débauché, ni au vin, ni au jeu, ni à aucune autre chose, qui n'avoit point de pauvres à entretenir, & qui jouissoit de plus de sept cent écus de revenu pour les deux Paroisses qu'il desservait, fût si mal accommodé, & toujours de l'avant de sa pension.

Nous passâmes le tems que nous fûmes obligés de demeurer au Port-Paix à faire des visites, & à en recevoir. Un Officier de Milice du Quartier me conduisit au Fort; il étoit alors sans Officiers & sans Garnison.

1701. Il est situé sur une hauteur, qui peut avoir environ quatre cent cinquante pas de long, sur cent cinquante à deux cent pas de large. Le côté du Nord regarde la mer qui bat au pied de son escarpe, qui naturellement est inaccessible de ce côté-là. La pointe de l'Est regarde le Bourg; elle est couverte d'un Bastion & d'un demi Bastion, avec un fossé, & un chemin couvert palissadé. Le côté du Sud a des redans & des plateformes aussi bien que le côté, ou la pointe de l'Ouest. L'angle qui joint ces deux côtes étoit couvert d'un Bastion, que les Batteries des ennemis avoient éboulé. Ce Fort est élevé de quinze à dix-huit toises au dessus du terrain où le Bourg est bâti, & tout le côté du Sud & de l'Ouest jusqu'à la mer, est environné d'une savanne de cinq à six cent pas de large, qui se termine à une côte de la même hauteur à peu près que celle où le Fort est situé. De l'autre côté du Bourg, & sur la pointe de l'Est qui forme l'Ance ou le Port, il y a une hauteur qui commande le Fort, mais qui en est éloignée de plus de huit à neuf cent pas.

Toute l'enceinte du Fort est de bonne maçonnerie, & fort entiere, n'y ayant de ruiné que le Bastion du Sud-Ouest, & la maison du Gouverneur. C'étoit un Ouvrage de M. de Cussy, qu'on peut regarder comme le pere, & le fondateur de la Colonie Françoise de S. Dominique, quoiqu'il n'ait pas été le premier qui ait porté le titre de Gouverneur. Cette maison étoit située à la gauche de l'entrée de la Forteresse, dans une très-belle situation. Elle étoit en plate-forme,

1701. me, grande, & si solidement bâtie, que les Ennemis avoient été obligez de la miner pour la détruire. Il y avoit encore quantité de poutres, de solives, & d'autres bois entremeslez dans les ruines. Il ne coûteroit pas beaucoup à la rétablir, & elle le merite bien, mais les intérêts de ceux qui font travailler pour le Roi, ou pour le Public dans ces pais éloignez, ne s'accroissent pas avec l'économie qu'on pourroit avoir dans ces sortes d'Ouvrages, & c'est ce qui empêche souvent les Ministres de les entreprendre. On voit autour de cette maison beaucoup de ruines de bâtimens, comme de Magasins, Offices, & autres dépendances d'une maison de consequence: il y en a même encore quelques-uns qui étoient de bout, & tous entiers. Le côté du Fort qui regarde la mer étoit rempli de bâtimens, qui étoient selon les apparences les logemens de la Garnison, & des Officiers, qui pour la plupart étoient encore en assez bon état, un d'eux servoit de prison. L'espace entre ces derniers bâtimens & la maison du Gouverneur servoit de place d'armes. Les Corps de Garde des deux cotés de la Porte, & le Pont levis étoient tous entiers. La pointe du Fort du côté de l'Ouest étoit occupée par un jardin, qui avoit été très-beau, & qui bien que negligé depuis tant d'années, étoit encore le plus beau que j'eusse vû en Amerique.

*Attaque
& prise
de ce Fort
par les
Espa-
gnols &
les An-
glois.*

Ce Fort fut attaqué par les Espagnols & les Anglois unis ensemble pendant la Guerre de 1688. Ils avoient, selon ce que me dit cet Officier avec lequel j'étois, trois Batteries. Celle qui étoit à la pointe de l'Est tiroit dans le Fort qu'elle découvroit beaucoup, mais comme elle étoit fort éloignée, & que nos meilleures pieces de Canon étoient de ce côté-là pour défendre la Rade, elle ne fit pas grand mal, & fut bien-tôt démontée. Les deux

autres étoient sur la côte qui regarde le 1701.
côté du Sud de la Forteresse. La plus voisine du Bourg, tiroit sur la maison du Gouverneur, qu'on regardoit comme le Donjon. L'autre qui étoit éloignée d'environ deux cent pas de celle-là battoit en breche le Bastion de l'angle du Sud-Ouest. Après qu'ils eurent consommé bien de la poudre & des boulets, ils vinrent enfin à bout de faire une breche considerable au pied de ce Bastion, & même de le faire ébouler; sans que nos gens plus sçavans dans l'art de prendre les Places que de les défendre, se missent en devoir de faire ni épaulement, ni fossé, ni retranchement derriere cette breche. La consternation se mit parmi eux dès qu'ils virent ce Bastion renversé, & ils prirent la plus déraisonnable de toutes les résolutions, qui fut d'abandonner le Fort, & de se sauver du côté de l'Ouest, vers un endroit qu'on nomme les trois Rivières.

Cette résolution fut si peu secreta, que les Ennemis la sçurent presque aussitôt qu'elle fut prise. Ils se mirent en embuscade dans le chemin que nos gens devoient tenir pour se retirer. Mais ils firent une faute qui nous sauva, qui fut de se mettre en haye des deux côtés d'un chemin large qui est entre de grands arbres qui regnent jusques à la premiere des trois rivières que nos gens devoient passer.

Nos gens donnerent comme des étourdis dans l'embuscade, sans avoir eu la précaution de faire reconnoître le Pais avant de s'y engager. Ils esluierent d'abord les décharges des Ennemis qui se presserent trop de les attaquer. Ils y répondirent en vrais braves, & avec un succès merveilleux, ce qui aiant mis la confusion parmi les Espagnols & les Anglois qui se tuoient les uns les autres sans se connoître, parce que la nuit étoit fort obscure, presque tous nos gens s'échaperent. Il y en eut pourtant quelques-uns

tuez

1701. tuez & pris; mais la perte des Ennemis fut très considérable. Ils eurent cependant la gloire d'entrer dans le Fort: ils firent sauter le Donjon; & après avoir enlevé le Canon, les Munitions, & ce qu'ils trouverent de meilleur, ils l'abandonnèrent sans faire aucun autre dommage au reste des Fortifications. Cet endroit étoit trop éloigné des Quartiers habitez par les Espagnols, qui sont en très-petit nombre dans l'Isle, pour qu'ils le pussent conserver, & ils n'avoient garde de souffrir que les Anglois s'y établissent, & si fortifiassent, parce qu'ils haïssent, & craignent leur voisinage, autant pour le moins que celui des François, & peut-être plus.

Il est aisé de voir par ce que je viens de dire de la situation de ce Fort, qu'il étoit impossible que les Ennemis le prissent, si nos gens ne l'eussent pas abandonné. Car quand on supposeroit que la brèche eût été beaucoup plus grande qu'elle n'étoit, il étoit impossible aux Ennemis d'y donner l'assaut: ils n'avoient aucun boyau dans toute la savanne, pour les conduire au pied de la hauteur, sur laquelle le Fort est situé, il auroit fallu qu'ils eussent fait cinq à six cent pas tout à découvert, & qu'ils eussent défilé devant nos gens avant d'arriver au pied de cette hauteur, qui est si considérable, si difficile, & si escarpée, qu'ayant voulu par plaisir descendre par cette brèche, je pensai vingt fois me rompre le col; & j'eû toutes les peines du monde à remonter en grim pant, & en m'attachant aux plantes, aux racines & aux pierres que je rencontrais.

Cet exemple fait voir combien il est nécessaire de mettre dans les Places des Officiers de service & d'expérience, avec des Soldats aguerris. Car il est constant que s'il y avoit eu seulement deux cent bons hommes, avec des Officiers qui

eussent sçu leur métier, ils auroient laissé les Espagnols & les Anglois se morfondre devant le Fort, & consommer leurs Munitions, sans pouvoir s'en emparer. Nos Habitans sont excellens pour aller à un abordage, ou pour escalader une Place, se battre en rase Campagne, ou dans des défilés; mais se voyent-ils enfermez dans des murailles, ce n'est plus leur affaire, ce ne sont plus les mêmes hommes, il ne faut plus compter sur eux.

Undes Habitans du Bourg nous pria à souper avec quelques autres de ses amis. Nous fûmes assez surpris que ce ne fût pas dans sa maison qu'il nous traitât, mais dans la nôtre, c'est-à-dire, dans notre Hôtellerie. On nous dit, que c'étoit la coutume du Quartier depuis la Guerre. Nous approuvâmes cette coutume, parce qu'elle nous exempta de fortir de chez nous.

Nous passâmes tout le Mardy à nous promener aux environs du Bourg. Nous fûmes voir une grande plaine, qui est au de-là de la Rivière que nos gens passèrent en abandonnant le Fort, où il y auroit de quoi faire les plus beaux établissemens du monde. C'est un pays uni, bien arroulé, & qui nous parut d'une très-bonne terre, sur tout pour le Sucre; qui n'a pas besoin d'un terrain extrêmement gras.

Nous partîmes du Port-Paix le Mercredi matin 12 Janvier. Le Jeudy à midi nous nous trouvâmes au Cap S. Nicolas, par le travers d'une pointe plate, qu'on appelle le Moule, ou plus correctement le Mole. On prétend qu'il y a des mines d'argent en cet endroit. C'est un pays sec, aride, & assez propre pour la production de ce métal & de l'or, qui ne naissent jamais dans de bonnes terres. Il y a à côté une Ance profonde, & bien couverte comme un Port naturel,

G g

qui

1701. qui est la retraite des Corsaires en tems de Guerre, & des Forbans en tems de Paix.

*Co que
c'est que
Forbans.*

On appelle Forbans ceux qui courent les mers sans Commission. Ce sont à proprement parler des Voleurs publics, qui pillent indifferemment toutes les Nations, & qui pour n'être pas découverts coulent à fond les Bâtimens après les avoir pillés, & avoir égorgé ou jetté à la mer ceux des Equipages, qui n'ont pas voulu prendre parti avec eux.

Le nom de Forbans vient de Forbanis, qui est un vieux terme François, qui signifie bannis ou chassés hors de l'Etat. Les Italiens les appellent Bannis, du mot *Bando*, qui signifie un Edit ou Sentence qui les exile, & chasse d'un Etat sous telle peine.

Les Forbans sont pour l'ordinaire des Flibustiers ou Corsaires, qui s'étant accoutumés à cette vie libertine pendant une Guerre juste, où ils avoient Commission de leur Souverain, pour courir sur les Ennemis de l'Etat, ne peuvent se résoudre à retourner au travail quand la Paix est faite, & continuent de faire la course aux dépens de qui il appartient. Leur rencontre est à craindre, sur tout si ce sont des Espagnols, parce par la plupart n'étant que des Mulâtres gens cruels & sans raison, il est rare qu'ils fassent quartier à personne. Il y a bien moins de risques à tomber entre les mains des François ou des Anglois: ils sont plus humains, & plus traitables; & pourvu qu'on puisse échapper leur premier fureur, on compose avec eux, & on se tire d'affaire.

Ces sortes de gens portent leur sentence avec eux. Quiconque les prend est en droit de les faire pendre sur le champ au bout des vergues, ou de les jeter à la mer. On en reserve seulement deux ou trois

pour servir de témoins, pour l'adjudication du Bâtiment, dans lequel on les a pris, après quoi ils sont traités comme leurs camarades l'ont été. Nous n'étions pas sans crainte de rencontrer quelques-uns de ces Messieurs: car nous sçavions qu'il y en avoit qui rodoient sur la Côte, où ils avoient déjà pris quelques Bâtimens. Mais comme nous sçavions que c'étoient des François, nous esperions en connoître une partie, & en être quittes pour quelques pieces d'eau-de-vie, dont notre Vaisseau avoit une partie considérable.

C'est à cette pointe ou mole que commence cette grande Baye de plus de quarante lieues d'ouverture, jusqu'au Cap de Dona Maria, & de près de cent lieues de circuit, dont le plus profond enfoncement s'appelle le Cul-de-Sac de Leogane. Il y a dans cette Baye plusieurs Isles désertes, dont la plus grande se nomme la Gonave. Nous en passâmes à une assez bonne distance, pour éviter les bancs dangereux qui l'environnent en beaucoup d'endroits. Elle me parut à la vûe de sept à huit lieues de longueur. Elle manque absolument d'eau douce; du reste elle est très-habitable, la terre y est bonne, & l'air plus pur qu'à la grande Terre.

Nous arrivâmes le Samedi un peu avant minuit à la Rade du Bourg de la petite Riviere, qui est dans le grand Quartier, qu'on appelle la Principauté de Leogane. Comme c'étoit une heure indûe, nous passâmes le reste de la nuit dans le Vaisseau. On compte soixante & dix-sept lieues, du Cap François jusqu'à la petite Riviere, supposé qu'on aille de la pointe ou Cap S. Nicolas à la petite Riviere en droite ligne, & comme cela n'est pas possible, il faut en compter près de cent.

C H A P I T R E VI.

Description du Quartier de la petite Riviere.

1701.

LE Dimanche 16 Janvier nous payâmes le Capitaine Nantois qui nous avoit conduit, dont nous avions été fort contents, & nous descendîmes à terre. Nos Religieux qui avoient appris, je ne sçai par quelle voie, nôtre arrivée au Cap, ne douterent point que nous ne fussions dans le Vaisseau que l'on vit le matin mouillé à la Rade. En effet, nous trouvâmes le Pere Bedarides, qui nous attendoit au bord de la mer.

J'avois entendu dire tant de belles choses de ce Quartier, que je fus surpris, que l'idée que je m'en étois formée se trouvât si éloignée de ce que je trouvai en mettant pied à terre.

Le Bourg
de la pe-
tite Ri-
viere
n'est cou-
vert de
paletu-
viers.

Le Bourg de la petite Riviere devant lequel nôtre Vaisseau étoit mouillé, ne se monroit que quand on étoit au milieu d'une rue très-large & assez courte, qui en faisoit alors plus des trois quarts. Il étoit couvert par des mangles ou paletuviers, qu'on avoit laissez sur les bords de la mer, dans lesquels on n'avoit fait qu'une très-petite ouverture.

Les Habitans prétendent avoir agi en cela, en fins politiques, & avoir imité de fort près la maniere dont les Espagnols se servent, pour rendre leur pais le plus inaccessible qu'ils peuvent aux Flibustiers, dont le métier est d'aller continuellement troubler la tranquillité de leur repos. Mais outre qu'ils font tort par cette conduite à la valeur Françoisë, ne sçavent-ils pas par leur experience combien de fois ils ont pillé les Espagnols malgré le secours de ces raques de bois. Il me semble encore qu'ils ne devoient pas les imiter aux dépens de leur santé, qui est très-souvent attaquée par des maladies dangereuses, qui viennent pres-

que toutes de la corruption de l'air, & des eaux croupissantes, qui s'amassent dans ces bois. On peut dire, que s'ils en retirent quelque avantage, c'est que ces marécages couverts entretiennent un nombre infini de moustiques, maringoins, vareurs & autres bigailles, qui devorent ceux qui sont à leur portée le jour & la nuit, ce qui peut épargner aux Chirurgiens la peine de les saigner. Ils dévoient plutôt faire ce qu'on fait dans les autres Isles, où les bords de la mer étant bien défrichés, les eaux ne trouvent rien qui les arrête, & qui contribue à leur corruption; & les vents de terre & de mer, qui se succèdent régulièrement les uns aux autres, balayent, pour ainsi parler, & emportent toutes les exhalaisons qui proviennent des terres nouvellement découvertes, & mises en œuvre, qui ne peuvent manquer d'être mauvaises. Ce seroit assurément un moien efficace, pour rendre le pais plus sain, & dont tous ceux qui ont quelque connoissance dans la Medecine tomberont aisément d'accord.

Il ne seroit pas difficile d'égaliser par d'autres moyens la défense & la sûreté qu'on prétend trouver en laissant les bords de la mer couverts de paletuviers. Il n'y auroit qu'à planter plusieurs rangs de raquettes, elles feroient un meilleur effet sans produire le même inconvenient. Je parlerai amplement de cette plante dans un autre endroit. Ou si le terrain n'y étoit pas propre, on pourroit mettre plusieurs rangs de citronniers les uns devant les autres à une distance raisonnable des endroits jusqu'auxquels la mer peut venir dans son plus grand flux. On pourroit même les planter en forme de redans, & les tenir à telle hauteur, qu'on

1701.

Incarn-
modité
des mar-
gées.

Hayes
vivres
basses
qu'on
pourroit
mettre
en la
place des
paletu-
viers.

1701. qu'on pût faire un parapet dans les angles faillans derriere le dernier rang, pour pouvoir découvrir par dessus. Car quoique les seules raquettes ou les citronniers ne puissent pas garantir du coup de fusil ceux qui seroient derriere, il est au moins très-sûr qu'ils les empêcheront d'être forcez, & qu'ils feront le même effet que les mangles, sans causer le même inconvenient, sans occuper tant de terrain, & sans empêcher l'action des vents.

Bourg de la petite Riviere. Les maisons du Bourg étoient la plupart de fourches en terre, couvertes de taches. Il y en avoit quelques-unes de charpente à deux étages, couvertes d'essentes ou de bardeau. Toutes les maisons au nombre d'environ soixante étoient occupées par des Marchands, par quelques Ouvriers en très-petit nombre, & par beaucoup de Cabarets. Le reste servoit de Magasins où les Habitans mettoient leurs Sucres, & autres marchandises, en attendant la vente ou l'embarquement. Tel étoit le Bourg de la petite Riviere au mois de Janvier 1701.

Eglise de la petite Riviere. L'Eglise Paroissiale étoit éloignée du Bourg d'environ deux cent pas, si couverte & si cachée dans les halliers, que nous eûmes de la peine à la trouver. Le Cimetiere au milieu duquel elle étoit, n'avoit ni muraille, ni clôture. C'étoit une Forêt épaisse de toutes fortes de broussailles, où il falloit faire un nouveau défriché chaque fois qu'on y devoit enterrer quelqu'un. Cette Eglise étoit de fourches en terre, couverte de tête de Cannes, palissadée jusqu'aux deux tiers de sa longueur de palmistes refendus. Le reste étoit tout ouvert, & par consequent sans porte ni fenêtres. Une clôture de palmistes faisoit une separation qui appuyoit l'Autel, derriere lequel étoit une espèce de petite chambre sans porte ni fenêtres, qui tenoit lieu de

1701. Sacristie. Nous y entrâmes, & n'y trouvâmes autre chose qu'une méchantetable, & un mauvais coffre de bord, c'est-à-dire, un de ces coffres, que les Matelots portent dans les Vaisseaux, plus large au fond qu'un dessus, qui étoit couvert d'un morceau de toile goudronnée. La clef de ce coffre étoit attachée avec une éguillette d'écorce à un poteau. Nous l'ouvrîmes, & nous y trouvâmes les ornemens de l'Eglise, qui pouvoient disputer le pas à tous les plus sales, les plus déchirez, & les plus indignement traittez qui fussent au monde.

L'apature de l'Autel consistoit en trois ou quatre couvertures ci-devant de toile peinte, moitié attachées, moitié pendantes, qui servoient à empêcher le vent lorsqu'il n'étoit guères fort. Une Image de papier étoit attachée au milieu à peu près de cette tenture, & quatre Chandeliers d'étain, petits, sales, & dépareillez, étoient des deux côtes d'une petite armoire, qui occupoit le milieu de l'Autel, & qui servoit de Tabernacle au-dessus duquel il y avoit un petit Crucifix de leton tout disloqué.

Le reste de l'Eglise répondoit parfaitement à ce que je viens de décrire, tant pour la pauvreté, que pour la malpropreté. Je n'ai pas vu l'Etable de Bethléem où nôtre Sauveur a voulu naître, je sçai qu'elle étoit pauvre; mais je doute qu'elle fût aussi mal propre, & j'ai lieu de croire, que depuis qu'il en est sorti, il n'a jamais eu de maison plus sale & plus en desordre que celle de la petite Riviere; celle du Cap étoit un exemple de propreté en comparaison.

Nous en fûmes si fort scandalisez, que nôtre Supérieur general entra dans une sainte colere, & commença à faire une mercuriale très-vive au pauvre Pere Bedarides, qui étoit venu nous recevoir. Celui-ci lui répondit, que ce n'étoit pas

1701. sa Paroisse, qu'il ne s'y trouvoit que par accident, parce que le Superieur de la Mission, qui en étoit Curé, aiant des affaires au Quartier qu'il desservoit, l'avoit prié de venir tenir sa place pour ce jour-là. Cette raison étoit bonne, & satisfisoit nôtre Superieur. Il envoya chercher des Negres, & fit nettoier l'Eglise & les environs autant que la solemnité du jour, & du tems le purent permettre. Il nous obligea le Pere Bedarides & moi de dire la Messe, se reservant pour lui la Messe Paroissiale, afin de pouvoir parler au Peuple sur l'état de leur Eglise. Nous consommâmes les particules consacrées, qui étoient dans le Ciboire, & il fut résolu, qu'on n'y garderoit plus le S. Sacrement jusqu'à ce que l'Eglise fût dans un état plus sûr, plus decent, & plus convenable à la grandeur de Dieu qu'on y adoroit.

Les Habitans s'étant rendus à l'Eglise à l'heure de la Messe, furent surpris de la Harangue que nôtre Superieur general leur fit: car il les menaça d'interdire leur Eglise. Cependant il les tourna si bien, & sçût les piquer d'honneur si à propos, qu'à la fin du service, ils promirent de se cottiser pour faire une Eglise neuve & plus décente, & qu'en attendant ils feroient travailler dès le lendemain à mettre celle-ci dans le meilleur état qu'il se pourroit.

L'Habitation que nos Peres avoient achetée depuis qu'on avoit transporté la Colonie de S. Croix à S. Domingue, étoit dans cette Paroisse, à côté de certaines terres, qui étoient affectées à la maison Curiale. C'étoit-là où l'on avoit apporté les Negres, & tout l'attirail de la Sucrierie que nous avions à S. Croix. Mais nos Peres avoient été si mal avisés, qu'au lieu de commencer une Sucrierie aussi-tôt qu'ils furent arrivés, ils vendirent les chaudières & tout l'équi-

page du moulin, & peu s'en fallut qu'ils ne vendissent aussi les Esclaves, sous prétextes qu'ils n'avoient pas de terre pour les occuper, comme si la terre pouvoit manquer à S. Domingue ou par achat, ou par concession. Ils reconnurent enfin la faute qu'ils avoient faite, & achetèrent le terrain où nous trouvâmes leur Sucre, dont il fallut que la Mission de la Guadeloupe payât la plus grande partie. Ils achetèrent aussi des chaudières, & le reste de l'équipage d'une Sucrierie bien plus cherement qu'ils n'avoient vendu le leur: il y avoit un an & demi qu'ils avoient commencé à faire du Sucre sur cette nouvelle Habitation, qui étoit éloignée du Bourg & de l'Eglise d'environ six à sept cent pas.

Le Superieur de nôtre Mission de S. Domingue étoit un Religieux du Convent de Limoges, nommé le Pere Navier. C'étoit un homme de trente-huit à quarante ans, fort agissant, & qui avoit un talent extraordinaire pour se fatiguer beaucoup, sans rien avancer; excellent Religieux pour demeurer dans un Cloître, mais le plus inepte pour les choses du dehors, le plus grand dissipateur de biens, & du plus mauvais ordre dans ses affaires, que j'aye jamais connu. C'étoit-là le fondement des plaintes que les Religieux avoient faites contre lui, & le sujet de nôtre voyage, & de ma commission. Car pour tout le reste, il étoit irréprochable, sa vie & ses mœurs étoient hors d'atteinte, & je ne reçus pas la moindre plainte contre lui, excepté sur ce que je viens de dire.

Il s'étoit s'avisé de louer nos Negres & nôtre Sucrierie à un de nos voisins appelé le Sieur de Laye, pour la somme de dix mille francs par an, dans le tems qu'il pouvoit faire du Sucre pour plus de trente mille livres, & il ne s'étoit pas contenté de faire ce mauvais marché, contre

1704

Portrait
du Superieur de
S. Domingue.

#701. le gré de tous les autres Religieux; mais il avoit compris dans ce Bail les terres de la Paroisse avec la maison Curiale & toutes ses dépendances; de sorte que nous le trouvâmes logé par emprunt dant une des cases du Sieur de Lave, dont on pouvoit le mettre dehors à chaque moment, sans autre ressource que de bâtir, ou de louer une maison dans le Bourg.

Nous trouvâmes cette maison très-mauvaise, & d'une mal propreté à faire peur. Il y avoit un Religieux de la Province de Gascogne, nommé la Jeunie, qui étoit depuis quelques mois à S. Domingue, & n'étoit pas encore relevé d'une grande maladie, qui l'avoit réduit à l'extrémité. Le Pere Navieres arriva lorsque nous étions prêts de nous mettre à table. Le Pere Bedarides l'avoit envoyé avertir de notre arrivée, & il avoit appris en chemin ce qui s'étoit passé à l'Eglise, de sorte qu'il parut fort décontenancé en faisant son compliment à notre Supérieur general.

T. Auteur est

Dès que nous eûmes dîné, le Pere Supérieur general, fit lire la Patente, par

laquelle il m'instituoit Commissaire & 1707, Visiteur de la Mission, avec les pouvoirs les plus amples que je pouvois souhaiter. Il ordonna aux Religieux de me reconnoître en cette qualité, & aussitôt il monta à cheval pour s'en aller au Quartier de l'Esterre à trois lieues de la petite Riviere, où il avoit résolu de demeurer pendant que j'exécuterois ma Commission. Il étoit du devoir du Pere Bedarides d'accompagner le Supérieur general qui s'en alloit à sa maison, mais il resta avec moi, pour être présent à ce que j'allois commencer en vertu de mes pouvoirs.

Après les cérémonies ordinaires, je donnai cinq jours au Pere Navieres, pour préparer ses comptes, & pour me fournir un état des dettes actives & passives de la maison. Je lui laissai aussi un mémoire des faits sur lesquels je voulois être instruit, & je partis avec le Pere Bedarides pour aller à l'Esterre joindre notre Supérieur General, avec lequel je devois demeurer.

CHAPITRE VII.

Description du Quartier de l'Esterre. Mariage d'un Gentilhomme Gascon.

L'Esterre est un Bourg à trois lieues de la petite Riviere. Si j'avois été mécontent de celui où nous mîmes pied à terre, de son Eglise Paroissiale, & de la maison du Curé, je fus en échange bien satisfait de celui-ci, & de la beauté des terres & des chemins, par lesquels nous passâmes pour y arriver. Il me sembloit être dans les grandes routes du Parc de Versailles. Ce sont des chemins de six à sept toises de large, tirez au cordeau, dont les costez sont bordezz de plusieurs rangs de citronniers plantez en hayes, qui font une épaisseur de trois à quatre pieds, sur six à sept pieds de hauteur,

Beauté des chemins de l'Esterre.

taillez par les côtez & par le dessus, comme on taille le boüis, ou la charmil- le; ce qui les rend si forts & si épais, qu'ils sont impénétrables à toutes sortes d'efforts. Les maisons, & Habitations que l'on trouve le long de ces magnifiques chemins, ont de belles avenues, de grands arbres, chênes, ou ormes, plantez à la ligne, & entretenus avec soin: & quoique les maisons qui terminent ces avenues, n'aient rien de grand, ni de superbe pour la matiere, & pour l'architecture, elles ne laissent pas de plaire beaucoup, parce qu'elles ont du bon goût, & quelque chose de nos maisons de Noblesse de France.

Le

1701. Le terrain est tout plat, & uni, la terre est grasse, bonne, & profonde; & comme nous étions alors dans la plus belle saison de l'année, on ne pouvoit souhaiter un plus beau tems, ni de plus beaux chemins, pour voir avec plaisir ce beau país.

Le Bourg de l'Estre étoit bien plus considerable que celui de la petite Riviere. La plupart des maisons étoient de charpente à deux étages, bien prises, palissadées de planches, couvertes d'essentes, occupées par de riches Marchands, bon nombre d'Ouvriers, de Cabarets, de Magasins pour les Habitans, qui composoient plusieurs rues droites, larges, & bien percées; en un mot, tout se ressembloit de la politesse du Quartier, qui est celui du beau monde, la demeure du Gouverneur, le lieu où se tient le Conseil, & où les Habitans sont les plus riches.

Eglise de l'Estre L'Eglise Paroissiale n'étoit pas magnifiqu, mais on pouvoit s'en contenter. C'étoit un Bâtiment de charpente de quatre-vingt pieds de long sur trente de large, dont le comble en enrayeure étoit propre. Elle étoit planchée tout au tour avec des balustres & des contrevents. La Sacristie étoit propre & bien rangée, l'Autel bien orné, les bancs à peu près de même simetrie, & l'espace qui regnoit entre les bancs, couvert d'un bon plancher. Il y avoit même une Chaire pour le Prédicateur. En un mot nous trouvâmes toutes choses en bon état, & le Superieur General eut lieu d'être bien content de l'Eglise & du Curé, dont tout le monde louoit extrêmement le zele, la pieté, l'exacritude & le bon exemple. C'étoit le P. Bedarides qui desservoit cette Paroisse depuis trois ans & plus. Cette Eglise étoit un peu hors du Bourg. La Maison Curiale qui y étoit jointe, consistoit en un corps de Logis de trente-six pieds de long sur dix huit

de large, partagé en deux chambres basses & deux hautes, avec un escalier sous lequel y avoit une petite dépense. Le tout étoit de charpente, bien palissadé de planches, couvert d'essentes, bien propre & bien meublé. La cuisine étoit au fond de la cour avec le magasin, un colombier en pied, une Ecurie & une maison pour la famille des Negres qui servoient le Curé. Elle étoit composée d'un Negre d'environ quarante-cinq ans, de sa femme à peu près de même âge, & de deux enfans mâles de quinze à seize ans. Le derriere de la maison étoit occupé par un assez grand jardin fort bien entretenu: le tout aussi-bien que le Cimetiere, étoit renfermé dans une grande Savanne close de hayes de Citronniers, qui dépendoit de la Maison Curiale.

Le lendemain après la Messe nous allâmes saluer M. de Galifet, qui commandoit toute la Colonie en l'absence de M. du Cassé Gouverneur, qui étoit allé en France. Il demouroit avec M. de Paty un des Lieutenans de Roi, dans la Maison de M. du Cassé. Cette Maison étoit sur une Habitation considerable, que M. de Paty faisoit valoir en societé avec M. du Cassé.

M. du Cassé que ses services & son merite ont élevé à la Chargé de Lieutenant General des Armées Navales du Roi, n'étoit encore alors que Capitaine de Vaisseau, & Gouverneur de la Tortue & Côte de S. Domingue. Car ces Gouverneurs n'ont pas la qualité de Gouverneurs de S. Domingue, peut-être à cause que la partie principale de cette Ile appartient aux Espagnols. Ce Seigneur après avoir acquis de très-grands biens dans le Gouvernement, à la prise de Cartagene, & dans les deux pillages de la Jamaïque, étoit allé en Cour. On disoit même, qu'il ne retourneroit plus à S. Domingue.

1701

*M. du
Cassé
Gouverneur de
S. Do-
mingue.*

*Maison
Curiale.*

1701. gue, ce Gouvernement lui étant alors inutile. L'état de sa fortune a attiré à S. Domingue quantité de Basques ses compatriotes; & comme il est naturellement magnifique, genereux, bienfaisant, ils n'ont pas perdu leurs pas, non plus que quantité d'autres qu'il a avancés, & mis en état de pouvoir faire plaisir à d'autres, pourvu qu'ils suivent les exemples qu'il leur a donnés.

M. de Galifet étoit un Gentilhomme Provençal, tout plein d'esprit. Je le connoissois pour l'avoir vu à la Martinique Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine. Il avoit été envoyé vers la fin de 1695. par le Comte de Blénac, pour commander à S. Croix après la mort du Sr. *** qui en étoit Gouverneur. La Cour le nomma quelque tems après au même Gouvernement. Il accompagna sa Colonie, quand on la transféra à S. Domingue: il fut établi Commandant au Cap. Nous avions vu en passant par ce Quartier-là, les grands établissemens qu'il y avoit, & quelques-uns de ceux qu'il commençoit à y faire, qui joints au pillage de Cartagene, qui ont produit des biens immenses. Comme nous le connoissions parfaitement, & que nôtre Supérieur General étoit de son Pais, il nous reçut très-bien, & nous fit un millier, & plus de civilité, verbalement s'entend, ce que je croi devoir remarquer ici, parce qu'il est du devoir d'un Ecrivain de dire les choses comme elles sont, & de conserver religieusement les caracteres des personnes & de leurs Pais.

M. de Paty Lieutenant de Roi. Nous ne connoissions point du tout M. de Paty, qui étoit un des Lieutenans de Roi, cependant nous en fûmes très-bien reçus. C'étoit un homme fort poli, & fort obligeant: il étoit du Pais de M. du Casse, qu'il regardoit comme le principal ouvrier de sa fortune, qui étoit déjà

1701. fort considerable, & en train de le devenir beaucoup plus.

La Maison de M. du Casse, où ces Messieurs demeuroient, étoit grande & commode, précédée d'une fort belle avenue. La Salle étoit entourée des portraits des Gouverneurs de Cartagene: c'étoit une partie du pillage de cette Ville, mais ce n'étoit pas la plus précieuse.

Le Major de Leogane étoit un Créolle M. du Clerc, qui de la Guadeloupe, nommé du Clerc, depuis s'est rendu fameux par ses entreprises sur les Portugais, & qui a péri enfin à Rio Janeyro. Son pere, qui avoit servi M. de Baas Gouverneur General des Isles, avoit eu la Majorité de la Guadeloupe, & avoit ensuite épousé la veuve du Sieur du Lion Gouverneur de la même Ile. Il avoit été tué en 1691. lorsque les Anglois attaquèrent cette Ile. M. du Casse, qui avoit été son intime ami, protégeoit le jeune du Clerc, lui avoit fait avoir la Majorité de Leogane, & l'auroit poussé bien loin, sans l'accident qui lui arriva à Rio Janeyro. C'étoit un jeune homme plein de cœur, entreprenant & intrepide: il étoit allé en France avec M. du Casse.

Il y avoit encore un autre Lieutenant de Roi qui portoit le nom de du Casse, M. du Casse, quoiqu'il ne fût point parent du Gouverneur. Nous le connoissions, parce qu'il avoit demeuré à la Martinique, où, si je ne me trompe, il s'étoit marié. Il y avoit encore une Habitation à la Cabesterre au Quartier du Cul-de-Sac François.

Le Gouvernement Politique & Militaire étoit entre les mains de ces Messieurs qui selon les apparences s'en acquittoient bien, puisqu'on n'entendoit pas la moindre plainte contre eux, chose très-rare parmi des Habitans, comme ceux de S. Domingue. On doit dire à la louange de M. du Casse, qu'il a été le premier qui a su réduire les Habitans de

1701. de la Côte, & les accoutumer à l'obéissance, sans leur faire sentir la pesanteur de ce joug. C'est faire son Eloge en peu de mots. Car il falloit avoir son esprit, sa fermeté, ses manieres nobles & genereuses, pour discipliner des gens qui étoient accoutumés à une vie libertine, & indépendante, dont ils avoient passé la plus grande partie dans les bois, ou sur la mer.

La Justice ordinaire étoit administrée par un Juge Royal résident à l'Esterre, comme il y en avoit un au Cap, au Port-Paix & au petit Goave.

Le Conseil Souverain qui jugeoit les Appels de tous ces Juges, se tenoit à l'Esterre, & la plupart des Conseillers avoient leurs Habitations dans ce Quartier là.

Le plus ancien Conseiller, qui est comme le President du Conseil, lorsqu'il n'y a pas d'Intendant, étoit un vieux Flibustier, honnête-homme, sage, & très-riche; qui depuis nombre d'années s'étoit retiré de la course, où il avoit amassé de l'argent: il s'étoit fait une très-belle Habitation où nous allâmes le voir. Il s'appelloit le Maire. Il étoit fort ami du Pere Bedarides, & en general, il aimoit tous nos Religieux. Il étoit parfaitement bien logé, & se traitoit en grand Seigneur.

Nous vîmes aussi la plupart des autres Conseillers, de qui nous reçûmes beaucoup de civilités. Nous n'eussions pas manqué de rendre nos devoirs à leur Greffier (car dans ce monde on a besoin de toutes sortes de gens) mais il ne logeoit point chez lui depuis quelque tems. Faute de prison, il étoit aux fers dans le Corps de Garde, accusé d'avoir voulu forcer une jeune mariée. Comme il s'étoit sauvé de Nantes, où il étoit Procureur, pour le même crime, & qu'il avoit encore échappé à la Justice du Cap,

Tom. II.

pour la même chose, il étoit à craindre, qu'il ne payât cette fois toutes les fautes passées, & cela auroit été effectivement s'il n'eût trouvé le secret de se sauver avec ceux qui étoient attachez à la même barre de fer. Il faut croire, que la délicatesse de sa conscience ne lui permettra pas de dérober à la potence ce qu'il lui doit depuis si long-tems.

Il y avoit peu de tems quand nous arrivâmes à Saint Domingue, qu'un Galcon Gentilhomme, ou soi disant tel, fit violence à une femme sans que la Justice y pût trouver à redire. On nous en conta l'Histoire: elle est trop singulière, pour ne la pas rapporter ici comme on nous l'a dite. Jen'y mets rien du mien.

Ce galant homme, dont je me dispenserai de dire le nom, ayant entendu parler de la generosité de M. du Cassé, le vint trouver, ne doutant point qu'il ne fit pour lui, ce qu'il avoit fait pour une infinité d'autres. Il lui fit le compliment ordinaire, qu'il étoit un Gentilhomme, qui avoit mangé son bien au service du Roi; mais que n'ayant pas eu le bonheur d'être avancé comme il le meritoit, & n'étant plus en état de continuer de servir, il avoit été obligé de quitter la France, & de venir chercher fortune. Que le connoissant comme il faisoit, il esperoit qu'il lui procureroit quelque moyen de se remettre en état de retourner continuer ses services, & sacrifier sa vie pour son Prince.

M. du Cassé ne manqua pas de lui offrir sa table & sa maison, en attendant qu'il se trouvât quelque occasion de lui rendre service. Il lui dit de voir le païs, & de découvrir ce qui lui pourroit convenir.

Nôtre Gentilhomme vit quantité d'Habitans qui avoient beaucoup de Negres, & comme la Gascogne est le

Mariage
d'un
Gentil-
homme
Gasccon

païs

M. le
Maire
Doyen
du Con-
seil.

Greffier
du Con-
seil.

1701. pais des inventions, plutôt que des Lettres de Change, il proposa à M. du Cassé d'engager tous ces gros Habitans à lui donner, ou à lui prêter chacun un Negre. Car disoit-il, le travail de leurs Habitations ne sera pas diminué pour un Negre de moins, & quand j'en aurai cinquante ou soixante, je serai en état de faire une bonne Habitation, & de bien rétablir mes affaires.

M. du Cassé qui vouloit se divertir, proposa cet expédient à une grosse compagnie, qui mangeoit chez lui; & n'ayant pas remarqué qu'on fût d'humeur à donner là-dedans, il dit au Gascon, qu'il falloit songer à autre chose, sans se presser pourtant, parce que sa maison étoit toujours à son service; qu'il lui conseil- loit seulement de bien choisir; & que s'il avoit inclination pour le mariage, un Gentilhomme ne manquoit jamais de trouver des avantages considérables dans le pais.

Cette ouverture plut au Gascon, il se mit en campagne, il chercha; il découvrit, & résolut de tenter fortune. Il dit à M. du Cassé, qu'il avoit trouvé un nid, que l'oiseau seroit peut-être difficile à surprendre; mais que comptant sur sa protection, il esperoit en venir à bout.

Cet oiseau étoit une vieille veuve Diepoise, qui avoit eu la dépouille de six ou sept maris; & son nid étoit une belle Habitation, bien fournie de Negres, & de tout ce qui peut faire estimer une personne riche. Elle étoit entre l'Estre & le petit Cul-de-Sac.

Le Gascon ayant bien medité son dessein, partit revêtu de ses plus beaux habits, monté sur un Cheval de M. du Cassé. Il passa devant cette Habitation environ le tems du diné; il y entra sous prétexte de se mettre à couvert d'un grain de pluie, il fit son compliment à la vieille d'une maniere qui lui fit d'au-

tant plus de plaisir, qu'il y avoit long- tems qu'elle n'avoit entendu rien de si spirituel. Elle le retint à dîner selon la coutume. Pendant qu'on fut à table, il ne manqua pas de lui faire sa cour tout de son mieux; & il remarqua avec joie, que ses manieres ne déplaisoient pas à la vieille. Il demanda son Cheval quelque tems après qu'on fût sorti de table, & passant à la cuisine sous quelque pré- texte, il distribua quelque argent aux Domestiques, qui furent d'abord dans ses intérêts.

La vieille apperçût qu'il oublioit ses bottes en montant à cheval, (car on doit croire qu'il s'étoit fait débouter avant de se mettre à table,) elle l'en fit souvenir; mais il lui répondit qu'il lais- soit chez elle bien autre chose que des bottes, & qu'il doutoit qu'il pût jamais le reprendre. La vieille entendit ce qu'il vouloit dire, & s'en scût bon gré. Il partit, & fut coucher sous quelqu'autre prétexte chez un Habitant à deux lieues de-là. Il ne manqua pas de revenir le lendemain à pareille heure qu'il étoit venu le jour précédent. Les Domesti- ques, que sa liberalité avoit gagnez, se presserent d'avertir leur Maîtresse de son arrivée, & de prendre son Cheval: il entra en même-tems où étoit la Dame, & après l'avoir saluée; Madame, lui dit-il, ne croyez pas que je sois venu pour reprendre ce que je laissai hier chez vous, il n'est plus à moi, vous en êtes la maîtresse pour toujours. La vieille croyant ou feignant de croire qu'il par- loit de ses bottes, le remercia, & lui dit, que cela n'étoit point à son usage; & sur le champ dit à une servante de les rapporter. Mais le Gascon lui dit, qu'il ne s'agissoit pas de bottes, que c'étoit son cœur qu'il avoit laissé chez elle; qui s'y trouvoit si bien, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il en voulût sortir, &

1701. & que cela étant ainsi, il étoit juste qu'il s'arrêtât où son cœur avoit fixé sa demeure. Il continua de l'entretenir sur ce ton pendant le dîner, & pendant tout l'après diné. La nuit s'approchant la vieille lui dit, que quand il voudroit on lui ameneroit son Cheval. Hé pour-quoi faire, Madame, lui dit-il, mon cœur ne sortira point d'ici, il est fait pour le vôtre, je tenterois l'impossible, si je voulois les séparer. En bon François, Madame, continua-t-il, cela signifie que je vous aime, & je vous croi de trop bon goût, pour neme pas rendre le reciproque en devenant ma femme. Jusqu'ici les douceurs du Gascon avoient fait plaisir à la vieille; mais le mot de mariage lui fit peur. Elle prit son serieux, elle voulut même se fâcher: le Gascon sans se démonter continua ses fleurettes, & jura enfin qu'il ne mettroit pas le pied hors de la maison, qu'il ne fût son mari.

On soupa, & quoique la vieille parût un peu de mauvaise humeur, il ne laissa pas de l'entretenir de son amour, & de lui vouloir persuader qu'elle l'aimoit, mais qu'elle vouloit seulement garder quelques mesures avant de le lui déclarer. Après le souper, il trouva une chambre prête, où il se retira après avoir conduit la vieille dans la sienne, & lui avoir souhaité une bonne nuit.

Il sçût par les Domestiques, qu'un certain Marchand Nantois nommé Gourdin faisoit l'amour à leur Maîtresse, que les choses étoient fort avancées, & qu'il devoit venir la voir le lendemain matin. Il conclut de cet avis, que la mauvaise humeur où s'étoit trouvée la vieille n'avoit point d'autre fondement; & il résolut de se débarrasser de ce M. Gourdin.

Le jour étant venu, & la Dame levée, il entra en conversation avec elle en attendant M. Gourdin, & l'ayant vû

venir, il se mit sur la porte de la maison avec un maître bâton à côté de lui. M. Gourdin étant descendu de Cheval, fut un peu surpris de voir un homme galonné, & en plumet sur la porte de sa prétendue. Il s'approcha cependant d'une manière soumise. Mais le Gascon haussant la voix, que cherchez-vous, M. lui dit-il, à qui en voulez-vous? M. lui répondit humblement le Marchand Nantois, je souhaite parler à Madame NN. A Madame NN. reprit le Gascon, vous vous trompez; c'est à moi qu'il faut parler à présent. Ne seriez-vous point par hazard M. Gourdin? Oûi M. dit le Marchand, à votre service. Oh, apprenez petit Marchand Nantois, que Madame NN. est faite pour un Gentilhomme comme moi, & non pas pour un Pocrin comme vous. Vous êtes M. Gourdin, & voilà M. Bâton, (prenant le bâton d'une main, & son épée de l'autre,) qui vous signifie, que si vous avez jamais la hardiesse de penser à Madame NN. il vous brisera bras & jambes; & sans autre compliment, il commença à le charger d'importance. La vieille sortit pour empêcher le désordre; mais M. Bâton qui continuoît toujours son action, obligea M. Gourdin de s'enfuir du côté de son Cheval, Le Negre qui le tenoit lâcha la bride, & s'enfuit, de peur d'avoir sa part de la distribution que son Maître recevoit, le Cheval en fit autant, & M. Gourdin couroit après tous les deux, toujours accompagné de M. Bâton, jusqu'à ce que la vitesse de ses jambes l'eût mis hors de la sphere de son activité.

Le Gascon triomphant revint à petit pas de son expédition, & jettant le bâton avec une poignée de monnoye, voilà dit-il, pour le maître du bâton, car il est juste de récompenser ceux qui ont eu part à la vengeance de Madame. Puis s'adressant à la vieille qui étoit fâchée,

*Pocrin
est un
terme de
mépris
qu'on
donne
aux
Nantois
à cause
de leur
mes-
quine-
rie*

1701. ou qui la contrefaisoit: voilà Madame, un échantillon de ce que je ferai pour vous, & comme je traiterai ceux qui vous perdront le respect. Je n'ai pas voulu pousser les choses à bout, afin que ce malheureux fût témoin de ma moderation, & en même tems un exemple, pour retenir dans le devoir d'autres teméraires comme lui.

Nôtre Gascon eut soin de donner avis à M. du Cassé de ce qui se passoit, & il tourna si bien le cœur de la vieille, que le Dimanche suivant on publia un Ban, & ils se marièrent le Lundy, s'étant fait l'un à l'autre une donation entre-vifs, de tous leurs biens presens & avenir. Ce

qu'il y eut de fâcheux dans toute cette 1701. aventure, fut que M. Gourdin ne put survivre à la perte qu'il avoit faite de sa maîtresse. Il s'alitta dès le lendemain du mariage, & mourut en moins de cinq ou six jours.

Ce mariage fit grand bruit dans l'Isle, & la diligence avec laquelle il avoit été conclu surprit tout le monde. Les voisines de la vieille lui en ayant témoigné leur étonnement, elle leur dit, avec la naïveté naturelle des Diepoises: Hé que diable voulez vous, il falloit bien se marier, pour obliger ce Gascon à sortir de la case: car il avoit juré de n'en pas sortir sans cela.

CHAPITRE VIII.

De la Plaine de Leogane. Des fruits, & des arbres qui y viennent. Des Chevaux, & des Chiens sauvages. Des Caymans ou Crocodiles. Histoire d'un Chirurgien.



N prétend que tout le pais, qui est depuis la Riviere de l'Artibonite, jusqu'à la plaine de Jaquin, qui est du côté du Sud, a été érigé en Principauté sous le nom de Leogane, en faveur d'une fille naturelle de Philippe III. Roi d'Espagne: on dit même que cette Princesse y a fini ses jours, & on voit encore les restes d'un Château, qu'on suppose lui avoir servi de demeure, qui doit avoir été considérable, si on en juge par les ruines qui en restent. Il étoit situé dans un lieu qu'on appelle à présent le grand Boucan, à deux lieues ou environ de l'Esterre. J'ai été voir ce qui en reste. J'y ay trouvé encore quelques voutes assez entières toutes de briques, grandes, & bien travaillées. Il y en auroit bien davantage, si les Habitans n'avoient démoli ces bâtimens pour avoir les briques, & s'en servir à faire les Cuves de leurs Indigoteries. Ce qu'il y a

*Ruines
du Château
de
Leogane.*

de plus entier; est un Aqüeduc qui conduisoit l'eau de la Riviere au Château. Il a plus de cinq cent pas de long, du moins autant que j'en pus juger à la vûe. Sa largeur par le bas est d'un peu plus de huit pieds, venant à quatre pieds & demi par le haut. La rigole à deux pieds & demi de large, sur dix-huit à vingt pouces de profondeur: il y a apparence que l'extrémité qui le joint à la Riviere, ou la Chauffée, ont reçu quelque dommage, puisque l'eau n'y vient plus. Ce Château étoit bâti sur un terrain un peu élevé au milieu d'une vaste savanne. L'air y est très-pur, la Riviere qu'on peut détourner aisément, & faire passer par cet endroit apporteroit mille commoditez à une Ville qui y seroit bâtie. On nous dit aussi, que c'étoit ce lieu-là qui avoit été choisi l'année precedente par M. Reynau, pour placer la Ville qu'on projettoit de faire. On l'auroit pû fortifier à plaisir, & elle seroit devenue très-

*Aqüeduc
du Château.*

1701. très-considérable. J'ai appris qu'on l'a placée dans un autre endroit, où il s'en faut beaucoup qu'on ait trouvé les mêmes commoditez qu'on auroit eues dans celui-ci.

*Le Roi
qualifié
Prince
de Leo-
gane.*

Le Conseil Supérieur & la Justice ordinaire de Saint Domingue avoient eu la generosité de gratifier le Roi du titre de Prince de Leogane, qu'ils ne manquoient jamais de lui donner dans leurs Arrêts & Sentences après les qualitez de Roi de France & de Navarre, comme on lui donne celui de Comte de Provence. La Cour les a remercié de leur present, & leur a défendu d'ajouter quoi que ce soit aux qualitez de notre Monarque sans ses ordres exprès.

*Plaine
de Leo-
gane.*

Le terrain qu'on appelle proprement la plaine de Leogane peut avoir douze à treize lieues de longueur de l'Est à l'Ouest sur deux, trois & quatre lieues de large du Nord au Sud. Cette belle plaine commence aux montagnes du grand Goave, & finit à celles du Cul-de-Sac. C'est un pays uni, arrosé de plusieurs rivières & ruisseaux, d'une terre profonde, & tellement bonne, qu'elle est également propre à tout ce qu'on lui veut faire porter, soit Canes, Cacao, Indigo, Rocou, Tabac, & autres marchandises, soit pour le Manioc, le Mil, les Patates, les Ignames, & toutes sortes de fruits, de pois & d'herbes potageres.

Les Canes y viennent en perfection. Leur douceur répond à leur grosseur, & à leur hauteur; & comme la terre est profonde, les rejettons que les souches produiront au bout de trente ans, seront aussi-bons que ceux de la première coupe, & donneront un Sucre aussi bon, & aussi beau qu'on en fasse aux Isles du Vent. Il est vrai, qu'on a eu de la peine à réussir dans les commencemens, & que le trop de nourriture que la terre

fournissoit aux Canes, les rendoit grasses, & difficiles à purger. Je vis ce défaut dans les Canes de notre Habitation que nous avions affermée au sieur de Laye, qui rendoient un jus gras, qui ne produisoit qu'un Sucre molasse, & très-difficile à blanchir. Cela ne m'empêcha pas de les assurer que ce défaut se corrigeroit bien-tôt, & de lui même, & qu'en une ou deux coupes, ils auroient les plus belles, & les meilleures Canes qu'on pût souhaiter, parce qu'il ne faudroit pas davantage de tems à leur terre pour se dégraisser, & se purger de son sel, & de son nitre. Ce que je prédis s'est vérifié, & se vérifie encore tous les jours, & on voit sortir de la plaine de Leogane des Sucres blancs & bruts d'une beauté où il n'y a rien à désirer. Les Raffineurs de France prétendent trouver plus de profit à travailler les Sucres bruts de Saint Domingue que ceux des Isles, & les font valoir trois & quatre livres par cent plus que les autres Sucres.

1701.

Je ne croi pas qu'en matière de Cacaoyers, on en puisse voir de plus beau, que ce que j'ai vu à Leogane chez M. de la Bretesche, dont l'Habitation étoit tout auprès de la Paroisse de l'Esterre. Je ne pouvois me lasser de considérer ces arbres, qui par leur grosseur, leur hauteur, leur fraîcheur, & les beaux fruits dont ils étoient chargez, surpassoient infiniment tous ceux que j'avois vus jusqu'alors. On fait une quantité prodigieuse de Cacao au fond des Negres. C'est un endroit à huit lieues au Sud du petit Goave, en allant à la plaine de Jaquin. Tous les environs de la Rivière des Citronniers, & de celle des Cormiers à deux lieues ou environ au Sud de la Ville de Leogane, aussi-bien que toutes les gorges des montagnes qui sont de ce côté-là, sont des forêts cultivées de Cacaoyers. On ne peut croire la quantité

*Sucre de
Leogane.*

*Cacaoyers de
Leogane.*

1701. d'arbres de cette espece que l'on y cultive, la beauté du fruit que l'on y recueille, & la facilité qu'il y a d'augmenter les plans de ces arbres dans ces lieux qui semblent être faits exprès pour cela, & où le terrain gras, frais, profond, à couvert du Soleil trop ardent, & des mauvais vents, fournit tout ce qui est nécessaire pour faire des Cacoyeres aussi belles, & d'un aussi bon rapport que celles des Espagnols de Terre-Ferme.

*Chaux
de Leogane.*

On trouve dans beaucoup d'endroits de la plaine de Leogane des lits de certaines pierres blanches, assez dures, & pesantes, de la figure pour l'ordinaire des galets qui sont au bord de la mer; dont on se sert pour faire de la chaux. Ces lits se rencontrent à différentes profondeurs au-dessous de la superficie du terrain. Plus le terrain est bon, & plus il faut fouiller avant pour les découvrir. Je n'ai point éprouvé la qualité de cette chaux. Elle m'a paru très-bonne. Ce que j'en puis dire, est que l'Aqueduc du Château de Leogane, que j'ai raison de supposer avoir été bâti avec cette chaux, est d'une très-bonne maçonnerie.

*Remarques
sur
les murs
anciens.*

Il est vrai, que quand le mortier auroit été médiocre, le long-tems qu'il y a qu'il est employé, l'auroit bonifié. Car c'est une chose constante, que les murs anciens n'ont pas été fabriquez autrement que ceux que l'on fait aujourd'hui. Ce qu'ils ont eu de particulier, c'est l'attention qu'ont eue les Architectes dans le choix des matériaux qu'ils ont employez, dans le sable, la chaux, la proportion entre l'un & l'autre, le corroy qu'il leur faut donner avant de les mettre en œuvre, la position des pierres, & leur choix. Après quoi on peut assurer, que le long espace de tems qu'elles ont demeuré les unes auprès des autres, leur a donné lieu des'approcher en croissant, de s'unir, & de s'enchaîner pour ainsi

dire les unes dans les autres, & de ne faire plus qu'un corps avec le mortier qu'elles avoient unies ensemble. C'est ce qui fait que les anciens murs sont si difficiles à détruire, sans qu'il faille recourir, comme font quelques gens, à la composition du mortier dont on s'est servi, qu'ils prétendent avoir été fait avec du sang de Bœuf, & autres semblables rêveries. Il n'y a qu'à lire Vitruve dans sa source, ou chez ses Commentateurs, pour voir ce que je viens de dire, & être persuadé qu'on fait à présent, ce qu'on faisoit il y a trois mille ans, quand les Ouvriers qu'on employe sont honnêtes gens, & qu'ils sçavent leur métier.

L'Indigo a été la marchandise favorite de S. Domingue pendant un très-long-tems. Il est constant que le terrain gras & profond comme il est, y est très-propre; & que sans faire tort aux Espagnols, l'Indigo de Saint Domingue coupé dans son tems, & travaillé avec soin, ne le cede en rien à l'Anil de Guatimala, que quelques Ecrivains appellent simplement du Guatimalo. Je suis persuadé que ces prétendus connoisseurs ne distingueroient pas l'un de l'autre, si on les leur presentoit étant pilez, ou façonnez de même, ou embalez de même façon.

*Indigo
de Saint
Domingue.*

J'ai parlé amplement de cette marchandise dans la première Partie de ces Memoires; ce qui m'en reste à dire, est que la trop grande quantité qu'on en faisoit, l'ayant fait tomber à un prix modique, les meilleurs Habitans de Saint Domingue ont jugé fort prudemment qu'il valoit mieux s'attacher à faire du Sucre, fondez sur cette maxime generale & infaillible, que toutes les denrées qui se consomment par la bouche, sont toujours d'un meilleur débit, & d'une vente plus facile, & plus assurée, que

1701. que celles qui n'ont pas ce débouchement.

On ne laisse pas pourtant de faire beaucoup d'Indigo dans toute la Côte, parce que c'est par cette Manufacture, & par le Tabac qu'on commence les Habitans, à cause qu'il n'y faut pas un grand attirail, ni beaucoup de Negres, & que rendant un profit prompt & considerable, elle met les Habitans en état de faire des Sucreries, qui est le point où ils aspirent tous, non-seulement pour le profit qu'on trouve dans la fabrique du Sucre, mais encore parce qu'une Sucrerie les met au rang des gros Habitans, au lieu que l'Indigo les retient dans la classe des petits. Telle est la vanité de nos Insulaires.

Patates
de Leogane.

Les Patates, les Ignames, les Bananes & les Figues viennent mieux à Leogane, que dans nos Isles du Vent: elles m'ont paru de meilleur goût, & pour l'ordinaire elles sont plus grosses, plus pesantes, & mieux nourries. Cela vient de ce que la terre est plus profonde & meilleure, & de ce que la chaleur qui s'y concentre davantage, les meurit, & cuit aussi davantage leur suc.

Précaution
pour les
Jardins.

Ce que je dis de la chaleur paroîtra un peu extraordinaire, vû que la Martinique & la Guadeloupe sont au quatorze & quinzième degré, & que la Plaine de Leogane est au dix-huitième. Mais il faut se souvenir que nos petites Isles sont toujours rafraîchies d'un vent Alisé de Nord-est, qui est frais; au lieu que la Plaine de Leogane étant au bout occidental d'une Isle tres-grande, où il y a de très-hautes montagnes, elle est presque entierement privée de ce secours. La chaleur s'y renferme & s'y concentre en un tel point, qu'elle brûleroit entierement les Jardins potagers, si l'on n'avoit pas soin d'élever sur les planches nouvellement semées ou transplantées, des espe-

ces de toits qu'on couvre de brouffailles, 1701. pour les défendre de l'ardeur du Soleil, sans leur ôter tout-à-fait l'air.

On plante peu de Manioc en tout ce País. Les Patates & les Bananes tiennent lieu de Cassave & de Farine. Les Chasseurs & les Boucaniers n'usent même de ces fruits, que quand leurs Boucans se trouvent dans des endroits où ils croissent naturellement, car ils ne sont pas d'humeur d'en aller chercher fort loin. Ils mangent leurs viandes comme ils les prennent: le gras & le maigre sont pour eux la chair & le pain, comme sont nos preneurs de Tortuës; & il ne faut pas s'imaginer qu'il soit bien difficile des'y accoutumer, ni qu'on s'en porte moins bien: au contraire le Bœuf & le Cochon mangés de cette maniere rôtis ou bouillis, sont plus substantiels, & se digerent plus facilement.

Vie des
Chasseurs.

On ne donne aux Negres que des Patates. Le Commandeur les conduit tous les jours un peu avant l'heure du premier repas, à la piece de Patates, où chacun en fouille autant qu'il en a besoin pour sa journée. J'ai expliqué dans un autre endroit la maniere dont on les accomode. La plupart des Maîtres ne leur donnent autre chose, c'est à eux à se pourvoir du reste. On leur permet d'élever des Cochons, & ils le peuvent faire très-facilement avec les branches ou le bois & les feuilles des Patates, les têtes des Canes, & les grosses écumes, quand ils en peuvent avoir. Cependant ce n'est pas une grosse dépense à Saint Domingue de leur donner de la viande, car les Espagnols amènent des Bœufs & des Vaches dans les Quartiers François autant qu'on en peut avoir besoin, à quatre ou cinq écus la piece, du moins c'étoit le prix qu'on en donnoit en 1701. Or quand dans une Habitation où il y a six-vingt ou cent trente Negres, on donneroit deux Bœufs

Nourriture des
Esclaves.

Prix des
Bœufs
en 1701.

ou

1701. ou Vaches par semaine, ce ne seroit au plus qu'une dépense de huit ou dix écus, sur quoi il faut ôter le prix des peaux qui se vendent un écu la couple quand ce sont des peaux de Vaches ou de Bouvards, & un écu piece quand ce sont des peaux de Bœufs. Cet avantage ne se trouve point aux Isles du Vent, où il faut acheter des viandes salées venant d'Europe, souvent très-rare & toujours cheres.

Monnoyes qui ont cours à Saint Domingue. On voit bien plus de Monnoye d'Espagne à S. Domingue que de celle de France. Les plus petites pieces sont les demies reales & les pieces de quatre sols. Les comptes ne se font que par pieces de huit & par reales.

Les Tresoriers de la Marine avoient introduit les sols marquez au Cap pour le payement des Troupes. On s'accoutumoit avec peine de cette sorte de Monnoye, qui n'avoit point encore de cours à Leogane quand j'y étois. Elle est reçûe aux Isles du Vent, & c'est la plus petite espee, car les liards & les deniers n'y sont point connus.

La course, la prise de Cartagene, les deux pillages de la Jamaïque & d'autres endroits, & le Commerce qui s'est introduit depuis la Paix de Riswick en differens lieux de la Terre-Ferme, ont rempli le Pais d'une grande quantité d'or & d'argent monnoyé. On y jouë à la fureur, on s'y traite magnifiquement, & chacun fait de son mieux pour étaler ses richesses, & faire oublier l'état dans lequel il est venu à la Côte, & le métier qu'il y a fait.

Je pourrois faire ici un long dénombrement de ceux qui étant venus engager, ou valets de Boucaniers, sont à present de si gros Seigneurs, qu'à peine peuvent ils se résoudre de faire un pas sans être dans un Carosse à six Chevaux. Mais peut-être que cela leur feroit de la peine, & je n'aime pas d'en faire à personne. D'ailleurs ils sont loüables d'avoir sçu se

1701. tirer de la misere, & d'avoir amassé du bien: ce qu'on leur doit souhaiter, est, qu'ils en fassent un bon usage pour l'autre vie. Ils avoient déjà bien commencé, & c'est une justice que je leur dois rendre, qu'ils sont charitables, qu'ils pratiquent l'hospitalité, mieux qu'en aucun lieu du monde, & qu'ils sont genereusement part de leur fortune à ceux qui s'adressent à eux.

Il y avoit dès le temps que j'étois à *Grand nombre de Carosses à Leogane.* Leogane un nombre considerable de Carosses & de Chaïses, & je ne doute point que le nombre n'en soit augmenté depuis mon départ. Il n'y avoit presque plus que de petits Habitans qui allassent à Cheval; pour peu qu'on fût à son aise, on alloit en Chaïse. Il est aisé d'entretenir un Equipage dès qu'on a fait la dépense d'un Carosse. Les Cochers & les Postillons sont des Negres à qui on ne donne point de gages, & qu'on employe à d'autres services quand on ne sort pas; & la nourriture des Chevaux ne coûte rien, parce qu'ils paissent tout l'année dans les Savannes, & que le peu de Mil qu'on leur peut donner, se cueille sur l'Habitation.

Les Chevaux ne sont pas chers, à *Chevaux de Saint Domingue.* moins qu'ils ne soient d'une taille & d'une beauté singuliere; parce que comme on ne s'est pas encore avisé de se servir de leur peau, les Chasseurs les ont épargnez, & leur ont donné le loisir de multiplier beaucoup. On en trouve des légions dans les Bois, & dans de certaines grandes Savannes naturelles qu'on trouve en bien des endroits de l'Isle. Il est aisé de remarquer par leurs airs de tête qu'ils viennent tous de race Espagnole. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient differens selon les différentes Contrées où ils ont pris naissance. Cela vient, selon les apparences, de l'air, des eaux, des fruits. & des pâturages.

1701. Il y a une Contrée aux environs de Nip-
pes, où l'on trouve des Chevaux qui ne
sont pas plus grands que des Asnes, mais
plus ramassez, ronds & proportionnez
à merveille. Ils sont vifs & infatigables,
d'une force & d'une ressource infiniment
au-dessus de ce qu'on en devoit atten-
dre. Ce qui les rend encore plus estima-
bles, c'est qu'ils s'entretiennent avec très-
peu de nourriture. Je n'ai point vû à S.
Domingue de Chevaux aussi grands que
ceux dont on se sert en France pour les
Carrosses; mais ils sont d'une taille mo-
yenne & bien prise: ils sont vifs, d'un
grand service, & s'entretiennent très-
bien.

Manière de prendre les Chevaux marons. On en prend quantité dans les routes
des bois qui conduisent aux savannes ou
aux rivières, avec des éperlins, c'est-à-
dire, des nœuds coulans faits avec des
cordes ou des liannes. Il y en a qui s'é-
paulent, & d'autres qui se tuent à force
de se débattre quand ils se sentent pris,
sur tout lorsqu'ils sont vieux. Les jeunes
ne font pas de si grands efforts, & sont
bien plutôt domptez. Ceux qui les pren-
nent les donnent à fort bon marché, à
moins que ce soient des Chevaux fins,
ou d'une grande & belle taille. Je sçai
qu'on en a eu pour cinq à six pieces de
huit qui étoient fort jolis, mais il en
coûte souvent le double pour les dompter.

Instinct des Chevaux de S. Domingue. La plupart des Chevaux pris aux éper-
lins sont ombrageux, & on a beaucoup
de peine à les guérir de ce vice. Quand
ils entrent dans une rivière, ils hannissent
& frappent des pieds dans l'eau, regar-
dant avec quelque sorte d'effroi de tous
côtés. Il semble que la nature leur ait
donné cet instinct pour épouvanter &
chasser les Crocodiles ou Caymans, ou
pour les obliger à faire quelque mouve-
ment qui les leur fasse découvrir, & leur
donne le temps de prendre la fuite, pour
n'en être pas devorez; car ces animaux

Tom. II.

carnaciens se tiennent dans l'eau comme
sur terre. Ils s'étendent tout de leur long
comme si c'étoit quelque fouche d'arbre
pourri, & attendent leur proie en cet
état. Si un Cheval, un Bœuf, ou un
autre animal se trouve à leur portée en
passant la rivière, ils se jettent sur lui,
le saisissent à la gorge ou à la gueule, &
le tirant sous l'eau, le font suffoquer;
& quand il est un peu corrompu, ils le
devorent.

Les Chiens sauvages, & ceux qui
vont ordinairement à la chasse, ont le
même instinct. Comme ils sont suivent
la proie des Caymans en passant les ri-
vières, ils s'arrêtent sur les bords, & jap-
pent de toutes leurs forces; & s'ils voyent
remuer la moindre chose, ils s'enfuient,
& aiment mieux se passer de boire, &
quitter leurs Maîtres, que de se mettre
en danger d'être devorez: de sorte que
souvent les Chasseurs sont obligez de les
porter sur leurs épaules.

Les Chasseurs ont laissé par mégarde
plusieurs Chiens dans les bois, qui ont
beaucoup peuplé, & vont toujours en
meute. On ne peut croire le dommage
qu'ils causent: ils chassent & devorent
quantité de jeune bétail. On ne manque
jamais de les tuer quand on les rencontre.
Lorsqu'ils sont petits, on les apprivoise
aisément. On les appelle *Casques*: je ne
sçai pas l'origine de ce nom. Ils ont pour
l'ordinaire la tête plate & longue, le mu-
seau affilé, l'air sauvage, le corps mince
& décharné. Ils sont très-legers à la
course, & chassent en perfection.

Des Chasseurs m'ont assuré que jamais
aucun Cayman n'a attaqué un homme,
quand il a eu quelque animal avec lui;
c'est toujours sur l'animal qu'ils se jettent.
Il est arrivé bien des fois que des Chaf-
seurs passant des rivières avec un Co-
chon ou une peau de Bœuf sur leurs épau-
les, ont été dévalisez par des Caymans
I i qui

1702.

Instinct
des
Chiens
sauvages
appelés
Casques,
et des
do ne sif-
quis.

Les Cay-
mans at-
taquent
rarement
les hom-
mes.

1701. qui étoient en embuscade, & qui auroient pû très-facilement les dévorer, s'ils avoient voulu. C'est un effet de la providence particuliere de Dieu. Il est vrai que quand ces animaux sont affamez, & qu'ils trouvent un homme, ils l'attaquent sans cérémonie; & à moins d'être bien filé à ce métier, il est difficile de s'en défendre autrement que par la fuite; encore ne serviroit elle de rien (car ces animaux sont très-vîtes, & attrapent à la course les meilleurs Chevaux) si on ne sçait le secret de se délivrer de leur poursuite.

Moyens de s'échapper des Caymans. Quand on se trouve dans ce danger, il n'y a qu'à courir en zigzag, pour avancer en moins de rien ces animaux, les fatiguer, & les obliger à quitter leur chasse, parce qu'ils ont l'épine du dos tout-à-fait roide, & comme tout d'une piece; de sorte qu'il leur faut presque autant de temps pour se tourner, qu'à une Gale-
re; outre qu'ils veulent faire le même chemin que l'homme qu'ils poursuivent, & autant de détours qu'ils lui en voyent faire; & pendant ces differens mouvemens on a tout le temps nécessaire pour s'échapper.

Il est certain qu'ils sont peu à craindre quand ils nagent; il faut qu'ils soient appuyez sur leurs pattes pour pouvoir faire du mal. C'est pour cette raison qu'on ne les apprehende pas dans les endroits où il y a beaucoup d'eau, mais dans ceux-là seulement où ils peuvent appuyer leurs pieds sur le fond, ou sur le bord des rivières.

Comment les Negres tuent les Caymans. Il y a des Mulâtres & des Negres assez hardis pour les aller attaquer, & s'en rendre maîtres sans autres armes qu'un gros cuir ou un morceau de bois creux qu'ils se mettent au bras, & qu'ils lui enfoncent dans la gueule pour la lui tenir ouverte & plongée dans l'eau; parce que ces animaux n'ayant point de langue, ne

peuvent s'empêcher d'avaler l'eau, & de se noyer en s'en remplissant. 1701.

Muse de Caymans. Au reste il est aisé de découvrir un Cayman quand on se trouve sous le vent, parce qu'il a une odeur de musc si forte & si pénétrante, qu'on le sent de fort loin. Il en a pour l'ordinaire six vessies, deux au bas du ventre, & une sous chaque jointure de ses cuisses. Sa chair est toute pénétrée de cette odeur, & les œufs le sont aussi. Sa chair est trop dure & trop coriace pour être mangée, à moins que ce ne fût dans une extrême nécessité. Il y a des gens qui mangent ses œufs en aumelletes: il faut être fait à cette odeur pour se servir de cette nourriture. Je croi que les Espagnols en useroient sans peine, eux qui aiment tant les odeurs fortes.

Nous n'avons point de ces animaux dans les Isles du Vent. On n'en trouve que dans la Terre-Ferme, & dans les grandes Isles; encore n'en voyoit-on guère que dans les Quartiers éloignez, dans des marécages, & sur les bords des rivières.

Je desirois passionnement d'en voir quelqu'un, cependant j'aurois emporté mon envie avec moi, si étant au fond de l'Isle à Vache avec un Officier de la Compagnie, il ne m'en avoit montré un qui se retiroit dans une rivière à deux cent cinquante pas de nous. Je le vis à la vérité, mais non pas aussi distinctement que j'aurois souhaité. Car outre qu'il alloit fort vite, il passoit dans des herbes & des broussailles, qui m'en déroboient souvent la vûe: de sorte que je ne le vis pas assez bien pour en faire le portrait au naturel. Il me parut de dix à douze pieds de long, fait à peu près comme nos gros Lezards, la tête longue, le corps roide, la peau brune, & chargée de grosses galles qu'on nomme des clouds. C'est tout ce que j'en puis dire. Nous courûmes inutilement

pou-

1701 pour le voir dans l'eau, ils s'étoient enfoncé ou caché sous des paletuviers : il étoit aisé de le suivre à la piste : car l'air étoit plein d'une odeur de musc par tout où il avoit passé.

Cedres ou Acajoux. Nos François de la Côte S. Domingue à l'exemple des Espagnols appellent Cedres les arbres que nous appellons Acajoux aux Isles du Vent. Je ne parle pas ici de ces Acajoux qui portent des pommes & des noix. J'en ay parlé dans la premiere partie de ces Memoires ; mais de ceux dont on se sert pour bâtir, & pour faire des meubles. Le mot *Acajou* est Caraïbe, & je croi qu'il convient mieux à l'arbre dont je parle, que celui de *Cedre*, dont les Espagnols l'ont honoré. Car il ne ressemble nullement aux Cedres du Liban, qui ont plus l'apparence d'un Pin que de tout autre arbre, soit par les feuilles, soit par la disposition des branches, soit par le fruit ; au lieu que l'Acajou ne ressemble au Cedre, que par sa couleur, sa legereté, son odeur, & son incorruptibilité ; ou pour parler plus juste, sa longue durée. Il m'a semblé que les Acajoux ou Cedres de S. Domingue ont plus de dureté que ceux des Isles, & que leur couleur est plus foncée ; pour tout le reste, c'est la même chose. J'en ferai la description dans un autre endroit.

Chênes & Ormes. Les arbres qu'on appelle Chênes & Ormes à S. Domingue, sont d'une espece différente de ceux que nous avons en Europe. Les premiers approchent beaucoup des Chênes verts, & je croi qu'en est une espece. Pour les seconds, ils approchent si peu des Ormes, que je ne sçai dans qu'elle categorie les mettre.

On se sert des uns & des autres pour faire des planches, du bois de cartelage & de rouage. Comme ces arbres ne sont pas fort communs, ils sont chers, & les Ouvriers qui les travaillent encore plus,

& plus impertinens qu'aux Isles du Vent, où ils ne le sont déjà que trop. Deux choses les mettent sur ce pied-là ; la premiere, est leur petit nombre ; la seconde, le gain excessif qu'ils font, qu'ils délivrent bien-tôt du besoin de travailler : ils se font Habitans, & se font une telle honte de leur métier, qu'ils ne veulent plus le pratiquer, même pour leurs propres besoins.

Je ne pouvois m'empêcher de rire quand je vois le Marguillier de la Paroisse de l'Estre dans son Carrosse, qui sembloit ne pouvoir plus se servir de ses pieds depuis qu'il avoit épousé une veuve riche, lui qui trois ans auparavant étoit Tonnelier dans un Vaisseau Marchand de Nantes. Je me trouvai un jour avec lui chez un Marchand, où il achetoit des outils de son ancien métier, pour un Engagé qui lui étoit venu de France : il les faisoit choisir par un autre, comme s'il eût oublié d'en connoître la forme & la qualité, depuis le peu de tems qu'il ne l'exerçoit plus.

Je croi avoir remarqué dans un autre endroit en parlant des Isles du Vent, que de tous ceux qui s'enrichissent par leur travail, il n'y en a point qui le fassent plus sûrement, & plus vite que les Chirurgiens. Il faut dire ici, que c'est toute autre chose à S. Domingue pour ces sortes de gens ; c'est un vrai Perou pour eux. Quoique la plupart soient ignorans au suprême degré, ils gagnent tout ce qu'il leur plaît ; & comme il leur plaît de gagner beaucoup, on peut croire qu'ils sont bien-tôt très-riches. Voici un petit échantillon de leur gain.

Les Habitans qui n'ont point de Chirurgien dans leurs maisons, payent à celui qui a soin de leurs Esclaves trois écus par tête de Negre, seulement pour les voir quand ils sont malades, & pour les saigner. C'est la seule chose qu'ils font

1701. pour eux. A l'égard des remèdes, on les paye à part, & très-cherement. Une potion Cordiale vaut cinq écus, une Medecine trois, un lavement un écu, & le reste à proportion. D'où l'on peut juger ce qu'il en coûte, quand il faut faire traiter un Negre qui a l'Epian, ou quelque membre rompu, ou coupé. Des gens un peu ménagers aiment mieux mourir subitement, que de s'exposer aux dépenses d'une maladie un peu longue. C'est un vrai bonheur, qu'il ne se soit point encore établi de Medecin dans ce pais-là. Le Roi en entretient un à la Martinique pour l'état Major & les Troupes; je ne sçai pas s'il y en a à présent à S. Domingue; & c'est encore un autre bonheur, que le mal de Siam, & les autres maladies n'ayent pas eu plus de respect pour eux que pour les autres: car si cette espèce d'hommes vivoit un peu davantage, elle dépeupleroit le pais, & profiteroit des dépouilles de tous les Habitans.

Utilité des Freres de la Charité. On a établi les Religieux de la Charité à Leogane aussi-bien qu'au Cap, & les services importans qu'ils rendent au public, obligeront encore de les établir bien-tôt au Port-Paix, au petit Goave, à l'Isle à Vache, & autres endroits les plus peuplez. Ils ont fort diminué la pratique des Chirurgiens, qui n'ont plus pour ainsi dire, que les Negres, & les Habitans qui sont trop éloignez de ces bons Religieux, pour pouvoir en être secourus.

Il me semble que les Habitans feroient bien de fonder un Hôpital pour les Negres dans les Quartiers où les Religieux de la Charité sont établis. Ils sont assez riches pour faire cette dépense. Ils se soulageroient par ce moyen de l'embaras, & des dépenses excessives qu'ils sont obligez de faire, pour les faire traiter chez eux, & feroient assurés qu'ils se-

roient infiniment mieux.

Il ne faut pas oublier une chose, qui arriva dans le tems que j'étois à Leogane. Elle marque trop l'habileté des Chirurgiens du pais, pour n'avoir pas ici sa place. Un de ces Esculapes sauvages, qui demouroit chez le Sieur le Maire Doyen du Conseil, s'avisa de purger par précaution la femme de son maître, & le fit avec tant de succès, qu'en moins de quatre heures, il la guérit de tous maux. Un accident si funeste troubla toute la famille, on ne douta point qu'il ne l'eût empoisonnée, on l'arrêta aussi-tôt, & il auroit mal passé son tems, s'il n'eût demandé à se justifier, & à prouver son innocence en prenant le même remède, dont la moitié étoit encore dans une boîte sur la table (car il prétendoit en donner encore une dose à sa malade deux heures après la premiere. On le lui permit, il la prit, & douze heures après il alla tenir compagnie à sa malade. Heureux d'avoir échappé par ce moyen la peine qu'il meritoit, & plus heureux encore ceux qui l'auroient employé, auxquels il n'auroit pas manqué de donner de semblables cordiaux, tant que ce qui étoit dans sa boîte auroit duré. Quoiqu'il en soit, sa dernière action a peut-être été la meilleure de sa vie.

Le mal de Siam a fait de grands ravages dans le pais, & quand il se repose, il est rare que la mort demeure oisive. Les Habitans anciens & nouveaux sont très-souvent attaquez de fièvres continuës & violentes, qui deviennent à la fin putrides; & quand on a le bonheur d'en échapper, elles degenerent ordinairement en hydropisies, ou dissenteries très-difficiles à guérir.

Il n'y a que les Chasseurs qui vivent dans les bois, qui soient exempts de maladies. L'exercice qu'ils font, le bon air qu'ils respirent, conserve leur embon-

point.

1701. point & leur fanté; mais ils doivent bien prendre garde à eux quand ils viennent dans les Bourgs, & n'y pas faire un long séjour: car ils sont plus susceptibles des maladies que les autres, & nos Chirurgiens ont soin de les expédier en poste en l'autre monde.

J'ai souvent entendu raisonner sur les causes de tant de maladies qui emportent une infinité de monde, sans avoir rien où il m'ait contenté. Cependant ni les raisonnemens qu'on fait dans le pais, ni les consultations qu'on a faites en France, n'apportent aucun remède à la mortalité qui y regne, qui est telle, que nôtre Mission qui n'étoit composée tout au plus que de cinq Religieux jusqu'en 1702. en a perdu vingt-six en dix ans, sans compter ceux qui ont été obligés de repasser en France, dont je ne sçai pas le sort.

Voici mes conjectures sur les causes de ces maladies. Il est certain que la chaleur excessive qu'on sent dans le pais, jointe au peu de mouvement que le vent donne à l'air, se font aisément corrompre dans ces plaines, où il est comme renfermé d'un côté par les montagnes dont elles sont environnées, & de l'autre par les arbres dont les bords de la mer sont couverts; en second lieu, les marécages des bords de la mer sont encore des sources fécondes de sa corruption; & en troisième lieu, les eaux des petites rivières, ravines & sources, qui coulent dans ces plaines sont gâtées & corrompues par la décharge des eaux qui ont servi aux Indigoteries; & comme leur cours est très-lent, sur tout dans la saison sèche, ou elles sont très-basses, elles ne peuvent manquer de corrompre l'air. De sorte que l'eau se trouve corrompue, parce qu'elle est infectée par celle des Indigoteries. La terre est gâtée par la chaleur excessive, & l'air est cor-

rompu par la corruption de la terre & de l'eau, & parce qu'il n'a point le mouvement nécessaire pour se purger en se débarrassant des exhalaisons grossières & putrides qui s'y insinuent.

J'ai parlé ci-devant de la facilité qu'il y avoit de rendre le pais plus sain, en coupant les paletuviers, & en desséchant les marécages où se perdent les petites rivières & les ruisseaux. On pourroit prendre encore une précaution qui seroit d'empêcher que les eaux des Indigoteries ne s'écoulassent dans les rivières.

Mais les maladies ont encore une autre cause à laquelle il n'est pas si facile d'apporter du remède. C'est l'intemperance de bouche, & les débauches qui se font dans le pais. Tout le monde veut manger beaucoup, & boire encore mieux. Ceux qui sont riches, se piquent d'avoir de grosses tables. Ils boivent & mangent avec excès, pour faire boire & manger ceux qu'ils ont conviez, sans se souvenir que dans les pais chauds & humides, où l'air est épais & grossier, comme est celui-là, on ne peut-être trop sur ses gardes du côté de l'intemperance. La raison en est évidente. L'air épais & grossier, ne contribue en aucune façon à la digestion des alimens; il semble au contraire qu'il nourrisse, & qu'il engraisse: quand donc un corps se trouve surchargé d'alimens, pleins d'excellens sucs & très-nourrissans, accompagnez de vins de toutes les façons, & de toutes sortes de liqueurs, sans être aidé d'aucun exercice, que de celui du jeu, qui ne fait qu'échauffer le sang, & mettre la bile, & les autres humeurs dans un mouvement violent & déréglé, que peut-on esperer qu'une corruption de toute la masse du sang? Une coagulation, des obstructions & des indigestions si puissantes, que toute la Medecine n'y peut apporter aucun remède.

1701.

Encore si ces grands repas ne se faisoient qu'à diner, la chose seroit plus supportable, parce qu'on auroit le reste du jour pour faire quelque exercice, & quelque digestion. Mais ce sont des dîners éternels, & les soupers qui les suivent, ne finissent point. Il faut s'aller coucher, l'estomach plus tendu & plus dur qu'un bâton: la chaleur oblige de se tenir découvert, on s'endort avec le commencement d'une fraîcheur agreable, qui se change bien-tôt en froid, & on se trouve le matin à demi glacé, l'estomach plein de viandes mal digérées, & des cruditez de ce qu'on a bû. On résiste au commencement, mais cela dure peu. Les plus robustes soutiennent d'avantage, & puis ils crevent plus promptement. Les plus foibles sentent plutôt les suites de leurs détordres, se corrigent quelquefois un peu, traînent plus long-tems une vie languissante & ennuyeuse, & enfin ils prennent tous le même chemin. Je n'ai jamais appréhendé beaucoup la mort, mais j'ai toujours eu peur des maladies & des Medecins; & quand mon état ne m'auroit pas obligé à une vie réglée, ces deux motifs auroient suffi pour m'y engager.

A l'égard de nos Religieux, & des autres Missionnaires qui sont à S. Domingue, je n'ai jamais entendu dire, que les excès de bouche les aient tuez; il y a assez d'autres causes de leurs maladies, & de leurs morts; & quand il n'y auroit que l'intemperie du climat, & les assistances continuelles qu'ils rendent aux malades, cela ne suffiroit-il pas? Mais leur petit nombre les a presque toujours exposez à des fatigues au-dessus de leurs forces. Des gens qui sortent d'un Cloître où tous les exercices sont reglez d'une maniere proportionnée à leur force, & à la nourriture qu'ils prennent, ne peuvent guères sans alterer bien-tôt leur santé, & même

la ruiner entierement, faire toutes les fonctions d'un Missionnaire, chargé d'une Paroisse très-étendue, & très-peuplée, porter les Sacremens dans des endroits éloignez souvent pendant la nuit, être exposé aux chaleurs excessives, aux pluies, & autres injures de l'air, confesser, prêcher, faire le Catechisme, visiter les malades; accorder les differens; en un mot, faire le plus ordinairement seul, ce qui donneroit assez d'occupation à dix Ecclesiastiques dans une Ville. C'est là la veritable cause de la mort de tant de Missionnaires de tous les Ordres établis dans les Isles.

Le spirituel de la partie Françoisé de S. Domingue étoit entre les mains des Capucins, & des Religieux de mon Ordre. Les Capucins comme les plus anciens avoient les meilleures Paroisses, c'est-à-dire, toutes celles du Cap & du Port-Paix jusqu'à la riviere de l'Artibonite. Ils avoient encore celles du grand & du petit Goave, de l'Acul, de Nippes & du Rochelois.

Nous n'avions que les Paroisses de l'Estherre, de la petite Riviere, & du Cul-de-Sac; avec des prétentions sur toutes celles qu'on pourroit établir dans tout ce Quartier jusqu'à la riviere de l'Artibonite.

Les Pensions des Curez sont payées par les Peuples, à raison de trois cent écus pour chaque Curé, & quand il a un second on lui donne deux cent écus de plus. Le Casuel est aussi plus considerable qu'aux Isles du Vent. Il seroit inutile d'en faire ici le détail, je croi l'avoir fait dans un autre endroit. Ce que j'ai remarqué sur cet article, est que les Curez n'en ont pas plus de reste au bout de l'année que ceux des Isles, dont le revenu est beaucoup moindre; parce que toutes les denrées, excepté la viande, sont beaucoup plus cheres, & que pour

1701.

Cause principale de la mort des Missionnaires.

Etat des Paroisses & leur revenu.

1701. pour peu qu'ils soient malades, les Chirurgiens leur enlèvent plus en une semaine, qu'ils ne peuvent recueillir en un mois.

Tela étoit l'état des Paroisses de S. Domingue jusqu'en 1703. que les Capucins abandonnerent toutes celles dont ils avoient soin. On n'a jamais sçû bien au vrai la raison qui les y a obligés. Les uns disoient qu'ils avoient représenté à la Cour qu'elles leur étoient à charge, vû le grand nombre de Religieux qui y mouraient; mais qu'est-ce que cela pour des Capucins dont on voit par tout des quantitez si considérables? D'autres disoient que les Commandans qui n'étoient pas contents d'eux, s'en étoient plaints, & qu'on leur avoit insinué, qu'il étoit à propos qu'ils demandassent à se retirer.

*Partage
des Pa-
roisses
entre les
Jésuites
& les
Jaco-
bins.*

Quoiqu'il en soit, les Peres Jésuites furent choisis par la Cour, pour remplir leurs postes, & elle partagea entre eux & nous toute la partie François. Les Jésuites ont eu tous les Quartiers qui sont depuis Samana jusqu'à la rivière de l'Artibonite; & nous tout ce qui est depuis cette rivière, jusqu'au Cap Tiberon. Les Eglises du Quartier de l'Isle à Vache étoient desservies par des Prêtres Seculiers, que la Compagnie entretenoit. On avoit eu dessein de nous y établir, & les choses étoient assez avancées. On fit ensuite des propositions aux Jésuites, qu'ils ne jugerent pas à propos d'accepter, de sorte qu'il n'y avoit rien de conclu quand je suis parti des Isles, & je doute que cette affaire soit encore terminée.

*Voyage
au Cul-
de-Sac
de Leo-
gane.*

Le 3 Février j'accompagnai notre Supérieur general, qui alla faire sa Visite au Cul-de-sac. On compte environ treize lieues de l'Esterre jusques-là. Il s'en faut bien que les chemins soient aussi beaux depuis la grande Rivière jusqu'au Cul-de-sac, qu'ils le sont dans toute la plaine de Leogane. Il y a des endroits

fort raboteux & incommodes. On parloit de les accommoder, afin qu'on pût faire rouler les Carosses dans tous ces Quartiers-là. La chose ne me parut pas si difficile qu'on la faisoit.

Nous fûmes fort contents de l'Eglise & de ses dépendances, & encore plus du Curé, dont tout le monde se loioit, & nous disoit du bien. C'étoit alors le Pere Monori, du Convent de la rue S. Honoré à Paris. Nous employâmes cinq jours en ce voyage.

Au retour je terminai l'affaire de ma Commission. Je me convainquis, par ce que je vis, & entendis, que les fautes qu'on reprochoit au Supérieur de la Mission de S. Domingue, venoient de son peu d'expérience & d'aptitude pour les affaires; de sorte que je fis agréer au Supérieur general qu'il se démit entre ses mains de son emploi; & aussi-tôt que cela fut fait, je songeai à la retraite, craignant avec raison que le Supérieur general, & les autres Religieux, ne m'engageassent à remplir ce poste. Je le priai donc de me permettre de retourner à la Guadeloupe, ainsi que je l'avois promis au Gouverneur de cette Isle, pour faire travailler selon les projets qu'on avoit envoyez en Cour. Je m'aperçûs bien-tôt qu'il avoit d'autres vûes, & qu'il différoit de jour à autre, de me donner une réponse positive, afin de me faire perdre l'occasion d'une Barque qui remontoit aux Isles du Vent; mais je lui témoignai tant de repugnance de rester à S. Domingue, qu'à la fin il consentit à mon retour. Le départ de la Barque m'empêcha de voir les Quartiers du grand & du petit Goave.

Il est bon de remarquer, que bien des gens se trompent en parlant de ces Quartiers. Ils les contendent faute de les connoître, comme a fait Dampier, Anglois qui dans sa Carte du Golphe de Mexique, marque le Port-Paix; ou le petit

Goave.

1701. Goave, comme si c'étoit la même chose, quoiqu'il y ait plus de soixante lieues de distance d'un de ces lieux à l'autre. S'il

n'est pas plus exact dans le reste, que dans ceci, il court risque de voir son Ouvrage méprisé.

1701.
du Port-
Paix, &
du petit
Goave.

C H A P I T R E IX.

Voyage de l'Auteur de l'Estherre à la Caïe de S. Louis. Du Commerce avec les Espagnols. Description d'un Boucan.

LA Barque dont je me servis pour remonter aux Isles du Vent, se nommoit l'Avanturriere. On dit monter aux Isles du Vent, parce que quand on part de S. Domingue ou autres lieux qui sont à l'Ouest pour y aller, il faut aller sans cesse contre les vents alisez, qui soufflent toujours de la bande de l'Est; & en terme de marine Americaine, cela s'appelle monter : au lieu que quand on part des Isles du Vent, où autres lieux qui sont à l'Est, pour aller aux lieux qui sont à l'Ouest, on appelle cela descendre; parce que comme il y a bien plus de facilité à descendre qu'à monter, il y en a aussi-bien plus à suivre le cours du vent, qu'à faire route contre sa violence.

Cette Barque étoit une excellente voilière; elle avoit été construite à la Vermude, où les Ouvriers se sont acquis à bon droit la reputation des meilleurs constructeurs du monde, pour ces sortes de Bâtimens. J'en ay donné la description dans ma seconde Partie. Elle étoit conduite par un de nos Flibustiers nommé Samson, habile homme autant qu'on le pouvoit souhaiter. Le Sieur des Portes Arson Malouin, qui étoit venu à la Martinique depuis quelques tems, pour établir un Commerce avec les Espagnols, dont il sçavoit la langue, étoit dans cette Barque. Il étoit allé pour réclamer une autre Barque, que les Anglois nous avoient prise, sous prétexte qu'elle leur avoit été enlevée pendant la Guerre pré-

cedente, par des gens qui n'avoient point de Commission. Ils avoient même procédé contre le Maître & les Matelots qui la montoient, quand ils l'avoient prise, & les menaçoient de les faire pendre comme complices de ce prétendu vol. Le Sieur des Portes étoit arrivé à tems pour leur sauver la vie, mais il n'avoit pu sauver la Barque, qui fut confiscuée, & sa charge servit à payer les procédures.

Le Sieur
des Por-
tes, sujet
de son
voyage à
la Jamaïque.

Ce sont des tours ordinaires des Anglois de la Jamaïque, qui ne manquent guères d'en faire de semblables autant de fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le remède à cela est d'en user de même à leur égard. C'est l'unique, pour les mettre à la raison.

Nous étions chargés d'Indigo, de quelque argent en saumons & en piastras, d'une partie d'or en poudre, & de plusieurs caisses de Toiles de Bretagne, qu'on nomme *Platilles*, de Bas de soie & de fil, de Chapeaux & de Merceries qui étoient restées d'une Cargaison qu'on avoit mise dans la Barque, pour trafiquer en passant chez les Espagnols. Cela m'engage de dire un mot du Commerce qu'on fait avec eux.

Ce Commerce étoit très-lucratif avant que les François eussent trouvé le secret de le gâter, en portant une trop grande quantité de marchandises, & les donnant à l'envi les uns des autres à vil prix. Les Anglois & les Hollandois ont été en cela plus sages que nous; & quoiqu'ils ayent pour le moins autant d'avidité que nous, ils

Com-
merce
avec les
Espa-
gnols.

1701. ils ont scû se contenir, ne point aller les uns sur les autres, & entretenir toujours le Commerce sur le même pied.

Il est défendu à toutes les Nations.
Il n'est permis à aucune Nation, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'aller traiter chez les Espagnols. Ils confisquent sans miséricorde tous les Bâtimens qu'ils peuvent prendre, soit qu'ils les trouvent mouillés sur leurs Côtes, soit qu'ils les rencontrent à une certaine distance, parce qu'ils supposent qu'ils n'y font que pour faire le Commerce, & pour être convaincus de l'avoir fait, il suffit qu'ils trouvent dans le Bâtiment ou des marchandises fabriquées chez eux, ou de l'argent d'Espagne.

Ce sont leurs loix auxquelles on ne man- que jamais de trouver bon nombre d'ex- ceptions. En voici quelques-unes.

Prétex- se pour entrer dans les Ports des Es- pagnols.
Lorsqu'on veut entrer dans quelqu'un de leurs Ports pour y faire le Commer- ce, on feint qu'on a besoin d'eau, de bois, de vivres. On envoie un Placet au Gouverneur par un Officier, qui ex- pose les besoins du Bâtiment. D'autres fois c'est un mast qui a craqué, ou une voye d'eau considérable qu'on ne peut trouver, ni étancher sans décharger le Bâtiment, & le mettre à la Bande. On détermine le Gouverneur à croire ce qu'on veut qu'il croye, par un présent considérable qu'on lui fait. On aveugle de la même manière les Officiers dont on a besoin, & puis on obtient permission d'entrer, de décharger le Bâtiment, pour chercher la voye d'eau, & remet- tre le Bâtiment en état de continuer son voyage. Les formalitez sont observées : on enferme soigneusement les marchan- dises; on met le Sceau à la porte du Magasin par laquelle on les fait entrer, mais on a soin qu'il y en ait une autre qui n'est point scellée, par laquelle on les fait sortir de nuit, & l'on remplace ce que l'on ôte par des caisses d'Indigo,

Tom. II.

de Cochenille, de Vanille, par de l'ar- gent en barres ou monnoyé, du Tabac, & autres marchandises; & dès que le Negoce est achevé, la voye d'eau se trou- ve étanchée, le mast assuré, le Bâtiment prêt à mettre à la voile. Mais cela ne suffit pas, il faut trouver un expédient, afin que ceux qui ont acheté les mar- chandises les puissent vendre. On expose pour cela au Gouverneur, & à ses Offi- ciers qu'on manque d'argent pour ache- ter les vivres dont on a besoin, & pour payer ce qu'on a pris pour accommoder le Bâtiment, & on le supplie de per- mettre qu'on puisse vendre des marchan- dises au prorata de ce qu'on doit acheter ou payer. Le Gouverneur & son Con- seil y consentent après les grimaces qu'ils jugent à propos de faire, & on vend quelques caisses de marchandises, afin que le gros de la Cargaïson que ces Messieurs, ou leurs Agens ont achetée, puisse être vendu publiquement sans qu'on s'en puisse plaindre; parce qu'on supposera toujours que c'est ce qu'on a permis aux Marchands Espagnols d'a- cheter des Etrangers. Ainsi se debitoient en ce tems-là les plus grosses Cargai- sons.

À l'égard de celles qui sont moindres, & dont les Barques Angloises, Hollan- doises, Françoises & Danoises sont or- dinairement chargées, on les porte dans les Esterres, c'est-à-dire, aux lieux d'em- barquemens ou embarquaderes, qui sont éloignez des Villes, ou aux embouchu- res des rivières. On avertit les Habi- tans des environs par un coup de Ca- non, & ceux qui ont envie de trafiquer viennent dans leurs canots pour faire leur emplette. C'est particulièrement la nuit qu'on fait ce commerce. Mais il faut être sur ses gardes, toujours armé, & ne laisser jamais entrer dans le Bâti- ment plus de monde, qu'on ne se trouve

Maniere de faire le Com- merce.

en

1701. en état d'en chasser, s'il leur prenoit envie de faire quelque insulte. On appelle cette maniere de trafiquer, traiter à la Pique. On ne parle jamais de credit dans ce Negoce; il ne se fait qu'argent comptant, ou marchandises presentes.

Traiter à la Pique, ce que c'est.

L'on fait ordinairement un retranchement devant la chambre, où sous le gaillard de la Barque ou autre Bâtiment, avec une table, sur laquelle on étale les échantillons des marchandises à mesure qu'on les montre. Le Marchand ou quelque Commis, & autres gens armez sont en dedans du retranchement avec de menues armes. On en met encore quelques uns au dessus de la chambre, ou sur le gaillard: le reste de l'Equipage bien armé est sur le pont avec le Capitaine ou un Commis, pour faire les honneurs, recevoir les personnes qui viennent, les faire boire, les reconduire avec civilité, & quand ce sont des gens de quelque distinction, ou qui sont de grosses amplettes, les saluer en sortant de quelques coups de Canon. Ils se piquent beaucoup de ces sortes d'honneurs, & on est sûr de n'y rien perdre.

Danger qu'on court dans ce Negoce.

Mais avec tout cela, il faut être sur ses gardes, & toujours le plus fort: car s'ils trouvent l'occasion de s'emparer du Bâtiment, il est rare qu'ils y manquent. Ils le pillent, & le coulent à fond avec l'Equipage, afin qu'il ne se trouve plus personne qui se puisse plaindre de leur perfidie: parce que si un pareil cas venoit à la connoissance des Officiers de leur Prince, ils ne manqueraient pas de les obliger à une entiere restitution de ce qui auroit été pillé, non pas, comme on pourroit se l'imaginer, pour le rendre aux Proprietaires, mais pour se l'approprier comme des effets confisquez.

Ce que je rapporte ici n'est pas une histoire faite à plaisir. C'est une pratique constante sur la Côte de la Nouvelle

Espagne, de Carac & de Cartagene, 1701, dont bien des François, Anglois, & Hollandois, ont fait la triste experience.

Il y a encore une chose à observer quand les Espagnols sont à traiter dans un Bâtiment, c'est de prendre garde à leurs mains plutôt qu'à leurs pieds. Ils sont tous, ou presque tous sujets à caution, habiles à prendre autant qu'on le peut être, & quand ils trouvent l'occasion de s'accommoder d'une chose sans qu'elle coûte rien, il n'y a point d'exemple qu'ils l'aient laissé échaper. Il faut donc avoir toujours les yeux ouverts sur eux, & dès qu'on s'en aperçoit, il faut les en avertir d'une maniere honnête, & comme si on croyoit que ce fût une méprise. Car ils s'offenceroient, si on le faisoit autrement, on perdrait l'occasion de la traite, & même on s'exposeroit à des suites fâcheuses. Ils ne se fâchent point de ces sortes d'avis: ils sont semblant que ç'a été l'effet de quelque distraction, ou d'avoir voulu se divertir de l'embarras où seroit le Commis quand il s'apercevrait de la perte qu'il auroit faite. C'est ainsi qu'on fait semblant de se tromper de part & d'autre. Le plus sage est celui qui ne laisse pas emporter sa marchandise, sans qu'elle soit payée. Je rapporte ceci sur le temoignage de bien des gens. Cependant je n'ai garde d'en faire un crime à toute la Nation. Il y auroit de l'injustice, & je n'aime pas à en faire à personne.

La meilleure marchandise qu'on puisse porter aux endroits qui ont Commerce avec les mines, est le vis argent. Les Rois d'Espagne se sont reservez cette traite, qui leur rend un profit très-considerable. Lorsqu'on trouve à la traiter, le prix ne se dispute point, on donne poids pour poids, argent pour mercure. Ce profit, comme on voit, est très-grand,

Les Espagnols sont naturellement addonnez au larcin.

Comment on doit les avertir.

Prix du vis argent.

1701. grand, car il faut seize pieces de huit pour faire le poids d'une livre; & le mercure ne vaut que quatre francs ou cent sols la livre.

*Profit
sur les
especes.*

Ceux qui veulent augmenter leur profit, se font payer poids pour poids en petites monnoyes, comme sont les reales, & les demi reales; parce que les recevant au poids, & trouvant l'occasion de les donner en compte, il y a souvent deux, & même trois écus de profit par livre.

*Maxi-
mes à
observer
dans ce
Com-
merce.*

Il faut pourtant bien se garder de faire paroître aucune affectation, ni sur cet article, ni sur d'autres choses; & quand on a une partie à faire, il vaut mieux lâcher la main sur certaines marchandises, & même les donner à perte, que de se tenir trop roide, & dégoûter les acheteurs, qui sont fort bizarres, & fort capricieux.

Lors donc qu'on est obligé de perdre sur quelque marchandise, on peut le leur faire sentir d'une maniere fine & délicate, parce que comme ils se piquent de politesse, & de generosité, on est sûr de reparer bien-tôt sa perte; & dès qu'on leur a une fois rempli la tête de fumée, il est aisé de les faire venir à un point où le Marchand trouve toujours au-delà de son compte.

C'est ce que les Anglois & les Hollandois sçavent faire à merveille. Ils voyent par exemple qu'un Espagnol, qui vient acheter une piece de platille, pour faire deux chemises, s'est fixé à n'en donner qu'un prix, qui va à leur perte; ils ne laissent pas de la lui donner; mais en même-tems, ils lui font voir des dentelles, dont ils lui font venir envie, en lui disant, que tous les Grands d'Espagne en portent de cette façon, & les lui vendent dix fois plus qu'elles ne valent. C'est ainsi qu'il faut traiter avec eux, sans que les mauvais habits qu'ils

portent, souvent par affectation, pour n'être pas connus, fassent rien diminuer des honneurs dont ils aiment à être surchargés.

Les Chapeaux qu'on leur porte doivent être gris pour la plupart, de Loutré; de Castor, ou de quelqu'autre poil approchant. Il faut que la forme soit plate, les bords larges, & sur toute chose, que la coëffe soit de Satin de couleur. Qu'ils soient vieux ou non, pourvu qu'ils soient bien accommodés, & bien lustrez, on les vend avec avantage. On les vendoit autrefois quarante & cinquante piastras la piece. Cela est bien diminué depuis que les François en ont porté un trop grand nombre. On ne laisse pas cependant d'y faire un très-grand profit.

*Bas &
Cha-
peaux
propres
aux Es-
pagnols.*

A l'égard des Bas de soye (car il n'en faut pas d'autres) il suffit qu'ils soient clairs, bons ou mauvais, n'importe, les Espagnols en portent ordinairement deux paires, une de couleur par-dessous, & une noire dessus.

Les Gouverneurs, & autres Officiers Espagnols, font commerce de toutes sortes de marchandises, & de leur mieux. Ils executent exactement les Ordres de leur Prince, qui le défend à ses Sujets, mais pour eux ils se dispensent de cette loi incommode. C'est par-là qu'ils amassent les richesses prodigieuses qu'ils emportent en s'en retournant en Europe.

Il y avoit dans le tems que j'étois à Saint Domingue un Gouverneur à Cartagene, qui étoit le premier homme du monde pour cela. Il s'appelloit Pimiento. Il avoit servi sous l'Electeur de Baviere, qui lui avoit fait avoir ce Gouvernement, & qui lui avoit recommandé d'amasser promptement quatre ou cinq cent mille écus, & de revenir en Europe. Pour ne pas manquer au premier point, il faisoit un commerce universel,

*Pimiento
to Gouverneur
de Cartagene.*

1701. & il le faisoit de telle sorte, qu'il ne vouloit point d'associé. Et pour le second, il écrivit en Espagne par le même Vaisseau qui l'avoit porté à Cartagene, pour demander son congé, sachant fort bien qu'avant qu'il arrivât, il auroit tout le tems nécessaire pour amasser plus d'un million de piastres. Il ne se trompa pas. Le congé fut si long-tems à venir, qu'il mourut avant d'être en état d'en profiter, après avoir amassé non pas quatre ou cinq cent mille piastres, mais quatre ou cinq millions d'écus. Le bruit se répandit aux Isles du Vent qu'il étoit mort plutôt qu'il ne vouloit, mais qu'on l'y avoit déterminé par une potion cordiale, dont il est rare qu'on prenne plus d'une fois en sa vie.

Départ de l'Esperre. Nous partîmes de la Rade de l'Esperre le Vendredy 18. Février sur les cinq heures du soir. Notre Barque avoit deux pieces de Canon, mais nous n'avions qu'un seul boulet, dont nous ne pouvions pas nous défaire, parce qu'il servoit à broyer la moutarde, qui accompagnoit notre Cochon boucané. Car quoique nous fussions en Carême, & au milieu de la mer, nous ne pouvions faire maigre que le Vendredy, que nous passions avec du biscuit, des patates, & du vin. Du reste nous avions d'assez bonnes provisions, & sur tout des fusils, de la poudre & du plomb au service de nos amis. Nous étions dix-sept hommes avec un Mouste, & mon Negre, qui avoit quinze à seize ans.

Les Caiimites Isles. Nous eumes dès le lendemain des vents contraires & fort violens: de sorte que nous ne pûmes gagner les Caiimites que le 25. sur le soir. Ce sont plusieurs petites Isles basses & désertes, que je ne pus pas bien voir, parce que nous les passâmes pendant la nuit. La mer étoit fort grosse, & le devint à un tel point,

que les lames se donnoient la liberté de s'exercer à qui sauteroit le mieux, & à qui passeroit de l'arrière à l'avant de notre Barque. Une d'elles fut assez mal adroite, pour emporter chemin faisant notre cuisine. Accident funeste pour des gens qui avoient grand appetit. Cette disgrâce & la continuation du mauvais tems nous obligea de mouiller sous le Cap de Donna Maria, qui est le plus à l'Ouest de toute l'Isle.

Nous y fûmes encore invitez par un petit pavillon, que des Chasseurs qui étoient en ce Quartier-là mirent au bout d'une perche, pour nous appeller. Cependant comme il étoit bon de prendre ses sûretés, de crainte que ce ne fussent d'honnêtes gens, tentez d'enlever notre Barque, pour s'en aller Forbans, on prit les armes, on chargea nos Canons de mitrailles, & de balles de mousquet, & je m'offris d'aller avec deux hommes dans le canot, pour reconnoître le terrain, & voir s'il n'y avoit rien à craindre. Je m'acquittai de ma commission, & après avoir tout examiné, je retournai à la Barque avec deux Chasseurs, qui nous firent un présent de Cochon frais, & de boucané. On les regala de vin & d'eau-de-vie, & on convint avec eux du prix de dix-huit cent livres de Cochon en aiguillettes, & en pieces, & de trois cent livres de mantegue, c'est-à-dire, de graisse de Cochon ou saindoux.

Les Espagnols s'en servent dans l'Amérique, & même en quelque Province d'Espagne au lieu de beurre, & cela en vertu de la Bulle de la Croisade, qui leur donne encore d'autres grands privileges, & entr'autres de manger le Samedi toutes les extrémités des bêtes, comme sont les pieds, la tête, le col, & les entrailles. Mais on coupe ces extrémités si avant, que le corps est réduit à très-peu de chose. Cette mantegue est blan-

Ils perdant leur cuisine par un coup de mer.

Mantegue, c'est ce qu'on s'en sert.

1701. blanche comme la neige, & excellente de quelque maniere qu'on la veuille employer.

Nous devons payer ces provisions en poudre, plomb, toiles & merceries; & comme leur Boucan étoit environ à deux lieues de la mer, ils nous demanderent quelques-uns de nos hommes, pour leur aider à aller chercher ces viandes. On leur en donna six, & je pris la commission d'aller choisir la viande. Je menai mon Negre avec moi, pour porter mon hamac, & nous partîmes sur le champ.

C'étoit quelque chose de plaisant de voir l'habillement de ces deux Chasseurs.

Habillement des Chasseurs.

Ils n'avoient qu'un calçon, & une chemise, le calçon étoit étroit, & la chemise n'entroit pas dedans, elle étoit par-dessus comme les roupilles de nos rouliers, & un peu moins large. Ces deux pieces étoient si noires, & si imbibées de sang & de graisse, qu'elles sembloient être de toile gaudronnée. Une ceinture de peau de Bœuf avec le poil, ferroit la chemise, & soutenoit d'un côté une guaine, qui renfermoit trois ou quatre grands couteaux, comme des bayonnettes, & de l'autre, un gargoulier à l'ordinaire. Ils avoient sur la tête un cul de chapeau, dont il restoit environ quatre doigts de bord coupé en pointe au-dessus des yeux. Leurs souliers étoient sans couture, & tout d'une piece. On les fait de peau de Bœuf ou de Cochon. Voici comment. Dès qu'on a écorché un Bœuf, ou un Cochon, on enfonce le pied dans le morceau de peau qui lui couvrait la jambe. Le gros orteil se place dans le lieu qu'occupoit le genouil, on serre le bout avec un nerf, & l'on le coupe. On fait monter le reste trois ou quatre doigts au-dessus de la cheville du pied, & on l'y attache avec un nerf, jusqu'à ce qu'il soit sec, & alors il se tient de lui-même. C'est une chaussure très-commode, bien-tôt faite, à bon

marché, qui ne blesse jamais, & qui empêche qu'on ne sente les pierres & les épines, sur lesquelles on marche.

1701.

Nous arrivâmes assez tard à leur Boucan, où nous trouvâmes leurs trois autres camarades. Leurs pavillons étoient dans une assez bonne case couverte de taches, & la petite case à boucaner étoit tout auprès. Ils avoient beaucoup de viandes seches, d'autres qui boucanoient, & deux ou trois Cochons qu'ils venoient de tuer. Nous soupâmes fort joyeusement, & avec appetit. J'avois fait apporter du vin, & de l'eau-de-vie, mais mon Negre avoit oublié le pain. Je m'en mis peu en peine. Je mangeai comme eux des bananes rôties & bouillies avec la viande, & ensuite le gras & le maigre du Cochon en guise de pain & de chair, accompagné de la pimentade. Soit que l'air, le chemin, ou la nouveauté m'eussent donné plus d'appetit qu'à l'ordinaire, soit que la viande fût plus tendre, & plus appetissante, je croi que j'en mangeai près de quatre livres. Nous dormîmes à merveille. La faim pûtôt que le point du jour nous reveilla. J'avois de la peine à concevoir qu'ayant tant mangé peu d'heures auparavant, mon estomach eût déjà fait la digestion. Mes six hommes & mon Negre se trouverent dans le même besoin que moi, & les Chasseurs me dirent qu'il ne falloit pas que cela nous étonnât, qu'ils avoient autant d'appetit que nous, & que cela leur étoit ordinaire, parce que la viande de Cochon mangée de cette façon se digere plus facilement. On peut croire que nous ne souffrîmes pas longtemps cette incommodité. Nous déjeunâmes bien. Mes six hommes avec trois Chasseurs se chargerent, & partirent dans l'intention de revenir vers le midi, afin de pouvoir faire un autre voiage. Je restai avec les deux autres, & mon Negre au Boucan, où je ne demeurai pas

Qualité de la viande de Cochon-maron.

1701. oisif: car comme nous étions dans un lieu qui pouvoit passer pour une forêt d'abricotiers, j'en allai amasser & cueillir autant que nos six hommes en purent porter, ce qui fit que je couchai encore au Boucan, parce qu'au lieu d'envoyer de la viande, & de la mantegue à la Barque, je ne chargeai nos gens que d'abricots & de bananes. Ils revinrent le lendemain matin au nombre de huit ou neuf, les uns se chargerent de fruits, & les autres de viande & de mantegue; nous retournâmes à la Barque sur les trois heures après midi, nous payâmes nos Marchands, & après les avoir fait bien boire, nous mîmes à la voile.

Cap Ti- blâmes le Cap Tiberon, & nous le ra- beron. fâmes de si près, qu'on pouvoit cracher à terre. Cette pointe est presque ronde, fort élevée & coupée presque à pic; la mer par conséquent y est profonde; & comme le rocher est noir, la mer paroît de la même couleur.

Les vents qui étoient Nord-Est & fort frais nous contrarierent tellement, que nous fûmes obligés de porter au large, au lieu de ranger la Côte comme nous avions dessein. Nous nous y ralliâmes enfin le 8. Mars, & nous reconnûmes l'Isle à Vache. Nous la dépassâmes pendant la nuit, & le 9 sur les huit heures du matin nous mouillâmes à la Caye ou Ile de Saint Louis, qui est selon mon estime à six lieues environ au vent de l'Isle à Vache.

Isle à Vache. Cette Isle étoit fameuse autrefois & fort fréquentée des Flibustiers de toutes

1701. fortes de Nations, qui en faisoient le lieu de leur rendez-vous, & y venoient souvent partager le butin qu'ils avoient fait sur les Espagnols qui ont été de tout temps les objets de leurs courses. Quelques gens en très-petits nombre s'y étoient établis. On les en a fait déloger & passer à la grande Terre, c'est-à-dire, à Saint Domingue; de sorte qu'elle est à présent deserte: il n'y a plus que des bêtes à corne & des Cochons qu'on y a mis pour multiplier pour le service de la Compagnie, à qui le Roi a concédé les terres qui sont depuis le Cap Tiberon jusques au Cap Mongon, ce qui fait une étendue d'environ cinquante lieues.

Il semble que le but de cette Compagnie n'a pastant été de peupler, & faire habiter cette partie de l'Isle de Saint Domingue, que d'avoir un entrepôt commode & sûr pour les Vaisseaux & pour les Barques qu'elle envoie en traite aux Côtes de la Terre-Ferme. Les Anglois de la Jamaïque, les Hollandois de Corossol, & les Danois de S. Thomas tirent leurs plus grands profits de ce Commerce, qu'ils feront désormais obliger de partager avec nous, si nous sçavons nous servir de nos avantages, & ne pas laisser périr cet établissement, comme quantité d'autres que nous avons dans les autres parties du Monde. Il faut espérer que les Directeurs de cette Compagnie, qui sont les premiers Commis de M. de Pontchartrain, seront plus sages & plus heureux que les autres Entrepreneurs, dont la plupart se sont ruinés dans les établissements qu'ils avoient commencez.

CHAPITRE X.

Description de la Caye de Saint Louis, & du fond de l'Isle à Vache.

Caye S. Louis.



LA Caye Saint Louis, qu'il falloit appeller *Isle* sous peine d'amende, est un petit terrain de quatre à cinq cent

pas de long sur cent soixante pas de large, qui n'a justement que la hauteur nécessaire pour n'être pas couvert d'eau quand la mer est haute. Tout ce terrain

ne

1701. ne paroît être autre chose qu'un amas de roches à Chaux, à peu près de même espee que celle que l'on trouve à la grande Terre de la Guadeloupe. Elle est située au fond d'une grande Baye, dont l'ouverture est couverte par trois ou quatre Islets assez grands, mais qu'on n'a pas choisis pour y bâtir le Fort, parce qu'ils sont environnez de hauts fonds, & par conséquent peu propres au mouillage des Vaisseaux, au lieu que la mer se trouve très-profonde aux environs de la Caye, particulièrement du côté de la grande Terre, c'est-à-dire, de l'Isle de Saint Domingue, dont elle n'est séparée que par un canal de sept à huit cent pas de large. Le fond est de bonne tenuë, net & tout-à-fait propre pour l'encrage. L'on peut mouiller les Barques les Brigantins & autres petits Bâtimens assez près de la Caye pour y entrer avec une planche. Nous étions mouillez de cette maniere: notre Canot touchoit d'un bout à la Barque, & de l'autre à terre.

*Projet
d'un
Fort sur
la Caye.*

Le Chevalier Reinau, qui y avoit passé l'année precedente, y avoit tracé un Fort dont je vis le Plan, l'élevation, le devis & les piquets. Je croi que la dépense devoit monter à huit ou neuf cent mille livres, ce qui me fit dire que ce Fort avoit la mine de rester en papier, quoiqu'il y eût déjà deux Ingenieurs sur les lieux avec des appointemens considérables, & que M. de Paty se fût engagé de fournir toute la chaux, la pierre, & les autres matériaux nécessaires pour la construction. Il attendoit de France des Maçons & des Tailleurs de pierre, & il avoit déjà bon nombre d'Ouvriers & de Negres qui travailloient à preparer toutes ces choses, & si je ne me trompe, à faire de la brique.

*Défaut
de ce
Projet.*

Je pris la liberté de faire remarquer à ces Messieurs que la hauteur de leurs Remparts dans un lieu si étroit, leur

ôteroit tout l'air, & que leur Fort deviendroit une fournaise où il ne seroit pas possible de demeurer, & où les maladies étant une fois entrées, l'air s'y corromperoit de telle maniere, que ce seroit plutôt un Cimetiere qu'une Forteresse, & qu'on pouvoit juger de ce qui arriveroit alors par ce qu'on y voyoit tous les jours, la mort ayant déjà emporté une très-grande quantité de gens, & ceux qui restoient étant comme des déterrez.

Je leur fis encore remarquer que le terrain de cette Caye étoit tout chancelant, qu'il trembloit d'un bout à l'autre dès qu'on y tiroit le Canon, que ce seroit encore bien pis lorsque le Canon seroit élevé sur des Remparts, supposé même qu'on les pût bâtir de la hauteur proposée avant que le fond sur lequel on pretendoit les élever, prît congé d'eux en s'enfonçant, ou en se renversant dans la mer. Car de penser à piloter tout autour pour l'affermir, ou l'augmenter, il me paroissoit que le succès auroit été fort douteux, & la dépense exorbitante.

Il y avoit encore un autre inconvenient, c'étoit de pouvoir avoir des citernes pour conserver l'eau de la pluie; car il n'y a pas une seule goutte d'eau sur cette Caye. Il a beau y pleuvoir, l'eau se perd aussi-tôt, & passe comme si elle tomboit dans un crible. On étoit obligé d'en aller chercher tous les jours à la grande Terre à une petite riviere éloignée de près d'une demie lieue de la Caye; & il y avoit pour cet effet une Chaloupe & trois ou quatre hommes qui n'avoient point d'autre emploi.

J'avois remarqué en passant à Saint Christophle que les Anglois ne pouvoient conserver d'eau dans leur Fort de la Souphriere, parce que le bruit du Canon

1701. non ébranlant le terrain sur lequel il est bâti, les citernes se fendoient aussi-tôt, & devenoient inutiles; de sorte qu'ils étoient obligés de se servir de Barriques pour conserver leur eau, en attendant qu'ils fissent doubler leurs citernes avec du plomb, ce qui est d'une dépense considérable & d'un entretien continuel.

Maisons de la Caye.

Les logemens que nous trouvâmes sur la Caye Saint Louis, étoient de fourches en terre, couverts de taches, palissades de Palmistes refendus. Il n'y avoit que la maison du Directeur, celle du Gouverneur & un Magasin qui fussent palissades de planches & couverts d'essentes. Ce Magasin & la Maison du Directeur faisoient un côté d'une petite place oblongue, dont le reste étoit formé par les logemens des Commis & autres Officiers de la Compagnie. La Chapelle, la Maison du Gouverneur & quelques autres bâtimens étoient répandus sans ordre sur la Caye, avec des Cazer-nes qui avoient servi à la Garnison.

Nombre prodigieux de Commis.

Jamais je n'avois vu un si grand nombre de Commis & d'Officiers pour un si petit lieu & un si petit Commerce. Je doute qu'il y en ait autant à Batavia. Ils avoient tous des appointemens considérables & bouche en cour à la table du Directeur, qui étoit bien servie & fort abondamment. On entretenoit pour cela des Chasseurs avec une grande meute de Chiens. Il y avoit aussi des Pêcheurs, & on élevoit quantité de Volailles & de Moutons dans l'Habitation particulière de la Compagnie.

M. de Bricourt Directeur.

Un Malouin nommé M. de Bricourt étoit Directeur de la Compagnie. C'étoit un homme fort civil, & fort honnête, parfaitement au fait du Commerce. Il me fit donner un logement, & m'obligea de prendre sa table pendant tout le tems que je demeurerois à la Caye. Il étoit fort brouillé avec le Gou-

1701. verneur nommé M. de Boulloe Gentil-homme des environs de Toulouse, qui avoit été Lieutenant Colonel en France. C'étoit un homme fort poli, qui avoit beaucoup de service: il avoit beaucoup de lecture, il avoit vu le monde, il parloit juste, & étoit fort obligeant. Mais il ne s'étoit pas encore corrigé du vice ordinaire de son pays, il étoit prompt & vif, quelquefois jusqu'à l'exces. C'étoit ce qui faisoit naître tous les jours des difficultez entre lui & le Directeur.

La Compagnie avoit entretenu une Compagnie d'Infanterie pour servir de Garnison. Elle étoit sous les ordres du Gouverneur, qui étoit par cet endroit en état de se faire obéir. Le Directeur venoit de casser cette Compagnie, afin que le Gouverneur n'eût plus à qui commander, & que cela le rendit plus accommodant. Je me trouvai assez embarrassé entre ces deux Messieurs: car quand le Directeur me voyoit avec le Gouverneur, ou que je mangeois avec lui, il m'en faisoit de petits reproches, & le Gouverneur se plaignoit de son côté, que je témoignois plus d'inclination pour un Marchand que pour lui. Je voulus travailler à leur reconciliation, je parlai en particulier à l'un & l'autre, mais je vis bien-tôt qu'il n'y avoit rien à faire. Le Directeur obsédé par ses Commis, qui pour lui faire leur cour décrioient sans cesse le Gouverneur, ne vouloit faire aucune démarche, & le Gouverneur faisoit sonner bien haut son rang & sa qualité, & ne vouloit point s'approcher; de sorte que je pris le parti de vivre bien avec tous les deux, & je me confirmai dans une maxime qui me parut toujours très-vraie, que la multitude des choses nuit bien plus aux affaires qu'elle ne leur est avantageuse. La Compagnie l'a reconnu depuis, & a réuni ces deux Charges dans une même personne.

On

1701.

On me proposa de demeurer à la Caye pour être Curé. On n'étoit pas content d'un Ecclesiastique Irlandois, qui desservait leur Eglise; & lui-même voioit avec chagrin la désunion des Chefs, & vouloit se retirer. Mais on ne vouloit pas le lui permettre, avant qu'on eût un autre Prêtre; & cela n'étoit pas trop facile.

Offres qu'on fait à l'Auteur & à son Ordre.
On me fit des propositions fort avantageuses, non-seulement pour moi, mais pour notre Ordre, si nos Supérieurs vouloient s'engager à remplir les Eglises, qui seroient nécessaires pour la Colonie, qui s'établissoit de jour en jour. Je m'excusai d'accepter ces offres, pour ce qui me regardoit; mais j'écrivis au Pere Cabasson notre Supérieur general, l'occasion qui se présentoit d'étendre nos Missions & nos Paroisses dans ce grand Quartier.

On nous y offroit une terre de mille pas de large, sur deux mille pas de haut; & de nous donner des Negres pour la faire valoir, aux conditions des autres Habitans, avec quelques privileges particuliers, & quatre cent écus de Pension pour chaque Curé, jusqu'à ce que le casuel des Eglises fût assez considerable, pour la pouvoir reduire à trois cent écus, comme sont celles des Curez de Leogane.

Conditions que la Compagnie faisoit à ceux qui vouloient s'établir sur les terres de sa concession, étoient si avantageuses, qu'elles auroient dû y attirer une infinité de gens, s'ils avoient été tant soit peu raisonnables. Mais ils ne pouvoient souffrir qu'on les obligeât de vendre leurs marchandises, & leurs denrées à la Compagnie privativement à tout autre, & d'acheter d'elle ce dont ils auroient besoin. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, j'ai remarqué que la prévention a ordinairement plus de lieu, que la raison. Car la Compagnie leur donnoit les terres de la même

Tom. II.

maniere que le Roi les donne aux autres lieux de son Domaine en Amerique, c'est-à-dire, *gratis*, sans redevances, droits seigneuriaux, lots & ventes, ni aucune charge. Elle leur donnoit des Esclaves selon leurs besoins, & les talens qu'on voioit dans ceux qui en demandoient à raison de deux cent écus pour les hommes, & cent cinquante écus pour les femmes, payables dans trois ans sans qu'ils pussent être contraints à avancer aucune partie du paiement avant le terme expiré. Elle leur donnoit encore le même terme pour les marchandises qu'elle leur fournissoit, & qu'elle leur laissoit au prix courant, qu'étoient ces mêmes marchandises à l'Estherre, ou au petit Goave; & si la Compagnie en manquoit, elle leur permettoit sans aucun délai, d'en acheter où bon leur sembloit, & de vendre leurs marchandises & denrées au prorata de ce qu'ils devoient payer pour ce qu'ils avoient acheté. Elle s'engageoit encore à prendre generalement tout ce qui se fabriqueroit sur leurs Habitations au même prix, que ces mêmes choses auroient été vendues dans les autres Quartiers. L'interdiction du Commerce avec d'autres qu'avec elle, excepté dans les cas que je viens de dire, étoit la pierre d'achoppement. Il est à croire qu'on y aura trouvé quelque temperament. Voilà à peu près le système de cette Compagnie, dont il me semble, que toute personne de bon sens se devoit contenter.

M. de Paty Lieutenant de Roi de Leogane, qui avoit entrepris les fournitures pour les Fortifications de la Caye de S. Louis, y arriva deux jours après nous. Il y étoit venu par terre. Il y avoit un chemin aisé du petit Goave jusques-là. On ne compte que vingt-quatre à vingt-cinq lieues. On trouve sur cette route à huit lieues du petit L 1 Goave

1701.

1701. Goave un Quartier appelé le Fond des Negres, qui est une pépinière de Cacao & d'enfans. La plupart des Habitans sont des Mulâtres, & des Negres libres, qui cultivent les plus beaux Cacoyers du monde. J'ai dit, ce me semble, dans un autre endroit, que ces gens-là sont fort feconds. Je dois dire à présent qu'ils ont une facilité merveilleuse d'élever leurs enfans. Ils leurs donnent le matin une jatte de Chocolat avec du Mahis écrasé, & s'en rapportent à eux pour le reste de la journée. Avec cela on ne peut voir des enfans plus forts, & d'une santé plus vigoureuse. Que l'on trouve si l'on peut dans le reste du monde une nourriture, dont on voit de si bons effets. Comme ce chemin passe au travers d'un très-bon païs, il y a apparence qu'il fera bien-tôt rempli d'Habitans qui feront un Negoce considerable de Cacao, d'Indigo, de Rocou, de Tabac, de Coton, & autres marchandises, leur terrain étant propre à tout.

Jardin de M. de Boulac. Je fus me promener avec Messieurs de Boulac & de Paty à un Jardin, où commencement d'Habitation, que le premier faisoit faire à une petite lieue de la Caye. C'étoit un fond fort uni entre deux collines, qui étoit arrosé d'un gros ruisseau, qui lui donnoit de la fraîcheur, & le mettoit en état de produire tout ce qu'on y auroit voulu planter, & sur tout du Cacao. Je le dis à M. de Boulac, qui goûta mon avis, & qui l'auroit suivi, s'il eût cru demeurer assez long-tems dans le poste où il étoit, pour se récompenser par les fruits des avances qu'il auroit été obligé de faire, pour cultiver ces arbres, jusqu'à ce qu'ils donnassent du profit. Mais il songeoit dès ce tems-là à changer de domicile, comme il a fait effectivement deux ans après, ayant été nommé par le Roi au Gouverne-

ment de l'Isle de la Grenade.

1701. Nous dinâmes chez un Capitaine de Milice de ce Quartier-là nommé le Païs. C'étoit un homme de vingt-huit ans, très-bien fait, qui avoit gagné du bien en commandant les Flibustiers en différentes occasions pendant la dernière Guerre. Il étoit marié depuis quelques mois avec une Creolle, fille du sieur Rossignol, Officier de S. Christophle, qui après la prise de cette Isle avoit été envoyé à la Martinique par les Anglois, pendant qu'ils avoient transporté à S. Domingue sa femme & ses deux filles. C'est ainsi qu'ils en ont usé pour détruire cette florissante Colonie. Le Sieur Rossignol mourut au Cul-de-Sac de la Martinique, avant d'avoir pu faire revenir sa famille auprès de lui. Sa veuve se trouvant chargée de deux filles très-belles à la vérité, mais sans bien, se maria avec un nommé Castras ci-devant Habitant de la Guadeloupe, qui s'étoit établi à S. Domingue. Après dîner, nous allâmes nous promener à l'Habitation de Castras. Il étoit Econome de la Compagnie, il avoit cinq ou six cent écus d'appointemens, un Cheval, & deux Negres entretenus, & bouche en cour, quand il alloit à la Caye. C'étoit lui qui faisoit valoir l'Habitation de la Compagnie, qui étoit environnée d'une lieue de là. On disoit qu'elle étoit fort belle, & bien pourvue de Negres. On y faisoit de l'Indigo, & on parloit d'y faire une grande Manufacture de Sucre. C'étoit là aussi où l'on élevoit les moutons, les volailles, & les autres choses nécessaires pour la table du Directeur.

La seconde fille de la veuve du Sieur Rossignol étoit mariée depuis peu à un vieux Flibustier nommé Stive ou Etienne, qui paroïssoit avoir beaucoup plus de soixante ans; mais qui étoit encore plus chargé de biens que d'années. Comme

1701.

Le Païs Capitaine de Milice.

Castras Econome de la Compagnie.

M. Stive Flibustier.

me

1701. me son Habitation étoit à côté de celle de Castras, ces Messieurs y allerent, & je les y accompagnai. Le Sieur Stive n'étoit pas à la maison, sa femme qui nous reçût, me parut si jeune, que je ne pouvois me persuader qu'on eût marié un enfant de douze à treize ans avec un vieillard, qui auroit pû être son grand pere. Elle l'envoya avertir, & il vint aussi-tôt. Il paroissoit assez simple dans ses manieres, il parloit peu, & ornoit chaque periode de cinq ou six noms de Dieu, à l'ancienne maniere de la Flibuste. Il fit apporter la collation : la politesse n'y regnoit pas; au lieu d'elle la richesse y éclatoit. Il avoit quantité de bonnes vaisseles d'argent, qui selon toutes les apparences ne lui avoit pas coûté grand chose, aussi étoit elle toute à l'Espagnole. J'eûs bien-tôt fait connoissance avec lui : il étoit ami intime du Capitaine Lambert, & de quelques autres Flibustiers de mes amis. Nous fîmes une partie pour aller au Fond de l'Isle à Vache, avec Castras & le Sieur le Pais. Nous retournâmes ensuite à la Caye. Je soupai avec M. de Paty chez le Gouverneur, après quoi j'allai voir M. de Bricourt, qui vouloit à toute force que M. de Bouloc m'eût parlé de lui pendant tout ce voyage, quoique nous ne l'eussions pas seulement nommé. Ces soupçons me faisoient de la peine, & je souhaitois fort, que notre Barque expediât promptement ce qu'elle avoit à faire afin de continuer notre voyage. Mais il falloit attendre le retour d'un Brigantin, qui étoit allé à Cartagene, & qui devoit en rapporter de l'argent, qui étoit ce que nous attendions.

Deux jours après, Castras me vint chercher dans son canot, & me mena chez lui, où les deux gendres de sa femme s'étoient rendus pour notre partie. Nous montâmes à cheval après dîner, &

fîmes coucher à sept bonnes lieues delà, 1701. chez un de leurs amis dans le Fond de l'Isle à Vache.

C'est une très-grande plaine, dont le bord de la mer fait une anse en maniere de croissant fort ouvert, couvert par l'Isle à Vache, qui est éloignée de la Grande Terre d'environ trois lieues. Cette Isle me parut de cinq à six lieues de longueur. Quoiqu'elle semble couvrir l'Ance, son éloignement est cause qu'elle ne lui est presque d'aucune utilité. La mer brisé rudement à la côté, & rend l'embarquement difficile, & le mouillage dangereux, même pour les Barques. Comme je n'y ay point vû de Vaisseaux, je ne puis pas dire s'ils y seroient bien ou mal. Il y a apparence que ceux des Flibustiers mouilloient auprès de l'Isle lorsqu'ils s'assembloient en ce Quartier-là, pour faire leurs expéditions ou leurs partages.

Nous fîmes le jour suivant à cinq lieues plus loin, & nous y couchâmes : de sorte que nous eûmes le tems de nous promener pendant que Castras faisoit ses affaires, & celles de la Compagnie. Tout ce pais est très-beau, la terre y est profonde, grasse, & propre à ce qu'on voudra lui faire porter.

Il est certain que tout ce pais a été habité par les Espagnols, & avant eux par les Indiens. Ceux-là l'ont quitté pour aller s'établir au Mexique, après que Fernand Cortez en eût fait la conquête; & comme ils avoient déjà détruit tous les naturels du pais, toute cette partie est demeurée déserte, & les arbres y étoient revenus. Il est vrai, que la plupart ne sont que des bois tendres, mais en très-grand nombre, fort hauts, fort gros & fort pressés, ce qui n'est pas une petite preuve de la bonté de la terre.

Il y a apparence que les Habitations des Espagnols n'avoient que quatre à cinq

*Descrip-
tion du
Fond de
l'Isle à
Vache.*

1701. cinq cent pas de large, parce qu'on trouve presque toute cette plaine partagée de cette manière, par des épaisseurs de bois de haute futaye, qu'on nomme dans le païs des Racques de bois, qui paroissent très-anciens, & tels que sont ceux qu'on trouve dans le milieu des forêts, & dans les montagnes, où il est probable, que personne n'a jamais fait de défricher. Les Espagnols en usoient apparemment ainsi, pour separer leurs Habitations, & pour avoir de quoi retirer leurs bestiaux à l'ombre pendant la grande chaleur, & pour conserver des bois de charpente à leur disposition, quand ils en avoient besoin. Il y a de ces Racques de bois qui ont autant d'épaisseur, ou de largeur, que les terrains qui ont été défrichés; d'autres en ont moins. Cette methode n'étoit pas mauvaise d'un côté, mais il me semble qu'elle avoit aussi ses inconveniens, & qu'elle étoit contraire à la santé, en ce que ces Racques de grands arbres empêchoient le mouvement de l'air, & contribuoient ainsi à la corruption.

On me fit voir quantité de fers à cheval à l'Espagnole, & autre ferremens de leur façon, qu'on trouve tous les jours dans la terre à mesure qu'on la défriche, ce qui est une preuve évidente qu'elle a été habitée autrefois par les Espagnols.

On trouve aussi des meubles des anciens Indiens, comme de leurs pots & marmittes de terre, & certains cailloux couleur de fer, d'un grain fin & compact, dont quelques bords de la mer sont tous remplis. Ils ont pour l'ordinaire deux pieds à deux pieds & demi de longueur, quinze à dix-huit pouces de large, & environ neuf pouces d'épaisseur, arrondis par les extrémités. Ils avoient l'industrie de les fendre par le milieu de leur longueur, & de leur épais-

seur, & de creuser le dedans, de manière qu'ils en faisoient des especes de tourtieres ovalles, ou de lechefrittes d'un peu plus d'un pouce d'épaisseur, qui résistoient au feu. On m'en fit present d'une très-entiere, & parfaitement bien faite, avec deux ou trois petites figures de terre cuite, assez mal faites, qu'on avoit trouvées dans la terre, & dans des grottes qui sont dans les Falaises, qu'on supposoit être des Idoles des Indiens. Des Habitans du Quartier m'assurèrent qu'ils avoient trouvé dans les montagnes des grottes, comme de profondes cavernes, toutes remplies d'ossements humains. C'étoit apparemment dans ces endroits-là qu'ils conservoient les os de leurs morts. Il est à croire qu'ils y mettoient aussi leurs richesses: car nous voyons des vestiges de cette coutume dans tous les endroits du monde; mais on perdrait son tems à remuer ces os pour y trouver quelque chose, parce que les Espagnols qui ont été long-tems maîtres de ce païs-là, n'ont pas manqué de visiter exactement tous ces endroits, & d'en enlever tout ce qui pouvoit être de quelque valeur.

On voit à la Desirade, qui est une petite Isle au vent de la Grande Terre de la Guadeloupe, une caverne fort grande, & fort profonde, qui est presque toute remplie d'ossements, avec des reites d'arcs, de boutous, & autres armes des anciens Indiens. C'étoit apparemment un cimetière. Car tous ces peuples, du moins les anciens, & tous les Indiens du Canada, & de la Floride, ont une extrême veneration pour les os de leurs morts; & s'ils ne les logent pas avec autant de magnificence que les Egyptiens, du moins n'épargnent-ils rien pour les conserver avec respect & reverence.

On trouve en beaucoup d'endroits du

Fond

Partages
des Habitations
des Espagnols.

1701.
Cailloux
creusés
par les
Indiens.

Idoles
des Indiens.

Ossements
des Indiens.

Caverne
de la Desirade.

1701. Fond de l'Isle à Vache des cuves de maçonnerie, qui font croire que les Espagnols ont fait de l'Indigo dans ces Quartiers. Les terres en effet y sont très-propres, & n'en déplaît aux ignorans, celui que l'on y fabrique avec soin, ne le cède, ni à celui des grandes Indes, c'est-à-dire, des Indes Orientales, ni à celui de Guatimala.

Ce pays n'est pas encore bien peuplé, il s'en faut beaucoup, mais il le sera assurément, & très-bien, sur tout, si on peut revenir un peu de la prévention injuste qu'on a contre la Compagnie. Au reste, c'est le pays des moustiques, maringoins, vareurs, & autres bigaïlles; tout en est plein. La Caye S. Louis quoiqu'environnée de la mer, sans arbres, ni haliers, ni eaux croupissantes en entretient des millions. Ils se nichent dans les trous des crabes, des roches, sous les couvertures des maisons, & dès que le Soleil est couché, ils remplissent l'air, & piquent empiroyablement tous ceux qu'ils peuvent approcher.

Cette incommodité se fait sentir même en plein jour dans les nouvelles Habitations du Fond de l'Isle à Vache, & on peut juger combien elle est grande, puisque les Maîtres de ces Habitations sont obligés de donner des guesres à leurs Esclaves, & à leurs Engagez, pour leur couvrir les jambes & les pieds, à faute de quoi il leur seroit impossible de travailler; & ils seroient dans l'obligation de ne penser à autre chose qu'à se défendre de ces insectes, pour s'empêcher d'être mangés tous vifs.

On est obligé de s'enfermer la nuit dans des pavillons de grosse toile, & d'avoir la précaution de se tenir au milieu sans toucher aux bords. Car si la bigaïlle sent qu'on soit à portée de son aiguillon, les vareurs, qui sont de certains gros cousins à long aiguillon, l'en-

foncent dans la chair au travers de la meilleure toile, tant que sa longueur peut s'étendre, & quand ils ont une fois percé la chair, ils succent le sang par leur aiguillon, comme par une petite trompe, sans se détacher qu'ils ne soient entièrement pleins, & sans que la fumée les puisse chasser. Il est vrai qu'il est bien rare qu'on leur donne le tems de se rassasier, il faudroit être bien endormi, pour ne pas sentir leur piqueure, qui certainement est aussi vive qu'un coup de lancette. C'est le seul endroit de l'Amérique où j'ay vû les Maîtres obliger de chauffer leurs Negres. Cette incommodité diminuera à mesure que le terrain se défrichera, & que les bords de la mer seront découverts.

Les Habitans de S. Domingue & de l'Isle à Vache, marquent leurs Negres quand ils les achètent. Ils se servent pour cela d'une lame d'argent mince, tournée de façon qu'elle forme leur chiffre, elle est jointe à un petit manche, pour la pouvoir tenir, & comme ces chiffres ou lettres se pourroient rencontrer les mêmes en plusieurs Habitans, ils les appliquent en differens endroits. Les uns au-dessus de l'estomach, d'autres au-dessous; les uns à droit, les autres à gauche; les uns aux bras, les autres en d'autres endroits. Quand on veut étamper un Negre, on fait chauffer l'étampe, sans la laisser rougir, on frotte l'endroit où on la veut appliquer avec un peu de suif, ou de graisse, & on met dessus un papier huilé, ou ciré, & on applique l'étampe dessus, le plus legerement qu'il est possible. La chair s'enfle aussitôt, & quand l'effet de la brûlure est passé, la marque reste imprimée sur la peau, sans qu'il soit possible de la jamais effacer. De sorte qu'un Esclave qui auroit été vendu, & revendu plusieurs fois, paroîtroit à la fin aussi chargé de

1701. caractères, que ces obélisques d'Egypte. Nous n'avons point cette methode aux Isles; & nos Negres, sur tout les Creoles seroient au désespoir qu'on les marquât comme on fait les Bœufs & les Chevaux. La petitesse de nos Isles fait que cela n'est pas necessaire, mais il l'est absolument dans un pais aussi vaste que S. Domingue, où les Negres peuvent fuir, & se retirer dans des montagnes si éloignées, & si difficiles, qu'il seroit presque impossible de les trouver, & de les y forcer; & quand cela arriveroit, comment les Maîtres pourroient-ils reconnoître ceux qui leurs appartiendroient. Il pourroit encore arriver que des gens sans conscience trouvant des Negres fugitifs se les approprieroient, ce qui ne leur est pas possible, lorsqu'ils sont marquez; parce que leur Maître les reconnoitroit, & prouveroit aisément qu'ils seroient à lui, en faisant voir sa marque.

Negres marons. Il y avoit un grand nombre de Negres marons ou fugitifs, qui s'étoient retirez en un endroit appelé la Montagne noire. On disoit qu'ils étoient bien au nombre de six à sept cens hommes & femmes; que tous les hommes étoient armez, qu'ils avoient escarpé les endroits accessibles, par lesquels on pouvoit aller à eux pour les attaquer, qu'ils avoient fait des abattis d'arbres & des retranchemens, où ils faisoient une garde exacte pour n'être point surpris. On parloit dans le tems que j'étois à S. Domingue, d'assembler des gens de bonne volonté pour les aller enlever; mais personne ne se presentoit pour cette expedition, où il ne paroïsoit que des coups à gagner, & peu de profit à faire. Ceux qui auroient pû l'entreprendre étoient seulement les Chasseurs ou les Boucaniers, qui frequentent ces endroits, & qui en sçavent tous les chemins & les défilez; mais ces mêmes

Chasseurs ne se soucioient pas de reduire ces Negres, parce qu'ils trouvoient leur compte avec eux. Ils leur fournissoient des Chevaux marons, des cuirs, & des viandes boucanées à un prix fort bas, & prenoient en échange de la poudre, des balles, des armes, des toiles & autres choses dont ils avoient besoin, que ces Chasseurs leur survendoient excessivement. Quoique cet trafic fût secret, il n'a pas laissé de venir à ma connoissance, & comme il y est venu, il a pû venir à celle de bien d'autres. En effet on en étoit persuadé, & on en murmuroit hautement. Cela obligea enfin les Chasseurs, pour effacer l'idée qu'on avoit de leur peu de fidélité, d'offrir d'aller à cette expedition à compagnon bon lor, à la maniere de la Flibuste; c'est-à-dire, que ceux qui seroient estropiez, auroient six cens écus, ou six Negres; que les Negres qui seroient pris seroient partagez entre les preneurs, & que pour sûreté des estropiez, les Habitans s'obligeroient solidaiement à leur recompense. On ne voulut point accepter ces conditions, parce que tout le profit auroit été tout entier pour les Chasseurs. Ainsi la chose en demeura là. Il me semble qu'on auroit dû partager le different en deux, afin de chasser les Negres marons de cet azile, qui est d'un exemple pernicieux pour les autres Esclaves.

Lorsque les Chasseurs ou autres, prennent quelque Negre maron, & qu'ils le remettent entre les mains du Gouverneur ou de la Justice, le Maître du Negre est obligé de leur payer vingt-cinq écus, si le Negre a été pris hors des Quartiers François, & cinq écus seulement pour ceux qu'on prend dans les Quartiers, mais hors de leur Habitation, & sans un billet de leurs Maîtres. Cette regle est bonne, & fort propre pour empêcher les Negres de s'écarter, & ensuite d'aller

1701

Les Chasseurs entre-tenoient les Negres Marons.

Prix ordinaire pour la capture des Negres Marons.

ma-

marons : mais il y a des canailles qui en abusent, & qui prennent des Negres, sur tout des nouveau venus, à quatre pas de leur Habitation, où souvent ils les ont fait attirer par leurs associés, afin de profiter du prix de leur capture.

Nous retournâmes chez le Sieur Castras le quatrième jour de notre voyage. Il me pria de rester chez lui, d'autant plus que le Brigantin que nous attendions ne paroissant point à la rade, il n'y avoit rien qui me pressât de m'en retourner. Il alla à la Caye le lendemain matin, pour rendre compte au Directeur de ce qu'il avoit fait dans son voyage, qui avoit été entrepris plutôt pour me faire plaisir, que par aucun autre besoin pressant. Il revint dîner, & amena avec lui M. des Portes & le Maître de notre Barque. Celui-ci s'en retourna le soir, l'autre demeurra à coucher. Nous soupâmes chez le Sieur Stive; le lendemain nous fûmes dîner chez le Sieur le Pais; & le soir nous retournâmes à la Caye. Je fus fort content de ce voyage, d'où j'apportai bien des curiositez Indiennes, & beaucoup de très-belles coquilles, les unes du Pais, d'autres des côtes de la Terre Ferme, & les plus belles de certains Îlets sur la côte de Couve, ou Cuba, entre elle & l'Isle des Pins, qu'on appelle les Jardins de la Reine.

M. de Bouloc grossit encore le Magasin que je faisois de ces sortes de choses, & me donna, entre autres, quelques pierres legeres, que la mer amène à la côte quand il a fait des grands vents du Sud. Il y en avoit une de deux pieds & demi de long sur dix-huit pouces de large, & environ un pied d'épaisseur, qui ne pesoit pas tout-à-fait cinq livres. Elle étoit blanche comme la neige, bien plus dure que les pierres de ponce, d'un grain fin, ne paroissant point du tout poreuse, & cependant quand on la jetoit dans l'eau,

elle bondissoit comme un balon qu'on jette contre terre. A peine enfonçoit-elle un demi travers de doigt. J'y fis faire quatre trous de tariere, pour y planter quatre bâtons, & soutenir deux petites planches legeres qui renfermoient les pierres dont je la chargeois. J'ai eu le plaisir de lui en faire porter une fois cent soixante livres, & une autre fois trois poids de fer de cinquante livres piece. Elle servoit de Chaloupe à mon Negre, qui se mettoit dessus, & alloit se promener autour de la Caye.

Nous avons des pannaches de mer aux Isles du Vent, mais qui n'approchent pas de celles qu'on me donna qui venoient des Jardins de la Reine. On ne pouvoit rien voir de plus beau. J'en avois de rouges & de noires. Il sembloit que ce fussent des ouvrages de filigranne, tant ils étoient bien faits, bien désignez, délicats, & sur tout d'un coloris admirable.

J'eus aussi des branches de corail noir, qui excepté la couleur, est assurément le même que le rouge, dont il avoit le grain, la pesanteur & le poli.

Les Burgaux, les Calques, les Lambis, sont des especes de limaçons de mer, qui diffèrent par leur grosseur, l'ouverture de leur bouche, leurs lèvres, & par le coloris dont ils sont peints en dedans & en dehors; celui de dedans est toujours beau & luisant.

Le Lambis est le plus gros. Sa coque ou écaille est épaisse, le dedans est d'une couleur de chair très-vive, le dessus est raboteux, & couvert d'une espece de taffet marin. Quand on a la patience de l'ôter, on trouve une peau unie, lustrée, de plusieurs couleurs fort agreablement diversifiées. La chair du poisson est de même espece que celle du limaçon, mais bien plus dure & plus indigeste. Cependant quand il est bien cuit & assaison-

1781. né comme il faut, avec des herbes fines & des épicerics, il ne laisse pas d'être bon.

Les Casques. Les Casques ont un rebord élevé & dentelé, presque comme la visière d'un casque, & c'est ce qui leur en a fait donner le nom. Ils sont pour l'ordinaire plus petits que les Lambis. Leur coloris est à peu près le même. La chair du poisson qu'ils renferment, est plus délicate, & de plus facile digestion.

Burgaux. Il y a des Burgaux de plusieurs sortes, & de différentes grosseurs. Le dedans est de couleur de nacre de perle argenté, poli, lustré à merveille. On en trouve à S. Domingue, dont le dehors est peint comme du point d'Hongrie de noir, de différentes teintes, sur un fond argenté, ce qui leur a fait donner le nom de Veuves. Le poisson qui est dans ces coques, est plus délicat que les deux précédens; il a sur la tête une espèce de couvre-chef plat, d'une matière noire & dure, à peu près comme de la corne, dont il ferme l'ouverture de sa coque.

Porcelaine extraordinaire. A l'égard des Porcelaines, j'en ai eu de bien des sortes. La plus belle avoit été prise à l'Ance-Saferot, dans la Paroisse de S. Marie à la Cabesterre de la Martinique. Elle étoit peinte de quarrez noirs & blancs comme un échiquier, posés sur une ligne spirale, qui commençoit à un bout, & finissoit à l'autre avec une telle proportion, que les quarrez du milieu étoient une fois plus grands que ceux des bouts, & diminuoient ainsi avec une proportion merveilleuse, à mesure qu'ils s'approchoient des extrémités.

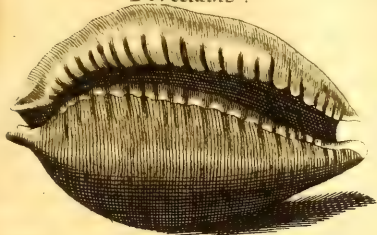
Ce que j'apportai de plus curieux en ce genre, furent des nacles de perle d'une beauté achevée. On m'en donna une entre les autres dans laquelle il y avoit

sept ou huit petites perles attachées dans le fonds de la coque. Le dedans étoit très-vif & très-beau. Pour le dehors il est sale, raboteux, grisâtre, & souvent couvert de mousse & de petits coquillages quand on les tire de la mer. Mais quand on a levé cette croute, on trouve une écaille aussi belle, aussi lustrée, & aussi argentée que le dedans. On en fait des tabatières très-propres.

On me fit présent du plan de la concession de la Compagnie, & on me laissa copier celui du Fort auquel on alloit travailler. J'emportai aussi des noyaux & des graines de Sapotes, Sapotilles, Abricots, Chênes, Ormes, & autres arbres, avec environ quatre-vingt aulnes d'Ascot blanc d'Angleterre, & quelques Livres que j'achetai à l'Inventaire des meubles d'un Contrôleur ambulant de la Compagnie, qui étoit mort depuis quelques jours. Cette étoffe venoit d'un Vaisseau Anglois qui s'étoit perdu à la pointe de l'Isle à Vache. Cette pointe est dangereuse; on y trouve souvent un courant rapide, & un vent forcé qui portent dessus. Les Vaisseaux qui vont à la Jamaïque, & qui veulent raser cette Isle, tombent fréquemment dans ces dangers.

Le Brigantin qu'on attendoit de Carthagene étant à la fin arrivé, M. des Portes reçut son argent, nous fîmes de l'eau & du bois, & primes congé de ces Messieurs. Le Gouverneur, le Directeur, M. de Paty & les autres, me firent mille honnêtetés, & me donnerent en partant du chocolat, du sucre, des liqueurs, du vin & d'autres rafraichissemens qui nous auroient conduits jusqu'aux Isles, sans la fatale rencontre que nous fîmes des Espagnols.

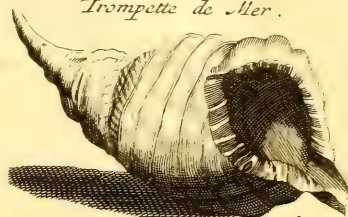
Porcelaine.



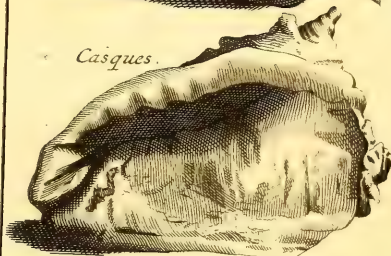
Panache de Mer.



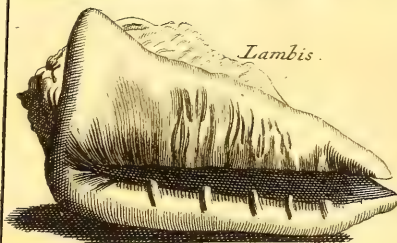
Trompette de Mer.



Casques.



Lambis.





C H A P I T R E X I.

L'Auteur est poursuivi par les Forbans, & pris par les Espagnols. Leur maniere de vivre. Culte qu'ils rendent à S. Diego.

1701.
Départ
de la
Caye S.
Louis.

Nous mîmes à la voile le Lundy de la Semaine Sainte vingt-unième de Mars. Nous comptons de faire nos Pâques à la Ville de S. Domingue, où nous devons aller pour nous défaire du reste de la Cargaison de nôtre Barque.

Cap
Mongon.

Nous vîmes le Cap Mongon, autrement d'Altavela, le Jeudi Saint avant midy; nous étions proche de terre, aussitôt nous amenâmes nos voiles, afin que la terre nous mangeant, nous ne fussions point découverts par les Forbans qu'on nous avoit dit être en ces quartiers-là; parce que si l'avis étoit véritable, nous ne doutions point qu'ils ne fussent dans l'Ance de l'Isle la Beata, qui est une très-bonne croisière. Dès que la nuit s'approcha, nous fîmes servir toutes nos voiles. Nous doublâmes le Cap Mongon avant minuit, & nous nous trouvâmes par le travers de la Beata deux heures avant le jour.

Je ne puis rien dire de cette Isle, ni des trois rochers ou Îlets, qu'on nomme les Freres, ni de celui appelé Altavela, parce que nous les dépassâmes pendant la nuit, & que le jour précédent il avoit fait une trop grosse brume pour les pouvoir bien voir. Ce fut cette brume qui nous sauva, & qui empêcha les Forbans de nous découvrir.

Un For-
ban leur
donne
chasse.

Le Vendredy Saint vingt-cinquième Mars, nous vîmes dès que le jour parut une Barque qui nous suivoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût celle des Forbans; mais comme nous avions près de trois lieues d'avance, nous nous en mîmes peu en peine. Elle nous donna chasse jusqu'à midy, après quoi voyant qu'elle ne nous haussait point, elle revira de

Tom. II.

bord, & retourna apparemment à sa croisière. Il falloit que ces gens n'eussent point de sentinelle, ou pour parler en termes de Flibuste, de vigie; car le Maître de nôtre Barque, & tout l'Equipage, qui ne dormoit pas, virent parfaitement bien la Barque en passant, & n'en étoient point du tout contents. Ils connurent par là que l'avis qu'on nous avoit donné des Forbans n'étoit que trop véritable. Cependant la bonté de nôtre Barque nous fit échaper ce danger, quoique ce fut pour nous faire tomber dans un plus grand, & qu'on pût dire de nous, *Ini-dit in Scyllam cupiens vitare Charibdim*; car le sieur des Portes & Sanfon Maître de la Barque, voulurent toucher à un Bourg qui est au fond de la Baye d'Ocoa, qui se nomme le Bourg Das, sous prétexte de faire de l'eau, parce que nous avions laissé couler à la mer quelques-unes de nos futailles pour nous alléger; mais effectivement pour traiter quelques merceries & autres bagatelles qu'ils avoient, dont ils craignoient de ne pas se défaire si bien à la Ville de S. Domingue. Je fis ce que je pûs pour rompre ce dessein, & je n'en pûs venir à bout. Il sembloit que nous étions destinés à être pris ce jour-là. Nous portâmes donc dans cette Baye jusques sur les deux heures après minuit, que nous aperçûmes deux Vaisseaux & une Barque, qui étoient mouillés assez près de terre. On crut d'abord, que c'étoit encore d'autres Forbans, & on revira pour se tirer de ce mauvais pas; mais le vent nous manqua tout d'un coup. J'étois couché dans une cabanne à l'arrière de la Barque sur le Gaillard. Je me reveillai quand on vira, & je demandai la raison

1701.

Baye
d'Ocoa
& Bourg
Das.

M m

de

1701. de cette manœuvre. Mon Negre me dit tout épouvanté, que nous allions être pris par les Forbans. Je me levai dans l'instant, & j'aperçûs ces deux gros Bâtimens avec la Barque. Nous mîmes le Canot dehors, pour voir si nous étions assez proches de terre, pour nous y pouvoir sauver; car lorsqu'il est nuit, il semble qu'on aille toucher la terre avec la main, quoiqu'on en soit encore bien éloigné. Mais nôtre Canot n'étoit pas à cent pas de la Barque, que nous aperçûmes deux Chaloupes qui venoient à nous. Elles nous heslerent; c'est-à-dire, appellèrent en Espagnol, & nous demanderent d'où étoit la Barque. M. des Portes répondit en même Langue, qu'elle étoit de la Martinique; à quoi on repliqua, *Aviza la vela, cornuto*: cela veut dire en Espagnol, amène la voile, cornard, & dans l'instant il sauta à bord quarante à cinquante hommes armés, criant *amatto amatto*, tuë tuë.

L'An-
teur pris
par les
Espa-
gnols.

Un moment devant que cela arrivât, j'avois envoyé mon Negre chercher le panier Caraïbe où je serois mon habit tous les soirs, parce que je voulois paroître en habit décent. Je mettois ma robe, quand ces impertinens sautoient à bord. Mon Negre qui eut peur, laissa tomber à la porte de la chambre le reste de mon habit, & s'enfuit pour se cacher. Je descendis aussi-tôt pour ramasser ce qui étoit tombé dans la chambre: & comme je n'y étois jamais entré, je tombai en y descendant, & ma chute fit renverser une chaise & quelques autres choses, qui firent assez de bruit, pour persuader aux Espagnols qu'on se mettoit en défense dans la chambre. Ils s'y jetterent avec empressement; & l'un d'eux m'appuyant son pistolet sur la poitrine, le lâcha. Le bonheur voulut qu'il n'y eût que l'amorce qui prit: je parai avec la main un coup de sabre qu'un autre me porta; & m'étant fait connoître pour Religieux à l'aide de quelques mots Espagnols, je

1701. sortis de la chambre. Ces canailles parurent confondues, quand ils virent qu'ils avoient voulu tuer un Religieux de Saint Dominique, ils me demanderent pardon, me baisèrent les mains, & m'aiderent à monter sur le gaillard. Je trouvais ma male ouverte & entièrement vide: on n'y avoit laissé qu'une Croix d'argent de l'Inquisition d'Avignon, qui étoit attachée au dedans du couvercle. Il me vint aussi-tôt en pensée de m'en servir. Je la pris, & l'ayant passée à mon col par dessus ma robe, je fis demander par M. des Portes à celui qui commandoit ces gens, qui avoit plus la mine d'un gueux, que d'un Officier, s'il connoissoit cette marque, & si on traitoit ainsi un Commissaire du Saint Office, je ne l'étois pourtant pas. J'avois eu cette Croix de la dépouille d'un de nos Religieux, & je ne sçai par quelle aventure elle s'étoit trouvée dans la male que j'avois portée avec moi. Elle ne laissa pas de faire un bon effet, on eut plus de respect pour moi, qu'on n'en auroit peut-être eu. Je m'en servis pour empêcher que le pillage n'allât plus loin, & qu'il n'arrivât quelque chose de fâcheux à nôtre canot où étoit le Patron Sanfon, sur lequel ces braves voulurent tirer quand il approcha de la Barque. Je ne sçai de quel país étoit leur poudre, elle ne voulut avoir aucun démêlé avec nous, & ne prit jamais feu.

Mon Negre s'étoit si bien caché, qu'on eut toutes les peines du monde à le trouver; il parut enfin, & par bonheur, il avoit emporté mon chapeau avec lui, qui n'auroit pas manqué d'être dérobé sans cela, & moi obligé de m'en passer jusqu'à Saint Thomas.

Quand le tumulte fut un peu apaisé, je m'embarquai dans une des Chaloupes avec M. des Portes, & un Officier Espagnol, pour aller à bord de l'Amiral. Nous remarquâmes que ces Chaloupes avoient

1701. avoient chacune quatre Pierriers de fonte, deux à l'avant, & deux à l'arrière; un panier de grenades, huit avirons par bande, & au moins trente-cinq hommes dans chacune. Nous scûmes que ces deux Vaisseaux étoient l'Armada de Barlovento, qui après avoir fait le tour du Golfe, depuis Cartagene jusqu'à la Marguerite & la Trinité, s'en retournoit à la Veracruz. La Barque qui étoit avec ces deux Vaisseaux appartenoit au Gouverneur de Port-Ric, qui s'en alloit à la Havanne, pour passer de là en Espagne. On prétendoit qu'il y avoit dans cette Barque cinq ou six cent mille écus, & d'autres choses de valeur. L'Officier qui étoit avec nous dans la Chaloupe, étoit un Alfiere ou Enseigne. Il nous dit, que nous allions être tous freres, parce qu'ils avoient appris à Saint Domingue, par une Corvetted'avis, qui y avoit passé en allant porter les Paquets de la Cour à la Veracruz, que M. le Duc d'Anjou étoit Roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V. Nous n'en scavions encore rien à Leogane, ni à la Cayé, quoique ce Prince fût parti de France dès le mois de Decembre, pour aller à Madrid. Cette nouvelle nous réjouit beaucoup, & nous fit espérer, que nous serions quittes de cette aventure pour le pillage, qui s'étoit fait dans notre Barque, & qu'elle ne feroit pas confiscuée, comme nous avions sujet de le craindre.

Lorsque nous fûmes arrivés au Vaisseau, on nous fit rester dans la Chaloupe pendant que l'Officier alla rendre comptes de notre capture. Après cela, on nous fit monter. Je trouvai à l'échelle du gailard le Gouverneur de l'Armada (c'est ainsi qu'ils appelloient le Commandant) qui étoit un vieux Marquis, dont j'ai oublié le nom, si goûteux qu'il ne pouvoit se servir de ses mains. Il se fit ôter son chapeau pour nous saluer. Il étoit

presque vêtu à la Françoisse, avec un manteau sur les épaules, & un Reliquaire d'or au col, de sept à huit poudres de hauteur, sur quatre à cinq poudres de large, couvert d'un cristall, & soutenu par une grosse chaîne d'or. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, du peu de devotion des François, pour les *Agnus-Dei*, & pour les Reliques. Ceux qui en parlent ainsi sont des médifans, ou plutôt des calomniateurs: car je suis sûr qu'il n'y avoit personne parmi nous, qui ne se fût chargé avec joie de ce Reliquaire. Je fis mon compliment en Latin à M. le Gouverneur. Son Aumônier qui étoit à côté de lui, lui en expliqua ce qu'il en comprit, qui fut peu de chose. M. des Portes parla ensuite, & comme il s'expliqua en Espagnol, on l'entendit mieux. Il s'étoit revêtu avant de sortir de la Barque d'un habit rouge, avec des boutons d'or, une veste assortissante, & un chapeau à plumet. Nous étions convenus avec le Maître, que nous le ferions passer pour le Major de la Martinique, & nous l'avions chargé d'en avertir l'Equipage. Il soutint fort bien ce caractère.

Le Gouverneur nous témoigna qu'il étoit bien fâché du désordre qui étoit arrivé dans notre Barque en nous arrêtant. Il nous dit, que si c'eût été de jour, les choses seroient allées d'une autre maniere; & je le croi bien, car nous ne serions pas allés assez proche de son Vaisseau pour nous laisser prendre. Il envoya cependant un autre Officier à bord de notre Barque, pour la garder & conserver ce qui y étoit, & donna ordre qu'on chassât tous les Espagnols qu'on y trouveroit, & qu'on les fouillât, afin de leur faire rendre ce qu'ils auroient volé, & sur tout ce qu'on découvroiroit m'appartenir.

1701.

L'Aumônier qui étoit un Prêtre Seculier fit merveille en cette occasion. Il fit un discours à l'Equipage, pour obliger ceux qui avoient quelque chose du pillage de le rapporter, & sur tout ce qui appartenoit au Reverendissime Pere Commissaire du Sacré Tribunal de l'Inquisition. Il déclara, que ceux qui auroient quelque chose, ou qui sçauroient qu'un autre en eût, & ne le reveleroient pas, seroient excommuniez, & attireroient la malediction de Dieu sur le Vaisseau. Ce discours fit effet. Un jeune Matelot l'avertit aussi-tôt qu'un de ses camarades avoit sa bourse. On saisit le drôle, & comme il nia le fait, on le fouilla. Ce fut un opera d'arriver au lieu où sa bourse étoit cachée. Il avoit pris dans la main cinq de mes calçons, & deux de mon Negre, & les avoit mis sur lui les uns sur les autres, avec deux autres, que je suppose lui appartenir; de sorte qu'il étoit revêtu de neuf calçons, qu'on lui ôta les uns après les autres. Il sembloit que ce fût un oignon qu'on dépouilloit de ses robes. On trouva à la fin sa bourse dans le dernier, que l'Aumônier me rendit aussi-tôt, & me dit de voir s'il n'y manquoit rien. Je trouvai onze pistoles & demie d'Espagne, avec quelque argent blanc, qui étoit à peu près mon compte. Je voulus donner une pistole à ce jeune homme, pour le consoler de la perte qu'il faisoit, mais l'Aumônier ne le voulut pas souffrir, au contraire, il l'apostropha de deux soufflets, & d'un coup de pied au derriere. Mon Negre se saisit de nos calçons. On retrouva encore mon matelas, ma couverture, mon hamac, mon breviaire, une chemise, quelques mouchoirs, & une partie de mes papiers. Mais pour mon étoffe, mon couvert d'argent, avec une tasse, & un gobelet, tout le reste de mon linge, ma lunette d'approche, mes

*La
bourse
de l'Au-
teur re-
trouvée.*

plans, mes livres, mes nacres de perle & ma casaque; je n'en pus avoir de nouvelles, de sorte que le pillage ne tomba presque que sur moi, & sur les marchandises de la Cargaïson, dont il y en eut pour près de deux cent pistoles enlevées, avec la plus grande partie de nos vivres, & de nos rafraichissemens.

M. des Portes s'en retourna à bord de la Barque, avec un autre Officier qu'on lui donna, qui acheva de chasser les Espagnols qui y étoient encore, y laissant seulement une espece d'Officier subalterne, pour empêcher que les Matelots & Soldats n'y rentrassent, & n'y fissent du desordre; après quoi on amena la Barque à l'arrière de l'Admiral, & on l'y amarra.

Cependant l'Aumônier me conduisit dans la grande chambre, où étoit le Gouverneur, avec les autres Officiers du Vaisseau, entre lesquels le Pilote Major tient le premier rang, & porte la qualité de Lieutenant. C'étoit un bon vieillard habillé de satin noir, qui parloit un peu François. Tous ces Messieurs, me firent beaucoup d'honnêteté. On apporta des confitures, du biscuit, & du vin, & ensuite du chocolat, qui étoit très-bon. Nous passâmes le reste du tems jusqu'au dîné, à discourir sur l'événement, qui devoit faire l'étonnement de toute l'Europe, & à prognostiquer la Guerre qui est arrivée depuis, qui ne manqueroit pas d'être causée par la jalousie qu'auroient les autres Nations, de voir l'union des deux plus puissantes & plus bellicieuses Nations du monde.

Le Vaisseau où je fus conduit étoit l'Admiral de l'Armée. Il portoit le pavillon quarré au grand mât. Il étoit de satin blanc, avec les armes d'Espagne, sur le tout desquelles on avoit déjà appliqué un petit écusson, avec trois fleurs-de-lis. Ce Vaisseau s'appelloit la Sainte Tri-

1701.

*Vaisseau
Admi-
ral ap-
pellé la
Sainte
Trinité.*

1701.

Trinité : il étoit percé pour soixante piéces ; mais il n'en avoit que cinquantedeux, montez depuis douze jusqu'à quatre livres de bales, avec trois cent cinquante hommes d'équipage, Matelots, Soldats, & Passagers. Il avoit été fabriqué à l'Amerique, & il étoit tout d'acajou, ou comme ils disent de cedre, bois excellent pour résister aux vers, & à la pourriture. Nous remarquâmes en y arrivant, que tous les Canons étoient détapez, c'est-à-dire, qu'on avoit ôté les tapons, dont on garnit les bouches, pour empêcher les coups de mer d'y entrer. On avoit pris cette précaution à cause de nous : car ils nous prenoient pour des Forbans, & ils avoient déjà commencé à filer leurs cables pour soutenir leurs Chaloupes, si nous avions été autres que de très-pacifiques Marchands.

Cuisine
du Vaisseau
Jean.

On faisoit la cuisine sur le pont, à peu près comme dans les Galeres, excepté que c'étoit entre le grand mât & la misène. Je croi pourtant que quand ils étoient en route, ils la faisoient sous le gaillard d'avant. Tous ceux de l'équipage y ont leur pignate en particulier. Car les Matelots qu'on appelloit *Signores Marineros*, y les *Signores Soldados*, sont des gens de trop de distinction, pour être nourris à la gamelle comme les nôtres. On leur donne les vivres en argent, & chacun se nourrit à sa fantaisie. Ce Vaisseau étoit beau, quoiqu'il nous parût un peu court pour sa largeur & sa hauteur, & nous eûmes de la peine à croire ce qu'on nous disoit de sa vitesse. Je l'ai vu depuis à Cadix en 1706.

On dépêcha le même jour un Courier au President de Saint Domingue, pour lui donner avis de notre capture, & sçavoir son sentiment, parce que le Gouverneur de la Flotte ne vouloit pas se charger seul de notre destinée; sur tout

dans un tems où l'avenement de Philippe V. à la Couronne d'Espagne devoit faire considérer les François d'une toute autre maniere, qu'on ne les auroit considéré sans cela, puisqu'étant pris sur leur Côte, & si on eût bien cherché, ayant à bord des piastres, & de l'argent en barres; nous étions sujets à confiscation selon les loix du païs.

1701.

Le Pilote Major nous conduisit dans la grande chambre à l'heure du diné. Le Gouverneur s'assit devant une petite table à côté de la grande, non par grandeur, comme on le pourroit croire, mais par nécessité, & pour la commodité de ses Domestiques, qui lui mettoient tous les morceaux à la bouche, & le faisoient boire, comme un homme qui n'a point de bras. Nous nous trouvâmes huit ou neuf à table. L'Aumônier tenoit le premier lieu. La nappe étoit courte, & assez mal propre. Les serviettes étoient un peu plus petites que des mouchoirs mediocres, frangées naturellement, ou pour parler plus juste, effilées par les bouts. Je croi qu'elles avoient été blanches autrefois. Celle qui se trouva devant moi étant comme les autres, l'Aumônier en fit apporter une blanche, voyant que je prenois mon mouchoir pour mettre devant moi. Nous ne trouvâmes point d'assiettes sous les serviettes, mais seulement la cuëillier & la fourchette; pour de couteau, il n'y en avoit qu'un assez grand, qui étoit à côté de l'Aumônier, dont la fonction est de dire le *Benedicite*, de couper les viandes, & d'en servir à toute la compagnie.

On sçait assez comment sont faites les cuëilliers & les fourchettes à l'Espagnole, sans que je me donne la peine de les décrire ici. On sçaura seulement que ceux qui comme moi, ne sont pas accoutumés à ces sortes d'instrumens, ont autant de peine à s'en servir, que des

M m 3

pc-

1701. petits bâtons des Chinois.

L'Aumônier avoit à son côté gauche une grande pile d'assiettes d'argent, assez larges, peu creusées, & presque aussi noires que si on les eût retirées à l'instant du fond de la mer, après y avoir demeuré un couple de siècles.

*Ordre
des ser-
vices.*

On servit d'abord le fruit en cinq plats. Celui du milieu étoit de confitures sèches, très-belles, & entr'autres de certaines oranges entières, remplies d'une marmelade excellente, de couleur brune, composée de plusieurs fruits, avec le musc & l'ambre. Les autres plats étoient remplis de bananes, de figues, d'abricots, & autres fruits du pays, avec des oranges douces, dont ils font grand cas, au lieu que nous n'estimons dans nos Isles, que celles de la Chine. L'Aumônier mit de ces fruits sur deux assiettes qu'on porta au Gouverneur. Il m'en presenta de même façon, & ensuite à toute la compagnie. On leva ces plats, & on mit à leurs places un grand plat de saucisses, & d'andouillettes de Cochon. Cela me surprit un peu, car c'étoit le Samedi Saint. L'Aumônier qui s'en aperçût me dit, qu'on faisoit en mer comme on pouvoit, & que d'ailleurs, ils avoient la Bulle de la Croisade, qui leur donnoit ce privilege, dont je devois jouir me trouvant avec eux. Je suis naturellement fort accommodant, ainsi je mangeai de grand appetit ce qu'il m'avoit présenté, & ce qu'il continua de faire de tous les plats qui vinrent sur la table les uns après les autres; car excepté le fruit, on ne servit jamais deux plats à la fois. Ce plat fut relevé par un autre où il y avoit trois grosses volailles bouillies. On servit ensuite un ragoût de Cochon avec force safran, puis un plat de Cochon rôti, ensuite un autre de Ramiers & de Poulets rôtis, & enfin un grand plat de Patates bouillies, qui

étoient ensevelies dans un bouillon épais, 1701 qui auroit pû passer pour une purée. Après tout cela, on apporta le chocolat. Je trouvai d'abord un peu étrange, que presque tous ceux qui étoient à table mangerent plutôt de la cassave que du biscuit, quoiqu'il fût fort blanc, fort léger, & fort bien-fait; mais je le fus encore davantage de ne les point voir boire. J'attendois toujours que quelqu'un commençât; à la fin je m'impatentai, & j'en demandai: car j'avois mangé des saucisses qui m'avoient excité une soif terrible. Un Domestique m'apporta aussitôt un vase d'une espèce de terre sigillée qui pouvoit tenir une chopine mesure de Paris, mais ce n'étoit que de l'eau. Je dis à l'Aumônier qu'on ne donnoit de l'eau dans mon pays qu'aux malades & aux poules, & que j'étois homme, & en très-bonne santé. Il parla, & on m'apporta un grand verre de vin sur une soucoupe. Ce fut un autre embarras; je n'étois pas accoutumé à boire de l'eau toute pure, ni du vin sans eau. Il fallut appeler mon Negre, qui rôdoit dans le Vaisseau, pour découvrir quelque chose de notre pillage, il vint, & me servit à ma manière; & ces Messieurs parurent surpris à leur tour; de me voir boire l'eau avec le vin, après m'avoir vu refuser de boire l'eau pure, & le vin pur, leur coutume étant toute contraire. Ils burent très-peu pendant le repas, & quand ils burent, ce ne fut que de l'eau. Quand un avoit bû, son voisin ne faisoit point de difficulté de boire son reste.

Le pauvre M. des Portes n'avoit presque pas le tems de manger; parce qu'il nous servoit d'interprete, excepté quand la conversation étoit entre l'Aumônier, le Pilote, & moi. A la fin du repas on apporta deux soucoupes, avec autant de verres de vin que nous étions de personnes

1701. nes à table; chacun prit le sien, & on
 salua le Gouverneur, qui bût aussi à ma
 santé. Après cela on desservit, & on
 apporta le chocolat. On ne fait pour
 l'ordinaire qu'un repas, la plupart ne
 prennent le soir que des confitures & du
 chocolat. Mais on servit tout le tems
 que nous fûmes arrêtez, un souper fort
 honnête pour M. des Portes & pour
 moi, où l'Aumônier nous tenoit compa-
 gnie avec quelques-uns des Officiers
 plutôt pour causer, & par pure honnê-
 teté que pour manger. Le vin que nous
 bûmes étoit très-bon. Il y en avoit du
 Perou, d'Espagne, & de Canarie. Nous
 fûmes coucher à notre Barque, où j'eus
 assez de peine à dormir, parce qu'il vint
 plusieurs Espagnols, pour traiter en
 cachette les marchandises que nous
 avions.

Le lendemain 27. jour de Pâques,
 nous allâmes à bord de l'Admiral, pour
 entendre la Messe. On nous dit, qu'on
 ne la disoit qu'à terre, où on ne jugea
 pas à propos que nous missions le pied.
 Nous prîmes le chocolat en attendant
 le dîner, qui fut à peu près comme celui
 du jour précédent.

Le Lundy je priai l'Aumônier de me
 prêter sa Chapelle, pour dire la Messe
 à bord de notre Barque, & faire faire
 les Pâques à nos gens. Nous chantâmes
 la Messe, c'est-à-dire, tout ce qu'on
 peut chanter sans livres, comme le
Kyrie, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*,
 l'*Agnus Dei*, & l'*Exaudiat*. Je prêchai:
 & je communiai nos gens, qui s'acquit-
 terent de ce devoir avec beaucoup de
 piété. Plusieurs Espagnols qui étoient à
 bord, & un grand nombre qui étoient
 à l'arrière du Vaisseau Admiral, auquel
 nous étions amarréz, furent fort édifiéz,
 & me dirent, qu'ils ne croyoient pas
 que les François fussent si bons Catho-
 liques, car la plupart nous font l'hon-
 neur de nous croire sans Religion. Cette

marque de Catholicité fit un fort bon
 effet, & comme nous faisons exactement
 nos prières soir & matin à bord de notre
 Barque, avec toute la modestie, & la re-
 verence possible, les Espagnols nous en
 témoignoiént plus d'amitié, & nous
 étions assûrez d'avoir pour spectateurs la
 plupart des Espagnols de l'Armée.

J'ai oublié le nom du Vaisseau qui
 portoit le pavillon de Vice-Admiral. Il
 étoit de quarante Canons, & portoit
 son pavillon carré au mât de misène.
 Le troisième Vaisseau de cette Escadre,
 étoit encore à la Ville de Saint Doin-
 gue. On l'appelloit le Navire de Re-
 gistre, parce que c'étoit lui qui étoit
 chargé des marchandises de traite, qu'on
 juge nécessaires dans les lieux où l'Ar-
 madille fait sa tournée. Ce Vaisseau est
 en partie cause que je n'ai point vu la
 Ville de Saint Domingue. D'ailleurs
 nous vendîmes le reste de la Cargaïson,
 qui étoit dans la Barque aux deux Vail-
 seaux, avec lesquels nous étions. Je ne
 pouvois concevoir ce que ces gens-là
 pourroient faire des marchandises qu'ils
 achetoient, sur tout de plusieurs caisses
 de fil, qui étoit presque pourri, qu'ils
 ne laisserent pas de nous payer en bon-
 nes piastres mexicanes toutes neuves, sur
 chacune desquelles on pouvoit rogner
 pour huit & dix sols d'argent. Ils firent
 ce qu'ils purent pour m'obliger à vendre
 mon Negre. Je m'en excusai, parce qu'il
 étoit de notre Habitation, où il avoit
 toute sa famille; ils m'en offrirent trois
 cent piastres, & auroient été plus loin.

Je remarquai en me promenant dans
 le Vaisseau, qu'il y avoit la figure d'un
 Saint attachée au mât de misène, avec
 une lampe d'argent devant lui, plusieurs
 bouquets, petits tableaux, & autres ba-
 bioles, comme les enfans en mettent à
 leurs petites chapelles, sans oublier un
 tronc pour recevoir les aumônes. J'y mis
 une reale, pour ne pas paroître moins
 devot.

1701.
 Sobriété
 des Es-
 pagnols.

1701.

Navire
 de Re-
 gistre.

L'Au-
 teur fait
 faire les
 Pâques
 à son
 Equi-
 page.

1701.

Figure
de
S. Diego
lié au
mât de
miser.

devot que les autres à ce Saint, avant même de pouvoir deviner qui il étoit : car il étoit lié avec une corde de la grosseur du pouce, qui l'environnoit avec le mât, depuis le col jusqu'aux pieds, dont on ne voyoit que le bout. La figure pouvoit avoir trois pieds & demi de hauteur. Je priai l'Aumônier de me dire quel Saint c'étoit, & pourquoi il étoit ainsi lié. Il me dit, que c'étoit Saint Diego ou Didace, qui étoit Cordelier en son vivant, pour qui les Matelots avoient une extrême devotion, mais si

mal réglée, & si extraordinaire, que sans mon prétendu caractère de Commissaire du Saint Office, je n'aurois pû m'empêcher de rire, de ce qu'on me racontoit de ce Saint, & de ses devots. Je ne me suis pas trouvé dans des Vaisseaux Portugais, mais les connoissant encore plus extraordinaires dans leurs devotions que les Espagnols, je n'ai pas de peine à croire du moins en partie, ce qu'on dit du culte qu'ils rendent à Saint Antoine de Padoue. Assez d'autres en ont instruit le public, sans que je le repete ici.

1701.

C H A P I T R E XII.

Maniere de poser les Sentinelles, ce que c'est que le Baratto. Dessain de l'Equipage de la Barque sur le Vaisseau Espagnol. Ils partent & continuent leur Voyage.

LE Sentinelle qui étoit à la porte de la chambre, au lieu d'épée ou autre arme, n'étoit armé que de la fourchette dont on se servoit anciennement, & dont apparemment les Espagnols se servent encore aujourd'hui, pour soutenir le mousquet. Un de mes divertissemens étoit de voir relever, & poser les sentinelles. En voici la maniere. Le Caporal avec la fourchette à la main, suivi du Soldat qui devoit entrer en faction, qui n'avoit ni épée, ni bâton, s'approchoit le chapeau à la main de celui qui étoit en faction, celui-ci le recevoit de la même maniere, on se complimentoit de part & d'autre, après quoi celui qui quittoit le poste, après avoir instruit celui qui y devoit entrer de la consigne, baisoit la fourchette en la lui présentant; celui-ci la recevoit avec la même ceremonie, & ils terminoient leurs civilités par une paire de reverences qu'ils se faisoient en se quittant.

Senti-
nel-
les Es-
pagnoles

L'express qu'on avoit dépêché au Pre-

sident de Saint Domingue revint le Mardy au soir. On assembla aussi-tôt le Conseil, & on le renvoya avec de nouvelles lettres, sans qu'on nous dît rien de ce qui se passoit. Nous remarquâmes pourtant qu'on étoit plus réservé avec nous qu'à l'ordinaire, & même le Mercredi matin on nous fit attendre assez longtems à la porte de la chambre avant de nous laisser entrer, ce qu'on n'avoit point encore fait. Je demandai à l'Aumônier s'il y avoit quelque chose de nouveau, il me répondit assez froidement qu'il ne se mêloit point de ces sortes d'affaires.

Je retournai à la Barque après que nous eûmes diné, sous prétexte que j'avois mal à la tête, M. des Portes y vint aussi. Nous nous enfermâmes dans la chambre avec le Maître, pour consulter ensemble, sur ce que nous avions remarqué, & sur ces allées & venues à la Ville de Saint Domingue; qui est éloignée de dix-huit lieues du lieu où nous étions. Il fut résolu de faire un present au Gouverneur, qui paroissoit être dans nos intérêts

afin

*Resolu-
tion de
l'équipa-
ge pour
se sauver*
 1701.
 afin de l'y affermir. Il se trouva par bonheur dans la Barque une selle de velours rouge, en broderie d'or & d'argent, avec la housse, les fourreaux, & les chaperons des pistolets de même parure. On l'avoit portée, pour la vendre à la Jamaïque, & on n'avoit pu. On résolut donc de la lui présenter. Après quoi nous conclumes, que si l'ordre venoit de confisquer notre Barque, nous demanderions permission d'envoyer un autre expres au Président, & pendant ce tems-là, nous ferions notre possible pour nous échaper, quand même nous devrions pour cela mettre le feu au Vaisseau, afin d'avoir le tems de couper notre cable, & de nous mettre à la voile, pendant que nos nouveaux freres les Espagnols seroient occupez à l'éteindre ou à se sauver. Nous concertâmes les moyens que nous emploirions pour réussir dans ce dessein, & nous chargeâmes le Maître de pressentir l'équipage sur ce que nous avions résolu, & sur tout, de ne confier son secret qu'à ceux dont il étoit bien assuré, & encore non comme d'une chose arrêtée & conclûe, mais comme d'une pensée qui lui seroit venue en l'esprit en songeant aux moyens de nous sauver, si on nous vouloit confisquer.

Je me chargeai de douze pieces de platilles pour donner à l'Aumônier, afin de lui ouvrir la bouche. Nous retournâmes au Vaisseau sur le soir. J'affectai plus de gayeté qu'à l'ordinaire, & étant allé trouver l'Aumônier dans sa petite chambre, je lui donnai le présent qu'on lui avoit destiné. M. des Portes en fit autant au Pilote Major. Ces deux présents firent leur effet. L'Aumônier me dit, qu'il y avoit de la contestation entre le Président & le Gouverneur sur notre sujet. Que le premier jugeoit que nous étions de bonne prise, & que le Gouverneur n'en vouloit pas demeurer

Tom. II.

d'accord; & qu'en cas que le Président s'obstinât, il avoit résolu de nous conduire à la Veracruz, & de faire décider la question par le Vice-Roi du Mexique, de qui la Flotte dépendoit. Le Pilote Major dit la même chose à M. des Portes, & lui recommanda le secret, comme l'Aumônier me l'avoit recommandé.

J'en aurois pas été trop fâché de faire le voyage de Mexique. J'étois déjà pressé accoutumé à leurs manieres; & si nous en eussions été réduits à ce point-là, il est sûr que leur Vaisseau n'auroit point eu de mal, du moins si j'en avois été le maître. L'Aumônier se chargea de faire agréer le présent que nous avions destiné pour le Gouverneur, qui ne manqua pas de faire son effet, comme la suite nous le fit connoître.

A notre retour dans notre Barque, nous trouvâmes nos gens les mieux intentionnez du monde. On avoit déjà travaillé aux chemises souffrées, & on avoit chargé sept ou huit grenades qu'on avoit trouvées dans la Barque, pour les envelopper dans les chemises, afin d'écarter ceux qui voudroient apporter du remède au feu. Nous avions encore neuf fusils, & quelques pistolets, on mit tout en ordre.

Mais nos gens proposerent une chose, à laquelle nous ne voulûmes point du tout consentir, qui fut d'enlever la Barque du Gouverneur de Port-Ric. Ils disoient pour raison, que la nôtre demeurant amarrée au Vaisseau; on ne se douteroit point que nous fussions cause de l'incendie, que l'autre Vaisseau voyant fuir la Barque de Port-Ric ne la poursuivroit pas, au lieu qu'il ne manqueroit pas de poursuivre la nôtre. Je répondis à cela, que l'enlèvement de cette Barque nous découvroit infailliblement, qu'il y avoit du monde dessus,
 N n
 qui

*Dessein
de l'é-
quipage
sur la
Barque
de Port-
Ric.*

1701. qui se mettroit en défense, & que n'é-
tant point en Guerre avec eux, nous
n'avions aucun droit de les piller. Je
leur representai beaucoup de conséquen-
ces fâcheuses de leur action, supposé
qu'elle leur réussît, mais comme je les
vis entêté de leur dessein, je fis signe à
M. des Portes de finir la conversation.
Cependant, afin que le secret fût mieux
gardé, il fut résolu, que personne n'en-
treroit plus dans le Navire Espagnol,
que M. des Portes & moi, & qu'on ne
traiteroit plus avec ceux qui viendroient
pour acheter quelque chose, de peur
qu'ils ne s'appergussent des préparatifs
qu'on faisoit.

Nous continuâmes d'aller manger à
bord de l'Admiral, & nous remarquâ-
mes qu'on nous y recevoit encore mieux
qu'au commencement depuis les pre-
sens.

L'Aumônier & les autres Officiers
& Passagers jouïoient beaucoup à un cer-
tain jeu qu'ils appelloient, si je ne me
trompe, *para & pinto*, c'est-à-dire,
pair & non. Il se jouie avec deux dez
seulement. La première fois que je les
vis jouer, je m'approchai de la table,
pour passer quelques momens à les re-
garder. Je fus surpris qu'un des Joueurs
me presenta trois piastres. Je le remer-
ciai, & je ne voulois pas les prendre.
Mais l'Aumônier & les autres me dirent
de les recevoir, qu'autrement je ferois
affront au Joueur qui me les donnoit,
& qu'en pareille occasion le Roi d'Es-
pagne même ne les refuseroit pas. Je les
pris donc, & je le remerciai; un mo-
ment après, il m'en presenta deux au-
tres, & un peu après, il m'en donna
encore trois: de sorte qu'il sembloit ou
qu'il vouloit me renvoyer, ou partager
son gain avec moi. Cela me fit de la pei-
ne. Je me levai pour me retirer, il m'ar-
rêta civilement, & me fit dire, que je

Baratto,
ce que
c'est.

lui portois bonheur, & qu'il me prioit 1702.
de rester. Je le fis, effectivement il
gagna beaucoup, & me donnoit toujours
quelque chose de tems en tems, & à la
fin du jeu, il me donna une grande
poignée de reales. J'avois honte de les
prendre, je lui fis dire, que le jeu étant
fini, il n'avoit plus besoin de mon pré-
tendu secours; mais il me pria avec tant
d'honnêteté de les recevoir, que je fus
obligé de les mettre avec le reste. Quand
je comptai ce que j'avois eu, je trouvai
près de dix-huit écus de Baratto. C'est
ainsi qu'ils appellent le présent qu'ils font
à ceux qui les regardent jouer, quand
ils s'imaginent qu'on leur porte honneur.
J'ai scû depuis que cela se pratique par
toute l'Espagne, & que les spectateurs
n'ont pas honte de demander le Baratto
à ceux qui gagnent, quand ils se trou-
vent auprès d'eux.

Comme ces manieres ne sont pas usitées
chez nous, je me retirois dès que je vois
qu'ils vouloient jouer; mais ils m'appel-
loient, & me prioient de demeurer auprès
d'eux, s'imaginant, ou feignant de croi-
re, que ma presence aidait, & portoit
bonheur à celui que je voulois favoriser.
Je ne laissai pas de ramasser près de qua-
tre-vingt piastres de ces Baratto: car ils
jouïoient fort gros jeu. Ils ne comptoient
point les reales en les mettant au jeu,
mais chaque Joueur en mettoit une poi-
gnée à peu près comme celle de celui
contre lequel il jouoit. Je croi qu'il y
avoit un peu de vanité dans leur fait, &
qu'ils étoient bien aises que je portasse
des nouvelles de leur generosité dans nos
Isles. Je l'écris donc ici, pour satisfaire
aux desirs des donateurs, & aux obliga-
tions de ma conscience; & je conseille à
tous les Espagnols qui joueront, de payer
le Baratto aussi-bien qu'ils me l'ont payé,
sur tout à ceux qui sont aussi exacts que
moi à en informer la posterité.

Le

1701.

La Bar-
que de
l'Auteur
est rela-
chée.

Le second Courier qu'on avoit envoyé à la Ville de S. Domingue arriva le Vendredi après midi. Le Gouverneur nous fit appeler après qu'il eût lu ses Lettres, & conféré avec ses Officiers. Il nous dit, que la circonstance de l'avenement de Philippes V. à la Couronne d'Espagne nous étoit favorable, que c'étoit sur cela qu'il avoit beaucoup insisté auprès du Président, pour empêcher la confiscation de notre Barque, qui l'étoit de droit, puisque nous avions été trouvez hors de route, & sur leurs côtes chargez de marchandises de traite, & d'autres choses encore, dans le détail desquelles l'affection qu'il avoit pour les François l'avoit empêché d'entrer, & qu'ainsi nous étions libres de partir quand il nous plairoit.

Il nous avertit de ne point toucher à la Ville de S. Domingue, & de faire route au large, de peur d'être rencontrés par le Navire de Registre, qui étoit prêt de partir de la Ville, qui étant un Marchand comme nous, auroit plus d'envie de pour suivre notre confiscation, s'il nous trouvoit sur sa route; que son sentiment étoit, que nous partissions au plutôt, de crainte qu'il ne survînt quelque nouvel embarras. Il nous dit encore, qu'il avoit fermé les yeux sur le Commerce que nous avions fait depuis que nous étions arrêtés; que le Président l'avoit sçu, & lui en avoit fait des reproches; & qu'ainsi si nous avions quelque traite à faire, que nous la fissions quand nous serions à la voile & hors de vûe.

On peut croire que nous ne manquâmes pas de le bien remercier, & assurément il le meritoit. Nous lui promîmes d'informer la Cour de ses bontez, afin qu'elle lui en marquât sa gratitude dans les occasions.

Nous lui demandâmes permission de

faire de l'eau, & du bois. Il nous dit, qu'il ne pouvoit pas nous permettre de mettre pied à terre; mais que le lendemain au point du jour, il enverroit une Chaloupe prendre nos futailles, & nous les faire remplir.

A notre retour à notre Barque, nous dîmes à nos gens ce qui se passoit, & que nos préparatifs étoient désormais inutiles; mais ils étoient si entêtés de leur dessein, que nous eûmes toutes les peines du monde à les empêcher de l'aller exécuter sur l'heure. Je leur dis pour les calmer un peu, qu'il n'étoit pas tems de rien faire, puisque nous n'avions point de prétexte pour nous approcher du Vaisseau à l'heure qu'il étoit, que nous avions le reste de la nuit, & tout le jour suivant à bien prendre nos mesures, & que dans une affaire de cette conséquence, on ne pouvoit trop y penser.

Nous nous retirâmes ensuite M. des Portes & moi, & nous convînmes des mesures que nous prendrions pour partir le lendemain en plein jour, & faire échouer le dessein de nos gens.

La Chaloupe de l'Admiral ne manqua pas de venir prendre nos futailles au point du jour. Elle nous les rapporta sur les dix heures, avec plus de bois que nous n'avions de viande à cuire. Nous fûmes dîner à bord, & prendre congé du Gouverneur & de ses Officiers, il nous envoya environ deux cent livres de viande. Il me fit présent d'un barril de biscuit blanc, de deux jarres de vin d'Espagne, de six coqs d'Inde, d'environ vingt-cinq livres de chocolat, & d'autant de sucre, avec une cuëillier, une fourchette, & un gobeler d'argent, & vingt piaftres, pour lui dire autant de Messes. L'Aumônier me donna quatre paquets de Vanille, & douze piaftres, pour autant de Messes. J'eus encore vingt piaftres d'autres personnes, pour le même sujet;

N n 2

de

1701.

Présent
du Gouverneur
à l'Auteur.

1701. de sorte que si je n'avois été pillé, j'aurois fait un profit honnête avec ces Messieurs.

Vases de terre figillés.

On me fit encore présent de diverses curiositez, & entr'autres de plusieurs vases de terre très-semblable à la terre figillée. Elle est rouge, legere, & de bonne odeur. Le dehors de ces vases étoit peint de blanc & de noir, qui ne faisoit pas un mauvais effet sur le fond rouge. Au commencement qu'on s'en sert, ils collent un peu la bouche, mais cela passé bientôt. Du reste ils communiquent aux liqueurs qu'on met dedans une odeur aromatique très-agreable.

Les femmes Espagnoles mangent ces vases.

Les femmes Espagnoles de l'Amerique mangent de ces vases, comme les Espagnoles d'Europe mangent de ceux qui sont de veritable terre figillé du Levant, qui est peut-être la même chose, du moins autant qu'on en peut juger à la vûe, car pour le goût, je n'en puis rien dire. Les femmes prétendent que cela les fait devenir blanches. Je croi plutôt que cela les rend pâles, & leur cause beaucoup d'obstructions; mais c'est leur affaire.

Gourgoulettes de Mexique.

On me donna aussi des gourgoulettes de Mexique. Ce sont des vases de terre grise, extrêmement legere, & transparente, qui sont doubles, c'est-à-dire, qu'ils sont en partie l'un dans l'autre. Le premier ou Superieur a la forme d'un entonnoir, qui n'est pas percé, dont le bout est enchassé dans le second, ou inferieur, qui a un petit goulot, comme une thetiere, pour rendre la liqueur qu'il a reçûe. C'est dans le superieur qu'on met la liqueur, d'où elle passe en filtrant dans celui de dessous. On attache une corne aux ances de la gourgoulette, pour la suspendre en l'air, & en quelque pais que ce soit, pourvû qu'on l'expose à l'air, & à l'ombre, l'eau y devient d'une fraîcheur admirable. On

a voulu imiter ces vases en Europe, j'en ay vû en quelques endroits de l'Italie, mais on n'a pas pû y réussir jusqu'à present. C'est la terre qui en fait toute la bonté, & ils sont d'une commodité merveilleuse. On n'y met pour l'ordinaire que de l'eau, parce que le vin est trop chargé de corpuscules heterogenes, qui ne passeroient pas au travers des pores, ou qui les rempliroient bien-tôt; au lieu que l'eau étant plus homogene passe plus facilement sans gêter, ni remplir les conduits, & se rafraîchit tellement par le moyen de l'air qui pénètre ces vaisseaux, qu'il semble qu'elle soit à demi à la glace.

Je priai le Gouverneur d'envoyer avec nous un de ses Officiers à nôtre Barque, où sa Chaloupe devoit nous conduire, pour commander de sa part à nos gens de mettre sur le champ à la voile. Je lui dis pour raison, que nôtre Equipage étoit composé de Flibustiers, gens peu soumis, & peu accoutumés à obéir, qui ne voudroient peut-être partir que la nuit, & que cela nous pourroit exposer à trouver le Navire de Registre, & à quelques nouvelles difficultez. Il se contenta de ces raisons, & ordonna à un de ses Officiers de nous conduire à bord, & de dire de sa part au Maître de la Barque de mettre sur le champ à la voile. Le Gouverneur nous conduisit avec beaucoup de civilité jusqu'à l'échelle, & puis il s'alla mettre à sa galerie de poupe, d'où il cria à nos gens, de mettre à la voile, & sur le champ il fit larguer les deux manœuvres, qui nous amarroient à son arcaise. Il fallut obéir, nous mîmes à la voile. Nous fîmes semblant M. des Portes & moi, d'être fâchez de ce qu'on nous obligeoit de partir si vite, & nous dîmes à l'Equipage, que le mal étant sans remede, il se presenteroit peut-être l'occasion de se vanger avant la fin du voyage. Nous saluâmes le Vaisseau

Départ de la Barque.

E.F.

1701. Espagnol de trois coups ; sçavoir ; d'une Boëtte de Pierrier, & de nos deux Canons. Il nous répondit d'un coup de Canon, que nous payâmes de cinq vive le Roi.

Nous trouvâmes la Chaloupe de l'autre Vaisseau un peu au delà de la pointe de l'Est de la Baye d'Ocoa, qu'on nomme le Cap Nizoa. Elle nous y attendoit comme nous en étions convenus avec un Officier de ce Navire, qui devoit prendre le reste de nos marchandises. Nous mîmes en panne, quand nous eûmes doublé la pointe, & nous fîmes nôtre negoce.

Nos gens acheverent de se dépouiller, & vendirent tout le reste de leur linge à ceux de cette Chaloupe ; & assurément ils ne devoient pas y avoir regret. On leur vendit encore quelques armes, de

forte qu'il ne nous resta que trois fusils, & une paire de pistolets. Nous nous séparâmes bons amis, eux emportant bien de vieilles chemises, du fil à coudre demi pourri, des merceries, & des clinqualleries, & ce qui étoit de meilleur des platilles, & nous leurs piastras. Il n'y eût pas jusqu'à mon Nègre qui ne voulût commercer. Je lui avois acheté un bonnet de velours bleu, avec un petit galon d'argent, à l'Inventaire de ce Controlleur Ambulant de l'Isle à Vache. Il prit la liberté de le vendre avec ses deux calçons, trois des miens, & autant de mes mouchoirs. Je croi qu'il eut dix ou douze piastras de ce commerce. Il me les apporta, en me disant pour excuse, qu'il n'avoit pû voir les autres gagner l'argent des Espagnols sans prendre part au gain.

C H A P I T R E X I I I.

Tempête. Vue de la Cateline. De Port-Ric. Descente au Coffre à mort, & à l'Isle à Crabes. Pommes de Raquettes, & leur effet.

Nous quittâmes ces Messieurs sur les sept heures du soir, le Samedi 2 Avril. Nous portâmes au large pour nous éloigner de la route du Navire de Registre. Cette malheureuse aventure m'empêcha de voir la Ville de S. Domingue, où je me serois peut-être arrêté. Car je sçûs quelque tems après, que le President avoit envoyé à la Caye S. Louis, pour demander un Ingenieur, afin de conduire les travaux qu'il vouloit faire faire. Il est certain, que si on m'en eût fait la proposition, je ne me serois pas fait tenir à quatre pour demeurer avec eux, afin d'avoir ensuite l'occasion de voir la Nouvelle Espagne.

Le Dimanche 3 Avril un peu avant le jour, nous fûmes pris d'un coup de vent de Nord-Est, le plus rude que j'aye ja-

mais essuïé, nous fûmes contraints d'amener tout plat, & de pouser à mâts & à cordes, & cependant nous ne laissions pas de faire un très-grand chemin. Nous vîmes les montagnes de Ste. Marthe, sur les trois heures après midi. Le vent se mit à l'Est sur les neuf heures du soir, qui nous fit porter au Nord, il changea sur le matin, & vint à l'Ouest avec une extrême violence. Nous portâmes alors au Nord-Est, il continua ainsi tout le Mardy jusqu'au soir, qu'il tomba tout d'un coup, laissant la mer si agitée, avec des lames si épouvantables, que pas un de nos gens ne pouvoit se tenir de bout sur le Pont. La pluie vint sur le minuit, qui apaisa la mer, & le jour nous fit découvrir le Cap Mongon. Nous en étions par le travers environ six lieues au large. Il ne fallut pas nous prier pour

N n 3

nous

Vue du

Cap

Mongon.

1701

Tempête.

1701. nous faire reporter au large, ce que nous fîmes jusqu'au Jeudy à midi, que nous portâmes au Nord-Est. Nous découvrîmes certaines montagnes qui sont à l'Est de la Ville de S. Domingue le Vendredy au soir. Le Samedi nous nous trouvâmes à deux lieues de terre, sous le vent de la Cateline, ou Isle Ste. Catherine, qui est une Isle longue & basse, assez près de la Côte de S. Domingue. Nos gens voulurent mettre à terre pour prendre de l'eau, parce que nous en avions perdu quatre Barriques dans le roulis que nous avions soufferts, & qu'il n'en restoit plus qu'une qui étoit entamée. On mit le canot à la mer avec deux futailles. J'y descendis pour me promener un peu, mais j'eus bien-tôt achevé ma promenade. A peine arrivâmes nous à terre, que nous fûmes assaillis de la plus épaisse nuée de moustiques qu'on puisse s'imaginer. J'ay dit que l'Isle à Vache étoit le país de ces insectes, je m'en dedis. L'Isle à Vache est un país qui n'en a point en comparaison de l'endroit où nous étions descendus. Je croi que tous les grains de sable, & tous les atomes de l'air, étoient changé en bigaillies, qui défendirent si bien l'entrée de leur país, que je fus obligé de me rembarquer au plus vite. Nos gens emplirent leurs futailles, mais ils perdirent l'envie d'aller chercher à tuer quelque Bœuf, ou quelque Cochon, & s'en revinrent à bord. Nous fîmes servir nos voiles, & portâmes sur la Savone ou Saone, distante de la Grande Terre d'environ deux lieues, & à trois lieues ou environ à l'Est de la Cateline. Nous la rangeâmes le Dimanche matin, la laissant à bas bord à demie lieue de nous. Elle est inhabitée à présent, quoiqu'elle ait été très-peuplée autrefois, tant des naturels du país, que des premiers Espagnols, qui découvrirent le país. Elle me parut belle, assez unie, & bien four-

Isle Catherine.

Prodigieuse quantité de moustiques.

Isle Savone ou Saone.

nie d'arbres. Quelques-uns de nos gens qui y avoient été, me dirent qu'elle n'étoit pas bien pourvûe d'eau douce. Il y a presque toujours des Pêcheurs Espagnols, & souvent des Flibustiers, & des Forbans, qui s'y arrêtent dans le tems de la ponte des Tortuës, pour en tourner, & avertuiller leurs Bâtimens. Elle est plus longue que large, elle me parut à la vûe de sept à huit lieues de longueur.

Le Lundy 11 Avril, nous vîmes la Monie, la Monique & Zachée d'assez près, & le Mardy matin, nous nous trouvâmes avoir dépassé la pointe de l'Ouest de Port-Ric appelé le Cap Rosso ou le Cap Rouge. Le Mercredi nous mouillâmes au Coffre à mort. Les Espagnols l'appellent *Bomba d'infierno*. C'est un Islet, éloigné de Port-Ric d'environ deux lieues, à peu près au milieu de la longueur de cette Isle. Car n'en déplaît à quelques-uns de nos Géographes, l'Isle de S. Jean de Port-Ric est un quarré long de quarante-cinq lieues ou environ, sur seize à dix-huit lieues de large. L'Isle se nomme S. Jean. Son Port qui est un des plus beaux qu'on puisse voir, naturel, sûr, & capable de recevoir les plus grandes Flottes, est à la bande du Nord. C'est sa beauté, qui le fait nommer le Port riche, & non les mines ou autres richesses qu'on y a trouvées, & le nom du Port a fait enfin la dénomination de toute l'Isle, comme le nom de la Ville Capitale d'*Hispaniola*, appelée *San Domingo* ou S. Dominique, est devenu le nom de toute cette grande Isle.

Le Coffre à mort à cinq quarts de lieues ou environ de longueur, & mille ou douze cent pas dans la plus grande largeur. On prétend que quand on le regarde d'un certain point de vûe, il a la figure d'un mort étendu sur une table. Je n'ai pas vû ce point, pour assurer que cela

1701.

Cap Rosso.

Bomba d'infierno ou Coffre à mort.

3701. cela est, ou que cela n'est pas. Il m'a paru plutôt comme deux grosses boules écrasées, séparées l'une de l'autre par un valon assez grand. Les bords de cet Îlet du côté de Port-Ric sont plats & sablonneux, ceux du côté du Sud sont hauts & pierreux. Il n'y a point d'eau douce, ni d'arbres de quelque espèce que se puisse être, que pour brûler. Je croi pourtant qu'en creusant dans le sable un peu au-delà de l'endroit où les plus grosses lames & marées peuvent monter, on y trouveroit de l'eau douce: car on en trouve de cette façon dans tous les Bayes sablonneux. Il faut seulement observer de ne pas creuser bien avant, & se contenter d'un trou de médiocre grandeur, parce que dès qu'on veut le faire plus profond, on sent aussitôt la salure de l'eau, parce que l'eau douce qu'on trouve ainsi à la superficie est celle de la pluie, qui a filtré au travers du sable, & que sa légèreté a conservée au-dessus de celle de la mer, qu'on ne manque jamais de trouver dès qu'on est arrivé au-dessous du niveau de celle du bord de la mer. C'est un très-bon endroit pour la pêche, & pour la Tortue, qui vient pondre dans la grande Ance de sable. Aussi ce lieu est fort fréquenté par les Corsaires, par les Forbans, & par les Habitans de Port-Ric, qui sont la plupart des Mulâtres.

Nous trouvâmes en mettant pied à terre des marques assurées, qu'il y avoit des Pêcheurs Espagnols dans l'Îlet. Quoique nous n'eussions plus pour toutes armes que trois fusils, deux pistolets, & quelques machettes, c'est ainsi qu'on appelle des sabres courts & assez larges, qui ne coupent que d'un côté. Nos gens se mirent en tête de les trouver, & assurément ils leur auroient fait passer quelque quart d'heure de mauvais tems, s'ils fussent tombez entre leurs mains. Leur

adresse à se cacher les sauva; & je ne voulus pas découvrir leur canot, que le hazard me fit trouver, parce qu'ils l'auroient mis en pieces, s'ils l'avoient vu, comme ils firent leurs filets, & les autres instrumens de leur pêche. Nous emportâmes quatre Tortués en vie, & plus de six cent livres de Tortuë salée, avec beaucoup d'œufs, leurs calebassies, marmittes & barrils à eau; & si j'avois découvert leur canot, il est sûr que ces pauvres Mulâtres qui sont d'ailleurs de franches canailles, cruels, voleurs, & sans raison, auroient souffert beaucoup de miseres, avant de pouvoir regagner Port-Ric. Nous dinâmes à terre à leurs dépens. Nous fîmes cuire deux Tortués en boucan, & d'autres viandes autant que nous crûmes en avoir besoin jusqu'à S. Thomas.

Nous remîmes à la voile sur les cinq heures du soir. Nous eûmes un gros vent de Nord-Est, qui nous dura deux jours, & nous obligea de louvoyer sans cesse.

Le Samedi matin nous mouillâmes à l'Île à Crabes. C'est ainsi que nos Flibustiers appellent l'Île de Boriquen, elle est à six lieues ou environ au vent de Port-Ric. Cette Île est belle, & assez grande. Il y a des montagnes & du plat pays; & par conséquent des sources, & des ruisseaux.

Les Anglois s'y étoient nichez, il y a nombre d'années, & y avoient déjà fait beaucoup d'Habitations. Mais les Espagnols connoissant le préjudice que ce voisinage leur pourroit apporter, firent un armement, les surprirent, taillèrent en pieces tous les hommes, & emmenèrent les femmes, & les enfans, qui furent dispersés dans Port-Ric, & S. Domingue, où ils sont encore aujourd'hui. Cette Île est à présent entièrement déserte. Il y a apparence que les Espagnols l'ont habitée autrefois: car il n'est pas possible

1701. possible que les lizieres d'orangers & de citronniers qu'on trouve par tout, aient été plantées & cultivées par les Anglois, dans le peu de tems qu'ils y ont demeuré.

Nous mouillâmes devant une petite riviere où nos gens emplirent leurs fustailles, pendant que le Maître & deux autres allerent à la chasse. Je pris avec moi mon Negre & le boye ou mousse de la Barque, pour amasser des crabes, & ils furent bien-tôt chargés. C'est avec raison que nos Flibustiers ont appelé cette Isle, l'Isle à Crabes, elle en est toute pleine, & on y en trouve de toutes sortes d'espèces. Selon la bonne coutume des François, nous ne prîmes que des femelles, nous remettant à la providence, pour la conservation de l'espèce.

Nous trouvâmes une marmite de fer pleine d'œufs de Tortue, & tout auprès le canot, la cabane, & tout l'attirail des Pêcheurs qui s'étoient cachez à notre vûe. Cette découverte me fit retourner promptement à bord, je fis tirer une boîte de Pietrier, pour donner avis à nos gens qu'il y avoit du monde dans l'Isle, afin qu'ils ne fussent pas surpris. En effet, ils se rassemblèrent au plutôt. Je revins à terre dès que je les vis sur l'Ance, & je leur dis la raison qui m'avoit obligé de faire tirer. Ils furent aussitôt au canot, & ayant reconnu qu'il étoit Espagnol, ils vouloient le mettre en pieces; je fis tant que je les en empêchai. Ils prirent une Tortue, & tout le poisson sec qui se trouva, & firent cuire la Tortue.

Pommes de raquettes ou poires piquantes. Un de nos gens se mit à cueillir des pommes de raquettes, que les Anglois appellent poires piquantes. Je n'en avois jamais vû de si belles. Il faut être adroit pour les cueillir, & pour les peler, sans se remplir les doigts de leurs épines, qui sont presque imperceptibles. Voici com-

me ils s'y prit. Il coupa un petit bâton, auquel il fit une pointe. Il en perçoit la pomme, & la tenant ainsi enfilée, il la separoit de la tige avec son couteau, & la peloit legerement tout au tour. Il nous en accommoda de cette maniere plus de deux cent, qui nous furent d'un grand secours, pour nous rafraîchir. Car nous étions échauffez à un point, que M. des Portes avoit un commencement de flux de sang; & pour moi, j'avois toutes les levres emportées.

Je croi avoir déjà remarqué, que ce fruit est tout-à-fait rafraîchissant. Il approche plus de la figure d'une figue, que de tout autre fruit. Sa premiere peau est verte, assez épaisse, & toute herissée de petites épines. Il a sous cette peau une autre enveloppe blanche, plus mince, & plus molle, qui renferme une substance d'un rouge très-vif, toute parsemée de petites graines comme les figues. Ce fruit a un goût agréable, sucré, avec une petite pointe d'aigreur, qui réjouit, & qui semble nettoyer l'estomach. Il teint l'urine en couleur de sang, sans cependant causer aucun mal. M. des Portes qui ne sçavoit pas ce secret eût peur dès qu'il s'en appercût, & ne voulut plus en manger. Nous eûmes la charité de lui apprendre la propriété de ces fruits, après que nous les eûmes tous mangés, le Maître & moi. Nos Chasseurs revinrent sans avoir trouvé les Espagnols. Ils apportèrent bon nombre de Ramiers, de Perdrix, & de Peroquets. Nous fîmes tous ensemble un repas magnifique de poisson, & de gibier, avec un dessert de pommes de Raquettes & d'Acajou, de bananes fraîches, d'oranges & de citrons, & après avoir fait une bonne provision de tous ces fruits, nous mîmes à la voile pour S. Thomas, où nous avions besoin de toucher pour quelques affaires.

1701.

Maniere de les cueillir, & de les peler.

Propriété de ce fruit.

C H A P I T R E X I V.

Description de l'Isle de Saint Thomas, son Commerce. Indiennes à bon marché. Quantité de poisson dans les Vierges. Serpent marin.

1701.

Caravelle de S. Thomas.

LE Lundy 18. Avril à la pointe du jour, nous apperçûmes la Caravelle de Saint Thomas. C'est un Rocher assez élevé avec deux pointes, qui sont toutes blanches des ordures que les oiseaux font dessus. Ce qui le fait paroître de loin, comme une Corvette ou un Brigantin. C'est ce qui lui a fait donner le nom de Caravelle, qui est un petit Bâtiment Espagnol. Ce Rocher est environ à trois lieues au Sud-Ouest de Saint Thomas.

S. Thomas sa différence d'avec S. Thomé.

Il ne faut pas confondre Saint Thomas avec Saint Thomé. Cette dernière Ile est sur la côté d'Afrique, directement sous la ligne; & Saint Thomas de l'Amérique est par les 18. degrez de latitude Nord.

Cette petite Ile est la dernière du côté de l'Ouest, de toutes celles qui composent cet amas d'Iles ou d'Islets, qu'on appelle les Vierges. Le Port qui est naturel est fort joli, & fort commode, c'est un enfoncement ovale, formé par les cuisses de deux mornes assez hauts du côté de la terre, ou du centre de l'Ile, qui s'abaissent insensiblement, & qui forment en finissant deux mottes rondes & plates, qui semblent faites exprès pour placer deux Batteries, pour défendre l'entrée du Port. Le mouillage est excellent pour toutes sortes de Bâtimens qui y sont en sûreté autant qu'on le peut souhaiter.

Quoique cette Ile soit fort petite, n'ayant qu'environ six lieues de tour, elle ne laisse pas d'avoir deux Maîtres. Sçavoir, le Roi de Dannemarc, & l'Electeur de Brandebourg, aujourd'hui Roi de Prusse. Il est vrai, que les Brandebour-

Tom II.

geois n'y sont que comme, sous la protection des Danois, & pour parler plus juste, ce sont les Hollandois qui y font tout le commerce, sous le nom des Danois.

1701.

Il y a une espece de Fort presque au milieu du fond du Port, qui n'est qu'un petit quarré, avec de très-petits Bastions sans fossé ni ouvrages extérieurs. Toute sa défense consiste en un plan de raquettes, qui regnent tout au tour, & qui occupent le terrain que devoit occuper le fossé & le chemin couvert. Ce terrain peut avoir six à sept toises de large. Les raquettes y sont très-bien entretenues, si pressées, si serrées à leur sommet, & si unies, qu'il semble qu'on les raille tous les jours. Elles ont pour le moins sept pieds de haut. Les Bâtimens qui sont dans le Fort sont adossés contre le mur, pour laisser une cour quarrée au milieu.

Fort de S. Thomas.

Le Bourg commence à cinquante ou soixante pas à l'Ouest du Fort. Il fait la même figure que l'Ance, & n'est composée que d'une longue vûë, qui se termine au Comptoir de la Compagnie de Dannemarc.

Bourg de S. Thomas.

Ce Comptoir est grand & vaste, bien bâti. Il y a beaucoup de Logemens, & des Magasins commodes pour les marchandises, & pour mettre les Negres qu'elle reçoit, & qu'elle trafique avec les Espagnols.

A la droite du Comptoir, il y a deux petites vûës, qui sont remplies de François refugiez d'Europe & des Isles. On les appelle le Quartier de Brandebourg. Ce qu'il y a de singulier dans cette Ile, c'est d'y voir trois ou quatre Religions sans que pas une ait de Temple, à peu près comme à la Barbade, où malgré les

Quartier de Brandebourg.

O o

gran-

Deux Rois à S. Thomas.

1701. grandes richesses des Habitans, ils n'ont pû venir à bout d'en faire un, parce qu'ils n'ont pû encore convenir à quelle Religion il seroit affecté, & que l'entreprise auroit surpassé infiniment leurs forces, & s'il avoit fallu bâtir autant de Temples qu'il se trouvoit parmi eux de Religions ou de Sectes différentes. Cependant généralement parlant, il n'y a que deux Religions dominantes à Saint Thomas, & il me semble que cela est assez honnête pour un aussi petit lieu, c'est-à-dire, la Lutherienne & la Calviniste. Celle-ci avoit ordinairement deux Ministres, un François, & un Hollandois. La première n'en avoit qu'un, qui parloit Flamand & Allemand. Je ne sçai pas s'il étoit de la Confession d'Ausbourg, ou de quelque autre Reforme.

Chirurgien François Catholique

Un Chirurgien François, qui étoit le seul Catholique Romain blanc qui fût dans l'Isle, vint au-devant de moi dès que je mis pied à terre, & me dit, qu'étant de même païs, & de même Religion que moi, il esperoit que je préférerois sa maison à toute autre. Je crus d'abord qu'il tenoit cabaret, & je ne fis point de difficulté, ni de cérémonie d'accepter son offre. Mais quand je vis que c'étoit un Officier d'Esculape, je lui demandai excuse de ma méprise, & je voulus faire porter mes hardes ailleurs. Il ne le voulut jamais permettre, & il engagea même M. des Portes à demeurer avec moi. Il envoya chercher une blanchisseuse, à qui je donnai tout mon linge, qui consistoit en deux chemises, deux calçons, trois mouchoirs, un bonnet de nuit, & une paire de bas de coton. Les Espagnols m'avoient débarassé du surplus, & mon Negre s'étoit donné la liberté de vendre une partie de ce que nous avions retrouvé. Ce même Chirurgien me fit la barbe & les che-

veux, & eut l'honnêteté de me presser du lingue, sans quoi j'aurois été obligé de faire faire deux lessives. M. des Portes étoit à peu près dans le même cas.

Lorsque nous fûmes en état, nous allâmes saluer le Gouverneur. Le Maître de la Barque lui avoit déjà porté nôtre Passe-port, & il sçavoit, qui nous étions avant que nous nous présentassions au Fort. Il nous reçût avec beaucoup d'honnêteté, & nous arrêta à dîner. Il étoit Danois: il avoit voyagé en France, en Espagne, & en Italie. Il parloit François assez correctement. La conversation roula sur l'avènement du Duc d'Anjou à la Couronne d'Espagne. Il nous en parla en homme de bon sens, & nous dit, qu'il comptoit la Paix finie, & une longue Guerre commencée.

Honnêteté du Gouverneur de S. Thomas.

Entre autres Domestiques qui le servoient, il avoit deux jeunes Negres de douze à quatorze ans, les mieux faits, & les plus beaux enfans qu'on pût voir. Comme il vit que je les regardois attentivement, il me demanda si ces Negres me plaisoient. Je lui dis, que s'ils étoient en d'autres mains, & qu'ils fussent à vendre, j'en donnerois volontiers cinquante pistoles de chacun. Il me répondit, qu'ils n'étoient point à vendre, mais qu'ils étoient à mon service, & non-seulement, il me pressa de les accepter, mais il me les envoya à mon logis. Je les lui ramenai, & je ne voulus pas les prendre, à moins qu'il n'en reçût le prix. Nous en demeurâmes de part & d'autre sur la civilité. Quoique je n'eusse pas d'argent avec moi pour cette emplette, j'étois bien sûr de n'en pas manquer. Il y en avoit dans nôtre Barque, & d'ailleurs j'en aurois trouvé chez les Marchands de nôtre connoissance.

Après dîné j'allai voir M. Vambel Directeur de la Compagnie Danoise. Il me reçût avec toutes sortes d'honnê-

M. Vambel Directeur de la Compagnie de Danemarck.

tez. Il me dit, qu'il étoit bien fâché que l'évacuation de l'Isle de Sainte Croix lui eût fait perdre l'occasion de voir souvent nos Peres, & de leur rendre service comme il faisoit, quand cette Isle étoit habitée. Que depuis ce tems-là, il n'en avoit vu aucun, & qu'il croyoit que j'en userois avec lui comme mes Confreres en avoient usé, & que je prendrois mon logement chez lui. Je le remerciai, & je lui dis l'engagement où j'étois, mais je ne pus m'empêcher de lui promettre de venir manger chez lui. Il tient une espece de table ouverte, pour tous les honnêtes gens qui viennent dans l'Isle, & c'est la Compagnie qui la lui paye. Nous y soupâmes.

M. Vambel étoit marié depuis peu avec une Françoisse de Nîmes en Languedoc, que la difference de Religion, & le chagrin d'avoir quitté son pays, n'empêcha pas de nous faire bien des amitez.

Je remarquai une chose chez M. Vambel, qui me fit un vrai plaisir. Ce fut que quelque tems après le soupé, on sonna une cloche, pour appeller tous les Negres Chrétiens à la priere. Madame Vambel alla voir si personne n'y manquoit. Son mari me dit, qu'il y avoit long-tems que ses Esclaves Chrétiens n'avoient fait leurs devotions. Il me pria de les confesser, & de les instruire, & me dit, que quoiqu'ils ne fussent pas de sa Croiance, il étoit persuadé qu'étant Chrétien, il devoit avoir soin de leur salut, puisqu'il croyoit qu'ils pouvoient se sauver dans leur parti comme lui dans le sien. Je loiai son zele, & l'exhortai à continuer, l'assurant que Dieu recompenseroit cette bonne ceuvre en lui donnant les lumieres dont il avoit besoin, pour assurer son salut. Je fus surpris que toutes les Negresses qui servoient Madame Vambel avoient des

Croix d'or au col. Elles me dirent, que leur Maître & leur Maîtresse avoient grand soin de les instruire, & de les faire confesser quand il passoit quelque Ecclesiastique dans l'Isle.

J'écris ici l'exemple de M. Vambel, pour couvrir de confusion une infinité de Maîtres Chrétiens non-seulement des Isles, mais encore d'Europe, qui n'ont aucun soin du salut de leurs Domestiques, comme s'ils n'y étoient pas obligés, & que les paroles de l'Apôtre ne s'adressassent pas à eux : si quelqu'un n'a pas soin des siens, & particulièrement de ses Domestiques, il a renoncé à la foi, & est pire qu'un infidele.

Il y avoit un Marchand Hollandois établi dans le Bourg nommé Pierre Smith, que j'avois connu à la Martinique. Je le trouvai qui m'attendoit au logis de notre Chirurgien : il venoit m'offrir le sien, & nous pressa fort M. des Portes & moi de l'accepter. Il m'offrit de l'argent, & tout ce qui étoit en son pouvoir. Il envoya chercher des liqueurs chez lui, & du chocolat pour nous regaler. Nous l'allâmes voir le lendemain matin, il nous pria à diner, & comme nous lui dûmes, que nous étions engagés chez M. Vambel. Il nous dit, qu'il prenoit sur lui l'engagement, & que M. & Madame Vambel dineroient avec nous. Nous primes du chocolat, & allâmes nous promener dans le Bourg & au Comptoir. Je fis present à Madame Vambel d'un paquet de Vanille, & de quelques Vases de terre sigillée. J'en donnai autant à Madame Smith. Je remarquai qu'on me regardoit beaucoup quand je passois dans le Bourg, & qu'on se mettoit aux portes, & aux fenêtres pour me voir. Ces Messieurs me dirent, qu'on s'étoit délaçoutumé de voir nos Religieux depuis qu'on avoit quitté Sainte Croix. Cela m'obligea d'envoyer
O o 2 cher

1701

M. Pitré
ou Pierre
Smith
Marchand
Hollandois.

Piété de
M. &
Madame
Vambel.

1701. chercher mon habit noir, & de le prendre, & ensuite de me promener bien plus long-tems que je n'aurois fait, afin de contenter la curiosité de tout le monde.

*Protes-
tans
Fran-
çois re-
fugiez à
Saint
Thomas.*

Je trouvai beaucoup de François, qui avoient demeuré aux Isles du vent, & dans nos Paroisses de la Cabesterre, d'où ils étoient sortis après la revocation de l'Edit de Nantes. Quoiqu'ils fussent assez bien à Saint Thomas, ils regrettoient fort les Isles, parce qu'ils éprouvoient souvent la jalousie des Etrangers, chez lesquels ils s'étoient retirez. La diversité de Religion, ne les empêcha pas de faire paroître que leur cœur étoit toujours François. Ils me firent bien des offres de service, & de tout ce qui étoit chez eux, & même des presens.

*Maisons
du
Bourg.*

Les maisons du Bourg n'étoient ci-devant que de fourches en terre, couvertes de cannes ou de roseaux, & environnées de torchis blanchis avec de la chaux. Les frequents incendies ont obligé à les bâtir de briques, comme la plupart sont aujourd'hui. Elles sont basses; peu ont deux étages. Elles sont très-propres, carrelées de carreaux vernissés, ou de fayence, & blanchies à la Hollandoise. Ils me dirent, qu'ils n'osoient les faire plus hautes, à cause du peu de solidité du terrain, où l'on ne peut creuser trois pieds sans trouver l'eau & le sable mouvant. Je leur dis, que le même inconvenient se trouvoit à la Ville du Fort Royal de la Martinique; & que le remede étoit de ne point creuser, & de poser les premieres assises sur le sable, ou sur l'herbe, en observant soigneusement de faire de bons empartemens bien larges, & bien liez, avec tous les murs, tant de face que de refend, & que l'experience faisoit voir, que cette maniere étoit très-bonne & très-solide.

On fait un commerce très-considerable dans cette petite Isle, & c'est ce qui

y a attiré les Habitans qui la peuplent. 1701. Comme le Roi de Dannemarc est ordinairement neutre, son Port est ouvert à toutes sortes de Nations. Il sert en tems de Paix d'entrepôt pour le Commerce que les François, Anglois, Espagnols, & Hollandois, n'osent faire ouvertement dans leurs Isles. Et en tems de Guerre, il est le refuge des Vaisseaux Marchands poursuivis par les Corsaires. C'est-là qu'ils conduisent leurs prises, & qu'ils les vendent quand ils les font trop bas pour les faire remonter aux Isles du vent; de sorte que les Marchands de cette Isle, profitent du malheur de ceux qui sont pris, & partagent avec les vainqueurs l'avantage de leurs victoires. C'est encore de ce Port, que partent quantité de Barques, pour aller en traite le long de la côte de Terre-Ferme, d'où elles rapportent beaucoup d'argent en especes ou en barres, & des marchandises de prix. Voilà ce qui rend ce petit lieu riche, & toujours plein de toutes sortes de marchandises.

*Avan-
tage des
Habi-
tans de
Saint
Thomas.*

Nous allâmes voir l'après-midi le Ministre Lutherien. Il étoit habile homme, fort honnête, & de bonnes mœurs. Le Ministre François étoit mort depuis peu; nos compatriotes en étoient affligés, & m'en dirent beaucoup de bien. Je leur offris de les prêcher; mais ils me remercièrent, & me dirent que leur Reforme ne s'accommodoit pas assez avec ma Religion, pour écouter ma Prédication. Je ne vis point l'autre Ministre Calviniste, il étoit à la campagne. Je remarquai que ces Peuples avoient plus de respect pour leurs Pasteurs, que les Anglois de Saint Christophle.

*Ministre
Lutherien.*

Le Mercredi 20. Avril M. Vambel me mena voir la Sucrierie, qui étoit à un quart de lieue du Bourg. Il y en avoit encore quelques autres dans l'Isle: ils ne travaillent que le jour, & sont par conséquent

1701. sequent peu de Sucre. Ce que j'en vis étoit beau & bien grené. Je vis assurément plus de la moitié de l'Isle, je ne croi pas qu'elle ait plus de six à sept lieues de tour. Les Plantations, c'est ainsi qu'ils appellent les Habitations, sont petites; mais propres & bien entretenues. Le terrain, quoique léger, est bon, & produit très bien le manioc, le mil, les patates, & toutes sortes de fruits, & d'herbages, les Canes y viennent très-bien. Ils ont peu de Bœufs & de Chevaux, parce qu'ils manquent de terrain pour les entretenir. Cependant ils ne manquent pas de viande; les Espagnols de Port-Ric leur en fournissent en abondance. Ils élèvent des Cabrittes qui sont excellentes, & des volailles de toute sorte en quantité. Avec tout cela, les vivres y sont chers, ce qui vient de la quantité des gens qui y abondent, & de ce que l'argent y est commun.

En retournant au Bourg, nous entrâmes dans une maison, où le Ministre Lutherien faisoit un mariage. Il étoit vêtu d'une grande Robe de satin noir, plissée comme une Robe de Palais, les manches étoient fort larges, & fermées au poigner. Il avoit au tour du col une très-grande, & très-haute fraise, avec un petit chapeau de velours noir, comme une rocque sur la tête. Après qu'il eût reçu le consentement des Epoux, il leur fit un assez long discours, auquel je n'entendois rien, parce qu'il étoit en Flamand, ou en Allemand. Je compris cependant par les passages de l'Ecriture qu'il cita en Latin, qu'il recommandoit à l'Epouse l'obéissance, & le respect à son mari; comme nous ne manquons pas de faire, & comme je pense aussi inutilement les uns que les autres.

Nous apprîmes que la Barque qui nous avoit donné chasse à la Beate, étoit montée par un de nos Capitaines François

appelé Daniël, qui avoit environ quatre-vingt hommes avec lui. Il avoit enlevé depuis trois mois une Barque, qui appartenoit à M. Vambel, dans laquelle il y avoit quatre de ses Negres. On avoit écrit à M. Vambel, que Daniël avoit donné un de ses Negres au Pere Lucien Carme, Curé des Saintes, auprès de la Guadeloupe. Il me pria de l'informer de la vérité de ce fait, & me chargea d'une Procuration, pour réclamer ce Negre, qui étoit d'autant plus reconnoissable, qu'il étoit estampé.

Nous connoissions tous Daniël, & assurément il ne nous eût fait aucun déplaisir, ni pas un de ses gens qui étoient de nos Flibustiers, qui n'avoient pu se résoudre à se remettre au travail, quand le métier de la Course ne fut plus permis après la Paix de Rîswick. Cela est ordinaire dans les Isles, ou pour mieux dire si commun, tant chez nous que chez les autres Nations, qu'il est comme passé en coutume.

Il y avoit environ deux ans, qu'un gros Vaisseau Forban, monté par différentes Nations, & sur tout par des Anglois, s'étoit dégradé vers Saint Thomas, ils avoient échoué leur Bâtiment après s'en être retirés les uns après les autres, parce que personne ne les vouloit recevoir en Corps, à cause des conséquences qui s'en seroient suivies. Car ces gens avoient pillé les Vaisseaux du Grand Mogol, qui portoient à la Mecque; quelques-unes de ses femmes, avec des marchandises, & des richesses très-grandes; & comme ces Vaisseaux avoient été pris, sous pavillon Anglois, ce fut aussi aux Anglois à réparer le dommage.

Or ce Vaisseau Forban s'étoit chargé d'une quantité incroyable d'Indiennes & de Mouffelines des plus riches. Ceux qui trafiquèrent avec eux pendant qu'ils étoient encore dans leur Bâtiment, en

1701. cherchant un asile, les eurent à si bon
Indien-
nes &
Mouffe-
lines à
bon
marché. marché, que l'aune de Mouffeline bro-
dée d'or, ne revenoit pas à vingt sols.
Le reste étoit à proportion. Ils répandirent dans les Isles une grande quantité de pierreries, & de certaines pieces d'or d'Asie, que nous appellions des Sequins, faute de sçavoir leur véritable nom, qui étoit Roupies ou Pagodes. Elles étoient marquées des deux côtes de caractères Arabes, & passoient dans le Commerce pour six francs, les Louis d'or valans alors quatorze livres.

M. Smith & d'autres Marchands avoient des Magasins remplis de ces Indiennes, & de ces Mouffelines, & les donnoient à bien meilleur marché qu'à la Martinique, où ce qui coutoit vingt-cinq écus, se donnoit pour cinq à Saint Thomas. Cela m'obligea d'employer tout l'argent que j'avois, & deux cent écus que j'empruntai à en acheter une bonne quantité tant pour nous, que pour des personnes de nos amis, à qui je sçavois que cela feroit plaisir. J'eus entr'autres choses des courtes-pointes de Masulipatan, de la première beauté, à quinze écus pièce, qui en auroient valu cent en France, la plupart des autres Indiennes que j'achetai étoient des Turbans de trois aunes de long, sur près d'une aune de large. Je les eus à un écu pièce, il en falloit quatre pour faire une grande couverture, & ce qu'on tiroit des côtes afin que le milieu de la couverture fût du même dessin, suffisoit pour augmenter le cinquième Turban, & faire un magnifique tapis de table, ou de toilette.

J'achetai aussi des Epicerics fines, comme muscade, girofle, & canelle, à deux écus la livre. Et j'employai vingt-six écus en Livres brochez, que je chois dans une balle, qui étoit venue d'Hollande, pour le compte d'un Marchand de la Martinique nommé Gacher, qui

n'avoit pas voulu s'en accommoder avec M. Smith. Je pris ces Livres bien moins pour les lire, que pour empêcher qu'ils ne fussent lus, & qu'ils ne fissent impression sur des esprits foibles, & déjà assez gâtés. Je les parcourus pendant le voyage, & les jettai à la mer à mesure que je les lisois, & ils ne méritoient pas autre chose. Car c'étoient des cloaques d'ordures, ou des repetitions de calomnies, & d'impertinences, dont il est surprenant, qu'on permette l'impression dans un pays aussi bien réglé que la Hollande, & qu'il se trouve des Libraires assez perdus de conscience, pour faire les frais de pareilles impressions, & des gens assez ennemis d'eux-mêmes pour acheter ces sortes de Livres, qui ne peuvent que corrompre leurs mœurs, & les porter aux derniers déreglemens.

On a vu par ce que j'ai dit ci-devant en parlant de la Forteresse de S. Thomas, qu'elle n'est capable d'aucune défense, ni pour elle-même, ni pour le pays, ni pour les Vaisseaux qui seroient dans le Port. On a cru remédier, sur tout à ce dernier inconvenient, en faisant une grande Batterie sur le bord de la mer au bas du Fort. Je croi y avoir compté vingt Canons. Le Gouverneur m'en parlant un jour en nous promenant vers cet endroit, je pris la liberté de lui faire remarquer, que son prédécesseur qui avoit fait faire cet Ouvrage, avoit employé inutilement son argent, parce que cette Batterie, quoique bonne pour battre dans l'entrée du Port, étoit inutile pour tout le reste, parce qu'étant toute ouverte par derrière, elle pouvoit être aisément prise par ceux qui l'attaqueroient du côté de terre, après avoir fait leur descente à la petite Ance, qui est derrière le Comptoir des Danois, comme nos Flibustiers avoient fait pendant la Guerre de 1688. En voici l'histoire.

1701

Mau-
vais Li-
vres qui
s'imprim-
ment en
Hollan-
de.Batterie
du Port,
ses dé-
fauts.

1701. re. Deux cent hommes mirent à terre sans bruit la nuit dans cette Ance, y étant venus dans des canots, après avoir laissé leur Bâtiment entre la Caravelle & l'Isle. Ils surprirent le Comptoir, amarrèrent tous ceux qui étoient dedans, pillèrent l'argent, les meubles, & les marchandises qu'ils y trouverent, & se servirent des Negres, pour porter leur butin au bord de la mer. Ce pillage fut très-considérable, & il l'auroit été bien plus, s'ils eussent sçu, que le gros de la Caissé étoit dans un caveau sous la salle, dont l'ouverture couverte adroitement par le plancher, n'étoit sçûe que de peu de personnes de la maison. Ils oublièrent en cette occasion leur pratique ordinaire, qui est de donner la gêne à leurs prisonniers, pour les obliger à déclarer où est le butin. Il est certain, que s'ils l'eussent fait, on leur eût découvert la cache, dans laquelle on pretend qu'il y avoit plus de cinq cent mille livres. Il leur auroit été aisé de prouver que cet argent appartenoit aux Hollandois, par les Livres & les Papiers du Comptoir qu'ils emportèrent, & qui leur servirent à faire déclarer de bonne prise ce qu'ils avoient pillé.

Il est certain qu'on auroit employé plus utilement l'argent que cette Batterie & le Fort ont coûté, à en construire un sur la pointe, qui sépare le grand Port de la petite Ance, qui est derrière le Comptoir, parce qu'étant dans cet endroit, il défendrait ces deux lieux, & il n'auroit pas besoin de grande fortification. Deux Bastions, & une demie Lune suffiroient du côté de la terre, il ne faudroit dans le reste de l'enceinte que des Redans, & des Batteries sans Ouvrages extérieurs, parce que la mer qui laveroit le pied des murailles leur serviroit de fossé, & les brisans qui environnent la pointe lui tiendroient lieu de

palissades. Si on vouloit mettre ce Port dans une entière sûreté, il n'y auroit qu'à faire sur la pointe de l'Est une Batterie fermée en manière de redoute, isolée par un profond fossé, pour être à couvert d'un coup de main, & on donneroit au Port, au Bourg, & au Comptoir, une sûreté parfaite, & toute entière. C'est l'avis que je donnai au Gouverneur, & au Directeur du Comptoir, qui l'approuverent, & m'en témoignèrent bien de la reconnaissance.

Nous fîmes nos adieux le Vendredy au soir. Madame Vambel & Madame Smigh m'envoyèrent environ trente livres de chocolat, qui venoit de Cartagene, ou la vanille, le musc, & l'ambre, n'avoient pas été épargnez. Avant de recevoir celui-là, j'en avois acheté quelques livres, pour faire des presens, qui m'avoit coûté trois écus la livre. On me donna aussi quelques porcelaines du Japon. Elles étoient parfaitement blanches, avec des fleurs de relief de même couleur. Pour connoître si elles sont véritablement du Japon, il faut en rompre un petit morceau pour voir le dedans, parce que le dedans des véritables, est aussi blanc, à peu de choses près, que le dehors.

Le Samedi 23. Avril nous mîmes à la voile sur les six heures du matin. Nous passâmes entre toutes ces petites Isles, qu'on nomme les Vierges, par le Canal du milieu, qu'on appelle la grande Rue des Vierges. C'est assurément une des plus agréables Navigations qu'on puisse faire. Ils semblerent qu'on soit dans une grande prairie cantonnée de quantité de bosquets de part & d'autre de la route. Il est aisé de juger que la terre y est bonne, par la quantité de beaux arbres dont ces Isles sont remplies. Nous en vîmes quelques-uns qui étoient habitez & cultivez, la plus grande partie étoient déserts.

1701.

Porcelaines
du Japon.

Dessin
de l'Auteur
pour
fortifier
S. Thomas.

1701.

La grosse Vierge, ou Paneston.

ferts. La plus grande de toutes ces petites Isles est à la tête, & à l'Est de toutes les autres. On l'appelle la grosse Vierge. Les Anglois qui l'habitent la nomment Paneston. Nous la laissâmes à plus d'une lieue de nous à Stribord: ainsi je n'en puis dire, que ce que j'en ay appris par un de nos Religieux, nommé le Pere Roffei, qui ayant fait naufrage sur les hauts fonds de la Negade, où Isle Noyée, fut pris avec le reste de l'équipage de son Vaisseau, par les gens de Paneston, & y demeura près de deux mois. Il m'a dit, que les Anglois qui y demeurent, vivent très-pauvrement. Ils font un peu de tabac, & d'indigo, du coton & des pois. Leur nourriture ordinaire est du poisson, & des patates. Ils n'ont de l'eau douce, que celle qui tombe du ciel, qu'ils conservent dans des canots, & des futaillies, & quand celle-là est consommée ou corrompue, leur ressource est celle qui se trouve dans des rochers creux, qui se remplissent d'eau de pluie, sur laquelle il se forme une croute verte, de l'épaisseur de deux doigts, que l'on se donne bien garde de rompre entièrement quand on puise de l'eau; on la conserve au contraire avec soin, on n'y fait qu'une ouverture de la grandeur du Vaisseau avec lequel on la puise, parce qu'ils prétendent qu'elle modere l'ardeur du Soleil, en faisant sur l'eau le même effet, qu'un toit fait sur une maison.

Pesche dans la grande Ruë des Vierges.

La pesche est extrêmement abondante dans tous les Canaux qui separent ces Isles. Nous primes à la ligne, & à la traine plus de soixante poissons, dont le moindre avoit plus de deux pieds. Nous eûmes des becunes, & des tazarde de quatre pieds.

1701.

Nous primes un poisson, que nous crûmes d'abord être un congre en le tirant à bord, parce qu'il se debattoit d'une étrange maniere, & qu'il en avoit assez la figure; mais quand il fut sur le Pont, il ne se trouva personne parmi nous qui le connût. Il étoit long d'un peu plus de trois pieds. Sa tête étoit plate comme celle d'un serpent, & cependant longue & effilée. Le corps étoit de la grosseur du bras. La queue étoit large & fourchue. Il avoit un aileron ou empenure sur le dos, qui lui prenoit à la naissance du col, & continuoit en diminuant jusqu'à la naissance de la queue, & deux autres ailerons semblables depuis le col, jusqu'au même endroit de la queue, larges de trois bons doigts dans leur commencement. Ses dents étoient longues & noires; & le défaut de connoissance de son espece, firent que nous l'attachâmes au mât, après l'avoir assommé, pour voir quelle figure il auroit le lendemain. Nous connûmes combien nôtre bonheur avoit été grand, de n'avoir point touché à ce poisson, qui sans doute nous auroit tous empoisonnez. Car nous trouvâmes le matin, qu'il s'étoit entièrement dissous en une eau verdâtre & puante, qui avoit coulé sur le Pont, sans qu'il restât presque autre chose que la peau & l'arrête, quoiqu'il nous eût paru le soir fort ferme, & fort bon. Nous conclûmes, ou que ce poisson étoit empoisonné par accident, ou que de sa nature, ce n'étoit qu'un composé de venin. Je croi que c'étoit quelque espece de vipere marin. J'en ay parlé à plusieurs Pescieurs, & autres gens de mer, sans avoir jamais pu être bien éclairci de ce que je voulois sçavoir touchant ce poisson.

Serpent marin.

De l'Isle appellée la Negade, & du Tresor qu'on dit y être. Dans la Sombre-
re. Description de celle de Saba & S. Eustache.

1701.



Nous fîmes route jusqu'à un quart de lieue près de la Negade, afin de nous élever le plus que nous pourrions, pour gagner plus facilement Saba, où nous devions toucher, pour délivrer des cuirs & autres marchandises, que nous avions chargées à S. Thomas. Je n'ai pû juger de la grandeur de l'Isle Negade ou Noyée qu'à la vûe; elle m'a paru d'environ quatre lieues de long. Elle est extrêmement plate, & basse, excepté vers son milieu, qui paroît un peu plus élevé que les bords, il y a des arbres & des mangles en quantité. Il ne paroît pas que la mer monte assez haut pour la couvrir entierement, même dans les plus grandes marées; quoique la plus grande partie demeure alors sous l'eau. C'est ce qui l'a fait nommer par les Espagnols *Anegada*, ou l'Isle Noyée. Elle est environnée de hauts fonds sur lesquels il s'est perdu bien des Navires, sur tout quand la mer est agitée, & que par consequent le tangage est plus grand.

On prétend qu'un Gallion Espagnol s'y est perdu autrefois, & qu'une grande partie du tresor, c'est-à-dire, de l'or & de l'argent dont il étoit chargé, fut cachée en terre dans cette Isle, où l'on dit qu'il est encore aujourd'hui, parce que ceux qui l'avoient caché étant peris sur mer, ceux qui restèrent, n'avoient pas une connoissance assez distincte du lieu où il avoit été caché, pour le venir chercher, & le trouver. Cet argent caché a fait perdre bien du tems à des Habitans de nos Isles, & à nos Flustiers. J'en ai connu qui ont passé les quatre & cinq mois à fouiller la terre, & à fonder. On dit qu'on a trouvé quelque chose, mais

Tom. II.

qu'on n'a pas encore découvert le grand tresor, soit que sa pesanteur l'ait fait enfoncer dans ces terres ou sables mouvans, soit que le diable, comme disent les bons gens, s'en soit emparé, & qu'il ait la méchanceté de ne le pas laisser trouver à ceux qui le cherchent, qui en feroient un meilleur usage que lui.

Sur le soir nous vîmes l'Isle Sombre ou le Chapeau qui est inhabitée. Les Espagnols lui ont donné ce nom, parce qu'elle est ronde, & plate, avec une montagne toute ronde, & assez haute au milieu, qui la fait ressembler à un Chapeau.

Le vent s'étant jetté au Nord, nous côtoyâmes à quelque distance les Isles appellées l'Anguille & S. Barthelemy. La première est aux Anglois, qui y ont une petite Colonie, qui a souvent été pillée par nos Corsaires, & qui n'a à la fin trouvé sa sûreté que dans la pauvreté, où les fréquentes visites de nos gens l'ont réduite. S. Barthelemy est au François, les restes de la Colonie qu'on en avoit ôtée pour fortifier celle de S. Christophle pendant la Guerre de 1688. commençoient à s'y rétablir.

L'Isle de S. Martin, qui est au Sud-Ouest de celle de S. Barthelemy est partagée entre les François & les Hollandois.

Nos Generaux voulurent lever cette Colonie pendant la Guerre de 1702. de crainte que sa foiblesse, & son éloignement de nos autres Colonies, ne la fit tomber entre les mains des ennemis. Mais les Habitans fatiguez de changer si souvent de domicile, ont mieux aimé courir ce risque, que de quitter leurs maisons. Ils ont fait un concordat avec

P p

les

Isle Sombre.

L'Anguille & S. Barthelemy.

L'Isle de S. Martin.

1701. les Hollandois, & se sont pris reciproquement sous la protection les uns des autres. De sorte que s'il vient un Corsaire François, ou autre, qui veuille trafiquer, il est bien reçu, & fait son commerce avec toute sorte de sûreté; mais s'il veut insulter les Hollandois, les François prennent les armes en leur faveur, & les défendent. Les Hollandois font la même chose pour les François, quand les Bâtimens de leur Nation, ou les Anglois ne veulent pas demeurer dans les bornes du concordat qui est entre les deux Nations. Voilà ce qu'on appelle des gens sages, & il seroit à souhaiter que leur exemple fût suivi dans toutes les autres Isles, & qu'on y vécût en paix, sans prendre part aux différends de l'Europe. Elles deviendroient toutes d'or, & les Princes dont elles dépendent, y trouveroient des ressources abondantes dans leurs besoins; le Commerce ne seroit point interrompu, & on ne verroit point, comme il arrive dans toutes les Guerres, une quantité de familles auparavant à leur aise, dispersées, & reduites à la mendicité, sans aucun avantage, ni pour le Prince en particulier, ni pour la Nation en general, mais seulement pour quelques particuliers qui ont fourni les fonds ou la protection nécessaire pour faire les armemens.

Isle de Saba.

Nous mouillâmes à Saba le Dimanche 27 Avril sur les dix heures du matin. Cette Isle est encore plus petite que S. Thomas, & ne paroît qu'un rocher de quatre ou cinq lieues de tour, escarpé de tous côtez. On n'y peut mettre à terre que sur une petite Ance de sable qui est au Sud, sur laquelle les Habitans tirent leurs canots. Un chemin en zigzag taillé dans le rocher, conduit sur le sommet de l'Isle, où le terrain ne laisse pas d'être uni, bon & fertile. Je croi que les premiers qui y sont abordez, avoient des échelles

pour y monter. C'est une Forteresse naturelle tout-à-fait imprenable, pourvu qu'on ait des vivres. Les Habitans ont fait des amas de pierres en beaucoup d'endroits à côté de ce chemin, soutenus sur des planches posées sur des piquets, ajustez de manieres qu'en tirant une corde, on fait pancher un piquet, & on fait tomber toutes ces pierres dans le chemin, pour écraser sans misericorde une armée entiere, si elle étoit en marche pour monter, où même en quelques endroits de l'Ance, on dit qu'il y a une autre montée du côté de la Cabesterre ou du Nord-Est, plus facile que celle ci, qui est au Sud-Ouest, supposé qu'on y pûssé aborder; mais la mer y est ordinairement si rude, que la côte n'est pas praticable, & c'est ce qui leur a fait négliger d'escarper cet endroit comme ils le pourroient faire, parce qu'ils ne craignent pas d'être surpris par-là.

Amas de pierres pour défendre le chemin.

Le Commandant, Chef ou Gouverneur de cette Isle vint à bord, après que notre canot eût été à terre, & qu'on nous eût bien connus. Car quoique nous fussions en Paix, ils craignent avec raison les visites des Forbans. Il nous invita à dîner; cela me fit plaisir, car j'avois envie de voir cette Isle. Nous montâmes donc, & nous fûmes agreablement surpris, de trouver un pais fort joli au-dessus de ce qui ne nous avoit paru qu'un rocher affreux. On nous dit que l'Isle étoit partagée en deux Quartiers, qui renfermoient quarante-cinq à cinquante familles. Les Habitations sont petites, mais propres, & bien entretenues. Les maisons sont gaies, commodés, bien blanchies, & bien meublées. Le grand trafic de l'Isle est de souliers; je n'ai jamais vu de pais si Cordonnier. Le Gouverneur s'en mêle comme les autres, & je croi que le Ministre se divertit à ce noble exercice à ses heures perduës. C'est dom-

Trafic de Saba.

1701. dommage que cette Isle ne soit pas à des Cordonniers Catholiques, ils la nommeroient sans doute l'Isle de S. Crespin, avec plus de raison que Saba, que nous ne lisons point avoir été un Royaume de Cordonniers. Quoiqu'il en soit, nous fûmes fort bien reçus. Les Habitans vivent dans une grande union. Ils mangent souvent les uns chez les autres. Ils n'ont point de Boucherie comme dans les autres Isles plus considerables; mais ils tuent des bestiaux les uns après les autres ce qu'il en faut pour le Quartier, & sans rien déboursier, ils prennent ce qu'ils ont besoin de viande pour leur famille, chez celui qui a tué, qu'ils lui rendent en espece quand leur tour vient. Le Commandant commence, & les autres du Quartier le suivent, jusqu'à ce que ce soit à lui de recommencer.

Leur maniere de vivre.

Il y avoit parmi eux quelques Refugiez François, qui me firent bien des amitez. Je couchai à terre, après avoir employé tout l'après-midi à me promener. Mon habit les surprenoit un peu, & je leur faisois plaisir d'entrer dans leurs maisons, afin qu'ils le pussent considerer à leur aise. J'achetai six paires de souliers, qui étoient fort bons. On leur vendit une partie de peaux vertes, c'est-à-dire, qui ne sont point préparées, que nous avions pris à l'Isle à Vache. Avec leur trafic de souliers, & un peu d'indigo & de coton, ils ne laissent pas d'être riches, ils ont des Esclaves, de l'argent, & de bons meubles.

M. Pinel un de nos Capitaines Flibustiers pensa les surprendre pendant la Guerre de 1688. Il avoit pris une Barque qui étoit chargée pour leur compte. Il vint à l'embarcadere dans cette Barque au commencement de la nuit, avec la plus grande partie de ses gens; & comme les Habitans l'attendoient, & la connoissoient, ils n'entrèrent point en

défiance. Déjà nos gens mettoient à terre, & commençoient à monter quand la Barque Corsaire qui n'avoit ordre de venir que quand on lui en feroit le signal par un feu sur l'Isle, se pressa trop, & vint pour mouiller à côté de la premiere. Ceux qui étoient dedans la prenant pour une ennemie, firent feu dessus, & ceux-ci croiant la même chose firent feu de leur côté, tuèrent un homme, & en blessèrent trois ou quatre entre lesquels fut le Capitaine. Les Habitans prirent aussi-tôt les armes, & se doutant de la surprise, ou pour une plus grande sûreté, ils firent pleuvoir sur nos gens qui montoient une grêle de pierres, qui en estropia quelques-uns, & obligea les autres à se retirer au plus vite, & à se rembarquer, n'étant plus possible de rien entreprendre. La nuit qui étoit noire avoit d'abord favorisé nos gens; mais elle fut cause ensuite qu'ils furent méconnus par leurs compagnons, & que l'entreprise échoûa. Il est certain qu'ils auroient fait un bon pillage.

1701.

Nous partîmes le Lundy matin après déjeuner. Le Commandant nous donna une grande longe de Veau rôtie, avec plus de vingt livres de viande crüe, des bananes, & de très-belles pommes d'acajou.

Nous passâmes à S. Eustache, qui est une Isle Hollandoise, bien plus grande que Saba. Mais nous ne voulions nous y arrêter, que pour mettre à terre un Habitant de Saba, à qui nous avions donné passage, & pour rendre des lettres dont on nous avoit chargés à S. Thomas.

S. Eustache Isle Hollandoise.

Nous vîmes en approchant de l'Isle un Vaisseau, qui étoit mouillé à une demie lieue, sous le vent du Fort, en un endroit qu'on appelle l'Interloppe, parce que c'est ordinairement en ce lieu-là que mouillent ces sortes de Bâtimens, c'en étoit

Entreprise sur Saba manquée.

1701. étoit effectivement un. Comme ils craignent tout, parce qu'ils sont toujours de bonne prise, ils ne se laissent approcher que quand ils connoissent bien les gens, ou qu'ils ne peuvent faire autrement. Nous portions sur lui pour accoster la terre, & nous rendre au mouillage; nous lui fîmes peur, il nous tira un coup de Canon à balle, pour nous faire allarguer, c'est-à-dire, nous éloigner. Nous crûmes que s'étoit seulement pour nous faire mettre notre pavillon, nous le mimas, & continuâmes notre bordée, qui nous portoit bord à bord de lui. Il nous en tira trois, un desquels passa à notre avant, & les deux autres au dessus de nous. Cette maniere vive & incivile, nous fit connoître notre erreur, nous arrivâmes, & cela nous obligea de faire deux bordées, pour regagner ce que nous avions perdu.

M. des Portes ne voulut point mettre à terre. Il envoya le Maître dans le canot avec le passager, avec ordre de remettre les lettres au Corps de Garde, & de revenir promptement. Il en arriva tout autrement: car le Maître monta au Fort, s'amusa à boire pendant six ou sept heures, & nous empêcha de faire la diligence que nous avions résolu de faire, ou du moins de voir le Fort, & nous promener dans le Bourg. Nous fûmes vingt fois sur le point de partir, & de laisser le Maître à terre, avec les trois hommes de l'Equipage qu'il avoit avec lui. Il revint enfin, après que nous eûmes

1702. tiré deux coups de Canon, & mis pavillon en berne pour le rappeler, dans le tems que nous halions l'ancre à bord pour partir. Nous avions envie de lui laver la tête, mais l'état où il étoit nous fit remettre la partie à une autre fois.

Le séjour que nous fîmes à cette Rade sans pouvoir mettre à terre faute de canot, me donna tout le loisir de la considérer, du moins la partie qui étoit vis-à-vis de nous.

Elle paroît composée de deux montagnes séparées l'une de l'autre, par un grand valon, dont le rez de chaussée, pour ainsi parler, est élevé de plus de dix toises au-dessus du rivage. La montagne du côté de l'Oüest est partagée en deux ou trois têtes couvertes d'arbres: sa pente jusqu'au valon ne paroît pas trop rude. La montagne de l'Est seroit bien plus haute que la première, si elle étoit entière. Mais elle paroît comme coupée aux deux tiers de la hauteur, qu'elle devroit avoir naturellement. Elle fait à peu près le même effet qu'une forme de chapeau, que l'on auroit un peu enfoncée. Cette Ile nous parut fort jolie, & bien cultivée. Le Fort paroît être au pied de la montagne de l'Est, il faut cependant qu'il en soit à une distance raisonnable, qui ne me paroïssoit pas de l'endroit où j'étois. Les François en ont été les maîtres deux ou trois fois. Il n'y a entre S. Eustache & S. Christophle qu'un Canal de trois lieues de large.

Ile de St
Eustache

CHAPITRE XVI.

L'Auteur débarque à S. Christophle. Vanité du General des Anglois. Arrivée à la Guadeloupe. Different que l'Auteur eut avec un Commis du Domaine.



Nous rangeâmes la côte pour profiter des vents de terre qui viennent sur le soir, & nous mouillâmes enfin à la Basse-terre Françoisse de Saint

Christophle le 28. sur les huit heures du soir. Notre Barque n'avoit point d'autre affaire à S. Christophle, que de me mettre à terre, parce qu'elle ne vouloit pas toucher à la Guadeloupe, ni moi

1701. moi aller à la Martinique. D'ailleurs j'é-
Arrivée
à S. Chri-
stophe. tois bien aisé de revoir mes amis à S. Chri-
 stophle, étant bien sûr de trouver tous
 les jours des occasions pour passer à la
 Guadeloupe. Je remerciai M. des Por-
 tes, & je me débarquai.

Les Soldats qui étoient venus sur le
 bord de la mer, pour sçavoir qui nous
 étions, se chargerent de mon bagage, &
 m'accompagnèrent chez M. de Château-
 vieux, un des Lieutenans de Roi, qui
 demouroit dans le Bourg, qui voulut
 me retenir chez lui. Je le remerciai, &
 je me rendis chez les Peres Jesuites, qui
 me reçurent avec leur bonté ordinaire.
 Ils me donnerent du linge, & paru-
 rent prendre beaucoup de part à l'acci-
 dent qui m'étoit arrivé avec les Espa-
 gnols.

Le Samedi 29 Avril je fus après la
 Messe saluer M. le Comte de Gennes
 Commandant de la partie Françoisé,
 qui me retint à diner. On sçavoit l'a-
 venement de Philippes V. à la Couron-
 ne d'Espagne, & on ne doutoit point
 que la Guerre ne dût bien-tôt recom-
 mencer. Les Anglois ne s'en cachoi-
 ent point, ils disoient hautement que leur
 Roi ne souffriroit jamais l'union des
 deux Monarchies, & qu'ils reprendroient
 infailliblement la partie Françoisé de S.
 Christophle. Je passai presque toute l'a-
 près-midi avec M. de Gennes.

Il y avoit un Vaisseau Nantois à la
 Rade, qui devoit partir incessamment
 pour la Guadeloupe, où il devoit prendre
 des Sucres blancs, pour achever sa
 charge. M. de Gennes eut la bonté d'en-
 voyer chercher le Capitaine, pour sça-
 voir quand il seroit prêt à partir, &
 pour lui ordonner de ne pas mettre à la
 voile sans me prendre. Il nous dit, qu'il
 ne pourroit partir que dans trois ou qua-
 tre jours. Cela m'auroit fait de la peine
 dans une autre occasion. Mais j'avois be-

soin de repos, & j'étois sûr de ne me
 pas ennuyer dans un lieu où j'avois tant
 d'amis.

Je trouvai en arrivant à la Maison des
 Peres Jesuites, mon bon ami le Capitai-
 ne Lambert, qui bon gré, malgré ces
 Peres, me fit monter sur un Cheval,
 qu'il m'avoit fait amener, & me con-
 duisit chez lui. Il écrivit le lendemain
 matin à un Officier Anglois appelé
 Bouriau, qui l'avoit prié à diner, pour
 s'en excuser sur ce qu'un Pere blanc
 (c'est ainsi qu'on nous appelle) qui étoit
 de ses intimes amis, étoit arrivé la veil-
 le, & qu'il étoit obligé de lui tenir com-
 pagnie. Nous crûmes après cela être en
 repos. Mais cet Anglois lui écrivit une
 lettre des plus civiles, & des plus pres-
 santes, par laquelle sans me connoître,
 il me prioit de venir avec M. Lambert,
 & de me servir pour cela du Cheval qu'il
 m'envoyoit. Nous nous y rendîmes, &
 je ne fus point du tout fâché de ce voia-
 ge: car outre les honnêtetez que je reçûs
 de tous ces Messieurs, j'eus le plaisir de
 voir M. de Codrington Gouverneur ge-
 neral des Isles Angloises sous le vent,
 avec qui je souhaitois depuis long tems
 d'avoir un peu d'entretien. Le hazard
 tout pur en fut la cause, car ni Monsieur
 Bouriau, ni nous, ne nous y attendions
 point.

Nous avions lavé, & étions prêts de
 nous mettre à table, quand on entendit
 les Trompettes du General, & dans un
 instant on le vit paroître. Nous sortîmes
 tous pour le recevoir. Il s'informa d'a-
 bord qui j'étois, après quoi il se mit à
 table, & me fit mettre auprès de lui. Il
 dit à M. Lambert, qu'il étoit bien aisé
 de trouver cette occasion, pour se re-
 concilier avec lui, qu'il lui avoit voulu
 bien du mal pendant la Guerre passée,
 parce qu'il l'avoit souvent empêché de
 dormir. En effet, M. Lambert lui avoir
 sou-

1701.

Bouriau
Officier
Anglois.

M. de
Codrington
General des
Anglois.

1701. souvent donné l'alarme, & l'avoit pensé enlever une fois, comme je l'ai dit dans un autre endroit. On ne manqua pas de parler des affaires du tems. Il nous dit sans façon, que la Guerre ne tarderoit pas à se déclarer, & qu'il se verroit encore une fois Maître de tout S. Christophle. Je lui dis en riant, que cette conquête n'étoit pas digne de lui, & que je croyois qu'il penseroit plutôt à la Martinique. Non, non, me dit-il, ce morceau est trop gros pour un commencement. Je veux prendre la partie François de S. Christophle, après quoi je vous irai voir à la Guadeloupe. Je lui répondis, que j'y serois incessamment, & que je porterois cette nouvelle au Gouverneur, & que je l'aiderois à se préparer à le recevoir du mieux qu'il se pourroit. On lui dit, que je me mélois de faire remuer la terre, & par une aventure assez particulière, il se trouva que son Ministre qui étoit présent, lui servoit aussi d'Ingenieur.

Monsieur de Codrington est Originair ou Creolle de S. Christophle, il a été élevé à Paris, & a demeuré assez longtemps dans d'autres Villes de France. Lui & tous ces Messieurs qui étoient à table eurent l'honnêteté de parler presque toujours François. Je remarquai dans leurs discours combien ils sont vains, & le peu d'estime qu'ils font des autres Nations, & sur tout des Irlandois. Car quelqu'un ayant dit que la Colonie François étoit fort foible, M. de Codrington répondit sur le champ, qu'il ne tenoit qu'à M. de Gennes de l'augmenter du moins avec des Irlandois, s'il ne pouvoit le faire avec des François. Je le priai de me dire ce secret, & de me permettre d'en faire part à M. de Gennes. Très-volontiers, me dit-il, sçavez-vous que M. de Gennes a fait un Paon qui marche, qui mange, qui digere. Je lui ré-

pondis que je le sçavois. Hé bien continua-t-il, que ne fait-il cinq ou six Régimens d'Irlandois. Il aura bien moins de peine à faire ces sortes de lourdes bêtes qu'un Paon. Comme il a de l'esprit infiniment, il trouvera bien le moyen de leur imprimer les mouvemens nécessaires pour tirer, & pour se battre, & de cette maniere il grossira sa Colonie tant qu'il voudra.

Pour entendre ceci, il faut sçavoir que M. de Gennes avoit fait un Automate, qui avoit la figure d'un Paon, qui marchoit par le moyen des ressorts qu'il avoit dans le corps, qui prenoit du blé qu'on jettoit à terre devant lui, & qui par le moyen d'un dissolvant le digeroit, & le rendoit à peu près comme des excréments.

Le General Codrington me fit cent questions sur mon voyage, sur S. Domingue, sur les Espagnols qui m'avoient pris, & sur quantité d'autres choses; mais il étoit si vif, qu'il avoit toujours trois ou quatre questions d'avance; avant que j'eusse eu le tems de répondre à la première. Il étoit bien plus sobre que ne le sont d'ordinaire ceux de sa Nation.

On ne sçauvoit croire combien le mal de Siam joint à leur maniere de vivre, leur a enlevé de gens. L'oisiveté & l'opulence les portant à la débauche, & ils sont presque toujours en festin. Le premier remède qu'ils donnent à leurs malades est une copieuse ponche aux œufs, avec force muscade, gérofle, & canelle. La quantité que ces malades intemperans prennent de ce remède, rendroit assurément malade l'homme le plus sain. On peut juger quel effet il doit produire sur des gens qui ont déjà plus de mal qu'ils n'en peuvent porter, & combien il en envoie en l'autre monde.

La quantité de boissons différentes dont ils se chargent, les rend sujets à des maux

Automate de Gennes.

Intemperances des Anglois.

1701. maux de poitrine. Ils se couchent après avoir beaucoup bû, la chaleur qu'ils ressentent au dedans, les oblige de se découvrir, & de se tenir la poitrine à l'air, pour se rafraîchir, mais ce plaisir leur coûte cher, car le moins qui leur puisse arriver, c'est d'être atteints de coliques épouvantables. Ceux qui se couchent avec un peu de bon sens, mettent un oreiller sur leur poitrine. C'est une très-bonne méthode,

Le General Anglois monta à cheval un quart d'heure après qu'on fût sorti de table, où selon la coutume on avoit demeuré près de trois heures. Il avoit deux Trompettes qui marchaient devant lui, il étoit accompagné de huit personnes, qui étoient apparemment la plupart ses Domestiques : car il n'y eut que son Ministre, & M. Hamilton son Major General, qui se mirent à table avec nous. Devant les Trompettes, il y avoit neuf ou dix Negres à pied, qui couraient à la tête des Chevaux, quoique ces Chevaux allaient toujours le petit galop, ou un entre-pas fort vite. J'eus compassion d'un petit Negre de douze à quinze ans, à qui on enseignoit le métier de coureur. Il n'avoit sur lui qu'une candale, qui est un calçon sans fond, qu'on lui fit ôter, & ainsi tout nud il courait le premier, suivi d'un Negre plus âgé qui lui appliquoit des coups de fouet sur les fesses toutes les fois qu'il le pouvoit avoir à portée. Ces Messieurs me dirent, que c'étoit ainsi qu'ils les accoutumaient à courir. Il y en a à la vérité beaucoup qui crevent dans leur apprentissage, mais c'est de quoi ils se mettent peu en peine. Au reste quand les Negres sont une fois faits à cet exercice, c'est une commodité pour les Maîtres qui sont sûrs de les avoir toujours auprès d'eux, pour les servir dans le besoin, & tenir leurs Chevaux quand ils descendent : au lieu que quand on les

1701. laisse en liberté de marcher à leur fantaisie, ils s'amuse, & on ne les a jamais lorsqu'on en a affaire. Je fis semblant de vouloir laisser le mien chez M. Bouriau pour le faire instruire; mais il s'enfuit de toutes ses forces, dès qu'il m'en entendit faire la proposition. J'avois remarqué, que le Negre qui m'avoit amené le Cheval, avoit toujours couru devant nous, il fit la même chose quand nous retournâmes, quoique nous allâmes très-vite. L'habitude est une seconde nature, il est vrai que celle-ci coûte un peu à acquérir.

Les bruits d'une Guerre prochaine obligeront la plupart des Habitans François à mettre en lieu de sûreté ce qu'ils avoient de meilleur. Il falloit pourtant le faire sans que le Gouverneur s'en aperçût; parce qu'il n'auroit pas manqué de s'y opposer, dans la crainte que les Habitans aiant sauvé leurs meilleurs effets, ne se missent plus en peine de défendre l'Isle, lorsqu'elle seroit attaquée. J'aidai à M. Lambert, & à d'autres de mes amis à embarquer beaucoup d'effets, que je faisois passer comme s'ils eussent été à moi. Je fis embarquer six de ses jeunes Negres, non-seulement pour les sauver en cas d'une Guerre avec les Anglois, dont nous prévoyions bien que les suites seroient funestes à la Colonie, vû le peu de forces qu'elle avoit, & qu'elle ne devoit attendre aucun secours de la Martinique; mais encore pour retenir par cet endroit les peres & meres de ces enfans dans la fidélité qu'ils doivent à leurs Maîtres. Car ils ont une affection extrême pour leurs enfans; le plus grand plaisir qu'ils ayent est de les voir caressés & bien traités : & ils ressentent de même très-vivement le mal qu'ils leur voyent souffrir. De sorte que sachant leurs enfans en sûreté, il y avoit lieu d'espérer, qu'en cas d'un malheur, ils

seroient

Com-
ment on
apprend
le métier
de Cou-
reur aux
Negres.

1701. feroient les derniers efforts pour suivre leurs Maîtres, ou pour se maintenir dans les bois, en attendant qu'on les vint chercher.

L'Auteur part de St. Christophe. Je m'embarquai le Samedi au soir, nous mimes à la voile le Dimanche 4 Mai sur les trois heures après minuit. Le Lundy 5. nous nous trouvâmes par le travers de l'Islet à Goyaves. Je pensai me faire mettre à terre, mais ayant fait reflexion que j'avois avec moi beaucoup de bagages, & ces enfans, je crus devoir m'arrêter dans le Vaisseau, esperant d'être incessamment à l'Ance du Baillif. Cependant le calme étant venu, les marées nous efflotèrent tellement que le Mardy matin nous avions presque perdu la terre de vûë. Nous portâmes dessus toute le reste du jour, & le Mercredi toute la journée, sans beaucoup avancer, enfin le Jeudy matin nous étions à trois lieues au large, par le travers du Bourg. M. Auger nôtre Gouverneur avoit été averti par un canot à qui j'avois parlé devant Goyaves, que j'étois dans ce Bâtiment, & voyant que le calme le reprenoit, il eut la bonté de dépêcher une Pirogue, pour me venir chercher. Je m'y embarquai tout seul, laissant mon Negre à bord, pour avoir soin du bage & de ces enfans, & je mis à terre sur les trois heures après midy le Jeudy 8 Mai, après un voyage de cinq mois & douze jours.

Après que j'eus remercié M. le Gouverneur de son honnêteté, je montai sur un Cheval qu'il me fit donner, & je m'en allai chez nous au Ballif. Le Pere Imbert témoigna beaucoup de joie de mon retour. Il me dit en gros les affaires de la maison, me remit les Livres & les Broüillons, & me pria de mettre promptement nos affaires en état, parce qu'il avoit résolu de me mener avec lui à la Martinique, & de m'y faire reconnoître pour

Superieur à la place de celui qui venoit d'achever le tems de sa Charge. Je le remerciai de sa bonne volonté, & le priai de jeter les yeux sur un autre, parce que cet emploi ne me convenoit point pour le present, vû la proximité de la Guerre, & l'engagement où j'étois avec le Gouverneur.

Le lendemain matin je scûs que le Vaisseau avoit enfin gagné la Rade, & qu'il étoit mouillé. J'envoyai le grand canot de la maison m'attendre au Bourg, où je me rendis par terre, afin d'aller ensuite à bord remercier le Capitaine, le satisfaire, & prendre ses enfans, & tout le bagage dont je m'étois chargé.

J'allai d'abord voir le Gouverneur, qui me dit, que j'allois avoir un grand procès avec le Commis du Domaine, qui avoit eu avis, que j'avois six Negres étrangers à bord, & qui étoit venu lui demander main forte pour les saisir. Je le priai de lui donner bon nombre de Soldats, & de l'obliger de leur bien payer leur course, parce que j'étois sûr qu'on se divertiroit aux dépens de ce Commis.

Je lui dis en même-tems ce que c'étoit que ces Negres, & je partis. Je trouvai le Commis au bord de la mer, il s'appelloit le Borgne. Il ne manqua pas de me faire le compliment ordinaire, qu'il étoit bien fâché d'être obligé par le devoir de sa Charge, de faire saisir les Negres étrangers que j'avois dans le Vaisseau. Je lui dis, que je n'avois point de Negres étrangers. Je pris garde qu'il s'étoit fait accompagner de deux hommes pour être témoins de ma réponse. Je m'approchai de lui, & je lui dis à l'oreille, que je souhaitois accommoder l'affaire. Mais lui qui croyoit déjà tenir les Negres confisquez, me répondit en haussant la voix, que je me méprenois, qu'il étoit homme d'honneur, & que ce n'étoit pas à lui qu'il falloit proposer des

1701. des accommodemens contre son devoir. Je lui dis qu'on en avoit apprivoisé de plus farouches que lui, & que ce qui ne se faisoit pas en un jour, se faisoit en deux. Là-dessus j'entrai dans mon Canot. M. le Commis y voulut entrer, mais je le repoussai en lui disant, que mon Canot n'étoit pas fait pour des gens comme lui. En arrivant au Vaisseau, je pria le Capitaine de faire charger dans sa Chaloupe les plus gros coffres, & de me les faire porter au Baillif, & de la faire partir sur le champ. On chargea aussi-tôt; je fis mettre par-dessus une toile gaudronnée, qu'on appelle un prelat, comme pour cacher ce qui étoit dedans, j'y fis embarquer mon Negre après l'avoir bien instruit de ce qu'il auroit à répondre, quand le Commis les auroit joint, comme je ne doutois pas qu'il ne fit, quand il verroit partir la Chaloupe ainsi couverte. Effectivement, le Commis qui étoit au bord de la mer, pensa se desesperer, lorsqu'il vit partir cette Chaloupe, où il croyoit que les Negres étoient cachez. Les Soldats étant enfin arrivez, il loua un Canot, les fit embarquer, & se mit à courir après à force de rames; il fallut faire de grands efforts pour joindre la Chaloupe. Quand je vis que le Canot avoit doublé une pointe, qui lui cachoit la vûe du Vaisseau, je fis descendre ces enfans dans mon Canot, je les fis mener à terre, & je les presentai au Gouverneur, à qui je fis voir les pieces, qui justifioient de qui ils dépendoient. Ils étoient tous Creolles, parloient bien François, & il n'y avoit pas le moindre lieu de soupçonner qu'ils fussent étrangers, & de contrebande; de sorte que le Gouverneur malgré son serieux, ne pût s'empêcher de rire de la piece que je faisois à ce Commis. Son Canot atteignit enfin la Chaloupe, & il fut bien étonné de n'y trouver que des coffres & mon Negre, qu'il connoissoit

Tom. II.

bien. Il voulut l'interroger, & il n'en pût tirer que de mauvaises réponses, & enfin que les Negres étoient à terre. Le Commis voulut y aller aussi-tôt, pour sçavoir ce qu'ils étoient devenus, mais les Soldats ne le voulurent pas permettre avant d'avoir été payez. Après bien des contestations il paia, & vint à terre. Il sçût que ces six petits Negres étoient entrez chez le Gouverneur, & que j'y étois aussi; il y vint sans perdre de tems. Comme je l'observois, je fis sortir les Negres par une porte de derriere, pendant qu'il entroit par la grande porte, & je donnai ordre à un de nos Negres de les faire embarquer sur le champ, & de les conduire à la maison en toute diligence.

Le Gouverneur demanda au Commis s'il avoit fait capture. Non, Monsieur, lui répondit le Commis, j'ay été trompé, & il m'en coûte cinq écus, mais je sçai bien qui les paiera. J'ai appris que les Negres sont entrez ici avec leur Maître, M. le Comis, dit alors le Gouverneur, prenez mieux vos mesures une autrefois, & ne venez plus me demander des Soldats, que vous ne soyez bien informé. Vous avez dépensé cinq écus mal-à-propos, vous serez heureux d'en être quitte pour cela: car le Pere Labat est homme à vous faire casser, pour l'avoir insulté. Il vous avoit dit, qu'il n'avoit point de Negres étrangers, il falloit vous en tenir à sa parole. J'étois allé pendant ce tems-là faire des visites, je revins dîner chez le Gouverneur, où l'on se divertit beaucoup de l'embarras de ce pauvre Commis. Je n'oubliai pas de rapporter à M. Auger la conversation que j'avois eue avec le General Codrington. On convint qu'il ne manqueroit pas de suggerer à la Cour d'Angleterre l'entreprise de la Guadeloupe, quand ce ne seroit que pour rétablir la réputation de son pere, qui dix ans auparavant

Q q

avoit

1701. avoit laissé la plus grande partie de son Artillerie devant le Fort de la Guadeloupe qu'il assiegeoit, lorsque le Marquis de Ragni General des Isles Françaises l'obligea d'en lever le Siege avec

précipitation. Cependant M. Auger jugea à propos de se préparer à tout événement, & me somma de me souvenir de la parole que je lui avois donnée, de conduire les travaux qu'on feroit dans l'Isle.

1701.

C H A P I T R E X V I I .

De l'arbre appelé Gommier. Histoire du Patron Joseph, & du Capitaine Daniel. Du bois de Savonette, des larmes de Job; du Courbari, & de son fruit.

LE Pere Imbert Vice-Prefet Apostolique de nos Missions, partit pour la Martinique le Mardy 24 Mai. Il m'établit Supérieur en sa place, & Supérieur general en cas qu'il vînt à mourir.

Peu de jours après son départ, le hasard nous amena un de nos Religieux que je n'attendois pas. Il venoit de Cayenne. Le Gouverneur avoit fait une seconde tentative en Cour, pour avoir de nos Religieux; il avoit été écouté, & le Ministre en avoit envoyé deux avec des conditions fort raisonnables. Mais quand ils furent arrivez à Cayenne, ils trouverent que le Gouverneur avoit encore changé de dessein; de sorte qu'ils ne purent rien conclure pour un établissement; & après avoir été assez long-tems à charge aux Peres Jesuites, qui les logeoient, & les nourrissoient avec beaucoup de generosité, l'un prit le parti de repasser en France, & l'autre s'en allant à Saint Domingue, toucha à la Guadeloupe, où je l'arrêtai, & me déchargeai sur lui du soin de la Paroisse, ayant assez d'autres affaires sur les bras.

Le besoin extrême que nous avions de nous loger un peu plus au large que nous n'étions, depuis que les Anglois avoient brûlé notre Convent, m'obligea à faire pescher une quantité considerable de chaux: car nous avions résolu de

le faire de pierre. Il fallut pour cela faire un troisième Canot, les deux que nous avions ne suffisant pas pour pousser cet ouvrage aussi vivement que je voulois.

Je visitai nos bois, & j'eus bien-tôt trouvé un arbre suffisant pour faire un Canot de trente-huit pieds de long, sur cinq pieds de large dans son milieu: c'étoit un Gommier. On appelle ainsi cet arbre, à cause qu'il jette de lui-même, ou quand on lui fait une incision, une quantité considerable de gomme blanche, friable quand elle est bien sèche, ordinairement de la consistance de la cire, d'une odeur aromatique, qui brûle parfaitement bien, soit qu'on l'allume seule dans une terrine, soit qu'on la mette en flambeaux avec une mèche en dedans. L'odeur qu'elle rend est agreable, rien ne purifie mieux l'air, ou un lieu qui a été long-tems fermé, que d'y brûler de cette gomme; ce qu'elle a d'incommode, est que sa fumée est épaisse, & noircit beaucoup. Il y a de petits Habitans qui en font des chandelles. Cette gomme pourroit être utile à autre chose qu'à brûler, & la quantité qu'on en trouve, donneroit moyen d'en faire un commerce considerable. Bien des gens prétendent que c'est la gomme Elemi. Je ne suis pas assez instruit de ces sortes de choses pour en décider.

On voit par la grandeur de ce Canot, combien grands & gros, sont ces sortes

Gommier arbre, sa description et usage.

tes

1701. tes d'arbres. On en trouve encore de plus gros que celui dont je me servis. J'en trouvai un quelque tems après, qui avoit vingt-cinq pieds de tour, & près de quatre-vingt pieds de tige, rond comme s'il avoit été fait au tour, & droit comme une fleche. Si j'avois demeuré plus long-tems à la Guadeloupe, je l'aurois fait travailler, & j'en aurois fait faire une demie Galere, qui auroit pû porter du Canon, & plus de quatre-vingt hommes. Elle auroit été excellente pour faire des descentes sur les côtes de nos ennemis, les surprendre, & les piller, & auroit été d'une legereté, & d'une vitesse extraordinaire.

Le plus grand Canot que j'ay eû aux Isles, appartenoit aux Religieux de la Charité de la Martinique. Il avoit plus de quarante-cinq pieds de long, & environ sept pieds de large dans son milieu. Comme sa grandeur empêchoit qu'on ne le pût commodement halier à terre, il étoit mouillé avec un grapin. Quelqu'un eut la malice de couper la corde, afin que la mer l'emportât au large, comme elle fit, & il fut perdu. On en accusoit un certain Provengal appelé Patron Joseph, que ces bons Religieux avoient surpris en flagrant délit avec une de leurs Negresses la nuit du Jeudy au Vendredy Saint. Ils avoient eu la charité de lui faire faire penitence de son peché aussi-tôt qu'il l'eût commis. Car l'ayant attaché à un travers de la case de la Negresse, ils le fouëtterent jusqu'au sang. Il se plaignit au Gouverneur d'une correction fraternelle si dure. Mais on lui répondit, qu'il n'avoit encore eu qu'une partie de ce qu'il meritoit; de sorte que ne trouvant point d'autre moyen de se venger de ce qu'il avoit regû, on prétend qu'il fit perdre le Canot, en coupant la corde qui le tenoit attaché à un grapin. Les Religieux

de la Charité s'en plainquirent, mais faute de preuves suffisantes, ils ne purent rien obtenir, & ils en furent pour leur Canot, & l'autre pour ses coups de fouët.

Pour revenir aux Gommiers, je dirai que jusqu'au tems que j'ai été aux Isles, on ne les employoit qu'à faire des Canots; on ne s'en servoit pas même pour brûler, sous prétexte qu'ils étoient difficiles à couper en billes, & encore plus à fendre, & qu'ils ne faisoient qu'une flâme sombre & noirâtre. J'ai été le premier qui les ay mis en reputation, & qui ay trouvé le moyen de les débiter, & de s'en servir à toutes sortes d'usages.

La feuille de cet arbre est assez semblable à celle du laurier, mais beaucoup plus épaisse, & moins rude. Quand on la broie dans la main, elle y laisse une humidité gommeuse d'une odeur aromatique fort agreable. L'écorce est grise, médiocrement épaisse, tailladée, & assez adhérente. Quand cet arbre est plein de gomme, il s'en décharge de lui-même, & on la voit couler le long de son tronc. Je n'en ay jamais remarqué sortir des branches, même des plus grosses. Il est certain que cette gomme est la meilleure, & la plus parfaite. Mais quand on en a besoin, & qu'on ne veut pas attendre que l'arbre en produise de lui-même, il suffit de faire une incision à son écorce, pour en faire distiller aussitôt, en quelque saison que se puisse être. Il est vrai qu'on en tire davantage dans la saison des pluies; parce que l'arbre est alors plein de sève, qui coule avec la gomme, qui par conséquent n'est pas si parfaite. Celle que l'on tire quelque tems après que les pluies sont passées, est en plus petite quantité, & beaucoup meilleure, elle est blanche comme neige, lorsqu'elle est nouvelle, & molle comme de la cire, on la pâtrit aisément, &

1701. on lui donne telle forme que l'on veut. Elle perd de sa blancheur à mesure qu'elle vieillit, elle durcit même assez avec le tems pour devenir friable.

L'aubier de ce bois est blanchâtre, le cœur est plus chargé, l'un & l'autre sont également bons. Cet arbre est de deux especes. Le mâle est plus rouge que la femelle. Le Pere du Tertres s'est trompé, quand il a dit, que le rouge étoit inutile à tout. Il faut qu'il ait pris pour Gommier rouge un arbre que nous appellons Pommier à la Martinique, qui a les feuilles assez semblables à celle de l'Acajou à fruit, qui effectivement dure infiniment moins que le Gommier, & qui jette une gomme roussâtre. On ne laisse pas d'en faire des Canots. Je m'en suis servi faute d'autres, & j'en ay fait débiter en planches, qui étoient d'un bon usage du moins à couvert.

*Erreur
du Pere
du Tertres.*

Le bois du Gommier est ferme. Ses fibres sont assez mêlez pour lui donner de la force, & l'empêcher de s'éclater aisément: il est roide, sans yeux & sans nœuds. Il est pesant quand il est verd, parce que pour lors il est rempli d'humidité. Il est assez léger quand il est sec. Son humidité gommeuse & amere le preserve des vers & de la pourriture, pour peu qu'on en ait soin.

C'est cette même humidité gommeuse qui le rend difficile à scier, & qui l'a voit fait rejeter par nos Ouvriers faineans, & ignorans, parce que la sciure s'attache aux dents de la scie, & remplit la voie. Il est facile de remedier à cet inconvenient. On le trouve dans le Sapin, & on ne laisse pas de le scier. J'en ay fait débiter en planches, & en madriers. On ne pouvoit rien voir de plus beau, les planches étoient unies, faciles à blanchir, & elles avoient cet avantage sur le Sapin, qu'elles n'étoient point sujettes à s'éclater, n'y remplies de

nœuds.

Je m'informai du Negre de M. Vambel dès que je fus arrivé à la Guadeloupe, & que les affaires que je trouvais me donnerent le tems de respirer; je scûs certainement qu'il étoit entre les mains du Pere Lucien Religieux Carme, Curé des Saintes, & qu'il lui avoit été donné par le Capitaine Daniel à l'occasion que je vais dire.

Ce Forban se trouvant entre les Saintes & la Dominique, voulut acheter des volailles, dont il scavoit qu'il y avoit toujours bonne quantité à vendre aux Saintes. Il y mouilla la nuit, & comme on étoit en pleine Paix, on ne faisoit ni Guet ni Garde. Il fut facile à ses gens de mettre pied à terre, & des'emparer de la maison du Curé, & de quelques autres aux environs. Ils conduisirent le Curé, & ces Habitans dans leur Barque, sans leur faire la moindre violence, & mirent de leurs gens, pour garder l'embarcadere & l'Eglise. Ils firent mille amitez à ceux qu'ils avoient pris, & leur dirent, qu'ils ne souhaitoient autre chose que d'acheter du vin, de l'eau-de-vie, des volailles, & autres provisions qui leurs manquoient. Pendant qu'on assembloit ces provisions, ils prièrent le Curé de dire la Messe dans leur Barque, ce qu'il n'eut garde de leur refuser. On envoya chercher les ornemens, & on fit une tente sur le gaillard avec un Autel, pour celebrer la Messe qu'ils chanterent de leur mieux avec les Habitans qui étoient à bord. Elle fut commencée par une décharge de mousqueterie, & de huit pieces de Canon, dont la Barque étoit armée. On fit une seconde décharge au *Sanctus*, une troisième à l'*Elevation*, une quatrième à la *Benediction*, & enfin une cinquième après l'*Exaudiat*, & la priere pour le Roi, qui fut suivie d'un *vive le Roi* des

1701.

*Histoire
du Capitaine
Daniel
Forban.*

plus

1701. plus éclatans. Il n'y eut qu'un petit incident, qui troubla un peu la dévotion: un de ces Forbans, se tenant dans une posture indécente pendant l'Elevation: fut repris par le Capitaine Daniel. Au lieu de se corriger, il répondit une impertinence accompagnée d'un jurement execrable, qui fut payé sur le champ d'un coup de pistolet, que le Capitaine lui tira dans la tête, en jurant Dieu, qu'il en feroit autant au premier qui manqueroit de respect au saint Sacrifice. Le Prêtre se retourna un peu ému: car cela s'étoit passé fort proche de lui. Mais Daniel lui dit, ne vous troublez point, mon Pere, c'est un coquin, qui étoit hors de son devoir, que j'ai châtié, pour le lui apprendre. Maniere très-efficace, comme on voit, pour l'empêcher de retomber dans une semblable faute. Après la Messe, on jetta le corps à la mer. Le Pere Carme fut très-bien recompensé de la peine qu'il avoit prise, de leur dire la Messe, & de la peur qu'il avoit eue. Ils lui donnerent plusieurs nippes de prix; & comme ils sûrent qu'il n'avoit point de Negre pour le servir, ils lui firent présent de celui que j'avois ordre de réclamer.

Je presentai ma Procuration à M. le Gouverneur, qui donna ordre au Commandant des Saintes, de se saisir du Negre, & de l'envoyer à la Guadeloupe.

Il fut reconnu pour celui que je réclamois. Les Carmes me témoignèrent, que je leur ferois plaisir, de faire en sorte, que M. Vambelle leur vendit, il y consentit, & j'en accommodai ces Peres, d'une maniere dont ils eurent sujet d'être contents.

Pendant que j'avois des Negres à l'Islet à Goyaves, à pêcher de la roche à chaux, je crus que je ne ferois pas mal, de faire couper une partie des arbres que nous avions achetés au Quartier

de la plaine. C'étoit des Courbaris, & des Savonnettes.

Ces derniers sont ainsi appelez, parce que leur fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, étant écrasée, & passée sur le linge, y fait le même effet que le savon, il fait une mousse blanche & épaisse, qui dégrasse à merveille. Ce qu'il a d'incommode, est qu'en nettoyant le linge, il l'use à la fin, & le brûle.

Les feuilles de cet arbre sont longues pour l'ordinaire de trois pouces, & d'un pouce de large, d'un verd foncé & luisant, elles sont toujours deux à deux, & assez pressées le long des branches, elles sont dures à sécher, & recourbées, de maniere à laisser un petit creux dans le milieu. Comme elles sont en très-grande quantité, elles font un ombrage des plus beaux, & des plus frais. Les fleurs viennent par bouquets, longs de plus d'un pied, se tournant en pointe comme une pyramide. On remarque d'abord de petits boutons blanchâtres, qui en s'éclofant font une petite fleur, composée de sept ou huit feuilles, qui renferme un petit pistil rouge. L'odeur de cette fleur approche de celle de la vigne. A ces fleurs succèdent des fruits ronds, de la grosseur pour l'ordinaire des petites noix vertes, revêtus de leurs coques. La peau de l'enveloppe est assez lisse & forte, verte au commencement, elle jaunit ensuite, & enfin devient brune, quand le fruit est tout-à-fait meur. Elle renferme une matiere épaisse, molasse, visqueuse, fort amere. C'est cette matiere dont on se sert pour blanchir le linge, & qui a fait donner le nom de Savonnier ou d'arbre à Savonnettes, ou simplement de Savonnette à l'arbre qui la porte. Le milieu de cette noix est occupé par un noyau rond, ou presque rond, rempli d'une matiere blanche, ferme, & d'un goût approchant de celui des noisettes.

Savonnier arbre à savonnettes

Feuilles, fleurs, & fruits du Savonnier.

Daniel tue un de ses gens.

tes. On en tire de l'huile, qui n'est pas mauvaise étant fraîche, & qui éclaire parfaitement bien.

Cet arbre est un des plus gros, des plus grands, & des meilleurs, qui croissent aux Isles. Mon Confrere le Pere du Tertre se trompe très-fort quand il dit, que cet arbre se partage en deux en forçant de terre, & forme deux arbres au lieu d'un. Je suis fâché d'être obligé de le reprendre si souvent; mais j'y suis obligé. C'est sa faute, pourquoi a-t-il écrit sur de mauvais Memoires. J'ai vu un très-grand nombre de ces arbres, & je ne croi pas d'en avoir trouvé deux entre cent, qui fussent de la figure dont le Pere du Tertre le décrit. Cet arbre est droit, rond, grand, & d'une bonne grosseur. J'en ay vu de près de deux pieds de diametre, & de trente pieds de tige, son écorce est grise, mince, seche, & très-peu adhérente, c'est ce qu'on remarque dans tous les bois durs. L'aubier ne se distingue presque pas du reste, ni même du cœur, qui est d'un rouge brun. L'un & l'autre sont très-durs, très-compacts, & très-pesants, les fibres sont fines, pressées & mêlées. Il faut de bonnes hâches pour l'abattre: car comme il est sec & dur, il rompt aisément le fil du taillant, & pour peu qu'on donne un coup à faux, on met la hâche en deux pieces. On met rarement ce bois en charpente, nos Ouvriers ne l'aiment pas à cause de sa dureté, & ils ne manquent pas de mauvaises raisons pour colorer leur paresse. On s'en sert à faire des rouleaux de moulin, & des moyeux de roues. On ne peut souhaiter un meilleur bois pour cet usage, & quand les mortaises sont bien faites, un moyeu peut user deux ou trois rechanges de rais & de jantes.

On ne se sert des noyaux que pour faire des chapelets: dès qu'ils sont secs, la

substance qu'ils renfermoient tombe d'elle-même en poussière par les trous qu'on fait pour les enfiler. Lorsque les arbres sont vieux, ces noyaux ont assez d'épaisseur pour être travaillés sur le tour, & pour lors on y fait de petites moulures, ou bien des compartimens de filigranne, qui avec leur couleur noire & lustrée, & leur legereté les fait estimer.

On se sert encore pour faire des chapelets, de certaines petites graines qu'on nomme des larmes de Job. Elles sont à peu près de la grosseur d'un pois ordinaire, allongées comme des larmes de couleur de gris de perle, avec de petites nuances. Elles sont massives, & assez pesantes pour leur grosseur. L'arbrisseau qui les produit, vient pour l'ordinaire dans les hayes, & dans les halliers. Il a la feuille assez large & épaisse, le bois est gris, spongieux & tendre. Il porte ces graines dans des filiques de deux à trois pouces de longueur.

Le Caratas dont j'ai parlé dans un autre endroit, est bien meilleur que la Savonette pour blanchir le linge. On prend la feuille, & après en avoir ôté les piquants, on la bat, & on l'écrase entre deux pierres, & on en frotte le linge avec de l'eau. Elle produit le même effet que le meilleur savon, elle fait une mousse ou écume épaisse, blanche, qui dégrasse, nettoie & blanchit parfaitement le linge sans le rougir, ou le brûler en aucune façon. Avec tout cela, il est bien rare qu'on s'en serve aux Isles. Les choses communes, & qui ne content rien, ne s'accroissent pas avec la vanité de nos Habitans. Le savon est souvent rare, & toujours très-cher; c'est une raison pour ne se servir jamais d'autre chose. De sorte qu'on y fait la lessive comme en Europe. Il est vrai que j'ay remarqué que nos Negresses mettoient

Erreur
du Pere
du Tertre.

Usage
du Savonier.

1705.

Chapelets de Savonnettes.

Larmes de Job.

Le Caratas.
peut servir de savon.

toû-

1701. toujours dans leur lessive quelques feuilles de Caratas écrasées, & disoient que cela leur aidait beaucoup à rendre leur lessive meilleure, & leur linge plus blanc.

*Excel-
lent
blan-
chisse-
ment
des lyes.*
Je n'ai pas été par tout le monde, il s'en faut bien; mais je puis assurer que dans toutes les Provinces de France, d'Espagne, d'Italie, de Sicile, de Flandres, & d'Allemagne, où je me suis trouvé, je n'ai point vu blanchir le linge dans la perfection qu'on le blanchit aux Isles du vent, & à Saint Domingue. J'étois tellement accoutumé à cette propreté, que quand je revins en Europe, je ne pouvois souffrir, ni les habits, ni les mouchoirs qu'on me blanchissoit, qui me paroissent gris & sales en comparaison de ceux dont j'avois accoutumé de me servir, qui avoient une certaine blancheur vive & éclatante, qui faisoit plaisir.

*Arbre
appelé
Courba-
ri.*
Le Courbari est un des plus grands, des plus gros, & des meilleurs arbres de l'Amérique. On s'en sert pour faire des arbres, des rouleaux, & des tables de moulins; & quand il est débité en planches, on en fait de fort beaux meubles. Son défaut est d'être pesant, à cela près, il se travaille, & se polit très-bien. On se sert des grosses branches, pour faire des moyeux de roues. L'aubier ne se distingue presque pas du cœur; l'un & l'autre sont d'une couleur rouge obscure. Les feuilles de cet arbre sont assez petites & longues, d'un verd sombre, elles sont dures & cassantes, elles viennent toujours couplées sur le même pédicule. Son écorce est blanchâtre & mince, & se lève facilement. Le bois est très-dur, & compact, quoiqu'il soit humecté d'une liqueur grasse, onctueuse & amère.

Cet arbre a besoin d'un grand nombre d'années, pour arriver à sa perfection. Son tronc est pour l'ordinaire fort droit, & fort rond. J'en ay vu beaucoup de

plus de trois pieds de diamètre, & de plus de quarante pieds de tige avant de se partager. Il jette plusieurs grosses branches, qui en produisent beaucoup de petites fort garnies de feuilles. Ses fibres sont longues, fines, pressées, mêlées. On ne sçait ce que c'est d'y trouver des nœuds, ou de le voir éclater.

Il porte deux fois l'année des fleurs *Fleurs;
& fruits
du Cour-
bari.* jaunâtres assez grandes, composées de cinq feuilles qui font un Calice, qui renferme quelques étamines, & un pistil rougeâtre. Elles n'ont aucune beauté, elles paroissent comme avortées, & n'ont aucune odeur. Les fruits qui succèdent à ces fleurs sont ovales depuis cinq jusqu'à sept pouces de longueur sur trois à quatre pouces de largeur, & environ un pouce d'épaisseur, de couleur de rouge tanné. Ce qu'il y a de bon & d'utile dans ce fruit, est renfermé dans une écorce rougeâtre, de l'épaisseur d'un demi écu, sèche, dure, & picotée de petites pointes comme du chagrin bien fin. C'est dans cette écorce qu'on trouve une pâte fine, assez sèche, de peu de liaison, d'un jaune rougeâtre, friable, d'une odeur, & d'un goût aromatique, qui a de la substance, qui nourrit beaucoup, & qui resserre. Chaque fruit renferme trois noyaux de la grosseur des amandes pelées, qui sont durs, d'un rouge foncé, qui sont remplis d'une substance blanche, ferme comme les noisettes, à peu près du même goût, avec une petite pointe d'amertume. Les enfans mangent ce fruit avec plaisir. J'en ay mangé quelquefois, il me sembla qu'il avoit le goût du pain d'épices, comme il en a la couleur. Je croi qu'on pourroit faire des *Usage
du fruit
& de son
écorce.* gâteaux de cette pâte, qui seroient bons pour le cours de ventre, & qui pourroient servir de nourriture dans une nécessité.

On peut se servir de ses écorces, pour faire

1701. faire des tabatieres, des poires à poudre, & autres semblables petits meubles. J'en ay scié, & j'en ay accommodé en différentes manieres, qui étoient toutes fort propres.

Gomme de Courbari. Cet arbre jette des grumeaux d'une gomme claire, transparente, dure, de couleur d'ambre, qui ne se dissout point; dont on peut se servir au lieux d'encens, à cause de la bonne odeur qu'elle rend quand on la brûle.

Il y a beaucoup d'arbres dans les Isles qui rendent de la gomme. J'ai parlé de quelques-uns, mais j'en ay négligé beaucoup, parce que je ne connois pas l'usage auquel on pourroit les employer. Il seroit très-à-propos, que ceux que la Cour envoie dans le país pour y faire des découvertes de Botanique, au lieu de s'amuser à décrire des fougères & autres plantes steriles & inutiles, donnaissent leurs soins à la recherche des gommes, qui pourroient devenir le fond d'un bon commerce, & être d'une assez grande utilité pour recompenser les dépenses que la Cour fait pour les entretenir, & pour faire imprimer leurs Livres.

Guillaume Pison dans son Histoire des plantes du Bresil. Livre 4. Chapitre 8. décrit le Courbari sous le nom de Jetaiba, qui est le nom Brasilien: sa description quoique fautive, s'accorde assez à mes remarques. Il dit, que les Portugais prennent la gomme du Courbari, pour la gomme Anime. C'est un procès entr'eux & les Apoticaire, dans lequel je ne dois point entrer. Il prétend que le parfum ou la fumée de cette gomme est spécifique pour guérir les douleurs de tête, & les parties du corps affligées de douleurs froides. Il dit avoir éprouvé avec succès, que l'empâte de cette gomme qui est chaude & sèche au second degré est excellent pour les douleurs des nerfs, à cause de sa vertu chau-

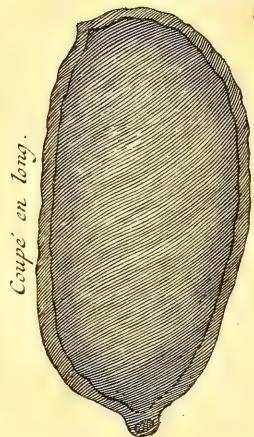
de & aromatique. Il veut que les feuilles fassent mourir les vers, étant appliquées en cataplasmes, & que le dedans de l'écorce raclé & infusé dans de l'eau, pris par la bouche, dissipe les vents, & purge puissamment. Voilà bien des vertus, on en croira ce qu'on voudra, je ne les ay pas éprouvées, & pour l'ordinaire j'entre toujours en défiance contre les drogues auxquelles on attribue tant de propriétés. Qu'une drogue guérisse spécifiquement une maladie, cela peut-être, mais je ne puis souffrir qu'on en fasse une Médecine universelle.

Je fis abattre une demie douzaine de chaque espece de ces arbres, pour les besoins de notre Maison. Mais comme j'aime à voir travailler mes Ouvriers devant moi, je crus qu'il étoit plus à propos de faire porter les billes entières à la Maison, que de s'amuser à les troncher, selon les longueurs dont j'aurois besoin, & les dégrossir sur le lieu. Je dis ma pensée à un de nos Negres, qui étoit presque Charpentier. Il me répondit, que cela étoit impossible, parce qu'on ne pourroit pas les charger dans les Canots, sans risquer de rompre les Canots, ni les trainer derriere, parce que ces bois ne flottent point.

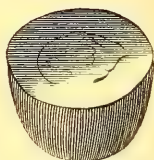
Cela étoit vrai, car ces sortes de bois sont si compactes, qu'ils occupent un volume bien moindre que celui de l'eau dont ils tiennent la place n'a de pesant, ce qui nécessairement les empêche de flotter. Mais j'eus bien-tôt trouvé le remède à cet inconvenient, & voilà comme je m'y pris. Je fis couper les billes tout aussi longues qu'elles le pouvoient être, je les fis rouler au bord de la mer, & je les accouplai deux à deux le plus également que je pus pour le poids, je fis ensuite attacher deux cordes à chaque piece, à des distances qui répondoient à peu près à quatre pieds de l'avant, & quatre

BPVIL

Fruit de Courbari.

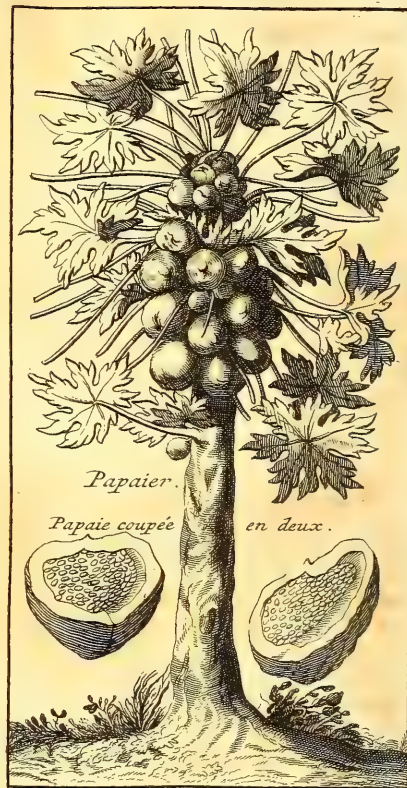


Coupe' en long.



*Coupe' dans
sa hauteur.*

Entier.



Papaier.

Papais coupée

en deux.

1701. quatre pieds de l'arriere du Canot. J'attachai après cela deux rondins par le travers du Canot, qui le débordoient d'environ trois pieds de chaque côté, vis-à-vis de l'endroit où les cordes étoient attachées aux billes. Je fis alors mettre le Canot à flot, & pousser de chaque côté une de ces grandes billes, que je fis attacher aux traverses, sans que le grand poids de ce bois fit caler le Canot de plus de trois pouces. Ce fut ainsi que je les fis conduire chez nous, & que je fis connoître à nos Negres, & à bien d'autres gens, qui

Methode de l'Auteur pour transporter par eau les bois qui ne flottent point.

disoient que je risquois de faire enfoncer nos Canots, que quelque pesant que soit un corps, il ne faut qu'une très-petite force pour le soutenir dans un liquide. Ce fut sur l'expérience de M. Pascal, que je fis celle-ci. Il me semble que cet Auteur remarque dans son Traité de l'Equilibre des liqueurs, qu'ayant posé un jeune homme dans l'air, il falloit cent sept livres pour le soutenir en Equilibre. Au lieu que le pesant dans l'eau où il étoit enfoncé, sans se donner aucun mouvement, il ne falloit que vingt-onces.

1701.

C H A P I T R E XVIII.

De la Poussolane des Isles. Du Plâtre. M. le Comte Desnots Gouverneur general des Isles. Effets prodigieux du Soleil sur une Terrasse de plomb.

Une connoissois point la Poussolane la premiere fois que j'allai à la Guadeloupe en 1696. & je ne pensois seulement pas que le ciment ou terre rouge que l'on trouve en quelques lieux de cette Isle, fut cette Poussolane dont on fait tant de cas en Europe. J'en avois fait employer à quelques reparations que j'avois fait faire au canal de notre Moulin, & j'avois admiré sa bonté. Mais ayant fait venir de France quelques Livres, & entre autres Vitruve commenté par M. Perrault, je connus par la description qu'il fait de la Poussolane d'Italie, que ce qu'on appelloit ciment ou terre rouge à la Guadeloupe étoit la veritable Poussolane.

C'est une erreur de croire qu'elle ne se trouve qu'à Poussols auprès de Naples, il y en a par toute la Campagne de Rome, & en beaucoup d'autres endroits où j'ai été. Peut-être que les premiers qui se sont servis de ce ciment naturel, l'ont trouvé à Poussols, & lui en ont donné le nom, qui s'est ensuite commu-

Tom. II.

niqué à tout celui qu'on a découvert dans les autres lieux.

Le ciment de la Guadeloupe me revint alors dans l'esprit, & dès que j'y fus retourné, je l'examinai attentivement, & je fis avec soin toutes les épreuves nécessaires pour me convaincre que c'étoit la même chose que la Poussolane d'Italie.

On le trouve pour l'ordinaire aux Isles, par veines d'un pied & demi à deux pieds d'épaisseur, après quoi on rencontre de la terre franche, épaisse d'environ un pied, & ensuite une autre épaisseur de ciment. Nous en avons en deux ou trois endroits de notre Habitation, il y en a encore auprès du Bourg de la Basseterre, & en beaucoup d'autres lieux; & si on vouloit se donner la peine de chercher, on en trouveroit beaucoup davantage.

La premiere experience que je fis, pour m'assurer de la verité, fut, d'en faire du mortier tiercé, dont je fis une masse de sept à huit pouces en quarré, que je mis dans une cuve, que je fis remplir d'eau

R r

dou-

Poussolane ne trouvee par l'Auteur.

1701.

*Expo-
riences
pour
s'assurer
de la ve-
rité de
la dé-
couverte.*

douce, de maniere que l'eau la surpassoit de sept à huit pouces. Cette masse bien loin de se dissoudre, fit corps, se secha, & en moins de trois fois vingt-quatre heures, elle devint dure comme une pierre. Je fis la même chose dans l'eau salée avec le même succès. Enfin une troisième experience que je fis, fut de mêler des pierres de différentes especes dans ce mortier, dans faire un cube, & de mettre le tout dans l'eau. Elles firent un corps très-bon, qui secha à merveille, & qu'on ne pouvoit rompre deux ou trois jours après qu'à force de marteau.

Quoique ces trois experiences ne me laissassent plus lieu de douter, que ce ciment ne fût la veritable Poussolane, je fis encore une quatrième experience, qui fut de faire un glacis pour une poëlle à farine. Mais le feu ne s'accorda pas avec ce ciment aussi-bien que l'eau. Il le dégradra en peu de tems, & le reduisit en poussiere. Cette dernière épreuve me convainquit, que nôtre ciment ameriquain étoit la veritable Poussolane, puisqu'il en avoit toutes les qualitez, aussi-bien que la figure.

Je donnai part de ma découverte à M. de Cailus Ingenieur general de l'Amerique, qui résidoit au Fort Royal de la Martinique, & lui en envoyai deux barils. Il me remercia fort de ma découverte, qui pouvoit devenir très-utile dans le pais.

J'en ay découvert une veine assez considerable au mouillage de la Martinique, au-dessous, & un peu à côté de la Batterie de S. Nicolas. La couleur étoit un peu plus claire, & le grain plus fin, pour tout le reste, c'étoit la même chose. J'en ai employé une quantité considerable, après m'être assuré de sa qualité par les mêmes épreuves que j'avois employés pour connoître celle de la Gua-

deloupe.

Si on veut que les ouvrages construits avec de la Poussolane fassent un corps solide, & durent long-tems, il faut avoir soin de bien arroser la maçonnerie pendant sept ou huit jours. A faute de cela, la chaux semble se rallumer, elle consomme la Poussolane, & la reduit en poudre.

Le hasard ma fait trouver du Plâtre à la Guadeloupe. Ce fut dans la Falaïse, au bas de laquelle coule la riviere des Peres ou de S. Louis, qui nous separe d'un grand terrain appelé le Parc, qui est de la succession de feu M. Houël. Je cherchois un endroit pour faire un sentier pour aller au Parc, d'où je voulois tirer des bois d'Acajou que j'y avois fait travailler. En faisant fouiller en quelques endroits auprès d'un canton de terre éboulée, je découvris des pierres de talc assez grandes. Je fis fouiller plus avant, & je trouvai des pierres qui me parurent de même espece que celles qu'on tire des carrieres de Montmartre près Paris. J'en fis cuire, & elles me donnerent de très-bon Plâtre. Il y a une infinité de choses dans les Isles, dont on tireroit de grandes commoditez, si on se donnoit la peine de les chercher, & de les éprouver.

Le Pere Romanet vint de la Martinique sur la fin du mois de Juillet, pour s'embarquer sur un Vaisseau qui devoit partir incessamment pour France. Mon ancien Compagnon le Pere Mondidier vint aussi pour le même sujet. Ils m'apporterent une Lettre du Superieur general, qui me chargeoit de pourvoir à leur embarquement. Je voulus m'accommoder avec le Capitaine du Vaisseau pour leur passage. Il me dit, qu'il se contenteroit, pourvu que je leur donnasse des provisions, & qu'il ne demandoit rien autre chose. Cela s'étoit toujours pratiqué

1701.

*Précau-
tion pour
les Ou-
vrages de
Poussolane.*

Plâtre.

1701. tiqué ainfi. Je leur fis embarquer une Barrique de vin de Bordeaux, deux dames-jeannes de vin de Madere, foixante Poules, douze Coqs d'Inde, fix Moutons, fix Cabrittes, & quatre Cochons, avec deux cent livres de biscuit, des confitures, des fruits, & des herbages tant qu'on en voulut. Au bout de cinq mois, ils me donnerent avis qu'on leur avoit fait payer cent franc chacun pour leur passage, & même qu'on avoit arrêté leurs hardes jusqu'au paiement, & ils m'envoyerent la quittance.

Je crus devoir faire sentir cette friponnerie au Capitaine, quand il reviendrait. Il arriva en effet quelque tems après, & ne manqua pas, selon la coutume, de nous venir voir, & de nous offrir ses marchandises. Je ne lui dis rien sur le sujet des deux Religieux qu'il avoit passés en France. Je pris de ses marchandises autant que nous en avions besoin; & quand ce vint au paiement, & qu'il m'apporta son compte, je lui dis qu'il oublioit de nous creditor des provisions que je lui avois fournies à son dernier voyage, dont je lui donnai le compte, qui le montoit à plus de trois cent francs. Il voulut crier (mais sans faire de bruit, je le fis assigner, & comme il dit par ses défenses, que ces provisions avoient servi pour le passage de nos deux Religieux, je presentai la quittance de deux cent francs de ses Bourgeois spécifiée pour leur passage & nourriture. Il fut condamné à me passer à compte les provisions qu'il avoit reçues, & aux dépens. Je ne voulus pourtant pas jouir de tout l'avantage que j'avois sur lui, je lui laissai le choix de me payer mes provisions, ou de me passer à compte les deux cent francs portez par la quittance; il prit ce dernier parti, il reçût comme argent comptant la quittance de ses Maîtres, & nous fûmes quittes, quoique un peu moins bons

amis qu'auparavant. Cette petite correction fraternelle fit rire toute l'Isle, & apprit à ce Capitaine, & à ses semblables à ne pas faire de ces sortes de tours à leurs Passagers.

M. le Comte Desnots Chef d'Escadre des Armées du Roi, étoit arrivé depuis peu à la Martinique, pour remplir la place de Gouverneur general des Isles, qui étoit vacante par le décès du Marquis d'Amblimont. Il vint à la Guadeloupe le 27 de Juillet. Je l'accompagnai dans la visite qu'il fit avec notre Gouverneur, d'une partie de l'Isle. Il approuva ce qu'on avoit proposé de faire cinq ans auparavant, qu'on avoit même commencé, & que la paix avoit fait interrompre. Il exhorta M. Auger de se mettre en état de défense, parce qu'on ne doutoit point que la Guerre ne fût prochaine, il lui promit tous les secours dont il auroit besoin. Il me pria d'avoir soin des travaux, & me promit d'écrire au Ministre les services que j'avois déjà rendus, & ceux que je continuerois de rendre, afin qu'il y eût égard. Il n'a pas été le seul qui a écrit en Cour les peines que je me suis données, les travaux qui j'ai fait faire, & les services que j'ai rendus à l'Isle de la Guadeloupe pendant plus de deux ans que j'y ay servi comme Ingenieur, sans avoir jamais reçu la moindre marque de reconnaissance, du moins jusqu'à l'impression de ces Memoires. M. Desnots nous fit l'honneur de nous venir voir, & de dîner chez nous. Comme je lui dis, que je n'attendois que le retour du Pere Imbert, pour m'en aller à la Martinique, faire travailler à la couverture de plomb de notre nouveau Bâtiment, il remit à ce tems-là à examiner le Memoire que j'avois dressé des choses qui nous étoient nécessaires pour mettre l'Isle en état de défense, qu'il nous promit de nous faire fournir abondamment.

R r 2

Lc

1701. Le Pere Imbert revint de la Martinique le 10 Août, il amena avec lui un Religieux Flamand appelé Gregoire Bouffemaer, dont j'aurai occasion de parler. Je lui rendis compte de l'état de la Maison, & je me disposai à profiter de la première occasion qui se présenteroit, pour passer à la Martinique, où mon bon ami le Pere Giraudet, qui venoit d'y être établi Supérieur, me pressoit de me rendre, pour donner la dernière main au Convent que j'avois fait commencer quelques années auparavant.

Je partis de la Guadeloupe le Lundy 15 Août sur le soir, & j'arrivai le lendemain sur les neuf heures du soir au mouillage de la Martinique.

Le Pere Cabasson notre Supérieur général s'étoit mis en tête de couvrir la plate forme de notre Bâtiment avec des plaques de plomb, posées simplement sur des madriers d'Acajou, au lieu de la carreler comme il avoit été résolu d'abord. Je m'étois opposé de toutes mes forces à cette résolution seulement par la raison que les chambres seroient inhabitables à cause de la grande chaleur que ce plomb y entretiendrait pendant le jour & la nuit, quand il auroit été une fois échauffé par le Soleil, sans prévoir les autres inconveniens que je découvris depuis. Mais on avoit passé par-dessus mes raisons, & on étoit convenu avec un Marchand du Fort S. Pierre, nommé Banchereau, pour nous fournir des tables de plomb à raison de vingt-cinq livres le cent, & des madriers d'Acajou de trois pouces à treize sols le pied réduit. Cette dépense excédoit de beaucoup celle de tout le Bâtiment, & m'obligea de proposer à nos Peres de le couvrir en Manfarde, & de leur offrir de la faire pour la moitié de ce que le plomb & les madriers devoient coûter. Je n'en

pus venir à bout. C'est donc pour cette belle couverture qu'on m'obligea de venir de la Guadeloupe. 1701.

Je ne manquai pas dès le lendemain de mon arrivée d'aller au Fort Royal avec le Pere Giraudet, pour saluer M. le General. Il avoit une considération toute particulière pour le mérite de ce Religieux. Nous en fûmes reçus avec tout l'agrément possible. Je lui présentai le Memoire de ce qui étoit nécessaire pour le Fort, & les Batteries de la Guadeloupe; il le lut, & me promit qu'avant mon départ, il le feroit remplir entièrement. Sa promesse fut cependant sans effet, parce que peu de jours après, il fut attaqué du mal de Siam, qui l'emporta le quatrième jour, au grand regret de tous les gens de bien, qui esperoient beaucoup de sa bonne conduite, de sa fermeté, de sa sagesse, de son zèle, de sa Religion, & de sa droiture.

Il y avoit environ trois ans, que nos Peres avoient acheté une maison, & un petit terrain à côté de celui que nous avions au mouillage, afin de profiter d'une source d'eau qui y étoit. Cette maison avoit appartenu à M. de Chambly ci-devant Gouverneur de la Martinique. Ils furent trompez dans cet achat: car il se trouva que ce terrain n'étoit pas joint au nôtre, & qu'il y avoit une langue de terre entre les deux, sur laquelle nous ne pouvions pas faire passer la fontaine, que nous prétendions faire venir chez nous, sans dédommager le Propriétaire de ce terrain, & comme ce dédommagement auroit été plus considérable que l'utilité que nous en aurions pu tirer, je conseillai à nos Peres d'acheter tout le terrain, ce qu'ils firent, & ainsi notre place se trouva de deux cent pas de large, au lieu de cent qu'elle avoit avant cette acquisition. Je fis travailler ensuite à ramasser l'eau de cette source,

1701. source, avec quelques autres petits rameaux que le sieur Braguez notre voisin nous donna, dont je fis près d'un pouce & demi d'eau, que je conduisis chez nous avec des tuyaux de plomb.

Ces sources, & toutes celles qu'on trouve dans le voisinage, viennent d'un morne très élevé, au pied duquel est le terrain où le Bourg est situé. Ce ne sont que des eaux de pluies, comme toutes les autres fontaines, qui filtrent lentement au travers des pores de la terre. Il faut que celle que je fis conduire chez nous, passât par quelque minière; car elle a une petite pointe de sel ou d'amertume, qu'on ne sent point quand on y est accoutumé, mais qui se fait d'abord connoître à ceux qui en usent toute pure les premiers jours.

Je ne fus point du tout content de la manière dont on avoit conduit le Bâtiment en mon absence, malgré les Devis & les Memoires que j'avois laissé. On avoit espacé les poutres d'une manière à faire manquer tous les planchers. Je fus obligé de faire tout changer; après quoi je travaillai à la couverture. Je fis embonneter les madriers avec des languettes postiches du même bois, & après qu'ils eurent été fortement cloiez sur les solivaux, je les fis couvrir avec des plaques de plomb que l'on avoit achetées pour cet effet. Il n'y en avoit pas la moitié en place, que je m'aperçus que le Soleil pendant la grande chaleur attiroit le plomb, & faisoit crever la soudure, quoique les tables chevauchassent l'une sur l'autre en replis, & qu'elles fussent parfaitement bien soudées. Je crus remédier à cet in-

convenient, en faisant cloier les tables avec les madriers de six en six pouces, tout le long des coutures, & je fis continuer de cette manière le reste de la plate forme. Cela réussit pendant la saison de pluies; mais dès qu'elle fut finie, il arriva encore pis. On m'écrivit à la Guadeloupe où j'étois retourné, que le Soleil attiroit le plomb comme il faisoit au commencement, & que ne pouvant rompre la soudure, ni séparer les tables les unes des autres, parce qu'elles étoient trop bien cloiées, il les fendoit dans leur milieu dans toute leur longueur. J'eus d'abord de la peine à croire un effet si prodigieux; mais comme c'étoit un fait, j'en cherchai la raison, & je crus que cela venoit des madriers d'acajou, qui étoient sous le plomb, parce que ce bois étant assez tendre, se remplissoit aisément d'humidité pendant la nuit, ce qu'il ne pouvoit faire sans se gonfler, & faire en même-tems élever le plomb qui étoit dessus; après quoi le Soleil venant à darder ses rayons consumoit l'humidité, & le bois diminué de volume ne pouvoit plus soutenir le plomb qui se cassoit, en retombant par sa propre pesanteur dans la place où il étoit auparavant. Cependant cette raison ne m'a jamais paru convainquante, & j'ai vu le même effet à Paris, sur une plate forme de plomb, bien plus petite que la nôtre, où le plomb posé sur un plancher de maçonnerie ne laissoit pas de se crevailler par l'ardeur du Soleil. Je laissai ce fait à examiner à des gens plus habiles, & à en trouver la raison, s'ils le peuvent.

1701.

Effet prodigieux du Soleil sur une terrasse de plomb;

Couverture de plomb.

CHAPITRE XIX.

Des arbres appelez Balatas & Pain d'Epices, & de la manière de scier le Gommier.

JE partis de la Martinique le 22 Novembre, & j'arrivai à la Guadelou-

pe le 25. On m'y attendoit depuis quelques jours, mais j'avois été obligé de re-

R r 3

125-

1701.

*Service
pour M.
Frere du
Roi.*

tarder mon départ, pour assister au Service solennel que nos Peres firent dans notre Eglise du Mouillage, pour le repos de l'ame de Monsieur, Frere unique du Roi.

Dès qu'on eût appris la mort de ce Prince, tous les Ordres Religieux s'efforcèrent de marquer la veneration qu'ils avoient pour sa memoire, en faisant pour lui dans toutes les Eglises des Services solennels. Sur quoi je dois rendre cette justice aux Religieux de mon Ordre, qu'ils se distinguerent de tous les autres, par la magnificence & le bon goût, qui parurent dans la Tenture, les Ornaments & le Mausolée, qui étoit élevé au milieu de leur Eglise. Le Pere Giraudet Supérieur de la Mission de la Martinique, prononça l'Oraison Funebre, & s'acquitt beaucoup de gloire dans cette action.

Comme on a imprimé à Paris une Relation de cette ceremonie, & un Extrait du Discours, je croi pouvoir me dispenser d'en dire davantage.

Je trouvai en arrivant à la Guadeloupe, que notre Supérieur avoit changé de sentiment en mon absence, & qu'au lieu d'un Bâtiment de maçonnerie que nous étions convenus de faire, il avoit résolu de ne le faire que de bois. Quoique ce nouveau projet ne me plût point du tout, je ne m'y opposai qu'autant que la bien-séance le pouvoit permettre; ainsi je me mis à faire abattre des arbres. J'ai remarqué dans plusieurs endroits de ces Memoires, que ceux des Isles étoient les plus beaux du monde, en voici une preuve suffisante pour convaincre les plus incrédules. Je tirai d'un seul Balatas vingt deux poutres de trente-six pieds de long, sur quatorze & seize pouces en quarré, avec quantité de cartelage de quatre & cinq pouces sur différentes longueurs. Je faisois travailler jusqu'à dix scies à la

fois, avec un bon nombre de Negres, pour abattre les arbres, les équarir, & mettre à profit les restes des troncs & des branches, & je pouffai tellement ce travail, qu'au mois de Janvier 1702. j'avois tout le bois nécessaire pour un Bâtiment de cent pieds de long sur trente-six pieds de large, avec deux pavillons de quarante-quatre pieds en quarré. J'avois tellement ménagé mon monde & mon tems, que j'avois du bois à brûler pour toute notre levée de Sucre, du Manioc en terre pour deux ans, & des Canes en quantité.

Cependant la proximité de la Guerre fit que j'empêchai adroitement qu'on ne commençât ce nouveau bâtiment, non-seulement à cause que si la Guadeloupe étoit attaquée, il ne manqueroit pas d'être brûlé, mais encore parce que le lieu où le Supérieur le vouloit placer, ne nous convenoit point du tout, & j'étois bien aisé que l'on attendît le retour du Supérieur General pour en décider.

Cependant le Sieur du Clerc Major de Leogane à S. Domingue, passant à la Guadeloupe, nous offrit six mille écus de ce bois, sur lequel il prétendoit en gagner encore autant en le portant à S. Domingue: je croi même qu'il en eût donné davantage, si notre Supérieur eût eu envie de vendre. Je fis humainement tout ce que je pus pour l'y engager, en lui représentant qu'en moins de deux mois j'en aurois fait d'autre en même quantité: je ne pus en venir à bout, le Supérieur & les Religieux s'obstinèrent à ne pas vendre, & ils eurent tout sujet de s'en repentir quelques mois après, puisque les Anglois aiant attaqué l'Isle, & s'étant emparez de notre Quartier, ils en emporterent ce qu'ils jugerent à propos, & brûlerent le reste.

Le Balatas est une des quatre especes de bois rouges que l'on trouve dans nos Isles.

1701.

1701. Illes. Il vient fort droit, & ne se fourche gueres qu'à quarante pieds de tige, & souvent davantage. Il vient mieux dans les terres maigres & pierreuses, comme sont les bords des côtières, que dans les terres fortes & grasses. Son écorce est brune, peu épaisse, toute hachée, & assez peu adhérente: le cœur & l'aubier ne se distinguent presque pas l'un de l'autre: ils sont également durs, bons meilleurs à couvert que dans terre; d'un rouge sombre qui décharge beaucoup en séchant. Il a les fibres longues, fines, peu mêlées, mais extrêmement serrées. Quoique ce bois paroisse sec, il ne laisse pas d'avoir une sève onctueuse & amère qui nourrit les parties, & les conserve contre les vers. Sa feuille est ovale avec une petite pointe: elle est médiocrement grande, assez forte: elle se sèche aisément: elle vient couplée & en assez grande quantité. Cet arbre porte des panaches de petites fleurs rougeâtres, auxquelles succèdent des fruits de la grosseur, figure & couleur des merises, dont les Perroquets & les Grives, les Ramiers & autres oiseaux sont fort friands. Ce bois se débite bien, il est pourtant meilleur en Charpente qu'en Menuiserie. On en fait des tables, des rouleaux, des arbres & des dents pour les Moulins. Il est roide, sans nœuds, il ne s'éclate point, & il est capable de soutenir un très-grands poids.

Charpentiers des PP. Carmes. Les Peres Carmes avoient fait venir de France deux Charpentiers engagez, pour leur faire un Moulin, une Sucrerie & une Purgerie, dont ils avoient un extrême besoin. Tous leurs bâtimens se ressentoient de la vieillesse de leur Ordre, & tomboient en pieces; & comme ils n'étoient pas mieux fournis d'arbres pour bâtir, que de titres pour justifier leur Origine & leur Succession Prophétique, ils eurent recours à nous, & nous demande-

rent quelques arbres, que nous leur accordâmes avec plaisir: je me chargeai même de veiller sur leurs Ouvriers, que je fis pour cela travailler auprès des miens afin de voir plus aisément le travail des uns & des autres. Je trouvai ces deux Ouvriers fort impertinens. Ils travailloient peu, juroient beaucoup, n'étoient jamais contents, & pour surcroît de mal, je découvris qu'ils commençoient à s'approcher un peu trop près de nos Negres. J'en parlai à leurs Maîtres, & de concert nous en parlâmes au Gouverneur; & sur la permission qu'il me donna, je les envoyai porter quelques planches à la Forteresse, où on les retint, & on les mit dans un cachot les fers aux pieds & aux mains, où ils firent pénitence au pain & à l'eau pendant quelques jours. Ils firent les mauvais au commencement, peu à peu ils s'apaisèrent, & enfin ils firent demander pardon à leurs Maîtres, & me promirent de faire des merveilles. On les fit sortir; mais pour achever de les dompter, je défendis à nos Negres de leur tirer les chiques, de sorte qu'en moins de trois semaines ils en furent garnis à ne pouvoir se soutenir. Ce dernier accident acheva de les humilier. Ils se mirent tout-à-fait à leur devoir, & aussi-tôt je leur fis donner tous les secours nécessaires, & je les traitai à proportion des bonnes manieres que je leur voyois prendre.

Je sçûs qu'ils avoient travaillé en France à refendre du Sapin; & comme la différence de cet arbre au Gommier ne me parut pas fort grande, je leur en fis scier premièrement des pieces d'un pied de large, & ensuite de plus grandes. Ils trouverent ce bois plus difficile que le Sapin, parce que le Sapin qu'ils avoient travaillé, étoit sec, la scie y passoit facilement; au lieu que le Gommier étant verd, sa gomme engageoit les dents de la scie. Je leur fis remédier à cet inconvenient,

1701.

*Correspondance
fraternelle que
l'Auteur
leur fit.*

*Manière
de scier
le Gommier.*

1701. vient, en faisant donner plus de voye à la scie, & en faisant affûter les dents de tous côtez. Par ce moyen je fis debiter le Gommier que l'on laissoit pourrir auparavant, lorsqu'on ne l'employoit pas à faire des Canots; & comme c'est un très-bon bois, je le fis employer en toutes sortes d'ouvrages tant de planches, que cartelage. Aiant été obligé dans la suite de faire grand nombre de madriers pour les plates-formes des Batteries, & pour des flâques d'affûts, je fis mettre en œuvre une quantité considerable de ces arbres malgré les murmures de nos Ouvriers paresseux qui n'étoient pas accoutumés à les scier.

*Maniere
de con-
server la
couleur
des bois.*

Ce bois est de couleur de chair claire, je croi l'avoir dit ci-devant. Quand les ouvrages auxquels on les destine, méritent qu'on lui conserve cette couleur, & qu'on l'empêche de se décharger, il n'y a qu'à prendre des copeaux du même bois, & les faire bouillir dans de l'eau avec un peu de Lianne à sang, ou quelques fleurs de Rocou, ou du Rocou même en petite quantité, & en humecter le bois deux ou trois fois, & lorsqu'il est presque sec, le frotter avec les copeaux, & quand il l'est tout-à-fait, avec un morceau de cuir & un peu de cire. Il conserve alors une couleur de chair vive, luisante & très-agreable. Au lieu d'eau on peut se servir d'huile de *Palma Christi* bouillie avec de la Litarge avant d'y mettre les copeaux, ou la Lianne à sang, ou le Rocou. La couleur est encore plus vive & moins sujette à se décharger, & l'huile dont les pores du bois sont imbibez, fait qu'il résiste plus aisément & plus long-temps à l'air & à l'humidité.

On peut se servir de la même méthode pour toutes sortes de bois, observant quand on le peut faire, de joindre aux copeaux quelque Lianne, racine, ou couleur qui en approche, ce qui n'est pas dif-

ficile à trouver, ou quand on n'en a point, 1701, une plus grande quantité de copeaux, imbiber le bois plus de fois, & le frotter avec plus de soin.

Le succès que j'avois eu dans le travail du Gommier, me fit espérer que je réussirois aussi-bien à faire debiter un autre qu'on appelle Pain d'Epices, que sa dureté avoit conservé contre toutes sortes d'attaques. Je ne sçai d'où ce nom lui est venu, car, excepté la couleur, il n'a rien qui ait du rapport avec le Pain d'Epices.

*Arbre
appelé
Pain
d'Epices.*

Il croît ordinairement sur le bord des falaises, & dans des lieux élevez, arides & pierreux. Il vient très-grand. J'en ai trouvé un qui avoit plus de quatre pieds de diametre, & près de quarante pieds de tige: sa feuille est presque semblable au Poirier d'Europe: son écorce est brune & assez épaisse contre l'ordinaire de tous les bois durs; elle est adhérente, railladée & marquetée de petits points rouges & blancs. L'Aubier ne diffère presque en rien du cœur qui est d'un jaune rougeâtre, avec quelques filets d'un rouge plus vif: il est extraordinairement compact & serré, & par conséquent pesant: ses fibres fort déliées sont mêlées les unes dans les autres, ce qui le rend coriace, roide, & capable de supporter les plus grands fardeaux.

Le premier que je fis abattre, portoit environ deux pieds & demi de diametre. Nous étions alors dans la saison de la sève, ce qui me faisoit espérer que nous en aurions meilleur marché, parce tous les arbres ont bien moins de dureté dans cette saison que dans une autre, à cause que leurs pores sont plus ouverts, & leurs parties plus éloignées, pour ainsi dire, les unes des autres: cependant il se défendit si bien, qu'après avoir rompu huit ou dix haches sans pouvoir presque l'entamer, j'étois prêt de le faire aban-

*Durété
de cet
arbre.*

1702. abandonner lorsqu'il se presenta un Machoquet ou Taillandier, demeurant au Bourg du Baillif, nommé Loriau, qui m'offrit de me faire des haches d'une si bonne trempe, qu'elles couperoient toutes sortes de bois. Il en vouloit trois écus de la piece, & les donnoit à l'épreuve pendant quinze jours. Il m'en fit une douzaine, qui restèrent en coupant les arbres appelez tendres à caillou, & les Fer blancs, qui passent pour les plus durs; mais quand ce vint au pain d'Epices, elles se rompirent comme les autres. Cela étonna étrangement mon Ouvrier. Il vint sur le lieu, & rompit lui-même deux de ses meilleures haches. Ils'en retourna chez lui, étudia son métier, & trouva enfin le point de la trempe qu'il falloit, & me fournit le nombre de haches dont nous étions convenus; mais il ne voulut jamais montrer son secret au Nègre Taillandier, que nous avions dans la maison, quelques promesses que je lui fisse, & quelque argent que je lui offrisse.

Précaution qu'il faut avoir quand on fait des abat-tis de bois.
C'est un ménagement de tems très-considérable, quand on a de grands abbatis à faire, d'avoir toujours un nombre de haches emmanchées, & toutes prêtes, pour fournir aux Negres qui rompent les leurs dans le travail. Ils perdent un tems infini à faire des manches, ou affiler leurs haches, & c'est le tems, qui est la chose la plus précieuse sur tout aux Isles. J'aimois mieux donner quelque argent aux Negres, que je connoissois les plus adroits, afin qu'ils fissent des manches de haches aux heures qu'ils peuvent travailler pour eux; & le Commandeur avoit soin de faire porter une douzaine de haches de rechange sur le lieu du travail, pour en fournir à ceux qui venoient à en avoir besoin.

Pour revenir au Pain d'Epices, j'en
Tom. II.

1702. fis débiter en planches, qui étoient d'une grande beauté: j'en fis tourner, & il réussit parfaitement bien; il prenoit presque de lui-même un poli, & un éclat merveilleux. On peut bien juger par ce que je viens de dire, qu'il est très-difficile à scier, qu'il échauffe les scies d'une manière extraordinaire, & qu'il les détrempe facilement. Le remède à cela est d'avoir deux scies d'une égale épaisseur, affutées bien également, & les changer de quart d'heure, en quart d'heure; afin de les laisser reposer, & rafraichir, après les avoir frotées avec du suif. Quelques Habitans prétendent que ce bois n'est bon qu'à couvrir, & qu'il ne dure guère dès qu'il est exposé aux injures de l'air. Je n'ai pas eu le tems de faire cette expérience; mais j'ai si souvent entendu dire la même chose de quelques autres bois, quoique j'aye expérimenté le contraire, que je ne croi pas, que celui-ci ait ce défaut.

Le Procès que les Communautés Religieuses de la Guadeloupe avoient à Paris avec les heritiers de M. Hinselin au sujet de la Donation qu'il leur avoit faite, ayant été terminé par un accommodement, nous en reçûmes les nouvelles sur la fin du mois de Janvier 1702. avec les pieces nécessaires, pour nous mettre en possession des biens qui nous avoient été leguez. Mais comme nos intérêts étoient differens, puisque les Religieux de la Charité devoient avoir la moitié de ce bien, avec le choix des lots, quand le partage seroit fait, nous nous assemblâmes, & je fus choisi, & établi Procureur des quatre Communautés, qui avoient la moitié de la succession à partager entr'elles, c'est-à-dire, des Jesuites, des Carmes, des Capucins, & de nos Peres Les Superieurs Generaux des quatre Communautés signerent la Procuration qui me fut donnée, & voulurent

1702. rent biens'en rapporter à ce que je ferois, pour terminer cette affaire, & faire le partage tant avec les Religieux de la Charité qu'entre nous autres. Le Pere Holley Supérieur de la Maison des Jesuites étoit bien plus propre que moi, pour cette commission, & avoit plus le tems de la remplir; cependant ce fut lui principalement qui engagea les autres à me choisir, ce que je remarque

1702. exprès ici, quoique peu important au Public, pour faire connoître à tout le monde, l'union & la bonne intelligence, qui se trouvent entre les Missionnaires de l'Amerique. Plût à Dieu, que cela fût de même dans les autres parties du monde, & que la diversité des sentimens, & peut-être les intérêts oppoiez n'y ruinaient pas l'œuvre de Dieu.

C H A P I T R E X X.

Abus qui se commettoient dans les travaux Publics. Messe de Requiem, chantée d'une maniere extraordinaire. Partage de la succession de M. Hinselin.

Nous avons commencé à travailler à la reparation des retranchemens qu'on avoit faits pendant la Guerre precedente, aussi-tôt que je fus revenu de la Martinique. Mais M. le Gouverneur aiant eu quelques avis, que les Anglois attaqueroient sans faute la Guadeloupe, pensa serieusement à faire travailler à ceux que nous avions projettez dans la tournée que je fis avec lui en 1696. & l'année dernière avec M. le Comte Desnots Gouverneur general. Car pour les projets du Chevalier Reynau, il n'en étoit plus question; le tems manquoit, & il n'y avoit pas un fol de fond pour les entreprendre.

Tous les travaux Publics, soit pour l'ouverture & entretien des grands chemins, soit pour les Fortifications, se font par corvées. Personne n'en devoit être exempt, puisqu'ils se font pour le bien commun, & pour la conservation, & la défense du pais. Cependant les Religieux s'en prétendent exempts, & le font en effet, par une clause expresse des

Lettres de leurs établissemens, par laquelle le Roi ou les Seigneurs des Isles, *Privileges des Religieux* qui les y ont appelez, les declarent exempts eux, leurs Domestiques, & leurs Esclaves de toutes Corvées, Guer & Garde, & Charges publiques. Messieurs Hoüel & de Boissieret, dont les Ancêtres avoient été Seigneurs & Propriétaires de l'Isle, prétendoient la même chose, & leurs prétentions donnoient occasion à quelques autres personnes de refuser de se soumettre à ces Charges publiques.

M. le Gouverneur parla aux uns & aux autres, & il eut lieu d'être content des Religieux, qui sans se mêler avec les autres Habitans entreprirent des travaux considerables, & s'en acquitterent de bonne grace, & promptement. Il n'y eût que ces deux Messieurs qui tinrent bon, & qui ne voulurent point du tout contribuer à la défense commune, quoiqu'ils y fussent bien plus obligez qu'une infinité d'autres, par les grands biens, & les vastes terres qu'ils possédoient dans le pais.

J'avois remarqué un abus très-confi-

de-

1702. derable dans ces Corvées dès le tems que je fis travailler en 1696. & je le remarquai encore dans les premiers travaux que nous entreprîmes. C'étoit que les Officiers des Quartiers s'exemptoient d'y envoyer leurs Negres, favorisoient leurs parens & amis, & rejetoient toute la charge sur les pauvres qui étoient les plus obéissans, parce qu'ils ne pouvoient imiter ceux qui avoient de l'autorité.

Un autre désordre que je remarquai dans ces travaux étoit, que les Maîtres ne donnoient point de vivres à leurs Esclaves en les y envoyant; ce qui leur étoit un prétexte pour les quitter, afin d'en aller chercher, & pour ne revenir que fort tard, & souvent point du tout.

Le troisième désordre étoit que les travaux se trouvoient souvent mal faits, parce que je ne pouvois pas être toujours par tout, & en même-tems, & puis on ne sçavoit à qui s'en prendre de ces mal-façons. Et quand j'étois obligé de faire abattre ce qui étoit mal fait, c'étoient des murmures & des plaintes, qui ne finissoient point.

Je fis faire ces remarques à M. Auger, il en convint; mais il me dit, qu'il étoit plus facile de voir ces choses, que d'y remédier. Je lui répondis que le remède étoit plus facile qu'il ne pensoit, qu'il n'y avoit qu'à considérer les travaux qui étoient à faire, les tracer, les toiser, & en faire la repartition, premierement par Compagnie, & ensuite par le nombre des Negres, qui se trouvoient dans l'étendue de chaque Compagnie. Par ce moyen les travaux seroient distribués avec égalité, chacun sçauroit ce qu'il auroit à faire, & l'exécuteroit avec tout le soin & la diligence possible, afin d'en être plutôt quitte, & de n'être pas obligé à recommencer. Il goûta mon avis, & résolut de le suivre, pourvu que je me chargeasse de faire cette repartition,

& de souffrir une partie des murmures qu'elle exciteroit. Il me fit délivrer par le Receveur du Domaine un état des Compagnies (car tous les Habitans des Isles servent sous les Capitaines de Milices de leurs Quartiers,) & dans chaque Compagnie on a un état des Negres qui payent le droit de Capitation; & qui par conséquent peuvent travailler.

Nous examinâmes en gros les travaux qu'on avoit résolu de faire, afin de voir à quelles Compagnies il seroit plus à propos de les distribuer, & ce que pourroient faire pour le bien commun celles qui étoient trop éloignées, comme celle du grand & du petit Cul de-Sac, & de la pointe Noire. On obligea celles là à fournir des pallissades, & autres bois qu'elles ont sur leur terrain, & dont nous avions besoin. Après cela je traçai les travaux, & je les fis toiser, & ayant divisé le nombre des toises par le nombre des Negres des Compagnies qui devoient travailler, je voyois combien il revenoit de toises ou de pieds par tête de Negres; & comme le travail pouvoit être plus ou moins facile selon les endroits où il se trouvoit, je proportionnois toutes ces choses le plus équitablement qu'il m'étoit possible. Je faisois ma liste, que je donnois au Gouverneur, qui me la rendoit après l'avoir signée; & quand les Maîtres ou leurs Commandeurs étoient arrivés avec leurs Negres, on leur montrait les bornes de leur travail, la manière dont il devoit être fait, & on les avertissoit, que s'il y avoit des mal-façons, on le leur feroit recommencer. Cette méthode nous exemptoit de penser au nombre des Negres que les Habitans devoient employer, pour faire leurs tâches, n'y à leurs vivres, & les Maîtres étoient intéressés à faire promptement, & bien, ce qui leur étoit ordonné.

1702. Ceux qui étoient accoutumés à s'exempter des travaux Publics, crièrent bien fort contre moi, qui étois l'Auteur de ce nouveau règlement, & ils négèrent autre chose, que de voir quelquefois augmenter la dose de leur tâche; mais ceux qui avoient porté jusqu'alors le poids du jour, & de la chaleur, trouverent ce règlement très-équitable, & m'en remercièrent.

Travaux que l'Auteur a fait faire à la Guadeloupe. Ce fut ainsi que je fis faire tous les retranchemens de la Basseterre, des trois Rivières, & du Reduit, qui alloient à bien plus de six mille toises; les murs intérieurs & extérieurs des parapets du Fort, pour soutenir la terre, & le mauvais saicnagne dont ils étoient composés. Je fis faire une demie Lune, pour couvrir la Porte avec un Pont-Levis; une grande Citerne découverte, servant de fossé à un retranchement flanqué, qui coupoit la longueur du Fort en deux, pour couvrir le Donjon, & s'y pouvoir retirer, & tenir ferme, si les Ennemis se fussent emparez du Cavalier. Je fis faire encore plusieurs Batteries neuves, & réparer les anciennes, & nous préparer à tout événement.

Ces travaux m'occupèrent toute l'année 1702. & jusqu'au mois de Mars 1703. de sorte que je n'avois pas peu d'affaires, étant obligé par honneur, & par la prière que le Gouverneur general des Isles, & le Gouverneur particulier de la Guadeloupe m'en avoient faite, d'avoir soin des travaux publics; étant encore chargé du détail de notre Habitation, & par-dessus tout cela de la Procuration des quatre Communautés Religieuses Legataires pour un huitième chacune des biens de M. Hinselin.

Je pris possession de cette succession avec le Supérieur des Religieux de la Charité vers la mi-Carême. Pour donner des marques publiques de notre recon-

naissance, on résolut de faire célébrer un Service solennel dans chacune de nos Eglises, pour le repos de l'ame de notre Commun Bien-faiteur.

Nous commençâmes, & nous ne manquâmes pas d'y inviter les Parens du défunt, le Gouverneur avec l'Etat Major; le Conseil, & ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'Isle.

Les Peres Jesuites nous suivirent, & nous surpassèrent. Leur Eglise qui est la plus belle, & la mieux ornée de l'Isle étoit tendue de noir, avec un Mausolée fort illuminé. Ils chanterent l'Office des Morts, & la grande Messe; ils firent les Absoutes, & peus'en fallut qu'il n'y eût une Oraison Funebre. Les Carmes & les Capucins voulurent les imiter, mais ils n'en approchèrent pas de cent lieues.

Les Religieux de la Charité choisirent le lendemain de l'Octave de Pâques, pour faire leur Service solennel. Toutes les Communautés y étoient invitées, & toutes les Puissances du pays. Je m'approchai du Lutrin, pour aider à chanter la Messe. Ils avoient fait venir le Chantre principal de l'Eglise des Jesuites. C'étoit un Boiteux, nommé la Cour, qui chantoit très-bien, & qui avoit une parfaitement belle voix; mais qui étoit si superbe, & si arrogant, qu'en matière de rubriques, de chant, & de ceremonies d'Eglise, il croyoit en sçavoir plus qu'un Directeur de Seminaire. Il avoit autrefois servi l'Eglise des Carmes, & les avoit quitez, pour aller à celles des Jesuites, dont ceux là n'étoient pas trop contents. Un particulier, qu'il n'est pas besoin de faire connoître ici, s'approcha du Lutrin, & quoiqu'il vît le Livre ouvert à l'endroit de la Messe pour les Morts, il se mit à le feuilleter comme s'il eût cherché quelque autre chose. Le Chantre Boiteux impatient

1701. tient de le voir remuer son Livre, Que cherchez-vous, lui dit-il ? je connois ce Livre mieux que vous, dite-le moi, & je vous le trouverai d'abord. Je cherche la Messe, lui répondit le particulier. La voilà lui répondit le Boiteux, en lui montrant celle qu'il avoit déjà vûë. Vous faites le Docteur, lui dit le particulier. & vous êtes si ignorant, que vous ne sçavez pas que nous sommes dans le tems Paschal. Hé ! que fait le tems Paschal à une Messe de *Requiem*, repliqua le Chantre ? Il faut reprit le particulier, que *Requiem*, ou non, on doit dire *Alleluia*, & voilà ce que je cherchois. Vous avez raison, dit alors le Boiteux, je ne faisois pas reflexion que le tems Paschal dure jusqu'à la Trinité pour vous autres Moines ; mais que cela ne vous embarrasse pas ; je sçaurai bien mettre deux *Alleluia*, sur les finales par tout où il en sera besoin. Ce particulier se retira ensuite, & moi qui avois entendu tout ce beau dialogue, je ne sçavois s'ils vouloient me joüer, ou si on vouloit se moquer du Boiteux. Les Officiers sortirent de la Sacrificie. Le Chantre entonne l'*Introïte*, & ne manqua pas d'accompagner la finale de deux *Alleluia*, des plus beaux. Cette nouvelle maniere de chanter la Messe des Morts fit rire tout le monde. Le Superieur des Religieux de la Charité s'en offensa très-fort, & dit au Chantre qu'il falloit être à jeun quand on chantoit à l'Eglise. Ce reproche, quoique mal fondé, & la sottise qu'on lui avoit fait faire pensèrent le desesperer ; il quitta brusquement le Lutrin, & se retira, & nous laissâ achever de chanter la Messe à l'ordinaire, sans donner tant de marques de joie, ni pour le tems Paschal, ni pour la succession, quoiqu'elle en valût bien la peine.

Le Lundy 22. Mai, il arriva à la Rade de la Basseterre deux Navires du

1702. Roi, qui alloient à la Vera-Cruz, Cartagene, & autres lieux de la Baye de Mexique, & y portoient des munitions de Guerre, & des Ingenieurs, entre lesquels étoit un des enfans du sieur Bouchard Libraire à Nancy, que je connoissois très-particulierement. Il vint me voir, & me donna des nouvelles de sa famille, qui me firent plaisir. Je lui envoyai quelques pains de sucre raffiné, du chocolat, des confitures, & des fruits. Ils partirent dès la nuit suivante, ce qui m'empêcha de faire autre chose.

Cependant les affaires de la succession de M. Hinselin, celles de nôtre Maison, & les travaux Publics, où il falloit que j'assistasse, qui demandoient seuls un homme tout entier, me firent craindre de ne pouvoir pas soutenir encore long-tems le poids de cette fatigue, & m'obligerent de penser sérieusement au partage. Je fis liquider le bien en payant tout ce qui étoit dû dans l'Isle, & je fis faire un état au juste de tout le bien, avec une estimation des Terres, des Maisons, des Meubles, Utenfiles, Bestiaux, Esclaves, & autres choses, & je pressai les Religieux de la Charité d'en venir au partage. Malgré tous les mouvemens que je me donnai, il ne put être fait que dans le mois d'Août, parce qu'il arriva un incident, sur lequel nous crûmes devoir avoir la décision de l'Intendant. Nous nous embarquâmes donc le Superieur de la Charité & moi le 22. Juillet, dans une petite Barque qui alloit à la Martinique, & nous fîmes nôtre trajet en moins de dix-huit heures. Il est vrai, que nous pensâmes payer bien cher nôtre diligence, car en approchant de la Dominique, nous fûmes pris d'un coup de vent de Nord si furieux, que je n'en ay jamais éprouvé de semblable ; & si la mer avoit été grosse à proportion du vent, nous étions perdus sans ressource.

1702. ce. Heureusement nous eûmes la tête du vent, qui n'avoit pas encore grossi la mer, & ce fut ce qui nous sauva.

*Tempête que l'Autour es-
suya en
allant à
la Marti-
nique.*

Je remarquai dans ce trajet une chose assez singulière. J'avois un gros Dogue de race Angloise, que j'avois mené avec moi dans presque tous mes voyages de mer, sans que cet animal eût jamais senti la moindre incommodité, ni témoigné la moindre crainte; mais il fut saisi d'une si vive apprehension dans cette traversée, & souffrit un si grand renversement d'entrailles, qu'après avoir beaucoup vomi, il vint se jeter sur moi, m'embrassa avec ses pattes, & tenoit une partie de mon habit entre ses dents, qu'il ne fut pas possible de lui faire lâcher, que quand la Barque fut mouillée. Pour dire la vérité, tous ceux qui étoient dans la Barque, avoient bien autant de peur que mon chien, & je n'étois guères plus assuré que les autres, quoique je craigne assez peu la mer.

*Effet de
la temp-
te sur un
Chien.*

Notre difficulté fut bien-tôt vidée: le Pere Gombault Supérieur général des Jésuites, nous aida à l'éclaircir, & me remercia fort des peines que je prenois pour la Compagnie, & de l'offre que je lui avois faite, d'engager celles dont j'étois Procureur, de vendre à leur Mission nos portions de terres de la succession. Ils eurent pour lors d'autres vûes qui les empêcherent de prendre ce parti. Le Pere Gombault étoit aux Isles depuis bien des années, & il y est encore à présent honoré universellement de tout le monde pour sa sagesse, sa droiture, son zele,

*Le Pere
Gom-
bault
Super-
ieur
General
des Je-
suites.*

sa pitié, & sa charité, & de qui je puis dire, que quelque estime qu'on eût pour lui, son mérite & ses vertus en méritoient encore davantage.

Nous ne pûmes partir de la Martinique que le 27. faute de commodité, nous arrivâmes le lendemain à la Guadeloupe. Je traitai avec les Religieux de la Charité des quatre portions que nous avions dans les Terres de la succession. Et nous partageâmes les Meubles, les Bestiaux, & les Esclaves. Premièrement, avec les Religieux de la Charité, qui avoient la moitié dans le total; & ensuite entre nous autres, qui avions chacun un quart dans la moitié. Les portions des quatre Communautés pouvoient leur valoir 25. à 26000. francs à chacune. Mais celle des Religieux de la Charité leur valut au moins quarante mille écus, parce que les Terres & les Maisons ne furent estimées que quatre-vingt mille francs, quoiqu'elles en valussent plus de cent mille, qu'ils eurent le choix des Lots, & que je leur fis abandonner une quantité d'Ustensiles, de Meubles, & d'autres choses pour une Sucrierie dont nous pouvions nous passer, ayant nos établissemens tous faits.

J'obligeai aussi les Religieux de la Charité à rendre aux Carmes leur ancienne Habitation, qui leur devenoit inutile par l'acquisition qu'ils venoient de faire. Ainsi les Carmes se trouverent une très-belle Habitation, par l'union de la leur avec celle des Religieux de la Charité, qui étoit contiguë à la leur.

CHAPITRE XXI.

Declaration de la Guerre. Duel entre deux Corsaires. Tremblement de terre, Jubilé. Remedes pour les Panaris & les Ruptures.



LA Guerre ayant enfin été déclarée en Europe vers la fin du mois de Mai, les Anglois en eurent la nouvelle au com-

mencement du mois de Juillet. Pour nous, nous en fûmes avertis plutôt par les Prises de nos Bâtimens, que par les avis qu'on auroit dû nous en donner de France. Cela

1702.

Précau-
tions du
Gouver-
neur de
la Gua-
deloupe.

Cela nous obligea à travailler avec plus d'application que jamais à nous mettre en état de défense à la Guadeloupe. M. Auger fit une revûe fort exacte de tous les Habitans capables de porter les armes. Il fit faire un Inventaire de toutes les armes, & de toutes les munitions qui se trouverent dans l'Isle. On fit un état des Negres qu'on pourroit armer. On obligea tous les Habitans à mettre dans les Magasins du Fort une certaine quantité de farine de manioc, qu'ils seroient obligez de renouveler tous les trois mois, afin qu'en un besoin imprévu, on en trouva dans un même lieu pour tout le monde. On leur ordonna encore de planter quantité de manioc, de pois, de mil, de parates & d'ignames, sur tout dans les hauteurs, & dans les endroits éloignez du bord de la mer; & on établit des Corps-de-Gardes, & des Patrouilles de Cavalerie dans tous les endroits habitez de l'Isle.

J'accompagnai M. Auger dans toutes ces revûes. Il me chargea du soin de faire ces Inventaires, & de marquer les lieux pour placer les Corps-de-Gardes, & les rendez-vous ou rencontres des Patrouilles. On obligea les Habitans qui étoient dans les Quartiers éloignez de se retirer du bord de la mer, & de se loger dans les hauteurs avec leurs familles, & leurs Negres; & on distribua dans tous les Quartiers d'espace en espace des boîtes de pierriers pour donner l'alarme, & s'avertir les uns les autres en cas de descente de jour ou de nuit, ou que quelque Barque fût attaquée à la côte. On leur marqua aussi les Quartiers d'assemblée, avec les signaux & contre-signaux pour se reconnoître, qu'on avoit soin de changer tous les huit jours. On distribua aux Capitaines des instructions par écrit, de ce qu'ils auroient à faire selon les différens événemens. En un mot,

le Gouverneur n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la défense de son Isle, si elle étoit attaquée dans les formes, ou pour empêcher les descentes & les pillages des Ennemis.

Comme les Anglois avoient eu bien plutôt que nous la nouvelle de la Déclaration de la Guerre, leurs Corsaires s'étoient mis en mer long-tems avant les nôtres. Ils avoient fait sur nous des Prises considérables, sur tout de femmes, d'enfans, d'esclaves, & de meubles, que les Habitans de Saint Christophle, & de Marie Galante envoyoiert à la Martinique, où il est certain qu'ils devoient être plus en sûreté que dans ces petites Isles. Ce fut ainsi qu'ils enlevèrent la Comtesse de Gennes, & la femme du sieur de Bois-Fermé Gouverneur de Marie Galante, qui se retiroient à la Martinique, avec leurs meilleurs effets.

Ces Prises qui ne leur avoient rien coûté, parce que nos Barques n'étoient pas armées, leur enflèrent tellement le cœur, qu'ils crurent que rien ne leur pourroit résister. Un de leur Capitaines qui avoit été pris pendant la Guerre précédente, par un de nos Corsaires, nommé Breart, se trouvant à la tête de cent cinquante hommes dans une belle Barque de dix Canons, fit dire à Breart par une Barque neutre de Saint Thomas, qui alloit à la Martinique, que s'il vouloit lui donner sa revanche de la dernière Guerre, il l'attendoit sous la Dominique. Breart accepta le parti; il hâta l'armement d'une Barque qu'il devoit commander, nommée la Trompeuse, qui auroit pû porter dix Canons, mais qui n'en avoit que six, parce que nos Flibustiers François s'en mettent peu en peine. Il partit de la Martinique avec environ six vingts hommes, & trouva l'Anglois sous la Dominique au ren-

1702.

Duel sa-
meux
entre
deux
Corsai-
res.

rendez-vous qu'il lui avoit donné.

L'Anglois qui le vit venir, leva l'ancre, éventa ses voiles, & commença à faire ses bordées, afin de gagner le vent. Breart s'avança toujours sans se soucier de lui laisser prendre cet avantage, & comme sa Barque étoit une excellente voilière, il le joignit en peu de tems, & lui passant sous le vent, qui étoit assez frais, il lui envoya une furieuse décharge de tous ses Canons passés d'un bord, chargez de mitraille, & de balles de mousquet, accompagnée de sa mousqueterie, qui fût si meurtrière, que l'Anglois eut près de soixante hommes hors de combat, sans qu'aucun des nôtres eût une égratignure. L'Anglois eut obligation de ce désastre au vent, dont il avoit voulu avoir l'avantage, parce que dans cette situation, les gens étoient découverts depuis la tête jusqu'aux pieds; comme ceux qui sçavent la marine le voyent aisément, au lieu que les nôtres étoient entièrement couverts. Breart recint le vent, après cette bordée, il recharga, & fit un feu si vif sur les Anglois, qu'il les obligea à la fin de se gabionner sous leur gaillard, & enfin d'amener leur pavillon dans le tems que Breart leur alloit sauter à bord.

*Prise du
Corfaire
Anglois.*

Nous n'eûmes que deux hommes tuez, & neuf blesez dans cette affaire, qui ne dura pas une heure; au lieu que les Anglois eurent près de cent hommes tuez ou blesez. Breart conduisit sa Prise à la Martinique, où l'on trouva qu'elle étoit bien plus de conséquence qu'on ne l'avoit cru d'abord, parce que ce Corfaire ayant fait quelques Prises sur nos François qui se retiroient de Saint Christophle, il avoit retiré l'argent monnoyé, l'argenterie, & autres meubles précieux, qui s'étoient trouvez dans ses Prises, & les avoit mis dans son Bâtiment,

Cette espèce de Duel fit grand bruit dans les Isles. Il rabattit beaucoup la fierté des Anglois, fit bien de l'honneur à Breart, & lui procura une chaîne, & une médaille d'or, que la Cour lui envoya.

Nous eûmes dans ce même-tems un tremblement de terre, qui se fit sentir d'une manière très-violente à la Martinique, où il causa beaucoup de dommage. Notre nouvelle Maison, dont la couverture de plomb étoit ouverte en bien des endroits par la violente ardeur du Soleil, étoit abandonnée, & nos Peres étoient retournés loger dans l'ancien Bâtiment, parce que la pluie tomboit dans la neuve de tous côtez. Cela donnoit lieu de craindre qu'elle ne succombât enfin aux secousses qu'elle ressentait. Cependant elle y résista, & en fut quitte pour sept ou huit fentes peu considérables dans le haut, sans que le reste eût le moindre dommage, quoique ses fondemens comme je l'ai dit, n'eussent pas cinq pieds de profondeur. Je connus par-là combien il étoit bon de ne pas creuser beaucoup dans ces sortes de terrains, & de quelle conséquence il étoit de faire de bons empatemens, & de ne rien épargner pour le mortier & la liaison. Car il y eut bien des maisons qui tomberent dans tous les Quartiers de l'Isle, quoiqu'à entendre parler les gens, elles fussent fondées bien plus solidement que la nôtre.

J'étois alors dans les bois de la Guadeloupe à faire scier des madriers pour les affûts, & les plates-formes de nos Batteries. Je m'étois assis sur une racine d'arbre, en lisant mon Breviaire, lorsque je me sentis balancer assez doucement, comme s'il me fût monté quelque vapeur au cerveau, qui me fit branler la tête. Je me levai aussi-tôt, & je voulus marcher, pour dissiper cette va-

1702.

*Trem-
blement
de terre.*

peur

1702. peur prétendûe: car depuis deux ans j'y étois fort sujet, & je n'y avois trouvé d'autre remede, que de me faire saigner tous les mois, ayant reconnu que cela ne venoit que d'une trop grande abondance de sang. Je me levai donc, & je fus contraint de me rasseoir aussi-tôt, & de crier à mes Ouvriers de sauter en bas de leurs chevalets, de peur de tomber, m'étant apperçû dans le moment, que c'étoit un tremblement de terre. Il ne fut ni long, ni considerable. On s'en ressentit plus dans les hauteurs, qu'au bord de la mer, quoique plusieurs Barques & les Vaisseaux qui étoient mouillez à la Rade, ou qui étoient en mer entre les deux Isles le ressentissent si vivement, qu'ils crurent avoir touché, ou que quelque Baleine avoit passé sous leur quille.

Ily avoit à quelque pas de l'endroit où je faisois travailler, les attelages de quatre Cabrouiets, c'est-à-dire, seize Bœufs que l'on avoit dételez, & attachez avec des liannes pour les laisser paître, en attendant qu'on pût charger les Cabrouiets du bois que je voulois envoyer au bord de la mer. Ces animaux sentirent avant moi, les secouffes de la terre. Ils rompirent leurs liens, s'assemblerent en meuglant, & montroient une frayeur extrême, dont il ne fut pas facile de les faire revenir après que le tremblement fut fini. La même chose étoit arrivée au bord de la mer.

M'étant depuis informé si on avoit remarqué cette frayeur dans les animaux à la Martinique, on m'assûra que les mouvemens extraordinaires qu'on remarqua dans tous les animaux, excitoient dans les esprits des hommes des mouvemens encore plus éfrayans que ceux que caufoit le tremblement de terre.

On ne remarqua point que celui-ci fit de nouvelle ouverture à la Souphriere

Tom. II.

de la Guadeloupe, comme celui qui l'avoit précédé quelques années auparavant, qui lui fit jeter une quantité prodigieuse de cendres souffrées, & de pierres brûlées par l'ouverture qu'il y fit.

Ce qu'il produisit de meilleur, fut d'aider les Pasteurs à porter leurs Peuples à la penitence, pour gagner le Jubilé, qui étoit alors ouvert par tout le monde Chrétien.

Le Pere Cabasson Prefet Apostolique, & Superieur general de nos Missions, que j'avois laissé à Saint Domingue, avoit fait un voiage à Rome, d'où il revint à la Martinique dans le mois de Mai: il reçût au mois d'Août la Bulle du Jubilé, qu'il avoit demandée avec un Bref, qui lui donnoit les pouvoirs nécessaires, pour les publier, & imposer aux Fideles les conditions qu'il jugeroit à propos, pour le leur faire gagner. Ce Bref renfermoit la clause ordinaire, de ne pouvoir communiquer son pouvoir qu'aux Religieux de son Ordre. Il chargea le Pere Giraudet son Vice Prefet, & Superieur de la Mission de la Martinique, d'en faire la Publication, & vint à la Guadeloupe vers la fin du mois de Septembre.

Cette Commission n'étoit pas peu embarrassante pour le Vice-Prefet, parce que les Missions des differents Ordres qui sont aux Isles, sont indépendantes les unes des autres, & ont une attention singuliere de ne point laisser empieter sur leur juridiction, Le Pere Giraudet prévoyant les difficultez qu'on pourroit lui faire, ne voulut rien entreprendre avant d'en avoir conféré avec M. Robert Intendant de Justice, Police, Finances & Marine de l'Amerique François. Ils convinrent donc ensemble du tems, du lieu, & des circonstances dont se feroit la Publication du Jubilé, après quoi ce sage, & pieux Magistrat parla aux Pe-

T t

res

1702. res Jesuites, pour dissiper les ombrages, que cet acte de juridiction pourroit leur donner. Ces Peres prirent avec sagesse les précautions nécessaires pour que cette affaire ne tirât point à conséquence, & demeurèrent d'accord de concourir à l'exécution du Mandement & de l'Instruction, que le Pere Giraudet avoit dressé pour la Publication du Jubilé.

Les Peres Capucins qui sont les Curez du Fort Royal, & des Quartiers de l'Ouest, au lieu d'imiter la prudente condescendance des Jesuites, se roidirent mal-à-propos, & écrivirent au Pere Giraudet, & à l'Intendant, des lettres si peu sentées, que celui-ci jugea à propos de se servir de l'autorité Royale, pour les contraindre à suivre ce dont on étoit convenu, & ne pas priver par leur résistance opiniâtre, & hors de saison, les Peuples de leurs Paroisses de la grace du Jubilé. Il ordonna donc au Greffier du Conseil résident au Fort Royal, d'aller signifier la Bulle & le Mandement aux Capucins, avec commandement de la part du Roi de les publier dans leurs Prônes, & de s'y conformer en toutes choses, sous peine de désobéissance. Il fallut obéir. La Bulle & le Mandement furent lus & publiés au Prône, & ensuite affichés à la porte de l'Eglise du Fort Royal.

Il y a bien des gens, qui faute de connoître les Isles, s'imaginent qu'on y vit encore comme on faisoit il y a soixante ou quatre vingt ans. C'est pour les dé tromper, que je vais écrire ici une petite Relation de la cérémonie qui se fit en notre Eglise du Mouillage de la Martinique, à l'ouverture du Jubilé le premier Dimanche d'Octobre consacré à la devotion du Rosaire de la Très-Sainte Vierge.

Ceremo-
nie du
Jubilé.

Nôtre Eglise magnifiquement ornée se

trouva remplie de tant de personnes de distinction, que le Peuple n'y pouvant trouver de place étoit répandu dans le Cimetiere, & les rues voisines en si grande quantité, que quand on fit la Procession, le Clergé étoit arrivé à l'Eglise Saint Pierre, éloignée de la nôtre de près d'une demie lieue, avant que le Peuple fût sorti de notre Cimetiere.

On avoit rassemblé les huit meilleurs Chantres qui fussent dans l'Isle. Après qu'on eût chanté les Vêpres solennellement. Le Pere Giraudet Vice-Prefet monta en Chaire, tenant en sa main l'Original de la Bulle du Jubilé. Il en fit la lecture en François, aussi bien que de son Mandement ou Instruction, qui avoit déjà été publié au Prône, qu'il est inutile de rapporter ici. Après quoi il fit un excellent discours sur ces paroles du vingt-troisième Chapitre du Levitique. *Vocabitis hunc diem celeberrimum atque sanctissimum.* Tous ceux qui entendirent cette piece convinrent qu'on ne pouvoit rien dire de plus sçavant, de plus vif, de plus touchant, de plus pathétique.

Le discours fini, il entra dans la Sacristie avec tous les Ecclesiastiques, qui composoient le Clergé, pour donner le loisir aux Officiers de se revêtir des ornemens sacrez. Ils en sortirent deux à deux. Les huit Chantres en Chapes, les premiers, suivis de six Religieux de la Charité, de huit de nos Peres, & de douze Peres Jesuites, & Prêtres Seculiers, tous en Surplis, le cierge à la main. Le Pere Giraudet venoit ensuite revêtu d'une Chape de damas blanc, accompagné d'un Diacre & d'un Soudiacre. Après que tout le Clergé se fut prosterné devant l'Autel, les Chantres entonnerent l'Hymne, *Veni Creator Spiritus*, pendant lequel le Clergé & le Peuple demeurèrent à genoux. L'Officiant

1702. ciant dit à la fin l'Oraison ordinaire, & puis s'étant prosterné avec le Clergé & tout le Peuple, les Chantres chanterent le Pseaume, *Miserere*, en faux bourdon, à la fin duquel l'Officiant ayant dit les Oraisons convenables, ils'approcha du Balustre, & s'étant tourné vers le Peuple, il l'exhorta à la modestie, & à la devotion pendant la Procession qu'on alloit faire, & à bien entrer dans l'esprit de l'Eglise, dans une action où il s'agissoit de flechir la justice de Dieu irritée si justement contre nous.

La Procession commença ensuite en cet ordre.

La Bannière du Rosaire paroissoit à la tête. Elle étoit portée par un jeune homme revêtu d'une Sotanne violette avec un Surplis. Après elle on voyoit quatre-vingt filles, depuis l'âge de sept ans jusqu'à douze, toutes vêtues de blanc, le cierge à la main, marchant deux à deux dans des distances égales, ayant d'espace en espace des personnes de leur sexe plus âgées qu'elles, vêtues de noir, pour les conduire, les empêcher de rompre leurs rangs, & les diriger dans ce qu'elles devoient chanter. Quatre filles plus âgées vêtues de Taffetas blanc, marchoient au milieu de cette file, portant l'Image de la Sainte Vierge sous un dais magnifique.

La Croix de la Paroisse venoit ensuite, accompagnée de deux Acolytes, & suivie de plus de cent jeunes garçons; les plus jeunes en Sotannes rouges, & les autres en Sotannes noires tous en Surplis & Bonnet carré, avec le cierge à la main. On avoit placé quatre Chantres en Chapes au milieu d'eux, pour les diriger dans ce qu'on chantoit. Les Religieux de la Charité venoient ensuite, puis nos Peres, après eux les Prêtres Seculiers & les Jesuites tous en Surplis, le cierge à la main. On voyoit enfin

quatre autres Chantres en Chape, qui 1702. precedoient l'Officiant & ses deux Assistans, qui marchoient sur une même ligne.

Après eux on voyoit le Gouverneur, l'Intendant, quatre Lieutenans de Roi, le Major, l'Ayde Major, les Capitaines des Troupes du Roi. Les Conseillers du Conseil Souverain, la Justice Royale, les Officiers de Milice, & puis les Dames.

Un gros détachement de Soldats marchoit ensuite, pour empêcher la foule du Peuple. Tous ces Messieurs, & Dames marchoient deux à deux, le cierge à la main, avec une modestie, & une devotion toute édifiante.

Ce fut en cet ordre qu'on fit la première Station à l'Eglise Paroissiale de Saint Pierre desservie par les Peres Jesuites. Le Curé en Surplis, & en Etolle, accompagné de ses Officiers, se trouva à la porte de l'Eglise, pour présenter de l'eau-benite à ceux auxquels il en devoit presenter. On chanta les Litanies de la Sainte Vierge avec les Pseaumes, Répons, & Oraisons convenables. Après quoi on commença les Litanies des Saint, que l'on chanta en allant à la seconde Station, qui fut à l'Eglise des Religieuses Ursulines, & la troisième à celle des Religieux de la Charité. On finit cette devote Procession à notre Eglise, où le Saint Sacrement fut exposé, & dont on donna la Benediction au bruit de plus de cent volées de Canon, & de trois décharges de cent boîtes chacune.

Il étoit tombé pendant les Vêpres une si grande abondance de pluie, mêlée d'éclairs, & de coups de tonnerre, que l'on desespéroit de pouvoir faire la Procession; mais elle cessa pendant la Predication, & sembloit n'être venue que pour rafraichir l'air. Le beau tems

8762. dura tout autant qu'on en avoit besoin pour les fonctions que je viens de rapporter, & non davantage. Car à peine le Peuple se fut retiré chez soi, que la pluie recommença plus fort qu'auparavant, & dura toute la nuit; de sorte qu'on regarda comme une espece de miracle, le beau tems qu'on avoit eu pour faire la Procession, qui servit d'ouverture pour le Jubilé dans toute l'Isle. Il dura deux mois, & fut terminé le premier Dimanche de Decembre par un *Te Deum*, chanté solennellement dans nôtre Eglise.

Il me vint dans ce tems-là un mal à un doigt de la main gauche, qui me fit souffrir de grandes douleurs, le Chirurgien me dit, que c'étoit un panaris. Je croi que c'est le même mal qu'on appelle à Paris un mal d'aventure. Il voulut d'abord y faire des incisions, mais comme je n'aime pas à voir déchiqueter ma chair, je le priai de s'épargner cette peine, & je voulus éprouver un remede fort innocent qu'on m'avoit enseigné pour ce mal, & que je n'avois jamais mis en pratique, parce que je n'en avois pas eu besoin. Je fis prendre un œuf qui venoit d'être pondu. On le cassa avec un morceau de bois bien propre, taillé en maniere de spatulle: car il est essentiel que le fer ne le touche pas, & qu'il n'ait point été appliqué sur le mal: l'œuf étant cassé, & la cocque séparée en deux, on laisse tomber le blanc, & on garde seulement le jaune dans une des moities de la cocque. On y met du sel commun bien pilé, deux fois autant qu'on en mettroit si on vouloit le manger, & on remue bien avec la spatulle, pour faire fondre le sel, & bien délayer le jaune. On l'étend ensuite sur un plumasseau de charpi, dont on enveloppe tout le doigt malade, & on met par-dessus une compresse, & des bandes suffisamment pour

Remede
pour les
panaris.

le tenir en état, sans le trop presser. On 1702.
laisse ce remede deux fois vint-quatre heures sur la partie affligée sans y toucher, & au bout de ce tems-là, on trouve le panaris resolu avec un petit trou dans la peau, par lequel la matiere acre & mordicante, qui causoit la douleur, en rongant, ou picotant l'extrémité des nerfs s'est écoulée. On y met un peu d'onguent rosat, pour le fermer en l'adoucissant, & dans deux ou trois jours on est absolument quitte d'un mal qui donne souvent bien de l'exercice au Chirurgien & au malade.

Je me servis de ce remede comme je viens de l'expliquer, avec tant de bonheur, que les douleurs aiguës que je ressentais, s'évanouirent en peu de momens, & ayant levé l'appareil au bout de deux jours, je me trouvai si absolument guéri, que je ne fus obligé d'appliquer d'autre onguent que celui de Chirurgien, c'est-à-dire, du linge blanc.

Cette experience m'ayant fait connoître la bonté de ce remede, je l'ai donné à beaucoup de personnes qui étoient attaquées de ce mal, & il a eu toujours le même succès.

Pendant que je suis en train de débiter des remedes, en voici encore un, que je fis mettre en pratique sur un jeune Negre, qui s'étoit rompu en luttant avec un autre, qui étoit plus fort que lui. Je me souvins de l'avoir lû dans les voyages de Jean Struis Hollandois. L'effet qu'il eut sur cet enfant de 14 à 15. ans me convaincu de sa bonté.

Il faut prendre deux douzaines d'œufs pondus le même jour qu'on les employe, on les casse, & on jette le blanc; on met le jaune sur le feu dans une poëlle neuve, ou tellement écurée qu'elle ne sente point d'avoir jamais contenu rien de gras. On les remue, & on les broûil-

Remede
pour les
ruptures.

le

1702. le incessamment, pendant qu'ils sont sur le feu, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement cuits, & comme brûlez. Pour lors on les retire, & on les met dans un linge, dans lequel on les presse pour en exprimer toute l'huile qui en peut sortir.

Pendant qu'on prépare les œufs, on fait coucher le malade sur le dos sur un matelas sans chevet, & on met sous le matelas quelque chose qui élève les cuisses & les reins plus haut que les épaules. Dans cette situation, on remet les intestins sortis dans leur place, & on oint la partie affligée avec l'huile qu'on a exprimé des œufs le plus chaudement qu'il est possible, & on applique les œufs dont on a tiré l'huile, en maniere de cataplasme sur la partie. On fait un bandage avec de bonnes compresses que

1702. l'on serre assez fortement, pour tenir le tout en état, mais sans rien comprimer. On réitere ce remede tous les cinq jours. Et au bout de 20. 25. ou 30. jours, la rupture se trouve entièrement consolidée. Il faut donner pendant ce tems-là peu de nourriture au malade, & peu à boire, afin qu'il ait moins besoin de se lever, & quand il y est obligé, il faut tenir la main fortement appliquée sur la rupture. Le Negre que je fis traiter fut guéri en quinze jours. Cependant par précaution, je le fis demeurer trente jours dans le remede. Je ne l'ai pas éprouvé sur des personnes plus âgées; je ne doute pourtant pas qu'il n'eût le même effet, quoique la cure dût peut-être être plus longue. Mais je ne dis ceci que par conjecture, car je ne suis pas Medecin.

C H A P I T R E XXII.

Prise de la Partie Françoisé de Saint Christophle par les Anglois.

Nous apprîmes à la Guadeloupe le 19. Juillet, par une de nos Barques armée en course, que la Partie Françoisé de l'Isle de Saint Christophle avoit été prise la nuit du 15. au 16. du courant. Cette Barque qu'on avoit envoyée pour croiser entre Nieves & Antigues, avoit eu le bonheur d'en prendre deux autres chargées de Negres & de butin, que les Anglois avoient enlevés à nos compatriotes, & qu'ils envoioient à Antigues.

Nous sçavions depuis quelques jours que les Anglois se préparoient à attaquer cette Colonie, & nous regardions sa perte comme certaine, parce que le Comte de Genes qui y commandoit avoit peu d'Habitans capables de porter les armes, séparez, éloignez les uns des autres, sans pouvoir se réunir qu'en pas-

sant par les Quartiers des Anglois; & que les quatre Compagnies détachées de la Marine, qui composoient sa Garnison, ne faisoient pas cent soixante hommes, gens ramassés, peu aguerris, & très-mal intentionnez.

Un des Lieutenans de Roi de cette Isle, nommé Château-vieux, Gentilhomme Provençal, qui avoit été longtemps Capitaine de Grenadiers en France, & sur l'expérience duquel on comptoit beaucoup, prit une résolution qui fit juger un peu sinistrement de sa bravoure, ou de sa bonne volonté, ce fut d'importuner le Comte de Genes, de lui permettre d'aller à la Martinique demander du secours au Commandeur de Guitaut Lieutenant au Gouvernement general des Isles, qui commandoit en chef depuis la mort du Comte Desnots Gouverneur general.

T t 4

Le pble.

Le sieur de Château-vieux Lieutenant du Roi de S. Christophle.

Prise de S. Christophle en 1702.

Le Comte de Gennes fit ce qu'il pût pour lui ôter la démangeaison de faire ce voiage, en lui en représentant l'inutilité, & le besoin qu'il avoit de sa personne, puisqu'ils étoient à la veille d'avoir les ennemis sur les bras. Il y consentit à la fin, voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'en cas de malheur, on pourroit lui reprocher que s'il avoit permis au Sieur de Château-vieux d'aller chercher du secours à la Martinique, il auroit été en état de sauver sa Colonie.

Ce Lieutenant de Roi passa à la Gadeloupe; & comme dans ce tems-là j'étois toujours avec le Gouverneur, pour conduire les travaux, que l'on faisoit pour la défense de l'Isle, j'étois témoin de l'étonnement où tout le monde étoit du peu de diligence que faisoit cet Officier, jusques-là même, que le Maître de la Barque qui le devoit passer à la Martinique, vint prier M. Auger deux ou trois fois, de le faire embarquer, ou de lui permettre de partir, parce que cet homme l'empêchoit de faire son voiage avec la diligence, qui étoit nécessaire aux intérêts de ses Maîtres: de sorte que nous scûmes plutôt la prise de S. Christophle, que l'arrivée de ce Lieutenant de Roi à la Martinique.

Voici de quelle maniere cette affaire s'est passée. Je n'y étois pas présent, mais j'en étois peu éloigné, & je m'en suis instruit à fond par les rapports de quantité de personnes d'honneur & de mérite qui y étoient, & qui n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité; & par les pieces du procès que l'on fit au Comte de Gennes après la reddition de l'Isle.

Les Anglois n'avoient pas attendu des nouvelles certaines de la Declaration de la Guerre, pour commencer à piller les François, & à leur enlever leurs Esclaves; ils avoient même coupé toute

la communication entre les Quartiers François, en empêchant le passage sur leurs terres, & exergoient par avance, & impunément toutes sortes d'actes d'hostilité. Ils reçurent enfin avant nous la Declaration de la Guerre, & dès ce moment, ils ne gardèrent plus du tout de mesures. Ils scavoient l'état de notre Colonie aussi bien que nous mêmes, & ils étoient assurés qu'elle ne devoit attendre aucun secours, ni de la Martinique, ni des autres Isles, & que nous n'avions aucun Vaisseau de Guerre, qui pût traverser leur dessein. Quant aux retranchemens que l'on avoit faits autour du Bourg, & à la Ravine Guillou, qui étoit notre Frontiere, ils y avoient passé trop de fois, pour n'en avoir pas remarqué les mauvaises façons, & la foiblesse, & la précaution qu'ils avoient prise, d'empêcher la communication de nos Quartiers, les mettoit en état de tout oser, & de tout entreprendre sans rien risquer.

Le Comte de Gennes n'ignoroit pas les préparatifs que les Anglois faisoient pour l'attaquer; & il voioit clairement qu'il lui seroit impossible de soutenir leurs efforts, lui qui n'avoit en tout qu'environ quatre cent hommes y compris les Habitans de la pointe de Sable, & les quatre Compagnies détachées de la Marine, qui composoient sa Garnison. Cependant comme il est naturel d'éloigner le danger autant qu'il est possible, & qu'en gagnant du tems, il pouvoit recevoir quelque secours inespéré, il fit proposer au General des Anglois l'observation des anciens concordats de neutralité entre les deux Nations. Mais les Anglois qui se sentoient les plus forts, n'eurent garde d'y donner les mains; au contraire, le Sieur Christophle Codrington General de leurs Isles sous le vent, vint d'Antigues à S. Christophle, &

1702. y amena le reste du Regiment de Bregeis, dont il y avoit déjà quelques Compagnies dans leur Fort de la grande Rade; il fut joint par une partie des Milices d'Antigues & de Nieves, qui faisoient près de douze cent hommes, sans ceux des mêmes Isles, qui devoient débarquer aux Salines, afin d'attaquer le Bourg François des deux côtes en même-tems: de sorte que les Troupes Angloises montoient à plus de deux mille cinq cent hommes.

On pourroit peut-être s'étonner que je donne la qualité de General des Isles font sous le Vent au Sieur de Codrington. En voici la raison, les Anglois ont trois Gouverneurs generaux dans les Isles qui sont situées dans le Golphe du Mexique, qui sont tous trois indépendans les uns des autres, à moins que quelqu'un d'eux n'ait le titre de Vice-Roi, comme cela est arrivé quelquefois à celui de la Jamaïque: car pour lors les deux autres lui obéissent.

Le plus ancien de ces trois Gouvernemens generaux, est celui des Isles qui sont sous le Vent. On comprend sous ce nom la partie Angloise de S. Christophle, qui est leur premiere Colonie aussi-bien qu'aux François, les Isles de Nievis, ou Nevis, Montserrat, Antigues, la Barboude, Paneston autrement la grosse Vierge, & l'Anguille.

Le second par le rang d'ancienneté, est celui de la Barbade. Cette Isle est au Vent ou à l'Est de toutes les Antilles. Quoiqu'elle étoit seule, & que son étendue ne soit pas considerable; ses richesses, son grand trafic, & le nombre de ses Habitans, lui ont mérité l'honneur d'avoir un Gouverneur general, qui a d'ordinaire sous lui un Gouverneur particulier, & des Commandans dans les Villes & Bourgs qui sont répandus dans son Isle.

Le troisième est celui de la Jamaïque, dont la Jurisdiction s'étendoit sur les Isles de la Providence, & sur celle de S. Catherine, avant que les Espagnols l'eussent reprise sur les Anglois.

Cette Isle est une des quatre grandes du Golphe du Mexique. On lui donne cinquante lieues de long, & vingt cinq de large, ce qui doit faire une circonférence de cent quarante à cent cinquante lieues. Les Anglois avoient souvent tenté de s'en emparer; si on en croit Jean de Laet, le Chevalier Antoine Sherlei en prit une partie avec la Capitale en 1596. qu'il abandonna aussi-tôt après. Mais cela ne paroît guères vraisemblable, à moins que cet Auteur n'ait voulu insinuer simplement, que les Anglois s'étoient rendus maîtres dans une irruption de quelque partie de cette Isle, qu'ils la pillèrent, & l'abandonnerent aussi-tôt, n'étant pas en état de s'y maintenir, comme nous sçavons que le Chevalier François Drack avoit pillé quelques Villes sur les côtes de la mer du Sud en 1579. & même la Ville de Port-Ric Capitale de l'Isle du même nom en 1595. Car quoique ces Insulaires se fussent établis à la Vermude dès l'année 1612. & à la Nouvelle Angleterre, qui fait une partie du Canada, quelques années auparavant, il est certain qu'ils n'ont point eu d'établissmens dans les Isles du Golphe de Mexique que dans l'année 1627. que le hasard aiant conduit à l'Isle S. Christophle le Capitaine Desnaubuc François, & le Capitaine Ouvernard Anglois, ces deux Nations s'y établirent, & ensuite dans les Isles voisines; ce qui donna enfin occasion aux Anglois de penser à des établissemens plus considerables, & à la conquête de la Jamaïque.

On doit convenir qu'ils ont été excités à cette entreprise par le fameux Apollinar.

1702.

1702. *Avis sur la Relation de Thomas Gage.* Apostat Thomas Gage, qui étant revenu de la Nouvelle Espagne en Angleterre en 1638. & ayant abjuré sa Religion donna des Memoires très amples, & très-instructifs, de tout ce qu'il avoit remarqué dans les pays où il avoit demeuré, & fit voir la facilité que ses compatriotes auroient des'en rendre maîtres s'ils les vouloient attaquer. La Relation de ses voyages que l'on a traduite en François, & que l'on a donnée au Public en 1680. n'est à proprement parler qu'un extrait de ses Memoires. Il est facile de juger du caractère de son Auteur en la parcourant, & d'y découvrir un esprit léger, inconstant, & double, une langue médisante, un cœur rempli d'ingratitude, de perfidie, & d'avarice; en un mot, un scelerat caché sous un habit Religieux.

On ne peut nier qu'il ne nous ait donné de très-belles connoissances du Mexique, & des Provinces de la Nouvelle Espagne qu'il a parcouru. Ceux qui en avoient écrit avant lui n'avoient vu que les bords de la terre; l'interieur du pays leur étoit inconnu, aussi n'en ont-ils parlé que très-imparfaitement, & sur des conjectures ou des rapports le plus souvent incertains, & toujours fort sujets à caution. Thomas Gage nous en a instruits d'une maniere plus sçavante, plus ample, plus circonstanciée; & quoiqu'il ne soit pas assez entré dans le détail des Manufactures, & de la culture des Canes à Sucre, de la Cochenille, de l'Indigo, du Rocou, de la Vanille, & de quelques autres marchandises qui se fabriquent sur les lieux où il a été, on ne laisse pas de lui être obligé du soin qu'il a pris, & de l'exactitude avec laquelle il a écrit une infinité de choses dont on n'avoit pas eu jusqu'alors de connoissance, & qui nous ont servi depuis à nous éclaircir de ce

qui manquoit dans ses écrits.

1702. *Qui étoit Thomas Gage.* Mais ce qu'on ne lui peut pas passer, c'est la satire continuelle, & outrée qu'il fait de la Religion, & de ses Ministres, sans se souvenir qu'il étoit né de parens très-Catholiques, qu'il avoit été élevé dans la même Religion, qu'il avoit été promu aux Ordres sacrez, & qu'il étoit parti d'Espagne pour aller prêcher la foi dans les Philippines, & peut-être à la Chine ou au Japon, où la gloire du martyre auroit été la récompense de ses travaux, comme elle l'a été pour une infinité d'autres Religieux de differens ordres, qui sont établis aux Philippines, dont les Convents doivent être regardez comme des Seminaires illustres, où ceux que l'on y eleve apprennent par les exercices de la penitence la plus austere, & de la vie la plus parfaite, à se preparer au martyre. Heureux s'il avoit obéi à la voix de Dieu, qui l'appelloit à une fin si relevée, & s'il ne se fût point laissé entraîner au désir de mener une vie plus douce, & d'amasser des richesses. Ce fut dans l'exacte verité ce qui l'obligea à se soustraire de l'obéissance de ses Supérieurs, & à s'enfuir à Guatimala, & non pas la crainte de risquer son salut, s'il continuoit son voyage aux Philippines, comme il l'avance sans honte, & sans prudence, pour excuser sa lâche desertion.

La maniere charitable dont il fut reçu à Guatimala, & ensuite employé à la conduite des ames, devoit lui inspirer des sentimens de reconnoissance pour ses Confreres. On voit au lieu de cela qu'il semble n'avoir écrit que pour les déchirer, & qu'il n'a employé les douze années qu'il a demeuré avec eux, qu'à amasser des sommes considerables par des voies dont il ne sçauroit cacher l'iniquité, & à examiner la conduite de ceux avec qui il vivoit, pour la censurer, &

1702. la noircir par des calomnies indignes d'un homme qui a tant soit peu d'honneur, & qui ne peuvent servir qu'à découvrir son méchant esprit, & son mauvais cœur. Il retourna à l'Amérique en 1654. avec la Flotte Angloise, qui ayant manqué deux entreprises qu'elle avoit faites sur la Vera Cruz & la Havane, eut enfin le bonheur de s'emparer de la Jamaïque; Thomas Gage y mourut l'année suivante misérablement, comme il convenoit à un Apostat. J'ai cru pouvoir faire cette petite digression, afin que ceux qui liront son voiage ne se laissent pas surprendre pas les calomnies & les faussetez dont il est rempli. Je reviens à mon sujet.

Le 15 jour de Juillet 1702. on vit paroître sur les neuf heures du matin quatre Vaisseaux Anglois, un desquels portoit pavillon quarré au grand mâ, avec environ vingt Barques, qui descendoient de la pointe de Nieves, & qui s'approcherent de la Rade du Bourg François de S. Christophle sur le midi, & presque dans le même tems le Sieur Hamilton Major General des Isles Angloises, envoya un Trompette accompagné d'un réfugié François, au Corps-de-Garde de notre Frontiere, qui demanderent à parler au Comte de Gennes. On leur banda les yeux, & on les conduisit chez le Sieur de Gennes, à qui cet envoyé dit, que le Sieur Hamilton le prioit de se transporter à la Frontiere avec six Officiers, & qu'il s'y trouveroit avec un pareil nombre, pour lui communiquer quelque chose qu'il avoit intérêt de savoir. Le Comte de Gennes après avoir hésité un peu de tems, parce qu'il craignoit quelque surprise, se détermina enfin d'y aller. Il trouva le Sieur Hamilton, qui lui dit, qu'il avoit ordre de l'informer, que la Guerre étoit déclarée, & que M. le General Codrington avoit or-

Tom. II.

dre de la Reine d'Angleterre, de le sommer de lui remettre la partie François de S. Christophle. Le Sieur de Gennes lui répondit qu'il ne falloit pas beaucoup de reflexion, pour faire réponse à une pareille proposition, & qu'il étoit résolu de faire son devoir. Le Sieur Hamilton lui dit, qu'il attendroit sa réponse dans deux heures, après quoi ils se separerent, & le Sieur de Gennes étant revenu chez lui, assembla aussitôt les Officiers Majors, qui se trouverent dans le Quartier, avec les Capitaines de Milice, Conseillers & principaux Habitans qu'on pût assembler.

Le Comte de Gennes leur communiqua ce que le Sieur Hamilton lui avoit dit, & leur demanda leur sentiment, les Officiers Majors qui assisterent à ce Conseil étoient le Sieur de Valmeinier Lieutenant de Roi, & le Sieur Bachelier Major. Les noms des autres sont ici inutiles. On demanda d'abord au Major en quoi consistoient les forces du Quartier, à quoi il répondit, qu'il n'y avoit que deux cent quarante cinq hommes portant les armes, y compris les trois Compagnies de Soldats de la Marine. Cette réponse ayant excité une grande diversité de sentimens dans l'assemblée, on proposa que chacun mettroit son sentiment par écrit, ce qui fut exécuté, & il se trouva que de dix-sept personnes qui étoient dans cette assemblée, douze furent d'avis de capituler, & de rendre la partie François aux Anglois, aux meilleures conditions que l'on en pourroit obtenir. Ce que je viens de dire, est le précis d'un Certificat que les Officiers & Habitans donnerent au Comte de Gennes le 19. du même mois de Juillet, qu'il a produit au procès qu'on lui fit pour raison de la reddition de l'Isle; mais dans lequel il manquoit une chose essentielle, qui étoit de marquer ceux

V v

qui

1702.

qui l'avoient accompagné à la conférence qu'il eût avec le Sieur Hamilton, & de témoigner qu'il ne s'étoit rien passé de secret entr'eux, comme on l'en a accusé dans la suite.

Il est certain que dans l'état où étoit la Colonie François de S. Christophle, ce qu'elle pouvoit faire de meilleur, étoit de capituler. Le Sieur de Valmeinier avoit proposé au Comte de Gennes avant la conférence avec le Major Hamilton, d'abandonner le Bourg, & d'aller avec toutes les Troupes joindre le Sieur de Courpon aussi Lieutenant de Roi, qui commandoit à la pointe de Sable, en passant par Cayonne & par la Cabesterre Angloise, où il auroit été facile de défaire les ennemis, qui pourroient se trouver sur le chemin. C'étoit le parti qu'avoit pris autrefois le Chevalier de Sales, comme je l'ai dit dans un autre endroit, & on pouvoit espérer qu'il auroit un aussi heureux succès pour le Comte de Gennes qu'il avoit eu pour ce Chevalier, mais le Sieur de Gennes ne voulut pas suivre ce Conseil, & il aima mieux rendre l'Isle, que de penser à la sauver en courant quelque risque. On va voir la vérité de ce que je dis, par la copie d'un acte qu'il donna au Sieur de Valmeinier.

Je certifie que le 15 Juillet au sortir de la Messe du Pere Girard, sur ce que les Anglois nous avoient fait quelques actes d'hostilité, comme de boucher les chemins, de brûler un de nos Corps de-Garde, d'arrêter un Officier de Milice, M. de Valmeinier me proposa de les attaquer, & de passer par le Quartier de Cayonne, pour nous joindre à M. de Courpon, ce que je n'ai pas voulu faire pour des raisons dont je rendrai compte au Roi. A S. Christophle le 19 Juillet 1702. Signé,

D E G E N N E S.

Cette piece & quelques autres que je

me dispenserai de rapporter ici, furent en partie les fondemens du procès que le Comte de Gennes eut à essuyer après la prise de la partie François de S. Christophle, dans lequel le Sieur de Valmeinier fut aussi enveloppé, pour ne s'être pas opposé aussi vivement qu'il sembloit le pouvoir faire à cette reddition. C'est pourquoi aiant à parler souvent de ces deux Officiers dans le cours de cette affaire, je croi que le Public ne sera pas fâché que je les lui fasse connoître.

Le Comte de Gennes étoit d'une ancienne famille noble de Bretagne, qui étoit tombée dans une si grande misère, que le pere de celui dont il est ici question n'avoit point trouvé d'autre moyen pour subsister, & entretenir sa famille, que celui d'exercer un art mécanique, qui fait une partie nécessaire de la Medecine. Les Bretons, en cela bien plus sages que les autres gens, prétendent que cela ne fait aucun tort à la Noblesse, qui trouve souvent par-là le moyen de se relever, & de rentrer dans le monde avec un éclat proportionné à la quantité des biens qu'on a eu l'industrie d'acquérir pendant cette espece d'éclipse ou de sommeil, où la pauvreté l'avoit enseveli; c'est ce qu'ils appellent une Noblesse qui dort, en attendant qu'une meilleure fortune la réveille. Le Maréchal de Vivonne passant en Bretagne, & remarquant dans le jeune de Gennes, un esprit propre à exceller en d'autres choses qu'en la Profession de son pere, le tira de la Boutique, & le mena avec lui à Messine, & l'aiant pris en affection, il le fit entrer dans la Marine, où aiant servi avec beaucoup de distinction, & s'étant fait connoître au Marquis de Seignelay, & ensuite à Messieurs de Pontchartrain Secretaires d'Etat, qui avoient le départemens de la Marine, il fut employé en diverses Commissions dangereuses hors du

1702.

Histoire
du Comte
de Gennes.

1702. du Royaume, desquelles il s'acquitta avec tant de bonheur & de fidélité, qu'il fut fait Capitaine de Vaisseau, & Chevalier de S. Louis: il eut des Pensions considerables, pour lui & pour sa famille, & ayant été gratifié d'une grande étendue de païs dans la Terre Ferme de Cayenne, le Roi eut la bonté de l'ériger en Comté, sous le nom de Comté d'Oyac, & c'est pour cela qu'on l'appela toujours depuis le Comte de Gennes. C'étoit un homme d'un esprit merveilleux, pour les Mathematiques, & sur tout pour cette partie qui regarde la Mécanique. Il avoit inventé plusieurs machines très-belles, très-curieuses, & très-utiles, comme des Canons & des Mortiers brisez, des fleches pour brûler les voiles des Vaisseaux, des Horloges sans ressorts, & sans contrepoids, toutes d'ivoire, un Poan dont j'ai déjà parlé, qui marchoit, & qui digeroit, une boule applatie sur les deux pôles, qui montoit d'elle-même sur un plan presque perpendiculaire, & qui descendoit doucement & sans tomber, lorsque ses ressorts, qu'elle renfermoit, étoient arrivez à leur terme, & une infinité d'autres ouvrages que le Roi avoit vûs avec plaisir. Il s'étoit trouvé en différentes occasions où il se seroit acquis plus de reputation, si sa valeur avoit été accompagné de plus de bonheur; mais il n'étoit pas heureux, & c'est souvent ce qui fait que le monde condamne les entreprises les mieux concertées, & executées avec le plus de vigueur & de conduite, parce que le succès n'a pas répondu à ce que l'on attendoit. Il avoit eu en 1695. le Commandement d'une Escadre de Vaisseaux du Roi, armez pour le compte de quelques particuliers, qui avoient obtenu une permission de faire un établissement au Détroit de Magellan, ou aux environs dans la mer du Nord ou du Sud.

Il prit chemin faisant l'Isle & le Fort de Gambie sur la côte d'Afrique, & se recompensa par cette prise de tous les frais de l'armement. Le Sieur Froger en a donné une petite Relation. J'ai entre les mains les Lettres Patentes de cet établissement échoüé, & les instructions qui avoient été dressées pour cette entreprise, qui peuvent servir de modele pour d'autres semblables, tant elles sont belles, & pleines de sagesse, de jugement, & de précautions. Avec tout cela le Comte de Gennes ne réussit point, la mauvaise étoile l'accompagna toujours, ses Vaisseaux se separerent, quelques-uns s'en retournerent en France sous de méchants prétextes; lui & ceux qui entre-
1702. rent dans le Détroit de Magellan y souffrirent beaucoup, & ne purent faire aucun établissement, parce que les choses les plus nécessaires lui manquerent par la retraite de ses autres Vaisseaux: de sorte que sans la prise de Gambie, & celles de quelques Anglois qu'il enleva vers les Isles du Vent, ses Armateurs n'auroient pas eu lieu de se louer de ce voiage. Ce qu'il en apporta de plus curieux furent des écailles de moules d'une grandeur extraordinaires, dont il avoit trouvé le moyen de découvrir la beauté, en les faisant passer sur la meule, & dont on fait des tabatieres d'un grand prix. Le Comte de Gennes avoit été marié deux fois. Je ne suis pas assez bien informé de son premier mariage pour en parler, il n'en avoit eu que deux ou trois filles. Il épousa en secondes noces la fille d'un riche commerçant de la Rochelle, nommé Savouret, dont il a eu un fils, qui est à present dans la Marine. La Comtesse de Gennes aussi-bien que son époux, & toute leur famille avoient été de la Religion Prétendue Reformée, elle s'étoit convertie de bonne foi, & joignoit à un esprit supérieur, vaste, poli, &c

1702. & fort juste, une piété qui la faisoit estimer, & respecter de tout le monde. Tel étoit M. de Gennes, qui avoit eu le Commandement de S. Christophle après la Paix de Rîfwik en l'absence du Commandeur de Guitaut Lieutenant au Gouvernement General des Isles, & Gouverneur en titre de cette Isle.

Famille du Sieur de Valmeinier. Le Sieur de de Valmeinier alors Lieutenant de Roi de S. Christophle, & à present de la Martinique, est d'une ancienne Noblesse de Normandie, dont le nom est Cacquerai, qui porte pour armes d'or à trois roses de gueulle, deux en chef, & une en pointe. Cette famille qui s'est partagée en vingt-trois branches, tire son origine de Guillaume de Cacquerai, Escuyer, Sieur de la Folie en Valois, qui épousa en 1470. Antoinette du Bosc de Rudepont. Sans entrer dans le détail des descendans de Guillaume de Cacquerai, dont la Noblesse & les services ont été examinez avec soin, & approuvez dans la recherche qu'on fit des Nobles en 1669. & dans l'arbre Genealogique, qui en a été dressé par M. d'Hozier le 15 Août de cette année 1720. je dois dire, que Louis de Cacquerai, Escuyer, Sieur de Valmeinier pere de celui dont il est question ici, vint s'établir à la Martinique en 1651. & y amena un nombre de Domestiques engagez, avec tout ce qui étoit nécessaire pour faire un établissement considerable. M. du Parquet alors Seigneur Propriétaire de l'Isle le reçut avec joie, ravi qu'un homme de qualité, quittât la France, pour venir demeurer chez lui. Il lui donna tout le terrain qu'il voulut, & outre cela une exemption generale de toutes sortes de droits, corvées, gardes, & autres devoirs auxquels les autres Habitans étoient obligez non-seulement pour lui, mais encore pour ses Domestiques, Engagez & Esclaves en quelque

nombre qu'ils fussent alors, ou qu'ils pussent être à l'avenir. Cette declaration de M. du Parquet est du 23 Septembre 1654. 1702.

Le même M. du Parquet le nomma Gouverneur de la Grenade dans la même année comme je l'ai dit dans un autre endroit. A son retour en 1657. il fut fait Capitaine de la premiere Compagnie de Cavalerie, qui fut mise sur pied dans les Isles, & en cette qualité il rendit des services considerables à la Compagnie de 1664. en dissipant plusieurs seditions qui s'étoient élevées contre le nouveau gouvernement. Le Pere du Terre rapporte fort au long ce qui se passa en 1666. au combat de la Montagne Pelée, & j'ai en main un Certificat de M. de Clodoré Gouverneur de la Martinique, qui rend un témoignage authentique de la fidelité, du zele, & des services, que le Sieur de Valmeinier a rendus au Roi, & à la Compagnie dans différentes occasions importantes. Cette piece que je me dispenserai de rapporter ici, est du 8 Janvier 1668.

Le Roi ayant retiré les Isles des mains de la Compagnie, & les ayant réunies à son Domaine en 1674. le Sieur de Baas Lieutenant General de ses Armées, & premier Gouverneur General des Isles, ayant eu de nouvelles preuves de la bravoure, & de la fidelité du Sieur de Valmeinier en plusieurs occasions, & entre les autres, lorsque la Flotte Hollandoise commandée par Ruiter, attaqua le Fort Royal de la Martinique, le nomma pour premier Conseiller du Conseil Souverain qu'il établit à la Martinique, par ordre du Roi le 2 Novembre 1675.

Son fils Louis-Gaston de Cacquerai, Escuyer, Sieur de Valmeinier, dont il s'agit ici, à servi en France dans la Marine depuis l'année 1687. Il s'est distingué

gué dans toutes les occasions qui s'y sont présentées & sur tout en 1690. au combat de la Manche, où il fut blessé d'un éclat à la jambe. Il fut fait Major, & peu après Lieutenant de Roi à S. Christophle à la Paix de Riswik, & s'étant trouvé à la Guadeloupe en 1703. lorsque les Anglois l'attaquerent, comme je le dirai en son lieu, il fit paroître beaucoup de bravoure, & de prudence dans toutes les rencontres où il se trouva. Il acquit beaucoup de gloire en repoussant un gros détachement des Régimens de Charlemont & de Fispatrix, qui avoient attaqué la droite de notre Camp. Il y fut blessé d'un coup de mousquet, qui lui perça la cuisse, & d'un autre coup, qui lui emporta le bout du petit doigt. Ses services & sa fidélité lui ont acquis une si juste estime, & une telle réputation, que s'étant trouvé à Paris en 1717. dans le tems qu'on y reçût la nouvelle d'un soulèvement des Habitans de la Martinique contre leur Gouverneur General, & l'Intendant qu'il embarquerent, & renvoyerent en France, la Cour le fit partir aussi-tôt avec le sieur de la Guariquie Savigny, Major de la même Ile, pour aller appaiser ce désordre; & on voit par l'instruction qu'elle lui donna, la confiance entière qu'elle avoit en lui; le Sieur de Valmeinier à épousé en 1700. Rose le Vassor de la Touche, dont il a un fils qui sert dans la première Compagnie des Mousquetaires du Roi.

Ceci supposé, je vais continuer ce que j'avois commencé de dire de l'affaire de S. Christophle.

En conséquence du résultat du Conseil de Guerre, dont j'ai parlé ci-devant, le Comte de Gennes dressa les Articles de la Capitulation, & les envoya un Major General Hamilton, par les Sieurs de Valmeinier & Bachelier Lieutenant de Roi & Major, accompagnez des Sieurs

Lambert & Gaston Capitaines de Milice de l'Ile. Ces Officiers étant arrivez au premier Corps-de-Garde de la Frontière Angloise, on retint les deux Officiers de Milice, & on conduisit les deux autres dans une maison voisine, où le Sieur Hamilton étoit avec un bon nombre de ses Officiers. Après qu'on se fut assuré de part & d'autre, qu'on avoit les pouvoirs nécessaires pour traiter. Le Sieur de Valmeinier presenta les Articles qu'il avoit apportés, qui furent reglez après bien des contestations comme on le verra, aiant cru que le Public ne seroit pas fâché de voir cette piece.

Articles proposez de la Capitulation de la partie François de S. Christophle, entre M. le Comte de Gennes Gouverneur pour le Roi de ladite partie, & M. Hamilton Major General des Isles de dessous le vent, & des Troupes de S. M. Britannique.

ARTICLE PREMIER.

Que les Troupes du Roi sortiront Tambour battant, mèche allumée, & Bagages.

I.
Accordé

Que les Officiers desdites Troupes sortiront avec leurs Bagages & Valets esclavés; sçavoir, les Capitaines six, les Lieutenans quatre, & les Enseignes deux.

II.
Accordé aux Capitaines trois, aux Lieutenans & Enseignes un.

Qu'il ne sera fait aucune insulte aux Religieux qui emporteront avec eux tout ce qui appartient à l'Eglise.

III.
Accordé

I V.

Que Messieurs les Capitaines de Milice, Lieutenans & Enseignes sortiront armez, & auront; sçavoir, les Capitaines, six Negres, les Lieutenans quatre, & les Enseignes deux.

IV.
A la volonté du General.

1702.

V.

Que Messieurs les Officiers du Conseil
Souverain sortiront avec six Negres
chacun.

V.
Chacun
trois Ne-
gres.

V I.

Que les autres Habitans auront cha-
cun un Negre.

VI.
A la vo-
lonté du
General.

V I I.

Que les familles de tous les Habitans
& Officiers seront conduites ainsi que
les Troupes à la Martinique dans les
Bâtimens qui leurs seront fournis avec
leurs hardes & bagages.

VII.
A la vo-
lonté du
General,
les fem-
mes ne
seront
point se-
parées de
leurs
maris.

V I I I.

Que l'Etat Major, qui consiste en un
Gouverneur, trois Lieutenans de Roi,
& un Major, s'entendra à l'honnêteté
du General, pour la quantité de Valets
esclaves qu'ils emmèneront avec eux.

IX.
A la vo-
lonté du
General.

I X.

Qu'il sera accordé à six Gentilshom-
mes de la suite de M. le Comte de Gen-
nes trois Negres chacun, armes & ba-
gages.

X.
Accordé,
ils sorti-
ront
avec les
Francois
à l'égard
de leurs
Bagages
à la vo-
lonté du
General.

X.

Que les Irlandois qui sont établis dans
les Quartiers François sortiront sains &
saufs, avec armes & bagages.

XI.
Accordé.

X I.

Que les sieurs Ravary, Choisin & Bour-
geois seront incessamment rendus aussi-
bien que ceux de la pointe de Sable, &
conduits comme les autres à la Martini-
que.

XI.
Accordé.

X I I.

Qu'aux susdites conditions la partie
Françoise sera remise demain 16 Juillet
1702. à midi, & qu'il ne sera fait aucu-
ne insulte aux Habitans. Signé, D E
GENNES.

XII.
Le Poste
de Guil-
lou sera
délivré
ce soir,
à la Bas-
se-
terre de-
main
matin.

Tous les Articles ci-dessus marquez à
la marge sont accordés selon qu'ils sont
spécifiés. Signé, WALTER HA-
MILTON.

En conséquence de cette Capitulation

le Poste de la Ravine Guillou, où étoit
un mauvais retranchement, qui défen-
doit nôtre Frontiere, fut livré aux An-
glois, qui s'y établirent, & s'y fortifie-
rent aussi-tôt. Pendant que le Sieur de
Valmeinier écrivit au Sieur de Courpon
Lieutenant de Roi, Commandant au
Quartier François de la pointe de Sable,
que la Capitulation étoit signée, & qu'il
pouvoit venir joindre le reste de la Co-
lonie à la Basseterre, le Sieur Lambert
fut en même-tems dépêché avec un
Trompette, & un Officier Anglois aux
Troupes qui étoient débarquées aux Sa-
lines, & qui devoient attaquer le Bourg
de la Basseterre François à minuit,
afin qu'elles demeurassent dans leurs
Postes sans rien entreprendre contre
nous, attendu que la Capulation étoit
signée.

Cependant le Sieur Poulain Capitaine
ne d'une des Compagnies détachées de
la Marine, aiant été substitué à la place
du Major, qui devoit accompagner le
Sieur de Valmeinier, fut chargé de venir
dire à M. de Gennes, que la Capitulation
étoit signée, & que le Poste de la Ravine
Guillou étoit livré aux Anglois. Le
Comte de Gennes se formalisa beaucoup,
de ce qu'on avoit livré ce Poste sans l'en
avertir, & aiant vû que la Capitulation
n'étoit pas acceptée tout-à-fait comme
il l'avoit demandée, il protesta qu'il ne
la vouloit point accepter, & qu'il aimoit
mieux demeurer Prisonnier de Guer-
re avec sa garnison, que de subir les
conditions que les Anglois lui impos-
soient.

Il est certain qu'il avoit raison de se
plaindre, que le Poste de la Ravine Guil-
lou eût été rendu sans qu'il en eût été
averti, mais pour le reste, il avoit tout
ce qu'il pouvoit raisonnablement espe-
rer. On voit bien qu'il vouloit quelque
piece, qui servît à le justifier, s'il étoit
in-

1702.

1701. inquieté dans la suite pour la reddition de S. Christophle, c'est pourquoi les Officiers Majors, avec les Religieux, & les principaux Habitans, voyant qu'il s'obstinait à ne pas signer les apostilles de la Capitulation, dressèrent l'acte suivant pour lui servir de décharge.

Nous, oussignez, Lieutenant de Roi & Major de cette Isle, Capitaines d'Infanterie, & autres Officiers du Quartier de la Basseterre, Conseillers & Officiers du Conseil Souverain, avons prié M. le Comte de Genes, Commandant pour le Roi, de vouloir signer les apostilles mises en marge de la Capitulation par M. Hamilton Major General des Troupes Angloises, puis qu'on ne peut faire autrement, les Anglois étant maîtres de tous les Quartiers dépeuplés, & ce pour éviter à l'entier dépeuplement, & ruine totale de la Colonie, qui periroit infailliblement par le mauvais traitement qu'elle pourroit recevoir, ou être retenue prisonnière de Guerre, ou envoyée dans quelque Isle déserte, ou périr misérablement dans les prisons. Fait à la Basseterre de S. Christophle le 18 Juillet 1702. Signé, Valmeinier, Bachelier, Poulain, Pradines, Correur, le Clerc, Fontaine Torail, Giraudet, le Palu, Binois, Perret, Girard Supérieur des Jesuites, F. Theodose Religieux Carme & F. Eleuthere Guesnier Supérieur de la Charité.

Les Anglois entrèrent dans le Bourg de la Basseterre sur les huit heures du matin, on leur confia les armes des Soldats & des Habitans; ils devoient rendre celles des premiers, les autres étoient à leur discretion, & par conséquent perdûes.

Le Sieur de Courpon Lieutenant de Roi, Commandant à la pointe de Sable & à la Cabesterre François, ne reçût point l'avis qui lui avoit été envoyé par le Sieur de Valmeinier; mais ayant appris

par un espion, que les Anglois vouloient faire tous leurs efforts du côté de la Basseterre, il resolut de s'y rendre avec son monde. Il y arriva en effet quelques heures après que les Anglois furent entrez dans le Bourg. Il n'avoit trouvé aucun obstacle en passant sur leurs terres à la Cabesterre & à Cayonne, qu'un Corps-de-Garde de quinze à vingt hommes, qui étoit posté à leur Frontiere de la Ravine à Cabrittes, qui s'enfuit après avoir fait sa décharge, qui ne tua, ni ne blessa personne. Cet Officier aiant appris en chemin ce qui s'étoit passé, & que les Anglois étoient maîtres du Bourg, s'arrêta sur une hauteur à demie lieue du Bourg, où il mit son monde en bataille, ne sachant pas certainement s'il avoit été compris dans la Capitulation. Dès qu'il en eût été assuré, il vint au Bourg où il fut contraint de subir la même loi que les autres.

Comme il y avoit beaucoup de familles Françoises, qui s'étoient retirées à la Montagne ronde, & à la grande Montagne, le Sieur Lambert Capitaine de Milice, demanda un ordre au General Anglois, avec une Sauvegarde, pour faire venir ces familles dans le Bourg, parce qu'autrement elles seroient demeurées exposées aux pillages, & aux violences des Coureurs. Le General lui accorda sa demande, & lui donna un deses Ayde de Camp, & un Trompette, pour l'accompagner. Il sembloit qu'il n'avoit rien à craindre marchant avec ses sûretés; cependant il ne fut pas à trois quarts de lieue du Bourg, qu'on fit sur lui, & sur sa compagnie une décharge, dont le Trompette fut tué tout roide, l'Aide de Camp blessé mortellement, & lui eut un bras tellement fracassé, qu'il le fallut couper quelques heures après. Il tomba sous son cheval qui fut tué, & ce fut un vrai bonheur qu'il ne fût pas achevé

1702.

1702. vé par ceux qui avoient fait cette décharge, enragez d'avoir tué leurs gens, en croyant tirer sur les François. Ce Parti étoit d'environ quatre cent hommes, qui s'étoient embusquez en cet endroit, pour attendre le Sieur de Courpon, qui avoit évité leur rencontre en passant par leurs derriers, sans qu'ils l'eussent appergû.

On fit embarquer tous nos François, & au lieu de les conduire aux Isles du Vent, comme on avoit lieu de l'espérer, après ce que le Major General avoit promis, les Anglois les voulurent faire transporter à S. Domingue, après les avoir pillé contre la bonne foi de la Capitulation, sous de vains pretextes, dont on ne manque jamais. Ils retinrent M. de Gennes en ôtage, pour la sûreté des Barques qu'ils fournirent pour le transport de la Colonie. Mais la plupart de ces Bâtimens ne firent pas un aussi long voiage que celui de S. Domingue; nos gens les contraignirent moitié de gré, & moitié de force, de prendre la route de la Martinique, dès qu'ils furent hors de la vûe de S. Christophle; de cette maniere la plus grande partie de la Colonie vint à la Martinique & à la Gadeloupe, où j'eus le plaisir de recevoir mon bon ami le Capitaine Lambert, & de lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire, pour aller joindre sa famille, qui étoit déjà arrivée à la Martinique.

Les Barques Angloises qui allerent jusqu'à S. Domingue furent fort longtemps à revenir à S. Christophle. Le Comte de Gennes y fut retenu jusqu'à leur retour, après quoi le General Anglois lui rendit ses Negres & son Bagage, & lui donna un Passe-port pour se retirer où bon lui sembleroit. Il freta un petit Bâtiment, pour porter sur sa Comté d'Oyac en la Terre-Ferme de Cayenne, les Negres que les Anglois lui avoient rendus, & quelques autres qu'il avoit

achetez, étant bien aise de ne point aller à la Martinique, avant d'avoir des nouvelles du Secretaire d'Etat, à qui il avoit donné avis de ce qui lui étoit arrivé. Il fut encore malheureux dans cette occasion, son Bâtiment ne put remonter au vent comme il falloit faire, pour gagner Cayenne; de sorte que le terme de son Passe-port étant expiré, il tomba entre les mains d'un Corsaire Hollandois, qui le conduisit à S. Thomas, où il fut déclaré de bonne prise, malgré tout ce qu'il put dire & faire, pour conserver les débris de son bien. Il arriva enfin à la Martinique vers le mois d'Août 1703. Le Sieur de Machaut aussi Capitaine de Vaisseau, & qui étoit Gouverneur General des Isles depuis quelques mois, le fit arrêter aussi-tôt, & mettre en sûreté dans le Fort S. Pierre, où le Sieur Coulet Major de la Martinique commença l'instruction de son Procès selon l'ordre qu'il en reçût du Sieur de Machaut, à qui la Cour avoit ordonné de le faire, mais d'une maniere qui lui fût agreable, puisqu'elle ne souhaitoit pas qu'on le trouvât coupable, ni qu'on le condamnât, à moins qu'il ne fût convaincu d'une lâcheté outrée dans ce qui s'étoit passé à S. Christophle. Ce procès fut très-long. Le Comte de Gennes se défendit de son mieux, le Sieur de Valmeigner fut mis en cause, aussi-bien que le Sieur de Châteaueux, & on fit des procédures contr'eux.

Il ne paroissoit pas que le Comte de Gennes eût rien à craindre, puisque comme je l'ai fait voir ci-devant, on étoit si persuadé à la Martinique, qu'il ne pouvoit pas conserver sa Colonie, si elle étoit attaquée par les Anglois, que le Commandeur de Guitaut Lieutenant General, & M. Robert Intendant avoient voulu envoyer des Barques, pour enlever toute la Colonie, & la transporter aux autres

1702. autres Isles Françoises peu de jours avant qu'on eût des nouvelles certaines de la Declaration de la Guerre.

Je croi pouvoir me dispenser de rapporter ici quantité de pieces que le Comte de Gennes produisit pour sa justification : il convainquit de faux trois misérables, qui avoient déposé contre lui, & les plus honnêtes gens du pais lui rendirent service, & déposèrent en sa faveur. Malgré tout cela, voyant que son affaire prenoit un mauvais train, il refusa quelques-uns de ses Juges, & même le sieur de Machault, & proposa ses causes de recufation; & comme il eut avis que le Ministre avoit ordonné qu'on fit entrer dans le Conseil de Guerre le sieur de Saujon, qui commandoit le Vaisseau du Roi la Thetis, qu'on attendoit à tous momens, avec ses Officiers, pour examiner son affaire, il fit ce qu'il put pour retarder son jugement jusqu'à leur arrivée; mais ce fut en vain, on passa par-dessus tous ces ordres, & sans attendre personne, le Comte de Gennes fut transporté du Fort Saint Pierre au Fort Royal, d'une maniere dure & ignominieuse : la Comtesse sa femme n'eut plus permission de le voir, à moins qu'elle ne voulût demeurer resserrée en prison avec lui sans en plus sortir, & il fut jugé dans le mois d'Août 1704. & condamné comme atteint & convaincu d'une lâcheté outrée dans ce qui s'étoit passé à Saint Christophle, à être dégradé de Noblesse, & privé de la Croix de Saint Louis, & de tous les emplois dont il étoit revêtu.

Le Comte de Gennes appella de ce Jugement au Conseil du Roi, & prit ses Juges, & leur Greffier à Partie; & peu de jours après, le Vaisseau du Roi la Thetis arriva, dont le Capitaine avoit ordre de porter en France le sieur de Gennes avec les procédures qui se trou-

Tom. II.

veroient avoir été faites contre lui.

1702.

A l'égard des sieurs de Valmeinier & de Château-vieux tous deux Lieutenans du Roi de la même Isle, il ne fut rien statué touchant le dernier; & à l'égard du premier, il fut suspendu de l'exercice de sa Charge pour six mois, parce qu'on prétendit qu'il ne s'étoit pas opposé assez vivement à la reddition de Saint Christophle, comme si dans la situation où étoient les choses, & vû la foiblesse de la Colonie, il avoit pû faire autre chose que de conseiller d'attaquer les Ennemis du côté de Cayonne & de la Cabesterre, pour se joindre à l'autre partie de la Colonie, ou la chose n'étant pas trop faisable, ni trop sûre, il ne mérita pas plutôt des louanges que du blâme, d'avoir sçu tirer des Anglois le meilleur parti qu'on en pouvoit attendre, comme on l'avû par la Capitulation.

Le Comte de Gennes fut embarqué sur ce Vaisseau avec le sieur de Valmeinier, mais ils eurent le malheur d'être pris par les Anglois, & conduits à Plimouth, où le Comte de Gennes mourut lorsqu'il étoit sur le point de passer en France, où son innocence n'auroit pas manqué d'être reconnue, & sa réputation rétablie; ce qui est si vrai, que depuis sa mort, le Roi a donné des Pensions considerables à sa veuve, & à ses enfans, & pour faire connoître l'estime qu'il faisoit de lui, & combien il étoit éloigné de faire la moindre attention au Jugement qui avoit été rendu contre lui, il lui a conservé dans les Brevets & Ordonnances des Pensions accordées à sa veuve, & à ses enfans, les qualitez de Comte, de Chevalier de Saint Louis, & de Capitaine de ses Vaisseaux : à quoi il a ajouté que ces Pensions sont accordées à sa famille en consideration de sa fidélité, & de ses bons & agreables services.

X x

1702. vices. Cela suffit à un homme mort, & c'est une consolation considerable pour une famille affligée comme celle du Comte de Gennes.

Ce que j'ai dit ci-devant du sieur de Valmeinier marque assez que le Jugement rendu contre lui n'a point fait d'impression à la Cour, puisque le Roi l'a fait depuis ce tems-là Chevalier de Saint Louis, & son Lieutenant à la Martinique, & qu'il est difficile qu'un Prince marque plus de confiance en la fidelité, & en la sagesse de son Sujet, que le Roi lui en a témoigné dans les instructions qu'il lui donna en l'envoyant à la Martinique, pour appaiser les mouvemens qui y étoient survenus en mil sept cent dix-sept.

Pour ce qui est du sieur de Châteaueux, quoique son action fût criante, & qu'il méritât une punition, sa vieillesse, & ses longs services firent qu'on l'épargna aux Isles; mais il eut enfin ordre de venir rendre compte de ses actions à la Cour. Il s'embarqua dans un Vaisseau de Nantes de 32. Canons appelé le Saint Jean-Baptiste avec sa femme, & beaucoup d'autres passagers à la fin de 1708. Ils furent battus d'une si furieuse tempête, qu'on n'a plus entendu parler du Vaisseau, ni de ceux qui étoient dedans.

J'ai cru devoir rapporter tout de suite; tout ce qui regardoit l'affaire de S. Christophle, sans suivre l'ordre de mon Journal, & cela pour la commodité du Lecteur.

La partie François de cette Isle, qui étoit la mere de toutes les Colonies a été cedée aux Anglois par la dernière Paix conclue avec eux à Utrecht en 1713.

C H A P I T R E XXIII.

On se prépare à la Gnadeloupe à recevoir les Anglois. Chasse de Ramiers.

Préparatifs que fait le Gouverneur de la Gnadeloupe.

LA prise de la partie François de l'Isle de Saint Christophle nous fit craindre que le General Codrington ne nous tint trop exactement la parole qu'il m'avoit donné l'année précédente, lorsque je dinai avec lui; de sorte que M. Auger notre Gouverneur fit travailler sans relâche, & avec tout l'empressement possible à se mettre en état de bien recevoir les Anglois, s'ils nous venoient attaquer.

Nous visitâmes ensemble tous les Postes de l'Isle, où les Ennemis pouvoient faire des descentes, & j'y traçai tous les retranchemens qui nous parurent propres pour couvrir les lieux, & nous donner de la facilité à repousser ceux qui s'y presenteroient. Après avoir

mis les choses en train, tant au Fort de la Basseterre que le long de la côte, qu'on jugea à propos de fortifier, nous allâmes au Quartier des trois Rivières, où nous demeurâmes une semaine entière.

M. de la Malmaison Lieutenant de Roi de cette Isle, qui a une Habitation, & une Sucrerie dans ce Quartier, convia M. le Gouverneur à une partie de Chasse de Ramiers, où nous eumes trop de plaisir, pour ne la pas rapporter ici.

Les graines des bois d'inde qui étoient meures avoient attiré une infinité de Ramiers, car ces oiseaux aiment passionnément ces graines, ils s'en engraisent à merveille, & leur chair en contracte une odeur de gérofle, & de muscade tout-à-fait agreable. Nous nous rendîmes sur les sept heures dans un endroit où il y avoit beau-

Chasse de Ramiers.

1702. beaucoup de ces arbres; nous y trouvâmes une feuille sur le bord d'un ruisseau où l'on avoit mis le vin à rafraichir. A cinquante pas sous le vent de cet endroit, on avoit établi la cuisine, avec une ample pile de bois, qui fut réduit en charbon pour les besoins des Chasseurs.

C'étoit sous ces arbres ou étant assis, & en causant nous entendions les Ramiers sur nos têtes, & voyions tomber à nos pieds les graines qui leurs échappoient, ou qu'ils égrainoient en mangeant. Alors sans autres fatigue que celle que nous avions eue à nous transporter sur le lieu, nous en tuyions à discretion, & nous avions le plaisir de les voir tomber devant nous, sans que plusieurs coups de fusil, que l'on tiroit sur un même arbre pût les obliger à s'envoler: ils se contentoient de sauter d'une branche à l'autre, en criant, & regardant tomber leurs compagnons. Car quand ces oiseaux sont gras, ils sont extrêmement paresseux; & il faut, pour ainsi dire, du Canon, pour les faire changer de domicile. Une autre remarque que j'ai faite plus d'une fois, est que dans cet état, la moindre dragée qui les touche les fait tomber; au lieu que quand ils sont maigres, ils supportent un coup plus fort que celui qu'on tire à un lièvre. Je m'imagine que dans leur embompoint, leurs plumes sont plus écartées les unes des autres, & donnent par conséquent plus de jour au plomb; au lieu que quand ils sont maigres, leurs plumes étant comme colées sur la peau, & les unes sur les autres, le plomb glisse dessus sans pénétrer plus avant. J'en ay vû plusieurs qui s'écrachoient en tombant à terre, à peu près comme un fruit trop meur quand il tombe de l'arbre. Le Gouverneur tira un coup, qui eut un effet tout extraordinaire; il ne voyoit qu'un Ramier, sur lequel il tira, & au lieu d'un, on en vit tomber six.

Le plaisir de cette Chasse, est que chaque Chasseur plume son gibier, le fend par le milieu, l'enfile diagonalement dans une brochette, c'est-à-dire, d'une cuisse à l'aile opposée, plante sa brochette en terre devant le feu, le tourne, & le fait cuire, comme il le juge à propos, sans employer d'autre chose qu'un peu de sel; & un jus de citron ou d'orange. Le Ramier veut être mangé demi cuit, & pour ainsi dire, encore tout saignant; c'est une erreur, que les Medecins ont introduite dans le monde, de manger la plupart des viandes tellement cuites, rôties, ou bouillies, qu'elles n'ont presque plus rien de leur suc. Les Anglois, Ecoissois, Irlandois, Américains, & autres Peuples du Nord sont d'un meilleur goût, ils n'ont garde de laisser consommer par le feu le suc de leurs viandes, il ne leur donnent de la cuisson qu'autant qu'il en est nécessaire, pour aider la chaleur naturelle, & le ferment de l'estomach à les digérer plus aisément; aussi voyons nous qu'ils sont ordinairement plus gros, plus gras, plus forts, & plus grands, que ceux qui ni vivent que de viandes tellement bouillies, qu'elles ne ressemblent plus qu'à de la filasse, ou rôties à un point, que sans le lard qui les couvre, ou la sauce, dont on les arrose, elles n'auroient guères plus de saveur que les charbons.

Le Lieutenant de Roi avoit fait préparer un grand diné, auquel on ne toucha presque point, chacun se contentant de manger sa chasse; & je puis assurer qu'on ne s'épargna pas. Nous passâmes toute la journée dans ce divertissement, nous soupâmes sur le lieu, & nous ne revînmes qu'assez avant dans nuit, & aux flambeaux, chez le Lieutenant de Roi, fort contents de la Chasse que nous avions faite, & du plaisir que nous avions eu à manger des Ramiers

1702.
Mani-
re de les
apprêter.

Avis
sur la
cuisson
des
viandes.

1702. les plus gras, & les plus délicats qu'il y eût, je croi, au reste du monde.

Le soin des travaux Publics m'occupant alors tout entier, & ne me permettant plus de me partager entr'eux & la conduite du temporel de nôtre Mission, je résolus de me décharger de ce dernier embarras. Je rendis mes comptes, & je donnai la démission de mon emploi au Pere Imbert Superieur de la Mission, parce que ne l'ayant accepté qu'à sa seule consideration, je sçavois que l'approche des Anglois lui faisoit peur, & qu'il vouloit quitter sa Charge, & se retirer à la Martinique, où il seroit bien moins exposé au bruit du Canon qu'à la Guadeloupe.

M. Auger nôtre Gouverneur fut fâché de la démarche que j'avois faite, & crut que je voulois me servir de ce prétexte pour me retirer. Il m'en fit parler par le Lieutenant de Roi, à qui je fis réponse, que mon dessein étoit de repasser en France, après que j'aurois eu le plaisir de voir comment les Anglois nous attaqueroient, & comment nous nous défendrions. Je dis la même chose au Gouverneur quand il m'en parla, &

quoiqu'il me fit voir les lettres qu'il écrivoit en Cour, où les services que j'avois rendus, & que je continuois de rendre n'étoient pas oubliés, non plus qu'un voyage que j'avois fait *incognito*, en de certaines Isles, dont on auroit pû profiter, je lui dis que mon parti étoit pris, & que je voulois me retirer en mon Convent, après que nous aurions vû les Ennemis, à moins que mes Superieurs n'y missent des obstacles invincibles.

Le Pere Cabasson Superieur general de nos Missions revint à la Guadeloupe deux ou trois jours avant Noël; il fit semblant de n'être pas content de ma démission, & me dit, que je lui ôtois par là les moyens de faire pour moi ce qu'il auroit voulu faire. Mais il y avoit trop long-tems que nous vivions ensemble, pour ne nous pas connoître; & quoiqu'il me fût redevable du Poste qu'il occupoit, il ne m'avoit pas donné lieu depuis un certain tems d'être content de lui. Je lui répondis à peu près comme j'avois fait au Gouverneur; & je continuai à travailler uniquement pour le Roi, sans plus me mêler en aucune maniere des affaires de nôtre Maison.

CHAPITRE XXIV.

Travaux extraordinaires que l'on fait dans les Isles, pour s'opposer aux Anglois.

LE premier jour de l'année 1703. j'allai avec le Superieur general de nos Missions saluer M. Auger nôtre Gouverneur. Il nous arrêta à dîner, après quoi ayant tiré le Pere Cabasson en particulier, il lui dit, qu'il ne paroïssoit guères naturel, qu'il me laissât sans emploi; mais qu'il le prioit de ne

pas penser à me retirer de la Guadeloupe, où il avoit absolument besoin de moi; qu'il y alloit du service du Roi; que la Cour en étoit informée; qu'en un mot, si le changement qu'il alloit faire dans nôtre Maison l'obligeoit à me placer autre part, il souhaitoit qu'il remît son dessein à un autre tems. Le Pere Cabasson n'eut garde de lui refuser ce qu'il

1703. qu'il lui demandoit: il lui promit encore davantage, & même pour lui faire voir qu'il vouloit contribuer autant qu'il le pourroit à la défense de l'Isle; il lui dit, qu'il feroit faire avec plaisir la Tour dont le Gouverneur lui avoit parlé autrefois, à quoi il n'avoit jamais voulu consentir, ce qui étoit en partie cause de notre refroidissement, parce qu'il s'étoit mis en tête, que c'étoit moi qui avois inspiré ce dessein à Monsieur Auger.

Projet
d'une
Tour.

Cette Tour devoit être à l'embouchure de notre Riviere. Le Gouverneur souhaitoit qu'elle fût du côté de l'Est, & moi, qui comptois d'en faire un Corps-de-Garde, pour assurer notre Habitation contre les surprises & les descentes que les Ennemis pourroient faire pendant la nuit pour nous piller, je voulois qu'elle fût à l'Oüest de la même Riviere sur le bord de notre savanne & de la mer; & afin que ceux qui seroient dedans ne pussent être surpris, ni nous laisser surprendre, je n'y voulois point d'autre porte pour y entrer qu'une échelle qu'on auroit tirée à soi quand on auroit été dedans: après quelques contestations, il fut résolu, qu'elle se feroit sur notre terrain, c'est-à-dire, à l'Oüest de la Riviere, puis qu'elle se devoit faire à nos dépens.

Je ne sçai quelle mouche piquoit ce jour-là le Pere Cabasson; mais il montrait une impatience extrême de voir commencer cet ouvrage; & comme le Gouverneur, qui avoit résolu d'aller le lendemain aux trois Rivieres, le remettait à son retour, pour choisir le lieu, & en déterminer la grandeur, il lui repeta plus de dix fois avant de le quitter, ces paroles de l'Evangile, *quod facis fac citius.*

Après qu'il fut sorti, M. Auger qui n'entendoit point le Latin, me pria de

lui expliquer ce que ce Latin vouloit dire. Je lui répondis un peu malicieusement, que c'étoient les paroles que Notre Seigneur Jesus-Christ avoit dit à Judas, pour le presser d'achever sa trahison. Voilà d'impertinent Latin, me dit-il: hé! pour qui me prend le Pere Cabasson? je le trouve admirable, de me parler comme à un Judas. Je lui expliquai ensuite plus au long la pensée du Pere Cabasson, & tâchai de lui faire comprendre qu'il n'avoit prétendu autre chose que de lui montrer l'empressement qu'il avoit de faire faire cette Tour, & le prier de n'en pas retarder l'exécution. Mais avec toutes mes explications, & tous les emplâtres que je pus mettre sur la plaie que j'avois faite, il en revenoit toujours à dire qu'on ne devoit pas se servir de ces paroles en parlant à un honnête homme.

Le Mardy second jour de l'année j'accompagnai le Gouverneur aux trois Rivieres, où nous demeurâmes six jours, tant pour faire achever les ouvrages que j'avois tracez, que pour faire faire ceux qui étoient nécessaires aux deux avenues de la Montagne du dos d'Asne, où M. Auger avoit résolu de faire le Reduit. J'y marquai un Camp, & il nomma un Officier de ce Quartier-là pour montrer aux Habitans qui viendroient y faire leurs Baraques, & y apporter leurs effets, les endroits qu'ils devoient occuper. Nous ne revînmes que le Dimanche au soir septième Janvier. Je demurai tout le Lundy chez nous à aider au Pere Imbert à dresser les Comptes qu'il devoit rendre depuis que j'avois quitté le soin de nos affaires.

Le Mardy neuvième Janvier Monsieur Auger se rendit chez nous. On choisit le lieu où l'on bâtiroit la Tour, je la traçai, & sur le champ on se mit

1703. à y travailler, les materiaux étant déjà en partie amassez sur le lieu. Je lui donnai sept toises de diametre dans ses fondemens, pour venir à six toises hors de terre, & trois pieds d'emplacement tout au tour. Le mur devoit avoir une toise & demie d'épaisseur jusqu'à la hauteur de deux toises, & ensuite une toise seulement. Et comme le dessein étoit d'y mettre douze ou quinze hommes bien resolu, pour brider les Ennemis de ce côté-là en cas d'une descente ou d'une attaque, le fond de la Tour devoit être partagé en trois parties; une pour faire une Citerne; une pour un Magasin de Vivres; & la troisieme pour un Magasin à Poudre. Cet étage qui devoit être vouté, auroit eu huit à neuf pieds de hauteur. Celui de dessus en auroit eu dix, & auroit été éclairé de huit ouvertures de quatre pieds de large en dedans, s'étendant à six pouces en dehors, pour avoir l'air & le jour nécessaire, & pour tirer avec des Espingards ou Espoirs de fonte sur ceux qui s'approcheroient de la Tour. Si le tems l'avoit permis, on auroit fait un autre étage vouté, avec quatre embrasures, quoique le dessein ne fût que d'y mettre deux pieces de Canon de douze livres de balle, & deux de dix-huit sur la plate-forme, où il y auroit eu une écoutille avec une échelle pour descendre dans l'étage inférieur.

Mon dessein, comme je viens de dire, étoit de vouter tous ces étages, mais les choses pressant extrêmement, je ne pus élever ma maçonnerie qu'à la hauteur de dix à douze pieds, & je fus obligé de faire remplir le vuide avec des pierres & du sable, pour soutenir la plate-forme, sur laquelle je fis monter une piece de douze, n'ayant pas le tems d'y en faire monter une seconde.

On auroit environné la Tour de 1703. douze ou quinze rangs de raquettes, qui auroient bien empêché qu'on n'en pût approcher, & on n'auroit laissé qu'un petit chemin en zigzag, pour le passage d'un homme jusqu'au pied de l'échelle.

Il est certain que si cette Tour avoit été achevée, elle nous auroit été d'une grande utilité, & que les Ennemis auroient été obligés de l'attaquer dans les formes avant de passer plus avant.

Le dessein du Gouverneur étoit d'engager les Habitans d'en faire de semblables sur leurs terres le long de la côte, parce que joignant ces Tours les unes aux autres, par un bon retranchement pallissadé, & bien couvert de raquettes, on auroit été en état de disputer la descente à tous ceux qui se seroient présentés: car il est constant, que douze ou quinze hommes dans une Tour semblable, auroient plus imposé, & auroient été plus assurés, que deux cent derriere un simple retranchement; & que cent hommes derriere une pallissade épaulée de deux semblables Tours sont capables de faire toute la resistance nécessaire, pour déconcerter une descente. On sçait d'ailleurs que le Canon qui est sur un Vaisseau n'est guères à craindre; & que de cent coups qu'il tirera, il n'y en aura pas un qui donne dans une embrasure; au lieu que celui qui est en batterie à terre, fait trembler un Vaisseau, parce qu'il est toujours en état de couler bas.

Le Pere Cabasson nôtre Superieur general partit de la Guadeloupe pour s'en retourner à la Martinique le 30 de Janvier avec le Pere Imbert, qui avoit donné la demission de sa Charge, qui fut remplie par un Religieux de merite, appelé le Pere Mane, qui gouverne à présent toute la Mission, en qualité de Supérieur

1702. perieur general, avec toute la sagesse, la douceur, & la prudence, qu'on peut souhaiter dans un Supérieur accompli. Mes occupations m'empêchèrent d'être au Couvent quand tous ces changemens arriverent; mais ayant sçu le moment de leur embarquement, je me rendis chez le Gouverneur où je les trouvai, & où je les embrassai, & je les conduisis jusqu'au bord de la mer.

Ils s'embarquerent dans un Navire Provençal, qui s'en retournoit à la Martinique, après avoir vendu ses marchandises plus cherement qu'aucun Vaisseau les eût jamais vendus. La Declaration de la Guerre, & le grand nombre de Corsaires qui courroient les côtes de France, étoient cause que les vins commençaient à être rares aux Isles, où l'on n'aime pas à en manquer; de sorte que nos Vaisseaux n'osoient se mettre en mer. Ce Provençal avoit eu le bonheur de passer, & profitant de la conjoncture, il avoit vendu son mauvais vin de Provence deux cent francs la Barrique, ses amendes en bois vingt-cinq sols la livre, & le reste de ses denrées à proportion; pendant qu'il ne prenoit les plus beaux sucres blancs qu'à dix-sept ou dix-huit livres le cent, au lieu qu'ils avoient été vendus quarante-deux livres six mois auparavant. Pour concevoir le profit qu'il faisoit sur son vin, il faut sçavoir, que la Barrique de ce vin, y compris la futaille, ne coûte que sept ou huit francs en Provence, & que vendue aux Isles, les Marchands sont heureux, quand à faute d'autre, ils peuvent le vendre dix-huit francs. Mais le Capitaine de ce Vaisseau ne porta pas loin la peine que meritoit son avarice extrême, & l'insolence avec laquelle il disoit, qu'il ne vendoit ses marchandises à un prix si exorbitant, que pour avoir le plaisir de dire en Provence, qu'il

avoit gagné dix huit cent pour cent sur son vin, & cent cinquante sur le sucre qu'il avoit reçu: car en sortant de la Martinique, il fut pris par une méchante Barque Angloise, qu'il auroit dû prendre avec la Chaloupe, s'ils avoit eu autant de courage, que d'insolence, & d'avarice.

Il y avoit quelques jours qu'une de nos Barques armée en course en avoit pris une Angloise, qui alloit porter des Paquets de Barbade à Antigua. On sçut par cette prise, qu'il étoit arrivé à la Barbade trois jours avant Noël huit Vaisseaux de Guerre, avec plusieurs autres Bâtimens, qui portoient cinq Régimens, & qu'on en attendoit encore autant, avec des Galiottes à bombes, & tous les attirails nécessaires pour un siège de conséquence. On ne douta point que ces préparatifs ne fussent destinez pour la Martinique, & que le Fort Royal ne fût leur objet.

Monsieur Robert nôtre Intendant, n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la défense de la Martinique. Il fit faire un parapet de maçonnerie tout le long du Mouillage, & aux endroits du Fort Saint Pierre, qui en avoient besoin. Il fit aussi couvrir la Ville du Fort Royal d'un bon parapet, avec des Batteries nouvelles, il fit reparer & augmenter les anciennes. En un mot, il fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zele pour le bien public; & comme il étoit important de sçavoir ce qui se passoit chez les Ennemis, on arma nos Barques les meilleures voilières, pour faire des courses sur eux; & des descentes sur leurs côtes, afin d'avoir des prisonniers, qui pussent nous instruire de leurs desseins: car chez les Anglois, les choses ne sont pas fort secretes.

Les mois de Janvier & Février se pas-

1703. passerent à faire des retranchemens dans toutes nos Isles, parce qu'on ne pouvoit pas sçavoir au juste à laquelle les Anglois s'attacheroient. Je fis dans ce dernier mois retrancher le bord Oriental de nôtre Riviere jusqu'à une hauteur, qui rend le reste de ses bords presque impraticable. Je fis mettre sur cette hauteur une piece de Canon, pour battre un terrain élevé, qui étoit de l'autre côté, que je fis découvrir & nettoyer entierement, de crainte que les Ennemis ne s'en emparassent à la faveur des brouffailles, dont il étoit couvert. Je fis monter une autre petite piece de Canon à côté de la Sucrierie du sieur Bologne, sur une petite hauteur, avec un retranchement, pour soutenir nos gens, s'ils étoient forcez de se retirer, & d'abandonner les bords de nôtre Riviere.

On apprit dans les derniers jours de Février, que le reste de la Flotte, que les Anglois attendoient, avoit été dispersé, par une grande tempête, & que ce qui en étoit resté, s'étoit retiré en Angleterre; de maniere qu'ils n'étoient plus en état de penser à l'attaque de la Martinique. On sçût encore que leurs huit Vaisseaux de Guerre, & les cinq Regimens avoient ordre d'aller à la Jamaïque, où ils avoient à craindre que les François & les Espagnols, agissant

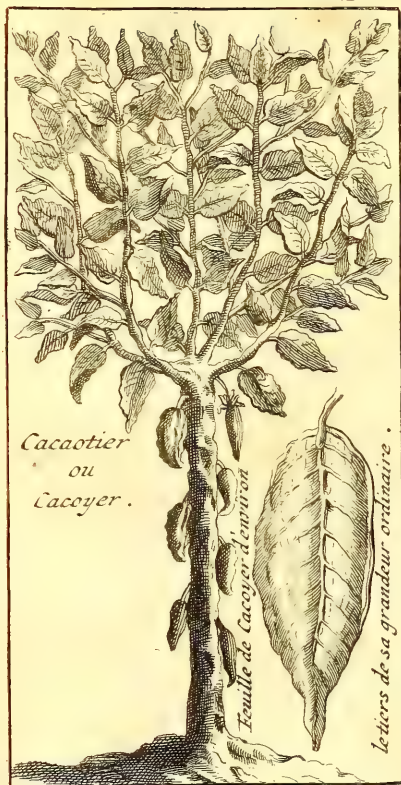
de concert, ne fissent une irruption, & ne s'en rendissent maîtres, y ayant alors très-peu de Troupes pour la défendre. Ces nouvelles donnerent beaucoup de joie à nos Habitans, qui voulurent d'abord quitter les travaux qui n'étoient pas encore achevez. Mais M. Auger qui avoit des avis secrets de ce qui se passoit chez les Anglois, sçavoit que le General Codrington faisoit tous ses efforts, pour engager les Anglois de la Barbade à se joindre à lui, pour attaquer la Guadeloupe, dont il jugeoit la conquête facile, s'il étoit soutenu par cinq Regimens de Troupes réglées, & par les Guarnisons & les Milices des deux Gouvernemens, de maniere que malgré tout ce que les Habitans purent dire, il les obligea d'achever les travaux qui étoient commencez. Il s'en trouva quelques-uns d'assez peu raisonnables, pour s'en prendre à moi, & me blâmer, comme si j'eusse eu quelque plaisir ou quelque intérêt à les faire travailler, moi qui étois sur pied jour & nuit, pour le service du public, & la conservation de l'Isle, & qui jusqu'à present n'ai pas reçu la moindre recompense de mes peines, quoique M. Auger, & autres Officiers Generaux ayent eu assez de soin d'en instruire la Cour.

1703.

Fin de la cinquième Partie.

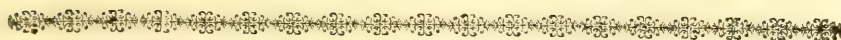


1870





MEMOIRES
DES
NOUVEAUX VOYAGES
FAITS
AUX ISLES FRANÇOISES
DE L'AMERIQUE.
SIXIEME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Du Cacao, de sa culture, de ses propriétés, des différentes manieres d'en composer le Chocolat, & de s'en servir.

MONSIEUR DE CAILUS Ingenieur General des Isles Françaises & Terre-ferme de l'Amérique, vient de publier un Traité si complet du Cacao sous le titre d'Histoire naturelle du Cacao, qu'il semble que j'aurois dû me dispenser de donner au Public les remarques que j'ai fait sur cette matiere.

En effet, il est difficile d'entrer dans un détail plus curieux, plus exact & mieux circonstancié que le sien, écrit avec plus de pureté, & dans des termes de botanique & de pharmacie aussi bien choisis. Il a parlé en maître, & semble avoir épuisé la matiere. Il a demeuré plusieurs années aux Isles, il s'y est fait une habitation où il a cultivé le Cacao, & ils'étoit posté

Tom. II.

au centre de la Martinique dans un endroit très-propre à la culture des arbres qui portent ce fruit, qu'il a suivi dans toutes ses circonstances avec une exactitude merveilleuse.

J'avois vû ses remarques avant qu'il les fit imprimer, & il avoit eu les miennes entre les mains pendant un assez long-tems, aussi-bien que mon traité du Sucre, qui auroient été imprimées bien auparavant les siennes, si mes incommodités ne m'en avoient point empêché. Cela ne gêtera rien, le Public aura deux Traitez au lieu d'un. Il trouvera dans l'un ce qui aura échappé à l'autre; car j'ai demeuré bien des années aux Isles, j'ai eu la conduite de nos biens pendant plus de dix ans; & comme il paroît

Y y

roit

roit par ce que j'ai écrit sur bien des matieres, qu'on ne peut gueres avoir été plus laborieux & plus curieux que je l'ai été, pour m'informer de tout ce qui regarde les Isles, j'espere qu'on trouvera encore la même chose dans ce que je vais dire du Cacao.

Le Cacao est le fruit d'un arbre appelé Cacoyer ou Cacaotier. On dit Cacao & Cacoyer aux Isles. On dit Cacao & Cacaotier par tout ailleurs. Les François qui sont les derniers établis à l'Amerique ne doivent pas, ce me semble, jouir du privilege d'imposer des noms; cela est dû aux Espagnols, puisqu'ils ont découvert le Pais; & puisqu'ils disent Cacao, je le dirai comme eux.

D'ailleurs il me paroît qu'en disant & écrivant Cacao & Cacaotier, on empêche de confondre deux fruits & deux arbres très-differens en grandeur, en feuilles & en fruits qui sont les Cocotiers & les Cacaotiers, dont les premiers produisent les grosses noix, appellées Cocos, & les autres les Cacaos, dont on fait le Chocolat.

Le Cacao est aussi propre à l'Amerique, que le Caffé l'est à l'Arabie, & le Thé à la Chine & autres pais voisins.

Les Ameriquains s'en servoient avant que les Espagnols entraissent dans leur pais; ils en faisoient leurs delices, & y étoient tellement accoutumés, qu'ils regardoient comme la dernière de toutes les miseres de manquer de Chocolat, qui est le breuvage composé de ce fruit. C'est d'eux dont les Espagnols en ont appris l'usage & la preparation qu'ils ont ensuite perfectionné en y mêlant plusieurs ingrédients qui le rendent plus agreable au goût & à l'odorat, que n'étoit celui dont les Indiens se servoient: nous examinerons ci-après s'ils ont bien ou mal fait.

Les arbres qui portent le Cacao croissent naturellement & sans culture dans une infinité de lieux de l'Amerique, qui

sont entre les deux Tropiques. On ne trouve des Forêts entieres aux environs de la Riviere des Amazones, sur la côte de Caraque & de Cartagene, dans l'Isthme de Darien, dans le Iucatan, les Hondures, les Provinces de Guatimala, Chiapa, Soconusco, Nicaragua, Costaricca & bien d'autres endroits qu'il seroit trop long de rapporter. Les Isles de Couve ou Cuba, Saint Domingue, la Jamaïque & Port-ric en ont quantité qu'on regarde à present comme sauvages, par rapport à ceux que l'on cultive, quoique dans la verité les fruits des uns & des autres soient également bons; & que s'il y avoit quelque préférence à donner, je la donnerois assurément aux sauvages, & je ne suis pas seul de ce sentiment.

Les Antilles que l'on appelle petites Isles par rapport aux quatre grandes dont je viens de parler, n'ont pas été privées de ce fruit, sur tout la Martinique, la Grenade & la Dominique; & comme on en a trouvé dans ces trois Isles, il peut y en avoir dans les autres qui sont habitées par les Anglois, & par les Sauvages. Il est vrai que je n'en ai point trouvé dans la Guadeloupe, quoique j'aie assez couru les bois de cette Isle; mais cela ne prouve pas qu'il n'y en ait point. Ce qu'il y a de certain, c'est que les arbres de cette espece que l'on y cultive, y viennent en perfection, & rapportent de très-beaux fruits.

Il faut pourtant avouer que la Martinique est celle de nos Antilles où les Cacaotiers viennent le plus aisement. On en a trouvé crûs naturellement & sans culture dans les bois, dans des endroits, qui assurément n'ont jamais été défrichés, ni habités, qui ne le sont pas encore, & qui, selon les apparences, ne le seront de long-temps. On en a vu dans les Terres d'un Gentilhomme de la Paroisse de Sainte Marie, appelé

Les Cacaotiers sont naturels à la Martinique. M. de Merville, qui par leur hauteur, leur grosseur & la beauté de leurs fruits donnoient des marques d'une extrême vielleſſe. Un nommé Brindacier fameux chasseur, & plusieurs autres personnes, qui ont été souvent à la chasse des Cochons-Marons, dans les lieux les plus éloignez du bord de la mer; & comme au centre de l'Isle, m'ont assuré d'en avoir trouvé dans plusieurs endroits; & il est probable que ces arbres se seroient multipliez bien davantage, sans leur extrême délicatesse, & si leurs fruits tombant à terre n'avoient pas été dévorés par les animaux. Ces découvertes suffisoient, à mon avis, pour prouver que ces arbres croissent aussi naturellement & aussi-bien à la Martinique que dans tout le reste de la Terre-ferme de l'Amérique.

Malgré ces avantages les François n'ont commencé à les cultiver que vers l'année 1660. Un Juif nommé Benjamin d'Acoſta fut le premier qui planta une Cacaotiere, c'est-à-dire, un plan ou verger de ces arbres; mais les Isles aiant passé des mains des Seigneurs particuliers & propriétaires en celles de la Compagnie de 1664. les Juifs furent chassés, & cette Cacaotiere étoit enfin tombée au Sr. Guillaume Bruneau Juge Roial de l'Isle en 1694.

Cependant comme le Cacao n'étoit pas une Marchandise d'un bon debit en France, parce que le Chocolat n'y étoit pas fort en usage, & qu'il étoit chargé de très-gros droits d'entrée, les habitans ne s'attachoient qu'au Sucre, au Tabac, à l'Indigo, au Rocou, au Cotton, & autres semblables marchandises, dont le debit étoit facile & avantageux par la grande consommation qui s'en faisoit en Europe.

Le Chocolat étant enfin venu à la mode, & le Cacao trouvant des débouchemens de tous côtez, on songea sérieu-

sement à cultiver les arbres qui produisent le Cacao vers l'année 1684. c'est à peu près l'âge des Cacaotieres, qui ont suivi de plus près celle de Benjamin d'Acoſta, & dont le nombre s'augmenteroit tous les jours, si on vouloit faire un peu d'attention sur ce que je dirai dans la suite.

Le Cacaotier sauvage, c'est-à-dire, celui qui n'est point cultivé, vient fort grand, fort gros & fort branchu; on arrête celui que l'on cultive de manière qu'il n'excede pas douze à quinze pieds de hauteur, non seulement afin d'avoir plus de facilité à cueillir le fruit, mais encore afin qu'il soit moins exposé au vent & au trop grand air; car c'est un arbre d'une délicatesse surprenante. Son écorce est brune, vive, mince & assez adhérente au bois qui est blanchâtre, léger & poreux; il a ses fibres longues, droites, point mêlées, assez grosses, & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'on le coupe, on y remarque beaucoup d'humidité & de sève: ce qui peut venir aussi-bien de sa nature que du terrain où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. Dès qu'en taillant une branche on n'y remarque pas une abondante sève, on peut compter que l'arbre n'a pas long-temps à vivre.

La feuille est pour l'ordinaire de huit à neuf pouces de longueur; elle en a quelquefois davantage, rarement moins, si ce n'est à des arbres avortez ou plantez dans un méchant fond. Elle a dans sa plus grande largeur un peu plus du tiers de sa longueur. Elle est pointue par les deux bouts, & attachée aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de longueur. Sa couleur par-dessus est d'un verd vif, & plus chargé par-dessous. Le contour de la feuille, à commencer à son plus grand diamètre jusqu'à sa pointe, est

d'une très-belle couleur de chair; & cette partie est si tendre & si delicate, que le moindre vent, ou les raions du soleil la grillent très-facilement. Les fibres ou nervures qui soutiennent la feuille approchent beaucoup de celles de la feuille du Cerisier, leur nombre dépend de la grandeur de la feuille.

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ses feuilles, celles qui tombent sont remplacées aussi-tôt par celles qui sont prêtes à paroître.

*Fleurs
du Ca-
caoyer.*

Il fleurit & porte du fruit deux fois chaque année, comme presquetous les arbres de l'Amerique. On pourroit meme assurer qu'il produit pendant toute l'année, puis qu'on ne le trouve jamais sans fleur ou sans fruit. Cependant les recoltes les plus abondantes se font vers les Solstices, c'est-à-dire, vers Noël & la S. Jean; avec cette différence pourtant que celle de Noël est toujours la meilleure.

Si on considere le fruit du Cacaotier il y a lieu de s'étonner qu'un si gros fruit vienne d'une si petite fleur. Je croi que c'est une des plus petites qu'il y ait au monde. Le bouton qui la renferme n'a pas deux lignes de diametre, ni trois de hauteur. On y remarque pourtant dix feuilles, lorsqu'il est ouvert, qui forment une petite coupe ou calice, au centre duquel est un petit bouton allongé, cantonné ou environné de cinq filets & de cinq étamines. Les feuilles sont de couleur de chair pâle avec des taches & des pointes rouges. Les filets sont d'un rouge de pourpre, & les étamines sont d'un blanc argenté, & le bouton est d'un blanc plus mat: c'est ce bouton qui produit le fruit. Ces fleurs n'ont aucune odeur; elles ne viennent jamais seules, mais toujours par bouquets dont la plupart tombent à terre, aussi-bien l'arbre ne pourroit ni soutenir les fruits, si toutes les fleurs noïoient, ni leur donner la

nourriture necessaire.

On ne voit point ces fleurs au bout des branches comme aux arbres d'Europe, elles sortent depuis le pied de l'arbre, jusqu'au tiers ou environ des cinq grosses branches. On remarque qu'elles naissent aux endroits où il y avoit eu des feuilles lorsque l'arbre étoit encore jeune; comme si ces endroits, où l'on voit encore la marque de la queue de la feuille, étoient plus tendres & plus faciles à pénétrer, ou à s'ouvrir que le reste.

Les fruits qui succèdent à ces fleurs ressemblent à des Concombres pointus par un bout, partagent dans toute leur longueur comme les Melons à côtes, parsemez de petits boutons & autres inégalitez. L'écorce de ce fruit selon la grosseur & l'âge de l'arbre qui l'a porté, peut avoir depuis trois jusqu'à cinq lignes d'épaisseur, & le fruit entier depuis sept jusqu'à dix poüces de longueur, sur trois à quatre poudes de diametre.

La grosseur de ce fruit fait sentir la raison pourquoi la nature l'a placé au tronc de l'arbre & au gros des cinq branches principales qui sortent de la tête de l'arbre; car s'il venoit au bout des branches, il seroit impossible à l'arbre de soutenir un fardeau si pesant, les branches romproient, & le fruit seroit perdu.

On remarque des Cacaos de trois couleurs; les uns sont d'un blanc pâle, tirant un peu sur le verd; les autres sont d'un rouge foncé; les troisièmes sont rouges & jaunes. Cela se doit entendre de l'écorce; car le dedans & les amandes qui y sont renfermées, sont toutes de la même couleur, même substance, même goût; ce qui fait que ces trois couleurs ne sont pas trois especes de Cacaos. Il n'y en a qu'une seule dans les Isles comme dans la Terre-ferme, n'en déplaise à François Ximenés & autres Ecrivains qui l'ont copié, qui en font

*Fruits
de Ca-
cao.*

*Cou-
leurs des
Coffes.*

qua-

quatre especes, parce qu'ils ont vû des arbres de quatre grandeurs différentes, sans faire réflexion que cette difference de grandeur & de grosseur peut venir de l'âge de l'arbre, du terrain où il est planté, de son exposition au soleil, ou au vent, & des accidens qu'il a eu dans sa croissance.

C'est peut-être la bevûe de cet Ecrivain qui a engagé le Sr. Pomet Marchand Epicier Droguiste de distinguer le Cacao en gros & petit Caracque, gros & petit des Isles. Je n'ai jamais entendu parler de cette distinction, ni en Amerique, ni en Espagne, ni en Italie. Je conviens qu'on trouve des amandes de Cacao plus grosses les unes que les autres, comme on trouve sur un même Pommier des pommes de différentes grosseurs; mais comme on ne s'est pas encore avisé de faire des différentes especes de pommes, à cause de cette seule circonstance, aussi les gens de bon sens ne doivent pas faire quatre fortes de Cacaos, à cause qu'ils trouvent des amandes de grosseurs différentes. Je leur enseignerai dans la suite à connoître le Cacao de Caracque d'avec celui des Isles Antilles & celui de Saint Domingue, Couve, & la nouvelle Espagne.

Les Cosses, comme on dit aux Isles, ou les Gouffes; pour parler plus correctement, sont d'une couleur de chair pâle par dedans. Elles renferment une substance, pulpe ou mucilage de couleur de chair pâle, assez legere, & très-delicat, imbibée d'une liqueur aigrette, à peu-près du goût des pepins de Grenade.

C'est cette pulpe qui environne les amandes que nous appellons Cacao; elles y sont attachées par des petits filaments extrêmement delicats, qui partent du gros bout de l'amande qui y portent la nourriture, & la fait croître.

On trouve presque sans y jamais man-

quer vingt-cinq amandes dans chaque Cossé. Il est très-rare d'en trouver moins, si ce n'est dans des Cossés avortés, ni d'en trouver un plus grand nombre. Les arbres qui sont puissans, bien nourris & de dix à douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes, mais elles sont plus grosses; & c'est toute la difference que j'ai remarqué dans les Cacaotiers des Isles du Vent & de Saint Domingue. Comme je n'ai point vû ceux de la Côte de Caracque & de la nouvelle Espagne, je n'en puis pas parler positivement. Je croi pourtant, & avec une probabilité assez bien fondée, que c'est la même chose qu'aux Isles, & que la grosseur des amandes supplée au nombre qui seroit nécessaire pour remplir la capacité des Cossés, qui sont assurément plus grosses.

Les Amandes, Graines ou Cacaos des Isles sont longues depuis neuf jusqu'à douze lignes; elles sont plus ovales que rondes, pointuës par les deux bouts, mais inégalement, y ayant un bout plus gros que l'autre; elles ont depuis cinq jusqu'à sept lignes de diametre. La chair en est blanche, tirant tant soit peu sur la couleur de chair. Elle est compacte, assez pesante pour son volume; lors qu'on la tire de la Cossé, elle est huileuse & amère, fort douce au toucher & couverte d'une pellicule de même couleur, fort unie.

Lorsqu'on tire de terre des graines qui y ont séjourné deux ou trois jours, & qui se disposent à rompre leur enveloppe, on voit que la substance de l'amande n'est autre chose que deux feuilles plissées & engagées l'une dans l'autre d'une maniere admirable, qui partent d'un petit pistille rond & long d'environ une ligne, posé au gros bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre, & qui pousse en terre la racine qui le soutient & qui le nourrit.

Y y 3

Le

Le Cacao des Isles du Vent est le plus petit. Celui de Saint Domingue, de Couve & de Port-ric est de même figure, c'est-à-dire, comme je viens de le décrire, mais toujours plus gros, mieux nourri, & plus pesant. Celui de la Côte de Caracque est plus plat & plus grand, & ressemble beaucoup à nos grosses fèves de marais : voilà toute la différence que l'on remarque entre tous les Cacaos.

Lorsqu'ils sont secs, ils sont tous d'un rouge brun. Je ne sçai où le Capitaine Dampiere a appris qu'il y avoit des Cacaos blancs. Je sçai par une infinité de personnes qui ont trafiqué au Mexique, aux Côtes de Guatimala, de Cartagene & de Caracque, qu'ils n'ont jamais entendu parler de cette espece de Cacao ; mais ce n'est pas la plus grosse bevue de cet auteur.

Ce que je viens de dire suffit pour donner une Idée assez distincte du Cacaotier & de son fruit, dont je décrirai la nature, l'usage & les propriétés, après que j'aurai donné la maniere de planter & de cultiver l'arbre qui le porte, celle d'en accommoder le fruit pour le transporter dans toutes les parties du monde, & d'en connoître la bonté ou les défauts.

*Choix
du ter-
rain
pour une
Cacaotiere.*

En parlant de la maniere dont on fait les nouveaux défriches, ou les nouvelles habitations, j'ai dit que ceux qui destinoient leur terrain pour faire une Cacaotiere, devoient avoir un soin tout particulier de laisser de fortes lizieres de grands arbres qui environnent cet endroit, ou du moins qui le couvrent sur tout du côté qui est exposé aux vents reglez qui soufflent ordinairement dans le pais. Mais comme il peut arriver de grands accidens par la chute de ces arbres, lorsqu'ils sont renversez par quelque ouragan, il est plus sûr de faire des lizieres doubles ou triplés d'orangers, de

corossaliers, ou de bois immortel, parce que ces arbres par leur souplesse résistent puissamment aux vents, & qu'au pis aller leur chute ne peut être d'une extrême consequence, c'est-à-dire, qu'ils ne peuvent pas briser, en tombant, les Cacaotiers qui seroient à côté d'eux, comme des arbres plus gros & plus branchus ne manqueroient pas de faire. Je dois encore adjoûter à cet avis, qu'il est très-bon de couvrir ces lizieres de quelques rangs de bananiers & de figuiers du pais. Ce que j'ai dit de ces plantes dans ma premiere partie, & la description que j'en ai faite, montre qu'elles croissent fort vite, qu'elles garnissent beaucoup, & font un très-bon abri, outre l'utilité qu'on trouve dans leur fruit.

Ce n'est pas assez qu'une terre soit bien à couvert des vents, il faut qu'elle soit vierge, quand on la veut mettre en Cacaotiere ; c'est-à-dire, qu'elle n'ait jamais servi. Les Cacaotiers demandent tout le suc & toute la graisse de la terre. L'experience a fait connoître à plusieurs habitans qu'il est inutile de les planter dans des terres qui ont servi, quoi qu'on les ait laissées reposer pendant plusieurs années ; & que quelque soin qu'on se donne, où ils ne viennent point ; où s'ils viennent, ils durent très-peu, & ne rapportent jamais de beau fruit, ni en abondance. La raison de cela est que le Cacaotier est un arbre extrêmement delicat dans toutes ses parties ; il ne pousse qu'une seule racine, assez petite & tendre, qui ne penetre dans la terre qu'à proportion de la facilité qu'elle trouve à y entrer, & à s'y nourrir. Il est vrai que cette racine principale qui est comme le pivot de l'arbre, est accompagnée de quelques autres plus petites, mais qu'on ne peut regarder que comme de la chevelure qui s'étend autour du pied de l'arbre sans entrer dans la terre

re plus de deux ou trois poudres; de forte que si la terre est dure, sèche & usée, comme sont toutes les terres des Isles pour peu qu'elles aient servi, la racine principale n'a pas assez de force pour la percer & la pénétrer, & elle est contrainte de se recourber sur elle même, d'où il arrive, que ne trouvant par la fraîcheur & la graisse qui lui est nécessaire, elle se sèche bien-tôt, & l'arbre qu'elle soutenoit à le même fort; au lieu que quand elle rencontre une terre neuve, qui n'a point été foulée, & qui a encore toute sa force, elle la pénètre aisément, elle s'y étend, s'y fortifie; & y trouvant la fraîcheur & le suc en abondance, elle produit un bel arbre, & des fruits en quantité.

Il faut encore avant de se déterminer à mettre un terrain en Cacaotiere, le fonder en plusieurs endroits; car rien n'est si ordinaire que de trouver des terres grasses & belles, chargées de beaux arbres, & qui cependant n'ont pas de profondeur. J'ai remarqué dans un autre endroit que les arbres de l'Amérique ont peu de racines en terre; la nature les soutient par des cuisses larges qui occupent beaucoup de terrain, ou par des racines qui courent tout autour de leur pied, n'entrant presque point dans la terre. Le climat toujours chaud & humide leur donne le moyen de croître & de pousser continuellement & sans interruption, sans que leur racine travaille sous terre, comme il arrive dans les pays froids, ou du moins dans ceux où l'hiver se fait sentir, dans lesquels la racine croît & se fortifie dans la terre, pendant que le reste de l'arbre demeure dans l'inaction. Le Cacaotier est presque le seul des arbres de l'Amérique dont la racine pousse en terre sans interruption, & sans que l'arbre cesse de croître, & de produire des fleurs & des fruits; c'est pour cela qu'il a besoin

d'une terre profonde; de sorte que si à quatre, cinq, ou six pieds au dessous de la surface de la terre il se trouve des bancs de rocher, ou des amas de pierres, il est certain que dès que la racine y est arrivée, elle se recourbe sur elle même, elle cesse de profiter, & l'arbre qu'elle entretenoit, dépérit à vûe d'œil.

Il n'en est pas de même des terrains où l'on trouve du sable à une distance raisonnable au dessous de la superficie, ou bien une terre grasse, ou, comme on dit, une terre à potier, ou un terrain graveleux. La racine du Cacaotier s'en accommode; quoi qu'elle les perce avec peine, elle y pénètre & s'y établit; & si elle n'en tire pas autant de suc que d'une bonne terre franche, du moins elle n'est pas obligée de se recourber, ce qui la fait sécher infailliblement.

J'ajoute encore une autre qualité au terrain que l'on destine à faire une Cacaotiere. Il faut qu'il soit frais; les lieux bas, unis, voisins d'une rivière, coupée par quelques petits ruisseaux sont admirables pour cet usage. Il ne faut pas non plus qu'ils soient d'une trop grande étendue, ni aussi trop resserrés; les arbres seroient étouffés dans ce dernier cas, & trop exposés au grand air, à la chaleur & au vent dans le premier. Une Cacaotiere de deux cent pas en carré, mesure des Isles, c'est-à-dire, de cent toises ou environ, est d'une bonne grandeur. Il vaut mieux séparer en plusieurs quarrez de cette grandeur son terrain & les couvrir de bonnes haies, que de l'exposer aux inconveniens dont je viens de parler, en faisant un plan d'arbres d'une plus grande étendue.

Les revers des collines, ou les terrains qui ont beaucoup de pente, quelque bonne qualité qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ne sont jamais bons à faire une Cacaoyere: outre qu'ils sont toujours plus

*Etendue
des Cacaotieres.*

plus exposez aux vents & plus difficiles à couvrir, il est certain qu'ils durent très-peu, que les racines des arbres sont bien-tôt dessechées. La raison en est evidente, on ne doit souffrir aucunes herbes sous les Cacaoyeres; il est donc facile aux eaux qui tombent d'emporter la terre, & d'exposer en très-peu de temps les petites racines rempantes, & ensuite la racine principale à paroître à decouvert & à manquer de fraîcheur, de suc & de nourriture.

Manière de planter les arbres.

Supposé donc que la terre soit telle que je viens de dire, les arbres qui la couvroient, abbatus & brûlez avec leurs fouches, les lizieres plantées & en état de parer le vent, aussi bien que les bananiers qui les doivent couvrir, on doit labourer tout le terrain à la hoüe le plus profondément qu'il est possible. Je sçai que bien des gens negligent cette préparation, mais elle m'a toujours paru nécessaire, & elle l'est en effet. Un terrain labouré est plus en état de recevoir également dans toute son étendue la pluie & les rosées; on arrache en labourant des racines & de petites fouches d'arbrisseaux ou des plantes qui ne paroissent point, & qui venant à croître & à grener, donneroient bien de l'exercice à ceux qui seroient chargez du soin de la Cacaotiere. D'ailleurs un terrain labouré est toujours plus uni, & par conséquent plus aisé à diviser, & à tracer. C'est à quoi on ne manque jamais de travailler aussi-tôt que le terrain est en état. On se sert pour cela d'un cordeau de la longueur de tout le terrain, divisé par des nœuds ou par des marques, de huit en huit pieds, & on plante en terre un piquet à chaque division. Lorsqu'un rang est achevé, on leve le cordeau, & on l'étend à huit pieds de distance des premiers piquets, observant qu'il soit bien parallèlement, & que les piquets soient en quinconche. J'en ai

dit la raison dans mon Traité du Tabac. Ceux qui en voudront sçavoir davantage, prendront la peine, s'il leur plait, de consulter M. de la Quintinie dans son excellent Traité du Jardinage & de la culture des arbres; c'est ainsi qu'on trace & qu'on partage le terrain que l'on veut planter en Cacaotieres: ce qui fait voir qu'un terrain de cent toises, ou de deux cent pas en quarré peut contenir cinq mille six cent vingt cinq pieds d'arbres.

Il y a des habitants qui plantent leurs arbres à six pieds les uns des autres, & il s'en trouve d'autres qui les mettent de cinq en cinq pieds. Les premiers prétendent que cette distance est suffisante, & que le voisinage des arbres fait que le terrain étant plutôt couvert, les mauvaises herbes y peuvent moins venir, & la Cacaotiere être entretenue dans la propreté qu'elle doit avoir avec bien moins de travail. Ces raisons seroient bonnes, si la trop grande proximité de ces arbres ne les empêchoit pas de croître, & de trouver suffisamment de la nourriture pour porter de beau fruit: car, comme je l'ai dit ci-devant, ces arbres veulent une terre de beaucoup de suc, & produisant comme ils font deux fois chaque année, des fruits très-gros, il est certain qu'il leur faut un terrain considerable, soit pour étendre leur branches, soit pour y trouver de la nourriture.

Ceux qui les plantent de cinq en cinq pieds, ont pour eux la raison que je viens de rapporter des premiers; en effet les arbres étant proches les uns des autres, couvrent bien-tôt leur terre, & empêchent les herbes d'y croître; & quand on leur objecte que les arbres sont trop voisins, ils disent que leur intention est d'en couper la moitié dès qu'ils s'apercevront qu'ils commenceront à se nuire les uns aux autres, & de laisser ainsi dix pieds de distance en-

tre

tre les rangs, comme les Espagnols le pratiquent. Il n'y a rien à dire à cela, si on l'exécutoit ; mais il paroît bien dur à un habitant de couper la moitié de sa Cacaotiere, quand elle rapporte, ou de se priver ainsi de la moitié de son profit ; on aime mieux laisser tous les arbres sur pied, en se flatant qu'ils trouveront assez de quoi s'entretenir, & à la fin on se trouve la dupe de sa folle esperance, & on voit tous les arbres perir les uns après les autres, sans être à temps d'y apporter du remede.

Bien des expériences m'ont convaincu que la plus juste proportion qu'on pouvoit donner aux arbres, étoit de huit pieds de distance des uns aux autres aux Antilles ; car aux grandes Isles & à la Terre-ferme où les terres sont plus profondes & plus grasses, on doit y donner jusqu'à dix & douze pieds, afin que les arbres qui sont pour l'ordinaire plus grands & plus gros, aient tout le terrain qui leur est nécessaire.

On fait les plans ou allées les plus droites qu'il est possible, non seulement pour l'agrément, mais encore afin de voir avec plus de facilité le travail des esclaves qui peuvent moins se dérober de la vue du maître, ou du commandeur dans une Cacaotiere bien alignée, que si les arbres étoient plantez au hazard, & en confusion. Outre que dans les récoltes on est moins exposé à laisser du fruit aux arbres, parce qu'on les cueille en suivant les allées les unes après les autres.

Le terrain étant ainsi disposé, on attend le dernier quartier de la lune, & que le temps soit pluvieux, ou du moins sombre & disposé à donner de la pluie.

On prend des Cosses de Cacao, qui sont en état d'être cueillies, on les ouvre, on en tire les amandes, & sur le champ on les met en terre. Il est certain que si on différoit un peu à les

planter après qu'elles sont tirées de la cosse, l'air qui agiroit dessus, les seche-roit assez pour les empêcher de lever.

On met ordinairement trois amandes, ou trois graines, pour parler comme on fait aux Isles, autour de chaque piquet, éloignées d'environ trois poüces les unes des autres. Si le terrain a été labouré tout récemment, on se contente de faire un trou avec un piquet de trois à quatre poüces de profondeur, & d'y couler l'amande en sorte qu'elle y soit droite, le gros bout en bas, & on la couvre légèrement de terre. Si le terrain n'a point été labouré, on remue la terre autour des piquets avec un petit instrument fait comme le fer d'une houlette, on y fait un trou, & on y introduit l'amande.

La raison qui oblige de mettre trois amandes à chaque piquet, est afin d'avoir de quoi remplacer celles qui viennent à manquer, comme il arrive assez ordinairement. Quand cela ne se trouve pas, & que les arbres ont un pied & demi, ou deux pieds de hauteur, on choisit celui qui est de plus belle apparence, pour le laisser en place, & on leve les deux autres, pour s'en servir à remplir les lieux qui en manquent, ou pour les planter en d'autres endroits. C'est aussi à ce dessein qu'on fait des pepinieres.

J'ai demandé à des habitans habiles pourquoi ils ne plantoient pas toutes leurs amandes en pepiniere pour les lever ensuite, & les planter à demeure dans les terres qu'ils avoient destiné pour cela. Ils m'ont assuré que l'expérience leur avoit appris, que les arbres plantez de cette maniere ne réussissoient pas bien, parce que leur principale racine étant très-delicat, il étoit impossible, quelque soin qu'on se donnât de la tirer de terre sans l'endommager, ou en elle même, ou dans la petite chevelure dont elle est

Z z

gar-

garnie, & de la placer dans un autre endroit, sans changer un peu la situation ou la direction de quelques unes de ses parties, ce qui suffisoit pour l'empêcher de reprendre, & de produire un belle arbre.

J'ai eu occasion plus d'une fois de me convaincre par ma propre expérience de cette vérité, & de voir que des arbres ainsi transplantés, mouroient malgré toutes les précautions que j'avois prises, pour mettre la racine en terre sans la comprimer ni la forcer le moins du monde. J'en est fait déchausser plusieurs, & j'ai toujours trouvé que la racine étoit recourbée au lieu d'être perpendiculaire comme elle doit être; de maniere que le seul expédient qu'il y a à prendre pour remplir les vuides d'une Cacaotiere, est de planter des amandes au lieu où les arbres ont manqué, soit que les amandes n'aient pas levé, soit que la tige ait été rompuë ou mangée par des insectes.

La délicatesse extraordinaire du Cacaotier oblige de prendre de grandes précautions, afin qu'il ne soit pas brûlé par le soleil. Les lizieres dont j'ai parlé ci-devant ne le peuvent garantir que du vent, le soleil lui est aussi pernicieux sur tout dans le commencement; c'est pourquoi on ne manque jamais de planter du Manioc en même temps qu'on met les amandes en terre. On a vû dans la premiere partie ce que c'est que cet Arbrisseau, il est inutile de le repeter ici. On fait deux rangées de fosses de Manioc dans toutes les allées, de maniere qu'elles sont éloignées des piquets d'environ un pied & demi, outre l'avantage qu'on en retire en préservant les jeunes arbres de la trop brûlante ardeur du soleil, on emploie utilement le terrain par un arbrisseau si nécessaire qu'on ne s'en peut jamais passer, ni en avoir jamais trop, & on empêche les mauvaises herbes

*Maniere
de con-
vrir les
jeunes
Cacao-
tiers.*

de croître & de gâter la Cacaotiere; car il faut être d'une exactitude infinie à sarcler & à la tenir propre, rien n'étant si contraire à ces sortes d'arbres que les mauvaises herbes, qui ne manquent jamais de croître dans les terres neuves, qui en consomment tout le suc & la graisse, & qui y produisent une infinité de gros vers, de loches, de millepieds, de criquets & autres insectes, qui s'attachent d'abord au Cacaotier, mangent ses feuilles, coupent le bourgeon, & le font mourir en très-peu de jours.

On est obligé de sarcler sans cesse, jusqu'à ce que le Manioc étant devenu grand, couvre entièrement la terre, & empêche ainsi les mauvaises herbes de pousser.

On arrache le Manioc au bout de douze ou quinze mois; c'est à peu près le temps qu'il lui faut pour avoir sa grosseur & sa maturité selon son espece, & sur le champ on en plante d'autres, mais en moindre quantité, c'est-à-dire, qu'on ne met qu'un rang de fosses au milieu des allées; & pour avoir moins de peine à tenir la terre nette, on plante entre le Manioc & les Cacaotiers, des Melons d'eau, ou des Melons ordinaires, des Concombres, des Giraumons, des signames ou des Patates, parceque les feuilles de ces plantes couvrant la terre, l'empêchent de produire de mauvaises herbes, la tiennent fraîche sans nuire au Cacaotier, & fournissent des choses très-utiles à une habitation.

Il y a des habitans qui plantent le Manioc un mois avant de planter le Cacao. Je les ai imité, quand j'ai eu occasion de le faire, & j'en suis bien trouvé, parce que ce mois d'avance que le Manioc avoit sur le Cacao, lui donnoit lieu d'être en état de le couvrir, & de le défendre par son ombre des ardeurs du soleil, dès qu'il sortoit de terre, & à moi le temps de sarcler les premieres herbes que

que la terre produisoit, ce qui n'étoit pas un petit avantage.

L'Amande est pour l'ordinaire sept ou huit jours en terre, avant de pousser dehors. Plusieurs expériences m'ont assuré qu'elle pousse en même temps par les deux bouts; celui qui est le plus gros rompt la pellicule dont l'amande est couverte, & le petit pistille pousse en terre, & fait la grosse racine; l'autre bout fait l'arbre, & sort de terre couvert de cette même pellicule, comme un bouton qui en s'épanouissant achève de la rompre, & la fait tomber. Quand ce bouton est tout-à-fait éclos, on voit qu'il ne renfermoit que deux feuilles plissées & engagées l'une dans l'autre d'une manière admirable, d'une couleur de chair vive, tendres & délicates au delà de l'imagination.

Quinze ou vingt jours après qu'il est sorti de terre, il a cinq à six pouces de hauteur, & quatre ou six feuilles; elles viennent toujours couplées, & s'étendent fort également autour de leur centre commun, qui est toujours un bouton, au dessous duquel elles sortent à mesure que le tronc s'élève. A dix ou douze mois, l'arbre à près de deux pieds de hauteur, & douze, quatorze, jusqu'à seize feuilles. A vingt ou vingt-quatre mois, il arrive à la hauteur de trois pieds & demi, & souvent de quatre, & pour lors ce bouton qui avoit toujours paru au centre des deux dernières feuilles, s'ouvre & se partage en cinq branches, rarement en six, & jamais en sept. On coupe la sixième & la septième branche, parce qu'elles gêneraient la division ordinaire des branches de cet arbre, qui fait une partie de sa beauté. Pour lors les feuilles cessent de venir sur le tronc, elles croissent sur les branches maîtresses, qui en s'élevant & grossissant, en produisent d'autres plus petites, pendant que le tronc croît &

grossit à proportion de la fraîcheur & du suc que le terrain lui fournit.

Il commence à fleurir à deux ans & demi. Les personnes intelligentes font tomber ces premières fleurs, afin que l'arbre se fortifie davantage; à trois ans on en laisse quelques-unes, & lorsqu'il a quatre ans on n'y touche plus, parce qu'il est assez fort pour porter du fruit, sans que cela l'empêche de croître, & de se fortifier; il augmente en croissant le nombre de ses fleurs, & la beauté de son fruit qui devient plus gros, plus rempli, & de meilleure qualité, à mesure qu'il grossit en vieillissant ou qu'il trouve un meilleur fond, & une nourriture plus abondante.

S'il n'arrivoit point d'accidens aux Cacaotiers, il est certain qu'à six ans ils seroient dans leur force & rapporteroient des fruits très-beaux & en quantité; mais ils sont sujets à tant de disgrâces, qu'on regarde comme une espèce de miracle, lorsqu'ils arrivent à cet âge sans avoir rien éprouvé de fâcheux.

Les accidens les plus ordinaires qui leur arrivent sont la chute des arbres qu'on a eu l'imprudence de laisser trop proche d'eux, qui par leur pesanteur rompent les branches de ces arbres délicats, & souvent les écrasent entièrement. En second lieu les tempêtes & les coups de vent furieux qu'on appelle ouragans leur sont encore plus funestes. Car si les lizieres dont ils sont couverts viennent à être arrachées ou brisées par la violence des vents, les Cacaotiers sont bien-tôt dépouillés de leurs feuilles, brisés, renversés, déracinés, ou entièrement arrachés. J'ai été témoin plus d'une fois de semblables défolations, rien n'est plus triste, ni plus affreux. Si les arbres sont arrachés, & que la maîtresse racine soit tout-à-fait hors de terre, il est inutile de penser à les replanter, c'est un travail perdu, ils ne

reprennent jamais : mais s'ils sont renversés de manière que la grosse racine soit encore en terre, du moins la meilleure partie, il faut bien se garder de les vouloir redresser, l'expérience a fait connoître qu'on achevoit de les faire mourir par cette manœuvre, parce qu'on ébranle de nouveau ce qui a déjà souffert, & qu'on ne peut jamais le remettre dans sa première situation. Ce qu'il y a à faire dans cette occasion est de couvrir promptement & sans perdre de temps, le pied de l'arbre & tout ce qui paroît de ses racines, avec de bonne terre, & de faire soutenir avec de petites fourches plantées en terre, le tronc & les principales branches, afin que le poids des feuilles lorsqu'elles auront poussé, & des fruits, ne le fassent pas pancher davantage, & ramper sur la terre. Ces arbres ne laissent pas de produire, & la nature, au bout de quelque temps, produit un jet droit que l'on conserve avec soin pour devenir le tronc de l'arbre, quand il portera du fruit, car pour lors on coupe celui qui étoit panché, & l'arbre se trouve ainsi tout renouvelé.

Mais l'accident le plus funeste qui puisse arriver à une Cacaotière, & auquel il n'y a point de remède, c'est quand les maîtresses racines trouvent un tuf ou un banc de pierres : car pour lors elles s'étendent inutilement sur la pierre, & n'y trouvant pas de nourriture, elles sont contraintes de se recourber sur elles mêmes, ce qui suffit pour les faire secher, & ensuite les arbres qu'elles soutenoient. C'est pour cette raison que j'ai dit ci-devant qu'il étoit de la dernière importance de bien sonder le terrain avant d'y planter une Cacaotière, si on ne veut pas travailler en vain, ou tout au plus pour un petit nombre d'années, ce qui ne pourroit manquer de tourner à la confusion & au dommage de ceux

qui entreprendroient un établissement sans cette précaution.

Cependant comme il est presque impossible, sur tout dans les petites Isles, de trouver un terrain, quelque bon qu'on se le figure, qui soit sans pierres, on doit être content pourvu que par diverses sondes on ait reconnu que la terre a six pieds de profondeur, & que les pierres qui sont dessous ne font pas un banc.

Depuis la chute des fleurs jusqu'à la parfaite maturité du fruit il ne se passe qu'environ quatre mois ; on reconnoît qu'il est meur, de quelqu'une des trois couleurs marquées ci-devant, qu'il puisse être ; lorsque l'entre-deux des côtes qui partagent les côsses commence à changer de couleur & à devenir jaune : pour lors on le cueille. On dispose les ^{Maturité du Cacao & manière de le cueillir.} negres qu'on destine à cet ouvrage un à un à chaque rangée d'arbres, chaque negre a son panier ; & suivant la file qu'on lui a marqué, il cueille tous les fruits qui sont meurs, sans toucher à ceux qui ont encore besoin de quelque temps pour le devenir. On n'emploie aucun instrument pour cela, & on ne secoue point l'arbre, on rompt la queue qui attache le fruit, en la tordant un peu avec une petite fourchette de bois, ou en l'arrachant ; & lorsque les negres ont leurs paniers remplis, ils les portent à un bout de la Cacaotière & font une pile ou un amas de tout ce qu'ils ont cueilli.

Lorsqu'on a cueilli tout ce qui étoit meur, & que selon la grandeur de la Cacaotière, ou la quantité du fruit, on en fait une ou plusieurs piles, on tire les amandes des côsses. Pour cet effet les negres coupent avec un couteau les côsses par le milieu de leur longueur, ou les brisent en frappant dessus avec une pierre, ou un morceau de bois. On trouve les amandes environnées de la pulpe ou mucilla-

ge dont j'ai parlé ci-devant ; on ne prend pas beaucoup de peine à les en séparer, on n'en ôte que le plus gros, & on les met dans les paniers pour les porter à la maison.

Il n'est pas nécessaire de vider les cosses aussi-tôt qu'elles sont cœuillies, on peut les laisser en pile dans la Cacaotiere deux ou trois jours, sans craindre qu'elles se gâtent ; le seul danger qu'il y a, est qu'elles peuvent être dérobées ; mais qui a du bien, doit être exposé à en perdre, d'ailleurs il faut donner lieu au proverbe qui dit, qu'il faut que tout le monde vive, larrons & autres. On ne s'avise gueres de porter les cosses à la maison pour les y ouvrir ; outre que ce transport seroit penible pour les negres, il engageroit encore à un autre travail qui seroit de transporter autre part les cosses vuides, qu'on a regardé jusqu'à présent aussi inutiles que les Marons d'Inde. On les laisse donc pourrir dans la Cacaotiere où elles peuvent servir de fumier pour engraisser la terre.

On met les amandes aussi-tôt qu'elles sont à la maison dans des canaux ou grandes auges de bois, ou dans un quarré de planches un peu élevé de terre. On les couvre de feuilles de balizier, & de quelques nattes, & on met dessus des planches & des pierres pour les tenir bien ferrées, & bien pressées.

On les laisse en cet état quatre ou cinq jours, pendant lesquels on a soin de les remuer & retourner tous les matins. Elles fermentent pendant ce temps là ; elles perdent la couleur blanchâtre qu'elles avoient en sortant de la cosse, & deviennent d'un rouge obscur.

On prétend que sans cette fermentation elles ne se conserveroient pas, qu'elles moisiroient, ou que si elles étoient dans un lieu humide, elles pourroient germer. On doit regarder ce der-

nier cas comme impossible, puisque pour peu qu'on tarde à les mettre en terre en sortant de la cosse, elles ne germent jamais ; comment germeroient-elles seules & privées du suc & de la fraîcheur de la terre ? Ce que cette fermentation opere est de les décharger de l'humidité superflue dont elles étoient imbibées ; de maniere qu'il ne leur reste plus que l'huile qui les conserve, & dans laquelle on doit penser que consiste la meilleure partie de leur bonté.

C'est encore un erreur grossiere de quelques voyageurs qui ont débité sérieusement qu'on les met dans une lessive, dont la composition est un mystere, où après avoir trempé quelque tems on les fait sécher à l'ombre, & que sans cette préparation on ne pourroit pas les transporter sans qu'elles se corrompissent. Tout cela est aussi vrai comme ce qu'on écrit des gens mal informez, de la lessive où ils prétendoient qu'on faisoit bouillir le clou de gerofle, la muscade, le poivre, & le café avant de les transporter en Europe, de crainte qu'on ne les semât ou plantât en Europe, & qu'on ne privât ceux qui les y transportent d'Asie du profit qu'ils font sur ces marchandises.

Lorsqu'on a retiré les amandes ou graines de Cacao, du lieu où elles ont fermenté, ou pour parler comme aux Isles, où elles ont réflué, on les étend sur des claies, ou dans des caisses plates dont le fond est à jour, & on les expose au soleil pour les faire sécher. On a soin de les remuer & de les retourner de tems en tems, & de les mettre à couvert pendant la nuit, & lorsque le tems est humide, ou qu'il pleut, parce que l'eau ou l'humidité les gâteroit infailliblement. Trois jours de soleil & de vent suffisent pour les sécher entièrement, après quoi on les met dans des futailles, dans des sacs, ou en grenier, jusqu'à ce qu'on trouve l'occasion

de s'en défaire. Elles se conservent tant qu'on veut sans se gâter, pourveu que le lieu où elles sont gardées soit sec, & qu'on les expose au soleil deux ou trois fois l'année. Il est vrai que leur bonté n'augmente pas à mesure qu'elles vieillissent, parce que leur huile se consume peu à peu; & que venant ainsi à se sécher, elles perdent la substance & la vertu qu'elles avoient auparavant.

J'ai remarqué ci-devant que les cosses renferment, sans y manquer presque jamais, vingt-cinq amandes, & j'ai éprouvé plusieurs fois qu'il faut environ quatre cent amandes seches pour faire le poids d'une livre. Cela se doit entendre du Cacao des Isles, qui est le plus petit; il en faut moins à Saint Domingue, & à Couve ou Cuba, où il est plus gros; & il n'en faut pas trois cent pour le Cacao de Caracque qui est le plus gros de tout: de sorte que seize cosses produisent une livre d'amandes seches; mais comme la pesanteur du Cacao diminué au moins de la moitié en séchant, huit cosses donnent une livre d'amandes vertes.

Produit ordinaire des Cacaotiers. J'ai vu des arbres chargez de deux cent cinquante-deux cosses, & en particulier j'en ai admiré de cette sorte au quartier du pain de sucre de la Martinique. Il est vrai que c'étoient des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien à couvert du vent, mais il est rare d'en trouver de semblables. Les habitans ne comptent leurs récoltes que sur le pied d'une livre ou une livre & demie par pied d'arbre à la récolte de Noël, & d'une livre à celle de la S. Jean, lorsque leurs arbres ont depuis cinq ans jusqu'à huit; après cela s'il n'arrive point d'accidens aux arbres, qu'ils soient bien entretenus, qu'ils trouvent une terre fraîche, profonde & bien grasse, ils en peuvent espérer davantage, sur tout à la récolte

de Noël qui est toujours meilleure que celle de la S. Jean. La raison de cette difference vient de la difference des deux saisons que l'on trouve aux Isles; c'est-à-dire, de la saison seche, & de celle des pluies; cette dernière commence ordinairement dans le mois de Juillet, & finit en Novembre, ou au commencement de Decembre. Ce que j'ai dit ci-dessus suffit pour faire comprendre que les pluies sont très-nécessaires aux Cacaotiers, au lieu que la sécheresse qui regne pour l'ordinaire depuis Noël jusqu'à la S. Jean leur est contraire.

Il est certain que quand les Cacaotiers ont trois ans & demi ou quatre ans, leurs branches, toujours fort chargées de feuilles, couvrent tout l'espace qui est entre eux; & que les feuilles qu'ils quittent au commencement de la saison des pluies, & qu'ils reprennent en même tems, & à mesure qu'elles tombent, sont en assez grande quantité, pour occuper & couvrir toute la terre aux environs, & empêcher par conséquent la production des herbes. Cependant cela ne suffit pas entierement, parce que la force de la terre, la chaleur & l'humidité du climat, en produisent toujours malgré l'ombre & les feuilles qui la couvrent, en beaucoup moindre quantité; je l'avoue, mais toujours assez pour nuire à la fin aux arbres, qui demandent une extrême propreté, & qui veulent occuper seuls tout leur terrain. De sorte qu'il faut le repasser & le nettoier de tems en tems.

Il faut encore avoir soin de rechauffer les pieds des arbres, parce que les pluies dégradent sans cesse, & emportent la terre, sur tout dans les lieux qui sont en pente, & découvrent ainsi les petites racines, que j'ai dit qui ne faisoient que serpenter autour de l'arbre à deux ou trois poüces en terre. Or ces racines ne sçauroient être exposées à l'air sans se sécher,

*Entrée
sien des
Cacao-
tiers.*

fecher, & sans priver en même tems l'arbre du suc qu'elles lui portoient, & causer par conséquent une diminution considérable du fruit. C'est donc une nécessité de les couvrir de bonne terre, après avoir bien labouré tout au tour, pour faciliter à la pluie & à la rosée le moien de pénétrer la terre & de les humecter.

On ne doit pas négliger de tailler les bouts des branches, soit qu'ils soient secs, soit pour les renouveler. Cela se doit faire après la recolte de la S. Jean, & un peu avant le commencement des pluies. Ceux qui entendent la culture des arbres fruitiers, savent assez la conséquence de cette précaution, & combien la négligence sur ce point-là est préjudiciable. Les Espagnols, quoique fort indolens, & fort paresseux, n'y manquent jamais; aussi voit-on que leurs Cacaotiers, toutes choses proportionnées, sont bien plus beaux que les nôtres, & qu'ils rapportent de plus beau fruit, & en plus grande quantité. J'ai vû à la Martinique de fort belles Cacaotieres perir peu à peu, & manquer enfin tout à fait faute de ces précautions.

On voit par tout ce que je viens de dire que le travail d'une Cacaotiere n'est pas si petit qu'on pourroit se l'imaginer, quoique dans la verité il soit bien au-dessous de celui d'une sucrerie, & de la dépense que cette manufacture exige. On en sera convaincu par la lecture de mon Traité du sucre qui est à la fin du dernier Tome. Ainsi je conseille à tous ceux qui ont des terres propres aux Cacaotiers, de les y employer sans penser à s'élever au rang de sucriers, & je puis les assurer qu'ils y trouveront mieux leur compte, seront obligez à bien moins de dépense, & se délivreront d'une infinité d'embarras & de chagrins qui sont inséparables d'une sucrerie.

Plusieurs expériences m'ont assuré

que vingt negres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille pieds de Cacaotiers, & faire encore du manioc, du mil, des pois, des patates, des ignames & autres vivres beaucoup au delà de ce qu'il en faut pour leur entretien. Or ces 50000. arbres bien entretenus, donneront au moins les uns portant les autres, bon ou mal, cent mille livres d'amandes qui étant vendues à sept sols fix deniers la livre, qui est un prix fort mediocre, & le plus bas auquel le Cacao ait jamais été vendu, produisent trente sept mille cinq cent francs, qui est une somme d'autant plus considérable, qu'elle revient presque toute entiere dans la bourse du maître, à cause du peu de dépense qu'il faut faire pour l'entretien des esclaves qui cultivent les arbres, qui est cependant la seule & unique dépense à quoi l'on soit obligé.

Il n'en est pas de même d'une sucrerie; pour qu'elle produise la même somme en sucre blanc ou brun, il faut trois fois autant d'esclaves, des moulins, des charettes, des bœufs, des chevaux, une quantité d'ouvrieres de toutes sortes, & par dessus tout des raffineurs chers & insolens au dernier point. Qu'on compare la dépense d'une sucrerie & celle d'une Cacaotiere, qui auroient donné le même revenu, & l'on verra par la difference qui se trouvera entre l'une & l'autre, qu'une Cacaotiere est une riche mine d'or, pendant qu'une sucrerie ne sera qu'une mine de fer; sur tout à present que le chocolat commence d'être plus en vogue qu'il n'a été ci-devant, non seulement parce qu'on reconnoît tous les jours ses bonnes qualités, mais encore par le bon marché auquel il doit être depuis que le Roi a eu la bonté de reduire à deux sols par livre les droits d'entrées du Cacao François par son Edit du mois d'Avril 1717.

Il faut à present parler de la nature
du

Revenu
d'une
Cacao-
tiere.

Nature
du Cacao
du

du Cacao. J'avoüe que ce n'est pas une petite affaire pour moi; je respecte les Anciens qui en ont écrit, & j'ai pour Monsieur de Cailus, qui en a écrit le dernier, une estime toute particuliere. Je voudrois les accorder, mais la chose ne me paroît pas praticable. Colmencer & les Ecrivains Espagnols Medecins & autres disent tous que le Cacao est froid & sec. Monsieur de Cailus, avec quelques Medecins nouveaux, dit qu'il est temperé, qui de tous ces auteurs a raison? On en jugera sur ce que je vais dire. On ne peut pas disconvenir que le Cacao ne soit huileux & amer; or tout ce qui est huileux & amer, est chaud, & d'autant plus chaud qu'il est plus huileux & plus amer. Selon Mr. de Cailus il n'y a point de fruit dont on puisse tirer plus d'huile que du Cacao, ni qui soit d'une plus grande amertume; donc, selon Monsieur de Cailus, il n'y a point de fruit qui soit plus chaud; comment donc le fera-t-il temperé? sera-ce en y mêlant du sucre, de la canelle, un peu de gerofle & d'essence d'ambre; mais toutes ces drogues sont très-chaudes, & quoi qu'elles ne doivent entrer dans la composition du Chocolat qu'en petite quantité, n'est-il pas visible que la chaleur qu'elles renferment, étant jointe à la chaleur modérée du Cacao, doit faire un composé très-chaud. Je croi qu'un autre que Monsieur de Cailus auroit de la peine à se tirer de cet embarras; mais comme il a de l'esprit infiniment, il ne manquera pas de nous développer dans sa reponse les raisons qu'il a eu de prendre ce parti; & se fera un éclaircissement nouveau que j'aurai procuré au public, & dont il m'aura telle obligation qu'il jugera à propos.

Les Espagnols justifient aisément la pratique universelle qu'ils ont de mêler avec le Cacao quantité d'ingrédiens fort

chauds; ils le croient très-froid, & quelques-uns d'eux ont poussé la chose si loin, qu'ils ont dit que c'étoit une espece de poison si froid, qui faisoit tomber en tristesse ceux qui en prenoient avec excès; sur ce principe ils ont raison de mêler avec le Cacao une quantité considerable de canelle, de sucre, de chilé ou piment, ou de graines de bois d'Inde, de clou de gerofle, d'ambre de musque, & sur tout de vanille, ingrédiens très-chauds, comme tout le monde en convient: car de prendre une chose très-froide sans ces puissans correctifs, se feroit s'exposer à de grands inconveniens, & peut-être à une mort prématurée. Les Auteurs Espagnols qui nous ont donné le plus exactement la composition du chocolat, assurent que le Cacao étant mêlé avec ces drogues, compose un tout extrêmement temperé. Leur raisonnement me paroît bon; & suivant leur principe, il est bien suivi, & très-vrai.

L'Auteur de l'Histoire Naturelle du Cacao prouve la bonté du chocolat par la consommation prodigieuse qui s'en fait dans toute l'Amerique, soit chez les Espagnols, les Portugais, & les Indiens, soit chez les François, les Anglois & les autres Européens établis dans ces pays-là. Il pourroit ajouter, sans craindre de se tromper, que cette consommation n'est pas moindre dans l'Espagne, le Portugal, & l'Italie, qu'on en use encore beaucoup en Angleterre & dans tout le Nord; & que sans le prix excessif où il a été jusqu'à présent en France, l'usage s'y en feroit établie aussi fortement que celui du Tabac; & il assure ensuite que de tous ces peuples si différens, qui en usent sans distinction d'âge, de sexe, & très-souvent sans règle & sans moderation, pas un ne s'est encore plaint d'en avoir reçu la moindre incommodité, qu'ils ont éprouvé

*Hist. nat.
tur. du
Cacao,
pag. 53.
Ibidem
page 11.*

Page 72.

au contraire, qu'il étanche la soif, qu'il rafraîchit, qu'il engraisse, qu'il répare dans un instant les forces perdues ou abbatuës par le travail, qu'il fortifie, qu'il procure un doux sommeil, qu'il aide à la digestion, qu'il adoucit, & qu'il purifie le sang; en un mot, qu'il conserve la santé, & qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout cela avec lui, rien n'est plus vrai: mais il faut aussi qu'il convienne avec moi, que tous ces peuples, à l'exception des François des Isles, prennent le chocolat accommodé à la manière Espagnole. Si donc le Cacao accommodé à la manière Espagnole, c'est-à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens si chauds, est encore temperé (car il faut qu'il le soit pour produire tous ces bons effets) ne doit-on pas conclure, que de lui-même il n'est pas temperé, mais froid, puisqu'il a besoin de tant de chaleur étrangère pour être rendu temperé, ou que malgré tant de choses chaudes auxquelles on le joint, il est encore temperé.

Le public portera là-dessus son jugement, voilà l'affaire instruite, on me dispensera de dire ce que j'en pense; car il y a de part & d'autre des raisons qui m'empêchent de me déterminer pour l'un ou l'autre partie, & d'ailleurs je respecte trop Monsieur de Cailus pour conclure contre lui.

Bien des gens prétendent que le Cacao de Caraque, ou pour parler plus juste, tout celui de la nouvelle Espagne, & tout celui qui vient depuis Cartagene jusqu'à Comana, est meilleur que celui des Isles. La prévention a plus de part dans cette opinion que la vérité. On croit avec fondement que ce sont les Hollandois qui l'ont fait naître, parce que commerçant beaucoup sur cette côte, dont ils enlèvent presque tout le Cacao, ils ont intérêt d'en vanter la bonté, afin de le vendre

Tom. II.

plûtôt, & plus cher.

Il n'est pas surprenant que les Espagnols tiennent le même langage; tout le monde sçait que leur vanité naturelle ne leur permet pas d'estimer quoi que ce soit qui n'est pas Espagnol; & d'ailleurs doivent-ils estimer & louer le Cacao des Isles qu'ils connoissent assez peu, & préjudicier ainsi à celui qui croît sur leurs terres.

Je conviens que le Cacao de Caraque croissant dans des terres basses, humides, plus grasses, & plus profondes que les nôtres, & les arbres qui le portent étant plus vieux, plus gros, & mieux nourris que ceux de nos Isles, il doit être aussi plus gros, & les arbres en porter une plus grande quantité. Je conviens encore que les amandes contiendront plus d'huile, cela est très-naturel, elles sont plus grosses; peut-être même qu'elles conserveront leur huile plus longtemps, parce que leur volume les soutiendra plus aisément contre la sécheresse. C'est accorder beaucoup, & convenir peut-être de trop de choses; mais je ne conviendrai jamais qu'il y ait plus de substance nourrissante, plus d'huile, plus de vertu dans une livre de Cacao de Caraque, que dans une livre de Cacao des Isles; quand on les supposera tous deux dans le même degré de fraîcheur ou de sécheresse.

D'ailleurs que nous importe que notre Cacao conserve son huile moins de tems que celui de Caraque; puisque nous le pouvons avoir tous les jours, frais, &, pour ainsi dire, à la sortie de l'arbre, au lieu que celui de Caraque a souvent traîné plusieurs années dans les magasins d'Hollande & de Cadix, où assurément on y a eu du tems de reste pour le sécher, & laisser évaporer son huile, qui est la principale partie de sa bonté.

A a a

Cc

Ce que je viens de dire est si vrai, que les Espagnols même achètent indifféremment l'un & l'autre selon qu'ils y trouvent leur compte, en préférant toujours le nouveau au vieux. J'en puis parler comme témoin oculaire, puisque m'étant trouvé à Cadix à la fin de 1705. dans un vaisseau de Marseille nommé le Saint Paul, appartenant à Monsieur Maurellet, & commandé par le Sieur Ganteaulme, en compagnie de deux autres vaisseaux qui venoient aussi bien que nous de la Martinique, & qui avoient une partie considérable de Cacao des Isles & de Caraque, on les vendit également aux Espagnols; & comme je m'étonnois qu'ils achetoient nôtre Cacao aussi cher que celui de Caraque, sans y faire de différence dans le prix, ils me dirent qu'ils ne remarquoient aucune différence intrinsèque de l'un à l'autre, quand le nôtre étoit récent; & que c'étoit à cause de cela qu'ils l'achetoient pour le mêler avec le leur qui étoit vieux, & par conséquent sec & moins huileux. Ce fut de ces mêmes Espagnols que j'appris ce que j'ai rapporté ci-dessus, que la grosseur de celui de Caraque ne servoit qu'à lui faire conserver son huile plus long-tems; au lieu que la petitesse du nôtre donnoit lieu à une plus prompte évaporation. Ils m'apprirent encore que selon la qualité des Cacaos, c'est-à-dire, selon qu'ils sont vieux ou recens, & par conséquent secs, ou pleins d'huile, ils proportionnoient la quantité des uns & des autres pour faire un mélange qui les pût faire consommer tous deux sans diminuer la bonté du chocolat.

Je vis la vérité de ce que je viens de rapporter, quelques jours après; car m'étant trouvé chez le Marquis de la Rosa Vice-Amiral des Gallions, qui a épousé une de nos creolles de la Martinique, où

l'on faisoit une quantité considérable de chocolat, je remarquai qu'on y employoit moitié par moitié le Cacao des Isles, & celui de Caraque: & la raison qu'on m'en donna, fut que leur Cacao de Caraque étoit vieux & presque sec, au lieu que celui de la Martinique étoit frais, & encore tout plein de son huile, il bonifioit, & ranimoit, pour ainsi dire, celui de Caraque. Il me semble que ces témoignages suffisent pour prouver la bonté du Cacao des Isles.

En quelque pays qu'il croisse, pourvu qu'il soit bien préparé, il est constant qu'il a une infinité de bonnes qualités; il est nourrissant, & en même tems d'une très-facile digestion: chose qui ne se rencontre jamais dans aucune espèce des autres alimens. Il aide à la digestion, sans exciter dans le sang un mouvement plus violent que l'ordinaire. Bien-loin de cela rien n'est plus propre à l'adoucir, & à maintenir dans les humeurs cet équilibre, qui est la cause de la santé: il peut suffire tout seul à la nourriture des personnes de quelque âge qu'elles soient. Ce que j'ai dit du Sieur Monel dans ma première partie en est une preuve, mais qui ne convaincra pas si elle étoit seule; j'en pourrais rapporter à centaines; de peur d'ennuyer le Lecteur, je me contenterai de l'assurer que les petits habitans qui cultivent le Cacao dans les gorges des montagnes du quartier de l'Ouest de S. Domingue, ne nourrissent leurs enfans d'autre chose. Ils leur donnent le matin du chocolat avec du mahis, & c'est leur dîné & leur soupé tout ensemble, sans qu'ils aient besoin d'autre chose le reste de la journée. On reconnoît la bonté de cet aliment par l'embonpoint, la vigueur & la force de ces enfans. Ce que je vais dire sera une preuve qu'il est spécifique pour la phtisie. Depuis que j'étois au

Qualité
iez du
Chocolat

mon-

monde, & jusqu'à l'âge de trente ans que j'allai aux Isles, j'avois toujours été d'une maigreur effroyable; j'avois une faim canine qui me dévorait, & plus je mangeois, plus je devenois maigre & sec; de maniere que les medecins assuroient que j'étois étique dans toutes les formes; & que j'avois peu de tems à vivre. Malgré leur arrêt j'allai aux Isles, j'eus la maladie de Siam presque en arrivant, & aussitôt que je commençai d'user de chocolat, j'engraissai à vue d'œil, & quoique je travaillasse beaucoup, je commençai à jouir d'une santé que je n'avois jamais goûtée auparavant.

J'ai encore remarqué qu'il est apéritif, qu'il tient le ventre libre, & qu'il provoque une sueur douce après qu'on l'a pris, qui aide beaucoup à la transpiration.

Il est certain qu'il épure les esprits bien mieux que le café dont le mouvement violent, & l'agitation qu'il cause dans le sang & dans les humeurs, ne peuvent manquer à la fin d'être très-préjudiciables à la santé.

Mais il faut pour cela que le chocolat soit bien fait; c'est-à-dire, que le Cacao dont il est composé soit bon, sain & frais, qu'on ne mette dans sa composition que la quantité de sucre & d'épices absolument nécessaires pour corriger sa froideur, si on le suppose froid, ou pour ne le pas rendre excessivement chaud, si on le suppose temperé: car à quoi servent ces drogues si chaudes, & si odoriferantes qu'on y mêle sans discrétion? Elles le rendent, je l'avoue, plus agréable au goût & à l'odorat, mais ce ne peut-être qu'en corrompant sa nature, & en détruisant ses bonnes qualités.

Voici différentes manieres dont on prépare le chocolat dans l'Amerique, & en Europe, je les rapporterai comme je les ai vû pratiquer, & j'y ferai en passant

quelques remarques.

On fait brûler ou rôtir les amandes du Cacao, dans une poêle, comme on fait brûler le café. Cette premiere préparation est universelle & absolument nécessaire; elle sert pour dépouiller le Cacao de la pellicule dure & seche qui le couvre, & pour exciter dans ses parties, qui sont très-compactes, un mouvement dont elles ont un véritable besoin, pour donner issue à l'huile dont elles sont remplies.

On les fait brûler plus ou moins selon le goût différent de ceux qui s'en servent. Les Espagnols, & à leur imitation les François qui demeurent en Europe, les Italiens, & les Peuples du Nord le font brûler jusqu'à ce que les amandes soient toutes noires. Les Indiens & les François qui demeurent en Amerique le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le sucre s'y incorpore plus facilement. Il est vrai que les amandes qui sont rôties jusqu'à l'excès qu'ils les rôtissent, se pilent plus aisément, & se passent plus facilement sur la pierre: elles ne sont presque plus alors que du charbon; mais ne voit-on pas que leur substance est alors entièrement changée, l'huile exhalée & dissipée, & qu'à peine elles conservent assez d'amertume pour faire connoître ce qu'elles ont été? Quant à la couleur noire qu'elles acquièrent, que fait cela à la bonté du chocolat? A-t-on plus de plaisir à boire une tasse d'encre, qu'une liqueur grise ou tout au plus un peu brune?

Les Indiens & les François de l'Amerique font, selon moi, les plus sages: Ils ne brûlent les amandes qu'autant qu'il est nécessaire pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter dans leurs parties le mouvement

qui y est nécessaire, mais sans endommager la substance, & sans la priver de son suc, & de cette huile spiritueuse, qui fait la plus grande partie de sa bonté. Aussi voyons-nous que le chocolat fait aux Isles est plus nourrissant, plus huileux, & que pour absorber son amertume, il demande une plus grande quantité de sucre.

Lorsque les amandes sont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de bronze ou de marbre. On se sert dans l'Amerique d'un mortier de gayac, qui est un bois très-dur, & presque sans pores; le pilon est du même bois. C'est ainsi qu'on réduit les amandes en pâte; mais comme elle seroit encore grossière & inégale, on la broie sur une pierre avec un rouleau de fer poli, afin d'achever d'écraser les parties qui ont échappé au pilon, & la rendre la plus fine, la plus unie, & la plus déliée qu'elle puisse être.

*Pierres à
Chocolat*

Les pierres dont on se sert doivent être fermes, elles doivent être un peu poreuses, afin que le feu qu'on met dessous les échauffe plus facilement; mais elles ne doivent point être sujettes à s'éclater, ni à se calciner, & leur grain doit être assez dur pour ne point s'égrainer, parce qu'il gâteroit la pâte; elles doivent encore être polies avec soin, & nettoies, lavées & bien essuies aussi-tôt qu'on a cessé de s'en servir. On leur donne ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, sur deux pieds & demi de longueur. Elles sont creusées dans toute leur longueur, de sorte qu'elles sont concaves; on leur laisse trois à quatre pouces d'épaisseur. On ménage aux quatre extrémités quatre pieds d'environ quatre pouces en quarré, & de six pouces de hauteur, pour soutenir la pierre, & la tenir assez élevée de terre, pour pouvoir mettre du feu dessous.

Le rouleau dont on se sert est ordinairement de fer bien poli: on en fait aussi de marbre, j'en ai vu de bois de gayac, & de pain d'épice. Ceux de fer ont environ deux pouces de diamètre; leur longueur est égale à la largeur de la pierre, & outre cela une poignée à chaque bout d'un pouce de diamètre, & de six à sept pouces de longueur; on donne à ceux de marbre ou de bois la même longueur, mais beaucoup plus de diamètre, afin que leur grosseur supplée au manque de leur pesanteur.

Dans les pays aussi chauds que les Isles il n'est pas nécessaire de mettre du feu sous la pierre, la chaleur du climat suffit, sur tout lorsqu'on travaille au soleil.

Celui qui travaille est à genoux devant la pierre, si elle est posée à terre, ou de bout si elle est sur quelque table, afin d'agir avec plus de force. On met quelques toiles autour de la pierre pour recueillir les fragmens de la pâte qui tombent. Aux Isles on se sert de feuilles de Balisier, rien n'est plus propre & à meilleur marché. On met peu de pâte à la fois sur la pierre, on la broie en l'étendant & la pressant fortement avec le rouleau, à peu près comme les pâtissiers étendent la pâte qu'ils veulent rendre fine & feuilletée. On la ramasse à mesure qu'elle s'étend sur la pierre, avec un couteau pour la remettre sous le rouleau jusqu'à ce qu'à l'œil & au toucher on la juge de la plus grande finesse où elle puisse arriver: car c'est dans ce travail que consiste la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties se dissolvent si parfaitement dans l'eau où on le fait bouillir, qu'il ne reste rien au fond de la chocolatiere, ou des tasses, qui puisse faire connoître la matiere qu'on a employé.

Lorsqu'on veut conserver long-tems le chocolat, ou l'envoyer dans des pays éloignez,

*Manière
de tra-
vailler
la pâte.*

Éloignez, il est plus à propos de ne mêler dans la pâte ni sucre, ni épices, on se doit contenter de la bien travailler sur la pierre; & après qu'on l'a laissé rasseoir, refroidir, & sécher à moitié à l'ombre, on en fait des pains comme de petites briques, ou des cylindres du poids qu'on juge à propos, qu'on laisse achever de sécher à l'ombre; & qu'on enveloppe ensuite dans du papier. De cette manière il se conserve longtemps, & n'est point sujet à se moisir, comme il arrive presque toujours quand il y a du sucre, qui étant très-susceptible de l'humidité, y produit par conséquent la moisissure. La pâte de Cacao seul devient dure, & conserve mieux dans cet état son huile.

Mais lorsqu'on le veut préparer entièrement, voici comme je l'ai vu pratiquer en Espagne, & en Italie. Pour faire cent livres de chocolat du plus fin & du meilleur, on prend quarante livres de pâte de Cacao bien travaillée sur la pierre, on y mêle soixante livres de sucre bien blanc, bien sec, bien pilé, deux livres de canelle, quatre onces de girofle, & dix-huit onces de vanille pilées ensemble avec la quantité de musque & d'essence d'ambre que l'on juge à propos; & pour empêcher que le sucre ne se fonde en le mêlant avec la pâte, & la travaillant sur la pierre, on y joint quelques poignées de farine de fèves passée au tamis de soie; & lorsque toutes ces choses sont bien incorporées ensemble, en sorte que la blancheur du sucre ne se fait plus remarquer, on laisse un peu refroidir la masse, après quoi on la met dans des moules de fer blanc, ou bien on en fait des tablettes, qu'on laisse achever de refroidir sur une table bien propre, & qu'on enveloppe ensuite dans du papier.

Il y a des gens qui mettent le Cacao & le sucre par égales portions; mais

il arrive toujours que le sucre n'est pas suffisant pour absorber l'amertume du Cacao, & pour donner du goût à la liqueur dans laquelle on le fait dissoudre, de sorte qu'on est obligé d'ajouter du sucre en le faisant dissoudre; on évite cet embarras en le faisant, comme je viens de l'expliquer.

Lorsqu'on veut se servir de ce chocolat, on met dans la chocolatière autant de tasses d'eau que l'on veut faire de tasses de chocolat; & lorsque cette eau a bouilli quelques momens, on y jette autant d'onces de chocolat qu'il y a de tasses d'eau. On remue fortement avec le moulinet pour dissoudre la matière, & on remet la chocolatière au feu pour lui faire prendre quelques bouillons; on remue de nouveau avec le moulinet, afin de faire élever le chocolat en mousse, & on emplit ainsi peu à peu les tasses.

On ne peut pas dire que le chocolat composé de cette manière ne flatte extrêmement le goût & l'odorat; mais aussi on ne peut pas nier que toutes ces drogues étant excessivement chaudes ne fassent un composé d'une chaleur excessive, quand même nous supposerions que le Cacao fût froid; que seroit-ce si nous le supposions temperé? D'où je conclus que cette espèce de chocolat, bien loin d'être utile à la santé, comme naturellement il le devoit être, devient un aliment qui lui est entièrement contraire, & dont les suites ne peuvent être à la fin que très-facheuses.

Nous le préparons aux Isles d'une manière bien plus simple, à la vérité, mais qui ne le prive d'aucune de ses bonnes qualités, & qui le rend très-sain & très-nourrissant.

On ne brûle le Cacao, comme je l'ai dit ci-devant, qu'autant qu'il est nécessaire pour le dépouiller facilement de sa peau; cela est suffisant pour mettre

Manière dont on compose le Chocolat aux Isles

ses parties en mouvement, sans danger de faire exhaler la meilleure partie de son huile, comme il ne manque jamais d'arriver quand il est trop brûlé. Aussi remarquons-nous qu'il demande bien plus de sucre que celui qui est trop brûlé; marque infaillible que son huile n'est pas consommée, & que sa substance est dans son entier.

On le travaille sur la pierre avec soin, & on ne néglige rien pour rendre la pâte très-fine, & très-delicat.

Soit qu'on le fasse pour le consommer dans le pays, ou pour l'envoyer en Europe, on n'y met jamais ni sucre, ni épiceries. Le mulque, l'ambre & la vanille en sont toujours bannis. On doit croire que ce n'est ni le défaut de ces drogues, ni leur cherté qui en empêche l'usage; car on sçait assez qu'il y a peu de gens au monde qui se fassent plus honneur de leur bien que nos Insulaires; mais l'expérience qu'ils ont que ces drogues changent entièrement la nature du chocolat, & que d'une des meilleures choses du monde, elles en font une des plus mauvaises & des plus dangereuses, de sorte qu'ils se contentent de joindre au sucre qu'ils y mettent, en le dissolvant, tant d'eau chaude, tant soit peu de canelle en poudre, avec une très-petite pointe de gérofle, comme je l'expliquerai ci-après.

On dit que les Espagnols à l'incitation des Indiens mettent de l'achiotte, autrement du rocou, dans leur chocolat pour lui donner une couleur rouge. Je doute que cela soit, à moins qu'ils ne mêlent cette couleur à mesure qu'ils veulent s'en servir: car j'ai vu bien des fois du chocolat de la nouvelle Espagne, qui très-assurément n'étoit point rouge, mais bien noir. J'en ai vu compoler étant à Cadix, & je n'y ai point vu mettre cette drogue; peut-être que cela

se faisoit du tems de Colmenero, & de Thomas Gage, où les gens étoient encore assez simples, pour donner dans toutes les idées des medecins; mais comme on se fait sage à ses dépens, après qu'on a été souvent trompé, il est à croire que les Indiens & les Espagnols sont revenus enfin de leurs préjugés en faveur des medecins, & qu'ils ont abandonné une pratique qui tout au moins étoit très-inutile, pour ne pas dire quelque chose de pis. On a vu parce que j'ai écrit du rocou dans ma première partie, que de quelque maniere qu'on le fasse, il ne peut jamais avoir qu'une odeur fort desagréable & quant à la couleur qu'il donneroit au chocolat, il est certain qu'il y en faudroit mettre considérablement, pour qu'il l'emportât sur la noirceur du Cacao brûlé au point qu'ils le brûlent; puisque tout le monde convient que le noir absorbe toutes les couleurs.

On avance quelque chose de plus raisonnable, quand on dit qu'ils mêlent l'atolle avec leur chocolat. L'atolle est une espece de lait, fait avec les grains de mahis ou bled d'Inde, lorsqu'ils sont encore si tendres qu'ils se fondent en lait pour peu qu'on les presse. Cette composition ne peut être que très-nourissante; & s'il est vrai que le mahis soit rafraichissant, je ne puis desapprouver cette maniere, sur tout pour les Espagnols, dont la façon de vivre, & la couleur de leur peau, marquent qu'ils ont un extrême besoin d'être rafraichis.

Il me semble qu'il est aussi difficile de trouver l'étimologie du nom de chocolat, qu'il est inutile de la sçavoir; ce que les Auteurs en disent fait pitié. Il est constamment vrai que les Espagnols en ont trouvé le nom, & l'usage établi chez les Indiens, & qu'ils n'ont fait autre chose que d'en répandre la connoissance

sance & l'usage dans les autres parties du monde, après l'avoir rendu plus agréable au goût & à l'odorat qu'il n'étoit auparavant.

Le vaisseau dont on se sert pour faire le chocolat s'appelle chocolatiere, comme on appelle caffetière celui dont on se sert pour le caffè. Il est trop connu pour que je m'arrête à en faire la description; on en fait d'argent, de cuivre étamé, de fer blanc, & de terre. Ces derniers ne valent rien, parce que quand ils sont une fois échauffez, ils poussent sans cesse la liqueur en bouillons, qui la répandent dehors, sans donner le tems de faire agir le moulinet pour la faire mousser; ceux d'argent ou de cuivre étamé peuvent y être plus propres, pourvu qu'ils n'aient pas un gros ventre, comme ils ont ordinairement, ce qui donne trop d'étendue à la matiere, & fait perdre la plus grande partie de l'action du moulinet. On en fait de fer blanc battu, qui courent peu, qui se nettoient aisément, & qui durent assez long-tems, leur figure est en cône tronqué; on en fait de plusieurs grandeurs; ceux qui contiennent huit à dix tasses, comme j'en enseignerai ci-après de le faire, ont environ huit poüces de hauteur, trois poüces de diamètre par le haut & quatre par le bas.

Le moulinet doit être d'un bois dur; on se sert de bœufs en France, nous en avons aux Isles une infinité qui y sont propres; on lui donne à trois ou quatre lignes moins que le diamètre du haut de la chocolatiere, & environ trois poüces de hauteur; on lui fait plusieurs hachûres assez profondes qui le font ressembler à une pomme de pin, afin que ces inégalitez aident à diviser davantage la matiere & la réduire en mousse, & on met au-dessus de la pomme une plaque ronde de même diamètre qui sert

à tirer la mousse à mesure qu'on emplit les tasses. La pomme est jointe à un manche, comme une hamppe de treize à quatorze poüces de longueur & de six à sept lignes de diamètre, de même bois; il doit être rond & bien uni, afin de ne pas blesser les paumes des mains, lorsqu'on le remue, & qu'on le fait tourner dans la chocolatiere.

Quand on manque d'ouvriers pour faire un moulinet au tour, il n'y a qu'à choisir une morceau de bois rond de la longueur & de la grosseur que je viens de dire, & appliquer à un bout deux petites planchettes bien minces qui se croisent en entrant dans les deux fentes que l'on a fait au bout du bâton, avec une petite plaque ronde par dessus; c'est un moulinet bien-tôt fait & sans dépense.

Cet instrument est absolument nécessaire pour separer les parties de la pâte qui auroient peine à se dissoudre dans la liqueur. On le remue fortement dans la chocolatiere, en le tournant entre les paumes des deux mains que l'on tient étendues. Ce mouvement achève non seulement de faire dissoudre les parties de la pâte; mais ce qui est plus considerable, il réduit la liqueur en mousse plus ou moins épaisse selon la bonté du chocolat: car il est constant que plus la pâte est grasse, huileuse & fraîche, & qu'elle a été bien travaillée sur la pierre, plus elle produit de mousse, dont l'extrême délicatesse & la legereté font la plus grande partie de la bonté du chocolat.

Il y a des gens qui negligent de faire mousser le chocolat, & qui s'imaginent qu'il suffit que la pâte soit bien délaïée dans la liqueur, & qu'elle l'ait rendue épaisse. Je ne scaurois mieux comparer ces sortes de gens qu'à ceux qui ne mettent point de différence entre un pain ^{Quand} ^{les du} ^{bon} ^{Choco-} ^{lat.} leger & bien levé, & un autre gras, cuit,

cuit, pesant & mal-fait. Ce sera pourtant la même farine, en même quantité, mais travaillée par deux ouvriers différens, l'un habile & diligent, l'autre ignorant & paresseux; ce sera le même pain, l'un qui donnera de l'appétit, qu'on mangera avec plaisir & sans crainte d'en être incommodé; l'autre qui chargera l'estomach, & qui causera une indigestion dangereuse. La délicatesse de la mouffe n'empêche point du tout que le chocolat ne soit très-nourrissant, sa legereté ne diminue point la substance; les gens qui s'y connoissent, & qui en usent ordinairement, se mettent peu en peine que la liqueur soit épaisse & solide presque comme une bouillie; pourvu qu'ils y trouvent de la délicatesse, de la legereté & du bon goût, ils sont fiers de prendre le plus agréable, le mieux faisant, & le plus nourrissant de tous les alimens, & laissent sans peine aux gourmands & aux ignorans leur chocolat épais & pesant, plus propre à charger l'estomach, qu'à y produire un bon suc, & une nourriture agréable & de facile digestion.

La liqueur la plus ordinaire & la plus naturelle pour dissoudre le chocolat est l'eau.

Il y a des gens qui mettent du lait au lieu d'eau. Lorsque le lait est seul, il rend le chocolat trop épais, trop nourrissant & d'une plus difficile digestion. J'en ai pris quelquefois de cette manière, & j'ai toujours éprouvé qu'il me chargeoit l'estomach. Il n'en est pas de même, lorsqu'on le fait avec un tiers de lait & deux tiers ou trois quarts d'eau; Ce peu de lait aide à le faire mousser & à le rendre d'une très-grande délicatesse.

Les Anglois des Isles le font souvent avec du vin de Madère: j'en ai goûté une fois de cette façon par pure curiosité, & j'en ai été si content que l'en-

vie ne m'est jamais revenue d'en faire une seconde épreuve.

En parlant des boissons des Anglois dans ma première partie, j'en ai oublié une qui est assez singulière: ils remplissent à moitié une jatte de vin de madere dans lequel ils mettent du sucre, de la canelle, & du geroffe en poudre, & ils achevent de remplir le vaisseau en tirant dessus du lait d'une vache. Ce lait fait mousser toute l'autre liqueur comme de la crème fouettée; ils la boivent toute chaude, & à les entendre rien n'est plus agréable, plus sain, plus pectoral. En fera l'épreuve qui voudra, il me suffit d'en avoir donné la recepte.

Je n'ai connu dans les Isles Françoises qu'une seule personne qui usa journellement de chocolat au vin de Maderes c'étoit un Capucin appelé le Pere *** qui étoit curé à la Martinique au quartier des Ances Darlet. Tout le monde s'étonna pendant long-tems qu'il ne feroit qu'un repas par jour, & cela le soir & même assez tard, n'ayant pris en toute la journée qu'une tasse de chocolat; mais l'étonnement cessa, quand on sut à la fin que cette tasse étoit une écuelle de bonne grandeur, dans laquelle il prenoit quatre onces de chocolat, avec six onces de sucre, & trois œufs dissous dans une bonne chopine de vin de Madere. Je suis sûr que tout autre qu'un Capucin auroit pû demeurer vingt-quatre heures sans rien prendre, après une pareille tasse de chocolat.

Voici une autre manière de préparer le chocolat, dont je ne conseille à personne de se servir, à moins qu'on n'ait des raisons très-fortes de déloger promptement de ce monde. Elle fut mise en pratique à Rome en l'année 1706. par un homme vénérable par son âge, ses vertus, son sçavoir & les charges qu'il avoit exercé; & il se plaignit à son médecin

*Boisson
Angloise
appelée
Salibolla.*

*Chocolat à la
Capucine.*

*Chocolat à la
Romaine.*

decid d'une grande foiblesse d'estomach, & d'une froideur qui l'empêchoit de digérer, ce qui ne devoit pas paroître fort extraordinaire en un homme de soixante & quatorze ans, d'ailleurs cassé par l'étude & beaucoup d'autres travaux. Ce charlatan lui ordonna de prendre son chocolat à l'eau de vie, l'assurant que rien ne seroit plus propre à rétablir la chaleur naturelle qui lui manquoit, & à aider la digestion des alimens. L'ignorance avoit peut-être plus de part dans cette ordonnance que la malice; peut-être aussi étoit-ce quelque expérience qu'il vouloit faire, dont ce venerable vieillard fut bientôt la dupe, puisque ce chocolat lui causa en peu de jours une inflammation de poitrine accompagnée d'une fièvre terrible qui l'emportèrent en un lieu où il n'y a ni medecins, ni expériences à craindre.

J'ai pourtant appris d'une personne également recommandable par sa pieté & son sçavoir, qu'un certain Gouverneur de ***** avoit vécu un bon nombre d'années en prenant son chocolat avec de la meilleure eau de vie de Cognac, sans que cela lui causât la moindre incommodité; peut-être qu'il s'y étoit accoutumé de bonne heure, ou que sa complexion étoit assez forte pour résister à tant de chaleur; peut-être aussi étoit-il du sentiment des medecins Espagnols, & qu'il croioit que le Cacao étoit un poison si froid, qu'il falloit le mêler avec tout ce qu'on pouvoit trouver de plus chaud pour le corriger.

Si des personnes curieuses veulent faire des expériences réitérées de cette recette, & me les communiquer, j'aurai soin d'en avertir le public qui leur en aura obligation, aussi-bien que les marchands d'eau de vie.

Tom. II.

Mais comme ce n'est pas assez de dire du bien d'une chose, sans donner les moyens de la mettre en pratique: voici comment nous faisons le chocolat aux Isles, & comment il seroit à souhaiter qu'on le fit pas tout le monde.

On se souviendra que j'ai dit que nous ne mettons point de sucre, ni d'épiceries dans la pâte de Cacao, ce qui fait que cette pâte devient très-dure, de sorte qu'on est obligé de la rapper, ou avec une rappe ordinaire de fer blanc, ou avec un couteau. Il est plus expédient de n'en rapper que la quantité qu'on en veut employer à chaque fois, parce qu'il se conserve mieux en pain, & se sèche bien moins que quand il est en poudre.

Supposé donc qu'on veuille faire huit tasses de chocolat d'une grandeur raisonnable, on met une chopine d'eau sur le feu dans un vaisseau tel qu'il puisse être, afin de la faire bouillir, & on met dans la chocolatiere deux onces de pâte de Cacao rappé en poudre, avec trois onces de sucre, & jusqu'à quatre onces lorsque la pâte est récente & par conséquent plus huileuse & plus amère; on y joint un œuf frais blanc & jaune, & tant soit peu d'eau froide ou chaude, cela est indifférent; on y met de la canelle en poudre passée au tamis de soie autant qu'il en peut tenir sur un liard, & si l'on veut que la canelle ait un goût plus piquant & plus relevé, on pile douze clouds de gerofle dans deux onces de canelle, pour composer la poudre dont je viens de parler. On délaie autant qu'il est possible la pâte, le sucre & la canelle avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint; & lorsque l'eau est bouillante on la verse peu à peu dans la chocolatiere, & on agite fortement la matiere avec le moulinet, non seulement pour bien separer & dissoudre

B b b

dre

dre les parties du Cacao & du sucre ; mais principalement pour la faire bien mousser ; lorsque toute l'eau est dans la chocolatiere, & qu'on a bien fait agir le moulinet, on la met au feu, où on la laisse jusqu'à ce que l'écume ou la mousse soit prête à passer par dessus. On la retire pour lors, & on fait marcher fortement le moulinet, afin que cette mousse qui est la partie la plus huileuse du Cacao, se répande bien par toute la liqueur & la rende également bonne à la fin comme au commencement. On remet la chocolatiere au feu, & on a soin de faire agir le moulinet quand la matiere venant à bouillir, veut s'élever par dessus la chocolatiere ; on la laisse prendre quelques bouillons, afin de lui donner une cuisson raisonnable, & on la retire du feu ; pour lors on fait agir le moulinet ; & à mesure que l'écume s'amasse en haut, on la fait tomber doucement dans les tasses à l'aide de la petite plaque ronde qui est au dessus de la pomme. On agite ainsi la matiere pour la réduire tout en mousse, du moins autant qu'il est possible, & ensuite on partage dans toutes les tasses le peu de liqueur qui reste dans la chocolatiere.

*Marques
du Cho-
colat bon
& bien
fait.*

Plus le chocolat est frais & bien préparé, & plus il produit de mousse ; elle doit être grise, épaisse & à petits yeux, & si legere qu'une tasse contenant plus d'un demi septier ne doit pas peser trois onces.

Quand on veut mettre un tiers ou un quart de lait avec l'eau, il n'est pas nécessaire d'y mettre d'œuf, ni de faire bouillir l'eau & le lait avant de les mettre dans la chocolatiere, il suffit que l'eau soit bien chaude ; on fait le reste comme je viens de le marquer.

Il y a des gens qui au lieu de mettre la chocolatiere sur le feu, la mettent au bain-marie, prétendant que cela rend le cho-

colat plus délicat ; j'en ai pris plusieurs fois de cette maniere sans y avoir trouvé de différence sensible d'avec celui qui avoit été fait simplement sur le feu. Tout ce qu'il faut éviter, est qu'il sente la fumée, & pour cela il est plus à propos de le faire sur un feu de charbon ou de braïse, dans un petit fourneau, ou sur un réchaux, que dans la cheminée & à un feu de bois.

C'est une verité constante, & dont tout le monde peut s'assurer par les épreuves qu'on en peut faire, que le chocolat fait de cette maniere est d'une délicatesse & d'une bonté qui passe l'imagination. Il est leger & très-nourrissant, il soutient dans le travail lorsqu'on le prend à jeun ; & si on le prend après le repas, il aide à la digestion. En un mot, c'est un aliment tellement propre à toutes sortes de temperamens, que tous ceux qui en usent avec discretion s'en trouvent bien, & leur estomach s'y accoutume tellement, qu'il a de la peine à s'en passer, & qu'il semble préférer celui-là seul à tous les autres alimens.

Au reste il ne faut pas s'imaginer que l'usage journalier du chocolat soit une dépense fort considerable ; il m'est fort aisé au contraire de montrer que c'est une veritable épargne ; je ne parle pas de la presente année 1720. où les choses de toute espeece sont à un prix excessif ; car elle ne doit pas faire de regle ; je parle des années ordinaires les unes portant les autres, où l'on peut avoir la pâte de Cacao à vingt-cinq sols la livre, & même à beaucoup moins, puisque le Roi a réduit les droits d'entrée du Cacao à deux sols par livre ; & que la livre de bon sucre en pain ne doit valoir que 14 ou 15 sols. Cela supposé il ne faut pour huit tasses de chocolat que deux onces de pâte, qui reviendront à trois sols, & trois onces de sucre à deux sols six

six derniers, il ne faut pas pour six deniers de canelle, & pour un œuf ou un poisson de lait on peut mettre encore six deniers; ce qui fait en tout six sols six deniers ou sept sols; de sorte que quand on mettroit encore un sol pour le feu, il s'en suivroit que la tasse de chocolat ne reviendrait qu'à un sol, & que quand un homme occupé à quelque travail que ce puisse être, seroit obligé de prendre deux tasses de chocolat le matin, il ne dépenseroit que deux sols, & soutiendrait bien mieux le travail, que s'il avoit pris du pain & du vin qui lui auroient coûté bien davantage.

Cette dépense seroit encore moindre si on achetoit le Cacao, & qu'on le fit brûler & travailler chez soy; & qu'au lieu de sucre en pain, qui est toujours plus cher, on se contenta de prendre de bonne cassonnade qui seroit le même effet & seroit à bien meilleur marché.

J'avoue que le chocolat préparé de la manière que je viens de dire, est un peu plus long & plus difficile à faire, & qu'il demande un peu plus de sujettion: mais outre qu'on y est bien-tôt accoutumé, peut-on nier que cette petite fatigue ne soit bien recompensée par la délicatesse, & la bonté que l'on y trouve. Il n'y a qu'à comparer celui-ci, avec celui qu'on fait à la manière ordinaire pour être bien-tôt persuadé de la vérité que j'avance.

Il y a un grand nombre d'Auteurs qui parlent du Cacao, & du Chocolat qui en est composé. Beaucoup n'ont fait qu'effleurer la matière, d'autres en ont parlé sur le rapport d'autrui; & après avoir été trompez, ils ont trompé les autres; & d'autres enfin en ont parlé comme les aveugles-nez parlent des couleurs. Je veux bien par honnêteté mettre dans cette dernière classe le Sieur Gemelli Careri, Auteur Italien d'un voyage autour

du monde, dont on vient de nous donner la Traduction Française imprimée à Paris en six volumes in 12. chez Etienne Ganeau en 1719. La description que cet Auteur fait du Cacao est trop singulière pour ne la mettre ici tout au long.

*Descrip-
tion du
Cacao
par le Sr.
Careri.*

Le Cacao, dit le Sieur Careri, doit tenir le premier rang entre les plantes des Indes, tant pour l'utilité qu'il rapporte à ses maîtres, que pour être devenu l'ingrédient d'une boisson, dont presque tout le monde se sert, & qui est fort agréable, sur tout aux Espagnols. On sème le Cacao dans une terre chaude & humide, son œil en haut, & bien couvert de terre: il paroît au bout de 15 jours, & est deux ans à croître de la hauteur de trois palmes; alors on le transplante en l'arrachant avec toute la terre qui couvre ses racines; on le met ensuite en alignement à 18 palmes loin l'un de l'autre, & une espèce d'échalas à chacun pour le supporter, & des plantanes ou autres arbres fruitiers autour, parce qu'il croît parfaitement bien sous leur ombre: il faut outre cela retrancher le pied des rejettons qui l'empêcheroient de s'élever, bien nettoier la place des mauvaises herbes, prendre garde que la plante ne souffre du froid, du trop d'eau & de certains vers qui ont coutume d'y venir; au bout de cinq ans elle devient épaisse comme le poing, haute de sept palmes, & rapporte du fruit. Ses feuilles sont semblables à celles du chataignier, mais un peu plus étroites; la fleur croît par tout sur le tronc & sur les branches comme aux jassémins, mais à peine en reste-il la quatrième partie; il sort de la fleur un petit épi, comme celui du bled des Indes, de couleur verdâtre quand il n'est pas meur, & lorsqu'il l'est, de couleur de chataigne, & quelquefois jaune, blanc

blanc & bleu. C'est-là dedans que l'on trouve les grains du Cacao avec beaucoup de duvet dessus, au nombre de 10 ou de 15. On fait la recolte de ces épis un peu avant la nouvelle lune, on les ouvre avec un couteau, & on retire le fruit que l'on met sécher pendant trois jours à l'ombre, ensuite pendant trois autres jours au soleil, après cela encore à l'ombre, & puis au soleil, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Ces arbrisseaux ne rendent pas l'air bien sain. Ainsi finit la description du Cacao & du Cacaotier du Sieur Careri; elle est courte, mais elle renferme bien des sottises; il semble que cet Auteur ait voulu se rendre ridicule de gaieté de cœur, & donner avis à tout le monde qu'on ne doit point ajouter foi à sa relation toute entiere, puisqu'il a été capable de nous decrir d'une maniere si éloignée de la verité, un arbre que plusieurs milliers de personnes connoissent si parfaitement, qu'il est impossible qu'on s'y trompe. C'est même aparament pour cela qu'on a eu soin de mettre à la tête de sa description la planche que l'on a copiée sur celle de l'Histoire naturelle du Cacao de Monsieur de Cailus, où cette prétendue plante & ses épis sont représentés aussi naturellement qu'ils sont éloignés de la description qu'en fait le Sieur Careri.

Les tasses ou gobelets dont on se sert pour prendre le chocolat, sont de différentes matieres & de différentes figures. Les plus ordinaires sont de fayence fine ou de porcelaine; quelques-unes ont des soucoupes de la même matiere où elles s'emboient; d'autres ont des soucoupes ordinaires, & se servent sur des cabarets de vernis de la Chine. On met quelquefois le gobelet plein dans un autre semblable qui est vuide, pour éviter de se brûler en le tenant à la main. On fait

des gobelets d'or, d'argent & de vermeil, mais ils ont cette incommodité de conserver trop long-tems la chaleur du chocolat dont on les a remplis; de maniere qu'il faut attendre qu'il soit presque froid avant de pouvoir porter le vase à la bouche; ce qui est un inconvénient considerable, parce que le chocolat veut être pris le plus chaud qu'il est possible, & à plusieurs reprises. Les tasses ou gobelets de fayence fine, ou de porcelaine un peu épaisse me paroissent les plus commodes.

Les Espagnols, du moins ceux de l'Amerique, se servent beaucoup de noix de cocos coupées horizontalement au tiers ou à la moitié de leur hauteur: ils y font un bord, deux ances & un pied d'argent; cela est propre & répond assez bien au chocolat, puisque la tasse qui le contient croit dans le même endroit que le Cacao dont il est composé.

Les Indiens se servent de certaines calebasses d'arbre qui n'ont pas plus de trois à quatre pouces de diametre; ils les coupent comme les cocos, dont je viens de parler, & leur font un pied de la même matiere. J'ai vû de ces tasses, ou pour parler le langage de l'Amerique, de ces coüis qui étoient très-propres; le dehors étoit taillé à l'Arabeque, & les hachures remplies de différentes couleurs qui faisoient un fort bon effet.

Il y a certaines tasses ou gobelets d'un bois très-leger, doublé & recouvert d'une feuille d'argent assez mince, qui me paroissent très-commodes; le chocolat y conserve sa chaleur aussi long-tems qu'il est nécessaire pour être pris comme il faut, & le bois empêche que sa chaleur ne se communique trop violement à l'argent. On fait de ces gobelets à Paris & à Rome.

Je me suis toujours servi du terme de pren-

prendre le chocolat, quand j'ai parlé de l'action que l'on fait en s'en nourrissant; parce qu'il est le plus propre & le plus significatif pour exprimer cette action; car on ne peut pas dire boire du chocolat, comme on dit boire de l'eau & du vin; on ne peut pas dire aussi manger du chocolat, lorsqu'il est dissous dans quelque liqueur. Il est trop épais pour être bû, & trop clair pour être mangé; tout de même qu'on ne dit pas boire un bouillon, ou une medecine. Ces raisons me paroissent suffisantes pour autoriser l'usage de dire, prendre & non pas boire le chocolat.

Au reste je ne fais cette remarque que pour instruire, & pour décrier un peu, s'il est possible, les petits habitans de S. Domingue & des Isles du Vent, sur tout ceux du quartier de la grande Ance de la Martinique, qui disent communément boire la chicolade, au lieu de prendre le chocolat. Ils font un usage si ordinaire du chocolat, de l'eau de vie & du tabac, que ces trois choses leur servent d'Horloges & de mesures itinéraires: de sorte que si on leur demande à quelle heure ils sont partis d'un endroit, & quand ils sont arrivez, ils répondent se suis parti au coup d'eau de vie, & je suis arrivé à la chicolade; c'est-à-dire, qu'ils sont partis au point du jour, & qu'ils sont arrivez sur les huit heures du matin, parce qu'ils prennent de l'eau de vie inmanquablement tous les matins au point du jour, & le chocolat sur les huit heures; & lorsqu'on veut sçavoir d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent il y a deux bouts de tabac, ou trois bouts de tabac, c'est-à-dire, qu'on emploie le tems de fumer deux ou trois bouts de tabac, en allant de ce lieu-là à l'autre, parce que leur coûtume étant de fumer toujours en marchant, ils ont remarqué

combien ils ont fumé de bouts de tabac en faisant ce chemin.

Les Espagnols, & à leur imitation beaucoup d'autres nations, font des moüillettes, ou de petites tranches de pain commun rôti, ou du biscuit fait exprès, qu'ils trempent dans leur chocolat, & qu'ils mangent avant de le prendre. Cette méthode ne sçauroit être mauvaise, sur tout, s'il est vrai, comme ils le prétendent, que les flegmes, les cruditez & les autres impuretez qui sont dans l'estomach, s'attachent à ce pain, & que le chocolat les y trouvant assemblées, les y consomme, ou les précipite plus facilement, ce qui n'est pas une petite vertu dans le chocolat.

Il est bon de se tenir en repos pendant quelques momens après qu'on l'a pris, parce qu'il excite une petite sueur, ou une moiteur qui ouvre les pores, & qui fait transpirer les humeurs mauvaises ou inutiles.

Il arrive encore presque toujours qu'on a envie d'uriner quelques momens après qu'on a pris le chocolat: c'est une marque certaine qu'il est diuretique; à quoi je dois ajouter, qu'il est rare que les personnes qui en usent soient resserrées, ou qu'elles soient attaquées de maux de tête, de vertiges & d'obstructions; & pour faire voir la différence des effets qu'il produit étant simplement composé de Cacao; de sucre & d'un peu de canelle, ou de toutes ces drogues chaudes que les Espagnols y mettent en quantité & sans discretion, il ne faut qu'observer que ceux qui usent de ce dernier chocolat, deviennent à la fin maigres & desséchés; au lieu que ceux qui se servent du premier sont presque toujours gras, d'une chair ferme & sans être jamais sujets aux infirmités qui viennent d'une trop grande chaleur d'entrailles.

Bbb 3

Les

Les Medecins Italiens ont prétendu remédier à ces inconveniens en ordonnant à ceux qui traînent une vie languissante sous leur esclavage, de boire un grand verre d'eau fraîche avant de prendre leur chocolat; & de préférer celle de Nocera à toutes les autres. Il y a apparence qu'ils ont intérêt à faire débiter cette eau, & qu'ils ordonneroient celle du Tibre toute bourbeuse qu'elle est, s'ils y trouvoient le même avantage. Mais sans entrer dans ce détail, il me semble qu'il leur seroit plus facile de corriger la composition de leur chocolat, en empêchant qu'il n'y entrât tant de drogues si chaudes, que de noier l'estomach d'une personne, pour éteindre un feu qu'on pouvoit se dispenser d'y allumer.

Avantage que l'usage du Chocolat peut produire au Roi.

On se sert du chocolat pour faire de petites tablettes, des dragées, des pastilles qu'on appelle diabolins, & une espèce de marmelade sur laquelle on met des pignons confits. Il seroit à souhaiter que l'usage de cet excellent aliment s'établît en France comme il l'est en Espagne & par toute l'Amerique; outre l'avantage que ceux qui en useroient en retireroient, il est certain qu'il en reviendrait un très-considérable à tout le Roiaume en general, aux Isles qui le produisent en particulier & sur tout au Roi par les droits d'entrée qu'il en retireroit, qui, quelques modiques qu'on les suppose, produiroient toujours de très-grosses sommes, qui pourroient s'augmenter selon les besoins de l'Etat, sans crainte qu'on cessât d'en prendre des qu'on s'y seroit une fois accoutumé. Il n'y a qu'à considérer que les droits sur le tabac, quelques grands qu'ils soient à présent, ou qu'ils puissent être dans la suite, n'en diminueront jamais la vente ni la consommation, à cause de l'habitude, & de la nécessité où l'on s'est réduit d'en

prendre. Il semble même qu'on en consomme davantage à mesure qu'il devient plus cher; & il en est de même de toutes les choses qui se consomment par la bouche.

Ne voions-nous pas que les droits d'entrée du sucre blanc qui n'avoient été que de huit livres par cent, jusqu'en 1698. aient été augmentés jusqu'à quinze livres, n'ont aucunement diminué la vente & la consommation de cette marchandise. On doit donc espérer avec raison, qu'il en fera de même du Chocolat, quand le bon marché aura donné lieu au peuple de s'y accoutumer, & qu'il se fera convaincu par une expérience de quelques années de ses bonnes qualités, & des avantages qu'on en retire; mais il faudroit pour cela donner des bornes à l'avarice extrême de ceux qui le vendent tout préparé dans les Caffés qui exigent huit ou dix sols d'une tasse de chocolat, qui ne leur peut pas revenir à deux sols quelques drogues qu'ils y mettent.

Il y a encore une autre réflexion à faire, qui est que la consommation du Chocolat attire nécessairement après elle une plus grande consommation du sucre, qui augmentera par une suite nécessaire les revenus du Roi par les droits d'entrée qu'il en retirera, & les profits des compagnies de Guinée & de Senegal par la vente d'un plus grand nombre de negres dont les habitans des Isles auront besoin pour accroître leurs habitations & leurs manufactures de sucre & de Cacao; ce qui retournera encore au profit du Roi par l'augmentation des droits de capitation, sans compter que cette augmentation de commerce donnera lieu aux marchands d'entretenir un plus grand nombre de vaisseaux & de matelots, & de faire des envois plus considérables des denrées & des marchandises de France, qui

qui ne peut pas manquer d'apporter à tout le Roiaume des richesses qui en rendront tous les peuples heureux.

Il ne faut pas oublier que l'on tire du Cacao une espece d'huile ou de beurre qu'on peut employer à differents usages.

L'Auteur de l'Histoire du Cacao a donné une maniere de tirer cette huile qui ne réussit pas toujours dans les pais froids comme la France, où l'on ne peut pas avoir le Cacao aussi frais & aussi huileux que dans les pais où il croît. Voici deux autres manieres de tirer cette huile.

Faites griller, monder & piller le Cacao comme pour faire du chocolat, & faites-le sur le champ bouillir à grande eau pendant une demie heure, mettez le tout chaud dans une toille, coulez-le, & pressez de la mare; & lorsque l'eau commencera à se refroidir, vous recueillerez facilement l'huile qui nagera dessus. Si elle ne vous paroît pas assez nette, il n'y a qu'à la passer dans plusieurs eaux chaudes, & la recueillir sur la surface quand l'eau sera froide. Cette huile se congèle aisément, & dévient en consistance de fromage gras, assez blanche, sans odeur, d'un bon goût; elle ne rancit jamais, & se conserve tant que l'on veut.

Voici l'autre maniere, mais qui n'est praticable qu'aux endroits où croît le Cacao.

Après que le Cacao a ressué, & avant de le faire secher au soleil, on le pile dans un mortier, comme si on le vouloit réduire en pâte, ce qui est bien-tôt fait. On le fait bouillir à grande eau, & on recueille l'huile qui surnage, & lorsqu'elle cesse de venir, on passe l'eau & le mare par une toille & on le presse fortement, l'arrosant toujours d'eau bouillante pour achever d'en tirer toute l'huile qui est aussi bonne que l'huile d'olives, & que l'on peut employer aux

mêmes usages. On prétend qu'elle est excellente pour les hemoroides. Il ne faut qu'en imbiber un peu de cotton, & l'appliquer sur le mal, la douleur cesse presque dans le moment. Si ceux qui sont sujets à cette incommodité ont soin de se servir de ce remede deux ou trois fois par mois, non seulement ils ne ressentent plus ces douleurs, mais cette huile attendrit tellement les vaisseaux hemoroidaux qu'ils se purgent sans la moindre peine du sang qui les gonfloit, dont la plenitude & la retention causent ces douleurs si sensibles, & souvent si dangereuses.

Lorsqu'on ouvre les coffes de Cacao aussi-tôt qu'elles sont ceuillées, & que l'on en tire la pulpe ou le mucilage qui environne les amandes, on en fait une espece de crème épaisse d'un blanc tirant sur la couleur de chair, d'un goût extrêmement agréable, & qui est très-rafraichissante. Il ne faut pour cela que la battre à peu près comme on bat le lait dont on veut faire du beurre, mais il faut moins de tems & moins de travail. Si on saupoudre cette crème d'un peu de sucre, & qu'on y répande quelques gouttes d'eau de fleur d'oranges, on en fait un très-delicieux manger. On peut s'en servir aussi-bien que de l'huile pour nettoier le teint, en ôter les rougeurs, les élevures, les dartres courantes & farineuses, & generalement tout ce qui gâte la peau. On l'applique en maniere de pommade avec un papier broüillard par dessus. On prétend avoir des expériences très-sûres de la bonté de ce remede; comme je n'en parle que sur la foi d'autrui, je n'ai garde de me rendre garand du succès; ce que je puis assurer, c'est qu'il est très-rafraichissant, & qu'il fait autant de bien, étant appliqué sur la peau, qu'il en fait quand on l'a mangé, on peut s'en servir en toute

*Remede
pour les
hemoroi-
des.*

*Beurre
de Cacao*

toute sûreté, & s'en trouver bien.

J'ai parlé dans ma première partie des amandes de Cacao, confites, j'ai enseigné la manière de les faire, je renvoie les curieux à cette endroit-là.

Si on veut confire le Cacao tout entier, c'est-à-dire, la coque & les amandes tout ensemble, il faut les cueillir quand elles sont encore fort jeunes, & seulement de la longueur d'environ trois pouces; on les fait bouillir à grande eau pendant une heure, après quoi on fait trois ou quatre petites incisions le long de leurs côtes, & on les met tremper dans l'eau douce & fraîche que l'on change soir & matin, pendant six jours; on les larde ensuite d'écorce d'oranges confites, de citron, d'un peu de gingembre & de canelle, & on les met comme les amandes dans différens sirops pendant six jours, à la fin desquels on les met dans un sirop de consistance. Cette confiture est bonne & délicate; & quand elle est tirée au sec, elle fait un fort bel effet pour terminer une pyramide d'autres fruits secs, ou pour cantonner un ananas, ou quelque autre gros fruit.

Il me semble qu'il ne seroit pas plus difficile de confire le Cacao, quand il approche de sa maturité, & qu'il a toute la grosseur qu'il peut avoir, que des limons de cinq & six pouces de diamètre, & de ces grosses oranges de la Barbade qu'on appelle des Chadeques, puisque l'épaisseur des écorces de ces fruits n'empêche pas qu'on ne vienne à bout de les confire tous entiers.

Chocolat aux noix d'Acajou.

J'ai pris du chocolat dans lequel il y avoit moitié Cacao & moitié noix d'Acajou. J'expliquerai ci-après ce que c'est que ce fruit. En attendant je dirai que ce chocolat étoit fort bon, qu'il moussoit à merveille, & qu'il conservoit assez le goût de la noix d'Acajou qui est très-agréable.

J'ai goûté d'une teinture de Cacao, c'est-à-dire, de Cacao brûlé, moulu & infusé dans l'eau chaude comme le café, elle me sembla d'un assez bon goût; mais comme je n'en ai pris qu'une seule fois, je ne puis rien dire des effets bons ou mauvais qu'elle pourroit produire.

J'ai aussi mangé des massépains composés de Cacao & de noix d'Acajou au lieu des amandes ordinaires; à la réserve de la couleur qui étoit brune, ils étoient d'un très-bon goût.

La noix d'Acajou est bien meilleure que les amandes dont on fait la pâte des massépains; elle a plus de saveur, plus de légèreté, plus de délicatesse. On pourroit faire de ces massépains en Europe comme aux Isles, parce que les noix d'Acajou se peuvent transporter par tout, & se conserver pendant un grand nombre d'années sans se gâter.

Il me reste à parler de la vanille avant de finir ce que j'ai à dire du chocolat, puisque malgré sa mauvaise qualité on la fait entrer dans sa composition.

Les Espagnols l'appellent Banilla ou Vinello, c'est le fruit d'une plante assez semblable au lierre. Sa tige qui est de trois à quatre lignes de diamètre n'est pas tout-à-fait ronde. Elle est assez dure, sans être pour cela moins liante & moins souple; l'écorce qui la couvre est fort mince, fort adhérente & fort verte; la tige est partagée par des nœuds éloignez les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent les feuilles toujours couplées; elles ressemblent beaucoup pour la figure à celles du laurier, mais elles sont bien plus longues, plus larges, plus épaisses & plus charnues; leur longueur ordinaire est de cinq à six pouces, sur deux & demi de large; elles sont épaisses presque comme un Louis d'or, fortes & ploïantes comme du cuir, d'un beau verd vif & comme

Teinture de Cacao.

Massépain de Cacao.

Description de la vanille.

ver-

vernissé par-dessus, & un peu plus pâle par dessous.

Cette plante est incapable de se soutenir par elle-même, aussi vient-elle toujours aux pieds des arbres; quelquefois elle tourne autour en montant, & quelquefois elle monte assez droit en s'accrochant aux inégalitez de l'écorce, aux nœuds, aux fentes, aux crevasses qu'elle rencontre par le moyen de certains petits filets noirs qui sortent d'autour de ses nœuds au nombre de cinq ou six de chaque côté, qui s'attachent à l'arbre par de petites fibres, comme de petites griffes presque imperceptibles, qui s'y accrochent si fortement qu'on a de la peine à les en separer. A mesure qu'elle croit, elle se fourche & se divise en plusieurs rameaux qui courent & se répandent sur toutes les branches de l'arbre où leur tige est appuyée; & pour lors la tige semblant n'avoir plus besoin de s'attacher si fortement à l'arbre, s'en détache peu à peu, & le soleil brûle ses petits pieds; de maniere qu'il ne reste qu'une cicatrice noire qui fait connoître l'endroit où ils ont été. Cette plante aime les lieux ombragez & frais; c'est pour cela qu'on ne la trouve guères qu'au près des rivières, ou dans des lieux où la hauteur & l'épaisseur des bois la met à couvert des trop vives ardeurs du soleil.

Les endroits où l'on trouve la Vanille en plus grande quantité sont la côte de Caracque & de Cartagene, l'Isthme de Darien & tout l'étendue qui est depuis cet Isthme & le Golphe de S. Michel jusqu'à Panama, le Jucatan & les Honduras. On en trouve aussi en quelques autres lieux, mais elle n'est ni si bonne, ni en si grande quantité.

Il y en a quantité & de très-belle dans la Terre-ferme de Cayenne. C'est de cet endroit que j'ai eu celle que je viens

Tom. II.

de décrire, & voici comment.

Deux de nos Religieux qui passèrent à Cayenne en 1697. en venant à la Martinique, furent parfaitement bien reçus par les RR. Peres Jesuites qui ont soin du spirituel de ce pais-là; ils les logerent chez eux, & les traiterent avec toute la politesse & toute la charité possible pendant tout le tems que le vaisseau demeura en rade; nos Peres virent chez les Jesuites quelques pots remplis de ces plantes qu'on avoit préparé pour envoyer en Europe, que le vaisseau qui étoit parti n'avoit pas voulu prendre: ils témoignèrent en avoir envie, & aussi-tôt ces RR. Peres leur en firent present d'un pot où il y en avoit trois pieds parfaitement bien repris: ils en eurent soin pendant le voyage, & étant arrivez à la Martinique, ils me le donnerent.

Je fis aussi-tôt mettre ces trois plantes en terre au pied d'un Cacaotier, & j'eus soin de les faire arroser jusqu'à ce que je les visse assez bien reprises & assez fortes pour se passer de ce secours. Elles profiterent très-bien, en moins de huit mois elles couvrirent tout l'arbre contre lequel je les avois appuyées; cela m'obligea d'en lever deux pieds que je transplantai aux pieds de deux autres arbres où ils reprirent très-bien.

J'appris dans la suite de deux Officiers de Cayenne qui passèrent à la Martinique, en allant en France, que je pouvois provigner ces plantes tant que je voudrois, & qu'ils n'y avoit qu'à en couper les tiges; & après avoir fendu en quatre le bout qui doit être enterré, les mettre dans de bonne terre, & avoir soin de les bien arroser jusqu'à ce qu'elles eussent bien repris. Je provignai de cette façon plusieurs tiges qui me sembloient hors d'œuvre sur les arbres où j'avois planté les premiers pieds, elles

C c c

re-

reprirent aisément. J'attendois donc patiemment le tems de les voir fleurir & rapporter du fruit; car il faut de la patience, puisqu'on prétend que ces plantes sont sept ans avant d'en rapporter; j'ai cependant de la peine à le croire, car il y a peu de plantes qui croissent aussi vite: mais je n'ai pu avoir cette satisfaction, parce qu'une maladie que j'eus sur la fin de 1698. m'ayant obligé de quitter l'office de Procureur Syndic de notre mission, le Religieux qui me succéda envoya des negres nouveaux pour sarcler la Cacaotiere où étoit la Vanille, sans les en avertir & sans la leur faire connoître, ils la prirent pour une lianne ordinaire dont on leur avoit commandé de bien nettoier tous les arbres; ils obéirent trop ponctuellement, & exécuterent si bien l'ordre qu'on leur avoit donné, qu'ils couperent & arracherent entièrement toute la Vanille. Le nouveau Syndic étant allé cinq ou six jours après cette exécution voir l'état de la Cacaotiere, & de la Vanille, fut bien surpris de la trouver toute détruite; il crut la chose sans remède, & ne pensa pas à faire remettre en terre les plantes arrachées, il n'osa même me le dire, parce qu'il sçavoit les soins que j'avois de cette plante, & combien je serois affligé de sa perte. Je fus obligé de me faire porter au Macouba dans le mois de Janvier 1699. où ayant recouvré une partie de ma santé, je fus au mouillage chercher le reste, & faire travailler au bâtiment de notre couvent dont j'avois donné le plan, & fait jetter les fondemens six mois auparavant; de sorte que je ne retournai au Fonds Saint Jâques que dans le mois d'Aoust.

Je demandai d'abord des nouvelles de ma Vanille, & je fus également surpris & affligé, quand on me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit perie par l'acci-

dent que je viens de rapporter. Je courus aussi-tôt à la Cacaotiere, & contre toute esperance je trouvai qu'un rameau qu'on avoit laissé par mégarde sur un arbre, avoit jette un long filet qui en rampant tout du long du tronc de l'arbre, étoit enfin arrivé à terre où il avoit pris racine; & quoiqu'il ne fut pas plus gros qu'une grosse corde de luth, il ne laissoit pas de porter de la nourriture à la branche dont il étoit sorti & de l'entretenir, quoiqu'elle eut plus de trois lignes de diametre, qu'elle eut poussé plusieurs jeunes rameaux, & sans qu'il y eut aucune diminution ni dans la grandeur, ni dans la force, ni dans la couleur de ses feuilles.

Cette heureuse découverte me fit connoître que la tige de la Vanille étoit de même espece que certaines liannes, dont j'ai parlé dans un autre endroit, dont le pied étant coupé, les jets ou branches qui se trouvent sur les arbres renvoient des filets vers la terre qui y prennent racine, & leur portent la nourriture dont ils ont besoin pour s'entretenir & pour se multiplier. J'allai visiter les autres arbres aux pieds desquels j'en avois planté, mais ce fut inutilement. Je m'avisai d'aller à l'endroit où l'on avoit jetté les mauvaises herbes & les ordures de la Cacaotiere, aussi-bien que les pieds de Vanille que l'on avoit coupé; ma joie fut grande quand je trouvai que plusieurs branches qui s'y étoient conservées, avoient pris racine & poussé considérablement; je les fis replanter en differens endroits, & j'en fis mettre dans des paniers avec de la terre pour les porter à la Guadeloupe où mes Superieurs pensoient à m'envoyer à la fin de l'année.

La connoissance que j'avois de la feuille & de la tige de la Vanille, fit que me promenant dans les bois avec

un de nos voisins, je découvris des lianes qui me parurent assez semblables à ma Vanille; j'en coupai quelques morceaux, & les ayant confrontés avec celle que je cultivois, je trouvai que c'étoit la même chose, à la réserve que la feuille étoit un peu plus petite & plus mince; ce qu'on pouvoit attribuer au terrain qui n'étoit peut-être pas si gras, ni si profond que celui de Cayenne d'où la mienne étoit venue. Je fis part de cette découverte à quelques voisins à qui je donnai des feuilles de la mienne pour les confronter avec celles qu'ils pourroient trouver. Nos recherches ne furent pas inutiles, nous en découvrîmes plusieurs pieds dans les hauteurs de la Paroisse de S. Marie & de la Trinité. C'est par ce moyen que j'ai vu la fleur de la Vanille, & que j'ai cueilli diverses fois de son fruit, c'est-à-dire, de celle qui croît naturellement à la Martinique; car pour celle de Cayenne que je cultivois avec tant de soin, elle a souffert tant d'accidens, que je suis parti des Isles avant d'avoir pu voir ni sa fleur ni son fruit, comme je le dirai ci-après.

Fleur & fruit de la vanille. A l'égard de celle que j'ai trouvée à la Martinique, je n'ai pu profiter de ma découverte, faute de sçavoir accommoder la gousse qui en provient, quoique j'ai employé bien du tems, & fait bien des tentatives pour y réussir.

Je n'ai point remarqué que cette espèce de Vanille, supposé qu'il y en ait plusieurs, fleurisse plus d'une fois chaque année. La fleur qu'elle produit est presque jaune, partagée en cinq feuilles, plus longues que larges, ondées & un peu découpées dans leur milieu; il s'élève du centre un petit pistille rond & assez pointu, qui s'allonge & se change en fruit. Cette fleur est à peu-près de la grandeur & de la consistance de celle

des pois communs, elle dure tout au plus cinq ou six jours, après lesquels elle se fane, se sèche & tombe, & laisse le pistille tout nud qui devient peu à peu une filique de cinq, six & sept pouces de long, plus plate que ronde, d'environ cinq lignes de large & deux lignes d'épaisseur, de la figure à peu près de nos cosses d'aricots; elle est d'un beau verd quand elle est jeune, elle jaunit à mesure qu'elle meurt, & devient tout-à-fait brune lorsqu'elle est sèche; le dedans est rempli de petites graines ou semences rondes presque imperceptibles & impalpables, qui sont rouges avant d'être meures, & toutes noires quand elles ont toute leur maturité; elles n'ont aucune odeur fort sensible quand elles ne sont pas meures que celle qui est commune à toutes les plantes qui est de sentir le verd; mais quand elles sont meures, & qu'on les froisse entre les mains elles rendent une petite odeur aromatique qui est fort agréable.

Si on laisse les cosses sur le pied jusqu'à leur parfaite maturité, le bout s'ouvre, & fait voir les petites semences noires dont elles sont remplies, qui sont un peu humides & comme mielleuses. Pour lors les oiseaux qui en sont extrêmement friands, fondent dessus, achevent de les ouvrir avec leur bec, & mangent avec avidité toutes ces semences sans toucher à l'écorce de la filique. Je n'ai pu remarquer quel effet elles produisent dans les oiseaux, si elles les purgent, ou si elles les échauffent; je croirois plutôt le dernier que le premier; car tout le monde convient que la Vanille est une chose des plus chaudes qu'il y ait au monde.

Ces découvertes me firent penser sérieusement à m'instruire à fond de la manière dont les Indiens & les Espagnols la préparent: car c'est une marchan-

chandise d'un très-bon débit & fort avantageux. Je priai les Peres Jesuites de la Martinique d'écrire à leurs Peres de Cayenne pour le sçavoir, ils le firent; mais la réponse n'étoit pas encore arrivée quand je partis des Isles. Il arriva vers le milieu de 1699. un Juif heritier de Benjamin d'Acoſta, ci-devant propriétaire de la Cacaotiere qui est au pied du réduit; il venoit de Corossol où il étoit établi, pour demander des sommes qui étoient dûes à son parent. Comme il se vantoit d'avoir fort voyagé dans les Côtes de la Terre-ferme, & de sçavoir à fond comme on accommodoit la Vanille & la Cochenille, je le fis prier, & ensuite je le priai moi-même de m'apprendre comment les Indiens & les Espagnols préparoient la Vanille, en quel tems ils la ceüilloient, comment ils la faisoient sécher, & généralement tout ce qu'il leur avoit vû pratiquer touchant cette plante.

*Fausse
préparation
de
la vanille.*

Il me dit que les Indiens la ceüilloient dès qu'elle commençoit un peu à jaunir, qu'après l'avoir fait bouillir quelques momens dans l'eau de vie, ils la faisoient sécher à l'ombre; qu'étant à moitié sèche ils l'applatissoient entre leurs doigts dans toute sa longueur; & qu'enfin après l'avoir frotté avec un peu d'huile de Palma Christi, ou de Coco, ils l'enveloppoient dans des feuilles de balifier où elle achevoit de se sécher: & que sur toutes choses ils prenoient garde de ne la laisser jamais au soleil.

J'observai exactement tout ce que ce Juif m'avoit dit, je fis diverses épreuves & toujours inutilement, d'où je conclus que la Vanille qui croissoit à la Martinique étoit d'une autre espece que celle de Cayenne, & de la nouvelle Espagne; & qu'ainsi il faudroit attendre que celle que je cultivois, rapporta du fruit, ou que je pûsse découvrir par

quelque autre voie le moien de préparer celle que nous avons à la Martinique.

Cependant j'ai sçu depuis, étant à Cadix à la fin de 1705. que toute la ceremonie que font les Indiens pour accommoder leur Vanille étoit de la ceüillir dès qu'ils s'appercevoient qu'elle vouloit jaunir, & s'ouvrir, qu'ils la mettoient ressuier & fermenter comme j'ai dit qu'on mettoit le Cacao, pendant deux ou trois jours, & qu'ensuite ils la mettoient sécher au soleil; quand elle étoit à moitié sèche, ils l'applatissoient entre leurs doigts; & qu'après l'avoir frotté d'huile de Palma Christi, ou de Coco, ou de Calba, ils l'exposoient encore au soleil pour achever de la faire sécher, après quoi ils la frottoient d'huile une seconde fois, & la mettoient en paquets qu'ils couvroient de feuilles de balifier ou de cachibou. Cette methode est bien différente de celle du Juif; mais comme je n'ai pas eu la commodité de l'éprouver depuis que je la sçai, je ne puis pas assurer qu'elle soit la véritable; j'ai pourtant lieu de le croire, parce que je l'ai appris de gens dignes de foi, & qui me paroissent très-bien instruits. Il est naturel de penser que ce Juif étoit un ignorant ou un trompeur, & peut-être tous les deux ensemble, cela n'étant pas fort extraordinaire dans ces sortes de gens.

Différentes occupations & quelques voyages assez longs que je fus obligé de faire, m'empêcherent de transporter de la Vanille à la Guadeloupe, comme je me l'étois proposé, qu'au mois de Novembre 1701. j'y en portai pour lors huit pieds qui avoient de bons commencemens de racines, je les planai en differens endroits de nos habitations; mais malgré tous mes soins, quelques uns sécherent, & les autres eurent bien

*Meilleure
maniere
de
préparer
la vanille.*

de

de la peine à reprendre; ils poussèrent à la fin, & me donnoient esperance de voir quelque jour leurs fruits, quand les Anglois aiant fait une irruption à la Guadeloupe au mois de mars 1703. & s'étant rendus maîtres du quartier du Baillif où sont nos habitations, entre autres desordres qu'ils y firent, ils arracherent toute ma Vanille, & selon les apparences ils l'emportèrent chez eux; car il me fut impossible d'en retrouver seulement une feuille quand ils se furent retirés.

Je retournai à la Martinique sur la fin de la même année 1703. & je recommençai tout de nouveau à cultiver ma Vanille que j'y avois laissé, que je trouvai fort négligée; je la provignai beaucoup, & je la laissai en bon état quand je fus obligé de passer en France pour les affaires de nos missions en 1705. J'ignore depuis ce tems-là ce qui y sera arrivé.

Ce que j'ai dit ci-devant de la noix d'Acajou m'engage à ne pas remettre en un autre endroit ce que je dois dire de l'arbre qui la produit; on le nomme pommier d'Acajou, on auroit pu aussi-bien l'appeller poirier; car ni lui, ni son fruit n'approchent en aucune façon des poiriers ou des pommiers; il vaudroit mieux, ce me semble, l'appeller simplement Acajou sans l'enregimenter avec ces arbres. Le mot Acajou est Ameriquain; c'est un des meilleurs arbres fruitiers de l'Amerique & des plus singuliers; ses feuilles, ses fleurs & ses fruits, tout est extraordinaire. On en voit quelques-uns qui sont assez-bien faits & de la grandeur de nos abricotiers de France, mais on en trouve beaucoup davantage qui sont mal faits, dont les branches sont mal disposées, tortuës, noueuses & sans ordre; le bois est grisâtre, assez fort, coriace & pesant; son

écorce est mince, lisse, adhérente, d'un blanc sale, avec quelques points & lignes brunes; la feuille est grande, ferme, bien nourrie, d'une bonne épaisseur, ronde à son sommet & plus pointue vers la queue; son exposition au soleil lui donne différentes couleurs, ses bords sont rouges & aurores, & son milieu est d'un verd vif & vernissé.

Ses fleurs sont très-petites, elles viennent par bouquets, elles ne paroissent d'abord que comme des boutons pointus à leur sommet, d'un verd assez pâle, qui en s'ouvrant se partagent en six feuilles qui forment un calice dont la capacité est remplie de petites étamines d'un jaune doré qui environnent un pistille de même couleur, mais plus long; les feuilles qui composent cette fleur sont blanchâtres au commencement, elles prennent ensuite une couleur de pourpre mêlé de lignes blanches, ce qui fait un très-bel effet. Ces fleurs durent assez-peu, on voit à leur chute que le pistille se change en fruit composé de deux parties très-différentes: la première est une noix en forme de rognon de coq qui est d'abord de couleur verte, de dix à quinze lignes de long, sur huit à dix lignes dans son plus grand diamètre, aplatie par les côtes. Cette noix attire après elle un fruit d'une figure oblongue, arrondi, couvert d'une peau fine & très-unie, de trois, quatre & cinq poüces de longueur, sur vingt à vingt-quatre lignes de diamètre. Le bout qui l'attache à l'arbre est plus petit d'une cinquième partie que celui qui est attaché à la noix. Tout ce composé est verd avant d'être meur, mais il change de couleur quand il est meur, la peau ou enveloppe de la noix devient grise & presque brune, elle est de l'épaisseur d'une demie ligne, dure, coriace, & point du tout cassante; lorsqu'on la coupe elle rend une huile assez

C c c 3

épaisse,

épaisse, extrêmement amère & encore plus caustique; on s'en sert avec succez pour faire mourir les veruës qui viennent aux mains & autres parties du corps, & sur tout pour les cors des pieds, après qu'on les a amollis avec un petite emplâtre de cire noire de la Guadeloupe, ou avec de l'eau tiède; on coupe legerement le dessus avec un rasoir, & l'on met dessus un peu de cette huile; elle consume le reste du cors jusqu'à la racine, sans danger qu'il en arrive aucun accident, ni qu'il revienne jamais.

Je croi qu'il n'est pas nécessaire d'avertir, qu'il faut se donner garde de couper l'écorce de cette noix avec les dents, parce qu'on se mettroit en risque d'avoir la bouche, les lèvres & la langue gâtées & cauterisées.

Cette enveloppe renferme une amande de la même figure qu'elle, couverte encore d'une autre pellicule brune, de l'épaisseur d'une feuille de papier; sa substance est d'une blancheur admirable, compacte, huileuse & d'un goût infiniment au-dessus de celui des amandes, des noisettes & des autres fruits de cette espece. Quand ces amandes sont nouvelles on les met dans l'eau fraîche, après qu'elles sont dépouillées de leurs peaux, & on les mange avec du sel comme les cerneaux: mais lorsqu'elles sont sèches, on fend un peu l'écorce & on les met dans la braïse; on leve facilement l'écorce quand elles sont cuites, & la seconde peau, & on les mange comme des marons, mais avec plus de plaisir, parce qu'elles sont infiniment meilleures; on s'en sert pour faire des macarons & des massépains, & pour donner au rossoli & autres liqueurs un très-bon goût. Quand on les veut faire entrer dans la composition du chocolat avec le Cacao, on les fait griller, & on les dépouille de leurs enveloppes, après

*Huile de
noix
d'Aca-
jou.*

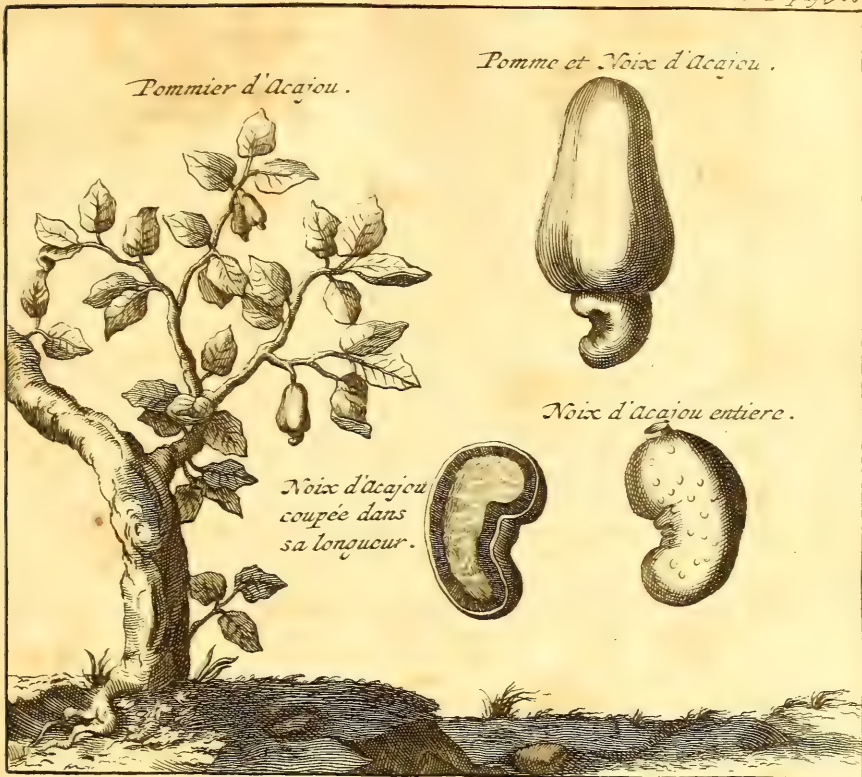
*Aman-
de ou
noix
d'Aca-
jou.*

quoi on les pile & on les passe sur la pierre comme le Cacao.

Ces noix se peuvent transporter par tout & se garder très-long-tems. J'en ai qui sont à Paris depuis près de quinze ans & qui ont encore toute leur huile & toute leur saveur presque aussi entiere comme elles l'avoient en Amerique.

A mesure que le fruit meurt sa couleur se change, de verte qu'elle étoit au commencement, elle devient jaune, & en partie de couleur de feu très-belle & très-vive; ordinairement le côté qui est exposé au soleil devient plus rouge & plus coloré. Ce fruit n'a ni noiaux, ni pepins, c'est sa noix qui étant mise en terre leve en moins de sept ou huit jours, & produit l'arbre qui le porte. La peau du fruit n'est pas plus épaisse qu'une feuille de papier, très-unie & très-delicat; elle renferme une substance molasse & aqueuse, épaisse comme de la gelée claire qui environne quantité de petites fibres longues, tendres & déliées. Le goût de cette substance est âcre & agaçant quand le fruit n'est pas bien meur; mais il s'adoucit & ne conserve qu'une petite pointe d'aigreur sucrée & rejoyuissante lorsqu'il est dans sa parfaite maturité; il est rafraichissant; on en donne aux malades pour les desalterer, & les rafraichir; il semble qu'il nettoie le cœur & la bouche, il ne peut faire que du bien, à moins qu'on ne le mange en trop grande quantité, parce qu'alors le peu d'âcreté qui lui reste ne laisseroit pas d'être à craindre. Pour ne pas tomber dans cet inconvénient il est plus sûr de le mettre en composte. Pour cet effet on fait bouillir le fruit ou entier ou coupé, en deux ou en quatre, selon sa longueur, dans de l'eau pure, pendant quelques momens, & après qu'il est égouté on le met dans le sucre à l'ordinaire.

L'A-





L'Acajou a beaucoup de nœuds, comme je l'ai remarqué ci devant, il en sort, aussi-bien que des incisions que l'on fait à son tronc, à ses branches & même en arrachant ses feuilles, une gomme à peu-près de même espèce que la gomme Arabique, que l'on peut employer aux mêmes usages; elle est claire, transparente, tenace, mais un peu plus difficile à détremper que la gomme d'Arabie. Quoique le fruit & l'arbre dont je viens de faire la description, ne regardent le chocolat qu'autant qu'on peut faire entrer la noix d'Acajou dans sa composition, j'ai cru qu'il étoit plus à propos d'en parler ici que de renvoyer le lecteur en chercher la connoissance dans un autre endroit.

Voilà ce que j'ai pu remarquer par moi-même du Cacao, du Chocolat, de la Vanille & des autres ingrédients qui peuvent entrer dans sa composition. Je n'ai rien écrit sur le rapport d'autrui, & c'est ce qui est cause que ce discours n'est pas aussi étendu qu'il auroit pu l'être: mais il vaut mieux écrire peu

& être bien assuré de ce que l'on écrit.

Il me reste un avertissement à donner touchant le Chocolat qui est d'en user avec modération, quelque bon & bien conditionné qu'il puisse être, parce que les meilleures choses deviennent mauvaises quand elles sont prises avec excès. Le pain qui est le meilleur des alimens, expose à de grands dangers ceux qui en mangent trop, parce qu'il fournit plus de substance nourissante que l'estomach n'en peut supporter, & que la chaleur naturelle n'en peut digérer. On doit dire la même chose du chocolat, il contient plus de suc nourissant qu'aucun autre aliment, d'où il faut conclure qu'on n'en doit jamais faire d'excès; qu'on doit régler la quantité qu'on en prend sur sa complexion, son âge, ses besoins, ses forces, son travail, & que moins on le rendra agréable au goût & à l'odorat par des drogues chaudes, & par des parfums, plus l'usage qu'on en fera sera utile, & procurera la jouissance des avantages qu'il renferme.

CH A P I T R E I I.

Les Anglois s'assemblent à l'Isle de Marie-galante pour attaquer la Guadeloupe. Précautions du Gouverneur de cette Isle. Etat de ses Troupes.

1703.

JE reprens dans ce sixième volume l'endroit où j'en étois demeuré en finissant le cinquième, ce que j'ai été obligé d'interrompre par l'Histoire naturelle du Cacao qu'il ne m'a pas été possible de placer dans un autre lieu.

Le sixième Mars de l'année 1703. nous reçûmes avis de la grande Terre de la Guadeloupe, qu'on avoit vû aborder à Mariegalante un nombre confide-

nable de bâtimens,

Dans l'incertitude où l'on étoit si c'étoit la Flotte Angloise qui y venoit faire son quartier d'assemblée, comme elle avoit fait dans la guerre précédente, ou celle du Gouverneur Général de nos Isles que nous attendions à tous momens qui voulût prendre langue, & sçavoir des nouvelles du país avant de s'approcher de la Martinique que l'on pouvoit soupçonner être attaquée, Monsieur Auger Gouver-

neur

1703. neur de la Guadeloupe dépêcha deux pirogues commandées par un Lieutenant de milice nommé Raby, & lui ordonna d'aller à la Grande Terre, & ensuite de s'approcher de Mariegalante le plus près qu'il pourroit, & d'examiner avec soin les bâtimens qui y étoient mouillés. On donna ordre aux deux pirogues de ne point porter de voile, que pour prendre chasse, & de se tenir toujours à vûe l'une de l'autre avec des signaux concertez pour agir selon les occasions qui se présenteroient. On les instruisit de ce qu'ils auroient à répondre s'ils avoient le malheur d'être pris & interrogez par les Anglois; sçavoir, que nous avions dix-sept cent hommes de milice tant de l'Isle de la Guadeloupe, que de la Grande Terre & des Saintes, qu'il nous étoit venu six cent Flibustiers de la Martinique avec quatre compagnies de la Marine, outre les deux que nous avions, & qu'on nous promettoit un plus grand secours, si nous en avions besoin, outre celui qu'on attendoit de France; & que c'étoit sur l'avis qu'on avoit eu, qu'il y avoit des bâtimens mouillés à Mariegalante, qu'on les avoit dépêché pour sçavoir qui ils étoient. On leur avoit encore donné ordre qu'une des deux pirogues revint aussi-tôt qu'ils auroient découvert de quelle nation étoient ces bâtimens, & que l'autre allât mettre à terre à la Cabesterre de Mariegalante, & tâcher de parler aux habitans qui s'y étoient retirez, pour faire en sorte d'enlever quelque prisonnier, & nous le conduire, & répandre sans affectation les nouvelles que je viens de dire, afin que si quelque habitant étoit pris il pût les débiter aux Anglois comme il les avoit appris.

*Pirogues
envoies
à la dé-
couverte*

Une de nos pirogues revint le dix à la pointe du jour; elle rapporta que c'étoit la Flotte Angloise, & qu'on

n'en pouvoit pas douter, puisqu'ils s'en étoient approchez pendant la nuit assez près pour entendre le langage que l'on y parloit. C'étoit Raby qui nous en-voioit sa seconde pirogue avec cet avis, pendant qu'il s'en alloit avec la sienne à la Cabesterre de Mariegalante pour prendre langue des habitans.

*Nouvel-
les assu-
rées de
la Flotte
Angloise*

Il en joignit quelques-uns avec assez de peine, de qui il sçut que les Anglois n'attendoient que la jonction de quelques milices des Isles de dessous le Vent qui n'étoient pas encore arrivées, pour attaquer la Guadeloupe; que ceux de la Barbade n'y étoient pas, parce qu'ils ne vouloient pas obeir au General Codrington qui n'a aucune autorité sur la Barbade. Ils avoient sçu cela par un Anglois qu'ils avoient trouvé écarté dans le bois, & qui étoit mort de la blessure qu'il avoit reçu quand il fut pris.

Raby auroit été bien aisé d'engager les habitans à faire quelque mouvement pour avoir un prisonnier, mais il ne les y trouva pas disposez; ils craignoient d'être découverts & poursuivis, ou que quelqu'un des leurs ne fût pris en voulant prendre, & qu'à force de tortures on ne lui fit avouer où les autres se retiroient; ce qui les auroit exposez à être saccagez par les Anglois. Tout ce qu'il put faire fut d'aller avec des guides au travers des bois le plus-près du lieu où la Flotte étoit mouillée, pour considérer mieux qu'il n'avoit fait pendant la nuit, le nombre & la force des bâtimens & la quantité des Troupes qu'il y pouvoit avoir. Il partit de Mariegalante après qu'il eut fait ses observations, & arriva à la Basse-Terre de la Guadeloupe la nuit du 12. au 13. de Mars. Après qu'il eut fait son rapport, & qu'on eut fait rafraîchir son équipage pendant quelques heures, on le renvoia aux Saintes pour y porter des ordres,

1703. ordres, & pour retourner avec l'autre pirogue observer les mouvemens des ennemis, & en donner avis.

Assemblée des milices. Dès les premiers avis certains que nous eûmes que les ennemis étoient à Marie-galante, on fit prendre les armes à tous les habitans, & on leur ordonna de se rendre au Bourg de la Basseterre comme au lieu d'assemblée, d'où on observeroit plus aisément ce que les ennemis voudroient entreprendre, pour s'y opposer selon qu'il seroit jugé à propos. Tous les habitans de l'Isle & soixante hommes des Saintes s'y rendirent au premier commandement, laissant seulement pour la Garde des quartiers, & pour retenir les negres dans leur devoir, les Vieillards, les Infirmes, & la Jeunesse qui pouvoit, à la verité, faire le coup de fusil, mais qui n'avoit pas encore assez de force pour suivre les Troupes, & résister aux fatigues de la guerre.

Les habitans de la Grande-Terre refusent de venir. Il n'y eut que les habitans de la Grande-Terre qui firent difficulté d'obéir, sous prétexte qu'ils pouvoient être attaquez eux-mêmes, les Anglois étant si proches d'eux. C'étoit une très-mauvaise excuse, car les ennemis n'avoient garde de commencer leur attaque par leur quartier si facile à défendre, qu'il n'y avoit qu'à gêner les citernes, & combler quelques mauvais puits que l'on y trouvoit pour faire perir de soif toute leur armée. L'objet de leur entreprise étoit la Guadeloupe, étant bien assurez que s'ils étoient une fois maîtres de cette Isle, la Grande-Terre tomberoit d'elle-même entre leurs mains: c'étoit donc à la conservation de la Guadeloupe qu'il falloit songer uniquement. Monsieur Auger ne manqua pas d'envoyer le Sieur de Maissoncelle Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine qui faisoit les fonctions de Major, pour faire assembler ces

Tom. II.

1703. habitans, leur représenter leur devoir, & les sommer de se rendre au quartier d'assemblée à la Basseterre de la Guadeloupe, sans aucun retardement, sous peine d'être traitez comme rebelles au Roi, & traitres à la nation. Mais on n'eut pas besoin de ces formalitez; car avant que le Sieur de Maissoncelle arrivât, ces habitans avoient fait réflexion au danger & à l'infamie où ils s'exposeroient par leur désobéissance; & pour effacer la faute qu'ils avoient commencé de commettre, ils vinrent en diligence & de bonne grace, & se comporterent en gens de cœur pendant toute cette guerre.

J'avois été surpris, en apprenant que la nuit du sept au huit il étoit arrivé de la Martinique un jeune Ingénieur nommé Binois, que j'avois vû à S. Christophle auprès du Comte de Gennes; je crus d'abord que le Gouverneur m'en avoit fait un mystere, & je fus fâché, comme je le devois être, qu'il l'eût appelé lorsque tout étoit fait, & comme pour recueillir le fruit d'un travail extraordinaire de plus d'une année dont j'avois supporté la fatigue tout seul. J'en témoignai mon juste ressentiment au Lieutenant de Roi, & je me retirai chez nous. Je feignis d'être incommodé pour ne pas être obligé de dire à nos Peres, que j'avois des raisons pour ne plus servir, je me mis à embaler mes hardes & mes papiers, que j'envoiai chez un de mes amis au réduit, & ce contretems vint fort à propos pour les sauver.

Monsieur le Gouverneur qui avoit besoin de moi, & qui n'étoit pas bien aisé qu'on pût lui reprocher d'en avoir mal agi après les services que je lui avois rendu, n'eut pas plutôt appris de M. de la Malmaison le sujet de ma retraite, qu'il monta à cheval, & me vint trouver. Nos Peres furent surpris de sa visite, & lui dirent d'abord que mon

Ddd

in-

incommodité ne feroit rien, & qu'un peu de repos me remettroit en état de travailler à l'ordinaire. Il vint dans ma chambre, & me trouva au lit, je m'y étois mis quand mon negre m'eut averti qu'il paroïssoit. Après que nôtre nouveau Supérieur lui eut tenu compagnie un moment, il se retira, & le laissa seul avec moi: il me dit aussi-tôt qu'il venoit sçavoir ce qu'on pouvoit faire pour me rendre la santé qui lui étoit aussi nécessaire qu'à moi-même. Je lui répondis que je l'avois employé à son service tant que j'en avois eu; mais qu'à présent qu'il n'avoit plus besoin de moi, j'avois tout le tems d'être malade. Je vois bien, me dit-il, ce qu'il y a, vous croiez que c'est moi qui ai fait venir Binois, je puis vous assurer que je n'y ai jamais pensé, & s'il vous fait le moindre ombrage, je le ferai partir aujourd'hui pour la Martinique: mais étant de mes amis comme vous êtes, entrez, je vous prie, dans mes besoins; nous sommes à la veille d'être assiégés, il faut de nécessité un homme du métier dans le Fort, vous êtes seul ici, si vous y entrez qui aurons nous pour faire faire les travaux qu'il conviendra de faire? & si vous n'y entrez pas, qui de nos Officiers pourra faire reparer une breche, & disputer le terrain pied à pied, comme j'espère que nous le ferons. Ces raisons, jointes à l'amitié que j'avois pour lui, me touchèrent; je lui dis que je le laissois maître de mon fort, & que je ne travaillerois plus que pour l'amour de lui, étant bien clair que ce seroit le Sieur Binois qui recevrait la récompense de ce qu'il y auroit de bien fait: il me répondit qu'il y mettroit bon ordre, qu'il alloit écrire en Cour en ma faveur encore plus fortement qu'il n'avoit fait; & que jusqu'à ce qu'on fût obligé d'entrer dans le Fort, Binois ne se

méleroit de rien, que je serois seul toutes choses à l'ordinaire; & que si nous étions réduits à cette extrémité, j'aurois le choix de conduire le dedans du Fort ou le dehors; il m'embrassa après ces paroles. Il n'en fallut pas davantage pour me contenter; je lui promis de continuer à servir, & l'ayant prié de me permettre de me lever, il sortit de ma chambre pour me laisser habiller. Cela fut bientôt fait, car j'étois presque tout vêtu dans mon lit. Je montai à cheval, & je m'en allai aux travaux avec lui. Nos Peres furent étonnez d'une si prompte guérison, mais ils n'en purent pénétrer la cause, comme ils n'avoient pu sçavoir celle de la maladie. Je fis charger vingt bombes qui nous restoit de celles que les Anglois nous avoient laissé la guerre passée, & les fis mettre deux à deux dans des futailles avec des grenades & des ferrailles, pour enterrer au devant des breches, pour faire sauter ceux qui viendroient à l'assaut. Je fis aussi charger deux à trois cent grenades, & je fis préparer quelques artifices; je me servis pour cela d'un Orfèvre nommé Guillet qui sçavoit quelque chose de la composition des feux d'artifice.

Le Fort étoit pourvu de munitions de guerre & de bouche autant qu'en pouvoient consommer trois cent hommes pendant six mois; mais comme il étoit à craindre que les ennemis ne coupassent la rigolle qui portoit l'eau dans la citerne découverte, ou que cette eau ne fût gâtée par quelque accident, nous fîmes remplir entièrement la citerne du donjon, & celle qui étoit découverte, & nous fîmes mettre à couvert un bon nombre de grosses futailles pleines d'eau; & pour une plus grande sécurité, je fis faire un petit sentier entre le donjon & le cavalier pour descendre à la rivière des gallions, avec un parapet du côté opposé

1703 posé à ce chemin, afin que si les ennemis se rendoient maîtres du Fort, on pût les empêcher de se servir de ce chemin pour pénétrer de l'autre côté de la rivière.

Toutes nos Troupes étant arrivées au Bourg de la Basseterre Monsieur le Gouverneur en fit la revue le 12 de Mars. En voici l'état :

TROUPES DE LA MARINE.

Premiere Compagnie.

*Etat des
Troupes
de la
Guade-
loupe.*

Capitaine, le Sieur de Maissoncelle.

Lieutenant, le Sieur Cloche.

Enseigne, le Sieur Desfrieux. Soldats 58

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur du Chatel.

Lieutenant, le Sieur de Poincy.

Enseigne, le Sieur de Lonvilliers.

Soldats. 60

MILICES DE LA GUADELOUPE.

Compagnie de Cavalerie de la Basseterre.

Capitaine, le Sieur Roule.

Lieutenant, le Sieur Boulogne.

Cornette, le Sieur Bigot. Hommes 80

Compagnie de la Cabesterre.

Capitaine, le Sieur Desprez.

Lieutenant, le Sieur Dupont.

Cornette, le Sieur N.... Hommes 54

INFANTERIE.

Premiere Compagnie de la Basseterre.

Capitaine, le Sieur Celleron.

Lieutenant, le Sieur Rabby. Hommes 62

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur Heurtaut.

Lieutenant, le Sieur Gardet.

Enseigne, le Sieur Pierret. Hommes 66

Compagnie du Baillif.

Capitaine, le Sieur de Bourg.

Lieutenant, le Sieur la Tour.

Enseigne, le Sieur le Roi. Hommes 40

Compagnie de S. Robert.

Capitaine, le Sieur Rousseau.

Lieutenant, le Sieur le Doux.

Enseigne, le Sieur Rimberg. Hommes 28

Premiere Compagnie des Habitans.

Capitaine, le Sieur Boucachar.

Lieutenant, le Sieur Lorgé.

Enseigne, le Sieur l'Épinard. Hommes 64

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur Thomasseau.

Lieutenant, le Sieur le Brun.

Enseigne, le Sieur Richard. Hommes 64

Compagnie de l'Îlet à Goyaves.

Capitaine, le Sieur Lostaut.

Lieutenant, le Sieur Lostaut le jeune

Enseigne, le Sieur Marfol. Hommes 56

Compagnie de la Pointe Noire.

Capitaine, le Sieur de la Rue.

Lieutenant, le Sieur Goffe.

Enseigne, le Sieur Jolly. Hommes 110

Compagnie du Grand Cul de Sac.

Capitaine, le Sieur Vanderspigue.

Lieutenant, le Sieur de Courville.

Hommes 35

Compagnie du Petit Cul de Sac.

Capitaine, le Sieur Tiphane.

Lieutenant, le Sieur Hommes 58

Compagnie de la Rivière à Goyaves.

Capitaine, le Sieur Desvaux.

Lieutenant, le Sieur Cretel.

Enseigne, le Sieur Masarty. Hommes 62

Compagnie de la Cabesterre.

Capitaine, le Sieur Chevalier.

Lieutenant, le Sieur Filassier.

Enseigne, le Sr. du Mouchel. Hommes 42

Compagnie des trois Rivières.

Capitaine, le Sieur Des Meurs.

Lieutenant, le Sieur Rigollet.

Enseigne, le Sieur Hommes 54

MILICES DE LA GRANDE-TERRE.

Compagnie de Cavalerie démontée

& Volontaires. 40

Compagnie du Sieur Trezel 65

Compagnie du Sieur Titeca. 58

392 NOUVEAUX VOYAGES AUX ISLES

1703.	Compagnie du Sieur Sain.	45
	MILICES DES SAINTES.	
	Capitaine, le Sieur Portail.	
	Lieutenant, le Sieur Riviere.	
	Enseigne, le Sieur la Pichauderie.	
	Hommes	60
	Compagnie d'Enfans perdus.	
	Capitaine, le Sieur le Fèvre le Manchot.	
	Lieutenant, le Sieur Jolly.	
	Enseigne, le Sieur Perier.	Hommes 56
	Compagnie de Negres.	
	Capitaine, la Perle.	
	Lieutenant, Haly.	
	Enseigne, Mingault.	
	Hommes.	62
	Volontaires qui accompagnoient Monsieur le Gouverneur.	36
	Total des Troupes	1418

Comme nous manquions de Canoniers, n'y en aiant qu'un entretenu dans le Fort, & deux autres qui en faisoient le métier afin d'être exempts de guet, de garde & de corvées, ce qui ne suffisoit pas pour servir notre Artillerie: Monsieur Auger trouva moien d'engager deux Canoniers d'un vaisseau Nantois qui étoit dans les abîmes du Petit Cul de Sac, pour venir servir au Fort, à condition d'être payez comme Canoniers des vaisseaux du Roi, & d'être récompensez comme Flibustiers s'ils venoient à être estropiez, de la maniere que je l'ai dit dans ma premiere partie.

Je croi qu'on fera bien-aise de connoître les Officiers qui nous commandoient; je ne prétens pas pourtant faire leurs portraits, car je ne suis pas assez habile peintre, mais je les connois tous si parfaitement, que je croi qu'on pourra s'en rapporter à ce que j'en vais dire.

Monsieur Auger. Monsieur Auger Gouverneur de la Guadeloupe & ensuite de S. Dominique étoit Creolle de S. Christophle,

1703. fils d'un Officier très-riche de la même Isle; sa mere étoit de Diéppe, elle devoit avoir été très-belle, puisqu'elle avoit été choisie pour représenter le principal personnage de la Fête de la My-Aoust. Monsieur Auger avoit demeuré quelques années à Malte où le Commandeur de Poincy l'avoit envoie pour apprendre le métier de la guerre; il avoit fait quelques campagnes sur les galeres de la Religion, & il s'y étoit acquis de la réputation. En revenant aux Isles avec sa mere ils eurent le malheur d'être pris par un corsaire de Salé, & quoiqu'il cachât avec soin son bien & sa naissance, il auroit eu tout le tems de s'ennuier dans cet esclavage, si un favori du Roi de Maroc qu'on avoit gagné à force d'argent, n'eut enfin obtenu leur liberté, moyennant cinq ou six mille écus. Il avoit un frere aîné qui avoit servi en France, & que le Commandeur de S. Laurent avoit fait connoître à la cour en l'envoyant porter au Roi les Drapeaux qu'on avoit pris sur les Anglois lorsqu'on les chassa de cette Isle en 1666. Ces deux freres s'étoient trouvez à l'attaque des Isles de Nieves, de S. Eustache, d'Antigues, de Tabac, & à quelques expéditions contre les Espagnols; ils avoient donné en toutes ces occasions des marques d'une veritable valeur. Le Marquis de Maintenon d'Angennes qui avoit le Gouvernement de Marie-galante, proposa à Monsieur Auger l'aîné de lui donner sa sœur en mariage, & de lui ceder son Gouvernement qui lui tiendrait lieu de dot; (car cette illustre famille étoit infiniment mieux partagée du côté de la Noblesse que de celui de la fortune.) Pendant qu'on attendoit à l'Amerique Mademoiselle Louise d'Angennes pour l'execution de ce Traité, Monsieur Auger mourut; de sorte que quand elle arriva, elle trouva son

1703. futur Epoux au tombeau. Le remede qu'il y eut à cela, fut de la marier au cadet qui est celui dont je dois parler ici, qui en héritant des biens de son frere, herita en même-tems de sa femme & de son gouvernement.

Monsieur Auger étoit âgé de 57. à 58. ans en cette année 1703. il étoit d'une moyenne taille, assez fournie, il avoit les yeux bleus, la bouche grande, le nez mediocre, la forme du visage plate, la physionomie peu heureuse, les cheveux mêlez; & quoiqu'il eut le devant de la tête presque chauve, il ne pouvoit se résoudre à porter la peruque. Il s'habilloit proprement & très-simplement, il étoit vif & colere; & quoiqu'il prit beaucoup sur lui pour témoigner de la modération, le feu qui lui montoit au visage faisoit connoître son émotion; & d'ailleurs il avoit le visage fort rouge & couperosé; il étoit assez facile à se laisser prévenir, & on disoit qu'il revenoit difficilement des impressions qu'il avoit prises, & qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que pardonner. Quant à ce dernier point je puis assurer le contraire, parce que j'ai vu une infinité de fois qu'il auroit pu maltraiter des gens qui l'avoient offensé, & je craignois même pour eux; cependant il ne s'en vangeoit que par les mépris qu'il en faisoit, ou en leur faisant du bien. Il étoit naturellement porté à la magnificence, mais la perte de ses biens à Saint Christophle, à Marie-galante & à Dieppe, où grand nombre de maisons qu'il avoit dans cette ville avoient été ruinées par le bombardement, étoit cause qu'il se retranchoit un peu, quoique d'ailleurs on ne s'aperçût point de cette économie quand il étoit question de paroître; il étoit brave & intrépide autant qu'on le peut être; plus propre à obéir qu'à commander, & il sçavoit aussi-bien

exécuter les ordres qu'il avoit reçus, 1703 qu'il sçavoit peu en donner aux autres, & prendre son parti dans l'occasion; Il étoit lent à écrire & n'en écrivoit pas mieux pour cela. Du reste il étoit très-bon Chrétien, fort réglé dans ses mœurs, fort réservé dans ses discours, fort sobre, bon ami, zélé au de-là de l'imagination pour le service de son Prince, extrêmement poli & civil, quelquefois jusqu'à l'excez. Il n'avoit qu'un fils qui étoit le plus beau Creolle qui fut sorti des Isles, c'est beaucoup dire. Je l'ai vu à mon retour en Europe Capitaine de Cavalerie dans le Regiment de Roi, quoiqu'il fut encore fort jeune.

Nôtre Lieutenant de Roi Monsieur de la Malmaison étoit Champenois; après avoir servi quelques années en France dans l'Infanterie, une affaire d'honneur l'obligea de passer aux Isles, où aiant continué de servir, le Roi le fit son Lieutenant au Gouvernement de la Guadeloupe. C'étoit un homme de 48. à 50. ans, d'une taille bien prise, quoique chargée d'un peu trop d'embonpoint; il avoit le visage plein & la physionomie heureuse, il étoit prompt & se mettoit facilement en colere; mais, comme tous les Champenois, il revenoit dans le moment, & il étoit le meilleur homme du monde, il avoit amassé du bien aux Isles; & comme il n'étoit point marié *Mr. de Malmaison* il s'en faisoit honneur, tenoit une fort bonne table, & il étoit d'un grand secours au Gouverneur pour partager les dépenses extraordinaires qu'il y avoit à faire quand il venoit des vaisseaux de guerre ou autres occasions semblables; il étoit brave sans ostentation, prenoit son parti sur le champ, sçavoit commander & se faire obéir; en un mot, il avoit tout ce qu'on demande dans un bon Officier, & il en avoit donné des marques en plusieurs rencontres & entre les autres

1703. en défendant le Fort de la Guadeloupe en 1691. quoiqu'il ne fut pas à beaucoup près en aussi bon état qu'il étoit en cette année 1703. Il ne s'attachoit pas facilement aux gens, qu'après les avoir bien connus; mais quand il avoit dit une fois à un homme qu'il étoit son ami, il pouvoit compter sûrement sur son bien & sur sa personne; & quelque obligation qu'on pût lui avoir, on lui étoit encore plus obligé de la manière que de la chose même. Ses services lui ont procuré le Gouvernement de la Guadeloupe quelque tems après que Monsieur Auger eût été nommé à celui de Saint Domingue. Il avoit un neveu nommé Cloche qui étoit Lieutenant de la Compagnie du Sieur de Maisongelle, & qui la commandoit en chef pendant que le Capitaine faisoit les fonctions de Major: le Sieur Cloche étoit alors un jeune homme de 22. à 23. ans, bien fait, d'une physionomie agréable, il avoit beaucoup d'esprit, du brillant & de la lecture. On disoit que le mauvais choix qu'il avoit fait des livres qu'il avoit lû, l'avoit rendu critique, satirique & même médifant, sources fécondes de beaucoup de démêlez.

Monsieur de Maisongelle étoit Creolle de la Guadeloupe; c'étoit un Gentilhomme fort bien fait, il avoit les traits du visage réguliers, du feu & de la vivacité autant qu'il est permis d'en avoir à un homme qui passoit un peu trente ans; ses cheveux étoient châtains & fort beaux; on étoit d'abord prévenu en sa faveur, il avoit avec cela beaucoup de bravoure & de sagesse, sa compagnie qui étoit depuis long-tems en garnison au Fort Louis de la Grande-Terre lui donnoit le commandement de tout ce quartier-là; & quoiqu'alors il n'eût pas un bien considérable, il ne laissoit pas de soutenir le rang de Commandant

de la Grande-Terre beaucoup mieux que des Officiers plus riches que lui qui l'avoient précédé; il étoit fort honnête, fort obligeant, d'un esprit extrêmement doux & poli; ses bonnes manières lui avoient gagné le cœur de tout le monde.

Le Capitaine de l'autre compagnie de Marine qui composoit la garnison du Fort de la Basse-Terre, étoit le Sieur Tanneguy du Chatel, seize ou dix-septième du nom. Il étoit Breton; il disoit à tous ceux qui le vouloient écouter, & le leur auroit répété cent-fois le jour, de peur qu'ils ne l'oubliassent, qu'il descendoit en ligne directe & de mâle en mâle du fameux Tanneguy du Chatel qui tua un peu traîtreusement le Duc de Bourgogne sur le pont de Montereau, comme dit l'Histoire de France. Mais comme Moreri & les autres Historiens & Genealogistes assurent que ce Tanneguy du Chatel ne fût jamais marié, & qu'il n'avoit que deux freres, tous deux dans l'Ordre Episcopal qui n'avoient point eu d'alliance; Monsieur Tanneguy du Chatel dix-septième du nom étoit réduit à de grandes extrémités quand on le pouffoit sur ce point; ce qui obligeoit ses amis de lui conseiller de prendre quelque branche collatérale moins sujette à caution & à la médifance. Quoiqu'il en soit, il auroit été long-tems le Doien de tous les Gardes de la Marine du Roïaume, si Madame la Maréchale de Villeroi ne lui avoit procuré l'expectative d'une Lieutenance dans les compagnies détachées de la Marine qui sont aux Isles. Il y vint dans le tems que le Marquis d'Amblimont étoit Gouverneur Général; il s'attacha à ce Seigneur qui étoit la meilleure personne du monde, & la maladie de Siam qui faisoit de grands ravages l'ayant épargné pendant qu'elle emporta grand

nom-

Le Sr.
Cloche.

Mr. de
Maisongelle.

1703.

Mr. du
Chatel.

1703. nombre d'Officiers & de Prétendans plus anciens que lui, il fut facile au Marquis d'Amblimont de le pourvoir d'une Lieutenance & ensuite d'une Compagnie.

Le Sieur du Chatel étoit assez bien fait, le tour du visage agréable, le teint beau; il disoit qu'il avoit toute la valeur de ses Ancêtres, c'est ce que je n'ai garde de lui contester; il étoit prompt, violent & emporté; il méprisoit tout le monde, & tout le monde lui rendoit la pareille.

Le Sieur de la Poterie. Notre Aide-Major étoit un Gentilhomme Européen ou Creolle; je ne sçai pas trop-bien où il étoit né, il s'appelloit le Roi de la Poterie, son pere avoit eu autrefois du bien considérablement, mais il avoit eu le malheur de le perdre en jouant avec des gens qui en sçavoient plus que lui. Il étoit venu aux Isles pour rétablir ses affaires, & il y auroit réussi, puisqu'il avoit trouvé le moyen de faire une Sucrerie à côté du Gros Morne, si le jeu, la dépense, & les Anglois n'avoient tellement achevé de le ruiner, qu'il subsistoit avec beaucoup de peine long-tems avant de mourir. Son fils le cadet qui étoit mort depuis deux ans avoit exercé la charge de Major de l'Isle de la Guadeloupe, & auroit été un fort bon Officier. L'ainé qui est celui dont je vais parler, avoit demeuré long-tems en Canada; & selon la coutume incommode du pays qui ne permet pas d'entrer trois fois dans une maison où il y a des filles sans parler du mariage, il s'y étoit marié; il avoit quitté sa femme & l'emploi qu'il avoit d'Inspecteur ou Contrôleur des Fortifications quand il avoit appris la mort de son frere & de son Pere, esperant que l'honneur qu'il avoit d'appartenir à un de nos Ministres du côté des femmes lui procureroit tout au moins la charge de

son frere, & peut-être les moyens de rétablir sa maison: cependant il avoit été trompé, la parenté & ses sollicitations ne lui avoient fait avoir autre chose qu'un brevet d'Aide-Major qui est très-peu de chose, pour ne pas dire moins que rien. C'étoit un homme de trente-cinq ans, d'une petite taille assez bien prise; il avoit la physionomie d'un homme simple & sans malice, & sa physionomie n'étoit point trompeuse: il étoit meilleur chrétien que soldat; & quoiqu'il eût demeuré long-tems en Canada, où l'on dit que la valeur est à très-bon marché, il n'en avoit fait aucune provision; il ne laissoit pas de nous conter une infinité d'histoires extraordinaires du courage des Creolles de ce pays-là, dans les guerres que l'on avoit eu contre les Anglois & contre les Iroquois; mais comme il ne s'y étoit pas trouvé en personne, on se dispensoit de croire tout ce qu'il en rapportoit sur le rapport d'autrui, & c'est pour cela que je n'en dirai rien. Cependant, à l'exemple de ces Messieurs les Canadiens il avoit fait taire une petite hachette qui s'emmanchoit dans une canne de trois pieds de long, qu'il appelloit un casse-tête, on jugea aisément que cet instrument étoit trop court pour qu'il s'en pût servir.

Il ne faut pas croire que ces Messieurs fussent les seules personnes de distinction qui étoient dans l'Isle; il y avoit plusieurs Gentilhommes considérables, comme les Marquis Houël de Varennes, & de Bolissieret, Messieurs Domonville, de Rochefort, de Bragelonne & autres dont je ne parlerai point ici, parce qu'ils n'étoient pas Officiers; mais je ne les oublierai pas pour cela, & je leur rendrai justice quand l'occasion s'en présentera.

Les Anglois s'approchent de la Bassé-Terre de la Guadeloupe. Ce qui se passe entre eux & nous jusqu'au jour de leur descente.

1703.

Les Anglois après avoir assemblé toutes leurs Troupes à Mariegalante, en partirent le dimanche 18. Mars trois heures avant le jour. Nos Pirogues qui étoient en vigie vinrent aussi-tôt en donner avis. En passant à la pointe du vieux Fort elles firent tirer deux coups de canon qui étoient le signal, afin qu'on prit les armes, & que chacun se rendit à son poste; cette allarme fut portée en moins d'une heure par toute l'Isle, parce qu'elle se tire de batterie en batterie aux endroits où il y a du canon; ou bien avec des boîtes de pierrier dans les lieux où il n'y a point d'artillerie.

Les Anglois sont repoussés aux Saintes.

L'on fit border aussi-tôt tous les retranchemens. Les vaisseaux Anglois se trouverent sur les huit heures par le travers de la pointe du vieux Fort; & comme ils étoient très-proches des Saintes, ils envoierent deux chaloupes armées pour faire descente dans la Terre de Bas, c'est-à-dire dans celle des deux Isles qui est sous le Vent. Les habitans qui y étoient restez, les reçurent si bien qu'ils les obligerent de regagner leurs vaisseaux sans avoir pû mettre à terre. Ils passèrent hors de la portée de nos canons du Fort & du Bourg, & s'éloignerent de la terre en se faisant remorquer par leurs chaloupes, de crainte que les courans & le calme qu'il faisoit alors ne les portassent sur la pointe de la riviere des Peres d'où ils auroient eu peine à se retirer.

Armée navale des Anglois.

Leur voisinage nous donna moien de reconnoître la verité du rapport que le Lieutenant Raby en avoit fait. Leur Flotte étoit composée de 45. voiles,

1703.

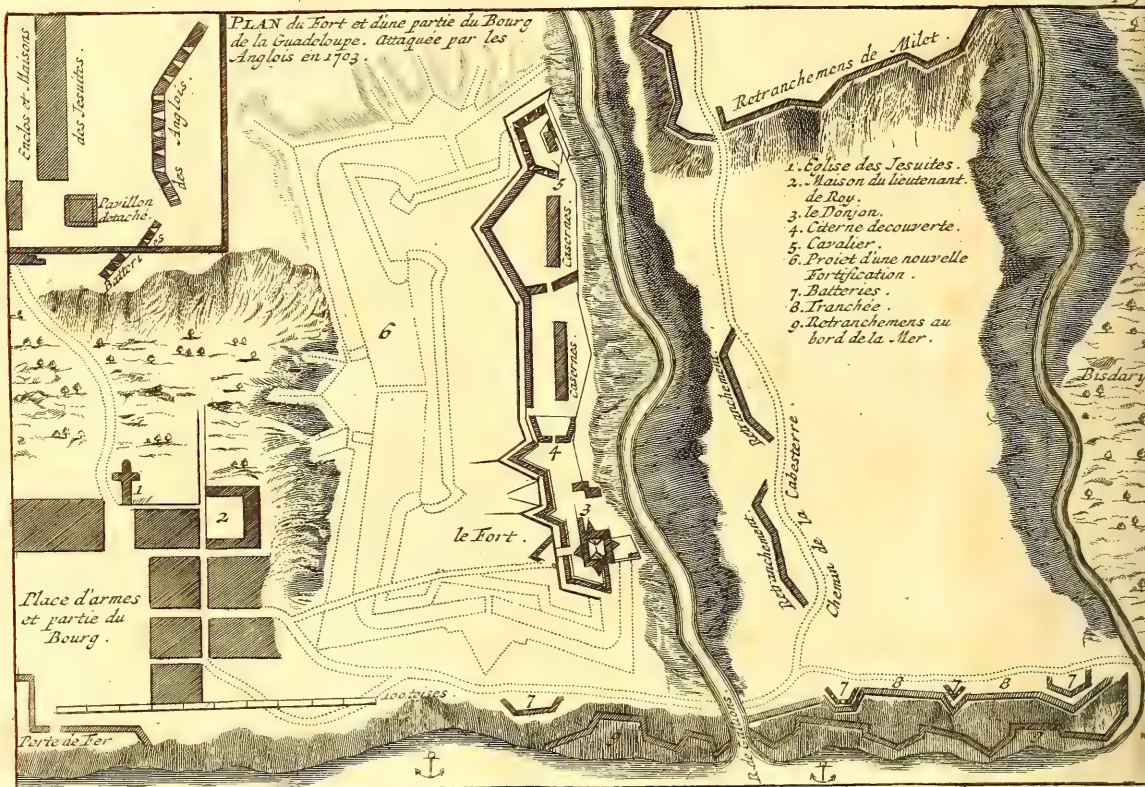
entre lesquelles il y avoit neuf vaisseaux de guerre: sçavoir un de 90. canons, deux de 80. un de 76. quatre de 60. & la fregate d'Antigues de 24. pieces, dix-huit vaisseaux marchands qui avoient du canon, le reste étoit des barques, brigantins & autres petits bâtimens, dont quelques-uns n'avoient point de canon. Il se rapprocherent de terre quand ils eurent doublé cette pointe. Ce mouvement obligea le Gouverneur à monter à cheval avec ses Volontaires & toute la Cavalerie pour se rendre au Baillif, & cotoyer les ennemis, afin d'être en état de s'opposer en cas qu'ils voulussent tenter quelque descente.

Il m'avoit envoyé devant lui pour montrer à nos Officiers d'Infanterie les postes que leurs compagnies devoient occuper le long du bord de la mer depuis la sortie du Bourg Saint François jusqu'à la riviere du Pleffis, & m'avoit chargé de faire tirer sur les ennemis si leurs vaisseaux venoient à portée de nos batteries. J'avois fait monter un canon de douze livres de ballé sur la tour que nos Peres avoient commencé d'élever au bas de nôtre habitation, mais dont nous avions été obligez de discontinuer la fabrique, parce qu'on avoit eu besoin de tous les maçons pour travailler dans le Fort, de sorte qu'elle n'avoit encore que neuf à dix pieds de hauteur; je l'avois fait remplir de pierres & de sable pour soutenir la plate-forme du canon.

J'envoiai dire aux Canoniers des batteries de Saint Dominique & de la Madeleine de ne tirer qu'à demie charge quand ils verroient que le canon de la tour auroit commencé à faire feu, afin d'attirer les ennemis plus près de nous, &

703²





1703. & puis les servir de nôtre mieux, & les reconduire plus loin quand ils voudroient se retirer, en mettant dans les pieces des boulets de moindre calibre enveloppez de filasse avec une bonne charge de poudre. Sur le midi la Flotte se partagea; les vaisseaux de guerre avec une barque mirent en panne devant le Baillif, aiant chacun quatre ou cinq chaloupes ou canots à leur arriere, pendant que tous les autres bâtimens firent route, comme s'ils avoient voulu faire leur descente au quartier des habitans qui est à deux lieues sous le Vent du Baillif.

Le Gouverneur suivit avec sa Cavalerie le détachement de la Flotte, pendant que le Lieutenant de Roi se tint sur la hauteur auprès de la riviere des Peres, pour être à portée de s'opposer à ce que les ennemis pourroient entreprendre.

Les Vaisseaux de Guerre s'approchèrent de terre sur les deux heures; quand je les vis à portée, je fis tirer un coup de canon de la Tour, qui n'arriva pas à beaucoup près jusqu'à eux, ce qui les fit approcher davantage, jugeant que nous n'avions que de petits canons, & qu'ils pouvoient venir impunément reconnoître nos retranchemens. Les autres batteries firent la même chose; mais quand nous les vîmes à demie portée & même plus près, nous commençâmes à les servir de nôtre mieux, & à l'envie les uns des autres. Ils reçurent plusieurs coups sans nous répondre; & pendant ce tems-là leur barque rangea la côte le plus près qu'elle pût, en remontant vers le Fort, apparemment pour découvrir si nos retranchemens étoient garnis jusques par delà le Fort. On ne l'inquiéta point du tout comme on auroit pû faire, parce qu'on avoit eu la précaution de laisser les Drapeaux arbores sur les Tranchées avec cinq ou six hommes de chaque

Tom. II.

compagnie, pour faire figure & garder le bagage de leurs camarades; de sorte que ces observateurs s'en retournerent, bien persuadez que toute la Côte étoit garnie, quoique nos Troupes eussent changé de place en suivant les mouvemens des ennemis.

Nous n'avons jamais pû sçavoir quel avoit été leur dessein dans ce mouvement s'ils l'avoient fait simplement pour reconnoître nos forces, ou si véritablement ils avoient resolu de faire une descente au Baillif pendant que leurs petits bâtimens nous attiroient du côté des habitans; car il est certain que leurs Troupes réglées étoient toutes dans leurs vaisseaux de guerre; mais aiant remarqué que nous étions par tout sur nos gardes, ils prirent le large, & les bâtimens qui étoient allez du côté des habitans les aiant rejoints, ils se mirent presque hors de vuë; ils ne tirerent jamais un seul coup pendant toute la canonade que nous leur fîmes, qui dura plus d'une heure & demie. Nous sçûmes dans la suite qu'ils y avoient perdu du monde, & qu'ils avoient reçu beaucoup de nos boulets.

J'avois ordonné à nos gens de mettre un affût neuf au canon qui étoit sur la Tour, par oubli ou par negligence on ne le fit pas; de sorte qu'au neuvième coup qu'il tira, la canon échauffé sauta hors de l'affût, brisa l'écusieu en retombant, & fit deux piroüettes, dont la dernière pensa me briser les jambes. Je ne sçai si les Anglois s'aperçurent de ce contre-tems; mais un de leurs vaisseaux s'approcha de la Tour plus près qu'il n'avoit encore fait, je crus qu'il nous alloit canonner, & j'envoiai dire aux autres batteries de redoubler leur feu, je fis une telle diligence à remonter la piece sur un affût neuf, qu'elle fut en état de tirer encore

Ecc

trois

1703. trois ou quatre coups avant que les ennemis fussent hors de portée. Le Gouverneur revint sur le soir, & parut fort content de la maniere dont nos batteries avoient été servies, & de la bonne volonté que les habitans avoient témoigné.

Le lundi 29. la Flotte ennemie se rapprocha de terre, en descendant du côté de l'Islet à Goyaves, elle étoit toute rassemblée, & les chaloupes pleines de monde, de sorte que nous crûmes qu'ils vouloient faire leur descente à l'Ance à la barque, comme ils avoient fait dans la guerre précédente. Monsieur le Gouverneur s'avança jusqu'au fond des habitans, & fit prendre le devant au Major avec les enfans perdus, les Negres armez & la compagnie de l'Islet à Goyaves; il lui ordonna de se tenir sur le haut du Morne de l'Ance à la barque. Je pris avec moi un nombre de Negres qu'on avoit commandé avec des haches & des serpes, & je fis couper les arbres par tout le chemin & les sentiers qui descendent dans le fond de cette Ance, lesquels étant déjà très-difficile par eux-mêmes, devenoient tout-à-fait impraticables par ces abbatis. Les ennemis nous voiant fixes à demeurer sur la hauteur de cette Ance, & beaucoup de Troupes dans le fond des habitans, reprirent le large.

Le Gouverneur, le Lieutenant de Roi & les Volontaires se retirerent au Bourg de la Basseterre. Je demurai avec le Major & les Troupes au fond des habitans. Le Pere Vincent Capucin qui en étoit Curé nous donna à souper, c'est-à-dire au Major, à quelques Officiers de ses amis & à moi. Les habitans du quartier apportèrent genereusement des vivres en abondance pour les Troupes qui s'accommoderent comme elles purent dans les corps de garde & dans les maisons les

plus voisines du bord de la mer, après qu'on eut établi des gardes & des patrouilles, & qu'on eut envoyé quelques canots armez pour observer les mouvemens des ennemis.

Le mardi 20. environ deux heures avant le jour, nos canots de garde nous avertirent que la Flotte repartoit à terre, & qu'elle s'étendoit du côté de Goyaves, comme elle avoit fait le jour précédent. On envoya un Cavalier en donner avis au Gouverneur, & l'avertir qu'en attendant ses ordres nous allions occuper nos postes du jour précédent. On fit déjeuner les Troupes, & nous nous rendîmes à nos postes un peu après le lever du soleil. Je visitai avec le Major les avenues de certains petits sentiers de l'Ance à la barque & de la riviere Beaugendre, où je fis encore abbatre des arbres pour les embarrasser, après quoi nous demeurâmes en repos attendant ce que les ennemis feroient.

Le Gouverneur nous manda de nous tenir dans nos postes, sans permettre à personne de descendre dans l'Ance à la barque, de crainte que quelqu'un ne fut enlevé par les ennemis, dont le dessein paroissoit être de nous attirer du côté de Goyaves, afin de nous couper en faisant une descente derriere nous, ou de faire des prisonniers, pour savoir des nouvelles, & avoir des guides pour les conduire dans les hauteurs. Il ordonna encore au Major d'envoyer un Officier du quartier de Goyaves avec quatre ou cinq hommes par les chemins des hauteurs les plus sûrs & les moins fréquentés, afin de visiter ce quartier-là, & faire sortir des maisons ceux qui pourroient y être restez, & les obliger de se retirer sur le champ dans les hauteurs.

Les ennemis continuerent à s'approcher de terre en s'étendant depuis l'Ance

1703. à la barque jusqu'à celle de Goyaves ; mais nous voyant immobiles dans nos postes, & que toutes leurs feintes n'étoient pas capables de nous attirer plus loin, il firent descendre quatre ou cinq cent hommes dans l'Ance de Goyaves sur les trois heures après midi. L'Officier qu'on avoit envoyé le matin étoit sur la hauteur où le presbiterre est bâti, il observoit les ennemis avec ses gens & trois ou quatre Negres armez qu'il avoit rencontrés ; il vit que les Anglois ne trouvant personne qui leur fit résistance, s'étoient débandez pour piller les maisons qui étoient autour de l'Eglise : il crut qu'il en pourroit prendre quelqu'un ; il dispersa sa petite Troupe qui n'étoit que dix hommes, de deux en deux, leur dit ce qu'ils avoient à faire, & leur ordonna sur toutes choses de ne tirer que l'un après l'autre, à coup sûr, & sans s'engager.

A peine avoit-il fait cette disposition qu'il vit un gros de quarante à cinquante hommes qui montoit au presbiterre ; il attendit qu'ils fussent à moitié de la hauteur dans un coude que fait le chemin, parce que dans cette situation ils lui présentoient le côté ; il fit signe de tirer à deux de ses gens, qui tirent si juste, qu'ils jetterent par terre chacun son homme. Les Anglois firent volte face, & dans ce moment il partit deux autres coups qui eurent un pareil succès ; les six autres tirèrent l'un après l'autre, & presque aussi heureusement, pas un coup ne fut perdu. Les Anglois qui ne voioient personne, parce que nos gens étoient gabionnez derrière

Les Anglois descendans à Goyaves & y perdent du monde,

canardoient autant de fois qu'il en trouvoient l'occasion. Le presbiterre qui étoit de maçonnerie les mit à couvert des insultes de nos gens, ils y entrerent, s'y reposèrent, pillèrent ce qu'il y avoit, & y mirent le feu : en se retirant ils laissèrent une vingtaine de leurs gens à couvert du bâtiment qui brûloit, dans l'esperance que ceux qui les avoient inquiétez, les croiant partis, viendroient pour éteindre le feu & tomberoient dans leur embuscade. L'Officier qui s'en doutoit, les laissa se chauffer tranquillement jusqu'à ce qu'ayant fait un assez-grand tour, il vint avec son monde derrière une haie d'orangers à trente pas du presbiterre, d'où il fit une décharge qui tua quatre Anglois, & fit dénicher les autres bien vite. Ceux qui étoient demeurez au bas au Morne mirent le feu à l'Eglise, au corps de garde & aux maisons des environs, & se rembarquerent sur le soir. Il nous fut facile de voir l'incendie de Goyaves de la hauteur où nous étions. Le Gouverneur nous y vint joindre ; il témoigna être fâché contre l'Officier qu'on avoit envoyé à Goyaves qui avoit entamé une affaire malgré la défense qu'on lui avoit faite, & fit semblant de le vouloir envoyer aux arrêts ; nous le priâmes de lui pardonner, & il le fit d'autant plus facilement, qu'il n'étoit pas fâché que les Anglois eussent connu par ce petit échantillon à qui ils auroient à faire, & de quelle maniere on agiroit avec eux. Il ne laissa pas de dire à l'Officier que dans la rigueur de la discipline militaire il meritoit une severe punition ; mais qu'il avoit montré trop de conduite, pour ne le pas louer du succès de son entreprise. Le Gouverneur s'en retourna après cela, & m'emmena avec lui, laissant le Major où nous avions couché la nuit précédente avec les mêmes ordres.

Ecc 2

Lcs

1703

ils brûlent l'Eglise & les maisons voisines.

1703.

*Rencon-
tre fâ-
cheuse
du Curé
de Goya-
ves.*

Les Anglois avoient repris le large, & nous nous en retournions en parlant de l'affaire de Goyaves, lorsque nous rencontrâmes le Pere Gassot mon Compagnon d'étude & de Religion, & qui pis est Curé de l'Eglise qui brûloit encore; le feu qui brûloit sa maison avoit allumé toute sa bile, il entreprit le Gouverneur d'une maniere terrible, & vouloit à toute force le rendre responsable du malheur qui venoit d'arriver à sa Paroisse. Le Gouverneur lui répondit avec beaucoup de douceur qu'il n'avoit pas été possible d'y apporter remède, parce que son quartier étoit trop éloigné, & qu'on auroit exposé les Troupes à être coupées; mais que ce dommage seroit bien-tôt réparé, & qu'il lui donnoit parole d'en faire son affaire dès que l'on seroit plus en repos.

Il arriva pour mon malheur que je voulus ajoûter quelque chose à ce que le Gouverneur avoit dit, mais je fus païé sur le champ de la démangeaison que j'avois eu de parler; mon Confrere me pensa sauter au visage, il me reprocha ma negligence avec toute l'aigreur dont le zele peu éclairé est ordinairement assaisonné; après quoi il ajouta d'un ton Prophetique que Dieu me puniroit du peu de soin que j'avois eu de fortifier son Eglise pendant que je n'avois rien négligé pour mettre à couvert le reste de l'Isle, & que ce crime ne s'expieroit que par mon sang. Je lui demandai s'il n'avoit pas été averti d'ôter toutes les choses Saintes, & s'il l'avoit fait? Sans doute, me dit-il: car j'ai toujours appréhendé ce qui vient d'arriver. Allez, lui dis-je alors, après avoir ôté de votre Eglise ce qui pouvoit être profané, il falloit mourir sur le pas de la porte en la deffendant, & non pas vous enfuir comme vous avez fait il y a trois jours. Tout le monde applaudit à ma réponse, qui le

déconcerta tellement qu'il nous quitta, & nous laissa poursuivre nôtre chemin en repos. 1703

Nous allâmes coucher au corps de garde du Fort de la Magdeleine. Le Gouverneur fit souper avec lui l'Officier qui avoit été à Goyaves, & exhorta tout le monde à se comporter avec autant de sagesse qu'il avoit fait, hors le cas de la desobéissance. Après souper il fit un nouveau reglement pour les postes de toutes ses Troupes dont je fis des copies que j'envoiai sur le champ au Major & aux Aides-Majors.

Le mercredi 21. nous vîmes au point du jour que la Flotte ennemie étoit vis-à-vis de nôtre poste, à deux lieues au large; le grand nombre de chaloupes qui allerent à bord de l'Amiral ensuite d'une flamme qui avoit été mise à la vergue d'Artimon, nous fit croire qu'ils étoient au conseil qui dura jusques sur les deux heures après midi; alors la Flotte commença à s'approcher de terre, en se laissant dériver du côté des habitans. Le Gouverneur envoya ordre au Major de poster les Troupes qu'il avoit avec lui depuis la Riviere des habitans jusqu'à l'Ance Vadelorge; étant visible que les ennemis ne feroient point leur descente du côté de l'Ance à la barque.

Vers les cinq heures du soir la Fre-gate d'Antigues s'approcha de la Côte comme pour observer ce qui s'y passoit; elle n'en étoit qu'à la demie portée de fusil lorsque le vent lui manqua tout d'un coup & que le flot la jettoit à terre sans que sa chaloupe & son canot la pussent soutenir, ni la remorquer, parce que nos gens tiroient dessus; desorte qu'elle fut obligée de mouiller devant un terrain élevé entre l'Ance Vadelorge & la pointe Orientale du fond des habitans. On peut croire que nos gens ne lui

1703. lui épargnerent pas les coups de fusil. Le Tambour voulut battre sur le pont comme pour nous braver, mais ce fut pour prendre congé de la compagnie, il fut tué aussi-tôt; & nous avons sçu depuis par un prisonnier qui étoit de cette fregate qu'ils y avoient perdu trente sept hommes. Je fis creuser un boiau sur cette hauteur afin que nôtre monde y pût être à couvert quand les ennemis viendroient nous canonner pour aider leur fregate à se retirer. Nous avions une piece de canon de fer à six cens pas delà, je voulus la faire traîner sur cette hauteur; mais la Riviere qui déborda m'empêcha de continuer le travail. Le Gouverneur m'envoia chercher une heure avant le jour.

Le jeudi 22. dès le point du jour quelques vaisseaux & plusieurs barques s'approcherent de terre, & firent grand feu de leur canon, pour écarter nos gens qui tiroient sur la fregate, & lui donner le moyen de lever ses ancrs & de se réunir au reste de la Flotte; mais tout ce qu'ils purent faire, fut de la faire mettre à la voile, après avoir coupé ses cables & laissé ses ancrs, sauf à les venir draguer dans la suite. Huit de leurs chaloupes pleines de Troupes s'approcherent de l'Ance des habitans comme pour y prendre terre soit que ce fut une feinte, ou que véritablement elles eussent ordre de tenter un débarquement en cet endroit; le Major qui y étoit, les laissa approcher jusqu'à la portée du pistolet de terre, & alors il fit faire un feu si vif & si continu, qu'après une bonne heure d'un feu reciproque, elles furent obligées de se retirer, & nos gens sortant de leurs retranchemens s'avancerent jusques sur le bord de la mer, & firent feu sur elles tout à découvert.

La Flotte Angloise passa le reste de

la journée à faire des bordées, pour nous donner de la jalousie & fatiguer nos gens: mais comme le Gouverneur s'étoit fixé à ne garder que depuis la riviere du Pleffis jusqu'au Fort, nous les laissâmes continuer leurs promenades sans nous en mettre en peine.

Sur les huit heures du soir un Negre Portugais se sauva à la nage du vaisseau Amiral, & vint prendre terre au dessous du Fort de la Magdeleine; on le conduisit au Gouverneur, à qui il dit que les ennemis feroient leur descente le lendemain au point du jour à l'endroit où il avoit pris terre, & à une autre Ance qui étoit plus-bas, & pendant la nuit à une autre grande Ance de sable qui étoit encore plus loin. Le poste où étoit le Gouverneur & où ce Negre avoit pris terre, étoit l'Ance du gros François, l'Ance qui étoit plus-bas étoit celle de Vadelorge, & la plus éloignée celle des habitans, dont nous ne nous mettions gueres en peine. On lui demanda comment il sçavoit toutes ces choses, il répondit qu'il servoit l'Amiral, & qu'il étoit dans la chambre pour donner à boire pendant le conseil de guerre, lorsqu'on avoit pris cette resolution, & pour montrer la verité de ce qu'il disoit, il fit voir les clefs des caissettes de l'Amiral, un cachet d'argent, & quelques bijoux qu'il avoit emporté: il dit qu'il avoit été enlevé par surprise sur la Côte de Bresil il y avoit six ans en allant traiter à bord d'un vaisseau Anglois, & qu'il n'avoit pû trouver plutôt l'occasion de se sauver parmi les Catholiques. Le Gouverneur lui fit quelque liberalité, & à son exemple ceux qui étoient presens; ce qu'il eut de meilleur fut l'assurance de sa liberté; on le conduisit au Fort après cet entretien pour s'assurer de sa personne.

Le rapport de ce Negre nous intrigua.

Ecc 3

beau-

1703.

Rapports
d'un
transfu-
ge An-
glois.

Les
Anglois
sont re-
poussés
à l'An-
ce des
habiti-
sans.

1703. beaucoup; car il étoit difficile de croire que les ennemis eussent choisi ce lieu pour faire leur descente en aiant d'autres plus aisez que celui-là. On crut que ce ne seroit qu'une teinte pour nous y attirer pendant qu'ils feroient leur véritable attaque à la Savanne & à l'embouchure de la Riviere des Peres. Ce fut sur ce préjugé que le Gouverneur changea encore une fois la distribution des postes, & qu'il se trompa. Il envoya deux Cavaliers pour faire venir les Troupes qui étoient à l'Ance Vadelorge & par delà, & me chargea de les aller attendre au grand passage de la Riviere du Plessis, afin de les poster au haut de cette Riviere, à mesure qu'elles arriveroient. Ces Troupes étoient la compagnie de Thomaseau, celle des Enfans perdus, & celle des Negres qui faisoient 185. hommes. Il me donna deux Cavaliers pour lui donner des nouvelles de ce qui se passeroit, & sur tout de l'arrivée de ces trois Compagnies. Je postai les Troupes selon la dernière distribution le long de la Riviere du Plessis en cet ordre: au petit poste qui est à l'embouchure de la Riviere, le Sieur Gabrielle Roi Enseigne de la com-

*Distribution
des Troupes le
long de
la Côte,*

pagnie de Saint Louis, brave homme & bon Officier avec vingt-cinq hommes de sa compagnie, & de celle du Sieur Lostau, c'étoit à peu-près ce que ce poste pouvoit contenir. Au second poste en remontant la Riviere le Sieur Lostau avec sa compagnie. Au passage de la même Riviere les compagnies des Sieurs de Bourg & des Vaux. A un autre passage devant la maison du nommé Boitout, la compagnie du Sieur Trezel & plus haut celle du Sieur Chevalier. Ces cinq compagnies faisoient 263. hommes. Le Gouverneur s'étoit posté au Morne de la Magdeleine avec ses Volontaires & les compagnies des Sieurs Roulle, Desprez, Heurtaut, Rousseau & Sain, qui faisoient 317. hommes. Le Sieur du Chatel avec sa compagnie fut posté au Baillif, & le reste des Troupes qui faisoient encore près de six-cens hommes fut posté depuis la Riviere du Baillif jusqu'au Bourg de la Basse-Terre. Après que j'eus établi les Troupes le long de la Riviere du Plessis, je revins au grand passage où je dormis un peu sur le bord du chemin enveloppé dans un manteau qu'on me prêta.

1703.

CHAPITRE IV.

Les Anglois mettent leurs Troupes à terre. Ce qui se passa depuis la descente jusqu'à l'abandonnement du Bourg de la Basse-Terre.

L'Inquiétude où j'étois de ce que les trois Compagnies qui étoient à l'Ance Vadelorge ne venoient point, m'obligea d'envoyer deux Negres pour en sçavoir des nouvelles, & de dépêcher un des deux Cavaliers au Gouverneur pour lui donner avis que ces Troupes ne paroissent point quoiqu'il fût quatre heures du matin, & que j'eusse envoyé deux exprès pour en sçavoir des nouvelles.

C'étoit le vendredi 23. Mars. Le Cavalier revint à toutes jambes me dire de la part du Gouverneur, que si elles n'étoient pas arrivées dans une heure, je le lui fisse sçavoir. Le Major passa sur les cinq heures, il me dit qu'il n'avoit point vu les Cavaliers que le Gouverneur lui avoit envoyé, & que les trois Compagnies ne quitteroient point leurs postes sans un ordre exprès. Il voulut bien y retourner sur le champ, à ma priere, afin de les faire

*Contre
sens qu'il
favorisa
la des-
cente des
Anglois,*

1703. faire venir, & cependant je fis sçavoir ce contre-tems au Gouverneur. Comme il sçavoit l'importance du poste du haut de la Riviere, qui étant pris, donnoit lieu aux ennemis de nous prendre par derriere; il m'envoia sur le champ les Compagnies de Roulle & de Heurtaut qui étoient au centre de son poste, afin que je pusse garnir celui d'en haut, me marquant qu'à mesure que les trois compagnies arriveroient, je les postasse au grand passage de la Riviere du Pleffis en lui envoyant celles qui y étoient, ou que je les lui envoiasse si elles n'étoient pas trop fatiguées.

Pendant que je conduisois les deux Compagnies qu'il m'avoit envoieé, nous appercûmes une grande fumée au quartier des habitans, & un peu après une semblable à l'Ance Vadelorge; & aussitôt l'Amiral tira un coup de canon, quelques momens ensuite il en tira un second, & environ un demi quart après un troisième.

Les Anglois mesent à terre, aux habitans. C'étoient les Anglois descendus aux Habitans pendant la nuit qui avoient mis le feu à quelques maisons pour signal à leur Amiral qu'ils étoient à terre, & peut-être aussi pour nous attirer de ce côté-là & nous couper.

Le Major arriva enfin au lieu où étoient nos trois Compagnies, & les fit partir pour nous joindre dans le tems que le détachement Anglois destiné pour mettre à terre à l'Ance Vadelorge y débarqua; nos gens n'avoient d'autre avantage sur les ennemis que celui d'avoir monté le Morne de l'Ance avant eux, de sorte que quand les deux partis se trouvoient chacun sur la crête d'un Morne, le vallon entre-deux, ils se fusilloient ce qui retardoit beaucoup la marche de nos gens. Le malheur voulut encore qu'au lieu de prendre le chemin ordinaire par le grand passage, ils prirent celui du

haut de la Riviere, parce que c'étoit le 1703; poste qu'ils devoient occuper selon la premiere distribution qui avoit été faite.

Dès que l'Amiral eut tiré le troisième coup de canon, on vit déborder trente-deux chaloupes chargées de Troupes qui s'avancerent en bon ordre pour descendre dans l'Ance du gros François. *Grande descente des Anglois.* Le poste de la droite & le canon qui étoit à la gauche firent un si beau feu qu'ils les obligerent de se replier sur l'embouchure de la Riviere du Pleffis, afin de se couvrir d'un petit cap qui termine l'Ance: mais l'Officier que j'y avois posté avec 25. hommes & environ encore autant qui y coururent du poste voisin, firent un feu si vif & si continuel, & leur tuerent tant de monde, qu'elles furent obligées de rebrousser chemin deux ou trois fois. A la fin il partit de l'Amiral une chaloupe avec un grand pavillon, sur l'arriere de laquelle il y avoit un Officier le sabre à la main, qui les obligea d'aborder, & sauter à terre, & qui renvoya sur le champ les chaloupes qui dans deux ou trois voyages qu'elles firent débarquerent quinze à seize cent hommes.

Pendant que ces choses se passaient j'eus avis que nos trois compagnies paroissent sur la hauteur de l'autre côté de la Riviere; je courus à toute bride à un passage & je leur fis signe de venir à moi, elles vinrent aussi-tôt, je parlai aux Officiers; mais comme elles étoient fort fatiguées du chemin qu'elles avoient fait en montant tant de Mornes, je pris le devant pour m'en retourner au grand passage, & envoyer en diligence deux compagnies au poste du Gouverneur, que celles qui me suivoient alloient remplir. Comme chemin faisant j'avois la vûe attachée sur la mer, je me sentis tout d'un coup tirer en bas de mon cheval par les Nègres.

1703. gres qui m'accompagnoient, & en même tems on fit sur nous une vigoureuse décharge qui coupa beaucoup de branches autour de nous sans pourtant nous faire de mal; elle venoit d'une grosse troupe d'Anglois qui remontoient la crête du Morne en cherchant quelque endroit qui ne fût pas si bien gardé que ceux dont ils avoient essuyé le feu en tentant inutilement d'y passer. Je me rendis au grand passage où nos gens tenoient en échec un corps de quatre à cinq cent hommes qui étoient de l'autre côté de la Riviere d'où ils faisoient un très-grand feu, sans pourtant nous faire aucun mal; au lieu que les nôtres qui étoient couverts d'un bon retranchement les tiroient à coup posé, & les manquoient rarement. Enfin ce jeu leur devint si insupportable, qu'ils furent contraints de se mettre le ventre à terre derriere quelques murailles sèches éboullées pour se couvrir, & n'être plus en butte à nos coups.

Les Anglois forcent le poste où ils étoient descendus.

Nous entendions avec plaisir qu'on se battoit vigoureusement à l'Ance du gros François, & au petit Retranchement de la pointe. Nos trois compagnies commençoient à paroître & celles qui devoient aller joindre le Gouverneur étoient déjà en marche; quand un Cavalier me vint dire de lever promptement les postes de la Riviere, & de les faire défilier par le haut, parce que le poste du gros François étoit forcé; je lui demandai s'il avoit cette ordre par écrit, parce que le Gouverneur m'avoit dit que s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, il m'écrirait ou m'enverrait son cachet, pour m'assurer de ce qu'on me diroit de sa part. Comme le Cavalier n'avoit rien de tout cela, je continuai à faire garnir le poste que les deux compagnies laissoient; mais le Major arriva qui me dit que le poste du gros

1703. François étoit forcé, & sur le champ il fit retirer nos Troupes. J'étois tellement préoccupé que cela ne pouvoit être, que je suivis le grand chemin pour m'en assurer par moi-même. J'essuyai en achevant de monter le Morne toute la décharge des Anglois qui s'étoient relevez, voiant du mouvement parmi nous, & que nôtre feu étoit cessé, & je continuai mon chemin malgré leurs balles.

Quand j'arrivai sur la hauteur de l'Ance du gros François, je vis que le retranchement de la gauche étoit garni & faisoit feu sur les ennemis; cela me donna de la joie, je crus que nos gens avoient repris cœur & repoussé les ennemis. Je piquai mon cheval pour aller dire au Gouverneur qu'il alloit avoir deux compagnies dans le moment, mais je n'eus pas fait cent pas que je vis grand nombre de gens qui montoient le Morne au travers des cotonniers; la préoccupation où j'étois me fit croire que c'étoient nos gens qui abandonnoient le poste du milieu de l'Ance; & sans faire attention que la plupart étoient habillés de rouge, je m'avançai vers eux en leur criant de faire volte-face, & qu'ils alloient être soutenus; heureusement pour moi je trouvai une haie de raquettes qui m'empêcha de passer; & ayant vû plus clairement l'erreur où j'étois, je descendis de cheval sur lequel je fis monter mon petit Negre, & lui dis de se sauver; cet enfant ne vouloit pas me quitter, & je fus contraint de le menacer pour l'y obliger.

Les Anglois dont je n'étois éloigné que d'une portée de pistolet, me crièrent quelques paroles dont je n'entendis autre chose que bon quartier; je me jettai dans des halliers qui étoient sur la gauche du chemin, afin de gagner plus facilement un petit sentier qui étoit dans

Danger où l'auteur se trouve.

1703. dans le revers du Morne, ils me tirèrent quelques coups sans effet. Je repris le grand chemin après avoir échappé ce danger pendant que les Anglois étoient occupés à couper les raquettes avec leurs sabres pour se faire un passage.

Je me trouvai avec nos gens qui se battoient en retraite, & qui faisoient ferme de tems en tems pour arrêter les Anglois, & donner le loisir au reste de nos Troupes de défilier. Un Officier me dit que Monsieur le Gouverneur étoit en peine de moi, & que je ferois bien de l'aller joindre au Bourg du Baillif. Je trouvai un peu plus loin mon petit Negre qui m'attendoit avec mon cheval, je montai dessus, & je fus au Bourg du Baillif, où je rencontrai le Gouverneur qui assembloit ses Soldats à mesure qu'ils arrivoient; il me dit que nous devions le mauvais succès de cette journée aux deux Cavaliers qu'il avoit envoyé porter l'ordre aux Troupes qui étoient à l'Ance Vadelorge, parce que ces Troupes n'étant pas venues à tems pour occuper leurs postes, il avoit été contraint de dégarnir son centre pour nous empêcher d'être pris par nos derrières, & que les Anglois avoient profité de ce contre-tems avant qu'il y pût remédier, & avoient forcé le poste du milieu.

Il me parut fort mécontent du Sieur du Chatel; il lui avoit mandé de le venir joindre avec sa compagnie, & quelques autres Troupes; mais il étoit venu si lentement, que quand il étoit arrivé il n'étoit plus tems; de sorte que lui & ses Soldats n'avoient seulement pas vû les Anglois, & s'en étoient retournés vingt-fois plus vite qu'ils n'étoient venus, sans avoir tiré un seul coup de fusil. L'affaire ne dura pas plus

sur l'Ance du gros François, pour le 1703. moins autant de blesez, sans compter ce qu'ils avoient perdu dans leurs chaloupes avant de pouvoir mettre à terre, qui montoit à plus de deux cens, comme nous l'avons sçû dans la suite: de manière que l'Amiral Anglois qui avoit intérêt de conserver ses gens, se desespéroit de les voir exposer à la boucherie dans le fond d'une Ance toute environnée de retranchemens; & il avoit raison, car si le poste du milieu avoit été garni comme il devoit être, il est certain que les Anglois y auroient laissé tous ceux qu'ils y avoient mis à terre.

Le Gouverneur me demanda des nouvelles du Sieur Demonville son neveu, je lui dis que je venois de le quitter, & qu'il n'étoit point blessé: allez, me dit-il, à votre rivière, arrêtez-y toutes les Troupes, faites border le retranchement, & dites de ma part à l'Officier qui commande la batterie de S. Dominique, de continuer à faire feu sur les ennemis, & de ne l'abandonner que quand les Anglois seront maîtres de la hauteur de votre Eglise.

Les vaisseaux Anglois s'étendirent cependant le long des retranchemens de notre Savanne, & nous canonnerent de leur mieux. Il y avoit parmi eux une barque Hollandoise de dix canons, qui venoit jusqu'à la Lame, & qui faisoit un feu continuel; elle avoit deux Trompettes sur son gaillard qui faisoient des fanfares pour nous insulter; nos gens piqués de cette fanfaronade tirèrent dessus, les tuèrent ou les blessèrent, car on les vit tomber, & on n'entendit plus de trompettes.

Après que j'eus parlé au Sieur du Rieux, alors Enseigne de la compagnie de Maissoncelle, qui commandoit la batterie de S. Dominique, j'allai à notre Rivière, j'y trouvai le Major qui

Fff

fai-

faisoit border les retranchemens; je vis que le Canonier de notre Tour s'étoit retiré, & avoit emporté les pointes d'acier pour en cloier le canon, j'y montai avec trois de nos Negres & un de nos domestiques, & je commençai à faire jouer notre canon. Un navire de 70 canons se vint mettre devant moi, mais soit qu'il eut peu de monde à bord, soit qu'il voulut ménager ses munitions, il ne fit pas tout le feu qu'il pouvoit faire, & ne m'envoia jamais plus de trois volées de canon à la fois; nous étions si proches que nous nous parlions; il crut une fois m'avoir démonté, & un de ses gens me cria en François, Pere blanc ont-ils porté? Je pointai ma piece, & je donnai dans un sabord de sa sainte barbe, où il y eut du fracas; je leur criai à mon tour, celui-là eut-il bon? Oui, oui, me dit-on, nous allons te paier. En effet ils me lâcherent trois volées si bien pointées, qu'eiles croiserent la Tour deux ou trois pieds au dessus de nos têtes, & nous en sentîmes le vent de bien près; je le servis encore neuf ou dix-fois, après quoi je descendis pour parler au Gouverneur; il me dit de faire en cloier le canon & de l'abandonner, parce que les ennemis alloient paroître sur la batterie de S. Dominique, d'où ils nous incommoderoient avec leur mousqueterie. Le Sieur du Rieux après l'avoir bien servi, & avoir obligé la barque Hollandoise à nous laisser en repos pour s'aller raccommoder, se voyant exposé à la mousqueterie des ennemis qui étoient autour de notre Eglise, encloua ses trois pieces & se retira: faute de clou je ne pus faire la même chose. Je me contentai de faire mettre trois gargouilles & trois boulets dans le canon, & un quatrième boulet à un pied de la bouche, bien entouré de filasse & bien tappé; je fis répandre quelques gargouilles de

poudre sur la plate-forme, & transporter les munitions qui étoient dans le corps de garde.

Il est certain que ce qu'il y a de moins à craindre dans ces occasions est le canon des vaisseaux; il fait beaucoup de bruit & peu de mal. Le vaisseau qui étoit devant la Tour tira plus de cent coups, à la portée de la voix, sans donner dedans. Il auroit peut-être mieux réussi, s'il eut été plus loin: mais comme il étoit dans le commencement des grosses Lames, il tanguoit beaucoup, & par conséquent il ne pouvoit pas pointer juste. Nous ne perdîmes personne dans toute cette action, & nous en fûmes quittes pour deux Habitans legerement bleffez.

Je passai la riviere des Peres avec le Gouverneur qui l'avoit fait passer auparavant aux Troupes qui s'étoient retirées par le bas; car celles qui avoient pris le chemin des hauteurs n'étoient pas encore arrivées. Les ennemis planterent un drapeau sur la batterie de S. Dominique, & se mirent en bataille dans notre Savanne. Trois de leurs hommes s'étant avancez pour piller dans notre Couvent, y furent pris; un d'eux étoit un François réfugié. On les conduisit au Gouverneur qui les envoya au corps de garde du Fort, & ordonna qu'on les mit aux fers, sans les laisser parler à personne. Il fit ensuite border une partie du retranchement de la riviere, & doubla les rangs à celui du bord de la mer: mais comme les Troupes ne paroissoient pas fort pressées pour aller vers le haut, parce que le canon des vaisseaux balairoit le chemin qui y conduisoit, je dis au Gouverneur que c'étoit le tems de voir les braves, & ceux qui me reprochoient que j'avois peur quand je traçois les retranchemens, cependant personne ne se présentoit, il n'y eut que le Sieur Sain avec sa com-

1703. pagnie de la Grande-Terre qui s'offrit d'y aller, pourvu qu'on lui montra le poste & le chemin pour y aller. Je pris congé du Gouverneur, & je l'y conduisis. Ce bon exemple fut imité de trois autres compagnies qui nous suivirent. Je trouvai le Sieur le Fèvre avec les Enfans perdus & les Negres; il me demanda où il pourroit se mettre pour faire quelque chose? Je le plaçai vis-à-vis de notre sucrerie, que j'avois envie de faire brûler pour rendre le poste inutile aux ennemis; mais après y avoir réfléchi, je n'osai l'entreprendre, de crainte de m'attirer tous nos Peres à dos; car quoique les ennemis l'aient brûlée avant de se rembarquer, on n'auroit pas manqué de me reprocher qu'elle ne l'auroit pas été, si je n'y avois pas fait mettre le feu.

Je continuai à placer les Troupes à mesure qu'elles arrivoient, & à montrer aux Officiers par où ils pourroient se retirer & se rallier, s'ils se trouvoient trop pressés, & je fis rompre le canal qui portoit de l'eau au moulin du Sieur Boulogne, afin d'ôter le soulagement aux ennemis, s'ils venoient en cet endroit.

Je trouvai en m'en retournant au bord de la mer un Negre du Gouverneur qui m'apportoit de la part du pain, du vin & de la viande rôtie. J'invitai le Sieur le Fèvre & quelques autres Officiers à manger, & nous allions commencer quand je fis reflexion qu'il étoit jour maigre; je leur dis de continuer, & je me contentai d'un morceau de pain avec des bananes que je mangeai d'un grand appetit, aiant fatigué depuis les 4 heures du matin sans avoir pris autre chose que de l'eau en passant les rivières.

Cependant les Anglois s'emparèrent de notre sucrerie, & s'y mirent à couvert des coups de fusil qu'on leur tiroit

de nos retranchemens. Un de leurs Officiers monta au plus haut étage de notre Purgerie, & mit la tête à la fenêtre pour observer ce qui se passoit de notre côté; un Negre s'en aperçut, & nous le vint dire pendant que nous mangions; on lui dit de le tirer quand il paroîtroit, il n'y manqua pas, & il tira si juste que le corps demeura panché sur la fenêtre. Je quittai le Sieur le Fèvre; après que nous eûmes mangé, je descendis au bord de la Mer, en attendant le resultat du conseil que le Gouverneur étoit allé tenir au Bourg. Le Major en revint sur les quatre heures, qui me dit que le Gouverneur avoit à me parler; je m'y en allai à pied, faisant mener mon cheval par la bride, parce qu'il y avoit huit ou dix vaisseaux ou barques qui nous canonnoient, & qui auroient pû m'incommoder si j'avois été à cheval; au lieu qu'étant à pied, la hauteur du retranchement me mettoit à couvert.

Je trouvai le Gouverneur dans la place d'armes, il me dit qu'il avoit été resolu de faire revenir les Troupes qui borboloient la riviere de Saint Louis & les bords de la mer, & de les mettre dans les retranchemens de Bisdari & de la riviere des Gallions, parce que les Anglois étant à terre, étoient plus forts que nous, & avoient des Troupes mieux disciplinées; je lui dis que cette resolution surprendroit les Habitans qui comptoient de bien deffendre les postes où ils étoient, & de faire perir bien des Anglois avant de les leur ceder. Je fis tout ce que je pûs pour rompre ce dessein, mais je n'en pûs venir à bout; le Gouverneur me dit enfin, que ce qui l'obligeoit à demeurer ferme étoit le manque d'Officiers, qu'il n'avoit que Messieurs de la Malmaison & de Maissoncelle sur qui il pût compter; qu'il étoit de la dernière importance que le

1706.

*Les
Fran-
çois a-
bandon-
nent le
Bourg &
tous les
retran-
chemens*

1703. premier ne s'éloigna pas du Fort, & que le second ne pouvant pas être par tout, on exposeroit toute la colonie à être défaitte, si on venoit à avoir une affaire un peu sérieuse avec les ennemis; au lieu qu'on ne courroit point ces risques quand on seroit couvert par le Fort, & les retranchemens de la riviere des Gallions & de Bisdari presque inaccessibles, & par conséquent plus faciles à conserver; qu'on attendroit ainsi le secours de la Martinique avec lequel il seroit facile de chasser les Anglois d'autant plus aisément que les maladies qui regnoient parmi eux en auroient diminué le nombre, sans compter ce qu'ils perdroient dans les actions qui ne manqueroient pas de se passer tous les jours qui serviroient encore à aguerir notre monde.

*Etat des
Troupes
Angloises.*

Il me dit ensuite qu'il avoit interrogé les trois prisonniers, & qu'ils lui avoient constamment déclaré qu'il n'y avoit sur la Flotte que cinq Regimens venans d'Angleterre, qui avoient servi à l'affaire de Vigo, qui étoient fort diminués, non seulement pour avoir été longtemps en mer devant & après cette action, mais encore par la maladie de Siam & la dissenterie qui s'étoient mises dans ces Troupes pendant qu'elles étoient à la Barbade; que dans la revue qu'on avoit fait à Marie-galante ces cinq Regimens ne faisoient qu'environ dix-huit-cent hommes; qu'on avoit tiré six cent hommes de tous les équipages des vaisseaux. Le regiment de Bregeis qui étoit de 450. hommes, & environ douze-cent hommes de Flibustiers ou des milices du Gouvernement d'Antigues & de ses dépendances. Le François réfugié avoit encore déclaré qu'il y avoit beaucoup de mésintelligence entre l'Amiral de la Flotte & le General Codrington, à qui les Colonels faisoient difficulté d'obéir, & qu'il y avoit eu de grosses gageures

1703. sur la Flotte, que les Troupes seroient repoussées à la descente. Pendant que nous étions à parler on amena deux deserteurs Irlandois, ils confirmerent tout ce que je viens de dire, & ajoûterent que si on pouvoit trouver moien de faire sçavoir qu'on donneroit passage aux deserteurs pour se retirer en Europe, le tiers des Troupes deserteroit.

J'entrai ensuite avec le Lieutenant de Roi chez le Gouverneur où l'on fit la distribution des postes que les Troupes devoient occuper le long du bord de la mer & de la riviere des Gallions. On en fit des copies pour le Major & les Aides-Majors, & l'on acheva de porter au Fort les munitions de guerre & de bouche qui étoient encore dans les magasins. Le Sieur Binois entra dans le Fort, & fit travailler à un fourneau sous la petite face du Cavalier qui regarde le Donjon, afin d'ôter aux ennemis, s'ils s'en rendoient maîtres, une embrasure qui y étoit, qui auroit incommodé le retranchement qui couvroit le Donjon.

Les Peres Jesuites firent porter dans le Fort les gros meubles de leur Eglise, & entre autres deux grandes figures de bois doré de Saint Louïs & de Saint Ignace. Dans la guerre précédente on les avoit laissées dans l'Eglise; mais les Anglois les enleverent, & les chargerent sur une barque pour les porter à Antigues; heureusement la barque fut prise par un de nos Corsaires, & les figures rendues aux Jesuites & replacées en leurs niches. La même chose n'arriva pas en cette guerre; le Donjon aiant été enlevé par un fourneau, ces statues furent brûlées avec tout ce qu'on y avoit retiré. Le Gouverneur m'avoit beaucoup pressé d'y mettre mes papiers, & ce que j'avois de meilleur; je ne sçai par quel présentiment je n'y

*Destinées
de deux
figures
de Saints*

vou-

1703. voulus mettre qu'une caisse de livres qui fut brûlée.

Après que les postes eurent été reglez, j'insistai fortement sur deux choses : La premiere, que l'on retira les canons de la batterie des Carmes, & qu'on les mit dans le Fort, ou du moins entre le Fort & la Falaise du bord de la mer, où l'on pouvoit dans moins de 24. heures établir une batterie couverte d'un fossé & d'une palissade. Ma raison étoit que les ennemis trouvant ces canons les auroient bientôt desclouez ou forcez, & s'en serviroient contre nous sans avoir la peine d'en faire descendre de leurs vaisseaux ; & qu'ayant une batterie établie dans le lieu que je proposois, nous serions en état de foudroier le Bourg, & d'empêcher les vaisseaux de s'en approcher : à quoi j'ajoutois que cette batterie étant établie avant que les ennemis eussent établi la leur, il étoit évident que nous les eussions chagriné d'une terrible maniere.

La seconde chose sur laquelle j'insistai fut de mettre le feu au bourg avant de l'abandonner : ma raison étoit que les ennemis ne manqueroient pas de le faire en se retirant, & qu'ainsi il étoit plus à propos de les prévenir que de leur laisser ce soin, après qu'ils se seroient servis de nos maisons pour se loger, ou qu'ils en auroient pris les matériaux pour faire les plate-formes de leurs batteries & les autres choses qui leur seroient nécessaires. Le Lieutenant de Roi étoit de mon sentiment pour les canons ; mais il n'en fut point pour brûler le Bourg ; il esperoit aussi-bien que le Gouverneur, que le secours de la Martinique arrivant, on pousseroit les ennemis si vivement, qu'on ne leur donneroit pas le tems de rien brûler.

La suite a fait voir que j'avois eu raison d'insister sur ce point. A l'égard du

premier, le Gouverneur n'y voulut jamais consentir, sous prétexte que les Anglois pourroient enlever cette batterie, l'épée à la main, & s'en servir contre nous. Nous lui fîmes voir l'impossibilité de cette entreprise ; mais comme nous le vîmes fixé à les faire seulement enclouer, & à les laisser en leurs places, je me retranchai à demander que les affûts & les plate-formes fussent brûlez, ce qu'il m'accorda & me chargea de ce soin. Avant de faire mettre le feu aux plate-formes, je fis enclouer les canons, & les fis charger jusqu'à la bouche, afin de les faire crever. Je ne sçai pas quel fut leur sort, car on se retira dès qu'on eut mis le feu aux plate-formes ; & quand nous rentrâmes dans le Bourg après la retraite des Anglois, nous ne trouvâmes que deux canons rompus & plusieurs pieces des autres.

On envoya l'ordre au Major pour faire retirer les Troupes dès que le soleil seroit couché, de maniere que les premiers qui defileroient, s'arrêteroient sur la hauteur de la sucrerie du Sieur Boulogne, pour soutenir celles qui les suivroient, en cas qu'elles fussent inquiétées dans leur marche, & ainsi de hauteur en hauteur, jusqu'à l'entrée du Bourg où elles recevroient l'ordre de leur campement.

Cette retraite se fit en très-bon ordre, & le Major fit voir qu'il sçavoit son métier. Les Anglois s'étant aperçus du mouvement de nos gens, voulurent les charger, & choisirent pour passer la riviere l'endroit à côté de notre sucrerie : c'étoit assurément le plus commode ; & c'étoit pour cela que j'y avois posté le Sieur le Fèvre avec ses Enfans perdus. Comme il se préparoit à se retirer, les Anglois débouchèrent tout d'un coup des deux côtes de la sucrerie, se jetterent dans la riviere où il n'y avoit de

1703. l'eau que jusqu'aux genoux ou à la ceinture, & se pressèrent pour gagner le retranchement. Le sieur le Fèvre les reçût bien, ses gens firent leurs décharges sans se presser, les uns après les autres; & comme ils avoient des pistolets de ceinture, leur feu fut fort vit & fort violent. Les Compagnies qui étoient dans les angles voisins les secondèrent si bien, que les Anglois furent obligés de plover, & de se retirer avec une perte considérable, sans avoir pu gagner le retranchement. Le sieur le Fèvre se retira ensuite avec tout le reste des Troupes au petit pas, sans être inquiété, & sans autre perte que d'un homme blessé.

Je me trouvai à l'entrée du Bourg avec le Gouverneur quand les Troupes arriverent; on laissa le sieur le Fèvre avec sa compagnie, celle de Heurtaut & celles des Negres sur la hauteur de la Ravine Billau, pour y passer la nuit, & observer les mouvemens des ennemis.

On fit entrer dans le Fort les compagnies des sieurs Boucachar, Trezet & Titeca, pour se joindre aux deux compagnies de la Marine qui y étoient; la première commandée par le sieur Cloche Lieutenant du sieur de Maisoncelle, qui faisoit les fonctions de Major, & la seconde par le sieur du Chatel. Ces cinq compagnies faisoient 305. hommes; on y fit aussi entrer les deux Canoniers du vaisseau Nantois dont j'ai parlé, deux autres Canoniers de l'Isle avec douze aides, quelques Volontaires qui voulurent tenir compagnie au Lieutenant de Roi, deux Chirurgiens, un Père Carme pour Aumônier, les Gardes Magasins, quelques Ouvriers & des Domestiques; de sorte qu'ils se trouverent environ 370. hommes.

*Compte-
ment des
Troupes
de la Co-
lonie.*

Le poste du haut de la rivière des Gallions, appelé le passage de Madame,

1703. fut occupé par les compagnies des sieurs le Bourg, Lostaut & Thomaseau, qui faisoient 163. hommes.

On renvoya la compagnie des trois Rivières, commandée par le sieur des Meurs, en son quartier, pour garder les Anses, avec ordre de tenir une garde sur le chemin du réduit, pour empêcher que qui que ce soit ne passât du côté de la Cabesterre, sans une permission signée du Gouverneur.

La compagnie des Saintes fut postée au vieux Fort, à l'Ance de la Croix, & aux environs, pour défendre ces lieux-là en cas de besoin, & pour entretenir des vigies, pour découvrir ce qui se passoit en mer, & en donner avis.

La compagnie du sieur Celleron, comme la plus ancienne, eut la droite, & fut postée sur la hauteur à l'embouchure de la rivière des Gallions, le long du Boïau qui faisoit face à la mer; les autres compagnies s'étendirent jusqu'au Morne de Bidari; la Cavalerie de la Basse-Terre, qui avoit envoyé ses chevaux dans les hauteurs & aux trois rivières, fut mise à la batterie des Gallions, où le Gouverneur avoit choisi son poste avec les Volontaires qui l'accompagnoient. Les Cavaliers de la Cabesterre & de la Grande-Terre & la compagnie du sieur Heurtaut furent postez à l'habitation du sieur Miler & de la Veuve Cherot sur la rivière des Gallions pour garder les petits passages qui étoient sur cette rivière.

La compagnie du sieur le Fèvre & celle des Negres n'eurent point de poste fixé, parce que leur emploi étoit d'être toujours en campagne pour harceler les ennemis, enlever des Prisonniers & favoriser les Deserteurs.

Il étoit plus de minuit avant que les Troupes eussent défilé par le Bourg pour aller s'établir dans leurs postes. J'allai

1703. J'allai dormir trois ou quatre heures dans la salle du Gouverneur pendant qu'on achevoit de transporter ses meubles. 1703.

C H A P I T R E V.

Ce qui se passa de part & d'autre jusqu'à l'arrivée du secours de la Martinique.

Le Samedi matin 24. Mars M. de la Malmaison, Lieutenant de Roi, entra dans le Fort; il l'avoit détendu avec tant de valeur douze ans auparavant, que nous étions assurés qu'il ne s'acquiesceroit pas moins de gloire dans cette occasion. On mit le feu à la batterie de Saint François, & nos trois compagnies qui avoient passé la nuit sur la hauteur de la Ravine Billau, sans être inquiétées le moins du monde, entrèrent dans le Bourg, & firent la recherche dans toutes les maisons, pour voir s'il n'y auroit point de Negres ou d'engagez cachez pour se rendre aux ennemis.

Sur les dix heures une garde qui étoit sur une hauteur aiant fait signe que les ennemis approchoient, on tira un coup de canon pour avertir les Enfans perdus & les Negres de se retirer du Bourg; on les mit en bataille sur l'esplanade du Fort. Le Gouverneur commanda à la compagnie des Negres d'obéir au sieur le Fèvre, & lui donna ordre des aller embusquer derrière l'enclos des Jésuites, pour faire des prisonniers, mais sans s'engager dans aucune affaire qui eut des suites.

Les ennemis s'approchèrent, marchant sur deux colonnes; une tenoit le bord de la mer, & étoit épaulée par les vaisseaux; l'autre avoit pris le chemin de la hauteur, c'est-à-dire, à cinq cent pas du bord de la mer; ils marchaient fort ferrez & en bon ordre, croyant trouver de la résistance, & assurément ils en auroient trouvé, si on eut suivi l'avis de M. de la Malmaison, qui vouloit leur disputer le pais à chaque hauteur ou

ravine; ce qui les auroit retardé considérablement, & leur auroit fait perdre bien du monde; mais le Gouverneur jugea plus à propos de conserver ses habitans. Ils s'emparèrent du Bourg Saint François, & ne passèrent pas la rivière aux Herbes qui le sépare de celui de la Basse-Terre. Le Sieur le Fèvre vint par les hauteurs jusqu'au dessus de la Ravine Billau, il mit le feu à toutes les cannes qui étoient de ce côté-là, & en s'en retournant à toutes celles qui étoient à 600. pas au dessus du Bourg; il faisoit un vent de terre assez frais qui fit que le feu se communiqua aisément de tous côtez. Les ennemis furent surpris de cet incendie; ils crurent qu'on les vouloit attaquer; ils prirent les armes, se mirent en bataille, & y passèrent toute la nuit. Nos gens s'en approchèrent à la faveur de la nuit, & leur tirèrent quelques coups de fusil; mais ils ne voulurent jamais quitter leurs postes, où ils se tenoient si ferrez, qu'il fut impossible de faire aucun prisonnier. Ils s'établirent le Dimanche 25. dans le Bourg de la Basse-Terre, c'est-à-dire, dans les maisons qui étoient à couvert du canon du Cavalier & de la Plate-forme, à côté du Donjon. Il y avoit trois pieces en cet endroit qui balayoient toute la rue du Bourg; de sorte qu'ils furent obligez de percer les maisons pour se communiquer, n'étant pas possible de le faire autrement, sans s'exposer à être emporté par le canon qui tiroit sans cesse & avec tout le succès possible.

Le Lundi 26. on s'aperçut que les Anglois travailloient à établir une batterie dans l'enclos des Jésuites; mais comme

Les Anglois s'emparèrent du Bourg.

on

1703. on ne sçavoit pas précisément l'endroit, on prit le parti de raser leur muraille à coups de canon. Deux déserteurs qui vinrent le Mardi matin, & qu'on fit entrer dans le Fort, montrèrent l'endroit où ils travailloient, qui étoit couvert de quantité de broussailles; ils nous dirent que nôtre canon leur avoit déjà tué ou blessé plus de cinquante hommes, & entre autres deux Officiers que l'on regrettoit beaucoup.

On avoit fait une ouverture pour entrer dans le Fort à côté du Donjon, & on pouvoit y entrer par la porte ordinaire, car les ennemis ne se sont jamais approchés assez près pour nous empêcher l'entrée. J'allai dîner chez M. de la Malmaison, je lui dis que j'avois été le matin à Hoüelmont, d'où j'avois découvert avec mes lunettes tout le travail des ennemis, & que je m'étois aligné à deux cocotiers qui répondoient dans le chemin que les ennemis avoient fait dans les cannes brûlées pour conduire leur canon, qu'ils faisoient traîner par des soldats faute de bœufs ou de chevaux, & qu'enfin M. Hoüel étoit demeuré sur la montagne pour nous faire signe avec un pavillon des démarches des travailleurs. Nous passâmes toute l'après-dinée à la batterie du Cavalier à tirer sur le chemin & sur les travailleurs Anglois, & nous fûmes le soir même que nous avions rompu un de leurs canons, tué ou blessé bon nombre de leurs traineurs, & mis en désordre tous ceux qui travailloient à leur batterie.

Je fus le lendemain à Hoüelmont avec M. Hoüel de Varennes, nous y passâmes toute la journée. Je croi avoir dit dans un autre endroit que M. de Varennes étoit fils de M. Hoüel, ci-devant Seigneur & Propriétaire de la Guadeloupe. Quoiqu'il parut un homme sans façon, il ne laissoit pas d'être extrême-

ment poli, & d'avoir toutes les manières d'un homme de qualité, sans gêne & sans contrainte; il étoit brave, généreux, liberal; sa maison étoit ouverte à tous les honnêtes gens, & les pauvres trouvoient en lui des secours tous jours prêts; il suffisoit qu'il fût le besoin d'une personne pour aller au devant, lui offrir, & lui donner plus qu'elle n'auroit osé demander; il s'étoit logé à cent pas du Gouverneur sur la hauteur de la rivière des Gallions, il tenoit une bonne table, & se faisoit un plaisir d'y recevoir bien du monde. Les deux batteries du Fort furent si bien servies que les Anglois ne purent ni transporter leurs canons, ni travailler à leur batterie de toute la journée.

Nous apprîmes le soir que le sieur de Machault Capitaine de vaisseau étoit arrivé à la Martinique en qualité de Gouverneur Général, & qu'il avoit apporté au sieur de Gabaret, Gouverneur de la Martinique, la commission de Lieutenant au Gouvernement Général, qu'avoit le défunt Commandeur de Guitaut. Nous fûmes par la même voie qu'on se préparoit à la Martinique à nous secourir, & que ce seroit le nouveau Lieutenant Général qui conduiroit le secours. M. Auger en témoigna de la joie; mais il fut facile de découvrir que dans son cœur il n'en étoit point du tout content; il souhaitoit le secours, mais le Conducteur lui déplaçoit infiniment; soit parce qu'étant moins ancien Gouverneur que lui, il le voioit dans un poste qu'il croioit lui être dû; soit parce que l'ayant vu à la Martinique en 1693. lorsque cette Isle fut attaqué par les Anglois, il ne lui avoit pas paru un homme de conduite ni de résolution. Comme j'étois presque toujours avec le Gouverneur, je m'aperçûs plus que les autres de son chagrin; je lui en parlai

1703

Monsieur
Hoüel
de Varennes.Le sieur
de Machault
Gouverneur
Général des
Isles.Mécontentement
du
sieur
Auger.

1703. lai une fois que nous nous trouvâmes seuls, & quoiqu'il dissimula, voulant être maître de son secret, je vis tout ce qu'il avoit dans l'ame, & j'en tirai de fâcheuses conséquences pour la suite.

Le Mercredi 28. M. de la Malmaison m'envoia prier à dîner; j'y passai presque toute la journée; nous parlâmes de l'arrivée du Sieur de Gabaret, & il se trouva que nos pensées ne s'accorderent que trop. Je ne sçai pour quelle raison nous montâmes au haut du Donjon; mais y étant, nous découvrimus qu'il y avoit beaucoup d'Officiers à table, dans un pavillon de Massonnerie, qui étoit à un des angles du jardin des Jesuites. Le Lieutenant de Roi envoya ordre aux canoniers d'y pointer trois ou quatre pieces, & de les tirer en même-tems. Cela fut exécuté, & causa un fracas terrible dans ce pavillon. La poussiere nous empêcha d'abord de voir ce qui s'y étoit passé; mais quand elle fut abbatuë, on vit le pavillon vuide, & fort delabré, & beaucoup de gens qui emportoient des corps morts ou bleffez dans les bâtimens qui étoient au dessous, & qui servoient de cuisine & de refectoire à ces Peres.

Le Sieur le Fèvre surprit avec ses deux Troupes une Compagnie Angloise qui remontoit la Riviere aux Herbes, ou pour reconnoître le pais, ou pour chercher des vivres. Les Anglois crurent d'abord tenir sept ou huit de nos Negres, qui paroissoient avoir été surpris, & qui prirent la fuite exprès, pour les attirer dans l'embuscade; ils les suivirent en effet, & se virent tout d'un coup enveloppez; ils ne laisserent pas de se défendre si bien, qu'ils donnerent le tems à un détachement de les venir dégager, après avoir laissé sur la place 18. morts & sept bleffez, que les Negres acheverent, pour avoir

Tom. II.

leurs habits, & deux prisonniers. On ne peut croire combien ce petit avantage augmenta le courage de nos gens, & sur tout de nos Negres.

La plus grande partie des Negres de nôtre habitation s'étoient retirez dans les hauteurs du Marigot; il y en avoit quinze ou vingt qui étoient armez pour les défendre, & environ trente qui servoient dans la compagnie des Negres. Nos gens avoient mis les femmes, les enfans, les vieillards & les infirmes dans ces endroits éloignez & difficiles, & ceux qui étoient armez gardoient l'entrée du bois, & alloient en parti, d'où ils ne revenoient jamais les mains vuides.

Deux de ces Negres vinrent le Jeudi au soir donner avis à nôtre Superieur, que les Anglois avoient brûlé nôtre sucrerie & tous nos bâtimens du Marigot, & qu'il y avoit apparence qu'ils vouloient tirer nos chaudieres, qui étoient cachées dans la falaïse; ils nous rapporterent que quand les Anglois étoient arrivez chez nous, il y avoit trois de nos Negres sur un petit morne au dessus de la sucrerie; qu'un Anglois ou François réfugié s'étoit détaché, & leur avoit demandé s'il y avoit sûreté de traiter avec eux, & que lui ayant répondu qu'oui, pourvu qu'il vint seul & sans armes; il avoit eu l'imprudence de monter le morne avec son fusil sur l'épaule, la crosse en arriere; deux de ces Negres étoient armez, le troisième n'avoit qu'une longue serpe, dont j'avois fait faire une certaine quantité, pour couper des raquettes & autres bois épineux, qui avoit un manche de fer de deux pieds de long; de sorte qu'avec la longueur du coupant & du manche de bois, cet instrument avoit près de quatre pieds de longueur. Quand ce Négotiateur fut monté jusqu'où ils étoient,

Ggg

1703

*Negotiateur
Anglois
tué par
les Negres des
Jaco-
bins,*

ils

1703. ils les exhorta de prendre parti avec les Anglois, & de leur découvrir où étoient les Negres des Peres blancs, les assurant d'une bonne recompense s'ils les faisoient prendre. Nos trois Negres lui dirent que la chose étoit faisable; mais qu'ils vouloient avoir un écrit signé de la main du Général Codrington, qui les declareroit libres, eux & leurs familles, & qu'à cette condition ils l'assûroient de lui livrer plus de trois cens Negres. Soit que l'Anglois crut ce que nos Negres lui disoient, ou qu'il fit semblant de le croire, afin de faire aprocher ses camarades, & se saisir de nos trois Negres, il leur promit ce qu'ils demandoient, & leur toucha dans la main; & se tournant vers les gens il leur fit adroitement un signe dont nos Negres s'étant aperçus, celui qui avoit la serpe lui en déchargea un coup sur le côté de la tête, qui l'étendit par terre. Les deux autres prirent le corps, & le jetterent dans la falaise, parce qu'ils n'avoient pas le tems de le dépouiller, & s'enfuirent, emportant seulement son fusil, un pistolet qu'il avoit à la ceinture, & son chapeau qui avoit une taillade de six à sept poüces de longueur.

Les Anglois qui étoient au bas du morne monterent en diligence pour secourir leur camarade, & se venger de nos Negres; ils les suivirent jusqu'au bois, mais ils n'osèrent y entrer, parce qu'ils se virent canarder de differens endroits, sans sçavoir à qui ils auroient à faire s'ils avançaient; ils mirent le feu à nos cannes en se retirant, & à tous nos batimens.

Le Vendredi 30. nôtre Superieur me vint trouver à ma baraque, au passage de la Riviere des Gallions, pour prendre avec moi les mesures pour sauver nos chaudières; nous fûmes trouver le Gouverneur, & nous obtinmes que

le sieur le Fèvre nous rendroit ce service avec ses deux Compagnies. Je voulois les accompagner; mais le Gouverneur ne le jugea pas à propos. Le sieur le Fèvre y alla; il posta ses gens dans la costiere du parc, vis-à-vis l'endroit où les Anglois travailloient à retirer nos chaudières, & fit sur eux des décharges si meurtrieres, qu'il les obligea d'abandonner ce qu'ils avoient commencé, & de se retirer après avoir perdu plusieurs des leurs, & eu beaucoup de bleffez. Nous en fûmes quittes pour cinq chaudières qu'ils avoient déjà emportées, avant que le sieur le Fèvre fut arrivé; on mit les autres dans des endroits plus sûrs, & nous les trouvâmes après la retraite des ennemis.

Nous eûmes en deux jours onze deserteurs; ils dirent tous qu'il y avoit beaucoup de malades dans leurs Troupes, & que sans la crainte qu'ils avoient de rencontrer les Negres armez, ils deserteroit beaucoup de monde. On proposa à M. Auger de faire semer des billets aux environs de leur camp, pour les exciter à deserter, & leur donner des signaux; il eut des raisons pour ne le pas faire.

Le Dimanche 1. Avril, le sieur le Fèvre étant sorti du camp avec ses deux Compagnies, rencontra à mille pas au dessus du Bourg trois compagnies Angloises, qui alloient vers les habitations des Carmes & du sieur du Query; il envoya un de ses hommes avertir les Negres qui étoient à quelque distance de lui, de le venir joindre, en passant au travers des cannes brûlées, afin de prendre les ennemis en flanc; il s'avança ensuite sur le bord d'une petite ravine, & commença à faire feu sur les Anglois; ceux-ci se voiant trois fois plus forts que lui, voulurent l'envelopper, mais les Negres étant venus d'un côté, & le

Un parti Anglois est dé-fait par le sieur le Fèvre,

1703. le fleur du Pont Lieutenant de Cavalerie de la Cabesterre s'étant trouvé par hazard de ce côté-là avec 25. ou 30. hommes, les Anglois furent poussez si vivement de tous côtez, que sans un secours considerable qui les vint dégager, pas un ne seroit retourné en leur camp; ils laisserent trente-sept morts sur la place, & environ vingt blesez, dont les Negres prirent soin; on leur fit quatre prisonniers, & nous n'eûmes que deux hommes blesez. Il faut convenir que c'est un grand avantage de bien sçavoir le país: nos gens étoient toujours à couvert pendant que les Anglois qui ne le connoissoient pas, tomboient à tous momens dans les embuscades que les nôtres leur dressaient.

Un des Negres de notre maison tua un Officier Anglois, & emporta son Esponton, son Epée & son Hauffecol; il m'apporta ces trois pieces, qui penserent être cause d'un démêlé, parce qu'un de nos Officiers les lui demanda, & le menaça de le maltraiter s'il ne les lui apportoit; le Negre m'en vint faire ses plaintes, & me dit resolument que si l'Officier levoit la main sur lui, il le tueroit. Je le connoissois tout propre à le faire comme il le disoit, & à s'aller rendre ensuite aux Anglois; je lui dis de ne rien craindre, & que je parlerois à cet Officier: en effet je le rencontrai le même jour chez le Gouverneur, & je lui dis, que s'il vouloit avoir des armes des Officiers Anglois, il falloit qu'il prit la peine de les aller tuer, & que je le priois de ne plus penser à celles que mon Negre avoit gagné, parce qu'elles étoient en de bonnes mains. Le Gouverneur lui dit qu'il avoit tort, & lui montra le danger auquel il s'exposoit.

Le Lundi 2. Avril, les Anglois démasquerent leur batterie, & après qu'un d'eux nous eût crié, bon jour Messieurs les François, ils commencerent à tirer sur le Cavalier du Fort; leur batterie n'étoit d'abord que de cinq pieces de douze, & de dix-huit livres de balle; ils l'augmenterent jusqu'à onze pieces de differens calibres; elle étoit placée ^{Les An.} dans le premier enclos des Jesuites, ^{glois} éloignée du Cavalier d'environ 450. pas, ^{battens} mesure du país, c'est-à-dire, 225. toises, ils firent à droit & à gauche des parapets pour la défendre; ils avoient ^{le Ca-} six pieds de hauteur avec une banquette, ^{valier.} le tout composé de piquets claionnez, pour soutenir la terre dont le milieu étoit rempli: c'étoit là qu'ils tenoient leur mousqueterie qui tiroit aussi vivement qu'inutilement sur le Fort, & sur le Cavalier.

Nôtre canon qui fut très-bien servi rallentit bientôt le feu du leur; dès ce même jour il brisa deux de leurs pieces, & nôtre mousqueterie qui bordoit les parapets du Fort, les incommoda beaucoup.

Le Mardi 3. Avril ils eurent le bonheur de briser une de nos pieces de fonte, qui étoit dans le Cavalier, de casser la jambe à un de nos Canoniers, de tuer un Soldat, & d'en blesser deux autres: c'est le plus grand dommage que leur batterie nous ait causé; car quoiqu'elle fit quelquefois un feu assez vif, leurs Canoniers pointoient si mal, que j'ai vû souvent que d'onze volées de canon pas une ne donnoit dans le Cavalier. On retira la piece de bronze, & on en mit une de fer en sa place.

Arrivée du secours de la Martinique, & ce qui se passa jusqu'à l'abandonnement du Fort.

1703.



N eut avis le même jour 3. Avril que le secours que nous attendions de la Martinique, étoit arrivé au Port Sainte Marie de la Cabesterre; il nous joignit le lendemain sur le midi; il étoit composé de deux compagnies de la Marine, chacune de 60. hommes, de quatre compagnies de Milices, & de six compagnies de Flibustiers; ces douze Compagnies faisoient huit-cens vingt hommes, dont on en laissa cent vingt à Sainte Marie, tant pour garder les barques, & pour conserver ce poste, qui pouvoit être insulté par quelque détachement des vaisseaux ennemis, que pour garder les prisonniers & les deserteurs, dont on ne voulut laisser aucun dans le camp, de crainte que leur desertion ne fut une feinte pour reconnoître ce qui se passoit chez nous, & en aller ensuite instruire nos ennemis.

Le Sieur de Gabaret Lieutenant Général des Isles.

Ce secours étoit commandé par M. de Gabaret nouveau Lieutenant Général des Isles, & Gouverneur de la Martinique c'étoit un homme de plus de soixante ans, fort caduc, & fort incommodé, & nullement propre dans l'âge & dans l'état qu'il étoit à se charger d'une pareille commission; il avoit été autrefois Capitaine de chevaux; son frere aîné, qui étoit Lieutenant Général des armées Navales du Roi, lui avoit fait avoir le Gouvernement de la Grenade, & ensuite celui de la Martinique, qui lui avoient servi à s'enrichir prodigieusement par le commerce qu'il y avoit fait; il étoit d'une taille médiocre & assez remplie; il avoit une balafre au visage, & grimacoit beaucoup en parlant; bon homme au reste.

1703.

Il avoit avec lui les Sieurs de Bois-ferré Gouverneur de Marie-galante, de Valmeinier, & du Parquet Lieutenans de Roi: ce dernier étoit de la famille de feu Mr. du Parquet Seigneur de la Martinique, & Bienfaiteur de notre mission.

Les deux Compagnies de la Marine étoient commandées par les sieurs de la Rocheuguion, & de la Tournerie. Le premier étoit un petit homme parfaitement bien fait dans sa taille, d'une physionomie ouverte & agréable; il avoit de l'esprit, de la politesse, du feu, & de la valeur à revendre; il étoit fort obligeant, mais si délicat sur le point d'honneur, qu'il falloit agir avec beaucoup de circonspection quand on traitoit avec lui. Le second étoit Creolle de Saint Christophe, & un des enfans du sieur de la Guarigue premier Capitaine de cette Isle: j'en ai parlé dans la quatrième partie de ces memoires.

Le sieur de la Rocheuguion

Les Compagnies de Milice étoient commandées par les sieurs du Buc, Colart, Saint Amour, & Renaudor. J'ai parlé du premier dans d'autres endroits, j'ajouterai seulement ici que quand les belles actions de son Pere ne lui auroient pas procuré des lettres de Noblesse, les siennes suffisoient pour en meriter à toute sa famille. Les sieurs Colart & de Saint Amour étoient des Officiers de la Martinique qui s'étoient distinguez dans toutes les guerres passées. Le Roi a recompensé leur valeur par des lettres de Noblesse; & on leur doit rendre cette justice qu'ils les ont très-bien mérité.

A l'égard des Flibustiers, dont le sieur Lambert commandoit la premiere Compagnie, je n'avancerai rien de trop, quand je dirai que c'étoit un des plus braves

1703. braves Corsaires , & un des plus honnêtes hommes que nous ayons eu aux Isles. Les sieurs Questel, Breart, Daniel, Lauriol ; & Mayeux qui commandoient les autres Compagnies , étoient de très-braves gens , qui augmentèrent en cette occasion la juste réputation qu'ils s'étoient acquise par une infinité de belle actions.

Dès que ces Troupes furent arrivées , on fit entrer dans le Fort les deux Compagnies de la Marine qui venoient d'arriver , avec celle de Milice du sieur Chevalier Conseiller en nôtre Conseil Souverain , parce que lui & son Lieutenant le sieur Filassier , étant membres de cette illustre Corps , ils s'avoisoient davantage de la Noblesse de nos Officiers de Marine. On en fit sortir les trois autres Compagnies de Milice que l'on répartit avec les Troupes arrivées de la Martinique le long des retranchemens du bord de la Mer , & de la Riviere des Gallions.

M. de Gabaret s'étoit imaginé que son arrivée jetteroit tant de terreur dans les cœurs des Anglois qu'elle les obligeroit à lever le Siege , comme feu le Marquis de Ragni , Gouverneur Général des Isles l'avoit fait lever douze ans auparavant au Pere du Général Codrington qui nous attaquoit. Ce fut dans cette flateuse idée que deux Trompettes qu'il avoit amené , deux Phifres , & nombre de Tambours annoncerent son arrivée aux Anglois , se faisant entendre , & passant & repassant avec affection sur la hauteur derriere le Fort , d'où ils pouvoient être vûs de la Batterie des ennemis ; mais ce grand bruit ne les épouvanta point ; on remarqua au contraire , que leur Batterie n'avoit point été aussi-bien servie , qu'elle le fut ce jour-là , ni le feu de leur mousqueterie plus vif , & plus continuel.

On resolut cependant de ne pas laisser tant de braves gens inutiles , de crainte que leur ardeur ne se refroidit. On déterminâ de faire une sortie de douze-cens hommes , pour enlever la Batterie des ennemis , & les chasser du Bourg , & même de l'Isle , si l'occasion s'en présentoit. Une partie des Troupes devoit passer la Riviere des Gallions au dessus du Fort , pendant que l'autre déboucheroit par le passage ordinaire du bord de la Mer.

Le Jeudi Saint 5. Avril on assembla les huit-cens hommes qui devoient attaquer la Batterie dans la Savanne des Religieux de la Charité. L'ordre fut envoyé au Fort de redoubler le feu du canon & de la mousqueterie , & de tirer sur le Bourg de tous côtez. Les Troupes qui étoient postées le long des Retranchemens du bord de la Mer étoient assemblées dans le fond de la Riviere , prêtes à se joindre à celles qui devoient sortir du Fort. Comme je devois marcher avec ces dernières , je m'étois avancé jusqu'au Fort. Après avoir attendu fort long-tems , on envoya voir à quoi il tenoit que les 800. hommes ne fussent pas encore passés , & on apprit que nos Généraux avoient oublié de s'informer , s'il y avoit un chemin pour passer la Riviere en cet endroit-là , & que ne s'y en étant point trouvé , on avoit remis la partie à une autre fois , parce qu'il étoit trop tard pour aller par le passage du haut de la Riviere , de sorte que nous fûmes contraints de rengainer toutes les promesses que nous voulions faire , & de nous retirer au camp , en murmurant beaucoup contre nôtre Lieutenant Général.

Le hazard fit le lendemain une partie de ce qu'on avoit voulu faire le jour précédent , & on auroit peut-être encore mieux réussi , si on avoit su se servir de l'occasion qui se presenta.

G g g 3

Le:

1703/

Projet
d'une
reprise
sur la
Batterie
des An-
glois.

1703.

*Combat
entre les
Français
& les
Anglois.*

Le sieur le Fèvre étant sorti avec ses deux Troupes, pour apprendre des nouvelles des ennemis, trouva un corps de quatre à cinq-cens hommes, qui étoit dans le chemin des hauteurs. La partie étant trop inégale, le sieur le Fèvre prit le parti de se battre en retraite jusqu'à un lieu appelé l'esperance, qui ayant la Riviere des Gallions à gauche, une Ravine assez difficile à droite, & une muraille de pierres sèches par devant, étoit un poste avantageux pour n'être pas enveloppé, & pour attendre le secours qu'il envoya demander.

Le sieur de Bois-Fermé, qui commandoit alors le poste du passage de Madame, sortit aussi-tôt avec toutes ses Troupes, qui pouvoient faire trois-cens hommes, pour le soutenir. Les sieurs du Parquet & de Valmeinier, qui se trouverent de ce côté-là, y allerent aussi, & non seulement on repoussa vivement les ennemis, mais on les mena toujours battant jusques bien au dessous de l'Esperance, & jusqu'à la vûe du Bourg; ils regurent dans ce moment un secours de sept à huit cent hommes; & à voir les mouvemens qu'il y avoit parmi eux, il sembloit qu'il y alloit avoir une affaire générale; ils repousserent nos gens à leur tour, jusqu'à la même Savanne, où ils firent ferme, & se battirent très-bien, quoique les ennemis fussent deux fois plus forts qu'eux. Le sieur Lambert y étant accouru avec sa Compagnie, & les sieurs du Buc & Colart avec les leurs, ils prirent les ennemis en flanc, & les firent ployer; & s'étant tous unis, ils mirent l'épée à la main, & donnerent sur les Anglois avec une extrême vigueur: comme ceux-ci venoient de recevoir un nouveau renfort, ils tinrent plus ferme qu'à l'ordinaire, & disputerent le terrain fort long-tems; ils furent enfin

obligés de ceder, de se retirer assez en desordre, & de nous laisser le champ de bataille couvert de leurs morts & de leurs blessés; mais cet avantage nous couta cher, puisque nous y perdîmes le brave le Fèvre. On s'aperçût que les Anglois s'étoient ralliez derriere une piece de cannes qui n'avoit point été brûlée; on y mit le feu, & on les fit déloger de cet endroit: cependant la soif & la lassitude obligerent les deux partis à se reposer à cinq-cens pas les uns des autres. On se servit de ce tems pour transporter le corps du sieur le Fèvre, & de deux autres qui avoient été tuez, & huit à dix blessés, que nous avions eu dans ces trois chocs.

J'étois au fort quand l'action commença; M. de la Malmaison me pria d'aller trouver le Lieutenant Général de sa part, & de lui dire que l'occasion étoit la plus belle du monde d'enlever la batterie des ennemis, & de ruiner leurs travaux, puisqu'il paroïssoit qu'il n'y avoit que très-peu de monde; & que par le nombre des Compagnies qui avoient marché en haut, il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient des ennemis en bas; il me pria aussi d'avertir les Officiers que je trouverois sur ma route du sujet de mon voyage, afin qu'ils tinssent leurs gens en état d'agir au premier commandement; je n'y manquai pas, & le bruit s'en étant répandu dans les postes du bord de la Mer, on prit les armes avec tant de bonne volonté, qu'avant que je fusse au haut du morne, il y avoit plus de quatre-cens hommes de l'autre côté de la Riviere qui attendoient avec impatience l'ordre de donner sur les ennemis.

Je trouvai le Lieutenant Général avec M. Auger qui regardoient le combat, la Riviere entre deux; je fis ma commission, & M. Auger l'appuya de toutes ses

1703.

1703. ses forces ; il vouloit aller se mettre à la tête des Troupes , pour enlever la batterie des ennemis , & les chasser du Bourg , pendant que la plus grande partie étoit occupée à une bonne lieue plus haut. M. de Gabaret répondit d'abord qu'il étoit trop tard (quoiqu'il ne fut encore que midi) & qu'il seroit nuit avant que les Troupes fussent en état. Je lui répondis qu'elles l'étoient , & que sur ce que j'avois dit aux Officiers de la part de M. de la Malmaison , de faire tenir leurs gens prêts à exécuter ses ordres , s'il jugeoit à propos de profiter de l'occasion , ils n'attendoient que son commandement pour agir. Il se fâcha beaucoup , & repeta plus de dix fois que personne n'avoit droit de faire prendre les armes que lui , qu'il sçavoit son métier , & qu'il n'avoit pas besoin de conseil , ni d'avis. M. Auger lui dit qu'il s'agissoit du service du Roi , & de la conservation de l'Isle ; il le pria de remettre ses réflexions à un autre fois , & de trouver bon qu'il s'allât mettre à la tête des Troupes du bord de la Mer , ou de l'y accompagner , s'il vouloit commander en personne ; mais il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison là dessus ; il y eut entre eux de grosses paroles , & ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Je m'en retournai au Fort rendre compte à Mr. de la Malmaison de ce qui étoit arrivé pendant que Mr. de Gabaret envoia ordre à nos Troupes , qui avoient recommencé le combat , de se retirer dans les Retranchemens du passage de Madame.

Les Anglois voient cette retraite hors de saison , crurent que c'étoit une feinte pour les attirer dans quelque embuscade , & cette prévention donna à nos gens le loisir de se retirer sans être poursuivis. A la fin les Anglois s'avancèrent en

gens qui se défoient de quelque surprise , & se portèrent enfin sur la hauteur , à la gauche de la Riviere des Gallions , vis-à-vis de notre Retranchement qui étoit à la droite. 1703

Ils faisoient porter dans leur premier rang un miroir concave , qui paroissoit de quinze à seize pouces de diametre , attaché au bout d'un baton de 12. à 15. pieds de longueur. Je croi qu'ils se servoient de cet instrument pour découvrir les embuscades qu'on auroit pû leur dresser dans les cannes brulées , & les ravines qui étoient aux environs du lieu où l'on se battoit. Nous crûmes tous que c'étoit une invention du Général Codrington , ou de son ministre , qui se piquoient tous deux d'être de grands Machinistes.

La situation de notre Retranchement sur le penchant de la Colliere avoit obligé de le faire à deux étages , ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne fussent commandez par la hauteur opposée. J'avois tracé , & fait commencer un troisième étage , qui commandoit absolument cette hauteur , comme je l'ai dit ci-devant ; on y devoit même placer deux petites pieces de canon ; mais on avoit depuis changé la destination de ces deux pieces , & on avoit négligé de faire le parapet. Tout ce que purent faire nos gens , qui étoient dans les deux Retranchemens , pour se couvrir du feu des Anglois , fut de s'asseoir sur la banquette de leurs parapets , parce que dans cette situation les ennemis ne les pouvoient découvrir : ceux qui étoient au plus bas étage tiroient dès que les Anglois vouloient s'approcher du bord de la Falaise , & firent culbuter quelques-uns de ces curieux de ce qui se passoit chez nous. M. Auger m'avoit chargé de revenir le trouver après que j'aurois rendu réponse à M. de la Malmaison ; je retournai donc en dilig-

1703. ligence, & bien m'en prit d'avoir un bon cheval; je le trouvai qui assembloit du monde; ils s'en trouva 35. ou 40. qui avoient leurs chevaux, il me pria de les conduire au lieu où j'avois tracé le troisième Retranchement, le plus vite qu'il se pourroit, pendant qu'il y alloit faire marcher des gens de pied. Nous y fûmes, nous laissâmes nos chevaux au commencement du bois, je leur montrai le poste, chacun se couvrit d'un arbre, & on commença à faire feu sur les Anglois, qui ne s'attendoient point du tout à cette nouvelle batterie, & qui ne voient personne, étoient contraints de faire leurs décharges du côté qu'ils voioient partir le feu; insensiblement le nombre de ceux qui nous joignirent se trouva si grand, & leur feu si supérieur à celui des ennemis, qu'ils furent obligés de se jeter dans un petit vallon derrière cette hauteur, après avoir perdu beaucoup de monde.

Quelques-uns de nos jeunes gens sortirent alors du Retranchement d'en bas, sous prétexte d'aller prendre de l'eau à la Rivière, la passèrent, monterent le morne, & firent feu sur les Anglois; ceux qui étoient plus âgés, & plus sages marcherent après eux, pour les soutenir, & malgré le sieur de Bois-Fermé tout son détachement le quitta, passa la Rivière, & alla attaquer les ennemis. Les Troupes qui se trouvaient sur la hauteur de la Falaise, où devoit être le troisième Retranchement, voiant leurs compatriotes passez, quitterent tous d'un coup M. Auger, & allerent joindre les autres, & tous ensemble poussèrent les ennemis au de-là de la Savanne de l'Espérance. J'étois auprès de Mr. Auger à regarder ce jeu, il faisoit semblant d'être fort en colere de ce qu'on desobeïssoit ainsi au Lieutenant Général; mais il étoit facile de

s'apercevoir qu'il en avoit une joie extrême; il envoya seulement un Aide de Camp leur dire de sa part de ne pas s'engager davantage, & de se maintenir dans le poste de l'Espérance, où je les allai joindre du consentement du Gouverneur, qui me dit qu'il auroit soin qu'on nous envoyât des vivres & des munitions. Il étoit presque nuit quand j'arrivai, & c'est ce qui avoit précipité la retraite des Anglois, qui se voiant à plus d'un lieue de leur camp, dans un pays coupé qu'ils ne connoissoient pas, avoient peur de tomber dans quelques grosses embuscades, & d'être entièrement défaits, comme il seroit arrivé, si nous avions été bien conduits. Je félicitai nos gens sur leur valeur; il vint des vivres, nous mangeâmes, & passâmes la nuit le plus agréablement du monde.

Nous allâmes dès qu'il fût jour sur les lieux où l'on s'étoit battu, nous comptâmes cent quatre-vingt treize morts; un peu après nos Negres en trouverent encore six dans une case avec deux bleffez qui expiroient; on en trouva encore une trentaine dans les cannes, & plusieurs bleffez qui s'étoient jettés dans une petite Ravine, en attendant le secours de leurs gens; de sorte que cette journée coûta plus de trois cens hommes aux Anglois, sans compter les bleffez qu'ils remporterent avec eux.

Nous n'eûmes cependant que cinq morts; & quinze bleffez; le pauvre Sanson Maître de la barque, qui m'avoit rapporté de Saint Domingue, reçût un coup de fusil au travers du corps, qui ne lui toucha ni les os, ni les parties nobles; mais pendant qu'on le pansoit dans une baraque du Retranchement, il eut un autre coup, qui lui perça la cuisse. Il déserta onze Soldats Irlandois du Regiment qui étoit en garnison à Saint

1703: Saint Christophle; ils dirent tous qu'on n'avoit laissé que 25. Soldats avec un Sergent dans le Fort de la grande rade de cette Ile, & cinq ou six Habitans dans celui de la Souphriere; de sorte que si on avoit envoié cinq ou six cens hommes à Saint Christophle, l'on auroit pris les deux Forts avant que les Anglois qui nous assiégoient en eussent eu la nouvelle. M. Auger en écrivit fort presamment à M. de Machaut: c'étoit une belle occasion à ce nouveau Gouverneur Général de signaler son arrivée; il avoit deux vaisseaux de guerre, six ou sept autres vaisseaux marchands, dont le moindre avoit 24. canons, & de bonnes barques Corfaires; il pouvoit tirer mille hommes de la Martinique, & faire cette expedition en 24. heures, étant une fois arrivé à Saint Christophle; il eut les raisons pour ne le pas faire, dans lesquelles je ne dois pas entrer.

Les Anglois profiterent mieux que
Tom. II.

Ils firent une batterie de deux piéces sur une des Plate-formes devant la maison des Jésuites, pour ruiner le Donjon, entreprise fort inutile, & qui ne les conduisoit à rien, puisque la ruine entière du Donjon, quand ils en seroient venus à bout, ne leur auroit pas fait une ouverture d'un pouce de large, pour

H h h entrer

1703. entrer dans le Fort, parce qu'il y avoit devant le Donjon une courtine avec deux angles saillans, & une demie lune qui couvroit la courtine. Nous jugeâmes qu'ils ne vouloient faire autre chose, que ruiner cet édifice, en achevant de consumer le reste de leurs munitions; après quoi ils prendroient le parti, ou de donner un assaut Général, ou de se retirer. Ce dernier parti étoit le plus facile à exécuter: car pour le premier il n'étoit pas praticable, puisque de leur batterie, qui étoit le lieu le plus proche où ils pouvoient s'assembler jusqu'au bord du fossé, il y avoit au moins quatre-cens cinquante pas qu'il falloit faire tout à découvert devant des gens couverts d'un bon fossé, & d'un parapet, dont leur canon n'avoit pas enlevé une seule pierre, qui pouvoient être soutenus de toutes nos Troupes, & rattrachés à tous momens avec d'autant plus de facilité qu'outre la porte ordinaire, nous avions une ouverture à côté du Donjon, & le chemin qui descendoit à la rivière.

*Projet
d'aban-
donner
le fort.*

Malgré toutes ces considérations M. de Gabaret résolut de faire sauter le Donjon, & d'abandonner le Fort, fondé sur ce que les ennemis pourroient l'emporter par assaut, & tailler en pièces toutes les Troupes qui étoient dedans; il dit son dessein à M. Auger, qui s'y opposa de toutes ses forces, & qui le voiant déterminé à cela, me le dit, & me pria d'en aller donner avis à M. de la Malmaison, afin qu'il vint trouver le Lieutenant Général, & qu'il tachât de lui faire changer de dessein; j'y allai aussi-tôt, & j'eus beaucoup de peine à lui persuader que je parlois sérieusement. Il me crut à la fin, & sortit aussi-tôt, & s'en alla trouver M. de Gabaret, il lui dit qu'il venoit s'éclaircir d'un bruit qui s'étoit répandu, qu'il vouloit aban-

1703. donner le Fort; M. de Gabaret lui répondit que cela étoit vrai, & qu'il lui en enverroient l'ordre dès le soir même. M. de la Malmaison lui dit qu'avant d'en sortir il feroit ses protestations, & que tous ceux qui étoient avec lui en feroient de même, & qu'ensuite on verroit qui auroit tort. Monsieur de Gabaret se fâcha beaucoup, il se plaignit qu'il ne trouvoit par tout que de la desobéissance, & menaça de reprendre les Troupes qu'il avoit amené: & de s'en retourner à la Martinique: on lui répondit qu'il étoit le maître, & qu'il n'avoit que faire d'amener tant de monde pour abandonner une place qui étoit encore en son entier, & qu'on défendrait fort bien sans lui. On peut croire que cette scène ne se passa pas sans qu'il y eut des paroles dures, & même des menaces de part & d'autre; à la fin M. de la Malmaison s'en retourna au Fort.

Sur les sept heures du soir le Major vint lui dire de faire sortir les Troupes, à la réserve des deux compagnies de Maisoncelle, & de du Chatel, & d'évacuer entièrement le Fort au premier mouvement que les Anglois feroient pour venir à l'assaut.

M. de la Malmaison qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, entretint fort long-tems le Major, & à la fin il lui demanda où étoit cet ordre? Le Major lui répondit qu'il venoit de le lui dire: cela ne suffit pas, repliqua le Lieutenant de Roi, dans une affaire de cette conséquence, où je puis être recherché pour avoir abandonné cette place sans raison, sans nécessité, & contre tout ce que l'honneur, la fidélité & le bon sens peuvent dicter; il faut un ordre par écrit des mieux spécifiés, & qui ne soit point conditionnel: vous pouvez mourir, & n'être plus en état de dire ce que vous me

1703. me dites à présent de la part du Lieutenant Général. Le Major s'en retourna, & revint deux heures après avec l'ordre par écrit. On fit sortir les deux Compagnies de la Marine de la Martinique, mais les habitans dirent qu'il étoit trop tard, & qu'ils vouloient tenir compagnie au Lieutenant de Roi.

Cette affaire causa un grand remue-mé-ment dans nôtre camp. Les habitans s'assemblerent, & allerent trouver le Gouverneur; il fit ce qu'il pût pour les appaiser, en leur disant les raisons qu'avoit M. de Gabaret, dont la plus apparente étoit la conservation des habitans, & des Troupes qu'il ne vouloit pas exposer à être massacrés, s'ils étoient emportés d'assaut: on lui répondit que le Fort étoit au même état, à peu de chose près, qu'il étoit lorsque les Anglois étoient venus; que s'ils avoient crû le pouvoir prendre d'assaut, ils auroient risqué de le faire dès le premier jour, sans se faire tuer sept à huit cens hommes, depuis qu'ils étoient à terre; que ne l'ayant pas fait, c'étoit une marque qu'ils ne le croioient pas faisable, qu'ils n'étoient ni plus durs, ni plus braves que les François, & qu'on avoit vû dans les actions qui s'étoient passées, qu'ils n'étoient pas plus pressés de mourir que les autres. On le pria ensuite de considérer que si on abandonnoit le Fort, on ôteroit le courage aux habitans, que les Anglois pourroient s'y maintenir, nous suivre pied à pied, se rendre maître du réduit, & obliger la colonie de se retirer dans les bois, où à traiter avec eux; & comme le bruit s'étoit répandu que c'étoit les Troupes de la Marine qui ne se trouvoient pas assez enseureties dans le Fort, qui avoient inspiré ce dessein à M. de Gabaret, les Habitans offrirent d'y entrer en leur place, & de le défendre jusqu'à la der-

niere extrémité. M. Auger qui étoit convaincu autant qu'eux de la vérité de ce qu'ils lui disoient, leur dit d'aller trouver le Lieutenant Général, mais que pour lui il ne vouloit point se mêler de cette affaire.

Le Mercredi onze j'allai au point du jour trouver M. Auger: je lui dis que les Habitans prenoient les armes, & s'attroupoient, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne se portassent à quelque violence, si M. de Gabaret persistoit à vouloir abandonner le Fort: il me dit que si je voulois lui aller parler, je lui ferois plaisir; j'y allai aussitôt, accompagné de plusieurs Officiers de Milice qui me prièrent de porter la parole. Il reçût d'abord fort mal ce que je lui dis, mais je lui représentai si vivement le désordre qui alloit arriver, si on ne contentoit les Habitans, qu'il consentit enfin à garder le Fort; mais il faut, dit-il, que les Habitans en partagent le péril avec les Troupes du Roi: On lui répondit que les Habitans souhaitoient l'avoir tout entier, & on le pressa si vivement, que je croi qu'il y auroit consenti, si le Major ne lui eut représenté que ce seroit un affront pour les Troupes du Roi, si on les retiroit du Fort. Hé bien! ajouta-t-il, il faut les y faire retourner avec autant de Milices. L'ordre en fut expédié, je vins en apporter la nouvelle au Gouverneur, & de-là la porter au Fort.

Comme j'étois à cheval, & que mon Negre ne m'avoit pû suivre, j'attachai mon cheval à une palissade du Fort; mais un boulet de canon aiant donné dans la charpente du Donjon, & fait tomber quelques essentes, il eut peur, rompit sa bride, & prit le chemin du Bourg; je courus après lui, sans penser au danger auquel je m'exposois; un second coup de canon le fit arrêter, &

1703. me donna le loisir de le reprendre, & de m'en retourner au Fort, où je trouvai mon Negre à qui je le donnai.

Les troupes sorties du fort, y ren- trent

Ce contre-tems retarda un peu la joie qu'eut le Lieutenant de Roi, quand je lui appris que les Troupes alloient rentrer. Il me demanda comment la chose s'étoit passée, je la lui contai, & il me dit, soiez seur qu'avant qu'il soit quatre jours, nous serons dans la même peine, & que par pique contre M. Auger, & contre moi, M. de Gabaret fera sauter le Donjon, & abandonnera le Fort. Le Major étant arrivé là-dessus, pour lui dire que les Troupes montoient, M. de la Malmaison voulut faire croire aux ennemis, que c'étoit une augmentation de Troupes que Pon mettoit dans le Fort, & pour cet effet il fit abaisser le pont-Levis, & les fit entrer par la grande porte, tambour battant, & les Milices avec leurs Drapeaux déployez. Outre les deux Compagnies de la Marine, on fit entrer celles de Celleron, de Heurtaut & de Lostau, qui faisoient encore 286. hommes, y en ayant eu quelques-uns de tuez, & de blessez, & d'autres qui étoient malades.

Je retournai chez le Gouverneur, que je trouvai accompagné de tous nos Officiers de milice qui étoient dans la joie de ce que les Troupes étoient rentrées dans le Fort; il leur dit qu'il souhaitoit que leur joie fut de longue durée. Je lui dis que M. de la Malmaison ne le croioit pas; ni moi aussi, me dit-il, & j'en sçai la raison.

Nous nous mîmes à table après cela, & à peine y étions-nous qu'on vint lui dire, que son Neveu le sieur Domonville venoit d'être tué d'un coup de canon : M. Auger dit aussi-tôt, Dieu lui fasse miséricorde, c'est le sort de ceux qui vont à la guerre; je suis fâché de sa mort, mais il est mort en servant son

Prince. Nous nous levâmes, pour aller voir comment il étoit. Un Negre vint dans ce moment qui nous dit avec simplicité qu'il n'étoit pas mort, parce qu'il avoit eu le boulet dans le ventre; je n'aurois pû m'empêcher de rire de cette naïveté dans une autre circonstance; cependant il avoit raison, car si le boulet lui avoit donné dans la tête, il l'auroit tué. Nous le trouvâmes assis sur le bord du chemin qui ne pouvoit encore parler, & qui respiroit avec peine; le boulet étoit à quelques pas de-là, il étoit de 18. livres, après avoir touché le Donjon, & être sauté par-dessus la Rivière dans notre camp, il avoit roulé, & fait quantité de bonds, dont le dernier c'étoit terminé dans le bas-ventre de M. Domonville, qui cependant en fut quitte pour une grosse contusion. Une pauvre Negresse qui faisoit la cuisine à deux cens pas delà, ne fut pas si heureuse; un boulet donna sur une pierre, dont les éclats la tuèrent; & j'avois pensé avoir le même sort le mardi de Pâques; un boulet qui avoit touché dans le Fort, vint donner tout auprès de moi, pendant que j'écoutois la confession d'un homme qui étoit à mes pieds; je fus tout couvert de terre, & mon penitent eut les jambes & les cuisses toutes meurtries par les éclats des pierres que le boulet fit sauter.

Nous fûmes dans une erreur assez particulière les quatre ou cinq premiers jours que les Anglois commencèrent à tirer sur le Fort. La plupart de leurs balles de mousquet passaient par-dessus, & tomboient dans notre camp. Tout le monde sçait le sifflement que fait une balle, quand elle passe à peu de distance; mais tout le monde ne sçait pas que nous avons de grosses mouches aux Isles qui font à peu-près le même effet; il est vrai qu'on ne les entend jamais la

ruit.

1703.

Erreur touchant les balles de mousquet.

1703. nuit, ni dans toutes les saisons de l'année. Notre surprise étoit que ces prétendues mouches se faisoient entendre pendant la nuit, & dans un saison où elles n'ont point accoutumé de paroître; nous reconnûmes enfin nôtre erreur, & nous vîmes que ces prétendues mouches étoient de belles balles de mousquet. Le premier qui en eut le bras percé; il est vrai que la balle demeura dans les chairs, parce qu'elle avoit perdu presque toute sa force.

Le Jeudi 12. Avril M. de Gabaret fit dire à tous les Officiers de milice, aux Conseillers, & aux Superieurs des Communautés Religieuses, de se trouver à la lûcerie des Freres de la Charité, où il avoit quelque chose de conséquence à leur proposer.

J'étois au Fort quand on apporta cet avis aux Officiers de milice qui y étoient; nous vîmes bien d'abord de quoi il s'agissoit. M. de la Malmaison trouva fort mauvais de n'être point appelé, & il avoit raison, il me pria de me trouver à cette assemblée. J'eus de la peine à m'y refoudre, parce que je n'y étois pas appelé; cependant je résolus d'y aller de la part du Lieutenant de Roi, parce qu'ayant visité ce même jour la Breche & le Fossé, & pris les mesures nécessaires, pour vuider pendant la nuit, les Decombres de la Breche, & faire une retirade en dedans du Cavalier, je pourrois persuader qu'il n'y avoit rien à craindre des Anglois, quand il leur prendroit envie de donner un assaut.

Il y avoit eu la nuit précédente un mouvement parmi eux, qui avoit fait croire qu'ils en vouloient venir à un assaut, & qu'ils vouloient se servir de la nuit, pour s'approcher du Fossé avec moins de risques: mais soit qu'ils eus-

sent véritablement formé ce dessein, soit qu'ils eussent reconnu que l'entreprise, qui étoit presque impossible pendant le jour, étoit encore plus périlleuse la nuit; ils s'étoient retirez sans bruit, dès qu'ils eurent senti le feu de nos gens qui borderent d'abord tous les parapets du Fort. L'on sçût le matin par des Deserteurs, que le Général Codrington faisoit tous ses efforts pour engager les Colonels à tenter un assaut, mais que ceux-ci le refusoient absolument, & ne vouloient point exposer leurs gens à la boucherie.

Je me trouvai l'après-midi à cette assemblée que l'on honora du nom de conseil de guerre; M. de Gabaret parut fâché de m'y voir, & me dit qu'on ne m'y avoit pas appelé: je lui répondis que mon emploi, & les services que je rendois au public, m'avoient toujours donné entrée, & voix délibérative dans les assemblées; mais que si ma présence lui faisoit de la peine, je me retirerois aussi-tôt, que j'avois pourtant des choses de conséquence à lui dire, & à toute l'assemblée. Ce peu de paroles augmenta encore ce que ma présence avoit commencé, c'est-à-dire, la colere, & son embarras; il commença à se plaindre qu'il trouvoit par tous des difficultés, qu'on vouloit pénétrer ses pensées, & ses desseins; qu'après s'être exposé, comme il avoit fait, pour apporter du secours à l'isle, on le contredisoit en tout, qu'il sçavoit la guerre, que c'étoit à lui à commander, & à répondre de ses ordres. Après bien des repetitions, voyant que personne ne lui disoit mot, il me demanda, si j'avois quelque chose à dire: je lui dis, qu'oui, & après l'avoir salué & toute l'assemblée, je m'assis, & je dis que j'avois visité le matin de ce même jour la Breche du Cavalier, & tous les Fossés, depuis le Cavalier
H h h 3 jus

jusqu'à la demie-Lune, que les Merlons du Cavalier n'étoient rasez que jusqu'à six poudres au dessus de la Genouilliere; & que les Decombres, qui étoient tombées dans le Fossé, ne l'avoient pas rempli à la hauteur de trois pieds, de maniere qu'il y avoit encore près de neuf pieds de profondeur vis-à-vis de la Breche, que tout le reste étoit net, que les parapets n'étoient nullement endommagez, non plus que le Retranchement de la citerne découverte, que vingt hommes pouvoient vuider en six heures de tems les Decombres de la Breche, rien n'étant fiaisé, comme le Major, & les Officiers de milice, qui étoient dans l'assemblée, & qui s'étoient trouvez le matin avec moi dans la visite que nous en avions fait, pouvoient le témoigner; qu'il restoit encore trois canons dans le Cavalier, qu'on pouvoit braquer dans la Breche, les sacs à terre, les paniers, & les futailles étant toutes prêtes, & le Fort étant fourni d'un bon nombre de balles de coton, pour faire dans un moment des épaulements, & des tranchées où il en seroit besoin. Je fis voir fort sensiblement la facilité de défendre la Forteresse; & que quand même le Cavalier seroit emporté, nous avions le Retranchement de la citerne pour nous retirer, & pour nous y défendre, si on le jugeoit à propos, ou pour passer de l'autre côté de la Riviere des Gallions, sans crainte d'être coupez, ni inquiéter dans nôtre retraite.

On peut croire que je ne manquai pas d'être interrompu bien des fois, & qu'on me fit bien des objections & des questions, le plus souvent inutiles, & hors de propos, & toujours pleines d'aigreur & d'envie de me voir bien-tôt finir. Je feignois de ne m'en pas appercevoir, mais M. Auger, auprès duquel j'étois, m'ayant dit tout bas de ne pas pousser

les choses plus loin, parce que mon discours excitoit des murmures dans l'assemblée contre le Lieutenant Général; je dis à M. de Gabaret que M. de la Malmaison m'avoit chargé de lui dire, & à toute l'assemblée, que si on prenoit résolution d'abandonner le Fort, il protestoit contre cette résolution, lui & généralement tous ceux qui étoient avec lui, comme ils l'avoient déjà dit au Major, & comme les Officiers de milice, présens dans l'assemblée, s'étoient chargés de le déclarer, attendu qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Anglois, vû le bon état où étoit la Forteresse, & que je le suppliois, & toute l'assemblée de se bien souvenir de ce que j'avois eu l'honneur de leur dire. Je ne rapporte ici que la substance de mon discours, il seroit inutile de le mettre ici tout entier; je le finis avec une profonde révérence au Lieutenant Général, & à l'assemblée, & je me retirai.

Ma sortie fit plaisir à M. de Gabaret, il commença aussi-tôt à haranguer l'assemblée; & après quelques coups de langue contre ceux qui vouloient que l'on conserva le Fort, qu'il eut cependant la discrétion de ne point nommer, il fit la peinture de l'assaut que les Anglois devoient donner au Fort d'une maniere si particuliere, que je ne l'aurois jamais voulu croire, si tous ceux qui étoient presens ne m'en eussent assuré. Il dit d'abord que c'étoit une erreur de croire qu'il falloit des boyaux, ou des Tranchées, pour s'approcher d'un ouvrage qu'on veut insulter, quand on n'en est éloigné que de cinq ou six cens pas; qu'il sçavoit la guerre, & que les ennemis qui la sçavoient aussi, s'épargneroient cette peine très-assurément; qu'ils disposeroient leurs gens par files, dont le front égaleroit la longueur de l'ouvrage, sur lequel ils auroient dessein, que

1703. que les premiers porteroient des facines, ceux qui les suivroient des planches larges & assez longues, pour poser sur les bords de l'escarpe & de la contre-escarpe du fossé; qu'après eux viendroient ceux qui porteroient les échelles, & ensuite les gens armez; que les premiers arrivant au Fossé le combleroient de fascines, les seconds y mettroient leurs planches, les autres planteroient leurs échelles, monteroient à l'assaut, passeroient la garnison au fil de l'épée, & se rendroient maîtres du Fort, & ensuite de toute l'Isle. D'où il concluait que pour éviter ce malheur, il valoit mieux abandonner la place, & se retirer à couvert de la Rivière des Gallions, où les ennemis n'oseroient jamais se présenter; il ajouta qu'il connoissoit le génie de la nation Angloise, & en particulier celui de leur Général, qui ne cherchoit qu'à faire voir, & à dire dans le monde qu'il avoit emporté une place, où son Pere avoit échoué; qu'il falloit contenter sa vanité sans s'exposer à y être forcé d'une manière qui lui seroit plus honorable, & en même tems fatale à quantité d'honnêtes gens qui périroient, s'il s'obstinoit de défendre la Forteresse.

Un certain personnage qui étoit venu avec lui de la Martinique, le seconda merveilleusement bien dans ce dessein Heroïque, quoiqu'il ne harangua pas; on dit qu'il fit plus que s'il avoit harangué; il parla presque à tous les Officiers de plume & d'épée qui étoient présents: les louanges du Lieutenant Général, son habileté dans la conduite des plus grandes affaires, & la confiance qu'on devoit avoir dans un homme consommé dans le métier de la Guerre, & zélé jusqu'à l'excès pour le bien du public, étoient toujours à la tête des petits discours, dont il fatiguoit ceux

qui ne pouvoient pas s'empêcher de l'entendre; que sçavez-vous, disoit-il à quelques-uns, c'est peut-être une ruse de guerre, il l'a communiqué à peu de gens. Si j'osois parler, vous conviendriez avec moi que la proposition que fait M. le Lieutenant Général est pleine de bon sens, & marque sa grande expérience, & son profond sçavoir dans l'art militaire, & que si on perd cette occasion, on ne la retrouvera peut-être jamais.

Malgré tout cela les Officiers de milice se tenoient roides, vouloient conserver la Forteresse, & courir les risques de cet assaut; & tout ce qu'on pût obtenir de quelques-uns fut des'en rapporter avec le Gouverneur à la prudence du Lieutenant Général. Il est certain que Mr. Auger fit une très-grande faute en cette occasion, & qu'il avoit voulu tenir ferme avec les honnêtes gens qui faisoient le plus grand nombre, on n'auroit pas commis cette lâcheté qui mit l'Isle à deux doigts de la perte; mais il étoit nommé Gouverneur de Saint Domingue, & sembloit ne plus se soucier de la conservation de la Guadeloupe, ni des mauvaises manœuvres du Lieutenant Général; de sorte qu'il fut déterminé qu'on abandonneroit le Fort. Les Anglois en furent avertis dès la nuit même par deux Soldats de la Compagnie de du Chatel qui desertèrent; mais soit qu'ils ne crussent pas la chose vrai-semblable, soit qu'ils s'imaginassent qu'il y eut de l'artifice dans le peu de secret qu'on avoit gardé dans cette délibération, ils se tinrent dans leurs postes, & se contentèrent d'user leur poudre & leurs balles sur le Donjon, & sur le Cavalier, auquel ils ne pouvoient plus faire de mal.

Le Vendredi 23. Avril on envoya le Major porter au Lieutenant de Roi le

ré-

1703. résultat du Conseil de Guerre, & donner ordre au Sieur Binois d'attacher les mèches aux mines, pour faire sauter le Donjon, & la petite face du Cavalier. quand je dis les mines, il est bon d'expliquer ce que c'est, & pour cela il faut se souvenir de ce que j'ai dit dans un autre endroit, en faisant la description du Fort, qu'il y avoit deux souterrains qui servoient de cachots, pour renfermer les criminels; c'étoit dans ces deux souterrains qu'on avoit mis les poudres, de sortes que toute la préparation de ces mines consistoit à répandre quelques barils de poudre, & à y joindre une saucisse, pour y mettre le feu; on prétendoit les faire sauter tous deux en même tems; on m'en parla, & je dis que la chose manqueroit, si on ne se servoit pas de la même saucisse. La suite a justifié mon sentiment, puisqu'on a trouvé toute la poudre d'un des souterrains après la retraite des Anglois.

Protestation du Lieutenant de Roi contre le Lieutenant Général.

M. de la Malmaison sortit encore du Fort, & alla trouver le Lieutenant Général, & fit tous ses efforts pour empêcher l'effet de la résolution qui avoit été prise le jour précédent, & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il s'en retourna, & fit signer une protestation à tous les Officiers qui étoient dans le Fort, & l'envoia au Lieutenant Général. J'allai dîner chez lui; pendant que nous étions à table on nous vint avertir que deux vaisseaux de guerre avoient levé l'ancre, & s'avançoient du côté de la Rivière des Gallions; un moment après les batteries des ennemis qui n'avoient point tiré depuis près de trois heures, commencerent à faire un feu extraordinaire; nous vîmes aussi que

les deux vaisseaux canonoient vivement les Retranchemens de la Rivière des Gallions, & du bord de la mer; cela nous fit juger que les Anglois avoient envie de risquer un assaut. On fit prendre les armes, M. de la Malmaison fit distribuer de l'eau de vie, & ordonna aux Soldats de se tenir assis sur les banquettes, sans se montrer, pour persuader aux ennemis que la plûpart des Troupes étoient sorties, cependant ils ne voulurent pas mordre à cet appas, ils se contenterent de consommer bien de la poudre & des boulets, sans tuer, ni blesser personne, ni dans le Fort, ni dans les Retranchemens. Les deux vaisseaux s'en retournerent à leurs postes vers le soir, & leurs batteries cessèrent de tirer.

Dés que la nuit fut venuë on fit sortir du Fort les quatre Compagnies de la Marine; il y eut encore trois Soldats de celle de du Chatel qui desertèrent dans ce tems-là, & qui assurèrent les ennemis que nos Troupes se retiroient. M. de la Malmaison demeura dans le Fort avec les quatre Compagnies de milice.

Le Samedi 14 Avril, deux heures avant le jour, les Sentinelles qui étoient au Cavalier, s'aperçurent que quelque chose s'approchoit en rampant contre terre; ils tirèrent, & le parapet aiant été bordé dans le moment, on fit feu. On reconnut, quand le jour parut, deux hommes morts à vingt pas du Fossé; quelques Negres furent les dépouiller. Ou mit ensuite le feu aux mèches, on abandonna le Fort, & on se retira dans les Retranchemens de l'autre côté de la Rivière des Gallions.

1703
Les Anglois canon- nent les Retranchemens de la riviere des Gallions

Le fort est abandonné.

C H A P I T R E V I I.

Les Anglois entrent dans le Fort; ils sont battus à la Riviere des Gallions: leur entreprise sur les trois Rivières.

1703.



Otre Fort se trouva ainsi neutre, nous l'avions abandonné, & les Anglois n'osoient s'en approcher jusqu'à ce que les mines eussent fait leur effet. Leur retardement intriguait beaucoup nôtre Lieutenant Général, il y enviait Sieur Binois avec le nommé Guillet orfèvre, qui étoit nôtre Artificier, & quelques avanturiers, à qui il promit de grosses recompenses, pour les engager à aller mettre le feu aux mèches, en cas qu'il fut éteint. Ils y furent assez à tems pour en sortir la vie sauve, & se mettre à couvert derrière un pan de muraille qui couvroit le souterrain qui ne prit point feu, heureusement pour eux, car ils auroient été ensevelis sous les ruines. Celui qui sauta ne laissa pas de leur faire tomber des pierres, dont quelques-uns furent blesez, & méritèrent que tous eussent ce qu'on leur avoit promis. La mine du Cavalier joüa quelque tems après, mais sans effet; il étoit huit heures du matin quand cela arriva.

Une partie du Donjon saute en l'air.

Les Anglois entrent dans le fort.

Les Anglois entrèrent dans le Fort par le Cavalier sur les dix heures, & travaillèrent d'abord à se couvrir du côté de la Riviere des Gallions; le Général Codrington y vint sur le midi, accompagné de quantité d'Officiers. Un Deserteur qui descendit le soir par le petit chemin de la Riviere, nous assura que tous leurs Officiers avoient été dans la dernière surprise, de voir que nous eussions abandonné le Fort en l'état qu'il étoit, & que sans les deux Deserteurs du Jeudi, ils auroient levé le Siège; que le rapport de ces deux hommes

Tom. II.

avoit été cause de la canonade du jour précédent, pour voir quel mouvement nous ferions, & que sans les trois autres qui étoient venus le soir, on avoit résolu d'ôter le canon des batteries, & de se retirer, parce que les Capitaines avoient perdu quantité de Soldats, & que l'Amiral vouloit conserver le reste de ses Matelots, parmi lesquels la dissenterie, & le mal de Siam faisoient de grands ravages.

1703.

Dès que les Anglois furent maîtres du Fort, ils firent passer un gros corps de Troupes sous la Falaise, le long du bord de la mer, pour nous chasser des Retranchemens que nous y avions; mais on en avoit déjà retiré nos gens; il n'y étoit resté que le sieur de Saint Amour avec sa Compagnie qui avoit été grossie par un nombre de Volontaires, qui s'étoient détachés de leurs corps, pour se joindre à lui; il partagea sa Troupe en deux, après avoir donné ordre à son Lieutenant de plover après un peu de résistance, afin d'engager les ennemis à le suivre dans le Morne; & quand ils y furent, il tomba sur eux d'une manière si brusque & si vive, qu'il les renversa, les reconduisit jusqu'au bord de la mer, leur tua plus de quarante hommes, en blessa un grand nombre, & fit trois prisonniers, entre lesquels étoit un Officier, qui aiant été conduit au Lieutenant Général, & interrogé de ce qu'on disoit dans leur Camp, il répondit sans hésiter: on dit que les François sont des braves gens, & qui se battent bien, & que leur Général les trahit, en abandonnant ainsi leur Forteresse. Le sieur de Saint Amour demeura

On bat les Anglois au bord de la Mer.

I i i

jus-

jusqu'au soir dans les Retranchemens du bord de la Mer, & revint avec sa Troupe chargée des armes qu'ils avoient ôté à ceux qu'ils avoient défaits.

Après que j'eus vû entrer le Général Anglois dans nôtre Fort, je voulus prendre congé du Gouverneur, pour aller me reposer à la Cabesterre; il m'arrêta, en me disant, que je lui avois promis de ne le point quitter, que nous aurions peut-être plus de bonheur dans la suite, & qu'il falloit que la fin couronnât l'œuvre. Quoique je ne fusse pas content de la foiblesse qu'il avoit fait paroître, en donnant trop facilement dans les idées de M. de Gabaret, je lui promis de demeurer, & de servir à l'ordinaire.

Nous nous retirâmes d'abord dans un Retranchement qui étoit à la tête de la Savanne de Miler, à huit cens pas ou environ du bord de la mer. M. Auger me dit qu'il ne croioit pas que le Lieutenant Général abandonnât ce poste qui étoit avantageux, & aisé à défendre. Je le sçavois bien; mais comme nos parapets étoient assez minces, je lui dis qu'il falloit les épaissir, & travailler à faire des Gabions, pour élever une Batterie, afin de balaier l'autre côté de la Riviere, & le dedans du Fort que l'on voioit de revers. Les Anglois s'en étant apperçus, firent un grand feu de mousqueterie sur nous, & nous sur eux, avec cet avantage que nous étions déjà à couvert; nous leur tuâmes du monde. & nous en perdîmes aussi de nôtre côté, Nous eûmes trois hommes tuez, & huit bleffez. Malgré cela nôtre ouvrage s'avançoit à vûe d'œil, j'avois déjà posé six Gabions, & nôtre épaulement avoit six pieds de hauteur, & auroit environné tout le côté de cette Savanne sur le bord de la Riviere des Gallions, & selon les apparences, il auroit été achevé pendant la nuit, tant nos gens travailloient avec ardeur, lorsque le Lieu-

On abandonne encore un autre poste très-avantageux.

1703.
tenant Général envioia dire au Gouverneur qu'il ne jugeoit pas à propos de conserver ce poste, & qu'il falloit se retirer plus loin. Ce nouvel ordre pensa désespérer M. Auger; il avoit caché son chagrin dans les occasions précédentes, il n'en fut pas le maître dans celle-ci. Les Officiers de milice entreurent vivement dans ses sentimens, & je vis le moment qu'il y alloit arriver quelque chose de fâcheux, lorsqu'après s'être retiré à l'écart, & s'être promené tout seul pendant quelque tems, il dit aux Officiers qu'il falloit obéir, mais qu'il ne répondoit plus de rien, & que les ennemis étoient maîtres de l'Isle, s'ils se sçavoient servir de l'avantage qu'on leur fournissoit; il fit cesser le travail de la batterie, de l'épaulement, & des baragues que nos gens commençoient à faire dans cette Savanne; il me pria d'aller faire cesser le travail que l'on avoit commencé à six cens pas plus haut, auprès de la sucrerie des Religieux de la Charité, parce que le Lieutenant Général ne voulant pas conserver le poste de Miler, il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulut garder ce dernier. Il est cependant très-vrai que ces deux postes retranchez comme ils l'alloient être, pouvoient repaier la perte du Fort; il n'y avoit au premier qu'un Front de 150. pas à défendre, qui n'étoit accessible que par un chemin de charrette, assez étroit, & au second où le terrain s'élargissoit davantage, environ trois cens pas. La Riviere des Gallions, & la Riviere Sence, dont les bords sont extrêmement élevez & escarpez, les défendoient à droit & à gauche, & nous eussions été dans ces deux postes comme dans deux Fortereffes presque naturelles, où il ne paroïssoit pas possible que les Anglois eussent envie de nous inquiéter. Ce qu'il y eut de surprenant fut qu'en abandonnant ces postes, on mit le feu dans

1703. dans tous les bâtimens des Religieux de la Charité, & de la Damaïfelle Cherot, comme s'ils euſſent dû causer la perte de l'Isle, après qu'on avoit laïſſé aux ennemis quatre ou cinq cens maisons toutes entieres dans les Bourgs, & Habitations qu'on avoit abandonné. Le ſieur de Bois-fermé Gouverneur de Marie-galante, qui étoit venu avec le Lieutenant Général, ſe ſignala dans cette expedition, il portoit le feu par tout, & faiſoit autant de ravage avec la ſeule main qu'il avoit, que s'il en avoit eu une douzaine. On ne vit jamais un ſi grand acharnement, & une précipitation ſi déraisonnable; peu s'en fallut que je ne fuſſe brûlé, étant endormi ſur une planche dans le galetas de cette maison. Le feu ne ſecondâ que trop vivement la mauvaïſe manœuvrè des braves qui accompagnoient cet Officier. Tous les bâtimens, ſans rien excepter, furent reduits en cendre, & avec eux tous les remedes, & les uſtencilles de l'Hôpital, toutes les menuës armes qu'on avoit ſauvé du Fort, pluſieurs paniers remplis de Grenades, beaucoup de poudre, de plomb, de mèches, & autres munitions de guerre, une quantité très-considerable de farine, & de viande ſalée, avec une infinité de marchandises qu'on y avoit ſauvé, comme dans des lieux de ſeureté qui ne devoient être jamais abandonnez; du moins on auroit dû les transporter au réduit ſans ſe preſſer, & on les y auroit trouvé dans l'extrême beſoin que l'on en eut dans la fuite; puis-que les ennemis avoient ſi peu d'envie de s'approcher de nous, qu'ils ne vinrent en cet endroit-là que quatre jours après que nous l'eûmes abandonné.

Nous nous trouvâmes donc le Dimanche 15. Avril au bord des bois qui couvrent le réduit; on plaça les quatre Compagnies de la Marine au centre du

grand front, qu'il fallut occuper, pour 1703; couvrir le réduit, & le paſſage de Madame au haut de la Riviere des Gallions. On voit par cette diſpoſition que les Troupes de la Marine ne ſongeoient guères à diſputer le pas, & le poſte d'honneur à nos milices. Leurs Officiers étoient de braves gens; mais les Soldats étoient mal intentionnez, & ne cherchoient qu'à deſerter; d'ailleurs le poſte de la droite étoit très-dangereux par ſa ſituation, parce que les Anglois y pouvoient venir de plain pied, ſans qu'on pût être ſecouru des autres quartiers qui en étoient ſeparez par des ravinages marécageux. Ces Troupes de la Marine avoient à leur droite, & à leur gauche une Compagnie de Milice; & pour les aſſurer d'avantage, & empêcher leur deſertion, on les avoit encore couvertes d'un poſte avancé, compoſé de deux Compagnies de Flibuſtiers, & d'une de milice de la Martinique, commandées par les ſieurs du Buc, Lambert & Queſtel, qui s'étoient poſtez dans la maison, Moulin & Sucrerie du ſieur Favre. A la droite de la Compagnie de Milice, qui couvroit les Troupes de la Marine, il y avoit cinq Compagnies des Milices de la Guadeloupe, & deux de la Grande-Terre, dont le poſte s'étendoit juſqu'à la Riviere des Gallions; le reſte des Troupes de milice occupa tout le grand eſpace qui étoit depuis la gauche des Troupes de la Marine juſqu'aux Marécages de Jean Smith, & du grand chemin du réduit. Ce poſte fut appellé le Camp de la Martinique: celui de la droite fut nommé le Camp des Gallions, celui du ſieur du Buc le poſte avancé, & celui où étoient les Troupes de la Marine le Camp des Lunettes, à cauſe que nôtre Lieutenant Général paſſoit une partie du jour ſur une hauteur qui en faiſoit partie à contempler la rade, les

1703. vaisseaux, & les postes des ennemis avec des Lunettes d'approche.

M. de la Malmaison fut envoyé aux trois Rivières avec une augmentation de soixante hommes, c'est-à-dire, qu'il se trouva avec six vingt hommes au plus, pour défendre un poste de près d'une lieue de longueur, poste si important que de sa perte s'ensuivoit infailliblement celle de l'Isle entière, parce que c'étoit le seul passage, & la seule communication que nous avions avec la Martinique, la Cabesterre, & la Grande-Terre, d'où nous tirions la plus grande partie de nos vivres.

Le Lieutenant Général se logea dans une grande case qu'on avoit fait faire pour mettre des munitions de guerre, & de bouche; elle étoit couverte par un petit morne à l'entrée du chemin du réduit. M. Auger prit pour son logement quelques cases aux environs, & chacun fit des baraques, pour se loger dans le poste qu'il devoit occuper.

Le Lundi 16. M. Auger me mena au Camp des Gallions, où nos sept Compagnies étoient postées tout à découvert, & sans aucun Retranchement devant elles. Il fit appeler les Officiers, & leur dit qu'il falloit se couvrir de quelque Retranchement. Ils répondirent que leurs esclaves étoient dans le bois, & que n'étant pas accoutumés à ces sortes d'ouvrages, eux & leurs gens paieroient de leurs personnes, si les Anglois se présentoient; mais qu'ils ne vouloient plus travailler pour loger & couvrir les Troupes de la Marine, & qu'il leur suffisoit d'avoir des baraques, pour se mettre à couvert des injures du tems. Ces contestations durèrent fort longtemps, & on seroit demeuré sans être couvert dans tout cet espace qui étoit de plus de cinq cens pas de longueur, si M. Auger n'avoit envoyé l'Aide-Major avec

1703. quelques Sergens, pour ramasser tous les Negres qu'ils trouveroient, & les faire travailler. Je traçai ce Retranchement, & j'y demeurai jusqu'au soir avec le Gouverneur, je retournai coucher à son quartier.

Le Mardi 17. nous y retournâmes dès le point du jour, & y demeurâmes toute la journée; mais avec tous nos soins, les Habitans qui étoient mécontents de toutes les mauvaises manœuvres du Lieutenant Général, n'y voulurent jamais travailler, ni presser les Negres de le faire, de sorte qu'il n'a jamais été perfectionné; il y avoit une petite élévation au milieu, sur laquelle on bâtit une case, ouverte presque de trois côtes, pour servir de chapelle. Les Habitans me firent une baraque à côté, & me prièrent de demeurer avec eux; M. Auger m'en pria aussi, & je m'y établis. Nous avions une garde de vingt-cinq hommes à trois cens pas devant nous; on en mettoit encore deux autres la nuit de trente hommes, chacune à cent cinquante pas de nos baraques, où nous dormions aussi tranquillement que si nous n'eussions point eu d'ennemis. Il est vrai qu'ils ne s'établirent jamais plus proches de nous, que la maison du sieur Milet qui en étoit éloignée de près de mille pas.

Le Dimanche 22. Avril trois Habitans de notre quartier me prièrent de demander leur congé au Gouverneur, pour deux ou trois jours, afin d'aller visiter leurs maisons; je l'obtins aisément, & je voulus faire cette promenade avec eux; je pris sept de nos Negres armez, & un de nos Domestiques blancs; ces trois Habitans avoient chacun un Negre armé, de sorte que nous nous trouvâmes quinze hommes bien armez. Nous avions d'abord résolu de prendre le chemin des hauteurs, mais ayant trouvé un de nos Negres qui venoit

1703. noit me voir, & m'apportoit quelques ramiers, & des diabolins, lequel étoit venu par le chemin des deux mille pas du bord de la mer, nous suivîmes la même route, & nous arrivâmes sur les trois heures au bas de notre Habitation du Marigot. Ce Negre m'avoit dit que nous avions 25 ou 26 de nos gens qui faisoient de la farine; je voulus les aller voir, & cependant je l'envoiai au premier ajoupa, pour nous y faire apprêter à souper; je trouvai que nos gens étoient bien sur leurs gardes, ils avoient deux Sentinelles avancées perchées sur des arbres, pour découvrir de plus loin; quoiqu'ils m'eussent reconnu long-tems avant que je fusse auprès d'eux, ils me crièrent dès que je fus à portée, qui vive, demeure-là, & il fallut obeïr, car avant de me laisser approcher, ils voulurent connoître ceux qui étoient avec moi, de crainte que ce ne fussent des Anglois qui me menoient par force, pour les faire enlever. Cette précaution me fit plaisir; je me promenai jusqu'au soir aux environs, en attendant nos voisins qui étoient allez chez eux; ils revinrent fort contents: soit que les Anglois eussent été dans leurs maisons, ou qu'ils n'y eussent point été, ils les trouverent sans qu'on y eut fait aucun dégât, & leurs caches en bon état. Nous nous en allâmes aux ajoupas, nos gens nous avoient apprêté une bonne soupe avec des volailles communes, des ramiers, & des diabolins; nous mêmes des gardes avancées, & nous nous couchâmes.

Le Lundi 23. je fus voir quelques-uns des Campemens de nos Negres que je trouvai bien accommodés, & bien pourvus. Ce qui me surprit, fut de voir les enfans qui étoient devenus sauvages comme des lièvres; au lieu qu'avant la guerre, ils couroient à moi dès qu'ils

me voioient, ils s'enfuoient alors, & leurs parens avoient toutes les peines du monde à les rassurer, & à me les amener; je leur distribuai quelque argent que j'avois sur moi, & nous passâmes toute la journée à chasser; le soir un de nos gens qui avoit été dans les Habitations du bord de la mer, pour chercher des pois, nous vint dire que les Anglois arrachoient les pierres de taille des fenêtres de notre Eglise qu'ils avoient brûlée, pour en retirer les gonds. Il étoit trop tard pour y aller; mais le lendemain avant jour nos gens furent s'y embusquer; les Anglois revinrent effectivement, c'étoient des Matelots qui n'étoient point armez; un seul avoit un fusil, on tira dessus, & on le tua; on cria aux autres, bon quartier; & comme ils ne voulurent point se rendre, il y eut encore de tuez & de blessez. Il y avoit un vaisseau mouillé devant notre Eglise qui tira quelques coups de canon sur nos gens, & qui ne les empêcha pas de dépouiller les morts. Cette petite correction fraternelle les rendit sages, & ils ne revinrent plus arracher nos pierres de taille.

Nous partîmes après dîné de notre habitation, pour retourner au Camp; nous découvrîmes la Compagnie des Negres qui venoit d'une course vers le bord de la mer; comme ils ne nous avoient pas vû, nous tirâmes deux coups de fusil, pour nous faire connoître; ils répondirent de trois, & nous d'un, & eux de deux autres: c'étoit notre signal de reconnaissance; ils nous apperçurent ensuite, & je leur fis signe de nous attendre; il y avoit entre nous la Rivière des Peres. qui coule au bas d'une épouvantable falaise, comme nous monitions, & que nous étions prêts à les joindre, nous entendîmes trois coups d'armes aussi-tôt; ne sçachant ce que

1703. ce pouvoit être, je fis avancer deux de nos gens, & nous les suivîmes avec les précautions convenables; nous trouvâmes que c'étoient les Negres qui venoient de tuer trois malheureux Anglois qu'ils avoient pris; je les blâmai beaucoup de cette action, ils me dirent pour excuse, que ces trois hommes ne vouloient pas marcher, & qu'ils n'étoient pas obligez de porter leurs prisonniers. Je fus bien fâché de n'être pas arrivé plutôt, pour leur sauver la vie, & sur tout à un jeune homme de 18 à 20 ans qui étoit très bien fait; c'étoit une espece de pilote; on trouva dans ses poches deux compas de Marine très-beaux que j'acheptai. Les Negres en avoient expédié quelques autres le même jour, car ils avoient sept habits, & des armes. Depuis la mort du brave le Févre, il n'y avoit plus que cette Compagnie qui inquiétât les Anglois; comme elle grossissoit tous les jours, parce que les Negres y étoient attirés par l'esperance du butin qu'ils faisoient sur les ennemis, ils les referroient de telle maniere dans leur Camp, que la plupart de ceux qui en sortoient pour chercher des herbages, & autres rafraichissemens, étoient enlevés ou égorgés; il étoit très-difficile de se précautionner contre leurs surprises. Ils se cachotent pour cet effet dans les cannes brûlées, & dans les haies le long des grands chemins, n'ayant sur eux qu'un simple caleçon de toile bleüe, un gargoussier, une baïonnette, & leur fusil; s'il passoit une Troupe plus forte que la leur, ils se tenoient en repos, & quand elle étoit dans quelque défilé, chacun choissoit son homme, & tiroit dessus, & aussi-tôt ventre à terre, ils rechargeoient, gagnaient les devans, ou quelque ravinage, & revenoient faire feu d'une maniere si importune, qu'elle desespéroit ceux

qu'ils attaquoient, qui sentoient les coups sans pouvoir découvrir le plus souvent ceux qui les leur tiroient. Nous arrivâmes au Camp sur le soir; j'allai saluer M. Auger, qui me dit qu'il avoit été en peine de moi depuis qu'on avoit tiré du canon au Baillif. Je lui contai ce qu'il étoit passé dans notre promenade, & je lui fis présent d'une partie de notre chasse.

Le Jeudi 27 Avril un Anglois qui étoit en faction à leur poste avancé de l'habitation de Miler, déserta, & arriva au Camp de la Martinique, où commandoit de Sieur Colart, une heure avant le jour; il demanda d'être conduit en diligence au Gouverneur, cela fut exécuté sur le champ; il lui donna avis qu'il étoit parti au commencement de la nuit un détachement de mille hommes dans 25 chaloupes & quelques barques armées soutenues de la Fregate d'Antigue, pour aller enlever le poste des trois Rivières. Le Sieur de Saint Amour demanda d'y aller avec sa Compagnie; le Sieur Lambert y marcha avec la sienne, quantité de Volontaires se joignirent à ces deux Chefs qui se virent dans un moment à la tête de trois cents hommes; on y fit aller en diligence tous les Cavaliers qui avoient leurs chevaux, & on fit partir les Compagnies des Negres & des Enfans perdus, elles faisoient ce jour-là cent trente hommes.

Nos Troupes arriverent aux trois Rivières aussi-tôt que les Anglois, car quoi-
 qu'ils fussent partis douze heures avant
 nos gens, ils avoient trouvé le vent
 fort gros, & la marée contraire, ce qui
 avoit beaucoup retardé leur marche.
 M. de la Malmaison qui avoit été averti
 par un Cavalier qu'on lui avoit dé-
 pêché, de l'approche des Anglois, & du
 secours qui étoit en marche pour le join-
 dre,

3703. dre, disposa tout pour recevoir les uns, & placer les autres; mais les ennemis aiant trouvé la mer trop grosse, pour risquer un débarquement, & vû les Troupes, & le bon ordre qu'il y avoit dans les deux Anses, & sur le petit morne qui les sépare, ils s'en retournerent sur leurs pas, après avoir demeuré quelque tems en présence, mais hors de la portée du fusil.

Cependant comme ils ne vouloient pas que leur voiage fut tout-à-fait inutile, ils firent une descente d'environ deux cens hommes à la pointe du vieux Fort; ceux qui étoient en garden'étant pas en nombre suffisant pour les empêcher, s'étoient retirez dans les hauteurs; ils brûlerent la Chapelle, après avoir fait à leur ordinaire mille profanations des choses Saintes qu'ils y trouverent; ils en cloierent les deux canons de fer qui étoient sur la pointe, brûlerent les affûts, le corps de garde, & deux ou trois autres maisons des environs; mais aiant voulu s'avancer davantage, & piller une maison qui leur parut plus de conséquence que les autres, ils tombèrent dans une embuscade que la garde de ce poste leur avoit dressé au passage d'une Ravine; il y en eut d'abord une vingtaine de tuez sur la place, & beaucoup de bleffez, ce qui leur fit rebrouffer chemin plus vîte qu'ils n'étoient venus, & ce fut un bonheur pour eux de n'être pas plus avancez; car le Sieur de S. Amour avec les meilleurs Pietons de son détachement arriva dans ce moment sur la hauteur, & commença à faire feu sur eux, & les pressa tellement de se rembarquer, qu'ils abandonnerent leurs bleffez qui n'eurent pas besoin de Chirurgiens. Il y eut une de leurs Chaloupes qui tourna, & qui vint se briser à la côte, avec perte de la plus grande partie de ceux qui s'y étoient jetez en trop

Les Anglois descendent au vieux Fort, y font quelque desordre & y perdent du monde.

grand nombre.

Ce mouvement des Anglois en fit faire un autre à nôtre Lieutenant Général; il eut peur d'être coupé, si les Anglois se rendoient maîtres du quartier des trois Rivières, & de ne pouvoir regagner ses barques qui étoient à Sainte Marie; il plia bagage dès qu'il eut nouvelle du mouvement des ennemis, & tout d'une traite il arriva au trois trous, au-delà des trois Rivières; il avoit fait partir avec lui les deux Compagnies de Marine qu'il avoit amené, & ordonné aux milices de la Martinique, & aux Flibustiers de le suivre; ceux-ci répondirent que n'étant pas attachez à une Isle plutôt qu'à une autre, ils vouloient demeurer à la Guadeloupe, pour secourir leurs freres dans leur besoin; quant aux milices de la Martinique, les Officiers dirent les uns qu'ils étoient malades, d'autres qu'ils n'avoient point de chevaux, pour aller à S. Marie, & qu'ils ne pouvoient aller à pied; les autres s'absenterent de leurs postes, & les jeunes gens qui composoient ces Compagnies dirent résolument qu'ils ne vouloient partir de l'Isle qu'après les Anglois.

1703²

Retraite du Lieutenant Général.

Le Lieutenant Général qui étoit déjà arrivé aux trois trouss'impatientoit beaucoup de ce que ses Troupes ne paroissent point, & se mit dans une furieuse colere quand il sçut leur résolution; mais il avoit le chemin libre pour s'en aller, & tout le monde le souhaitoit.

M. Auger m'avoit prié dès le matin d'aller au reduit rassurer le peuple, & dire de sa part à tout le monde que quelque chose qui arrivât au quartier des trois Rivières, il avoit pourvû à leur sûreté, & qu'ils demeurassent en repos. Il auroit pourtant été bien embarrassé, & nous aussi, si les Anglois avoient pris ce poste: cependant il fit pren-

1703. prendre les armes partout, & disposa ses gens pour recevoir les ennemis, en cas qu'ils nous vinssent attaquer, comme ils le dévoient faire, pendant la diversion qu'ils nous faisoient aux trois Rivières; mais ils demeurèrent en repos, ce qui nous parut une marque évidente de leur foiblesse.

Pendant que je m'acquittois de ma commission, allant de case en case, je m'aperçus que mon Negre qui tenoit mon cheval étoit en contestation avec le maître d'Hôtel du Lieutenant Général; j'y allai au plus vite, & je demandai à cet honnête homme où il prétendoit mener mon cheval, qu'il tenoit par une des rênes? A. M. le Général, qui en a besoin, me dit-il, le sien est-il hors de service, lui dis-je? Non, me répondit-il, mais quand je dis M. le Général, cela veut dire quelqu'un de sa suite. Oh bien Monsieur de sa suite, lui répondis-je à mon tour, il n'y a pas si long-tems que vous allez à cheval, pour avoir oublié votre premier métier d'aller à pied, recommencez à le pratiquer, & cherchez vite un autre cheval, & lui ayant arraché de la main la rêne qu'il tenoit, je le renvoiai fort mécontent de mon procédé. Ce maître d'Hôtel se nommoit Dauphiné aussi bien que celui dont j'ai parlé au commencement de ces mémoires; leur nom fait connoître qu'ils étoient du même pays, ils avoient aussi servi tous deux assez long-tems sur les Galeres, & avoient été envoyés aux Isles pour récompense de leurs travaux; ce que le dernier avoit sur le premier, c'est qu'il avoit perdu ses deux oreilles dans un différend qu'il avoit eu avec la Justice, & c'étoit pour cela qu'il avoit toujours une peraque, faite de manière qu'elle cachoit exactement ce défaut qui n'étoit pas connu de tout le monde; cela n'empêchoit pas qu'il ne servît son maître avec

bien de l'application, & qu'il ne l'ait 1703? laissé son héritier en mourant.

L'avis étant venu sur les trois heures à notre Lieutenant Général que les Anglois s'étoient retirés de devant les trois Rivières, & qu'ils avoient repris le chemin de la Basse-terre, il commença à respirer, & à vouloir faire croire que son mouvement avoit été pour conserver la Cabesterre, & empêcher les ennemis d'y pénétrer, mais il eut le malheur de ne trouver personne qui fut assez charitable pour faire seulement semblant de le croire. Les femmes qui étoient au réduit, le voiant passer, le reconduisirent avec des huées capables de désespérer les plus endurcis aux affronts. Il revint le soir dans le Camp, le cœur fort ulcéré contre les Flibustiers, & les Habitans de la Martinique, & contre M. Auger plus que contre tous les autres, parce qu'il le soupçonnoit d'avoir débauché ses gens, & d'avoir été le premier mobile de la résolution généreuse qu'ils avoient fait paroître: il se trompoit cependant, & M. Auger n'avoit point contribué directement à ce qui étoit arrivé, mais toutes les Troupes de la Martinique ne voioient qu'avec un extrême dépit les mauvaises manœuvres qu'on faisoit, qui auroient dû causer plusieurs fois la perte de l'Isle, si les Anglois avoient su profiter de leur avantage. Par bonheur pour nous la division regnoit entre leurs Chefs, & il sembloit que nous faisions des fautes à l'envie les uns des autres.

Le Dimanche 29 Avril nos Negres armés s'étant embusqués au dessous de l'Habitation des Religieux de la Charité, tuèrent quelques Anglois qui étoient sortis de leur poste de Milet. La garde de ce poste ayant pris les armes, sortit sur les Negres, & les poussa. Les Enfans perdus arrivèrent assez à tems pour

1703. pour soutenir les Negres ; mais les uns & les autres furent poussés jusqu'au delà de la Sucrerie des Freres de la Charité & de la Damaïsselle Cherot, leur voisine. Nôtre poste avancé du Camp des Gallions se joignit à eux, & rétablit le combat, & donna le tems aux sieurs de Valmeinier & de Maissoncelle de s'avancer avec cent hommes, pour les soutenir. On chargea alors de bonne grace les Anglois, & on les fit plier après une demie heure d'un combat fort opiniâtre, où l'on s'étoit battu à coups de pistolet & de baïonnettes ; ils reçurent alors un secours d'environ trois cens hommes, ils firent ferme, & recommencerent à pousser nos gens à leur tour. Je disois la Messe quand ce dernier choc commença ; pendant que je me deshabillois, les Officiers de nôtre Camp me demanderent mon avis sur ce qu'ils avoient à faire, & s'ils attendroient les ordres du Lieutenant Général pour marcher ? Je leur répondis que s'ils attendoient ses ordres, ils ne marcheroient point ; mais que s'ils avoient envie de secourir leurs freres, sans que le Lieutenant Général y pût trouver à redire, ils n'avoient qu'à faire défiler leurs gens le long de la Falaise, & prendre les ennemis en flanc ; cela fut exécuté sur le champ ; plus de deux cens hommes y coururent à toutes jambes, beaucoup de Flibustiers qui étoient venus à la Messe chez nous se joignirent à nos gens, qui se voient ainsi secourus, poussèrent vigoureusement les Anglois, les chassèrent de derriere trois murailles sèches, les unes après les autres, & les reconduisirent, toujours battans, jusques dans les Retranchemens dont ils avoient environné leur poste.

M. Auger qui avoit fait prendre les armes au Camp de la Martinique, & au poste avancé, étoit sur le point de

Tom. II.

1703. marcher avec toutes ces Troupes, & de tomber sur la droite des Anglois ; c'étoit un coup de partie, où il étoit aisé de tailler en pieces, ou de prendre fix à sept cens des ennemis qui n'en pouvoient plus. M. de Gabaret lui envoya défendre de sortir du Camp, & dépêcha ses deux Aides de Camp pour ordonner à M. de Valmeinier, & de Maissoncelle de se retirer ; cet ordre ne vint pas jusqu'à eux, ils étoient trop voisins des ennemis, & par consequent dans des lieux inaccessibles à de pareils Aides de Camp ; on se moqua beaucoup d'eux, mais ils avoient envie de se conserver, pour une meilleure occasion, & ils firent sagement de se gabionner jusqu'à la fin de l'action derriere un reste de muraille sèche.

Cependant nos gens demurerent plus de deux heures à la vûe, & à la demie portée de fusil des Retranchemens des ennemis, sans que ceux-ci osassent sortir pour les repousser, & pour recouvrer leurs morts & leurs blessés ; ils laissèrent sur le champ de bataille quatre-vingt cinq morts, & beaucoup plus de blessés. Nous n'eûmes dans tous ces chocs que quatre hommes tuez, & onze blessés. Un Negre des Religieux de la Charité aiant eu la cuisse cassée au commencement de l'action, lorsque les Anglois nous repoussèrent, fut pris & porté à leur Camp. Le sieur de Valmeinier fut blessé d'un coup de fusil à la cuisse, & eut une partie du petit doigt emportée d'un autre coup. Le sieur de Maissoncelle s'étant trouvé vis-à-vis un Capitaine Anglois, celui-ci le défia, & lui tira un coup de pistolet ; il manqua nôtre Major qui le tua sur le champ, & fit la même chose au Sergent de ce Capitaine qui vint pour le percer de sa halebard. Les sieurs du Buc, Lambert, Sain, Roule, & autres Officiers qui s'y trou-

*Les Anglois
sont dé-
faits à
la rivière
des
Gallions*

1703. trouverent, ou comme Volontaires, ou à la tête de leurs corps, y firent parfaitement bien, à leur ordinaire. Nôtre Aide-Major la Poterie vouloit nous persuader qu'il avoit couru de grands risques, & que sa manche avoit été percée d'une balle; un tailleur aiant examiné la blessure, déclara qu'elle venoit du tems, & que le plomb n'y avoit aucune part.

Pendant que je confessois un de nos blessés qui mourut entre mes mains, il y eut un de nos voisins, nommé Hugues Boulogne, qui reçut un coup de balle qui lui découvrit le crane de la longueur de cinq à six poudres; il étoit huguenot, quoiqu'il eut fait deux ou trois abjurations; comme il étoit d'ailleurs homme de bien & de bon commerce, je l'aimois, & je lui disois souvent que je l'assisterois quelque jour à la mort, & qu'il se convertiroit tout de bon; il tomba auprès de moi lorsqu'il eut reçu le coup, & fut assez long-tems sans parole & sans connoissance; je le fis porter dans la Falaise, & je m'approchai de lui, pour le faire penser à sa conscience quand il reviendrait; aiant enfin ouvert les yeux, & recouvré la parole: Ah, mon Pere, me dit-il, vous me l'aviez bien dit que je me convertirois en mourant entre vos mains; oui, je veux mourir catholique, & je demande pardon à Dieu de tout mon cœur: un Chirurgien que j'avois fait appeler, aiant sondé sa plaie, m'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour le present; je le fis emporter, pour m'en aller à d'autres qui avoient plus besoin que lui de mon secours.

M. de la Malmaison fut rappelé le jour suivant des trois Rivières, pour venir commander au Camp des Galions; nous lui fîmes une case de l'autre côté de la Chapelle, où il demeura

jusqu'à la retraite des Anglois. 1703.

Dès les premiers jours que les Anglois eurent mis pied à terre, j'avois mis en pratique une chose qu'on m'avoit enseigné il y avoit long-tems, & que je trouvai très-bonne, pour ne pas manquer de vivres quand on se trouve éloigné de chez soi: c'étoit d'avoir toujours quelque foie de veau, de vache, ou de bœuf cuit à l'eau & au sel, ou, quand on le peut, dans du vin avec des herbes fines; rien n'est meilleur, & d'une nourriture plus substantielle: cela sert de pain & de viande tout à la fois, & se conserve très-long-tems; un morceau gros comme le poing est suffisant pour nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. J'avois soin d'en avoir toujours dans ma baraque pour les Negres qui me servoient, & pour moi; & quand j'allois hors du Camp, j'en portois toujours avec moi, parce que nous nous trouvions quelquefois éloignés dans les hauteurs, ou obligez d'attendre que des détachemens ennemis plus forts que nous se fussent retirés, & dans ces occasions j'étois bien assuré avec mon morceau de foie de ne pas souffrir la faim.

Le loisir dont nous jouissions dans notre Camp, en attendant qu'il plût aux Anglois de se retirer chez eux, nous fit faire & réiterer plusieurs fois l'observation suivante. Nous scavions que le vaisseau Anglois qui portoit le Pavillon d'Amiral étoit justement à une lieue de trois mille pas geometriques du lieu où nous étions campez; sur cela nous remarquâmes que quand il tiroit le matin & le soir, pour la diane, & la retraite, nous pouvions compter depuis un jusqu'à soixante l'un après l'autre, en disant & prononçant un, deux, trois, quatre, cinq, &c. depuis le moment que nous avions vu la lumière du canon jusqu'à ce que nous entendissions le coup, ceux

Précaution pour les vivres.

Observation sur le bruit du canon.

1703. ceux qui avoient la parole plus libre, comptoient cinq ou six de plus ; on pourroit pousser plus loin cette expérience, dont je ne donne ici que le commencement.

Les deserteurs continuoient toujours à venir, & affuroient qu'il en viendrait un grand nombre sans la crainte qu'ils avoient de trouver nos Negres armez, aussi quels un juste-au-corps étoit une furieuse tentation, pour tuer celui qui le portoit.

Un pauvre Irlandois aiant été pris en desertant, fut condamné à être pendu ; en attendant l'heure de l'exécution il se sauva ; mais comme il étoit étourdi, & qu'il ne connoissoit pas le pais, il se jeta dans le poste que les Anglois avoient à Milet, après avoir passé la Riviere, & grimpé la Falaise avec des peines incroyables, croiant être arrivé dans nos postes ; ils le reprirent, & le lièrent dans leur corps de garde, en attendant qu'il fut jour, pour le remener au Bourg, car il étoit nuit quand il se jeta entre leurs mains ; mais le Sentinelle qui le gardoit, s'étant endormi, il s'échappa, & vint au Camp de la Martinique, n'ayant qu'un méchant calçon sur le corps, & les mains liées derrière le dos. Après qu'il fut revenu de la fraieur qu'il avoit eu, il nous assura, que les Anglois ne tarderoient pas à se r'embarquer, que le Général Codrington étoit malade, qu'il y avoit beaucoup de dissenterie parmi les Troupes & les équipages, & qu'ils manquoient de vivres.

Pris d'un habitant & de ses esclaves. Le Jeudi 3. Mai les Anglois enleverent le nommé Bouchu, dont l'habitation étoit à la Riviere Beaugendre, au quartier des habitans ; cette homme n'avoit pas voulu se retirer au réduit, étant malade, ou le contrefaisant, mais il s'étoit cantonné avec ses esclaves dans les hauteurs de ce quartier-là ; il eut

l'imprudence d'en maltraiter quelques-uns, & eux de dépit allerent se rendre aux Anglois, les conduisirent où étoit leur maître, le firent prendre avec presque tout le reste de ses Negres, une grosse somme d'argent, & tous ses meubles ; on le conduisit au Général Codrington qui le renvoya chez lui avec une belle sauvegarde.

Cette capture fut causée que les Anglois qui n'avoient point été dans ces quartiers-là depuis qu'ils y avoient mis à terre, remarquerent qu'il y avoit beaucoup de mahis & autres vivres dans les habitation, & quantité de bestiaux dans les hauteurs ; ils firent un détachement de cent cinquante hommes, commandez par un Major, pour aller enlever ces vivres & ces bestiaux, & brûler les maisons de ces quartiers-là.

Le lundi 7. Mai un deserteur nous donna avis que ce détachement venoit de partir de leur Camp. M. Auger envoya les Enfans perdus, & les Negres, pour les harceler, & les empêcher de brûler les maisons. Plusieurs habitans de ces quartiers-là s'échaperent du Camp, pour les joindre, & aller défendre leur bien. Les Habitans étoient environ soixante, & les deux Compagnies faisoient ce jour-là cent hommes ; ils marcherent par les hauteurs, pour n'être pas apperçus des vaisseaux, qui donnoient avis par un coup de canon dès qu'ils apperçoient des gens armez. Les Enfans perdus, & les Negres n'ayant pas voulu suivre les Habitans, & s'étant amusez à chercher à faire quelque pillage dans les habitations de la montagne Saint Louis, furent découverts par les vaisseaux. L'avis en fut aussi-tôt porté au Major, à qui on envoya trois Compagnies de renfort ; mais avant que ce secours lui fut arrivé, les habitans l'avoient attaqué au passage d'une ravine où ils s'étoient embusquez ;

1703. le Major avoit été tué avec quinze ou seize hommes, & les autres s'étoient sauvez au bord de la mer, où étoient leurs chaloupes, après avoir abandonné les vivres dont ils s'étoient chargez, & la plus grande partie des bestiaux qu'ils avoient pris. Le secours les aiant joint, ils voulurent retourner sur leurs pas pour regagner ce qu'ils avoient perdu; mais aiant apperçus les Negres & les Volontaires qui s'étoient saisis des postes qui commandoient le chemin où ils devoient passer ils se rabattirent tout d'un coup au bord de la mer, de peur d'être pris en flanc, & en queue, & marcherent comme en fuyant jusqu'à l'Ance du gros François, toujours accompagnez de nos trois Troupes qui faisoient feu sur eux, autant de fois qu'elles en trouvoient l'occasion; ils eurent encore des morts & des blesez dans cette retraite, & en tout on compte qu'ils perdirent vingt-six ou 27. hommes tuez, & des blesez dont on ne sçait pas précisément le nombre. Nous ne perdimes qu'un seul homme, & nous eûmes dix à onze blesez. L'imprudence de nos gens Volontaires, & de nos Negres fut cause que ce parti ne fut pas entierement défait. Tout ce que cette course produisit de bon, fut qu'on empêcha les Anglois de piller, & de brûler les petites habitations; elle fut aussi la dernière action que nos gens eurent avec les Anglois jusqu'à leur départ.

*Dernière
ren-
contre
entre les
françois
et les
Anglois.*

Le Mardi au soir 15. Mai ils mirent le feu à tous les logemens qui étoient dans le Fort, & aux maisons du Bourg, depuis le Fort jusqu'à la place d'armes; cela fit connoître qu'ils pensoient sérieusement à se rembarquer, & que j'avois eu raison de conseiller de brûler le Bourg avant de l'abandonner, puisqu'on pouvoit juger par ce commencement, qu'ils n'avoient pas envie de laisser au-

cune maison sur pied: cependant comme on étoit pleinement informé de leur foiblesse, par les pertes qu'ils avoient fait, & par les maladies qui les diminuoient chaque jour, les habitans résolurent de les presser tellement de se rembarquer, qu'ils n'eussent pas le tems de mettre le feu au reste. Les Officiers allerent trouver le Gouverneur, & le prierent d'obtenir du Lieutenant Général qu'il leur laissât faire une sortie sur les ennemis, pour les chasser. M. Auger s'y employa avec chaleur, & outre le bien public qu'il regardoit en cela, il avoit encore son intérêt particulier, puisqu'il s'agissoit de conserver sa maison, qui n'étoit pas encore brûlé; la sortie fut donc résolüe; M. de Bois-fermé, de la Malmaison & du Parquet passerent la Riviere des Gallions le mercredi 16. au soir avec sept cens hommes qui devoient se partager en deux corps, pour attaquer en même tems le Bourg par deux endroits, aussi-tôt que M. de Gabaret & Auger auroient attaqué le poste de Milet. Nous étions assurés de les défaire entierement; outre qu'ils étoient fort affoiblis, il y avoit déjà une partie de leurs gens embarquez; de sorte que s'ils avoient voulu soutenir le poste de Milet en y envoyant du secours, ils ne pouvoient manquer d'être forcez dans le Bourg, ou les Troupes du poste de Milet forcées & enlevées, si elles n'avoient point été soutenues.

Nous allâmes avec un grand silence nous poster à la bonne portée du fusil de l'enceinte qu'ils avoient fait autour du Bourg, en attendant que nos Chefs attaquaient le poste de Milet comme on étoit convenu, nous passâmes toute la nuit sous les armes; mais au lieu du signal que nous attendions, nôtre Lieutenant Général qui avoit changé de dessein, nous envoya dire au point du jour

1703 jour du 17. de nous retirer au Camp.

Les Anglois qui nous apperçurent, connurent le danger où ils avoient été, d'être forcés si on les avoit attaqué, & ils acheverent dès le soir de ce même jour de mettre le feu aux maisons à mesure qu'ils les abandonnoient, & le lendemain Vendredi 18 Mai ils mirent à la voile un peu avant le jour: leurs barques & leurs Vaisseaux Marchands furent les premiers qui appareillerent, après quoi nous vîmes les Chaloupes des Vaisseaux de Guerre qui allerent à bord de tous ces bâtimens prendre des hommes, pour les aider à appareiller: parce que leurs équipages étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient pas faire les grosses manœuvres.

*Retraite
des Anglois.*

Quelques-uns de nos Negres étant entrez dans le Fort y arborerent le pavillon blanc, qui fut comme un signal à tout le monde de plier bagage, & de s'en retourner chez soi. Notre Lieutenant Général étoit parti dès le point du jour, pour gagner S. Marie, & se rembarquer.

Les maisons étoient encore toutes en feu quand nous rentrâmes dans le Bourg, mais il étoit trop tard pour y remédier. Un Vaisseau Anglois de 70 canons, appelé le Chien Rouge, qui étoit mouillé à la Riviere des Gallions, attendoit du secours pour lever les ancre, qu'il ne pouvoit pas mettre à bord avec le peu de gens qui lui restoit: il s'avisa de répondre avec son canon à quelques coups de fusil que nos gens lui tirerent en passant, on s'irrita de part & d'autre, & nos gens s'étant rassemblez jusqu'à une centaine dans le Retranchement qui commandoit ce vaisseau, empêcherent les chaloupes qui lui apportoit du monde d'en approcher, & obligerent enfin son foible équipage à se renfermer entre les ponts, en attendant du secours de

leurs camarades, pour se tirer de cet embarras: cependant les autres vaisseaux étoient à la voile, & à plus de trois lieues delà, que nos gens le tenoient toujours bloqué. Sur les trois heures après midi l'Amiral revint avec toute sa Flotte, & voiant de nos gens sur le bord de la mer au Baillif, il y eut quelques chaloupes qui s'approcherent de terre, comme pour y mettre du monde: mais elles en perdirent bien-tôt l'envie, voiant que nos gens qui passoient en dedans du Retranchement, s'étoient postez sur le bord de la mer, pour les recevoir à la descente; ce qui les obligea de continuer leur chemin jusqu'au vaisseau qui étoit arrêté à la riviere des Gallions, lequel avec ce secours ne pût jamais appareiller, & fut contraint de couper ses cables, & de se laisser dériver au large lorsque la nuit fut venue, & que le vent de terre commença à souffler.

Ce fut ainsi que les Anglois quitterent la Guadeloupe, après avoir demeuré 56 jours à terre. Nous n'eûmes pendant tout ce tems-là que 27 hommes tuez, & environ 50 blesez: mais leur perte fut incomparablement plus grande, & quoique nous fussions en gros qu'elle étoit très-considérable, nous ne l'aurions jamais cru telle sans le rapport que nous en fit un Sergent Irlandois qui se rendit après que les ennemis eurent mis à la voile. Il y avoit deux jours qu'il étoit caché avec sa femme & un autre Soldat dans une grotte de la Riviere des Gallions, en attendant le départ des Anglois pour paroître, sa femme se montra la premiere, & quand on l'eut assuré qu'il n'y avoit rien à craindre pour son mari, elle l'alla chercher. C'étoit un homme d'esprit bien fait, & bon Catholique; il nous dit qu'il avoit tenté dix fois de deserter, mais que son Capitaine qui s'en doutoit, le faisoit observer de

1703. si près qu'il n'avoit pû en trouver l'occasion; qu'à la fin il s'étoit caché dans ce trou, d'où il avoit vû passer plusieurs fois ceux qui le cherchoient, & que c'étoit pour cela, & pour la crainte des Negres qu'il étoit demeuré si longtemps sans oser en sortir. Il nous assura qu'il s'étoit trouvé à la revûe que l'on avoit fait il n'y avoit que cinq jours, & qu'il étoit proche du Major Général qui avoit dit tout haut, en maudissant cette entreprise, qu'ils avoient perdu depuis qu'ils étoient à terre mille, neuf cens soixante & quatre hommes, dont plus de mille avoient été tuez, entre lesquels il y avoit trois Colonels, deux Capitaines de vaisseau, un Major, & vingt-sept Capitaines ou Lieutenans ou autres Officiers, que le reste étoit mort de maladie, ou avoit deserté, ou avoit été pris prisonnier, à quoi ce Sergent ajoutoit que les vaisseaux & les barques étoient remplis de malades & de blessez. Nous avions 76 de leurs deserteurs, & 35 prisonniers; ils amenèrent avec eux quinze ou seize de nos deserteurs Soldats ou engagez, & environ 80 Negres. Nous trouvâmes cinq canons de fer dans leur barterie, & un dans la place d'armes, mais rompus, & hors d'état de servir. Le seul canon qu'ils laisserent entier fut celui de la Tour des Jacobins, que nous trouvâmes au bord de la mer.

*Nombre
des morts
& blessez
des deux
nations.*

Ils ont brûlé quatre Eglises Paroissiales, sçavoir celle de l'Islet à Goyaves, des Habitans, du Baillif & de la Basse-terre, la Chapelle du vieux Fort, celle des Religieux de la Charité, & les deux qui étoient sur nos deux Habitations; vingt-neuf Sucrieries, environ autant de petites habitations, le Bourg des habitans, celui du Baillif, & ceux de S. François, & de la Basse-Terre, les Couvens des Capucins, des Carmes, des Religieux

de la Charité & le nôtre, & la maison 1703.
des Jesuites; ils n'ont laissé sur pied que l'Eglise des Capucins, & celle des Jesuites. On prétend que ces derniers sont redevables de la conservation de leur Eglise à un Colonel Catholique qui y fut enterré; pour celle des Capucins elle leur servoit de magazin à poudre.

On peut dire que de part & d'autre il y a eu de très-grandes fautes. Le peu d'expérience de nôtre Lieutenant Général, & la mesintelligence qu'il y avoit entre lui & nôtre Gouverneur, ont mis plusieurs fois la Colonie & l'Isle à deux doigts de leur ruine; celle qui étoit entre le Général Codrington, le Commandant de la Flotte, & les Colonels les a empêché de profiter de nôtre desordre: de sorte que si nous nous devons à nous mêmes une bonne partie de nos maux, nous devons aussi la meilleur partie de nôtre salut aux Anglois qui étoient agitez des mêmes passions que nous.

Au reste il étoit tems qu'ils s'en allaissent; nos Habitans commençoient à tomber malades, & sur tout la dysenterie qui leur étoit causée par l'eau de la Riviere des Gallions qui est purgative, & par les viandes fraîches dont la plupart n'avoient pas tant accoutumé de se nourrir que de viande salée.

Le sang des bêtes que l'on tuoit, les ordures, & les corps des Anglois qu'on laissoit sur la terre sans sepulture, engendrerent une prodigieuse quantité de grosses mouches vertes qui désoloient les hommes & les chevaux, & qui gâtoient les viandes aussi-tôt qu'elles s'étoient posées un instant dessus. Nous nous trouvâmes presque tous attequez de maux de gorge, avec des enflures aux lèvres qui venoient du travail, & de la chaleur à laquelle nous étions sans cesse

ex-

1703. exposé. Tout ce que cette irruption des Anglois produisit de bon, fut que nôtre jeunesse qui avoit un peu peur du feu au commencement, s'y accoutuma si bien, qu'elle n'y faisoit plus la moindre attention, & qu'elle y alloit aussi gaiement qu'à la chasse. Tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature, & qu'on se fait à tout ce qu'on veut, dès qu'on le pratique souvent.

Après avoir visité les batteries des ennemis, & l'enceinte dont ils avoient enfermé le Bourg, j'entrai par hazard dans une petite maison au dessous de la place d'armes qui appartenoit à une bonne devote, appelée des Guermaux, à laquelle les Anglois n'avoient pas mis le feu: apparament qu'un de leurs Ingenieurs y avoit logé, car j'y trouvai des desseins & beaucoup de papiers, & entre autres les plans de la plus grande partie de nos Retranchemens, ce qui me fit plaisir. Je montai ensuite à nôtre habitation du Marigot, où j'esoupai avec un de nos Religieux, & un de nos Voisins, aux dépens de quelques Diables que j'avois amassé le matin, en entrant dans le Bourg. Ces oiseaux en s'en retournant à la montagne avoient été éblouis de la grande lumiere que jettoient tant de maisons qui brûloient, & ils étoient tombez à terre, nevoiant plus à se conduire; on en amassa plus de trois cens de cette maniere.

Ces Diables avoient été cause de plusieurs disputes que j'avois eu avec un de mes voisins de baraque, pendant que nous étions au camp des Gallions: c'étoit le Sieur Thuillier Capitaine d'un vaisseau marchand de Dieppe, qui s'étoit établi à la Guadeloupe pour le commerce de ses affociez; il étoit bon Huguénor, homme de bien & fort sage. Comme nous nous entretenions tous les jours ensemble, il me disoit toutes les fois

que nos Negres m'apportoient des Diables, qu'il ne pouvoit concevoir que les Catholiques Romains fissent un crime aux Protestans de manger de la viande tous les jours sans distinction, pendant qu'eux mêmes en mangeoient les vendredis, les samedis, & même pendant le Carême; & lorsque je lui demandois des preuves de ce qu'il nous imputoit, il me citoit aussi-tôt les Diables & les Diablotins que nous mangions quelquefois ensemble. On pourra se souvenir de ce que j'ai dit de ces oiseaux dans la seconde partie de ces mémoires, que les Supérieurs Ecclesiastiques qui sont aux Isles ont déclaré être viandes maigres, après avoir consulté sur cela tous les Esculapes du pais, je veux dire, les Medecins, les Chirurgiens, & les Apotiquaires: mais quelque chose que je pûs lui dire, pour lui faire voir que nous pouvions manger ces oiseaux en toute sûreté de conscience, il revenoit toujours à dire que les oiseaux qui s'accouplioient, qui pondoient des œufs, & qui les couvoient, ne devoient point être mis au rang des poissons, & que par consequent nous pechions contre les loix de l'Eglise Romaine, en les mangeant les jours qu'elle défend de manger de la chair; car enfin, me disoit-il, qu'elle difference peut-on mettre entre les Diables & les Canards, les Oyes, les Pluviers, les Becassès, les Sarcelles, & tous les autres oiseaux aquatiques? Soit qu'on les regarde dans leur figure & leur plumage, ou dans leur nourriture ordinaire, ou dans les lieux où ils résident toujours, & dont ils ne s'éloignent que malgré eux, on ne trouvera rien qui les distingue assez considerablement, pour que les uns soient poisson, & les autres chair; il paroît même, ajoûtoit-il, que les Canards, les Sarcelles, les Becassès, les Pluviers, & autres oiseaux semblables approchent

bien

Confé-
rence sur
les Dia-
bles &
les Ma-
creuses.

1703. bien plus des poissons que les Diables, puisqu'ils sont toujours dans l'eau, ou dans des lieux aquatiques & marécageux, qu'ils y cherchent leur nourriture, y font leurs œufs, & y élèvent leurs petits, & qu'ils ne s'en éloignent que le moins qu'ils peuvent, & par force; au lieu que les Diables ne demeurent point dans l'eau, ni dans les lieux aquatiques & marécageux, mais repairent dans des montagnes bien sèches, où ils font des trous en terre comme les lapins, & ne vont à la Mer que pour y chercher leur nourriture, parce qu'ils ne la trouvent point dans ces montagnes stériles où ils se retirent.

Quand je lui objectois que la chair & sur tout la graisse des Diables avoit une odeur de poisson, qu'on ne sentoit point dans les autres oiseaux aquatiques; ce qui me paroissoit être une preuve qu'ils devoient être mis au rang des poissons, & non pas les autres. Il me répondoit que cette odeur provenoit de la nourriture qu'ils prenoient ordinairement; & que comme il seroit ridicule de changer l'état des ramiers, parce que leur chair change de couleur & d'odeur selon les différents fruits qu'ils mangent, de même il étoit ridicule de mettre les Diables au rang des poissons, parce qu'ils sentent le poisson, puisque cette odeur n'est qu'une suite de leur nourriture qui ne change rien à leur espèce. Voiez, me disoit-il, vos Minimes comme ils ne se nourrissent que de poisson & d'huile, il semble qu'ils ne soient paîtris que de ces deux choses, ils rendent l'huile par les sueurs, par les urines, par la salive; leur chair est couverte d'une peau toute onctueuse, qui leur donne une odeur d'huile & de poisson, d'autant plus forte qu'ils sont plus vieux, & qu'ils ont moins de soin de se tenir propres; avec tout cela je suis sûr que vous ne voudriez pas les mettre au

1703. rang des poissons, & qu'ils s'y opposeroient vivement. Tirez donc la conséquence pour vos Diables? Je sentoient bien que je soutenois une mauvaise cause, & j'étois souvent fort embarrassé; car dès que je venois à lui dire que les Médecins du pays avoient déclaré que c'étoit une viande maigre, il me battoit en ruine, en m'objectant aussi-tôt leur ignorance, dont je ne pouvois pas disconvenir, puisque je n'étois échappé de leurs mains que par miracle; à la fin je m'avais de lui dire qu'on pouvoit regarder les Diables comme les Macreuses, & les mettre aussi-bien qu'elles au rang des poissons & des viandes, dont il est permis de manger en Carême; car, lui disois-je, qui ressemble mieux à un Canard qu'une Macreuse? Les pieds, le bec, le col, la peau, les plumes, tout est presque semblable, ou du moins la différence qui s'y rencontre n'est pas assez grande, pour en faire deux espèces différentes, & si éloignées l'une de l'autre; cependant vous ne trouvez pas mauvais qu'on en mange en Carême, & vous vous scandaliserez, si on mangeoit des Canards. Il y a une différence infinie, me répondit-il, entre les Macreuses & les Canards; on doit regarder les Macreuses comme des véritables poissons, ou plutôt comme des animaux imparfaits & des jeux de la nature, nez dans l'air, élevez dans les eaux, & incapables de produire leurs semblables par la génération comme tous les autres animaux parfaits. Ce sont, selon les témoignages d'un très-grand nombre d'Auteurs graves & bien instruits du fait en question, les fruits de certains arbres que l'on trouve sur les rivages septentrionaux de l'Ecosse, de l'Irlande, des Isles Orcades & autres lieux plus voisins du Pole Arctique, qui étant parvenus à un certain point de maturité, s'ouvrent, & laissent tomber dans la mer un

1703. Un petit animal informe qui s'attache d'abord à tout ce qu'il trouve, bois pourry, racines, coquillages, tout lui est bon; là ses parties se développent peu à peu, & prennent enfin la figure d'un oiseau, à qui les plumes poussent dans la suite, & qui étant arrivé à toute la perfection que la nature juge à propos de lui donner, se détache de l'endroit où il s'étoit arrêté en naissant, s'élève au dessus de l'eau, vole en l'air, & fait d'assez longs trajets, pour venir se faire prendre sur les côtes de France, de Flandres, d'Hollande & autres endroits voisins de la mer, où l'on en voit quelquefois des quantitez très-considérables que les vents de Nord y ont amené, & que de tout tems on a mis avec raison au rang des viandes maigres, sans qu'on se soit jamais avisé de soupçonner le moins du monde qu'ils pussent être de la chair.

En effet leur production & leur état ne peut-il pas être mis en parallèle avec cette fameuse Citrouille que l'on trouve en Moscovie, & en Tartarie, à qui la nature a donné la figure d'un Agneau qui a des pieds, un col, une tête, une queue, qui est couvert de laine, dont la chair ne diffère en rien de celle des Agneaux provenus d'une Brebis & d'un Belier; qui mange toute l'herbe qui croît autour de lui, & qui se trouve à portée de sa gueule, & qui ne meurt que quand il ne trouve plus rien à brouter, parce que la nature l'a attaché à une racine qui est comme son nombril, autour de laquelle il tourne, mais qui l'empêche de quitter le lieu où il a pris naissance. Sa chair est si semblable en tout à celle des Moutons, que les Ours, les loups, & les autres animaux carnassiers qui ne se repaissent pas de la forme extérieure dont elle est revêtue, en sont extrêmement avides, & la recherchent avec empressement. Or si la nature a pu produire des

Tom. II.

Agneaux en Moscovie, pourquoi ne pourra-t-elle pas produire des oiseaux ressemblans à des Canards dans d'autres endroits? & si les Moscovites; qui sont les peuples du monde les plus scrupuleux sur leur abstinence, & sur leurs jeûnes, ne font point de difficulté de manger leurs Agneaux pendant leur carême; pourquoi trouveroit-on mauvais que les autres Chrétiens mangent des Macreuses dans le leur? On peut croire qu'il ne manquoit pas de me citer les auteurs où il avoit lû ce que je viens de rapporter; car sur cet article il ne tarissoit point, & je croi qu'il en avoit une légende aussi longue que les Litanies des Saints; c'est dommage que je ne les ai pas tous retenus: voici ceux que ma mémoire me fournit. Olearius dans sa relation de Moscovie; Delrio dans ces recherches magiques; Vincent de Bourgogne Evêque de Beauvais Religieux Dominiquain, Prédicateur & Confesseur de S. Louis, dans son miroir Historique; Olaus Magnus dans son histoire du Septentrion; Pie second dans son Histoire de l'Europe; Ostelins dans la description de l'Ecosse; Turmenus, Scaliger, Cardan, Porta, le Pere Kircher, Aldrouan, Maginus Docteur en médecine dans son Traité de *Volucris arborea*; le Pere Brier Jésuite dans ses Merveilles d'Ecosse, & une infinité d'autres que je ne rapporte pas ici, de peur d'ennuyer le Lecteur; sans compter la possession où l'on est depuis cinq ou six cents ans, & peut-être davantage, de manger ces oiseaux en carême, ce qui, selon lui, n'étoit pas seulement un préjugé en sa faveur, mais une raison des plus convaincantes, puisqu'elle étoit appuyée sur le consentement unanime de tant d'Auteurs célèbres de toutes les espèces que l'on peut désirer.

Il est constant que si la multitude des témoins, dont le rapport est uniforme, rend

1703. rend une chose croiable, il n'y a rien de plus certain que l'origine des Macreuses, telle que le Capitaine Thuillier me la vouloit persuader, & que par une suite nécessaire rien n'étoit mieux fondé que la possession où l'on étoit depuis tant de siècles d'en manger en carême.

Il y avoit encore moins de difficulté touchant l'Agneau de Moscovie: supposé qu'il fut réellement tel qu'Olearius l'a décrit, dont cependant je n'ai garde de convenir, & cela pour de bonnes raisons. Son origine étoit certaine, on voioit mettre sa graine en terre, on la voioit germer & pousser ce fruit extraordinaire; mais il demeurait toujours attaché à la racine qui l'avoit produit, & ne s'avisait point de faire des voyages de quatre ou cinq cens lieues, pour s'aller faire prendre dans des pays éloignés de chez lui & y exciter des querelles entre les Casuistes & les Medecins, comme font ces impertinens oiseaux d'arbres, que nous appellons Macreuses, Pilets, Bleris, & autres semblables auxquels nos voisins ont donné encore d'autres noms, chacun selon la propriété de sa langue, l'aventure qui les a fait trouver, ou quelque chose de particulier qu'ils ont remarqué en eux.

J'avoie que l'ignorance où l'on étoit autrefois de la génération des Macreuses, étoit pardonnable, & que les fables que tant d'Auteurs graves avoient débité sur ce sujet, rendoient excusables ceux qui y ajoûtoient foi, sans se donner la peine d'approfondir comme ils auroient dû faire cette matiere avant d'y donner une croyance si entiere, & d'en tirer une aussi mauvaise consequence que celle qu'ils en tiroient; mais je le repete encore, ils étoient en quelque façon excusables, puisque personne n'avoit encore pénétré jusqu'aux endroits reculez & regardez comme inaccessibles, où ces oiseaux pre-

noient naissance, & que respectant les 1703
grands noms de tant d'Auteurs, qui disoient tous la même chose, il semble qu'il y auroit eu quelque sorte de temerité d'endouter; mais il faut avouer qu'il n'y a plus à present d'excuse, & que ce n'est plus qu'un entêtement ridicule qui leur fait soutenir une erreur, dont ils doivent être entierement desabusez, & cela uniquement pour pouvoir étouffer les remords de leur conscience qui s'élève contre eux, & qui leur reproche qu'ils agissent contre leurs propres lumieres, en soutenant que les Macreuses sont les fruits de certains arbres, ou des insectes nez de la pourriture des vieux bois de navires. Trop de gens ont vû ces oiseaux pondre, couvrir leurs œufs, & élever leurs petits, pour pouvoir douter de l'origine des Macreuses; toutes les relations des voyages du Nord sont pleines de cette verité; & si le Capitaine Thuillier avoit autant voyagé dans ces pays-là, qu'il avoit fait dans l'Amerique qui est entre les deux Tropiques, je suis certain qu'il n'auroit pas soutenu la production fabuleuse de ces oiseaux d'arbres aussi vivement qu'il le faisoit.

D'ailleurs il ne faut pas croire que tout le monde ait été dans les mêmes sentimens sur les Macreuses, & qu'avant même les voyages des Hollandois dans le Nord, il n'y ait pas eu des gens assez sages pour douter de ce qu'on debitoit de ces oiseaux. On trouve un grand nombre d'Auteurs de toute espee contemporains de ceux que je viens de rapporter qui ont écrit tout autrement; & si le Capitaine Thuillier me citoit des Auteurs graves, pour soutenir son opinion, je ne manquois pas de lui en opposer d'autres de pareil caractere, & de mêmes poids que les siens, qui avoient parlé des Macreuses d'une maniere bien opposée: par exemple, Albert le Grand Religieux

1703. **g**ieux de mon Ordre, & Evêque de Ratisbonne, après avoir rapporté dans le 23 Chapitre de son Histoire des Animaux, ce que le vulgaire croioit des Macreuses, dit positivement qu'il est faux que personne n'ait vû ces oiseaux pondre, & couvrir leurs œufs, puisque lui même est témoin, & beaucoup d'autres gens avec avec lui, que ces oiseaux pondent, couvrent leurs œufs, & élèvent leurs petits comme les autres oiseaux; d'où il conclut que c'est très-mal à propos qu'on les appelle Canards d'arbres, & qu'on les regarde comme les fruits de certains arbres qui croissent sur les rivages Septentrionaux de l'Ecosse, ou des productions de la nourriture de quelques vieux bois, & afin qu'on ne puisse pas dire que c'est de quelque autre espece d'oiseau que ce sçavant Evêque parle, il ne faut que lire la description qu'il en fait; pour y reconnoître aussi-tôt les Macreuses qu'il y dépeint d'une maniere qui ne convient qu'à elles seules, & point du tout à d'autres oiseaux.

Charles Clusius dans le Supplement de ses Exotiques, après avoir fait une description exacte des Macreuses, & rapporté les noms differens que les Ecossois & les Anglois leur donnent, dit que tout ce que le vulgaire a débité ou cru sur l'origine de ces oiseaux est une fable toute pure, inventée par ceux qui en vouloient parler sans les connoître; qu'à la vérité on a été très-long-tems sans en rien sçavoir de positif, parce que les Côtes Septentrionales de l'Ecosse, les Isles Orcades, & autres lieux plus voisins du Pole n'étoient fréquentées de personne, mais qu'on devoit être défabusé de ces vieilles erreurs depuis l'année 1569. que les Hollandois aiant fait plusieurs voyages dans ces Isles peu connues, à la nouvelle Zemble, & au-delà du détroit de Nassau, ont trouvé une multitude pres-

que infinie de ces oiseaux, qui couvoient leurs œufs, & élevoient leurs petits sur des Rochers & des Isles desertes & steriles, où personne n'avoit encore jamais mis le pied.

Gerard de Wert fameux Pilote d'Amsterdam dit la même chose dans sa relation du voiage qu'il avoit entrepris, pour trouver le chemin de la Chine par le Nord. Il rapporte qu'ils trouverent une quantité incroyable de ces oiseaux qui couvoient leurs œufs sur des Isles desertes, & qui étoient tellement attachez à leurs nids, qu'ils ne s'envoloient point, & se contentoient de crier lorsqu'on les vouloit prendre, ou leur faire abandonner leurs œufs. Ces Isles sont au-delà du 80 degré de latitude Septentrionale, & ne sont habitées de personne; les Macreuses s'y retirent pendant que le froid y est moins rigoureux, y pondent & y élèvent, leurs petits, & descendent vers les parties plus meridionales de l'Europe, lorsque les neiges & les froids excessifs les empêchent de trouver leur nourriture dans les pais où elles sont nées.

J'ennuierois mon Lecteur si je rapportois ici les Auteurs que je citois au Capitaine Thuillier; en voici pourtant un que je ne puis laisser passer: c'est le même Vincent de Beauvais, qui dans la suite de son Miroir Historique, dit que s'étant trouvé au quatrième Concile Général de Latran sous le Pape Innocent troisième, l'usage des Macreuses en carême y fut défendu; & quoiqu'on n'eut pas encore une connoissance bien claire, & bien certaine de leur origine, on trouva qu'elles avoient trop de rapport avec les oiseaux à peu près de leur espece qu'on ne peut pas manger en carême, comme sont les Oyes, les Canards, les Becasses, les Sercelles, & autres semblables oiseaux aquatiques, pour que l'usage en fut permis.

1703. Desorte que si on a continué d'en manger jusqu'à présent, ce n'a été qu'en conséquence de la longue possession où l'on est, fondée sur l'erreur où l'on a été; mais que tant d'Auteurs & de Voyageurs ont trop-bien détruite, pour que des gens de bon sens la puisse encore soutenir.

Le Capitaine Thuillier demeura à la fin convaincu de la vérité de l'origine des Macreuses, soit par les témoignages des Auteurs que je lui rapportai, dont j'ai cité ici une partie, soit par les raisons Philosophiques que j'y joignis; mais le scandale que nous lui donnions aux Isles en mangeant des Diabes, passa encore en Europe où

l'on mange des Macreuses; de manière que je fis une plaie à sa conscience délicate, en guérissant celle de son esprit, prévenu par l'erreur. Le remède que j'y apportai fut de lui dire que la qualité des viandes que l'on doit manger en carême, étant du ressort de la puissance Ecclesiastique, l'Eglise qui est une bonne Mere, compatissant à la foiblesse de ses Enfants, vouloit bien fermer les yeux sur cet abus, & leur tolerer l'usage d'une viande passagère qui est comme une manne qui supplée fort souvent au défaut du poisson, & des autres choses dont on a coutume de se servir en carême.

1704

C H A P I T R E V I I I.

L'Auteur va se reposer chez le Sieur de Rochefort au petit Cul de Sac. Description de ce quartier; des Arbres appelez Cedres ou Acajous, des Pruniers de Monbin, & autres Arbres.

LE lendemain du départ des Anglois Samedi 19 Mai, je fus au réduit voir le Supérieur de notre Mission, & lui dire qu'ayant un besoin extrême de me reposer, je le priois de trouver bon que j'allasse passer une quinzaine de jours chez le Curé de la Cabesterre. M. de Rochefort dont j'ai parlé dans un autre endroit, qui avoit épousé la Veuve du Sieur Baudouin, autrefois Commis principal de la Compagnie de 1664. ayant sçu que j'étois à la Cabesterre, m'écrivit, & me convia d'aller passer quelques tems avec lui; & pour m'en presser davantage, il m'envoia un cheval. J'y fus, & j'y demurai quinze ou seize jours, & je me remis entierement des fatigues que j'avois souffert, à l'exception d'un mal de gorge, & d'une enflure aux amygdales, qui me durèrent encore près de trois mois.

Fief appelé Arnouville.

L'habitation du Sieur de Rochefort est une des plus belles de la Cabesterre de

la Guadeloupe; elle fut érigée en Fief sous le nom d'Arnouville en 16... elle a fix à sept mille pas de hauteur, sur près de deux mille pas de large; toutes les cannes étoient partagées en quarrez de cent cinquante pas chacun, dont les routes étoient bordées de petits arbrisseaux qui portent cette espece de pois qu'on appelle pois de sept ans, toutes ces routes étoient tirées au cordeau; & comme tout ce terrain est fort uni, du moins ce qui étoit en valeur, cette habitation avoit un air de propreté qui faisoit plaisir; il y a un assez gros ruisseau qui passe environ par le milieu, & une petite riviere, appelée la riviere du Coin, qui la separe des terres de S. Germain que M. Hoüel a fait ériger en Marquisat en 17.... sous le nom de Hoüelbourg.

Selon toutes les apparences ces terres ont été autrefois défrichées, & cultivées ou par les anciens Indiens, ou par les Caraïbes qui leur ont succédé; car on

on n'y trouve que très-peu de gros arbres, quoique la terre y soit bonne, profonde & fraîche, ce qu'on remarque par la quantité de bois dont elle est couverte, qui sont des bois tendres, fort hauts, fort droits & fort pressés. J'ai parcouru tout ce terrain jusqu'à la grande Riviere à Goyaves qui tombe dans le grand Cul de Sac, & je n'ai point trouvé de lieu dans toutes nos Isles plus propre à faire des Cacaoyeres que celui-là. J'en dis ma pensée à M. de Rochefort qui l'approuva, & qui y auroit fait travailler s'il n'avoit point été déjà atteint de la maladie dont il mourut deux ans après; c'étoit la diarrhée, maladie ordinairement très-longue dans les pays chauds, & mortelle pour les gens mariez.

Pour n'être pas tout à fait sans rien faire pendant le séjour que je fis à Arnouville, je nivelai & traçai un canal, pour faire passer une partie de la Riviere du Lezard au travers de cette habitation, & donner la commodité d'y faire deux moulins à eau, ce qui rendroit cette terre d'un revenu double ou triple de ce qu'elle produisoit, & cela sans beaucoup de peine & de dépense. La Riviere du Lezard est considerable, ses eaux sont belles & fort bonnes, & en telle quantité qu'on en pourroit prendre deux pieds cubés sans presque qu'on s'en apperçut.

Nous apprîmes le 10. Juin que M. Robert qui étoit Intendant des Isles depuis huit à neuf ans, s'étoit servi des deux vaisseaux de guerre qui avoient apporté notre nouveau Général, pour retourner en France où il étoit appelé, pour remplir l'Intendance de Brest, à laquelle le Roi l'avoit nommé. On peut dire que ce fut une véritable perte pour les Isles; il les avoit gouverné avec une prudence, une droiture, & un desintéressement admirable; il les quitta dans leur plus grand besoin, & au regret de tous les

Habitans, dont il emporta avec lui l'amour & l'estime.

Je revins chez nous au Baillif le Mardi 12. Juin, je trouvai que nos Peres s'étoient logez dans des cases de paille qu'ils avoient fait faire à notre habitation du Marigot; j'en fis faire aussi une pour moi. Notre Superieur, quoique homme d'esprit, étoit encore trop nouveau dans le pays, pour pouvoir remédier aux disorders que la guerre avoit causé à nos biens; il me pria de l'aider, & je le fis aussi-tôt.

Nous commençâmes par rétablir notre Poterie; parce que les Anglois aiant brisé les pots & les formes de toutes les Sucrieries, où ils avoient mis le pied, nous jugeâmes que ce seroit une très-bonne marchandise, puisqu'elle est absolument nécessaire pour faire du sucre blanc. Je fis planter quantité de Manioc, & remettre en état les cannes qui avoient été brûlées, & dans le même tems je fis abbatre des arbres, & travailler au bois qui étoient nécessaires, pour faire un Moulin, & une Sucrierie, afin de profiter d'une piece de cannes qui n'avoit point été brûlée. Les Charpentiers étant rares & plus chers encore & plus impertinens alors qu'ils n'étoient avant l'irruption des Anglois, je me mis en tête de faire moi-même le moulin, & les autres bâtimens dont nous avions besoin. Je traçai & je piquai tout le bois, & je le fis mettre en œuvre par nos Negres avec tant de diligence, que neuf semaines après le départ des Anglois nous recommençâmes à faire du Sucre à notre Habitation du Marigot. Il fallut après cela songer à rétablir celle du Baillif; mais comme nous y avions besoin d'un moulin à eau, dont la grande roue devoit avoir vingt-deux pieds de diametre, j'allai dans un lieu appelé le Parc, faire travailler un arbre que nos Peres avoient

1703. fait abbatre il y avoit 14. ans avec la permission de M. Houel, à qui ce terrain appartenoit: c'étoit un Acajou d'une grosseur très-considérable par le pied; on en avoit déjà mis en œuvre les grosses branches, qui avoient porté près de quatre pieds d'équarissage; il n'étoit resté que le tronc de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de longueur, & presque quarré, puisqu'ayant été équari selon tout ce qu'il pouvoit porter, il se trouva de huit pieds quatre pouces d'un sens, sur neuf pieds dix pouces de l'autre.

*Acajou
ou Cedre
d'une
grosseur
extraor-
dinaire.*

L'arbre que nous appellons Acajou aux Isles du Vent, est le même que celui que les Espagnols appellent Cedre dans la Terre-ferme, & dans les grandes Isles. Je ne sçai qui a plus de raison, car je n'ai jamais vû les Cedres du Liban, qui selon les relations que j'en ai lû ne ressemblent point du tout au Cedre Espagnol. Le mot Acajou est Caraïbe; les feuilles de cet arbre sont petites, longues & étroites, à peu près comme celles du Pescher d'Europe; l'arbre en est beaucoup chargé, elles y viennent par bouquets; elles sont d'un verd pâle, minces, souples, frisées vers la pointe, & quand elles sont froissées dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse d'une odeur de verd aromatique; l'écorce de cet arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, & assez adhérente. L'aubier ne se distingue presque pas du cœur, il est seulement un peu moins coloré. On veut que cette arbre soit mâle & femelle, & que le mâle soit le plus rouge. Pour la bonté je croi que cela est assez égal, quoiqu'on prétende que le mâle est un peu plus compacte, & que par conséquent il se travaille plus uniment, & plus facilement que la femelle, qui est quelquefois un peu cotoneuse.

Cet arbre devient très-grand, & ce que je viens d'en dire en est une preuve;

je dois ajouter qu'il croît fort vite, quoiqu'il semble rechercher les terres ponceuses & arides plutôt que les bonnes. Il est vrai que comme il étend ses cuisses, & ses racines fort loin de son tronc, on peut dire qu'il attire toute la substance de la terre où il les répand.

On emploie cet arbre à toutes sortes d'usages, il réussit également bien en tout; on en fait des poutres, des chevrons, des planches, des cloisons, des meubles, rien n'est plus beau & meilleur; il est le meilleur de tous les arbres pour faire des canots & des pirogues de telle grandeur que l'on veut, capables de porter bien du monde, & de faire de très-longes trajets; outre qu'étant léger & flottant sur l'eau, il met par là hors de danger de naufrage ceux qui l'emploient à cet usage. Il est vrai qu'il se fend aisément; mais on remédie à cet inconvénient, en garnissant le dedans des canots avec des courbes, & serrant ses deux extrémités avec quelques bandes de fer. On y remarque encore deux qualitez très-estimables: il a une odeur des plus agréables, & on prétend qu'il est incorruptible. Je ne voudrois pas assurer tout à fait qu'il a cette dernière qualité, bien que j'ai des raisons convaincantes de sa très-longue durée. Quoiqu'il en soit, ce qui lui peut procurer cette espece d'incorruptibilité, est qu'il est rempli d'une humeur gommeuse, très-acre, & très-amère, qui empêche les vers & les poux de bois de l'attaquer, & qui produit le même effet sur les viandes qu'on fait cuire au feu, composé de ce bois, que le bois amer, dont j'ai parlé au commencement de ces memoires.

A l'égard de sa bonne odeur, il faut attendre qu'il soit bien sec, pour en jouir; car quand on le coupe, & jusqu'à ce que toute son humidité soit dissipée, il a la plus mauvaise, & la plus dégoûtante

1703.

*Usage de
l'Acajou*

1703. tante odeur qui soit au monde. On dit que le bois de Sainte Lucie, dont on fait des ouvrages si estimez, à cause de leur bonne odeur, sent extrêmement mauvais quand on le coupe, & jusqu'à ce qu'il soit entierement sec. Je n'ai jamais vû cet arbre sur pied, mais j'en ai trouvé à la Martinique, qui pour le grain & la couleur étoient tout-à-fait semblables au bois de Sainte Lucie: on les appelloit Bois de Merde; ils viennent pour l'ordinaire dans des lieux pierreux & steriles, comme sont les Isles & les Falaises sur les bords de la mer. Quand on coupe cet arbre, ou qu'on le travaille étant frais coupé, il rend une odeur de matiere fecale insupportable; mais à mesure qu'il sèche ou de lui même, étant coupé & mis à couvert, ou par artifice, étant mis dans une étuve, il perd cette mauvaise odeur, & en prend une qui ne diffère point de celle du bois de Sainte Lucie. Cet arbre ne devient jamais bien gros, je n'en ai point vû qui arrivât à un pied de diametre; son écorce est noirâtre & rude, parce qu'elle est remplie d'une infinité de petites hachures; quoiqu'elle paroisse assez sèche, elle ne laisse pas de rendre une liqueur oleagineuse quand on la coupe, qui est amere & de fort mauvaise odeur. La feuille de cet arbre est ronde, peu épaisse, ferme, sèche & cassante; l'arbre en est beaucoup couvert, elle est d'un verd brun, tachetée de petits points rouges & blancs; ce bois étant mis au feu quand il est verd, exhale une grande puanteur, & la communiqué aux viandes que l'on fait cuire à sa chaleur. Quand on en peut glisser quelque éclat dans la poche de quelque nouveau venu, on est sûr de se bien divertir à ses dépens.

Pour revenir au bois d'Acajou ou Cedre que je fis travailler, ce qu'il ne faut pas confondre avec l'Acajou à fruit

dont j'ai parlé dans un autre endroit; quoiqu'il y eut quatorze ans qu'il fut abbatu, il étoit dans un lieu si frais, & si humide, que je le trouvai encore tout verd, & d'aussi mauvaise odeur que s'il n'avoit été abbatu que depuis 24. heures. Je fus obligé de faire fonder deux harpons l'un au bout de l'autre, & après avoir fait une entaille de chaque côté avec la hache, pour soulager le harpon, je le fis couper de la longueur qui m'étoit nécessaire; je fis glisser les billes pour les refendre sur des queues proportionnées au poids qu'elles devoient soutenir, & je fis creuser une fosse par dessous, pour placer les Scieurs, après avoir fait fonder deux scies bout à bout. Je fus aussi obligé d'y employer quatre hommes, deux dessus & deux dessous; & afin de hâter l'ouvrage, je les faisois relâier d'heure en heure. Ce fut ainsi que je vins à bout de ce beau morceau de bois, duquel je tirai des ceintres, pour faire plusieurs roues, & plusieurs autre choses, dont nous avions alors besoin.

Mais quoique cet arbre fut très-beau, ce n'étoit encore rien en comparaison d'un autre de la même espece qui étoit sur notre Habitation du Marigot dans les commencemens que nos Peres s'y établirent; j'en ai vû les racines, & quelques vestiges du tronc qui m'ont fait juger de sa prodigieuse grosseur; cette arbre fut causé d'un procès qui a eu de grandes suites, entre M. Houël & nos Peres. Je croi en avoir parlé dans un autre endroit.

Le tronc & les grosses branches de l'Acajou jettent de tems en tems des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcissent à l'air: on l'emploie aux mêmes usages que la gomme Arabique, & si on vouloit se donner la peine d'inciser ces arbres, on en tireroit une quantité considerable.

La gomme d'Acajou me fait souvenir d'une

1703. d'une autre espece de gomme, dont j'aurois dû parler dans mon Traité du Sucre au troisiéme Tome de ces memoires en parlant de l'arbre dont on se sert pour faire les douves des barriques. Cet arbre que les Negres nomment bois à Barrique, s'appelle chez les Scavans de nos Isles Sucrier de montagne; il donne ou de lui-même en certaine saison de l'année, ou quand il est incisé, une gomme qui d'abord est liquide, & claire comme le baulme de Copau recent, & qui dans la suite s'épaissit, se durcit, & devient d'une couleur grise, un peu grasse, avec une odeur de verd aromatique assez agréable; on l'appelle à Saint Domingue baulme à Cochon; c'est le hazard qu'il a fait découvrir. Un Chasseur ayant blessé un Sanglier ou Cochon Maron, vit que cet animal s'arrêta auprès d'un Sucrier de montagne, & que l'ayant entamé avec ses crocs ou défenses, il y frottoit sa plaie, & y recevoit la liqueur qui en decouloit. Après qu'il eut tiré un second coup, & abbaru la bête, il examina plus attentivement ce que le Cochon avoit fait, & vit qu'il avoit sa premiere plaie toute baignée de la liqueur qui étoit sortie de l'arbre, ce qui lui persuada que c'étoit un baulme, dont on n'avoit point encore eu de connoissance. Il en éprouva sur le champ la vertu sur un de ses chiens qui avoit reçu un grand coup de dent de Sanglier à la cuisse: il frotta la plaie de son chien avec la liqueur qui continuoit de sortir de l'arbre par les entailles que le Sanglier y avoit fait, & sans autre appareil il eut le plaisir de voir son chien parfaitement guéri en moins de vingt-quatre heures. On reconnut par là d'où venoient des citracices considerables, que l'on trouvoit sur des Cochons Marons beaucoup mieux gueris & consolidés, que si on les avoit mis entre les mains des Chirurgiens.

Baulme
à Cochon.

Diverses experiences que l'on a fait de ce baulme en ont confirmé la bonté; de sorte qu'on s'en sert avec autant de succès que du baulme du Perou, & de l'huile de Copau. On a même remarqué qu'il étoit excellent pour les ulceres; il les mondifie, fait tomber la chair gâtée, & les guérit parfaitement.

Il faut observer que toutes les huiles, baulmes, ou autres choses onctueuses, se doivent appliquer aussi chaudes que le malade ou blessé le peut souffrir sans en être brûlé; & que toutes celles qui sont composées, & où il est entré de l'eau de vie, ou autre liqueur spiritueuse, se doivent appliquer froides, après que la partie a été échauffée par des frictions faites ou avec les mains ou avec des linges ou étoffes chaudes, pour ouvrir les pores, & préparer l'entrée aux esprits, dont le remede est impregné.

Nous avions dans toute l'Amerique un arbre qui approche si fort de l'Acajou, que bien des gens s'y trompent, & les prennent facilement l'un pour l'autre: on l'appelle Monbin; c'est une espece de Prunier qui devient fort gros, fort grand, fort branchu, & fort chargé de feuilles. On le met dans les Savannes, pour donner de l'ombre aux bestiaux, pendant la grande chaleur du jour. Toute la difference qu'il y a de sa feuille à celle de l'Acajou, est qu'elle est tant-soit peu plus grande, plus épaisse & moins trisée; son écorce est aussi plus épaisse & plus crevassée, il porte deux fois l'année des bouquets de petites fleurs jaunes, dont le calice est composé de six feuilles ovales & pointues par les deux bouts, avec quelques éamines rougeâtres, qui environnent un pistille de même couleur, qui se change en un fruit de la figure à peu près d'une Prune de Sainte Catherine. Ces fruits sont extrêmement verts & âcres avant leur parfaite maturité; mais

1704

Remarque
que sur
l'appli-
cation
des Baul-
mes.

Prunier
de Mon-
bin.

1703: mais quand ils y sont parvenus, cette couleur change, ils deviennent rougeâtres du côté qui est exposé au Soleil, & jaunes de l'autre côté. Ils ont alors un goût aigrelet, un peu aromatique & doux, qui n'est pas desagréable; mais ils ont un noyau si déméliurement gros, qu'il reste très-peu d'espace entre lui & la peau, & par conséquent peu de chair. Les enfans & généralement tous les Creolles, c'est-à-dire, tous ceux qui sont nez aux Isles, en mangent avec plaisir. On lâche les Cochons dans les endroits où il y a beaucoup de ces arbres, afin qu'ils ramassent les fruits qui tombent, ce qui les engraisse à merveilles. On se sert de ce fruit pour faire de la Marmelade, & une espèce de gelée qui est très-saine & très-rejouissante; on en donne aux malades pour leur exciter l'appétit.

Le bois de cet arbre est blanc & flasqueux, & se gâte fort aisément; je ne l'ai jamais vu employer à d'autre usage qu'à brûler, faute d'autre; on en fait quelquefois du douvain, lorsqu'il est d'une grosseur considérable; je croi qu'on le pourroit employer à faire des canots, aussi bien que le Poirier & le Cottonier rouge.

On dit qu'il y a une infinité de ces arbres dans la Terre-ferme. J'en ai vu beaucoup à S. Domingue qui étoient très-gros, & dont les fruits avoient aussi beaucoup plus de chair, & étoient de meilleur goût qu'aux Isles du Vent.

On voit à S. Domingue & dans quel-

ques endroits des Isles du Vent un arbre qui ressemble beaucoup au Chêne verd; quoiqu'il soit dur il vient assez vite, & brave le vent & l'air marin, qui est si contraire à tous les autres arbres. Le bois est brun, il a le grain fin, les fibres longues & pressées; on en fait des planches, des membres, & du bordage pour les vaisseaux; car outre qu'il est assez léger, & qu'il retient bien le cloud, on a remarqué que les Vers Marins, qui gâtent tous les bois d'Europe, ne s'attaquent point à celui-ci; on en peut faire des avenues devant les maisons, qui outre l'agrément qu'elles y donneroient, seroient encore d'une grande utilité, quand on se trouve dans un besoin pressant de bois de Charpente.

M. Auger qui avoit reçu ses provisions pour le Gouvernement de l'Isle de la Tortue, & Côte Saint Domingue, partit à la fin du mois de Septembre, pour aller prendre possession de son nouveau Gouvernement; il vendit aux Peres Jesuites, aux Religieux de la Charité, & à quelques particuliers les Terres d'Houelmont & de Bisdari qu'il avoit acquises de M. Hincelin. En attendant que le Roi lui eut nommé un Successeur, le Sieur de Bois-fermé Gouverneur de l'Isle de Marie-galante, qui n'avoit rien à faire, fut envoyé pour commander à la Guadeloupe, jusqu'à ce que M. de la Malmaison eut reçu les provisions de ce Gouvernement.

CHAPITRE IX.

Changemens qui arrivent dans la Mission des Jacobins.

L'Auteur retourne à la Martinique, & est chargé du soin du temporel.

Larriva dans ce même tems du changement dans nos Missions. Le Pere Cabasson qui en étoit Supérieur Général depuis quatre ans, & qui se flattoit d'être continué dans son poste; encore pour

quatre autres années, fut surpris d'apprendre que le Général de tout notre ordre avoit nommé à cette Charge le Pere Jacques Bedarides, un de nos Missionnaires. Nos Anciens trouvoient qu'il étoit encore un peu jeune, quoiqu'il

1703. eut trente-cinq ans, comme s'il en falloit moins pour être Evêque, que pour être Chef d'une Mission: Mais ce défaut vrai ou prétendu d'âge, étoit recompensé par un vrai mérite, & par des qualitez qui le rendoient digne d'une Charge beaucoup plus importante. Il étoit bon Theologien, & bon Predicateur; il étoit fort sage & fort modéré, ami du conseil, d'une vie exemplaire, & d'une grande exactitude à remplir ses devoirs, & à les faire remplir aux autres. Il m'écrivit aussi-tôt qu'il eut pris possession de son emploi, & me marqua qu'il avoit besoin de moi à la Martinique, pour achever notre nouveau bâtiment, & remedier à la couverture de plomb, que la violence de la chaleur du Soleil avoit ouverte & crevée de tous côtez; ce qui avoit obligé nos Religieux de se retirer dans l'ancien Couvent.

Je partis de la Guadeloupe le Mercredi 3 Octobre. La barque où j'étois s'arrêta deux jours au Carbet de Madame Oubernard, à qui il fallut promettre que le Pere Beaumont, mort depuis plus de trente ans, reviendrait bien-tôt demeurer avec ses bons Comperes: car de vouloir leur persuader qu'il est mort, c'est battre l'air; ils ne l'ont pas vu mort, & il leur a promis de revenir; ils se le diront les uns aux autres, & d'ici à deux ou trois cens ans, ce sera toujours la même chose. Nous bûmes tous joyeusement à sa santé & à son retour. Je passai ces deux jours à la chasse & à la pêche; & comme j'étois en bonne compagnie, je ne m'ennuiai point du tout.

J'arrivai à la Martinique le Samedi au soir 6 Octobre; j'appris en mettant pied à terre, que nos Peres m'avoient élu Procureur Syndic de la Mission. Cette nouvelle m'affligea beaucoup; & si j'eusse trouvé dans le moment une occasion,

je m'en serois retourné à la Guadeloupe, 1703. où j'aurois mieux aimé desservir une Paroisse telle qu'elle eût pû être, que de m'engager dans ces sortes d'embarras; sachant d'ailleurs que notre maison étoit chargée de dettes, & notre Habitation fort en desordre.

Le Superieur Général de nos Missions étoit à la Cabesterre; on l'envoia avertir de mon arrivée, & que je ne voulois point du tout entendre parler d'être Syndic. Il vint aussi-tôt, & sçût si bien me tourner, qu'il arracha mon consentement; mais avant d'aller à notre Habitation du fond Saint Jacques à la Cabesterre, il voulut que je l'accompagnasse au Fort Roial, où il alloit voir M. de Machault Gouverneur Général des Isles. Je connoissois ce Général & sa famille, je l'avois vu en 1701. à la Martinique, lorsqu'il commandoit un vaisseau de l'escadre de M. de Chateau-Renaut; & comme il avoit deux Sœurs Religieuses de notre Ordre à Poissy, nous avions lieu d'espérer qu'il protegeroit nos Missionnaires dans les occasions où ils auroient besoin de son pouvoir. Il est certain que cela auroit été ainsi; car c'étoit un homme d'une très-grande piété, qui frequentoit les Sacremens, qui donnoit beaucoup de tems à l'oraison mentale, qui lisoit assiduement l'Ecriture, & qui se faisoit un plaisir d'en parler, & de l'expliquer à tous ceux qui venoient chez lui: mais il avoit eu le malheur de se laisser prévenir contre tous les Religieux d'une maniere extraordinaire; & comme les gens qui font profession d'être devots, ne reviennent presque jamais des impressions qu'ils ont une fois prises, les Religieux qui sont établis aux Isles, sans en excepter aucun, ont souvent souffert des choses fâcheuses de sa part.

Le motif de notre voyage au Fort Roial étoit pour lui faire entendre raison sur une

*Mr. de
Ma.
chaus
Gouver-
neur Gé-
néral
des Isles*

1703. une affaire de conséquence, où il prenoit beaucoup plus d'intérêt qu'il ne devoit, & dans laquelle il auroit soutenu la Religion & les Missionnaires, si on ne l'eut pas prévenu contre eux aussi fortement qu'on l'avoit fait.

L'Abbé
Signier
Aumô-
nier du
Général.

Il avoit pris à son service, après l'affaire de la Guadeloupe, un certain Abbé Signier, Provençal, qui étoit passé de l'Ordre des Carmes Déchauffez dans le grand Ordre de S. Benoît, en vertu d'un bref de la Penitencerie d'Avignon. Il y avoit six ans qu'il étoit aux Isles; je l'avois connu à la Cabesterre de la Martinique, lorsqu'il étoit Precepteur des enfans du Sieur de Jorna. Il avoit été ensuite Aumônier des Religieux de la Charité à la Guadeloupe, & il avoit amassé dans ces deux emplois une somme considérable, qu'il trouva moien d'augmenter tout d'un coup, pendant que les Anglois attaquoient le Fort de la Guadeloupe. Comme sa vie & son argent lui étoient en singulière recommandation, il n'eut garde de se tenir avec les autres Ecclesiastiques dans les lieux où il auroit risqué de perdre quelque chose, en assistant les malades & les blessez; il se retira à la Cabesterre, & s'avisa de marier deux personnes qui étoient de la Religion prétendue réformée, & qui malgré leurs abjurations réitérées, n'avoient jamais fait aucun exercice de la Religion Catholique, & qui outre cela étoient alliez au second degré d'affinité; il reçut soixante & sept Louis d'or pour la célébration de ce mariage, dont il donna un certificat en bonne forme, après l'avoir fait sans pouvoir, & sans autorité, à l'insçu du Curé, sans proclamations de bans, sans dispense, ni permission, dans une maison séculière; en un mot, clandestinement. Cette affaire demeura secrète jusqu'au départ des Anglois; alors le Sieur Greffier (c'est le nom du

prétendu marié) qui étoit de la Paroisse des trois Rivières, desservie par les Peres Carmes, amena chez lui la Damoiselle Poyen sa femme prétendue qui étoit de notre Paroisse de la Cabesterre. Les deux Curez furent extrêmement surpris de cette union illegitime, dont ils ne sçavoient rien, & qu'ils regarderent comme un concubinage public & scandaleux; ils en firent leurs plaintes au Gouverneur, & ensuite à M. Mithon Commissaire Ordonnateur, qui faisoit les fonctions d'Intendant depuis le départ de M. Robert. Celui-ci ordonna que la fille retourneroit chez ses parens, jusqu'à ce que l'affaire eut été examinée; cependant l'Abbé Signier étant devenu Aumônier de M. de Machault, il lui fut facile de persuader son maître qu'il avoit pu faire ce mariage sans blesser les loix, ni sa conscience, & que les Religieux ne s'y opposoient que par un intérêt sordide, pour n'avoir pas été satisfaits de leurs droits curiaux. Cette affaire reveilla les préventions où il étoit contre les Religieux. Ce fut sur ce pied là qu'il écrivit une lettre fort dure au Pere Cabasson, qui étoit encore alors Prefet Apostolique de nos Missions.

Le Pera Bedarides aiant succédé au Pere Cabasson, M. de Machault ne manqua pas de lui parler de cette affaire comme d'une bagatelle où nous montrions une avidité scandaleuse, pour la perception de nos droits. Celui-ci qui n'étoit pas encore informé assez amplement de ce mariage clandestin, lui répondit que ce ne pouvoit pas être à cause de nos droits, puisqu'il étoit de notoriété publique que nous n'exigions rien pour l'administration des Sacremens, & que ce qui étoit taxé pour les sépultures, publications de bans, & autres fonctions Ecclesiastiques, étoit trop peu de chose pour avoir porté les Curez à s'opposer à ce mariage. On pourra voir la taxe des droits.

M m m 2.

cu-

2703. curiaux au commencement de ces Mémoires; il lui promit cependant de s'informer exactement de cette affaire, & même d'aller sur les lieux s'il étoit nécessaire, & de lui donner ensuite toute la satisfaction que sa conscience, son honneur & ses pouvoirs lui pourroient permettre.

Les choses en étoient là lorsque j'arrivai de la Guadeloupe. Le Supérieur Général ne manqua pas de me demander comment cette affaire s'étoit passée, & me pria de lui en dire mon sentiment; je le fis avec plaisir, peu de gens en avoient une connoissance plus entière, j'étois sur les lieux quand elle s'étoit passée, & on avoit eu la temerité de m'offrir cinquante Louis, & même davantage, si je voulois m'employer à applanir les difficultés qu'ils y trouvoient. Je rapportai donc à notre Supérieur Général toute la suite de cette affaire, & je lui dis pour conclusion, qu'il n'avoit qu'à examiner les pouvoirs que le Pape lui avoit donnés, comme Prefet Apostolique, pour voir *primò*, s'il pouvoit dispenser dans le second degré d'affinité. 2. S'il le pouvoit faire en faveur des personnes, qui avoient contracté & consommé un mariage clandestin contre la disposition du Concile de Trente qui les prive dans ce cas de pouvoir jamais espérer de dispense. *Tertiò*, S'il pouvoit administrer le Sacrement de Mariage comme Sacrement, à des gens, dont l'un, sçavoir l'homme, avoit déjà fait deux fois abjuration de l'Herésie de Calvin, & la fille une fois, sans que depuis ce tems-là ils eussent donné la moindre marque de leur Catholicité, & qui par conséquent ne regardoient le mariage que comme un contrat purement civil.

Ce fut pour expliquer toutes ces choses à M. de Machault, & lui développer l'intrigue de son Aumônier, que le Pe-

1703. re Bedarides me mena avec lui au Fort Royal. Le besoin que M. le Général avoit de nous, pour tirer d'affaire son domestique, fit qu'il nous reçut assez bien; mais quand il vit que notre Supérieur ne vouloit pas outrepasser ses pouvoirs, n'expo- ser à une excommunication, pour faire plaisir à son Aumônier, il recommença ses vieilles plaintes sur l'avarice des Moines, qui lui faisoient souhaiter de bons Prêtres de l'Oratoire, pour gouverner les Paroisses, & de bonnes Sœurs Grises, pour avoir soin des Hôpitaux. Nous lui offrîmes de nous desister entièrement, & de consentir que les Missionnaires des autres Ordres, c'est-à-dire, les Jésuites & les Capucins la reglassent comme ils le jugeroient à propos. Cela ne le contenta pas; & quoi qu'il vit par les Patentes de notre Prefet Apostolique que nous lui mîmes entre les mains, que nos facultez de donner des dispenses ne s'étendoient pas au-delà du troisième au quatrième degré, il vouloit toujours nous persuader qu'il ne tenoit qu'à nous de trouver un expédient, pour r'ajuster la mal-façon de son Aumônier. Nous le quittâmes enfin après lui avoir dit que ces gens-là devoient obtenir une dispense en Cour de Rome, & y exposer le fait comme il étoit, sans obmettre aucune circonstance, parce qu'autrement on ne pourroit pas s'en servir en leur faveur, s'il se trouvoit qu'elle fut surreptice.

Je demurai quatre ou cinq jours en notre Couvent du Mouillage, pour voir ce qu'il y avoit à faire au nouveau bâtiment; je priai le Supérieur Général de faire assembler les Religieux, afin d'avoir leurs avis, parce que j'étois résolu de ne rien faire que ce qui seroit déterminé dans une assemblée. On s'assembla; je fis le rapport de l'état du bâtiment, & je priai l'Assemblée de dire ce qu'on voudroit faire, afin que le faisant exécuter, je

1703. je ne fusse point obligé de répondre du succès; mais au lieu de me donner quelque ordre, ou du moins quelque avis comme je le souhaitois, ils convinrent tous de s'en rapporter entierement à ce que je jugerois à propos de faire, & me donnerent là-dessus un pouvoir général & absolu. L'acte en fut dressé & signé par le Supérieur Général, & tout l'Assemblée.

Je partis ensuite pour notre Habitation du Fond de S. Jacques, que je trouvai dans un très-grand desordre; il y avoit environ deux mois que le Syndic qui m'avoit précédé, s'étoit chargé d'une vingtaine de Negres nouveaux qui étoient le rebut d'une cargaison de la Compagnie de

Guinée, qui n'avoient pas laissé de lui coûter neuf mille cinq cens livres, quoiqu'il y en eut les deux tiers qui fussent si vieux qu'ils avoient déjà les cheveux gris; marque assurée chez les Negres d'une grande vieillesse: & pour surcroît de malheur, ils n'étoient pas paiez. Je trouvai encore que la maison étoit chargée de beaucoup de dettes, qu'il n'y avoit pas de manioc en terre pour deux mois, & que depuis mon départ pour la Guadeloupe, on n'avoit pas fait la moindre réparation: de sorte qu'il fallut commencer par faire un Moulin neuf, recouvrir tous les bâtimens, & travailler les bois nécessaires pour la charpente du bâtiment neuf du Mouillage.

1703.

C H A P I T R E X.

Remedes dont les Missionnaires se servent, pour guerir les Paiens obsedez.

Quelques pratiques des Negres. Etat des Missions des Jacobins.

JE commençai à faire faire du Sucre dans les premiers jours de l'année 1704 mais nos cannes avoient été si negligées, & les rats y avoient fait de si prodigieux dégats, qu'au lieu que dans l'année 1698. il ne me falloit que douze ou quinze personnes pour les couper, & entretenir le Moulin, cinquante personnes ne le pouvoient pas fournir dans celle-ci; parce que l'on étoit obligé de découvrir autant de terrain dans un jour qu'on en découvroit dans une semaine, six ans auparavant: de sorte que je travaillai pendant près de sept mois, pour faire autant de Sucre que j'en avois fait autrefois en deux mois. Ce chagrin étoit augmenté par l'embaras que me donnoient les vingt Negres nouveaux que l'on avoit acheté tout récemment. Comme ils étoient vieux, ils étoient fort indociles, & presque point du tout propres au travail, & les anciens Negres de la maison ne vouloient point s'en charger. Le plus

jeune de tous prit la peine de se pendre au balancier du Moulin, un jour qu'on ne faisoit pas de Sucre. Le sujet de son desespoir, à ce que les autres me dirent, étoit qu'il ne pouvoit souffrir la douleur qu'on lui faisoit en lui tirant les chiques: il prétendoit s'en exempter en retournant en son pays après s'être pendu. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'il s'étrangla avec une lianne, grosse comme le pouce, sans y avoir fait aucun nœud coulant; & qu'un de nos anciens Negres qui vit quand il se jetta en bas de la table du Moulin, sur laquelle il étoit monté, étant accouru aussi-tôt, pour l'empêcher de s'étrangler, le trouva mort quand il arriva, quoiqu'il n'eut pas deux cens pas à faire. Je fus fâché de cet accident pour plusieurs raisons, & sur tout, parce qu'étant nouveau venu, & ne sachant pas encore assez la langue, on n'avoit pu l'instruire, ni le baptiser, ce qui auroit empêché sans doute ce malheur; car il est rare que les Negres se portent à ces coups

*Negre
qui se
pendit.*

1704.

Negres
obsedez
du dia-
ble.

de desespoir quand ils sont Chrétiens, au lieu qu'ils y sont fort portez avant ce tems-là; ils sont aussi souvent obsedez par le diable qui leur apparoit sous diverses formes, les excite à se pendre, ou à se noyer, les maltraite, & les épouvente tellement par ses apparitions frequentes, qu'il les fait tomber dans des convulsions, comme s'ils étoient épileptiques; & les fait devenir maigres & décharnez comme des étiques.

Remede
à ce mal

Sans entrer ici dans la discussion, si ce sont de simples effets de leur imagination blessée, ou une obsession réelle & veritable; car le monde est à présent rempli d'esprits forts, qui se piquent de ne croire que ce qu'ils ont vu, nous nous servons d'un remede qui les guérit ou les délivre infailliblement. Ce remede est le Baptême: si ce sont des jeunes enfans, on les baptise aussi-tôt; mais si ce sont des adultes qui doivent être instruits, avant de recevoir le Baptême, on fait sur eux les exorcismes ordinaires, & on leur attache au col une petite Croix de bois ou de métal benite selon le Rit del'Eglise; & nous sommes convaincus par une infinité d'experiences que l'obsession cesse dans le moment. Le Lecteur pourra voir ce que j'ai écrit sur cette matiere, à la fin de la premiere partie.

Précau-
tion
avant de
baptiser
les adul-
tes.

Les Negres, comme je l'ai dit dans un autre endroit, sont bien plus susceptibles de nôtre Religion & de nos Misteres, que les Indiens & les Caraïbes; leur naturel est tout different. Ce qu'il faut bien observer avant de baptiser les adultes, c'est de découvrir ceux qui ont fait le métier de forcier en leur pais: car quelques promesses qu'ils fassent, ils le quittent rarement, comme je l'ai fait voir ci-devant. Il faut differer leur Baptême sans se rendre à leurs importunités, & les tenir au rang des Cathécumenes, jusqu'à ce qu'on se soit assuré par une longue ex-

périence qu'ils ont abandonné tout-à-fait les pratiques qu'ils avoient avec le diable. Nous sçavons encore que leurs forts & leurs malefices sont moins à craindre quand ils sont païens, que lorsqu'ils sont Chrétiens. Je laisse à la curiosité des Lecteurs de chercher la raison de ce fait; ce que j'en puis dire, c'est qu'il est très-constamment vrai.

En parlant des Negres, j'ai oublié deux choses assez particulieres: la premiere, que ceux qui sont forciers font des bâtons, auxquels ils attachent un sort, qui a la vertu d'imprimer une douleur violente & continuelle à la partie qui en a été touchée, sans qu'on ait trouvé jusqu'à présent aucun remede naturel contre ce mal. J'ai cru pendant long-tems, que c'étoient des Rhumatismes, ou des Trefaillemens de nerfs; mais après avoir employé les remedes, dont nous nous servons ordinairement contre ces maux, & qui sont toujours infaillibles, sans qu'ils aient rien operé sur ces sortes de coups de bâton, j'ai été réduit à croire qu'il y avoit quelque chose de sur naturel là-dedans.

La seconde, que tous les Negres Chrétiens ont une devotion très-grande, & une foi très-vive pour le pain benî & l'eau benie. Ils portent toujours du pain benî sur eux; ils en mangent, lorsqu'ils se trouvent mal, ou quand ils craignent quelque danger. A l'égard de l'eau benie, quelque quantité qu'on en fasse le Dimanche à la Grande Messe, il est rare qu'on en trouve une goûte quand le service est fini; ils l'emportent dans de petitesalebasses, & en boivent quelques gouttes, en se levant, & prétendent se garantir par ce moien de tous les malefices qu'on pourroit jeter sur eux. Quelque diligence que j'aie pû faire, je n'ai jamais pû découvrir qui leur avoit inspiré cette devotion; ceux même qui étoient les plus anciens, & les plus raisonnables, ne m'en

1704

Bâton
charme
à leurs
effetsDevotion des
Negres
pour le
pain benî
& l'eau
benie.

1704. m'en ont pû dire autre chose, si non qu'ils la tenoient de leurs Peres, la transmettoient les uns autres, & s'en trouvoient bien.

Ce que c'est que les Affiliations dans l'Ordre des Freres Prêcheurs.
Le Lundi 11. Février, le Superieur Général de nos Missions fit assembler au Fond Saint Jaques tous les Religieux qui étoient depuis six ans dans les Missions, afin de leur proposer de s'y engager pour le reste de leurs jours, en renonçant aux affiliations des Couvens qu'ils avoient en Europe.

Pour entendre ceci, il faut sçavoir que les Religieux de l'Ordre des Freres Prêcheurs sont attachez par leur Profession à un Couvent particulier, & non pas à une Province comme dans la plupart des autres Religions. Ils ont droit de demander à rester dans leur Couvent; & le Couvent reciproquement a droit de les repeter, & de les obliger d'y venir résider, puisque l'engagement est reciproque: De sorte que si un Religieux tombe dans une maladie habituelle, ou dans quelque autre accident, c'est au Couvent qui l'a adopté, & dont il est Fils (pour me servir des termes usitez dans l'ordre) à faire toutes les dépenses nécessaires pour son soulagement, & à le garder, nourrir & entretenir jusqu'à la fin de ses jours. Si en échange le Religieux acquiert quelque bien, il appartient incontestablement à son Couvent, sans que le Provincial, ou quelque autre Superieur que se puisse être, en puisse disposer en faveur d'un autre Couvent. Il n'y a qu'un seul cas où sa dépouille peut être partagée; c'est quand il meurt dans un autre Couvent que le sien, dans lequel il demeueroit en vertu d'une obéissance de ses Superieurs, & dans lequel il jouissoit de tous les droits de suffrage, & autres dont jouissent les enfans du Couvent. En ce cas sa dépouille est partagée par moitié entre le Couvent dont il

est Fils, & celui dans lequel il est mort; 1704. & cette moitié est attribuée à ce dernier Couvent comme une recompense des frais & des dépenses qu'il a fait dans la maladie du défunt. Cette dépouille pourtant ne s'entend que des effets qui se trouvent actuellement dans le Couvent où il est mort; car tout ce qui se trouve autre part, appartient de droit à son Couvent originaire.

Cette connoissance supposée. Les maisons ou Couvens que nous avons aux Isles, n'avoient aucuns enfans, tout le monde y étoit étranger, & peu d'entre eux par consequent longoient serieusement au bien de ces maisons. Il y avoit encore un autre abus, qui étoit une suite nécessaire de ce premier; c'étoit que les Religieux qui avoient passé dans les Missions toute leur jeunesse, qui est le tems où ils auroient pû travailler pour leur Couvent, étoient pour l'ordinaire obligez d'y retourner, cassez de fatigues, hydropiques, ou paralitiques, en un mot, hors d'état d'y rendre aucun service; il sembloit qu'ils venoient manger le miel, après avoir toujours été absens de la ruche, & n'y avoir jamais travaillé. Quand même la charité qui doit être entre les Religieux, auroit étouffé les murmures de ceux qui étoient demeurez au couvent, & qui avoient passé toute leur vie dans l'observance, & dans le travail, cette même charité ne pouvoit pas empêcher ceux qui y revenoient de penser qu'ils alloient être à charge à leur couvent, & qu'au lieu de soulager leurs Freres, en leur aidant à porter le fardeau de la Religion, ils alloient leur en augmenter la pesanteur par le soin, les peines & les dépenses qui seroient nécessaires, pour les soulager, ou les guerir. Ils avoient honte d'y paroître les mains vuides, & ce qu'ils emportoient avec eux, ne pouvoit pas manquer de porter un pré-

8704. préjudice considérable aux Missions, qui d'ailleurs étoient obligées de faire de grosses dépenses pour les voyages des Religieux qu'on faisoit venir de France, ou qui y retournoient.

On crut que le moien le plus propre, pour remédier à tous ces inconveniens, étoit de fixer pour toujours, & d'attacher par des affiliations à la congregation des Missions les Religieux qui voudroient s'y consacrer pour toute leur vie, après qu'ils y auroient demeuré six ans, & qu'on auroit été assuré de leur bonne vie, mœurs & doctrine, & qu'ils étoient capables de remplir les devoirs des Missionnaires. Le Général de tout l'Ordre y affilia de son autorité en 1701. les Peres Cabasson & Bedarides qui avoient fait un voyage à Rome, & envoia les ordres nécessaires aux Isles, pour affilier ceux qui le souhaiteroient, & qui auroient les qualitez requises pour cela.

C'étoit pour l'exécution de ce projet, que nous nous assemblâmes, le Pere Bedarides Supérieur Général de nos Missions, après nous avoir fait un discours fort pathétique sur ce sujet, proceda à l'examen des sujets qui s'offrirent à s'attacher pour toujours aux Missions; j'y fus reçu avec six autres, outre les Peres Bedarides & Cabasson, & nous donnâmes ainsi commencement à un établissement, dont les suites auroient été heureuses, & auroient étendu, & fait fleurir nos Missions, si des personnes que je ne dois pas nommer, ni rapporter les motifs qu'elles ont fait agir, n'eussent remué tant de machines, qu'elles sont venues à bout de détruire cet établissement.

Le 20. Avril, M. le Général envoia au Pere Bedarides une dispense que le sieur Greffier avoit obtenue, pour rehabliler son prétendu mariage: il lui écrivit en même tems, qu'il s'attendoit que nous ne trouvions plus de raisons, pour

1705. différer la conclusion de cette affaire. Nous examinâmes le Bref, & nous reconnûmes d'abord qu'il ne valoit rien; il étoit en termes de pratique Ecclesiastique subreptice & obreptice; cela obligea le Pere Bedarides d'aller trouver M. le Général, de lui rapporter ce Bref, & de lui dire les raisons pour lesquelles on ne pouvoit pas s'en servir en faveur des deux personnes qu'il protegeoit si hautement, à cause de son Aumônier. Je l'accompagnai encore dans ce voyage, & pour faire voir à M. le Général que nous ne cherchions qu'à l'obliger, je lui donnai la formule de la Supplique que ces prétendus mariez dévoient présenter en Cour de Rome. Je l'avertis en même tems, qu'afin que rien ne retardât la conclusion de cette affaire, lorsque la dispense seroit obtenue, ils devoient se separer dès-à-présent, ne se plus frequenter, assister à la Messe de Paroisse, & faire les autres fonctions de la Religion Catholique, afin d'en pouvoir avoir des certificats de leurs Curez, sans quoi on seroit encore obligé de les faire attendre, jusqu'à ce qu'ils eussent donné des marques assurées de leur Catholicité.

J'avois encore un autre motif pour faire ce voyage; le voici: quatre particuliers avoient obtenu des concessions sur un terrain appelé les Pitons du Carbet, qui nous avoit été donné par feu M. du Parquet, Seigneur Propriétaire de la Martinique, & qui faisoit partie de notre Fondation, ainsi que le Fond Saint Jacques, dans les hauteurs duquel d'autres s'étoient nichés. Nous avions commencé depuis quelques années une habitation à Cacao, aux Pitons du Carbet; de sorte que dans toute la rigueur de la Justice, & des loix du pais, on ne pouvoit nous en retrancher aucune partie, quand même ces terres n'auroient pas été des reserves que le Propriétaire s'étoit con-

1704. servées, en rendant l'Isle au Roi.

Nous nous étions opposés à la prise de possession de ces Habitans; mais comme ils se sentoient soutenus, ils avoient passé outre, & avoient commencé à défricher notre terrain. Je priai M. le Général d'empêcher les suites de cette usurpation en retractant les concessions qu'il avoit données, puisqu'il contoit qu'il avoit été surpris; il ne jugea pas à propos de défaire ce qu'il avoit fait, mais il me dit de me pourvoir pas les voies ordinaires, & me promit de ne s'en point mêler, & de laisser le cours libre de la Justice. Comme je n'en attendois pas tant, je m'en revins fort content, & je fis assigner tous les Habitans; ceux qui s'étoient placez sur notre terrain des Pitous furent bientôt condamnés à déguerpir, & à tous nos dépens, dommages, & intérêts. Après que la Sentence leur eut été signifiée, nos Peres jugerent à propos de leur laisser ces mêmes terres à titre de rente fonciere rachetable au denier de l'ordonnance, c'est-à-dire, à cinq pour cent, pour faire voir à tout le monde, que ce n'étoit pas par un motif d'avarice que nous avions poursuivi leur condamnation, mais par la nécessité où nous étions de conserver nos droits.

1704. Ceux qui s'étoient établis sur notre terrain du Fond de Saint Jaques, n'en furent pas chassés si aisément; ils soutinrent qu'ils n'étoient point sur nos terres; de sorte que le Juge ordonna qu'elles seroient arpentées. Je me servis pour cela d'un jeune homme que M. Houdin, Juge Roial de tout l'Isle, m'avoit prié quelque tems auparavant d'examiner, pour être sûr qu'il étoit capable de la charge d'Arpenteur qu'il demandoit. Je fis donc appeler nos parties, & nos voisins; on reconnut les anciennes bornes, & nos parties s'étant trouvées sur notre terrain, furent condamnées à déguerpir. Nous nous accommodâmes ensuite; celui qui avoit travaillé à 4500. pas du bord de la mer nous offrit une somme d'argent assez modique, dont nos Peres se contenterent, & lui cederent le terrain à perpétuité. Pour les autres qui étoient plus proches de nous, nous leur accordâmes la jouissance de leurs défriches pendant dix ans, à condition qu'ils nous reviendroient après ce tems-là, avec tout ce qui se trouveroit dessus. Ce fut ainsi que je terminai sept ou huit procez, que nous n'eussions pas eu, si nos Peres avoient été un peu moins negligens.

CHAPITRE XI.

Maladie extraordinaire dont les Bestiaux furent attaquez, qui tombe ensuite sur les Negres.

Ly avoit déjà sept ou huit mois qu'il couroit dans toute l'Isle une maladie sur les bestiaux, qui fit mourir une quantité prodigieuse de chevaux, de bœufs, de moutons & de cabrittes. Comme notre habitation est située d'une manière, que nous avons plus besoin que beaucoup d'autres de bœufs de cabrouet, j'observai avec attention les symptomes de

cette maladie, pour tâcher d'en garantir les nôtres; je vis donc chez plusieurs de nos voisins qui firent ouvrir les bœufs qui étoient morts chez eux, que le foie & les poudrons de ces animaux étoient secs & retirez, & les intestins retressis, & secs presque comme du parchemin, quoique le reste des parties nobles fussent dans leur état naturel. Ce qu'il y avoit de surprenant, c'est qu'on trouvoit

1704. les mêmes symptômes dans ceux qui mourroient après avoir traîné long-tems, & être devenus maigres & décharnez comme des squelettes; & dans ceux qui étant attequez de ce mal, se trouvant au travail, mouroient en cinq ou six heures avec des hurlemens & des contorsions épouvantables; & ce qui étoit encore plus mauvais dans cette maladie, c'est qu'elle se communicoit aisément, & que quand elle étoit une fois dans une habitation, elle emportoit tous les bestiaux qui s'y trouvoient, à moins que l'on ne prit un soin tout particulier de séparer d'abord ceux qui étoient attequez du mal, de ceux qui ne l'étoient pas.

*Mortali-
té sur
les Bes-
tiaux.*

Les uns disoient que c'étoit un maléfice que quelque misérable avoit jetté sur les bestiaux: d'autres, à mon avis, plus raisonnables, croioient que cela venoit de l'intempérie de l'air, de même que le mal de Siam qui s'étoit déjarrallumé plusieurs fois, après avoir été éteint entièrement pendant plusieurs mois de suite. Je conseillai à nos voisins de faire enterrer tous les bestiaux qui mourroient chez eux; parce que si leur mort étoit l'ouvrage de la malice des

*Avis de
l'Au-
teur sur
celui.*

Negres, pour les pouvoir manger après qu'ils étoient morts, il étoit à propos de les priver du fruit de leur crime en les mettant en terre dans des lieux où ils ne pussent pas les déterrer pendant la nuit, à peu près comme on fait dans les vaisseaux; où l'on jette à la mer toutes les volailles qu'on trouve mortes dans les cages, depuis qu'on s'est apperçu que les Matelots avoient la malice de leur percer la tête avec une épingle, pendant la nuit, afin qu'on les leur donnât quand on les trouvoit mortes le matin. Ou si cette maladie venoit de l'intempérie de l'air, comme il étoit impossible qu'elle fit mourir l'animal sans influer quelque chose de sa malignité dans les chairs, quoiqu'il n'y parut rien de gâté, cette

malignité ne manqueroit pas de se communiquer à ceux qui en mangeroient, & leur causer le même mal & la mort.

1704

Pour prévenir tous ces accidens, je fis changer le parc où l'on renferme les bestiaux pendant la nuit; je les fis mettre dans un grand enclos, que je fis faire dans la Savanne, après les avoir fait saigner & purger, & leur avoit fait couper les barbes qui sont certaines excroissances de chair qui leur viennent à la langue, qui les empêchent de tortiller l'herbe; on ne manquoit pas de les laver tous les jours à la mer, & ensuite dans la Rivière, & de leur donner toutes les semaines un breuvage composé d'eaux, avec du jus de citron & de la casse. Ce fut ainsi que je conservai nos bestiaux, dont j'eus le bonheur de ne perdre que deux ou trois.

*Précau-
tion con-
tre les
mala-
dies des
bestiaux.*

Mais cette maladie étant passée des bestiaux aux Negres, je n'eus pas le même bonheur; malgré tous mes soins, nous en perdîmes vingt-sept en huit mois de tems. Encore ne fûmes-nous pas des plus maltraités; d'autres habitans en perdirent bien plus que nous, & un entre les autres qui en avoit plus de soixante, les perdit réellement tous, sans qu'il lui en restât un seul. Je fis ouvrir quelques-uns de ceux qui étoient morts chez nous; l'on y trouva les mêmes symptômes que l'on avoit trouvé dans tous ceux qui étoient morts dans les autres quartiers de l'Isle; c'est-à-dire, le foie, les poudrons, & les intestins secs & retirés comme du parchemin grillé, & le reste dans son état ordinaire. Il y en eut qui furent emportés dans huit ou dix heures; d'autres languirent cinq ou six jours, & les uns & les autres moururent avec d'étranges convulsions. Je n'ai point connoissance qu'il en soit rechappé un seul de tous ceux qui furent attequez de ce mal. Il ne passa pas aux blancs; si cela étoit arrivé, je croi qu'il eut emporté tous les

Ha-

1704. Habitans qui sont généralement parlant d'une complexion bien moins forte que les Negres.

Les Negres ne laissent pas d'être sujets à bien des maladies, dont la plupart leur sont causées par le travail, le défaut de nourriture, & souvent par leur intemperance, & leur indiscretion; la colique les attaque assez souvent; ils sont sujets aux maux d'estomach, qui degenerent en hidropisie; leur intemperance sur l'eau de vie, & les mauvais alimens qu'ils prennent, leur donnent des cours de ventre, & des flux de sang; mais le mal auquel ils sont les plus sujets, c'est l'Epian, & les autres maladies qui viennent de la même cause. Nos Chirurgiens ignorans & mal pourvus de remedes, en ont fait crever une quantité incroyable, d'autres qui se sont échappés de leurs mains, ont porté toute leur vie les impressions du Mercure qu'on leur avoit donné mal à propos, ou sont demeurés couverts d'ulceres & de nodus.

Un Chirurgien habile nommé Masson, qui s'étoit établi à la Guadeloupe, & qui joignoit à une parfaite connoissance de son art, beaucoup de piété & de droiture, a fait des cures surprenantes tant à la Guadeloupe qu'à la Martinique, avec une ptisane dont il m'a donné la recette, & que je croi devoir donner au public, puisqu'elle est excellente, non seulement pour toutes les maladies honteuses, mais encore pour purifier parfaitement la masse du sang, mettre les humeurs dans l'équilibre qu'elles doivent garder, & nettoier le corps de toutes les impuretez qu'il peut avoir contracté. Plusieurs personnes s'en sont servies en France avec un succès merveilleux. Nous l'appellons Ptisane de la Guadeloupe, à cause de la demeure de celui qui l'a mise en vogue; voici sa composition, & la maniere des'en servir.

Sur une pinte d'eau, mesure de Paris, mettez une once de Salsépareille, une once de Coques de Noix, demie-once de Seguine du Levant, ou une once de celle des Isles: fendez par le milieu la Salsépareille & la Seguine, & puis les coupez par petits morceaux, pilez les Coques de Noix, & les reduisez en poudre, prenez aussi une once d'Antimoine, reduisez-le en poudre, & en faites un nouet dans un morceau de bonne toille forte, bien serrée & pliée en double, liez-le bien, afin que rien n'en puisse sortir; mettez l'eau, la Salsépareille, la Seguine & les Coques de Noix dans un pot de terre, neuf, & bien vernissé; suspendez-y au milieu le nouet d'Antimoine, de sorte qu'il trempe entierement dans la liqueur, mais sans toucher au fond, ni aux bords; faites bouillir le tout à petits bouillons, & doucement sur un feu de bonne braise, sans fumée, jusqu'à la consommation d'un tiers, après quoi retirez le nouet d'Antimoine, & passez la liqueur dans un linge, sans comprimer les ingrédients qui étoient dedans, & mettez la Ptisane dans une bouteille de verre; on doit après cela remettre dans le même pot la Seguine, la Salsépareille, & les Noix qui sont demeurées dans la serviette où l'on a passé la Ptisane, avec la même quantité d'eau, & suspendre le nouet d'Antimoine comme la première fois, & faire bouillir doucement le tout, jusqu'à la consommation du tiers, puis la passer comme la première, & la mettre dans une bouteille de verre, pour s'en servir comme je le dirai ci-après. Cette seconde Ptisane est bien moins chargée, & moins forte que la première, aussi l'appelle-t-on petite Ptisane. La Salsépareille, la Seguine, & le Noix ne peuvent servir qu'une fois; le nouet d'Antimoine peut servir jusqu'à cinq fois, après quoi il faut le renouveler.

N n n 2

Avant

1704.

Ptisane de la Guadeloupe.

1704. Avant de donner la Ptisanne au malade, il faut le préparer par une Saignée, & le lendemain le purger à l'ordinaire; on le laisse reposer le troisième jour, on le saigne encore le quatrième; on le purge le cinquième, & le sixième on lui donne la Ptisanne sans discontinuation, pendant quinze ou vingt jours, & tout au plus trente. Il faut que le mal soit bien opiniâtre, pour n'être pas guéri dans ce terme-là.

La doze que le malade doit prendre, est d'environ trois quarts de pinte par jour, & cela en trois fois; on lui donne le premier verre à six heures du matin, à dix heures on lui donne à manger: il prend le second verre à deux heures après midi, & il soupe à six heures, & à dix heures du soir on lui fait prendre le troisième verre. Sa nourriture pendant tout ce tems-là ne doit être que de viandes rôties à la

broche, ou sur le gril, sans sel, sans potage, sans ragoût, salade, fruit, poisson, fromage, ou autre chose; la boisson doit être uniquement de la petite Ptisanne, tant à ses repas, que pendant la journée, lorsqu'il a soif. Il doit s'abstenir de tabac, de quelque manière que se puisse être; il faut encore se tenir chaudement. Quoique ce regime paroisse un peu difficile, il est bien plus agréable de se servir de ce remede qui n'est sujet à aucun inconvenient, que de beaucoup d'autres, qui ont souvent des suites fâcheuses, & qui sont d'une dépense bien plus considerable. Son operation est douce, & presque insensible, on ne la remarque que par les sueurs abondantes qu'elle excite, qui poussent au dehors tout ce qu'il y avoit de mauvais, & renouvellent, pour ainsi dire, le corps tout entier.

1704

CHAPITRE XII.

L'Auteur fait achever leur Couvent du Mouillage; on le fait Supérieur de la Martinique, & Vice-Prefet Apostolique. Flotte Angloise.

Après que j'eus mis ordre aux affaires de notre habitation, & fait avec un très-grand travail le Sucre que l'on pût tirer de nos cannes ruinées, je fretai une barque, pour porter au Mouillage les bois que j'avois fait faire pour la charpente du bâtiment que j'avois fait commencer en 1698, & je me rendis sur le lieu le 28. de Juillet. Il fallut lever tout le plom qui avoit couvert la terrasse qui regnoit sur tout le bâtiment. Le soleil avoit fendu & crevé toutes ces longues planches de plomb, ce qui nous causa une perte très-considerable, que nous aurions évité, si on

avoit voulu suivre mon conseil, & faire une couverture à l'ordinaire, ou une mansarde. Il fallut echanger la plupart des poutres & des fommiers, & pour contenter nos Religieux, laisser autour du comble une plate-forme d'environ huit pieds de large, pour leur servir de promenade, & jouir de la vue de la rade, & de la plus grande partie du Bourg.

Cette petite terrasse étoit composée d'un massif de pierres de ponce avec un bon mortier de pouffolane, & bien carrelée; par ce moyen je rendis nos chambres plus fraîches, & parfaitement habitables.

Ceux qui se serviroient de la pouffolane,

1704.

Avis
sur la
Pouffo-
lane.

lane, soit de celle que l'on trouve à la Guadeloupe, & à la Martinique, soit de celle d'Italie, doivent se souvenir que les ouvrages qui en seront faits, ne seront bons qu'à proportion de l'eau dont on aura eu soin de les arroser pendant plusieurs jours; après qu'ils auront été faits. Il faut employer ce mortier tiercé, c'est-à-dire, un tiers de chaux; & deux tiers de pouffolane fort claire & promptement. Il se sèche fort vite, & fait corps; mais si on manque de le baigner, & pour ainsi dire, de le noier, il s'échauffe, & devient en poudre; au lieu que si on y jette quantité d'eau, on amortit la violente action de la chaux, & on fait une masse, qui au bout de quelques jours devient dure comme la pierre même qu'elle renferme; que l'on casse plutôt que le mortier dont elle est environnée. C'est ce que j'ai vu pratiquer en Italie, & ce que j'ai pratiqué moi-même dans les voutes & autres ouvrages que j'y ai fait faire; & dont je parlerai autre part.

Le Supérieur Général de nos Missions ayant été obligé de faire un voyage à la Guadeloupe, me pria avant de partir de prendre le soin de la Mission jusqu'à son retour. Le Pere Paris qui en étoit Supérieur, ayant jugé à propos de se démettre de cet emploi, le dessein du Supérieur Général étoit de me nommer Supérieur de la Guadeloupe, dès que celui qui y étoit auroit achevé son tems; mais à peine y fut-il arrivé, que nos Religieux de la Martinique lui écrivirent; & le presserent de me nommer leur Supérieur, lui faisant voir que j'étois plus nécessaire à la Martinique qu'à la Guadeloupe. Il y consentit, & envoya la patente de cette charge, & de celle de Vice-Prefet Apostolique au plus ancien de nos Missionnaires, pour me la signifier, & pour me contraindre de l'accepter.

J'eus toutes les peines du monde à m'y

resoudre, je ne me plaisois pas à la Martinique, & j'aurois été plus aise d'être à la Guadeloupe, où M. de la Malmaison, qui avoit beaucoup d'amitié pour moi, venoit d'être nommé Gouverneur. Nos Peres vivoient tranquillement dans cette Isle, au lieu que depuis quelques mois les libertins se donnoient la liberté d'insulter les Curez de la Martinique, de sorte qu'il falloit être sans cesse aux plaintes, & s'attendre à ne recevoir presque jamais de satisfaction. A la fin il fallut obéir, & accepter cette charge le 11 de Septembre. Je fis travailler aussitôt aux offices qui devoient accompagner le bâtiment. Je les en éloignai de huit toises tant pour éviter les accidens du feu qui sont plus frequens dans les lieux où il y a une cuisine & un four, que pour ne pas entendre le bruit que les Negres font ordinairement. Je fis aussi clore la cour qui étoit devant le grand corps de logis; & je pressai tellement tous ces ouvrages, que nous allâmes loger dans notre nouvelle maison à la fin du mois d'Octobre.

Mais il ne suffisoit pas de l'avoir bâti, il falloit la meubler, & ce que nous avions de meubles dans l'ancienne étoit si peu de chose, & si délabré, que cela faisoit pitié. Je mis en œuvre nos Menuisiers, pour faire des tables, des buffets, & autres choses semblables; & je trouvai au Cul-de-sac Robert un habile Tourneur, qui me fit neuf douzaines de chaises de bois de Cipres, garnies très-proprement de latanier; ce bois s'appelle bois de roses à la Guadeloupe, & ce nom lui convient assurément mieux que le premier, car il a une agréable odeur de roses qu'il conserve toujours, & qu'il communique à tout ce qu'on renferme dans les coffres & armoires qui en sont faites. Cet arbre vient ordinairement de la grandeur & de la grosseur de nos noiers, il a l'écorce assez mince, fort brune, & fort tailladée; l'aubier ne se distingue pres-

1704

Bois de
Cipres ou
de Rosier.

que pas du reste du bois, qui est d'une couleur d'œil de perdrix, avec des taches brunes, en manière de volutes ou d'yeux de différentes teintes. Ce bois est compact, il a le grain fin, & prend un fort beau poli, soit qu'on le travaille au tour, ou en tables; il est pesant quand il est verd, parce qu'il est alors rempli d'un suc huileux & amer, qui le conserve de la pourriture, & des poux de bois; mais quand il est sec, il devient d'un poids raisonnable, & proportionné à son volume. La feuille de cet arbre est petite, étroite, rude & cassante; il ne croît que dans des lieux secs & arides; il est rare d'en trouver dans les bonnes terres. Ces chaînes me coutoient deux écus la pièce, & ce n'étoit pas trop eu égard au bois qui est rare, & par conséquent fort cher, & à la main de l'ouvrier.

Moi de faire fleur les Rosiers. Le bois de roses me fait souvenir que les Rosiers que l'on a apporté d'Europe aux Isles, portent des fleurs toute l'année; pourvu qu'on ait soin d'en battre les branches à coups de bâton quatre ou cinq fois par an. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il faille rompre les branches, mais seulement les meurtrir, & entamer ou écorcher un peu la peau; sans cette précaution, ils ne portent que pendant trois ou quatre mois, comme en Europe. Ce fait est constant; je le rapporte ici, pour exercer un peu Messieurs les Fleuristes, & autres gens desœuvrez.

Allarme à la Martinique. Le 10 du mois de Decembre nous eûmes une alarme assez chaude à la Martinique. Nous étions avertis depuis deux jours qu'il étoit arrivé une grosse escadre à la Barbade. Sur cet avis M. le Général avoit fait partir quelques Corsaires pour en avoir des nouvelles plus certaines. Un de ces Corsaires revint le matin du 10 & rapporta que la Flotte ennemie le suivait, & qu'il avoit été chassé si vivement par une Fregate, qu'il n'a-

voit pas eu le loisir d'examiner, ni de compter les bâtimens. Son rapport se trouva vrai, toute la Flotte ennemie parut aux Anses d'Arlet deux heures après son arrivée, & s'avança en bon ordre jusqu'à la portée du canon du Fort-Royal. On compta vingt-deux gros vaisseaux de guerre, autant de bâtimens de charge ou Marchands, dix-sept barques, six Galliottes, & quelques doubles Chaloupes. On peut juger de l'embarras où se trouva à cette vue notre Général, & comment il se feroit tiré d'affaires si cette Flotte avoit eu quatre ou cinq mille hommes à jeter à terre. Il étoit pris sans verd, & nous aussi; & le Fort-Royal auroit couru grand risque, d'être enlevé, ou le Fort S. Pierre pillé & brûlé. On donna l'alarme par toute l'Isle, on prit les armes; mais tout cela auroit été inutile, & on n'auroit jamais pu s'assembler assez à tems, si la Flotte ennemie avoit eu envie de faire une descente. Heureusement ce n'étoit pas son dessein; elle continua sa route en rasant la Côte de fort près. Quelques-unes de ses Chaloupes firent descente en un lieu appelé le Fond Laillet, où elles firent un prisonnier, & dans une autre Ance voisine elles pillèrent & brûlèrent quelques maisons, & enlevèrent une barque chargée de Sucre.

Cette Flotte parut sur les deux heures après midi devant le Fort S. Pierre, à une bonne portée de canon, faisant peu de voile; on la perdit de vue pendant la nuit. Je croi qu'elle n'étoit venue que pour se faire voir, intriguer nos Officiers, & donner de l'exercice à nos Troupes. M. le Général la suivit avec ce qu'il put ramasser de Cavaliers à la hâte, & arriva sur le soir au Fort S. Pierre. Je ne manquai pas de laller saluer aussi tôt, & de le complimenter sur la diligence qu'il avoit fait pour venir s'opposer aux ennemis. Il reçut fort gracieusement mon

1704. mon compliment; & me rendit ma visite dès le lendemain; il vit tout nôtre nouveau bâtiment, & examina le plan des jardins, & autres commoditez que nous meditions de faire pour le perfectionner. Je lui dis que nous avions disposé l'appartement du rez de chaussée d'une manière à le lui pouvoir offrir, quand il viendrait à S. Pierre, il me fit là-dessus beaucoup d'honnêteté, & me parla ensuite de l'affaire de son Aumônier. Je me dou-

1704. rai qu'il y avoit là-dessus quelque chose de nouveau; & en effet j'appris quelques jours après, que ce bon Prêtre s'étoit embarqué précipitamment, sur l'avis qu'on me dit qu'il avoit eu, qu'il y avoit ordre de la Cour de l'arrêter, & de lui faire son proces. Cela l'auroit fort intrigué; car son Certificat le convainquoit d'avoir fait ce mariage clandestin, ce qui l'auroit conduit à droiture aux Galeres.

C H A P I T R E X I I I .

Voïage de l'Auteur à la Guadeloupe; ses diverses aventures. Combat naval.

LE Vendredi second jour de l'année 1705. j'allai avec nôtre Supérieur Général au Fort-Roïal faire les complimens ordinaires au Gouverneur Général. Quoiqu'il eut encore sur le cœur le départ de son Aumônier, auquel il nous soupçonnoit d'avoir contribué, en donnant avis en Cour de sa malversation, il ne laissa pas de nous bien recevoir. Après quelques momens de conversation, il nous fit entrer dans son cabinet & nous mit en main une nouvelle dispense que le Sieur Greffier avoit obtenu; nous la lûmes; & quoiqu'elle ne fut pas tout-à-fait comme nous la desirions, nous résolûmes de nous en contenter, d'autant qu'ayant fait consulter l'affaire en France, on nous avoit mandé que l'usage de la Cour de Rome n'étoit pas de spécifier tout-à-fait dans les Brefs les termes des Suppliques. Le Supérieur Général de nos Missions dit à M. le Général qu'à la considération il passeroit par dessus quelques circonstances qui manquoient, & que pour terminer l'affaire plus promptement, & épargner aux prétendus mariez la peine

de venir à la Martinique, il m'enverroit à la Guadeloupe comme son Commissaire, pour faire les informations, & donner la Sentence diffinitive. Cela fit plaisir à M. le Général, il me fit beaucoup d'honnêteté, & me dit de lui écrire quand je serois prêt à partir, afin qu'il donna ordre à quelqu'un de nos Corsaires de m'y transporter. Quoique je n'eusse pas besoin de sa recommandation pour cela, puisque tous nos Capitaines Flibustiers étoient de mes amis, je ne laissai pas de recevoir, comme je devois, l'honnêteté qu'il me faisoit, & de lui dire que je serois en état de partir immédiatement après le jour des Rois, ayant seulement besoin de trois ou quatre jours, pour aller donner les ordres nécessaires à notre habitation du Fond S. Jaques. Il s'informa aussi-tôt s'il y avoit quelque corsaire prêt à partir, & ayant sçu que le capitaine Daniel se disposoit à mettre dehors, il lui envoya ordre de m'attendre, & de me porter à la Guadeloupe. Nous nous séparâmes fort contents les uns des autres.

Je partis le lendemain pour le Fond Saint

1705. Saint Jacques, où aiant fait ce que j'avois à y faire, j'en revins le Lundi au soir.

L'Auteur part de la Martinique pour aller à la Guadeloupe.

Le Mercredi 7. je donnai à dîner au Capitaine Daniel, à son contre-Maitre, son Ecrivain, & son Chirurgien, & nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, comptant d'aller déjeuner le lendemain à la Guadeloupe. La barque qu'il montoit, étoit vermudienne, très-bonne voilière, il y avoit quatre-vingt dix bons hommes, & six canons. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour attaquer un Gallion d'Espagne, ou un Anglois de quarante canons. Nous mîmes en panne devant le Prêcheur, où selon la bonne coutume de nos Flibustiers, ils ont toujours quelque affaire, sur tout ceux qui ont encore quelque argent; car les loix de la bonne Flibuste ne permettent pas d'en porter en mer; & quand on se trouve dans le cas, il faut au plus vite le dépenser dans un cabaret. Le Capitaine Daniel rassembla ses gens sur les neuf heures, & fit servir ses voiles. Nous fûmes à merveille jusqu'à mi-canal entre la Dominique & la Martinique; mais tout d'un coup le vent tomba, & nous eûmes un calme tout plat. Notre pilote ne se trompa point dans le jugement qu'il porta de ce calme imprévu; il dit que nous allions avoir une bourasque; il fit prendre les ris dans la grande voile, passer de nouvelles manœuvres au trinquet & au foc; il visita les amarres des canons, & renforça les amarres qui tenoient le canot. A peine avoit-il achevé, que nous fûmes pris d'un tourbillon de vent d'Est-Sud-Est, si furieux, & si incivile, qu'il commença par enfoncer notre grande voile. Encore fûmes-nous heureux qu'il ne nous demâta pas; nous sauvâmes les lambeaux de notre voile, & nous pougâmes d'abord à mâts, & à cordes, & ensuite avec un

Temps qu'ils essuient.

1705. morceau de trinquet, grand comme une serviette. Quoique je fusse sans contredit un des meilleurs dormeurs de la mer, l'affaire étoit si brusque, que je ne pûs pas fermer les yeux; d'ailleurs mon matelats fut bien-tôt tout mouillé, car les lames nous couvroient à tous momens de l'arrière à l'avant. Je m'assis à plat à l'arrière du gaillard, enveloppé dans un capot, & lié par le milieu du corps avec une bonne corde, à peu près comme un singe, de peur que quelque lame ou quelque roulis ne prit la liberté de me jeter hors le bord. Nos gens dans un profond silence obéissoient à l'envie au moindre commandement, & travailloient de toutes leurs forces. La mer paroissoit toute en feu; le tems qui étoit noir, avoit quelque chose d'affreux; je ne pouvois pas voir mes mains en les approchant de mes yeux, quand il n'éclairoit point; mais les éclairs étoient si vifs, que je vois alors tous les mouvemens de nos gens. Le Capitaine Daniel me donna une bouteille d'eau de vie, dont j'avallai adroitement un bon coup; car il ne faut pas être mal-adroit pour mettre une bouteille à sa bouche sans se rompre les dents. Cette liqueur que je n'ai jamais aimé, me parut alors excellente; elle me rechauffa, car j'étois à moitié glace, l'eau de la mer aiant cette propriété dans les pais chauds d'être extrêmement froide, & je n'avois rien de sec sur le corps. Sur les quatre heures du matin la pluie tomba avec violence, & abbatit beaucoup le vent, & au point du jour un de nos gens cria, terre sous le vent à nous: nous la vîmes en effet distinctement quelques momens après, avec un navire qui étoit sur le côté. Aussi-tôt grande dispute entre nos gens; les uns vouloient que ce fut une Ile qu'on n'avoit pas encore vûe, & peut-être de nouvelle creation; le Capitaine & le Pilote soute-

noient

1705: noient que ce ne pouvoit être que la petite Ile d'Aves ou des Oiseaux, qu'il ne faut pas confondre avec celle du même nom, qui est au Vent de Corossol, où le Marechal d'Estrées alla se casser le nez avec toute sa flotte, en 167, mais la petite Ile d'Aves est cinquante lieues sous le vent de la Dominique, Est & Ouest de la grande Savanne, & il ne paroïssoit pas naturel que nous eussions pû faire ce chemin en sept heures. C'étoit pourtant la petite Isled'Aves, nous y mouillâmes sur les sept heures du matin à un demi quart de lieue au vent du navire échoué. La pluie cessa sur les huit heures, le vent d'Est commença à se faire sentir; & la mer fut aussi tranquille à dix heures, que s'il n'y avoit point eu de tempête peu d'heures auparavant. Nos gens changerent d'habits, c'est-à-dire, qu'ils prirent des chemises, & des calçons secs; quelques coups d'eau de vie reparerent les forces perduës par le travail de la nuit passée, nous fîmes la priere & puis nous déjeunâmes de grand appetit; nous tinmes conseil en mangeant, & aussi-tôt après le Capitaine, le Quartier-maitre, & autant d'hommes que le canot en put contenir, & bien armez descendirent à terre.

Nous y apercevions dix à douze hommes, qui nous paroïssent Anglois; ils étoient venus sur le bord de la mer, vis-à-vis de nous, & sembloient par leurs gestes nous demander du secours. Nos gens sauterent à terre, & renvoïerent le canot à bord chercher du monde; j'y fus au troisiéme voiage; nous nous trouvâmes alors plus de cinquante hommes à terre. Les Anglois nous dirent, qu'ils étoient là depuis onze jours, ils étoient au nombre de quatorze hommes avec deux femmes de consideration de la Barbade, & huit Esclaves des deux sexes.

Nous scûmes qu'ils s'étoient échouez

Tom. II.

par non-vûë, c'est-à-dire, pour n'avoir pas eu connoissance de la terre, que leur navire ne pouvoit pas avoir beaucoup souffert, parce qu'il y avoit peu de vent quand il avoit touché, & qu'il ne s'étoit couché sur le côté que deux jours après. Ce vaisseau venoit d'Angleterre, il avoit touché à la Barbade, où il avoit pris ces deux Dames, qui prétendoient aller passer la Fête de Noël à Antigues avec leurs parens, sans le malheur qui leur étoit arrivé.

On sçait que la Fête de Noël est une des mieux celebrée chez les Anglois; & quand on devoit jeûner tout l'année, il faut faire grande chere, & s'enivrer ce jour-là.

On doit encore sçavoir qu'ils sont Noël dix jours après nous, parce qu'ils suivent l'ancien Calendrier; non parce qu'ils le trouvent plus juste, (ils sont convaincus du contraire) mais par entêtement, & pour ne pas se conformer à une reformation, dont le Pape Gregoire XIII. a été l'Autheur.

Le Capitaine & le Pilote de ce bâtiment, qui selon les apparences, étoient de francs ignorans, ou qui avoient intérêt que leur navire fut perdu, s'étoient mis dans la chaloupe avec les meilleurs Matelots, & avoient planté là les passagers avec le reste de l'équipage, en attendant qu'ils les vinssent reprendre avec un bâtiment qu'ils étoient allez chercher à une de leurs Isles sous le Vent, dont ils n'étoient pas éloignez de plus de soixante à soixante-dix lieues. Ceux qui étoient sur l'Isle les attendoient à tous momens, & nous avoient pris d'abord pour leurs Compatriotes, qui venoient à leur secours. Cet avis fit que Daniel mit tout en état pour enlever le bâtiment qu'on attendoit. Il fit conduire à bord de sa barque les deux Dames avec leurs Esclaves, leurs coffres, & tout ce qu'elles

1705

Etat
d'un
vaisseau
Anglois
échoué à
l'Isle
d'Aves;

les

1705. les avoient pû faire retirer du vaisseau échoué; il leur donna sa chambre, & les traita, aussi-bien que tout son équipage, avec beaucoup d'honnêteté & même de respect. Elles me firent présent de deux Bagues d'or à charnières. On travaille en perfection à ces sortes d'ouvrages à la Barbade. Ces bagues sont composées de petits morceaux de charnières doubles, travaillées si délicatement, que quand elles sont au doigt, on diroit qu'elles sont d'un seul cercle entier; & dès qu'on les en tire, elles se ramassent en un petit paquet gros comme la quatrième partie d'une noisette.

Bagues à charnières.

J'avois reçus tant d'honnêteté à la Barbade & autres Isles Angloises, où je m'étois trouvé, que je fus ravi de trouver l'occasion d'en marquer ma reconnaissance à ces Dames par tous les services que je pûs leur rendre. J'engageai Daniel à leur promettre de les mettre à terre à S. Christophe, ou à quelques autres de leurs Isles, sans les conduire chez nous, & à leur rendre leurs Esclavés. Le prix en fut fixé, & on promit de se contenter de leur promesse, s'il arrivoit qu'on fut obligé de les mettre à terre dans un lieu où elles n'eussent pas de credit; de sorte qu'elles eurent lieu de se louer de la politesse de nos Flibustiers. Elle descendoient à terre quand elles vouloient, & étoient servies & obéies à peu près comme chez elles.

On visita le bâtiment échoué, & on travailla aussi-tôt à le décharger; car nos gens se mirent en tête de le relever, parce qu'il étoit neuf, percé pour 36. pieces, & qu'il en avoit actuellement 24. L'on disoit que l'eau qui y étoit jusqu'à moitié de la grande écoutille, étoit entrée par dehors, & qu'assurément le fond étoit sain. On ôta les peroquets & les huniers, que l'on trou-

va encore entiers & de bout, les Anglois s'étant contentez de desenverguer les voiles pour faire des tentes. On ôta le canon, les ancres, & généralement tout ce qu'on en put tirer, & tout étoit porté à terre, & rangé comme dans un Magazin. Je n'ai jamais vû travailler de meilleure grace. Nos prisonniers s'y emploioient à l'envi de nos gens. On faisoit grande chere; & dès qu'on eut tiré du fond de calle quelques pipes de vin de Maderé, & de Canarie, avec force cidre & bière en barrique & en bouteilles, c'étoit un plaisir de voir tout le monde boire, manger & travailler; mais dès que la nuit étoit venue, Daniel faisoit rembarquer tout son monde avec ses deux Dames, & laissoit sur l'Isle le reste de ses prisonniers sous des tentes qu'ils avoient fait avec leurs voiles.

Le Lundi 12. nôtre Vigie, c'est-à-dire celui qui étoit en Sentinelle au haut de nôtre mast, cria qu'il voioit une voile, il étoit environ neuf heures du matin, & nous achevions de déjeuner. Aussi-tôt tout le monde fut à bord; on offrit aux Dames de les laisser à terre, avec promesse de les venir reprendre dès qu'on auroit vû de quoi ils s'agissoit. Elles aimèrent mieux courir les risques de se trouver à un combat, que de demeurer sur l'Isle. On les fit descendre à fond de calle, où il y a moins de danger. Nous reconnûmes que c'étoit une barque, & nous vîmes bien que c'étoit ce que nous attendions; il étoit de l'honnêteté d'aller au devant de ces gens-là, quand ce n'auroit été que pour leur montrer le mouillage. Nous portâmes dessus, en leur gagnant le vent, en moins de trois heures nous fûmes à bord, & il ne nous en coûta que deux coups de fusil pour les faire amener. C'étoit une bonne grande barque, qui avoit huit canons, & vingt hommes d'équipage. Le Capitaine

Prié d'une arboque Angloise du

4705. du vaisseau échoué la commandoit; il nous dit qu'il avoit une caiche avec lui, dont il s'étoit efflotté pendant la nuit, mais qu'elle ne pouvoit pas tarder à paroître. On fit passer 15. de nos nouveaux hostes sur notre barque, & on mit vingt des nôtres sur la prise, & l'on l'envoia à l'Isle d'où nous étions partis. Cependant la caiche parut plutôt que nous ne souhaitions, car nous ne voulions pas qu'elle découvrit deux bâtimens au lieu d'un, avec lequel elle étoit partie. Le malheur nous en voulut, elle nous vit tous les deux, & se doutant bien de ce qui étoit arrivé, elle ne se fit pas prier pour faire vent arrière. On ne jugea pas à propos de lui donner chasse, non pas que nous doutassions de la prendre, cela étoit certain, mais parce que nous aurions été trop avant le vent, & eû par conséquent trop de peine à remonter.

La caiche n'a que deux mâts droits, & un beaupré; le grand a deux voiles quarrées, c'est-à-dire, la grande & un hunier, avec un artimon sans peroquet de fougue. Ces sortes de bâtimens, comme il est facile de le voir par cette description, ne sont bons que vent arrière; ils ne servent d'ordinaire que pour la charge. J'ai pourtant vû une caiche que nos Flibustiers avoient armé en course, qui n'a pas laissé de faire un bon nombre de prises; parce que les bâtimens nes'en défiant point, la laissoient approcher, ne pouvant croire qu'on eût armé une semblable charette, & étoient ainsi les dupes de leur erreur.

Nous revînmes mouiller auprès de notre navire échoué sur les six heures du soir; nous mîmes sur l'Isle les nouveaux venus, & dès le lendemain matin on se remit à travailler de toutes ses forces à achever de décharger le navire, afin de le redresser, mais ce fut inutilement; car après qu'il fut redressé, on

reconnut qu'il étoit crevé, & la quille rompue; en un mot, il étoit trop incommodé, pour être rajusté, & ainsi bien du travail perdu, & bien des plaintes contre ceux qui avoient prétendu qu'il pouvoit être remis à flot: cependant on le vuïda entièrement. Son lest étoit presque tout de plomb en plaques & en saumons, & d'étain. Nous desléâmes nos deux barques, & au lieu de râteaux, nous les desléâmes de ces métaux avec quelques barils d'acier en verge, du fer en barres, & des barils de ferremens. On avoit étendu sur le sable les étoffes & les toiles mouillées de l'eau de la mer, pour les sécher un peu; car à moins de les bien laver en eau douce, elles ne séchent jamais entièrement. On chargea cependant notre prise de tout ce qu'on y put mettre, viandes salées, vin de Madere & de Canarie, biere & cidre, l'étain & fer travaillé, cordages, toiles à voiles, caisses de chapeaux, & autres semblables choses; & quand elle fut remplie à morte charge, l'Isle paroissoit encore toute couverte de marchandises.

Le Jeudi 15. nous aperçûmes au point du jour notre caiche environ à une lieue de nous; on mit pavillon Anglois à nos deux barques, & on la laissa approcher. Elle vint tranquillement mouiller auprès de celle qui étoit partie avec elle de Saint-Christophe. Celui qui la commandoit s'étoit mis en tête, que les deux bâtimens qu'il avoit vû étoient amis, puisqu'on ne lui avoit pas donné chasse, & sur ce beau préjugé il avoit fait depuis trois jours bordées sur bordées, pour se venir faire prendre. Ses compatriotes le pensèrent desespérer à force de se moquer de lui, pendant que nous le remercions de la peine qu'il avoit pris, de venir nous aider à transporter nos marchandises; & effectivement nous lui étions obligez, car sans lui il falloit en

laisser

3705. laisser la plus grande partie à terre, à la garde des oiseaux, dont cette Isle est quelquefois toute couverte.

Cette nouvelle prise fit prendre d'autres mesures à nos gens; ils avoient résolu d'aller en droiture à Saint Christophle mettre nos deux Dames à terre, & recevoir, si cela étoit possible, l'argent dont on étoit convenu avec elles, pour le prix de leurs Esclaves. Ils demandèrent au Capitaine de la barque & de la caiche, s'ils vouloient racheter ce dernier bâtiment avec tout ce dont on le pourroit charger; ils en convinrent, mais comme ils n'avoient pas de crédit à Saint Christophle, & que nos gens ne vouloient point aller à Nièves, ni à Antigua, ils résolurent d'aller à Saint Thomas, où ils étoient bien sûrs de vendre leur caiche & sa charge; si les deux Capitaines ne trouvoient pas là du crédit, pour payer la somme dont on étoit convenu avec eux.

Cependant nous donnâmes un couroi à notre barque, & nous chargeâmes la caiche; on y mit jusqu'aux mâts, vergues, canons, affûts, & marchandises, dont nous ne pouvions, ou dont nous ne jugeâmes pas à propos de nous charger. Daniel mit dans la sienne ce qu'il y avoit de meilleur dans le vaisseau échoué, comme argenterie, franges & galons d'or, dentelles, rubans, toiles fines, bas de soie & d'estame, satins, étoffes des Indes, brocards, draps d'écarlatte, & autres, sans compter ce que nos gens jugerent à propos de s'approprier comme pillage. Ils s'équipèrent de chapeaux, plumets, peruques, bas, rubans, & autres nippes d'une manière la plus plaisante du monde. C'étoit un plaisir de les voir en castor bordé avec un plumet magnifique, une peruque, & un grand ruban or & soie au col d'une chemise bleue ou raïée, avec un calçon gaudronné sans juste-au-

corps, bas, ni fouliers. Ce n'est pas 2705
qu'ils n'eussent pu s'accommoder plus re-
gulièrement; mais l'usage établi parmi
eux, est d'avoir toujours leurs habille-
mens dépareillez. J'en ai vu souvent à
la Martinique, & autre part aller dans
les rues avec un juste-au-corps galonné,
un chapeau bordé & un plumet, sans bas,
ni fouliers; d'autrefois des fouliers sans
bas, ou des bas sans fouliers.

Nous fîmes par les Negres qu'on avoit enterré quelques caisses de marchandises fines, & de l'argenterie dans un endroit de l'Isle. Sur cette découverte on résolut de confronter la facture du vaisseau avec l'inventaire de ce qu'on avoit trouvé; & comme il se trouvoit de manqué beaucoup de choses de prix, notre Quartier-maître dit à l'Ecrivain du vaisseau, que s'il ne faisoit pas trouver ce qui manquoit, on lui donneroit la gêne à la manière de la Flibuste. La peur lui fit tout découvrir, & on en profita.

Enfin notre grosse barque, & la caiche étant chargées, & aiant pris dans la nôtre tout ce qu'on y pouvoit mettre, sans être hors d'état de combattre, nous fîmes partir notre grosse barque pour la Martinique; on y mit dix Flibustiers & quatre Anglois pour la conduire. On mit quatorze François & six Anglois sur la caiche, & tous bien munis de viandes salées, de tortues en vie & boucannées, de vins de Madere & de Canarie, de cidre & de biere. Nous mîmes à la voile le Mercredi 28. Janvier sur les neuf heures du matin, laissant le vaisseau & quantité des choses, dont on pouvoit s'accommoder, pour ceux qui pourroient y venir après nous.

Nous prîmes la route de l'Isle à Crabes, pour y laver nos étoffes & nos toiles, & les y faire sécher avant d'aller à Saint Thomas, où nous n'eussions pas

2705
Ajuste
mens de
Flibustiers.

Départ
des Isles
& d'Avril.

2705. eu la même commodité, parce qu'il n'y a point de rivières, au lieu que l'Isle à Crabes en est très-bien pourvue. Il ne se passa rien dans cette petite traversée; notre caïque pesante & trop chargée nous obligeoit d'avoir toujours notre grande voile à mi mast. Pour surcroît de malheur, nous eûmes 15 à 16 heures de calme par le travers de Ste. Croix; de sorte que nous ne mouillâmes à Boriquen, où l'Isle à Crabes, que le Samedi dernier jour de Janvier, sur le midi.

Mais avant de m'éloigner davantage de l'Isle d'Aves, il est juste d'en dire ce que j'en sçai, je m'y suis assez promené pour la connoître; car, excepté l'équipage Anglois qui y a demeuré onze jours plus que moi, je doute qu'il y ait des François qui y aient fait un plus long séjour, & qui s'y soient moins ennuyés que moi.

Description de l'Isle d'Aves. Cette Isle qui est par les quinze degrez & demi de latitude Septentrionale, n'a pas plus de deux lieues en tout, ou au plus trois lieues de tour. Elle a à l'Ouest & au Nord-Ouest deux Islets où je n'ai pas été, qui en sont éloignés de cinq à six cens pas, qui ne m'ont paru que comme des rochers stériles, couverts & tous blancs des ordures des oiseaux qui s'y retirent. A la vûe ils peuvent avoir un quart de lieue de tour. Ils sont joints à l'Isle par des hauts fonds, parsemés de brisans, qui se decouvrent de Basse-Mer, qui sont remplis de Coquillages & de Gengembre, c'est-à-dire, de petits morceaux de chaux, arrachez du fond de la mer, dont la superficie est devenue unie, à force d'être roulés par les lames sur les roches du bord de la mer. Quoique cette Isle, qui est beaucoup plus longue que large, ne paroisse de loin que comme un banc de sable, presque de niveau avec la surface de l'eau; elle paroit toute autre chose, lorsqu'on est dessus. Je ne l'ai pas mesurée, & cependant

je suis sûr que son milieu est plus de huit toises au dessus du bord de la mer; il y a des rechifs à l'Est, & au Nord-Est, qui avancent considérablement dans la mer; le reste m'a paru assez sain. Nous étions mouillés au Sud-Ouest à demi-portée de pistolet de terre, sur trois brasses & demie de fond de sable blanc.

Le terrain de cette Isle est sablonneux presque par tout; son milieu est mêlé de pierres, & d'une terre grise, que les ordures des oiseaux engraisent continuellement; ils étoient si fiers dans les commencemens, qu'à peine se vouloient-ils donner la peine de se remuer de leurs places pour nous laisser passer; à force de les fréquenter, & de les corriger, ils devinrent plus polis, & nous avions à la fin besoin du fusil, pour nous familiariser avec eux, au lieu que le bâton, ou les pierres suffisoient dans les premiers jours. Il est inutile de chercher sur ce rocher des ruisseaux ou des fontaines, ou des mares pour conserver les eaux de pluie, tout cela y manque absolument; quoique en échange il y ait plusieurs mares & petits étangs d'eau salée, ou plus de demi salée, qui servent de retraites à une infinité de gibier de mer. Je croi pourtant que si on fouilloit à cent cinquante, ou deux cens pas du bord de la mer, on pourroit faire des puits dont l'eau seroit potable; cependant il faut avouer que ceux qui se laissent mourir de soif dans de semblables endroits, sont de vrais innocens; puisqu'il est certain, qu'on trouve par tout de l'eau bonne à boire. Voici le moyen de n'en pas manquer: faite avec la main ou une pelle un trou dans le sable, cinq ou six pieds au-dessus de l'endroit où vous présumez que les plus grossières lames ne couvrent pas le terrain; vous n'aurez pas creusé huit dix ou douze pouces, que vous trouverez l'eau; prenez cette premiere

O o o 3

eau.

Moyen de trouver de l'eau douce.

1705. eau en diligence, vous la trouverez parfaitement douce, & si vous vous donnez la patience de la laisser reposer dans un vase, pour donner le loisir au sable qui y étoit mêlé de tomber au fond, vous aurez de parfaitement belle & bonne eau; mais il ne faut pas s'attendre que ce petit puits vous en fournira long-tems; en moins d'un quart d'heure vous y voyez l'eau croître à vûe d'œil, & devenir salée en même tems. Cet inconvénient qu'on ne peut éviter, est compensé par la facilité & le peu de dépense qu'il y a à faire ces puits, on en est quitte pour boucher celui dont on s'est servi, & en faire un nouveau chaque fois qu'on en a besoin. Ceux qui aiment la magnificence, trouveront à se contenter là-dedans, puisqu'ils pourront se vanter de ne s'être jamais servi de la même fontaine deux fois.

Les Phisiciens voient tout d'un coup la raison du changement qui arrive à cette eau; mais comme tout le monde n'est pas Phisicien, il faut l'expliquer à ceux qui ne la sçavent pas, après les avoir assuré que ce que j'avance ici, n'est pas une speculation Metaphisique, mais un fait réel & constant, dont j'ai fait plusieurs fois l'expérience.

Tout le monde sçait que l'eau douce est beaucoup plus legere que l'eau de la mer, parce que celle-ci est chargée de quantité de parties étrangères, qui ne se trouvent point dans la premiere. C'est cette plus grande pesanteur qui fait qu'un vaisseau qui est à flot dans la mer, couleroit bas dans une eau douce, parce que le volume d'eau, dont il occupe la place dans l'eau salée, est plus pesant que le même volume d'eau douce; & qu'on se soutient plus facilement en nageant dans la mer que dans une riviere: or l'eau de pluie qui a passé au travers du sable, sur lequel elle est tombée, trouvant l'eau

1705. salée, se soutient aisément au dessus d'elle, parce qu'elle est beaucoup moins pesante, & cette legereté l'empêchant en même tems de se mêler, il est clair qu'elle doit conserver sa douceur; à peu près comme l'huile se conserve au dessus des autres liqueurs qui sont plus pesantes qu'elle, sans se mêler avec elles, ni se charger de leurs qualitez. Je sçai qu'on me peut faire quelques objections là-dessus; mais outre que la digression que je ferois pour y répondre m'empêcheroit de suivre le fil de mon journal, & ennuiroit peut-être mon Lecteur, je croi en avoir dit assez pour mettre les gens au fait de la question, & leur faire voir, que quand on a enlevé l'eau douce, celle qui est salée s'élève aussi-tôt, pour remplir la place que la douce occupoit, & remettre ainsi l'équilibre, & le niveau qui doit être entre elle & la surface de la mer.

Si Serrano avoit sçu ce secret, il n'auroit pas eu tant de peine à subsister sur son rocher, & il n'auroit pas été obligé de boire du sang de Tortue, pour se désalterer.

Il ne faut pas s'imaginer que l'Isle d'Avés ne soit qu'un rocher pelé, ou entièrement couvert de sable; il y a des arbrisseaux en quantité, & même des goyaviers, des corossoliers & des cachimans, petits, à la verité, & mal faits, parce qu'ils ne trouvent pas beaucoup de fond & de nourriture. Si on y trouve dans la suite des orangers, & des citronniers, je suis bien aisé d'avertir le public que c'est à moi qu'il en aura obligation, parce que j'ai semé quantité de graines de ces deux fruits dans beaucoup d'endroits qui pourront être d'un grand soulagement à ceux que la providence y conduira. Quant aux arbres Fruitiers que je viens de nommer, il faut que ce soit les oiseaux, qui après avoir mangé ces fruits

1705.

fruits dans les Isles voisines, en ont rendu les graines avec leurs excréments sur celle-ci, où elles ont germé, crû & porté des fruits. De cette manière le bois ne nous manquoit pas, & avant que l'on eut reconnu & jugé que le navire échoué étoit hors d'état de pouvoir servir, nous ne nous servions point d'autre bois pour la cuisine que de celui que nous coupions sur l'Isle, dont nous faisions une grosse consommation, parce que nous faisions une fort grosse cuisine; car sans compter le cuisinier de notre barque, & celui du navire, & leurs aides, nos deux Dames qui avoient pris la surintendance de tout ce qui regardoit la bouche, faisoient des merveilles, & empêchoient bien leurs Esclaves d'oublier aucun des ragoûts qu'ils avoient vû faire à la Barbade; en un mot, elles nous faisoient faire grande chère, & cela produisoit des effets merveilleux; car tout le monde travailloit sans chagrin; on avoit des complaisances infinies pour elles, & à peine y avoit-il quelqu'un parmi nous qui pensât que nous étions au milieu de la mer sur une Isle déserte.

Les Tortuës franches, dont la chair est si délicate, ne nous ont jamais manqué. Nous en consommions beaucoup tous les jours; nous en avons emporté en partant une bonne provision tant en vie, que salée & boucanée; & cependant il ne paroïssoit pas d'un jour à l'autre que le nombre de celles qui venoient ou pondre ou marquer leur places, diminuât. Nos gens prirent quelques carets, & me firent présent de beaucoup de feuilles; je les envoiai en France pour les faire travailler; un Corsaire incivil les porta en Angleterre, où je ne les envoiois pas, & d'où elles ne me sont pas revenues.

J'en enseignai à nos Surintendantes à faire des boucans de Tortuë comme je l'avois

appris au grand Cul de Sac de la Guadeloupe. En échange elles m'apprirent à faire cuire une poitrine de bœuf d'Irlande à la manière Angloise, des pâtes en pot, des boudins de Tortuë, & je ne sçai combien de ragouts, dont je pourrois faire un volume entier; & qui sçait si la demangaïson ne me prendra pas de faire imprimer à la suite de ces Memoires: *Le Cuisinier Anglois Americain*, avec la manière de servir une table de cent vingt-cinq couverts dans une Isle déserte, magnifiquement, & sans dépense.

De crainte que les Anglois ne nous ravissent l'honneur d'une invention de cuisine, dans laquelle notre nation a eu la meilleure part, je la vais écrire ici: c'est un Mouton en robe de chambre. Je voi bien qu'on me va reprocher que l'invention en est dûë aux Sauvages, ou que ce n'est qu'une imitation du boucan de Tortuë; qu'importe: il s'agit de la décrire ici, en faveur de ceux qui en voudront faire l'expérience, & qui parviendront peut-être à la porter à une plus haute perfection. On prit un Mouton, & après l'avoir saigné, on lui ouvrit le ventre, on le vida, & puis promptement on le remplit de sa fressure hachée bien menuë avec du lard, de l'oignon, des épiceries, du jus de citron, quelques canards sauvages coupez par morceaux, des alloüettes de Mer, & autres gibiers semblables, tant qu'il en pût tenir; après quoi la peau fut bien proprement recousue: quand je dis la peau, il ne faut se tromper, c'est celle où est la laine dont je parle; ainsi tout habillé on le coucha dans le fond d'une fosse, qui avoit été bien échauffée par le bois que l'on y avoit fait brûler; il fut couvert du sable brûlant des environs, & de charbon, & au bout de deux heures de tems la laine avoit fait une croute noire sur la peau; il fut facile de l'en dé-

1705.

5705. tacher; on ouvrit ensuite le Mouton, & assurément c'étoit un manger délicieux.

Je n'ai jamais vu une plus grande quantité d'oiseaux de mer, ou d'eau douce qu'on en trouve sur cet Islet. Je m'étois imaginé qu'il falloit de l'eau douce pour toutes ces especes d'oiseaux; ce que j'ai vu aux Isles d'Aves m'a détrompé, à moins qu'on ne veuille dire que les oiseaux cessent d'être délicats, quand ils ne trouvent pas à satisfaire leur délicatesse, & qu'ils se servent d'eau salée, ou saumâtre quand ils manquent d'eau douce. En effet j'y ai tué des Pluviers, des Vingeons, des Chevaliers, des Poules d'eau de toutes les sortes qui sont bonnes à manger, & que l'on trouve ordinairement dans nos Isles, dans les lieux marécageux.

Outre ces especes, il y en avoit quantité d'autres, que je n'avois pas vu de si près.

On y trouve des Flamands, des grands Gofiers, des Mauves, des Fustu-en-cul; c'est le lieu où les Fregates & les Fous viennent pondre, & élever leurs petits.

Les Flamands que le Pere du Tertre appelle Flambans, sont des oiseaux fort hauts montez; quoiqu'ils ne le soient pas à beaucoup près tant que le dit mon Confre; il est certain qu'ils le sont beaucoup pour leur grosseur, qui n'excede pas celle d'une Poule d'Inde ordinaire.

Oiseaux
appeller
Fla-
mands.

Il est vrai que je ne les ai pas mesuré, mais je suis sûr que des pieds à la tête, ils n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur; ils ont les pieds & les cuisses toutes rouges, presque toutes leurs plumes des ailes, du dos & du ventre, sont de la même couleur, & très-vive; leur col est grêle, & la tête est petite; mais elle est armée d'un bec long, assez gros, arcqué & fort dur, qui leur sert à chercher dans le sable & dans les marécages

les vers, les petites crabes, les poissons, & les insectes qui s'y trouvent; ils boivent à merveilles de l'eau salée; ils sont extrêmement deffians, & lorsqu'ils sont à chercher leur nourriture, il y en a toujours un qui fait le guet, & qui avertit par un cri ses Camarades dès qu'il apperçoit la moindre chose qui lui donne de l'ombrage, & aussi-tôt il s'envole & tous les autres le suivent; ils sont toujours en troupe, & lorsqu'ils sont à terre, ils se rangent de file, les jeunes & les vieux entremêlez. Les jeunes ont le plumage gris-clair; ce n'est qu'en croissant, & avançant en âge qu'ils deviennent rouges. On me montra quantité de leurs nids, ils ressemblent à des cones tronquez, composez de terre grasse, d'environ dix-huit à vingt pouces de hauteur, sur autant de diametre par le bas, ils les font toujours dans l'eau, c'est-à-dire dans des mares, ou des marécages. Ces cones sont solides jusqu'à la hauteur de l'eau, & ensuite vuides comme un pot avec un trou en haut. C'est-là dedans qu'ils pondent deux œufs qu'ils couvent, en s'appuyant contre, & couvrant le trou avec leur queue. J'en ai rompu quelques-uns sans y trouver ni plumes, ni herbes, ni aucune chose pour reposer les œufs; le fond est un peu concave, & les parois fort unis; mais j'ai eu le malheur de n'y trouver ni œufs, ni petits.

1705.

Nids de
Fla-
mands.

Ces oiseaux ne se laissent approcher que très-difficilement; il faut se cacher dans des broussailles, pour les tirer quand ils viennent à terre. Nos gens en tuent quelques-uns, & trouvoient leur chair bonne. J'en ai mangé, elle sent un peu le marécage; les jeunes sont meilleurs que les vieux, parce qu'ils sont plus tendres. Je souhaitois fort d'en avoir de jeunes pour les apprivoiser; car on en vient à bout, & j'en avois vu de fort

1705. fort familiers chez le Gouverneur de la Martinique. Je fis des lacets que j'attachai à des piquets que j'avois fait enfoncer dans des marécages, où il y avoit de leurs anciens nids, & où ils venoient chercher leur nourriture. Je fis jeter aux environs tous les petits poissons que nous prenions à la senne, & ma ruse me réussit, j'en pris plusieurs. Quand ils avoient une fois passé leurs larges pates dans le nœud coulant, il n'y avoit plus moïen de s'en dedire; ils vouloient s'envoler, mais il falloit demeurer. Ce n'étoit pourtant pas tout achevé, les vieux se deffendoient à grands coups de bec; & lorsqu'on leur avoit saisi la tête, & amarré le bec, ils égratignoient à merveille avec leurs griffes, dont leurs pieds, quoique faits en pates d'Oye, sont bien armez. Nous fîmes tout ce que nous pûmes, pour leur faire entendre raison, il n'y eut jamais moïen de les faire ni boire, ni manger, ni les empêcher de donner des coups de bec, ou d'égratigner dès qu'ils se trouvoient en état de le faire. A la fin nous les tuâmes, & nous les mangeâmes. Leur langue vaut mieux que tout le reste du corps; non par sa grandeur, mais par sa tendreté, & par sa délicatesse. Si jamais je me rencontre en lieu où il y ait des Flamands, je ne manquerai pas d'éprouver, si les langues des femelles sont meilleures que celles des mâles, comme bien des gens le prétendent. A l'égard des jeunes que nous prîmes, ils furent plus sages que leurs pères & meres; en moins de quatre ou cinq jours ils venoient manger dans ma main; cependant je les tenois toujours attachés, sans me fier trop à eux; car un qui s'étoit détaché, s'enfuit vite comme un lièvre, & mon chien eut de la peine à l'arrêter. J'avois eu la précaution de lui couper les grosses plumes d'une aile, afin qu'il ne put pas s'élever de terre,

Tom. II.

sans cela il étoit perdu pour moi; on étoit obligé de leur donner de l'eau salée à boire. Il m'en restoit deux quand j'arrivai à la Guadeloupe, dont je fis présent à un de mes amis qui s'en alloit en France. C'est assurément un des plus beaux oiseaux que l'on puisse voir; outre les grosses & les moyennes plumes dont il est couvert, il en a de très-petites en maniere de duvet très-fin & assez long, aussi doux, & aussi chaud que les peaux de Cigne; on s'en sert aux mêmes usages. La couleur rouge & vive des Flamands, doit, ce me semble, les faire préférer aux Cignes.

Le Grand Gofier, ou Pelican de l'Amérique, est un oiseau fort approchant de nos Oyes d'Europe pour la taille, la grosseur, les pattes, la démarche, & la pesanteur; il a la tête aplatie des deux côtes & fort grosse, & telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, sur un pied & demi ou environ de longueur; la partie supérieure est osseuse, & toute d'une piece; l'inférieure est composée de deux pieces qui s'unissent par une de leur extrémité au bout du bec, dans un fort cartilage, & dont les deux autres, comme des mâchoires, s'emboitent dans la partie supérieure, où est le centre de leur mouvement. La partie inférieure & la supérieure sont garnies de petites dents en forme de scie, fort menuës & tranchantes; le vuide que les deux parties de la mâchoire inférieure laissent entre-elles, sert à soutenir l'orifice d'un sac qui y est attaché tout autour, & qui tombe sur l'estomac de l'oiseau, où il est encore attaché, & le long du col, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point d'un côté & d'autre. Ce sac est composé d'une membrane épaisse, grasse, & assez charnue, souple, & qui s'étend comme un cuir. Il n'est point couvert de plumes, mais d'un petit poil

1705.

Oiseau
appelé
Grand
Gofier.

Ppp

ex-

1705.

extrêmement court, fin, doux comme du satin, d'un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes, & des ondes de différentes teintes, qui font un très bel effet. Lorsque ce sac est vuide, il ne paroît pas beaucoup; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer; car la première chole qu'il fait en pêchant, est de remplir son sac, après quoi il avalle ce qu'il juge à propos; & quand la faim commence à le presser, il retourne le remplir.

Cet oiseau a les ailes fortes, garnies de grosses plumes, couleur de cendre, aussi-bien que toutes les autres qui lui couvrent le corps. Il a les yeux beaucoup trop petits par rapport à sa tête, l'air triste & mélancolique, aussi lent, pesant, & paresseux à se remuer, que le Flamand est vif & alerte. Ils pondent sans façon à plate terre, & couvent ainsi leurs œufs. J'en ai trouvé jusqu'à cinq sous une femelle, qui ne se donnoit pas la peine de se lever, pour me laisser passer, elle se contentoit de me donner quelques coups de bec, & de crier quand je la frappois pour l'obliger de quitter ses œufs.

On voit assez par la description que je viens de faire de ces oiseaux, qu'ils sont pesans au vol, & qu'ils ont de la peine à quitter la terre, & à s'élever dans l'air. Ils le font pourtant, car autrement ils mourroient de faim; & comme ils sont grands mangeurs, il faut malgré eux qu'ils travaillent. Lorsqu'ils se sont élevés à quatre ou cinq toises au dessus de la mer, ils panchent la tête de côté; & deez qu'ils apperçoivent un poisson, ils fondent dessus comme un trait, le prennent, & l'engloutissent, & aussi-tôt se relevent en l'air, quoiqu'avec peine, & recommencent à quêter. Ils vont se reposer à

terre quand leur sac est rempli, avalent à loisir ce qu'ils y ont mis; & lorsque la nuit s'approche, ou que la faim les presse, ils retournent à la pêche. Ils nourrissent leurs petits en dégorgeant dans leur bec le poisson qu'ils ont dans leur sac.

1705.

La chair de ces oiseaux est dure, & sent l'huile & le poisson pourri. Cela vient apparament de ce qu'ils ne font pas assez d'exercice, pour consommer les crudités qui leur restent dans l'estomach, & qui s'y putrifient. Les Flamands qui vivent de poisson comme eux font bien meilleurs.

Qui croiroit que ces grosses bêtes avec leurs larges pates d'Oye s'avisassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres, comme les oiseaux les plus légers, & les plus propres? Cela est pourtant ainsi; elles passent tout le jour, hors le tems de leur pêche, à terre dans un profond repos, ensevelies, selon les apparences, dans le sommeil, la tête appuyée sur leur long & large bec qui porte à terre, & ne changent de situation que quand la nuit s'approche, où que la faim les avertit qu'il faut aller remplir leur magasin. Après que cela est fait, elles se plantent sur une bonne branche d'arbre, & y passent tranquillement la nuit.

Cependant malgré leur grossièreté & leur pesanteur, on est assuré par plusieurs expériences que les grands Gosières sont capables d'instruction. Mon Confrère le Pere Raimond, Breton, rapporté dans son Dictionnaire Caraïbe, qu'il en a vu un chez les Sauvages, si privé & si bien instruit, qu'après qu'il avoit été rocoüé, c'est-à-dire, peint de rouge, la matin, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le soir sa besace bien garnie. Ses Maîtres lui faisoient rendre ce qu'il avoit de trop, & s'en servoient pour leur

nour-

1705. nourriture. C'étoit peut-être par ce régime qu'ils l'avoient rendu un peu plus spirituel, & plus disciplinable. Je m'en ferois chargé de quelques-uns, car il y en avoit quantité de jeunes sur nôtre Islet; mais comment nourrir des gens de si grand appetit; car à peine un pécheur auroit-il suffi, pour entretenir la table d'un seul; car de compter que les instructions que j'aurois dû lui donner, l'auroient rendu aussi obéissant & aussi traitable que celui des Caraïbes, c'est ce que je ne devois pas espérer; outre que j'avois bien d'autres gens à instruire que des grands Gosiers, je ne demurois pas dans un endroit assez commode pour la pêche. Je me contenterai d'en prendre deux petits, que j'attachai avec une corde par un pied à un piquet, où j'eus le plaisir pendant quelques jours de voir leur mère qu'ils nourrissoit, & qui demeuroit tout le jour avec eux, & qui passoit la nuit sur une branche au dessus de leur tête; car ils ne pouvoient pas encore voler assez, pour se percher. Ils étoient devenus tous trois si familiers, qu'ils souffroient que je les touchasse, & les jeunes prenoient fort gracieusement les petits poissons que je leur présentais, qu'ils mettoient d'abord dans leur havresac. Je croi que je me serois déterminé à les emporter, si leur malpropreté ne m'en avoit empêché; ils sont plus sales que les Oyes & les Canards; & on peut dire que toute leur vie est partagée en trois tems, chercher leur nourriture, dormir, & faire à tous momens des tas d'ordures, larges comme la main.

Blagues de Grands Gosiers. Nos gens en tuèrent beaucoup, non pas pour les manger, comme on le peut croire, nous n'étions pas assez affamés pour cela, mais pour avoir leurs Blagues, c'est ainsi qu'on appelle le sac dans lequel ils mettent leur poisson. Tous

nos fumeurs s'en servent pour mettre leur tabac haché; on s'en sert encore pour mettre de l'argent, & je croi que c'est delà que sont venues ces sacs de soie, travaillez à l'aiguille à plain, & à jour, dont on se sert en bien des endroits en guise de bourses, pour serrer l'argent. On étend les blagues dès qu'on les a tiré du col de l'oiseau, & on les saupoudre de sel, battu avec de la cendre, ou avec de l'alun, quand on en a, afin de consumer la graisse, dont la membrane est revêtue, après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les étendre, & les rendre maniables. Quand on a la commodité, on les passe comme les peaux d'Agneau, & elles sont bien plus belles, & plus douces. Elles deviennent dell'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples, douces & maniables. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie d'une manière très-fine, & très-delicat. J'ai vu de ces ouvrages qui étoient d'une grande beauté.

Il n'y a pas d'oiseau au monde qui vole plus haut, plus long-tems, plus aisément, & qui s'éloigne plus des terres, que celui que je vais décrire. Les Aigles qu'on regarde comme les Rois des oiseaux & de l'air, sont des vraies tortues en comparaison. On l'appelle Fregate à cause de la ressemblance que lui donne la legereté de son vol avec la vitesse des vaisseaux qui portent ce nom, qui communément sont les meilleurs voiliers de la mer. On trouve cet oiseau au milieu de la mer, à trois & quatre cens lieues des terres, ce qui marque en lui une force prodigieuse, & une legereté surprenante; car il ne faut pas penser qu'il se repose sur l'eau comme les oiseaux aquatiques, il y periroit s'il y étoit une fois. Outre qu'il n'a pas les pattes disposées pour nager, ses ailes sont

1705.

*Oiseaux
appelez
Fregates.*

1705. si grandes, & ont besoin d'un si grand espace pour lui donner le mouvement nécessaire pour s'élever, qu'il ne feroit que battre l'eau, se mouiller, se fatiguer, & se mettre hors d'état de sortir jamais de la mer, où il ne manqueroit pas d'être bien-tôt la proie de quelque poisson: d'où il faut conclure, que quand on le trouve à trois ou quatre cens lieues des terres, il faut qu'il fasse sept ou huit cens lieues avant de pouvoir se reposer. Il est vrai qu'il vole d'une manière tout à fait aisée; ses ailes étendues, & sans aucun mouvement sensible, le soutiennent suffisamment, sans qu'il soit obligé de battre l'air; ce qu'il ne pourroit pas faire sans se fatiguer beaucoup, & sans avoir besoin de venir prendre de tems en tems du repos à terre. Le grand éloignement où on le trouve de toute terre, fait voir que ce soulagement lui est peu nécessaire, & qu'il peut se soutenir plusieurs jours dans l'air. Ils s'y élève quelquefois à une telle hauteur, qu'on le perd absolument de vue. Le Pere du Tertre a pensé que c'étoit pour se garantir de la pluie. Si la pensée est juste, il faut qu'il s'élève au dessus de la moyenne Religion de l'air; dans cet espace où l'on prétend que les pluies, les orages, les vents, & les neiges sont inconnus; mais cet auteur a-t-il pris garde, que pour empêcher cet oiseau d'être un peu mouillé, il le met dans un lieu où l'air est si subtil; qu'il n'est pas propre pour la respiration, & par conséquent beaucoup moins pour soutenir un corps. Je me garderai bien de faire faire de semblables voyages aux Fregates, il faudroit trop de tems pour les faire revenir, & qui les nourriroit dans ces pais inhabités, elles qui ne vivent que de poisson que l'on ne trouve point dans l'air. Il faut convenir que ces oiseaux volent très-haut, & que souvent on les perd de vue; mais il n'est

pas nécessaire pour cela qu'ils aillent se perdre au delà de la moyenne Region de l'air. 1705.

Cet oiseau n'est guères plus gros qu'une poule; son col & la tête sont proportionnez à sa grosseur; il a les yeux noirs & grands, le regard assuré, la vue extrêmement perçante; son bec est fort & assez gros; la partie inferieure est droite, la superieure est un peu arquée, crochuë par le bout, & pointuë; ses jambes sont courtes, assez grosses & ramassées, & ses pieds sont armez de griffes crochuës, longues, fortes, & aiguës; il s'en sert pour prendre les poissons volans, & autres poissons qui sont poursuivis par les Dorades, dont il semble qu'il se sert comme de chiens courans pour faire lever le gibier, sur lequel il fond, & qu'il enleve en rasant la superficie de la mer avec une adresse admirable, sans presque jamais manquer son coup. Les ailes de cet oiseau sont d'une grandeur prodigieuse, par rapport à son corps; il est ordinaire d'en voir de sept, huit & neuf pieds d'envergure. On me pardonnera ce terme de marine, aussi-bien aurois-je trop de peine à en trouver un autre pour exprimer la distance qu'il y a d'un bout d'une aile jusqu'au bout de l'autre, quand l'oiseau les tient ouvertes, & toutes étendues. C'est à la grandeur de ces ailes qu'il doit la facilité qu'il a de se soutenir si long-tems en l'air; mais aussi elles l'empêchent de s'élever facilement de terre, à cause de l'espace qu'il lui faut, pour les mettre en mouvement. C'est apparament pour remedier à cet inconvenient qu'il perche, & qu'il descend rarement à terre. Ses plumes du dos & des ailes sont noires, grosses & fortes; celles qui couvrent l'estomach & les cuisses, sont plus delicates, & moins noires. On en voit dont toutes les plumes sont brunes

*Descrip-
tion de
la Fregate.*

sur

Grand Gosier.



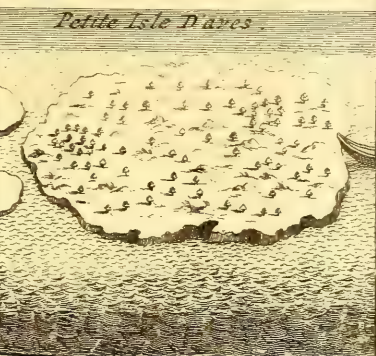
Flamand.



Fregatte.



Paille en cul.



Petite Isle D'aves.



1705. sûr le dos & aux ailes, & grifes sous le ventre; on dit que ces dernières sont les femelles, ou peut-être des jeunes. Outre la noirceur des plumes les mâles ont encore une membrane rouge & boutonée, à peu-près comme les Coqs d'Inde, qui leur prend jusqu'au milieu du col.

Il y avoit quantité de ces oiseaux à un bout de l'île où nous étions. Je cherchai avec soin quelqu'un de leurs nids, sans en trouver, peut-être que ce n'étoit pas la saison, ou qu'ils alloient faire leur ponte dans quelque autre lieu. Il est sûr que si j'en avois trouvé, j'aurois emporté les petits, & je les aurois élevé, & dressé. Avec une attelage de deux Fregates, & une machine à la maniere de Cirano de Bergerac, quels voyages n'aurois-je pas été en état d'entreprendre! Je serai peut-être plus heureux une autre fois. J'entrai quelques-unes à coups de fusil, pour avoir leur graisse, & j'en apportai un tout entier, dont j'avois tiré la chair, & séché le reste à la fumée. Quoique cette chair sente un peu le poison, elle ne laisse pas d'être bonne. J'en ai mangé par curiosité, je l'ai trouvé fort nourrissante, & à peu près la-même que celle des Diabls de la Guadeloupe.

*Graisse
de Fregate, ses
propriétés.*

On dit que la graisse de Fregatte est admirable pour les douleurs de la goutte sciaticque, pour les engourdissemens des membres, & autres accidens qui arrivent par des humeurs froides. On doit faire chauffer la graisse, & pendant qu'elle est sur le feu, faire de fortes frictions sur la partie affligée, afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau de vie, ou de l'esprit de vin dans la graisse, au moment qu'on en veut faire l'application. On peut mettre un papier broüillard, imbibé de la liqueur, sur la partie, avec des compresses & une bande, pour les tenir en état. Bien des gens

ont reçu une parfaite guerison, ou du moins de grands soulagemens par ce remede, que je donne ici sur la foi d'autrui, n'ayant pas eu l'occasion de le mettre en pratique. La graisse de Serpent fait le même effet, & je l'ai par expérience. Les Medecins devineront, s'ils peuvent, comment deux animaux si differens en toute chose, & dont les graisses n'ont aucun rapport, ne laissent pas de produire le même effet.

On trouve entre les deux Tropiques certains oiseaux, auxquels on a donné le nom d'Oiseau de Tropique, parce qu'on ne les rencontre jamais hors de ces deux bornes. L'espace de leur promenade ne laisse pas d'être bien raisonnable, puisqu'il renferme toute la Zone Torride, ce pais que l'antiquité ignorante avoit déclaré inhabitable. Les Matelots qui donnent des noms aux choses conformément à leur maniere de penser & de parler, les ont appelez Pailles en Cul, ou Festu en Cul. Nous en dirons la raison ci-après. Ils sont à peu-près de la grosseur d'un Pigeon; ils ont la tête petite, & bien faite, le bec d'environ trois poüces de longueur, assez gros, fort & pointu, & tout rouge aussi bien que leurs pieds, qui sont faits comme ceux des Canards; ils ont les ailes beaucoup plus grandes & plus fortes que leur corps ne semble le demander. Les plumes des ailes, & de tout le corps sont très-blanches; la queue est composée de douze à quinze plumes de cinq à six poüces de longueur, du milieu desquelles sortent deux plumes de quinze à dix-huit poüces de longueur, accolées & qui semblent n'en faire qu'une seule; c'est ce qui a donné occasion aux Matelots de les appeller Pailles en Cul.

Ces oiseaux volent très-bien & très-haut; ils s'éloignent des terres autant que les Fregattes, mais ils se reposent.

1705. sur l'eau comme les Canards. Ils vivent de poisson; ils pondent, couvent & élèvent leurs petits dans des Isles desertes, & dorment selon les apparences sur l'eau. Je n'en ai jamais vû sur l'Isle, où nous étions; ce n'est qu'en passant au dessus de nous, que nous en avons tué quelques-uns, qui m'ont donné le moyen de faire la description que je viens d'en donner.

Oiseau
appellé
Fol.

On trouve encore entre les Tropiques un oiseau de mer, qu'on appelle Fol, parce qu'il se laisse prendre à la main, lorsqu'il vient se poser sur les vergues; ou les manœuvres des vaisseaux qu'il trouve en Mer. Excepté la couleur, il ressemble beaucoup à nos Corbeaux, c'est le même air, la même grosseur, même

bec; il bat l'aile en volant, il l'a forte, & se soutient bien en l'air; il vit du poisson qu'il prend en rasant la superficie de l'eau. On pourroit sans beaucoup hasarder le nommer Corbeau blanc, ou Corbeau de mer; il a les ailes & le dos couverts de plumes grises, & tout le ventre de plumes blanches. Je n'ai jamais vû mettre à aucun usage sa graisse, ni ses plumes; ils venoient familièrement sur les vergues & les manœuvres de nos bâtimens examiner ce qui s'y passoit; on en prit quelques-uns tous en vie, qui en moins de deux ou trois jours étoient aussi privez, que si on les avoit élevés depuis leur plus tendre jeunesse. Ils ont les pieds comme les Canards, nagent fort bien, & volent encore mieux.

1705.

C H A P I T R E XIV.

Des Poissons, & des Coquillages que l'on trouve aux Isles d'Aves.

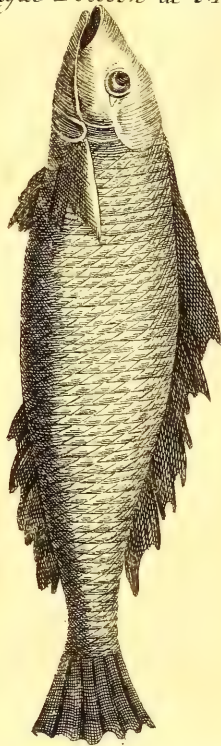
LE poisson fourmille sur les côtes de cette Isle, & on trouve sur ses hauts fonds une quantité incroïable de toutes sortes de Coquillages. Je ne suis pas surpris que ces lieux soient comme le rendez-vous des poissons; ils y sont en repos, & il se passe des siècles entiers sans qu'ils soient inquiétés de personne. Nous avions une méchante petite femme dans notre barque, mais nous en trouvâmes une bonne de cent vingt brasses dans le navire Anglois, & Dieu sçait de quelle maniere nous balayions nos côtes, & quel massacre nous faisions de Tazards, de Capitaines, de grandes Ecailles, de Lunes, d'Orphis, d'Asiettes & autres semblables poissons. J'en ai parlé dans la première Partie de ces Memoires, je ne dois pas repeter ici ce que j'en ai dit; mais il est juste de faire connoître ceux dont je n'ai encore rien dit, & qu'on ne prend pas ordinairement sur les côtes de nos Isles avec nos femmes. Le plus confi-

derable est la Bonite; quelques Navigateurs l'appellent Germon; d'autres la prennent pour le Thon, plus jeune, & plus petit, à la vérité, que celui qu'on prend dans la Méditerranée, ou peut être d'une autre espèce, mais également bonne & delicate. Je ne déciderai rien sur cela; car je n'aime pas à décider, & je crains les procez; je me contenterai de dire que la Bonite est un poisson gros & rond depuis la tête jusqu'aux trois quarts de sa longueur, où elle commence un peu à s'applatir, pour former une queue fourchue, assez épaisse pourtant, & qui n'est pas le plus mauvais endroit de la bête; elle a deux ailerons au dessus du col, une empenure sur le dos, & deux autres ailerons plus petits sous le ventre. Ce poisson va toujours en troupe, il fréquente peu les Côtes de nos Isles, parce qu'il y est harcelé, mais nous en voyons souvent un grand nombre aux Côtes de l'Isle d'Aves, où ils ne sont inquiétés de personne. Il n'est pas ordinaire de le prendre

Bonite
ou Ger-
mon es-
pece de
Thon.



Carangue Poisson de Mer .



Becune .

Bonite .



1705: dre à la senne. Quoique nous en aïons pris quelques-uns, c'étoit un pur hazard; la pêche ordinaire s'en fait avec le harpon, ou à la ligne, ou à la traîne. Ce poisson vit de proie, & est fort gourmand; il chasse continuellement aux poissons volans & autres petits poissons, dont il fait une grande consommation. On couvre l'ameçon qu'on lui jette d'un morceau de linge blanc, ou de deux plumes blanches, & on le fait sautiller sur l'eau comme si c'étoit un poisson volant; la Bonite y accourt dès qu'elle l'aperçoit; & sans marchander, l'engloutit aussi-tôt; mais il faut que la ligne soit bonne, & l'ameçon bien attaché avec des fils d'archal; car ce poisson est fort & vigoureux, il a de bonnes dents, & bien tranchantes, & se donne de violens mouvemens pour se décrocher.

Sa chair est grasse & délicate, particulièrement celle du ventre qui est d'une tendreté admirable; la tête se met en soupe ou au bleu; le reste du corps se coupe en roüelles, & se prepare en différentes manieres. Quand on la fait mariner, pour la conserver, on la mange avec l'huile & le vinaigre comme le Thon; & c'est une très-bonne viande.

Mon Confrere le Pere Du Tertre dit, que la Bonite a le goût du Canard, & qu'elle est demi-chair & demi-poisson. Il me semble qu'il auroit dû nous expliquer sa pensée, & nous dire ce qu'il entend par ces mots demi chair, & demi poisson; car s'il ne prétend dire autre chose, si non que la chair de la Bonite est aussi nourrissante que celle du Canard, dont ils s'imaginent qu'elle a le goût; il faudra aussi qu'il dise que le Lamentin, le Marsoüin, la Tortue, & le Lezard sont demi-chair, & demi-poisson, parce que leurs chairs sont aussi nourrissantes que celles de Bœuf, de Veau & de Poulet, dont elles ont le goût, l'apparence & la

substance: à moins qu'il ne veuille que le dos de la Bonite, comme plus sec & plus maigre, sera le poisson, & le ventre qui est plus gras sera la chair. Il devoit bien nous instruire là-dessus, afin que nous scussions la partie que l'on peut manger les jours maigres, & celle dont on peut se servir en tout tems. Il est heureux que le sieur de Rochefort, qui l'a copié très-exactement, n'a pas pris garde à cette expression; car il ne la lui auroit pas pardonné, ou s'il s'en fût servi comme lui, nous aurions le témoignage de deux Auteurs graves, qui auroient fait de la Bonite un Monstre moitié chair & moitié poisson.

La Carangue est un poisson fort commun sur les Côtes de nos Isles; on le prend à la senne, à la ligne, & à la traîne. J'en ai vu à la Martinique qui avoient près de deux pieds de longueur, un pied de large au droit du ventre, & quatre à cinq pouces d'épaisseur; on les appelle pour lors Carangues franches, pour les distinguer d'autres qui sont beaucoup plus petites, & plus minces, moins grasses, & par conséquent moins bonnes.

Celles que nous primes aux Isles d'Avés étoient des monstres en comparaison de celles de nos Isles. Il nous étoit ordinaire d'en prendre de trois pieds de longueur, & souvent nous en avons pris de plus de quatre pieds. On voit par ce que j'ai dit ci-dessus, que ce poisson est plat, il a la gueule grande & bien armée de bonnes dents; ses yeux sont grands & rouges, il a une assez grande empenure sur le dos, qui est partagée en deux parties inégales, & deux grandes nageoires au défaut du col; sa queue est large & fourchue; c'est un des meilleurs sauteurs de la mer. Dès qu'il se sentoit renfermé dans la senne, il faisoit quelques efforts pour la rompre, en la heurtant de toutes ses forces; mais comme ses efforts étoient

1705:

Carangue poisson, sa Description.

Pêche de la Carangue.

1705. étoient inutiles, parce que le filet obéissoit, il se mettoit à bondir, pour s'élever par dessus, & il falloit que les gens qui étoient dans le canot élevassent le filet le plus haut qu'ils pouvoient, pour l'empêcher de sauter par dessus, en quoi ils ne réussissoient pas toujours; la plus grande partie s'échapoit pour l'ordinaire il en tomboit quelquefois dans la chaloupe & le canot qui étoient derrière la senne, & ceux-là n'alloient pas plus loin, parce qu'ils étoient d'abord affommez.

Il faut l'avoir vu, pour croire quelle est la force de ce poisson, & les efforts qu'il fait lorsqu'il est pris à l'hameçon. Il brise souvent les meilleures lignes, souvent deux & trois hommes ne sont pas capables de le tirer à terre, il rompt ou fait plier les hameçons; & je puis dire qu'il n'y a point de poisson qui donne plus d'exercice aux pêcheurs que celui-là; mais aussi ils sont bien recompensez de leur peine, quand ils l'ont une fois entre les mains, car c'est un des meilleurs poissons de la mer. Sa chair est blanche comme la neige, grasse & par conséquent tendre & délicate, & remplie d'un suc également nourrissant & savoureux. De quelque manière qu'on l'apprête, on est sûr qu'il est excellent. La tête se met pour l'ordinaire au bleu ou en soupe; on en fait de la gelée aussi-bonne que celle de Veau & de Chapon, & ce que cette chair a d'admirable, c'est qu'on ne s'en dégoute jamais.

*Histoire
d'un Flibustier.*

Nous avions parmi nos Flibustiers un jeune Creolle de l'Isle de S. Martin, dont le plaisir étoit de se jeter dans la senne quand il voioit que les poissons la vouloient rompre, ou sauter par dessus, il avoit une adresse merveilleuse pour saisir les plus mutins, & pour les jeter dans la chaloupe ou sur la terre: il nous a souvent fauvez de beaux poissons que nous aurions perdu sans lui. C'étoit pour nous un divertissement de le voir combattre

contre une Carangue, un Capitaine, on un grand Ecaille, & de voir les efforts que faisoit le poisson qu'il tenoit embrassé pour s'échapper, les coups de queue qu'il lui donnoit, & quelquefois de bons coups de dents; il s'en trouvoit souvent de si forts, que n'en pouvant venir à bout, il étoit contraint de leur fendre le ventre d'un coup de couteau, ce qui terminoit la bataille; mais il fut obligé de se priver, & nous aussi du divertissement que nous avions dans ces combats; nous primes dans la senne un Serpent Marin monstrueux, qui auroit, selon les apparences, fait perir ce jeune homme, s'il l'eut trouvé dans la senne dans son exercice ordinaire.

Cet animal avoit près de dix pieds de longueur, & deux pieds de circonférence dans son milieu. Sa peau étoit bleuâtre avec de grandes taches noires & jaunes, lustrées, & comme vernissées; il avoit une empenure sur le dos depuis le défaut du col jusqu'à six poüces ou environ près de la queue. Cette empenure avoit sept poüces de hauteur près de la tête, & se terminoit insensiblement. La queue étoit fourchue. Outre cette empenure, il avoit trois ailerons de chaque côté, dont les bouts étoient garnis d'onglets, comme ceux qu'on voit sur les grandes Rayes, il en avoit aussi un dans le milieu de l'échancrure de la queue qui avoit deux bons poüces de faillie. La tête de ce Serpent n'étoit ni plate, ni triangulaire comme nos viperes de la Martinique; elle étoit longue de sept à huit poüces, ronde & un peu arcquée; il avoit deux gros yeux à fleur de tête qui paroissoient étincelans. Sa gueule, qui s'ouvroit demesurement, faisoit voir deux rangées de dents longues de près de deux poüces, fortes & pointues; il n'avoit point de crocs comme nos viperes, peut-être que toutes ses dents lui en tenoient lieu & étoient tou-

1705. tes garnies de petites vessies de venin; c'est ce que je n'ai pas pû bien examiner, car cet animal me donnoit de la frayeur, même après sa mort. Nos gens connurent d'abord ce que c'étoit; les poissons qui étoient dans la senne avec lui le connoissoient aussi, & le fuyoient. Dès qu'il sentit le gravier, il s'élança sur terre, & nous auroit fait du mal, si un de nos gens ne lui eût rompu les vertebres d'un coup d'aviron; on l'acheva ensuite, & sa vûë fit perdre à nôtre combatant l'envie de se signaler contre les poissons, parce qu'il étoit à presumer que ce dangereux animal n'étoit pas seul de son espece dans cet endroit, & qu'il eût trouvé nôtre jeune homme dans la mer, il l'auroit fait perir, soit par ses morsures, soit en l'entortillant, & le tenant sous l'eau. Je voulois le faire écorcher, & sécher la peau & la tête; mais personne ne voulût me rendre ce service, tant on craignoit de se piquer aux pointes de son empenure, & aux crochets de ses ailerons & de sa queue.

Tous les Hauts-fonds, & les Côtes de cette Isle sont remplis des plus beaux & des plus gros Peroquets que l'on puisse voir. C'est ainsi qu'on appelle de certains Poissons assez semblables à nos Carpes, qui dans nos Isles n'ont pour l'ordinaire que douze à quinze pouces de longueur, mais qui en ont bien davantage aux Isles d'Aves. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un verd foncé sur le dos, qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. Il a deux empenures sur le dos, & quatre ailerons à ses côtes; qui aussi bien que sa queue sont colorez de bleu, de jaune & de rouge, d'une maniere si délicate, que le meilleur Peintre auroit de la peine à les imiter. Cette belle peau couvre une chair qui est encore meilleure; elle est blanche, grasse, ferme, pleine d'un suc nourrissant, agréable, & de très-facile degestion.

Tome II.

Je ne finirois point, si je voulois faire le détail & la description de tous les poissons que j'ai vû dans cette Isle deserte. Il faudroit n'avoir ni pieds ni mains pour y mourir de faim; pour moi j'y ferois bonne chere; & quand je n'aurois que les Coquillages qui se trouvent sur les hauts fonds, je voudrois y faire subsister avec moi une communauté de Minimes.

Je ne parlerai point des Crabes de mer, des Homars, des Poupars & des Moules. Ces animaux sont à peu près les mêmes en Amerique & en Europe; leur grandeur, qui est plus considrable en Amerique, ne change point leur espece; mais les lambis, les Casques, les Trompettes, les Burgaux & les Porcelains sont si particuliers à l'Amerique, & j'en ai trouvé de si beaux à l'Isle d'Aves, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot.

Le Lambis est une espece de gros Limaçon, dont tout le corps semble n'être qu'un Boudin terminé, en pointe à une extremité; & ouvert à l'autre par une bouche ronde & large, d'où il sort une membrane épaisse & longue comme une langue, avec laquelle l'animal prend sa nourriture, & se traîne au fond de la mer & sur les hauts fonds, où on le trouve ordinairement. Je n'en ai jamais disséqué; & j'aurois été fort embrassé s'il m'avoit fallu faire cette operation; mais j'en ai souvent coupé en morceaux de ceux qui étoient cuits, & j'en'y ai remarqué ni foi, ni cœur, ni poulmons, mais seulement un assez gros boyau plein d'herbe hachée, de mousse & de sable qui étoient apparament des restes de la nourriture que l'animal avoit pris, sans m'être aperçu d'aucun conduit par lequel il se déchargeât de ses excréments, à moins qu'il ne les rendit par le même endroit, par lequel il les avoit introduit; car il n'est pas vraisemblable qu'il les consom-

1705.

Lambis
espece
de
Lima-
çon.

1705. me si entièrement, & qu'il les change en sa substance d'une manière qu'il n'en reste rien du tout; & quand cela seroit vrai des herbes & de la mousse, il faut au moins qu'il rende le sable qu'il a avalé & qu'on trouve dans cet intestin. La chair de cet animal & de tous doht je parlerai dans la suite, qui ne sont differens que par les coquilles dont ils sont revêtus, est blanche & ferme; & plus l'animal est gros plus elle est dure; difficile à cuire, & de difficile digestion. Elle ne laisse pas d'être grasse, & d'avoir de la saveur. On jette pour l'ordinaire la première eau dans laquelle on les a fait bouillir, parce qu'elle se trouve chargée de bave qui vient au dessus comme une écume épaisse; on acheve de les faire cuire dans une autre eau que l'on peut employer à quelque usage, & lorsqu'ils sont tirez de l'eau & égouttez, on les fend dans toute leur longueur pour en tirer cet intestin, & on coupe le reste en roüelles que l'on met dans une casserolle sur le feu, avec du beurre ou de la mantegne, un bouquet d'herbes fines, des petits oignons, un peu d'ail écrasé, des écorces d'oranges, du sel & des épiceries; & lorsqu'on est prêt à les servir, on jette dessus une sauce liée avec les jaunes d'œufs, le vinaigre, ou le jus d'orange. Ainsi accommodez ils sont moins mal-faisans, & d'une digestion plus aisée; mais comme on manque ordinairement de tout l'attirail de cuisine, qui est nécessaire pour les accommoder comme je viens de dire, on se contente de les faire bien bouillir dans deux eaux, ou de les faire rôtir sur les charbons; & de les manger avec la Pimentade. J'ai connu un Habitant du petit Cul de Sac des Gallions à la Martinique, nommé Maurecourt, qui passoit pour le plus grand mangeur de l'Amerique, qui souvent, faute d'autres choses, avoit recours aux Lambis, & aux Burgaus qu'il prenoit comme

la viande la plus succulente & la meilleure nourriture du monde. Il lui étoit aisé de se contenter, car il étoit en lieu où ces Coquillages ne sont pas rares, & il pouvoit faire de la chaux de leurs cocques qui y sont très-propres, & la vendre pour avoir les autres necessitez; car la chaux faite avec ces sortes de coquillages est excellente, & fait un mortier qui durcit comme le marbre; le seul défaut qu'elle a est d'être beaucoup plus dure à cuire que celle dont on se sert ordinairement aux Isles.

Ce n'est pas assez d'avoir des Lambis, & autres semblables Coquillages, il faut sçavoir la maniere des les tirer de leur maison sans la rompre ou la gâter, sur tout quand on la veut conserver pour quelque usage où la vivacité des couleurs dont elle est peinte, doit être tout entière, & point du tout ternie; car lorsqu'on ne s'en foucie pas, il n'y a qu'à mettre le Lambis dans l'eau bouillante, ou sur les charbons; l'animal est bientôt mort, & le volume de sa chair diminuant en cuisant, il est facile de le tirer; mais lorsqu'on veut conserver la cocque avec toute la beauté & la vivacité de son coloris, que le feu ou l'eau bouillante gâtent absolument, il faut enfoncer dans l'ouverture un hameçon un peu long ou un crochet de fer le plus avant qu'il est possible. L'animal, qui se sent si rudement chatouillé, quitte l'extrémité de sa cocque; & soit qu'il meure dans ce moment, soit qu'il veuille s'échapper, on le tire aisément dehors. On trouve dans toutes les cocques environ un demi verre d'eau, plus ou moins selon leur grandeur, qui est très-claire & très-douce: on prétend qu'elle est admirable pour les inflammations des yeux.

On trouve des Lambis d'une grosseur considérable, & d'un si grand poids, qu'il semble impossible qu'un animal aussi foible

1705.

Chaux
de Co-
quillageManiere
de tirer
les
Lambis
de leurs
cocques.

1705. ble que celui-là, la puisse traîner ou porter une maison si lourde & si incommode. Le Limacon dont j'ai parlé dans un autre endroit sous le nom de Soldat, change tous les ans de coquille, mais comme ceux qui ont fréquenté beaucoup les bords de la mer n'ont point remarqué ces changemens dans les Lambis, & autres poissons à coquilles, il faut dire que leur cocque croît avec leur corps, & que comme elle est d'une matière extrêmement dure, il lui faut bien des années pour arriver à dix & quinze pouces de longueur sur environ autant d'ouverture, & à dix & douze livres de pesanteur. Ce pesant équipage empêche l'animal de courir bien vite, mais il ne l'empêche pas de changer de place & de venir du fond de la mer sur les bords du rivage, & le long des rochers, & des hauts fonds, où on le trouve, & où on le prend plus aisément que quand il faut l'aller chercher en plongeant dix ou douze brasses sous l'eau. Je m'étonne que de tant d'Astronomes qui sont venus en Amérique, il ne s'en soit pas trouvé quelqu'un qui ait observé les mouvemens du Lambis, & compté exactement combien il fait de chemin par secondes & par minutes; il auroit peut-être trouvé du rapport entre ce mouvement, & ceux de quelque étoile fixe, ou de quelque planète, ou de quelque satellite. Découverte qui auroit été, ou pourroit être très-utile à la perfection des arts & des sciences, ou du moins qui auroit fourni de matière aux entretiens des gens oisifs.

La superficie de la cocque du Lambis est parsemée de quantité de pointes émoussées de huit à douze lignes de hauteur sur presque autant de diamètre à leurs bases. Ce qui se trouve entre ces bosses est brut, pierreux, & souvent tout couvert de mousse, un des bords qui semble destiné à fermer l'ouverture de la

1705. cocque, s'élève tout droit & fait voir la tête & la langue de l'animal quand il juge à propos de se montrer; car il se retire souvent sous les replis de sa maison comme dans des appartemens secrets. Rien n'est plus beau, plus poli, plus luisant, & plus lustré que l'émail dont cette maison est tapissée, à commencer par ce grand morceau du bord qui en découvre l'entrée. C'est une couleur de chair la plus vive qu'on puisse s'imaginer, qui est toujours la même dans tout le dedans de la cocque. Si le dehors étoit aussi beau, on pourroit dire que le Lambis seroit le plus proprement logé de tous les animaux. Je croi pourtant que si on s'en vouloit donner la peine, on découvreroit une très belle couleur sous le gravier & les rocaillies qui couvrent la superficie extérieure.

Le Limacon, qu'on appelle Casque, à cause de la figure de sa cocque, n'est jamais si gros que le Lambis. Il est un peu ovale. Un côté qu'on peut regarder comme le dos est rond, avec deux petites pointes émoussées & creusées en façon de canal; l'autre côté est plat & ouvert dans toute sa longueur. Les bords de cette ouverture sont repliez en dedans & dentelez; c'est par là que l'animal se fait voir, & qu'il avance sa tête & sa langue pour chercher sa nourriture. La cocque est bien plus mince & plus délicate que celle du Lambis. Comme elle est unie, le gravier, la mousse & les autres ordures ne s'y attachent pas, elle est lustrée & peinte de blanc, de gris & de brun, avec des points tirant sur le jaune, diversifiés en une infinité de manières. Le dedans est de couleur de chair fort claire; il n'y a point de Coquillage ou la nature fasse voir une plus grande diversité de coloris & de desseins.

La trompette est faite comme un cor net long & tors, sur tout vers le petit bout

*La bon-
né du lo-
gements
ne de-
pend pas
de la
couleur.*

*Casque
de mer.*

1705. bout. J'en ai trouvé qui avoient près de quinze poüces de longueur, & dont l'ouverture avoit quatre poüces de diametre; le dehors est d'ordinaire d'une couleur brune avec des ondes de différentes teintes de la même couleur, fort vives & fort polies; le dedans est argenté comme la nacre de perle; on perce le petit bout, & on s'en sert comme d'un cor pour se faire entendre de loin.

Trompettes de mer.

Il y a des Burgaux d'une infinité de grosseurs, de couleurs & de figures. J'ai déjà parlé de quelques-uns, aussi-bien que des Porcelaines, dans mon voiage à Saint Domingue. J'en amassay aux Isles d'Aves de très-beaux & de très-curieux, soit pour la grosseur ou la petitesse, soit

pour la forme & le coloris, & j'en avois rempli un coffre de bonne grandeur que l'on m'avoit donné du debris de nôtre prise: mais nos Flibustiers s'étant avisez de vouloir partager ce qui leur revenoit comme pillage, afin d'avoir de quoi se divertir à Saint Thomas, je fus obligé d'accepter mon lot comme les autres, & j'eus besoin de mon coffre pour le serrer; de sorte que mes beaux Coquillages que je fis mettre à l'avant de nôtre barque dans la fosse aux cables, souffrirent beaucoup; & quand je quittai le bâtiment, je crus qu'il étoit plus à propos de me charger de ce dont nos gens m'avoient fait présent, que de ces bagatelles.

1707.

CHAPITRE XV.

De l'Isle à Crabes. De Saint Thomas & des Vierges.



Nous arrivâmes à l'Isle à Crabes le Samedi dernier jour de Janvier sur le midi; on fit aussi-tôt descendre tous nos prisonniers à terre; car on n'en laissoit aucun à bord dès que nous étions mouillés. On tenoit toujours les canots à bords, & on avoit toujours une garde à terre vis-à-vis des bâtimens, afin de prévenir les mauvais desseins des Anglois, s'ils se fussent mis en devoir de faire quelque tentative, pour s'emparer de nos bâtimens, & nous planter-là.

Isle de Boriquen ou à Crabes.

Nous mouillâmes dans une Ance de sable devant une jolie riviere au Sud de l'Isle à peu près dans l'endroit où j'avois mouillé en 1701. en revenant de Saint Domingue dans la barque l'Aventuriere. Nous étions à la portée du pistolet de terre sur quatre brasses & demie, fond de sable blanc.

La quantité de Crabes quel'on trouve dans cette Isle lui en fait donner le nom par nos Flibustiers. Son véritable nom est Boriquen; elle est éloignée de cinq à six lieües de la pointe du Sud-Est de Port-

ric, à dix-sept degrez, & dix minutes de latitude Septentrionale; elle peut avoir huit à dix lieües de circonference, du moins autant que j'en ai pû juger en la traversant du Sud au Nord. Elle est montagneuse, mais ces montagnes ne sont ni excessivement hautes, ni escarpées, ni arides; elles laissent entre elles de très-beaux & très-grands fonds, où la terre m'a paru très-bonne, elles sont couvertes de bois de toutes sortes, & il en coule des sources d'eau qui torment plusieurs petites rivieres d'une eau fort claire & fort bonne. On trouve par tout des marques des habitations que les Espagnols y ont eu autrefois; on y voit de longues allées d'Orangers, & de Citroniers, & de vastes fonds, où il n'y a que des bois mols, des Goyaniers, & autres arbres fruitiers: marque certaine que ces endroits ont été cultivez, qui sont aisez à distinguer de ceux qui ne l'ont pas été, où l'on voit des arbres d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. La chasse y est très-abondante; on y trouve des Ramiers en tout tems, des Peroquets, des Gri-

1705. Grives, des Ortolans, des oiseaux de mer & d'eau douce, des Cochons Marons, des Lezards, & des Tatous. Il y a une quantité prodigieuse de Figuiers & de Bananiers, & les bords de la mer sont tous couverts de pommes de raquettes. J'ai trouvé en differens endroits de belles Canes de suere, & des ignames sauvages tant que l'on en veut. C'est dommage qu'un pays si agréable & si fécond soit abandonné, & que la politique des Espagnols ne permette pas aux autres Européens des'y établir. Après tout ils ont raison, car il pourroit à la fin y venir des gens si puissans que leur voisinage deviendroit incommode & même dangereux pour leur colonie de Port-ric. Au reste ce lieu m'a paru fort sain, les eaux en sont bonnes, les arbres beaux & point chargés de mousse, les fruits gros & bien nourris, & le Gibier gras, & d'un très-bon goût.

Le Capitaine Daniel fit descendre à terre tous les balots de marchandises qui avoient été mouillés d'eau de mer, on les porta à un bassin de la riviere, éloigné d'environ cent cinquante pas du bord de la mer, & tous ceux qui n'étoient point de garde se mirent à travailler, à laver & étendre les marchandises pour les faire sécher.

Le Dimanche premier jour de Février après que nous eûmes fait la priere, & déjeuné, je m'en allai à la chasse avec mon Negre & un jeune Creolle de la Guadeloupe qui étoit passager dans notre barque; le jeune homme & moi avions des fusils & des bayonnettes. Je fis prendre à mon negre une machette, c'est ainsi qu'on appelle une espece de coutelas de deux pieds de long, dont la poignée est de bois. Ceux qui vont dans les bois en portent ordinairement avec eux, pour couper les liannes & les crocs de chien qui embarrassent leur chemin. Je ne sçai par quel instinct je le chargeai

d'une bouteille d'eau de vie, & de trois ou quatre galetes, comme si j'avois dû coucher dehors, quoique ce ne fut pas mon dessein. Le Capitaine Daniel me dit en riant qu'on s'attendroit à ma chasse pour souper, & me la souhaita bonne.

Nous marchâmes environ une lieüe & demie le long de la riviere, où nos gens lavoient les Marchandises, & nous trouvâmes assez de Ramiers, & de Peroquets. Avant qu'il fut une ou deux heures après midi, nous avions près de cinquante pieces de gibier, & nous étions sur le point de nous en retourner, lorsque nous trouvâmes des fouillures & des Traces de Cochons Marons qui nous parurent toutes fraîches. Je fis aussi-tôt des paquets de nos oiseaux, que nous mîmes dans la riviere bien couverts & bien entourés de pierres, de peur que la chaleur ne les gâtât, ou que les mouches ne s'y missent; si on les avoit laissés à l'air. C'est ainsi qu'on conserve la viande dans nos pays chauds, quand on se trouve obligé de laisser le gibier dans le bois; des Sangliers y ont demeuré les trois & quatre jours sans se corrompre, parce que la fraîcheur de l'eau empêche qu'il ne s'y excite de la fermentation qui est la cause de la pourriture.

Nous suivîmes ces traces jusques sur les cinq heures du soir que nous trouvâmes une Lée avec sept Marcaffins d'environ deux mois. Je tirai sur trois Marcaffins qui étoient à ma portée, & tous de file, & je les couchai par terre. Le jeune Creolle tira sur la Lée, & la blessa, & aussi-tôt elle vint sur lui; par bonheur elle rencontra devant elle ses trois petits étendus qu'elle s'amusa à retourner avec son grouin. Je criai au jeune homme de recharger; mais il avoit été tellement effrayé par cette bête, qu'il laissa tomber son fusil, & s'enfuit de toutes ses forces. Mon Negre mit sa bouteille à

*Moien
de con-
server la
viande.*

*Danger
auquel
l'Au-
teur fut
exposé.*

terre, & grimpa sur un arbre. Je chargeai cependant, & je tirai sur la bête, je la blessai, mais je ne l'arrêtai pas, elle vint sur moi toute écumante, & m'auroit fait un mauvais parti si je n'avois pas su mon métier. Je me jetai à côté d'un arbre en mettant ma bayonnette au bout du fusil, & quand je la vis prête à me donner un coup de croc, je me parai avec l'arbre qui le reçût pour moi, & dans l'instant j'enfonçai ma bayonnette entre le col & l'épaule de la bête jusqu'au manche. Elle fit un si grand effort, qu'elle me fit sauter le fusil des mains, & fit encore quelques pas avant de tomber. Je ramassai alors mon fusil qui étoit un peu faussé aussi-bien que ma bayonnette; j'en donnai encore quelques coups à la bête, pour l'achever, & mes gens étant revenus, nous nous mîmes à chercher les quatre autres Marcaffins. Mon chien en tenoit un, & en avoit étranglé un autre; nous trouvâmes les deux autres dans des cuisses d'un arbre, nous les prîmes en vie, & leur liâmes les pieds, & revînmes triomphant où la Lée étoit étenduë. Nous bûmes un coup, & nous reposâmes en pensant à ce que nous avions à faire pour retrouver notre chemin; car les tours & les détours que nous avions faits en suivant les traces de ces bêtes, nous avoient conduit si loin, & tellement dérouté que nous ne savions où nous étions. Je vois bien avec mon petit compas de poche, où notre barque nous demouroit, mais j'avois oublié de m'orienter en quittant la Rivière, & d'ailleurs nous l'avions passé & repassé, elle ou d'autres cinq ou six fois, en sorte que je ne savais pas si nous en étions à bas bord ou à tribord, d'ailleurs le soleil étoit couché, & comme je l'ai remarqué dans un autre endroit, il n'y a point de crépuscule entre les Tropiques; & dès que cet astre est vingt ou vingt-

cinq degrez sous l'horison, il fait noir comme à minuit. Je pris le parti de coucher où nous étions, bien assuré que nous trouverions notre chemin quand il feroit jour, & que le Capitaine Daniel nous enverroit chercher.

Je dis à mon Negre de couper du bois sec pour allumer du feu, & faire à souper, pendant que le jeune homme & moi coupâmes des gaulettes, & amassâmes des feuilles de Balisier, pour faire un ajoupa. Tout cela fut promptement exécuté. Dès que le boucan fut en état, nous y étendîmes deux Marcaffins; & pendant qu'ils cuisoient, je dis, comme je pûs, ce qui me restoit à dire de mon Breviaire. Nous soupâmes joyeusement après cela, nous mangeâmes un Marcaffin, & nous entamâmes l'autre: si on trouve que c'étoit beaucoup, il faut considérer que nous étions quatre, y compris mon chien, qui avions bien travaillé; & par conséquent grand appetit. Nous bûmes de l'eau de Balisier, & puis un coup d'eau de vie; & après avoir prié Dieu & bien ajusté nos fusils, nous nous endormîmes sous la garde de mon chien.

Il étoit grand jour quand je me réveillai; il fallut éveiller mes gens & mon chien aussi; Nous fîmes la Prière, & nous allions commencer à déjeuner, lorsque j'entendis deux coups de fusil. Je vis bien qu'on nous cherchoit; nous répondîmes aussi-tôt de deux coups; on en tira un troisième, & nous aussi, & je fis allumer du feu, pour cuire de la viande, pour faire déjeuner ceux qui viendroient nous trouver. A mesure qu'ils avançaient ils tiroient, & nous répondions; à la fin ils nous joignirent. C'étoit le Capitaine Daniel, lui-même, qui étoit en route avec cinq de ses gens depuis une heure avant le jour, pour nous chercher. Il lui avoit été facile de nous suivre le long de la rivière, parce que mon Negre plumoit

1705: les oiseaux que je lui donnois à porter, & les plumes qui étoient repandues à terre les conduisirent jusqu'au lieu, où nos oiseaux étoient cachez dans la Riviere; ils avoient ensuite trouvé nos traces sur celles des cochons, & avoient bien vû que nous nous étions mis à chercher ces animaux. Il étoit près de dix heures quand ils nous joignirent, & selon leur compte, ils avoient fait plus de quatre lieües. Daniel m'aborda en jurant doctement qu'il ne souffriroit plus que j'allasse à la chasse qu'avec quelqu'un de ses gens. Il me dit qu'il avoit été dans une peine extrême que je ne fusse tombé entre les mains de quelques Mulâtres de Port-ric, qui viennent souvent dans cette Isle, qui sont des gens demi sauvages, & qui tueroient le plus honnête homme du monde pour avoir sa chemise. Je le remerciai de son soin, & je lui dis qu'il falloit de jeûner avant de nous en retourner. Il avoit fait apporter du biscuit, du vin, & de l'eau de vie. Il donna un morceau à manger à un de ses gens, le chargea de deux Marcassins, & le renvoia à bord porter de nos nouvelles, afin qu'on ne fût point en peine. Nous mangeâmes en contant nos prouesses, après quoi on coupa nôtre grosse bête en quartiers, & nous nous en retournâmes chassans & tuans force Ramiers, Peroquets & Grives. On ne manqua pas de me féliciter quand nous fûmes arrivés sur ma bonne chasse, & de faire une partie pour le lendemain.

Nous fûmes en effet, deux Anglois étoient avec les quatre Flibustiers que Daniel me donna; nous tuâmes trois gros Cochons Marons, & un Cabry avec beaucoup d'oiseaux, & revînmes sans nous être égarés à Soleil couchant. Nos Dames avoient fait accommoder nôtre chafse du jour précédent, & elles nous firent servir des mets à l'Angloise, qui étoient

très-bons.

Ce fut dans ces deux parties que je vis & que je parcourus la plus grande partie de l'Isle à Crabes; je ne m'étonne pas que les Anglois aient voulu s'y établir, ils avoient raison; & elle mérite plus que beaucoup d'autres d'être habitée; elle n'a point de port, à la vérité, mais elle a de bonnes rades, & un acul du côté de Port-ric, qui pourroit bien tenir lieu d'un port. Je n'y ai rien vû qui ne m'ait fait envie, & qui ne m'ait fait deplorer l'aveuglement de mes Compatriots qui se sont allez établir à Saint Martin, Saint Barthelemy, & autres mauvais endroits; au lieu de venir poster une bonne colonie en cette Isle, & s'y maintenir par la force contre ceux de Port-ric. Nous avions une Colonie à Sainte Croix qui est au Sud-Est de Boriquen que l'on a abandonné en 1696. comme j'en ai dit en son lieu qui auroit été infiniment mieux à l'Isle à Crabes, où le bon air & les bonnes eaux, qui ne se trouvent point à Sainte Croix, l'auroient fait multiplier à vûe d'œil. Je le repete encore de toutes les Isles que j'ai vû, il n'y en a point de plus propre pour établir une Colonie, & pour faire dans peu de tems un commerce avantageux.

Le Mercredi 4. j'allai encore à la chasse avec deux de nos Flibustiers, & deux Anglois. Le Capitaine Daniel m'avertit de ne pas m'éloigner, parce qu'il vouloit lever l'Ancre sur le soir; en effet, sur les quatre heures après midi nous entendîmes un coup de canon; nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la mer, bien fâchez de ne pouvoir continuer nôtre chasse, parce que nous avions decouvert des traces fraîches de Cochons Marons; il fallut nous en revenir, nous avions tué un particulier, c'est ainsi qu'on appelle un Sanglier mâle, que l'on trouve seul, quoiqu'on lui eût coupé la tête
&

1705.

1705. & les pieds, & jetté la fressure, deux de nos hommes qui en portoient chacun la moitié, plioient sous la charge. Un autre portoit une bonne chevre grasse; le quatrième étoit chargé de deux Cabrittons, & de la tête du Particulier; & mon Negre & moi d'oiseaux.

Nous arrivâmes au bord de la mer au Soleil couchant; tout le monde étoit embarqué. Le canot vint nous chercher dès que nous parûmes, & nous porta à bord. Le souper étoit prêt, on fit la Priere, & nous nous mîmes à table. Sur les dix heures on tira à bord l'ancre qui étoit à pic; nous appareillâmes, & suivîmes la caiche qui étoit partie quatre bonnes heures avant nous.

On la rejoignit bientôt, & comme elle étoit mauvaise voiliere, & trop chargée, on fut contraint de lui jeter un grelin, & la tirer en ouaiche derriere nous. Je ne vis rien de cette manœuvre que le lendemain matin que je me reveillai sur les sept heures, après avoir dormi comme un homme qui avoit extrêmement fatigué depuis trois jours.

Nos Dames Angloises avoient fait préparer le chocolat; on le prit, puis je fis la Priere, & on se mit à table pour déjeuner. Si Daniel en avoit été cru, la caiche qui nous empêchoit de marcher, ne nous auroit pas incommodé longtemps, car il la donnoit au diable autant de fois qu'il jettoit les yeux dessus; mais comme il n'étoit pas le seul qui y avoit intérêt, le diable ne pût pas profiter du présent qu'il lui vouloit faire. A la fin nous vîmes le rocher blanc, nous dinâmes & mouillâmes dans le port de Saint Thomas sur les cinq heures du soir, le Jeudi 5. Fevrier. On débarqua aussi-tôt tous les Anglois qui étoient fort contents des bonnes manieres de notre Capitaine. J'accompagnai nos Dames chez le Gouverneur qui étoit le même que j'y avois vu

L'Auteur arrive à St. Thomas.

en 1701. il me reconnut & me fit beaucoup d'honnêteté & d'offres de service; de là nous fûmes au Comptoir de Danemarck, où nous fûmes reçus parfaitement bien. Nos Dames dirent tous les biens imaginables de notre Capitaine & de ses gens, & n'oublierent pas les petits services que je leur avois rendus. Nous fûmes très-bien logez, & traité magnifiquement. Daniel vint souper avec nous, il avoit envoyé à ses prisonnières la moitié du dernier Sanglier que nous avions tué, & tout ce qui restoit de Ramiers & de Perdrix.

Je ne trouvai plus Mr. Van-bel à Saint Thomas, il avoit quitté son poste de Directeur du Comptoir des Danois, & s'étoit retiré parmi les Anglois à Saint Christophle. J'appris des Commis du Comptoir qui avoient servis sous lui, qu'il n'avoit pas lieu de s'eloier des Anglois. Quoiqu'il eut des lettres de naturalité en bonne forme, avec une permission expresse de demeurer dans tel endroit des domaines d'Angleterre qu'il voudroit choisir, & d'y transporter ses effets & ses Esclaves, on n'avoit pas laissé de saisir ses Negres, & son bâtiment dès qu'il fut mouillé à la grande Rade de Saint Christophle, sous prétexte de quelque manque de formalité, & il lui avoit coûté une somme très-considérable pour avoir main levée de ses effets. On voit par cet échantillon que les Anglois de l'Amerique sont aussi habiles dans la chicane que ceux d'Europe & que ceux dont ils descendent.

Nos Dames n'eurent pas de peine à trouver l'argent dont on étoit convenu avec elles pour le prix de leurs Esclaves; dès le lendemain matin il fut compté au Capitaine Daniel & à son Quartier-maître. Il n'étoit resté à bord de notre barque qu'un Negre & une Negresse de ces Dames pour avoir soin des coffres & des

1705. des paquets que l'on n'avoit pas eu le temps de débarquer le soir en arrivant. Le Negres'embarqua avec le bagage de sa maîtresse; mais la Negresse ne voulut jamais sortir de la Barque, & dit à Daniel qu'elle se jetteroit plutôt à la mer, que de retourner avec des gens qui n'étoient pas de sa Religion, qu'elle étoit Catholique, & qu'elle vouloit mourir avec des Catholiques. Je sçavois qu'elle étoit creolle de la Guadeloupe, d'où elle avoit été enlevée dans l'irruption que les Anglois y firent en 1703. elle étoit mariée, & avoit des enfans. Par bonheur je me trouvai à bord quand cela arriva, & j'empêchai Daniel de la faire amarrer, & la faire embarquer par force. J'offris de rendre à la Dame Angloise le prix qu'elle en avoit donné à nos gens, & je les tournai si bien que Daniel me laissa maître de cette affaire. J'allai donc trouver cette Dame, & lui présentai l'argent qu'elle avoit donné pour sa Negresse, lui représentant que cette pauvre esclave étoit mariée, qu'elle avoit des enfans, & toute sa famille parmi nous, & qu'elle feroit une action digne de la generosité Angloise, de luy faciliter le moyen d'aller vivre avec les gens de sa communion. Cette Dame se rendit sans beaucoup de peine à mes raisons; mais elle me dit qu'elle ne vouloit point qu'elle servît d'autres gens, après avoir été son esclave qu'elle ne vouloit point recevoir l'argent que je lui presentois; & qu'elle lui donnoit la liberté, si je voulois lui donner parole qu'on la laisseroit libre, lorsqu'elle feroit parmi les François. Je lui dis que pourvu qu'elle voulût bien lui donner la liberté par un acte en bonne forme, je lui répondois que sa volonté seroit executée de point en point, & que j'en faisois mon affaire. On fit venir sur le champ un Notaire, l'acte fut dressé & signé,

Tom. II.

& le Gouverneur de l'Isle étant venu dans ce moment rendre visite à ces Dames, je le priai de confirmer par son seing & son cachet la verité de l'acte; il le fit aussi-tôt, l'acte fut aussi signé du Directeur du Comptoir, & d'un Ministre qui se trouva-là, & la Dame me le mit entre les mains, ajoutant que c'étoit à ma consideration qu'elle se privoit de sa Negresse. Je la remerciai, & lui rendis l'acte, la priant de le donner elle-même à l'esclave quand elle viendrait la remercier. J'envoiai mon Negre à bord pour l'amener à terre; mais quelque chose qu'on lui dit, il n'eut pas moyen de la persuader; il fallut que j'allasse moi-même la chercher, & que je l'assurasse qu'elle ne demeureroit plus avec les Anglois, & qu'elle étoit libre. Elle me crut à la fin, & me suivit, & je la conduisis à sa maîtresse. Ses larmes furent les interpretes de ses pensées, elle se jeta aux pieds de sa maîtresse, elle les baïsa plusieurs fois, & ne faisoit que répandre des larmes sans parler; c'étoit une scene des plus touchantes, car la maîtresse s'attendrit aussi, & se mit à pleurer; & ce ne fut pas sans peine qu'elle releva sa Negresse, & lui dit: je vous donne la liberté, employez-la à bien servir Dieu, priez-le pour moi, & remerciez le Pere qui vous la procure. Elle prit l'acte qui avoit été dressé, & me le donnant, elle me pria d'avoir soin que sa Negresse jouît de la grace qu'elle lui accordoit. Je le lui promis, & dis à la Negresse de remercier sa maîtresse; elle se jeta encore à ses pieds, les embrassa en pleurant, & lui dit: enfin, Madame, je prierai Dieu toute ma vie qu'il vous soit aussi bon que vous m'avez été bonne maîtresse. Je priai Madame Stapleton de la garder auprès d'elle tout le temps qu'elle ou nous serions à Saint Thomas, ce qu'elle m'accorda fort gracieusement; lorsqu'elle

R r r

par-

1705. partit elle donna à la Negresse des hardes & quelque argent, & elle & l'autre Dame m'envoyèrent un présent, auquel je ne m'attendois pas, pour me remercier des services que je leur avois rendus.

Nos gens reçurent aussi la somme dont ils étoient convenus pour le prix de la Caiche & de sa charge, & se mirent selon la coutume à faire la débauche tant qu'ils eurent de l'argent.

Je trouvai encore à S. Thomas l'Esculape François chez qui j'avois logé en 1701. en revenant de Saint Domingue. Comme je me trouvois en état de lui donner des marques de ma reconnaissance, je le fis de mon mieux, & il fut très-content; nous allâmes ensemble voir nos refugiez François qui me firent bien des caresses. Quoique la plupart fussent fort à leur aise, ils souhaitoient passionnement de retourner parmi nous; j'engageai nos gens à leur vendre préférablement aux étrangers leurs parts du pillage, & ils eurent assez de déférence pour moi, pour le faire. Un de nos compatriotes qui avoit une sucrerie à quelques lieues du Bourg, me pria d'aller passer un jour chez lui; j'y allai, & je fis le tour de l'Isle; ce n'est pas un long voyage, car elle n'a, ou ne m'a paru avoir que fix à sept lieues de tour; elle est bien peuplée & bien cultivée. Les Danois ou Hollandois qui l'habitent ont des maisons fort propres; mais il s'en faut beaucoup qu'ils entendent la conduite d'une habitation comme nos François refugiez. Ces derniers ont appris le fin du commerce des premiers, & y sont devenus assez habiles pour donner de la jalousie à leurs maîtres.

Le Lundi neuf nos deux Dames Angloises partirent dans une Barque Danoise qui devoit les porter à Saint Christophe ou à Antigua. Le Capitaine Daniel leur donna un ample passeport, aussi-

bien qu'à la Caiche qui partit aussi. On se fit beaucoup d'honnêteté de part & d'autre, & on se sépara avec peine, parce que nous étions fort contents les uns des autres: nous avions vécu près d'un mois ensemble dans une union & une société aussi parfaite, que si nous eussions été de la même nation & de la même Religion, & que nous eussions été amis depuis long-temps.

Le Mardi 20. l'argent commençant à manquer à la plupart de nos gens, j'aidai au Capitaine Daniel à les rassembler; il fallut encore faire courir le bruit parmi eux, qu'on avoit avis d'un bâtiment Anglois qui devoit arriver à Saint Thomas à tous momens. Cette fausse nouvelle les déterminà à se rembarquer à nuit close. J'avois été prendre congé du Gouverneur, & remercier Monsieur le Directeur chez qui j'avois toujours logé. & tous les Officiers du Comptoir, auxquels j'avois reçu beaucoup d'honnêteté. Nos refugiez François m'envoyèrent des rafraichissemens; il en vint quelques-uns à bord, je les retins à souper, ce qui fit que nous ne partîmes que sur le minuit.

Nous prîmes la route de la grande Ruë des Vierges. Je ne sçai par quelle raison le Capitaine Daniel mit en panne quand nous fûmes environ à trois ou quatre lieues de Paneston; je le vis à la fin quand il déclara à ses gens que si le vaisseau, dont on lui avoit parlé ne paroïssoit point dans tout le jour, il avoit envie d'aller piller cette petite Isle, qu'on appelle autrement la grosse Vierge, étant bien sûr d'y trouver de l'argent, & qu'elle ne leur coûteroit pas grande peine, si on surprenoit les Anglois deux heures avant le jour. Cela fut aussi-tôt conclu; nous mouillâmes entre deux Isles pour n'être point apperçûs, & nous passâmes le reste du jour à pêcher à la ligne. J'avois dé-

Départ
de St.
Thomas.

1705. déjà remarqué dans mon voyage précédent que les canaux qui sont entre ces Isles sont très poissonneux, la pêche que nous fîmes en celui-ci me convainquit encore davantage que le poisson fourmille dans ces endroits-là ; nous en primes presque de toutes les sortes, s'entend de celles qui mordent à l'ameçon, & en quantité. A Soleil couchant on aperçut quelque chose en mer, mais si éloigné de nous qu'on n'en pouvoit porter aucun jugement certain. Aussi-tôt on chassa dessus. On reconnut sur les dix heures que c'étoit un vaisseau assez gros qui tenoit le vent : nous manœuvrâmes pour le lui gagner en nous approchant de lui ; nous n'en étions qu'à demie portée de canon vers les deux heures après minuit. Il nous parut alors plus considérable qu'il ne l'étoit en effet, parce que la nuit nous le grossissoit ; on crut même avoir vu de la lumière entre les deux ponts, ce qui marquoit qu'il avoit deux batteries ; de sorte que pour ne rien faire à l'étourdi, nous conservâmes le vent que nous avions sur lui, & le gardâmes le reste de la nuit. Dès que l'aube parut, nous mîmes pavillon Anglois, il le mit aussi, & l'assura d'un coup de canon. Nous vîmes alors que ce n'étoit qu'un bâtiment médiocre qui avoit douze canons. Nous amenâmes alors notre faux Pavillon & hissâmes Pavillon blanc que nous assurâmes de trois coups de canon que nous lui envoyâmes ; il répondit assez bien avec le sien, pendant environ un horloge que nous le chauffâmes avec notre mousqueterie ; mais quand il vit que nous l'éloignons pour l'aborder, il amena, & le Capitaine vint à bord. Il auroit mieux fait d'amener plutôt, il auroit conservé la vie à trois de ses hommes qui furent tuez, & n'auroit pas eu six autres blessés. Nos gens n'eurent pas seulement une égratignure. Après que la pri-

*Prise
d'un
vaisseau
Anglois.*

se fut amarinée nous reprîmes le chemin de S. Thomas pour y vendre nôtre prise. C'étoit un navire de deux cens tonneaux, vieux, & chargé seulement d'eau-de-vie de cannes, de syrops, & de sucre brut, avec quelques balles de coton, des cuirs verts, & deux caisses de chocolat. Il alloit à la Virginie, où il devoit décharger ses marchandises, & se charger de poisson sec & salé, de pois, de planches & de bois de charpente pour des habitans d'Antigues. Chemin faisant on s'accommoda avec le Capitaine Anglois, & on convint de la rançon qu'il nous donneroit pour son vaisseau, & sa cargaison.

Le Vendredi 13. nous mouillâmes avant jour à une demie lieuë de St. Thomas. Le Capit. Daniel avec son quartier-maître, & le Capitaine Anglois avec son écrivain allèrent à terre ; ils reçurent partie en argent, & partie en lettres de change sur la Martinique la somme dont on étoit convenu, qui étoit de vingt-deux mille cinq cens livres, & revinrent le soir à bord. Nous donnâmes à souper au Capitaine Anglois, & on le remit en possession de son vaisseau, dont on n'avoit tiré que quatre pieces d'eau-de-vie, & une caisse de chocolat, avec quelque petit pillage.

*Retour
à Saint
Thomas.*

Nous levâmes l'ancre au point du jour le Samedi 14. Fevrier, & chacun fit route de son côté. L'Anglois nous salua de cinq coups de canon, on lui en rendit trois, & il remercia d'un.

Nous reprîmes la grande Ruë des Vierges. Nos gens oublièrent leur dessein de piller Paneston, & ils firent bien ; car malgré ce que Daniel leur en avoit dit, j'en savois par un de nos Peres qui y avoit été prisonnier, que les habitans étoient très-pauvres.

Nous commençons à manquer de farine de manioc. Daniel résolut de s'en aller fournir à Saint Martin, où nous mouillâmes le Dimanche 15. après midi

Des Isles de St. Martin, & de St. Barthelemi. Prise d'un Navire Anglois.

1705.
De l'Isle
Saint
Martin.

L'Isle de Saint Martin est située par le 18. degréz, & un quart de latitude nord. On prétend qu'elle a quinze à seize lieues de tour. Elle n'a ni ports ni rivières; on y trouve seulement quelques petites fontaines qui donnent de l'eau dans les temps de pluye, & qui tarissent aussi-tôt que la saison sèche est venue, parce qu'elles ne font que des écoulemens des eaux de pluye; de sorte qu'on y est réduit à l'eau de citerne, & de quelques mauvaises mares. Le terrain ne m'a pas paru fort bon, du moins dans les endroits où j'ai été; mais il s'en faut bien que j'aye courru cette Isle autant que l'Isle à Crabes, & l'Isle d'Aves. On n'y fait que du tabac, de l'indigo, des pois, des farines de Manioc, un peu de Rocou & du sel tant qu'on en veut, car il n'y a qu'à le prendre dans les salines, où il se fait naturellement sans travail & sans dépense.

La rade où nous mouillâmes est à l'Ouest-Sud-Ouest, très bonne pour l'ancre, mais exposée à tous les vents qui viennent de dehors; l'on y seroit fort mal dans un gros temps, & encore plus dans un Ouragan.

Les Espagnols avoient une Colonie sur cette Isle, & une Forteresse dont on voit encore quelques restes. Je ne sçai de quelle utilité leur pouvoit être ce fort ni la garnison qu'ils y entretenoient qui leur caufoit une dépense très-considérable sans leur apporter d'autre profit que celui d'empêcher que les autres Européens ne s'établissent dans les Vierges, ou en profitassent de leurs salines. Ce dernier article ne valoit assurément pas la centième partie des dépenses qu'ils fai-

soient pour se les conserver, puisqu'on trouve des salines naturelles dans toutes les Isles, tant celles qui sont au vent, que celles qui sont sous le vent. Il est vrai qu'ils ont empêché pendant long-temps que l'on nese soit établie à Saint Barthelemi à l'Anguille, à Panefton, Saint Thomas, Sainte Croix, l'Isle à Crabes, & autres petites Isles des environs; mais comme ils n'avoient pû empêcher les Colonies Françoises & Angloises de s'établir puissamment à Saint Christophe, Antigues, la Guadeloupe, la Martinique, & autres Isles, ils prirent enfin le parti d'abandonner Saint Martin au commencement de 1648. Ils ramassèrent pour cet effet autant de gens de travail qu'ils crurent en avoir besoin. Ils creverent & gâtèrent toutes les citernes, brûlerent les maisons, firent sauter la Forteresse; & après avoir fait tout le dégât dont ils se purent aviser, ils s'embarquerent, & se retirèrent à Port-ric.

Je ne sçai par qu'elle aventure il se trouva parmi eux quatre François, cinq Hollandois, & un Mulâtre. Ces dix hommes s'étant cachez dans les bois, lorsque les Espagnols s'embarquerent, se rencontrèrent fortuitement au bord de la mer, & résolurent d'habiter l'Isle, & de la partager entre les deux nations, comme celle de Saint Christophe l'étoit entre les François & les Anglois. Ils concerterent les moyens d'exécuter leur dessein; & les cinq Hollandois ayant fait une Piperie s'en allerent à Saint Eustache donner avis au Gouverneur de leur nation de ce qui étoit arrivé à Saint Martin, & de ce qu'ils avoient concerté avec les François. Ils devoient aussi avertir le Bailly de Poincy, Gouverneur de

1705.

1705. la partie François de Saint Christophe, de l'état des choses, & de ce qu'ils étoient convenus avec les François qu'ils avoient laissé à Saint Martin; mais ils ne le firent pas. Au contraire le Gouverneur Hollandois de Saint Eustache envoya un Officier nommé Martin Thomas en qualité de Gouverneur, avec tout ce qu'il pût amasser de gens dans son Ile pour aller prendre possession de St. Martin au nom des Etats Generaux leurs maîtres, prétendant par cet acte faire revivre les prétentions qu'ils avoient sur cette Ile.

Les Hollandois s'emparaient de S. Martin.

Pour entendre ceci, il faut sçavoir que dès l'année 1637. les François avoient une Colonie, & un Gouverneur à Saint Martin. Les Hollandois s'y étant introduits par surprise, & s'étant ensuite trouvez les plus forts, bâtirent un Fort, & se maintinrent dans leur usurpation pendant quelques mois, jusqu'à ce que le Gouverneur Espagnol de Port-ric ayant fait un armement considerable, vint attaquer le Fort des Hollandois, & l'emporta après un siege de six semaines. Les François & les Hollandois furent faits prisonniers, & conduits à Port-ric, & en d'autres endroits, & les Espagnols demurerent maîtres de l'Ile, y mirent une colonie & une garnison, augmentèrent la Forteresse, & s'y maintinrent jusqu'en l'année 1648. que la trop grande dépense qu'ils étoient obligez de faire pour l'entretien de cette garnison, & son inutilité, les obligèrent de l'abandonner.

On voit par ce recit le peu de droit que les Hollandois avoient sur cette Ile, & que la possession que Martin Thomas en prit au nom de ses maîtres en 1648. ne rendoit pas leur prétendu droit meilleur; au contraire elle étoit une nouvelle preuve de leur mauvaise foy. Aussi les François qui étoient demeurez à Saint Martin, n'entendant point de nouvelles du Bailly de Poincy, se doutèrent de la

perfidie des Hollandois; mais comme ils n'étoient pas en état d'entirer raison, ils dissimulerent sagement leur chagrin, & trouverent enfin le moyen de faire sçavoir au Bailly de Poincy tout ce qui s'étoit passé, & l'état où étoient les affaires.

Différend entre les François & les Hollandois.

Le Bailly de Poincy y envoya d'abord le sieur de la Tour avec trente hommes, pour voir de quelle maniere les Hollandois se comporteroient. Ceux-ci prirent les armes, & empêcherent le sieur de la Tour de mettre son monde à terre, prétendant être les seuls maîtres de l'Ile, comme l'ayant occupé les premiers après qu'elle avoit été abandonnée par les Espagnols. Le sieur de la Tour qui n'avoit pas assez de gens pour faire valoir les droits des François, s'en retourna à St. Christophe, & aussi-tôt le Bailly de Poincy mit son neveu le sieur de Louvilliers à la tête de trois cens bons hommes, & l'envoya prendre possession de l'Ile de St. Martin, dont il l'établit Gouverneur. Il lui ordonna pourtant de n'employer les voyes de fait qu'au cas que les Hollandois ne voulussent pas lui céder de bonne grace la partie de l'Ile, dont les François étoient maîtres, lorsqu'ils en furent chassés par les Espagnols.

Le sieur de Lonvilliers mit son monde à terre sans opposition, parce que les Hollandois n'étoient pas en état d'y mettre obstacle, & il envoya sommer le Commandant Hollandois de se retirer des quartiers François qu'il avoit occupé, ou de s'attendre à en être chassé par la force des armes, & châtié de la mauvaise foy qu'il avoit fait paroître en cette occasion. Martin Thomas prit le parti d'envoyer des députez au sieur de Lonvilliers pour traiter avec ceux qu'il vouloit nommer de sa part; de sorte que l'accord fut bien-tôt conclu. Les terres de l'Ile furent partagées, de maniere que

1705. les François demeurèrent maîtres de tout le côté qui regarde l'Isle, appelée l'Anguille; & les Hollandois de celui où étoit le Fort. Le quartier François se trouva beaucoup plus grand que l'autre, meilleur & plus sain. Les deux nations se prirent réciproquement sous la protection l'une de l'autre, & firent ensemble une ligue défensive. Le Pere Du Tertre rapporte leur traité tout au long, il fut signé des parties intéressées le 23. Mars 1648. sur une montagne qui faisoit la separation des deux quartiers, que l'on nomma à cause de cela la Montagne des Accords.

Paix entre les deux nations.

Depuis ce temps-là jusqu'à la guerre de 1688. les deux nations avoient vecu en bonne intelligence; mais les Anglois ayant été chassés des quartiers qu'ils occupoient à Saint Christophe au commencement de la guerre, on obligea tous les habitans de Saint Martin & de Saint Barthelemi de venir à Saint Christophe pour augmenter la Colonie François, & occuper les quartiers dont on avoit dépourvu les Anglois. Ceux-ci nous ayant chassé à leur tour de Saint Christophe, comme je l'ai dit en son lieu, la ruine de cette florissante Colonie entraîna avec elle celle de Saint Martin & de Saint Barthelemi. Beaucoup d'habitans de ces deux Isles perirent, d'autres s'établirent en d'autres endroits; de manière qu'il n'y en eut qu'un assez petit nombre qui retournerent à Saint Martin, après la paix de Ryswick en 1698. On leur donna pour Commandant un des Lieutenans de Roi qui y demeura jusqu'à ce que la guerre s'étant allumée de nouveau au commencement de 1702. il fut rappelé, & nos Generaux voulurent obliger les habitans de Saint Martin à se retirer à Saint Christophe, ou dans quelque autre Colonie François. Mais ceux-ci se souvenant des malheurs auxquels

leur translation précédente les avoit exposés, ne voulurent point quitter leur pais. Ils s'accorderent avec les Hollandois jurerent de nouveau leurs anciens concordats, & demeurèrent réciproquement sous la protection les uns des autres; c'est ainsi qu'ils vivoient en bons amis, & qu'ils obligeoient de vivre même les Corsaires des deux nations qui venoient se fournir de vivres chez eux.

Nos François n'avoient point d'Officier du Roi à leur tête quand nous arrivâmes à S. Martin; c'étoit un habitant de leur corps, Chirurgien de profession, avec lequel j'avois fait le voyage de la Martinique à la Guadeloupe en 1699. qui étoit leur Commandant. Je croi qu'il en avoit quelque espece de brevet du Commandeur de Quirant, lorsqu'il étoit Lieutenant General des Isles.

Outre cette charge il faisoit encore celle de Curé; car depuis que leur Capucin avoit été assassiné par son Caraïbe en 1699. pas un des Ordres Religieux qui sont établis aux Isles ne s'étoit trouvé disposé à leur donner un Curé résident, ceux qui étoient à Saint Christophe se contentoient d'y envoyer quelque'un des leurs de temps en temps, & ce secours avoit entièrement cessé depuis que cette Isle avoit été prise par les Anglois. C'étoit donc Monsieur le Commandant qui assembloit son peuple les Fêtes & Dimanches dans l'Eglise, faisoit quelque lecture ou exhortation, recitoit les prières, avertissoit des jeûnes & des Fêtes; & comme je croi faisoit les corrections fraternelles à ceux qui s'écartoient de leur devoir.

Il faisoit encore l'Office de Juge; & assisté du Maître d'Ecole qui lui servoit d'Assesseur ou de Procureur du Roi, & de son Frater, qui étoit le Greffier, il jugeoit souverainement, & en dernier ressort toutes les contestations qui s'élevoient

Officier de Saint Martin, Curé, Juge, Medecin, & Gouverneur tout à la fois.

1705. voient dans son Gouvernement : c'est dommage que j'aye oublié son nom, car il meritoit bien mieux que beaucoup d'autres d'avoir place dans ces memoires; j'espere le mettre dans la seconde édition, & faire connoître à la posterité un homme, qui, à l'exemple de nos grands Prêtres de l'ancienne Loy, réunissoit en sa personne le gouvernement Ecclesiastique, Civil & Militaire, sans préjudice de l'autorité que la Faculté de Medicina, dont il étoit membre, lui avoit donné sur les Corps & les Bourfes de ses habitans.

Monsieur le Commandant fut la première personne qui vint à moi, quand je mis pied à terre; nous nous reconnûmes, nous nous embrassâmes, & les offres de service suivirent de près les complimens. Sa maison de ville, car il avoit une habitation à la campagne, étoit la plus apparente de dix-huit ou dix-neuf autres qui composoient la Ville de Saint Martin. L'Eglise, le Presbyterie, & la maison du Maître d'Ecole étoient à quelques cens pas delà. Monsieur le Commandant donna ordre qu'on avertit dans les quartiers qu'il étoit arrivé un Religieux, & aussi-tôt le Maître d'Ecole se mit en devoir de sonner la Messe, il avoit empoigné pour cela un gros Lambis percé qui faisoit autant de bruit qu'un cors de chasse; c'étoit la cloche de la Paroisse, & du Capitole de cette republique; & quoiqu'il fut près de quatre heures, & que j'eusse diné, il vouloit me persuader de dire la Messe, parce qu'il étoit Dimanche, & me repeta plus de dix fois que je le pouvois, *in caso necessitas*. Je lui promis de la dire le lendemain, & tous les autres jours que je demeurerois dans l'Isle; & pour faire diversion je lui demandai où il avoit étudié, me doutant bien qu'il avoit été compagnon d'étude de M. D. L. C. Doyen du Conseil Sou-

verain de la Guadeloupe, puisqu'ils parloient latin à peu près l'un comme l'autre. 1705.

J'allai sur les cinq heures à l'Eglise que je trouvai fort propre, je visitai les vases sacrés, les ornemens & les livres, je fis de l'eau-benite, & je fis faire du pain pour la Messe; & comme une partie de la Colonie s'y étoit assemblée, je leur fis une exhortation pour les préparer à recevoir les Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie. Je confesai avec Monsieur le Gouverneur sur les besoins spirituels de son Isle, afin que je pusse faire tout ce qui regardoit mon Ministere pendant que je serois avec eux.

En sortant de l'Eglise nous fûmes rendre visite au Commandant Hollandois; il n'avoit pas tant de credit que le nôtre, car il n'étoit pas Medecin, & il avoit un Ministre. Il nous reçut fort courtoisement, nos complimens se firent par interpretes jusqu'à ce que je scûs qu'il entendoit le latin mieux que nôtre Maître d'Ecole; pour lors nous parlâmes nous-mêmes; il parloit peu, parce qu'il buvoit beaucoup & souvent; il nous fit servir de la bierre, du vin de Madere, de la ponché, & du pain d'épices.

Après nôtre visite je m'en retournai chez Monsieur nôtre Commandant, où je fixai ma demeure.

J'allai à l'Eglise le lendemain avant le jour, & y demurai jusqu'à plus d'une heure après midi; je confessai beaucoup de personnes; je chantai la Messe, je fis le Prône, & l'explication de l'Evangile, cinq ou six Baptêmes après la Messe, & le Catechisme aux enfans, & aux Negres.

A peine me donna-t-on le loisir de dîner qu'il fallut retourner à l'Eglise où je demurai jusqu'à la nuit à confesser, & à faire le Catechisme. Je suppleai les ceremonies du Baptême à plusieurs enfans qui avoient été ondoyez par le Com-

man-

1705. mandant, après m'être bien assuré qu'il avoit observé la forme prescrite par l'Eglise.

J'achevai le Mardi 17. de confesser le reste de la Colonie. Je chantai la Messe; & je donnai la Communion à tous ceux qui se trouverent en état de s'en approcher, & je publiai les bans de plusieurs Mariages, dont les uns étoient à faire, & les autres à perfectionner, & c'est ce que je fis les deux jours suivans. Quand je dis que je perfectionnai quelques Mariages, je croi qu'on comprend aisément que c'étoit des gens qui n'avoient pas jugé à propos d'attendre qu'il y eût un Prêtre dans l'Isle. Ils s'étoient contentez du contrat civil, sans attendre quel'Eglise y joignit le Sacrement; c'est ce que je fis à leur égard, & ce que j'y trouvai de merveilleux, c'est que toutes les parties après une épreuve, & une espee de noviciat de quelques années, ou de quelque mois, se trouverent si contentes les unes des autres, que pas une ne fit, ou ne témoigna la moindre répugnance d'achever ce qu'elles avoient commencé.

Toute cette petite Colonie qui ne montoit pas à plus de deux cens ames me pressa fort de m'établir chez eux. Mon Ordre y avoit envoyé & entretenu les premières Missionnaires qui y furent avec le sieur de Lonvilliers en 1648. & avoit accompagné les premiers habitans qui s'y établirent en 1636. On me fit voir une assez grande étendue de terrain qui nous avoit été donnée; & on me fit des offres très-avantageuses pour m'arrêter. Le besoin de ces pauvres gens m'y portoit, & si j'eusse été libre, je me serois consacré volontiers au service de ces peuples; mais j'étois chargé de notre Mission de la Martinique, dont j'étois alors Supérieur, & Vice-Préfet Apostolique; de sorte que tout ce que je pus faire fut de

leur promettre de solliciter le Gouverneur General d'obliger les Capucins de leur envoyer un Curé, ou de se défaire du droit qu'ils pouvoient prétendre avoir acquis sur cette Isle, depuis que nous avions cessé d'y entretenir des Missionnaires, auquel cas je ferois en sorte de leur en envoyer.

Les dévotions de nos Insulaires, & les Fêtes qui suivirent les mariages que je célébrai, furent cause que les farines & les pois que le Capitaine Daniel vouloit avoir, ne purent être embarqué que le Samedi au soir. Il fallut encore chanter la Messe le Dimanche, prêcher, faire le Catechisme, & puis dîner chez Monsieur le Commandant qui avoit prié le Gouverneur Hollandois & son Ministre, avec le Capitaine & le Lieutenant d'une Barque Corsaire d'Antigues qui étoit en rade auprès de la nôtre depuis deux jours. Nous nous serions battus dans tout autre lieu; mais le respect de la neutralité qui étoit entre les deux Nations, nous inspira des sentimens de paix, d'union, & même de politesse. L'Anglois nous salua avant de mouiller, & nous lui rendîmes coup pour coup. Nous le saluâmes en partant, & il nous traita de mêmes.

Nous levâmes l'ancre sur les six heures du soir le 22. Février. Nous portâmes sur l'Isle de St. Barthelemi: c'étoit encore une Colonie Françoisé qui avoit eu le même sort que celle de St. Martin, & dont les restes s'étoient retirés à St. Martin pour y vivre en assurance. Il n'y a que trois lieux de St. Martin à St. Barthelemi, & six lieux de St. Barthelemi à St. Christophe. Nous rangeâmes la côte de St. Barthelemi d'aussi près que les cayes, dont l'Isle est environnée, nous le purent permettre. Elle est bien plus petite que St. Martin; ce qu'elle a de meilleur, & qui

1705.

Départ
de St.
Martin.

ne

1705. ne se trouve pas dans l'autre ; c'est un Port excellent où les Vaisseaux de telle grandeur, & en telle quantité qu'ils puissent être sont dans une entière sûreté, étant à couvert des vents, & trouvent un fond d'une très-bonne tenuë.

Ile de S. Barthelemi. Elle me parut assez montagneuse vers son milieu ; c'est tout ce que j'en puis dire, car nous la dépassâmes pendant la nuit, & nous nous trouvâmes le Lundi au point du jour bien au vent de Saint Christophe.

Je commençai pour lors à espérer d'être bien-tôt à la Guadeloupe ; car j'aurois eu lieu de m'ennuyer d'un si long voyage, si les services que j'avois rendus à nos compatriotes de Saint Martin ne m'avoient consolé du retardement que cela apportoit à mes affaires. Il arriva par malheur qu'un canot d'Antigues qui alloit à la Barboude, nous prenant pour être de sa Nation, s'approcha de nous ; on le laissa approcher jusqu'à ce qu'il ne pût plus s'en dedire. Pour lors on lui fit connoître sa bêtise, & on le pria de venir à bord. Il fit d'abord quelques ceremonies, deux coups de fusil qu'ontira à son avant l'y determinerent. Il y avoit dedans six Blancs & quatre Negres. Ils alloient à la Barboude porter des paquets au Général des Anglois Codrington qui s'y étoit allé divertir avec ses amis. D'abord nos gens résolurent d'aller enlever ce General, & je n'eus garde de m'opposer à ce dessein. Comme il falloit arriver la nuit, nous fîmes une bordée sur Antigüe ; & dès qu'il fut nuit nous portâmes sur la Barboude. Il ne faut pas confondre cette Ile avec la Barbade, cette belle Ile Angloise qui est au vent de toutes les autres Isles, dont j'ai fait la description dans la cinquième partie de ces memoires ; celle-ci est au Nord-Est d'Antigüe, petite, basse, sans rivières, ni port. Elle est peu habitée, & appar-

Tome II.

tient, comme je l'ai entendu dire, au General Codrington ; c'est sa menagerie, on y élève beaucoup de moutons, de cabrits & de volailles : on y fait du tabac, du mahis, des pois, & on y cultive le coton. La petitesse & la maigreur de son terrain ne permettent pas qu'on y fasse autre chose, & qu'on y établisse une Colonie un peu nombreuse.

Nos gens au nombre de cinquante-six se mirent dans notre canot, & dans celui qu'ils venoient de prendre, & conduits par deux de nos prisonniers qui avoient les mains liées derrière le dos, ils mirent à terre sur les trois heures après minuit. Ils étoient si bien guidez qu'ils surprirent un petit corps de garde de six hommes qu'ils amarrèrent tous bien proprement, & desquels ils sûrent que le General Codrington étoit parti pour Antigüe le jour précédent à soleil couchant. Ce fut un vrai chagrin pour nos gens, & sur tout pour quelques-uns qui étoient de la Guadeloupe qui se promettoient bien de faire payer à ce General leurs maisons qu'il avoit fait brûler en 1703. Au défaut du maître, ils s'en prirent à ses biens, sa maison fut pillée, on lui enleva douze ou quinze Esclaves ; il se trouva quelques pauvres Irlandois engagez que l'on retira de ce dur esclavage, en les faisant embarquer avec nous, & je croi que toute l'Isle auroit été saccagée, & réduite en cendre, sans la vue d'un Vaisseau qui fit revenir promptement tout notre monde à bord.

Il étoit environ midi le Mercredi 25. Fevrier quand nous commençâmes à porter sur lui. A mesure que nous en approchions, sa grandeur nous le rendoit plus respectable. Nous comptâmes sur son Pont & sur ses Châteaux, trente-deux canons montez. Il pouvoit avoir une autre batterie, dont nous voyons quelques sabords ouverts ; en un mot, c'étoit un

1705.

Ils surprisent & pillent l'Isle de la Barboude.

Prise d'un canot Anglois.

mor-

1705. morceau de dure digestion. Daniel ne
Combat sçavoit à quoi se résoudre; la plupart de
contre ses gens disoient que le Vaisseau étoit
un Vais- bien gros: c'étoit dire qu'il le falloit
seau An- abandonner & chercher une autre proie.
glois.

Dans le temps qu'on consultoit, ce Vais-
 seau nous tira lui-même de l'irrésolution
 où nous étions; il se mit à faire feu sur
 nous, quoique nous ne fussions pas à por-
 tée, s'en fut assez pour nous faire con-
 noître qu'il avoit peur. Aussi notre Ca-
 pitaine s'écria, il est à nous, c'est un
 Marchand: allons, Pere, me dit-il, faisons
 vite la priere, & buvons trois coups:
 aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; je fis la prie-
 re, on dit le *Confiteor*, je donnai l'ab-
 solution avec un mot d'exhortation, on
 apporta du vin, & de l'eau-de-vie, &
 tout le monde ventre à terre laissa tirer
 Monsieur l'Anglois qui avoit arboré une
 grande flamme, un pavillon traînant à
 l'arrière, & un Yiack à l'avant. Daniel
 seul étoit debout à l'arrière pour com-
 mander le gouvernail, & le quartier-
 maître à l'avant. Nous reçûmes à la fin
 un coup en bois, dont les éclats blessè-
 rent légèrement deux de nos hommes.
 Daniel fit alors une bordée pour voir quel
 parti le Vaisseau prendroit, & asséoir un
 jugement plus solide. L'Anglois pour-
 suivit d'abord sa route, & ensuite revira
 sur nous. Comme ces signes étoient équi-
 voques, nous revirâmes sur lui, & il
 prit chasse, ce qui nous intrigua encore
 davantage. A la fin nous nous établîmes
 à sa hanche à bas bord, & nous com-
 mençâmes à le chauffer avec nos deux
 pieces de chasse qui étoient de six livres,
 & notre mousqueterie qui alloit par mer-
 veille. Dès qu'il paroïssoit un Anglois
 sur les gaillards, il étoit aussi-tôt abba-
 tu, & dès qu'on remarquoit le moindre
 mouvement à un sabord, il y avoit dix
 coups de fusil dedans. En moins de deux
 horloges nous lui compâmes presque tou-

ter ses manœuvres courantes; de sorte
 que ses voiles étoient la plupart en pan-
 tene. Nous eûmes pourtant un homme
 tué, & cinq ou six blessés; ce qui dé-
 termina Daniel à venir à l'abordage. Tout
 étoit disposé pour cela, & nous por-
 tions pour élonger le bâtiment à bas bord,
 quand nous vîmes qu'il amena son pa-
 villon. Notre feu cessa aussi-tôt, le Ca-
 pitaine avec Madame son épouse se mi-
 rent dans leur Chaloupe, & vinrent nous
 rendre visite. Je fus commis pour les re-
 cevoir, car Daniel avoit d'autres affai-
 res. On peut croire que je le fis le plus
 gracieusement qu'il me fut possible. Le
 Capitaine étoit blessé légèrement au
 bras, notre Chirurgien s'empressa pour
 visiter sa playe, qu'il ne trouva pas dan-
 gereuse, n'étant que dans les chairs. Je
 ne laissai pas de le faire coucher dans la
 Cabane de Daniel, & de donner la
 mienne à sa femme, que je consolai le
 mieux que je pûs.

Cependant Daniel fut à bord de sa
 prise avec cinquante hommes; il y trou-
 va encore 22. Anglois en vie & sains,
 14. blessés & 8. morts. On jeta ceux-
 ci à la mer, les autres furent pansés, &
 des 22. autres, dix furent envoyés dans
 notre Barque, & les 12. autres avec 40.
 hommes des nôtres, & le quartier-Mai-
 tre furent laissés dans le Vaisseau. Da-
 niel fit mettre à part tout ce qui appar-
 tenoit au Capitaine Anglois & à sa femme,
 & le leur envoya sur le champ; il ne dé-
 pouilla pas les prisonniers, & leur fit à tous
 bien des honnêtetés. Ils le meritoient,
 car ils auroient pû nous donner plus de
 peine qu'ils n'avoient fait, étant dans
 un Vaisseau qui avoit porté autrefois
 50. canons, qui en avoit réellement 32.
 montez, qui auroit pû embarquer notre
 Bâtiment, comme sa Chaloupe; & notre
 prise se trouva chargée de 380. pipes de
 vin de Madere avec quelques marchandises

1705

Prise du
Vaisseau
Anglois.

1705. ses sèches. Il étoit près de sept heures quand le Vaisseau se rendit; on mit en panne le reste de la nuit pour épisser les manœuvres qui avoient été coupées, & pour mettre tout en ordre. Les écoutes furent clouées, & le Jeudi un peu avant le jour nous portâmes sur Antiques afin de passer entre cette Isle, & le grand Cul de Sac de la Guadeloupe.

Le Vendredi 27. sur le soir on me dé-

barqua avec mon Negre à l'Islet à Goyaves, après un voyage de 52. jours pour faire 30. lieues. Je laissai mon coffre à bord du Corsaire, & je n'emportai avec moi qu'un panier caraïbe où étoit mon linge & mes habits. Je couchai chez mon confrere le Pere Gasset, Curé de cette Paroisse, & le lendemain je me rendis à notre Convent du Baillif.

1705.

CHAPITRE XVII.

L'Auteur termine l'affaire d'un mariage clandestin. Raye d'une prodigieuse grandeur. Differentes manieres de pescher du poisson rouge. De la Vieille. Du Tazard, & du Balaon.

MOn arrivée fit plaisir à mes amis, & à ceux qui y avoient intérêt, comme le sieur Greffier, & sa prétendue femme, (car on n'avoit point eu de mes nouvelles depuis la prise que nous avions renvoyée del'Isle d'Aves, & on ne sçavoit que penser d'une si longue absence.)

Je fis avertir les prétendus mariez de mon arrivée; ils vinrent me trouver aussitôt, & m'apporterent tous les certificats de Catholicité, de séparation, & autres preuves dont ils avoient besoin. Je fis les procédures ordinaires; & après avoir fait publier un banc dans leurs Paroisses, & dispensé des deux autres, je leur fis faire une nouvelle abjuration, après quoi je les renvoyai devant le Curé de la Cabesterre pour recevoir la benediction nuptiale. C'est ainsi que se termina cette affaire qui avoit attiré beaucoup de mauvais traitemens à notre Mission, & qui ne cessèrent pas, quoique nous eussions fait beaucoup plus que nous ne devions pour avoir la paix, & pou-

voir vivre en repos: mais il y a longtemps que les Missionnaires sont accoutumés à souffrir des traverses, quand ils veulent s'acquitter de leur devoir.

Je partis de la Guadeloupe le Samedi 14. Mars, & j'arrivai à la Martinique le lendemain un peu après midi.

Pendant que j'étois à la Guadeloupe nos Negres pêcheurs harponnerent une raye ^{Raye prodigieuse.} qui étoit la plus grande que j'eusse vû de ma vie, je la mesurai quand on l'eut tiré sur le sable, & je trouvai qu'elle avoit douze pieds huit pouces de large par le travers du corps, neuf pieds & demi depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, & près de deux pieds d'épaisseur dans son milieu. Sa queue avoit quinze pieds de long, vingt pouces de large à sa naissance, en diminuant insensiblement jusqu'au bout qui avoit un bon pouce & demi de diamètre. La peau qui étoit plus épaisse que le cuir d'un bœuf étoit parsemée de mailles & d'ongles très-gros & très-forts. C'étoit une merveille que quatre hommes dans deux

1705. petits canotseussent pû amener ce monstre jusqu'à la lame. Ils l'avoient harponné, & on eut assez de peine à le tirer à terre. On se servit du foye pour faire de l'huile à brûler. Pour la chair qui étoit extrêmement longue, filasseuse, dure, coriace & de mauvais goût, on l'abandonna aux Negres qui s'alèrent les meilleurs morceaux, & les endroits qui leur parurent les moins durs. Personne dans le quartier ne se souvenoit d'avoir vû une si grande Raye. Celles que l'on prend ordinairement à la Senne sont fort petites. Je n'en ai point vû qui eut plus d'un pied de largeur. Cela ne vient que de ce qu'on ne pêche pas assez avant dans la mer, parce que les filets dont on se sert ne sont bons que pour prendre le poisson qui vient à la coste; au lieu que si nous avions des Barques, & des Tartanes de pêche pour aller en haute mer comme en Europe, nous aurions du poisson bien plus beau & plus gros.

Diverses manieres de pêcher.

Nous n'avons aux Isles que cinq ou six manieres de pêcher. La Senne, la ligne, la Traîne, le harpon & la nasse. J'ai parlé des deux derniers dans la premiere partie de ces memoires, en parlant des Tortuës à la pêche, desquelles on employe le harpon aussi bien que pour le Lamentin, les grosses Rayes; & lorsqu'on est en haute mer, pour les Dorades, le Germon, les Souffleurs, & autres poissons semblables; il faut à présent parler de trois autres instrumens, dont nous nous servons pour la pêche.

Senne filet pour pêcher.

La Senne est un grand filet de cent ou six-vingt brasses de longueur, & quelquefois même davantage. On lui donne deux à trois brasses de largeur dans son milieu. Tout le monde sçait qu'une brassé vaut cinq pieds de Roy. Les mailles sont assez larges aux deux extremités, mais elles se retrécissent à mesure qu'elles approchent du milieu de la longueur

1705. où elles sont fort pressées, & sont une maniere de poche assez profonde, d'où il est difficile que le poisson puisse sortir. Il y a du plomb tout le long d'un des côtes pour le faire aller à fond, & du liege ou autre bois leger à l'autre pour le soutenir à fleur d'eau, & le tenir étendu & à plomb. On met à chaque bout de la Senne un bâton d'une bonne grosseur aussi long que la Senne est large, aux deux bouts duquel on attache une corde assez lâche pour faire un angle vis-à-vis le milieu du bâton. On joint à cet angle une bonne corde de trente à quarante brasses de long, dont on laisse le bout à terre pendant qu'on s'avance en mer portant la Senne dans un canot, & la jetant à l'eau à mesure qu'on s'éloigne du rivage, en faisant un grand demi cercle. On apporte ensuite à terre la corde qui est attachée à l'autre bout de la Senne, & les gens qui sont à terre tirent à eux ces cordes, & ensuite la Senne le plus également qu'ils peuvent, en s'approchant doucement; & se joignant à la fin ensemble, pendant que le canot se tient vers le milieu du filet; pour empêcher les poissons qui s'y trouvent pris de sauter par dessus, ce qui n'arrive encore que trop souvent. Ce filet balaye, pour ainsi dire, tout le fond de la mer, & ramasse tout le poisson qui s'y trouve. Il arrive quelquefois, quoique rarement, qu'on y prend de très-gros poissons, comme des Requins, des Pantouffiers, des Espadons ou autres poissons semblables, qui poursuivant d'autres poissons, & en trouvant un grand nombre à la coste, se trouvent renfermez avec eux dans le filet; ce qui n'est pourtant pas un avantage pour les pêcheurs; parce qu'il arrive presque toujours que ces gros animaux, dont on n'a que faire, coupent ou déchirent la Senne, & s'enfuient avec ce qu'ils ont dévoré, & les autres qui étoient

1705. étoient renfermez avec eux. Quand on s'apperçoit qu'il y a quelque poisson de cette espece dans une Senne, on lui jette au plus vite un hameçon pour l'arrêter, ou bien on tâche de le harponner, ou de l'assomer; & on tire la Senne le plus proprement qu'il est possible, afin de les faire échoüer; car on est seur de les mettre facilement à la raison quand ils ont une fois le ventre à terre.

Espadon ou Pêche Spada. Il ne faut pas mettre l'Espadon au rang des poissons qui ne sont pas bons à manger; il est excellent, on en prend beaucoup dans la Mediterannée au Fare de Messine. On l'appelle Pêche Spada; ou poisson à épée. J'en ferai le description aussi bien que de la maniere dont on le pêche dans un autre ouvrage.

On voit par cette maniere de pêcher, que la Senne ne peut servir que pour prendre le poisson qui vient assez près de la coste, pour être renfermé dans l'espace que la Senne peut embrasser, & que celui qui se tient au large, & qui ne mord pas à l'hameçon demeure en repos. Ces filets ou Sennes doivent être faites de bonne ficelle de chanvre ou de pitte bien torse; on ne doit pas manquer de les teindre avec du Roucou, ou des restes d'Indigo pour leur donner une couleur un peu sombre, parce que s'ils étoient blancs, ils paroîtroient trop dans l'eau, & épouventeroient le poisson. On use de la même précaution pour les Folles, les Eperviers, & les lignes dont on se sert pour pêcher sur les bancs.

Ligne de fond pour pêcher sur les bancs. La seconde maniere de pêcher est à la ligne de fond. On choisit les endroits de la mer, dont on a reconnu la profondeur, qu'on regarde comme des bancs ou des terres plates & unies à 30. 40. & jusqu'à 120. brasses au dessous de la superficie de l'eau. Les poissons qui se trouvent en ces endroits mordent à l'hameçon; mais comme ils s'élèvent rarement vers

la moyenne region de l'eau, & qu'il arrive encore moins qu'ils quittent leurs domiciles, il faut les y aller chercher avec la ligne. Elle est pour l'ordinaire de bonne ficelle de chanvre ou de pitte, bien filée & bien torse, depuis la grosseur d'une plume d'oye, jusqu'à celle du petit doigt. Les hameçons ou hains dont on se sert doivent être proportionnez à la grosseur de la ligne, & les uns & les autres à la force des poissons que l'on sçait par expérience se trouver sur le banc où l'on va pêcher.

On attache l'hameçon à une queue de fil d'archal, composée de sept ou huit brins tors ensemble du meilleur, & du mieux cuit qu'on puisse trouver. L'expérience a fait connoître qu'il est moins sujet à être coupé par les dents des poissons, ou rompu étant de cette façon, que s'il étoit simple, quoique de la même grosseur que sept ou huit brins ensemble. On donne à cette queue deux pieds & demi à trois pieds de longueur. On attache au bout de la ligne qui joint la queue de fil d'archal un plomb proportionné par sa pesanteur à celle de toute la ligne, afin qu'il la puisse tirer en bas. On entrecroise encore sur la même ligne à différentes distances cinq ou six hameçons médiocres pour prendre les poissons qui nagent à quelque distance au dessus du banc.

On se sert de poisson pour garnir les hameçons; celui qu'on y employe le plus souvent est le balaou, ou la sardine.

Nous avons un Negre pêcheur à notre habitation de la Guadeloupe, qui étoit un des plus adroits & des plus heureux qui ait jamais exercé ce métier. Lorsqu'il sortoit pour aller à la pêche, il demandoit aux Religieux quels poissons ils vouloient, & il les apportoit infailiblement. Cela le faisoit pour forcer parmi ses camarades, qui portoient des croix, qu'il leur apportât des harades; d'au-

S s s 3

il estoit une composition

1705/1

Excellent Negre pêcheur.

1705- sition à l'apas qui attiroit le poisson, & on prétendoit que c'étoit de la graisse humaine; je n'ai pû m'éclaircir de cela avec lui, parce qu'il s'étoit perdu en mer quelque temps avant que j'arrivassé à la Guadeloupe. Mais son fils qui étoit presque aussi habile homme que lui, m'a assuré que ce qui rendoit son pere si assuré d'apporter le poisson qu'on lui demandoit, étoit la longue habitude, & la parfaite connoissance qu'il avoit des bancs, où l'expérience lui avoit fait connoître les poissons qui s'y retiroient: car les poissons de banc changent rarement de demeure, & se mêlent peu avec ceux d'une autre espece que la leur. De sorte qu'avec ces connoissances, & de la graisse de chien, dont il frotoit l'apas & le fil d'archal de ses lignes, il étoit très-rare qu'il manquât de prendre le poisson qu'il vouloit avoir.

J'ai remarqué dans un autre endroit de ces memoires, qu'un Requin ou une Becune prendra plutôt un Negre qu'un Blanc, & un chien plutôt qu'un homme quand il trouve ces trois animaux à la mer; & comme cela ne peut venir que des corpuscules qui sortent différemment de ces trois corps, & frappent différemment les organes des poissons, il faut dire que la graisse de chien, dont l'apas étoit froté, répandoit une quantité considérable de ces corpuscules attrayans qui frapotent vivement les organes des poissons, & les excitoient à se jeter avec impetuositè sur l'apas.

Comme ces bancs ne se trouvent gueres plus près de terre d'une lieuë, & souvent davantage, un Negre ne va jamais seul à cette pêche. Quand le canot est un peu grand, on y met trois hommes: mais pour l'ordinaire les canots dont on se sert n'ont besoin que de deux hommes; ils connoissent qu'ils sont arrivez sur le banc en sondant, ou en s'alignant à deux

pointes de l'Isle qu'ils ont remarqué, 1705- quand ils étoient justement au lieu de leur pêche. Pour lors un des deux pêche, & l'autre soutient le canot avec sa pagalle contre les courans, & contre le vent, afin qu'il demeure toujours au même endroit. On pêche la nuit comme le jour, & quand la nuit est claire, c'est un très-bon temps pour la pêche.

Nous pensâmes perdre un de nos pêcheurs d'une maniere assez particuliere. La nuit étant fort éclairée, & la mer tranquille & sans vent, celui qui devoit soutenir le canot étoit assis en repos pendant que l'autre tenoit ses deux lignes & pêchoit; & comme dans cette situation il s'étoit assoupi, ayant un bout de sa casaque qui pendoit hors du canot, celui qui pêchoit aperçut un Requin dans le moment qu'il alloit prendre ce morceau de casaque; il eut la presence d'esprit de se jeter sur celui qui dormoit, & lui ployant les bras en arriere, il aida au Requin à le dépouiller de sa casaque qu'il emporta, sans quoi cet animal vorace l'auroit infailliblement tiré dans l'eau & l'auroit dévoré.

Entre plusieurs poissons qu'on prend à la ligne, il y en a deux qui meritent que j'en fasse ici la description.

Le premier est le poisson rouge. On l'appelle ainsi, parce que sa peau & ses 1705-
ecailles sont d'une couleur de feu assez vive. Il a beaucoup de la figure de la tanche; sa chair est très-blanche, & très-délicate; ses œufs sont excellens; il est gras & ferme, & également bon à quelque fausse qu'on le mette. J'en ai vu qui pesoient près de quarante livres; mais ceux-là ne sont pas communs. Ceux qu'on prend ordinairement sont depuis quatre jusqu'à sept ou huit livres.

Le second est presque entierement semblable à la Morue pour la forme du corps, la peau, la chair & l'avidité qu'il a de 1705-
vieille
espece
de poisson qui
ressemble à la
a de morue,

1705. a de mordre à l'hameçon. La difference ne qui n'étoit pas bien cuite, à ce qu'on 1705. qu'il y a entre ces poissons est, que je ne disoit, avoir pensé mourir; il avoit entièrement changé de peau, & étoit de- ^{Histoire d'un Capucin.} meuré tout le reste de sa vie tremblant comme un homme qui a le frisson. Je doute que le défaut de cuisson tout seul ait pu produire de si mauvais effets, ce bon Père en devoit être quitte selon les regles pour une indigestion qui ne devoit pas avoir des suites si longues & si funestes; & c'est ce qui me porte à croire que cette vieille avoit avalé quelques ordures qui l'avoient empoisonnée. Car comme ce poisson est fort goulé, il pouvoit avoir avalé des pommes de mancenillier, des galeres, & autres choses venimeuses qui ayent corrompu sa chair; & causé ces accidens au Capucin.

Je crois que ce poisson est le même que celui que les Anglois appellent Vieilles Femmes; cependant comme les Auteurs n'en font pas une description bien exacte, je ne veux rien assurer là-dessus.

Quoique la chair de la Vieille soit excellente, étant mangée fraîche, il est pourtant certain qu'elle est plus délicate quand on la mange après qu'elle a été couverte de gros sel pendant cinq ou six heures. On se sert ordinairement de la tête pour faire de la soupe, ou pour mettre au bleu; le reste du corps se met à toutes sortes de saussés & de ragoûts, & également bien; ce qu'elle a de meilleur, est qu'elle ne dégoute jamais, & que bien qu'elle soit fort nourrissante, elle est de très-facile digestion, pourvu qu'elle soit bien cuite; car quand cette condition lui manque elle est dangereuse, du moins à ce qu'on dit dans les Isles.

J'ai connu un Capucin nommé le Pere Raphaël, qui pour en avoir mangé d'u-

On dit que les pêcheurs qui vont sur le banc de terre neuve appellent *Sanctorum* les Moruës d'une grandeur extraordinaire. Supposé que mon idée soit juste, & que la Vieille des Isles soit une espee de Moruë, je doute qu'il se soit jamais pris des *Sanctorum* de la taille & du poids des Vieilles que j'ai vû à la Guadeloupe.

A propos de Vieilles, nos pêcheurs furent un jour à deux doigts de se perdre pour un de ces poissons. Pendant qu'ils le tiroient à bord de leur canot, un Requin vint fort incivilement les décharger d'une partie du fardeau qu'ils tiroient, en coupant en deux, & emportant la moitié de la Vieille qu'ils avoient pris. Nos pêcheurs s'étant piquez de civilité, lui jetterent le reste des entrailles de la Vieille attaché à un hameçon enclavé dans une chaîne de fer, à l'extrémité de laquelle il y avoit une bonne & forte ^{Danger ou deux pêcheurs furent exposés.} ligne, dont le bout étoit amaré à l'avant du canot. Ils avoient encore selon la coutume une masse de fer de sept ou huit livres, dont le manche est assez long pour atteindre, fraper & étourdir la bête, quand

1705. quand ils en peuvent approcher assez près. Cela suppose le Requin ne manqua pas d'engloutir l'hameçon aussi-tôt qu'il le vit à la mer; mais se sentant pris, & après avoir traîné le canot assez long-temps, il s'en approcha enfin comme s'il eût voulu sauter dedans, ou le renverser. Un des pêcheurs prit ce moment pour lui décharger un grand coup de masse sur la tête, ce qui fit faire un saut prodigieux à l'animal, qui dans ce mouvement donna un si grand coup de queue sur l'arrière du canot, qu'il étoit de bois d'Acajou, qu'il le fendit en deux pièces d'un bout à l'autre; & s'il n'avoit pas été étourdi du coup qu'il avoit reçu, nos pêcheurs auroient mal passé leur temps. Heureusement pour eux il prit sa route vers la terre où il s'échoua, ayant traîné avec lui un de nos pêcheurs dans cette moitié de canot. On fut obligé d'aller chercher l'autre qui se tenoit dans l'autre moitié du canot, avec le reste de la Vieille qui pesoit encore près de cent livres. On trouva dans le ventre du Requin ce qu'il en avoit avalé; qui n'en étoit pas plus mauvais pour y avoir séjourné deux ou trois heures.

C'est la rencontre de ces animaux carnassiers qui fait tout le désagrément de cette pêche; parce qu'ils se tiennent en garde dès qu'ils voyent un canot, comme s'ils sçavoient qu'on ne fut-là que pour pêcher, & prendre du poisson pour eux. Il est vrai qu'il leur en coûte souvent la vie; mais on est toujours exposé à beaucoup de dangers dans de petits canots, quand on a accroché un de ces animaux là.

La troisième manière de pêcher est la Traîne. On va à cette pêche deux heures avant le jour. On s'élève au vent autant qu'on le juge à propos, après quoi on vire le canot, & on jette une ligne de chaque côté, ou quelquefois une à l'ar-

rière. On y met un Balaou pour apas, ou seulement deux plumes blanches, comme on fait dans les vaisseaux pour prendre les Dorades; & on laisse courir le Canot. Le poisson qui s'y prend le plus ordinairement est le Tazard. C'est un poisson long, & qui ressemble assez au Brochet, excepté qu'il a la gueule plus courte. Il est vorace & hardi, il court avec avidité à la proie; & quand on a soin de faire sautiller l'apas, soit Balaou, soit plumes, en remuant la ligne, on le voit qui se jette dessus, & qui l'englouti aux dépens de sa vie. Il est vrai qu'il donne souvent de l'exercice aux pêcheurs; car il est fort & vigoureux; & quand il se sent pris, il se donne de terribles mouvements pour se décrocher. On en trouve communement de cinq & six pieds de longueur, & d'une grosseur considérable. Sa chair est blanche & ferme, mais un peu sèche; elle est saine & d'assez facile digestion quand le poisson n'a rien mangé qui le puisse empoisonner; mais comme il est gourmand, il avale aussi bien que la Becune tout ce qu'il rencontre, galeres, pommes de macenilier, arraignées, tout lui est bon; c'est pourquoi quand on le prend il faut examiner ses dents & goûter son foye; car si celui-ci est amer, ou que les dents soient noires, c'est une marque certaine qu'il est empoisonné, & que par conséquent on ne peut pas en manger sans s'exposer au danger de l'être aussi. Selon les lieux où l'on traîne, on prend aussi des Becunes; j'en ai fait la description dans la première partie. Cette manière de pêcher est agréable, on jouit de la fraîcheur du matin, & on prend du poisson sans se fatiguer. Le seul désagrément qui s'y trouve est d'être quelquefois dévalisé par les Requins.

J'ai parlé du Balaou sans le faire connaître, & sans dire de quelle manière on le pêche.

Manière de pêcher à la Traîne.

1705. Ce poisson ressemble assez à la Sardine, excepté qu'il a le dos plus quarré. Sa tête est comme celle de l'Orphi, c'est-à-dire qu'il a un avant-bec de deux à trois poûces de long. Sa chair est blanche, ferme, délicate, & un peu sèche. Il n'a qu'une seule arrête, quand il est cuit il se partage naturellement en deux, depuis le col jusqu'à la queue, & la chair se separe aisément de l'arrête qui est assez foible. La longueur ordinaire de ce poisson est de huit à neuf poûces. On le fait frire, on le mange au bleu, ou à la sauce robert, comme les harangs frais; de quelque maniere que ce soit il est toujours très-bon, très-sain, très-nourrissant, il donne même de l'appetit, & il est de facile digestion.

Balaou
c'est la pé-
che.

Mais à mon goût, la meilleure maniere de l'accommoder, est de le faire griller au gros sel, c'est-à-dire, qu'après l'avoir lavé on le saupoudre de gros sel que l'on laisse dessus pendant une heure ou environ, après quoi on secoue le sel qui y étoit attaché, & on le fait rôtir sur le gril pour le manger avec le jus d'orange, à mesure qu'on le tire de dessus le feu où il suffit qu'il reste un moment pour être suffisamment cuit. Etant prêt de cette maniere simple, il donne un appetit extraordinaire; & comme il est de facile digestion, on en peut manger tant qu'on veut, sans craindre qu'il fasse jamais de mal.

Ce poisson multiplie infiniment, c'est une véritable manne pour le pais. Il arrive souvent que les Sennes en renferment des lits entiers, c'est-à-dire, des bandes si grandes & si nombreuses, qu'elles couvrent quelquefois plus de cent cinquante pas en quarré de la superficie de la mer.

Outre cette maniere de le pêcher qui lui est commune avec tous les poissons qui s'approchent du rivage, il y en a

Tome II.

une autre qui lui est toute particuliere; 1705. c'est de le prendre la nuit au flambeau. Deux personnes se mettent dans un petit canot qu'ils laissent aller au gré du vent, & de la marée. Celui qui est assis à l'avant tient un flambeau de bagaces, ou de bois chandelle, qu'il panche un peu vers l'eau. Plus la nuit est obscure, & plus on est assuré de faire une bonne pêche, parce que le poisson voyant la lumiere du flambeau s'empresse pour s'en approcher, en faisant des sauts & des caracoles autour du canot. Celui qui est à l'arriere a une poche de raiseau de deux pieds de profondeur, & d'environ un pied & demi de diamètre attachée autour d'un cercle, auquel est joint un manche de sept à huit pieds de long. Il passe son filet sous le poisson qui ne regardant que la lumiere du flambeau, ne prend pas garde au filet qui est sous lui, avec lequel on l'enleve, & on le met dans le canot. Cette pêche est divertissante, & souvent très-abondante, car toutes les côtes de nos Isles sont extraordinairement poissonneuses.

Pêche
particu-
liere du
Balaou.

Il arrive quelquefois que des lits entiers de toutes sortes de poissons s'échoient sur les côtes, comme si c'étoit les restes d'une armée défaite, qui cherchant son salut dans la fuite, aime mieux se jeter entre les mains des hommes, que d'être la proie des autres poissons ses ennemis.

J'ai parlé dans la premiere partie de quelques autres manieres de pêcher, soit dans la mer, soit dans les rivières, auxquelles je renvoie le lecteur.

Il arriva dans les premiers mois que j'étois Curé de la Paroisse du Macouba à la Martinique, qu'une tres-grande quantité de Souffleurs s'échoierent sur les côtes du Potiche qui est un quartier de cette Paroisse. Je croi que ce poisson est le même que celui qu'on appelle Dau-

T t t

phin

1705.

*Sous-
fleurs ou
Dau-
phins.
Leur
descrip-
tion.*

phin dans la Méditerranée, ou que s'il y a quelque différence, elle est fort petite. Ces animaux vont toujours en troupes, sautant les uns après les autres, & toujours le nez au vent, ou quand il fait calme du côté que le vent doit venir. Ils ont la tête grosse, le groin un peu allongé, la gueule large; leur corps est long & rond, gros auprès du col, & diminuant beaucoup vers la queue, qu'ils replient sous le ventre quand ils veulent s'élancer; ils semblent dans ce mouvement qu'ils ont le dos arqué. Ils sont extrêmement gras & remplis d'huile. Il faut être dans la nécessité pour manger de la chair de ceux qui sont vieux. Outre qu'elle est huileuse, elle est dure & coriace; on dit pourtant que celle des jeunes est passable, qu'on en peut manger, je n'en ai point fait l'expérience. On ne se sert de ces poissons que pour faire de l'huile. On coupe la chair par morceaux,

& on la fait bouillir pour en recueillir l'huile qui n'est bonne qu'à brûler. 1705.

Il en échoïa une fois un très-grand nombre dans l'ance de notre habitation du fond Saint Jacques. Tous nos voisins vinrent en diligence prendre leur part de ces poissons, & les emportèrent chez eux avant que les Fermiers du Domaine du Roy en fussent avertis, parce qu'ils n'auroient pas manqué de s'en emparer; car aux Isles comme en France, ces sortent d'oiseaux ont les griffes aussi aiguës, & les serres aussi bonnes qu'en aucun lieu du monde.

On employa toute la chair de ces animaux à faire de l'huile à brûler; sur quoi on observa que les chaudières à sucre dont on s'étoit servi pour cela, avoient duré bien d'avantage quelles n'auroient dû faire, & que la graisse qui les avoit pénétré, avoit rendu le métal plus doux & plus liant.

CHAPITRE XVIII.

Mort du Sieur Lambert, Capitaine de Flibustiers. L'auteur se prepare à passer en France pour les affaires de sa Mission.



Apris en arrivant à la Guadeloupe la mort de mon intime ami le sieur Julien Lambert, un des plus braves & des plus heureux Capitaines Corsaires que l'Amerique ait eu depuis longtemps. Quoiqu'il eut perdu un bras dans l'affaire de Saint Christophe, il n'avoit pas laissé de se trouver l'année suivante à la défense de la Guadeloupe, & des'y distinguer par plusieurs belles actions. Je les ai passés sous silence, parce que sa valeur étoit assez connue, & qu'il n'avoit pas besoin du secours de ma plume, pour être estimé généralement de tout le monde. Il avoit du bien au-delà de ce qu'il lui en falloit pour vivre à son aise, & ses amis lui conseilloyent de ne plus aller

en mer; mais sa bravoure ne lui permettoit pas de demeurer inutile à la patrie, lorsqu'il croyoit lui pouvoir rendre service. Il équipa une barque de six canons, & de 80. hommes d'équipage, avec laquelle il fit pendant près de deux ans beaucoup de prises & de descentes sur les côtes des Isles Angloises, d'où il enleva des esclaves en quantité, & fit un butin considérable. Ayant enfin trouvé le dernier jour de Janvier de cette année un Corsaire Anglois plus fort que lui en hommes, & en canons, il l'attaqua avec tant de vigueur, qu'après un combat de près de quatre heures l'Anglois alloit se rendre, & avoit déjà amené son pavillon lorsqu'un des ennemis se trouvant encore en main un pistolet chargé, le tira,

*Mort
du Capi-
taine
Lam-
bert.*

1705. tira, & donna juste dans la tête du Capitaine Lambert, qui mourut quelques momens après. Ce coup fatal étonna son équipage, & l'Anglois qui s'aperçut du désordre qui étoit parmi eux, hissa de nouveau son pavillon & s'échappa; & le corps de mon ami ayant été apporté à la Martinique fut enterré dans notre Eglise du Mouillage le troisième jour de Février. Sa mort fut pleurée de toute la colonie qui l'estimoit & qui l'aimoit; & les Anglois même qu'il avoit pris le regretterent infiniment, & lui rendirent cette justice, qu'ils n'avoient jamais connu un plus brave, plus généreux, & plus honnête homme que lui.

La mort du jeune Negre qui me servoit, suivit celle du Capitaine Lambert, il n'étoit âgé que de seize ans & demi, & à cet âge il avoit plus d'esprit, d'ordre, de fidélité & de bonne volonté qu'on n'en auroit pû désirer dans une personne beaucoup plus âgée. Quoiqu'il fut chargé de tout le détail de la maison, & qu'il eut l'inspection sur tous les autres domestiques, il menageoit tellement son tems & ses occupations, qu'il sembloit qu'il n'eût rien à faire. Il avoit une présence d'esprit merveilleuse, & une exactitude surprenante. Il mourut le 13. Juillet avec des sentimens très-Chrétiens, & que je pourrois appeller heroïques dans un enfant, consolant ceux qu'il voyoit affligés de sa mort, & leur promettant de se souvenir d'eux, si Dieu lui faisoit miséricorde. Il se confessa deux fois en 24. heures que dura sa maladie, & reçut ses Sacremens avec une très-grande piété. Son mal étoit un Tetanos ou raccourcissement de nerfs qui lui avoit été causé par une piquûre au talon trois jours auparavant. Quoique ces sortes de piquûres soient pour l'ordinaire mortelles, je croi que l'ignorance du Chirurgien qui le pansa, contribua à sa mort,

1705. & que cette piquûre n'auroit pas eu une si funeste suite, si on l'avoit dilatée; mais il se contenta selon la methode de ces ignorans fraters d'y mettre un emplâtre de diapalme qui sécha & resserra la plaie, & y fit venir la gangrene, & cet autre accident. Je l'aimois tendrement à cause de ses bonnes qualités. Il est vrai qu'il étoit fier & glorieux autant qu'un Negre le peut être, & c'est beaucoup dire, mais aussi c'étoit son unique défaut, qui tout défaut qu'il est, empêche souvent de tomber dans d'autres. J'avois dessein de lui faire voir l'Europe, & de l'y mener avec moi; car la situation des affaires de nos Missions, les atteintes continuelles que l'on donnoit à nos privilèges, les injustices criantes que l'on nous faisoit, & le peu de Religieux que nous avions, nous avoient obligés de nous résoudre à députer quelqu'un d'entre nous en Europe pour tâcher de trouver quelque remède à tous ces maux. Le sort tomba sur moi. Malgré toute ma résistance je fus choisi pour cet emploi. Le Supérieur General m'établit par une patente son Commissaire par toute la France, & la Mission me donna procuration très-ample pardevant Notaires pour m'autoriser dans les affaires dont j'étois chargé. On me donna une lettre de change de deux mille francs, & mes amis me firent encore des presens, tant en argent qu'en sucre, chocolat, confitures, & autres denrées du cru du païs, afin que je pusse faire des presens en France. On fit aussi charger dans le vaisseau où je devois passer de très-bonnes provisions; & après que j'eus fait mes adieux à quelques amis qui étoient du secret de ce voyage: car je fus obligé de le tenir secret, de peur que nos ennemis n'y missent quelque obstacle, je partis de notre Couvent du Mouillage le Samedi 8. Aoust à trois heures du matin dans un canot

1705. canot qui me porta au Fort-Royal où étoit le vaisseau. Notre Supérieur General me vint conduire, nous allâmes d'abord mettre mes hardes à bord du vaisseau, & puis nous fûmes chez les Capucins, où nous dinâmes & passâmes une partie de la journée jusques sur les cinq heures du soir que notre Supérieur General me conduisit à bord du vaisseau qui me devoit porter en France.

C H A P I T R E XIX.

L'Auteur part de la Martinique. Etat de la Flotte. Des Isles Bermudes. Son arrivée à Cadix.

L'Auteur part de la Martinique pour venir en France.

LE vaisseau dans lequel je m'embarquai se nommoit le Saint Paul de Marseille, il étoit monté de 24. canons, & en auroit porté 40. s'il n'eût point été en marchandise. Il étoit commandé par le sieur Gauteaulme, un des plus honnêtes & des plus polis hommes de mer que j'aye connu. Notre équipage étoit de 95. hommes, tous provençaux, à l'exception d'un vieux Pilote des environs de la Rochelle. nous avions pour Aumônier un Cordelier nommé le Pere Comté, très-sage Religieux, & d'un grand exemple. Ce vaisseau appartenoit à Messieurs Maurellet de Marseille, & repassoit en France un de ces Messieurs qui avoit demeuré plusieurs années à la Martinique, à la tête du grand Negoce que ses freres y faisoient; c'étoit le sieur Jean-Baptiste Maurellet, âgé d'environ 64 ans, très-honnête homme, & bon Chrétien, qui s'étoit acquis l'estime & l'amitié de tous les habitans des Isles pour sa droiture & ses manieres civiles & accommodantes. J'étois depuis longtemps de ses amis, & j'ai reçu de lui & de sa famille une infinité de marques d'une veritable affection. Nous avions dans le même vaisseau la Damoiselle Boisson, épouse du neveu du sieur Maurellet c'étoit une créole de la Paroisse de Sainte Marie de la Martinique, fille du sieur l'Ecaudé Saint Aubin, dont j'ai parlé en quelque autre endroit. Cette Damoiselle pouvoit avoir 25. à 26. ans,

elle étoit fort sage, fort bien faite, & d'un très-bon esprit.

Le reste de notre flotte consistoit en 14. autres vaisseaux, outre lesquels il y en avoit un de 40. canons nommé le Sencelar qui avoit porté des Negres à Cartagene pour le compte de la Compagnie de l'Assiente. Ce vaisseau appartenoit au Roy, quoique celui qui le commandoit ne fût pas du corps de la Marine. Ce Capitaine offroit de convoier la flotte, mais il faisoit fort le rencheri, & vouloit des conditions si extraordinaires & si peu usitées, que les autres Capitaines ne jugerent pas à propos de les lui accorder; de sorte qu'il prit sa route d'un côté avec un flibot, & nous de l'autre. Nous avions deux vaisseaux de 32. canons, un de 28. le nôtre en avoit 24. & le moindre 15. Tous nos Capitaines s'associerent pour se défendre les uns les autres, & se servir reciproquement de convoi jusqu'à cinquante lieues au delà du débouquement.

Nous mîmes tous à la voile la nuit du Samedi au Dimanche 9. Aoust, deux heures ou environ avant minuit, & nous perdîmes la terre de vûe sur les dix heures du matin.

Le 12. au matin nous nous trouvâmes par le travers de la Mone, petite Ile déserte entre Port-ric & S. Dominique. Un vaisseau Anglois qui avoit l'air d'une Caïche, accompagné d'une barque, voulut s'approcher de notre flotte, mais notre Commandant ayant fait un signal

Etat de la flotte Française.

Départ de la flotte.

Rencontre de deux Anglois.

1705. gnal, nous carguâmes tous nos voiles, pendant que deux de nos bâtimens leur allerent donner la chasse; ils revinrent nous rejoindre trois heures après, & aussi-tôt nous éventâmes nos voiles, & portâmes à route.

Nous débouquâmes le 13. c'est-à-dire, que nous fortîmes tout-à-fait des Isles, & entrâmes dans la grande Mer.

*Le flot-
se sepa-
re.* Le 14 sur le soir notre flotte se divisa, nous nous dîmes adieu, & nous nous séparâmes. Onze de nos vaisseaux qui alloient dans les Ports du Ponent firent route au Nord; & nous qui allions au détroit nous portâmes au Nord-Est. Nous étions en compagnie de deux autres vaisseaux, un de Nantes, nommé le Comte de Toulouze, commandé par le Capitaine Boyer; c'étoit une prise Hollandoise de grande apparence, elle avoit 28. canons montez, & 80. hommes d'équipage, elle étoit percée pour 48. pieces. L'autre étoit de Marseille, c'étoit une petite fregate de 14. canons, appelée la Paix, bonne voiliere & fort jolie; elle étoit commandée par le sieur Casineri. Nos trois Capitaines avoient fait société ensemble, pour ne se point quitter, & se défendre réciproquement.

Le 19. nous passâmes le Tropique. Comme nous n'avions dans le bord que la Damoiselle Boisson qui n'eût point passé cet endroit-là, le conseil voulut bien la dispenser de la loi du Baptême, bien entendu qu'elle payât les frais, comme si elle eût été baptisée, & même un peu mieux.

Le 21. au matin nous vîmes un vaisseau, auquel nous donnâmes la chasse jusqu'à la nuit sans le pouvoir joindre. Il y a apparence qu'il fit fausse route pendant l'obscurité pour s'éloigner de nous, ce qui lui réussit si bien que le lendemain nous ne le vîmes plus. Ainsi font les gens sages quand ils ne se sentent pas les plus forts.

Le 26. nous découvrîmes la Vermude, ou les Bermudes, car c'est un assemblage de plusieurs Isles, environnées de rochers & de hauts fonds qui en rendent l'entrée très-difficile, & l'approche très-dangereuse. Elles sont fameuses par les tempêtes que l'on trouve presque toujours dans leur parage, & par le grand nombre de bâtimens qui y ont péri. C'est ce qui les rend redoutables aux Navigateurs qui comptent leur voyage presque achevé quand ils les ont dépassées. Les courans nous y avoient porté malgré nous, & nous en mirent à deux lieues près, nous les avions à bas bord, & nous eûmes le bonheur de les passer avec un petit vent frais, comme un vent alisé, & une Mer unie comme une glace.

Ces Isles ont été connues des Espagnols dès le commencement de leurs découvertes, parce qu'elles se trouvent sur la route qu'ils prenoient, & qu'on est encore aujourd'hui forcé souvent de prendre pour revenir en Europe. Si tous les vaisseaux Espagnols, & autres qui y sont peris nous avoient donné des relations du pais, nous serions bien amplement informé de leur état.

Elles gisent par les 33. degrés & demi de latitude septentrionale. Pour la longitude, on ne permettra de n'en rien dire, de peur de tromper ceux qui s'en rapporteroient à ce que je leur dirois sur le rapport d'autrui.

Dès l'an 1522. les Espagnols résolurent d'établir une Colonie dans ces Isles, la commission en fut donnée à un Portugais, nommé Ferdinand Camel. Rien n'étoit plus à propos que cet établissement, les habitans auroient secouru ceux que la tempête auroit jetté sur leurs côtes, & recueilli les débris des naufrages; ç'auroit même été un azile pour ceux qui ayant beaucoup souffert en Mer, se

1705. seroient trouvé dans le besoin de se ra-
doubler, ou de se pourvoir d'eau & de
vivres. Il y apparence que Camel y
fut, & on le conjecture par la quantité
très-considérable de cochons marons que
les François, & les Anglois après eux, y
ont trouvé; car la coutume invariable
des Espagnols a toujours été de mettre
de ces animaux dans toutes les terres du
nouveau monde, afin qu'ils y multi-
pliasent, & que ceux qui y aborderoient
les pussent trouver, & s'en servir.

*La Ver-
mude
recon-
nue par
les Espa-
gnols.*

Cependant le dessein des Espagnols
n'eut point de succès, soit que les Com-
pagnons de Camel méprisassent un pays
où ils ne trouvoient point de mines d'or
comme dans leurs autres découvertes,
soit pour d'autres raisons qui ne sont pas
venuës à ma connoissance, ces Isles de-
meurèrent desertes, & inhabitées pen-
dant près d'un siecle ou du moins jus-
qu'à l'année 1593. qu'un vaisseau Fran-
çois, commandé par le Capitaine la Bar-
botiere fut jetté sur les côtes par la tem-
pête, & par l'imprudence de son Pilote.
Le Capitaine avec 26. hommes de son
équipage, entre lesquels étoit un An-
glois nommé Henri May se sauverent à
terre, visiterent ces Isles, trouverent
sur les côtes assez de débris & d'agrez
pour construire un petit bâtiment qui les
porta en France. La Barbotiere ne man-
qua pas d'informer la Cour de sa décou-
verte, de la bonté du pays, & des avan-
tages que la Nation en pourroit retirer
si on y envoyoit une Colonie. Mais les
guerres civiles qui desoloient alors le
Royaume empêcherent qu'on ne pût
penfer à cet établissement; & cependant
Henri May étant passé en Angleterre,
& ayant publié une relation de ce qu'il
avoit remarqué dans ces Isles, fit naître
l'envie à bien des gens de s'y aller éta-
blir. Le projet d'Henri May n'eut pour
tant point de suite. Les Anglois eurent

*Les
Fran-
çois y
vien-
nent
en
1593.*

des raisons de n'y envoyer personne, 1705.
dont la meilleure fut selon les apparen-
ces, que la Barbotiere en ayant pris pos-
session au nom de son Prince, ils ne pou-
voient s'aller établir dans un pays où ils
n'avoient rien à prétendre qu'après que
les François auroient entièrement aban-
donné le droit qu'ils y avoient acquis,
en négligeant pendant un long-tems de
s'y aller établir.

Le Chevalier George Sommer An-
glois revenant de la Virginie en 1609.
fit naufrage sur les côtes de la Vermude.
Il se sauva à la nage avec ses gens, &
ayant trouvé le moyen de repasser en
Angleterre, il publia une relation de ces
Isles, auxquelles il donna son nom, les
appellant Sommers-Isles, ou les Isles
de Sommer, soit pour se rendre plus re-
commandable dans le monde, soit pour
faire croire que ce n'étoit pas les mêmes
que celles qu'on avoit appellées jusqu'a-
lors Bermudes du nom du Capitaine Es-
pagnol qui y avoit mis pied à terre le pre-
mier. Ce changement de nom ne dura
point; on ne le trouve que dans quel-
ques vieilles cartes & routiers Anglois,
& le nom de Bermudes ou Vermudes a
été conservé à ces Isles. Ce que Som-
mer fit de meilleur pour sa nation fut
d'engager plusieurs personnes de faire
une Compagnie pour peupler ces Isles.
Ils en obtinrent enfin la permission du
Roy d'Angleterre en 1612. & la Com-
pagnie y envoya d'abord soixante hom-
mes sous le commandement de Richard
More, qui pendant les trois années de
son gouvernement reçut plusieurs se-
cours d'Angleterre, & fortifia beaucoup
les deux passes, par lesquelles on pour-
roit venir attaquer ces Isles.

*Les An-
glois s'y
établif-
sent en
1612.*

Daniel Tucker succéda à More en
1616. & eut pour successeur Butler en
1619. Depuis ce tems-là les Anglois ont
continué d'y envoyer des Gouverneurs
&

1705. & des Colons; ils y ont établi leurs loix, & la forme de leur gouvernement, & en ont fait une Colonie nombreuse & riche.

On a fait de tous tems d'excellent Tabac à la Vermude, le climat & le terrain s'y sont trouvez très-propres, aussi bien que pour les fruits, tant de l'Europe que de l'Amerique qui y viennent en perfection.

Ces Isles sont à peu près la figure d'un arc, dont la courbure regarde le Sud & la Corde-Est au Nord. Elles sont toutes environnées de rochers, debrisans & de hauts-fonds, qui ne laissent entre eux que deux passes qu'il faut bien connoître avant de s'y engager, sur les bords desquelles on a élevé des Forts & des batteries qui mettent ces Isles en état de ne rien craindre de dehors.

La Mer qui est renfermée entre ces écueils, & qui fait de larges canaux pour la separation de ces Isles, n'est point sujette aux tempêtes, qui agitent celle qui est au dehors, c'est ce qui la rend extrêmement poissonneuse.

J'ai remarqué en parlant des barques dont, on se sert à l'Amerique, qu'il y a à la Vermude d'excellens constructeurs de ces sortes de bâtimens. Ils n'y emploient pour l'ordinaire que du cedre que nous appellons chez nous Acajou, qui rend leur ouvrage plus léger, & en quelque sorte incorruptible. Outre ces barques qui peuvent faire de très-longes voyages, ils font une sorte de batteaux, dont ils ne se servent que dans l'enceinte de leur Mer tranquille pour aller d'un lieu ou d'une Isle à l'autre. Il faut y être accoutumé pour s'en servir sans frayeur, car dès qu'ils en ont hissé la voile, le bâtiment se met sur le côté, & dans cette situation court, ou plutôt vole avec une rapidité qui n'a point sa parreille.

Il faut que les Anglois aient trouvé

une grande quantité de cedres dans ce pais-là, vû le prodigieux nombre de bâtimens qu'ils en ont construit, qu'ils construisent tous les jours. Peut-être que plus sages, & plus menagers que les François, ils ont eu soin de cultiver ces arbres, & d'en planter de nouveaux à mesure qu'ils ont abbattu les vieux. Si on avoit fait cela dans nos Isles, nous n'en manquerions pas aujourd'hui comme nous en manquons; mais c'est tenter l'impossible que de vouloir inspirer de la prévoyance à nos François Amériquains. Ces arbres, comme je l'ai dit ailleurs, croissent très promptement, & en moins de 20. ans on en peut tirer des planches de plus d'un pied de large.

Nous perdîmes de vûe ces Isles sur le soir du même jour 29. Aoust.

Depuis ce jour jusqu'au 19. Septembre il ne nous arriva rien qui merite d'être écrit. Nous eûmes presque toujours la Mer belle, mais les vents étoient foibles, variables, souvent contraires, & encore plus souvent nous nous trouvions dans des calmes ennuyeux, pendant lesquels les courans nous faisoient dériver & perdre tout ce que la bonne conduite de nôtre Capitaine & de ses Pilotes nous avoient fait gagner. On employoit ce tems à pêcher, & les soirées après la Priere à faire danser nos Matelots. On peut croire qu'étant tous Provençaux ils n'avoient pas oublié le fiffre, & le tambourin. On sçait que la même personne se sert de ces deux instrumens tout à la fois, elle a le tambourin attaché au côté gauche, & le bat de la main droite, & elle tient le fiffre de la gauche, & lui donne les tons de la même main. Il ne faut pas prier les Provençaux pour les faire danser; dès qu'ils entendoient le tambourin, tout le monde étoit sur le pont; je croi que le son de cet instrument eut gueri nos ma-

1705;

Les Provençaux aiment la danse.

la-

1705. lades si nous en eussions eu. Pendant que les uns dansoient, les autres voltigeoient. & nous avions des Mouffes & des jeunes Matelots qui en auroient donné à garder aux plus celebres danseurs de Corde.

Les trois vaisseaux qui composoient nôtre petite Escadre étoient voiliers. La Fregate la Paix étoit au commencement toujours de l'avant des autres, & le Comte de Touloufe sembloit ne pas marcher si bien que les deux Provençaux; mais soit qu'il eut enfin trouvé son assiette, soit que nous eussions perdu la nôtre, il nous devança pendant un fort long-tems.

*Les Isles
Esforres
ou Ter-
ceres.*

J'ai remarqué que les vaisseaux construits en Provence, sont pour l'ordinaire plus fins de voiles, que ceux qui sont bâtis en Ponent. Cela peut venir autant de la construction, que du bois que l'on y employe qui est toujours plus sec que celui du Ponent, & que l'on épargne davantage. Mais cet avantage est balancé par un inconvénient considerable, qui est que ces bâtimens perdent aisément leur assiette, & qu'il ne faut souvent qu'une barique d'eau plus d'un côté que d'un autre pour les empêcher de marcher. Il est constant que le Comte de Touloufe qui avoit été construit en Hollande marchoit plus uniment, & portoit mieux la voile que les Provençaux, qui à leur tour doubloient presque son sillage quand ils se trouvoient en assiette.

Le Lundi 19. Septembre nous nous trouvâmes à si peu de distance des Isles de Flores & Corvo, que je ne sçai ce qui seroit arrivé si nous avions eu encore deux ou trois heures de nuit. Les courans, ressource ordinaire des Pilotes, furent accusés de nous avoir voulu jouer un mauvais tour. On y remédia sur le champ, nous portâmes à l'Est-Sud-Est, & laissâmes ces petites Isles à bas bord.

*Remar-
que sur
les vais-
seaux.*

1705. Elles sont du nombre des huit ou neuf auxquelles on a donné les noms d'Açores, d'Esforres, de Terceres, ou Isles Flamandes. Le premier leur a été imposé par les Portugais qui les découvrirent en 1449. & qui y trouverent une prodigieuse quantité d'Eperviers. Les François se servent du second pour la commodité de la prononciation qui ne souffre point les manières gutturales dont les Portugais se servent. Quelques gens ont crû devoir donner à toutes ces Isles le nom de la principale, qui est la Tercere ou la Terciera; & enfin les Flamans les ayant découvertes à peu près dans le même tems que les Portugais, les nommerent les Isles Flamandes, peut-être pour se conserver quelque droit sur elles. Les Geographes en ont fait présent à l'Afrique. Elles sont situées entre le 38. & le 40. degré de latitude Septentrionale.

Le Mardi 20. nous étions sur les neuf heures du matin à deux lieuës ou environ de la Tercere, que nous laissâmes à bas bord. Nous faisons petites voiles pour donner envie à quelque bon Portugais de nous venir reconnoître. Il ne seroit assurément pas sorti de nos mains sans nous donner du vin & des confitures; mais il furent plus sages que nous ne les croyons, & nous laissèrent considerer leur Ville sans nous rien dire. Elle est couverte au Sud & Sud-Est par un gros cap rond, qui paroît de loin comme un Islet, sur lequel il nous parût beaucoup de fortifications. La Ville nous sembla grande, bâtie en amphitéatre avec un Château sur la hauteur.

Le Mercredi 21. nous dépassâmes Sainte Marie que nous laissâmes encore à bas bord, toujours contrariés par les vents qui nous empêchoient de porter à route.

Le lendemain nous vîmes un vaisseau environ à quatre lieuës au vent à nous.
Chemin

1705. Chemin faisant nous lui donnâmes la chasse jusqu'à la nuit, qu'il fit fausse route, & s'échappa, & fit bien.

Vue de Madere, Le 30. nous vîmes Madere, les Calmes & les courans nous y avoient porté. Nous fûmes rendre visite à Messieurs Boyer & Casineri, qui nous regalerent de leur mieux, & le lendemain premier jour d'Octobre ils vinrent diner à notre bord. Peu s'en fallut qu'on ne prit la résolution d'aller piller la petite Isle de Porto-Sancto qui est voisine de Madere, & aussi de la dépendance de la Couronne de Portugal: ces deux Isles furent découvertes par les Portugais en 1420. qui appellerent la plus considerable Madera, à cause de la quantité d'arbres dont elle étoit couverte. Ce fut un bonheur pour ces pauvres Portugais, & pour nous que Monsieur Maurellet s'opposa au dessein que l'on avoit de leur aller rendre visite; car nous apprîmes étant à Cadix qu'un Corsaire François les avoit pillé depuis peu, de sorte que notre descente n'auroit servi qu'à les ruiner entierement sans nous apporter aucun profit.

Les vents contraires nous retinrent dans ce parage jusqu'au 4. Octobre, & s'ils avoient continué encore vingt-quatre heures, la résolution étoit prise de nous aller rafraîchir chez nos amis les Espagnols des Canaries, parce que l'eau commençoit à diminuer beaucoup dans nos vaisseaux, quoique nous eussions les autres provisions de bouche en abondance. Mais les vents étant venus un peu de l'arrière, nous portâmes sur la côte d'Afrique, afin de profiter des brises de terre qui soufflent la nuit, si les calmes du jour, & les courans continuoient à nous persecuter.

Nous vîmes la terre d'Afrique le 5. Octobre, & le 6. au point du jour nous découvrîmes un petit vaisseau à trois lieues ou environ au vent à nous. Nous

Tom. II.

continuâmes notre route qui étoit aussi la sienne sans le craindre; au contraire le prenant pour un Saltin nous comptions de le prendre, si nous le pouvions joindre, & le vendre avec son équipage à Cadix. Il s'approcha à la fin de nous sans quitter l'avantage du vent qu'il avoit sur nous, il éloigna sa fivadiere le long de son beaupré, comme un Corsaire qui veut venir à l'abordage; mais quand il vit que nous nous partagions pour l'enfermer entre nous trois, il força de voiles & gagna de l'avant. Le Saint Paul qui s'en trouva le plus proche, força aussi de voiles pour le joindre, & nous n'en étions plus qu'à la demie portée du canon que nous allions faire jouer, lorsque nous demâtâmes de notre petit Hunier qui fit tomber à la Mer trois de nos hommes. Il fallut arriver pour repêcher nos gens, & pour nous rajuster. Le vaisseau que nous chassions arriva aussi-tôt sur nous, & nos deux conserves sçachant bien que nous étions en état de le recevoir, malgré cet accident, continuèrent à lui gagner le vent, afin qu'il ne pût plus s'en dédire. Il vit bien l'embaras où il s'alloit jeter, s'il continuoît à porter sur nous, c'est pourquoi il vira le bord, & gagna au vent pour conserver son avantage; & comme il étoit très-bon voilier, peu chargé & net, il gagna de l'avant, & nous laissa derrière. Il fut tout le reste du jour & la nuit suivante à une lieue au vent à nous.

Le 7 nous chassâmes sur lui toute la journée, parce qu'il faisoit route au détroit comme nous, ce qui nous persuadoit encore davantage que c'étoit un Saltin, & nous donnoit plus d'envie de le joindre.

Ces Corsaires n'avoient alors que trois vaisseaux, dont le plus gros ne portoit que 24. canons. Il est vrai qu'ils sont chargés de monde, & quelquefois à craindre dans un abordage; mais on a bien

1705.

Il s' donne la chasse à un vaisseau.

Vv

1705. bien-tôt ralenti leur fureur , quand en les approchant on fait jouer le canon à cartouche , soutenu par une bonne mousqueterie , & accompagné de grenades , & de quelques pots à feu. C'est alors qu'on voit la Mauraille se précipiter dans leurs écoutilles , & s'abandonner à la discretion de ceux qui les chauffent si rudement. Il faut pourtant en agir prudemment avec eux , & ne pas s'en approcher assez près , pour s'exposer à être brûlé , s'il leur prenoit fantaisie de mettre le feu à leurs poudres , comme les Renegats font accoutumez de faire. Il vaut mieux les desemperer à coups de canon , & risquer plutôt de les couler bas ; car quand ils sentent que l'eau les gagne , ils se rendent , & on les fait venir à bord. Nous perdîmes pendant la nuit nôtre prétendu Saltin.

Le 8. nous nous trouvâmes devant le détroit ; mais le vent étoit si fort , & si contraire , & la Mer si grosse , qu'il nous fut impossible d'y entrer. Tout le monde sçait ou doit sçavoir que le détroit de Gibraltar est situé entre l'Europe & l'Afrique Est & Ouest , & qu'il n'y a que ces deux vents-là qui y regnent. Quand ils sont foibles & assurez , on y peut entrer à bordées , dans toute autre disposition il n'y faut pas songer. Tanger est ruiné , & entre les mains des Maures , & Gibraltar étoit aux Anglois ; de sorte qu'après avoir soutenu toute la journée , & une partie de la nuit , pour attendre quelque changement de vent , nous résolûmes d'entrer à Cadix. Nous perdîmes pendant la nuit du 8. au 9. nos deux conserves. La brune épaisse qu'il faisoit nous empêcha de voir leurs feux.

Le 9. sur le soir nous mouillâmes devant Rota , c'est un Bourg ou petite Ville , avec quelques batteries fermées , à l'entrée de la baye de Cadix.

Nous levâmes l'ancre le 10. au point

du jour , nous entrâmes dans la Baye de Cadix , & mouillâmes devant la Ville environ à trois cent pas de terre sur les neuf heures du matin le 64. jour depuis que j'étois embarqué. Le Comte de Toulouse , & la Paix avoient été plus hardis que nous , & étoient entrez pendant la nuit. Nous nous trouvâmes mouillez à côté d'eux , & du bâtiment que nous avions chassé , le prenant pour un Saltin. Il étoit commandé par le sieur de l'Aigle qui s'est rendu depuis ce tems-là si fameux par ses prises , & par les belles actions qu'il a fait dans la Méditerranée pendant la dernière guerre. Son vaisseau étoit très-fin de voiles , mais il n'avoit que 14. canons , & environ soixante hommes d'équipage. Il trafiquoit aux Canaries , & faisoit la course en même tems quand il trouvoit l'occasion favorable. Il vint à nôtre bord , & nous dit qu'il nous avoit pris pour des Anglois , & que son dessein étoit d'aborder celui de nous trois qui se seroit séparé des deux autres en lui donnant la chasse. Je croi cependant qu'il y auroit pensé plus d'une fois , à moins qu'il n'eût trouvé le vaisseau de Casineri fort éloigné de nous. Car pour le Comte de Toulouse & le S. Paul , ce n'étoit pas du gibier pour lui.

Il y avoit encore assez près de nous un gros vaisseau de Marseille de 50. canons qui appartenoit en partie à Monsieur de la Touche de la Martinique. Le sieur de la Magdelaine , Lieutenant de vaisseau du Roi l'avoit commandé , & étoit mort en Amerique. Ce vaisseau venoit de Cartagene des Indes , & étoit chargé de quantité de Cacao de Caraque , de Cochénille , de Vanille , & autres marchandises du pais , sans compter beaucoup d'or & d'argent en saumons , & en especes. On ne peut croire jusqu'où alloient les plaintes & les murmures des Espagnols à cause de ce commerce. Dès qu'ils

1705.

Rencom-
tre du
sieur de
l'Aigle.ruin du
Détroit.

1705. qu'ils sçurent que nos trois vaisseaux avoient du Cacao, ils conclurent qu'ils venoient des côtes de la nouvelle Espagne, & les plus moderez disoient qu'il falloit nous confisquer, parce que nous les ruinions par le trafic que nous faisions sur leurs côtes, & nous chasser une bonne fois des Isles que nous occupions. Quoique nous fussions alors dans une situation fort délicate, parce que les Alliez étoient près de s'emparer de Barcelonne, & du reste de la Catalogne, & de pousser leurs conquêtes bien loin, nous ne laissions pas de nous moquer de leurs menaces, sçachant bien que toutes les forces de la Monarchie Espagnole n'étoient pas capables de nous chasser de la Martinique.

Dès que nous eûmes mouillé il vint à bord un canot portant le pavillon d'Espagne. Un Officier assez mal bâti, & encore plus mal vêtu qui étoit dedans, nous fit défenses de mettre personne à terre avant que les Medecins de la Ville & les Officiers de la Santé eussent visité le vaisseau. Comme il vit que tout le monde paroissoit plein de santé, il dit qu'il alloit les presser de venir, afin que nous eussions au plutôt l'entrée libre. On lui donna quelques réalles pour le faire souvenir de sa parole.

Il vint ensuite un autre Officier nous faire défenses de trafiquer, & de vendre aucunes de nos marchandises, sous peine de confiscation. Il laissa quatre hommes dans de petits bateaux pour nous observer, & empêcher que nous ne fissions quelque contrebande. Deux de ces espions s'allèrent établir sur les bouées de nos ancrs, on les en fit déloger; ils murmurèrent de notre peu d'honnêteté, & nous menacerent, mais on eut bientôt trouvé moyen de les rendre traitable, & chacun y trouva son compte.

Les pêcheurs & autres gens qui ont accoutumé de venir au devant des bâti-

mens qui arrivent, ne manquerent pas de nous apporter de leurs denrées; car les Espagnols supposent que les vaisseaux qui viennent d'un voyage de long cours, sont dépourvus de toutes choses; ils étoient dans la dernière surprise lorsqu'ils voyoient nos cages pleines de toutes sortes de volailles avec des moutons, des cochons & des cabrittes sur le pont en assez grand nombre pour faire encore une fois le voyage de l'Amerique. Il est vrai que tous les vaisseaux ne sont pas si bien pourvus que le nôtre l'étoit; car Monsieur Maurellet, sa nièce & moi avions embarqué tant de provisions, qu'on fut contraint de renvoyer des volailles à terre, parce qu'on n'avoit plus de place pour les mettre, quoique nos volailles d'Inde fussent en partie dans la chaloupe & en partie amarrées sur le pont avec nos canards qui l'avoient tout entier pour se promener; de sorte qu'après la grande chère que nous avions fait pendant soixante-trois jours de traversée, les repas que nous avions donnez aux Officiers, & passagers des deux autres vaisseaux, quand ils étoient venus chez nous, il n'étoit pas extraordinaire qu'il nous en resta une aussi grande quantité. Nous n'achetâmes donc de Messieurs les Espagnols que des fruits, des pêches, des pommes & des poires, & surtout du raisin excellent, dont notre Damoiselle Creolle mangeoit une si grande quantité, malgré tout ce que son oncle lui pouvoit dire, qu'il étoit fort à craindre qu'elle ne tombât malade.

Nous dinâmes de bonne heure, en attendant les Medecins; ils vinrent sur les deux heures au nombre de deux avec un Chirurgien & deux Officiers de la Ville. Ils nous firent des excuses de n'être pas venus plutôt nous donner l'entrée, ils nous dirent qu'on usoit de cette précaution depuis quelque tems, à cause d'un vaisseau qui étoit venu des
Vv 2 Isles

1705.

Isles de l'Amerique, & qui en avoit apporté une maladie contagieuse. Ils n'avoient pas tout le tort ; c'étoit en effet la maladie de Siam qui avoit fait assez de ravages chez nous, pour ne pas souhaiter qu'elle s'allât répandre chez nos amis. On leur donna le rôle de l'équipage que l'on fit monter sur le pont, & ils trouvèrent que nous jouissions tous d'une santé parfaite par la miséricorde de Dieu.

On leur fit servir une collation magnifique de confitures des Isles; notre Damaïsselle en faisoit les honneurs avec cette politesse & cet enjouement qui est

1705.
naturel à nos Creolles. Messieurs les Medecins en furent enchantés, & en sa considération ils refuserent genereusement ce qu'on leur presenta pour leurs droits de visite. On les salua de cinq coups de canon lorsqu'ils s'en retournerent. Je mis à terre sur les cinq heures du soir le dixième Octobre mil sept cent cinq, & c'est où je finirai mes Memoires de l'Amerique qui pourront être suivis de ceux de l'Espagne & de l'Italie, si Dieu me donne assez de santé pour mettre en ordre mon journal, & les remarques que j'ai fait dans ces pays.

Fin de la sixième Partie.



TABLE



T A B L E

DES

M A T T I E R E S,

POUR LES DEUX VOLUMES.

*Le Chiffre Romain indique le volume ; I. designe le premier ; II. le second,
1 P. ou 2 P. signifie premiere ou seconde Partie du I. volume, & le chiffre
suivant marque les pages de ces volumes.*

A.

A Beilles. Leur cire & leur miel I 2 P. 115 & suivantes
Asimes. Lieux où les Vaisseaux mouillent dans les mauvais tems I 2 P. 142
Abricos de St. Domingue, voyez *Mames*.
Acajou. (Vin d') I 1 P. 134. *Acajou* II. 450. Description de cet Arbre, son fruit, sa gomme 385 & *suiv.* & 450
Acornas. Description de cet arbre I. 188
Acosia (Benjamin) Juif. Particularités sur son sujet I 1 P. 31
Affiliations dans l'Ordre des Jacobins, ce que c'est II 459
Afrique. Differentes Langues sur ses côtes II. 45
Agouti, description de cet Animal, & sa chasse &c. I 2 P. 123
Aigremont (Mr. d') Gouverneur de l'Isle de Ste. Aloufie II. 151. Défait les Anglois 153
Ail. Comment on le cultive I 1 P. 124
Aloufie (Isle de Ste.) Pitons de Ste. Aloufie II 129 Etablissement des François en cette Isle & ses diverses revolutions 150 & *suiv.* 1346
Alin abondant aux Isles
Amblimont (le Marquis d') Capitaine d'un Vaisseau du Roi à l'attaque du Fort Royal de la Martinique I 1 P. 67
Amerique. Ce qu'il faut observer quand on y transporte d'Europe des Arbres, des graines & des plantes I 1 P. 117
Tom. II.

Amour (le Sr. de St.) Bat les Anglois II. 429
Ananas, Vin d'Ananas. Description de cette plante & ses differentes especes I 1 P. 134
Ane. Cause d'un procès fort singulier I. 261
Angennes (la Marquise d') Particularités sur son sujet & sur son habitation I 1 P. 31
Anglois. Leurs coutumes II. 138 Leurs repas, leurs Ministres, leur maniere de conserver leurs vins 190 & *suiv.* Leur mepris pour les Irlandois 298 Leurs Gouverneurs dans les Isles 336
Angolin, description de cet Arbre I 188
Angollo. Etat du Christianisme en ce Royaume II 44
Anguille (Isle) II 293
Anguilles, abondantes à la Dominique, II 102
Aniaba. Histoire de ce Prince II 43
Anolis. Description de cet Animal II 8
Antimoine crud, son usage I 279
Araignée (l') prend & suce les Ravets. I 2 P. 118
Arbres. Ce qu'il faut observer pour les transporter d'Europe en Amerique I 1 P. 117 Remarques sur leur coupe & superstition des ouvriers à ce sujet I 189
Archangeli (le Sr.) Greffier à la Grenade, Auteur de la mort du Gouverneur, puni II. 142
Arda. Langue de ce Royaume & des environs II 46
Armadille, voyez *Tatou*.
Armadille de Barlovento, le Commandant II 271
X x Vait-

TABLE DES MATIERES.

Vaisseau Amiral & sa cuisine 272 Figure de
St. Diego liée au mât de misene 276
Arnouville, Habitation avec titre de Fief I
2 P. 143
Affette, Description de ce poisson I 1 P. 104
Astrucq (le P. Etienne) Jacobin chargé par l'Au-
teur du soin de sa Paroisse I. 2 P. 74 Son éloge II
3
Atolle, Ce que c'est que cette boisson I 2 P. 102
Aubin (le Sr. de St.) Capitaine de Milice à la
Martinique, son histoire I. 2 P. 12
- - - (le Frere) Supérieur des Religieux de la
Charité à la Guadeloupe I. 2 P. 80
Aves (Isle d') II 469 Description de cette Isle
473
Auger (Mr.) Gouverneur de Marie Galanté I 1 P.
47 Sa réception à la Guadeloupe en qualité
de Gouverneur 2 P. 78 Est fait Gouverneur
de la Tortue II. 117 Met la Guadeloupe en
état de défense 323 342 Précautions qu'il
prend à la Guadeloupe contre les Anglois
387 & *suiv.* son Histoire & son Portrait 392
& *suiv.* Ce qu'il fit à la descente des Anglois
à la Guadeloupe 396 & *suiv.*
Auguste (le P.) Supérieur des Religieux de la
Charité à St. Domingue II. 222
Avocat, Description de cet arbre, son fruit &
la maniere de le manger I 1 P. 115
Auteur (L') S'engage dans les Missions des Isles
I 1 P. 1 Arrive à la Rochelle 2 Tombe malade 8
S'embarque *ibid.* Baptisé sous le tropique du
Cancer 12 Se trouve à un Combat Naval,
avec un Vaisseau Anglois 19 Arrive à la Mar-
tinique 22 Est fait Curé de la Paroisse du Ma-
couba 45 En prend possession 49 Est atta-
qué de bêtes rouges & de chiques aux Jam-
bes 52 Regalé & bien reçu par le Comte de
Blenac 70 Reçoit des présents des Flibustiers
75 Et de Mr. Michel & de ses Paroissiens
107 S'accorde mieux que son Predecesseur
avec Mr. Jacques Roi 109 Reconcilie deux
femmes 113 Fait transporter sa Maison, & fait
un jardin 116 Se donne de grands soins pour
convertir Mr. Jacques Roi à la foi Catho-
lique 138 Tué un serpent *ibid.* Est attaqué du
mal de Siam 145 Guéri 146 Description de sa
Maison Curiale 147 Des Sauvages veulent lui
faire présent du bras d'un Anglois I 2 P. 11 Tra-
fique avec les Sauvages 18, 19 Fait une expe-
rience pour le mal caduc 20 Va voir un Ca-
raïbe & mange chez lui 28 Travaille à l'é-
tablissement d'une nouvelle Paroisse 35
Part pour la Guadeloupe 74 Accident qui
lui arrive 112 Trace une batterie & autres
travaux 156 Son retour à la Martinique &
la mauvaïse conduite du Maître de la Barque
172 Danger où il se trouve 173 Chargé de
la Paroisse du Marigot 175 Fait bâtir une
Purgerie 184 Elu Procureur Syndic de la Mis-

sion I. 185 Comment il nourrissoit ses Ne-
gres 255 Son Projet pour une nouvelle espe-
ce de Moulins 269 Son Avanture avec un
Marchand de Nantes dans une vente de su-
cre 309 Son invention pour scier des plan-
ches 327 Attaqué du mal de Siam pour la
seconde fois II 1 Sa guérison extraordi-
naire 2 Suites de cette maladie 3 Eleve des
Cochenilles 14 Son experience sur leur cou-
leur 15 Son différent avec Mr. de Mareuil
Lieutenant de Roi 23 Met l'habitation de la
Mission en état de se defendre contre les An-
glois *ibid.* Fait une faute en cette occasion 24
Court risque d'être mordu par un serpent 32
Son différent avec le Supérieur General au
sujet d'un achat d'esclaves 38 Plan d'un
Couvent qu'il fait bâtir à la Martinique 69
Tombe malade 75 Commence à se guerir
lui même *ibid.* Guéri entierement par une
femme 76 Se rend à la Guadeloupe, son
projet pour y bâtir une Ville forte 126 Y
est établi Supérieur particulier en l'absence du
P. Imbert 128 Se rend à la Barbade *ibid.*
Rend visite au Gouverneur 132 Revient à
la Guadeloupe 155 Son demelé avec l'Abbé
du Lion *ibid.* Se rend à St. Domingue
219 Y est nommé Commissaire & Visiteur
234 Offres qu'on lui fait & à son Ordre 261
Pris par les Espagnols 270 Sa bourse prise &
retrouvée 272 Sa resolution pour se sauver
277 Relaché 279 Présens que les Espagnols
lui font *ibid.* Achat qu'il fait 290 Son retour
à la Guadeloupe 309 Son différent avec un
Commis de la Douane *ibid.* Y est établi Su-
perieur particulier 302 Sa Methode pour
transporter les bois qui ne flottent point 309
Travaux qu'il fait faire 320, 345, 348 Se de-
met de sa charge de Supérieur particulier 344
Ses travaux à la descente des Anglois à la
Guadeloupe, court risque d'être pris ou tué
396 & *suiv.* Retourne à la Martinique,
est élu Procureur Syndic de la Mission, ter-
mine plusieurs procès 454 & *suiv.* Fait répa-
rer le Couvent du Mouillage & est élu Supe-
rieur particulier de la Mission de la Martini-
que 464 & *suiv.* Part pour la Guadeloupe,
ses aventures dans ce voyage 468 & *suiv.* Dan-
ger où il se trouve 490

B.

B *Acassas*, Vaisseau des Sauvages, sa description
I 2 P. 10, 11 Sa Maturé 13
Eugates, ce que c'est & leur usage I 2 P. 53 I. 251
252
Eugates à charniere II 470
Balaras, description de cet Arbre, & sa grosseur
prodigieuse I. 187 & II. 315
Balcine, Combat de ce poisson avec l'Espadon II
119
Bala-

TABLE DES MATIERES.

<i>Balifier</i> . Description de cette plante & son usage I. 223 & <i>suiv.</i>	— Caraiibe. Description de cet Arbre I. 187
<i>Bananier</i> . Description de cet Arbrisseau & de son fruit & ses usages I. 219	— Son usage <i>ibid</i>
<i>Banarè</i> , ce que signifie ce mot II. 112	— de Chandelle. Sa Description & son usage I. 2 P. 53
<i>Baptême</i> sous le Tropicque du Cancer, ceremonie plaisante I. 1 P. 12 Reflexions sur cette pratique 13	— de Cypre ou de roses II. 405
<i>Baratto</i> , ce que c'est II 278	— Epineux. Description de cet Arbre I 187
<i>Barbade</i> (Isle de la) Position, description, & état de cette Isle II. 129 & <i>suiv.</i>	— à enivrer les poissons I. 1 P. 140
<i>Barques</i> dont on se sert à l'Amerique, leur description I. 2 P. 175 & <i>suiv.</i>	— Immortel. Description de cet Arbre I 216
<i>Barthelemy</i> (Isle de St.) Par qui deservie I 1 P. 78 Son état II 293	— Methode pour le planter <i>ibid</i>
<i>Basse-terre</i> dans les Isles, ce que c'est I 1 P. 32	— d'Inde ou Laurier, voyez <i>Laurier</i> .
<i>Batons</i> charmés, leurs effets II 458	— Laiteux. Description de cet Arbrisseau, Vertus de son lait & de sa farine I. 2 P. 100 & <i>suiv.</i>
<i>Beaume</i> à cochon, ses vertus II. 452	— Lezard ou d'Agouti. Description de cet Arbre I. 186
<i>Becune</i> . Description de ce Poisson, ses qualitez & particularités sur son sujet. I 1 P. 155 & <i>suiv.</i>	— Marbré I. 2 P. 146
<i>Bedarides</i> (le P.) Jacobin II. 31 son caractere 451	— de merde, sa description II. 451
<i>Bellair</i> (Mr. de) Gouverneur de la Grenade, son Histoire II. 143	— de montagne, ou bois doux. Description de cet Arbre I. 189
<i>Bequia</i> , ou la petite Martinique II. 147	— de Riviere, ou resolu. Description de cet Arbre I. 188
<i>Bêles rouges</i> , ce que c'est, le mal qu'elles causent & le remede qu'on y apporte I. 1 P. 52	— de Soye I. 2 P. 120
<i>Betteraves</i> I. 1 P. 124	— violet I. 2 P. 146
<i>Bierre</i> d'Angleterre, sa force I. 192	<i>Boifferet</i> (Mrs. de) Leur habitation appellée le Marquisat de Ste. Marie I. 2 P. 144
<i>Blet</i> (Mr.) Auteur de l'Histoire de la Compagnie de l'Isle de Cayenne I. 1 P. 79 Livre rempli de fables, & refuté en partie par le P. du Tertre <i>ibid.</i>	<i>Boiffiere</i> (le Sr. la) Habitant de la Martinique I 1 P. 53
<i>Binois</i> (le Sr.) Ingenieur à la Guadeloupe II 389 & <i>suiv.</i>	<i>Bonite</i> . Description de ce poisson II. 482. & <i>suiv.</i>
<i>Blanchissage</i> excellent aux Isles II. 307	<i>Bonnard</i> (Mr.) Gouverneur de Ste. Aloufie, sa lacheté II. 153
<i>Blé</i> . Pourquoi on n'en seme point aux Isles I. 1 P. 118 On en seme dans le Mexique & dans la Nouvelle Espagne 119 Blé de Turquie, voyez <i>Mabïs</i> .	<i>Bordenave</i> (Mr. de) Aide Major du Chevalier Hincelin I. 2 P. 89. Tué dans un Combat. <i>ibid</i>
<i>Blénac</i> (le Comte de) le Pere, Gouverneur General des Isles I. 1 P. 24 Son demelé avec Mr. de la Heronniere 65 Regale l'Auteur & lui fait beaucoup d'amitié 70 Enleve aux Hollandois St. Eustache 2 P. 56 Attaque St. Christophe & deloge les Anglois de la Martinique <i>ibid</i>	<i>Borgne</i> (le Sr. le) Commis de la Douane à la Guadeloupe, son different avec l'Auteur II. 300
— (le Comte de) le Fils, Gouverneur General de St. Domingue II. 219	<i>Boriquen</i> (Isle de) II. 283. Sa description 488 & <i>suiv.</i>
<i>Bœufs</i> , leurs maladies ordinaires I. 325. Leur prix à St. Domingue II. 243	<i>Boucan</i> de Cochon, ce que c'est, & description de ce regal. II 72 & <i>suiv.</i>
<i>Bois</i> qu'on met en terre. Remarques sur ce sujet I. 2 P. 102 Bois propre pour la charpente I. 2 De l'abatis des bois & maniere de bruler les bois abatus 200 Bois propres pour faire les lizieres 335 Précautions qu'il faut prendre, quand on en fait des abatis II. 317	— de Tortue, ce que c'est & comment on le fait & description de ce regal I. 2 P. 137 & <i>suiv.</i>
<i>Bois</i> amer. Usage de cet Arbre I. 2 P. 104 Ses effets sur la viande <i>ibid</i>	<i>Boucanier</i> (Festin) voyez <i>Boucan</i> ci-dessus.
	<i>Boucaniers</i> , leur vie à St. Domingue II. 243
	<i>Bouchar</i> (Mr.) Habitant de la Martinique, ses Negres prennent un Lamentin I. 2 P. 59
	<i>Bouchu</i> (le Sr.) Habitant de la Guadeloupe II 439
	<i>Boudor</i> (le Sr.) Commissionnaire de la Mission des Isles I. 1 P. 2 Reconnu pour un homme intéressé 4
	<i>Bouline</i> . Courir la Bouline seche, ce que c'est I 1 P. 15
	<i>Boulac</i> (Mr. de) Gouverneur de la Caye de St. Louis, particularités sur son sujet II. 260 Son Jardin 262
	X x 2 <i>Bou-</i>

TABLE DES MATIERES.

- Bouriau** (Mr.) Habitant de St. Christophle, comment il empechoit les Negres de se tuer I. 1 P. 150
- Boutou**, espece de Massue II 2 P. 7
- Braguez** (Mr.) Habitant de la Martinique I. 1 P. 20
- (le P.) Jacobin, son Frere, particularités sur son sujet I 1 P. 20 Reponse que lui fait le Roi de Juda II. 40 Assiste à la fête pour consulter le serpent 41
- Branfle** bas. Ce que c'est que faire Branfle bas I 1 P. 19
- Breart** (le Sr.) Corsaire François appellé en duel par un Corsaire Anglois, le combat & le prend II. 323 & *suiv.*
- Breton** (le P. Raymond) Jacobin, un des premiers Missionnaires Jacobins à la Martinique, croix qu'il y a plantée I 1 P. 32
- (le P. Charles) Jacobin Curé de la Paroisse du Prêcheur I 1 P. 46 & 1
- (le P.) Jesuite Missionnaire de St. Vincent II. 150
- Bricourt** (Mr. de) Directeur de la Compagnie de St. Domingue II 260
- Brigantin**. Description de cette sorte de Batiment I 2 P. 78
- Briques**. Terre propre pour les Briques I. 2 P. 182
- Bruneau** (Mr.) Juge Royal de la Martinique, sa Cacoyere I 1 P. 31
- Bruneliere** (le Sr. Ja.) Directeur du Domaine à la Martinique, insigne Maltotier I 1 P. 81
- Buc** (le Sr. Pierre du) un des premiers habitants de la Martinique, son Histoire I. 1 P. 16 Sa mort 162
- (le Sr. Jean du) fils aîné du précédent, particularitez sur son sujet I 1 P. 161
- (le Sr. Balthazar du) frere cadet du précédent I 1 P. 162
- Burgans** de Teinture, leur usage & maniere d'en extraire la Teinture de pourpre II 9
- Burgaux**, espece de Limaçons II 252
- C.**
- Abasson** (le P. Ignace) Superieur particulier des Jacobins de la Martinique I 1 P. 23 Elu par interim Superieur General I 2 P. 2 Retabli dans sa charge de Superieur particulier 72 Elu Superieur General II 71, 76 Son aventure avec son Singe 184
- Cabesterre**, ce que c'est dans les Isles I 1 P. 32
- Cacao**. Maniere de confire ce fruit I. 1 P. 61 Sa culture, les propriétés, maniere d'en faire le Chocolat & de s'en servir II 349 & *suiv.* Description que le Sr. Carreri en fait 375
- Cacaotier** voyez **Cacao**
- Cacaotiere**, voyez **Cacao**
- Cachiman**, Arbre de trois especes, voyez **Corosolier**, **Cœur de Bœuf** & **Pommier de Canelle**
- Caffé**. Sentiment de l'Auteur sur cette liqueur I. 1 P. 59 Comment on prépare les feves du Caffé & observations sur le Caffé I. 342
- Cahimitier**. Description de cet Arbre I. 197
- Caiche**. Description de ce Batiment II 471
- Caïmites** (Isles) II 256
- Caïtus** (Mr. de) Ingenieur à la Martinique I 1 P. 67, 69 Eloge de son histoire naturelle du Cacao, & son erreur à ce sujet II 364
- Calebasses** d'Herbes I. 205 Calebasses douces *ibid.*
- Calebassier**. Description de cet Arbre & ses vertus I 203 & *suiv.*
- Calenda**, dance favorite des Negres, comment on la dance, elle est defendue II. 52. & *suiv.*
- Camanioc**, espece de Manioc I 1 P. 132
- Camisa**, ce que c'est I 2 P. 4
- Canaris**, Vaisseaux de terre I 1 P. 133
- Canelle** Batarde ou Gérosée I. 2 P. 146. & I. 343
- Cannes** de Sucre, fausse origine des Cannes de Sucre I. 224 & *suiv.* Leur difference d'avec les roseaux, leurs qualitez, leur description, comment on les plante & quand on les coupe 228 & *suiv.* Histories au sujet des cochons & des Negres qui les detruisent 239. Differentes qualitez de leur suc & la maniere de le gouverner 283 Produit d'une piece de cannes de 100 pas en quarré 317
- d'Inde ou seguine batarde I. 278
- Canon**. Observation sur le bruit du Canon II. 438
- Canots**. Maniere de les faire I. 2 P. 176
- Caouanne**, espece de Tortue, voyez **Tortue**.
- Capitaine**, poisson. I 1 P. 104
- Capucins** de France. Entrée de leur General à Rochefort. I 1 P. 5
- de St. Christophle II 189
- de la Grenade I. 1 P. 78
- de la Guadeloupe I. 1 P. 78 Leur Eglise & leur Couvent 2 P. 83
- de la Martinique, quelles Paroisses ils desservent I. 1 P. 77 Leurs Revenus 89. Un de ces Peres assassiné II. 85
- Caracoli**, metal & ornement des Caraïbes; alliage pour en faire I. 2 P. 8
- Caraïbes**, Sauvages naturels de Isles, comment ils font le Rocou & s'en servent I 1 P. 89 Leurs précautions dans leurs Voyages 136 Leurs filles.

TABLE DES MATIERES.

filles mangent toutes sortes d'ordures 151
 Ils ont l'odorat excellent 157 Empoisonnent
 leurs fleches 159 Figure de leur front & la
 raison 12 P. 3 Couleurs dont ils se peignent;
 leurs Caractères, leurs mœurs, leurs ajute-
 mens, leurs Armes 4 & *suiv.* Leur arti-
 fice pour prendre des Perroquets 17. Metho-
 de qu'il faut observer en trafiquant avec eux
 18. Leur adresse pour mettre en Mer leurs
 Bâtimens 23 Ils sont mauvais Domestiques
 25 Leurs coutumes 28 & *suiv.* Les fem-
 mes ne mangent jamais avec leurs maris 32
 Laisent la liberté à leurs volailles II. 103
 Leurs diverses coutumes, leur origine, leurs
 langages, leur maniere de se battre 105 &
suiv. Excellens Nageurs, exemples 117 & *suiv.*
 La petite verole leur étoit autrefois incon-
 nue 122 Malice d'un Chirurgien à cette oc-
 casion, leur Religion 123 & *suiv.* Leurs
 mariages 125 Leurs hamacs, voyez *Hamacs*.
Carangue, Description de ce poisson, sa pêche
 II. 483
Carapat, voyez *Palma Christi*.
Caratas, Description de cette plante, ses fleurs,
 son usage, ses vertus II. 115 & *suiv.* Ses feuil-
 les peuvent servir de savon. 306
Caribes, maisons des Caraïbes. I 2 P. 28
Carbondiere (Le P. Raymond) Ancien Supé-
 rieur des Missions des Jacobins; description
 d'un Couvent qu'il a fait bâtir à la Guadelou-
 pe, I 2 P. 79
Carer, espèce de Tortue, voyez *Tortue*.
Carmes de St. Christophle, leur habitation, II
 188
 — de la Guadeloupe, I 1 P. 78 Comment ils
 s'y sont établis, 2 P. 82 Leur Eglise & leur
 Couvent *ibid.* Un de ces Peres meurt du mal
 de Siam, II 84 Correction que l'Auteur
 fait à leurs Charpentiers, 315
Carottes, I 1 P. 124
Carreri (Le Sr. Gemelli) Description pleine
 d'erreurs qu'il fait du Cacao, II 375
Cartagene (Expedition de) II 215 & *suiv.*
Casimir, Polonois, épouse une Blanche grosse
 d'un Negre, I 2 P. 36
Casque, espèce de Limaçon, II 252 &
 487
Cassave, ce que c'est & maniere de la faire, I
 1 P. 130
Casse confite, I 1 P. 71 Histoire au sujet de la casse,
ibid. Bonté de celle des Isles, I 344
 — (Mr. du) Gouverneur de la Tortue &
 de St. Domingue, particularités sur son su-
 jet, II 212 & *suiv.* 235 237
 — (Mr. du) Lieutenant de Roi à St. Do-
 mingue, II 236
Cassier, Description de cet Arbre, I 1 P. 70
Cassonade, étimologie de ce mot, I 316

Cateline (Isle) II 282
Caroli, hôte des Sauvages; sa description, I
 2 P. 15
Caumels (le P.) Supérieur General des Jaco-
 bins aux Isles, I 1 P. 30 Particularités sur son su-
 jet, 39 Meurt du mal de Siam, 2 P. 2
Cayenne (Isle de) par quideffervie, I 1 P. 78
Caymans, Particularités sur ces animaux, II 245
 & *suiv.*
Cedres ou Acajoux, voyez *Acajoux*.
Corcifs, I 1 P. 124
Cerfeuil, I 1 P. 124
Cerillac (Le Comte de) Achete la Grenade,
 Gouverneur qu'il y établit mis à mort par la
 Canaille, la vend à la Compagnie Française,
 II 142 & *suiv.*
Cerisier, Description & fruit de cet Arbre, I
 2 P. 66
Chapelle, Faire Chapelle, ce que c'est, I 1 P. 17
Chardonniere (Mr. le Vassor de la) Capitaine
 de Milice à la Martinique, sa famille, son
 Caractère; sa femme grande parleuse, histo-
 ire à ce sujet, I 1 P. 40 & *suiv.*
Charité (Religieux de la) à St. Christophle II 189
 — à la Guadeloupe, leur Maison I 2 P. 82
 — à la Martinique I 1 P. 23 Leur habi-
 tation, 33 Utilité de ces Freres II. 248
Charite (Mr.) Lieutenant de Roi à St. Do-
 mingue, sa Maison II. 222
Chasse partie ou conditions sous lesquelles on
 fait la course aux Isles I 1 P. 75
Chasseurs de St. Domingue, leur vie II 243
 Leur habillement 257 Entretiennent les Ne-
 gres Marons 266
Chataigner, Description de cet Arbre & son usa-
 ge II 17 & *suiv.*
Chateau Du Bois (Mr.) travaille à la conver-
 sion des Caraïbes I 2 P. 9
 — Morand (Le Marquis de) Gouver-
 neur General de St. Domingue II 219
 — Vieux (Mr. de) Lieutenant de Roi
 à St. Christophle II 329 Impliqué dans le
 procès du Comte de Gennes 340 Part pour
 aller en France rendre compte de ses actions,
 perdu sur mer 342
Chatel (Le Sr. du) Capitaine des milices de
 la Guadeloupe, particularités sur sujet II
 394
Chats, Ces Animaux ne valent rien aux Isles I
 238
Chavagnac (Le P. Charles) Jacobin de la Mar-
 tinique I 1 P. 24 & I 185
Chaux des Isles du vent. Maniere de la pecher
 & de la cuire; différentes sortes de chaux I
 2 P. 177 & *suiv.* Chaux de coquillage II 486
Chenes II 247 Chene verd, usage de cet Arbre
 453

TABLE DES MATIERES.

- Chester* (Le) Vaisseau Anglois combat avec la Loire Vaisseau François I 1 P. 19
- Chevalier* (Mr.) Conseiller au Conseil & Capitaine de Milice à la Guadeloupe I 2 P. 150
- Chevaux* de St. Domingue. Chevaux de Nippes. Chevaux Marons II 244 & suiv.
- Chevreaux* chatrés au lait I 2 P. 36
- Chiens*. Les Negres Aradas & les Sauvages du Canada les mangent. Particularité sur ce sujet, II 55
- Sauvages, leur instinct, II 245
- Chique*. Ce que c'est I 1 P. 52 Triste aventure d'un Capucin à ce sujet, 53
- Chirurgien*, Poisson, I 1 P. 104
- Chirurgiens* des Isles. Comment on doit s'en servir dans une habitation I 333 Profits de ceux de St. Domingue. Prix de leurs remèdes. Histoire d'un Chirurgien II 247 & suiv.
- Chocolat*. Sentiment de l'Auteur sur cette liqueur I 1 P. 59 Comment on le fait, voyez Cacao.
- Choiseul* (le Comte de) Gouverneur de la Tortue, particularités sur son sujet II 217 Sa mort, 218
- Choux* pommés, leur culture, I 1 P. 125
- Christophe* (Ile de St.) Ce qui arriva aux habitants, quand elle fut prise par les Anglois I 1 P. 62 Par qui desservie 78 Les Anglois attaqués dans cette Ile par les François; précis de cette Action 2 P. 55 Partage de cette Ile II 88 Histoire abrégée des Revolutions de cette Ile, 89 & suiv. Description & état de cette Ile, 183 & suiv. La partie Française prise par les Anglois, détail de cette Action 329 & suiv.
- Ciboules* I 1 P. 123
- Cigales* de Tabac, ce que c'est, & leur commodité II 175
- Ciriques*, espece de crabe, I 1 P. 53
- Citrouille* de Moscovie qui a la figure d'un Agneau, II 445 & suiv.
- Clerc* (Le P.) Jacobin, sa mort I 2 P. 37
- (Mr.) Major I 2 P. 89 Faute qu'il fait à la descente des Anglois à la Guadeloupe, 90
- (Mr. du) Major à St. Domingue, particularités sur son sujet II 236
- Cloche* (Le Sr.) Lieutenant dans les Milices de la Guadeloupe, particularités sur son sujet, II 394
- Clochetier* (Mr. de la) Calviniste fort affectionné pour les Jacobins, I 1 P. 26
- Cochenille*; on la pourroit cultiver aux Isles I 350 Description de l'insecte qui la produit & particularités sur ce sujet II 14 & suiv.
- Cockons* des Isles. Ils ne craignent point les Serpens I 1 P. 153 Ne mangent point d'ordures, II 74
- de Siam ou de la Chine, I 2 P. 124
- Marons I 1 P. 116 De deux especes & d'ou ils viennent 2 P. 124 Rares aux Isles; II 74
- Maniere de les accommoder en éguillettes. Prix du cent pesant. Maniere de les apretre 233 Qualité de cette viande 257 Boucan de Cochon. Voyez Boucan.
- Cocos*, voyez Cocotier.
- Cocotier* ou Cocos. Description de cet Arbre & son usage, I 205 & suiv.
- Codrington* (Mr. de) General des Anglois à St. Christophe II 297 Commandant les Anglois dans leur descente à la Guadeloupe 396 & suiv.
- Cœur* de bœuf. Description de cet Arbre & qualités de son fruit. Précaution qu'il faut prendre en le coupant, I 215
- Coffre*. Description de ce poisson I 2 P. 31
- à mort, Islet, II 197 282
- Colibris*. Description de cet oiseau, son nid, sa nourriture, II 4 & suiv.
- Colomb* (Christophe) Etablissements qu'il fit à St. Domingue, II 199
- Compagnies* d'Afrique & de Senegal, II 38 & suiv.
- Comte* (Le Sr. le) Habitant de la Martinique I 1 P. 36 Sa civilité envers l'Auteur, 40
- (Mr. le) Gouverneur de la Grenade II 141 Sa mort, 142
- Congo*. Etat du Christianisme dans ce Royaume, II 44
- Congre*. La morsure de ce poisson dangereuse, I 2 P. 93
- Copau*. Description de cet Arbre, qualités & vertus de son huile, I 2 P. 97 & suiv.
- Corail* noir, II 27
- Coreossolier*. Description de cet Arbre. Ses Propriétés, ses usages, I 213 & suiv.
- Corfaires*. Duel fameux entre deux Corfaires l'un Anglois & l'autre François, II 323
- Cervette*. Description de ce Batiment, I 2 P. 78
- Coton*. Ses qualites aux Isles, maniere de l'accommoder; son prix & ses usages, I 2 P. 125 & suiv. I 347 & suiv.
- Cottonnier*. Description de cet Arbrisseau, I 2 P. 125 & suiv.
- Cottons*, voyez Diables,
- Couleuvre*. Instrument pour presser le Manioc; I 1 P. 130
- Animal. Sa difference d'avec le Serpent. Particularités sur la Couleuvre, I 1 P. 143 & suiv.
- Coullet* (Mr.) Officier François. Son Histoire, ses actions de valeur, I 2 P. 55 & suiv.
- Courbaris*. Usage de son bois, de son fruit & de son écorce, II 307 & suiv.
- Courpon* (Mr. de) Lieutenant de Roi à St. Christophe, particularités sur son sujet, II 190 Ce qu'il fit à la prise de la partie Française de cette Ile par les Anglois, 339
- Cousin*. Plante de differentes especes, sa description,

TABLE DES MATIERES.

tion, son usage, II 77 & *suiv.*
Coyembou; ce que c'est & sa figure, I 1 P. 44
Crabes de différentes especes, I 2 P. 47 & *suiv.*
 Précaution qu'il faut prendre en les man-
 geant, & différentes manieres de les prendre,
 52
 — (l'Isle à) voyez *Boriquen*.
Crabier, oiseau, I 2 P. 131
Crapauds & leur chasse, I 1 P. 137
Creolles, ce que c'est I 1 P. 81 Les filles Creol-
 les mangent toutes sortes d'ordures, 151
Crips (le Major) Anglois, habitant de St. Chris-
 tophle; comment il empêchoit ses Negres de
 se tuer, I 1 P. 149
Cres de chien. Lianne, sa description & son
 usage, I 321
Croissant (le Sr.) Habitant de la Martinique,
 assassiné, II 85 Mort Chrétienne de l'As-
 salin, 82
Croix (Isle de Ste.) Par qui desservie, I 1 P. 78
 On en transporte la Colonie à St. Domingue
Ibid. & 2 P. 73 & II 215 Raïsons qu'on en a
 eues I 2 P. 73 Cette Isle abonde en Gibier,
 II 197 Sa description, 197
Cuffy (Mr. de) Gouverneur de l'Isle de la Tor-
 tuë, particularités sur son sujet, II 211 Tué
 dans un Combat, 212

D.

Dacier (le P.) Syndic d'un Couvent de Ja-
 cobins à la Martinique, I 1 P. 36
Damon (le Chevalier) Assiste à Juda à la fête
 pour consulter le Serpent, II 41
Dampier (le Sr.) Ses erreurs, au sujet des
 Mouches de la Guadeloupe I 2 P. 118 De la
 position du Port-Paix & du petit Goave, II
 252 & du Cacao, 254
Daniel (le Capitaine) Forban II 289 Son
 Histoire 304. Aventures de son Voya-
 ge de la Martinique à la Guadeloupe, 468
 & *suiv.* Prend quelques Bâtimens, 370 &
suiv.
Danſes. Le Calenda espece de danse, Voyez
Calenda. Danſe des Negres de Congo, II
 53
Dastez (Le P. Hiacinthe) Jacobin à la Marti-
 nique, I 1 P. 2 62 Part pour St. Domingue,
 76
Dattier. Description de cet Arbre & son usage,
 I 209 & *suiv.*
Dauphiné (le Sr.) Habitant de la Martinique,
 son Mariage avec un Esclave caſé & refait,
 I 2 P. 39
 — (le Sr.) Maître d'Hôtel de Mr. Ga-
 baret, II 436
Dauville (le Sr.) Marguillier d'une Paroisse à

la Martinique, particularités sur son sujet;
 I 1 P. 47
Desfrade (Isle de la) Caverne de cette Isle.
 II 264
Desnors (le Comte) Gouverneur General des
 Isles, II 311
Despique (Le Sr. Van) Capitaine de Milice à
 la Guadeloupe. Particularités sur son sujet,
 I 2 P. 134
Diabes, ou Diablotins. Description de ces oi-
 seaux. Maniere de les accomoder; leur chasse;
 sont déclarés viande maigre, I 2 P. 108 & *suiv.*
 Conférences sur ces oiseaux, II 443 & *suiv.*
Dogeron (Mr.) Gouverneur de la Tortuë. Par-
 ticularités sur son sujet, II 209 Sa mort 211
Domingue (Isle de St.) Erat des Paroisses de
 cette Isle, des Curés qui la desservent, &
 leurs droits, I 1 P. 78 & *suiv.* On y transporte
 la Colonie de Ste. Croix, voyez *Croix*. Dif-
 ference de cette Isle d'avec celle de la Do-
 minique, 2 P. 75 Le Prêſident de cette Isle
 conduit les fers aux pieds en Espagne, meurt
 en chemin, II 30 Histoire abrégée de cet-
 te Isle, 199 & *suiv.* Description du Cap-
 François, 219 & *suiv.* Description du quar-
 tier de l'Esterre & du Fort du Port-paix, &
 du reste de la côte jusqu'à Leogane 225 &
suiv. Description du quartier de la petite Ri-
 viere, 231 & *suiv.* Description du quartier
 de l'Esterre, 234 & *suiv.* Monoyes qui ont
 cours à St. Domingue 244. Ouvriers chers
 à St. Domingue 247 Revenus & partage des
 Paroisses, 251 Cap-Tiberon 258. Le fond
 des Negres fertile en Cacoyers, 262 Leoga-
 ne. Voyez *Leogane*.
Dominique (Isle de la) Sa situation & sa lon-
 gueur, I 2 P. 75 Difference entre cette Isle &
 celle de St. Domingue, *ibid.* Description de
 cette Isle, II 102 & *suiv.*
Dorade, figure de ce poisson, I 1 P. 16
Dubois (Mr.) Habitant de la Martinique. Par-
 ticularités sur son sujet & sur sa famille, I
 1 P. 29
 — (le Sr.) Habitant de la Martinique.
 Particularités sur son sujet, II 103
Durand. Sergent, plaisante aventure qui lui ar-
 rive par la conformité de son nom avec celui
 d'un Ane, I 261

E.

Eau-de-vie de Cannes, I 1 P. 135 Maniere de
 la faire, I 321 & *suiv.*
Eau-douce. Moyen d'en trouver au bord de la
 Mer, II 283 & 473 & *suiv.*
Echalotes. Maniere de les cultiver, I 1 P. 123
Eclipse totale du Soleil, II 30
 Ecrs-

TABLE DES MATIERES.

Ecrevisse, I 1 P. 105
Ecrivain (L') du Vaisseau de l'Auteur refuse de jeter à la mer les clefs de sa Cave aux li- queurs, en est puni, I 1 P. 11 Est batifé d'une plaifante maniere sous le Tropique du Can- cer, 12 Son infigne mechanceté & fa mort, 65

Epervier. Description de ce filet; & pêche à l'epervier, I 2 P. 24

Espan. Ce que c'est que ce mal & comment on le guerit, II 120 & suiv.

Espadon. Pêche de ce poisson. Sa description, comment il se bat avec la Baleine, II 218 & suiv.

Espagnols. Commerce avec eux, II 252 & suiv. Ils prennent l'Auteur, 270 Diné à l'Espagno- le, 273 Ordre des Services, 274 Leur So- briété, 275 Leurs sentinelles, 276

Estret (le P.) Procureur Syndic de la Mission des Jacobins noyé, II 85 Sa mort prédite, 86

Etang bouillant à la Guadeloupe, I 2 P. 94

Eustache (Isle de St.) prise par les François sur les Hollandois, I 2 P. 56 & II 98 Descrip- tion de cette Isle, 296

F.

F*erolles* (le Marquis de) Gouverneur de la Cayenne, I 1 P. 79

Festu en cul. Voyez *Oiseau de Tropique*.

Fevre (le Sr. Le) defeat un Parti Anglois, II 414 Tue 418

Fevrier (Mr.) Greffier en Chef du Conseil Sou- verain de la Martinique, I 1 P. 152

Figuier des Isles. Cet Arbre porte toute l'année I 1 P. 111

— de l'Amerique, ses fruits & leur usa- ge, I 222

Figuier Sauvage. Description de cet Arbre. Ses usages, II 18 & suiv.

Flamand. Description de cet oiseau; II 476

Flambeaux, leur matiere & la maniere de les faire, I 2 P. 53

Fleches empoisonnées. Voyez *Mancenilier*, *Tou- loulou* & *Carabes*.

Flibustiers. Leur Combat avec 2 Vaisseaux An- glois, leurs usages dans le partage de leurs prises, I 1 P. 72 & suiv. Présens qu'ils font à l'Auteur, 75 Veulent peu de Canons dans leurs Bâtimens, 2 P. 77 Ont soin de fournir les Eglises des Isles de ce qui y est necessaire, I 357 Leur valeur à l'Expedition de Carta- gene, I 216 Leur Combat avec les Anglois, 217 Pillent le comptoir des Danois, 291

Font diverses prises, Voyez *Daniel*. Leur ajustement, II 472 Histoire d'un Flibustier qui se battoit contre des poissons, 484 & suiv. *Flotte* du Roi allant à l'Amerique, I 1 P. 8 Sepa- rée par une tempête & réunie hors l'Amiral, 10 Separée de nouveau par un coup de vent, 13

Flux & Reflux. Qu'il y en a en Amerique & dans la Mediterranée, I 1 P. 154

Fol. Description de cet oiseau, II 482

Folle. Fillet à prendre les Tortuës, voyez *Tor- tuës*.

Fontaines bouillantes à la Guadeloupe, leurs vertus, I 2 P. 93 & suiv.

Fontenai (le Chevalier de) Particularités sur son sujet, II 104 & suiv.

Forbans. Ce que c'est, II 230 Vaisseau Forban très riche, 289

Fourmis. Conjecture qu'on tire de ces insectes pour les Malades, II 2 Fourmis blanches, voyez *Poux de Bois*.

Fourneau d'un Vaisseau. sa description, I 275

Foux en abondance à la Martinique, & bisfoi- re à ce sujet, II 83

Franchipane, fruit, I 1 P. 122

François. Leur prévention pour les Marchandi- ses étrangères, I 1 P. 92 Calomniés au sujet des Negres II 47 Leurs premieres découvertes, 201

Fregate. Description de cet oiseau, propriétés de sa graille, II 479 & suiv.

Fresche (le P. Pierre) Superieur General des Missions des Jacobins, II 31 Son different avec l'Auteur, 38 Meurt du mal de Siam, 71

Froment semé à la Martinique, I 1 P. 118

Fruits. Remarque sur leur bonté, I 2 P. 63

Fusils boucanniers. Leur description & leur prix, I 2 P. 132 & suiv.

G.

G*abaret* (Mr. de) Gouverneur de la Marti- nique, I 1 P. 23 & Lieutenant General des Isles, particularités sur son sujet; vient au se- cours de la Guadeloupe, II 416 & suiv.

Gaze (Thomas) Avis sur sa Relation. Qui il étoit. Sa mort, II 332 & suiv.

Gagni (Mr.) Lieutenant dans les Compagnies franches de la Marine, I 1 P. 10 Particularités sur son sujet, 17

Galere (Louis) Negre libre, Maitre d'une Bar- que de passage, I 1 P. 65

— Description de ce poisson, I 1 P. 157 & suiv.

Galifet (Mr.) Commandant au Cap à St. Do- mingue,

TABLE DES MATIERES.

mingue, particularités sur son sujet, II 215
239
Gallions d'Espagne, leur passage devant la Martinique, I 2 P. 46
Gargoussier. Maniere de les faire, & de s'en servir, I 2 P. 132
Gargoussier. Ce que c'est, I 2 P. 132
Gaspard. Plaisant mariage d'un Gentilhomme Gascon, II 237
Gaspard le (P.) Jacobin, son Eglise brûlée & ce qui lui arrive à ce sujet, II 200
Génies (le Comte de) Commandant à St. Christophle; son Automate, II 298. Ce qu'il fit à la prise de la partie Française de cette Ile par les Anglois, 329, 333. Son histoire, 334 & suiv.
Germen. Poisson, voyez Benite.
Gensle. Tromperie qu'on fait sur cette Marchandise, I 2 P. 148
Gingembre. Sa culture, ses propriétés, I 2 P. 147 & suiv.
Giraudet (le P.) Jacobin, II 31. Charge de la cérémonie du Jubilé, II 324
Goimpy (Mr. du Mets de) voyez Mets.
Gombaut le P. Supérieur General des Missions des Jésuites, son éloge, II 322
Gommes des Isles, I 346
Gommier. I 1 P. 33. Description de cet Arbre, II 302. Maniere de le scier & de conserver la couleur de son bois, 315
Gonave (Ile de la) II 230
Gourdon (le Sr.) Marchand de Nantes, son aventure avec un Gascon, II 239
Goussierettes du Mexique, ce que c'est, II 280
Goyane. Description de ce fruit, ses propriétés, & comment on l'accomode, I 2 P. 62 & suiv.
Goyavier. Description de cet Arbrisseau, I 2 P. 63 & suiv.
Graines. Ce qu'il faut observer pour en transporter d'Europe en Amerique, I 1 P. 117
Granadille. Fleur, I 1 P. 120
Grand Canale. Poisson, I 1 P. 104
Grand Goffier. Description de cet oiseau, & usages de ses plumes, II 477 & suiv.
Grand Turc, voyez Maïs,
Grise, Poisson, I 1 P. 134
Gressier (le Sr.) Son mariage clandestin, ce qui arrive à ce sujet, II 455 & suiv. 460 & 467
— du Conseil à St. Domingue, particularités sur son sujet, II 237
Grenade. Ile de la. Mission appartenante aux Jacobins, I 1 P. 24. Paroisses de cette Ile, par qui desservies, 78. Description de cette Ile II 140 & suiv.
Grenadier de deux especes, I 1 P. 122
Grenouilles. Voyez Grenouille.
Tum. II

Grives de deux sortes, I 2 P. 63 & II 19
Guadeloupe (Ile de la) Paroisses de cette Ile, par qui desservies, I 1 P. 75. Description du Bourg de la Baïsterre, du Fort des Eglises, & des Couvens, & du Quartier appelé le Baillif, 2 P. 78 & suiv. Description du grand & du petit Cul-de-Sac, de la Riviere Charle, de la Riviere Salée, du Fort Louis, 131 & suiv. Description de la Cabeisterre du Marquisat de Ste. Marie, 144 & suiv. Description du Quartier des trois Rivières, du réduit & de tout le Pays jusqu'au Fort de la Baïsterre, 153 & suiv. Description de la pointe du Vieux Fort, & de toute la Côte jusqu'à la Riviere St. Louis. Riviere des Gallions; du lieu appelé le Parc, & de la Côte jusqu'à la Riviere des Habitans, 159 & suiv. Conjectures de l'Auteur sur la grande terre, 179
La Guadeloupe attaquée par les Anglois, mais inutilement, II 5. Projets d'une Ville forte dans cette Ile, 127 & suiv. Travaux qu'on y fait pour s'opposer aux Anglois, & projet d'une Tour, 345. Précautions qu'on y prend contre les Anglois 387 & suiv. Etat des Troupes de cette Ile, 391 & suiv. Descente qu'y font les Anglois; détail de cette expedition, 396 & suiv. Arrivée du secours de la Martinique, & suite de cette entreprise, 416 & suiv. Perte des Anglois & le dégât qu'ils y avoient fait, 442 & suiv. Description du petit Cul-de-Sac, 448 & suiv.
Guarique (Mr. de la) le Pere, sa famille, son histoire, II 87 & suiv.
— (Jean de la) fils aîné du précédent, particularités sur son sujet, II 96
— (Jacques Antoine de la) Sr. de la Tournerie, frere cadet du précédent, particularités sur son sujet, II 97
— (Michel de la) Sr. de Savigny, frere cadet du précédent, Lieutenant de Roi à la Guadeloupe, I 341. Particularités sur son sujet, II 97
— (Claude de la) Sr. de Surveillée, frere cadet du précédent, prédit la mort du P. Estret, II 86. Particularités sur son sujet, 97 & suiv.
— (Philippe de la) le plus jeune de tous ses freres, particularités sur son sujet, II 100
Guêpes, leur piqure & son remede, I 2 P. 117
Guilaine. voyez, Eau-de-vie de Cannes.
Guillaumes (Maitre) entre au service de la Mission des Jacobins, I 1 P. 2. Malcontent de sa condition, 37. Sa fortune & sa reconnaissance, 2. P. 3
Guinée. Commerce de ce Royaume, II 44
Or de Guinée, tromperie des Negres à ce sujet
Y y

TABLE DES MATIERES.

sujet; & le remede, 45
Guinguambo, herbe potagere, I 1 P. 125
Guitarre (espece de) dont les Negres se servent, II 53
Guitaut (le Commandeur de) Lieutenant au Gouvernement General des Isles, I 1 P. 23
 ——— (le Chevalier de) Gouverneur de St. Christophle, II 95

H.

Habitations. Comment on les obtient & comment on les dispose, I 199 & suiv.
 Partage du tems dans une habitation, 255
 Etat de Negres necessaires dans une habitation, leur emploi 323 & suiv.
 Dépense nécessaire pour l'entretien de 420 Esclaves; vivres qu'on donne aux Negres 330 & suiv.
 Disposition & partage du terrain pour faire une habitation, 334 & suiv.
Hamacs. Lits des Sauvages, leur description, I 2 P. 13
 Maniere de les faire, leur utilité, *ibid.*
 Hamacs de mariage, II 125
Hamilton (Mr.) Major General des Isles Angloises, ce qu'il fit à la prise de la partie Françoise de St. Christophle, II 333
 Herbe à blé, ce que c'est, I 278
 ——— de Cofle, I 2 P. 105
 ——— aux fleches, voyez *Touloula*.
 ——— à pique, ce que c'est, I 278
 ——— Potageres, I 1 P. 24
Heronniere (Mr. de la) Capitaine de la Flute la Loire, I 1 P. 7
 Devient Amiral, 10
 Jette les clefs de ses caves de liqueurs à la mer, 11
 Particularités sur son sujet, 17
 Arrive à la Martinique, 22
 Son demelé avec le Comte de Blenac, 65
 Malade du mal de Siam, 136
 Retourne en France, 147
Hincelin (le Chevalier) Gouverneur de la Guadeloupe à la descente qu'y firent les Anglois, I 2 P. 89
 ——— (Mr.) de Morache, voyez *Morache*.
Hollandois. Leur conduite à l'égard de leurs Esclaves, pour ce qui concerne la Religion, II 195
Holley (le P. Charles) Jeseuite, I 1 P. 8
 Entrepris par l'Auteur, pour avoir prêché l'immaculée conception de la Vierge, 9
Hornel (le P. du) Jacobin, I 1 P. 3
Hotman (Mr.) ce qui lui arrive à la Tortue, II 205
Houdin (Mr.) ancien Camarade de College de l'Auteur. Particularités sur son sujet, I 1 P. 29
Hosel (Mr.) Capitaine aux Gardes, sa terre érigée en Marquisat, I 2 P. 141
Huile. Il est defendu aux Espagnols d'en faire dans le Mexique & dans les grandes Isles, I 1 P. 118
Huitres. On les cueille sur les Arbres, I 2 P. 39

J.

Jacobins de St. Christophle, ce qu'ils y possèdent, I 1 P. 78
 ——— de St. Domingue, ce qu'ils y possèdent, I 1 P. 80 II 251
 ——— de la Grenade, ce qu'ils y possèdent, I 1 P. 78
 Leur habitation, II 145
 ——— de la Guadeloupe, I 1 P. 78
 Appelés pour desservir une Paroisse à la Cayenne, mais en vain 79
 Leur Maison, leurs Couvents, 2 P. 78 & suiv.
 Leur Eglise Paroissiale à la Cabetterre, 152
 Procès que leur intente l'Abbé du Lion, II 155 & suiv.
 ——— de la Martinique, leur Couvent au Bourg St. Pierre, I 1 P. 26
 Comment ils ont eu l'administration du spirituel à la Cabetterre, 32
 Leur Couvent au fonds St. Jacques. Sa pauvreté. Sa description, 37 & suiv.
 Quelles paroisses les Jacobins desservent dans cette Isle, 77
 Leurs Revenus, 80.
 Reglement du General de l'Ordre, I 2 P. 2
 Un de ces Peres est attaqué du mal de Siam & gueri, II 71
 Changemens qui arrivent dans leur Mission, 453 & suiv.
 Affiliations qu'ils font 459 & suiv.
 Leurs demêlés avec quelques Habitans, 460 & suiv.
Jamaïque (Isle de la) Les François la surprennent & la ravagent, II 213
 Particularités au sujet de cette Isle, 331
Jardins. Précaution pour les Jardins à St. Domingue, II 243
Jasmins de quatre sortes, leur description, I 1 P. 119
Jerusalem (Corneille de) Rafineur de l'Auteur, II 312
Jesuites. Mort de plusieurs de ces Peres, II 84
 ——— de la Cayenne, I 1 P. 79
 ——— de St. Christophle, leur habitation, II 188
 ——— de St. Domingue, II 251
 ——— de la Guadeloupe, ce qu'ils y possèdent, I 1 P. 78
 Leur Eglise, leur Maison, 2 P. 81
 ——— de la Martinique, I 1 P. 23
 Quelles Paroisses ils desservent, 77
 ——— de St. Vincent, ce qu'ils y possèdent, I 1 P. 79
 Leur Mission en cette Isle, 2 P. 10 & II 125
Igname. Description de ce fruit, I 2 P. 106
Imbert (le P. François) Jacobin, Curé à la Martinique, n'exerçoit pas trop bien l'Hospitalité I 1 P. 34
 Fait ses excuses à l'Auteur, 45
 ——— (Le P.) Supérieur des Jacobins à la Guadeloupe, l'Abbé du Lion lui intente un Procès, II 155 & suiv.
 Se démer de sa char-

TABLE DES MATIERES.

charge, 346
Imprimeur, nécessaire aux Isles, I 359
Indiennes à bon marché, II 290
Indiens, braves, II 108. Cailloux qu'ils creu-
soient; leurs idoles; leurs ossemens, 264
Indigo. Teinture. Comment on le fait. De-
scription de la plante. Qualités du bon Indi-
go, I 1 P. 90 & *suiv.*
Indigotier. Celui qui conduit le travail de l'In-
digo; en quoi consiste la science, I 1 P. 96
Interlopes, sorte de Vaisseaux, II 194, 296
Jonc à costelettes, voyez *Scripe*.
Joséph (le Patron) fouetté, II 303
Joyeux (Mr.) Capitaine de Cavalerie à la Mar-
tinique, son habitation, donne du Terrain
pour former une Paroisse, I 2 P. 34 & *suiv.*
Jpecacuanha, de trois sortes, leur description,
II 79 & *suiv.*
Irlandois, méprisés par les Anglois, II 298
Isantier (le Sr.) Marchand à la Martinique
avoit épousé une Negresse, I 2 P. 35
Isles Françaises de l'Amerique, leur état, Mo-
noyes qui y ont cours, I 1 P. 77 & *suiv.* Mo-
noyes de l'Auteur pour y augmenter le com-
merce, utilité de cet établissement, I 339
Avis sur ce sujet, 354
— du vent & sous le vent, quelles sont
ces Isles, II 166
Jubilé publié & observé aux Isles, II 324 &
suiv.
Juda. Reponse que fait le Roi de Juda au P.
Braguez. Fête pour consulter le Serpent. His-
toire d'Aniaba fils d'un Roi de Juda. Regles
des peuples de Juda pour la succession de leurs
Rois, II 40 & *suiv.*
Jurelure (le P. Casimir) Vicaire Provincial des
Peres de la Charité, écrié, II 85

K.

K *Ercoue* (Mr.) Capitaine de Flibustiers, I
1 P. 10 Particularités sur son sujet 18 Arrive
à la Martinique, 22 Retourne en France,
147

L.

L *Abat* (Le P.) voyez *Auteur*.
Laet (Jean) ce qu'il dit d'une plante qu'il
nomme Igpecaja, ou Pigaia, II 80
Laines. On en pourroit établir un Commerce
aux Isles, I 349
Lambert (Mr.) Capitaine de Flibustiers à St.
Christophe surprend les Anglois, II 188 Ce
qui lui arrive à la prise de la partie Française
de cette Ile par les Anglois, 339
Lambis. Description de cette espece de Lima-

çon, II 267 Maniere de l'accorder, 485
& *suiv.*
Lamentin. Description de ce poisson, sa pêche
& ses propriétés, I 2 P. 59 & *suiv.*
Lames, ou ondes de la mer, Remarques sur
ce sujet, I 2 P. 23
Larcher (le Fe. Medard) Supérieur des Reli-
gieux de la Charité à la Martinique I 2 P. 23
Larmes de Job, ce que c'est, II 306
Latanier, description de cet Arbre, I 2 P. 10
Lattarini, Poisson, voyez *Tisiriri*.
Laurent (le Chevalier de St.) I 2 P. 55 Nommé
General à l'attaque de St. Christophe par les
Anglois, & ensuite Gouverneur, II 91 &
suiv.
Laurier. Description de cet Arbre, I 1 P. 121
L'Emery (le Sr.) Son erreur au sujet du Gin-
gembre, I 2 P. 148
Leogane. Etat de cette Ville & de son negoce,
II 240 & *suiv.*
Lettres Patentes pour l'établissement des Reli-
gieux du tiers Ordre de St. Dominique à
la Martinique, I 1 P. 167
Lezard. Description de cet animal, sa chasse,
I 1 P. 105 Sa chair déclarée viande maigre 2 P.
113
Lianne brulante. Sa description, I 278
— à concombres, sa description, I 196
— à eau, sa description. Maniere d'en
tirer l'eau, II 10
— Jaune ou Lianne à cordes. Sa descrip-
tion, I 192 II 11
— Laiteuse. Sa description, vertu de
son suc, I 194
— percée, sa description, II 16
— de perfil, sa description, usage de ses
pois, I 191 & *suiv.*
— à Sang, sa description & son effet,
II 10
— à Serpent, sa description & son usage,
I 193
— propre à faire des cercles de Bar-
riques, voyez *crocs de chien*.
— Pommes de Liannes, voyez *Pommer*.
Lutard (le Sr.) Lieutenant de Milice à la Gua-
deloupe, avoit épousé une Negresse I 2 P. 35
Son portrait, 95
Limonade à l'Angloise, histoire sur ce sujet, I
1 P. 136
Lion (l'Abbé du) Son histoire, I 2 P. 182 Inten-
te un procès aux Jacobins de la Guadeloupe,
particularités sur son sujet, II 155 & *suiv.*
Liste (Mr. de) Son erreur au sujet de la Grena-
de, II 140
Livres mauvais qui s'impriment en Hollande,
II 290
Loire (La) Flute du Roi commandée par Mr. de
X y 2 la

TABLE DES MATIERES.

- la Heronniere, I 1 P. 7 Ordre des repas dans ce Bâtiment, 10 Fête des Rois célébrée dans ce Bâtiment, 14 Toute la Flotte s'en separe & la laisse seule avec la Tranquille, 16 Elle est separée de la Tranquille par un coup de vent, 18 Combat avec un Vaisseau Anglois, *ibid*
Lossau (Les Srs.) Habitans de la Guadeloupe, I 2 P. 97
Lozès (Caye de St.) Etat de cette Isle & de la Compagnie, II 258 & *suiv.* Projet d'un Fort sur cette Caye, voyez *Reinau*.
Loyer (le P. Godefroi) Jacobin de la Martinique, attaqué du mal de Siam, I 1 P. 24
Lozel (le Sr.) Habitant de la Martinique, particularités sur son sujet, I 1 P. 53
Lune. Description de ce poisson, I 1 P. 104
Lutherien, Mariage à la Lutherienne, II 289
- M.
- M***aby*, Boisson. Comment on la fait, I 1 P. 133
Machault (Mr. de) Gouverneur General des Isles, II 41 Son Caractere, 454 & *suiv.*
Macouba ou Testard, poisson, voyez *Testard*.
Macrouses. Conferences sur ces Animaux & leur origine, II 443 & *suiv.*
Mabis. Comment on plante ce blé, les usages, ses qualités, I 2 P. 102 & *suiv.*
Mahot ou Mangle blanc. Description de cet Arbre & son utilité, I 2 P. 41 & *suiv.*
 — à grandes feuilles. Description de cet Arbre, I 2 P. 130
 — Cousin. voyez *Cousin*.
Maintenon d'Angennes (le Marquis de) Son Avanture, II 108
Maire (Mr. le) Doyen du Conseil à la Martinique, II 237
Maisoncelle (Mr. de) Capitaine des Milices à la Guadeloupe, particularités sur son sujet, II 394
Maisons. Maniere de les couvrir de têtes de Canes ou de roseaux, I 190
Maladies dans les Isles, leurs causes, II 248 & *suiv.* Maladie extraordinaire qui tombe sur les Bestiaux & sur les Negres, 461 & *suiv.*
Mal d'estomac; ce que c'est & le remede, I 2 P. 51
Malmaison (Mr. de) Lieutenant de Roi à la Guadeloupe, particularités sur son sujet, II 393 Ce qu'il fit à la descente des Anglois à la Guadeloupe, 396 & *suiv.*
Maluommée, herbe, I 278
Malouine ou la Volante. Corvette commandée par Mr. Pinel, voyez *Pinel*.
Mamet ou Abricot de St. Domingue. Description de l'Arbre & du fruit, I 1 P. 114
Manati, Poisson, voyez *Lamentin*.
Mancenilier. Description de ce dangereux Arbre & de son fruit, I 1 P. 158 & *suiv.*
Mane (le P.) Supérieur des Jacobins de la Guadeloupe, II 346
Mangle, ou Paletuvier, Arbre de trois sortes, I 2 P. 38 Mangle rouge, voyez *Raisinier*. Mangle blanc, voyez *Mahot*, Mangle noir, sa Description, son usage, 38 & *suiv.* Les Mangles servent de retranchement au Bourg de la petite Riviere à St. Domingue, II 231 & *suiv.*
Manioc. Description de cet Arbrisseau, les différentes especes, sa culture &c. Maniere de le reduire en farine, I 1 P. 127 & *suiv.* Prix de la farine, I 331 Maniere de le planter avec du Cacao, II 358 & *suiv.*
Mantegue. Ce que c'est & son usage, II 256
Marais bouillant à la Guadeloupe, I 1 P. 94
Marchandises propres pour les Isles, Avanture d'un Marchand de Lion à ce sujet, I 354 & *suiv.*
Mares de trois sortes d'eaux, I 2 P. 114
Mareuil (Mr. de) Lieutenant de Roi à la Martinique. Son histoire, I 1 P. 162 Son différent avec l'Auteur, II 23
Marie (Mr.) Commissaire & Inspecteur de la Marine, II 222
 — Galante (Isle) prise par les Anglois, I 1 P. 47 & II 98 Préparatifs que les Anglois y font pour attaquer la Guadeloupe, 387 & *suiv.*
 — (Mr. de Ste.) Capitaine du Vaisseau l'Opiniatre, I 1 P. 5, 6
Marons (Negres) Particularités sur leur sujet, I 1 P. 44 Ceux de St. Domingue, II 266 & *suiv.*
 — (Esclaves) Peinés contre eux & contre ceux qui les retirent, I 2 P. 37
Martelli (le P. Joseph) Jacobin, I 1 P. 3, 45
Marthe (Mr. de Ste.) Gouverneur de la Martinique. à l'attaque du Fort Royal de cette Isle par les Hollandois, I 1 P. 68
Martin (Isle de St.) Par qui desservie, I 1 P. 78 Partagée entre les François & les Hollandois, II 293
Martinique (Isle de la) Vue de cette Isle I 1 P. 22 Description du Fort St. Pierre & d'une partie de la Cabesterre 25 & *suiv.* Description d'une autre partie de la Cabesterre 37 & *suiv.* Description du Quartier du Macouba 45 & *suiv.* Eglise Paroissiale de la Bassepointe 57 Charité des Habitans de l'Isle 62 & *suiv.* Description du Fort Royal & de l'attaque de ce Fort par les Hollandois 65 & *suiv.* Etat des Paroisses de cette Isle, des Curez qui les desservent & leurs droits 77 Riviere des Gailions 153 Son passage dangereux

TABLE DES MATIERES.

Nacre de perle II 268
Navieres (le P.) Superieur des Jacobins de la Mar-
tinique, son portrait II 233
Yy 3 Ne-

TABLE DES MATIERES.

Negade (Ile de la) Trésor de cette Ile II 293
Negres. Negre mordu par un serpent, sa playe & sa cure I 1 P. 54 Excès où les Negres se portent pour se faire mourir, & leurs raisons pour cela 149 Histoires sur ce sujet voyez *Crips* & *Bouriau*. Maniere dont ils font un serment 150 Blancs qui ont épousé des Negresses. Femmes blanches débauchées par des Negres. Histoire à ce sujet I 2 P. 35 & *suiv.* Etat des Negres nécessaires dans une habitation, voyez *Habitation*. Vanité des Negres I 328 Du commerce de leur pays, leur Religion, leurs mœurs, leurs danses. Comment on les achette, comment on les traite, comment on les instruit II 34 & *suiv.* Leur nourriture à St. Domingue, 243 Negres étampés, maniere de les étamper 265 Comment on leur apprend le metier de Coureur 299 Negre qui se pend pour se delivrer des Chiques 457 Negres obledés du diable, remede à ce mal 458 & *suiv.* Leur dévotion pour le pain benit, & l'eau benite, *ibid.* Leurs maladies ordinaires 463
 ——— Marons, voyez *Marons*.
 ——— Sorciers. Diverses histoires à ce sujet I 1 P. 163 & *suiv.* Evenement prodigieux causé par une Negresse II 46
Nieves (Ile de) Pretention des Anglois pour le salut II 182
Noix de serpent, description, de l'arbre qui la porte, & ses effets I 195 & *suiv.*

O.

Oignons I 1 P. 123 Comment on les cultive *ibid.*
Oiseaux de Tropique, leur description. II 481
Oliviers. Effets que les olives sauvages produisent sur les Oiseaux qui en mangent. Histoire sur ce sujet I 212. Les Oliviers Francs pourroient être cultivés aux Isles 345
Opiniatre (Vaisseau du Roi) I 1 P. 5, 8
Oranges de quatre especes; oranges aigres ou sures I 201 Oranges douces, oranges de la Chine ou de Portugal Oranges de la Barbade, leur origine 202 Description de l'Arbre & de son fruit 203
Orangers. Maniere de les transporter en France I 20 Leur origine I 1 P. 147
Ormes de St. Domingue II 224
Orphy. Poisson, I 1 P. 104
Ortolans. Remarques sur ces oiseaux I 2 P. 71
Oubmar (le Sr.) son projet ridicule I 2 P. 154

Ouragan à la Martinique, sa description I 2 P. 67 Ravages qu'il fit Précaution pour conserver les Arbres-Fruitiers. Les ravages qu'il avoit faits obligent les oiseaux de quitter l'Ile *ibid.*
Ouvernard (Me.) Femme sauvage très vieille, particularités sur son sujet II 100 Son Portrait 101
Ouyssou. Boisson; comment elle se fait I 1 P. 133
Ozeille de Guinée, Confitures de cette plante, Ozeille ordinaire, I 1 P. 122

P.

Pagale. Rame des sauvages, sa description & son utilité I 2 P. 11 & *suiv.*
Pagne, ce que c'est I 2 P. 28
Pailles-en-cu, voyez *Oiseaux de Tropique*,
Pain d'épices. Description de cet Arbre, & maniere de le scier, II 316 & *suiv.*
Pays (le Sr. le) Capitaine de Milice à St. Domingue, particularitez sur son sujet, II 262
Paletuvier ou Mangle. Paletuvier des Montagnes, Paletuvier jaune, leur description, leurs usages I 2 P. 42 & *suiv.*
Palma Christi. Description de cet Arbrisseau & ses usages I 210 & *suiv.*
Palmier qui porte des Dattes. Voyez *Dattier*.
Palmiste Franc. Palmiste épineux; leur description, leurs usages, I 1 P. 140 & *suiv.*
 ——— de deux especes I 188 Vers de Palmiste, voyez *Vers*.
Panaches de Mer, II 267
Panais. I 1 P. 124
Panaris. Remede pour ce mal, II 328
Panel (Jeanneton) Negresse qui avoit épousé un Blanc I 2 P. 35
Paniers Caraibes, leur description II 2 P. 16 Maniere de les faire 17
Pantouffier. Description de ce poisson. Combat d'un Caraibe avec ce poisson II 117 & *suiv.*
Paré (Ambroise) Histoire qu'il rapporte au sujet de la verolle II 121
Parquet (Mr. du) Seigneur propriétaire de la Martinique I 1 P. 72 Achete la Grenade II 141 La vend 142 Prend possession du Ste. Alouise 150
Pasquier (le Sr.) Directeur de la Compagnie de Senegal, son different avec l'Abbé du Lion II 157
Passion (Fleur de la) voyez *Granadille*.
Pataie. Fruit de trois especes, sa culture, différentes manieres de l'acomoder, I 2 P. 106 & *suiv.*
Pasy

TABLE DES MATIERES.

<i>Paty</i> (Mr.) Lieutenant de Roi à St. Domingue II 236	de ce voyage 8 Ce que l'Auteur dit de Ju 15 Son erreur au sujet de la lianne percée 16
<i>Paul</i> (le P. Pierre) Supérieur des Jacobins de la Martinique I 1 P. 33 Sa mauvaise économie 38 Devient Supérieur General des Missions des Jacobins; particularités sur son sujet 2 P. 72 Se trouve à l'expédition de Cartagene II 25	<i>Pocquet</i> (Mr.) Conseiller & Capitaine de Milice à la Martinique I 1 P. 46 Particularités sur son sujet 57 Sa maison & sa famille 60
<i>Peaux</i> & poils de chevres & de boucs. On en pourroit tirer des Isles, I 349	<i>Poincy</i> (le Baillif de) Gouverneur General des Isles II 87 Sa mort 88 Son Chateau 193 Son histoire à l'égard de la Tortue 202
<i>Pêches</i> ; différentes manieres de pêcher, I 2 P. 24 & suiv.	— (Mr. de) Neveu du précédent, tué à l'attaque de St. Christophle par les Anglois II 92
<i>Pelade</i> . Cette maladie a donné naissance aux Peruques II 121	<i>Pointis</i> (Mr. de) son expedition à Cartagene II 215 & suiv.
<i>Perdrix</i> . I 1 P. 29	<i>Poirier</i> . Description de cet Arbre 2 P. 145
<i>Perroquets</i> . Maniere de les prendre & de les apprivoiser I 2 P. 17 Perroquets de trois especes, leurs differences. Histoire d'un Aras extremement jaloux de son Maître 44 & suiv.	<i>Pois</i> avec lequel un Negre empoisonnoit ses Camarades, & le remede II 66
— de mer; description de ce poisson II 448	<i>Poissons</i> carnaciers. Remarques sur leur sujet I 1 P. 156
<i>Persil</i> . I 1 P. 124	<i>Poire</i> . I 343
<i>Pierres</i> vertes, ce que c'est. Leur vertu I 2 P. 19 & suiv. Differentes especes de pierres 181 & suiv.	<i>Pois</i> de différentes especes, leur bonté, leur culture I 1 P. 121
— à l'œil, ce que c'est & leurs usages II 125	— à gratter I 2 P. 130 Remede contre ces pois 131
Pierres legeres 267	<i>Pomet</i> (le S.) ce qu'il dit de l'Indigo de Sarquesse I 1 P. 98 Son erreur au sujet du Gingembre 2 P. 148 & au sujet du Sucre & du Silvestre I 283 Ses doutes au sujet de la Cochenille II 15 Son erreur au sujet du Cacao 353
<i>Piloris</i> , espece de rats de bois I 1 P. 137	<i>Pommeraye</i> (la veuve la) Son different avec la femme du Sr. Raffen I 1 P. 111 Leur reconciliation 113 Son histoire au sujet de ses cochons I 239
<i>Pimentade</i> , sauce des Sauvages I 2 P. 31	<i>Pommes</i> de liannes, leur description I 1 P. 120
<i>Pimiento</i> (Mr.) Gouverneur de Cartagene, particularités sur son sujet, II 255	<i>Pommier</i> ou Cotonnier rouge. Description de cet Arbre I 2 P. 175
<i>Pimprenelle</i> . I 1 P. 124	— de Cannelle. Description de cet Arbrisseau, ses qualités I 215
<i>Pinel</i> (Mr.) Capitaine de Filibustiers à la Martinique, Commandant la Malouine; particularités sur son sujet & sur sa famille I 1 P. 24	— d'Icaque. Voyez <i>Prunier d'Icaque</i> .
Fait des presents à l'Auteur, & combat deux Vaisseaux Anglois 72 Sa mort II 184 Son entreprise sur Saba, manquée 295	<i>Pompe</i> (le Sr.) Sa Compagnie de Milice I 2 P. 132 Son habitation 133
<i>Piquet</i> de la Celle (le Sr.) Commis Principal de la Compagnie de 1664 avoit commencé à faire de la soye aux Isles, I 347	<i>Ponche</i> . Boisson Angloise I 1 P. 136
<i>Pirague</i> . Vaisseau des Sauvages, sa description I 2 P. 10 Sa maturité 13	<i>Pont d'Or</i> . Vaisseau, arrive lorsqu'on le croyoit perdu I 2 P. 37 Délagrée & échoué 39
<i>Pîson</i> (Guillaume) Vertus qu'il a attribuées à la Gomme de Courbaris II 308	<i>Porcelaine</i> extraordinaire I 232 Porcelaine du Japon 291
<i>Pisquet</i> . Poisson. Voyez <i>Tisiri</i> .	<i>Poreaux</i> . I 1 P. 124
<i>Pistaches</i> , leur description, leur figure, leur couleur, leurs propriétés II 20	<i>Port-Ric</i> (Isle de St. Jean de) II 281
<i>Plantes</i> . Ce qu'il faut observer quand on les transporte d'Europe en Amerique I 1 P. 117	<i>Portes</i> (le Sr. des) Sujet de son voyage à la Jamaïque II 252 Pris par les Espagnols 270
— pour les yeux I 19	<i>Poterie</i> (Mr. le Roi de la) Gentilhomme habitant de la Guadeloupe, son habitation I 2 P. 133 Particularités sur son sujet II 395
<i>Plâtre</i> trouvé aux Isles H 310	
<i>Plomb</i> ; effet prodigieux du soleil sur une terrasse de plomb II 313	
<i>Plumier</i> (le P.) Minime. Son erreur au sujet de l'Indigotier I 1 P. 96 Particularités sur son sujet II 7 Est renvoyé aux Isles, raisons	

TABLE DES MATIERES.

<i>Pourchot</i> (Mr.) Son erreur au sujet du tabac II	159	<i>Ravari</i> (le Sr.) Lieutenant dans les Compagnies Franches de la Marine I 1 P. 10	Particularités sur son sujet 18
<i>Pourpier.</i>	I 1 P. 124	<i>Raves</i>	I 1 P. 124
<i>Pourpre</i> (Teinture de) Voyez <i>Burgans de teinture.</i>		<i>Ravets</i> , ce que c'est, l'Araignée les prend & les suce	I 2 P. 18
<i>Poussolane.</i> Il y en a aux Isles I 350	L'Auteur en trouve, ses expériences à ce sujet, précautions qu'il faut prendre en l'employant II 309 & suiv.	<i>Raymond</i> Carbondiere (le P.) voyez <i>Carbon-diere.</i>	
<i>Poux</i> de bois. Description de cet insecte I	2 P. 103	<i>Regis</i> (le Sr.) Econome des Negres I 1 P. 58	
<i>Préfet</i> Apostolique, Supérieur General des Missions des Isles, privileges que le Pape lui accorde I 1 P. 82		<i>Requien.</i> Description de ce poisson & sa Pêche I 1 P. 15 II 19. Prend plutôt un Anglois qu'un François. Conjecture de l'Auteur sur ce sujet I 1 P. 156 & suiv.	
<i>Prunier</i> d'Icaque. Description de cet Arbre I	198	<i>Reynau</i> (le Chevalier) Ingenieur General à la Guadeloupe II 126	Son projet d'un Fort sur la Caye de St. Louis, défaut de ce projet 259
<i>Pisane</i> de la Guadeloupe, recette pour la faire & sa dose II 463 & suiv.		<i>Ribera</i> (Dom Ferdinand de Carjaval de) Archevêque de St. Domingue, comment il est reçu à la Martinique, & particularités sur son sujet II 26 & suiv.	
<i>Purgation</i> facile dont on se sert aux Isles I	218	<i>Rigoles</i> (le Sr.) Lieutenant de Milice à la Guadeloupe, son habitation I 2 P. 155	
Q.			
<i>Quarteron</i> , ce que c'est I 2 P. 35		<i>Robert</i> (Mr.) Intendant des Isles I 186, 341	
<i>Quinquina.</i> Reflexions de l'Auteur sur ce sujet. I 2 P. 42		Travaux qu'il fait faire à la Martinique II 347	Repasse en France 449
<i>Quoy</i> (Mr. le) Particularités sur son sujet & son caractère I 1 P. 43		<i>Roche</i> (Mc.) une des premieres habitantes de la Martinique. Son histoire I 1 P. 64	
— (Mr. le) son frere I 1 P. 44		— (Philippe) son fils, meurt du mal de Siam d'une maniere extraordinaire I 2 P. 62	
R.			
<i>Racines</i> pour les dents II 126		— (George) Corsaire Anglois, fait plusieurs descentes à la Martinique. Mauvais succès de ces entreprises II 21 & suiv.	
<i>Raffin</i> (le Sr. Gabriel) Habitant de la Martinique I 1 P. 35	Particularités sur son sujet, de son habitation <i>ibid.</i> Different de sa femme avec la Veuve la Pommeraye 111	<i>Rochefort</i> (le Sr.) son erreur au sujet des Mouches de la Guadeloupe I 2 P. 118	
<i>Reconciliation</i>	113	— (Mr. de) autrement l'Abbé Vrais ; particularités sur son sujet I 2 P. 153	Son habitation II 448
<i>Ragni</i> (le Marquis de) Gouverneur General des Isles II 98	Sa mort 99	<i>Rocheguen</i> (le Sr.) Capitaine de Milices. Particularités sur son sujet II 416	
<i>Raisnier</i> ou Mangle rouge. Description de cet Arbre & ses usages I 2 P. 40		<i>Rochers</i> Remarques sur la maniere de les faire éclater I 2 P. 181	
<i>Raller.</i> Sacrificain du Macouba à la Martinique, pourquoi il changea son nom I 1 P. 108		<i>Roche</i> à ravets I 2 P. 181	
<i>Ramiers</i> I 1 P. 29	Maniere de les conserver en les marinant 2 P. 70	<i>Roffei</i> (le P.) Ce qui lui arriva au sujet de la farine du bois Laiteux I 2 P. 100	
	Leur chasse & maniere de les apaiser II 342	<i>Roi</i> (Mr. Jaques du) Habitant de la Martinique, particularités sur son sujet I 1 P. 109	Soin que l'Auteur se donne pour le rendre Catholique, Meurt Catholique 138
<i>Raphael</i> (le P.) Carme II 6		— (Mr. Jean) premier Capitaine & Doyen du Conseil de la Martinique I 1 P. 18	Son Histoire, sa famille, son caractère 76
<i>Raquette.</i> Description de cet Arbre, sa culture & ses usages II 11 & suiv.	Maniere de cueillir & de peler leurs pommes 284	— (Mr.) son fils, Capitaine de Milice à la Martinique I 1 P. 11	Particularités sur son sujet 18
<i>Rassats</i> , ce que c'est I P. 21		— (Pierre) un de ses Anes cause un procès fort singulier I 261	
<i>Rats.</i> Preneur de rats & panier pour les prendre I 237			
— de bois, voyez <i>Piloris.</i>			

TABLE DES MATIERES.

Rellet, voyez *Rallet*.
Romain (le P.) Capucin de la Guadeloupe I 2 P. 87, 168
Romanet (le P. Jean Jacques) Jacobin à la Martinique I 1 P. 3, 107 Veut reconcilier deux femmes, sa mauvaise réussite 110
Rose. Culture de cet Arbrisseau II 466
 --- (la) Caraïbe Chrétien habitant de la Martinique, sa maison, sa famille I 2 P. 28
Rossey (Mr. du) Particularités sur son sujet II 208 & suiv.
Roussignol (le Sr.) Particularités sur son sujet II 262
Roucou. Teinture rouge, ce que c'est & comment on la fait I 1 P. 85 & suiv.
Roucouier. Arbre qui porte le Roucou, sa description I 1 P. 85
Roussseau (le Sr. François) ce que l'Auteur en dit II 15
Ruptures. Remède pour ces accidens II 328
Ruyter, Amiral de Hollande, Relation de son entreprise sur le Fort Royal de la Martinique I 1 P. 67

S.

S*aba* (Ile de) Amas de pierres pour en descendre le chemin; son trafic. Entreprise sur cette Ile manquée II 294 & suiv.
Sable de Mer & de Rivières I 2 P. 180
Sacramental herbe potagère I 1 P. 126
Saffran. La plante qui le porte peut être entretenue aux Isles I 346
Saintes (Isles des) Leur commodité, leurs forces & leurs richesses I 2 P. 170 & suiv.
Saisons. Il n'y en a que deux entre les deux Tropiques 2 P. 65
Salé. Vaisseaux Corsaires de cette Ville qui viennent reconnoître la Flotte I 1 P. 10
Sales (le Chevalier de) Lieutenant General des Isles II 88. Ce qu'il fit dans l'Ile de St. Christophle, lorsque les Anglois y attaquèrent les François 89. Y est tué. 91
Salibott. Boisson Angloise II 372
Sanggris. Boisson Angloise. I 1 P. 13
Savane (Ile) II 282
Savonnier. Arbre à Savonnettes, sa description & son usage. II. 305 & suiv.
Scamonee. Sa teinture fait un effet merveilleux sur l'Auteur malade d'une Hidropisie II 75
Scorpion. Sa piquure. I 1 P. 138
Scripe. Espece de jonc; sa description, I 491
 Tom. II.

Sené. I 345
Senegal, son Commerce II 44
Senne, filet avec lequel on pêche au bord de la Mer I 1 P. 104
Sensitive. Plante de trois especes, leur description. Effet prodigieux de la racine de la sensitive epineuse II 67 & suiv.
Séré (le P.) Missionnaire pour les Isles I 1 P. 3 meurt 9
Serpent. Effet de sa morsure; comment on traite les personnes mordues I 1 P. 54 & suiv.
 Remarques sur les serpens, vertus de leur graisse 138 Différence du serpent & de la Couleuvre & comment ils se battent 143 & suiv.
 Serpent appelé tête de chien, voyez *Tête de Chien*. Allarme causée par un Serpent dans la Maison de l'Auteur II 25. Longueur & grosseur d'un Serpent, œufs de Serpent. Nombre de Serpens contenus dans le ventre d'une femelle; maniere de se servir de leur graisse; comment les Serpens s'accouplent 32 & suiv.
Serpent Marin. Description de ce poisson II 292 & 484
Siam (Mal de) ce que c'est, I 1 P. 24 Remarques sur ce mal 137. Un jeune homme en meurt d'une maniere extraordinaire I 2 P. 38. Il emporte bien du monde à la Martinique II 83
Sigaloni (le Sr.) Enseigne dans les Milices de la Martinique I 1 P. 50. Guerit l'Auteur du mal de Siam 146 & suiv.
Signier (l'Abbé) particularités sur son sujet & mariage clandestin qu'il fait II 455 & suiv. & 460 Est obligé de se sauver pour cette affaire 467
Singes. Plaisante meprise dans un achat de singes II 44. Chasse de ces animaux, leur chair, aventure d'un Singe avec un Prédicateur. 183 & suiv.
Smith (Pierre) Marchand Hollandois à St. Domingue II 287
Sombrere (Ile.) II 293
Sorel (Mr. de) Gouverneur General de St. Domingue II 219
Soufre abondant aux Isles I 346
Souffrière à la Guadeloupe. Sa description I 2 P. 113 & suiv.
Souris (la) autrement la Tranquille, Flute du Roi, voyez *Tranquille*.
Soye. On en pourroit faire aux Isles I 347
Stirum (le Comte de) tué à l'attaque du Fort Royal de la Martinique I 1 P. 68
Stive (le Sr.) Flibustier à St. Domingue, particularités sur son sujet II 262
Sucre. Son prix à la Martinique avant la Paix de Riswik I 1 P. 81 Defaut de celui de la Zz grande

TABLE DES MATIERES.

grande Terre I 2 P. 147 Différentes especes de Sucre I 283. Augmentation des droits d'entrée du Sucre blanc. Prix des différens Sucres 292. Précautions qu'il faut prendre pour les futailles du Sucre blanc. 321

— Brut, comment on le fait. Instrumens pour le faire I 284 & *suiv.*

— Terré. Origine de ce Sucre, comment on le fait, instrumens pour le faire I 293 & *suiv.*

— Passé. Origine de ce Sucre. Abus qui se glissent dans sa Fabrique I 305 & *suiv.*

— de Sirop, & d'écumes, comment on le fait, & différences des Sucres qu'on en fait I 306 & *suiv.*

— Rafiné, comment on le fait, défauts des Rafineurs I 310 & *suiv.*

— Royal I 314. Secret pour donner au Sucre l'odeur des fleurs, *ibid*

— Tappé. Maniere de le faire, ses mauvaises qualités, moyen de les connoître I 315 & *suiv.*

— Candi. Maniere de le faire. I 315

Sucrerie. Epoque des Sucreries Espagnoles, Françoises & Angloises I 228 Travail d'une Sucrerie extrêmement rude, & partage du tems dans une Sucrerie 254. Des Sucreries & de leur equipage 269 & *suiv.*

Sucrier de Montagne; usage de ce bois. Précaution pour le conserver, I 320

Superstition d'un habitant de la Martinique II 64

Surian (le Sr.) Medecin Chimiste s'empoisonne par mégarde avec toute sa famille II 7

T.

Tabac. Ses vertus, histoire de son établissement, différentes sortes de Tabac, sa culture, manieres de le préparer II 159 & *suiv.*

Tabaco (Isle de) II 159

Taffia, voyez *Eau-de-Vie de Cannes.*

Tamarin. Description & usage de cet Arbre. II 192

Tatau. Description de cet Animal, vertu de ses Os I 2 P. 121 & *suiv.*

Tempête I 1 P. 7 Tempête qui separe la Flotte 10 Autre Tempête II 281 Effet d'une Tempête sur un chien 322 Tempête que l'Auteur essuye 468

Temple (le P. Jean) I 1 P. 3. Sa mauvaise économie. 38

Tendre à Caillou. Description de cet Arbre I 2 P. 101

Terre grasse. I 2 P. 180.

— Sigillée; vases de cette terre, les femmes Espagnoles les mangent II 280

Tertre (le P. du) à refuté Mr. Biet I 1 P. 79 Ses erreurs sur les différens Indigos 91. Son sentiment sur le Manioc 128. Ses erreurs au sujet du lait du Bois Laiteux I 2 P. 100 Au sujet de la Patate 107. Au sujet du figuier sauvage II 19 Au sujet des Pistaches 20, 21. Au sujet de la sensitive 67. Au sujet de l'entreprise des Anglois sur les François à la Guadeloupe 89, 90, 94. au sujet de l'Espadon 119. Au sujet de l'Isle de la Tortue 208. Au sujet du Gommier 304 Au sujet du Savonnier 306. Au sujet l'Oiseau appelé Fregate 480 Ce qu'il dit de la Bonite 483

Teslard ou Macouba, Poisson I 1 P. 105

Tête de chien. Sorte de serpent, vertus de sa graisse & maniere de s'en servir I 1 P. 144 & II 366 & *suiv.*

Thé. Sentiment de l'Auteur sur cette Boisson I 1 P. 59. Le Thé vient naturellement aux Isles, description de l'Arbrisseau qui le porte. Ce qui arriva à un Marchand qui en vendit en France. Comment les Insulaires boivent le Thé I 340 & *suiv.*

Thomas (Isle de St.) le Fort de cette Isle fortifié avec des Raquettes II 12. Caravelle de St. Thomas; difference de cette Isle d'avec celle de St. Thomé. Description de l'Isle de St. Thomas, dessein de l'Auteur pour la fortifier 285 & *suiv.*

Thomé (Isle de St.) difference de cette Isle d'avec celle de St. Thomas, II 285

Thuillier (le Sr.) ses Conférences avec l'Auteur sur les diables & les macreuses II 443 & *suiv.*

Tisiri. Description de ce poisson, sa pêche, maniere de l'apreter I 2 P. 65 & *suiv.*

Tol. Description & usage de ce bois II 115

Tonneliers, necessaires dans une habitation I 320

Tonnerre, ses effets extraordinaires II 4

Tortue, différentes especes de Tortues, & maniere de les prendre; leur force. Histoire d'une Tortue, Histoire d'un Jacobin au sujet de la chair de Tortue I 1 P. 99 & *suiv.*

Tortue (Boucan de) voyez *Boucan.*

— (Plastron de) ce que c'est & la maniere de le préparer, bonté de la chair de Tortue I 1 P. 61

— (Isle de la) Revolutions de cette Isle, sa description, II 202 & *suiv.* Etat de cette Isle 226

Touche (Mr. le Vassor de la) Capitaine de Milice à

TABLE DES MATIERES.

à la Martinique. Particularités sur son sujet, & sur sa famille I 1 P. 42 & *suiv.*
Touloula, Herbe, Remede contre les Fleches empoisonnées I 1 P. 159 Description de cette Herbe, *ibid*
Tourleuoux, espece de Crabe, sa description I 2 P. 48
Tourterelles. Remarques sur ces Oiseaux I 2 P. 71
Tranquille (la) autrement la Souris, Flute du Roi I 1 P. 5, 9 Par qui commandée 7. Séparée de la Flotte par un coup de vent & en danger de perir 13 Toute la Flotte s'en sépare & la laisse seule avec la Loire 16 Elle en est séparée par un coup de vent 18
Travaux publics. Les Religieux en sont exemptés aux Isles. Abus dans ces travaux. Remedes à ces abus II 318 & *suiv.*
Tremblement de terre à la Martinique II 324
Trompette de Mer, espece de Limaçon VI 488
Tropique du Cancer. Baptême sous ce tropique, voyez *Baptême*.
Tubercules. I 1 P. 123
Tuf jaunâtre. I 2 P. 184

V.

Vache (Isle à) II 258 Description du fonds de cette Isle 263
Vagues de la Mer, voyez *Lames*.
Valernod (Mr. de) particularités sur son sujet II 218
Valmenier (Mr. de) Lieutenant de Roi à St. Christophe; ce qu'il fit à la prise de la partie François de cette Isle par les Anglois II 334 Sa famille & particularités sur son sujet 336 & *suiv.*
Valmeniere (Mr. de la) Gouverneur de la Grenade, particularités sur son sujet II 142
Vambel (Mr.) Directeur de la Compagnie de Danne marc II 286 Mal content des Anglois 492
Vanille, sa description & maniere de la préparer II 380
Varennes (Mr. Houël de) Particularités sur son sujet I 2 P. 135 Son habitation 151 Projet d'une Maison forte pour lui *ibid*. Autres particularités sur son sujet. II 412
Varingen (Le F.) particularités sur son sujet I 2 P. 10
Varre, instrument pour prendre les Tortues, voyez *Tortue*.
Vasseur (Mr. le) Gouverneur de la Tortue; particularités sur son sujet II 202 & *suiv.*
Vassor (Mr. le) Conseiller au Conseil de la Marti-

nique I 1 P. 3 Sa famille 40, 42 Caractere de sa femme
 — (Mr. le) de la Chardonniere, son frere, voyez *Chardonniere*.
 — (Mr. le) de la Touche, leur frere, voyez *Touche*.
Vaucourtois (Mr. de) Directeur des Domaines du Roi à la Martinique, delivre des provisions à l'Auteur, I 1 P. 72
Vent. Un coup de vent separe la Flotte I 1 P. 13 Et la Tranquille de la Loire 18
Verole. Origine de cette maladie II 120 C'est la même chose que l'Epian, voyez *Epian*.
 — (la petite) emporte bien au monde à la Martinique II 84. inconnue autrefois aux Caraïbes, 122
Verreries. On en pouroit établir aux Isles I 346
Verrier (le Sr.) Habitant de la Martinique. Particularités sur son sujet. I 1 P. 58
Vers de Palmiste, & maniere de les apprêter; leur huile, leur Origine. I 1 P. 140
Veuve, espece de Limaçon, II 252
Vianes, avis sur leur cuisson II 343 Moyen de les conserver 489
Vierges (Isles des) Pêche dans la grande rûe des Vierges II 292
Vif Argent. Prix de ce Metal chez les Espagnols II 254
Vigne (la) transplantée de France aux Isles à peine à s'y naturaliser; donne du fruit au moins 2 fois par an, I 1 P. 117
 — Grandval (Mr. de la) son habitation I 2 P. 34 Est fait Marguillier d'une nouvelle Paroisse 35
Vin. Pourquoi on n'en fait point aux Isles, dans le Mexique, ni dans les Isles. On en fait au Chili & au Perou; vin recueilli à Marie Galante I 1 P. 118 & *suiv.*
Vincent (Isle de St.) par qui desservie I 1 P. 79 Conjurat ion faite en cette Isle entre les Anglois & les Sauvages contre les François dissipée I 2 P. 57. Position de cette Isle; Negres fugitifs qui y sont retirés & qu'on attaque en vain II 148 & *suiv.*
Vire (le P. Gabriel de) Capucin à la Martinique, reprimandé pour avoir fait un mariage irregulier I 2 P. 39
Vivens (Mr.) Procureur du Roi à Marie Galante I 1 P. 183
Volailles. Moyen pour les manger dès qu'elles sont tuées I 2 P. 105
Volante (la) ou la Malouine, Corvette commandée par Mr. Pinel, voyez *Pinel*.
Urslines. Leur Monastere à la Martinique & son Histoire, I 1 P. 28

TABLE DES MATIERES.

W.

X.

W^{As} (le Colonel) Gouverneur de la partie
Angloise de St. Christophle à l'action de
cette Isle. II 92

X^{imenes} (François) refuté au sujet du Cacao
II 352

Z.

Z^{igene}, voyez Pantouffier.
^{Zone Torride}, elle est habitable. Causes des
vents alisés qui y regnent. I & P. 154 & suiv.

F I N.





34027

E924-

L114n

1-SIZE

v. 2

